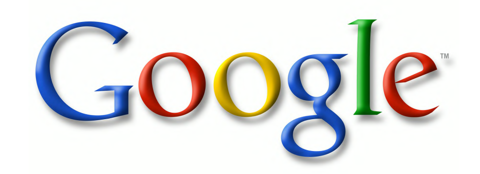
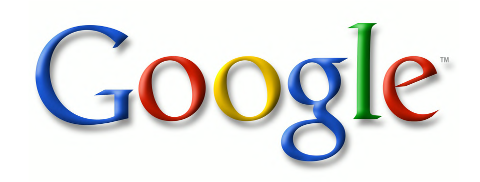
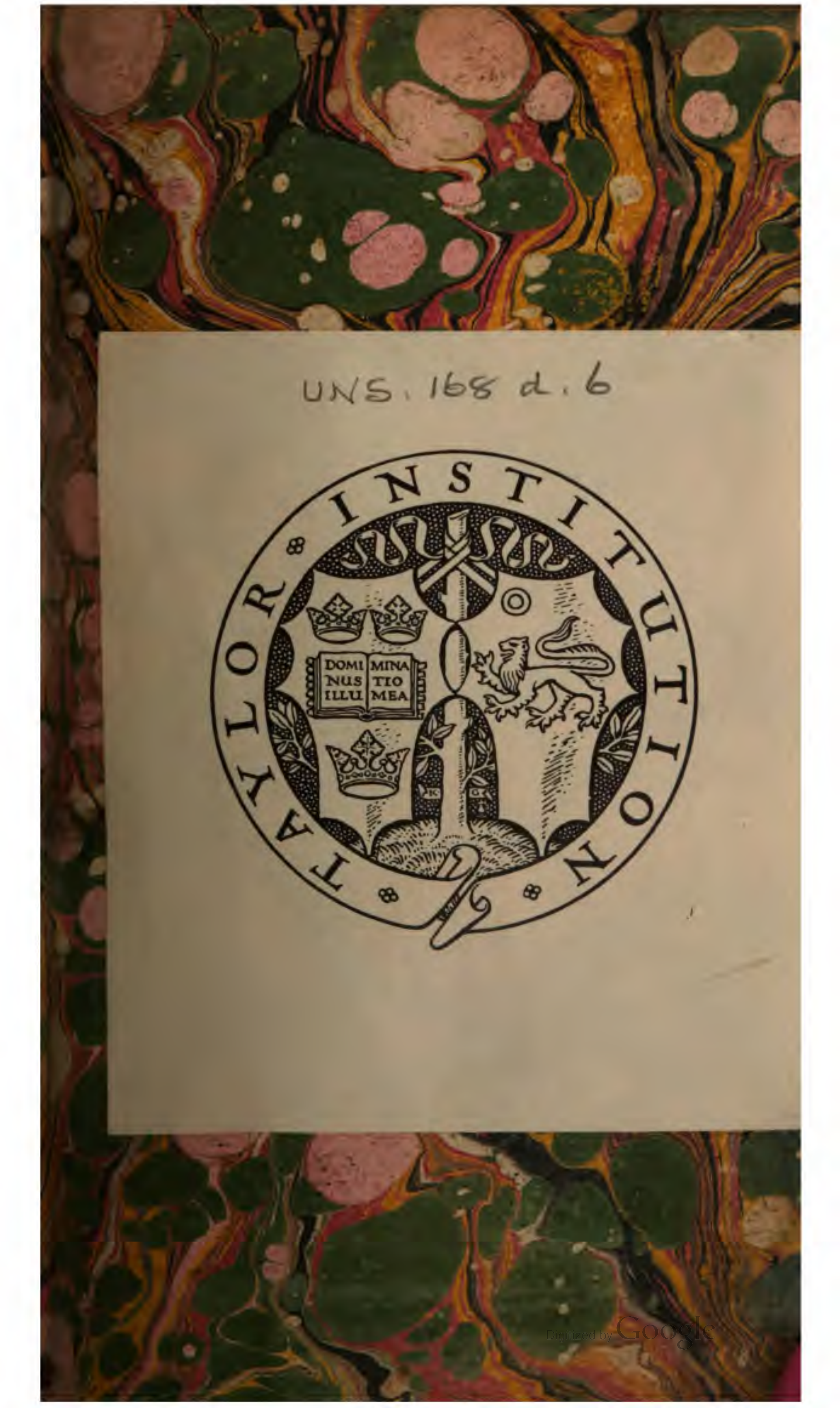







EX LIBRIS
ALBRECHT
MENDELSSOHN
BARTHOLDY.


UNS. 168 d. 6
TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.

MAR — OZU.

NOUVEAU DICTIONNAIRE HISTORIQUE;

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE

De tous les HOMMES qui se sont fait un nom par des Talens, des Vertus, des Forfaits, des Erreurs, *&c.*

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

Et dans laquelle on expose avec impartialité ce que les Ecrivains les plus judicieux ont pensé sur le caractère, les mœurs & les Ouvrages des Hommes célèbres dans tous les genres :

AVEC

Des Tables Chronologiques pour réduire en Corps d'Histoire les Articles répandus dans ce Dictionnaire.

PAR une SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES.

SEPTIÉME ÉDITION, revue, corrigée, & considérablement augmentée.

Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio, nec injuriâ cogniti.
TACIT. Hist. lib. I. §. I.

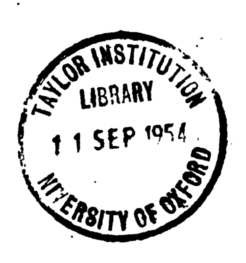
TOME VI.



A CAEN, chez G. LE ROY, seul Imprimeur du Roi, ancien Hôtel de la Monnoie, Grande-rue Notre-Dame.

A LYON, chez BRUYSET, Freres, Imprimeurs-Libraires.

Avec Approbation & Privilége du Roi. 1789.


TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
11 SEP 1954
UNIVERSITY OF OXFORD



NOUVEAU DICTIONNAIRE *HISTORIQUE.*

MAR

I. MARIE, sœur aînée de *Moïse* & d'*Aaron*, fille d'*Amram* & de *Jocabed*, naquit vers l'an 1578 avant J. C. Lorsque la fille de *Pharaon* trouva *Moïse* exposé sur le bord du Nil, *Marie*, qui étoit présente, s'offrit pour aller chercher une nourrice à cet enfant. La princesse ayant agréé ses offres, *Marie* courut chercher sa mere, à qui l'on donna le jeune *Moïse* à nourrir. On croit que *Marie* épousa *Hur*, de la tribu de *Juda*; mais on ne voit pas qu'elle en ait eu des enfans. Après le passage de la Mer Rouge & la destruction entiere de l'armée de *Pharaon*, *Marie* se mit à la tête des femmes de sa nation, & entonna avec elles le fameux cantique *CANTEMUS DOMINO*, pendant que *Moïse* le chantoit à la tête du chœur des hommes. Lorsque *Séphora*, femme de ce dernier, fut arrivée dans le camp, *Marie* eut quelques démêlés avec elle, & intéressa dans son différent, son frere *Aaron*. L'un & l'autre murmurerent contre *Moïse* : Dieu en fut irrité ; il frappa *Marie* d'une lepre fâcheuse, dont il la guérit, à la priere de *Moïse*, après l'avoir cependant condamnée à demeurer sept jours hors du camp. Elle mourut vers l'an 1452 avant J. C., âgée d'environ 126 ans.

II. MARIE, Vierge très-sainte, mere de *N. S. JESUS-CHRIST*, de la tribu de *Juda*, & de la famille royale de *David*, épousa *S. Joseph* que Dieu lui donna pour être le gardien de sa virginité. Ce fut à Nazareth, que l'ange *Gabriel* fut envoyé de Dieu, pour lui annoncer qu'elle concevroit le Fils du Très-Haut. La *Ste. Vierge*, surprise du discours de l'Ange, lui demanda humblement : *Comment ce qu'il disoit pourroit-il s'accomplir, puisqu'elle ne connoissoit point d'homme ?* L'ange

Gabriel l'assura qu'*elle concevroit par l'opération du Saint-Esprit.* Alors la *Ste. Vierge* témoigna sa soumission par ces paroles : *Je suis la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole.* Le fils de Dieu s'incarna dès-lors dans son chaste sein. Quelque temps après, elle alla visiter *Ste. Elisabeth*, sa cousine, qui étoit enceinte de *S. Jean-Baptiste.* L'enfant d'*Elisabeth* tressaillit dans les flancs de sa mere, sentant approcher celui dont il devoit être le précurseur. Ce fut en cette occasion que *Marie* prononça cet admirable Cantique, monument éternel de son humilité & de sa reconnoissance. La même année elle se rendit à Bethléhem, d'où leur famille étoit originaire, pour se faire inscrire sur le rôle public, suivant les ordres de l'empereur *Auguste.* Il se trouva alors dans cette petite ville une telle affluence de peuple, qu'ils se virent forcés de se retirer dans une taverne. C'est là que *J. C.* sortit du sein de sa très-sainte Mere, sans rompre le sceau de sa virginité qu'il consacra par sa naissance. *Marie* vit avec admiration la visite des Pasteurs & l'adoration des Mages, & 40 jours après la naissance de son fils, elle alla le présenter au Temple, & observa ce qui étoit ordonné pour la purification des femmes. *Marie* suivit ensuite *Joseph*, qui avoit eu ordre de se retirer en Egypte, pour soustraire l'Enfant à la fureur d'*Hérode.* Ils ne revinrent à Nazareth, qu'après la mort de ce tyran. Ils demeurerent dans cette ville, & n'en sortoient que pour aller tous les ans à Jérusalem, à la fête de Pâques. Ils y menerent *Jesus*, quand il eut atteint sa 12e année ; & l'ayant perdu, ils le retrouverent le troisieme jour au temple, assis au milieu des docteurs. Il n'est plus parlé de la *Ste. Vierge* dans l'Evangile, jusqu'aux noces de Cana, où elle se trouva avec *Jesus*, qui y fit son premier miracle, à la priere de sa mere. Elle suivit son fils à Capharnaüm, & le voyant accablé par la foule de ceux qui venoient pour l'entendre, elle se présenta pour l'en tirer. L'Evangile dit encore que cette sainte Mere assista au supplice de son Fils sur la croix, & que *Jesus-Christ* la recommanda à son disciple bien-aimé, qui la reçut chez lui. On croit qu'après l'Ascension dont elle fut témoin, ce saint apôtre la mena à Ephese, où elle mourut dans un âge avancé, (environ soixante-douze ans,) sans qu'on sache aucune particularité de sa mort. Ainsi tout ce qu'on en a dit, n'est fondé que sur des monumens peu certains ; il n'y a pas même de conjectures probables pour déterminer l'année de cette mort. [*Voyez* ce qu'en dit le savant *Tillemont*, dans le premier volume de ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Eglise.*] Nous entrerons dans quelques détails sur les fêtes de la *Vierge*, & sur le temps auquel elles ont été instituées ; nous commencerons par son Assomption. Cette fête n'est pas moins solennelle dans les églises d'Orient, que dans celles d'Occident, quoique l'Assomption corporelle de la *Vierge* ne soit point un article de foi. L'église n'a rien décidé à cet égard. Les Peres des quatre premiers siecles n'ont rien écrit non plus de précis sur cette matiere. *Usuard*, qui vivoit dans le IXe, dit dans son *Martyrologe*, que le corps de la *Ste. Vierge* ne se trouvant point sur la terre, l'église, qui est sage dans ses jugemens, a mieux aimé ignorer avec piété ce que la divine providence en a fait, que d'avancer rien d'apocryphe & de mal-fondé sur ce sujet. Cependant l'opinion de l'enlévement miraculeux au ciel, de la *Vierge* en corps & en ame, étant aujourd'hui gé-

néralement reçue ; & cette opinion remontant jusqu'au VIe siecle, ce seroit une témérité de s'opposer à ce sentiment pieux. Un prédicateur qui avanceroit en chaire des propositions contraires, seroit obligé de se rétracter ou de s'expliquer publiquement, comme il arriva dans le dernier siecle à Paris. En 1696, la Sorbonne ayant censuré *Marie d'Agreda*, protesta d'abord entre autres choses, qu'elle croyoit l'Assomption. Ce qu'on peut recueillir de plus certain de la tradition depuis le IXe siecle, c'est que parmi les églises, que le pape *Pascal* orna ou répara, il est fait mention de deux, où étoit représenté l'enlévement corporel de la *Ste. Vierge*. Ces tableaux montrent, qu'on le croyoit dès-lors à Rome. [*Voyez l'Histoire Ecclésiastique* de *Fleuri*, sous l'an 824.] Ajoutez qu'il est parlé de cette fête dans les Capitulaires de *Charlemagne*, & dans les décrets du concile de Mayence tenu en 813. On croit que l'*Assomption* a été célébrée beaucoup plutôt par l'église Orientale, & qu'elle l'étoit déjà sous *Justinien*. Une loi de l'empereur *Manuel - Comnene* ordonna, au XIIe siecle, qu'elle seroit établie dans tout l'empire ; car elle ne l'avoit été d'abord que dans diverses églises. Il paroît par une Epître de *S. Bernard* aux Chanoines de Lyon, que cette fête étoit solennisée dès-lors par toute l'Eglise d'Occident. La *Purification de la Vierge*, appelée vulgairement la Chandeleur, parce qu'on y allume des cierges, ne fut établie que vers le VIe siecle. Les Grecs l'appellerent *Hypapante*. L'*Annonciation* date à-peu-près du même temps, & elle fut reçue bientôt après par toutes les nations chrétiennes. La *Visitation* fut instituée par *Urbain VI*, en 1389, en mémoire de la visite de la *Ste. Vierge* à *Elisabeth*, & confirmée par le concile de Bâle, en 1441. La *Nativité* qui avoit commencé à être célébrée dans le IXe siecle, passa des Latins aux Grecs Orientaux. La *Conception* fut établie dans le XIIIe siecle ; mais la célébration n'en fut ordonnée que dans le concile de Bâle, en 1439, & par *Sixte IV*, en 1476 & 1483. Nous ne parlons pas des fêtes particulieres célébrées dans différentes congrégations : comme la fête de ses *Grandeurs*, de son *Cœur*, de ses *Joies*, de ses *Plaisirs*, de ses *Douleurs*, &c. On peut consulter *Baillet*, si l'on est curieux de quelques détails sur ce sujet. Mais nous dirons que l'église de Saint-Pierre de Rome célebre avec solennité, le 1er Dimanche de Septembre, *la fête des fêtes de Notre-Dame*, c'est-à-dire, *la solennité de l'assemblage de toutes les fêtes de la Ste. Vierge*. Indépendamment de ces fêtes particulieres, la mere de Dieu est honorée en divers lieux d'un culte spécial, à cause des graces espérées ou reçues de son crédit auprès de J. C. son fils. C'est ainsi qu'on l'honore dans diverses églises du monde chrétien, sous les noms de *Notre-Dame des vertus*, des *graces*, des *miracles*, des *révélations*, des *apparitions*, de *bon secours*, de *bon port*, de *bonne nouvelle*, de *délivrance*, de *remede*, de *guérison*, de la *vie*, de la *victoire*, de la *paix*, de la *merci*, de *consolation*, de *pitié*, de *miséricorde*, &c. &c. Mais les Protestans ne doivent point en prendre occasion de calomnier l'église. Cette sage mere, en honorant Dieu dans la plus excellente de ses créatures, » ne veut » pas, dit *Baillet*, que ses enfans » oublient jamais que l'éloge de » l'ouvrage retourne toujours à la » louange de l'ouvrier, comme à » l'auteur de tout ce qu'il contient » de louable «.

MARIE, autrement SALOMÉ, *Voyez* ce dernier mot, n° III.

III. MARIE DE CLÉOPHAS, ainsi nommée parce qu'elle étoit épouse de *Cléophas*, autrement *Alphée*, est appelée dans l'Evangile, *Sœur de la Mere de Jesus.* Elle avoit pour fils, *S. Jacques* le Mineur, *S. Simon* & *S. Jude*, & un nommé *Joseph*, freres, c'est-à-dire, cousins-germains du Seigneur. Elle crut de bonne heure en *Jesus-Christ*, l'accompagna dans ses voyages pour le servir, le suivit au Calvaire, & fut présente à sa sépulture. Etant allée à son tombeau le Dimanche de grand matin avec quelques autres femmes, elles apprirent de la bouche des Anges que *J. C.* étoit ressuscité, & elles coururent en porter la nouvelle aux Apôtres. *Jesus* leur étant apparu en chemin, elles lui embrasserent les pieds & l'adorerent. On ne sait aucune autre particularité de la vie de *Marie.* [*Voyez* MAGDELENE, n° I.]

IV. MARIE, sœur de *Marthe* & de *Lazare*, étoit de Béthanie, bourgade voisine de Jérusalem. J. C. avoit une considération particuliere pour cette famille. Après la mort de *Lazare*, *Marie* se jeta aux pieds de *Jesus*, & lui dit : *Seigneur, si vous aviez été ici, mon frere ne seroit pas mort.* (*) *Jesus* la voyant qui pleuroit, alla au monument & ressuscita *Lazare*. C'est cette même *Marie* qui oignit les pieds de *Jesus*, & les essuya avec ses cheveux, lorsqu'il étoit chez *Simon le Lépreux*. Quelques écrivains la confondent avec MARIE *Magdelene*; & la Femme Péchereffe, qui oignit les pieds du Sauveur chez *Simon le Pharisien.*

V. MARIE, dame du bourg de Bathécort, fille d'*Eléazar*, s'étoit réfugiée avec son mari dans Jérusalem; elle s'y trouva pendant le siege de cette ville par *Titus*. Une horrible famine réduisit les habitans à se nourrir de corps morts. Un jour les soldats, après lui avoir volé tous ses bijoux, lui prirent encore tout ce qui lui étoit nécessaire pour la vie. Cette femme, mourant de faim, arracha de sa mamelle son fils, le tua, le fit cuire, en mangea une partie, & garda le reste pour une autre fois. Les soldats entrerent à l'odeur de ce mets cruel, & la forcerent de leur montrer ce qu'elle avoit fait cuire. Elle leur offrit d'en manger : mais ils en eurent tant d'horreur, qu'ils se retirerent en frémissant. Personne n'ignore que l'auteur de la *Henriade* a fait entrer cette scene terrible dans le xe chant de son Poëme.

VI. MARIE EGYPTIENNE, (Sainte) quitta son pere & sa mere à l'âge de 12 ans, & mena une vie déréglée à Alexandrie, jusqu'à l'âge de 17 ans. La curiosité l'ayant conduite à Jérusalem avec une troupe de pélerins, pour assister à la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, elle s'y livra aux derniers excès de la débauche. S'étant mêlée dans la foule pour entrer dans l'église, elle se sentit repousser par 3 ou 4 fois sans pouvoir y entrer. *Marie*, frappée d'un tel obstacle, prit alors la résolution de changer de vie, & d'expier ses désordres par la pénitence. Puis étant retournée à l'église, elle y entra facilement & adora la Croix. Le jour même elle sortit de Jérusalem, passa le Jourdain, & se retira dans la vaste solitude qui est au-delà de ce fleuve. Elle y passa 47 ans, sans voir personne, vivant de ce que produisoit la terre, & menant la vie la plus austere. Un solitaire, nommé *Zozime*, l'ayant rencontrée vers l'an 430, elle lui raconta son histoire, & le pria de lui apporter l'Eucharistie. *Zozime* l'alla trouver,

(*) *Voy.* X. MONTMORENCY.

l'année suivante, le jour du Jeudi-saint, & lui administra ce sacrement. Il y retourna l'année d'après, & trouva son corps étendu sur le sable, avec une inscription tracée sur la terre : *Abbé* Zozime, *enterrez ici le corps de la misérable* Marie. *Je suis morte le même jour que j'ai reçu les saints Mysteres. Priez pour moi.* On ajoute que *Zozime* étant embarrassé pour creuser une fosse, un lion vint se charger de ce travail. L'histoire de *Marie* a été écrite, à ce que l'on croit, par un auteur contemporain ; mais, comme elle contient bien des circonstances extraordinaires, plusieurs critiques la révoquent en doute.

VII. MARIE-THÉRESE, impératrice, reine de Hongrie & de Bohême, naquit le 13 Mai 1717 de l'empereur *Charles VI* & d'*Elisabeth - Christine de Brunswick-Wolfenbuttel.* L'empereur ayant perdu l'archiduc *Léopold* son fils unique, avoit destiné à sa fille aînée, *Marie-Thérese,* l'héritage de ses vastes états. Dès 1713 il avoit fait la fameuse *Pragmatique-Sanction*, par laquelle, au défaut d'enfans mâles, sa succession devoit passer à l'aînée de ses filles ; disposition à laquelle il travailla pendant près de 30 ans à donner un caractere sacré en la faisant ratifier par presque toutes les puissances de l'Europe. *Marie-Thérese*, mariée le 12 Février 1736 à *François - Etienne* de Lorraine, depuis empereur sous le nom de *François I* [*Voyez* son article], monta sur le trône après la mort de *Charles VI*, arrivée le 20 Octobre 1740. Les événemens qui suivirent cette mort, firent bientôt voir que le prince *Eugene* avoit eu raison de dire qu'*une armée de cent mille hommes garantiroit mieux la Pragmatique-Sanction que cent mille traités.* L'Europe fut inondée de manifestes, avant-coureurs de l'orage formé contre cette princesse. Le roi de Prusse envahit la Silésie, & reçoit à Breslaw l'hommage des états de cette belle province ; à cette conquête il joint celle de la Moravie. D'un autre côté l'électeur de Baviere, *Charles-Albert*, aspirant aux couronnes de Bohême & de l'Empire, obtient des secours de la France. Les premiers efforts de *Charles-Albert* furent suivis des succès les plus brillans. Il se fit couronner archiduc d'Autriche, à Lints ; roi de Bohême, à Pragues ; & empereur sous le nom de *Charles VII* [*Voyez* cet article], à Francfort, en 1742. *Marie-Thérese* ne se trouvant pas en sûreté à Vienne, fut obligée de prendre la fuite dès 1741. Elle va se jeter entre les bras des Hongrois, assemble les états de ce royaume, se présente à eux, tenant sur ses bras le fils qu'elle venoit de mettre au monde, & leur adresse en latin ces paroles : » Abandonnée de mes amis, persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parens, je n'ai de ressource que dans votre fidélité, dans votre courage & ma constance. Je remets entre vos mains la fille & le fils de vos rois, qui attendent de vous leur salut «. A ce spectacle les Hongrois, ce peuple fier & belliqueux, qui depuis deux cents ans n'avoient cessé de repousser le joug de la maison d'Autriche, passent tout-à-coup de l'aversion au dévouement le plus sincere, tirent leurs sabres & s'écrient d'une voix unanime : *Moriamur pro rege nostro, Mariâ-Theresiâ.* Il paroissoit que la maison d'Autriche alloit être ensévelie dans le tombeau de son dernier empereur ; à peine restoit-il à *Marie Thérese une ville pour y faire ses couches*, comme elle l'écrivit étant enceinte, à la duchesse de Lor-

raine sa belle-mere, dans un moment d'une amertume profonde : mais c'étoit là le terme de ses malheurs. Au milieu de tant de revers, *Marie-Thérèse* a pour elle ses grands talens, sa fermeté & l'amour de ses peuples. Des bords de la Drave & de la Save il sort des peuples inconnus jusqu'alors, qui se joignent aux Hongrois. Leur ardeur martiale, leur costume singulier, leur air farouche sont encore gravés dans la mémoire de leurs ennemis avec le souvenir de leurs actions. *Kevenhuller* à leur tête recouvre l'Autriche. Lintz, Passau, Munich ouvrent leurs portes aux Autrichiens; *Marie-Thérèse* ménage une alliance avec l'Angleterre qui lui fournit des secours d'argent & de troupes, tâche d'ébranler le roi de Sardaigne, & détache le roi de Prusse de la ligue, en lui cédant, le 11 Juin 1742, presque toute la Silésie & le comté de Glatz [*Voyez* les divers événemens de ces guerres, aux articles FOUQUET, CHARLES de Lorraine, BROWN, CHARLES-EMMANUEL de Savoie]. *Marie-Thérèse* se fait couronner reine de Bohême à Prague le 11 Mai 1743. Seize mille Anglois traversent la mer, se joignent aux Autrichiens, Hanovriens, Hessois, marchent vers Francfort. *Georges* II & son fils, le duc de Cumberland, se rendent au camp. La bataille d'Ettingen se donne le 27 Juin 1743; la victoire se déclare pour les armes de *Marie-Thérèse*, & ôte à l'électeur de Baviere [*Voyez* CHARLES VII] tout espoir de conserver l'empire. Le roi de Sardaigne, à qui on avoit cédé la propriété du Pavesan & de Vigevanasque, arma pour la reine de Hongrie. Ses armes furent souvent victorieuses, & procurerent à la maison d'Autriche des avantages qui compenserent bien les sacrifices qu'elle lui avoit faits. Le traité de Breslaw n'arrêta que pour un temps le roi de Prusse. Il fit une nouvelle irruption en Bohême en 1744, pendant que l'électeur de Saxe, roi de Pologne, concluoit un traité d'alliance à Varsovie avec *Marie-Thérèse*. En 1745 le foyer de la guerre fut transporté dans les *Pays-Bas*. Presque toutes les villes ouvroient leurs portes aux armes victorieuses de *Louis XV* [*Voyez* son article]. Les plaines de Fontenoy, de Rocoux, de Lawfeldt, étoient arrosées du sang des vainqueurs & des vaincus. Au milieu de revers & de succès qui se balançoient, *Marie-Thérèse* a la consolation de placer, le 4 Octobre 1745, la couronne impériale sur la tête de son époux; la cérémonie se fit à Francfort comme en temps de paix. Sur ces entrefaites le roi de Prusse remportoit de nouveaux avantages à Friedberg & à Prandnitz. Elle se délivra de nouveau de cet ennemi par le traité de Dresde le 25 Décembre de la même année. Enfin après huit ans de guerre, une paix universelle fut accordée à l'Europe par le traité d'Aix-la-Chapelle, signé le 18 Octobre 1748, & *Marie-Thérèse* qu'on avoit cru opprimer, obtint presque tout ce qu'elle demanda. Tous ses soins furent alors de réparer les maux occasionnés par la guerre & de faire fleurir ses états. A l'imitation de *Fréderic*, elle voulut conserver un grand nombre de troupes, qu'elle fit exercer à de nouvelles manoeuvres; on construisit des casernes dans les villes de garnison; on établit des académies militaires à Vienne, à Neustadt, à Anvers. Les arts furent encouragés & le commerce prit un nouvel essor. Les ports de Trieste & de Fiume furent ouverts à toutes les nations. Livourne éten-

dit son commerce dans le Levant & dans les Indes Orientales. Le port d'Ostende reçut des navires chargés des productions de la Hongrie. Des canaux ouverts dans les Pays-Bas apporterent dans le sein de ses cités les richesses des deux Indes. Vienne fut agrandie & embellie ; des manufactures de drap, de porcelaine, de glaces, d'étoffes de soie, &c, s'établirent dans ses vastes fauxbourgs. Pour faire fleurir les sciences, *Marie-Thérese* érigea des universités & des colleges, parmi lesquels on admire celui qui porte son nom à Vienne. Elle fonda des écoles pour le dessin, la peinture, l'architecture. Elle forma des bibliotheques publiques à Prague, à Inspruck. Des observatoires magnifiques s'éleverent à Vienne, à Gratz, à Tyrnau, & furent enrichis de télescopes qui découvrirent le secret des cieux aux *Hell*, aux *Boscovich*, aux *Halley*. [*Voyez* VANSWIETEN & METASTASE.] Ses soins s'étendirent sur toutes les classes de citoyens de l'état. Les soldats blessés, vieux & infirmes, reçurent les secours spirituels & temporels, dans des hôpitaux propres & salubres. Les veuves d'officiers, les demoiselles nobles, &c., trouverent des ressources dans divers établissemens formés par l'humanité & la piété. Jamais les états de la maison d'Autriche ne virent luire de plus beaux jours, sur-tout après que la France, long-temps sa rivale, eut fait une alliance avec elle le 1[er] Mai 1756. Mais ce calme heureux fut troublé par une irruption subite que fit le roi de Prusse en Saxe pendant le mois d'Octobre de la même année. Il marcha vers la Bohême ; *Brown* l'arrêta par la bataille de Lowositz, où les deux partis s'attribuerent la victoire. Au printemps de l'an 1757 *Fréderic* paroît à la tête de cent mille combattans sur les hauteurs de Prague. Le combat s'engage sous les murs de cette capitale ; *Brown* blessé, est obligé de céder & de se retirer dans la ville ; le vainqueur la bloque & la bombarde. *Daun* arrive, repousse & culbute les Prussiens à Chotzemits, fait lever le siege, sauve la Bohême par cette victoire, & rend aux troupes le courage & cette confiance que la réputation des victoires de *Fréderic* sembloit leur avoir fait perdre. C'est à l'occasion de cette victoire que *Marie-Thérese* établit l'ordre militaire de son nom le 18 Juin 1757. Cette guerre fut sanglante ; jamais on ne livra tant de combats. Les Autrichiens eurent des succès & des revers ; mais ils furent aussi souvent vainqueurs que vaincus. Ils triompherent à Hochkirken, à Kunersdorf, à Maxen, à Landshut, à Siplitz. Le prince *Charles* s'empare de Breslaw, *Nadasti* de Schweidnitz, *Haddick* & *Lascy* de Berlin. On admira sur-tout l'expédition de *Loudhon* contre *Schweidnitz*, par laquelle il enleva, le 1[er] Octobre 1761, cette ville en une nuit, & avec la ville une nombreuse garnison, une artillerie formidable, & des magasins immenses. Les armes de *Marie-Thérese* ne parurent essuyer qu'un revers considérable pendant cette guerre ; ce fut à Lissa : cette déroute fut suivie de la prise de Breslaw & de 17 mille Autrichiens. Enfin le traité de Hubersbourg, conclu le 15 Février 1763, remit l'Allemagne sur le pied où elle étoit avant la guerre. Le seul fruit qu'en retira *Marie-Thérese* fut de faire élire *Joseph* son fils roi des Romains l'an 1764. *François I*, lui fut enlevé par une mort

inopinée (le 18 Août 1765.) Depuis ce moment elle ne quitta point le deuil, & elle ne soulagea sa douleur, qu'en fondant à Inspruck un chapitre de Chanoinesses, dont la fonction est de prier pour le repos de l'ame de cet époux chéri. Vienne l'a vu tous les mois arroser de ses pleurs le tombeau de ce prince, qui avoit été pendant 30 ans son soutien & son conseil. En 1772 elle fit une convention avec le roi de Prusse & l'impératrice de Russie, pour démembrer la Pologne. Ce traité lui donna presque toute la Russie Rouge; Lemberg devint la capitale de ces nouveaux états, qui furent appelés *Lodomerie* & *Gallicie*; les riches mines de sel de Wieliska en font partie. Cette acquisition fit naître bien des raisonnemens; un auteur célebre ne l'a envisagée que comme une imitation forcée de ce qu'avoient fait deux puissans voisins. Par la mort de *Maximilien-Joseph*, électeur de Baviere, arrivée en 1777, la guerre se ralluma entre la Prusse & l'Autriche; mais elle fut terminée par la paix de Teschen le 13 Mai 1779, qui augmenta les états de la maison d'Autriche d'une petite portion de la Baviere. Après un regne long & heureux, *Marie-Thérese* vit approcher sa fin avec courage. Sa mort fut celle d'un héros chrétien qui quitte la vie sans se plaindre & les grandeurs sans les regretter. Elle expira à Vienne le 29 Novembre 1780, à 63 ans, avec la consolation de laisser tous ses enfans sur le trône, ou près du trône. *Antoinette* est assise sur celui de France; *Charlotte* est reine de Naples; *Marie-Amélie* est alliée au duc de Parme; *Joseph II* succede dans tous les états héréditaires d'Autriche; *Léopold* porte la couronne des Médicis; *Ferdinand* est gouverneur de la Lombardie; *Maximilien* est décoré de la grande-maîtrise de l'ordre Teutonique, & coadjuteur de l'électorat de Cologne & de l'évêché de Munster; enfin *Marie-Christine*, unie au duc de Saxe-Teschen, gouverne les Pays-Bas. Tel fut l'éclat de la maison d'Autriche quand *Marie-Thérese* descendit dans le tombeau, après avoir mérité le beau nom de MERE DE LA PATRIE, que lui ont donné les peuples attendris. Ses derniers momens ne furent employés qu'à répandre des bienfaits sur les pauvres & les orphelins. Parmi les paroles qu'elle dit quelques heures avant sa mort, on n'oubliera pas celles-ci: *S'il s'est fait quelque chose de répréhensible pendant mon regne, ç'a été certainement à mon insu; car j'ai toujours eu le bien en vue...* » L'état où je suis, (dit-elle à son auguste fils,) » est l'écueil » de ce qu'on appelle grandeur & » force : tout disparoît dans ces » momens. La tranquillité où vous » me voyez, vient de celui qui » fait la pureté de mes vues. Pendant un regne pénible de 40 an» nées, j'ai aimé & recherché la » vérité; peut-être ai-je été trom» pée dans mon choix; mes in» tentions ont peut-être été mal » comprises, encore plus mal exé» cutées. Mais celui qui fait tout, » a vu le fond de mon cœur. La » tranquillité dont je jouis est la » premiere grace de sa miséricor» de, qui m'en fait espérer d'au» tres. Je n'ai jamais fermé le cœur » aux cris des malheureux : c'est » la plus consolante idée que j'aie » dans mes derniers momens «. *Marie-Thérese* étoit entrée dès l'âge de 14 ans au conseil de *Charles VI* son pere. Comme elle ne cessoit pas de demander des graces : *Je vois bien*, lui dit un jour l'em-

pereur, *qui vous ne voudriez être Reine que pour faire le bien.* — *Il n'y a que cette maniere de régner*, répondit-elle, *qui puisse faire supporter le poids d'une couronne...* Chaque jour de son regne fut marqué par quelque bienfait. Ayant apperçu un soldat malade, qui étoit en faction à la porte d'une de ses maisons de plaisance, elle le fit relever tout-de-suite, & conduire dans une voiture jusqu'à l'hôpital. On lui dit que la maladie de ce jeune homme n'avoit d'autre cause que l'indigence, & l'éloignement d'une mere qu'il ne pouvoit plus faire vivre du travail de ses mains. Elle envoya chercher cette femme jusqu'à Brinn en Moravie, distante de 40 lieues, pour la réunir à son fils. » Je suis » charmée, lui dit *Marie-Thérese*, » de vous remettre moi-même un » enfant qui vous est si tendrement » attaché. Je vous donne une pen» sion pour suppléer à son travail, » & je vous recommande à tous les » deux de toujours vous aimer. *Ce* » *sont là mes récréations*, disoit-elle «. La bonne femme fut si transportée d'entendre sa souveraine lui parler avec tant de bonté, qu'elle s'écria: » Je n'ai que ce fils, que vous » me rendez; &, quoique je l'ai» me plus que ma vie, je voudrois » tout-à-l'heure le voir expirer » sous mes yeux pour le service » de Votre Majesté... «. *Marie-Thérese*, sans autre garde que le cœur de ses sujets, se rendoit accessible aux petits comme aux grands. » Je ne suis qu'un *gueux Paysan*, (disoit un pauvre laboureur de la Bohême;) » mais je parlerai à notre » bonne Reine quand je voudrai, » & elle m'écoutera comme si j'é» tois un MONSEIGNEUR... «. L'impératrice rentrant un jour dans son palais, apperçoit une femme & deux enfans qui se traînoient à ses pieds. La faim les arrachoit à leur chaumiere. *Qu'ai-je donc fait à la Providence*, s'écria-t-elle, *pour qu'un semblable malheur arrive sous mes yeux ?* *Marie-Thérese* assure qu'on va les soulager, & dans l'instant même leur faisant apporter son dîner, elle ne se nourrit que des larmes qu'elle répand, sans pouvoir se résoudre à manger. *Ce sont mes enfans*, dit-elle, *ils ne seront plus réduits à mendier...* *Je me reproche*, disoit-elle un jour, *le temps que je donne au sommeil*, *parce que c'est autant de dérobé à mon peuple...* Quelque temps après la mort de l'empereur *François I*, son époux chéri, elle fit faire son cercueil, & cousut elle-même son habit mortuaire; & c'est dans cette robe funebre, faite dans le plus grand secret, de sa main royale, qu'elle a été ensévelie. L'auteur des *Anecdotes sur Fréderic le Grand*, peint à-peu-près ainsi *Marie-Thérese*. Ce fut la plus grande princesse & la plus aimable femme de ce siecle. Son esprit étoit aussi excellent que son cœur. La simple nature l'avoit formé; l'art ni la culture n'y étoient entrés pour rien. Elle s'étoit formé un style qui ne ressembloit à aucun autre. Sans avoir jamais étudié les langues par principe, la justesse de son esprit & sa grande pénétration lui présentoient toujours le mot propre. Des femmes du meilleur ton, des ministres éloquens, des philosophes aimables répandront dans leur conversation un sel, un agrément qui enchanteront les gens d'esprit; mais ils n'ont point ce rayon lumineux qui perce dans un instant tout ce qu'on propose, tel que l'avoit *Marie-Thérese*. Cet avantage n'étoit pas le seul qui subjuguât l'esprit & le cœur de ceux qui approchoient de cette princesse. Sa figure, l'une des plus belles qu'on ait vues, respiroit la bonté & la droiture qui étoient dans son ca-

ractere. Elle ignoroit entiérement l'usage de ces mots vagues, dont certains princes se font fait un art pour amuser la vanité des particuliers, ou nourrir leurs espérances. *Marie-Thérese* écoutoit tout le monde sans être préparée à faire une réponse arrangée dans son cabinet avec ses ministres. Elle la prenoit dans le discours qu'on lui adressoit: discours qui fixoit toute son attention. Jamais de défaites, jamais de promesses illusoires: un refus motivé, ou une grace prompte. C'est avec raison qu'un célebre poëte a dit d'elle:

Marc-Aurele, *autrefois des princes le modele*,
Sur le devoir des rois écrivoit en ces lieux,
Et Thérese *fait à nos yeux*
Tout ce qu'écrivoit Marc-Aurele.

Mais un avantage qu'elle eut sur *Marc-Aurele*, c'est que pénétrée des vérités du Christianisme, elle en fit respecter les dogmes dans ses états & en pratiqua tous les devoirs.

VIII. MARIE D'ARAGON, fille de *Sanchez II*, roi d'Aragon, & prétendue femme de l'empereur *Othon III*, périt par une mort aussi honteuse que sa vie, si l'on en croit plusieurs historiens. Ils prétendent que cette princesse, ayant en vain sollicité un comte *de Modene* de satisfaire ses désirs, l'accusa du crime qu'il n'avoit point voulu commettre. L'empereur trop crédule, fit trancher la tête à cet innocent cru coupable. La femme du comte ayant appris la vérité de son mari mourant, offrit de prouver son innocence par l'épreuve du feu. On apporta un fer dans un grand brasier, & lorsqu'il fut tout rouge, la comtesse le prit sans s'émouvoir, & le tint entre ses mains sans se brûler. L'empereur surpris & épouvanté, fit jeter dans un bûcher l'impératrice, en 998, & expia par ce juste supplice la mort injuste du comte *de Modene*. Voilà ce que plus de vingt historiens, entre autres *Maimbourg* & *Moréri*, ne craignent pas de rapporter comme une vérité, quoique ce soit une fable destituée de tout fondement. Il est faux d'abord qu'*Othon III* ait été marié; il est encore aussi faux qu'une fille d'un roi d'Aragon ait donné des spectacles scandaleux en Allemagne. Le sage & savant *Muratori* a détruit ce roman mal-ourdi. Nous ne le rapportons ici que comme une fable accréditée, & pour donner une nouvelle preuve, que dans ce siecle philosophique il se trouve encore des auteurs qui répetent les fables absurdes des temps de mensonge & de crédulité.

IX. MARIE, fille de *Henri III* duc de Brabant, épousa *Philippe le Hardi*, roi de France, en 1274. Elle fut accusée, 2 ans après, d'avoir fait mourir par le poison l'aîné des fils que son mari avoit eus de sa premiere femme. *Marie* auroit couru risque d'être punie de mort, tant les indices étoient forts, si son frere, *Jean* duc de Brabant, n'eût envoyé un chevalier pour justifier par le combat l'innocence de cette reine. Son accusateur n'ayant pas osé soutenir sa calomnie, fut pendu. *Marie* survécut à *Philippe III* 36 ans, & ne mourut que l'an 1321. Son corps est aux Cordeliers de Paris, & son coeur aux Jacobins. Ces deux couvens se partageoient alors les tristes restes des princes, comme pendant leur vie ils se disputoient leurs faveurs.

X. MARIE D'ANJOU, fille aînée de *Louis II*, roi titulaire de Naples, & femme de *Charles VII* roi de France, mourut en revenant de Saint-Jacques en Galice, à l'abbaye de Chateliers en Poitou, l'an 1463,

à 59 ans. C'étoit une princesse d'un rare mérite, aimant son mari qui ne l'aimoit point; travaillant à le faire roi, tandis qu'il ne songeoit qu'à ses plaisirs, & qu'il poussoit l'indifférence jusqu'à refuser de lui adresser la parole. C'est elle principalement qui lui assura la couronne, par son adresse, par ses conseils, & par son intrépidité.

XI. MARIE, troisieme femme de *Louis XII*, étoit fille de *Henri VII*, roi d'Angleterre. Elle fut reçue à Bologne, à la descente du vaisseau, en 1514, par *François*, comte d'Angoulême, héritier présomptif & premier gendre de *Louis XII*. Le comte fut si enchanté de ses attraits, & la reine de son côté parut si touchée des manieres affables & gracieuses du jeune prince, qu'ils se fussent peut-être trop aimés, si le gouverneur de *François* ne lui avoit fait entendre à propos, que jamais il ne régneroit, si la reine accouchoit d'un fils. Elle fut veillée de si près, que ses amours n'eurent pas de suite : [*Voyez* I. DUPRAT.] *Brantôme* dit d'elle une chose si extraordinaire, qu'aucun de nos historiens de quelque nom, pas même le romancier *Varillas*, ne l'a suivi. Il assure qu'*il ne tint pas à elle d'être reine-mere ; que n'ayant pas eu le temps d'y parvenir, elle fit courir le bruit, après la mort du roi, qu'elle étoit grosse, & que pour le faire croire, elle avoit eu recours à des linges, dont elle s'enfloit peu-à-peu ; & que, son terme arrivant, elle avoit un enfant supposé, que devoit avoir une autre femme grosse, & qu'elle devoit produire dans le temps de son accouchement. Mais*, ajoute-t-il, *madame* la Régente, *qui étoit une Savoyenne, qui savoit ce que c'est que de faire des enfans, & qui voyoit qu'il y alloit trop de bon pour elle & pour son fils, la fit si bien éclairer & visiter par médecins & sages-femmes, & par la vue découverte de ses linges & drapeaux, qu'elle fut découverte & faillie en son dessein, & point reine-mere ; & renvoyée en son pays.* Il faut avouer que les idées ordinaires ne s'accordent guere avec la *supposition* dont parle *Brantôme*; &, dans les circonstances particulieres où *Marie* étoit, cette supposition ne paroît pas admissible. Cependant, suivant *Mézerai*, on crut *que* Marie *étoit grosse; mais*, dit-il, *on fut incontinent assuré du contraire, par le rapport qu'elle en fit elle-même.* Il pourroit donc bien se faire qu'en effet cette princesse auroit eu quelque dessein d'avoir recours au stratagême dont parle *Brantôme*; mais que la difficulté de l'exécution, & les menaces d'un examen sérieux du fait par les voies d'usage, déterminerent la jeune reine à faire une déclaration précise. Elle la fit, & elle ne pensa plus qu'à former un nouvel engagement avec un homme qu'elle avoit aimé. C'étoit *Charles Brandon*, duc *de Suffolck*, son premier amant, qui étoit venu à sa suite avec le titre d'ambassadeur. Ce seigneur, né simple gentilhomme, étoit parvenu peu-à-peu aux plus hautes dignités, autant par son mérite, que par la faveur de *Henri VIII*. *Marie* l'épousa dès qu'elle fut veuve, le 31 Mars 1515. Leur mariage fut tenu secret, jusqu'à ce qu'on eût préparé *Henri VIII* à l'approuver. Elle en eut une fille, qui fut mariée à *Henri Gray*, duc de Suffolk, pere de l'infortunée *Jeanne Gray*. La duchesse *Marie* acheva ses aventures & sa vie en Angleterre, l'an 1533, dans sa 37e année. C'étoit la femme la plus belle & la mieux faite de son temps. Son caractere étoit doux, gai, plus vif que ne l'est ordinairement celui des Angloises; & son cœur étoit moins ambitieux que tendre.

XII. MARIE Ire, reine d'Angleterre, naquit le 18 Février 1515, de *Henri VIII* & de *Catherine d'Aragon*. *Edouard VI* avoit déclaré en mourant, héritiere du trône, sa cousine *Jeanne Gray*, [*V.* 1 & II. GRAY.] & en avoit écarté *Marie*, à qui il appartenoit de droit; elle y monta malgré lui, & fit trancher la tête à sa rivale, au pere, au beau-pere & à l'époux de cette infortunée. La nouvelle reine étoit attachée à la religion Romaine : pour la faire triompher, elle épousa, en 1554, *Philippe II*, fils de *Charles-Quint*. Ces deux époux travaillerent à ce grand ouvrage avec toute la hauteur, toute la dureté, toute l'inflexibilité de leur caractere. Le parlement entra dans leurs vues. Il avoit poursuivi sous *Henri VIII* les Protestans, dit *Voltaire*; il les encouragea sous *Edouard VI*; il les brûla sous *Marie*. Sur l'avis que l'on eut que l'Angleterre étoit pleine de livres hérétiques & séditieux, la reine (dit M. *Pluquet*) donna un Edit, qui portoit que quiconque auroit de ces livres, & ne les brûleroit au plutôt, sans les lire, sans les montrer à personne, seroit estimé rebelle, & exécuté sur le champ, selon le droit de la guerre. Elle fit défendre ensuite de parler aux Protestans qu'on conduisoit au supplice, de prier Dieu pour eux, & même de dire, *Dieu les bénisse*. » Plus de deux cents Pro» testans, (ajoute M. l'abbé *Pluquet*), » périrent dans les flammes; plus » de soixante moururent en pri» son, beaucoup sortirent d'An» gleterre, & un plus grand nom» bre dissimula ses sentimens pour » conserver sa liberté & sa for» tune. Ces derniers éprouverent » les plus cruels remords, & con» çurent une haine mortelle con» tre les Catholiques qui les avoient » réduits à ces extrémités «. La cruauté fut extrême, lorsque les hérétiques furent livrés à des juges ou séveres ou prévenus. Une femme grosse accoucha dans le bûcher même; quelques citoyens, touchés de pitié, arracherent l'enfant du feu : le juge l'y fit (dit-on) rejeter. Le cardinal *Polus*, envoyé par le pape *Jules III*, pour réunir l'Angleterre à l'église Romaine, désapprouva hautement ces rigueurs, que le Pere *d'Orléans* ne peut s'empêcher de trouver excessives. Ce prélat disoit avec raison, » que le seul moyen d'éteindre l'hé» résie, étoit d'édifier les hérétiques, » & non pas de les égorger «. *Marie d'Angleterre* ne fut pas plus louée par les Anglois, d'avoir secouru *Philippe* son époux contre la France. Calais lui fut enlevé par le duc *de Guise*; & la flotte qu'elle envoya, n'arriva que pour voir les étendards de la France arborés sur le port. » En moins de trois semaines, (dit le P. *Fabre*) les Anglois perdirent tout ce qu'ils avoient conservé en France de leurs anciennes conquêtes, par l'incapacité d'une reine qui n'avoit en tête que la destruction des Protestans, & par la négligence de son conseil. Ce fut là le fruit de l'alliance entre l'Angleterre & l'Espagne, malgré le soin que le chancelier *Gardiner* avoit pris pour prévenir le mélange des intérêts des deux couronnes; ce qui fit dire assez ingénieusement au pape, que *la perte de Calais étoit le douaire de cette princesse* «. Elle préparoit une 2e flotte de 120 vaisseaux, lorsqu'elle mourut, en 1558, laissant la mémoire d'une princesse active, courageuse, zélée, mais d'un zele que M. l'abbé *Millot* appelle violent & sanguinaire. Ce zele eut peu de succès, & les suites en furent funestes à la religion Catholique, qu'il fit haïr par des gens déja injustement indisposés contre elle. Cependant *Marie* avoit

des vertus & quelque teinture des belles-lettres. Elle proscrivit le luxe & le vice de sa cour. La perte de Calais hâta sa mort. *On n'a pas connu mon mal*, dit-elle dans ses derniers momens : *si l'on veut le savoir, qu'on ouvre mon cœur, & on y trouvera Calais...* [*Voyez* HAVIEL.]

XIII. MARIE II, reine d'Angleterre, fille aînée de *Jacques II*, roi d'Angleterre, naquit au palais de Saint-James en 1662, & fut élevée dans la religion Protestante. Elle épousa, en 1677, *Guillaume-Henri de Nassau*, prince *d'Orange*, & passa en Hollande avec son époux, où elle demeura jusqu'en 1689. Ce prince ayant détrôné son beau-pere, elle repassa en Angleterre, & y fut proclamée reine conjointement avec son époux, qui eut l'administration du gouvernement. La reine *Marie* prit les rênes en l'absence du roi, & les dirigea avec beaucoup de prudence & de gloire. Elle mourut de la petite vérole dans le palais de Kinsington le 28 Décembre 1695, à 33 ans. Les arts perdirent une protectrice, & les malheureux une mere. On trouvoit en elle tous les agrémens de son sexe & toute la fermeté du nôtre. Elle étoit sans humeur, & haïssoit la satire & les satiriques. L'histoire, & sur-tout celle de son pays, lui plaisoit infiniment. Quand on blâmoit la sévérité de certains historiens, qui ont traité trop durement quelques princes, elle répondoit : » Que si ces princes étoient tels que l'histoire les représente, ils avoient bien mérité les censures de la postérité, & que ceux qui suivoient leurs traces, devoient s'attendre à être traités de même ; que la vérité, contrainte pendant la vie des rois, ne devoit pas être gênée après leur mort ; & que l'inconvénient d'être exposé aux yeux de l'univers sous les véritables couleurs lorsqu'on n'étoit plus, étoit bien léger en comparaison des maux réels que certains monarques avoient fait souffrir aux hommes lorsqu'ils étoient sur le trône «.

XIV. MARIE STUART, fille de *Jacques V*, roi d'Ecosse, & de *Marie de Lorraine*, hérita du trône de son pere huit jours après sa naissance, en 1542. *Henri VIII*, roi d'Angleterre, voulut la marier avec le prince *Edouard* son fils, afin de réunir les deux royaumes. Mais ce mariage n'ayant pas eu lieu, elle épousa, en 1558, *François*, dauphin de France, fils & successeur de *Henri II*. Ce monarque étant mort en 1560, elle quitta la France avec beaucoup de regret ; & c'est ainsi qu'elle exprima sa douleur dans une chanson qui nous est restée :

Adieu, plaisant pays de France !
O ma patrie
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance :
Adieu, France ! adieu nos beaux jours !
La nef qui déjoint nos amours,
N'a eu de moi que la moitié ;
Une part te reste, elle est tienne :
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

De retour en Ecosse, elle se maria en secondes noces à *Henri Stuart Darnlei*, son cousin. Ce prince avoit tous les agrémens extérieurs, capables de séduire une jeune personne. *Marie*, dans les premiers transports de son amour, lui donna le titre de *Roi*, & joignit son nom au sien dans tous les actes publics. Mais elle découvrit bientôt dans son époux, un homme insolent, violent, irrésolu, crédule, bas, grossier, brutal dans ses plaisirs, & qui, gouverné par les plus vils flatteurs, croyoit toujours mériter au-delà de ce qu'on faisoit pour lui. Elle voulut alors user de plus de réserve ; il en fut indigné, & il prit en aversion tous ceux qui avoient

la confiance de la reine. Un musicien Italien, nommé *David Rizzo*, étoit alors le conseil de cette princesse. *Henri*, qui n'avoit que le nom de roi, méprisé de son épouse; aigri & jaloux, quoique *Rizzo* fût un vieillard dégoûtant, entre par un escalier dérobé, suivi de quelques hommes armés, dans la chambre où sa femme soupoit, n'ayant auprès d'elle que le musicien & la comtesse *d'Argile*. On renverse la table, & on tue *Rizzo* aux yeux de la reine, enceinte alors de 5 mois, & qui se mit en vain au devant de lui. *Rizzo* n'avoit été probablement que le confident & le favori de *Marie*. Un homme plus dangereux lui succéda auprès de cette princesse; ce fut le comte *de Bothwel*. Cette nouvelle liaison avec un homme ardent & vicieux, occasionna la mort du roi, assassiné à Edimbourg dans une maison isolée, que les meurtriers firent sauter par une mine. *Marie* épouse alors son amant, regardé universellement comme l'auteur de la mort de son époux: [*Voyez* HESBURN comte *de Bothwel*.] Cette union malheureuse souleva l'Ecosse contre elle. Abandonnée de son armée, elle fut obligée de se rendre aux confédérés, & de céder la couronne à son fils. On lui permit de nommer un régent, & elle choisit le comte *de Murray*, son frere naturel, qui ne l'en accabla pas moins de reproches & d'injures. L'humeur impérieuse du régent procura à la reine un parti. Elle se sauva de prison, leva 6000 hommes; mais elle fut vaincue & obligée de chercher un asile en Angleterre, où elle ne trouva qu'une prison, & enfin la mort, après 18 ans de misere & de captivité. *Elisabeth* la fit d'abord recevoir avec honneur dans Carlile; mais elle lui fit dire, qu'*étant accusée par la voix publique du meurtre de son époux, elle devoit s'en justifier*. On nomma des commissaires, & on la retint prisonniere à Teuksburi, pour instruire cet important procès. Le grand malheur de la reine *Marie*, fut d'avoir des amis dans sa disgrace. Il se formoit, ou l'on disoit qu'il se formoit tous les jours des complots contre la reine d'Angleterre, dans le dessein de rétablir celle d'Ecosse. [*Voyez* l'art. II. PARR.] Un prêtre nommé *Jean Ballard*, fut accusé d'avoir conseillé à un jeune gentilhomme nommé *Babington*, de travailler à l'exécution de ce projet. Quelques autres entrerent dans le complot. Leur procès fut instruit sur-le-champ, & il y en eut sept de pendus & écartelés. Cette conspiration servit à accélérer le jugement de *Marie*. On faisoit courir tous les jours des bruits alarmans. Une flotte Espagnole (disoit-on) étoit arrivée pour la délivrer; les Ecossois avoient fait une irruption; une armée conduite par le duc *de Guise*, [*Voy.* FITZ-MORITZ.] avoit débarqué dans la province de Suffex. *Elisabeth* alarmée par ces bruits, ou feignant de l'être, fit juger *Marie*, son égale, comme si elle avoit été sa sujete. » Quarante-
» deux membres du parlement, &
» cinq juges du royaume, allerent
» l'interroger dans sa prison à Fot-
» teringhai. Elle protesta, mais elle
» répondit. Jamais jugement ne fut
» plus incompétent, & jamais pro-
» cédure ne fut plus irréguliere. On
» lui représenta de simples copies
» de ses lettres, & jamais les origi-
» naux; on fit valoir contre elle les
» témoignages de ses secrétaires, &
» on ne les lui confronta point; on
» prétendit la convaincre sur la dé-
» position de 3 conjurés qu'on avoit
» fait mourir, dont on auroit pu
» différer la mort pour les examiner
» avec elle. Enfin, quand on auroit
» procédé avec les formalités que
» l'équité exige pour le moindre

» des hommes, quand on auroit » prouvé que *Marie* cherchoit partout des secours & des vengeurs, » on ne pouvoit la déclarer criminelle. *Elisabeth* n'avoit d'autre » juridiction sur elle, que celle du » puissant sur le foible & sur le » malheureux «. HISTOIRE *Générale*, tome II. [*Voyez* ELISABETH, n° VII.] Mais sa politique cruelle exigeoit le sacrifice de cette illustre victime. *Marie* fut condamnée à mort, & elle la reçut avec un courage, dont les plus grands hommes ne sont pas toujours capables. *La mort qui doit mettre fin à mes malheurs, me sera*, dit-elle, *très-agréable. Je regarde comme indigne de la félicité céleste, une ame trop foible pour soutenir le corps dans ce passage au séjour des Bienheureux.* Dans ses derniers jours, elle joignit aux exercices d'une piété courageuse, les soins les plus tendres à l'égard de ses domestiques. Après leur avoir distribué des récompenses, & avoir écrit en leur faveur à *Henri III* & au duc *de Guise*, elle demanda qu'ils fussent témoins de son supplice. Le comte *de Kent* le refusoit avec dureté. Touchée d'un tel refus, elle s'écria : *Je suis cousine de votre Reine, je suis du sang royal de* Henri VIII ; *j'ai été Reine de France par mariage ; j'ai été sacrée Reine d'Ecosse* : paroles bien frappantes dans une telle conjoncture ! Au lieu de lui donner un confesseur Catholique qu'elle demandoit, on lui envoya un ministre Protestant, qui la menaçoit de la damnation éternelle, si elle ne renonçoit à sa religion. *Ne vous tourmentez pas sur ce point*, lui dit-elle plusieurs fois avec vivacité : *Je suis née dans la religion Catholique, j'y ai vécu ; je veux y mourir.* Un crucifix qu'elle avoit entre les mains, lui attira un autre reproche. Le comte *de Kent* voulut lui dire qu'*il falloit avoir le* CHRIST *dans le cœur & non dans les mains ;* elle répliqua qu'*il étoit difficile d'avoir son Sauveur dans les mains, sans que le cœur en fût vivement touché.* On ne lui permit d'être accompagnée que d'un petit nombre de domestiques. Elle fit choix de quatre hommes & de deux de ses femmes. » Adieu, mon » cher *Melvill*, dit-elle à l'un » d'eux ! Tu vas voir le terme lent » & désiré de mes malheurs. Publie » que je suis morte inébranlable » dans la religion, & que je demande au ciel le pardon de ceux » qui ont été altérés de mon sang. » Dis à mon fils qu'il se souvienne » de sa mere. Adieu encore une » fois, mon cher *Melvill*, ajouta-t-elle en l'embrassant ! Ta maîtresse, ta reine se recommande » à tes prieres... «. Le 18 Février 1587, s'étant levée deux heures avant le jour, pour ne pas retarder l'heure de l'exécution de l'arrêt, elle s'habilla avec plus de soin qu'à l'ordinaire ; & ayant pris une robe de velours noir : *J'ai gardé*, dit-elle, *cette robe pour ce grand jour, parce qu'il faut que j'aille à la mort avec un peu plus d'éclat que le commun.* Elle rentra ensuite dans son oratoire où après quelques prieres, elle se communia elle-même d'une hostie consacrée que le pape *Pie V* lui avoit envoyée. Lorsque les commissaires entrerent, elle les remercia de leurs soins, en ajoutant : *Les Anglois ont trempé plus d'une fois leurs mains dans le sang de leurs Rois. Je suis de ce même sang ; ainsi il n'y a rien d'extraordinaire dans ma mort & dans leur conduite.* On la conduisit dans une salle où on avoit élevé un échafaud tendu de noir. Les spectateurs qui la remplissoient furent frappés en voyant le maintien assuré de cette reine, qui avoit conservé une partie de ses charmes & de ses graces. Quand il fallut quitter ses habits, elle ne voulut point que le bourreau

fit cette fonction, disant qu'*elle n'étoit pas accoutumée à se faire servir par de pareils gentilshommes*. Après avoir fait quelques prieres, elle tendit sa tête, sans montrer la moindre frayeur. Elle étoit dans la 46e année de son âge. Sa tête ne fut séparée du corps qu'au second coup; & le bourreau montra cette tête qui avoit porté deux couronnes, aux quatre coins de l'échafaud, comme celle d'un scélérat. Telle fut la fin tragique d'une des plus belles princesses de l'Europe. [*Voy*. LAMBRUN.] Reine de France par son mariage avec *François II*, reine d'Ecosse par sa naissance, elle passa près de la moitié de sa vie dans les chaînes, & mourut d'une mort infame. Son attachement à la religion Catholique, & ses droits sur l'Angleterre, firent aux yeux d'*Elisabeth* une partie de ses crimes. Sa beauté, ses talens, la protection dont elle honora les lettres, le succès avec lequel elle les cultiva, sa fermeté dans ses derniers instans, son attachement à la religion de ses peres, ont un peu fermé les yeux sur ses vices, & on ne se souvient plus aujourd'hui que de ses malheurs. On a donné un *Recueil des Ecrivains* contemporains qui ont écrit sa *Vie*, Londres, 1725, 2 vol. in-folio. Nous avons suivi, dans cet article, non le satirique *Buchanan*, non le partial *Rapin de Toiras*; mais le véridique *de Thou*, le judicieux *Hume* & l'impartial abbé *Millot*, qui ont examiné avec soin les raisons des apologistes & des accusateurs de *Marie*. Nous ajouterons que l'abbé de *Choisi*, dans son *Histoire Ecclésiastique*, où il ne devoit montrer *Marie Stuart* que par le bon côté, finit pourtant ainsi son portrait: *Il faut avouer que sa bonté mal-entendue, sa foiblesse & son inconstance lui attirerent la plupart de ses malheurs.* La fin de la reine d'Ecosse fut d'une héroïne chrétienne, mais plusieurs traits de sa vie ne sont pas d'une femme chrétienne. » L'humanité, » dit *Dreux du Radier*, ne sauroit » refuser des larmes à sa fin mal- » heureuse. Mais jusqu'à ce qu'on » ait réfuté les écrits du président » *de Thou*, & opposé une juste » apologie à ce qu'il dit de la » mort de *Henri Stuart* comte Darn- » lei; de la familiarité de *Marie* » avec *David Rizzo*; de son mariage » avec *Bothwel*, meurtrier du comte » Darnlai, on ne sauroit accuser » les historiens d'avoir employé » (comme le dit le président *Hénaut*) » des *couleurs affreuses pour peindre* » *toutes les actions de sa vie*. Ce » sont les couleurs que présente la » vérité. Nous voulons bien ne » pas lui faire un crime de son » humeur galante, de l'amour qu'eut » pour elle *Damville*, fils du » connétable *de Montmorenci*, qui la » suivit en Ecosse; de l'aventure » de *Chastelard* à qui elle avoit par- » donné une hardiesse criminelle, » puisqu'il avoit été jusqu'à se ca- » cher la nuit dans sa chambre » pour satisfaire sa passion, & » qu'elle ne le sacrifia à sa répu- » tation que parce qu'elle ne put » s'en dispenser. Enfin, nous ne » lui imputons point les poésies » galantes qu'on lui attribue sur » son commerce avec ce gentil- » homme, non plus que les let- » tres que les Protestans ont pu- » bliées & qu'elle écrivoit, disent- » ils, à *Bothwel*, avant la mort du » comte *Darnlei*. Mais, encore une » fois, écartant les faits faux ou » douteux, *Marie* n'est point justi- » fiée aux yeux de la postérité, » & il n'y aura que l'éclat de sa » mort qui puisse faire oublier les » reproches qu'on peut faire à sa » vie. *Mémoires des Reines de France*, » tome V «. Elle eut de *Henri*

Stuart son second mari, *Jacques I*, roi d'Angleterre; & de *Bothwel* son troisieme époux, une fille qui se fit religieuse à Notre-Dame de Soissons. On trouve dans le recueil intitulé *Cambdeni & illustrium virorum Epistolæ*, une lettre que l'illustre président *de Thou* écrit à *Cambden*, pour justifier ce qu'il a dit de *Marie Stuart* dans son Histoire. Il assure qu'il s'est instruit à fond des particularités de sa vie & de la source de ses malheurs.

XV. MARIE DE MÉDICIS, fille de *François II de Médicis*, grand-duc de Toscane, & femme de *Henri IV* roi de France, naquit à Florence l'an 1573. Son mariage avec *Henri IV* fut célébré en 1600. Le cardinal *Aldrobandin*, neveu de *Clément VIII*, qui en avoit fait la premiere cérémonie à Florence, lorsque le duc *de Bellegarde* remit la procuration pour l'épouser, étala une grande magnificence. Le duc *de Florence* donna des fêtes somptueuses. La représentation d'une seule comédie coûta plus de 60 mille écus. *Marie de Médicis* fut nommée régente du royaume en 1610, après la mort de *Henri IV*. Le duc *d'Epernon*, colonel général de l'infanterie, força le parlement à lui donner la régence: droit qui jusqu'alors n'avoit appartenu qu'aux états-généraux. *Marie de Médicis*, à la fois tutrice & régente, acheta des créatures, de l'argent que *Henri le Grand* avoit amassé pour rendre la nation puissante. L'état perdit sa considération au dehors, & fut déchiré au dedans par les princes & les grands seigneurs. Les factions furent appaisées par un traité, en 1614, par lequel on accorda aux mécontens tout ce qu'ils voulurent; mais elles se réveillerent bientôt après. *Marie*, entiérement livrée au maréchal *d'Ancre* & à *Galigaï* son épouse, les favoris les plus insolens qui aient approché du trône, irrita les rebelles par cette conduite. [*Voy.* LUDE.] La mort de ce maréchal, assassiné par l'ordre de *Louis XIII*, éteignit la guerre civile. *Marie* fut reléguée à Blois, d'où elle se sauva à Angoulême. *Richelieu*, alors évêque de Luçon, & depuis cardinal, réconcilia la mere avec le fils en 1619. Mais *Marie*, mécontente de l'inexécution du traité, ralluma la guerre, & fut bientôt obligée de se soumettre. Après la mort du connétable *de Luynes*, son persécuteur, elle fut à la tête du conseil; &, pour mieux affermir son autorité naissante, elle y fit entrer *Richelieu*, son favori & son surintendant. Ce cardinal, élevé au faîte de la grandeur à la sollicitation de sa bienfaitrice, affecta de ne plus dépendre d'elle, dès qu'il n'en eût plus besoin: *Marie de Médicis* indignée le fit dépouiller du ministere. Le roi, qui l'avoit sacrifié par foiblesse, lui sacrifia sa mere à son tour par une autre foiblesse. La reine se vit obligée de fuir à Bruxelles en 1631. Depuis ce moment elle ne revit plus son fils, ni Paris, qu'elle avoit embelli de ce palais superbe appelé *Luxembourg*, des aqueducs ignorés jusqu'à elle, & de la promenade publique qui porte encore le nom de *la Reine*. Du fond de sa retraite, elle demanda justice au parlement de Paris, dont elle avoit tant de fois rejeté les remontrances. On voit encore aujourd'hui sa requête: » Supplie » MARIE, reine de France & de » Navarre, disant que depuis le 23 » Février auroit été prisonniere au » château de Compiegne, sans être » ni accusée ni soupçonnée... «. Quelle leçon, & quelle consolation pour les malheureux! La veuve de *Henri le Grand*, la mere d'un roi de France, la belle-mere de trois souverains, manque du nécessaire &

meurt dans l'indigence! Ce fut à Cologne, le 3 Juillet 1642, à 69 ans. L'abbé *Fario Chigi* (alors internonce, depuis pape sous le nom d'*Alexandre VII*) qui l'assistoit à la mort, lui demanda si elle pardonnoit à ses ennemis, & particuliérement au cardinal *de Richelieu*. Elle répondit: *Oui, de tout mon cœur.* — *Madame*, ajouta l'internonce, *ne voudriez-vous pas, pour marques de réconciliation, lui envoyer ce brasselet que vous avez à votre bras.* La reine, à ces mots, tourna la tête & dit: » Questo è pur tropo «: *C'est un peu trop.* La source des malheurs de cette princesse, née avec un caractere jaloux, opiniâtre & ambitieux, fut d'avoir reçu un esprit trop au-dessous de son ambition. Elle n'avoit pas été plus heureuse sous *Henri IV*, que sous *Louis XIII*. Les maîtresses de ce prince lui causoient les plus grands chagrins, & elle ne les dissimuloit pas. Le florentin *Concini* & sa femme, semoient la défiance dans son cœur jaloux. L'aigreur étoit quelquefois si forte, que *Henri IV* ne put s'empêcher de dire, en parlant des confidens de cette princesse: *Ces étrangers sont venus jusqu'à lui persuader de ne manger de rien de ce que je lui envoie.* Naturellement violente, elle excédoit le roi son époux de ses reproches, & elle poussa même un jour la vivacité au point de lever le bras pour le frapper. Elle ne pouvoit souffrir ni remontrances, ni obstacles. Le dépit la rendoit capable de tout; & quand quelque intérêt secret la forçoit à se contraindre, la nature violentée s'expliquoit par l'altération de son visage & de sa santé. Ses passions étoient extrêmes; l'amitié chez elle étoit un dévouement aveugle, & la haine une exécration indomptable. Cependant elle étoit dévote, ou affectoit de l'être. Elle avoit fondé, en 1620, le monastere des religieuses du Calvaire. Cette princesse aimoit les devises. En 1608, elle prit une *Junon* appuyée sur un paon avec ces mots: *Viro partuque beata.* Après la mort du roi son époux, ce fut un *pélican* avec sa charité (comme disent les maîtres en devise) & ces paroles: *Tegit virtute minores.* Elle fit graver aussi l'oiseau du paradis, portant trois de ses petits sur le dos, & prenant son essor vers le ciel, avec cette devise: *Meos ad sidera tollo.* Voyez sa *Vie*, publiée à Paris en 1774, 3 vol. in-8°.

XVI. MARIE-THÉRESE d'AUTRICHE, fille de *Philippe IV*, roi d'Espagne, née à Madrid en 1638, épousa en 1660 *Louis XIV*, & mourut en 1683, à 45 ans. Son époux la pleura, & dit: *Voilà le seul chagrin qu'elle m'ait donné.* C'étoit une sainte: mais il falloit à *Louis XIV* une femme qui l'attachât à elle, & qui le détachât de ses maîtresses. Carmélite par son caractere, reine par sa naissance, elle eut toutes les vertus, hormis celles de son état. Sa dévotion, dirigée par un confesseur Espagnol peu éclairé, la faisoit souvent aller à l'église, lorsque le roi la demandoit. Cette princesse avoit d'ailleurs des sentimens très-élevés: témoin la réponse qu'elle fit (dit-on) un jour à une Carmélite, qu'elle avoit priée de lui aider à faire son examen de conscience pour une confession générale. Cette religieuse lui demanda si, avant son mariage, elle n'avoit pas cherché à plaire aux jeunes-gens de la cour du roi son pere? *Oh non! ma Mere*, répondit-elle; *il n'y avoit point de Rois.*

XVII. MARIE LECZINSKA, reine de France, fille de *Stanislas*

roi de Pologne, duc de Lorraine, & de *Catherine Opalinska*, née le 23 Juin 1703, suivit son pere & sa mere à Veissembourg en Alsace, quand ils furent obligés de quitter la Pologne. Elle y demeuroit depuis 6 ans, lorsqu'elle fut demandée en mariage par le roi *Louis XV*. Elle épousa le 5 Septembre 1725 ce monarque, dont elle eut 2 princes & 8 princesses. Instruite par un pere sage & éclairé, elle fut sur le trône le modele des vertus chrétiennes; ne s'occupant qu'à mériter la tendresse du roi son époux, à inspirer des sentimens de religion aux princes & princesses ses enfans, & à répandre des bienfaits sur les églises & dans le sein des malheureux. La providence lui fournit une occasion bien propre à signaler sa magnanimité, lorsque les intérêts politiques qui président au mariage des rois, firent choisir pour l'épouse du dauphin, la fille du prince même qui avoit renversé du trône son pere; mais la vertu généreuse de la reine de France, & l'ingénieuse délicatesse de la jeune dauphine, triompherent des vains murmures de la nature, & elle la regarda toujours comme sa fille chérie. Le 3ᵉ jour après son mariage, Madame la Dauphine devoit, suivant l'étiquette, porter en bracelet le portrait du roi son pere. La fille de *Stanislas* devoit redouter de voir dans son propre palais le portrait d'*Auguste III* qui l'avoit détrôné. Cependant elle fixa les yeux sur le bracelet, en disant: *Voilà donc, ma fille, le portrait du roi votre pere.* — *Oui, maman*, répondit la dauphine, en présentant son bras: *voyez comme il est ressemblant*. C'étoit le portrait de *Stanislas*. Ennemie des intrigues de cour, la reine couloit des jours tranquilles au milieu des exercices de piété. Mais la mort prématurée du *Dauphin* son fils, pere de *Louis XVI* qui regne aujourd'hui, suivie bientôt après de celle du roi son pere, la pénétra de la plus vive douleur. Cette princesse si digne des regrets de la France, y succomba le 24 Juin 1768, à l'âge de 65 ans. Dans les derniers jours de sa maladie, les médecins s'empressoient d'y chercher des remedes. *Rendez-moi*, leur dit-elle, *mon pere & mes enfans, & vous me guérirez*. Elle fut constamment la mere des pauvres. Voici, entre mille autres, un trait de bienfaisance qui a été célébré par un poëte de nos jours:

Un Trésorier disoit à notre auguste REINE:
Modérez les transports d'un cœur si généreux;
Les trésors de l'Etat vous suffiroient à peine
Pour fournir aux besoins de tous les malheureux....
—*Ce discours ne sauroit*, dit l'illustre princesse,
Interrompre le cours de mes soins bienfaisans.
Allez, conformez-vous au vœu de ma tendresse:
Tout le bien d'une Mere appartient aux Enfans.

Cette princesse avoit de l'esprit, & aimoit ceux qui en avoient. Elle jugeoit sainement. Un acteur ayant joué devant elle le rôle d'*Auguste* dans *Cinna*, & ne lui ayant donné que le ton d'un bourgeois qui pardonne, en prononçant ces mots: » *Soyons amis, Cinna*... «. La reine dit: *Je savois qu'Auguste étoit clément; mais je ne savois pas qu'il fût bon-homme.*

MARIE-LOUISE-GABRIELLE DE SAVOIE, femme de *Philippe V* roi d'Espagne; *Voyez* MARIE-ADÉLAÏDE DE SAVOIE, nº XIX.

MARIE DE GONZAGUE, *Voyez* GONZAGUE, n° VII.

XVIII. MARIE-CHRISTINE-VICTOIRE DE BAVIERE, fille de *Ferdinand de Baviere*, naquit à Munich en 1660, & épousa en 1680, à Châlons en Champagne, *Louis* dauphin, fils de *Louis XIV*. Elle mourut en 1690, des suites des couches du duc *de Berry*. Prête à expirer, elle embrassa son fils en lui disant : *C'est de bon cœur, quoique tu me coûtes bien cher!* Elle dit au duc de Bourgogne : *N'oubliez jamais, mon fils, l'état où vous me voyez; que cela vous excite à la crainte de Dieu, à qui je vais rendre compte de mes actions. Aimez & respectez toujours le Roi & Monseigneur votre Pere; chérissez vos freres, & conservez de la tendresse pour ma mémoire.* C'est à cette occasion que *Louis XIV* dit au *Dauphin*, en le tirant du chevet du lit de son épouse mourante : *Voilà ce que deviennent les grandeurs!*... Cette princesse avoit de l'esprit, aimoit les arts, s'y connoissoit & les protégeoit. On se souvient toujours de plusieurs de ses reparties très-heureuses. Le roi lui disant : *Vous ne m'aviez point dit, Madame, que la Duchesse de Toscane, votre sœur, étoit extrêmement belle.—Puis-je me ressouvenir*, répondit-elle, *que ma sœur a toute la beauté de sa famille, lorsque j'en ai tout le bonheur?* Elle eut d'abord cette envie de plaire, qui dans une particuliere paroît coquetterie, & qui dans une princesse supplée aux agrémens de la figure. Cette envie se dissipa bientôt. Mad^e la *Dauphine*, livrée à ses favorites, n'aimoit que la retraite; & après les premieres fêtes, sa maison eut plutôt l'air d'un monastere que d'une cour : aussi elle ne fut pas autant regrettée qu'elle le méritoit.

XIX. MARIE-ADÉLAIDE DE SAVOIE, fille aînée de *Victor-Amédée II*, naquit à Turin en 1685. Par le traité de paix conclu dans cette ville en 1696, elle fut promise au duc *de Bourgogne*, depuis dauphin. Ce mariage se célébra l'année d'après. La princesse étoit propre à faire le bonheur de son époux par son caractere, son esprit, sa beauté, & la sensibilité de son cœur. Le peuple dans la joie de voir finir la guerre par cette alliance, l'appela *la Princesse de la paix*. En 1702, le duc *de Bourgogne* nommé généralissime des armées en Flandres, ayant d'abord eu quelque désavantage, la duchesse, qui entendit à Versailles blâmer la conduite de son époux, ne put retenir ses larmes, & s'abandonna à une douleur amere. Madame *de Maintenon*, qui étoit présente, recueillit ses précieuses larmes sur un ruban qu'elle envoya au prince, & ranima ainsi dans son cœur l'amour de la gloire. La victoire de Nimegue en fut l'effet. La France perdit cette princesse en 1712, dans la 26e année de son âge, tandis qu'elle annonçoit à la France les plus beaux jours. *Je sens*, disoit-elle quelque temps avant sa mort, *que mon cœur grandit à mesure que ma fortune m'éleve*. Pendant la guerre de la succession, on lui proposoit une partie de jeu. *Avec qui voulez-vous que je joue?* répondit-elle, *je suis entourée de femmes qui tremblent pour leurs maris & leurs enfans, & moi je tremble pour l'état*. Cependant on l'accusa d'avoir été la cause d'une partie de nos malheurs, par l'inclination qu'elle avoit conservé pour son pays; mais cette imputation, fondée seulement sur la part qu'elle avoit pu avoir au choix de quelques généraux, parut démentie par les sentimens d'attachement qu'elle témoigna pour la France. Une fievre ardente l'emporta en peu de jours. Cette princesse expirante fit

appeler ses dames, & dit à la duchesse *de Guise*: *Adieu ma belle Duchesse; aujourd'hui Dauphine, & demain rien*! Sa conversation étoit vive & animée, & il lui échappoit des réflexions d'un grand sens. Elle disoit un jour à Madame *de Maintenon* en présence de *Louis XIV*: *Savez-vous, ma tante, pourquoi les reines d'Angleterre gouvernent mieux que les rois. C'est que des hommes gouvernent sous le regne des femmes, & les femmes sous celui des hommes.* Cette anecdote est rapportée dans le *Mémorial* de *Duclos*.

Sa sœur MARIE-LOUISE *de Savoie*, mariée à *Philippe V*, roi d'Espagne, se fit aimer de ses sujets par le soin qu'elle prenoit de leur plaire, & par une intrépidité au-dessus de son sexe. *Philippe* ayant pris le parti de se rendre en Italie pour se mettre à la tête de ses armées, les Espagnols demanderent unanimement que leur jeune reine, quoique n'ayant pas encore quatorze ans, fût nommée régente pendant l'absence de son époux. En vain elle voulut s'y opposer: il fallut se rendre aux vœux de ses peuples. Elle gouverna avec autant de sagesse que de dextérité. Au milieu des cruels revers qui plus d'une fois mirent *Philippe* à la veille d'être forcé de descendre du trône, *Marie-Louise* alloit elle-même de ville en ville animer les cœurs, exciter le zele, & recevoir les dons que lui apportoient les peuples. Elle fournit ainsi à son mari plus de 200 mille écus en trois semaines. *Philippe* ne jouit pas longtemps de tant de vertus réunies. L'Espagne perdit cette illustre princesse le 14 Avril 1714; elle n'étoit encore âgée que de vingt-six ans.

XX. MARIE-JOSEPHE DE SAXE, naquit à Dresde le 4 Novembre 1731, de *Fréderic-Auguste III*, roi de Pologne & électeur de Saxe. Elle fut mariée, en 1747, à *Louis* dauphin de France, mort à Fontainebleau en 1765. La tendresse qui unissoit ces deux époux étoit d'autant plus forte, que la vertu la plus pure en resserroit les liens. [*Voyez* XVII. MARIE.] Les soins pénibles & assidus qu'elle donna à Monseigneur le *Dauphin* pendant sa derniere maladie, & les larmes qu'elle ne cessa de répandre depuis la mort de ce prince, hâterent la sienne. Une maladie de langueur, qui la consumoit depuis plus d'un an, l'emporta le 13 Mars 1767. Elle mourut avec la résignation qu'inspirent la religion & la vertu. Son amour pour les princes & les princesses ses enfans; l'attention qu'elle donna, jusques aux derniers momens de sa vie, à toutes les parties de leur éducation; son application à les fortifier dans les principes de la religion, & les autres qualités qui la distinguoient, causerent de vifs regrets à la cour & à la France. *Louis XV* l'aimoit & l'estimoit. Consulté après la mort du Dauphin, sur le rang qu'elle tiendroit désormais à la cour, il répondit: *Il n'y a que la couronne qui puisse décider absolument du rang. Le droit naturel le donne aux meres sur leurs enfans; ainsi Madame la Dauphine l'aura sur son fils jusqu'à ce qu'il soit roi.*

XXI. MARIE DE BOURGOGNE, fille de *Charles le Téméraire*, duc de Bourgogne, naquit à Bruxelles en 1457. *Charles* ayant été tué au siege de Nancy en 1477, *Marie* hérita dès l'âge de 20 ans de tous les états de son pere. *Louis XI*, à qui les ambassadeurs de Bourgogne la proposerent pour son fils, la refusa par une mauvaise politique. *Marie* épousa *Maximilien*, fils de l'empereur *Fréderic*, & porta tous ses états des Pays-Bas à la

maison d'*Autriche* : [Voyez XII. MARGUERITE.] On dit que ce Prince étoit si pauvre, qu'il fallut que sa femme fît la dépense des noces, de son équipage & de ses gens. Cette princesse mourut à Bruges en 1482, d'une chute de cheval ; fort regrettée des Flamans, qui cependant lui avoient donné de grands désagrémens, jusqu'à faire le procès à ses ministres & les décapiter en sa présence. On voit à Bruges, dans l'église de Notre-Dame, son mausolée & celui du duc son pere en bronze doré ; & c'est un des plus beaux ouvrages de ce genre.

XXII. MARIE D'AUTRICHE, reine de Hongrie & de Bohême, fille de *Philippe*, archiduc d'Autriche & roi d'Espagne, & de *Jeanne* d'Aragon, & sœur des empereurs *Charles V* & *Ferdinand I*, naquit à Bruxelles le 13 Septembre 1503. Elle épousa en 1521 *Louis*, roi de Hongrie, qui périt l'an 1526 à la bataille de Mohats. Cette mort toucha sensiblement la reine, qui depuis ne voulut jamais songer à de secondes noces, quoiqu'elle fût recherchée par plusieurs princes. Son frere, *Charles V*, lui donna le gouvernement des Pays-Bas, dont elle se chargea en 1531. Elle fit la guerre au roi Henri II ; & dans le temps que l'empereur *Charles V* son frere assiégeoit Metz, l'an 1552, elle fit diversion d'armes en Picardie. Sa prudence la rendit chere aux peuples, qu'elle gouverna pendant 24 ans. Elle passa en Espagne en 1556, & y mourut en 1558, peu de jours après la mort de *Charles V*.

XXIII. MARIE DE CLEVES, femme de *Henri I*[er] du nom, prince *de Condé*, inspira l'amour le plus violent au duc d'Anjou, depuis *Henri III*. Ce prince étoit dans tout le feu de sa passion, lorsqu'il fut appelé au trône de Pologne, d'où il ne cessa de lui écrire, signant de son sang toutes ses lettres. Il pensa même à son retour en France, à faire rompre le mariage du prince *de Condé* & à épouser *Marie*. Mais *Catherine de Médicis* craignant l'ascendant qu'elle prendroit sur son fils, prit si bien ses mesures, que *Marie* mourut presque subitement le 30 Octobre 1574, à 18 ans & dans tout l'éclat de la beauté & de la jeunesse. *Henri III* au désespoir se refusa toute nourriture pendant trois jours ; & rougissant ensuite de l'excès de sa douleur, il publia lui-même qu'il avoit été ensorcelé par une croix & un pendant d'oreille. C'étoit vouloir s'excuser d'une foiblesse par une autre.

XXIV. MARIE-MAGDELENE DE LA TRINITÉ, fondatrice de l'*Ordre de la Miséricorde*, avec le Pere *Yvan*, prêtre de l'Oratoire, naquit à Aix en Provence en 1616, d'un pere soldat. Elle fut élevée avec grand soin par sa mere, & fut demandée en mariage à l'âge de quinze ans par un homme fort riche, dont elle refusa la main. Pour marcher plus sûrement dans la voie du salut, elle se mit sous la direction du P. *Yvan*, qui composa pour elle un livre intitulé : *Conduite à la perfection Chrétienne*. Une maladie dont elle fut affligée en 1632, lui fit prendre la résolution de fonder l'*Ordre de la Miséricorde*, pour y recevoir les filles de qualité sans bien & sans dot. *Marie-Magdelene* exécuta heureusement ce pieux dessein. Cette sainte fondatrice établit à Aix, en 1637, la premiere maison de son institut, dont elle fut la premiere supérieure. Elle mourut saintement à Avignon le 20 Février 1678, à 62 ans, après avoir fondé plusieurs maisons de son ordre. Voy. sa Vie

par le P. *Croiset* Jésuite, Lyon, 1696, in-8°.

MARIE DE L'INCARNATION, fondatrice des Carmélites Réformées en France; *Voyez* AURILLOT.

XXV. MARIE DE L'INCARNATION, célebre religieuse Ursuline, nommée *Marie Guyert*, naquit à Tours le 18 Octobre 1599. Après la mort de son mari, elle entra, à l'âge de trente-deux ans, chez les Ursulines à Tours, où elle composa pour l'instruction des novices, un assez bon livre, intitulé: L'*Ecole Chrétienne.* Appelée par la grace à la conversion des filles du Canada, elle passa à Québec en 1639, où elle établit un couvent de son ordre, qu'elle gouverna avec beaucoup de sagesse & de prudence. Elle y mourut le 30 Avril 1672, à 73 ans. Outre son *Ecole Chrétienne*, on a d'elle un volume in-4° de *Retraites* & de *Lettres*. Dom *Claude Martin*, son fils, a publié sa Vie; elle a été aussi écrite par le P. *de Charlevoix*, Jésuite, 1724, in-12. Tous les écrits de cette religieuse respirent cette onction sublime qu'on ne trouve que dans les Saints.

MARIE ALACOQUE, *Voyez* MARGUERITE, n° XIII.

MARIE D'AGREDA, *Voyez* AGREDA.

MARIETTE, (Pierre-Jean) fils de *Jean Mariette*, libraire & graveur de Paris, mort en 1741, & libraire lui-même, avoit reçu de son pere le goût de la gravure, & l'avoit perfectionné dans ses voyages en Allemagne & en Italie. Il vendit son fonds de librairie en 1750, & acheta une charge de secrétaire du roi & de contrôleur de la chancellerie. Alors uniquement occupé du Recueil de ses *Estampes*, qu'il augmentoit & perfectionnoit sans cesse, il jouissoit, dans sa vie retirée, des plaisirs de l'esprit. Une maladie, longue & douloureuse, termina ses jours le 10 Septembre 1774. On a de lui: I. *Traité des Pierres gravées*, Paris, 1750, 2 vol. in-fol. II. *Lettres à M. de Caylus*. III. *Lettres* sur la *Fontaine de la rue de Grenelle*. IV. Les *Descriptions* qui se trouvent dans le Recueil des Planches gravées, d'après les Tableaux de M. *Crozat*, 1729, 2 vol. in-fol. Le *Catalogue* de ses Estampes a été dressé par M. *Basan*, & a paru en 1775, in-8°. C'est un des plus complets en ce genre... *Voyez* FUSTH.

MARIGNAN, (Jean-Jacques Medichino, marquis de) célebre capitaine du XVIe siecle, naquit à Milan de *Bernardin de Médicis* ou *Medichino*, amodiateur des fermes ducales. Ayant donné dans sa jeunesse diverses preuves de valeur, il s'acquit la protection de *Jérôme Morone*, chancelier & principal ministre de *François Sforce* duc de Milan. Ce prince voulant se défaire d'*Hector Visconti* seigneur Milanois, *Medichino* fut choisi, par le conseil de *Morone*, avec un autre officier, pour l'assassiner. Mais le meurtre ne fut pas plutôt exécuté, que le duc résolut d'en sacrifier les instrumens à la crainte de passer pour l'auteur d'un si lâche assassinat. Le compagnon de *Medichino* fut le premier immolé; & la mort de l'un fut un avis pressant pour l'autre de mettre sa vie en sûreté. Il sortit promptement de Milan, & s'étant rendu à Musso, place forte sur le lac de Côme, & voisine du pays des Suisses, il eut l'adresse de s'en rendre maître. Plusieurs historiens, & entre autres *de Thou*, ont écrit que sous un faux prétexte il fut envoyé par le duc au gouverneur de Musso, & chargé pour lui d'une lettre qui contenoit l'ordre de le

faire périr ; mais que la défiance l'ayant porté en chemin à ouvrir cette lettre, il y en substitua une autre, contrefaite, par laquelle il étoit enjoint à cet officier de lui remettre le gouvernement de la place, & de partir sur l'heure pour Milan : ce qui fut exécuté. Mais *Messaglia*, auteur de la *Vie* du marquis *de Marignan*, traite cette anecdote de fable. Quoi qu'il en soit, maître du château de Musso, *Medichino* obligea le duc, par l'intérêt qu'il avoit de tenir secret l'assassinat de *Visconti*, à dissimuler sa supercherie, & à lui laisser le gouvernement de cette place. Il entra au service de l'empereur en 1528, & reçut en échange de Musso la ville de Marignan, d'où il prit le nom de *Marquis de Marignan*. Dès-lors, chargé des emplois militaires les plus considérables, il acquit la réputation d'un grand capitaine. Il défit, en 1554, à la bataille de Marciano en Toscane, l'armée Françoise commandée par le maréchal *Strozzi*, & s'empara l'année suivante, après un siege de 8 mois, de la ville de Sienne qui s'étoit révoltée contre l'empereur. Le marquis *de Marignan* avoit autant d'esprit que de talent pour la guerre ; mais sa fourberie, son avarice, & sur-tout sa cruauté, ternirent la gloire de ses exploits militaires. Irrité de la longue résistance des Siennois, il tourna sa rage contre les malheureux habitans de la campagne, & en fit pendre aux arbres, (disent les historiens du temps,) plus de 5000, de tout sexe & de tout âge. Il prit pour prétexte de ses barbaries, les contraventions à la défense qu'il avoit fait publier sous peine de la vie, de porter dans la ville aucune espece de vivres. Il prenoit quelquefois plaisir à les tuer lui-même avec une béquille armée d'un fer pointu, dont il se servoit pour marcher à cause de la goutte. Il prit Porto-Hercole en 1555, & mourut la même année à Milan, âgé d'environ 60 ans. *Jean-Ange de Médicis*, qui fut pape sous le nom de *Pie IV*, étoit son frere. Tous les historiens qui ont parlé du marquis *de Marignan*, s'accordent à dire qu'il n'étoit point de la maison des *Médicis* de Florence, dont il n'avoit pris le nom que par vanité, à la faveur de la ressemblance avec le sien ; mais, ce qui doit rendre la chose au moins problématique, c'est le témoignage de l'auteur de sa *Vie*, qui le dit vraiment issu d'une branche de *Médicis*, établie à Milan. Les preuves sur lesquelles il se fonde, sont : 1° Que du vivant même du marquis, c'est-à-dire, avant que son frere fût pape, *Alexandre* & *Côme de Médicis*, grands-ducs de Florence, l'avoient reconnu pour leur parent ; & il cite à ce sujet une lettre du premier, par laquelle il le recommandoit comme tel au marquis *du Guast*, général de l'empereur. 2° Qu'il a vu les armes de *Médicis* sculptées dans une maison très-ancienne des aïeux du marquis à Milan. 3° Enfin il dit avoir vu une *Description* imprimée à Florence, des fêtes données en cette ville pour l'arrivée de *Jeanne d'Autriche* ; ouvrage qui fait mention d'une salle où se voyoient peintes les tiares de 3 papes de la maison de Médicis ; *Léon X*, *Clément VII*, & *Pie IV*, frere du marquis *de Marignan*.

I. MARIGNY, (Enguerrand de) comte *de Longueville*, d'une famille noble de Normandie, fut grand-chambellan, principal ministre & coadjuteur du royaume de France sous *Philippe le Bel*. Il s'avança à la cour par son esprit &

par son mérite. Devenu capitaine du Louvre, intendant des finances & bâtimens, il usa très-mal de sa grandeur. Il pilla les finances, accabla le peuple d'impôts, altéra les monnoies, dégrada les forêts du roi, & ruina plusieurs particuliers par des vexations inouies. Il étoit sans foi, sans pitié, le plus vain & le plus insolent de tous les hommes. Sa fierté irrita les grands, & ses rapines les petits. Le comte *de Valois*, à qui il avoit donné un démenti en plein conseil, profita de cette haine pour le faire condamner au dernier supplice, après la mort de *Philippe le Bel*. La veille de l'Ascension, en 1315, avant le point du jour, (comme c'étoit alors la coutume) il fut pendu au gibet qu'il avoit fait lui-même dresser à Montfaucon; *& comme maître du logis*, (dit *Mezeray*,) *il eut l'honneur d'être mis au haut bout, au-dessus de tous les autres voleurs*. Le confesseur du comte *de Valois* lui inspira des remords sur la condamnation de ce ministre, dont le procès n'avoit pas été instruit selon toutes les formalités requises. Sa mémoire fut réhabilitée; mais cette réhabilitation ne l'a pas entiérement lavé dans l'esprit de la postérité. Si on en croit cependant M. de B***, *Œuvres diverses*, Lausanne (Paris), 1770, 2 vol. in-8°; ce ministre fut un grand-homme d'état, injustement maltraité par *Mezeray* & par les autres historiens qui l ont suivi sans examen. „ Il y eut (dit M. *du Radier*) „ de la passion dans le comte „ *de Valois*, cela est certain. La „ procédure fut violente & irréguliere. *Marigny* avoit rendu de „ très-grands services à son maître; cela est encore vrai. Mais „ tout cela ne prouve pas que sa „ conduite fût irréprochable, & „ ses mains pures; il avoit été l'auteur de très-grandes violences. „ L'excuse qu'il portoit d'avoir délivré au comte *de Valois* de très-„ grandes sommes, méritoit un „ examen: toute la nation l'accusoit d'avoir trahi la France. *Voy*. „ les *Favoris* de M. *Dupuy*, les „ *Annales* de M. *Touchet*, &c. Je „ crois que c'est un procès à remettre sur le tapis, pour en juger sainement ".

II. MARIGNY, (Jacques Carpentier de) fils du seigneur du village de ce nom, près de Nevers, (& suivant *d'Aubery*, d'un marchand de fer) se fit ecclésiastique & vécut en épicurien. De retour d'un voyage en Suede, il s'attacha au cardinal de *Retz*, & entra dans toutes les intrigues de la Fronde. Il fut un des principaux auteurs des plaisanteries qu'on publia contre *Mazarin* dans les tumultes de ces troubles. Le parlement ayant mis à prix la tête de ce ministre, *Marigny* fit une répartition de la somme assignée; tant pour une oreille, tant pour un œil, tant pour le faire eunuque; & ce ridicule fut tout l'effet de la proscription. Après la détention du cardinal *de Retz*, *Marigny* suivit le prince *de Condé* en Flandres, & le divertit par ses bons mots, & par le récit vrai ou faux des aventures de ses voyages. Ce poëte étoit un de ces esprits plaisans & de ces hommes libertins, qui sacrifient tout à la saillie & au plaisir, & qui meurent dans la crapule, après avoir vécu dans la débauche. Une apoplexie l'emporta en 1670. On aimoit sa conversation, parce qu'il contoit agréablement les choses rares & curieuses qu'il avoit remarquées en ses différens voyages, & qu'il flattoit la malignité par ses médisances continuelles: il auroit perdu un ami plutôt qu'un bon mot. Ce penchant dangereux lui attira des corrections

fâcheuses en Hollande, en Allemagne & en Suede. Sa langue s'étant exercée à Bruxelles sur les amours d'un gentilhomme, on lui donna un rendez-vous un peu éloigné de la ville, où des gens apostés répondirent cruellement à ses propos satiriques. Quand *Marigny* fut de retour à Bruxelles, il porta ses plaintes à M. le prince *de Condé*, qui, le tenant chez lui à titre de bel-esprit, ne daigna pas les écouter. *Marigny*, loin de cacher l'affront qu'il avoit reçu, fit imprimer lui même son aventure dans une lettre à la reine de Bohême, qui étoit alors à la Haye. Il y avoit au bas de la lettre : „ *Madame, de Votre Majesté, le très-humble & très-obéissant, & très-bâtonné serviteur*, MARIGNY..." Il disoit quelquefois en plaisantant des choses très-sensées. Dans une maladie qu'il eut en Allemagne, & dont il pensa mourir, l'évêque Luthérien d'Osnabruck lui ayant demandé si la crainte d'être enterré avec les Luthériens n'ajoutoit pas à l'inquiétude que lui donnoit son état ? „ *Monseigneur*, lui répondit *Marigny* mourant, » *il suffira de creuser deux ou trois pieds plus bas, & je serai avec des Catholiques* «. On a de lui : I. Un *Recueil de Lettres*, en prose & en vers, imprimées à la Haie en 1673, in-12. On y trouve quelques bonnes plaisanteries & quelques traits d'esprit. II. Un *Poëme sur le Pain bénit*, 1673, in-12, dans lequel il y a plus de naturel que de finesse : & plus de sales équivoques que de véritables saillies. Son humeur satirique lui attira des éloges & des coups de canne. *Gui Patin* lui attribue un libelle devenu rare. Il est intitulé : *Traité politique, composé par* Williams Alleyn, *où il est prouvé par l'exemple de* MOÏSE, *que tuer un Tyran*, (titulo vel exercitio,) *n'est pas un meurtre*; Lyon, 1658, in-16. [*Voy*. II. *ALLEYN*.] On prétend que l'auteur de cette mauvaise production en vouloit à *Olivier Cromwell*, lorsqu'il la mit au jour.

III. MARIGNY, (l'Abbé Augier de) mort à Paris en 1762, étoit un écrivain du troisieme ordre. Nous avons de lui : I. Une *Histoire du XIIe siecle*, en 5 vol. in-12, 1750. II. Une *Histoire des Arabes*, 1756, 4 vol. in-12. III. *Révolutions de l'Empire des Arabes*, 4 vol. in-12. Ces ouvrages offrent des recherches ; mais le style manque de pureté & d'agrément. Les deux derniers sont remplis de contes orientaux, & d'anecdotes puériles, dont bien peu sont intéressantes.

MARIKOWSZKY, (Martin) médecin, né à Rosenau en Hongrie, en 1728, mourut en 1772 à Sirmich, dans l'Esclavonie, où il s'étoit retiré. C'étoit un homme plein d'humanité, qui s'attacha sur-tout à examiner les causes des épidémies, qui avoient fait périr en Hongrie plus de soldats, que les armes des Turcs. Il consigna ses observations dans ses *Ephemerides Sirmienses*, espece de journal, qui commença à paroître à Vienne en 1763. On a encore de lui une traduction Hongroise, de l'*Avis au peuple*, de M. *Tissot*.

I. MARILLAC, (Charles de) fils de *Guillaume de Marillac*, contrôleur général des finances du duc *de Bourbon*, naquit en Auvergne vers 1510. Il fut d'abord avocat au parlement de Paris, & s'y signala tellement par son éloquence & par son savoir, que le roi *François I* le chargea de diverses ambassades importantes. Il devint abbé de Saint-Pierre de Melun, maître des requêtes, évêque de Vannes, puis archevêque de Vienne, & chef du conseil-privé. Député par *Henri II*, en 1559, avec *Imbert de la Platière*,

à la diette d'Ausbourg, pour remettre la bonne intelligence entre l'empereur *Ferdinand* & le roi, ses discours furent très-applaudis. Dans l'assemblée des Notables tenue à Fontainebleau en 1560, il se fit encore admirer par une belle harangue. Elle roula entiérement sur la réformation des désordres de l'état, & sur les moyens propres à prévenir les troubles qui menaçoient le royaume. La douleur que lui causa la vue des maux qui alloient inonder la France, le mit au tombeau le 2 Décembre 1560, à 50 ans. On a de lui des *Mémoires* manuscrits, qu'on trouve dans plusieurs bibliotheques. Le chancelier *de l'Hôpital*, son ami intime, lui adressa un Poëme, monument éternel de leurs liaisons.

II. MARILLAC, (Michel de) neveu du précédent, avoit été dans sa jeunesse un des plus passionnés Ligueurs. Son inclination le portant à la piété, il se fit faire un appartement dans l'avant-cour des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, afin de passer dans leur église quelques heures la nuit & le jour. Devenu maître des requêtes, il ne laissa pas de continuer à prendre soin des bâtimens & des affaires du couvent. C'est ce qui le fit connoître de *Marie de Médicis*, qui y alloit souvent, parce qu'elle en étoit fondatrice. Cette princesse le recommanda au cardinal *de Richelieu*, qui le fit directeur des finances en 1624, & garde des sceaux 2 ans après. On verra, dans l'article suivant, la cause de sa disgrace auprès de ce ministre, qui le fit enfermer au château de Caen, puis dans celui de Châteaudun. Il y mourut le 7 Août 1632, dans la pauvreté, quoiqu'il eût été pendant quelque temps à la tête des finances. Il ne subsista dans sa prison, que des libéralités de *Marie de Creil*, sa belle-fille, qui fit encore les frais de ses modiques funérailles. *Jean-François de* MARILLAC, brigadier des armées du roi, gouverneur de Béthune, tué à la bataille d'Hochstet, en 1704, un an après son mariage, a été le dernier rejeton de sa famille... Ce magistrat se croyant un autre *Tribonien*, publia, en 1628, une Ordonnance qui régloit presque tout. Mais ce Code, appelé par dérision le CODE *MICHAU*, du nom de baptême de *Marillac*, fut rejeté par le parlement, & tourné en ridicule par les plaisans du barreau. Comme ce n'étoit qu'un recueil des anciennes ordonnances, & de celles qui avoient été faites aux derniers Etats-généraux, on voyoit bien que le mépris des officiers du parlement tomboit moins sur l'ouvrage que sur son auteur. *Marillac*, homme vif, austere, hautain, opiniâtre, fut offensé de leurs railleries; il avoit résolu d'humilier cette compagnie. (*Voyez* l'art. de TOYRAS.) On a encore de lui: I. Une *Traduction des Pseaumes*, 1630, in-8°, en vers françois, qui ne rendent que foiblement l'énergie de l'Hébreu. II. D'autres *Poésies*, assez plates. III. Une *Dissertation* sur l'auteur du livre de l'*Imitation*, qu'il attribue avec plusieurs critiques à *Gersen*.

III. MARILLAC, (Louis de) frere du précédent, gentilhomme ordinaire de la chambre de *Henri IV*, avoit épousé *Catherine de Médicis*, demoiselle Italienne, issue d'une branche de cette maison, différente de celle du grand-duc. Ce mariage lui procura la protection de *Marie de Médicis*; il dut à cette protection & à ses services militaires, le bâton de maréchal de France, que *Louis XIII* lui accorda en 1629. Son frere, *Michel de Maril-*

lac, s'étoit élevé, comme nous l'avons dit, de la charge de conseiller au parlement de Paris, à celles de garde des sceaux & d'intendant des finances. Ces deux hommes qui devoient leur fortune au cardinal *de Richelieu*, se flatterent, à ce qu'on a prétendu, de le perdre, & de succéder à son crédit. Le maréchal fut un des principaux acteurs de la *Journée des dupes*. Il offrit (dit-on) de tuer de sa propre main son bienfaiteur. *Richelieu* feignant d'ajouter foi à ce complot qui ne fut jamais prouvé, fit arrêter, en 1630, le maréchal au milieu de l'armée qu'il commandoit en Italie, pour le conduire en France, où il lui préparoit un supplice ignominieux. Son procès dura près de deux années, & ce procès fit bientôt voir que *Richelieu* le feroit traiter avec la rigueur vindicative d'un homme armé du pouvoir suprême. » Le cardinal ne se contenta pas, (dit » l'auteur de l'*Histoire générale*) de » priver le maréchal du droit d'être » jugé par les chambres du par- » lement assemblées; droit qu'on » avoit déjà violé tant de fois. Ce » ne fut pas assez de lui donner dans » Verdun des commissaires dont il » espéroit de la sévérité. Ces pre- » miers juges ayant, malgré les » promesses & les menaces, conclu » que l'accusé seroit reçu à se jus- » tifier; le ministre fit casser l'arrêt. » Il lui donna d'autres juges, par- » mi lesquels on comptoit les plus » violens ennemis de *Marillac*, & » sur-tout ce *Paul Hay du Châtelet*, » [*Voyez* l'art. CHATELET.] connu » par une satire atroce contre les » deux freres. Jamais on n'avoit » méprisé davantage les formes de » la justice & les bienséances. Le » cardinal leur insulta au point de » transférer l'accusé, & de conti- » nuer le procès à Ruel dans sa » propre maison de campagne.... » Il fallut rechercher toutes les ac- » tions du maréchal. On déterra » quelques abus dans l'exercice de » sa charge, quelques anciens pro- » fits illicites & ordinaires, faits » autrefois par lui ou par ses domes- » tiques dans la construction de la » citadelle de Verdun: *Chose étrange*, » disoit-il à ses juges, *qu'un homme* » *de mon rang soit persécuté avec tant* » *de rigueur & d'injustice! Il ne s'agit* » *dans mon procès que de foin, de* » *paille, de pierre & de chaux...* Ce- » pendant ce général, chargé de » blessures & de quarante années » de service, fut condamné à mort «. Les parens du maréchal coururent se jeter aux pieds du roi, pour demander sa grace; mais le cardinal *de Richelieu*, importuné de la présence de quelques-uns, les fit retirer. Lorsque le greffier de la commission lut l'arrêt au condamné, & qu'il en fut à ces paroles: *Crime de Péculat, Concussions, Exactions.* — *Cela est faux*, dit-il. *Un homme de ma qualité accusé de Péculat!* Il étoit dit dans le même arrêt qu'on leveroit cent mille livres sur ses biens, pour les employer à la restitution de ce qu'il avoit extorqué. *Mon bien ne les vaut pas*, s'écria-t-il, *on aura bien de la peine à les trouver.* Le chevalier du Guet, qui l'accompagna sur l'échafaud, lui dit: *J'ai très-grand regret*, Monsieur, *de vous voir dans cet état!* (Le bourreau venoit de lui lier les mains.) — *Ayez-en regret pour le Roi, & non pour moi*, répondit le maréchal. Il eut la tête tranchée en place de Greve à Paris, le 10 Mai [selon *Hénault*; *Ladvocat* dit le 8.] 1632. L'arrêt du parlement qui avoit voulu prendre connoissance de cette affaire, fut cassé par un arrêt du conseil; le procureur général *Molé* décrété d'ajournement personnel, & interdit. » Mais sa pré- „ sence & la gravité naturelle dont „ il ne rabattit rien, lui firent bien-

„ tôt obtenir un arrêt de décharge «. [*Mém. de* TALON.] Plusieurs des amis de *Marillac* lui avoient offert de le tirer de prison; mais il avoit refusé, parce qu'il se reposoit sur son innocence. L'histoire de son jugement & de son exécution, se trouve dans le *Journal* du cardinal *de Richelieu*, ou dans son *Histoire*, par *le Clerc*, de l'édition de 1753, 5 vol. in-12. Quelque temps après, le cardinal, promoteur de cette exécution rigoureuse, railla les magistrats qui avoient condamné *Marillac*. » Il faut avouer (leur dit-il) que „ Dieu donne aux juges des lumie- „ res qu'il n'accorde pas aux autres „ hommes, puisque vous avez con- „ damné le maréchal *de Marillac* à „ mort! Pour moi, je ne croyois „ pas que ses actions méritassent un „ si rude châtiment «. La mémoire du maréchal, coupable de quelques légeres concussions trop sévérement punies, & regardé par la plus grande partie du public comme une des victimes de la vengeance d'un ministre puissant, fut rétablie par arrêt du parlement, après la mort de son persécuteur.

IV. MARILLAC, (Louise de) *Voyez* GRAS, n° I.

MARIN, *Voyez* MARTIN II. & MARTIN III. papes.

I. MARIN, (*P. Carvilius* MARINUS) prit la pourpre impériale dans la Mœsie à la fin du regne de l'empereur *Philippe*. Il s'étoit distingué contre les Goths; c'est ce qui lui fit donner le titre de *César* par les troupes l'an 249: mais il n'en jouit pas long-temps. Les soldats, indignés de sa mauvaise conduite, le massacrerent, dans le temps que *Philippe* envoyoit une armée pour dissiper son parti. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il fut mis au rang des Dieux.

II. MARIN, (le Cavalier) *Voyez* MARINI.

III. MARIN, (Michel-Ange) religieux Minime, vit le jour à Marseille en 1697, d'une famille noble, originaire de Gênes, & fixée à Toulon dès le XIIe siecle. Elle alla s'établir à Marseille vers la fin du XVIe, & y fut distinguée par sa probité & par ses places. Le frere du P. *Marin* étoit commissaire général de la marine, & faisoit les fonctions d'intendant à la Guadaloupe. M. *Marin*, censeur royal, homme cher aux arts & à l'amitié, que la calomnie a tenté vainement de noircir, est de la même famille. Le P. *Marin*, dont il est question dans cet article, fut employé de bonne heure en son ordre dans les écoles, dans les chaires & dans la direction. Il fut quatre fois provincial. Fixé dès sa jeunesse à Avignon, il y prêcha la controverse aux Juifs avec un succès peu commun. C'est aussi dans cette ville qu'il fit imprimer différens ouvrages, qui lui firent une réputation distinguée parmi les écrivains ascétiques. Son nom pénétra jusqu'à *Clément XIII*, qui l'honora de trois Brefs pleins d'éloges flatteurs & mérités. Ce pontife le chargea de recueillir en un seul corps d'ouvrage les *Actes des Martyrs*. Il en avoit déjà composé 2 vol. in-12, lorsqu'une hydropisie de poitrine l'enleva à ses amis, c'est-à-dire aux gens de bien, le 3 Avril 1767, dans la 70e année de son âge. Sa conversation respiroit la vertu; elle étoit animée par cette douce chaleur d'imagination qui se fait sentir dans ses livres. Les principaux sont: I. *Conduite de la Sœur Violet, décédée en odeur de sainteté*, à Avignon, in-12. II. *Adélaïde de Witzburi*, ou *la pieuse Pensionnaire*, in-12. III. *La parfaite Religieuse*; ouvrage solide & sagement écrit, in-12. IV. *Virginie*, ou *la Vierge Chrétienne*; roman pieux,

très-répandu, 2 vol. in-12. V. *La Vie des Solitaires d'Orient*, 9 vol. in-12, ou 3 in-4°. VI. *Le Baron de Van-Hesden*, *ou* la *République des Incrédules*, 5 vol. in-12. VII. *Théodule* ou l'*Enfant de Bénédiction*, in-16. VIII. *Farfalla*, ou *la Comédienne convertie*, in-12. IX. *Agnès de Saint-Amour*, ou *la Fervente Novice*, en 2 vol. in-12. X. *Angélique*, ou *la Religieuse selon le cœur de Dieu*, 2 vol. in-12. XI. *La Marquise de Los-Valientes*, *ou* la *Dame Chrétienne*, 2 vol. in-12. XII. *Retraite pour un jour de chaque mois*, 2 vol. in-12. XIII. *Lettres Spirituelles*, 2 vol. in-12, 1769. Le P. *Marin* marchant sur les traces du célebre *Camus*, évêque de Belley, a su dans ses Histoires romanesques conduire ses lecteurs à la vertu par les charmes de la fiction. Son style est un peu diffus, & quelquefois lâche & incorrect; mais les personnes pour lesquelles il écrivoit avoient besoin d'une morale un peu développée; & quelques fautes de langage n'empêchoient pas que le fond de sa diction ne soit bon. Il écrivoit avec clarté & de temps en temps avec élégance. *Voyez* son *Eloge historique*, imprimé à Avignon en 1769, in-12.

MARINE, (Ste.) Vierge de Bithynie, vivoit, à ce qu'on croit, vers le VIIIe siecle. Son pere, nommé *Eugene*, se retira dans un monastere, & la laissa presque livrée à elle-même dans l'âge de la dissipation & des plaisirs. Cette conduite imprudente lui causa des remords. Son abbé lui ayant demandé le sujet de sa tristesse, il lui dit qu'elle venoit du regret d'avoir laissé son enfant. L'abbé croyant que c'étoit un fils, lui permit de le faire venir dans le monastere. *Eugene* alla querir sa fille, lui coupa les cheveux & la revêtit d'un habit de garçon, en lui recommandant le secret de son sexe jusqu'à sa mort. Elle fut reçue dans le monastere sous le nom de Frere *Marin*, & y vécut d'une maniere exemplaire. On dit qu'ayant été accusée d'avoir abusé de la fille de l'hôtel où elle alloit querir les provisions pour le monastere, elle aima mieux se charger de cette faute, que de déclarer son sexe. On la mit en pénitence à la porte du monastere, & on la chargea de l'éducation de l'enfant. Enfin elle mourut environ trois ans après. L'abbé ayant reconnu, après sa mort, ce qu'elle étoit, eut beaucoup de douleur de l'avoir traitée avec tant de rigueur. On ne sait point au vrai dans quel temps ni dans quel pays cette vierge a vécu; & cette incertitude sembleroit autoriser l'incrédulité des critiques qui rejettent une partie de cette histoire. Au reste si elle est vraie en tout, il faut avouer avec *Baillet* qu'on doit plutôt admirer en Ste. *Marine* la diversité des voies de Dieu dans la conduite de ses élus, que proposer son exemple à imiter aux personnes de son sexe. *Voyez* une histoire à-peu-près semblable dans l'article de Ste. *Hildegonde*. *Voyez* aussi EUPHROSINE, *à la fin*.

MARINELLA, (Lucrece) dame Vénitienne du XVIIe siecle, avoit beaucoup d'esprit. On a d'elle quelques ouvrages en italien : I. *La Nobiltà delle Donne*, Venise, 1601, in-8° : elle y soutient la prééminence de son sexe au-dessus des hommes. II. *La Vita di Maria Vergine*, en prose & en rimes, Venise, 1602, in-4°, fig. III. *Arcadia felice*, 1705, in-12. IV. *Amore inamorato*, Parme, 1618, in-4°. V. *Rime*, 1693, in-12.

MARINELLO, (Jean) médecin Italien du XVIe siecle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Gli ornamenti delle Donne, tratti delle Scrit*

tare d'una Rena Greca, à Venise, 1574, in-12. Il est aussi sous ce titre: *Le Medecine partenenti alle infermita delle Donne.* On a de meilleurs ouvrages sur cette matiere.

MARINEUS, (Luc) Sicilien, florissoit dans le XVIe siecle: il enseigna avec réputation les belles-lettres à Salamanque, & s'acquit l'estime de *Ferdinand le Catholique* & de *Charles-Quint*, qui le fit chapelain de la Cour. On a de lui: I. *De Laudibus Hispaniæ, lib.* VII. II. *De Aragoniæ regibus & eorum rerum gestarum, lib.* V. III. *De regibus Hispaniæ memorabilibus, lib.* XXII. IV. Des *Epîtres familieres*; un grand nombre de *Harangues*.

MARINI, (Jean-Baptiste) connu sous le nom de *Cavalier* MARIN, naquit à Naples le 18 Octobre 1569. Son pere, jurisconsulte habile, voulut que son fils le fût aussi; mais la nature l'avoit fait Poëte. Obligé de fuir de la maison paternelle, il devint secrétaire du grand-amiral de Naples, & passa ensuite à Rome. Le cardinal *Aldobrandin*, neveu du pape *Clément VIII*, se l'attacha, & le mena avec lui dans sa légation de Savoie. *Marini* avoit l'humeur fort satirique; il se fit quelques partisans à la cour de Turin, & beaucoup plus d'ennemis. La haine qu'il inspira au poëte *Murtola* par la *Murtoleide*, satire sanglante, fut si vive, que ce rimeur tira sur lui un coup de pistolet, qui porta à faux & blessa un favori du duc. *Murtola* fut arrêté; mais *Marini*, sachant de quoi est capable l'amour-propre d'un poëte humilié, demanda sa grace & l'obtint. Les autres ennemis du poëte Italien vinrent enfin entiérement à bout de le perdre à la cour de Savoie. *Marini*, appelé en France par la reine *Marie de Médicis*, se rendit à Paris, & mit au jour son poëme d'*Adonis*, qu'il dédia au jeune roi *Louis XIII*. On y trouve des peintures agréables, des allégories ingénieuses. Le style a cette voluptueuse mollesse qui plaît tant aux jeunes gens, & qui leur est si funeste; mais cet ouvrage manque de suite, de liaison, & est semé de *concetti* & de pointes. Son style, appelé *Marinesco*, corrompit la poésie italienne, & fut le germe d'un mauvais goût qui régna pendant tout le dernier siecle. Le cavalier *Marini* mourut à Naples le 21 Mars 1625, à 56 ans, dans le temps qu'il se disposoit à revenir à Rome sous le pontificat d'*Urbain VIII*, protecteur des gens de lettres. Lorsqu'il vit approcher sa derniere heure, il voulut qu'on brûlât devant lui toutes ses *Poésies licencieuses*; » & quoique les » religieux qui l'assistoient, moins » scrupuleux que lui, lui dissent » qu'*il pouvoit conserver les amou-* » *reuses dans lesquelles il n'y avoit* » *rien de licencieux*, il fut inexorable » à cet égard... *Marini* étoit d'une » taille qui passoit beaucoup l'or- » dinaire. Sa conversation étoit » des plus agréables, & il y di- » soit librement ce qu'il pensoit: » (*Voyez* MALHERBE.) Il aimoit » beaucoup l'étude, & quand il se » couchoit, il mettoit toujours » des livres auprès de lui, parce » qu'il ne dormoit jamais que deux » heures. C'étoit à ce peu de som- » meil qu'il attribuoit sa grande » maigreur. Il se levoit cependant » assez tard, & travailloit dans son » lit. Son application à l'étude étoit » si forte, qu'un jour travaillant au- » près du feu, un charbon qui étoit » sauté sur une de ses jambes, y fit, » sans qu'il le sentît, une brûlure si » considérable, qu'il fut long-temps » à la guérir «. Ses principaux ouvrages sont: I. Le Poëme *de Strage de gli Innocenti*, Venise 1633, in-4°

II. *Rime*, 3 parties in-16. III. *La Sampogna*, 1620, in-12. IV. *La Murtoléide*, 1626, in-4°. & depuis in-12. V. *Lettere*, 1627, in-8°. VI. *Adone*. Feu M. *Fréron* a imité le VIIIe chant de ce dernier poëme dans une brochure intitulée : *Les vrais Plaisirs*, ou *les Amours de Vénus & d'Adonis*. Il y a eu plusieurs éditions de l'original italien. On distingue celles de Paris, 1623, in-fol.; de Venise, 1623, in-4°; d'*Elzévir*, 1651, en 2 vol. in-16; d'Amsterdam, 1678, 4 vol. in-24, avec les figures de *Sébastien le Clerc*. Plusieurs littérateurs Italiens écrivirent la *Vie* du cavalier *Marin*. On peut voir les titres de leurs ouvrages dans le tome 32 des *Mémoires* de *Niceron*... *Voy.* POUSSIN...

MARINIANA, seconde femme de l'empereur *Valérien*, & mere de *Valérien le Jeune*, étoit aussi vertueuse que belle. Elle suivit son époux en Asie l'an 258, & fut faite prisonniere en même temps que lui, par *Sapor* roi de Perse. Spectatrice des affronts inouis que ce prince barbare faisoit souffrir à *Valérien*, elle fut elle-même exposée aux insultes de *Sapor* & à la risée d'un peuple insensé. Elle succomba à tant de malheurs, & mourut dans la prison où elle avoit été enfermée. On la mit au rang des Divinités ; & il est marqué sur une de ses médailles, qu'*elle faisoit dans le Ciel la félicité des Dieux*. Son coeur étoit le sanctuaire de toutes les vertus.

I. MARINIS, (Léonard de) célebre Dominicain, fils du marquis *de Casa-Maggiore*, d'une noble famille de Gênes, naquit dans l'isle de Chio en 1509. Le pape *Jules III* l'envoya nonce en Espagne. Il y plut tellement au roi *Philippe II* par son esprit de conciliation, qu'il le nomma archevêque de Lanciano. Il parut avec éclat au concile de Trente, & ce fut lui qui dressa les articles qui concernent le sacrifice de la Messe, dans la XXIIe session. Les papes *Pie IV* & *Pie V*, dont il avoit mérité l'estime, lui conférent diverses affaires importantes. Ses vertus & ses lumieres lui acquirent l'amitié de *S. Charles Borromée*. Cet illustre prélat mourut évêque d'Albe le 11 Juin 1573, à 62 ans. Les Barnabites lui doivent leurs Constitutions. C'est l'un des évêques qui travaillerent par ordre du concile de Trente à dresser le *Catechismus ad Parochos*, Rome, 1566, in-folio; & à rédiger les *Bréviaire & Missel Romains*.

II. MARINIS, (Jean-Baptiste de) petit-neveu du précédent, secrétaire de la congrégation de l'*Index*, puis général des Dominicains, mort en 1669, à 72 ans, écrivoit bien en latin, & étoit respectable par ses moeurs.

III. MARINIS, (Dominique de) frere de ce dernier, se fit aussi Dominicain, & devint archevêque d'Avignon, où il fonda deux chaires pour son ordre, & où il mourut en 1669. On a de lui des *Commentaires* sur la Somme de *S. Thomas*, imprimés à Lyon en 1663, 1666 & 1668, 3 vol. in-folio.

MARINIUS, *Voy.* I. SACHS.

MARINONI, (Jean-Jacques) naquit à Udine dans le Frioul vers la fin du dernier siecle, & mourut à Vienne en Autriche l'an 1755. Le génie, l'architecture & l'astronomie remplirent son temps & ses études. Ses succès lui mériterent une place dans l'académie de Berlin, & le firent appeler à la cour d'Autriche, qui l'employa à réparer des ouvrages de fortification. La république des lettres lui doit plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Specula domestica de re Ichnographica*...

MARIO NUZZI, peintre, naquit l'an 1603 à Penna dans le royaume de Naples. Il est plus connu sous le nom de *Mario di Fiori*, parce qu'il excelloit à peindre des fleurs. On admire dans ses tableaux un beau choix, une touche légere, un coloris brillant. Son pinceau lui acquit une grande réputation, des amis puissans & une fortune considérable. Il mourut à Rome en 1673, à 70 ans.

MARION, (Simon) avocat au parlement de Paris, natif de Nevers, plaida pendant 35 ans avec une réputation extraordinaire. *Henri III*, instruit de son mérite, le chargea du réglement des limites d'Artois avec les députés du roi d'Espagne. Des lettres de noblesse furent la récompense de ses services. Il devint ensuite président aux enquêtes, puis avocat-général au parlement de Paris; & mourut à Paris le 15 Février 1605, à 65 ans. On a de lui des Plaidoyers, qu'il fit imprimer en 1594, sous le titre d'*Actiones Forenses*. Ils eurent beaucoup de succès dans leur temps. L'auteur fut respecté de tous les bons citoyens, par son zele pour les droits du roi, pour la liberté publique, & pour la gloire de la France. *Catherine* MARION, sa fille, mariée à *Antoine Arnauld*, eut vingt enfans, illustres par leurs talens & par leurs vertus. Après la mort de son époux, elle se fit religieuse à Port-royal, dont sa fille *Marie-Angélique Arnauld* étoit abbesse. Elle y mourut saintement en 1641, à 68 ans, au milieu de ses filles ou de ses petites-filles, qui s'étoient consacrées à Dieu dans ce monastere.

MARIOTTE, (Edme) Bourguignon, & prieur de Saint-Martin-sous-Baune, fut reçu à l'académie des sciences en 1666, & mourut le 12 Mai 1684, après avoir mis au jour plusieurs écrits qui sont encore estimés, & qui le furent beaucoup dans le siecle passé. Ce savant avoit un talent particulier pour les expériences. Il réitéra celles de *Pascal* sur la pesanteur, & fit des observations qui avoient échappé à ce vaste génie. Il enrichit l'hydraulique d'une infinité de découvertes sur la mesure & sur la dépense des eaux, suivant les différentes hauteurs des réservoirs. Il examina ensuite ce qui regarde la conduite des eaux, & la force que doivent avoir les tuyaux pour résister aux différentes charges. C'est une matiere assez délicate, qui demande beaucoup de sagacité dans l'esprit & une grande dextérité dans l'exécution. *Mariotte* fit la plupart de ses expériences à Chantilli & à l'Observatoire, devant de bons juges. Ses ouvrages sont plus connus que l'histoire de sa vie. Celle d'un savant, réduit à son cabinet, à ses livres & à ses machines, ne fournit pas des événemens fort variés. On a de lui: I. *Traité du choc des Corps*. II. *Essai de Physique*. III. *Traité du mouvement des Eaux*, (publié par *la Hire*.) IV. *Nouvelles découvertes touchant la Vue*. V. *Traité du Nivellement*. VI. *Traité du mouvement des pendules*. VII. *Expériences sur les Couleurs*. Tous ces écrits furent recueillis à Leyde en 1717, en deux vol. in-4°. On lui attribue le distique heureux sur les conquêtes de *Louis XIV*, rapporté à l'article de ce monarque. On l'a rendu ainsi en vers françois:

Un seul jour a conquis la superbe Lorraine;
La Bourgogne te coûte à peine une semaine;
Une Lune en son cours voit le Belge soumis....
Que promet donc l'année à tous tes ennemis?

MARIVAULT, *Voyez* I. MAROLLES.

MARIVAUX, (Pierre Carlet de Chamblain de) né à Paris en 1668, d'un pere qui avoit été directeur de la monnoie à Riom en Auvergne, étoit d'une famille ancienne dans le parlement de Normandie. La finesse de son esprit, soutenue par une bonne éducation, lui fit un nom dès sa jeunesse. Le théâtre fut son premier goût; mais voyant que tous les sujets des *Comédies de Caractere* étoient épuisés, il se livra à la composition des *Pieces d'intrigue*. Il se fraya une route nouvelle dans cette carriere si battue, en analysant les replis les plus secrets du cœur humain, & en mêlant le sentiment à l'épigramme. *Marivaux* soutint seul & long-temps la fortune des Italiens, & il leur donna XXI *Pieces de Théâtre*, dont la plupart embellissent encore la scene. Les succès de ses pieces & de ses autres ouvrages, lui procurerent une place à l'académie Françoise, qui devoit le rechercher autant pour ses talens que pour les qualités de son cœur. Il étoit dans le commerce de la vie, ce qu'il paroissoit dans ses écrits. Doué d'un caractere tranquille, quoique sensible & fort vif, il possédoit tout ce qui rend la société sûre & agréable. A une probité exacte, à un noble désintéressement, il réunissoit une candeur aimable, une ame bienfaisante, une modestie sans fard & sans prétention, & sur-tout une attention scrupuleuse à éviter tout ce qui pouvoit offenser ou déplaire. Il disoit qu'*il aimoit trop son repos pour troubler en rien celui des autres*. Il disputoit rarement; mais lorsque cela lui arrivoit il prenoit de l'humeur, & il la poussoit quelquefois jusqu'à l'aigreur. Ce qui régnoit principalement dans sa conversation, dans ses Comédies & dans ses Romans, étoit un fonds de philosophie, qui, caché sous le voile de l'esprit & du sentiment, avoit presque toujours un but utile & moral. „ *Je voudrois rendre les hommes plus justes & plus humains*, disoit-il; *je n'ai que cet objet en vue* ". Son indifférence pour les richesses & les distinctions, égala son amour pour les hommes. Il ne sollicita jamais les graces des grands; jamais il ne s'imagina que ses talens dussent les lui mériter. Il ne refusa pas pourtant les faveurs de la fortune, lorsqu'elle les lui fit offrir par l'estime & l'amitié, ou par les protecteurs [*Voy.* III. *Helvetius*.] désintéressés des arts & des lettres. Il auroit pu se faire une situation aussi aisée que commode, s'il eût été moins sensible aux malheurs d'autrui, & moins prompt à les secourir. On l'a vu plus d'une fois sacrifier jusqu'à son nécessaire pour rendre la liberté, & même la vie, à des particuliers qu'il connoissoit à peine; mais qui étoient, ou poursuivis par des créanciers impitoyables, ou réduits au désespoir par l'indigence. Il avoit la même attention à recommander le secret à ceux qu'il obligeoit, qu'à cacher à ses intimes amis, ses chagrins domestiques & ses propres besoins. Cette sensibilité pour les pauvres & les malheureux, avoit une source bien noble: la religion. *Marivaux* la connoissoit, l'aimoit & la pratiquoit, sur-tout dans ses dernieres années. Son respect pour nos mysteres étoit sincere. Il ne comprenoit pas comment certains hommes se montroient si incrédules sur des choses essentielles, & si crédules pour des futilités. Il dit un jour à Milord *Bolyngbrocke*, qui étoit de ce caractere: *Si vous ne croyez pas, ce n'est pas du moins faute de foi*. Cet académicien si estimable mourut à Paris le 11 Février 1763, à 75 ans. M. *D. L. P.* lui fit cette épitaphe que nous avons un peu corrigée:

Avec trop d'art copiant la nature,
En fait de goût on peut lui trouver des égaux :
Mais par la bienfaisance, la candeur, la droiture,
Son cœur vainquit tous ses rivaux.

Ses ouvrages sont : I. Des *Pieces de Théâtre*, recueillies en 5 vol. in-12, parmi lesquelles on distingue la *Surprise de l'Amour*, le *Legs*, & le *Préjugé vaincu*, au Théâtre François ; la *Surprise de l'Amour*, la *double Inconstance*, & l'*Epreuve* au Théâtre Italien : [*Voyez* HOLBERG & KRUGER.] II. L'*Homere travesti*, 2 vol. in-12 ; ouvrage qui ne fit pas honneur à son goût. III. *Le Spectateur François*, 2 vol. in-12, écrit d'un style maniéré ; mais estimable d'ailleurs par un grand nombre de pensées fines & vraies. IV. *Le Philosophe indigent*, 2 volumes in-12. Il offre de la gaieté & de la philosophie. V. *Vie de Marianne*, 4 vol. in-12 : un des meilleurs Romans que nous ayons dans notre langue, pour l'intérêt des situations, la vérité des peintures & la délicatesse des sentimens. *Marianne* a bien de l'esprit, mais trop de babil ; une imagination vive, mais quelquefois peu réglée. Les scenes attendrissantes qu'on y trouve peuvent faire des impressions trop fortes sur de jeunes cœurs. La derniere partie de ce roman n'est pas de lui. VI. Le *Paysan parvenu*, 3 vol. in-12. S'il y a plus d'esprit & de gaieté dans ce roman que dans celui de *Marianne*, il y a aussi moins de sentiment & de réflexions, & on y trouve, malheureusement, des peintures dangereuses. VII. *Pharsamon*, en 2 vol. : autre roman fort inférieur aux précédens. C'est le même qui a reparu sous le titre de *Nouveau Dom Quichotte*. On y apperçoit, ainsi que dans les autres écrits de *Marivaux* :

Une Métaphysique où le jargon domine,
Souvent imperceptible, à force d'être fine.

Mais cette métaphysique ne doit pas fermer les yeux sur les peintures du cœur humain, & sur les beautés de sentimens qui caractérisent la plupart de ses ouvrages. *Voyez* sa Vie, à la tête de L'*Esprit de Marivaux*, 1769, Paris, in-8°.

I. MARIUS, (*Caïus*) célebre général Romain, fut sept fois consul. Né d'une famille obscure dans le territoire d'Arpinum, & occupé dans sa jeunesse à labourer la terre, il embrassa la profession des armes pour se tirer de son obscurité. Il se signala sous *Scipion l'Africain*, qui vit en lui un grand homme de guerre. Sa valeur & ses brigues l'éleverent aux premieres dignités de la république. Etant lieutenant du consul *Metellus* en Numidie, il travailla d'abord à le décrier dans l'esprit des soldats ; & devenu bientôt l'ennemi déclaré de son général, il se rendit à Rome, où il vint à bout par ses intrigues & par ses calomnies, de le supplanter & de se faire nommer à sa place pour terminer la guerre contre *Jugurtha*. En effet, *Marius* après avoir dépouillé *Jugurtha* de ses états l'an 107 avant Jesus-Christ, & l'avoir réduit à s'enfuir chez *Bocchus* roi de Mauritanie son beau-pere, il menaça *Bocchus* de le traiter de même s'il ne lui livroit son gendre. Le roi de Mauritanie qui redoutoit la puissance des Romains, écrivit secrétement à *Marius* de lui envoyer un homme de confiance, pour traiter de cette affaire avec lui. *Sylla* ayant paru propre à cette

négociation, il fut envoyé vers le roi. Les conditions du traité étant arrêtées, il livra *Jugurtha* au député qui le conduisit à *Marius*, & peu après à Rome pour servir d'ornement au triomphe du consul. Cette guerre si heureusement terminée, donna au peuple Romain une si haute opinion de la valeur de *Marius*, qu'alarmé de la guerre des *Cimbres* & des *Teutons* qui menaçoient l'Italie, il lui continua le consulat pendant cinq ans, honneur que personne n'avoit reçu avant lui. Il se prépara donc à la guerre contre ces peuples à demi-barbares. On dit qu'il en tua 200,000 en deux batailles, & qu'il en prit 80,000 prisonniers. En mémoire de ce triomphe, le vainqueur fit élever une pyramide, dont on voit encore les fondemens sur le grand chemin d'Aix à Saint-Maximin. Les femmes des Teutons se voyant privées de leurs défenseurs, avoient envoyé à *Marius* une députation pour le prier de conserver au moins leur chasteté & leur liberté. Le barbare les ayant refusées, ne trouva, quand il entra dans leur camp, que des monceaux de cadavres sanglans. Ces meres désespérées s'étoient poignardées, elles & leurs enfans, pour prévenir leur déshonneur. L'année suivante 108 fut marquée par la défaite des Cimbres. Il y en eut (dit-on) 100,000 de tués, & 60,000 faits prisonniers. Plutarque rapporte qu'ayant eu d'abord quelques désavantages contre les Cimbres, il fut averti en songe d'immoler aux dieux sa fille *Calpurnie*, & qu'il exécuta ce barbare sacrifice. *Marius*, devenu consul pour la sixieme fois, l'an 100 avant l'Ere Chrétienne, eut *Sylla* pour compétiteur & pour ennemi. Ce général vint à Rome à la tête de ses légions victorieuses, en chassa *Marius* avec ses partisans, & les fit déclarer ennemis de la patrie. *Marius* âgé de plus de soixante & dix ans, se vit réduit à s'enfuir de Rome, seul, sans amis, sans domestiques, & obligé, pour échapper aux poursuites de son ennemi, de se cacher dans un marais appelé *Marica*, où il passa une nuit entiere enfoncé dans la boue jusqu'au cou. En étant sorti au point du jour pour tâcher de gagner le bord de la mer, il fut reconnu par des habitans de Minturne, & conduit, la corde au cou, dans cette ville, où il fut enfermé dans un cachot. Alors le magistrat, pour obéir aux ordres qu'il avoit reçus de Rome, lui envoya un Cimbre pour le tuer. *Marius* voyant entrer cet esclave dans sa prison, lui cria d'une voix terrible : *Barbare, auras-tu bien le courage d'assassiner Caïus Marius ?* Le meurtrier effrayé, jeta son épée & sortit de la prison tout ému. *Marius* le suivit, & trouvant les portes ouvertes, il se jeta dans une barque qui le porta en Afrique, où il rejoignit son fils, aux environs du lieu où fut Carthage. Là il reçut quelque consolation, à la vue des ruines d'une ville autrefois si redoutée, qui avoit éprouvé comme lui les cruelles vicissitudes de la fortune ; mais bientôt il fut contraint de quitter cette triste retraite. Le préteur d'Utique, vendu à *Sylla*, étoit résolu de le sacrifier aux vues ambitieuses de ce général. *Marius*, après avoir échappé à divers périls, fut rappelé à Rome par *Cornelius Cinna*, qui, privé par le sénat de la dignité consulaire, ne crut pouvoir mieux se venger, qu'en faisant révolter les légions & en mettant à leur tête *Marius*. Rome fut bientôt assiégée & obligée de se rendre. *Cinna* y entra en triomphateur, & fit prononcer l'arrêt du rappel de *Marius*. Des ruiss

ſeaux de ſang coulerent auſſi-tôt autour de ce héros vindicatif. On tua ſans pitié tous ceux qui venoient le ſaluer, & auxquels il ne rendoit pas le ſalut. Tel étoit le ſignal dont il étoit convenu. Les plus illuſtres ſénateurs périſſent par les ordres de ce cruel vieillard ; on pille leurs maiſons, on confiſque leurs biens. Les ſatellites de *Marius*, choiſis parmi tout ce qu'il y avoit de plus déteſtables bandits en Italie, ſe porterent à des excès ſi énormes, qu'il fallut enfin prendre la réſolution de les exterminer. On les enveloppa de nuit dans leur quartier, & on les tua tous à coups de fleches. *Cinna* ſe déſigna conſul pour l'année ſuivante, & nomma *Marius* avec lui de ſa propre autorité. C'étoit le ſeptieme conſulat de ce vieillard barbare ; mais il n'en jouit que 16 ou 17 jours. Une maladie, cauſée par la grande quantité de vin qu'il prenoit pour s'étourdir ſur les remords de ſes crimes, l'emporta l'an 86 avant J. C. *Marius*, élevé parmi des pâtres & des laboureurs, conſerva toujours quelque choſe de ſauvage & même de féroce. Son air étoit groſſier, le ſon de ſa voix dur & impoſant, ſon regard terrible & farouche, ſes manieres bruſques & impérieuſes. Sans autre qualité que celle d'excellent général, il parut long-temps le plus grand des Romains, parce qu'il étoit le plus néceſſaire contre les Barbares qui inondoient l'Italie. Dès qu'il ne marcha plus contre des Cimbres & des Teutons, il fut toujours déplacé, toujours cruel, & le fléau de ſa patrie & de l'humanité. S'il parut ſobre, auſtere dans ſes mœurs, il le dut à la ruſticité de ſon caractere ; s'il mépriſa les richeſſes, s'il préféra les travaux aux plaiſirs, c'eſt qu'il ſacrifioit tout à la paſſion de dominer, & ſes vertus prirent leur ſource dans ſes vices. MARIUS *le Jeune* ſon fils, tenoit du caractere féroce de ſon pere. Après avoir uſurpé le conſulat à l'âge de 25 ans, l'an 82 avant J. C., il aſſiégea le ſénat qui s'oppoſoit à ſes entrepriſes, & fit périr tous ceux qu'il croyoit ſes ennemis. Battu par *Sylla*, il s'enfuit à Préneſte, où il ſe tua de déſeſpoir.

II. MARIUS, (*Marcus Aurelius*) l'un des Tyrans des Gaules ſous le regne de *Gallien*, étoit un homme d'une force extraordinaire, qui avoit été ouvrier en fer. Il quitta ſa forge pour porter les armes. Il s'avança par dégrés, & ſe ſignala dans les guerres contre les Germains. Après la mort de *Victorin*, il fut revêtu de la pourpre impériale par le crédit de *Vittorina*, mere de cet empereur. Il n'y avoit que 3 jours qu'il portoit ce titre, lorſqu'un ſoldat, ſon compagnon dans le métier d'armurier ou de forgeron, l'aſſaſſina. Ce qui feroit penſer cependant qu'il régna plus long-temps, c'eſt qu'on a de lui un grand nombre de médailles. On a prétendu que ſon aſſaſſin, en lui plongeant ſon épée dans le ſein, lui dit ces paroles outrageantes : *C'eſt toi qui l'as forgée!* Parmi les preuves de ſa force extrême, on rapporte qu'il arrêtoit avec un de ſes doigts, un chariot dans ſa courſe la plus rapide.

III. MARIUS, évêque d'Avenche, dont il transféra le ſiege à Lauſanne en 590, mourut en 596, à 64 ans. Il eſt auteur d'une *Chronique* que l'on trouve dans le Recueil des Hiſtoriens de France, de *Ducheſne*. Cette *Chronique*, qui commence à l'an 445 & finit à l'an 581, peche quelquefois contre la chronologie.

IV. MARIUS *ÆQUICOLA*, ainſi nommé, parce qu'il étoit né à

Alvete, bourg de l'Abbruzze, qu'il croyoit être le pays des anciens *Æques*, fut l'un des beaux esprits de la cour de *François de Gonzague*, duc de Mantoue. Il mourut vers l'an 1526. On a de lui un livre *De la nature de l'Amour*, in-8°, en italien, traduit en françois par *Chapuis*, aussi in-8°; & d'autres Ouvrages en latin & en italien, parmi lesquels on distingue son *Histoire de Mantoue*, in-4°.

V. MARIUS, (Adrien) chancelier du duc *de Gueldres*, né à Malines, frere du poëte *Jean Second*, mourut à Bruxelles en 1558. Il se fit un nom par son talent pour la poésie latine. On trouve ce qu'il en a fait dans le Recueil de *Grudius*, de 1612. On a encore de lui *Cimba Amoris*, parmi les Poésies de *Jean Second*.

VI. MARIUS, (Léonard) natif de Groës en Zélande, fut docteur & professeur en théologie à Cologne, vicaire-général du chapitre de Harlem, & pasteur à Amsterdam. Il se rendit habile dans les langues Grecque & Hébraïque, & dans l'Ecriture-sainte. Il laissa un bon *Commentaire* sur le Pentateuque, Cologne, 1621, in-folio; & la *Défense Catholique de la Hiérarchie Ecclésiastique*, contre *Marc-Antoine de Dominis*, Cologne, 1619. Ces écrits sont en latin : l'auteur mourut le 18 Octobre 1652.

MARIUS de CALASIO, *Voyez* CALASIO.

MARIUS-MERCATOR, *Voyez* MERCATOR.

MARIUS-NIZOLIUS, *Voyez* NIZOLIUS.

MARLEBOROUGH, (Jean *Churchill*, duc & comte de) né à Ashe dans le Dévonshire le 24 Juin 1650, commença à porter les armes en France sous *Turenne*. On ne l'appeloit dans l'armée que *le bel Anglois*; » mais le général François (dit *Voltaire*) jugea que le » bel Anglois seroit un jour un » grand homme ". Il servit ensuite sous *Guillaume d'Orange*, qui venoit de détrôner son beau-pere *Jacques II*. *Guillaume* ayant quitté l'Irlande quelque temps après la bataille de la Boine, donnée en 1690, laissa au jeune *Marleborough* le soin de la soumettre, en disant : *Je n'ai jamais vu personne qui eût moins d'expérience & plus de talent.* Ses talens militaires éclaterent sur-tout dans la guerre de 1701. Il n'étoit pas comme ces généraux auxquels un ministre donne par écrit le projet d'une campagne; il étoit alors maître de la cour, du parlement, de la guerre & des finances; plus roi que n'avoit été *Guillaume*; aussi politique que lui, & beaucoup plus grand capitaine. Il avoit cette tranquillité de courage au milieu du tumulte, & cette sérénité d'ame dans le péril, premier don de la nature pour le commandement. Guerrier infatigable pendant la campagne, *Marleborough* devenoit un négociateur aussi agissant durant l'hiver : il alloit dans toutes les cours susciter des ennemis à la France. Dès qu'il eut le commandement des armées confédérées, il forma d'abord des hommes, & gagna du terrain; prit Venlo, Ruremonde, Liege, & obligea les François qui avoient été jusqu'aux portes de Nimegue, de se retirer derriere leurs lignes. Le duc *de Bourgogne*, petit-fils de *Louis XIV*, que son aïeul avoit envoyé contre lui, se vit forcé de revenir à Versailles, sans avoir remporté aucun avantage. La campagne de l'an 1703 ne lui fut pas moins glorieuse; il prit Bonn, Hui, Limbourg, se rendit maître du pays entre le Rhin & la Meuse. L'année 1704 fut encore plus funeste à la France. *Marleborough*,

après avoir forcé un détachement de l'armée de Baviere, s'empara de Donnawert, passa le Danube, & mit la Baviere à contribution. La bataille d'Hochstet se donna dans le mois d'Août de cette année. Le prince *Eugene* & *Marleborough* remporterent une victoire complete, qui ôta cent lieues de pays aux François, & du Danube les jeta sur le Rhin. Les vainqueurs y eurent près de cinq mille morts & environ huit mille blessés; mais l'armée des vaincus fut presque entiérement détruite. Après la bataille, *Marleborough* ayant reconnu parmi les prisonniers, un soldat qu'il avoit remarqué pendant l'action, lui dit: *Si ton maître avoit beaucoup de soldats comme toi, il seroit invincible. — Ce ne sont pas des soldats comme moi qui lui manquent*, répondit ce brave homme, *mais des Généraux comme vous*. La dépêche qu'il envoya à la reine *Anne* étoit laconique; elle portoit en substance: » Nous avons combattu, & la victoire a été pour nous. J'ai en ce moment avec moi dans ma voiture M. le maréchal *de Tallard*. Voilà tout ce que peut en apprendre actuellement Votre Majesté. Elle en saura le détail le plutôt possible «. [*Voyez* TALLARD.] L'Angleterre érigea à la gloire du vainqueur un palais immense qui porte le nom de *Bleinheim*, parce que la bataille de Hochstet étoit connue sous ce nom en Allemagne & en Angleterre. La qualité de *Prince* de l'empire, que l'empereur lui accorda, fut une nouvelle récompense de sa victoire. Les succès d'Hochstet furent suivis de ceux de Ramillies en 1706, & de Malplaquet en 1709. *Marleborough*, ayant désapprouvé trop ouvertement la paix conclue avec la France, perdit tous ses emplois, fut disgracié, & se retira à Anvers. Le peuple, (dit un historien,) ne regretta point un citoyen, dont l'épée lui devenoit inutile & les conseils pernicieux. Les sages se souvinrent que *Marleborough* avoit été l'ami de *Jacques II*, au point d'en favoriser les amours pour Mlle *Churchill* sa sœur, & qu'il l'avoit trahi plutôt que quitté; qu'il avoit perdu la confiance de *Guillaume*, & avoit mérité de la perdre; & qu'enfin, comblé de biens & d'honneurs par la reine *Anne*, il avoit toujours cabalé contre elle. A l'avénement du roi *George* à la couronne en 1714, il fut rappelé & rétabli dans toutes ses charges. Quelques années avant sa mort il se déchargea des affaires publiques, & mourut dans l'enfance, le 16 Juin 1722, âgé de 73 ans, à Windsorlodg. On vit le vainqueur d'Hochstet jouer au petit palet avec ses pages, dans ses dernieres années. *Guillaume III* l'avoit peint d'un seul mot, lorsqu'en mourant il conseilla à la princesse *Anne* » de s'en servir comme d'un homme qui avoit la tête froide & le cœur chaud «. Ses intérêts lui étoient encore plus chers que sa gloire. Il disoit à un seigneur François, qui lui faisoit compliment sur ses campagnes de Flandres: *Vous savez ce que c'est que les succès de la guerre; j'ai fait cent fautes, & vous en avez fait cent une*. Il passoit pour aimer beaucoup l'argent. Un jour quelques infortunés ayant demandé l'aumône au comte *de Pétersborourg*, en l'appelant *Milord Marleborough*: *Je ne suis point* Milord Marleborough, répondit le comte avec vivacité; *& pour vous le prouver, je donne à chacun de vous une guinée*. La veuve *de Marleborough* a vécu jusqu'en 1744.... *Voy*. PÉTERSBOROUGH, *à la fin*.

MARLORAT, (Augustin) né en Lorraine l'an 1506, entra jeune chez les Augustins; mais il sortit de cet ordre pour embrasser le Cal-

vinisme. Il s'acquit beaucoup de réputation dans son parti, par ses prédications & par son savoir. Il parut avec éclat au colloque de Poissi en 1561. Les guerres de religion ayant commencé l'année suivante, le roi prit Rouen sur les Calvinistes. *Maílorat*, qui étoit ministre en cette ville, y fut pendu le 30 Octobre 1562, à 56 ans. On a de lui des *Commentairs sur l'Ecritur sainte*, peu estimés; & un livre qui a été plus consulté que ses Commentaires : il est intitulé : *Thesaurus locorum communium sanctæ Scripturæ*, Londres, 1574, in-folio; & Geneve, 1624.

MARLOT, (Guillaume) né à Reims, se fit Bénédictin, fut grand-prieur de Saint-Nicaise à Reims, & mourut en 1667 au prieuré de Fives, près de Lille en Flandres. Il a donné : I. *Metropolis Remensis Historia*, Lille, 1666; & Reims, 1679, 2 volumes in-folio. II. *Le Théâtre d'honneur & de magnificence, préparé au sacre des Rois*, 1654, in-4°; & d'autres ouvrages.

MARLY, (MACHINE de) *Voyez* les articles RANNEQUIN, & VILLE, n° III.

MARMARÈS : c'est le nom du prince Scythe qui périt avec grand nombre de ses sujets massacrés en trahison par les Medes, sous le roi *Cyaxare* : *Voyez* ce mot.

MARMOL, (Louis) célebre écrivain du seizieme siecle, natif de Grenade, laissa plusieurs ouvrages. Le principal & le plus connu est la *Description générale de l'Afrique*, que *Nicolas Perrot d'Ablancourt* a traduite d'espagnol en françois. Cet ouvrage peu exact n'a été estimé pendant long-temps, que parce qu'on n'avoit rien de mieux sur cette matiere : [*Voyez* LÉON, n° XXII.] La version françoise parut à Paris en 1667, en 3 vol. in-4°. L'original espagnol fut imprimé à Grenade en 1573, en 3 vol. in-folio. Cette premiere édition est fort rare. L'auteur s'étoit trouvé au siege de Tunis en 1536, & avoit été huit ans prisonnier en Afrique.

MARNE, (Jean-Baptiste de) né à Douai le 26 Novembre 1699, se fit Jésuite en 1716, devint confesseur de Jean-Théodore *de Baviere*, cardinal, évêque & prince de Liege, & mourut dans cette ville en 1756. Nous avons de lui : I. *La Vie de S. Jean Népomucene*, Paris, 1741, in-12. II. *Histoire du Comté de Namur*, Liege, 1754, in-4°, enrichie de plusieurs dissertations critiques. En 1780 on a donné une nouvelle édition, en 2 vol. in-8°, à Bruxelles, augmentée de la *Vie* de l'auteur, & de notes par M. Paquot, qui dit que » cette histoire est sans » contredit la mieux écrite que » nous ayons parmi toutes celles » des provinces belgiques, & pres» que la seule qui mérite le nom » d'*Histoire* «.

MARNIX, (Philippe de) seigneur du Mont *Sainte-Aldegonde*, né à Bruxelles en 1538, fut disciple de *Calvin* à Geneve, & se rendit très-habile dans les langues, dans les sciences & dans le droit. A peine de retour aux Pays-Bas, il fut contraint d'en sortir, & se retira dans le Palatinat, où il fut conseiller ecclésiastique de l'électeur. Mais *Charles-Louis-Guillaume*, prince *d'Orange*, l'ayant redemandé quelque temps après, l'employa avec utilité dans les affaires les plus importantes. Ce fut lui qui dressa le formulaire de la confédération, par laquelle plusieurs seigneurs des Pays-Bas s'opposerent, en 1566, au tribunal de l'Inquisition. Elu consul d'Anvers, il défendit cette ville contre le duc de Parme, en 1584; & mourut à Leyde en 1598, à 60 ans, dans le temps qu'il travailloit à une version flamande de la *Bible*. On

a de lui : I. Des *Theses de controverse*, Anvers, 1580, in-fol. II. Une *Epitre circulaire* aux protestans. III. *Apiarium, sive alvearium romanum*, Bois-le-Duc, 1571 : ouvrage où l'on trouve des germes d'Athéisme, réfuté victorieusement par Jean *Coens*, curé à Courtrai. IV. *Tableau où on montre la différence entre la Religion Chrétienne & le Papisme*, Leyde, 1599, in-8°. La haine contre l'église catholique fait le caractere de tous ces ouvrages.

I. MAROLLES, (Claude de) gentilhomme de la province de Touraine, mérita, par sa valeur, son adresse & sa probité, d'être fait gentilhomme ordinaire du roi, lieutenant des Cent-Suisses, & maréchal-de-camp. Il porta les armes de bonne heure, & se signala dans diverses occasions, sur-tout dans un combat singulier contre *Marivault*, en 1589. Celui-ci ayant défié *Marolles*, le combat se donna avec grand appareil aux portes de Paris, le lendemain de l'assassinat du roi *Henri III*. *Marivault* étoit royaliste, & *Marolles* ligueur. Le premier rompit sa lance dans la cuirasse de son adversaire, qui en fut faussée ; & l'autre porta si adroitement son coup dans l'œil de son ennemi, qu'il y laissa le fer de sa lance avec le tronçon, pénétrant jusqu'au derriere de la tête. Le royaliste renversé par terre expira dans un demi-quart-d'heure, en proférant ces généreuses paroles : *Que le plaisir de vaincre auroit été contrebalancé par la douleur de survivre au Roi son maître...* *Marolles* n'exigea d'autre marque de sa victoire, que l'épée & le cheval du vaincu. On le ramena à Paris en triomphe, au son des trompettes & au milieu des acclamations publiques. Les fanatiques prédicateurs de la Ligue firent son panégyrique en chaire, & ne craignirent pas de le comparer à *David* vainqueur de *Goliath*. *Marolles* signala son courage en France, en Italie, en Hongrie & ailleurs, & mourut en 1633 à 67 ans ; regardé comme un héros qui mêloit la rodomontade à la bravoure. Il ne se faisoit jamais saigner que debout & appuyé sur sa pertuisanne, sous prétexte qu'un homme de guerre ne doit répandre son sang que les armes à la main.

II. MAROLLES, (Michel de) fils du précédent, entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, & obtint par le crédit de son pere deux abbayes, celle de Beaugerais & celle de Villeloin. Il étoit né avec une ardeur extrême pour l'étude, & il la conserva jusqu'à sa mort. Depuis l'année 1619, qu'il mit au jour la traduction de *Lucain*, jusqu'en 1681 qu'il publia, in-4°, l'*Histoire des Comtes d'Anjou* (*), il ne cessa de travailler avec une application infatigable. Il s'attacha sur-tout à faire passer les auteurs anciens dans notre langue ; mais il les travestit en moderne, qui n'a ni le goût, ni les graces de l'antiquité. Les fleurs les plus brillantes des poëtes se fanerent entiérement entre ses mains. S'il ne fut ni le plus élégant, ni le plus fidelle des traducteurs, on lui a du moins l'obligation d'avoir frayé le chemin à ceux qui vinrent après lui. La plupart le traiterent avec indécence dans leurs *Préfaces*, après avoir profité de son travail. L'abbé de *Marolles* avoit beaucoup d'érudition, & il se signala dans tout le cours de sa vie par son amour pour les arts. Il fut l'un des premiers qui rechercherent avec soin les *Estampes*. Il en fit un *Recueil* de près de 100,000, qui est aujourd'hui un des ornemens du cabinet du roi. Il se mêla d'être poëte, & enfanta, en dépit d'*Apollon*, 133,124 vers, parmi lesquels il y en a deux ou trois de bons. Il disoit un jour à

(*) *Voy.* IV. FOULQUES.

Liniere: *Mes vers me coûtent peu.* — *Ils vous coûtent ce qu'ils valent*, lui répondit ce satirique... L'abbé *de Marolles* prétendoit » que la multitude des mauvaises versions qu'il avoit faites, devoit le mettre au niveau de ceux qui n'en avoient fait que peu, mais bonnes «. J'aimerois autant la vanité d'un manoeuvre, qui prétendroit avoir droit de prendre place parmi les habiles architectes, parce qu'il auroit bâti un grand nombre de chaumieres. Son ame étoit mâle, autant que son style étoit rampant. Il écrivoit pour le plaisir d'écrire, sans penser à aller par cette voie à la fortune. Dans l'Epître dédicatoire de ses *Mémoires*, il détourne ses parens & ses amis de s'appliquer comme lui à l'étude, s'ils pensent qu'elle serve à leur gloire & à leur avancement. » Croyez-moi, (leur dit-il,) » Messieurs : pour prétendre aux » faveurs de la fortune, il ne faut » que se rendre utile & complaisant à ceux qui ont beaucoup de » crédit & d'autorité ; être bien » fait de sa personne ; flatter les » puissances ; souffrir de leur part, » en riant, toutes sortes d'injures » & de mépris, quand ils trouvent bon d'en agir de la sorte ; » ne se rebuter jamais de mille obstacles qui se présentent ; avoir » un front d'airain & un coeur de » rocher ; insulter les gens de bien » injustement persécutés ; dire rarement la vérité, & paroître dévot, même avec scrupule, quoique l'on abandonne toutes choses pour ses intérêts : après cela, » tout le reste est presque inutile. » Mais quoi qu'il en soit, ne faisons pas le mal, afin qu'il en arrive du bien. Révérons les puissances souveraines avec tous les » respects qui leur sont dus, & » souvenons-nous que la courte » durée de notre vie nous défend » de concevoir ici-bas de longues espérances, & que nos jours » s'écoulent tandis que nous parlons «. Ces réflexions marquent assez la façon de penser de l'abbé *de Marolles* & la trempe de son caractere. Il mourut à Paris le 6 Mars 1681, à 81 ans. Il avoit eu soin de faire imprimer avant sa mort, à l'imitation du président *de Thou*, ses *Mémoires*, publiés en 1755 par l'abbé *Goujet*, en 3 vol. in-12. Ces Mémoires sont à ceux du célebre historien, ce que *Limiers* est à *Voltaire*. C'est un mélange de quelques faits intéressans, & d'une infinité d'anecdotes minutieuses. Mais quoique foiblement & même platement écrits, on ne les lit pas sans plaisir, parce que ces petites choses, ces menus faits, ces riens personnels ou domestiques, peignent l'homme & les hommes. C'est le cas de dire comme *Ciceron* : *Historia quoquo modo scripta placet.* On a encore de l'abbé *de Marolles* : I. Des Traductions plates, alongées & souvent peu fidelles de *Plaute* ; de *Térence* ; de *Lucrece* ; de *Catulle* ; de *Tibulle* ; de *Virgile* ; d'*Horace* ; de *Juvenal* ; de *Perse* ; de *Martial*, 1655, 2 vol. in-8°, (à la tête duquel *Ménage* mit : » EPIGRAMMES » CONTRE *MARTIAL* «.) de *Stace* ; d'*Aurelius-Victor* ; d'*Ammien-Marcellin* ; de *Grégoire de Tours*, 2 vol. in-8° ; d'*Athenée* : celle-ci est très-rare. Les moins estimées de ces versions sont celles des poëtes, quoiqu'elles lui aient beaucoup plus coûté. *Lestang*, dans ses *Regles de bien traduire*, maltraita un peu l'abbé *de Marolles*, qui s'en plaignit vivement. Le censeur prit le moment où il alloit faire ses Pâques pour l'appaiser. *Marolles* ne put s'empêcher de lui accorder son pardon ; mais quelques jours après, il lui dit, » qu'il le lui avoit extorqué », *Monsieur l'Abbé*, (lui ré-

pliqua *Lestang*,) *ne faites pas tant le difficile ; on peut bien, quand on a besoin d'un pardon général, en accorder un particulier.* II. Une Suite de l'*Histoire Romaine* de *Coëffeteau*, in-fol. C'est *Virgile* continué par *Stace*. III. Une version du *Bréviaire Romain*, 4 vol. in-8°; & d'autres ouvrages, qui sont l'écume de nos bibliotheques. IV. Les *Tableaux du Temple des Muses*, tirés du cabinet de *Favereau*, sont prisés des curieux. Ils virent le jour à Paris en 1655, in-folio ; mais cette édition a été effacée par celle d'Amsterdam, 1733, in-fol. Les planches de la premiere furent dessinées par *Diépenbeck*, & gravées la plupart par *Bloëmaërt*. V. Cet infatigable écrivain avoit commencé à traduire la *Bible*. Surpris, dit-on, par le fameux *Isaac la Peyrere*, *Marolles* inséra dans sa version les *Notes* de ce visionnaire. L'archevêque de Paris, *de Harlay*, en fit saisir & brûler presque tous les exemplaires. C'est pour cela qu'il ne nous reste que la traduction des livres de la *Genese*, de l'*Exode*, & des 23 premiers chapitres du *Lévitique*. Cette version fut imprimée à Paris en 1671, in-fol. VI. Deux *Catalogues* d'Estampes, curieux & recherchés, publiés en 1666, in-8°; & 1672, in-12. *Voy.* TIBULLE.

MARON, *Voy.* VIRGILE.

MARON, un des héros Grecs qui se sacrifierent au passage des Thermopyles, sous *Leonidas*. Il fut révéré comme un dieu.

MARONI, *Voy.* LITOLPHI.

MAROSIE, Dame Romaine, fille de *Theodora*, monstre d'impudicité & de scélératesse, ne fut pas inférieure à sa mere en méchanceté. Sa beauté, ses charmes & son esprit lui fournirent les cœurs des plus grands seigneurs de Rome. Elle se servit d'eux pour faire réussir ses desseins ambitieux, s'empara du château Sainte-Ange, & destitua les papes à sa fantaisie. Elle fit déposer & périr *Jean X* en 928; & plaça, en 631, sur le trône pontifical, *Jean XI*, qu'elle avoit eu du duc de Spolette. Elle avoit d'abord épousé *Adelbert*; & après la mort de son époux, elle se maria à *Gui*, fils du même *Adelbert*. *Gui* étant mort, elle contracta un 3e mariage avec *Hugues*, beau-frere de *Gui*. *Alberic* son fils, qu'elle avoit eu d'*Adelbert*, ayant reçu un soufflet de ce *Hugues*, assembla ses amis, en 632, le chassa de Rome, & mit *Jean XI*, son frere utérin, en prison avec sa mere, laquelle mourut misérablement.

I. MAROT, (Jean) né à Matthieu près de Caen l'an 1463, mort en 1523, à 60 ans, fut pere de *Clément Marot*. Jean *Marot* prenoit la qualité de *Secrétaire & de Poëte de la magnanime Reine* ANNE *de Bretagne*. Il vécut sous *Louis XII* & sous *François I*. Ses Poésies furent fort goûtées de son temps. Ses ouvrages en vers sont : *La Description des deux Voyages de* Louis XII *à Gênes & à Venise*; *le Doctrinal des Princesses & Nobles Dames*, en 24 rondeaux ; *Epitre des Dames de Paris au Roi* François I ; autre *Epitre des Dames de Paris aux Courtisans de France étant en Italie ; Chant-Royal de la Conception Notre-Dame* ; cinquante *Rondeaux*, &c. Ces ouvrages ont été imprimés à Paris en 1732, in-8°. *Marot* avoit de l'imagination, sans avoir ni l'enjouement, ni la facilité de son fils. Il peint assez bien, & s'exprime quelquefois avec force ; mais souvent aussi il se néglige trop : le tour de sa phrase en devient obscur, & l'on trouve chez lui plusieurs vers où le mauvais arrangement des mots détruit absolument la versification.

Un autre défaut, c'est qu'il emploie des rimes insuffisantes, & qu'il se sert de proverbes bas dans des sujets relevés. Il est néanmoins exempt de ces pointes & de ces jeux de mots dont les poëtes de son temps faisoient tant d'usage. La plupart de ses rondeaux sont bons, & il y en a quelques-uns d'excellens.

II. MAROT, (Clément) fils du précédent, naquit à Cahors en Querci l'an 1495. Il fut, comme son pere, valet de chambre de *François I*, & page de *Marguerite de France*, femme du duc *d'Alençon*. Il suivit ce prince en 1521, fut blessé & fait prisonnier à la bataille de Pavie. *Clément Marot* s'appliqua avec ardeur à la poésie, & s'y rendit infiniment supérieur à son pere. De retour à Paris, il fut accusé d'hérésie & mis en prison : son irréligion & son étourderie lui mériterent ce châtiment. On a conté, que donnant à diner à *Diane de Poitiers* un jour maigre, il s'avisa d'enfreindre la loi de l'abstinence ; & sa maîtresse, piquée de l'indiscrétion de son amant, le dénonça (dit-on) à l'Inquisiteur, qui le fit enfermer au Châtelet : mais ce conte paroît peu vraisemblable. Quoi qu'il en soit, il fut obligé de comparoître devant le lieutenant-criminel. On lui entendit reprocher ses écrits licencieux & les histoires les plus scandaleuses de sa vie. Tout ce qu'il obtint, après bien des sollicitations, fut d'être transféré, des prisons obscures & mal-saines du Châtelet, dans celles de Chartres. C'est là qu'il écrivit son *Enfer*, satire sanglante contre les gens de justice, & qu'il retoucha le *Roman de la Rose*. Il ne sortit de sa prison qu'après la délivrance de *François I*, en 1526. A peine fut-il libre, qu'il reprit son ancienne vie. Une nouvelle intrigue avec la reine de Navarre, qu'il ne cacha pas davantage que la premiere, lui causa des chagrins non moins cuisans. Toujours fougueux, toujours imprudent, il s'avisa de tirer un criminel des mains des archers. Il fut mis en prison, obtint son élargissement, donna dans de nouveaux travers, & fut obligé de s'enfuir à Geneve. On prétend, mais sans preuves, que *Marot* corrompit dans cette ville la femme de son hôte ; & que la peine rigoureuse qu'il avoit raison d'appréhender, fut commuée en celle du fouet, à la recommandation de *Calvin*. De Geneve il passa à Turin, où il mourut dans l'indigence, en 1544, à 50 ans. Ce poëte avoit un esprit enjoué & plein de saillies, sous un extérieur grave & philosophique. *Marot* a sur-tout réussi dans le genre épigrammatique. *Du Verdier* dit, en parlant de lui, » qu'il a été le Poëte des » Princes & le Prince des Poëtes » de son temps «. Cette antithese puérile est vraie à quelques égards. Les juges les plus séveres seront forcés de convenir, qu'il avoit beaucoup d'agrément & de fécondité dans l'imagination : s'il eût vécu de nos jours, le goût la lui auroit réglée. On a de lui des *Epîtres*, des *Elégies*, des *Rondeaux*, des *Ballades*, des *Sonnets*, des *Epigrammes*. L'ouvrage de *Marot* qui fit le plus de bruit, est sa *Traduction* en vers *des Pseaumes*, chantée à la cour de *François I*, & censurée par la Sorbonne. Cette faculté porta des plaintes au roi au sujet de cette version ; mais *François* n'y eut aucun égard, & engagea même le poëte à continuer, comme *Marot* le témoigne dans cette épigramme :

Puisque voulez que je poursuive, ô
SIRE,
L'œuvre royal du Pseautier *commencé,*
Et que tout cœur aimant Dieu le désire,
De besogner ne me tiens dispensé.
S'en sente donc, qui voudra, offensé;
Car ceux à qui un tel bien ne peut plaire,
Doivent penser, si jà ne l'ont pensé,
Qu'en vous plaisant me plaît de leur déplaire.

Marot n'avoit pas cependant lieu de s'enorgueillir de sa version. Comparée à l'original, elle étoit bien loin d'y atteindre. Elle est dénuée de cette sublimité ravissante & de cette poésie d'expression qui le caractérisent. Etoit-il possible que *Marot*, dont tout le mérite consiste dans l'art de plaisanter avec un tour épigrammatique, dans un naturel unique à la vérité, mais dont les grands défauts sont un style le plus souvent comique, trivial & bas; rendit l'harmonie & la noble simplicité de l'Hébreu? C'est un tableau de *Raphaël*, copié par *Callot*. Il chante les louanges de l'Etre suprême du même ton dont il avoit célébré les charmes d'*Alix*. Le style des Pseaumes de *Marot* plut aux François: parce que celui de ses Epigrammes leur avoit plu. Il eut des imitateurs; on écrivit, en style *Marotique*, les tragédies, les poëmes, l'histoire, les livres de morale. *La Fontaine* dans le siecle dernier, & *Rousseau* dans celui-ci, ne contribuerent pas peu à le répandre. Tous les genres de la littérature furent avilis par cette bigarrure de termes bas & nobles, surannés & modernes. On entendit, dans quelques pieces de morale, les sons du sifflet de *Rabelais* parmi ceux de la flûte d'*Horace*. Le bon goût a dissipé cette barbarie, supportable dans un conte & dans le temps de *François I*; mais détestable dans un ouvrage noble, & sous le regne de *Louis XIV* & les suivans. *Michel* MAROT, son fils, est aussi auteur de quelques vers; mais ils ne sont pas comparables à ceux de *Jean* & de *Clément*. Les Œuvres des trois *Marot* ont été recueillies & imprimées ensemble à la Haie, en 1731, en 4 vol. in-4°, & en 6 vol. in-12. [*Voyez* LENGLET, n° II.] L'abbé *Irail* a parlé des amours de *Marot* pour *Diane* de Poitiers, d'après cet auteur. M. *Goujet* prétend que ces amours sont imaginaires: consultez le tom. XIe de sa *Bibliotheque Françoise*.

III. MAROT, (François) peintre, né à Paris de la même famille que le poëte, fut l'éleve de *la Fosse*, & personne n'approcha plus de son maître. On voit plusieurs de ses ouvrages à Notre-Dame de Paris, qui prouvent son habileté. L'académie de peinture se l'associa en 1702; il fut ensuite professeur, & mourut en 1719, à 52 ans.

MARQUARD-FREHER, né à Ausbourg en 1565, d'une famille féconde en personnes lettrées, étudia à Bourges sous le célebre *Cujas*, se rendit habile dans les belles-lettres & dans le droit. De retour en Allemagne, il devint conseiller de l'électeur Palatin, & professeur de droit à Heidelberg. Peu de temps après, il quitta sa chaire, & fut employé par l'électeur *Fréderic IV* dans les affaires les plus délicates. Ce prince l'envoya, en qualité de ministre, en Pologne, à Mayence, & dans plusieurs autres cours. *Langelheim* lui écrivit de la Haye une lettre, qui, par les anecdotes qu'elle renferme, mérite d'être rapportée. « Il est glo-
» rieux pour moi sans doute de rece-
» voir, dans cette extrémité du con-
» tinent, une lettre écrite au milieu

» de la Sarmatie. N'allez pas croire » cependant qu'il y ait là de quoi » surprendre mes Bataves : ils se » font déjà un jeu de naviguer » dans les deux Indes. *Scaliger* a » demandé de vos nouvelles avec » un très-vif intérêt; il dit vous » avoir écrit. *Grotius* & d'autres » savans vous aiment tendrement. » *Meursius* se plaint que vous ne » lui ayez pas répondu. *Douza* est » d'une douceur admirable, & son » commerce mérite d'être recher- » ché. Rien de plus prodigieux » que la science, également vaste » & consommée, de *Grotius*, jeu- » ne homme à peine âgé de vingt » ans «. *Freher* mourut à Heidelberg le 13 Mai 1614, à 49 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. *Origines Palatinæ*, in-fol., très-savant. II. *De Inquisitionis processu*, 1679, in-4°, curieux. III. *De re Monetaria veterum Romanorum, & hodierni apud Germanos imperii*, Lugduni, 1605, in-4°, traité utile, qu'on trouve aussi dans le tome XIe des *Antiquités Romaines* de *Grævius*. IV. *Rerum Bohemicarum Scriptores*, Hanau, 1602, in-fol.; ce recueil contient les meilleurs historiens de Bohême. V. *Rerum Germanicarum Scriptores*, in-folio, 3 vol., à Francfort & à Hanovre; le 1er en 1600, le 2e en 1602, le 3e en 1611. Cette collection, réimprimée en 1717, est utile & même nécessaire pour l'histoire d'Allemagne. VI. *Corpus Historiæ Franciæ*, in-fol. moins estimé, &c. *Freher* joignoit à une vaste littérature, beaucoup de goût pour la peinture antique & pour la science numismatique. Il est différent de *Jean* FREHER, qui a écrit contre *Francus*.

MARQUEMONT, (Denys *Simon de*) cardinal, archevêque de Lyon en 1612, né à Paris, se rendit célebre par ses diverses ambassades, & par l'étendue de son zele. Il avoit établi une congrégation de docteurs qui s'assembloient une fois la semaine dans son palais, pour traiter de toutes les affaires concernant le diocese dont il étoit chargé. Ce fut par son conseil que *S. François de Sales* mit en clôture les religieuses de la Visitation qu'il avoit fondées. Ce cardinal mourut à Rome en 1626, à 54 ans.

MARQUES, (Jacques de) habile chirurgien, né à Paris d'une famille originaire de Nantes, mourut dans cette capitale en 1622. On a de lui une excellente *Introduction à la Chirurgie*, qu'il composa en faveur des jeunes éleves; & un *Traité des Bandages de Chirurgie*, à Paris, 1618, & 1662, in-8°. La clarté & la solidité étoient le caractere de son esprit, & sont celui de ses ouvrages.

MARQUET, (François-Nicolas) né à Nancy en 1687, pratiqua avec succès la médecine dans sa patrie, & s'occupa toute sa vie de l'étude de la botanique. Les fruits de ses recherches sur cette science sont consignés dans trois volumes in-folio, forme d'Atlas, qui sont entre les mains de son gendre M. *Buc'hoz*, qui les a fait passer en grande partie dans un ouvrage publié à Paris, 1762, intitulé : *Traité historique des Plantes qui croissent dans la Lorraine & les trois Evêchés*, 10 vol. in-8°. *Marquet* est encore auteur : I. De la *Méthode pour apprendre, par les notes de la musique, à connoître le pouls*, Paris, 1768, in-12. II. Des *Observations sur la guérison de plusieurs maladies notables*, 2 vol. in-12. Il mourut le 29 Mai 1759.

I. MARQUETS, (Anne des) native du comté d'Eu, religieuse Dominicaine à Poissi, possédoit les langues grecque & latine, &

faisoit assez bien des vers. On a d'elle : I. Une *Traduction* en vers françois des *Poésies* pieuses & des *Epigrammes* de *Flaminio*, le latin à côté, à Paris, 1569, in-8°. II. *Traduction*, d'après les vers latins de *Claude d'Espense*, des *Collectes* de tous les Dimanches. Elle entretenoit un commerce littéraire avec ce savant, qui dans son testament fit une gratification à son amie. III. *Sonnets & Devises*, Paris, 1562. *Anne* perdit la vue quelque temps avant sa mort, arrivée vers 1588.

II. MARQUETS, (Charles des) *Voyez* DESMARQUETS.

MARRIER, (D. Martin) religieux de Cluny, fut pendant 15 ans prieur de Saint-Martin-des-Champs. Il étoit né à Paris en 1572, & mourut dans la même ville en 1644, à 72 ans. On lui doit un recueil curieux & très-utile aux historiens ecclésiastiques : il le publia in-fol. en 1614, sous le titre de *Bibliotheca Cluniacensis*, avec des notes que lui fournit *André Duchesne*, son ami. C'est une collection de titres & de pieces concernant les abbés de l'ordre de Cluny, & non une histoire des hommes illustres de cet ordre, comme le dit le continuateur de *Ladvocat*. On a encore de lui l'*Histoire* latine du *Monastere de Saint-Martin-des-Champs*, où il avoit fait profession, in-4°, Paris, 1637.

MARS, dieu de la guerre, étoit fils de *Jupiter* & de *Junon*, selon *Hésiode*; ou de *Junon* seule, selon *Ovide*, qui raconte que cette déesse, jalouse de ce que son mari en se frappant le front, en avoit fait sortir *Minerve* armée de pied en cap, se mit en voyage pour chercher un moyen d'en faire autant que lui. Etant arrivée au palais de *Flore* femme de *Zéphyre*, elle lui dit le sujet de son voyage. *Flore* lui promit de lui découvrir le secret qu'elle cherchoit, si elle ne vouloit pas le révéler à *Jupiter*. *Junon* le lui ayant juré par le Styx, elle lui indiqua une certaine plante qui croît dans les campagnes d'Olene en Achaïe, sur laquelle une femme en s'asseyant concevoit sur le champ. *Junon* exécuta ce que *Flore* lui avoit dit, & donna ainsi le jour à *Mars*, qu'elle nomma le *Dieu de la Guerre*. Ce dieu présidoit à tous les combats. Il aima passionnément *Vénus*, avec laquelle *Vulcain* le surprit. On le représente toujours armé de pied en cap, & un coq auprès de lui, parce qu'il métamorphosa en coq *Alectrion* son favori, qui, faisant sentinelle pendant qu'il étoit avec *Vénus*, le laissa surprendre. On bâtit beaucoup de temples en son honneur, particuliérement dans la Thrace, dans la Scythie, & chez les Grecs. Il présidoit aux jeux des gladiateurs & à la chasse, parce que ces exercices avoient quelque chose de belliqueux. On lui donnoit pour sœur, BELLONE, Déesse de la Guerre, que l'on représentoit avec un casque en tête, une pique & un fouet dans les mains, & quelquefois tenant une torche ardente pour allumer la guerre. Le cheval, le loup, le chien & le pivert étoient les victimes qu'on immoloit à *Mars*. Les Romains le révéroient particuliérement, parce que, suivant l'opinion vulgaire, il étoit pere de *Rémus* & de *Romulus*. On lui avoit bâti à Rome un temple sous le nom de *Mars-Vengeur*. Lorsqu'un général Romain partoit pour la guerre, il entroit dans ce temple, remuoit les boucliers consacrés à ce Dieu, & secouoit sa statue en lui criant : *Mars, vigila* : Mars, veille à notre conservation.

MARSAIS, (César Chesneau du) né à Marseille en 1676, entra dans la congrégation de l'Ora-

toire ; mais le désir d'une plus grande liberté la lui fit quitter bientôt après. Il vint à Paris, s'y maria, fut reçu avocat, & commença à travailler avec succès. Des espérances flatteuses l'avoient engagé dans cette profession ; mais, trompé dans ses espérances, il ne tarda pas à l'abandonner. L'humeur chagrine de sa femme, qui croyoit avoir acquis par une conduite sage le droit d'être insociable, l'obligea de se séparer d'elle. Il se chargea de l'éducation du fils du président *de Maisons*. La mort du pere l'ayant privé de la récompense que méritoient ses soins, il entra chez le fameux *Law*, pour être auprès de son fils. Après la chute de ce fameux charlatan, il entra chez le marquis *de Beaufremont*, & fit des éleves dignes de lui. Quoiqu'il fût accusé d'irréligion, & que cette accusation fût fondée, il ne leur inspira que des principes capables de former un Chrétien & un honnête homme. L'éducation de MM. *de Beaufremont* finie, il prit une pension, dans laquelle il éleva, suivant sa méthode, un certain nombre de jeunes gens. Des circonstances imprévues le forcerent de renoncer à ce travail utile. Obligé à donner quelques leçons pour subsister, sans fortune, sans espérances, & presque sans ressource, il se réduisit à un genre de vie fort étroit. Ce fut alors que les auteurs de l'*Encyclopédie* l'associerent à leur grand ouvrage. Les articles dont il l'enrichit sur la *Grammaire* & sur d'autres parties, respirent une philosophie saine & lumineuse, un savoir peu commun, beaucoup de précision dans les regles, & non moins de justesse dans les applications. M. le comte *de Lauraguais*, touché de la situation & du mérite du grammairien philosophe, lui assura une pension de mille livres. Ce bienfaiteur de l'humanité & des talens, en a continué une partie à une personne qui avoit eu soin de la vieillesse de son protégé. Il mourut à Paris le 11 Juin 1756, à 80 ans, après avoir reçu les Sacremens. Le compliment qu'il fit au prêtre qui les lui administra, fut différemment interprété. Mais pourquoi enlever à la religion ce triomphe, & au philosophe la gloire d'un retour sincere ? » La foi des » esprits forts n'est pas une foi éteinte » (dit *Bayle*, qu'on peut bien citer en » cette matiere), ce n'est qu'un feu » caché sous la cendre. Ils en ressentent l'activité dès qu'ils se con» sultent, & principalement à la » vue de quelque péril. On les » voit alors plus tremblans que les » autres hommes «. Quoi qu'il en soit des derniers sentimens de *du Marsais*, on ne peut nier qu'en santé, il n'eût donné plus d'une fois des scenes d'irréligion ; mais on a ajouté des contes absurdes, à quelques traits vrais & peu édifians. On a prétendu que le philosophe, appelé pour présider à l'éducation des trois freres dans une des premieres maisons du royaume, avoit demandé : *Dans quelle Religion on vouloit qu'il les élevât ?* Propos peu vraisemblable qui, répété, & même orné en passant de bouche en bouche, nuisit infiniment à sa fortune. *Du Marsais* s'en consola facilement. Son caractere doux & tranquille, & son ame toujours égale, étoient peu agités par les différens événemens de la vie, même par les plus tristes. Quoiqu'accoutumé à recevoir des louanges, il en étoit très-flatté. Peu jaloux d'en imposer par les dehors d'une fausse modestie, il laissoit entrevoir, sans peine, l'opinion avantageuse qu'il avoit de ses ouvrages ; & cet amour-propre trop

flatté par quelques incrédules, l'engagea souvent à penser & à parler comme eux. Son extérieur & ses discours n'annonçoient pas toujours ce qu'il étoit. Il avoit l'esprit plus sage que brillant, la marche plus sûre que rapide, & étoit plus propre à discuter avec lenteur qu'à saisir avec promptitude. Les qualités dominantes de son esprit étoient la netteté & la justesse. Son peu de connoissance des hommes, son peu d'usage de traiter avec eux, & sa facilité à dire librement ce qu'il pensoit, lui donnoient cette naïveté, cette simplicité qui n'est pas incompatible avec beaucoup d'esprit. *Fontenelle* disoit de lui : *C'est le nigaud le plus spirituel, & l'homme d'esprit le plus nigaud que je connoisse.* C'étoit le *la Fontaine* des philosophes. Par une suite de ce caractere, il étoit sensible au naturel, & blessé de tout ce qui s'en éloignoit. Il ne contribua pas peu par ses conseils à faire acquérir à la célebre *le Couvreur*, cette déclamation simple, d'où dépendent le plaisir & l'illusion des spectateurs. Ses principaux ouvrages sont : I. *Exposition de la Doctrine de l'Eglise Gallicane par rapport aux prétentions de la Cour de Rome*, in-12. Cet ouvrage clair & précis, commencé à la priere du président *de Maisons*, n'a paru qu'après la mort de l'auteur. II. *Exposition d'une Méthode raisonnée pour apprendre la langue Latine*, in-12, 1722, rare. Cette Méthode paroît conforme au développement naturel de l'esprit, & plus propre à abréger les difficultés; mais elle avoit deux grands défauts aux yeux du public peu éclairé : elle étoit nouvelle, & elle attaquoit les anciennes. III. *Traité des Tropes*, 1730, in-8°, réimprimé en 1771, in-12. Cet ouvrage explique les différens sens qu'on peut donner au même mot. C'est un chef-d'œuvre de logique, de justesse, de clarté & de précision. Les observations & les regles sont appuyées d'exemples frappans sur l'usage & l'abus des Tropes. Il développe, en grammairien de génie, ce qui constitue le style figuré. Croira-t-on qu'un ouvrage aussi excellent fut peu vendu & presque ignoré? Quelqu'un voulant un jour lui faire compliment sur ce livre, lui dit qu'il avoit entendu dire beaucoup de bien de son *Histoire des Tropes* : il prenoit cette figure de rhétorique pour un nom de peuple. IV. *Les véritables Principes de la Grammaire* ou *Nouvelle Grammaire raisonnée pour apprendre la langue Latine*, 1729, in-4°. Il n'a paru que la préface de cet ouvrage, dans lequel il mettoit dans tout son jour sa *Méthode raisonnée*. V. L'*Abrégé de la Fable* du Pere *Jouvenci*, disposé suivant sa Méthode, 1731, in-12. VI. Une *Réponse* manuscrite à la *Critique* de l'Histoire des *Oracles*, par le Pere *Baltus*. On n'en a trouvé que des fragmens imparfaits dans ses papiers. VII. *Logique* ou *Réflexions sur les opérations de l'esprit* : ouvrage fort court, qui contient tout ce qu'on peut savoir sur l'art de raisonner. On l'a réimprimé avec les articles qu'il avoit fournis à l'*Encyclopédie* ; à Paris, 1762, 2 parties in-12. Nous ne dirons rien de quelques autres ouvrages impies qui peut-être ne sont pas de lui, quoique publiés sous son nom, & qui sont tombés dans un oubli d'où il ne faut pas les tirer.

MARSHAM, (Jean) chevalier de la Jarretiere, né à Londres en 1602, étudia avec distinction à l'école de Westminster & à Oxford. Il voyagea ensuite en Italie, en France & en Allemagne, & se perfectionna, par la vue des différens monumens antiques, dans l'histoire ancienne & dans la chronologie. De

retour à Londres, il devint, en 1638, l'un des *six Clercs* de la cour de la chancellerie. Le parlement le priva de cette place, parce que, dans le premier feu de la guerre civile, il suivit le roi & le grand sceau à Oxford. Sur le déclin des affaires de l'infortuné *Charles I*, il retourna à Londres. Ne pouvant, comme la plupart des autres royalistes, avoir aucun emploi, il se renferma dans son cabinet, & se livra tout entier à l'étude jusqu'à sa mort, arrivée à Londres en 1685, à 83 ans. *Charles II* honora ce bon citoyen du titre de chevalier & de baronnet. Il laissa deux fils; dont l'un (*Jean*) étoit très-savant, & l'autre (*Robert*) lui succéda dans son office de clerc de la chancellerie. On a de *Marsham*: I. *Diatriba Chronologica*, in-4°, Londres, 1645. L'auteur y examine assez légérement les principales difficultés qui se rencontrent dans la chronologie de l'ancien Testament. II. *Canon Chronicus Ægyptiacus, Hebraicus, Græcus*, in-folio, 1672, Londres: ouvrage cher & recherché. L'auteur y a fondu une partie du livre précédent. On sait quelle obscurité couvre les commencemens de la monarchie des Egyptiens. Le chevalier *Marsham* a tâché de débrouiller ce chaos. Il montre que les dynasties étoient non pas successives, mais collatérales. Il a éclairci, autant qu'on le peut faire, l'histoire de l'antiquité la plus reculée. On lui reproche d'avoir mêlé aux vérités qu'il a mises au jour, plusieurs opinions fausses. Il prétend, par exemple, que les Juifs ont emprunté des Egyptiens la circoncision & les autres cérémonies, & que l'accomplissement des 70 semaines de *Daniel* finit à *Antiochus Epiphanes*. Ces erreurs, réfutées par *Prideaux*, n'empêchent pas que *Marsham* ne fût un erudit. On lui doit encore la savante Préface qui est à la tête du *Monasticon Anglicanum*, Londres, 1655, in-folio.

MARSI, *Voyez* MARSY & MARCY.

MARSIAS, *Voyez* MARSYAS.

I. MARSIGLI, (Antoine-Felix) évêque de Pérouse, mort en 1710, à 61 ans, est auteur d'un Traité *De ovis Cochlearum*, 1684, in-4°. Il étoit frere du suivant, & se montra digne de lui par son savoir.

II. MARSIGLI, (Louis-Ferdinand) d'une ancienne maison patricienne de Bologne, naquit dans cette ville en 1658. Dès sa premiere jeunesse, il fut en relation avec les plus illustres savans d'Italie, mathématiciens, anatomistes, physiciens, historiens & voyageurs. Un voyage qu'il fit à Constantinople en 1679, avec le baile de Venise, lui donna le moyen de s'instruire par lui-même de l'état des forces Ottomanes. Après onze mois de séjour en Turquie, il revint à Bologne, & ramassa les différentes observations faites dans ses courses. L'empereur *Léopold* étoit alors en guerre contre les Turcs. Il entra à son service, & montra, par son intelligence dans les fortifications & dans la science de la guerre, combien il étoit au-dessus du simple officier. Blessé & fait prisonnier au passage de Raab, en 1683, il se crut heureux d'être acheté par deux Turcs, avec qui il souffroit beaucoup; mais plus (dit *Fontenelle*) par leur misere, que par leur cruauté. La liberté lui ayant été rendue l'année d'après, il fut fait colonel en 1683. Ce fut dans la même année qu'il fut envoyé deux fois à Rome, pour faire part aux papes *Innocent XI* & *Alexandre VIII* des grands succès des armes chrétiennes. Lorsque les puissances belligérantes songerent a terminer une guerre cruelle par une paix

durable, entre l'empereur & la république de Venise d'une part, & la Porte Ottomane de l'autre; le comte *de Marsigli* fut employé comme homme de guerre, & comme négociateur, pour établir les limites entre ces trois puissances. Cette négociation l'ayant obligé de se rendre dans le pays où il avoit été esclave, il demanda si ses patrons vivoient encore, & fit donner à l'un deux un *Timar*, espece de bénéfice militaire. Le grand-visir, charmé de sa générosité, lui en accorda un beaucoup plus considérable qu'il n'eût osé l'espérer, & avec la même ardeur qu'auroit pu avoir le premier ministre de la nation la plus exercée à la vertu. La succession d'Espagne ayant rallumé en 1601 une guerre qui embrasa l'Europe, l'importante place de Brisach se rendit par capitulation au duc *de Bourgogne*, après 13 jours de tranchée ouverte, le 6 Septembre 1703. Le comte *d'Arco* y commandoit, & sous lui *Marsigli*, parvenu alors au grade de général de bataille. Une si prompte capitulation surprit l'empereur: il nomma des juges, qui condamnerent le comte *d'Arco* à être décapité; & *Marsigli* à être déposé de tous les honneurs & charges, avec la rupture de l'épée, malgré les *Mémoires* qu'il publia pour sa défense. Un coup si terrible eût dû lui faire regretter l'esclavage chez les Tartares, si cette flétrissure avoit pu ternir sa réputation dans l'Europe. On pensa assez généralement que ce jugement n'étoit qu'un effet de la politique de la cour Impériale, qui vouloit sauver l'honneur du prince *de Bade*, commandant en chef. Ce général, qui avoit fait la faute de laisser une nombreuse artillerie dans une mauvaise place avec une garnison très-foible, fut récompensé, & les subalternes furent punis. *Louis XIV* rendit plus de justice au comte *de Marsigli*: l'ayant vu à sa cour sans épée, il lui donna la sienne & l'assura de ses bonnes graces. Le comte *de Marsigli* ne se crut pas flétri, parce que la voix pulique le rassuroit. A la tête de ses apologies, il mit pour vignette une espece de devise singuliere, qui avoit rapport à son aventure. C'étoit une M, premiere lettre de son nom, qui portoit de part & d'autre entre ses deux jambes, les deux tronçons d'une épée rompue, avec ces mots: FRACTUS INTEGRO. Eût-il imaginé cette représentation affligeante, l'eût-il publiée, s'il se fût cru coupable? Le comte *de Marsigli* chercha dans les sciences la consolation, que les agitations du monde ne lui avoient pas procurée. Il avoit étudié, les armes à la main, au milieu des fatigues & des périls; il étudia en simple particulier, & n'en fit que plus de progrès. Il parcourut la Suisse pour connoître les montagnes; il passa ensuite à Marseille pour étudier la mer. Etant un jour sur le port, il y trouva le galérien Turc qui l'attachoit à un pieu dans son esclavage, & obtint sa liberté de la cour de France. On le renvoya à Alger, d'où il écrivit à son libérateur qu'il avoit obtenu du bacha des traitemens plus doux pour les esclaves chrétiens. Il semble, dit *Fontenelle*, que sa fortune imitât un auteur de roman, qui auroit ménagé des rencontres imprévues & singulieres en faveur de son héros. Le pape *Clément XI* le rappela de Marseille en 1709, pour lui donner le commandement d'une armée qu'il devoit opposer aux troupes de l'empereur *Joseph*. Il comptoit finir ses jours en Provence, où il étoit retourné en 1728; mais des affaires domestiques l'ayant rappelé à Bologne, il y mourut d'apoplexie le pre-

mier Novembre 1730, à 72 ans. Sa patrie lui doit l'établissement d'une académie des sciences & des arts, avantageusement connue dans l'Europe sous le nom d'*Institut*. Cette compagnie prit naissance en 1712, & s'ouvrit en 1714. Ses professeurs y donnent des leçons réglées. Il y a un riche cabinet & une belle imprimerie. L'académie des sciences de Paris s'associa le fondateur, ainsi que la société royale de Londres, & l'académie des sciences de Montpellier. Ces honneurs l'immortaliseront moins que sa bienfaisance. Se souvenant de ses malheurs utilement pour les autres malheureux, il fit établir un tronc dans la chapelle de son Institut, pour le rachat des chrétiens, & principalement de ses compatriotes esclaves en Turquie. On a de lui : I. *Essai Physique de l'Histoire de la mer*, traduit en françois par *le Clerc*, & publié à Amsterdam en 1725, in-fol., avec 40 planches. II. *Opus Danubiale*, en 6 vol. in-fol. C'est la description du Danube, depuis la montagne de Kalemberg en Autriche, jusqu'au confluent de la riviere Jantra dans la Bulgarie. Le premier volume contient, en une carte générale, le cours du Danube depuis sa source jusqu'à son embouchure ; cette carte est divisée en 19 autres particulieres, qui renferment les villes, villages, châteaux, isles, &c, qui sont sur le Danube ; on y trouve la description géographique du royaume de Hongrie, des observations astronomiques & hydographiques, avec la table de toutes les rivieres qui se jettent dans le Danube, &c. &c. : le second volume renferme les antiquités qui se trouvent aux environs du Danube : dans le troisieme on décrit les minéraux des environs de ce fleuve, & ceux que les eaux y ont entraînés : le quatrieme renferme les poissons du Danube & ceux que la douceur de ses eaux y attire, qui sont divisés en poissons de riviere, de mer, d'eau douce, de marais, &c., avec leurs figures & noms gravés, &c. : le cinquieme donne la description des oiseaux qui fréquentent les bords du Danube, en 74 planches gravées : le sixieme contient des observations mêlées, sur la source de ce fleuve, des observations anatomiques sur les oiseaux & autres animaux dont il est parlé dans le cours de l'ouvrage, des expériences pour mesurer la vîtesse de l'eau du Danube & de la Theiss (*Tibiscus*), un catalogue des plantes qui croissent aux bords du Danube, des quadrupedes qui fréquentent ses rives, &c. &c. &c. Cet ouvrage curieux & cher, a été traduit en françois, & imprimé à la Haye, 1744, 6 vol. in-fol. III. *De potione Asiatica Café*, Vienne, 1685, in-12. IV. *De fungorum generatione*, Romæ, 1714, in-fol. V. *Etat des forces Ottomanes*, in-fol., 1732, en françois & en italien ; curieux & intéressant. VI. *Traité du Bosphore*, in-4°, qu'il composa en italien, & qu'il dédia, en 1681, à la reine *Christine* de Suede.

I. MARSILE DE PADOUE, surnommé *Menandrin*, fut recteur de l'université de Paris, dans laquelle il avoit étudié & professé en 1312 la théologie. On a de lui plusieurs ouvrages sur les droits du *Sacerdoce* & de l'*Empire* ; mais en voulant défendre les empereurs contre les entreprises des papes, il tombe quelquefois dans l'extrémité opposée, & écrit plutôt en jurisconsulte passionné qu'en théologien. Ses principales productions sont : I. *De Translatione Imperii Romani*. II. Un Traité *De Jurisdictione Imperiali, in causis, matrimonialibus*, in-folio. III. *Defensor Pacis*, en faveur de *Louis de Baviere*, con-

tre le souverain pontife. *Jean XXII* condamna cet écrit où, sous le titre de *Défenseur de la Paix*, on déclaroit la guerre au pontife Romain. Le pape réduit ses erreurs à cinq principales. Les voici : 1° Quand J. C. paya le tribut de deux drachmes, il le fit parce qu'il y étoit obligé ; & par conséquent, les biens temporels sont soumis à l'empereur. 2° *S. Pierre* ne fut pas plus chef de l'Eglise que les autres apôtres ; il n'eut pas plus d'autorité qu'eux, & Jesus-Christ n'en fit aucun, en particulier, son vicaire, ni chef de l'Eglise. 3° C'est à l'empereur de corriger & de punir le pape, de l'instituer ou le destituer. 4° Tous les prêtres, le pape, l'archevêque, le simple prêtre, ont une égale autorité, par l'institution de J. C. même, pour la juridiction ; & ce que l'un a de plus que l'autre, vient de la concession de l'empereur, qui peut la révoquer. 5° Le pape ni toute l'Eglise ensemble, ne peut punir personne, quelque méchant qu'il soit, de peine coactive, si l'empereur ne lui en donne l'autorité. Le pape condamna ces cinq articles comme hérétiques, & *Marsile* comme hérésiarque. *Fleury* remarque, que la condamnation du dernier article tend à la confusion des deux puissances, la spirituelle & la temporelle. Les peines coactives appartiennent à la puissance temporelle, que J. C. n'a point donnée à son Eglise. Mais il faut prendre garde, qu'en voulant trop resserrer le pouvoir des pontifes, on ne contribue à la détruire. *Marsile* avoit aussi exercé la médecine.

II. MARSILE DE INGHEN, ainsi nommé du lieu de sa naissance, qui est un bourg dans le duché de Gueldres, fut chanoine & trésorier de Saint-André de Cologne, & fondateur du college d'Heidelberg. Il mourut dans cette ville en 1394, après avoir mené une vie extrêmement pénitente. On a de lui des *Commentaires* sur le *Maître des Sentences*, imprimés à Strasbourg en 1501, in-fol.

MARSILE FICIN, *Voy* FICIN.. & MARCILE.

MARSILLAC, *Voyez* ROCHEFOUCAULT, n° III.

MARSIN, *Voyez* MARCHIN.

MARSOLLIER (Jacques) né à Paris en 1647, d'une bonne famille de robe, prit l'habit de chanoine régulier de Sainte-Genevieve. Il fut envoyé à Usez pour rétablir le bon ordre dans le chapitre de cette ville, pour lors régulier. *Marsollier* s'y fixa, & en fut ensuite prévôt : dignité dont il se démit en faveur de l'abbé *Poncet*, depuis évêque d'Angers. On travailloit alors à séculariser la cathédrale d'Usez ; mais cette affaire n'ayant pas été terminée dans ce temps-là, *Marsollier* fut fait archidiacre. Il mourut dans cette ville le 30 Août 1724, à 78 ans, après avoir publié plusieurs Histoires qu'on lit encore avec plaisir. Son style est, en général, assez vif & assez coulant. Quoiqu'il emploie quelquefois des expressions très-familieres & même basses, il est pourtant facile de sentir qu'il cherche l'ornement. Il y a un air trop oratoire dans la plupart de ses discours : extrêmement long dans ses récits, il ne les finit qu'à regret, & y mêle souvent des circonstances minutieuses. Ses digressions sont trop fréquentes & trop prolixes. Ses portraits ont une espece d'uniformité ennuyeuse, & plus de vérité que de finesse. Il a encore le défaut d'annoncer fréquemment ce qu'il doit dire dans la suite de son Histoire ; & ces annonces in-

terrompent la narration, & enlevent le plaisir de la surprise. On a de lui : I. L'*Histoire du Cardinal* XIMENÈS, 1693, deux vol. in-12, & réimprimée plusieurs fois depuis. Ce qu'on peut y critiquer, c'est que l'auteur s'attache trop à l'homme public, & ne parle pas assez de l'homme privé. Quoique la guerre des Maures soit un épisode intéressant, le récit en est trop long, & *Ximenès* n'y avoit pas eu assez de part pour occuper si long-temps la plume de l'historien : (*Voyez* FLECHIER.) II. *Histoire de* HENRI *VII*, roi d'Angleterre, réimprimée en 1727, en 2 vol. in-12. C'est, suivant quelques critiques, le chef-d'œuvre de l'auteur. III. *Histoire de l'Inquisition & de son origine*, in-12, 1693. Cet ouvrage, curieux & assez bien traité, & dans lequel l'auteur parle assez librement, a été reproduit depuis quelques années à Paris, avec des augmentations, en 2 vol. in-12. IV. *La Vie de S.* FRANÇOIS *de Sales*, en 2 vol. in-12. Elle a été réimprimée plusieurs fois, & traduite en italien par l'abbé *Salvini*. V. *La Vie de Madame* DE CHANTAL, 2 vol. in-12. VI. *La Vie de Dom* RANCÉ, *Abbé & Réformateur de la Trappe*, 1703, 2 vol. in-12. La vérité n'a pas toujours conduit sa plume, comme Dom *Gervaise* le prouve dans un *Jugement critique*, &c., imprimé à Troyes en 1744, in-12 : (*Voyez* II. GERVAISE.) La conduite de l'abbé *Marsollier* est peinte d'une maniere peu avantageuse dans la préface de cet ouvrage. Mais, comme D. *Gervaise* étoit fort satirique, il ne faut pas prendre à la lettre tout ce qu'il dit. Nous nous contenterons de rapporter le parallele que les Journalistes de *Trévoux* firent de la Vie de l'abbé de *Rancé* par *Marsollier*, avec celle que M. *de Maupeou* avoit donnée peu de temps auparavant. » L'un » & l'autre auteur, (disent-ils,) a » suivi son caractere. M. *Marsollier* paroît plus historien ; & M. » *de Maupeou* plus orateur. Celui- » ci prêche la vie de M. de la » *Trappe*, & celui-là la raconte. » L'un insiste sur tous les repro- » ches qu'on a faits au vertueux » abbé ; l'autre les dissimule ou » les enveloppe. M. *Marsollier* a » beaucoup de politesse : M. *de* » *Maupeou* beaucoup de franchise. » Celui-ci prend feu pour son an- » cien ami ; & celui-là narre de » sang froid & sans émotion «. VII. *Entretiens sur plusieurs devoirs de la Vie civile*, in-12, 1715. Sa morale est verbeuse. Le fond de quelques-uns de ces Entretiens est tiré d'*Erasme*, qui lui avoit servi de modele. VIII. L'*Histoire de* Henri *de la* TOUR-*d'Auvergne*, *Duc de Bouillon*, en trois vol. in-12 ; peu estimée. IX. Une *Apologie d'*ERASME, in-12, qui souffrit quelques contradictions. L'auteur entreprend d'y prouver la catholicité d'*Erasme*, non par des raisonnemens recherchés, mais par des faits & par des passages tirés de ses ouvrages. *Bellarmin*, *Possevin*, *Salmeron* ne vouloient pas qu'on plaçât le théologien de Roterdam parmi les enfans de l'Eglise. Mais la profession qu'il fit toujours de la religion catholique, les disputes qu'il soutint pour elle contre les Protestans, les éloges que lui donnerent les évêques, les cardinaux & les papes même, doivent tempérer (selon le P. *Berthier*) le jugement désavantageux qu'on seroit quelquefois tenté de porter de lui. C'étoit une tête remplie de problêmes, d'argumens *pour* & *contre* les diverses matieres de controverse. Il raisonna quelquefois en homme indécis, en

docteur qui ménage tous les sentimens. Mais quand il défendit la doctrine de l'Eglise contre *Luther*, il s'expliqua en théologien très-orthodoxe. X. *Histoire de l'origine des Dixmes & autres biens temporels de l'Eglise*, Paris, 1689, in-12. C'est le moins commun & le plus curieux de tous les ouvrages de *Marsollier*.

I. MARSY, *Voyez* MARCY.

II. MARSY, (François-Marie de) né à Paris, entra de bonne heure chez les Jésuites, où il cultiva avec fruit le goût qu'il avoit pour la littérature. A peine avoit-il 20 ans, qu'il donna au public de petits *Poëmes* latins, qui lui firent un nom dans les colleges de la Société. Obligé de quitter l'habit de Jésuite, il n'abandonna pas la carriere des lettres; mais s'il se fit estimer par quelques ouvrages utiles, il se couvrit d'opprobre par son *Analyse de Bayle*, qu'il publia en 1754, en 4 vol. in-12, & qu'on a depuis réimprimée en Hollande avec une suite de 4 autres vol. Cette compilation des ordures & des impiétés répandues dans les ouvrages du philosophe Protestant, fut proscrite par le parlement de Paris, & l'auteur enfermé à la Bastille. Dès qu'il eut obtenu sa liberté, il continua l'*Histoire Moderne*, dont il avoit déja publié plusieurs volumes. Il travailloit au 12e lorsqu'une mort précipitée l'enleva, en Décembre 1763. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui: I. L'*Histoire de Marie Stuart*, 1742, 3 vol. in-12. M. *Fréron* travailla avec lui à cet ouvrage élégant, & qui est en général exact & impartial. II. *Mémoires de Melvill*, *traduits de l'Anglois*, 1745, 3 vol. in-12. (*Voyez* MELVILL.) Cette traduction paroît faite avec soin. III. *Dictionnaire abrégé de Peinture & d'Architecture*, deux vol. in-12, assez bien fait. IV. *Le Rabelais Moderne*, ou *les Œuvres de Rabelais*, *mises à la portée de la plupart des lecteurs*, 1752, 8 vol. in-12. Dès que l'abbé *de Marsy* vouloit réformer *Rabelais*, il ne falloit pas tant de volumes pour des turlupinades. Toutes ses corrections consistent à avoir abrégé ou supprimé les endroits obscurs de son auteur. Il a aussi ajouté quelques mots plus intelligibles dans le texte, & corrigé un peu l'orthographe. Ce qu'il auroit fallu changer ou adoucir, étoient les obscénités, les allusions indécentes; mais l'abréviateur de *Bayle* ne vouloit pas faire de pareils sacrifices. Quel dommage (dit *Clément* de Geneve) qu'un éleve de *Virgile* ait été chercher quelques pailletes d'or dans ce tas d'ordures! V. *Le Prince* traduit de *Fra-Paolo*, 1751, in-12. VI. L'*Histoire Moderne*, pour servir de suite à l'*Histoire Ancienne* de M. *Rollin*, en 26 vol. in-12. Cette Histoire est écrite avec ordre, mais avec peu d'élégance. Le continuateur de l'abbé *de Marsy* s'est quelquefois écarté de son plan. Il écrit avec moins de précision; mais ses recherches, sur-tout dans ce qui regarde la Russie & l'Amérique, sont plus approfondies. Au reste, le livre de l'abbé *de Marsy* est moins une Histoire, qu'une description géographique & historique. VII. PICTURA, 1736, in-12. M. *Clément* de Dijon, qui a comparé ce Poëme à celui de *Dufresnoy*, donne la préférence à celui-ci. » L'abbé *de Marsy*, (dit ce » judicieux critique) a su rendre » la lecture moins difficile, en » écartant les préceptes qui tien» nent à l'art mécanique de la » peinture. Otez-en deux ou trois » endroits qui regardent particu» liérement cet art, le reste peut

» s'appliquer également à la poésie. Il a fait une galerie de tableaux ; mais il n'a pas fait de » Poëme proprement. Aussi l'*Art* » *de peindre* de *Dufresnoi*, malgré » sa sécheresse, est-il un ouvrage » plus original, plus dans le genre » de la poésie didactique. Son style » est aussi plus convenable à ce » genre. Il manque quelquefois » de grace & de souplesse ; mais il » est sain, précis, sobrement poétique ; il fait penser. Celui de » l'abbé *de Marsy* est chargé d'ornemens ambitieux. Son élégance » est trop pompeuse ; ses fleurs » trop recherchées ; il ne vous » laisse guere que des mots dans » la tête. Le style de *Dufresnoy* » est à lui : il s'est formé sur *Lucrece* & sur *Horace* ; mais il ne » les met pas à contribution. L'abbé » *de Marsy* a le style de tous les » poëtes latins de college ; ce sont » des membres pris çà & là dans » *Virgile*, dans *Ovide* : voilà pourquoi il a préféré les descriptions » & les tableaux, au raisonnement » & à la critique. Avec les secours » des anciens poëtes, il est facile » de faire des images dans leur » langue ; mais, pour raisonner » & pour donner des leçons de » goût, il faut se renfermer plus » en soi-même, & tirer davantage » de son propre fonds ; puisqu'il » n'y a qu'*Horace* qui ait écrit en » vers sur ces matieres, & qu'il » n'est pas facile de prendre la » maniere simple & aisée d'*Horace*. » Le Poëme de l'abbé *de Marsy* » ne peut donc plaire qu'aux » jeunes gens, qui font comme » lui des vers, sans songer dans » quel genre ils travaillent ; qui » courent après les tirades, mais » qui ne recherchent point l'ensemble d'un ouvrage ; qui effleurent tout, & n'ont rien à eux. » Si le Poëme de *Dufresnoy* est » lu de peu de gens, au moins » sera-t-il étudié avec fruit de ce » petit nombre d'artistes & de » connoisseurs : il leur laissera » dans l'esprit des réflexions utiles. » Mais le Poëme de l'abbé *de* » *Marsy* ne sera goûté que par » des lecteurs très-superficiels, & » ne peut être utile à personne. » Si vous voulez entrer un peu » dans le détail de son Poëme, » vous verrez qu'il n'a pas de » marche à lui ; point d'idées neuves, rien qui lui appartienne » & qui lui soit propre «. Cette critique est motivée ; mais elle a paru sévere à plusieurs égards ; & si les peintres étudient avec plus de fruit le Poëme de *Dufresnoy*, les amateurs des Muses latines lisent avec plus de plaisir celui de l'abbé *de Marsy*, dont plusieurs tableaux sont d'un coloris brillant & respirent les graces. On a encore de cet ex-Jésuite un *Poëme* latin *sur la Tragédie*.

MARSYAS, né en Phrygie, excelloit à jouer de la flûte ; il mit le premier en chant les *Hymnes* consacrées aux Dieux. Etant arrivé à Nysa avec *Cybele*, dont il étoit aimé, il osa disputer à *Apollon* le prix de l'harmonie. Son orgueil lui fut fatale, & faillit l'être aussi à son frere *Babys*. En vain il déploya toutes les ressources de son art à emboucher son instrument. *Apollon*, ayant marié avec grace sa voix mélodieuse aux sons de sa lyre, enleva tous les suffrages, hormis celui de MIDAS : (*Voyez* ce mot.) Le vainqueur indigné fit attacher ce rival téméraire à un chêne, où il fut écorché vif. Le dieu le changea ensuite en un fleuve de Phrygie, qui porte le nom de *Marsyas*, selon la Fable.

MARTEL, *V*. CHARLES, n° XXI.

I. MARTEL, (François) chirurgien de *Henri IV* vers l'an 1590,

Il étoit à sa suite dans les guerres du Dauphiné, de Savoie, du Languedoc & de Normandie. Il sauva la vie de ce prince à la Mothe-Frelon. *Henri* avoit secouru une place de son parti, appelée la Ganache, que ses ennemis assiégeoient. Il essuya tant de fatigues, que le soir il eut une forte douleur de côté, accompagnée d'une fievre violente, qui rendoient sa respiration difficile. *Martel* sut le saigner à propos, & le 7e jour il n'avoit plus de fievre. Cette guérison lui attira la confiance de *Henri IV*, dont il devint le premier chirurgien. *François Martel* est auteur de l'*Apologie pour les Chirurgiens, contre ceux qui publient qu'ils ne doivent se mêler de remettre les os rompus & démis*. Dans cet ouvrage il rapporte plusieurs guérisons qu'il avoit faites à la cour, sous les yeux des médecins & chirurgiens que le roi avoit nommés pour examiner son habileté. Il a encore écrit des *Paradoxes sur la pratique de Chirurgie*, où l'on trouve beaucoup de choses que les chirurgiens modernes ont introduites dans leur art, comme les pansemens à froid, l'abus des sutures, les bandages; &c. Ses *Œuvres* sont imprimées avec la *Chirurgie de Philippe de Flasselle*, médecin, à Paris, chez *P. Trichard*, in-12, 1635.

II. MARTEL, (Gabriel) Jésuite, né au Puy en Velay le 14 Avril 1680, remplit avec succès les différens emplois de sa compagnie, jusqu'à sa mort, arrivée le 14 Février 1656. Il est connu par un ouvrage intitulé : *Le Chrétien dirigé dans les exercices d'une Retraite spirituelle*, 2 vol. in-12. Ce livre a été réimprimé en 1764, avec des augmentations considérables. On a encore de lui : *Exercice de la préparation à la Mort*, 1725, in-12.

MARTELIERE, (Pierre de la) célebre avocat au parlement de Paris, & ensuite conseiller-d'état, étoit fils du lieutenant-général au bailliage du Perche, & mourut en 1631. Il eut une grande réputation dans le barreau, & y parut avec éclat, sur-tout dans la cause de l'université de Paris contre les Jésuites qui sollicitoient leur rétablissement. Après ce que les *Pasquier* & les *Arnauld* avoient dit contre la Société, il sembloit que la satire devoit être épuisée; mais *la Marteliere* montra qu'ils avoient été réservés. Il appelle les Jésuites *Faux*, *Ambitieux*, *Politiques*, *Vindicatifs*, *Assassins des Rois*, *Corrupteurs de la Morale*; *Perturbateurs des Etats de Venise*, *d'Angleterre*, *de Suisse*, *de Hongrie*, *de Transilvanie*, *de Pologne*, *de l'Univers entier*. Il les peint tous comme des *Châtel* & des *Barriere*, portant le flambeau de la discorde depuis trente ans dans la France, & y allumant un feu qui ne devoit jamais s'éteindre. Son *Plaidoyer*, extrêmement applaudi au barreau, le fut également à l'impression, lorsqu'il vit le jour, en 1612, in-4°. On le mit à côté des Philippiques de *Démosthenes* & des Catilinaires de *Cicéron*; mais il n'est comparable aux ouvrages de ces grands hommes que pour l'emportement. C'est un amas de toutes les figures de la rhétorique, rassemblées sans beaucoup de choix; avec tous les traits de l'Histoire ancienne & moderne que sa mémoire put lui fournir. Les accusations qu'il intente contre les Jésuites, sont pour la plupart sans preuves; &, eût-il été en état de les prouver, son esprit de satire & de déclamation lui auroit fait perdre toute confiance.

I. MARTELLI, (Louis) poëte Italien, né à Florence vers 1500,

mort à Salerne dans le royaume de Naples en 1527, âgé de 28 ans, fit des vers sérieux & bouffons. Les premiers furent imprimés à Florence, 1548, in-8°. Les autres se trouvent dans le 2e tome des *Poésies à la Berniesque*. Cet auteur fut compté parmi les princes du théâtre Italien. Sa Tragédie de *Tullia* est fameuse parmi ses compatriotes. On la trouve dans le Recueil de ses vers, de l'édition de Florence. *Vincent* MARTELLI, son frere, se fit aussi connoître par le talent de la versification. En 1607 on publia à Florence, in-8°, le recueil de ses *Lettres* & de ses *Poësies* Italiennes.

II. MARTELLI, (Hugolin) de Florence, fut amené en France par la reine *Catherine de Médicis*, & nommé, en 1672, évêque de Glandeves. On a de lui : I. *De anni integrâ in integrum restitutione*, Florence, 1578. II. *Sacrorum temporum assertio*. III. *La Chiare del Calendario Gregoriano*.

III. MARTELLI, *ou* MARTELLO, (Pierre-Jacques) secrétaire du sénat de Bologne & professeur en belles-lettres dans l'univerté de cette ville au XVIIe siécle, a écrit en vers & en prose avec un très-grand succès. Ses *Versi e Prose* ont été recueillis en 7 vol. in-8°, & imprimés à Rome en 1729. Ce recueil renferme diverses *Tragédies*, qui furent jouées avec applaudissement, & quelques Romans. *Martelli* est placé par le marquis *Maffei* dans la classe des meilleurs poëtes Italiens. M. *Marin* a donné, dans sa *Fleur d'Agathon*, une traduction ou imitation d'une petite Pastorale, insérée dans l'*Euripide lacerato* de *Martelli*.

MARTENNE, (Edmond) Bénédictin de Saint-Maur, né en 1654, à Saint-Jean-de-Losne au diocèse de Langres, se signala dans sa congrégation par des vertus éminentes & par des recherches laborieuses. La vaste étendue de ses connoissances n'ôta rien à la simplicité de ses mœurs, & son amour pour l'étude ne ralentit point son assiduité aux offices & aux autres exercices claustraux. Une attaque subite d'apoplexie l'enleva à la république des lettres le 20 Juin 1739, à 85 ans. La recherche des monumens ecclésiastiques, avoit été l'objet de presque toutes ses études. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, aussi savans qu'exacts. Les principaux sont : I. Un *Commentaire* latin sur la *Regle de Saint-Benoît*, in-4°, Paris, 1690. C'est une compilation, mais elle est bien faite ; & c'est en partie dans ce livre que D. *Calmet* a puisé le sien sur la même matiere. Dom *Martenne* a inséré dans le corps de l'ouvrage plusieurs savantes Dissertations, sur l'usage de la volaille, sur la juste mesure de l'*Hémine*, sur le travail des mains, sur les études monastiques. Il y réfute le réformateur de la Trappe. II. Un Traité *De antiquis Monachorum ritibus*, 2 vol. in-4°, à Lyon, 1690 ; & 1738, in-fol. Quoique ce livre paroisse se borner aux usages monastiques, on y trouve une infinité de choses qui peuvent servir à l'intelligence des anciens historiens ecclésiastiques, & mêmes des historiens profanes. III. Un autre *Traité sur les anciens Rits Ecclésiastiques touchant les Sacremens*, en latin, 3 vol. in-4°, Reims, 1700 & 1701. Il y a un tome VIe, publié en 1706 ; & le tout fut réimprimé à Milan en 1736, 3 vol. in-fol. Ce livre ne se borne pas au détail & à l'histoire des cérémonies observées dans les Sacremens. Les théologiens y se-

sont encore avec plaisir plusieurs éclaircissemens relatifs au dogme, & qui servent à l'établir & à le défendre. IV. Un *Traité* latin *sur la discipline de l'Eglise dans la célébration des Offices divins*, Lyon, 1706, in-4°. V. Un *Recueil d'Ecrivains & de Monumens Ecclésiastiques*, qui peut servir de continuation au Spicilege du P. *d'Achery*. Il parut en 1717 sous ce titre: *Thesaurus novus Anecdotorum*, 5 vol. in-fol. VI. *Voyages Littéraires*, Paris, 1717 & 1724, en 2 vol. in-4°. VII. *Veterum Scriptorum... amplissima Collectio*, Paris, 9 vol. in-fol., &c. Tous ses ouvrages sont des trésors d'érudition. L'auteur y ramasse avec beaucoup de soin tout ce que des recherches laborieuses & une lecture immense ont pu lui procurer; mais il se borne à recueillir, & il ne se pique pas d'orner ce qu'il écrit. Il a laissé en manuscrit des *Mémoires* pour servir à l'Histoire de sa congrégation; & il avoit publié, en 1697, in-8°, la *Vie de D. Claude Martin*, son confrere, où il entre dans des détails qu'on pourroit trouver puériles. Il y a cependant quelques particularités curieuses sur l'édition de *S. Augustin*.

MARTENS, *Voyez* MARTIN, n° IX.

MARTHE, sœur de *Lazare* & de *Marie*. C'étoit elle qui recevoit ordinairement N. S. *Jesus-Christ* dans son château de Béthanie. Un jour qu'elle se donnoit bien de la peine pour préparer à manger, elle fut jalouse de ce que sa sœur étoit aux pieds de N. S. & n'étoit occupée qu'à l'écouter, au lieu de la seconder dans son travail. *Marthe* s'en plaignit au Sauveur, qui lui répondit » qu'elle » avoit tort de s'inquiéter; que » *Marie* avoit choisi la meilleure » part «. Les anciens auteurs Grecs & Latins ont toujours cru qu'elle mourut à Jérusalem avec son frere & sa sœur, & qu'ils y furent enterrés. Ce n'est qu'au xe siecle qu'on imagina le roman de leur arrivée en Provence. On prétendit qu'après la mort de JESUS, *Marthe*, *Marie* & *Lazare* furent exposés dans un vaisseau sans voiles, qui aborda heureusement à Marseille dont *Lazare* fut évêque; que *Marthe* se retira près du Rhône, dans un lieu où est présentement la ville de Tarascon; & qu'enfin *Magdelene*, que l'on confondoit avec *Marie*, passa le reste de ses jours dans un désert, appelé aujourd'hui *Sainte-Baume*. Mais rien n'est plus apocryphe. Il n'est plus permis de le croire, qu'à ceux qui gardent les prétendues reliques de la *Magdelene*.

MARTHE, (Scevole de Sainte-) *Voyez* SAINTE-MARTHE.

I. MARTIA, fille de *Caton l'Ancien*, étoit une dame très-vertueuse. Quelqu'un lui demandoit un jour, pourquoi étant veuve & jeune, elle ne se remarioit pas? *C'est*, dit-elle, *parce que je ne trouve point d'homme qui m'aime plus que mon bien*.

II. MARTIA, étoit femme de *Caton* d'Utique qui la céda à *Hortensius*; quoiqu'il en eût plusieurs enfans, & la reprit après la mort de son ami, qui arriva vers le commencement de la guerre civile. Les ennemis de *Caton* lui reprocherent d'avoir renvoyé sa femme pauvre & sans bien, pour la reprendre lorsqu'elle seroit enrichie par le testament de son second mari.

III. MARTIA, dame Romaine, femme d'un certain *Fulvius* favori d'*Auguste*. Son mari étant venu lui dire qu'il avoit encouru la disgrace de l'empereur, pour avoir laissé transpirer un secret important, &

qu'il étoit résolu de se donner la mort: *Tu as raison*, (lui répondit-elle,) *puisqu'ayant éprouvé souvent l'intempérance de ma langue, tu t'es confié à moi; mais je dois mourir la premiere*: & à l'instant même elle se poignarda. Les femmes de nos jours seroient à coup sûr plus discretes, si elles étoient obligées de racheter leur indiscrétion au même prix que fit *Martia*.

MARTIA, *Voyez* COMMODE.

I. MARTIAL, (Marc-Valere) de Biblis, aujourd'hui Bubiera, dans le royaume d'Aragon en Espagne, vint à Rome à l'âge de 20 ans, & y eut tout le succès qu'un esprit satirique peut avoir dans une grande ville, livrée à l'oisiveté & à la malignité. Il y demeura 35 ans sous le regne de *Galba* & des empereurs suivans, qui lui donnerent des marques d'amitié & d'estime. *Domitien* le créa tribun; *Martial* fit un Dieu de cet empereur pendant sa vie, & le traita comme un monstre après sa mort. On trouve une de ses épigrammes dans les notes d'un ancien interprete de *Juvénal*, où il efface d'un trait de plume tout ce qu'il en avoit dit de bien:

Flavia gens quantùm tibi tertius abstulit hæres,
Pænè fuit tanti non habuisse duos.

Trajan, ennemi des satiriques, ne lui ayant pas témoigné les mêmes bontés, il se retira dans son pays. Passant de Rome, le centre des arts, à une petite ville sans goût & sans genie, il n'y trouva que de l'ennui, des jaloux & des censeurs. *Pline le Jeune* qu'il avoit célébré dans ses vers, lui donna une somme d'argent lorsqu'il quitta la capitale de l'empire. *Martial* avoit besoin de ce secours; il étoit peu riche. Ce poëte mourut vers l'an 100 de J. C. Il est principalement connu par ses *Epigrammes*, dont il a dit lui-même avec raison:

Sunt bona, sunt quædam mediocria,
sunt mala plura.

Par un faux goût, suite de la décadence des belles-lettres, il chercha dans le contraste des mots de quoi faire une pointe. Cette chute à laquelle on ne s'attend pas, & qui présente un sens double à l'esprit, fait toute la finesse de ses saillies. Quelques anciens l'ont appelé un *Sophisme agréable*, & nos gens de goût modernes lui ont donné le nom de *Jeux de mots*. C'est l'ornement de la plupart de ses Epigrammes. [*Voy.* FANNIUS... TYRON... SILLIUS.] On en trouve quelques-unes, mais en plus petit nombre, pleines de graces & d'esprit, & assaisonnées d'un sel véritablement attique. L'auteur n'y respecte pas toujours la pudeur, & en peignant des mœurs vicieuses, il peut enseigner le vice aux jeunes gens. M. *Fréron* a fait un parallele de ce poëte avec *Catulle*, dont le lecteur nous saura gré d'avoir orné cet article. » *MARTIAL*, » (dit ce critique) se sert, avec une » affectation continue, de mots extraordinaires & recherchés. Il » faut plus d'étude & de mystere » pour l'entendre lui seul, que » pour expliquer tous les poëtes » du siecle d'*Auguste*. *CATULLE* excelle dans le même genre (*Epigramme*:) il a du sentiment, de » la finesse, de l'aménité. Son ouvrage n'est pas considérable; » mais il est exquis, élégant, varié: c'est la nature qui lui dicte » des vers; il a de l'ame & du » goût. *MARTIAL* n'a que de l'esprit » & de l'art. En un mot, *MARTIAL* » seroit peut-être plus admiré » dans notre siecle, ou régne le bel » esprit; *CATULLE* auroit été plus » applaudi sous *Louis XIV*, où

» régnoit le génie «. [*Voyez* NAVAGERO.] Les meilleures éditions des XIV livres d'*Epigrammes* de *Martial*, sont: Celle de Venise par *Vendelin* de Spire, 1470, in-folio; celle *cum notis Variorum*, Leyde, 1670, in-8°; celle *ad usum Delphini*, 1680, in-4°; celle d'Amsterdam, 1701, in-8°. L'abbé *le Mascrier* en donna une élégante en 1754, in-12, 2 vol., chez *Coustelier*, avec plusieurs corrections. On attribue divers ouvrages à *Martial*, qui ne sont pas de lui. L'abbé *de Marolles* a traduit ses *Epigrammes* en 2 vol. in-8°; & comme il a rendu cet auteur fort platement, *Ménage* appeloit cette version, des *Epigrammes contre Martial*.. *Voyez* PONÇOL.

II. MARTIAL, (S.) évêque & apôtre de Limoges sous l'empire de *Dece*, est plus connu par la tradition que par les anciens historiens. On lui attribue deux *Epîtres*, qui ne sont pas de lui.

III. MARTIAL D'AUVERGNE, (c'étoit son nom de famille) fut procureur au parlement & notaire au châtelet de Paris sa patrie. Il mourut en 1508, regardé comme un des hommes les plus aimables & des esprits les plus faciles de son siecle. Ses ouvrages sont: I. Les *Arrêts d'Amour*; les poëtes Provençaux lui en avoient fourni le modele. Ce sont des pieces badines, assez ingénieuses, dont le principal mérite est une grande naïveté. *Benoît de Court*, savant jurisconsulte, a commenté fort sérieusement ces badinages. Il étale une très-grande érudition dans son Commentaire, où il développe fort bien plusieurs questions du droit civil, que l'on ne feroit pas tenté d'y aller chercher. Cependant quelques-uns des arrêts de *Martial d'Auvergne* auroient, aux oracles du barreau, de quoi parler longuement. Son trentieme arrêt, par exemple, est de ce nombre. Il est ainsi intitulé: « Un ami se plaint de ce que, „ pour servir à sa dame, il a tout „ despendu; laquelle, depuis, n'a „ tenu compte de lui: concluant à „ ce qu'elle fût condamnée à l'en- „ tretenir comme devant «. Ce *Commentaire*, avec les *Arrêts*, fut imprimé chez *Gryphe*, à Lyon, in-4°, 1533; in-8°, à Rouen, 1587; & en Hollande, 1731, in-12. Ces Arrêts, au nombre de 53, sont écrits en prose, au commencement près qui est en vers, ainsi que la fin. Voici un échantillon de sa poésie:

Environ la fin de Septembre
Que faillent violettes & flours,
Je me trouvai en la grand'chambre
Du noble parlement d'Amours.

. . . .

Plusieurs amant & amoureux
Illec vinrent de divers lieux,
Qui lesdits Arrêts écoutoient,
Dont leurs cœurs étoient tant ravis
Qu'ils ne savoient où ils étoient.
Les uns de paour serroient leurs dents;
Les autres, émus & ardens,
Tremblans comme la feuille en l'arbre.
Nul n'est si sage, ne parfait,
Que, quand il oit son jugement,
Il ne soit à moitié deffait
Et troublé à l'entendement.

II. Un *Poëme historique* de *Charles VII*, en 6 ou 7000 vers de différentes mesures, sous le titre de *Vigiles de la mort du Roi*, &c., Paris, 1493, in-fol. L'auteur lui a donné la forme de l'Office de l'Eglise, que l'on nomme *Vigiles*. Au lieu de Pseaumes, ce sont des récits historiques, dans lesquels le poëte raconte les malheurs & les glorieux exploits de son héros. Les Leçons sont des complaintes sur la mort du roi. Le cœur du poëte parle dans tous ses récits avec beaucoup de naïveté. Il seme sur

sa route des portraits fidelles, mais grossiers ; des peintures énergiques, mais basses, de tous les états qu'il passe en revue ; des maximes solides, qui respirent l'amour de la vertu & la haine du vice. Il y a de l'invention & du jugement dans le poëme, mais peu d'exactitude dans la versification. III. *L'Amant rendu Cordelier de l'Observance d'Amour*, Poëme de 234 strophes, in-16. C'est un tableau des extravagances où jette la passion de l'amour. La scene se passe dans un couvent de Cordeliers, où l'auteur est transporté en songe. IV. *Dévotes Louanges à la Vierge Marie*, in-8° : Poëme historique de la vie de la *Ste. Vierge*, rempli de fables pieuses que le peuple adoptoit alors, & qui n'est qu'une légende mal versifiée. Les *Poésies* de *Martial d'Auvergne* ont été réimprimées à Paris chez *Coustellier*, en deux volumes in-8°, 1724.

MARTIANAY, (Jean) né à Saint-Sever-Cap, au diocese d'Aires, en 1647, entra dans la congrégation de Saint-Maur. Il s'y distingua par son application à l'étude du Grec & de l'Hébreu ; il s'attacha sur-tout à la critique de l'Ecriture-sainte, & ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée à Saint-Germain-des-prés, le 16 Juil. 1717, à 70 ans. Quoiqu'occupé à repousser les traits des critiques qu'il s'étoit faits, & tourmenté de la pierre, il ne laissa pas d'écrire beaucoup. Il possédoit l'Ecriture-sainte dans la perfection. Sa conversation étoit honnête, & la douceur étoit peinte sur sa figure. Il n'en étoit pas moins mordant ; & „ il reprenoit les autres „ avec une liberté qui n'étoit pas „ toujours réglée par la discrétion, „ n'épargnant pas même ses confreres les plus respectables. On „ peut voir comment il les traite „ dans ses Prolégomenes sur la „ Bibliotheque divine de *S. Jérôme*". (*Hist. littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, page 383.) Quelques savans ne furent pas en reste avec lui. *Richard Simon* le railla assez platement sur le surnom de *Dom* & sur son nom de *Martianay*, dérivé de *Martin* : nom qu'on donne quelquefois aux ânes :

Cùm voco te Domnum, noli tibi, Marce, placere ;
Sic asinum semper, Domne, saluto meum.

On a de D. *Martianay* : I. Une nouvelle édition de *S. Jérôme* avec le P. *Pouget*, en 5 vol. in-fol., dont le premier parut en 1693, & le dernier en 1706. Cette édition offre des Prolégomenes savans ; mais elle n'est ni aussi méthodique, ni aussi bien exécutée que celle de plusieurs autres Peres données par quelques-uns de ses confreres. Elle eut divers censeurs parmi les Protestans & parmi les Catholiques. *Simon* & *le Clerc* la critiquerent avec vivacité, & souvent avec justesse. On lui reprocha principalement de n'avoir pas orné son texte de notes grammaticales & théologiques, & d'avoir distribué dans un ordre embarrassant les *Lettres* de *S. Jérôme*, qu'il mêla tantôt avec ses Commentaires, tantôt avec ses ouvrages polémiques. Le style de ses Préfaces, de ses Prolégomenes & de ses Notes n'est pas assez naturel. Il y fait des applications forcées & même indécentes de l'Ecriture-sainte. Il dit, en parlant d'une de ses maladies qui l'avoit réduit à l'extrémité, que le Seigneur avoit semblé lui dire, comme au *Lazare* : MARTIANE, VENI FORAS..... De telles applications ne peuvent partir que d'une imagination ardente : celle du P. *Martianay* l'étoit. Il sembloit, (dit Dom *de la Viéville*, dans sa *Bibliotheque des Auteurs de la Congrégation de Saint*

Maur) avoir hérité du zele qu'avoit *S. Jérôme* pour la religion, de sa vivacité à défendre ses sentimens, & du mépris qu'il témoignoit pour ceux qui ne les adoptoient pas. II. *La Vie de S. Jérôme*, 1706, in-4°. L'auteur l'a tirée des propres écrits du Saint; aussi est-elle un tableau assez fidelle. » En la lisant, (disent „ les Journalistes de *Trévoux*,) on „ a le plaisir de voir que c'est *S.* „ *Jérôme* lui-même qui fait le récit „ de sa vie. Car ce qu'il en a mar- „ qué en différens endroits de ses „ ouvrages, est ici rapporté & placé „ si à propos, qu'il semble que le „ P. *Martianay* lui a laissé toute „ la narration, & ne lui a prêté „ que l'ordre & l'arrangement ". Il tâche de justifier ce Pere de l'Eglise du reproche d'avoir été trop vif & trop caustique, & il donne un précis exact de sa doctrine. III. Deux *Ecrits* en françois, 1689 & 1693, deux vol. in-12, dans lesquels il défend contre le P. *Pezron*, Bernardin, l'autorité de la chronologie du texte hébreu de la Bible. Ils sont savans, mais mal écrits. [*Voy.* PEZRON.] IV. *Vie de Magdeleine du Saint-Sacrement*, Carmélite, 1714, in-12. V. Un *Commentaire* manuscrit sur l'Ecriture-sainte. Ce savant auteur se proposoit d'y expliquer le texte sacré par lui-même; mais il n'eut pas le temps d'achever cet ouvrage utile.

MARTIEN, *Voyez* MARCIEN.

MARTIGNAC, (Etienne Algai, sieur de) commença, vers l'an 1620, à donner en françois diverses *Traductions* en prose de quelques poëtes latins. Elles sont meilleures que celles qu'on avoit publiées avant lui sur les mêmes auteurs; mais elles sont fort au-dessous de celles qui ont vu le jour après lui. Il a traduit: I. Les trois *Comédies* de *Térence*, auxquelles les Solitaires de Port-Royal n'avoient pas voulu toucher. II. *Horace*. III. *Perse* & *Juvenal*. IV. *Virgile*. V. *Ovide* tout entier, en 9 vol. in-12. Ces versions sont en général fidelles, exactes & claires; mais elles manquent d'élégance & de correction. L'auteur a soin, dans ses notes, de faire accorder l'ancienne géographie avec la moderne. On a aussi de lui une *Traduction de l'Imitation de Jesus-Christ*. Il avoit commencé celle de la *Bible*. Son dernier ouvrage fut la *Vie des Archevêques & derniers Evêques de Paris, du XVIIe siecle*, in-4°. Ce laborieux écrivain mourut en 1698, âgé de 70 ans. *Martignac* avoit été l'un des confidens de *Jean-Baptiste Gaston*, duc d'Orléans; & ce fut lui qui rédigea les *Mémoires* in-12 de ce prince, qui s'étendent depuis 1608, jusqu'à la fin de Janvier 1636.

I. MARTIN, (S.) né vers 316 à Sabarie dans la Pannonie, [à présent *Stain* dans la basse Hongrie] d'un tribun militaire, fut forcé de porter les armes, quoiqu'il eût beaucoup de goût pour la solitude. Il donna l'exemple de toutes les vertus, dans une profession qui est ordinairement l'asile des vices. Il coupa son habit en deux, pour couvrir un pauvre qu'il rencontra à la porte d'Amiens. On prétend que JESUS-CHRIST se montra à lui la nuit suivante, revêtu de cette moitié d'habit. *Martin* étoit alors catéchumene; il reçut bientôt après le baptême, & renonça à la milice séculiere, pour entrer dans la milice ecclésiastique. Après avoir passé plusieurs années dans la retraite, *S. Hilaire*, évêque de Poitiers, lui conféra l'ordre d'exorciste. De retour en Pannonie, il convertit sa mere, & s'opposa avec zele aux Ariens qui dominoient dans l'Illyrie. Fouetté peubliquement pour avoir rendu témoignage à la divi-

nité de JESUS-CHRIST, il montra au milieu de son supplice la constance des premiers Martyrs. Cet illustre confesseur de la foi, ayant appris que *S. Hilaire* étoit revenu de son exil, alla s'établir près de Poitiers. Il y rassembla un nombre de religieux, qui se mirent sous sa conduite. Ses vertus éclatant de plus en plus, on l'arracha à sa solitude en 374. Il fut ordonné évêque de Tours, avec applaudissement général du clergé & du peuple. Sa nouvelle dignité ne changea point sa maniere de vivre. Au zele & à la charité d'un évêque, il joignit l'humilité & la pauvreté d'un anachorète. Pour vivre moins avec le monde, il bâtit auprès de la ville, entre la Loire & une roche escarpée, le célebre monastere de Marmoutier, qui subsiste encore, & que l'on croît être la plus ancienne abbaye de France. *S. Martin* y rassembla 80 moines, qui retraçoient dans leur vie celle des Solitaires de la Thébaïde. Après avoir converti tout son diocese, il fut l'Apôtre de toutes les Gaules; il dissipa l'incrédulité des Gentils, détruisit les temples des Idoles, & confirma ses prédications par des miracles sans nombre : les élémens lui obéissoient comme au Dieu de la nature. L'empereur *Valentinien*, étant venu dans les Gaules, le reçut avec honneur. Le tyran *Maxime*, qui, après s'être révolté contre l'empereur *Gratien*, s'étoit emparé des Gaules, de l'Angleterre & de l'Espagne, l'accueillit d'une maniere non moins distinguée. Le saint évêque se rendit auprès de lui à Treves, vers l'an 383, pour en obtenir quelques graces. *Maxime* le fit manger à sa table, avec les plus illustres personnes de sa cour, & le fit asseoir à sa droite. Quand on donna à boire, l'officier présenta la coupe à *Maxime*, qui la fit donner à *Martin* pour la recevoir ensuite de sa main; mais l'illustre prélat la donna au prêtre qui l'avoit accompagné à la cour. Cette sainte hardiesse, loin de déplaire à l'empereur, obtint son suffrage & celui des courtisans. *Martin*, ennemi des hérétiques, mais ami des hommes, profita de son crédit auprès de ce prince, pour empêcher qu'on ne condamnât à mort les Priscillianistes, poursuivis par *Ithace* & *Idace* évêque d'Espagne. L'évêque de Tours ne voulut pas communiquer avec des hommes qui se faisoient une religion de répandre le sang humain, & obtint la vie de ceux dont ils avoient demandé la mort. Revenu à Tours, il s'y prépara à aller jouir de la récompense de ses travaux. Il mourut à Candes le 8 Novembre 397, selon les uns, & le 11 Novembre de l'an 400 suivant d'autres. On a conservé, sous son nom, une *Profession de Foi* touchant le mystere de la Sainte-Trinité. *S. Martin* est le premier des saints confesseurs, auxquels l'église Latine a rendu un culte public. *Sulpice-Sévere* son disciple, & *Fortunat*, ont écrit sa *Vie* : on ne peut conseiller une meilleure lecture aux prêtres & aux évêques. On y trouve la pureté & l'élégance du latin d'*Auguste*, réunies à la fidélité de l'histoire & à l'édification des vertus chrétiennes. *Paulin* de Périgueux, & *Fortunat* de Poitiers, ont donné en vers, d'après *Sulpice-Sévere*, la *Vie* de *S. Martin*; mais ils ont défiguré par une poésie un peu agreste, la belle prose de l'auteur qu'ils copioient. *Nicolas Gervais* a aussi donné une *Vie* de ce Saint pleine de recherches, Tours, 1699, in-4°. La tradition d'Amiens est que *S. Martin* exerça l'acte de charité qui l'a rendu si célebre, proche d'une ancienne porte de la ville, dont on voit des restes au-

près

près des Céleſtins. On y a inſcrit ces deux vers, plus propres à faire honneur au Saint qu'au poëte :

Hic quondam veſtem Martinus dimidiavit,
Ut faceremus idem, nobis exemplificavit.

II. MARTIN I[er], (S.) de Todi dans le duché de Spolete, pape après *Théodore*, le 5 Juillet 649, mérita la chaire pontificale par ſes vertus & ſes lumieres. Il tint un nombreux concile à Rome, dans lequel il condamna l'héréſie des Monothélites, avec l'Ecthese d'*Héraclius* & le Type de *Conſtant II*. Ce fut la cauſe de ſa diſgrace auprès de ce dernier prince. Après qu'on eut vainement tenté de l'aſſaſſiner, on l'enleva ſcandaleuſement du milieu de Rome pour le conduire à Conſtantinople : *Martin* y eſſuya la priſon, les fers, la calomnie & toutes ſortes d'outrages. *Conſtant* l'exila enſuite dans la Cherſonneſe, où le ſaint pape mourut dans les ſouffrances, le 16 Septembre 655, après plus de deux ans de captivité & ſix de pontificat. On a de lui XVIII *Epîtres* dans la Bibliotheque des Peres, & dans l'édition des Conciles de *Labbe*.

III. MARTIN II, *ou* MARIN I[er], archidiacre de l'Egliſe Romaine, trois fois légat à Conſtantinople pour l'affaire de *Photius*, occupa le ſaint ſiege après le pape *Jean VIII*, en 882. Il condamna *Photius*, rétablit *Formoſe*, dans ſon ſiege de Porto, & mourut en Février 884, avec la réputation d'un homme pieux & éclairé.

IV. MARTIN III, *ou* MARIN II, Romain de naiſſance, ſucceſſeur du pape *Etienne VIII* en 942, mourut le 4 Août 946, après avoir ſignalé ſon zele & ſa piété dans la réparation des égliſes & le ſoulagement des pauvres.

V. MARTIN IV, appelé *Simon de Brion*, & non de *Brie*, né au château de Montpencien dans la Touraine, d'une famille illuſtre ; fut ſucceſſivement garde des ſceaux du roi *S. Louis*, cardinal, & enfin pape le 22 Février 1281, après la mort de *Nicolas III*. Il avoit été chanoine & tréſorier de l'égliſe de Saint-Martin de Tours : ce qui l'engagea à prendre le nom de *Martin* en l'honneur de ce Saint. Il réſiſta à ſon élection, juſqu'à faire déchirer ſon manteau, quand on voulut le revêtir de celui de pape. Il fut élu enſuite ſénateur de Rome, & il eſt étrange qu'il acceptât cette charge, qui ne lui donnoit qu'une ſimple magiſtrature dans Rome, dont les papes ſe prétendoient ſeigneurs temporels depuis près de deux ſiecles. Ce pontiſe, né avec un génie ſévere, & nourri des maximes d'une fauſſe juriſprudence canonique, ſignala ſon regne par pluſieurs anathêmes. Après avoir excommunié l'empereur *Michel Paléologue*, comme fauteur de l'ancien ſchiſme & de l'héréſie des Grecs, il lança ſes foudres ſur *Pierre III* roi d'Aragon, uſurpateur de la Sicile, après le maſſacre des *Vêpres Siciliennes*, dont ce prince avoit été le promoteur. Le pape le priva non-ſeulement de la Sicile, mais encore de l'Aragon qu'il donna à *Charles de Valois*, 2e fils du roi de France. Ces cenſures, ſuivies d'une dépoſition ſolennelle prononcée en 1282, n'intimiderent ni le roi ni les ſeigneurs, ni les eccléſiaſtiques ni les religieux. *Pierre* continua de porter le titre de roi d'Aragon, & ſe qualifiant dans tous les actes, *Chevalier Aragonois, Pere de deux Rois, & Maître de la Mer*. Le pape n'en fut que plus irrité ; il fit prêcher une Croiſade contre lui, & donna ſes états à *Philippe le Hardi* pour l'un de ſes fils. Ce prince obtint du pontiſe la décime des revenus

ecclésiastiques, pour faire cette guerre sacrée. Si l'on doit être surpris que les papes donnassent des royaumes qui ne leur appartenoient pas, faut-il l'être moins en voyant des princes accepter de pareils présens? N'étoit-ce pas convenir, que les papes avoient le droit de disposer des couronnes, & de déposer les monarques à leur gré? L'expédition de *Philippe* fut malheureuse; il mourut en 1285, d'une contagion qui s'étoit mise dans son armée. Elle fut regardée par les Aragonnois comme une punition des excès & des profanations des Croisés, qui s'imaginoient qu'il suffisoit de se battre, pour gagner l'indulgence & pour laver leur crimes. Les historiens rapportent, que ceux qui par hasard n'avoient point d'autres armes, se servoient de pierres, en disant dans leur jargon barbare: *Je jette cette pierre contre* Pierre *d'Aragon, pour gagner l'Indulgence.* Le ridicule, les maladies & la haine contre Rome, furent tout le fruit des démarches de *Martin IV.* Ce pontife mourut à Pérouse le 28 Mars 1285, après avoir tenu le siege 4 ans & 5 jours depuis sa consécration.

VI. MARTIN V, Romain, nommé auparavant *Othon Colonne*, de l'ancienne & illustre maison de ce nom, cardinal-diacre, fut intronisé sur la chaire pontificale le 11 Novembre 1417, après l'abdication de *Grégoire XII*, & la déposition de *Benoît XIII*, pendant la tenue du concile de Constance. Jamais pontife ne fut inauguré plus solennellement: il marcha à l'église monté sur un cheval blanc, dont l'empereur & l'électeur Palatin à pied tenoient les rênes. Une foule de princes & un concile entier fermoient la marche. On le couronna de la triple couronne, que les papes portoient depuis environ deux siecles, après l'avoir ordonné prêtre & évêque. Son premier soin fut de donner une *Bulle* contre les Hussites de Bohême, dont les ravages s'étendoient tous les jours. Le premier article de cette Bulle est remarquable, en ce que le pape y veut que „ celui qui sera suspect d'hérésie, „ jure qu'il reçoit les conciles généraux, & en particulier celui de „ Constance, représentant l'Eglise „ universelle; & qu'il reconnoisse „ que tout ce que ce dernier concile „ a approuvé & condamné, doit „ être approuvé & condamné par „ tous les fidelles". Il paroît suivre naturellement de là, que *Martin V approuve la supériorité du Concile sur les Papes*, qui fut décidée dans la 5e session. Il tardoit à *Martin* de voir terminer le concile de Constance; il en tint les dernieres sessions au commencement de 1418. On avoit crié pendant deux ans dans cette assemblée contre les annates, les exemptions, les réserves, les impôts des papes sur le clergé au profit de la cour de Rome. Quelle fut la réforme tant attendue? Le pape *Martin*, après avoir promis de remédier à tout, congédia le concile, sans avoir apporté aucun remede efficace aux différens maux dont on se plaignoit. La joie du retour du pape à Rome fut si grande, qu'on en marqua le jour dans les fastes de la ville, pour en conserver éternellement la mémoire. Le schisme n'étoit pas encore bien éteint. L'anti-pape *Benoît XIII* vivoit encore, & après sa mort, arrivée en 1424, les deux seuls cardinaux de sa faction élurent un chanoine Espagnol, *Gilles de Mugnos*, qui prit le nom de *Clément VIII.* Ce prétendu pape se démit quelque temps après, en 1429; & pour le dédommager de cette ombre de pontificat qu'il perdoit, le pape lui donna l'évêché de Majorque. C'est ainsi que *Martin*

termina heureusement le schisme funeste, qui avoit fait tant de plaies à l'Eglise pendant un demi-siecle. Le pape, toujours pressé par les princes de réformer l'Eglise, avoit convoqué un concile à Pavie, transféré ensuite à Sienne, & enfin dissous sans avoir rien statué. *Martin* crut devoir appaiser les murmures des gens de bien : il indiqua un concile à Bâle, qui ne devoit être tenu que sept ans après. Il mourut d'apoplexie dans cet intervalle le 20 Février 1431, à 63 ans. Ce pape avoit les qualités d'un prince, & quelques vertus d'un évêque. L'Eglise lui fut redevable de son union, l'Italie de son repos, & Rome de son rétablissement. On a de lui quelques ouvrages.

VII. MARTIN de Dume, (S.) originaire de la Pannonie, alla visiter les lieux saints, & débarqua ensuite en Galice, où les Sueves, infectés de l'arianisme, avoient établi leur domination; il y instruisit dans la foi le roi Théodomir, & ramena les peuples de ces contrées à l'unité catholique. Il y fonda plusieurs monasteres, dont le principal fut celui de Dume, près de la ville de Brague, autrefois dans la Galice, aujourd'hui en Portugal. On érigea Dume en évêché par respect pour le mérite de *Martin*, qu'on éleva sur ce nouveau siege en 567. Les rois des Sueves voulurent qu'il fût l'évêque de la cour; ce qui l'a fait appeler *Evêque de la famille royale*. Il monta ensuite sur le siege de Brague, & mourut le 20 Mars 580. Nous avons de lui : I. Une *Collection de 84 Canons*, divisée en deux parties; l'une pour les devoirs des cleres, l'autre pour ceux des laïques; elle se trouve dans le Recueil des Conciles & dans le 1er tome de la *Bibliotheque Canonique* de *Justel*. II. *Formule d'une vie honnête, ou Traité des IV. Vertus Cardinales*. Ce Traité est adressé à *Myron*, roi de Galice, qui avoit prié le Saint de lui donner une regle de conduite : on le voit dans le *Spicilege* de D. *d'Achery*, tom. 10, pag. 626, & dans la *Bibliotheque des Peres*, où il est suivi d'un livre du même Saint, intitulé : *Des Mœurs*. III. Il a traduit du grec en latin un *Recueil de Sentences des Solitaires d'Egypte*, qu'on trouve dans l'Appendice des Vies des Peres par *Rosweide*, Anvers, 1628.

MARTIN, roi de Sicile, *Voyez* CABRERA.

VIII. MARTIN DE POLOGNE, *Martinus Polonus*, Dominicain, pénitencier & chapelain du pape, fut nommé à l'archevêché de Gnesne par *Nicolas III*. Il mourut à Bologne, lorsqu'il alloit en prendre possession, le 29 Juin 1278. On a de lui des *Sermons*, 1484, in-4°, & une *Chronique*, qui finit au pape *Clément IV*. La meilleure édition est celle que *Jean Fabricius*, Prémontré, publia à Cologne en 1616. On en a une traduction françoise, 1503, in-folio. Cet historien manquoit de critique & de philosophie; mais son ouvrage ne laisse pas d'être utile. Il est connu sous le nom de *Chronique Martinienne*, & n'est pas commun. On y trouve des particularités curieuses, qu'on chercheroit vainement ailleurs.

IX. MARTIN, (Raimond) Dominicain, de Subirat en Catalogne, fut employé l'an 1264 par *Jacques I*, Roi d'Aragon, pour examiner le *Talmud*, & envoyé à Tunis vers 1268, pour travailler à la conversion des Maures. Ce pieux & savant religieux mourut vers 1286. On a de lui un excellent *Traité contre les Juifs*, fruit de son zele & de son érudition. Il parut en 1651 à Paris, & à Leipzig en 1687, sous le titre de *Pugio fidei*

Christianæ. L'édition de Leipzig est enrichie des remarques de *Voisin*, & d'une savante introduction par *Carpzovius*. Cet ouvrage est divisé en trois parties. La premiere n'est écrite qu'en latin ; les deux dernieres sont en latin & en hébreu. Nous invitons les curieux à consulter ce que dit, sur ce livre & sur son auteur, le Pere *Touron* dans le tome premier de son *Histoire des Hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*.

X. MARTIN, MARTENS, & MERTENS, (Thierri) né a Asch, gros village près d'Alost en Flandres, fut un des premiers qui cultiverent l'art de l'imprimerie dans les Pays-Bas, & en particulier à Alost & à Louvain. Il exerça aussi cette profession à Anvers, & mourut à Alost en 1534, avec la réputation d'un savant honnête homme. On a de lui, outre les impressions de plusieurs livres, quelques ouvrages de sa composition, moins estimés que ceux qui sont sortis de ses presses. Il eut des amis illustres, entre autres, *Berland*, le célebre *Erasme*, & MARTIN DORP: ce dernier étoit un savant professeur de Louvain, mort en 1525, à la fleur de son âge, dont on a *Epistola de Hollandorum moribus*, in-4°, Leyde, 1611.

XI. MARTIN, (André) prêtre de l'Oratoire, Poitevin, mort à Poitiers en 1695, se signala dans sa congrégation par son savoir. On a de lui : I. *La Philosophie Chrétienne*, imprimée en 7 vol. sous le nom d'*Ambroise Victor*, & tirée de *S. Augustin*, dont cet Oratorien avoit fait une étude particuliere. II. Des *Theses* fort recherchées, qu'il fit imprimer à Saumur, in-4°, lorsqu'il y professoit la théologie.

XII. MARTIN, (Dom Claude) Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Tours en 1619, d'une mere pieuse, qui fut dans la suite premiere supérieure des Ursulines de Québec, où elle mourut saintement : (*Voyez* MARIE *de l'Incarnation*, n° XXIII.) Le fils, héritier de ses vertus, se consacra à Dieu de bonne heure, & devint supérieur du monastere des Blancs-Manteaux à Paris, où il demeura six ans. Il mourut en odeur de sainteté le 9 Août 1696, âgé de 78 ans, dans l'abbaye de Marmoutier, dont il étoit prieur. On a de lui plusieurs ouvrages de piété : I. Des *Méditations Chrétiennes*, 1669, à Paris, en 2 vol. in-4°, peu recherchées à présent. II. Les *Lettres* & la *Vie* de sa mere, 1677, in-4° : ouvrage édifiant. III. *La Pratique de la Regle de Saint-Benoît*, plusieurs fois réimprimée... *Voyez* sa *Vie*, par Dom *Martenne*, Tours, 1697, in-8°.

XIII. MARTIN, (David) né à Revel dans le diocese de Lavaur, en 1639, d'une bonne famille, se rendit habile dans l'Ecriture-sainte, dans la théologie & dans la philosophie. Il devint célebre parmi les Protestans. Après la révocation de l'édit de Nantes, il passa en Hollande, & fut pasteur à Utrecht. On lui offrit plusieurs autres églises, qu'il refusa par modestie. Occupé à donner des leçons de philosophie & de théologie, il eut la satisfaction de compter parmi ses disciples des fils mêmes de Souverains. Les travaux du ministere, & un commerce de lettres avec plusieurs savans, ne l'empêcherent pas de faire de laborieuses recherches. Il connoissoit assez bien notre langue, & lorsque l'académie Françoise fit annoncer la seconde édition de son *Dictionnaire*, il lui envoya des remarques qu'elle reçut avec applaudissement. Ce savant respectable

mourut à Utrecht d'une fievre violente, le 9 Septembre 1721, à 82 ans. Sa probité, sa modestie, sa douceur le firent universellement regretter. Son cœur étoit tendre, affectueux, compatissant. Il rendoit service sans qu'on l'en priât; & si l'on oublioit ses bons offices, il n'y prenoit pas garde. La nature lui avoit donné une pénétration vive, un esprit facile, une mémoire heureuse, un jugement solide. Il écrivoit, il parloit avec aisance, & cependant d'une maniere un peu dure. Son style n'a ni assez de douceur, ni assez de correction. On a de lui : I. Une *Histoire du Vieux & du Nouveau-Testament*, imprimée à Amsterdam en 1707, en 2 vol. in-fol., avec 424 belles estampes. Elle est appelée *Bible de Mortier*, du nom de l'imprimeur. Il faut faire attention que la derniere planche ayant été cassée, a été rattachée avec des clous qui paroissent au tirage: quand on ne les voit pas, on juge que ce livre est des premieres épreuves. II. *Huit Sermons* sur divers textes de l'Ecriture-sainte, 1708, vol. in-8°. III. Un *Traité de la Religion Naturelle*, 1713, in-8°. IV. *Le vrai sens du Pseaume* CX, in-8°, 1715, contre *Jean Masson*. V. Deux *Dissertations Critiques*, Utrecht, 1722, in-8° : l'une sur le verset 7 du chap. v^e de la 1re Epître de *S. Jean*... TRES *sunt in Cœlo*, &c. dans laquelle on prouve l'authenticité de ce texte : l'autre sur le passage de *Joseph* touchant J. C, où l'on fait voir que ce passage n'est point supposé. VI. Une *Bible*, Amsterdam, 1707, 2 vol. in-fol.; & avec de plus courtes Notes, in-4°. VII. Une édition du *Nouveau-Testament* de la traduction de Geneve, Utrecht, 1696, in-4°. VIII. *Traité de la Religion révélée*, où l'on fait voir que les livres du Vieux & du Nouveau-Testament sont d'inspiration divine, &c. réimprimé à Amsterdam en 1723, en 2 volumes in-8°. Cet ouvrage estimable fut traduit en anglois.

XIV. MARTIN, (Jean-Baptiste) peintre, né à Paris d'un entrepreneur de bâtimens, mourut dans la même ville en 1735, âgé de 76 ans. Après avoir appris le dessin sous *Philippe I de la Hire*, il fut envoyé en qualité d'ingénieur pour servir sous le célebre *Vauban*. Ce grand homme fut si content de lui, qu'à sa recommandation, *Louis XIV* le plaça chez *Vander-Meulen*, peintre de batailles, qu'il remplaça aux Gobelins, & lui accorda une pension. *Martin* fit plusieurs campagnes sous le *Grand Dauphin*, & sous le roi même. Il peignit plusieurs conquêtes de ce monarque à Versailles; & les plus belles actions de *Charles V* duc de Lorraine, dans la galerie du château de Luneville, que le duc *Léopold* son fils avoit fait bâtir.

XV. MARTIN, (Dom Jacques) Bénédictin de Saint-Maur, né à Fanjaux, petite ville du haut Languedoc, en 1694, entra dans cette savante congrégation en 1709. Après avoir professé les humanités en province, il parut en 1727 à la capitale. Il y fut regardé comme un homme bouillant & singulier, un savant bizarre, un écrivain indécent & présomptueux. Quelques-uns de ses ouvrages se ressentent de son caractere. Les principaux sont : I. *Traité de la Religion des anciens Gaulois*, in-4°, 2 vol., Paris, 1727. Ce livre offre des recherches profondes & des nouveautés curieuses; mais son auteur paroît avoir trop bonne opinion de lui-même, & ne rend pas assez de justice aux autres. Il prétend que la religion des Gaulois n'étant qu'un écoulement de celle des patriar-

ches, l'explication des objets de leur culte servira à l'interprétation de divers passages de l'Ecriture. Ce systême est plus singulier que vrai. II. *Histoire des Gaules & des conquêtes des Gaulois depuis leur origine jusqu'à la fondation de la Monarchie Françoise*, 1754, 2 vol. in-4°, mise au jour & continuée par D. *de Brezillac*, neveu de l'auteur. Ce livre est enrichi de monumens antiques & de dissertations, qui font honneur à l'oncle & au neveu. III. *Explication de plusieurs Textes difficiles de l'Ecriture*, 2 vol in-4°, Paris, 1730. Si Dom *Martin* ne s'étoit pas attaché à compiler de nombreuses citations sur des riens, ce livre seroit moins long & plus agréable. On y trouve le même goût de critique, le même feu, la même force d'imagination, le même ton de hauteur & d'amertume, que dans l'ouvrage précédent. Son esprit vif & pénétrant a découvert dans une infinité de passages ce qui avoit échappé à des savans moins ingénieux que lui. Plusieurs estampes indécentes dont il souilla ce Commentaire sur l'Ecriture-sainte, & une foule de traits satiriques, aussi déplacés que les estampes, obligerent l'autorité séculiere d'en arrêter le débit. IV. *Explication de divers Monumens singuliers, qui ont rapport à la Religion des plus anciens Peuples*, avec *l'Examen de la derniere édition des Ouvrages de S. Jérôme*, & un *Traité sur l'Astrologie judiciaire*, enrichie de figures en taille-douce, à Paris, 1739, in-4°. La vaste érudition de cet ouvrage est ornée de traits agréables, & le style en est animé. Une partie des monumens expliqués lui avoient été communiqués par le duc *de Sully*, qui l'honoroit de son estime & de sa confiance : la plupart sont nouveaux. Quant à la Critique de l'édition de *S. Jérôme* faite à Véronne, elle est dure & amere. V. *Eclaircissemens Littéraires sur un projet de Bibliotheque Alphabétique*. L'érudition & les mauvaises plaisanteries sont prodiguées dans cet écrit, qui ne plaira point à ceux qui aiment le choix & la précision. VI. Une *Traduction des Confessions de S. Augustin*, qu'on lit peu. Elle parut à Paris en 1741, in-8° & in-12 : elle est exacte, & les notes sont judicieuses. Il avoit fait collationner en Flandres & en Angleterre quelques manuscrits que les derniers éditeurs n'avoient pu consulter. Dom *Martin* mourut à Saint-Germain-des-Prés en 1751, à 69 ans. C'étoit un des plus savans & des meilleurs écrivains qu'ait produits la Congrégation de Saint-Maur; il n'auroit fallu qu'un ami éclairé pour diriger son goût & son imagination. La gravelle & la goutte affligerent ses dernieres années. Malgré la sécheresse inséparable de ses études, il avoit conservé un fonds de piété. Un dépérissement journalier lui annonçant une mort prochaine, il renonça à tout travail, & ne pensa plus qu'à mourir en chrétien & en religieux.

XVI. MARTIN, (Gabriel) libraire de Paris, mort en Février 1761, est un de ceux qui ont porté le plus loin la connoissance des livres, & l'art de disposer une bibliotheque. Il avoit formé une grande partie des plus célebres cabinets de l'Europe, & on le consultoit de toutes parts. Les gens de lettres & les amateurs conservent ses nombreux *Catalogues*, & les mettent au rang des bons livres. Ceux de *Colbert*, de *Bulteau*, de *Boissier*, de *Dufay*, de *Hoym*, de *Rothelin*, de *Brochart*, de la comtesse *de Verue*, de *Bellanger*, de *Boze*, & bien d'autres, sont toujours recherchés par les curieux. A une grande netteté d'esprit, à une sagacité singuliere, *Martin* joignoit des mœurs douces &

pures, la probité la plus exacte, & cette simplicité, compagne du vrai mérite.

XVII. MARTIN, (N....) poëte François, né en 1616, mort en 1705, à 89 ans, n'est connu que par une *Traduction* en vers françois des *Géorgiques* de *Virgile*, qui vit le jour après la mort de son auteur, en 1713. Cet ouvrage, qui offre de la simplicité & quelques bonnes tirades, est en général foible & négligé. Il fut attribué par quelques critiques malins à un certain *Pinchesne*, dont le nom étoit passé en proverbe pour désigner un méchant poëte; mais cette imputation étoit doublement injuste, parce que la version n'étoit ni de *Pinchesne*, ni à la *Pinchesne*. Quoiqu'elle ne soit pas sans mérite, elle ne trouve plus de lecteurs, depuis que M. *Delille*, de l'académie Françoise, a publié la sienne.

MARTIN D'ANVERS, peintre, *Voyez* MASO.

MARTIN de Vos, *Voyez* Vos.

MARTIN DE HEERMSKERK, *Voyez* ce dernier mot.

MARTIN RUAR, *Voy.* RUAR.

MARTIN GUERRE, *Voyez* GUERRE.

MARTINE, (l'Impératrice) *Voyez* HERACLEONAS.

MARTINEAU, (Isaac) Jésuite, d'Angers, né en 1640, mort en 1720, à 80 ans, professa dans son ordre, & y occupa les premieres places. La petite vérole l'avoit défiguré. En 1682, le jeune duc *de Bourbon* devant passer de rhétorique en philosophie dans le college de *Louis le Grand*, les Jésuites dirent au prince *de Condé* » qu'ils avoient un » excellent professeur de philoso- » phie pour M. le Duc; mais qu'ils » n'osoient le faire venir à Paris, » parce qu'il étoit horriblement » laid «. M. le prince voulut qu'on l'appelât, & dès qu'il l'eut vu, il dit: *Il ne doit pas faire peur à qui connoît* Pelisson. *Qu'il vienne chez moi: on s'accoutumera à le voir, & on le trouvera beau.* Il plut effectivement à la cour. Si sa figure étoit désagréable, son ame étoit belle. On le choisit pour confesseur du duc *de Bourgogne*, qu'il assista de ses conseils pendant sa vie & à sa mort. On a de lui: I. *Les Pseaumes de la Pénitence, avec des Réflexions*, in-12. II. Des *Méditations pour une Retraite*, in-12. III. Les *Vertus du Duc de Bourgogne*, in-4°, 1712.

MARTINENGI, (Ascagne) natif de Berne, fut chanoine régulier, & abbé général de l'ordre de Saint-Augustin, & mourut en 1600. On a de lui un grand *Commentaire* latin *sur la Genese*, en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est une compilation savante, mais assez mal digérée. On y trouve toutes les différentes éditions, les phrases & les expressions hébraïques, avec les explications littérales & mystiques de près de 200 Peres.

MARTINÈS DEL PRADO, (Juan) Dominicain Espagnol, né à Ségovie, d'une famille noble, devint provincial de son ordre en 1662, après avoir professé avec beaucoup de succès. *Philippe IV* l'exila, pour s'être opposé à la loi imposée aux prédicateurs Espagnols, de louer l'*Immaculée Conception* au commencement de leurs Sermons. Il n'obtint sa liberté, qu'à condition qu'il écriroit aux prédicateurs dont il étoit supérieur, de suivre l'exemple des autres. Il mourut à Ségovie en 1668. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont: I. Deux vol. in-fol. sur la *Théologie Morale*. II. Trois autres in-fol. sur les *Sacremens*. Ces productions sont méthodiques, mais trop diffuses.

MARTINI, (Martin) Jésuite, né à Trente, & missionnaire à la

Chine, instruisit les savans de ce pays, & s'instruisit lui-même. Il revint en Europe l'an 1651, & il rapporta plusieurs remarques curieuses sur l'Histoire & la Géographie du pays où il avoit demeuré. On a de lui : I. *Sinicæ Historiæ Decas prima, à gentis origine ad Christum natum*, &c. in-4° & in-8°. Cette Histoire, qui est assez curieuse, va jusque vers le temps de la naissance de JESUS-CHRIST. Elle a été traduite en françois par *le Pelletier*, 2 vol. in-12, 1692. On y voit des choses qu'on ne trouve pas ailleurs. II. *China illustrata*, Amsterdam, 1649, in-folio. C'est ce que nous avions de plus exact pour la description de l'empire de la Chine, avant le P. *du Halde*. Le P. *Martini* comme presque tous les missionnaires, exagere beaucoup l'antiquité & les richesses de cet empire. III. Une bonne *Histoire* en latin *de la Guerre des Tartares* contre la Chine. Elle a été traduite, Paris, 1654, in-8°. On la trouve encore à la suite de l'Histoire de la Chine du P. *Semedo*, Lyon, 1667, in-4°. IV. Une *Relation du nombre & de la qualité des Chrétiens chez les Chinois*.

MARTINIEN, (*Martius-Martinianus*) s'avança par son courage dans les armées de *Lucinius*, qui lui avoit donné le titre de maître des officiers du palais. Cet empereur, poursuivi par *Constantin*, prit *Martinien* pour collegue en Juillet 323. Ces deux princes réunis résolurent de livrer bataille à leur compétiteur. Elle se donna le 18 Septembre auprès de Chalcédoine. *Constantin* ayant été vainqueur, fit périr *Lucinius* & *Martinien*. Les médailles de celui-ci le représentent âgé d'environ 50 ans, avec une physionomie pleine de douceur & de gravité.

MARTINIERE, *Voy.* BRUZEN, & I. PINSSON.

MARTINIUS, (Mathias) écrivain Protestant, né à Freinhague, dans le Comté de Waldec, en 1572, fut disciple du célebre *Piscator*, & enseigna avec réputation à Paderborn & à Brême. Il parut avec éclat au synode de Dordrecht, & mourut en 1630, à 58 ans. Son principal ouvrage est un *Lexicon Philologicum*, 1701, in-fol. 2 vol. C'est une source dans laquelle plusieurs savans ont puisé. Cet ouvrage est fait avec assez de soin. Sa *Vie* est à la tête de son Dictionnaire.

MARTINON, (Jean) né à Brioude en Auvergne l'an 1585, se fit Jésuite en 1603, professa la théologie avec distinction pendant 20 ans Bourdeaux, & y mourut le 5 Février 1662. On a de lui une *Théologie* en 5 vol. in-fol., & un sixieme contre *Jansenius*.

MARTINOZZI, (Marie) niece du cardinal *Mazarin*, née en 1638, épousa le prince *de* CONTI [*Voyez* ce mot, n° I.] au mois de Février 1654. Devenue veuve en 1666, elle s'occupa de l'éducation de ses enfans, auxquels elle donna le savant *Lancelot* pour précepteur. Ayant fait examiner avec soin ce que le cardinal *Mazarin* lui avoit laissé, elle en ôta 800 mille livres, qu'elle fit distribuer dans les endroits où la restitution pouvoit être appliquée avec plus de justice. La cour lui devint alors insupportable : elle régla sa maison comme un monastere, fut très-liée avec Messieurs de Port-Royal, & prit chaudement leurs intérêts. Elle mourut en 1672, à 35 ans. *Voyez* le tome XIe de l'*Histoire Ecclésiastique*, par l'abbé *Racine*.

MARTINUSIUS, (George) dont le vrai nom étoit *Utisinovisch*, cardinal & ministre d'Etat du royaume de Hongrie, a été comparé par quelques écrivains aux *Ximenès* & aux *Richelieu* pour sa grande capacité dans la science de gouverner

les hommes, mais il eut un sort plus funeste. Il naquit l'an 1482 dans la Croatie, & eut l'emploi, étant jeune, de chauffer les étuves à la cour de *Jean Zapol*. Il embrassa ensuite la vie monastique dans l'ordre de Saint-Paul, premier hermite, ordre qui n'est établi qu'en Hongrie. Il y apprit les belles-lettres, & retourna à la cour de *Jean Zapol*. Il le suivit pendant le revers de sa fortune, en Pologne, & lui rendit les services les plus signalés, souvent au péril de sa vie. Il gagna par-là tellement les bonnes graces de ce prince, qu'il le fit son premier ministre, lorsqu'en 1536, par un accord fait avec l'empereur *Ferdinand I*, il fut assuré dans la possession de ce que les armes lui avoient acquis : il lui confia à sa mort, arrivée en 1540, la tutelle de son fils *Jean Sigismond*. Il l'avoit nommé auparavant à l'évêché du Grand-Waradin. *Martinusius* gouverna alors en despote, se brouilla avec *Isabelle*, veuve du prince qui l'avoit tiré du néant, & s'attacha à l'empereur *Ferdinand I*, qui lui obtint un chapeau de cardinal de *Jules III*. Quelque temps après on l'accusa de négocier avec les Turcs. *Ferdinand* crut même l'effet de ces négociations si prochain, qu'il conçut & exécuta le malheureux projet de faire assassiner *Martinusius*, vers l'an 1551, dans le château de Vints, que le cardinal avoit fait bâtir sur les ruines d'un monastere qu'il avoit détruit, & dont le supérieur, au rapport de *de Thou* & d'*Ascagne-Centurio*, lui prédit sa fatale destinée. Le pape *Jules III*, indigné contre l'auteur de ce meurtre, excommunia *Ferdinand* l'année suivante. C'étoit certainement une occasion où les hommes qui parlent au nom de la Divinité, semblent être en droit de s'élever en son nom, contre les souverains qui abusent à cet excès de leur pouvoir. *Ferdinand* avoit tâché de s'excuser ; mais le pape répondit à ses ambassadeurs : » Si *Martinusius* » étoit un si méchant homme, » pourquoi me l'avoir proposé » pour être cardinal ? Pourquoi » avoir sollicité si fortement le sa» cré college, en le représentant » comme un homme d'un mérite » éminent, d'un courage magnani» me, d'une probité à l'épreuve, » dont les services étoient néces» saires à la chrétienté «. *Bechet*, chanoine de l'église d'Usez, a écrit la vie de ce cardinal. Cet auteur & ceux qu'il copie font un héros de *Martinusius* ; d'autres le peignent comme un monstre : on ne doit croire ni les uns ni les autres ; mais s'en tenir au véridique *Isthuansius*, *De Rebus Pannonicis*. *Martinusius* étoit un grand ministre, un ecclésiastique zélé & de moeurs pures ; mais sa conduite à l'égard de *Ferdinand*, devenu son souverain, ne paroît point être à l'abri de tout reproche. Ce prince n'en est pas moins blâmable de s'être défait de lui par un assassinat.

MARTIO, *Voy*. II. GALEOTI.

MARTOUREAU, *Voyez* BRECOURT.

I. MARTYR (Pierre) d'Anghiera dans le Milanois, né l'an 1455, se rendit célebre par sa capacité dans les négociations. *Ferdinand V le Catholique*, roi de Castille & d'Aragon, lui confia l'éducation de ses enfans, & l'envoya ensuite en qualité d'ambassadeur extraordinaire, d'abord à Venise, & de là en Egypte. Il se signala dans l'exercice de ses fonctions par son intégrité & son intelligence. Il obtint du soudan la liberté de réparer les lieux saints à Jérusalem, & aux environs la diminution des caphars qu'on augmentoit tous les jours pour les pélerins, & la cessation des avanies. De retour en Castille,

il obtint des pensions & des bénéfices considérables. Il mourut, en 1525, âgé de 70 ans. On a de lui : I. Une *Histoire* en latin de la découverte du Nouveau Monde, intitulée : *De Navigatione, & Terris de novo repertis*, 1587, in-4°. Il y rapporte assez fidellement ce que les Espagnols firent de bien & de mal par terre & par mer pendant 34 ans. Les détails dans lesquels il entre sur les faits & sur les lieux, dédommage de ce qu'il peut y avoir de rude dans le style. II. Une *Relation* curieuse de son ambassade en Egypte, 1500, in-fol. Elle est estimée, parce qu'elle renferme l'histoire d'Egypte de ce temps-là. Comme le soudan qui commandoit dans ce pays, s'appeloit le Soudan de Babylone, il a intitulé son livre : *De legatione Babylonica*. III. Un *Recueil de Lettres*, 1530, in-folio, & Amsterdam, 1670, in-folio, sous le titre de, *Epistolæ de rebus Hispanicis*, très-rare. Quoique la plupart aient été composées long-temps après les événemens, elles renferment des détails exacts sur l'Histoire du XVe siecle.

II. MARTYR, (Pierre) natif de Novare en Italie, est auteur d'un livre intitulé : *De ulceribus & vulneribus Capitis*, in-4°, Pavie, 1584.

III. MARTYR, (Pierre) Espagnol, dont on a : *Summarium Constitutionum pro regimine ordinis Prædicatorum*, in-4°, Paris, 1619. Cet écrivain & le précédent vivoient dans le XVIe siecle.

MARTYR, (Pierre) fameux hérétique, *Voyez* PIERRE, n° XXV.

MARTYRS, (Barthélemi des) *Voy.* BARTHÉLEMI, n° III.

MARVELL, (André) natif de Kingston, mort en 1673, à 58 ans, est auteur d'un *Petit Essai historique touchant les Conciles Généraux ; les Symboles*, &c. en anglois. Il est estimé. On a encore de lui d'autres ouvrages, moins connus.

MARVIELLES, (N... de) seigneur de la paroisse de ce nom, près de Loches en Touraine, capitaine de cavalerie, chévalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, est mort en 177*. Les Muses latines & françoises reçurent ses hommages dans les instans de loisir qu'il put dérober à *Bellone*. Les fruits de sa veine ont paru sous ce titre : *Mélanges & Fragmens Poétiques, en françois & en latin*, à Paris, 1777, petit in-12. Les pieces françoises offrent en général une poésie facile, vive & légere. Elles consistent en *Fables*, en *Vers* de société, en petits *Contes* épigrammatiques (c'est le plus grand nombre), dont ses amis lui fournissoient la matiere, & qu'il rimoit à l'instant *di calore*. Les pieces latines, (qui font partie d'une collection beaucoup plus considérable non imprimée) se font remarquer, par une harmonie variée & pleine de verve, par une latinité pure, & sont très-supérieures aux françoises. L'auteur a mis en vers latins les 2 premiers Chants de la *Henriade*, dont ce petit recueil n'offre que l'exposition.

MARVILLE, (Vigneul de) *V.* ARGONNE.

I. MARULLE, Tribun du peuple, qui étoit l'ennemi déclaré de *Jules-César*. Il arracha les couronnes qu'on avoit mises sur les statues de ce dictateur, & fit conduire en prison ceux qui les premiers l'avoient salué roi. *César*, pour le punir de son audace, se contenta de le priver du tribunat.

II. MARULLE, (Pompée) habile grammairien de Rome, osa reprendre l'empereur *Tibere* sur un mot qu'il avoit laissé échapper ; & comme *Capiton*, l'un de ses courtisans, soutenoit par flatterie que ce mot étoit latin, *Marulle* répondit : » Que l'Empereur pouvoit bien » donner le droit de bourgeoisie

» à des hommes, mais non pas à » des mots «.

III. MARULLE, (Tacite) poëte de Calabre au ve siecle, presenta un Poëme à *Attila*, dans lequel il le faisoit descendre des Dieux. Il osa même traiter de divinité ce conquérant barbare. *Attila* ne répondit à ces basses flatteries, qu'en ordonnant qu'on brulât l'ouvrage & l'auteur. Il adoucit pourtant cette peine, de peur que sa sévérité n'arrêtât la verve des poëtes qui auroient voulu célébrer sa gloire.

IV. MARULLE, (Michel) savant Grec de Constantinople, se retira en Italie, après la prise de cette ville par les Turcs. Il s'adonna ensuite au métier des armes, & se noya l'an 1500, en traversant à cheval la Cecina, riviere près de Volterre, où il est enterré. On a de lui des *Epigrammes*, & d'autres *Pieces de Poësie*, en grec & en latin, pleines d'images licencieuses. Elles furent imprimées à Florence en 1497, in-4°; à Paris en 1561, in-16; & avec les *Poësies de Jean Second*, Paris, 1582, in-16. On a encore de lui : *Marulli Næniæ*, 1518, in-8°, peu commun.

V. MARULLE, (Marc) natif de Spalatro en Dalmatie, dont on a plusieurs ouvrages, recueillis en 1610 à Anvers. Le plus connu est un Traité *De religiosè vivendi institutione per exempla*. Cet auteur florissoit dans le XVIe siecle.

MARZENADO, *Voyez* l'article SANTA-CRUX.

MAS, (Hilaire du) *Voyez* DUMAS.

MAS, (Louis du) fils naturel de *Jean-Louis de Montcalm*, seigneur de Candiac, & d'une veuve de condition de Rouergue, naquit à Nîmes en 1676. La jurisprudence l'occupa d'abord; mais les mathématiques, la philosophie & les langues, le posséderent ensuite tout entier. Le Pere *Malebranche* le connut & l'estima. Quoique d'un abord très-froid & d'un caractere tranquille, il avoit une imagination vive & féconde. Son esprit étoit inventif & très-méthodique. C'est à son génie qu'on est redevable du *Bureau Typographique* qu'il inventa, & dont on se sert avec succès dans la capitale & dans plusieurs provinces. Cette méthode est d'autant plus ingénieuse, qu'elle réduit en récréation l'art épineux de lire & d'écrire, & les premiers élémens de toutes les langues. Après avoir conçu l'idée de cette invention, il en fit les premiers essais sur le jeune *de Candiac*, prodige d'esprit dans l'âge le plus tendre. Son éleve se fit admirer à Paris & dans les principales villes du royaume, où *du Mas* l'accompagna toujours. La mort le lui ayant enlevé en 1726, avant qu'il eut atteint sa septieme année, il pensa en perdre la tête. Une maladie dangereuse fut la suite de ses chagrins; & il seroit mort sans secours, si *Boindin*, qui, malgré son Athéisme, avoit quelques vertus sociales, ne l'avoit tiré de son galetas pour le faire traiter chez lui. *Du Mas* se retira ensuite chez Madame *de Vaujour*, à 2 lieues de Paris, & y mourut en 1744, âgé de 68 ans. C'étoit un vrai philosophe, & pour l'esprit & pour le caractere. Nous avons de lui : I. *L'Art de transposer toutes sortes de Musiques, sans être obligé de connoître ni le temps ni le mode*; traité curieux, mais qui n'est d'aucun usage, publié à Paris, in-4°, 1711. II. Un vol. in-4°, imprimé aussi à Paris en 1733, sous le titre de *Bibliotheque des Enfans*, en 4 parties, où il met dans un jour lumineux le systême & l'économie de son Bureau Typographique. Cette invention eut, comme toutes les choses nouvelles, des approbateurs & des contradicteurs; mais

l'auteur la défendit avec beaucoup de succès dans les journaux & dans quelques brochures particulieres. Ce Recueil est devenu rare. Le Bureau Typographique a été perfectionné par M. *Reybert*, citoyen d'Avignon, qui l'a enrichi d'un grand nombre de cartes renfermant des instructions utiles & agréables sur la *Géographie*, *l'Histoire*, *la Fable*, &c. &c. III. *Mémoires de l'Ecosse sous le regne de* MARIE (Stuart), écrits par *Crawfurts*, traduits de l'anglois. Cette version manuscrite se trouvoit dans la nombreuse bibliotheque du feu marquis *d'Aubais*, avec qui notre grammairien philosophe avoit eu d'étroites liaisons.

MASACCIO, peintre célebre, mort en 1445, à 26 ans, fut le premier de son siecle, encore barbare, qui apprit la bonne maniere de peindre. Il fit paroître ses figures dans l'attitude qui leur convenoit, & leur donna de la force, du relief & de la grace: mais ayant été enlevé à la fleur de son âge, il ne put atteindre le point de perfection.

MASCARDI, (Augustin) né à Sarzane dans l'état de Gênes, en 1591, d'une famille illustre, se fit un nom par ses talens. Son éloquence lui mérita le titre de camérier d'honneur du pape *Urbain VIII*, qui lui donna une pension de cinq cents écus, & fonda pour lui en 1628 une chaire de rhétorique dans le college de la Sapience. *Mascardi*, livré à l'étude des lettres & à l'amour des plaisirs, négligea la fortune, & ne fut jamais à son aise. N'ayant aucune demeure fixe, logeant chez le premier ami qu'il rencontroit, & songeant plus à dépenser qu'à amasser, il mourut accablé de dettes à Sarzane, en 1640, à 49 ans. On a de lui des *Harangues*, des *Poésies* latines, 1622, in-4°; & italiennes, 1664, in-12; & divers autres ouvrages dans ces deux langues. Le plus connu est son traité in-4°, *Dell'arte Istorica*, assez bien écrit, mais trop étendu: il renferme quelques bonnes réflexions. Son *Histoire de la Conjuration du Comte de Fiesque*, assez médiocre, & sur-tout remplie de harangues qui ne finissent point, a fait dire de lui qu'il enseignoit mieux les préceptes de l'art d'écrire l'histoire, qu'il ne les pratiquoit. (Elle a été traduite en françois par *Fontenay*, chanoine de Sainte-Genevieve, 1639, in-8°.) Celle qu'a donnée depuis le cardinal *de Retz*, n'est également qu'une traduction libre de *Mascardi*... Voy. MALVEZZI, à la fin

MASCARENHAS, *Voyez* MONTARROYO & AVEIRO.

MASCARON, (Jules) fils d'un fameux avocat au parlement d'Aix, naquit à Marseille en 1634. L'héritage le plus considérable que son pere lui laissa, fut son talent pour l'éloquence. Il entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, où ses dispositions extraordinaires pour la chaire lui firent bientôt une grande réputation. Il parut avec éclat d'abord à Saumur. Le fameux *Tannegui le Fèvre*, frappé de son talent qui s'annonçoit avec tant d'éclat, & des succès qui en étoient le fruit, dit un jour: *Malheur à ceux qui prêcheront ici après Mascaron*! Le jeune orateur s'étant signalé dans les plus grandes villes de la province, se montra à la capitale, théâtre plus digne de ses talens; & ensuite à la cour, où il remplit 12 stations, sans qu'on parût se lasser de l'entendre. Quelques courtisans crurent faire leur cour à *Louis XIV*, en attaquant la liberté avec laquelle l'orateur annonçoit les vérités évangéliques; mais ce monarque leur ferma la bouche en disant: *Il a fait son devoir, faisons le nôtre.* L'évêché de

Tulles fut la récompense de ses talens. Le roi lui demanda, la même année 1671, deux Oraisons funebres : une pour Mad^e^ *Henriette* d'Angleterre, & l'autre pour le duc *de Beaufort*. Comme le prince ordonnoit les deux services solennels à deux jours près l'un de l'autre, le maître des cérémonies lui fit observer que le même orateur étant chargé des deux discours, pourroit être embarrassé. *C'est l'Evêque de Tulles*, répondit le roi ; *à coup sûr il s'en tirera bien*. Au dernier sermon que *Mascaron* prêcha avant que d'aller à son évêché, il fit ses adieux. Le roi lui dit : *Vous nous avez touchés, dans vos autres Sermons, pour Dieu ; hier vous nous touchâtes pour Dieu & pour vous*. De Tulles il passa en 1678 à Agen, où le Calvinisme lui offrit un champ proportionné à l'étendue & à la vivacité de son zele. Les hérétiques, entraînés par le torrent de son éloquence, & gagnés par les charmes de sa vertu, rentrerent dans le bercail. L'illustre prélat eut, dit-on, la consolation de ne laisser à sa mort que deux mille Calvinistes endurcis dans leurs erreurs, de trente mille qu'il avoit trouvés dans son diocese. *Mascaron* parut pour la derniere fois à la cour, en 1694, & y recueillit les mêmes applaudissemens que dans les jours les plus brillans de sa jeunesse. *Louis XIV* en fut si charmé, qu'il lui dit : *Il n'y a que votre éloquence qui ne vieillit point*. (*Voy.* l'art. HARLAY, n° III. à la fin.) De retour dans son diocese, il continua de l'édifier & de le régler jusqu'à sa mort, arrivée le 16 Décembre 1703 à 69 ans. Sa mémoire est encore chere à Agen par l'Hôpital qu'il y fonda. La piété de ce vertueux évêque alloit jusqu'au scrupule le moins fondé. Ayant été ordonné prêtre par *Lavardin*, évêque du Mans, qui avoit déclaré en mourant qu'il n'avoit jamais eu intention de faire aucune ordination, l'Oratorien se fit réordonner, malgré la décision de la Sorbonne... Les *Oraisons funebres* de *Mascaron* ont été recueillies, 1740, in-12. On trouve dans cet orateur le nerf & l'élévation de *Bossuet*, mais jamais la politesse & l'élégance de *Fléchier*. S'il avoit eu autant de goût que l'un & que l'autre, s'il avoit su éviter les faux brillans, les antitheses puériles, les figures collégiales, il ne leur céderoit pas les premiers honneurs de la chaire. Les beautés sont distribuées très-inégalement dans ses ouvrages ; & à l'exception de l'Oraison funebre de *Turenne*, son chef-d'œuvre, & de quelques morceaux semés de loin en loin dans ses autres productions, on feroit tenté de croire que ses discours sont d'un autre siecle. „ Quelquefois, (dit M. *Thomas*,) „ son ame s'éleve ; mais quand il veut être „ grand, il trouve rarement l'ex„ pression simple. Sa grandeur est „ plus dans les mots que dans les „ idées. Trop souvent il retombe „ dans la métaphysique de l'esprit, „ qui paroît une espece de luxe ; „ mais un luxe faux, qui annonce „ plus de pauvreté que de richesse. „ On lui trouve aussi des raison„ nemens vagues & subtils ; & „ l'on sait combien ce langage est „ opposé à celui de la vraie élo„ quence “. Ceux qui cherchent des rapports entre les différens génies, l'ont comparé à *Crébillon*, comme on a comparé *Fléchier* à *Racine*, & *Bossuet* à *Corneille*... Nous ajouterons au jugement sur *Mascaron* par M. *Thomas*, celui qu'en a porté l'abbé *des Fontaines*, dans son Parallele des Oraisons funebres de *Fléchier*, *Bossuet* & *Mascaron* ; & ce morceau servira de réponse à ceux qui nous ont accusés d'avoir traité trop sé-

vérement l'évêque d'Agen. „ Les „ Oraisons funebres de M. *Fléchier* „ sont fort au-dessus de ses Panégyriques des Saints, & plus encore au-dessus de ses Sermons. „ Mais, quoiqu'il soit vraiment „ éloquent dans ses Oraisons funebres; quoiqu'il y soit insinuant, „ touchant, & même sublime quelquefois, on y trouve cependant „ une symétrie de style trop étudiée, & qui est contraire à la „ belle éloquence. M. *Fléchier* a „ trop souvent le compas & le „ niveau à la main; il veut marcher presque toujours sur des „ fleurs, & n'y marche qu'à pas „ comptés. M. *Bossuet* au contraire „ ne fait presque jamais usage de „ l'antithese, dédaignant l'art, „ ne se livrant qu'à la nature, sacrifiant l'exactitude & les agrémens du langage à l'énergie & „ à la sublimité des pensées. L'éloquence de M. *Mascaron* est fort „ différente de celle de *Fléchier* & „ de *Bossuet*. Il n'a ni l'élégance „ de l'un, ni la force de l'autre; „ plus nerveux, plus élevé, moins „ délicat, moins poli que le premier; aussi sublime que le second: moins judicieux que l'un „ & l'autre. L'Oraison funebre de „ M. *de Turenne* est son chef-d'oeuvre, & celle du chancelier *Séguier* est assez belle: les autres „ sont fort défectueuses, & peuvent à peine se lire".

MASCEZEL, *Voyez* GILDON.

MASCLEF, (François) d'abord curé dans le diocese d'Amiens sa patrie, ensuite le théologien & l'homme de confiance du vertueux *de Brou*, son évêque, eut la direction du séminaire sous ce prélat. Il méritoit cet emploi par sa piété, & sur-tout par sa profonde érudition. Les langues Orientales lui étoient aussi connues que la sienne propre. Il porta dans l'étude des différens idiomes de l'Orient, l'esprit de philosophie & d'invention. Il devint chanoine d'Amiens avant la mort de *de Brou*, arrivée en 1706. Sa façon de penser sur les querelles du Jansénisme n'étant point du goût de *Sabbatier*, successeur de ce prélat, on lui ôta le soin du séminaire, & presque toute autre fonction publique. *Masclef* se consola, avec les morts, de la façon de penser des vivans. Il se livra à l'étude avec une nouvelle ardeur; mais il en contracta une maladie, dont il mourut le 14 Novembre 1728, à 66 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. Une *Grammaire Hébraïque*, en latin, selon sa nouvelle méthode, imprimée à Paris en 1716, in-12. Cette *Grammaire* fut réimprimée en 1730, en 2 vol. in-12, par les soins de M. *de la Bletterie*, alors prêtre de l'Oratoire, & ami de *Masclef*. On y trouve des réponses à toutes les difficultés que le Pere *Guarin* a faites dans sa Grammaire Hébraïque, contre la nouvelle méthode que *Masclef* avoit inventée, pour lire l'Hébreu sans se servir des points. Il ne s'agit, selon lui, que de mettre après la consonne de l'Hébreu, la voyelle qu'elle a dans l'ordre de l'alphabeth. Cette méthode fut approuvée de quelques savans, & rejetée par le plus grand nombre. II. *Les Conférences Ecclésiastiques du diocese d'Amiens*, in-12. III. *Le Catéchisme d'Amiens*, in-4°. IV. Une *Philosophie* & une *Théologie* manuscrites, qui auroient vu le jour, si on n'y avoit pas découvert des semences de Jansénisme. L'auteur étoit un homme austere, également respectable par ses moeurs & par ses connoissances.

MASCRIER, (l'Abbé Jean-Baptiste le) de Caen, mort à Paris en 1760, à 63 ans, est un de ces auteurs qui sont plus connus par l'art qu'ils ont de rassembler les Mémoires des autres, pour composer

des ouvrages, que par le talent d'en enfanter eux-mêmes. On a de lui : I. *Description de l'Egypte sur les Mémoires de M. Maillet*, 1735, in-4°, en 2 vol. in-12. Le fond de cet ouvrage est bon; il y a des remarques judicieuses, & des anecdotes curieuses; mais tout n'est pas exact. A l'égard de la forme, l'éditeur auroit pu proscrire l'enflure, l'affectation, la déclamation, le ton de college, la superfluité des mots & les répétitions importunes. II. *Idée du gouvernement ancien & moderne de l'Egypte*, 1745, in-12 : livre moins recherché que le précédent. III. La Traduction des *Commentaires de César*, latin & françois, 1755, in-12. IV. *Réflexions Chrétiennes sur les grandes vérités de la Foi*, 1757, in-12. V. Il a eu part à l'*Histoire générale des Cérémonies Religieuses* [Voyez *B.* PICART] & à la *Traduction de l'Histoire* du président *de Thou*. VI. *Histoire de la derniere Révolution des Indes Orientales*, curieuse, mais peu exacte. VII. *Tableau des maladies* de *Lommius*, traduit du latin, 1760, in-12. VIII. Des éditions des *Mémoires du Marquis de Feuquieres* ; de l'*Histoire de Louis XIV*, par *Pellisson* ; & de *Telliamed* : [*Voyez* MAILLET.] des Epigrammes de *Martial*, 2 vol. in-12, 1754. On voit par la liste des divers ouvrages de l'abbé *le Mascrier*, que le besoin l'obligea souvent de publier des productions pieuses, & d'autres qui, non-seulement ne l'étoient point, mais dont les principes n'étoient pas toujours d'accord avec ceux de la religion.

MASEL, *Voyez* MAZEL.

MASENIUS, (Jacques) Jésuite, né à Dalen dans le duché de Juliers en 1606, se distingua dans sa Société par sa littérature & par ses talens. Il professa avec un grand applaudissement l'éloquence & la poésie à Cologne. De tous les ouvrages qu'il donna au public, celui qui a fait le plus de bruit de notre temps, est son Poëme intitulé : SARCOTIS ou *Sarcothea*, de 2486 vers latins. *Sarcothea* est le nom que *Masenius* donne à la Nature humaine, qu'il représente comme la Déesse souveraine de tout ce qui porte un corps. La perte de *Sarcothée* ou de la Nature humaine, (c'est-à-dire, *la Chute du premier Homme*,) en est le sujet. Ce Poëme a été tiré de l'oubli par M. *Lauder*, Ecossois, pour prouver que *Milton* a beaucoup profité de cet ouvrage. Un homme d'esprit a répondu à ce reproche de plagiat, d'une maniere victorieuse. » *Milton*, dit-il, peut » avoir imité plusieurs morceaux » de grand nombre de Poëmes latins faits de tout temps sur ce » sujet : de l'*Adamus exul* de *Grotius*, » du Poëme de *Masen* ou *Masenius*, » & de beaucoup d'autres, tous » inconnus au commun des lecteurs. » Il a pu prendre dans le *Tasse* la » description de l'Enfer, le caractere de Satan, le conseil des Démons. Imiter ainsi, ce n'est point » être plagiaire ; c'est lutter, comme » dit *Boileau*, contre son original ; » c'est enrichir sa langue des beautés » des langues étrangeres ; c'est » nourrir son génie & l'accroître » du génie des autres ; c'est ressembler à *Virgile*, qui imita *Homere* » en l'embellissant «. Quant à ce qui regarde *Masenius* en particulier, il est peu raisonnable d'accuser un génie comme *Milton* d'avoir pillé un ouvrage aussi mal conçu pour l'idée, pour le plan & pour l'exécution, que celui de ce Jésuite. *Masenius*, qui ne vouloit faire qu'un Poëme de college, comme il l'avoue lui-même, n'est qu'un amplificateur toujours agité par le Démon de la déclamation. Né avec une imagination féconde, & possédant les richesses de la langue latine, il fait à la vérité de très-beaux vers, mais tou-

jours hors de propos, il entasse les mêmes idées sous différens mots; met tableaux sur tableaux, traits sur traits, nuances sur nuances, & épuise son sujet, jusqu'à lasser la patience la plus intrépide. L'accusation de plagiat intentée contre le poëte Anglois, a produit plusieurs écrits rassemblés en un vol. in-12, à Paris, chez *Barbou*, 1759. M. l'abbé *Dinouart*, éditeur de ce recueil, y a ajouté le Poëme de *Masenius*, avec une traduction paraphrasée, & les pieces de ce procès qui n'en auroit pas dû être un. Les autres ouvrages du Jésuite Allemand sont: I. Une espece d'Art poétique, sous le titre de *Palæstra Eloquentiæ ligatæ*, 4 vol. in-12. II. Un Traité intitulé: *Palæstra styli Romani*. III. *Anima Historiæ*, seu *Vita Caroli V & Ferdinandi*, in-4°. IV. Des *Notes* & des *Additions* aux *Antiquités* & aux *Annales de Treves*, par *de Brouwer*, 1670, in-fol. V. *Epitome Annalium Trevirensium*, &c. 1676, in-8°.

MASINISSA, roi d'une petite contrée d'Afrique, prit d'abord le parti des Carthaginois contre les Romains. Ils eurent en lui un ennemi d'autant plus redoutable, que sa haine étoit soutenue par beaucoup de courage. Après la défaite d'*Asdrubal*, *Scipion le Vieux* ayant trouvé parmi les prisonniers le neveu de *Masinissa*, le renvoya comblé de présens, & lui donna une escorte pour l'accompagner. Ce trait de générosité fit tant d'impression sur l'oncle, que, de l'aversion la plus forte, il passa tout-à-coup à une admiration sans bornes. Il joignit ses troupes à celles des Romains, & contribua beaucoup par sa valeur & par sa conduite à la victoire qu'ils remporterent sur *Asdrubal* & *Syphax*. Il épousa la célebre *Sophonisbe*, femme de ce dernier prince, aux charmes de laquelle il ne put résister. *Scipion* n'ayant pas approuvé un mariage si brusquement contracté avec une captive, la plus implacable ennemie de Rome, *Masinissa* s'en défit par un breuvage. Le général Romain le consola, en lui accordant, en présence de l'armée, le titre & les honneurs de ROI. Le sénat ajouta à ses états, tout ce qui avoit appartenu à *Syphax* dans la Numidie. *Masinissa* donna une marque de reconnoissance bien distinguée à *Scipion* l'Africain *le Jeune*; il le fit prier, au lit de la mort, de venir partager ses états entre ses enfans. Il mourut à l'âge de 90 ans, l'an 149 avant Jesus-Christ. Ce prince, qui pendant sa jeunesse avoit essuyé d'étranges malheurs, s'étant vu dépouillé de son royaume, obligé de fuir de province en province, & près mille fois de perdre la vie, n'eut, depuis son rétablissement jusqu'à sa mort, qu'une suite continuelle de prospérités. Non-seulement il recouvra son royaume, mais il y ajouta celui de *Syphax* son ennemi; &, maître de tout le pays, depuis la Mauritanie jusqu'à Cirene, il devint le prince le plus puissant de toute l'Afrique. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie une santé très-robuste, qu'il dut à sa sobriété, & au soin qu'il eut de s'endurcir sans relâche au travail & à la fatigue. A l'âge de 90 ans, il faisoit encore tous les exercices d'un jeune homme, & se tenoit à cheval sans selle. *Plutarque* remarque que le lendemain d'une grande victoire remportée contre les Carthaginois, on l'avoit trouvé devant sa tente faisant son repas d'un morceau de pain bis. Il laissa en mourant 54 fils, dont trois seulement étoient d'un mariage légitime, *Micipsa*, *Gulussa* & *Mastanabal*. *Scipion* partagea le royaume entre ces trois derniers, & donna aux autres des revenus considérables. Mais bientôt après *Micipsa* demeura seul posses-

seur,

ſeur de ces vaſtes états par la mort de ſes deux freres.

I. MASIUS, (André) né à Linnich, près de Bruxelles, l'an 1516, fut un des plus ſavans hommes du XVIe ſiecle. Il fit d'abord de grands progrès dans l'étude de la philoſophie & de la juriſprudence, & devint ſecrétaire de *Jean de Weze*, évêque de Conſtance. Après la mort de cet évêque, il fut envoyé en qualité d'agent à Rome, & profita de ſon ſéjour en cette ville pour ſe rendre habile dans le ſyriaque. En 1558, il ſe maria à Cleves, & fut fait conſeiller de *Guillaume*, duc de Cleves. Il y mourut le 7 Avril 1573, âgé de 57 ans, dans des ſentimens vraiment chrétiens. *Maſius* poſſédoit, outre pluſieurs langues vivantes, le latin, le grec, l'hébreu, le chaldéen & le ſyriaque. Il étoit très-verſé dans l'hiſtoire & la géographie ancienne, & perſonne de ſon temps ne le ſurpaſſa, ni peut-être même ne l'égala dans la critique ſacrée. *Sébaſtien Munſter* diſoit que *Maſius* ſembloit avoir été élevé dans l'ancienne Rome ou dans l'ancienne Jéruſalem. On a de lui: I. Un *Recueil* de différentes pieces anciennes & modernes, traduites du ſyriaque, Anvers, 1569, dans la Bibliotheque des Peres de *Margarin de la Bigue*, & dans les *Critici ſacri*, 2e édition, tome 2. II. *Syrorum Peculium*, Anvers, 1571, in-fol. C'eſt un Dictionnaire Syriaque. III. *Grammatica Linguæ Syricæ*, Anvers, 1571, in-folio. *Arias Montan* ayant prié *Maſius* de contribuer à l'édition de la *Polyglotte* d'Anvers, il fit ces deux ouvrages qui y ont été inſérés. IV. Un *Commentaire* ſur le livre de *Joſué*, Anvers, 1574, in-folio, & dans les *Critici ſacri*, de Londres & d'Amſterdam, tome 2. Ce Commentaire renferme des choſes excellentes. V. *Diſputatio de cœna Domini, oppoſita Calviniſtarum impiis corruptelis*, Anvers, 1575. VI. Des *Commentaires* ſur quelques chapitres du *Deuteronome*, inſérés dans les *Critici ſacri*. Il avoit poſſédé le célebre *Manuſcrit Syriaque*, écrit en 616, qui paſſa depuis au ſavant *Daniel Erneſt Jablonsky*. C'eſt le ſeul manuſcrit connu qui nous ait conſervé l'édition donnée par *Origene* du livre de *Joſué*, & des autres livres hiſtoriques ſuivant l'Ancien Teſtament. Il eſt traduit mot à mot ſur un exemplaire grec, corrigé de la main d'*Euſebe*.

II. MASIUS, (Gisbert) évêque de Bois-le-Duc, mort en 1614, étoit natif de Bommel, petite ville du duché de Gueldres. Plein d'un zele vraiment apoſtolique, il fit fleurir la vertu & la ſcience dans ſon dioceſe, & publia, en 1612, d'excellentes *Ordonnances Synodales*, en latin, réimprimées en 1700, à Louvain.

MASO, (Thomas *Finiguerra* dit) orfevre de Florence, né au XVe ſiecle, paſſe pour être l'inventeur de l'art de graver les eſtampes ſur le cuivre, vers 1480; ou plutôt le haſard, qui fit trouver la poudre, l'imprimerie, & tant d'autres ſecrets admirables, donna l'idée de multiplier un tableau ou un deſſin, par les eſtampes. L'orfevre de Florence qui gravoit ſur ſes ouvrages, s'apperçut que le ſoufre fondu dont il faiſoit uſage, marquoit dans ſes empreintes les mêmes choſes que la gravure, par le moyen du noir que le ſoufre avoit tiré des tailles. Il fit quelques eſſais qui lui réuſſirent. Un autre orfevre de la même ville, inſtruit de cette découverte, grava pluſieurs planches deſſinées par *Sadro Botticello*. Les Italiens donnerent à cette gravure le nom de *Stampa*, tirée du verbe *ſtampare* qui ſignifie *imprimer*; & de *Stampa*, les François formerent ce mot d'*eſtampe*. *André Montegna* grava auſſi

d'après ses ouvrages. Cette invention passa en Flandres : *Martin* d'Anvers & *Albert Durer* furent les premiers qui en profiterent ; ils produisirent une infinité de belles *estampes* au burin, qui firent admirer par toute l'Europe leurs noms & leurs talens, déjà connus pour la gravure en bois.

MASQUE DE FER (Le) : C'est sous ce nom que l'on désigne un prisonnier inconnu, envoyé dans le plus grand secret au château de Pignerol, & de là transféré aux isles *Sainte-Marguerite*. C'étoit un homme d'une taille au-dessus de l'ordinaire, & admirablement bien fait. Sa peau étoit un peu brune, mais fort douce, & il avoit autant de soin de la conserver dans cet état que la femme la plus coquette. Son plus grand goût étoit pour le linge fin, pour les dentelles, pour les colifichets. Il jouoit de la guitare, & paroissoit avoir reçu une excellente éducation. Il intéressoit par le seul son de sa voix, ne se plaignant jamais de son état, & ne laissant point entrevoir ce qu'il étoit. Dans les maladies où il avoit besoin du médecin ou du chirurgien, & dans les voyages que ses différentes translations lui occasionnerent, il portoit un masque, dont la mentonniere avoit des ressorts d'acier, qui lui laissoient la liberté de manger & de boire. On avoit ordre de le tuer, s'il se découvroit ; mais, lorsqu'il étoit seul, il pouvoit se démasquer : & alors il s'amusoit à s'arracher le poil de la barbe avec des pincettes d'acier. Il resta à Pignerol, jusqu'à ce que *Saint-Mars*, officier de confiance, commandant de ce château, obtint la lieutenance de roi des isles de *Lérins*. Il le mena avec lui dans cette solitude maritime, & lorsqu'il fut fait gouverneur de la Bastille, son captif le suivit, toujours masqué. Il fut logé dans cette prison aussi bien qu'on peut l'être. On ne lui refusoit rien de ce qu'il demandoit ; on lui donnoit les plus riches habits, on lui faisoit la plus grande chere, & le gouverneur s'asseyoit rarement devant lui. Le marquis *de Louvois* étant allé le voir à *Sainte-Marguerite*, avant sa translation à Paris, il lui parla avec une considération qui tenoit du respect. Cet illustre inconnu mourut le 19 Novembre 1703, & fut enterré sous le nom de *MARCHIALI*, le lendemain à 4 heures après midi, dans le cimetiere de la paroisse de Saint-Paul. Ce qui redouble l'étonnement, c'est que quand on l'envoya aux isles *Sainte-Marguerite*, il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable. Ce prisonnier l'étoit sans doute ; car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il fut dans l'isle. Le gouverneur mettoit lui-même les plats sur sa table, & ensuite se retiroit après l'avoir enfermé. Un jour il écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent, & jeta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui étoit au rivage, presque au pied de la tour. Un pêcheur, à qui ce bateau appartenoit, ramassa l'assiette & la rapporta au gouverneur. Celui-ci étonné demanda au pêcheur : *Avez-vous lu ce qui est écrit sur cette assiette ? Et quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains ? — Je ne sais pas lire*, répondit le pêcheur : *je viens de la trouver, personne ne l'a vue.* Ce paysan fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fût bien informé qu'il n'avoit jamais lu, & que l'assiette n'avoit été vue de personne. *Allez*, lui dit-il, *vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire !* .... La *Grange-Chancel* raconte, dans une Lettre à l'auteur de l'*Année Littéraire*, que, lorsque *Saint-Mars* alla prendre le *Masque de fer* pour le conduire à la Bastille, le prisonnier dit à son conducteur :

Est-ce que le Roi en veut à ma vie? — *Non, mon Prince*, répondit Saint-Mars, *votre vie est en sûreté*; *vous n'avez qu'à vous laisser conduire* ». J'ai » su, (ajoute-t-il,) d'un nommé » *Dubuisson*, caissier du fameux *Sa-* » *muel Bernard*, qui, (après avoir » été quelques années à la Bas- » tille, fut conduit aux isles *Sainte-* » *Marguerite*,) qu'il étoit dans une » chambre avec quelques autres » prisonniers, précisément au-des- » sus de celle qui étoit occupée » par cet inconnu : que, par le » tuyau de la cheminée, ils pou- » voient s'entretenir & se commu- » niquer leurs pensées; mais que » ceux-ci lui ayant demandé pour- » quoi il s'obstinoit à leur taire son » nom & ses aventures, il leur » avoit répondu que cet aveu lui » coûteroit la vie, ainsi qu'à ceux » auxquels il auroit révélé son se- » cret «. Toutes ces anecdotes prouvent que le *Masque de fer* étoit un prisonnier de la plus grande importance. Mais qui étoit ce captif? Ce n'étoit pas le duc *de Beaufort* : nous l'avons prouvé dans son article. (*Voy.* III. BEAUFORT.) Ce n'étoit pas le comte *de Vermandois*, comme le prétend l'auteur des *Mémoires de Perse*. Cet écrivain sans aveu raconte que ce prince, fils légitimé de *Louis XIV* & de la duchesse *de la Vallière*, fut dérobé à la connoissance des hommes par son propre pere, pour le punir d'un soufflet donné à Monseigneur le *Dauphin*. » Comment peut-on, (dit un homme d'esprit,) imprimer une fable aussi grossiere? Ne sait-on pas que le comte *de Vermandois* mourut au camp devant Dixmude, en 1683, & fut enterré solennellement à Arras? Le Dauphin avoit alors 22 ans. On ne donne des soufflets à un Dauphin en aucun âge; & c'est en donner un bien terrible au sens commun & à la vérité, que de rapporter de pareils contes «. Il n'est pas moins absurde de vouloir faire d'autres conjectures sur le *Masque de fer*. Pour résoudre ce problême historique, il faudroit avoir des Mémoires des personnes qui ont eu ce secret important; & ces personnes n'en ayant point laissé, il faut savoir se taire. L'auteur de ce Dictionnaire, qui avoit pris des informations à l'isle *Sainte-Marguerite*, est le premier qui ait dit que l'*Homme au Masque* avoit d'abord été envoyé à la citadelle de Pignerol. Cette particularité a été confirmée par le Journal de *du Jonca*, lieutenant de roi de la Bastille, quand le prisonnier y arriva. Ce Journal, imprimé dans le *Traité des différentes sortes de preuves qui établissent la vérité de l'Histoire*, du P. *Griffet*, est très-curieux. *Du Jonca* ne dit point que le masque fût de fer : il dit seulement que c'étoit un *masque de velours noir*; & nous n'avions pas fait entendre autre chose dans la premiere édition de ce Dictionnaire. Mais le nom de *Masque de fer* ayant prévalu pour désigner ce célebre infortuné, nous l'avons laissé subsister... N. B. On lit dans le *Journal Encyclopédique* (Août 1770) qu'il y a lieu de croire que c'étoit un secrétaire d'état du duc *de Mantoue*, appelé *Magni*, qui avoit agi contre la France, & que *Louvois* fit enlever par vingt hommes masqués dans une partie de chasse près de Turin, & de là transféré à Pignerol. Ce n'est pas la derniere conjecture qu'on formera sur cette victime de la politique; mais il est à croire qu'on a tenté & qu'on tentera vainement de lui ôter le masque.

MASQUIERES, (Françoise) morte à Paris en 1728, étoit fille d'un maître-d'hôtel du roi. Elle fit son occupation de l'étude des belles-

lettres, & particuliérement de la poésie françoise, pour laquelle elle avoit du goût & du talent. Ses ouvrages poétiques, qui se trouvent dans un *Nouveau Choix de Poésies*, 1715, in-12, sont : I. La *Description de la Galerie de Saint-Cloud.* II. L'*Origine du Luth.* III. Une *Elégie*, &c. Sa versification a de la douceur ; mais elle est foible, & offre peu d'images.

MASSAC, (Raymond de) médecin d'Orléans du XVI[e] siecle, s'occupoit autant des belles-lettres que de sa profession. On a de lui : I. *Pæan Aurelianus* ; c'est un poëme considérable, inséré dans le *Recueil des Poëmes & Panégyriques de la ville d'Orléans*, 1646, in-4°. Il y célebre l'heureuse température du climat d'Orléans, & fait l'éloge du college de médecine & des médecins qui s'y sont distingués par leur science & leurs talens. II. *Pugeæ, sive de Lymphis Pugiacis libri duo, cum notis J. le Vasseur*, Paris, 1599. C'est un poëme sur la fontaine minérale de Pougues, à 2 lieues de Nevers. *Charles de Messac*, fils de l'auteur, l'a traduit en vers françois, Paris, 1605, in-8°.

MASSARIA, (Alexandre) célebre médecin, natif de Vicence, pratiqua son art avec succès à Venise, & l'enseigna avec beaucoup de réputation à Padoue, où il mourut le 17 Octobre 1598, dans un âge avancé. Sa grande charité pour les pauvres le distingua encore plus que sa science. Il étoit singuliérement attaché à la doctrine de *Galien*, & disoit qu'il aimoit mieux errer avec cet ancien que d'avoir raison avec les modernes. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres : I. *De Peste*, Venise, 1579, in-4°. II. *Disputationes duæ, quarum prima de Scopis mittendi sanguinem in febribus, altera de purgatione in morborum principio*, Lyon, 1622, in-4°. Le traité de la saignée est encore regardé comme un chef-d'œuvre ; il y détaille savamment les cas où elle convient, & ceux où elle est nuisible. Si on avoit suivi sa pratique au lieu de celle de *Boral*, chez qui la saignée étoit un remede presque universel, on n'auroit pas tant prodigué le sang des hommes ni peut-être leur vie. III. *Practica medica*, Venise, 1622, in-fol.

MASSÉ, (Jean-Baptiste) peintre du roi, né à Paris le 29 Décembre 1687, mort le 26 Septembre 1767, dans sa 80[e] année, excelloit dans la miniature. Il a conservé son enjouement, sa gaieté & sa liberté jusqu'à sa mort. Il répondit à quelqu'un qui l'interrogeoit sur sa façon de penser : *Je sers mon Dieu, & je me sens assez libre pour ne dépendre sur la terre que de moi seul.* Il étoit Protestant, & il congédia un domestique Catholique qui l'avoit servi long-temps avec fidélité, & qui vouloit changer de religion pour lui plaire. Le recueil d'estampes, représentant la grande galerie de Versailles & les deux sallons qui l'accompagnent, peints par *le Brun*, fut dessiné par *Massé*, & gravé sous ses yeux par les plus habiles maîtres. Cette collection parut en 1753, in-fol., avec une Explication, in-8°. *Voy.* MACÉ.

MASSEVILLE, (Louis le Vavasseur de) né à Montebourg au diocese de Coutances, mourut à Valogne en 1733, à 86 ans, après avoir publié l'*Histoire sommaire de Normandie*, en 6 vol. in-12, dont il y a eu plusieurs éditions : ouvrage foiblement écrit ; mais rare, & utile, faute d'un meilleur. Il faut, pour l'avoir complet, qu'il soit accompagné de l'*Etat Géographique de Normandie*, Rouen, 1722, 2 vol. in-12,

Masseville avoit fait encore le *Nobiliaire de Normandie*; mais, sur les instances d'un directeur, non moins ignorant que superstitieux, il jeta son manuscrit au feu dans sa derniere maladie.

MASSIEU, (Guillaume) membre de l'académie des belles-lettres & de l'académie Françoise, naquit à Caen en 1665. Etant venu achever ses études à Paris, il entra chez les Jésuites, auxquels il fit honneur par son goût & par ses talens. Il en sortit dans la suite, pour suivre avec plus de liberté le goût qu'il avoit pour les belles-lettres. *Sacy*, de l'académie Françoise, lui confia l'éducation de son fils. L'abbé *Massieu* contracta alors une amitié étroite avec *Tourreil*, & avec plusieurs autres savans. Il fut nommé, en 1710, professeur en langue grecque au college royal; place qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 26 Septembre 1722, à 57 ans. L'abbé *Massieu* étoit un homme vrai, simple, modeste, orné seulement de sa vertu & des richesses de son savoir. Profond dans la connoissance des langues anciennes, il en profita pour connoître les génies des plus beaux siecles d'Athenes & de Rome. Tous ses plaisirs naissoient du commerce qu'il avoit avec ces grands hommes. C'est dans leur sein qu'il avoit pris cette netteté d'expression & cette justesse d'esprit qui le caractérisoient. Les dernieres années de sa vie furent tristes pour lui, & l'auroient été bien davantage, s'il n'avoit été philosophe. Il devint sujet à des attaques de goutte. Il eut deux cataractes, qui le rendirent entiérement aveugle. Quand au bout de trois ans elles furent parvenues au point de maturité nécessaire pour l'opération, il se contenta d'avoir par ce moyen recouvré un œil qui suffisoit à ses travaux. Il ne put se résoudre à sacrifier encore six semaines ou deux mois de temps pour le second, *qu'il tenoit*, disoit-il, *en réserve, & comme une ressource contre de nouveaux malheurs.* On a de lui: I. Plusieurs savantes *Dissertations*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions.* II. Une belle *Préface* à la tête des Œuvres de *Tourreil*, dont il donna une nouvelle édition en 1721. III. Il avoit entrepris une *Traduction* de *Pindare*, avec des notes; mais il n'en a donné que six odes, traduites avec foiblesse, parce que le feu de son imagination avoit été comme amorti par ses maladies. IV. *Histoire de la Poésie françoise*, in-12, &c. Les recherches curieuses dont elle est remplie, & l'élégante simplicité du style, rendent cet ouvrage aussi utile qu'agréable. V. Un *Poëme* latin *sur le Café*, que l'abbé *d'Olivet* a publié dans son recueil de quelques Poëtes latins modernes. L'ouvrage de l'abbé *Massieu* ne dépare point cette collection, & est une nouvelle preuve que l'auteur avoit puisé le beau dans sa source.

MASSILLON, (Jean-Baptiste) fils d'un notaire d'Hieres en Provence, naquit en 1663, & entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1681. Les agrémens de son esprit, l'enjouement de son caractere, un fonds de politesse fine & affectueuse, lui gagnerent tous les cœurs dans les villes où on l'envoya; mais, en plaisant aux gens du monde, il déplut à ses confreres. Ses talens lui avoient fait des jaloux, & l'air de réserve qu'il prenoit avec eux, passoit pour fierté. Ses supérieurs lui ayant soupçonné, pendant son cours de régence, des intrigues avec quelques femmes, l'envoyerent dans une de leurs maisons au diocese de Meaux. Il fit

ses premiers essais de l'art oratoire à Vienne, pendant qu'il professoit la théologie. L'Oraison funebre de *Henri de Villars*, archevêque de cette ville, obtint tous les suffrages. Ce succès engagea le Pere *de la Tour*, alors général de sa congrégation, à l'appeler à Paris. Lorsqu'il y eut fait quelque séjour, il lui demanda ce qu'il pensoit des prédicateurs qui brilloient sur ce grand théâtre? *Je leur trouve*, répondit-il, *bien de l'esprit & du talent*; *mais si je prêche*, *je ne prêcherai pas comme eux.* Il tint parole: il prêcha, & il s'ouvrit une route nouvelle. Le P. *Bourdaloue* fut excepté du nombre de ceux qu'il ne se proposoit point d'imiter. S'il ne le prit pas en tout pour son modele, c'est que son génie le portoit à un autre genre d'éloquence. Il se fit donc une maniere de composer qu'il ne dut qu'à lui-même, & qui, aux yeux des hommes sensibles, parut supérieure à celle de *Bourdaloue*. La simplicité touchante & le naturel de l'Oratorien sont, ce semble, (dit un homme d'esprit,) plus propres à faire entrer dans l'ame les vérités du Christianisme, que toute la dialectique du Jésuite. La logique de l Evangile est dans nos cœurs: c'est là qu'on doit la chercher. Les raisonnemens les plus pressans sur les devoirs indispensables d'assister les malheureux, ne toucheront guere celui qui a pu voir souffrir son semblable sans en être ému. Une ame insensible est un clavecin sans touche, dont on chercheroit en vain à tirer des sons. Si la dialectique est nécessaire, c'est seulement dans les matieres de dogme; mais ces matieres sont plus faites pour les livres que pour la chaire, qui doit être le théâtre des grands mouvemens, & non pas de la discussion. On sentit bien la vérité de ces réflexions, lorsqu'il parut à la cour. Après avoir prêché son premier Avent à Versailles, il reçut cet éloge de la bouche même de *Louis XIV*: *Mon Pere*, *quand j'ai entendu les autres Prédicateurs*, *j'ai été très-content d'eux. Pour vous*, *toutes les fois que je vous ai entendu*, *j'ai été très-mécontent de moi-même.* La premiere fois qu'il prêcha son fameux sermon *Du petit nombre des Elus*, il y eut un endroit où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire. Presque tout le monde se leva à moitié, par un mouvement involontaire. Le murmure d'acclamations & de surprise fut si fort, qu'il troubla l'orateur: ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau. Ce qui surprit sur-tout dans le Pere *Massillon*, ce furent ces peintures du monde, si saillantes, si fines, si ressemblantes. On lui demanda où un homme, consacré comme lui à la retraite, avoit pu les prendre? *Dans le cœur humain*, répondit-il; *pour peu qu'on le sonde*, *on y découvrira le germe de toutes les passions....* *Quand je fais un sermon*, disoit-il encore, *j'imagine qu'on me consulte sur une affaire ambiguë. Je mets toute mon application à décider & à fixer dans le bon parti*, *celui qui a recours à moi. Je l'exhorte*, *je le presse*, *& je ne le quitte point qu'il ne se soit rendu à mes raisons.* Sa déclamation ne servit pas peu à ses succès. Il nous semble le voir dans nos chaires, disent ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre, avec cet air simple, ce maintien modeste, ces yeux humblement baissés, ce geste négligé, ce ton affectueux, cette contenance d'un homme pénétré, portant dans les esprits les plus brillantes lumieres, & dans les cœurs les mouvemens les plus tendres. Le célebre comédien *Baron* l'ayant rencontré dans une maison ouverte aux gens de lettres, lui fit ce compliment: *Continuez*, *mon Pere*, *à*

débiter comme vous faites ; vous avez une maniere qui vous est propre, & laissez aux autres les regles. Au sortir d'un de ses sermons, la vérité arracha à ce fameux acteur cet aveu humiliant pour sa profession : *Mon ami*, dit-il à un de ses camarades qui l'avoit accompagné, *Voilà un Orateur, & nous ne sommes que des Comédiens.* En 1704, le P. *Massillon* parut pour la seconde fois à la cour, & y fut trouvé encore plus éloquent que la premiere. *Louis XIV*, après lui en avoir témoigné son plaisir, ajouta, du ton le plus gracieux : *Et je veux, mon Pere, vous entendre tous les deux ans.* Des éloges si flatteurs n'altérerent point sa modestie. Un de ses confreres le félicitant sur ce qu'il venoit de prêcher admirablement, suivant sa coutume : *Eh! laissez, mon Pere*, lui répondit-il ; *le Diable me l'a déjà dit plus éloquemment que vous.* Les occupations du ministere ne l'empêcherent pas de se livrer à la société ; il oublioit à la campagne qu'il étoit prédicateur, sans pourtant blesser la décence. S'y trouvant chez M. *de Crozat*, celui-ci lui dit un jour : *Mon Pere, votre morale m'effraie ; mais votre façon de vivre me rassure.* Son esprit de philosophie & de conciliation le fit choisir dans les querelles de la Constitution, pour raccommoder le cardinal *de Noailles* avec les Jésuites. Il ne réussit qu'à déplaire aux deux partis ; il vit qu'il étoit plus facile de convertir des pécheurs, que de concilier des théologiens. Le régent, instruit par lui-même de son mérite, le nomma, en 1717, à l'évêché de Clermont. Destiné l'année suivante à prêcher devant *Louis XV*, qui n'avoit que neuf ans, il composa en six semaines ces discours si connus sous le nom de *Petit-Carême.* C'est le chef-d'œuvre de cet orateur, & celui de l'art oratoire. Les prédicateurs devroient le lire sans cesse pour se former le goût, & les princes pour apprendre à être hommes. L'académie françoise reçut *Massillon* dans son sein un an après, en 1719. L'abbaye de Savigny ayant vaqué, le cardinal *du Bois*, à qui il avoit eu la foiblesse de donner une attestation pour être prêtre, la lui fit accorder. L'Oraison funebre de la duchesse *d'Orléans*, en 1723, fut le dernier discours qu'il prononça à Paris. Depuis il ne sortit plus de son diocese, où sa douceur, sa politesse & ses bienfaits lui avoient gagné tous les cœurs. Il réduisit à des sommes modiques les droits exorbitans du greffe épiscopal. En deux ans il fit porter secrétement 20,000 livres à l'Hôtel-Dieu de Clermont. Ses vues pacifiques ne se manifesterent jamais mieux que pendant son épiscopat. Il se faisoit un plaisir de rassembler des Oratoriens & des Jésuites à sa maison de campagne, & de les faire jouer ensemble. Son diocese le perdit en 1742. Il mourut le 28 Septembre, âgé de 79 ans. Son nom est devenu celui de l'éloquence même. Personne n'a plus touché que lui. Préférant le sentiment à tout, il remplit l'ame de cette émotion vive & salutaire qui nous fait aimer la vertu. Quel pathétique ! Quelle connoissance du cœur humain ! Quel épanchement continuel d'une ame pénétrée ! Quel ton de vérité, de philosophie, d'humanité ! Quelle imagination, à la fois vive & sage ! Pensées justes & délicates ; idées brillantes & magnifiques ; expressions élégantes, choisies, sublimes, harmonieuses ; images éclatantes & naturelles ; coloris vrai & frappant ; style clair, net, plein, nombreux, également propre à être entendu par la multitude, & à satisfaire l'homme d'esprit, l'académicien & le courtisan : tel est

le caractere de l'éloquence de *Massillon*, sur-tout dans son *Petit-Carême*. Il fait à la fois penser, peindre & sentir. On a dit de lui, & on l'a dit avec raison, qu'il étoit *à Bourdaloue*, ce que *Racine* étoit à *Corneille*. Pour mettre le dernier trait à son éloge, il est, de tous les orateurs françois, celui dont les étrangers font le plus de cas. Le neveu de cet homme célebre nous a donné une bonne édition des ŒUVRES de son oncle, à Paris, en 1745 & 1746, en 14 vol., grand in-12, & 12 tomes petit format. On y trouve: I. Un *Avent* & un *Carême* complets. C'est sur-tout dans les sermons de morale, tels que sont presque tous ceux de son *Avent* & de son *Carême*, qu'il faut chercher le véritable génie de *Massillon*. Il excelle (dit M. *d'Alembert*) dans la partie de l'orateur, qui seule peut tenir lieu de toutes les autres, dans cette éloquence qui va droit à l'ame, mais qui l'agite sans la déchirer. Il va chercher au fond du cœur ces replis cachés où les passions s'enveloppent; & il les développe avec une onction si affectueuse & si tendre, qu'il subjugue moins qu'il n'entraîne. Sa diction, toujours facile, élégante & pure, est par-tout de cette simplicité noble sans laquelle il n'y a ni bon goût ni véritable éloquence: simplicité qui, étant réunie dans *Massillon* à l'harmonie la plus séduisante & la plus douce, en emprunte encore des graces nouvelles. Ce qui met le combre au charme que fait éprouver ce style enchanteur, c'est qu'on sent que tant de beautés ont coulé de source, & n'ont rien coûté à celui qui les a produites. Il lui échappe même quelquefois, soit dans les expressions, soit dans les tours, soit dans la mélodie si touchante de son style, des négligences qu'on peut appeler heureuses, parce qu'elles achevent de faire disparoître l'empreinte du travail. C'est par cet abandon de lui-même, que *Massillon* se faisoit autant d'amis que d'auditeurs. Il savoit que plus un orateur paroît occupé d'enlever l'admiration, moins ceux qui l'écoutent sont disposés à la lui accorder. II. Plusieurs *Oraisons funebres*, des *Discours*, des *Panégyriques*, qui n'avoient jamais vu le jour. III. Dix *Discours* connus sous le nom de *Petit-Carême*. IV. Les *Conférences Ecclésiastiques*, qu'il fit dans le séminaire de Saint-Magloire en arrivant à Paris; celles qu'il a faites à ses curés pendant le cours de son épiscopat; & les Discours qu'il prononçoit à la tête des Synodes qu'il assembloit tous les ans. V. Des *Paraphrases* touchantes sur plusieurs Pseaumes. L'illustre auteur de tant de beaux morceaux, auroit souhaité qu'on eût introduit en France l'usage établi en Angleterre, de lire les Sermons, au lieu de les prêcher de mémoire: usage commode, mais qui fait perdre à l'éloquence toute sa chaleur. Il lui étoit arrivé, aussi bien qu'à deux autres de ses confreres, de rester court en chaire précisément le même jour. Ils prêchoient tous les trois en différentes heures un *Vendredi-Saint*. Ils voulurent s'aller entendre alternativement. La mémoire manqua au premier; la crainte saisit les deux autres, & leur fit éprouver le même sort. Quand on demandoit à notre illustre orateur, quel étoit son meilleur Sermon? *Celui que je sais le mieux*, répondoit-il. On attribue la même réponse au P. *Bourdaloue*. Le célebre P. *la Rue* pensoit comme *Massillon*, que la coutume d'apprendre par cœur étoit un esclavage, qui enlevoit à la chaire bien des orateurs, & qui avoit bien des inconvéniens pour ceux qui s'y consa-

troient ; [*Voyez* son article.] L'abbé *de la Porte* a recueilli, en un vol. in-12, les idées les plus brillantes & les traits les plus saillans répandus dans les ouvrages du célebre évêque de Clermont. Ce recueil, fait avec choix, a paru à Paris en 1748, in-12, & forme le 15e volume de l'édition grand in-12, & le 13e du petit in-12 ; il est intitulé : *Pensées sur différens sujets de morale & de piété, tirées*, &c.

MASSINGER, (Philippe) poëte Anglois du XVIIe siecle, fut élevé à Oxford, & quitta ensuite l'université de cette ville, pour aller à Londres, où il se livra tout entier à la poésie. Ses *Tragédies* & ses *Comédies* eurent un applaudissement universel. Il les composoit conjointement avec les plus grands poëtes anglois de son temps, tels que *Fletcher*, *Midleton*, *Rowe*, *Fielding*, &c.

I. MASSON, (Antoine) graveur du dernier siecle, natif de Louri près Orléans, excella dans les portraits. Les *Disciples d'Emmaüs*, le portrait du vicomte *de Turenne*, ceux du duc *d'Harcourt*, du *Lieutenant-Criminel de Lyon*, &c. sont regardés comme des chef-d'œuvres. Son burin est ferme & gracieux. On prétend qu'il s'étoit fait une maniere de graver toute particuliere, & qu'au lieu de faire agir sa main sur la planche, (comme c'est l'ordinaire) pour conduire le burin selon la forme du trait que l'on y veut exprimer, il tenoit au contraire sa main droite fixe, & avec la main gauche il faisoit agir la planche, suivant le sens que la taille exigeoit. Plusieurs de nos graveurs modernes suivent cette maniere. Cet habile artiste, membre de l'académie royale de peinture, mourut à Paris en 1702, âgé de 66 ans.

II. MASSON, (Innocent le) Chartreux, né à Noyon en 1628, fut élu général en 1675, & fit rebâtir la grande Chartreuse, qui avoit été presque entiérement réduite en cendres. Il s'acquit un nom par sa vertu & par ses livres de piété. Son meilleur ouvrage est sa nouvelle collection des *Statuts des Chartreux*, avec des notes savantes, Paris, 1703, in-folio, très-rare. Il y a cinq parties. La 5e, contenant les Priviléges de l'ordre, manque quelquefois. Il avoit donné, en 1683, l'*Explication de quelques endroits des Statuts de l'Ordre des Chartreux*, petit in-4°, qui doit avoir 166 pages. Ceux qui finissent à la pag. 122, ne sont pas complets. C'est une réponse à ce que l'abbé *de Rancé* avoit dit des Chartreux dans ses *Devoirs de la vie Monastique*. Cet auteur mourut le 8 Mai 1703, à 76 ans, après avoir été pendant toute sa vie ennemi déclaré des disciples de *Jansenius*, qui ne l'ont pas épargné dans leurs écrits. C'étoit, selon eux, un mauvais théologien & un faux mystique ; mais ils l'ont jugé trop sévérement.

III. MASSON, (Antoine) religieux Minime, mort à Vincennes en 1700, dans un âge avancé, se fit un nom dans son ordre par sa piété, par son savoir & par ses ouvrages. Les principaux sont : I. *Questions curieuses, historiques & morales sur la Genese*, in-12. II. L'*Histoire de NOÉ & du Déluge universel*, 1687, in-12. III. L'*Histoire du Patriarche ABRAHAM*, 1688, in-12. IV. Un *Traité des marques de la Prédestination*, & quelques autres *Ecrits* de piété, nourris de passages de l'Ecriture-sainte & des Peres.

IV. MASSON, (Jean) ministre Réformé, mort en Hollande vers 1750, étoit originaire de France, & s'étoit retiré en Angleterre, pour y professer en liberté sa religion. Les lettres lui

doivent plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Histoire critique de la République des Lettres*, depuis 1712 jusqu'en 1716, en 16 vol. in-12. L'érudition y est profonde, mais maussade. *Masson* écrivoit en pédant ; l'auteur du *Mathanasius* l'a eu en vue dans plusieurs de ses remarques. II. Les *Vies d'Horace*, d'*Ovide* & de *Pline le Jeune*, en latin, 3 vol. in-8°. Elles sont assez estimées, & l'on y trouve des recherches qui peuvent servir à éclaircir les ouvrages de ces auteurs. *Dacier*, attaqué par *Masson*, se défendit d'une maniere victorieuse. Sa défense est à la tête de la 2e édition de sa Traduction des Œuvres d'*Horace*. III. *Histoire de Pierre Bayle & de ses Ouvrages*, Amsterdam, 1716, in-12. Elle lui est du moins communément attribuée à présent, quoiqu'on l'eût donnée d'abord à *la Monnoye*... Voy. XIII. MARTIN, n° 4 de ses ouvrages.

V. MASSON DES GRANGES, (Daniel le) prêtre, né en 1700, mort en 1760, à 60 ans, avoit autant d'esprit que de piété. Les particularités de sa vie sont ignorées; mais on connoît beaucoup son excellent ouvrage intitulé : *Le Philosophe moderne*, ou l'*Incrédule condamné au tribunal de sa raison*, 1759, in-12 ; réimprimé en 1765, avec des additions considérables. Les vérités que l'auteur traite, sont rebattues; mais il les présente dans un nouveau jour, &, en dépouillant les preuves de la Religion de ce qu'elles ont de trop abstrait, il les met à la portée de tout le monde. Son style est ingénieux, mais un peu affecté.

MASSON, (Papire) *Voyez* PAPIRE-MASSON.

MASSON, *Voyez* MAÇON & PEZAI.

MASSOULIÉ, (Antonin) né à Toulouse en 1632, se fit Dominicain en 1647. Il fut prieur dans la maison du noviciat à Paris, puis provincial de la province de Toulouse, enfin assistant du général de son ordre, en 1686. Ce modeste religieux refusa un évêché, qui lui fut offert par le grand-duc de Toscane. Il mourut à Rome le 22 Janvier 1706, à 74 ans, honoré des regrets & de l'estime des savans de son ordre. Son principal ouvrage est un livre en 2 vol. in-fol. intitulé : *Divus* THOMAS *sui interpres*. Son but principal est de prouver que les sentimens de l'école des Dominicains, sur la Promotion physique, la Grace & la Prédestination, sont véritablement les sentimens de *S. Thomas*, & non pas des inventions de *Bannez*, comme quelques adversaires des Thomistes l'ont prétendu. On voit par cet ouvrage que l'auteur avoit beaucoup lu, & qu'il s'étoit attaché sur-tout à *S. Paul*, à *S. Augustin*, à *S. Bernard*, & à *S. Thomas*. Il réfuta aussi les Quiétistes dans deux *Ecrits*, publiés in-12, 1699 & 1703.

MASSUET, (Dom-René) Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Saint-Ouen de Mancelles, au diocese d'Evreux, en 1665, donna au public : I. Une édition de *S. Irenée*, imprimée chez *Coignard*, à Paris, in-fol. 1710, plus ample & plus correcte que les précédentes, & enrichie de Préfaces, de Dissertations & de Notes. Ses *Dissertations* donnent un nouveau jour à des matieres qui peut-être n'avoient jamais été bien éclaircies. II. Le ve volume des *Annales de l'Ordre de Saint-Benoît*. III. Une *Lettre d'un Ecclésiastique* au R. P. *E. L. J.* (Révérend Pere *Etienne Langlois*, Jésuite) dans laquelle il répond à une brochure contre l'édition de *Saint Augustin*, donnée par

ses confreres. IV. Une seconde édition du *Saint Bernard* de D. *Mabillon*. Dom *Massuet* mourut le 19 Janvier 1716, à 50 ans. Son érudition, son application au travail, sa piété & les qualités de son cœur, mériterent les éloges & les pleurs de sa congrégation. C'étoit un homme d'un vrai mérite, plein de probité & de politesse.

MASTELLETA, (Jean-André *Donducci*, dit) peintre, né à Bologne en 1577, entra d'abord dans l'école des *Caraches*, & étudia quelque temps les ouvrages du *Parmesan*; mais on ne peut point dire qu'il ait travaillé dans le goût de ces grands maîtres. Il se fit une maniere séduisante, sans vouloir consulter la nature. Il employoit le noir plus qu'aucune autre couleur, & cette affectation déparoit ses ouvrages. Ce peintre, né avec un naturel mélancolique, affoiblit son esprit par le chagrin. Il s'enferma dans un couvent où il mourut fort vieux. Ses mœurs étoient pures, & son esprit modeste.

MASTIN DE L'ESCALE, *Voyez* ESCALE.

MASUCCIO DE SALERNE, (*Masutius Salernitanus*) issu d'une famille noble, a fait 50 *Nouvelles* à l'imitation de *Bocace*, imprimées en italien, à Naples, 1479, in-fol. puis à Venise, 1484, in-fol. Elles sont intitulées : *Il Novellino*, &c. Cet auteur mourut vers la fin du XVe siecle. Il est fort au-dessous de son modele.

MASURES, *Voy.* MAZURES.

MATAMOROS, Alfonse-Garcias) chanoine de Séville, sa patrie, au XVIe siecle, fut professeur d'éloquence dans l'université d'Alcala. On a de lui un *Traité des Académies & des Hommes doctes d'Espagne*, à Alcala, 1553, in-8°. C'est une apologie des Espagnols, contre ceux qui paroissent douter du savoir de cette nation. *Matamoros* étoit un homme de goût, ennemi des miseres scolastiques, & passionné pour les belles-lettres, qu'il fit revivre en Espagne, après avoir dégoûté ses compatriotes des froides & ineptes chicanes de certaines Ecoles. Son style est élégant; mais il affecte trop d'y répandre des fleurs.

MATANI, (Antoine) né à Pistoie le 27 Juillet 1730, s'appliqua avec succès à la médecine, & prit le bonnet de docteur à Pise en 1754. Il fut fait successivement professeur en philosophie & en médecine dans la même université. Il mourut dans de grands sentimens de piété le 21 Juin 1769, à Pistoie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. *De Anevrismaticis præcordiorum morbis animadversiones*, Florence, 1756; Francfort, 1766. II. *Heliodori Larissæi Capita opticorum è græco latinè conversa*, Pistoie, 1758. III. *Relation historique & philosophique des productions naturelles du territoire de Pistoie*, en italien, Pistoie, 1762. IV. *De Nosocomiorum regimine*, Venise, 1768. V. *De Remediis tractatus*, Pise, 1769. *Matani* a laissé des manuscrits, entre autres une *Histoire Littéraire* des écrivains de son pays, fort avancée. Ces manuscrits sont entre les mains de *Joseph Matani*, son frere, professeur en théologie au séminaire de Pise, qui avoit le plaisir, lorsque son frere vivoit, de se délasser avec lui, de ses occupations pénibles, par des entretiens fréquens sur la religion & la critique sacrée & profane. En 1780, *Ventura di Samuel Fua* préparoit une édition complete des Œuvres de ce médecin, à Pise.

MATERNE, (S.) succéda à S. *Valere*, dans le gouvernement de l'église de Treves, vers la fin du

IIIe siecle. Il quitta ce siege pour fonder celui de Cologne, qu'il remplit jusqu'à sa mort. Il assista à deux conciles tenus contre les Donatistes, l'un à Rome, l'autre à Arles. Son corps fut transporté à Treves, dans l'église de Saint-Mathias, d'où *Pappon*, archevêque de Treves, le transféra dans l'église métropolitaine, en 1037.

MATERNUS DE CILANO, (George Chrétien) né à Presbourg, s'appliqua avec succès aux belles-lettres, à la physique, à la médecine, & à l'étude de l'antiquité. Il enseigna ces sciences à Altenau, dans la Basse-Saxe, où il mourut le 9 Juillet 1773. Les monumens de son savoir sont : I. *De terræ Concussionibus*. II. *De Causis lucis borealis*. III. *De Motu humorum progressivo veteribus non ignoto*, 1754, in-4°. IV. *De Saturnalium origine & celebrandi ritu apud Romanos*, 1759, in-4°. V. *Prolusio de modo furtum quærendi apud Athenienses & Romanos*, 1769, in-4°. VI. Une *Description de l'état sacré, civil & militaire de la République Romaine*, en allemand, 3 vol. in-8°. VII. Plusieurs Dissertations insérées dans les journaux *des Curieux de la nature*.

MATERNUS, *Voy.* FIRMICUS-MATERNUS.

MATHA, *Voyez* JEAN DE MATHA, n° XIV.

I. MATHAN, prêtre de *Baal*, fut tué devant l'autel de cette fausse Divinité par les ordres du grand-prêtre *Joiada*, vers l'an 880 avant Jesus-Christ.

II. MATHAN, fils d'*Eléazar*, fut pere de *Jacob*, & aïeul de *Joseph* époux de *Marie*.

MATHANIAS, *Voyez* SEDECIAS.

MATHAT, fils de *Lévi*, & pere d'*Héli* que l'on croit être le même que *Joachim*, pere de la *Ste. Vierge*.

MATHATA, fils de *Natan*, & pere de *Menna*, un des ancêtres de J. C. selon la chair.

I. MATHATHIAS, fils de *Sellum*, de la race de *Coré*, chef de la 14e famille des Lévites. Il avoit l'intendance sur tout ce qu'on faisoit frire dans la poêle aux sacrifices.

II. MATHATHIAS, fils de *Jean* de la famille des *Machabées*, se rendit fort célebre pendant la persécution d'*Anthiochus Epiphanes*. Les abominations qui se commettoient à Jérusalem après la prise de cette ville, l'obligerent de se retirer avec ses fils dans celle de Modin, où il étoit né. Ses fils étoient *Jean*, *Simon*, *Judas*, *Eléazar* & *Jonathas*. Il n'y fut pas long-temps sans voir arriver les commissaires envoyés par *Antiochus*, pour contraindre ceux de Modin à renoncer à la loi de Dieu & à sacrifier aux idoles. Plusieurs céderent à la violence; mais *Mathathias* déclara publiquement qu'il n'obéiroit jamais aux ordres injustes d'*Antiochus*. Comme il cessoit de parler, il apperçut un Israélite qui s'avançoit pour sacrifier aux idoles. Animé à l'instant d'un enthousiasme divin, il se jette sur cet homme & sur l'officier qui vouloit le forcer à cette impiété, & les tue tous les deux sur l'autel même où ils alloient sacrifier. Cette action ayant fait du bruit, il s'enfuit sur les montagnes avec ses fils & un grand nombre d'Israélites. Alors formant un corps d'armée, il parcourut tout le pays, détruisit les autels dédiés aux faux-Dieux, & rétablit le culte du Seigneur. Ce grand-homme, sentant que sa fin approchoit, ordonna à ses fils de choisir pour général de leurs troupes *Judas Machabée* leur frere. Il les bénit ensuite, & mourut après avoir gouverné Israël durant l'espace d'une année, vers la 166e avant J. C. C'est

par lui que commença la principauté des Asmonéens, qui dura jusqu'à *Hérode*. Alors on vit des traces sensibles de la Théocratie, puisque celui qui gouvernoit souverainement étoit revêtu du caractere sacerdotal, & vérifioit ce qu'avoit dit Moyse : *Eritis mihi in regnum sacerdotale*. (Exod. 19. 6.) L'autorité divine parut encore plus dans les succès que Dieu donna aux armes de cette famille qu'il avoit suscitée pour remettre son culte en honneur, & affranchir Israël de la servitude. Aussi la république des Juifs ne fut jamais plus florissante, & plus fidelle à la loi du Seigneur, que sous les cinq fils de *Mathathias*. Mais après leur mort leurs successeurs, moins zélés pour leur patrie, firent bientôt oublier ces temps heureux. *Hircan*, le dernier des fils de *Mathathias*, avoit laissé cinq fils. *Aristobule*, l'aîné, succéda à son pere dans la souveraine Sacrificature, & dans la principauté temporelle ; mais il ne soutint pas la gloire de son illustre maison.

III. MATHATHIAS, fils de *Simon*, petit-fils du grand *Mathathias*, fut tué en trahison avec son pere & un de ses freres, par *Ptolomée* son beau-frere, dans le château de Doch, l'an 135 avant Jesus-Christ.

I. MATHIAS, *ou* MATTHIAS (S.) Le perfide *Judas* ayant laissé, par sa mort, la place d'Apôtre vacante, *Joseph* surnommé le Juste, & *Mathias*, furent les deux hommes sur lesquels on jeta les yeux pour l'apostolat. Les fidelles prierent Dieu de se déclarer sur un des deux. Le sort tomba sur *Mathias*, l'an 33 de J. C. On ne sait rien de certain sur la vie & la mort de cet Apôtre. Ce que l'on dit de sa prédication en Ethiopie, & de son martyre, n'est appuyé sur aucun fondement digne de foi. Les anciens hérétiques lui ont attribué un *Evangile* & un *Livre de Tradition*, reconnus pour apocryphes par toute l'Eglise. On croit avoir à Rome les reliques de cet Apôtre ; mais la fameuse *Abbaye de Saint-Mathias* près de Treves, prétend, avec autant de fondement, avoir cet avantage : prétentions douteuses de part & d'autre.

II. MATHIAS, empereur d'Allemagne, fils de *Maximilien II* & frere de *Rudolphe II*, succéda à celui-ci le 13 Juin 1612. L'empire étoit alors en guerre avec les Turcs. Après des succès contrebalancés par des pertes, *Mathias* eut le bonheur de la finir en 1615, par un traité conclu avec le sultan *Achmet*. Mais il en vit commencer une autre en 1618, qui désola l'Allemagne pendant 30 ans, & qui fut excitée par les Protestans de Bohême pour la défense de leur religion. Ils avoient coutume de dire, que *le Loup d'Allemagne n'étoit pas moins à craindre pour eux que l'Ours de Turquie*. Cette grande querelle ne fut terminée qu'à la paix de Westphalie, après dix ans de négociations. Le comte *de Thurn*, homme également ambitieux & éloquent, leva des troupes à la hâte, & s'empara, en deux mois, de presque toute la Bohême. Cette perte jointe à la rebellion de la Silésie & à l'enlévement du cardinal *Elcsel*, son premier ministre, affligerent tellement *Mathias*, qu'il en mourut à Vienne le 10 Mars 1616, à 63 ans. « Ce prince, (dit M. *de Montigny*,) » avoit les vertus, la politique & » toutes les qualités d'un grand em» pereur. L'empire, à son couron» nement, étoit sur le point de sa » chute, & il le raffermit. Les Pro» testans perdirent sous son regne » une grande partie de leurs privi» leges ; les Catholiques recouvre» rent leurs droits ; le clergé rentra » dans ses biens ; & la justice se » rendit avec autant d'exactitude

» qu'il y avoit eu de brigandage & » de partialité sous son prédécesseur «. Cependant la Providence le mit dans des situations qui éprouverent sa constance & son courage. La capitulation que *Mathias* signa en montant sur le trône, differe essentiellement de celle de ses prédécesseurs. Elle borne l'emploi des subsides donnés par les Etats, au seul usage pour lequel ils sont accordés. Elle lui défend de traduire les procès pour les péages électoraux, devant un autre tribunal que celui des *Sept Electeurs*. Elle l'oblige de prendre lui-même les investitures des fiefs possédés par la maison d'*Autriche*. Elle permet aux électeurs d'élire un roi des Romains, du vivant de l'empereur, quand ils le jugeront utile & nécessaire pour le bien de l'empire, & même malgré les oppositions de l'empereur régnant. Il avoit épousé, en 1611, *Anne-Catherine*, fille de l'archiduc *Ferdinand*, morte en 1618. Il n'en eut point d'enfans. Il ne laissa qu'un fils naturel, connu sous le nom de *Mathias d'Autriche*.

III. MATHIAS CORVIN, roi de Hongrie & de Bohême, 2e fils de *Jean Huniade*, s'acquit par sa bravoure le nom de *Grand*. Les ennemis de son pere le retenoient dans une prison en Bohême; mais ayant obtenu sa liberté, il fut élu roi de Hongrie le 24 Janvier 1458. Plusieurs grands seigneurs Hongrois s'opposerent à son élection, & solliciterent *Fréderic III* de se faire couronner. Les Turcs profiterent de ces divisions; mais *Mathias* les chassa de la haute Hongrie, après avoir forcé l'empereur *Fréderic* de lui rendre la couronne sacrée de *S. Etienne* dont il s'étoit emparé, & sans laquelle il n'avoit que le nom de roi dans l'esprit superstitieux de ces peuples. La guerre se ralluma après une paix passagere. La fortune lui fut si favorable, qu'ayant assujetti une partie de l'Autriche, il prit enfin Vienne & Neustadt qui en sont les principaux boulevards. L'empereur vaincu désarma le vainqueur, en lui laissant la basse Autriche en 1487. L'année d'auparavant, *Mathias* avoit convoqué une assemblée à Bude dans laquelle il donna plusieurs lois contre les duels, les chicanes dans les procès, & quelques autres abus. Il se préparoit de nouveau à la guerre contre le Turc, lorsqu'il mourut d'apoplexie à Vienne en Autriche le 16 Avril 1490, ne laissant qu'un fils naturel, (*Jean Corvin*) qui tenta vainement de succéder à son pere au trône de Hongrie. On fit à *Mathias* cette Epitaphe :

CORVINI brevis hæc urna est, quem magna fatentur
Facta fuisse Deum, fata fuisse hominem.

Ce héros, heureux dans la paix & dans la guerre, n'ignoroit rien de ce qu'un prince doit savoir. Il parloit une partie des langues de l'Europe ; il étoit d'un caractere fort enjoué, & se plaisoit à dire des bons mots. *Galeoti Martio de Narni*, son secrétaire, les publia. Les lettres & les beaux-arts eurent en lui un protecteur. Il employa les meilleurs peintres d'Italie, & appela à sa cour les savans de l'Europe. Il avoit à Bude une très-belle bibliotheque, riche en livres & en manuscrits. C'est là que, pour se délasser des combats, il alloit passer en sage les momens les plus doux ; préférant (dit M. *de Montigny*) au plaisir de vaincre, celui d'apprendre des illustres morts le grand art de régner. *Mathias* avoit épousé en premieres noces *Catherine*, fille de *George Pogebrack*, roi de Bohême, morte sans enfans en 1464 ; & en second lieu, *Beatrix*, fille naturelle de *Ferdinand*, roi de Naples : celle-ci n'ayant pu,

à cause de sa stérilité, vaincre l'opposition des Hongrois pour épouser *Uladislas*, à qui elle avoit fait décerner la couronne, en mourut de chagrin. Quelques historiens ont avancé qu'il avoit été empoisonné par cette derniere princesse, qui lui présenta (dit-on) des figues avant de lui donner de l'eau pour appaiser sa soif ardente. Mais cette assertion est hasardée, comme celles qu'on fait sur la mort de presque toutes les Têtes couronnées.

MATHIEU, *Voy.* MATTHIEU.

I. MATHILDE, *ou* MAHAUD, (Ste.) reine d'Allemagne, mere de l'empereur *Othon* dit *le Grand*, & aïeule maternelle de *Hugues Capet*, étoit fille de *Thierri*, comte de Ringelheim. Elle épousa *Henri l'Oiseleur*, roi de Germanie, dont elle eut l'empereur *Othon*, *Henri* duc de Baviere, & *Brunon* évêque de Cologne. Pour prier la nuit, elle quittoit le lit du prince son époux, qui feignoit de l'ignorer. Ils gardoient la continence les jours marqués par l'église, suivant l'usage religieux observé encore alors. Cependant un Jeudi-Saint, *Henri* ayant pris du vin plus qu'à l'ordinaire, obligea la reine à violer cette regle. De cette union naquit leur fils *Henri*, pour qui *Ste. Mathilde* eut une prédilection singuliere. Après la mort de son époux, en 936, elle fut maltraitée par ses fils & obligée de se retirer en Westphalie; mais *Othon* la fit revenir, & se servit utilement de ses conseils. *Mathilde* fonda plusieurs monasteres & un grand nombre d'hôpitaux, & mourut dans l'abbaye de Quedlimbourg le 14 Mars 968.

II. MATHILDE, comtesse de Toscane, fille de *Boniface* marquis de Toscane, naquit en 1046. Elle épousa *Godefroi le Bossu*, fils du duc *de Lorraine*. Mais ils vécurent presque toujours séparés. *Mathilde* ne vouloit pas quitter le beau climat de l'Italie, pour suivre son époux dans une province septentrionale. *Godefroi* étant mort en 1076, elle se trouva veuve à l'âge de trente ans. Sa piété étoit tendre & fervente. Elle soutint avec zele les intérêts des papes *Grégoire VII* & *Urbain II*, contre l'empereur *Henri IV* son cousin, & remporta sur ce prince de grands avantages. Elle fit ensuite une donation solennelle de ses biens au saint-siege, & mourut le 24 Juillet 1115, à 76 ans. Les ennemis des souverains pontifes l'ont accusée d'avoir eu des liaisons trop étroites avec *Grégoire VII*: mais la vertu de ce pape & celle de *Mathilde*, ont fait passer cette accusation pour une calomnie dans l'esprit de la plupart des historiens. Aucun fait, aucun indice n'a jamais fait tourner ces soupçons en vraisemblances. La vérité de la donation de la comtesse *Malthilde* n'a jamais été révoquée en doute, comme celle de *Constantin* & de *Charlemagne*. C'est le titre le plus authentique que les papes aient réclamé: mais ce titre même fut un nouveau sujet de querelle. Elle possédoit la Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modene, une partie de l'Ombrie, le duché de Spolete, Vérone, presque tout ce qui est appelé aujourd'hui le *Patrimoine de Saint-Pierre*, depuis Viterbe jusqu'à Orviette, avec une partie de la Marche d'Ancone. Le pape *Paschal II* ayant voulu se mettre en possession de ses états, *Henri IV*, empereur d'Allemagne, s'y opposa. Il prétendit que la plupart des fiefs que la comtesse avoit donnés, étoient mouvans de l'Empire. Ces prétentions furent une nouvelle étincelle de guerre entre l'Empire & la Papauté; cependant, à la longue, il fallut céder au saint-siege

une partie de l'héritage de *Mathilde.*

MATHILDE *ou* MAUD, (Ste.) fille de Sainte *Marguerite* reine d'Ecosse, & premiere femme de *Henri I*, roi d'Angleterre, imita fidellement les vertus de sa mere. On l'honore le 30 Avril. Elle fit bâtir à Londres deux grands hôpitaux, celui de l'église de Christ, & celui de Saint-Gilles. Elle mourut l'an 1118, & fut enterrée à Westminster, auprès de S. Edouard le confesseur. C'est par son ordre que *Thieri*, moine de Durham, écrivit la *Vie de Ste. Marguerite*, dont il avoit été le confesseur.

MATHINCOURT, (Pierre de) *Voyez* FOURRIER.

MATHISON, *Voyez* MUNCER.

MATHOUD, (Dom Claude-Hugues) né à Mâcon d'une bonne famille, embrassa la regle de Saint-Benoît dans la congrégation de Saint-Maur l'an 1639, à l'âge de dix-sept ans, & s'y distingua par ses connoissances dans la philosophie & la théologie. *Gondrin*, archevêque de Sens, conçut tant d'estime pour sa vertu & ses talens, qu'il voulut l'avoir pour grand-vicaire, & le fit entrer dans son conseil. Ce savant religieux mourut à Châlons-sur-Saône le 29 Avril 1705, âgé de 83 ans. Nous avons de lui : I. L'édition en latin des *Œuvres* du cardinal *Robert Pullus*, & de *Pierre de Poitiers*, Paris, 1655, in-folio, avec D. *Hilarion le Fèvre.* II. *De vera Senonum origine christiana*, Paris, 1687, in-4°. III. *Catalogus Archiepiscoporum Senonensium*, Paris, 1688, in-4°. Cet ouvrage manque d'ordre & de critique, &c.

I. MATHURIN, (S.) prêtre & confesseur en Gâtinois, au IVe ou au Ve siecle. Les Actes de sa vie sont corrompus, & ne méritent aucune croyance.

II. MATHURIN DE FLORENCE, habile peintre, lia une étroite amitié avec *Polydore*, & ces deux peintres travaillerent de concert. Ils firent une étude particuliere de l'antique, & l'imiterent. Il est difficile de distinguer leurs tableaux, & de ne pas confondre les ouvrages de ces deux amis. Ils excelloient à représenter les habits, les armes, les vases, les sacrifices, le goût & le caractere des anciens. *Mathurin* mourut en 1526, aimé & estimé.

MATHURINS, Voyez JEAN DE MATHA, n° XIV.

MATHUSALEM, fils d'*Henoc*; pere de *Lamech*, & aïeul de *Noé*, de la race de *Seth*, naquit l'an 3317 avant Jesus-Christ, & mourut l'année même du déluge, 2448 avant Jesus-Christ, âgé de 969 ans : c'est le plus grand âge qu'ait atteint aucun mortel sur la terre... Il ne faut pas le confondre avec *MATHUSALAEL*, arriere-petit-fils de *Cain*, & pere d'un autre *Lamech*.

MATHYS, *Voyez* MESSIS.

I. MATIGNON, (Goyon de) l'une des plus anciennes & des plus illustres maisons de France, a donné le jour à plusieurs grands hommes. Elle est originaire de Bretagne, & s'est établie en Normandie vers le milieu du quinzieme siecle. Parmi les personnages les plus célebres de cette maison, on distingue les suivans :

II. MATIGNON, (Jacques de) prince de Mortagne, comte de Thorigni, né à Lonray en Normandie l'an 1526, signala son courage à la défense de Metz, d'Hesdin, & à la journée de Saint-Quentin, où il fut fait prisonnier en 1557. Deux ans après, la reine *Catherine de Médicis*, qui le consultoit dans les affaires les plus importantes, lui fit donner la lieutenance générale de Normandie. Cette province fut

témoin plusieurs fois de sa valeur. Il battit les Anglois, contribua à la prise de Rouen en 1567, empêcha *d'Andelot* de joindre, avant le combat de Saint-Denys, l'armée du prince de *Condé*, & se distingua à la bataille de Jarnac, à celles de la Roche-Abeille & de Montcontour. Les Huguenots d'Alençon & de Saint-Lo, prêts à être massacrés, en 1572, lui durent la vie. Il pacifia la basse-Normandie, où il commandoit l'armée du roi, en 1574, & prit le comte *de Montgommery* dans Domfront. *Henri III* récompensa ses services, en 1579, par le bâton de maréchal de France & par le collier de ses ordres. Le commandement de l'armée de Picardie lui ayant été confié, il réduisit cette province sous l'obéissance du roi, autant par sa valeur que par son humanité. Devenu lieutenant-général de Guienne, en 1584, il chassa *Vaillac* du Château-Trompette, & enleva à la Ligue, par cet acte de vigueur, Bourdeaux & une partie de la province. Les années 1586 & 1587 ne furent pour lui qu'une suite de victoires. Il secourut Brouage, défit les Huguenots en plusieurs rencontres, prit les meilleures places, & leur eût enlevé la victoire de Coutras, si le duc *de Joyeuse*, qu'il alloit joindre, n'eût témérairement précipité le combat. Enfin, après s'être conduit en bon citoyen & en héros, il obtint le gouvernement de la Guienne: province que le roi devoit à son courage & à sa prudence. Au sacre de *Henri IV*, en 1594, il fit la fonction de connétable; & à la reddition de Paris, il entra dans cette ville à la tête des Suisses. Ce grand général mourut dans son château de Lesparre le 27 Juillet 1597, à 73 ans, également regretté par son prince & par les soldats. La mort le surprit en mangeant. C'étoit un homme fin & délié, lent à se résoudre & à exécuter. Il amassa de grandes richesses dans son gouvernement.

III. MATIGNON, (Charles-Augustin de) comte de Gacé, 6e fils de *François de Matignon*, comte de Thorigny, servit en Candie sous le duc *de la Feuillade*, & fut blessé dangereusement dans une sortie. De retour en France, il fut employé en diverses occasions, & se signala à la bataille de Fleurus, aux sieges de Mons & de Namur, & fut nommé lieutenant-général en 1693. La guerre s'étant rallumée, il suivit, en 1703, le duc *de Bourgogne* en Flandres, obtint le bâton de maréchal en 1708, & fut destiné à passer en Ecosse à la tête des troupes francoises en faveur du roi *Jacques*. Cette expédition n'ayant pas réussi, il revint en Flandres, & servit sous le duc *de Bourgogne* au combat d'Oudenarde. Il mourut à Paris le 6 Décembre 1729, à 83 ans. Il avoit été nommé chevalier du Saint-Esprit en 1724; mais il présenta son fils aîné pour être reçu à sa place.

MATTHEI, *Voyez* LEONARD *d'Udine*, n° II.

MATTHIAS, *Voyez* MATHIAS.

I. MATTHIEU ou LEVI, fils d'*Alphée*, &, selon toutes les apparences, du pays de Galilée, étoit commis du receveur des impôts qui se levoient à Capharnaüm. Il avoit son bureau hors de la ville, & sur le bord de la mer de Tibériade. JESUS-CHRIST enseignoit depuis un an dans ce pays; *Matthieu* quitta tout pour suivre le Sauveur, qu'il mena dans sa maison, où il lui fit un grand festin. Il fut mis au nombre des XII *Apôtres*. Voilà tout ce que l'Evangile en dit. Les sentimens sont fort partagés sur sa mort, & sur le lieu de sa prédication. Le

plus commun parmi les anciens & les modernes, est qu'après avoir prêché pendant quelques années l'évangile en Judée, il alla porter la parole de Dieu dans la Perse, ou chez les Parthes, où il souffrit le martyre. Avant que d'aller annoncer la foi hors de la Judée, il écrivit, par l'inspiration du Saint-Esprit, l'*Evangile* qui porte son nom, vers l'an 36 de J. C. On croit qu'il le composa en la langue que parloient alors les Juifs, c'est-à-dire, en un hébreu mêlé de chaldéen & de syriaque. Les Nazaréens conserverent long-temps l'original hébreu; mais il se perdit dans la suite, & le texte grec que nous avons aujourd'hui, qui est une ancienne version faite du temps des Apôtres, nous tient lieu d'original. Aucun Evangéliste n'est entré dans un plus grand détail des actions de J. C., que *S. Matthieu*, & ne nous a donné des regles de vie & des instructions morales plus conformes à nos besoins. C'est ainsi qu'en juge *S. Ambroise*, qui connoissoit bien cet Evangéliste. L'humanité du Fils de Dieu a été son principal objet; c'est ce qui fait qu'on le représente ayant près de lui un *Homme*. *S. Matthieu* & *S. Luc* ont rapporté la généalogie de J. C. qu'ils font descendre de la race royale de David, mais d'une maniere différente. *S. Matthieu* commence par *Abraham*, & partage toute cette généalogie en trois classes, chacune de quatorze générations, qui font le nombre de 42 personnes. Depuis *Abraham* jusqu'à David, il en met quatorze; depuis *David* jusqu'à la transmigration de Babylone, quatorze; & depuis la délivrance du peuple, qui fut mis en liberté pour retourner à Jérusalem sous la conduite de Zorobabel, quatorze. On remarque que dans cette généalogie, saint *Matthieu* omet 4 Rois, *Ochosias*, *Joas*, *Amasias* & *Joakim*. La raison de cette omission, est que Dieu ayant improuvé le mariage de *Joram* avec l'impie *Athalie*, & ayant promis par ses Prophetes, de venger les forfaits de cette famille jusqu'à la quatrieme génération, l'Historien sacré a cru devoir passer sous silence, les Rois issus de ce mariage. *Voyez* EBION & DRUTHMAR.

II. MATHIEU CANTACUZENE, fils de *Jean*, empereur d'Orient, fut associé à l'empire par son pere en 1354. *Jean Cantacuzene* ayant abdiqué peu de temps après le pouvoir souverain, *Matthieu* resta empereur avec *Jean Paléologue*. Ces deux princes ne furent pas long-temps unis; ils prirent les armes; & une bataille donnée près de Philippes, ville de Thrace, décida du sort de *Matthieu*: il fut vaincu, fait prisonnier, & relégué dans une forteresse, d'où il ne sortit qu'en renonçant à l'empire. *Paléologue* lui permit cependant de garder le titre de *Despote*, & lui assigna des revenus pour achever ses jours, avec ce vain nom, dans une vie privée. On prétend qu'il se retira dans un monastere du Mont-Athos, où il composa des *Commentaires* sur le *Cantique des Cantiques*, qui ont été publiés à Rome.

III. MATTHIEU DE VENDÔME, célebre abbé de Saint-Denys, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fut régent du royaume pendant la 2[e] Croisade de *Saint Louis*, & principal ministre sous *Philippe le Hardi*. Il se signala par ses vertus, & sur-tout par sa douceur & sa prudence. Il jouit aussi d'une grande considération sous le regne de *Philippe le Bel*. Il mourut le 25 Décembre 1286. On lui attribue une *Histoire de Tobie*, en vers élégiaques, Lyon, 1505, in-4°; & ce n'est pas certainement pour ho-

norer sa mémoire qu'on lui donne cet ouvrage ; car il est écrit d'un style barbare.

IV. MATTHIEU DE WESTMINSTER, Bénédictin de l'abbaye de ce nom en Angleterre, au XIVe siecle, laissa une *Chronique* en latin, depuis le commencement du monde, jusqu'à l'an 1307, imprimée à Londres en 1570, in-fol. Cet historien est crédule, peu exact, & il narre d'une maniere rampante.

V. MATTHIEU, (Pierre) historiographe de France, né en 1563, suivant les uns à Salins, & suivant d'autres à Porentru, fut d'abord principal du college de Verceil, ensuite avocat à Lyon. Il fut très-zélé Ligueur & fort attaché au parti des *Guises*. Etant venu à Paris, il abandonna la poésie qu'il avoit cultivée jusqu'alors, pour s'attacher à l'histoire. *Henri IV*, qui l'estimoit, lui donna le titre d'historiographe de France, & lui fournit tous les Mémoires nécessaires pour en remplir l'emploi. Il suivit *Louis XIII* au siege de Montauban. Il y tomba malade, & fut transporté à Toulouse, où il mourut, le 12 Octobre 1621, à 58 ans. *Matthieu* étoit un de ces auteurs subalternes, qui écrivent facilement, mais avec platitude & avec bassesse. Il a composé : I. L'*Histoire des choses mémorables arrivées sous le regne de Henri le Grand*, 1624, in-8°. Elle est semée d'anecdotes singulieres & de faits curieux. *Henri IV* lui en avoit lui-même appris un grand nombre. Son style, affecté, de mauvais goût, rampant, ne répond pas à la grandeur du sujet. II. *Histoire de la mort déplorable de Henri le Grand*, Paris, 1611, in-folio ; 1612, in-8°. III. *Histoire de S. Louis*, 1618, in-8°. IV. *Histoire de Louis XI*, in-folio, estimée. V. *Histoire de France*, sous *François I*, *Henri II*, *François II*, *Charles IX*, *Henri III*, *Henri IV* & *Louis XIII* ; à Paris, 1631, 2 vol. in-folio, publiée par les soins de son fils, qui a ajouté à l'ouvrage de son pere l'*Histoire de Louis XIII*, jusqu'en 1621. Le grand défaut de *Matthieu* est d'affecter, dans le récit de l'Histoire moderne, une grande connoissance de l'Histoire ancienne. Il en rappelle mille traits qui ne font rien à son sujet, & dont l'entassement met de la confusion & de l'obscurité dans la narration. VI. *Quatrains sur la Vie & la Mort*, dont la morale est utile & la versification languissante. C'est l'ouvrage connu sous le nom de *Tablettes du Conseiller Matthieu* ; parce qu'on l'imprima d'abord en forme de tablettes oblongues. On trouve ordinairement ces quatrains, à la suite de ceux de *Pibrac*. VII. *La Guisiade*, tragédie, Lyon, 1589, in-8°. Cette piece est recherchée, parce que le massacre du duc *de Guise* y est représenté au naturel.

VI. MATTHIEU DEL NASSARO, excellent graveur en pierres fines, natif de Vérone, passa en France, où *François I* le combla de bienfaits. Ce prince lui fit faire un magnifique *Oratoire*, qu'il portoit avec lui dans toutes ses campagnes. *Matthieu* grava des *Camées* de toute espece. On l'employa aussi à graver sur des cristaux. La gravure n'étoit pas son seul talent ; il dessinoit très-bien. Il possédoit aussi parfaitement la musique ; le roi se plaisoit même souvent à l'entendre jouer du luth. Après la malheureuse journée de Pavie, *Matthieu* avoit quitté la France & s'étoit établi à Vérone ; mais *François I* dépêcha vers cet illustre artiste, des couriers pour le rappeler en France. *Matthieu* y revint, & fut nommé graveur général des monnoies. Une fortune honnête, & son mariage avec une Françoise, le fixerent dans le royaume jusqu'à sa mort, qui arriva peu de temps après celle

de *François I. Matthieu* étoit d'un caractere liant. Il avoit le cœur bienfaisant & l'esprit enjoué ; mais il connoissoit la supériorité de son mérite. Il brisa un jour une pierre d'un grand prix, parce qu'un seigneur en ayant offert une somme trop modique, refusa de l'accepter en présent. Il mourut vers l'an 1548.

VII. MATTHIEU *de Nanterre*, *Voyez* NANTERRE.

MATTHIEU, (Jean) *ou* MATHISON, *Voyez JEAN de Leyde* & *MUNCER*.

MATTHIOLE, (Pierre-André) médecin célebre & bon littérateur, né à Sienne vers l'an 1500, fit de grands progrès dans les langues grecque & latine, dans la botanique & la médecine. Il joignoit à ces connoissances une littérature agréable. On a de lui des *Commentaires* sur les VI livres de *Dioscoride*, écrits avec assez d'élégance, & remplis d'érudition ; mais on lui reproche des erreurs, des méprises, & beaucoup de crédulité. Il fait naître les grenouilles de pourriture ; il donne à l'éléphant une intelligence, qui le rendroit l'égal de l'homme pour l'esprit ; il cite un grand nombre de plantes qui n'ont jamais existé. L'original Italien de ses *Commentaires* parut à Venise, 1548, in-4°, & fut réimprimé avec des additions en 1565, in-fol., avec figures. L'auteur les traduisit en latin. Il y en a une traduction françoise, dont la meilleure édition est de *Desmoulins*, Lyon, 1572, in-fol. *Matthiole* laissa encore d'autres ouvrages, tels que l'*Art de distiller des Lettres*. On recueillit tous ses écrits à Basle, 1598, in-folio, avec des notes de *Gaspard Bartholin*. Il mourut à Trente, de la peste, en 1577. Il avoit servi *Ferdinand*, archiduc d'Autriche, pendant deux ans, en qualité de premier médecin. Ce prince, & les électeurs de Saxe & de Baviere contribuerent aux frais de l'impression de ses Commentaires sur *Dioscoride*... Il ne faut pas le confondre avec un autre médecin qui portoit son nom, & qui étoit né à Pérouse. Celui-ci fut professeur à Padoue, où il mourut en 1498. On a de lui un ouvrage rare, intitulé : *Ars memorativa*, in-4°, Augsbourg, 1498.

I. MATTHYS, (Gerard) né dans le duché de Gueldres vers l'an 1523, enseigna long-temps le grec à Cologne, où il fut chanoine de la collégiale des Douze Apôtres ; puis chanoine du second rang dans la métropole. Il y mourut vers l'an 1574. Nous avons de lui : I. Des *Commentaires* sur *Aristote*, Cologne, 1559-1566, 2 volumes in-4°. Son style est pur, aisé & dégagé des vaines subtilités si communes dans les Commentaires des Péripatéticiens. II. Un *Commentaire* sur l'*Epître* de S. Paul *aux Romains*, Cologne, 1562.

II. MATTHYS, (Christian) *Mathias*, docteur Luthérien, né vers l'an 1584, à Meldorp, ville du Holstein, dans le comté de Dithmarse. Son esprit inquiet & son caractere austere & inconstant firent qu'il ne sut se fixer dans aucun pays. Il fut successivement professeur de philosophie à Strasbourg, recteur du college de Bade-Dourlach, professeur en théologie à Altorf, ministre & professeur en théologie à Sora, puis se retira à Leyde, fut ensuite pasteur à la Haye, & enfin alla terminer ses jours à Utrecht, l'an 1655. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de philosophie, d'histoire, de controverse, & sur l'Ecriture-Sainte. Les principaux sont : I. *Historia Patriarcharum*, Lubec, 1640, in-4°. II. *Theatrum historicum*, Amsterdam, Elzevir, 1668,

in-4°. Cet ouvrage est moitié moral, moitié historique.

MATTI, (Dom Emmanuel) né l'an 1663 à Oropesa, ville de la nouvelle Castille, réussit de bonne heure dans la poésie, & fit paroitre ses essais l'an 1682, en un volume in-4°. Cet heureux début fit naître dans le coeur d'une dame de très-haut rang, des sentimens trop tendres pour ce jeune poëte. Il fit, pour s'y soustraire, un voyage à Rome, & y fut reçu membre de l'académie des Arcades. *Innocent XII*, charmé de son esprit, le nomma au doyenné d'Alicante, où il mourut le 18 Décembre 1737, à 74 ans. Il avoit aidé le cardinal *d'Aguirre* à faire sa collection des *Conciles d'Espagne*. Ses *Lettres* & ses *Poésies latines*, [Madrid, 1735, 2 vol. in-12, & 1638, in-4°, 2 volumes, à Amsterdam,] prouvent qu'il avoit de la facilité & de l'imagination.

MATY, *Voyez* BAUDRAND.

MAUBERT, *Voyez* GOUVEST *de Maubert*.

MAUCHARD, (Burchard-David) né à Marboch en 1696, devint médecin du duc *de Wittemberg*, & professeur en médecine, en chirurgie & en anatomie à Tubinge, où il mourut l'an 1751, avec une réputation distinguée. On a de lui un grand nombre de *Theses de médecine*, estimées. *Voy.* SAINT-YVES.

MAUCOMBLE, (Jean-François Dieu-donné de) officier dans le régiment de Ségur, né à Metz en 1735, quitta de bonne heure l'état militaire, pour cultiver la littérature. Il donna une Tragédie bourgeoise, intitulée : *Les Amans désespérés*, ou *le Comte d'Olinval*, qui n'eut pas beaucoup de succès. L'auteur est plus connu par deux Romans agréables. Le premier est, *Nitophar*, *Anecdote Babylonienne*, qu'on lit avec quelque plaisir. Le second est *l'Histoire de madame d'Erneville*, *écrite par elle-même*. Il y regne plus d'intérêt que dans le précédent. Mais, de tous ses ouvrages, celui qui mérite le plus d'être lu, est un bon *Abrégé de l'Histoire de Nîmes*, in-8°. Ce livre est bien fait, curieux & intéressant; mais l'auteur est peut-être trop favorable aux Calvinistes. Une maladie de poitrine termina les jours de cet écrivain estimable en 1768, à 33 ans. Il avoit l'ame sensible & un excellent caractere.

MAUCROIX, (François de) né à Noyon en 1619, chanoine de l'église de Reims, mourut dans cette ville le 9 Avril 1708, à 90 ans. Sa vieillesse fut celle d'un philosophe chrétien, qui jouit des biens que lui accorde la Providence, & supporte les maux en attendant patiemment un sort meilleur. Il avoit beaucoup d'enjouement & de naïveté dans la conversation, écrivoit poliment, & s'acquit une grande réputation par ses ouvrages & par ses vers. L'abbé *de Maucroix* avoit d'abord fréquenté le barreau; mais, dégoûté de la sécheresse de la jurisprudence, il se livra à la belle littérature. Dans le temps qu'il exerçoit la profession d'avocat, un ami lui proposa un assez bon mariage: il lui répondit par l'épigramme suivante :

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose;
Mais toutefois ne pressons rien;
Prendre femme est étrange chose!
Il faut y penser mûrement :
Gens sages, en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y songer toute sa vie.

On a de lui plusieurs *Traductions*, écrites d'un style pur, mais languissant, & qui rendant le sens de l'auteur, en affoiblissent trop souvent les tours & les pensées. Les principales sont : I. Celles des *Philip-*

piques de *Démosthenes*. II. De l'*Euthydemus* & de l'*Hyppia*, de *Platon*. III. De quelques Harangues de *Cicéron*. IV. Du *Rationarium Temporum*, du P. *Petau*, Paris, 1683, 3 vol. in-12. V, De l'*Histoire du Schisme d'Angleterre*, par *Nic. Sanderus*, Paris, 1678, 2 vol. in-12. VI. Des *Vies* des cardinaux *Polus* & *Campegge*, 1675 & 1677, 2 vol. in-12. VII. Des *Homélies de S. Jean-Chrysostome* au peuple d'Antioche, 1681, in-8°. *Maucroix* étoit très-lié avec *Boileau*, *Racine*, & sur-tout avec l'inimitable *la Fontaine*. Cette union l'engagea de donner avec ce fabuliste, en 1685, en 2 vol. in-12, un Recueil d'*Œuvres diverses*. On donna au si, en 1726, les *Nouvelles Œuvres* de *Maucroix*. On y trouve des Poésies qui manquent d'imagination & de coloris, mais qui ont du naturel.

MAUDEN, (David de) théologien, né à Anvers en 1575, fut curé de Sainte-Marie à Bruxelles, & doyen de Saint-Pierre de Breda. Il mourut à Bruxelles en 1641, dans sa 66e année. On a de lui, en latin: I. Une Vie de *Tobie*, intitulée *le Miroir de la Vie morale*, in-fol. II. Des *Discours moraux sur le Décalogue*, in-fol. III. L'*Aléthologie* ou *Explication de la vérité*, &c.

MAUDUIT, (Michel) prêtre de l'Oratoire, né à Vire en Normandie, mort à Paris le 19 Janvier 1709, à 75 ans, professa les humanités dans sa congrégation avec succès. Il se consacra ensuite à la chaire & aux missions. Après avoir rempli dignement ce ministere, il donna plusieurs ouvrages au public. Les principaux sont: I. *Traité de la Religion contre les Athées, les Déistes & les nouveaux Pyrrhoniens*: livre solide, dont la meilleure édition est de 1698. II. Les *Pseaumes de David*, traduits en vers françois, in-12. La versification en est foible & incorrecte. III. Des *Mélanges* de diverses *Poésies*, en 1681, in-12: recueil mêlé de bon & de mauvais. IV. D excellentes *Analyses* des *Evangiles*, des *Epitres* de *S. Paul*, & des *Epîtres Canoniques*, en 8 vol. in-12, qui sont encore très-recherchées aujourd'hui, & qui viennent d'être réimprimées à Toulouse avec quelques changemens. Ces Analyses, très-bien faites, prouvent l'esprit d'ordre, le jugement & le savoir de l'auteur. V. *Méditations* pour une Retraite ecclésiastique de dix jours, in-12. VI. *Dissertation sur la Goutte*, 1689, in-12. Le P. *Mauduit* avoit la candeur d'un savant attaché à son cabinet, & les mœurs d'un digne ministre des autels.

MAUGRAS, (Jean-François) Parisien, prêtre de la Doctrine Chrétienne, enseigna avec succès les humanités dans les colleges de sa congrégation. Les chaires de Paris retentirent ensuite de son éloquence. Il se signala sur-tout par ses instructions familieres; mais l'ardeur extrême avec laquelle il se livra à ce saint & pénible exercice, lui causa un crachement de sang, dont il mourut le 26 Août 1726, à 44 ans. On a de lui: I. Des *Instructions Chrétiennes pour faire un saint usage des afflictions*, en deux petits volumes in-12. II. Une *Instruction Chrétienne sur les dangers du Luxe*. III. Quatre *Lettres* en forme de Consultations, *en faveur des Pauvres des Paroisses*. IV. Les *Vies des deux* Tobies, *de* Ste. Monique *& de* Ste. Genevieve; avec des *Réflexions à l'usage des Familles & des Ecoles Chrétiennes*, &c. Une piété tendre & éclairée, une douceur & une modestie peu communes, étoient les vertus qui distinguoient le Pere *Maugras* dans le monde. On les retrouve dans ses ouvrages.

MAUGUIN, (Gilbert) président de la cour des monnoies de Paris, habile dans la connoissance

de l'antiquité ecclésiastique, publia, contre le Pere *Sirmond*, une Dissertation intitulée : *Vindiciæ Prædestinationis & Gratiæ*, qu'on trouve dans le Receuil qu'il donna à Paris en 1650, 2 vol. in-4°, sous ce titre : *Veterum Scriptorum qui in IX° sæculo de Gratiâ scripsêre, Opera.* Il y soutient que *Gotescalc* n'a point enseigné l'hérésie Prédestinatienne. Cet ouvrage, écrit avec autant de chaleur que d'érudition, renferme des pieces curieuses qui n'avoient pas encore vu le jour. Elles servent beaucoup à éclaircir les dogmes & l'Histoire de l'Eglise. Si l'auteur n'a pas raison en tout, on voit qu'il n'a rien oublié pour l'avoir. Ce savant magistrat mourut en 1674, dans un âge fort avancé, & avec une grande réputation de savoir & d'integrité. Il laissa tous ses livres théologiques, tant imprimés que manuscrits, aux Augustins du faubourg Saint-Germain à Paris, & de grands biens à l'Hôpital général.

MAULÉON, (Auger de) sieur *de Granier*, ecclésiastique, natif de Bresse, se fit connoître au XVIIe siecle, par l'édition des *Mémoires de la Reine Marguerite*, Paris, 1628 : de ceux de M. *de Villeroi* ; des *Lettres* du cardinal *d'Ossat*, &c. Il fut reçu de l'académie Françoise en 1635 ; mais on l'en retrancha l'année suivante.

MAULÉON, *Voyez* LOYSEAU DE MAULÉON.

MAULEVRIER, (Le Comte de) *Voyez* BREZÉ.

MAUPEOU, (Marie de) *Voy.* I. FOUQUET, au *commencement....* & l'art. MARSOLLIER.

MAUPERTUIS, (Pierre-Louis Moreau de) né à Saint-Malo en 1698, d'une famille noble, montra dès sa jeunesse beaucoup de penchant pour les mathématiques & pour la guerre. Il entra dans les Mousquetaires en 1718, & donna à l'étude le loisir que lui laissoit le service. Après avoir passé deux années dans ce corps, il obtint une compagnie de cavalerie dans le régiment de *la Roche-Guyon* ; mais il ne la garda pas long-temps. Son goût pour les mathématiques l'engagea à quitter la profession des armes, pour se livrer entiérement aux sciences exactes. Il remit sa compagnie, & obtint une place à l'académie des sciences en 1723. Quatre ou cinq ans après, le desir de s'instruire le conduisit à Londres, où la société royale lui ouvrit ses portes. De retour en France, il passa à Bâle pour converser avec les freres *Bernoulli*, l'ornement de la Suisse. Des connoissances nouvelles, & l'amitié de ces deux célebres mathématiciens, furent le fruit de ce voyage. Sa réputation & ses talens le firent choisir, en 1736, pour être à la tête des académiciens que *Louis XV* envoya dans le Nord pour déterminer la figure de la Terre. Il fut le chef & l'auteur de cette entreprise, exécutée en un an avec toute la diligence & tout le succès qu'on pouvoit espérer de ces nouveaux *Argonautes*. La multiplicité d'obstacles qui traverserent leur carriere, loin de glacer leur courage, ne furent que de plus vifs aiguillons pour l'exciter. La peinture énergique qu'en fait un historien, quoique un peu longue, est trop belle pour ne pas porter avec elle son excuse. » D'abord ils chercherent un lieu » favorable à leurs opérations sur » les bords du golfe de Bothnie ; ils » n'en trouverent point. Il fallut » s'enfoncer dans l'intérieur des » terres ; remonter le fleuve de » Tornéa, depuis la ville de Torno » au nord du golfe, jusqu'à la mon- » tagne de Kittes, au-delà du cer- » cle polaire. Il fallut se mettre à

» couvert de ces terribles mouches » qui font la terreur des Lapons, » qui tirent le sang à chaque coup » qu'elles donnent de leur aiguillon, » & qui feroient bientôt périr un » homme sous leur nombre : elles » infectoient tous les mets. Les oi- » seaux de proie, très-nombreux » & très-hardis dans ces climats, » enlevoient quelquefois les vian- » des qu'on servoit à ces acadé- » miciens : ils étoient comme *Enée* » au milieu des *Harpyes*. Il fallut » franchir les cataractes du fleuve ; » se faire jour, la hache à la main, » au travers d'une forêt immense » qui embarrassoit leur passage & » nuisoit à leurs opérations. Il fal- » lut gravir sur toutes les monta- » gnes ; dépouiller leur sommet des » bouleaux, des sapins & de tous » les arbres qui les déroboient à » la vue ; dresser, sur la cîme des » plus hautes, des signaux pro- » pres à être apperçus de plusieurs » lieues, afin de déterminer les » triangles nécessaires. Il fallut éta- » blir une base qu'on pût mesurer » sur un fleuve glacé & couvert de » plusieurs pieds d'une neige très- » fine & seche, semblable à du sa- » blon, qui rouloit sous les pieds, » & qui déroboit aux yeux des pré- » cipices où l'on pouvoit être en- » séveli sous elle. Il fallut braver » un froid si vif & si rigoureux, » que les habitans du pays, accou- » tumés à son âpreté, en perdent » quelquefois un bras ou une jambe. » L'eau-de-vie étoit la seule liqueur » qui ne gelât point : si l'on appuyoit » sur les levres le vase qui la conte- » noit, le froid l'y attachoit, & il » falloit déchirer les levres pour » l'en séparer. Rien ne rebuta les » académiciens. Chacun fit des ob- » servations en particulier ; toutes » se rapporterent avec une justesse » qui en démontra l'exactitude. Et » après tant de soins, de peines & » de travaux, ils firent naufrage » sur le Golfe de Bothnie, & pen- » serent perdre, avec la vie, le fruit » d'une entreprise si difficile & si » pénible «. Enfin, après avoir fourni heureusement, avec ses collegues, cette course pénible, *Maupertuis* fut appelé en 1740, par le prince royal de Prusse, devenu roi, & grand roi, pour recevoir la présidence & la direction de l'académie de Berlin. Ce monarque étoit alors en guerre avec l'empereur ; *Maupertuis* en voulut partager les périls ; il s'exposa courageusement à la bataille de Molwits, fut pris & pillé par les Hussards. Envoyé à Vienne, l'empereur lui fit l'accueil le plus distingué. Ayant dit à ce prince que, parmi les choses que les Hussards lui avoient prises, il regrettoit beaucoup une montre de *Greham*, célebre horloger anglois, laquelle lui étoit d'un grand secours pour ses observations astronomiques ; l'empereur qui en avoit une du même artiste, mais enrichie de diamans, dit à *Maupertuis : C'est une plaisanterie que les Hussards ont voulu vous faire ; ils m'ont rapporté votre montre : la voilà, je vous la rends*. On ajoute que l'impératrice-reine lui demandant des nouvelles de Prusse, lui dit : *Vous connoissez la Reine de Suede, sœur du roi de Prusse ; on dit que c'est la plus belle Princesse du monde. — Madame*, répondit Maupertuis, *je l'avois cru jusqu'à ce jour*. Sa captivité ne fut ni dure, ni longue. L'empereur & l'impératrice-reine lui permirent de partir pour Berlin, après l'avoir comblé de marques de bonté & d'estime. *Maupertuis* repassa en France, où ses amis se flattoient de le posséder ; mais une imagination ardente & une vive curiosité ne lui permettoient pas de se fixer, ni d'être heureux. Il repartit pour la Prusse, & n'y fut pas plutôt, qu'il

se repentit d'avoir renoncé à sa patrie. *Fréderic* le dédommagea de ses pertes par des bienfaits, par la confiance la plus intime ; mais, né avec une triste inquiétude d'esprit, il fut malheureux au sein des honneurs & des plaisirs. Un tel caractere ne promet point une vie pacifique ; aussi *Maupertuis* eut-il plusieurs querelles. Les plus célebres sont sa dispute avec *Koënig*, professeur de philosophie à Franeker ; & celle qu'il eut avec le célebre *Voltaire*, querelle qui fut une suite de la précédente. Le président de l'académie de Berlin avoit inséré dans le volume des Mémoires de cette compagnie, pour l'année 1746, un *Ecrit* sur les lois du mouvement & du repos, déduites d'un principe métaphysique : ce principe est celui de *la moindre quantité d'action*. *Koënig* ne se contenta pas de l'attaquer ; mais il en attribua l'invention à *Leibnitz*, en citant un fragment d'une *Lettre* qu'il prétendoit que ce savant avoit écrite autrefois à *Hermann*, professeur à Bâle en Suisse. *Maupertuis*, piqué du soupçon de plagiat, engagea l'académie de Berlin à sommer *Koënig* de produire l'original de la lettre citée. Le professeur n'ayant pas pu satisfaire à cette demande, fut exclus unanimement de l'académie dont il étoit membre. Plusieurs écrits furent la suite de cette guerre : & ce fut alors que *Voltaire* se mit sous les armes. Il avoit d'abord été lié très-étroitement avec *Maupertuis*, qu'il regardoit comme son maître dans les mathématiques ; mais leurs talens étant différens, ils étoient mutuellement jaloux l'un de l'autre : le philosophe l'étoit du bel-esprit, & le bel-esprit du philosophe. Cette jalousie éclata à la cour du roi de Prusse, dont les faveurs ne pouvoient être partagées assez également pour écarter loin d'eux les petitesses de l'envie. *Voltaire*, sensible à quelques procédés de *Maupertuis*, prit occasion de la querelle de *Koënig* pour soulager sa bile. En vain le roi de Prusse lui ordonna de rester neutre dans ce procès, il débuta par une *Réponse* fort amere *d'un Académicien de Berlin à un Académicien de Paris*, au sujet du démêlé du président de l'académie de Berlin & du professeur de Franeker. Cette premiere satire fut suivie de la *Diatribe du Docteur Akakia* : critique sanglante de la personne & des ouvrages de son ennemi. Il y regne une finesse d'ironie & une gaieté d'imagination charmantes. L'auteur se moque de toutes les idées que son adversaire avoit consignées dans ses *Œuvres*, & surtout dans ses Lettres. Il rit principalement du projet d'établir une ville Latine ; de celui de ne point payer les médecins lorsqu'ils ne guérissent pas les malades ; de la démonstration de l'existence de Dieu par une formule algébrique ; du conseil de disséquer des cerveaux de Géans afin de sonder la nature de l'ame ; de celui de faire un trou qui allât jusqu'au centre de la Terre, &c. Les traits lancés sur l'auteur du *Voyage* au Pole, étonnerent ses partisans, & firent gémir les vrais philosophes. On opposa aux satires de *Voltaire*, les éloges dont il avoit comblé son ennemi. En 1738, *Maupertuis* étoit un *Génie sublime*, notre *plus grand Mathématicien* ; un *Archimede*, un *Christophe Colomb* pour les découvertes ; un *Michel-Ange*, un *Albane* pour le style. En 1752, ce n'étoit plus qu'un *esprit bizarre*, un *raisonneur extravagant*, un *Philosophe insensé*. Si *Voltaire* se satisfit en suivant les conseils de la vengeance, il affoiblit l'estime du public pour son caractere, & s'attira en même temps une disgrace

éclatante. Les désagrémens qu'il essuya l'ayant oblige de se retirer de la cour de Prusse au commencement de 1753, il se consola dans son malheur par de nouvelles satires. Il peignit Maupertuis comme un *vieux Capitaine de Cavalerie travesti en Philosophe ; l'air distrait & précipité*, l'*œil rond & petit*, le *nez écrasé*, la *perruque de travers*, la *physionomie mauvaise*, le *visage plat*, & l'*esprit plein de lui-même. Maupertuis* lui envoya un cartel, auquel il ne répondit que par cette plaisanterie qui exprimoit d'une maniere piquante le caractere & le savoir de son antagoniste : » Dès » que j'aurai un peu de force, je » ferai charger mes pistolets *cum* » *pulvere pyrio* ; & en multipliant » la masse par le quarré de la vi» tesse, jusqu'à ce que l'*action* & » *nous* soient réduits à zero, je » vous mettrai du plomb dans la » cervelle ; elle paroît en avoir » besoin «. Cette farce ingénieuse finit d'une maniere triste. Le roi de Prusse fit arrêter *Voltaire* à Francfort, avec sa niece qui étoit venue l'y joindre ; & on accusa *Maupertuis* d'avoir porté le monarque à cette démarche. Cependant des maux de poitrine, des crachemens de sang obligerent le président de l'académie de Berlin de revenir de nouveau en France. Il y passa depuis 1756, jusqu'au mois de Mai 1758, qu'il se rendit à Bâle auprès de MM. *Bernoulli*, dans les bras desquels il mourut très-chrétiennement le 27 Juillet 1759, à 61 ans. Ce philosophe étoit d'une vivacité extrême, qui éclatoit dans sa tête & dans ses yeux continuellement agités. Cet air de vivacité, joint à la maniere dont il s'habilloit & dont il se présentoit, le rendoit assez singulier. Il étoit d'ailleurs poli, caressant même, parlant avec facilité & avec esprit. Malgré ces avantages qui plaisent dans la société, il passa une vie triste. Un amour-propre trop sensible, je ne sais quoi d'ardent, de sombre, d'impérieux, de tranchant dans le caractere ; une envie extrême de parvenir & de faire sa cour, firent tort à son bonheur & à sa philosophie. Il fut quelquefois, dans son style, le singe de *Fontenelle* ; il auroit été plus heureux pour lui de l'être dans sa conduite. Ses *Ouvrages* ont été recueillis à Lyon en 1756, en 4 volumes in-8°. Comme écrivain, il avoit du génie, de l'esprit, du feu, de l'imagination ; mais on lui reproche des tours recherchés, une concision affectée, un ton sec & brusque, un style plus roide que ferme, des paradoxes, des idées fausses, &c. Sa littérature étoit médiocre ; & il faisoit moins d'honneur à l'académie Françoise, dont il étoit membre, qu'à celle des sciences. Ses principaux ouvrages sont : I. La *Figure de la Terre, déterminée*. II. La *Mesure d'un degré de Méridien*. III. *Discours sur la figure des Astres*. IV. *Elémens de Géographie*. V. *Astronomie Nautique*. VI. *Elémens d'Astronomie*. VII. *Dissertation Physique à l'occasion d'un Negre Blanc*. VIII. *Vénus Physique* : Ouvrage que les libertins ont plus lu que les physiciens, & qu'un d'eux a même reproduit sous un autre titre. L'auteur cependant y a mis toute la décence que la matiere comportoit ; il trace même quelquefois des images vastes & sublimes, lorsqu'il généralise ses idées, & voit la nature en grand. IX. *Essai de Cosmographie*. X. *Réflexions sur l'origine des Langues*. XI. *Essai de Philosophie morale*, où il y a quelques bonnes idées, mais peu d'ensemble & de précision, & où il prend un ton triste en parlant du bonheur. XII. Plusieurs *Lettres*, où l'on trouve

les petitesses du bel esprit & les vues du philosophe. XIII. *Eloge de Montesquieu*, fort inférieur à celui dont *d'Alembert* a orné le *Dictionnaire Encyclopédique*. Quoique dans ce qu'il a écrit sur divers points de la Physique du Monde, il y ait des imaginations qui favorisent ouvertement le Matérialisme, on auroit cependant tort de le ranger parmi les ennemis du Christianisme. Il paroît qu'il ne s'est abandonné à ces rêves que dans des momens où la manie des systêmes l'avoit saisi; car dans d'autres momens il rendoit un hommage sincere à la religion : » Nous sommes, » dit-il (*tom. 2 de ses Œuvres, p.* » 174), si remplis de respect pour » la religion, que nous n'hésiterions » jamais de lui sacrifier notre hy» pothese, & mille hypotheses » semblables, si on nous faisoit » voir qu'elles continssent rien qui » fût opposé aux vérités de la » foi, ou si cette autorité à laquelle » tout Chrétien doit être soumis, » les désapprouvoit «.

MAUPERTUY, (Jean-Baptiste Drouet de) né à Paris en 1650, d'une famille noble originaire du Berry, fit ses études au college de *Louis le Grand.* Son esprit & son goût pour l'éloquence & pour la poésie, lui firent des admirateurs de ses maitres. Il parut ensuite dans le barreau, & s'en dégoûta. Les fleurs d'une littérature légere & frivole, lui avoient fait perdre le goût des fruits de la jurisprudence. Un de ses oncles, fermier général, crut le guérir de son penchant pour le théâtre & pour les romans, en lui procurant un emploi considérable dans une des provinces du royaume. *Maupertuy*, qui n'avoit alors que 22 ans, se reposa sur des commis fidelles & laborieux; & bien loin d'amasser du bien, il dissipa son patrimoine. De retour à Paris à l'âge d'environ 40 ans, il renonça subitement au monde. Après une retraite de deux ans, il prit l'habit ecclésiastique en 1692, passa cinq ans dans un séminaire, se retira ensuite dans l'abbaye de Sept-Fonts, & cinq ans après dans une solitude du Berry. Son mérite lui procura un canonicat à Bourges en 1702. De Bourges il passa à Vienne, d'où il revint à Paris, après avoir reçu les ordres sacrés. Il se retira quelque temps après à Saint-Germain-en-Laie, où il mourut le 10 Mars 1736, à 86 ans. On a de lui un très-grand nombre de *Traductions* françoises. Les principales sont celles, I. Du premier livre des *Institutions de Lactance*, in-12. II. Du *Traité de la Providence* & du *Timothée* de *Salvien*, chacun un vol. in-12. III. Des *Actes des Martyrs*, recueillis par Dom *Ruinart*, Paris, 1708, 2 vol. in-8°. IV. De l'*Histoire des Goths*, de *Jornandès*, in-12. V. De la *Vie du Frere Arsene de Janson, religieux de la Trappe*, connu sous le nom *du Comte de Rosemberg*, in-12. VI. De la *Pratique des Exercices spirituels de S. Ignace*, in-12. VII. Du *Traité* Latin de *Lessius, sur le choix d'une Religion*, in-12. VIII. De l'*Euphormion* de *Barclai*, 1711, 3 vol., ou 1713, 1 vol. in-12. On a encore de lui plusieurs livres de piété. I. Les *Sentimens d'un Chrétien touché d'un véritable amour de Dieu.* II. L'*Histoire de la Réforme de l'Abbaye de Sept-Fonts*, in-12. Cette Histoire fut mal reçue & accusée d'infidélité. III. L'*Histoire de la Sainte Eglise de Vienne*, in-4°. IV. *Prières pour les temps de l'affliction & des calamités publiques*, in-12. V. *De la Vénération rendue aux Reliques des Saints*, in-12. VI. Le *Commerce dangereux entre les deux Sexes*, in-12. VII. La *Femme foible*, ou *les Dangers d'un commerce fréquent & assidu avec les Hommes*, in-

12, &c. Le style de ces différens ouvrages est ferme & énergique. Il y a des tours & de l'élégance ; mais il manque quelquefois de pureté & de précision, & la forme n'est est pas toujours aussi bonne que le fond.

MAUR, (S.) célebre disciple de *S. Benoît*, mort en 584, fut envoyé en France par ce saint fondateur, si l'on en croit une *Vie de S. Maur*, attribuée à *Fauste* son compagnon. Mais cette Vie est reconnue pour une piece apocryphe. En la rejetant avec le P. *Longueval*, ainsi que les circonstances de la mission des disciples de *S. Benoît* en France, nous n'avons garde de combattre la mission même. Il est certain qu'on la croyoit en France dès le IXe siecle; &, malgré le silence de *Grégoire* de Tours, de *Bede*, d'*Usuard*, il y a d'autres monumens qui la prouvent, ou du moins qui la supposent. Une célebre congrégation de Bénédictins prit, au commencement du siecle dernier, le nom de *Saint-Maur*. C'est une réforme approuvée par le pape *Grégoire XV*, en 1621 : [*Voyez* l'art. COUR.] Cette congrégation s'est distinguée dès le commencement par les vertus & le savoir de ses membres. Elle se soutient encore aujourd'hui avec assez de gloire. Il y a peut-être moins d'érudition qu'autrefois; mais il faut s'en prendre au siecle, qui, entiérement livré à la frivolité, ne fait aucun accueil aux recherches savantes. Les principaux gens de lettres qu'elle a produits, sont les Peres *Menard*, *d'Acheri*, *Mabillon*, *Ruinart*, *Germain*, *Lami*, *Montfaucon*, *Martin*, *Vaissette*, *le Nourri*, *Martianay*, *Martenne*, *Massuet*, &c. &c. Voyez l'*Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, publiée à Paris, sous le titre de Bruxelles, in-4°, 1770, par Dom *Tassin*.

MAUR, *Voy.* RABAN-MAUR & ANTINE.

MAURAN, (Pierre) homme riche, fut regardé dans le XIIIe siecle, comme le chef des Albigeois en Languedoc. On l'engagea par caresses à comparoître devant le légat que le pape avoit envoyé. Dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, il déclara que *le Pain consacré par le Prêtre n'étoit pas le Corps de J. C.* Les missionnaires ne purent s'empêcher de répandre des larmes sur le blasphême qu'ils venoient d'entendre, & sur le malheur de celui qui l'avoit prononcé. Il déclarerent *Mauran* hérétique, & le livrerent au comte *de Toulouse*, qui le fit enfermer. Tous ses biens furent confisqués, & ses châteaux démolis. *Mauran* promit alors de se convertir & d'abjurer ses erreurs. Il sortit de prison, se présenta nu en caleçons devant le peuple: & s'étant prosterné aux pieds du légat & de ses collegues, il leur demanda pardon, reconnut ses erreurs, les abjura, & promit de se soumettre à tous les ordres du légat. Le lendemain l'évêque de Toulouse & l'abbé *de Saint-Sernin* l'allerent prendre dans sa prison; il en sortit nu & sans chaussure. Ces deux prélats le conduisirent en le fustigeant jusqu'aux degrés de l'autel, où il se prosterna aux pieds du légat, & abjura de nouveau ses erreurs. On lui ordonna de partir dans 40 jours pour Jérusalem, & d'y demeurer trois ans au service des pauvres, avec promesse, s'il revenoit, de lui rendre ses biens, excepté ses chateaux, qu'on laissoit démolis en mémoire de sa prévarication. Il fut condamné encore à une amende de 500 livres pesant d'argent envers le comte *de Toulouse*, son seigneur; à restituer les biens des églises qu'il avoit usurpés ; à rendre les usures qu'il avoit exigées, & à réparer les

dommages qu'il avoit causés aux pauvres.

MAURE, (Sainte-) *Voyez* MONTAUSIER.

MAUREPAS, (Jean-Fréderic PHELYPEAUX comte de) petit-fils du comte *de Pontchartrain*, ministre sous *Louis XIV*, vit le jour en 1701, & fut nommé secrétaire d'état en 1715. Il eut le département de la maison du roi en 1718, & celui de la marine en 1723. Enfin, il fut nommé ministre d'état en 1738, & se montra dans ces différentes places, plein de génie, d'activité & de pénétration. M. le marquis *de Condorcet* peint ainsi le comte *de Maurepas*, dans l'Eloge prononcé le 10 Avril 1782, à l'académie des sciences, dont ce ministre étoit membre honoraire. » Toujours accessible, cherchant » par la pente naturelle de son caractere à plaire à ceux qui se » présentoient à lui ; saisissant avec » une facilité extrême toutes les » affaires qu'on lui proposoit ; les » expliquant aux intéressés avec » une clarté que souvent ils n'auroient pu eux-mêmes leur donner ; se les rappelant après un » long temps comme s'il en eût » toujours été occupé ; paroissant » chercher les moyens de les faire » réussir ; choisissant, lorsqu'il étoit » obligé de refuser, les raisons qui » paroissoient venir d'une nécessité insurmontable, &, s'il étoit » possible, celles même qui pouvoient flatter l'amour-propre de » ceux dont il étoit obligé de rejeter les demandes ; évitant surtout de leur laisser entrevoir les » motifs qui pouvoient les blesser ; » adoucissant les refus par un ton » d'intérêt qu'un mélange de plaisanterie ne permettoit pas de prendre pour de la fausseté : paroissant regarder l'homme qui lui » parloit, comme un ami qu'il se » plaisoit à diriger, à éclairer sur » ses vrais intérêts ; & cachant » enfin le ministre, pour ne montrer que l'homme aimable & facile : Tel fut, à l'âge de vingt » ans, M. *de Maurepas* ; tel nous l'avons vu depuis à plus de 80 ans «. Exilé à Bourges, en 1749, par les intrigues d'une dame puissante à la cour, le comte *de Maurepas* ne mit point de faste dans la maniere dont il supporta cet événement. *Le premier jour*, disoit-il, *j'ai été piqué ; le second j'étois consolé*. Il plaisantoit, en arrivant dans le lieu de son exil, » sur les *Epîtres dédicatoires* » qu'il alloit perdre, & sur le chagrin des *Auteurs* qui alloient perdre » leurs peines, leurs phrases & leurs » espérances «. La considération publique le suivit dans sa retraite. Il y fut consulté par une multitude de familles distinguées, sur leurs intérêts les plus chers. Il remplaça ce qu'il avoit perdu à la cour, en se livrant à tous les plaisirs de la société, & en cultivant un grand nombre d'amis, qui ne l'abandonnerent point dans sa disgrace. Rappelé au ministere en 1774 par *Louis XVI*, qui lui accorda toute sa confiance, il ne montra à ceux qui l'avoient oublié ou desservi, ni indignation, ni dédain. Son extérieur, sa conversation n'annonçoient qu'un homme de bonne compagnie, & non un homme qui vouloit se prévaloir de sa place. Sa maison fut celle d'un particulier riche, mais ami de la simplicité & de l'ordre. Avec l'air d'effleurer les objets, il approfondissoit tout. Ce fut lui qui, dans un Mémoire remis à *Louis XV* en 1749, développa les moyens d'ouvrir par l'intérieur du Canada un commerce avec les Colonies Angloise, de leur apprendre à aimer le nom François, & à regarder la France comme un alliée naturelle, & l'Angleterre

comme une marâtre dont ils devoient briser le joug. Ce qu'il n'avoit fait qu'ente voir alors, il eut le plaisir de le voir exécuté avant que de mourir. On lui est redevable encore de la bonne construction de nos vaisseaux. Lorsqu'il étoit ministre de la marine, il envoya en Angleterre un homme instruit pour se mettre au fait de cet art & en établir à Paris une école publique. Il eut le mérite de préférer hautement les sciences aux talens frivoles, & les arts nécessaires aux arts agréables, sacrifiant ainsi son goût particulier à ce que lui prescrivoit l'utilité publique. Sa correspondance étoit un chef-d'œuvre de précision; il disoit beaucoup de choses en peu de mots : aussi expédioit-il plusieurs lettres dans un espace assez court. Il mourut le 21 Novembre 1781, à 81 ans.

I. MAURICE, (S.) chef de la *Légion Thébéenne*, étoit Chrétien, avec tous les officiers & les soldats de cette Légion, composée de 6600 hommes. Les Bagaudes ayant excité des troubles dans les Gaules, *Dioclétien* y envoya cette Légion, appelée sans doute *Thébéenne*, parce qu'elle avoit été levée dans la Thébaïde en Egypte. *Maurice* ayant passé les Alpes, à la tête des troupes qu'il commandoit, l'empereur *Maximien* voulut se servir de lui & de ses soldats, pour anéantir le Christianisme dans les Gaules. Cette proposition fit horreur à *Maurice* & à sa troupe. L'empereur, irrité de leur résistance, ordonna que la Légion fût décimée. Ceux qui restoient protestant toujours qu'ils mourroient plutôt que de rien faire contre leur foi, l'empereur en fit encore mourir la dixieme partie. Enfin, *Maximien* les voyant persévérer dans la religion de J. C., ordonna qu'on les fît tous massacrer. Ses troupes les environnerent & les taillerent en pieces. *Maurice*, chef de cette Légion de héros Chrétiens, *Exupere* & *Candide*, officiers de la même troupe, se signalerent par leur constance & la vivacité de leur foi. Ce furent eux qui engagerent les soldats à ce généreux refus. Ce massacre fut exécuté, à ce qu'on croit, à Agaune, dans le Chablais, le 22 Septembre 286. Malgré les preuves qui déposent en faveur de l'histoire de ces saints martyrs, plusieurs Protestans, entre autres *Dubordier*, *Hottinger*, *Moyle*, *Burnet*, & *Moshcim* l'ont attaquée. *Georges Hickes*, savant Anglois, l'a défendue avec force, & Dom *Joseph de Lisle*, Bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, a prouvé aussi la vérité de cette histoire dans son ouvrage intitulé : *Défense de la vérité du martyre de la Légion Thébéenne*, 1737, in-8°. *Voy.* encore *Historia di S. Mauritio*, par le P. *Rossignoli*, Jésuite, & les *Acta Sanctorum* du mois de Septembre. Les actes du martyre de cette Légion, écrits par *S. Eucher*, évêque de Lyon, ont été donnés, mais fort défectueux, par *Surius*. Le P. *Chifflet*, Jésuite, en ayant découvert une copie plus exacte, la fit imprimer. Dom *Ruinart* soutient que c'est là le véritable ouvrage du saint évêque de Lyon. *S. Maurice* est le patron d'un ordre célebre dans les états du roi de Sardaigne, créé par *Emmanuel-Philibert*, duc de Savoie, pour récompenser le mérite militaire, & approuvé par *Grégoire XIII* en 1572. Il ne faut pas confondre *S. Maurice*, chef de la Légion Thébéenne, avec un autre Saint du même nom, martyrisé à Apamée, dans la Syrie, dont parle *Théodoret*.

II. MAURICE, (*Mauritius Tiberius*) né à Arabisse en Cappadoce l'an 539, étoit d'une famille distinguée, originaire de Rome. Après avoir occupé quelques places à la

tour de *Tibere Constantin*, il obtint le commandement des armées contre les Perses. Il donna tant de marques de bravoure, que l'empereur lui donna sa fille *Constantine* en mariage, & le fit couronner empereur le 13 Août 582. Les Perses ne cessoient de faire des incursions sur les terres des Romains. *Maurice* envoya contre eux *Philippicus*, son beau-frere, qui eut d'abord des succès brillans, mais qui ne se soutint pas toujours avec le même avantage. Comme les gens de guerre étoient extrêmement nécessaires dans ces temps malheureux, l'empereur ordonna, en 592, qu'aucun soldat ne se fît moine, qu'après avoir accompli le temps de la milice. *Maurice* donna un nouveau lustre à son regne, en rétablissant sur le trône *Chosroès II*, roi de Perse, qui en avoit été chassé par ses sujets. L'empire étoit alors en proie aux ravages des Arabes. *Maurice* leur accorda une pension d'environ 100,000 écus, pour obtenir la paix; mais ces barbares recommencerent la guerre à diverses reprises. Les Romains en firent périr plus de 50,000 dans différens combats, & firent près de 17,000 prisonniers. On leur rendit la liberté, après avoir fait promettre au roi des Abares, qu'il renverroit tous les Romains qu'il retenoit dans les liens. Le prince Abare, infidelle à sa promesse, demanda un rançon de 10,000 écus. Ce procédé indigna *Maurice*, qui refusa la somme. Alors ce barbare, furieux, fit passer les captifs au fil de l'épée. L'empereur chercha à se venger de cette cruauté. Il se préparoit à porter la guerre chez les Abares, lorsque *Phocas*, qui de simple centurion étoit parvenu aux premieres dignités militaires, se fit proclamer empereur. Il poursuivit *Maurice* jusqu'auprès de Chalcédoine, le prit prisonnier, & le condamna à perdre la tête. On égorgea les cinq fils de ce prince infortuné, aux yeux de leur pere. *Maurice*, s'humiliant sous la main de Dieu, ne laissa échapper que ces paroles : *Vous êtes juste, Seigneur ! & vos jugemens sont équitables*. Sa mort suivit celle de ses fils, le 26 Novembre 602. C'étoit la 63e année de son âge, dont il en avoit régné vingt. Plusieurs écrivains ont jugé ce prince par ses malheurs, au lieu de le juger par ses actions : ils l'ont cru coupable, & l'ont condamné. Il est vrai qu'il souffrit que l'Italie fût vexée; mais il fut le pere des autres parties de son empire. Il rétablit la discipline militaire, abattit la fierté des ennemis de l'état, soutint la foi chancelante par ses lois, & la piété par son exemple. Il aima les sciences, & protégea les savans. *Voyez* II. THEOPHYLACTE.

III. MAURICE, électeur de Saxe, né en 1521 de *Henri le Pieux*, se signala dès sa jeunesse par son courage, & eut toujours les armes à la main tant qu'il vécut. Il servit l'empereur *Charles-Quint* en 1544, contre la France, & en 1545 contre la ligue de Smalkalde, à laquelle, quoique Protestant, il ne voulut jamais s'unir. L'empereur, pour le récompenser de ses services, l'investit, l'an 1547, de l'électorat de Saxe, dont il avoit dépouillé *Jean-Fréderic* son cousin : [*Voyez* XVI. FRÉDERIC.] L'ambition l'avoit porté à seconder les vues de *Charles-Quint*, dont il espéroit le titre d'electeur; l'ambition le détacha de ce prince. Il s'unit, en 1551, contre lui avec l'électeur de Brandebourg, le comte Palatin, le duc de Wirtemberg & plusieurs autres princes. Cette ligue secondée par le roi de France, *Henri II*, jeune & entreprenant, fut plus dangereuse que celle de Smalkalde.

Le prétexte fut la délivrance du landgrave de Hesse, que *Charles-Quint* retenoit prisonnier. *Maurice* & les confédérés marcherent, en 1552, vers les défilés du Tirol, & chasserent le peu d'Impériaux qui les gardoient. L'empereur & son frere *Ferdinand*, sur le point d'être pris, furent obligés de fuir en désordre. *Charles* s'étant retiré dans Passau où il avoit rassemblé une armée, amena les princes ligués à un traité. Par cette paix célebre de Passau, conclue le 12 Août 1552, il accorda une amnistie générale à tous ceux qui avoient porté les armes contre lui depuis 1546. Non-seulement les Protestans obtinrent le libre exercice de la religion ; mais ils furent admis dans la chambre impériale, dont ils avoient été exclus après la victoire de Mulberg. *Maurice* s'unit peu de temps après avec l'empereur qu'il avoit combattu, contre le margrave de Brandebourg qui ravageoit les provinces d'Allemagne. Il l'attaqua en 1553, gagna sur lui la bataille de Sivershausen, & mourut deux jours après, des blessures qu'il y reçut. C'étoit un des plus grands protecteurs des disciples de *Luther*, & un prince aussi courageux que politique. Après avoir profité des dépouilles de *Jean-Fréderic*, chef des Protestans, il devint lui-même chef de ce parti, & balança ainsi le pouvoir de l'empereur en Allemagne.

MAURICE, *Voyez* MORICE..... NASSAU... & SAXE.

MAURICEAU, (François) chirurgien de Paris, s'appliqua pendant plusieurs années avec beaucoup de succès à la théorie & à la pratique de son art. Il se borna ensuite aux opérations qui regardent les accouchemens des femmes, & il fut à la tête de tous les opérateurs en ce genre. On a de lui plusieurs ouvrages, fruits de son expérience & de ses réflexions. I. *Traité des maladies des Femmes grosses & de celles qui sont accouchées*, 1694, in-4°, avec figures. Il y a plusieurs autres éditions de ce livre excellent, traduit en allemand, en anglois, en flamand, en italien & en latin. Cette derniere version est de l'auteur lui-même. II. *Observations sur la grossesse & l'accouchement des Femmes, & sur leurs maladies & celles des Enfans nouveaux-nés*, 1694. III. *Dernieres Observations sur les maladies des Femmes grosses & accouchées*, in-4°, 1708 : ces deux derniers ouvrages forment le deuxieme volume de son *Traité*. L'auteur mourut le 17 Octobre 1707, dans un âge assez avancé, avec la réputation d'un homme d'une très-grande probité & d'une prudence consommée. Quelques années avant sa mort, il s'étoit retiré à la campagne, pour se préparer dans la retraite au dernier passage.

MAURIER, *Voyez* III. AUBERY.

MAUROLICO, (François) né à Messine en 1494, abbé de *Sainte-Marie-du-Port* en Sicile, se rendit très-habile dans les belles-lettres & dans les sciences. Il enseigna les mathématiques à Messine avec réputation. Il possédoit à un tel degré l'art si nécessaire & si rare de s'exprimer avec clarté, qu'il rendoit sensibles les questions les plus abstraites. Il est étonnant qu'avec cette netteté d'esprit, il se mêla d'un métier qui ne demande que des expressions obscures. Il prédisoit les événemens. Don *Juan* d'Autriche, commandant de la flotte destinée contre les Turcs, voulut voir *Maurolico*, pour savoir quel seroit le succès de cette expédition ? Le savant Messinois lui annonça qu'elle seroit heureuse. L'effet ayant répondu à la prédiction, D. *Juan* combla d'honneurs le prétendu prophete.

phete. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *Edition* des *Sphériques de Théodose*, 1558, in-fol. II. *Emendatio & restitutio Conicorum Apollonii Pergai*, in-folio, Messine, 1654. III. *Archimedis Monumenta omnia*, in-folio, 1685. IV. *Euclidis Phænomena*, in-4°, à Rome, 1591. V. *Martyrologium*, 1566, in-4°. VI. *Sicanicarum rerum Compendium*, in-8°. VII. *Rime*, 1552, in-8°. VIII. *Opuscula Mathematica*, 1575, in-4°. IX. *Arithmeticorum libri duo*, in-8°. X. *Photismus de lumine & umbra*, in-4°. XI. *Problemata mechanica ad Magnetem & ad Pyxidem nauticam pertinentia*, in-4°. XII. *Cosmographia de forma, situ, numeroque Cælorum Elementariorum*, in-4°. *Maurolico*, à une mémoire étendue, joignoit un esprit pénétrant & aisé. C'étoit un génie propre à la méditation, il étoit toujours renfermé en lui-même, & ce n'étoit qu'avec peine qu'on lui arrachoit quelques paroles sur d'autres objets que celui de ses études favorites. Il fut enlevé aux lettres le 21 Juillet 1575, à 81 ans.

I. MAURUS, *Voyez* les articles FIRMUS, MORUS & SERVIUS.

II. MAURUS, (*Terentianus*) florissoit sous *Trajan*, suivant les uns, & sous les derniers *Antonins*, suivant d'autres. Il étoit gouverneur de Syenne, aujourd'hui Asna, dans la haute Egypte. Nous avons de lui un petit *Poëme* latin *sur les Regles de la poésie & de la versification*, écrit avec goût & avec élégance. On le trouve dans le *Corpus Poëtarum* de *Maittaire* ; & séparément sous le titre *De arte metrica*, 1531, in-4°.

MAUSOLE, roi de la Carie. Après sa mort, *Artemise* sa femme lui fit faire, par quatre célebres architectes, un tombeau si superbe, qu'il passa pour l'une des sept Merveilles du monde. *Scopas* entreprit le côté de l'Orient, *Timothée* celui du Midi, *Léocharès* travailla au Couchant, & *Briaxis* au Septentrion. *Pithis* se joignit encore à ces quatre artistes, & éleva une pyramide au-dessus de ce pompeux bâtiment, sur laquelle il posa un char de marbre attelé à quatre chevaux. Cette merveille d'architecture fut très-dispendieuse, & le philosophe *Anaxagoras*, de Clazomene, dit, quand il la vit : *Voilà bien de l'argent changé en pierre !* C'est du nom de ce monument antique qu'on a appelé *Mausolées*, les sépulcres magnifiques qu'on éleve aux grands, ou même les représentations des tombeaux dans les pompes funebres. *Voy.* III. CAYLUS.

MAUSSAC, (Philippe-Jacques) conseiller au parlement de Toulouse sa patrie, & président en la cour des aides à Montpellier, mort en 1650, à 70 ans, passoit pour le premier homme de son temps dans l'intelligence du grec. On a de lui : I. Des *Notes* très-estimées sur *Harpocration*, Paris, 1614, in-4°. II. Des *Remarques* savantes sur le *Traité des Monts & des Fleuves*, attribué à *Plutarque*. III. Quelques *Opuscules*, qui décelent, ainsi que ses autres ouvrages, un critique judicieux.

MAURIER, *Voy.* III. AUBERI.

MAUTOUR, (Philibert-Bernard Moreau de) auditeur de la chambre des comptes de Paris, membre de l'académie des inscriptions, naquit à Beaune en 1654, & mourut en 1737, à 83 ans, avec la réputation d'un savant aimable & enjoué. Il est au rang des poëtes médiocres, qui ont produit quelques vers heureux. Ses *Poésies* sont répandues dans le *Mercure*, dans le *Journal de Verdun* & dans d'autres recueils. On a encore de lui : I. Une version de l'*Abrégé Chronologique* du Pere *Petau*, en 4 vol. in-12. II. Plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie des belles-lettres. Elles

font honneur à son savoir & à sa sagacité.

MAUVISSIERES, *Voy.* I. CASTELNAU.

I. MAXENCE, (*Marcus-Aurelius-Valerius* MAXENTIUS) fils de l'empereur *Maximien - Hercule*, & gendre de *Galere - Maximien*, profita de l'abdication de son pere, pour avoir part au gouvernement. Il se fit déclarer Auguste en Italie, le 28 Octobre 306. Il engagea ensuite son pere à reprendre la pourpre, contraignit *Sévere* de se renfermer dans Ravenne, & le fit mourir quelque temps après, contre la parole qu'il lui avoit donnée. *Galere-Maximien* marcha contre lui, & fut obligé de prendre la fuite : ce qui rétablit la paix en Italie. On crut d'abord qu'elle alloit être rompue, par les démêlés qui s'éleverent entre le pere & le fils ; mais *Maximien-Hercule*, chassé de Rome & fugitif dans les Gaules, s'étant étranglé l'an 310, on en fut quitte pour la peur. Après sa mort, *Maxence* s'empara de l'Afrique, & s'y fit détester par ses cruautés & par les persécutions qu'il suscita contre les Chrétiens. Ce fut alors que *Constantin* résolut de faire la guerre à *Maxence* qui étoit revenu à Rome. Ce tyran sortit de cette capitale le 28 Octobre 312, pour lui livrer bataille. Il la perdit, & tenta d'y rentrer ; mais le pont sur lequel il passoit en donnant ses ordres, ayant écroulé sous lui, il tomba dans le Tibre & s'y noya. Le lendemain, *Constantin* entra triomphant dans Rome, & publia un édit en faveur des Chrétiens. On prétend que ce barbare n'étoit point fils de *Maximien* ; mais que sa mere l'avoit supposé, pour se faire aimer de son époux. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'avoit aucune des qualités de son pere. Il étoit lâche & pesant, d'une figure désagréable, & d'un esprit encore plus mal fait. Il ne connoissoit nulle opération militaire ; le champ-de-Mars ne le voyoit jamais. Ses exercices étoient de délicieuses promenades dans ses jardins & sous ses portiques de marbre. Se transporter à une maison de plaisance, c'étoit pour lui une expédition ; & il tiroit vanité de cette inaction honteuse. Il ne feignoit point de dire qu'il étoit le seul empereur, & que les autres princes combattoient pour lui sur les frontiéres. Brutalement débauché, il enlevoit aux maris leurs épouses, & les leur renvoyoit déshonorées. Ce n'étoit point aux familles du peuple qu'il s'adressoit : il outrageoit ce qu'il y avoit de plus éminent dans Rome & dans le sénat. Rien n'assouvissoit la fureur de ses désirs, qui toujours renaissans, à mesure qu'ils étoient satisfaits, couroient d'objet en objet sans laisser aucune vertu en sûreté. Il échoua pourtant contre celles des femmes Chrétiennes, qui craignant moins la mort que la perte de la chasteté, braverent la violence du tyran. Sa cruauté, excitée par la cupidité, trouvoit autant de coupables que de riches. Tous ceux dont les possessions avoient de quoi tenter *Maxence*, ne pouvoient éviter la mort : la douceur, la soumission, la patience, ne le désarmoient point ; encore moins la dignité des personnes. Il est impossible de compter, (dit *Eusebe*), le nombre des sénateurs qu'il fit périr. Suivant la maxime des méchans princes, il mettoit tout son appui dans les gens de guerre : aussi les combloit-il de largesses, & il épuisoit pour eux les finances publiques. *Jouissez*, leur disoit-il, *prodiguez*, *dissipez* : *c'est là votre partage.* Dans une querelle qui s'éleva entre le peuple & les soldats, il permit à ceux-ci de faire main-basse sur les bourgeois ; &

le carnage fut grand. En accordant ainsi aux troupes une pleine licence, il s'assuroit des ministres pour l'exécution de toutes ses violences; & non seulement Rome, mais l'Italie entiere, étoient remplies de satellites de sa tyrannie. Pour fournir aux dépenses énormes par lesquelles il s'attachoit les troupes, le trésor public ne suffit pas longtemps: il fallut y joindre les confiscations injustes; les taxes sur tous les ordres de l'état, & jusque sur les laboureurs; le pillage des temples. La suite d'une si mauvaise administration, fut la disette des choses nécessaires à la vie, & une famine si grande, qu'aucun homme vivant ne se souvenoit d'en avoir vu une semblable dans Rome.

II. MAXENCE, (Jean) moine de Scythie au sixieme siecle, soutint à Constantinople, devant les légats du pape *Hormisdas*, la vérité de cette proposition : *UN de la Trinité a souffert dans sa chair.* Il eut, en Orient & en Occident, des partisans & des adversaires. Sa proposition fut approuvée dans la suite par le ve concile général & par le pape *Martin I.* Il composa un ouvrage contre les Acéphales, que nous avons dans la *Bibliotheque des Peres.* Il fut un des plus zélés défenseurs de la doctrine de *S. Augustin*, dont il étoit un digne disciple. Il faut le distinguer de *S. MAXENCE*, évêque de Treves, au IVe siecle, & frere de *S. Maximin.*

I. MAXIME, (*Magnus-Maximus*) Espagnol, général de l'armée Romaine en Angleterre, s'y fit proclamer empereur en 383, & passa dans les Gaules, où les légions mécontentes de *Gratien* le reconnurent. Treves fut le siege de son empire. *Gratien* marcha contre ce rebelle; mais il perdit une bataille près de Paris par la trahison d'un de ses officiers, & fut tué à Lyon par *Andragate* dans un festin. Le barbare *Maxime* lui refusa les honneurs de la sépulture. Maître des Gaules, de l'Espagne & de l'Angleterre, il envoya des ambassadeurs à *Théodose*, pour insinuer à ce prince de l'associer à l'empire. On lui donna des espérances; mais comme il vit qu'on ne vouloit que l'amuser, il passa les Alpes, & marcha contre *Valentinien le Jeune*, qui chercha un asile à Thessalonique auprès de *Théodose.* *Maxime*, fondant sur l'Italie à la faveur de cette fuite, s'empara de Plaisance, de Modene, de Reggio, de Bologne, de Rome même, & commit par-tout des cruautés horribles. Pillages, violences, sacrileges, ses soldats se permirent tout, à l'exemple de leur chef. Personne n'a parlé avec plus de force des barbaries de ce tyran, que l'orateur *Pacatus.* » Il » peint, dit *Thomas*, les brigan- » dages & les rapines; les riches » citoyens proscrits; leurs mai- » sons pillées; leurs biens ven- » dus; l'or & les pierreries arra- » chées aux femmes; les vieillards » survivans à leur fortune; les en- » fans mis à l'enchere avec l'héritage » de leurs peres; l'homme riche » invoquant l'indigence pour échap- » per au bourreau; la fuite, la dé- » solation; les villes devenues dé- » sertes & les déserts peuplés; le » palais impérial où l'on portoit » de toutes parts les trésors des » exilés & le fruit du carnage; » mille mains occupées nuit & » jour à compter de l'argent, à » entasser des métaux, à mutiler » des vases; l'or teint de sang » peint dans les balances sous les » yeux du tyran; l'avarice insa- » tiable engloutissant tout sans ja- » mais rendre, & ces richesses im- » menses perdues pour le ravis- » seur même qui dans son écono-

„ mie sombre & sauvage ne savoit ni en user, ni en abuser ; „ au milieu de tant de maux, l'affreuse nécéssité de paroitre encore se réjouir ; le délateur, errant pour calomnier les regards „ & les visages ; le citoyen qui „ de riche est devenu pauvre, n'osant paroître, parce que la vie „ lui restoit encore; & le frere dont „ on avoit assassiné le frere, n'osant sortir en habit de deuil, „ parce qu'il avoit un fils «. *Théodose* indigné de tant de maux, se disposa à punir l'usurpateur : pour tromper *Maxime*, il fait les préparatifs d'une armée navale. *Maxime* donne dans le piege, & fait embarquer la plus grande partie de ses troupes. *Théodose*, à cette nouvelle, précipite sa marche, atteint son armée, la défait; marche vers Aquilée où le tyran s'étoit réfugié, & la prend d'assaut. Alors les propres soldats de *Maxime* l'amenent à *Théodose*, les pieds nus & les mains liées. Ce prince s'attendrit sur son malheur, après lui avoir reproché ses crimes ; & il alloit lui accorder la vie, lorsque les soldats lui trancherent la tête le 26 Août de l'an 388, & la présenterent au vainqueur. *Victor* fils de *Maxime*, qu'il avoit fait Auguste, fut pris au mois de Septembre suivant, & décapité comme son pere. *Andragate*, général de la flotte de *Maxime* & assassin de *Gratien*, n'espérant aucune grace, se précipita dans la mer. Ainsi finit cette sanglante tragédie. *Voy.* l'art I. MARTIN (S.)

II. MAXIME, (*Petronius-Maximus*) Voy. PETRONE-MAXIME.

III. MAXIME, (S.) évêque de Jérusalem, successeur de *S. Macaire* en 331, fut condamné aux mines sous l'empire de *Maximien*, après avoir perdu l'œil droit & le jarret pour la défense de la Foi. Il parut avec éclat au concile de Nicée en 325, & à celui de Tyr en 335. Les Ariens dominoient dans cette derniere assemblée. *S. Paphenuce*, voyant qu'ils étoient les plus puissans, prit *S. Maxime* par la main, en lui disant : *Puisque j'ai l'honneur de porter les mêmes marques que vous de mes souffrances pour J. C., & que j'ai perdu, comme vous, un de ces yeux corporels pour jouir plus abondamment de la lumiere divine, je ne saurois vous voir assis dans une assemblée de méchans, ni vous voir tenir de rang entre des ouvriers d'iniquité.* Il le fit ensuite sortir de ce lieu, & l'instruisit de toutes les intrigues des Ariens. *Maxime* ne se signala pas moins au concile de Sardique en 347. Il tint, deux ans après, un concile à Jérusalem, où *S. Athanase* fut reçu à la communion de l'Eglise. Les Ariens furent si irrités du résultat de ce concile, qu'ils déposerent *Maxime*. Ce saint évêque termina sa carriere en 350.

IV. MAXIME DE TURIN, (S.) ainsi nommé parce qu'il étoit évêque de cette ville au ve siecle, est célebre par sa piété & par sa science. On a de lui des *Homélies*, dont quelques-unes portent le nom de *S. Ambroise*, de *S. Augustin*, & d'*Eusebe* d'*Emese*. Elles sont dans la *Bibliotheque des Peres*.

V. MAXIME, (S.) abbé & confesseur dans le VIIe siecle, étoit de Constantinople, d'une famille noble & ancienne. Il s'éleva avec zele contre l'hérésie des Monothélites, qui le persécuterent avec une violence inouie. Il mourut dans les fers le 13 Août 662, des tourmens qu'on lui fit endurer. Il nous reste de lui un *Commentaire* sur les Livres attribués à *Saint Denys* l'Aréopagite, & plusieurs autres ouvrages, dont le Pere *Combésis*, Dominicain, a donné une bonne édition, 1675, en 2 vol. in-fol.

VI. MAXIME DE TYR, philo-

sophe Platonicien, vint l'an 146 à Rome sous *Marc-Aurele*, qui voulut bien être son disciple, & vécut, à ce qu'on croit, jusqu'au temps de l'empereur *Commode*. Les XLI *Discours* qui nous restent de lui, ont été publiés à Cambridge, 1703, in-8°; à Londres, 1740, in-4°; & traduits en françois par *M. Formey*, Leyde, 1762, in-12. Ce philosophe n'a point le défaut de la plupart des autres Platoniciens, qui prodiguoient les allégories & les métaphores, & qui malgré cela sont souvent secs & ennuyeux. Son style est clair, & son éloquence douce, coulante, agréable.

VII. MAXIME *le Cynique*, natif d'Ephese, se mêloit de philosophie & de magie. Il fut le maître de *Julien* l'Apostat, (*Voyez* ce mot.) qui le combla d'honneurs & soumit ses ouvrages à sa censure. Ce prince, résolu de faire la guerre aux Perses, consulta divers Oracles; mais aucun ne le flatta autant que la promesse que lui fit ce philosophe magicien. Il l'assura qu'il remporteroit des victoires aussi mémorables que celles d'*Alexandre*, & lui persuada (dit-on) que l'ame de ce héros avoit passé dans son corps. Il arriva précisément tout le contraire de ce qu'il avoit prédit. *Julien* périt, & sa perte entraîna celle de *Maxime*. L'empereur *Valens* ayant rendu un arrêt de mort contre les Magicosophistes, le maître de *Julien* expira à Ephese dans les tortures, en 366.

VIII. MAXIME DE MADAURE, ville d'Afrique, cultiva les belles-lettres & la philosophie Platonicienne. *S. Augustin*, contemporain de *Maxime*, fut élevé dans Madaure. *Maxime* & lui furent toujours amis, malgré la différence de leurs opinions; car *Maxime* resta toujours attaché au Paganisme. Nous avons encore des monumens de la correspondance qui étoit entre ces deux savans. On trouve parmi les Lettres de *S. Augustin* une *Epitre* de *Maxime*; c'est la 43e parmi celles de ce Pere de l'Eglise, qui lui répondit par la Lettre suivante. Les philosophes modernes ont souvent cité cette Epitre, pour prouver que ceux de l'antiquité admettoient un Dieu unique.

MAXIME, *Voyez* PUPIEN.

I. MAXIMIEN-HERCULE ou VALERE-MAXIMIEN, (*Marcus-Aurelius-Valerius-Maximianus-Herculius*) naquit près de Sirmich l'an 250. Ses parens étoient très-pauvres; il s'avança, par ses qualités guerrieres, dans les armées. *Dioclétien*, avec qui il avoit été soldat, l'associa à l'empire en 286, & lui donna pour partage l'Italie, l'Afrique, les Gaules & l'Espagne. Sa valeur éclata contre plusieurs nations barbares; mais il fut repoussé avec beaucoup de perte par *Carausius*, qui l'obligea à lui céder la Bretagne par un traité. Il fut plus heureux contre *Aurelius-Julianus*, qui, après avoir pris le titre d'empereur, s'étoit retiré en Afrique; il le défit & le tua. Les Maures furent vaincus peu de temps après. Il les poursuivit dans leurs montagnes, les força à se rendre, & les transporta dans d'autres pays. L'empereur *Dioclétien*, s'étant dépouillé de la pourpre impériale en 305, engage a *Maximien* à l'imiter. Il obéit; mais, sur la fin de l'année, *Maxence* son fils l'engagea à la reprendre. *Maximien*, ingrat envers son enfant, voulut le faire rentrer dans l'état de particulier. Le peuple & les soldats s'étant soulevés contre lui, il fut obligé de se retirer dans les Gaules auprès de *Constantin*, qui épousa sa fille *Faustine*. Aussi peu fidelle à son gendre qu'il l'avoit été à son fils, il engagea sa fille à trahir son mari, & à faire en

sorte que la chambre où il couchoit fût ouverte toute la nuit. *Faustine* lui promit tout, dans le dessein d'avertir *Constantin*, qui fit coucher un eunuque à sa place. Le meurtrier vient au milieu de la nuit, tue l'eunuque, & crie que *Constantin* est mort. *Constantin* paroît à l'instant avec ses gardes, reproche à ce monstre son ingratitude & ses crimes, & le condamne à perdre la vie, lui accordant pour toute grace la liberté de choisir son genre de mort. Le malheureux s'étrangla en 310, à l'âge de 60 ans, à Marseille. C'étoit un grand capitaine; mais il avoit le cœur d'un scélérat. Féroce, cruel & avare, il conserva toujours la rusticité de sa naissance. C'étoit un lion à la chaîne que gouverna long-temps *Dioclétien*, & qu'il avoit approché du trône pour le lancer de là sur ses ennemis. Ses vices étoient peints sur sa figure. Cet homme d'abord paysan, ensuite simple soldat, quand il fut prince, voulut avoir un nom & prit celui d'*Hercule*. » En » conséquence, dit *Thomas*, on ne » manqua pas de le faire descen- » dre en droite ligne de cet *Her-* » *cule*, qui, du temps d'*Evandre*, » étoit venu ou n'étoit pas venu » en Italie «.

II. MAXIMIEN, (*Galerius-Valerius-Maximianus*) naquit auprès de Sardique, de parens si pauvres, que dans sa jeunesse il garda les troupeaux: ce qui lui fit donner le surnom d'*Armentaire*. Il s'avança par sa valeur dans les troupes. *Dioclétien*, qui l'avoit créé César en Orient le 1er Mars 292, lui fit épouser sa fille *Valeria*. Il fit d'abord la guerre aux Goths, puis aux Sarmates; ensuite à *Narsès*, roi des Perses, qui le défirent entiérement l'an 297. Comme c'étoit par sa faute qu'il avoit été vaincu, *Dioclétien* lui témoigna beaucoup de mépris, jusques à le laisser marcher à pied près de son char l'espace d'un mille, tout revêtu qu'il étoit de la pourpre impériale. Ayant enfin obtenu la permission de lever de nouvelles troupes, il tailla en pieces les Perses dans un second combat. *Narsès* abandonna son camp aux vainqueurs, qui y trouverent des richesses immenses, les femmes & les enfans du vaincu. *Maximien* les traita avec toute la politesse due à leur rang, mais il ne les céda à *Narsès* qu'à condition qu'il lui abandonneroit cinq provinces en-deçà du Tigre. Cette victoire flatta tellement son amour-propre, qu'il voulut se faire passer pour le fils de *Mars*. *Dioclétien* commença à le craindre & avec raison; *Maximien* le força d'abdiquer le trône en 305. Proclamé Auguste en même temps, il gouverna comme *Néron*. Les peuples furent accablés d'impôts, & lorsqu'ils ne pouvoient payer, on leur faisoit souffrir les plus cruels supplices. On prétend qu'il faisoit dévorer les hommes par des ours, pour s'amuser. Les Chrétiens eurent en lui un ennemi implacable; il les avoit déja persécutés sous *Dioclétien*, & avoit fait (dit-on) mettre secrétement le feu à son palais de Nicomédie, pour exciter la colere de cet empereur, à qui il persuada que les Chrétiens étoient auteur de cet incendie. Ses cruautés augmenterent avec son âge: il força chaque particulier à donner une déclaration exacte de son bien, & fit crucifier ou brûler à petit feu ceux qu'il soupçonnoit n'avoir pas accusé juste. Un grand nombre de pauvres furent jetés dans la mer, parce que ce tyran s'imaginoit qu'ils cachoient leurs richesses pour ne pas payer. Le peuple Romain, craignant d'être exposé à ces exécutions barbares, proclama empereur *Maxence*, qui

le chassa de l'Italie en 306. *Galere*, obligé de fuir, fut bientôt attaqué d'une maladie, qui ne fit qu'un ulcere de tout son corps. Dans cet état déplorable, il s'adressa au Dieu des Chrétiens, après avoir imploré vainement ses fausses Divinités. Il mourut au mois de Mai 311, dans des douleurs horribles. Ce monstre conserva toujours la dureté féroce qu'il tenoit de sa naissance. A son défaut d'éducation, il joignoit un caractere cruel & barbare. Les lettres ne purent l'adoucir : car il en étoit ennemi déclaré, ainsi que de ceux qui les cultivoient. Sa figure annonçoit son ame; il étoit excessivement grand & d'une épaisseur monstrueuse. Son aspect, sa voix, ses gestes, tout en lui faisoit peur, & portoit un caractere de réprobation.

I. MAXIMILIEN Ier, archiduc d'Autriche, naquit le 22 Mars 1459, de *Frédéric IV le Pacifique*. Son mariage avec *Marie*, fille de *Charles le Téméraire*, dernier duc de Bourgogne, le tira de l'état d'indigence où il étoit : [*Voyez* l'article de cette princesse.] Créé roi des Romains en 1486, il se signala contre les François; & monta sur le trône impérial le 7 Septembre 1493, après la mort de son pere. Nul roi des Romains n'avoit commencé sa carriere plus glorieusement que *Maximilien*. La victoire de Guinegatte sur les Francois, Arras pris avec une partie de l'Artois, lui avoient fait conclure une paix avantageuse, par laquelle le roi de France lui cédoit la Franche-Comté en pure souveraineté, l'Artois, le Charolois & Nogent, à condition d'hommage. Jouissant en paix de toutes ces conquêtes, il épousa en secondes noces *Blanche*, fille de *Galeas-Marie Sforce*, duc de Milan. Ce n'étoit pas certainement une alliance illustre, & l'argent seul fit le mariage. *Charles VIII*, roi de France, ayant enlevé le royaume de Naples à un bâtard de la maison d'*Aragon*; *Maximilien*, appelé en Italie par *Jules II*, courut lui disputer cette conquête. Il s'étoit ligué avec le pape & divers autres princes, pour chasser les François; mais leur armée, quoique composée de 40,000 hommes, fut défaite à Fornoue par celle de France qui n'étoit que de 8,000. *Maximilien* eut ensuite à combattre les Suisses qui achevoient d'ôter à la maison d'Autriche ce qui lui restoit dans leur pays. Lors de l'invasion de *Louis XII* en Italie, il joua le rôle forcé de l'indifférence. L'année 1508 fut célebre par la Ligue de Cambrai, dont le pape *Jules II* fut le moteur. *Maximilien* y entra : ses troupes s'avancerent dans le Frioul, & s'emparerent de Trieste; mais elles furent forcées de lever le siege de Padoue. Après s'être uni avec le roi de France contre Venise, il s'unit avec l'Espagne & le pape contre la France. Il ménageoit le pontife Romain, flatté de l'espérance qu'il le prendroit pour coadjuteur dans le pontificat; il ne voyoit plus d'autre maniere de rétablir l'Aigle Impériale en Italie. C'est dans cette vue qu'il prenoit quelquefois le titre de *Pontifex Maximus*, à l'exemple des empereurs Romains. Le pape s'étant moqué de la proposition de la coadjutorerie, *Maximilien* pensa sérieusement à lui succéder. Il gagna quelques cardinaux, & voulut emprunter de l'argent pour acheter le reste des voix, à la mort de *Jules*, qu'il croyoit prochaine. Sa fameuse *Lettre* à l'archiduchesse *Marguerite* sa fille, publiée par le savant *Godefroi*, est un témoignage subsistant de ce dessein bizarre. *Jules II* avoit badiné plusieurs fois sur ses inclinations & sur celles de *Maximilien*. » Les *Electeurs*, (di-

» soit-il,) *au lieu de donner l'Empire à* Jules, *l'ont accordé à* Maximilien ; *& les Cardinaux*, *au lieu de faire* Maximilien *pape*, *ont élevé* Jules *à cette dignité* «. Cet homme singulier, né avec une aversion invincible pour la France, s'unit contre elle avec l'Angleterre. Il servit en qualité de volontaire au siege de Térouane, en 1513, sous les ordres de *Henri VIII.* Croira-t-on que le chef du corps Germanique avoit la bassesse de recevoir 100 écus par jour pour sa paye? Ce prince avoit nourri sa haine contre les François en relisant souvent ce qu'il appeloit *son Livre rouge.* Ce livre étoit un regiître que l'empereur tenoit exactement de toutes les mortifications que la France lui donnoit, dans le dessein de s'acquitter à sa commodité. Malgré une antipathie si marquée, *Maximilien* avoit une si haute idée de la monarchie françoise, qu'il disoit que, » *s'il étoit* DIEU, *& qu'il eût deux fils*, *le premier seroit* Dieu; *& le second*, Roi *de France* «. Pour mieux se venger des François, il voulut s'emparer du Milanez, & assiégea Milan avec 15,000 Suisses; mais ce prince, qui prenoit toujours de l'argent, & qui en manquoit toujours, n'en eut pas pour payer ces mercenaires. Ils se mutinerent, & l'empereur fut obligé de s'enfuir, de crainte qu'ils ne le livrassent aux François. Il mourut peu de temps après, d'un excès de melon, à Inspruck, le 15 Janvier 1519, à 60 ans. Il y eut un interregne jusqu'au 20 Octobre. Depuis plusieurs années, *Maximilien* faisoit conduire à sa suite dans tous ses voyages, & déposer tous les soirs dans sa chambre deux grands coffres, dont il ne confioit les clefs à personne. On étoit persuadé qu'ils renfermoient ses trésors, ses pierreries, ou du moins ses papiers importans. Dès qu'il eut les yeux fermés, on se hâta de les ouvrir, & on fut bien surpris de ne trouver dans l'un qu'une biere, & dans l'autre qu'une pierre sépulcrale, sur laquelle étoit gravée son épitaphe. Ce prince, né doux, affable, bienfaisant, étoit sensible aux charmes de l'amitié, aux agrémens des arts, à la liberté d'un commerce intime. Ces qualités furent ternies par bien des défauts; il n'avoit rien d'imposant, ni dans l'esprit, ni dans les manieres. Il régnoit dans toutes ses démarches un air d'incertitude, qui le faisoit courir d'engagemens en engagemens, sans en tenir presque aucun. Son caractere étoit rempli de contradictions. Il étoit à la fois laborieux & négligent, opiniâtre & léger, entreprenant & timide, le plus avide & le plus prodigue de tous les hommes. Il aima les sciences & protégea les savans. Il rendit un service important à l'humanité, en abolissant, l'an 1512, la juridiction barbare & redoutable, connue sous le nom latin de *Judicium occultum Westphaliæ*, & sous celui de *Geheim-Gericht* en allemand. Ce tribunal étranger à toute raison, & que la tradition faisoit remonter jusqu'à *Charlemagne*, consistoit à députer des juges & des échevins si secrets, que leurs noms ont échappé aux plus laborieux érudits. Ces juges, ou plutôt ces bourreaux, en parcourant les provinces, prenoient note des criminels, les déféroient, les accusoient, & prouvoient leurs accusations à leur maniere. Les malheureux inscrits sur ces livres funestes, étoient condamnés sans être ni entendus, ni cités. Un absent étoit également pendu ou assassiné, sans qu'on connût le motif de sa mort, ni ceux qui en étoient les auteurs. Quelques empereurs réformerent, à diverses reprises, ce tribunal odieux;

mais *Maximilien* eut assez d'humanité, pour rougir des horreurs qu'on y commettoit en son nom, & le supprima entiérement. Les Muses le favorisoient; il composa quelques *Poésies*, & des *Mémoires de sa vie.* Il laissa de *Marie* de Bourgogne, *Philippe*, qui épousa *Jeanne* héritiere d'Espagne, & qui fut le pere de l'empereur *Charles V* & de *Ferdinand I.* C'est ce bonheur des Princes de la maison d'Autriche, d'epouser de riches héritieres, qui a donné lieu à ce distique:

Bella gerant fortes; tu, felix Austria, nube:
Nam, quæ Mars *aliis, dat tibi regna* Venus.

Qu'un autre suive les combats;
L'*Hymen* te sert mieux que *Bellone*:
Bellone dompte les états;
Sans combats *Vénus* te les donne.
Imbert.

II. MAXIMILIEN II, empereur d'Allemagne, fils de l'empereur *Ferdinand I*, né à Vienne en 1527, fut élu roi des Romains en 1562. Il se fit élire roi de Hongrie & de Bohême, & succéda à l'empereur son pere en 1564. Il laissa prendre Zigeth par les Turcs. Le comte *de Serin*, qui commandoit dans cette place, fut tué en se défendant, après avoir livré lui-même la ville aux flammes. Le grand-visir envoie la tête de ce malheureux général à *Maximilien*, & lui fait dire » que lui-même auroit dû hasarder » la sienne pour venir défendre sa » ville «. Ce fut aussi par sa faute qu'il ne monta point sur le trône de Pologne, vacant par la mort de *Sigismond II*, en 1572. *Maximilien* se flattoit que les Polonois lui offriroient le sceptre par une ambassade solennelle. La république crut qu'un royaume valoit bien la peine d'être demandé; elle n'envoya pas d'ambassadeur; & les brigues secretes de *Maximilien* devinrent inutiles. Ce prince mourut à Ratisbonne le 12 Octobre 1576, à 50 ans, après en avoir régné 12. *Maximilien*, naturellement doux, ne crut pas devoir réduire les Protestans par la voie des armes. *Ce n'est point*, (disoit-il), *en rougissant les Autels du sang hérétique, qu'on peut honorer le Pere commun des hommes.* Il aimoit les lettres, & les cultivoit. Il récompensoit & consultoit les savans. Equitable, généreux, ami de la paix, il lui manqua, pour être un grand monarque, du bonheur & de l'activité. Il fut moins le premier chef que le pere du corps Germanique; mais son gouvernement foible & inconstant excita plus de murmures & de railleries, que sa bonté & sa douceur n'inspirerent de reconnoissance. Il laissa plusieurs enfans, de son mariage avec la princesse *Marie* d'Autriche, sœur de *Philippe II* roi d'Espagne: *Rodolphe*, son successeur à l'empire; les archiducs *Ernest*, *Ferdinand*, *Mathias*, *Maximilien*, *Albert* & *Wenceslas*. L'archiduchesse, sa fille aînée, épousa *Philippe II*; *Elisabeth*, la cadette, fut mariée à *Charles IX*, roi de France. On prétend que, lorsque *Maximilien* fit ses adieux à cette princesse, il lui dit: *Ma fille, vous allez être Reine du royaume le plus beau & le plus puissant. C'est un bonheur dont je puis vous féliciter; mais je vous croirois bien plus heureuse, si vous le trouviez aussi entier & aussi florissant qu'il a été autrefois. Il a bien perdu de sa force & de son éclat; il est divisé, déuni: si le Roi votre époux est maître d'une partie, les grands sont maîtres de l'autre.* Ce discours n'étoit que trop vrai & *Elisabeth* eut beaucoup à souffrir des désordres de la cour & du bouleversement du royaume; mais aussi prudente que son pere, elle eut le bon esprit de cacher sa douleur. *Maximilien* parla aussi avec

beaucoup de sagesse à *Henri III*, lorsqu'il quitta la Pologne pour venir régner en France. *Vous allez occuper* (lui dit-il) *un trône orageux*; *mais vous pouvez faire renaître la paix. Changez le conseil du feu Roi; rejetez sur lui la haine & l'animosité que les massacres ont excitées dans les esprits. Dieu est le maître des cœurs & des esprits des hommes; nous ne le sommes que de leurs biens & de leurs corps. Les Souverains, en prétendant exercer un empire que l'Etre suprême ne leur a pas donné, s'exposent à perdre celui qu'il leur a confié*... (*Voyez* CRATON.)

III. MAXIMILIEN, duc de Baviere, s'est distingué dans le XVIIe siecle par son courage, qui lui a acquis le titre de *Défenseur de l'Allemagne*; sa prudence lui mérita le surnom de *Salomon*, & son grand zele contre les nouvelles sectes qui dévastoient l'Allemagne par le fer & le feu, le fit considérer comme un des principaux appuis de la religion catholique. Il gagna la bataille de Prague en 1620, ayant le comte *de Tilly* pour lieutenant-général, contre *Fréderic*, prince palatin, qui s'étoit fait déclarer roi de Bohême. En reconnoissance de ses services, il fut nommé électeur de l'empire en 1623, en la place du même comte palatin. Il mourut en 1651, âgé de 70 ans.

IV. MAXIMILIEN - EMMANUEL, électeur de Baviere, né le 10 Juillet 1662, rendit de grands services à l'empereur *Léopold*, se signala au siege de Neuheusel en 1685, & à la défaite des Turcs avant la prise de cette place; au siege de Bude en 1686; à la bataille de Mohatz en 1687, commanda la principale armée de Hongrie l'année suivante; & emporta Belgrade l'épée à la main le 6 Septembre 1689. Il se trouva ensuite au siege de Mayence, conduisit l'armée impériale sur le Rhin en 1690, & passa aux Pays-Bas en 1692, dont le roi d'Espagne lui donna le gouvernement, qui lui fut continué à vie en 1699. Mais ayant pris le parti de la France dans la guerre de la succession d'Espagne, il fut mis au ban de l'empire le 29 Avril 1706, en même temps que l'électeur de Cologne, son frere, & privé de ses états, dans lesquels il a été rétabli par la paix. Il mourut à Munich le 26 Février 1726; son fils *Charles-Albert*, depuis empereur, lui succéda.

V. MAXIMILIEN-LÉOPOLD-JOSEPH-FERDINAND, électeur de Baviere, né le 28 Mars 1727, succéda le 20 Janvier 1746 à son pere *Charles VII* empereur, dans les états héréditaires de la maison de Baviere. Le 13 Juin 1747 il épousa *Marie-Anne-Sophie*, duchesse de Saxe, dont il n'eut point d'enfans, & mourut le 30 Décembre 1777. En lui finit la branche bavaroise des comtes de Wittelsbach. Sa mort occasionna une guerre entre l'impératrice *Marie-Thérese* & le roi de Prusse, qui fut terminée par le traité de Teschen en 1779.

I. MAXIMIN, évêque de Treves au IVe siecle, né à Poitiers d'une famille illustre, & frere de *Saint Maxence*, évêque de cette ville, avec *S. Hilaire*, défendit de vive voix & par écrit la foi du concile de Nicée contre les Ariens; reçut honorablement *S. Athanase*, lorsqu'il fut exilé à Treves; & assista au concile de Milan, à celui de Sardique, & à celui de Cologne, en 349. Il mourut quelque temps après, dans un voyage qu'il fit en Poitou. Ses mœurs étoient le modele de celles de son clergé.

II. MAXIMIN, (*Caius-Julius-Verus-Maximinus*) né l'an 173, dans un village de Thrace, étoit fils d'un paysan Goth. Son premier

état fut celui de berger. Lorsque les pâtres de son pays s'attroupoient pour se défendre contre les voleurs, il se mettoit à leur tête. Sa valeur l'éleva, de degré en degré, aux premieres dignités militaires. L'empereur *Alexandre-Sévere*, ayant été assassiné dans une émeute de soldats pour sa rigueur, il se fit proclamer à sa place en 235. *Maximin* avoit été bon général; il fut mauvais prince. Il exerça des barbaries inouies contre plusieurs personnes de distinction, dont la naissance sembloit lui reprocher la sienne. Il fit mourir plus de 4 mille personnes, sous prétexte qu'elles avoient conjuré contre sa vie. Les uns furent mis en croix, les autres enfermés dans le ventre d'animaux fraîchement tués. Plusieurs étoient exposés aux bêtes, quelques-uns mouroient sous le bâton; & cela indistinctement, sans égard pour la dignité, ni pour la condition. Les nobles étoient ceux que *Maximin* haïssoit de préférence. Il les extermina tous, & n'en souffrit aucun auprès de lui, pour pouvoir régner en *Spartacus*, qui ne commandoit qu'à des esclaves. Ayant une fois lâché la bride à sa cruauté, il n'y mit plus aucune borne. Toujours plein de l'idée que l'obscurité de son origine l'exposoit au mépris, il voulut en faire disparoître les preuves, en tuant ceux qui la connoissoient. Il tua même des amis, qui, lorsqu'il étoit dans le besoin, lui avoient donné par commisération des secours, dont le souvenir étoit pour cette ame abominable un reproche de sa bassesse. Il ne pouvoit ignorer l'horreur que l'on avoit de lui; mais il n'en tenoit aucun compte, persuadé de cette affreuse maxime, qu'un prince ne peut se maintenir que par la cruauté. Dans la brutale confiance qu'il avoit en ses forces, il lui sembloit qu'il étoit fait pour tuer les autres, sans pouvoir jamais être tué lui-même. » Le contraire, (dit *Crevier*,) lui » fut pourtant dit en face, en plein » spectacle, dans une langue qu'il » n'entendoit pas. Un comédien » prononça des vers grecs dont » le sens est: *Celui qui ne peut pas » être tué par un seul, peut l'être par » plusieurs réunis. L'Eléphant est un » grand animal, & on vient à bout » de le tuer. Le Lion & le Tigre sont » fiers & courageux, & on les tue: » Craignez la réunion de plusieurs, » si un seul ne peut pas vous faire » craindre... Maximin*, qui n'enten» doit pas le grec, mais qui vit » apparemment un mouvement » dans l'assemblée, demanda à ses » voisins ce que signifioient les » vers que venoit de réciter le » comédien? On lui répondit toute » autre chose que la vérité, & » il s'en contenta «. Incapable de modérer sa férocité lorsqu'il étoit à la tête des armées, *Maximin* faisoit la guerre en brigand. Dans une expédition contre les Germains, il coupa tous les blés, brûla un nombre infini de bourgs, ruina près de 150 lieues de pays, & en abandonna le pillage à ses soldats. Ces victoires lui firent donner le nom de *Germanique*; & ses inhumanités, ceux de *Cyclope*, de *Phalaris*, de *Busiris*. Les Chrétiens furent les victimes de sa fureur. La persécution contre eux commença avec son regne: ce fut à l'occasion d'un soldat Chrétien, qui ne voulut pas garder une couronne de laurier dont *Maximin* l'avoit honoré, parce qu'il crut que c'étoit une marque d'idolâtrie. L'empire fut inondé de sang pendant tout le temps qu'il porta le sceptre. Les peuples, las d'obéir à ce tyran, se révolterent plusieurs fois. Ils revêtirent les *Gordiens* de

la pourpre impériale ; & après la fin malheureuse de ces deux hommes illustres, le sénat nomma *xx Hommes* pour gouverner la république. *Maximin* en conçut une telle colere, que, dans les accès de sa fureur, il hurloit comme une bête feroce, & se heurtoit la tête contre les murailles de sa chambre. Après avoir un peu assoupi ses chagrins par le vin, il résolut de se mettre en marche pour punir Rome. Il étoit devant Aquilée, lorsque ses soldats, craignant que tout l'empire ne se tournât contre eux, le sacrifierent à la tranquillité publique & à leur propre dépit, sur la fin de Mars 238; il étoit alors âgé de 65 ans. Jamais bête plus cruelle n'a marché, (dit *Capitolin*,) sur la terre. Cet homme féroce étoit d'une taille énorme. On prétend qu'il avoit plus de 8 pieds de hauteur. Tous les historiens en parlent comme d'un géant. Les bracelets de sa femme pouvoient, dit-on, lui servir de bague. On dit qu'il lui falloit 40 livres de viande par jour pour sa nourriture, & 18 bouteilles de vin pour sa boisson. Sa force étoit prodigieuse : il trainoit seul un chariot chargé, faisoit sauter les dents d'un cheval d'un seul coup de poing, écrasoit entre ses doigts des pierres, & fendoit les arbres avec ses mains. *Voyez* II. PAULINE.

III. MAXIMIN, surnommé DAÏA, (*Galerius-Valerius-Maximinus*) fils d'un berger de l'Illyrie & berger lui-même, étoit neveu de *Galere-Maximien* par sa mere. *Dioclétien* lui donna le titre de César en 305, & il prit lui-même celui d'Auguste en 308. Le Christianisme eut en lui un ennemi d'autant plus furieux, que ses mœurs étoient totalement opposées à la morale de l'Evangile. On prétend qu'il arma, en 312, contre les peuples de la grande Arménie, uniquement parce qu'ils étoient Chrétiens. Si le fait est vrai, c'est le premier exemple d'une guerre entreprise pour la religion. *Maximin* avoit toujours été jaloux de *Licinius*, empereur Romain comme lui. Il osa lui déclarer la guerre : mais il fut vaincu en 313, entre Héraclée & Andrinople. Le vainqueur le poursuivit jusqu'au Mont-Taurus. *Maximin* furieux fait massacrer un grand nombre de prêtres & des prophetes Païens qui lui avoient promis la victoire, & donne un Edit en faveur des Chrétiens. Ce malheureux cherchoit, mais en vain, à réparer ses fautes : le mal étoit sans remede. Son armée l'avoit abandonné, & *Licinius* ne cessoit de le poursuivre. La mort lui parut le seul remede à ses malheurs. Il essaya inutilement de se la donner par le poison, lorsque tout à coup il se sentit frappé d'une plaie mortelle, qui l'emporta, vers le mois d'Août de la même année, après avoir souffert des douleurs horribles. Un feu intérieur le dévoroit. Il commença par perdre les yeux ; & il ne lui resta que les os & la peau, qui paroissoient comme un sépulcre hideux où son ame atroce étoit ensévelie. Depuis qu'il avoit été élevé à l'empire, il ne s'étoit occupé qu'à tyranniser ses sujets, à boire & à manger. Le vin lui faisoit souvent ordonner des choses extraordinaires, dont il rougissoit lui-même, lorsque son ivresse étoit dissipée. Tout cruel qu'il étoit, il eut la sage précaution d'ordonner qu'on n'exécuteroit que le lendemain les ordres qu'il donneroit pendant le repas.

MAXIMINUS, *Voyez* MESMIN.

I. MAY, (Thomas) né dans le Sussex, d'une bonne famille,

fut élevé à Cambridge, ensuite à Londres, où il se fit estimer des savans & des personnes les plus distinguées. Dans le temps des guerres civiles d'Angleterre, il prit le parti du parlement & en fut fait secrétaire. Il mourut subitement en 1652. On a de lui plusieurs ouvrages en vers & en prose. Le plus connu est une *Histoire du parlement d'Angleterre*, en latin, in-12. Ce n'est qu'un abrégé.

II. MAY, (Louis du) historien & politique du XVIIe siecle, François de nation, mais Protestant, passa sa vie dans quelques cours d'Allemagne, & mourut le 22 Septembre 1681. Il a donné : I. *Etat de l'Empire*, ou *Abrégé du Droit public d'Allemagne*, in-12. II. *Science des Princes*, ou *Considérations politiques sur les coups d'Etat*, par *Gabriel Naudé*, avec des *Réflexions*, in-8°. III. *Le prudent Voyageur*, in-12, &c. Tous ces ouvrages sont foiblement écrits, & de peu d'usage aujourd'hui ; mais ils ont eu du succès dans le siecle dernier.

III. MAY, *Voy.* MEY.

MAYENNE, (Charles *de* LORRAINE, duc de) 2e fils de *François de Lorraine* duc de Guise, né le 26 Mars 1554, se distingua aux sieges de Poitiers & de la Rochelle, & à la bataille de Montcontour. Il battit les Protestans dans la Guienne, dans le Dauphiné & en Saintonge. Ses freres ayant été tués aux états de Blois, il succéda à leurs projets, se déclara chef de la Ligue, & prit le titre de *Lieutenant-Général de l'Etat & Couronne de France.* En cette qualité il fit déclarer roi le cardinal *de Bourbon*, sous le nom de *Charles X*, & se prépara à la guerre. Il avoit été long-temps jaloux de son frere *le Balafré*, dont il possédoit le courage, sans en avoir l'activité. Il ne sut pas, comme lui, faire de la ligue un corps uni & redoutable qui n'eût qu'un seul intérêt, un seul mouvement. Sa politique parut lente, timide, mesurée, circonspecte. Cependant il osa usurper l'autorité royale, & marcher contre son roi légitime, *Henri IV*, à la tête de 30 mille hommes. Mais il fut battu à la journée d'Arques, & ensuite à la fameuse journée d'Ivry, quoique le roi n'eût guere plus de 7 mille hommes. La faction des *Seize*, ayant fait pendre le premier président du parlement de Paris, & deux conseillers qui s'opposoient à leur insolence ; *Mayenne* condamna au même supplice quatre de ces furieux, & éteignit par ce coup d'éclat cette cabale prête à l'accabler lui-même. Il ne persista pas moins dans sa révolte. Il envenima les Parisiens contre leur souverain. Enfin, après plusieurs défaites, il s'accommoda avec le roi, en 1599. Cette paix, (dit le président *Henault*,) eût été plus avantageuse pour lui, s'il l'eût faite plutôt ; & quoique l'on reconnoisse que ce fut un général expérimenté, on a dit de lui, » qu'il n'avoit » su bien faire ni la guerre, ni la » paix «. *Henri* se réconcilia sincérement avec lui : il lui donna sa confiance & le gouvernement de l'Isle-de-France. Un jour ce roi le fatigua dans une promenade, le fit bien suer, & lui dit au retour : *Mon cousin, voilà la seule vengeance que je voulois tirer de vous, & le seul mal que je vous ferai de ma vie...* *Charles* mourut à Soissons le 3 Octo- 1611, à 57 ans. Son épouse, *Henriette de Savoye*, fille du comte *de Tende*, femme ambitieuse, entra non seulement dans tous les projets de son mari, mais l'excita puissamment à les exécuter. Elle mourut quelques jours après lui. Leur postérité fut terminée par leur fils *Henri*, mort sans enfans en 1621, à 43 ans.

MAYER, *Voy.* MAÏER.

I. MAYER, (Jean-Fréderic) Luthérien, de Leipzig, habile dans les langues hébraïque, grecque & latine, fut professeur en théologie & surintendant général des Eglises de Poméranie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur l'Ecriture-Sainte; les principaux sont: I. La *Bibliotheque de la Bible*, dont la meilleure édition est celle de Rostock, en 1713, in-4°. L'auteut examine dans ce savant ouvrage les différens écrivains Juifs, Chrétiens, Catholiques, Protestans, qui ont travaillé sur l'Ecriture-Sainte. II. Un *Traité de la maniere d'étudier l'Ecriture-Sainte*, in-4°. III. Un grand nombre de *Dissertations* sur les endroits importans de la Bible. IV. *Tractatus de Osculo pedum Pontificis Romani*, in-4°, à Leipzig, 1714; rare & recherché. *Mayer* mourut en 1712. Il avoit de l'érudition; mais elle étoit seche, & son style ne l'embellissoit pas.

II. MAYER, (Tobie) l'un des plus grands astronomes de ce siecle, naquit en 1723, à Marspach dans le duché de Wirtemberg. Son pere excelloit dans l'art de conduire les eaux. Son fils le vit opérer; & ne le vit pas sans fruit; Dès l'âge de 4 ans il dessinoit des machines avec autant de dextérité que de justesse. La mort de son pere, qu'il perdit de bonne heure, n'arrêta pas ses progrès. Il apprit de lui-même les mathématiques, & se mit en état de les enseigner. Cette occupation ne l'empêcha pas de cultiver les belles-lettres. L'université de Gottingue l'ayant nommé, en 1750, professeur de mathématiques, la société royale de cette ville le mit bientôt dans la liste de ses membres. Il imagina dès-lors plusieurs instrumens propres à mesurer des angles en pleine campagne avec plus de commodité & d'exactitude; il rendit par-là de grands services à ceux qui veulent pousser la pratique de la géométrie plus loin que l'arpentage. Il montra qu'on pouvoit encore trouver bien des choses dans la géométrie élémentaire même, & arriver à divers usages intéressans, en changeant les figures rectilignes en triangles. Il fit appercevoir la source de bien des erreurs qui se commettent dans la géométrie pratique; & prouva l'inexactitude des mesures, par des discussions fort subtiles sur la portée & la force de la vue. Il enseigna quel étoit l'effet trompeur des réfractions par rapport aux objets terrestres. L'astronome de Gottingue s'attacha ensuite à décrire plus exactement la surface de la Lune; mais c'est peu de chose, au prix du calcul des mouvemens de ce corps céleste. Il fut les assujettir à des tables auxquelles les astronomes ont souvent recours. Ayant approché, plus que personne n'avoit encore fait, de la solution du fameux problême des longitudes, il a mérité à ses héritiers une récompense de la part du parlement d'Angleterre. Ses calculs, embrassant aussi les actions réciproques que le Soleil, la Terre & la Lune exercent les uns sur les autres, appartiennent à cette question célebre de trois corps, dont l'entiere solution est regardée de nos jours comme le vrai terme de la physique céleste. Les anciens s'imaginoient que les taches de la Lune étoient de véritables taches, que le voisinage de la Terre lui avoit fait contracter. Les modernes en ont fait des lacs & une atmosphere. *Mayer* ne croyoit pas la Lune si ressemblante à la Terre; & si elle est environnée d'une sorte d'air, (ce qui est assez incertain)

il le regardoit comme une matiere extrêmement subtile. Mais il prit encore un vol plus élevé ; il poussa ses recherches jusqu'à Mars, que *Keppler* a soumis le premier à sa Théorie elliptique. Il détermina aussi plus exactement les lieux des Etoiles fixes, il fit voir qu'elles n'étoient pas fixes, rigoureusement parlant, & qu'elles avoient leur mouvement propre. Vers la fin de sa vie il étoit occupé de l'Aimant, dont il assigna des lois, plus véritables que celles qui sont reçues. Un épuisement total arrêta ses travaux & l'enleva à l'astronomie : il mourut le 20 Février 1762, à 39 ans. Sa mort fut, comme sa vie, celle d'un sage qui éclaire & soutient la philosophie par le Christianisme. Quoique Protestant par les préjugés de l'enfance, il ne protesta point contre l'évangile comme certains philosophes ; & il en aima & pratiqua les devoirs. Ses principaux ouvrages sont : I. *Nouvelle Maniere générale de résoudre tous les Problêmes de Géométrie, au moyen des Lignes géométriques* ; en allemand, à Eslingen, 1741, in-8°. II. *ATLAS Mathématique, dans lequel toutes les mathématiques sont représentées en LX Tables* ; en allemand, à Ausbourg, 1748., in-fol. III. *Relation concernant un Globe Lunaire construit par la Société Cosmographique de Nuremberg, d'après les nouvelles observations*, en allemand, 1750, in-4°. IV. Plusieurs *Cartes Géographiques*, très-exactes. V. *Huit Mémoires*, dont il enrichit ceux de la Société royale de Gottingue. Ils sont tous dignes de lui. Ses *Tables du mouvement du Soleil & de la Lune* se trouvent dans le 2e vol. des *Mémoires* de cette académie. On a publié, en 1775, à Gottingue, in-folio, le tome premier de ses *Œuvres*.

MAYERBERG, (Augustin baron de) se distingua sous le regne de l'empereur *Léopold*, qui l'envoya en qualité d'ambassadeur auprès d'*Alexis Michaëlowitz*, grand-duc de Moscovie. Il s'acquitta de son ambassade avec dignité & en philosophe observateur. Nous devons à ses observations une *Relation de son Voyage* fait en 1661, imprimée en latin, in-folio, sans nom de ville & sans date ; conjointement avec celui de *Calvucci*, son compagnon d'ambassade. On en a fait un *Abrégé* en françois, in-12.

MAYERNE, (Théodore Turquet, sieur de) baron *d'Aubonne*, né à Geneve en 1573, fut l'un des médecins ordinaires de *Henri IV*, roi de France. Après la mort de ce prince, *Mayerne* se retira en Angleterre, où il fut premier médecin de *Jacques I* & de *Charles I* son fils. Les universités de Cambridge & d'Oxford se l'associerent. Il jouit d'une confiance générale & eut une pratique très-étendue. Il mourut à Chelsey, près de Londres, le 15 Mars 1655, à 82 ans. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Londres en 1700, en un gros vol. in-folio. Il étoit Calviniste, & le cardinal *du Perron* travailla en vain à sa conversion. Le médecin étoit plus estimable en lui que le chrétien. Il croyoit que l'on ne devoit tirer les remedes que du regne végétal ; c'étoit avec peine qu'il recouroit au minéral. Les remedes de ce dernier genre étant plus actifs, il les croyoit plus dangereux. On peut le regarder comme l'un des créateurs de la peinture en émail. Ses connoissances chimiques lui firent trouver la belle couleur pourpre nécessaire pour les carnations. Il parvint même à préparer le cuivre d'une maniere plus propre à l'application de l'émail. [*Voy.* PETITOT.] Il est inventeur de l'*eau Cordiale*.

MAYEUL, *ou* MAYOL, (S.) VI[e] abbé de Cluny, né à Avignon, ou à Valensole, petite ville du diocese de Riez, vers l'an 906, d'une famille riche & noble, fut chanoine, puis archidiacre de Mâcon. L'amour de la retraite & de l'étude lui fit refuser les plus brillantes dignités de l'Eglise. Il s'enferma dans le monastere de Cluny, & en devint abbé après *Aymar*. Les princes de l'Eglise & les princes de la terre eurent une estime particuliere pour ses vertus. L'empereur *Othon le Grand* le fit venir auprès de lui pour profiter de ses lumieres. En passant par les Alpes, l'an 973, il fut pris par les Sarrasins, mis dans les fers, & racheté malgré lui. L'empereur voulut lui procurer la tiare ; mais il refusa ce fardeau. Le roi *Hugues* ayant reçu de grandes plaintes contre les moines de Saint-Denys, pria *Mayeul* de venir établir la réforme dans cette abbaye. Le saint abbé s'étant mis en route, tomba dangereusement malade au prieuré de Souvigni. Les religieux voyant que sa derniere heure approchoit, fondoient en larmes autour de son lit. *Dieu m'appelle*, leur dit-il, *& après le combat il m'invite à la couronne. Si vous m'aimez, pourquoi vous affligez-vous de mon bonheur!* Il mourut peu d'heures après, le 11 Mai 994, avec une grande réputation de sainteté & de savoir. Il fut regardé comme le second fondateur de Cluny, par les soins qu'il prit d'augmenter les revenus de cette abbaye & de multiplier les monasteres de son ordre. On a de lui quelques écrits, sur lesquels on peut consulter le tome VI de l'*Histoire littéraire de France*, par D. *Rivet*. Sa VIE fut écrite par *S. Odilon* son successeur, & par trois autres de ses disciples.

MAYNARD, (François) poëte François, & l'un des *Quarante* de l'académie Françoise, étoit fils de *Geraud*, savant conseiller au parlement de Toulouse, dont on a un Recueil d'Arrêts, d'un style confus & diffus, sous le titre de *Bibliotheque de Toulouse*; Toulouse, 1751, 2 vol. in-folio. Il fut secrétaire de la reine *Marguerite*, & plut à la cour de cette princesse par son esprit & son enjouement. *Noailles*, ambassadeur à Rome, le mena avec lui en 1634. Le pape *Urbain VIII* goûta beaucoup la douceur & les charmes de sa conversation. De retour en France, il fit la cour à plusieurs grands, & n'en recueillit que le regret de la leur avoir faite. On connoît ses stances pour le cardinal *de Richelieu*.

ARMAND, l'âge affoiblit mes yeux...

Le cardinal ayant entendu les 4 derniers vers, où le poëte dit, en parlant de *François I*:

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as tenu dedans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi;
Que veux-tu que je lui réponde?

Il répondit ce mot cruel : RIEN.

Maynard reparut à la cour sous la régence d'*Anne d'Autriche*, & n'ayant pas été plus heureux auprès d'elle, il se retira dans sa province. Il y mourut le 28 Octobre 1646, à 64 ans, avec le titre de conseiller d'état, que la roi venoit de lui accorder. Malgré cette faveur, il conseilloit à son fils de s'attacher au barreau plutôt qu'à la cour :

Toutes les pompeuses maisons
Des Princes les plus adorables,
Ne sont que de belles prisons,
Pleines d'illustres misérables.

Heureux qui vit obscurément
Dans quelque petit coin de terre,

Et

Et qui s'approche rarement
De ceux qui portent le tonnerre !

Puisses-tu connoître le prix
Des maximes que te débite
Un courtisan à cheveux gris,
Que la raison a fait hermite !

Quelque temps avant sa mort, il avoit fait un voyage à Paris. Dans les conversations qu'il avoit avec des amis, dès qu'il vouloit parler, on lui disoit : *Ce mot là n'est plus d'usage.* Cela lui arriva tant de fois, qu'à la fin il fit ces quatre vers :

En cheveux blancs il me faut donc aller,
Comme un enfant, tous les jours à l'école ?
Que je suis fou d'apprendre à bien parler,
Lorsque la mort vient m'ôter la parole !

Tout le monde connoît ces vers, qu'il écrivit sur la porte de son cabinet :

Las d'espérer & de me plaindre
Des Muses, des Grands & du Sort ;
C'est ici que j'attends la Mort,
Sans la désirer ni la craindre.

» Il est bien commun de ne pas désirer la mort : il est bien rare de » ne pas la craindre ; & il eût été » grand, (dit *Voltaire*,) de ne pas » seulement songer s'il y a des » Grands au monde «. *Maynard* les rappela trop souvent pour son malheur. Il ne cessa de déchirer le cardinal *de Richelieu* dans ses vers ; il l'appeloit un *Tyran*. Si ce ministre lui eût fait du bien, il auroit été un Dieu pour lui. » C'est trop » ressembler (dit l'auteur déjà cité) » à ces mendians qui appellent les » passans *Monseigneur*, & qui les » maudissent, s'ils n'en reçoivent » point d'aumônes «. A cela près, *Maynard* étoit homme d'honneur & bon ami. Il étoit d'une figure agréable, & avoit l'humeur encore plus agréable que la figure. Comme il aimoit le vin & la bonne chere, il brilloit sur-tout le verre à la main. On a de lui : I. Des *Epigrammes*, assez jolies. II. Des *Chansons*, qui ont quelque agrément. III. Des *Odes*, moins estimables. IV. Des *Lettres* en prose, 1646, in-4°, mêlées de bon & de mauvais. V. Un *Poëme*, intitulé *Philandre*, d'environ 300 vers, parmi lesquels il y en a quelques-uns d'heureux. *Malherbe* disoit de lui, » qu'il tour- » noit fort bien un vers, mais que » son style manquoit de force ; & » que *Racan* avoit de la force, mais » qu'il ne travailloit pas assez ses » vers. De l'un & de l'autre, » (ajoutoit-il), on auroit pu faire » un bon poëte «. *Maynard* est le premier en France, qui ait établi pour regle de faire une pause au troisieme vers dans les couplets de six ; & une au septieme des stances de dix. *Maynard* étoit encore connu de son temps par ses *Priapées*, poésies infâmes, dignes d'un éternel oubli. Elles n'ont pas vu le jour.

MAYNE, (Jasper) poëte & théologien Anglois, au XVIIe siecle, fit ses études à Oxford, & entra dans l'état ecclésiastique. Il fut prédicateur du roi d'Angleterre, & se fit un nom dans sa patrie, par ses ouvrages, entre autres, par *La Guerre du Peuple, examinée selon les principes de la raison & de l'Ecriture*, 1647, in-4° ; & par un *Poëme* sur la victoire navale remportée par le duc d'Yorck sur les Hollandois, le 13 Juin 1665.

I. MAZARIN, (Jules) né à Piscina dans l'Abruzze, le 14 Juillet 1602, d'une famille noble, s'attacha au cardinal *Sachetti*. Après avoir pris le bonnet de docteur, il le suivit en Lombardie, & y étudia les intérêts des princes qui étoient alors en guerre pour Cazal & le

Montferrat. Le cardinal *Antoine Barberin*, neveu du pape, s'étant rendu, en qualité de légat, dans le Milanez & en Piémont pour travailler à la paix, *Mazarin* l'aida beaucoup à mettre la derniere main à ce grand ouvrage. Il fit divers voyages pour cet objet; & comme les Espagnols tenoient Cazal assiégé, il sortit de leurs retranchemens, & courant à toute bride du côté des François, qui étoient prêts à forcer les lignes, il leur cria, *la Paix! la Paix!* Elle fut acceptée & conclue à Quérasque, en 1631. La gloire que lui acquit cette négociation, lui mérita l'amitié du cardinal *de Richelieu*, & la protection de *Louis XIII*. Ce prince le fit revêtir de la pourpre par *Urbain VIII*; & après la mort de *Richelieu*, il le nomma conseiller d'état & l'un de ses exécuteurs testamentaires. *Louis XIII* étant mort l'année d'après, 1643, la reine *Anne d'Autriche*, régente absolue, le chargea du gouvernement de l'état. » Le nouveau » ministre affecta, dans le commen- » cement de sa grandeur, (dit *Voltaire*) autant de simplicité, que » *Richelieu* avoit déployé de hau- » teur. Loin de prendre des gardes » & de marcher avec un faste royal, » il eut d'abord le train le plus » modeste. Il mit de l'affabilité & » même de la mollesse, où son pré- » décesseur avoit fait paroître une » fierté inflexible «. Malgré ces ménagemens, il se forma un puissant parti contre lui. Les peuples accablés d'impôts, & excités à la révolte par le duc *de Beaufort*, par le coadjuteur de Paris, par le prince *de Conti*, par la duchesse *de Longueville*, se souleverent. Le parlement ayant refusé de vérifier de nouveaux édits bursaux, le cardinal fit emprisonner le président de *Blancmesnil* & le conseiller *Broussel*. Cet acte de violence fut l'occasion des premiers mouvemens de la guerre civile, en 1648. Le peuple cria aux armes, & bientôt les chaînes furent tendues dans Paris, comme du temps de la Ligue. Cette journée, connue dans l'histoire sous le nom des *Barricades*, fut la premiere étincelle du feu de la sédition. La reine fut obligée de s'enfuir de Paris à Saint-Germain, avec le roi & son ministre, que le parlement venoit de proscrire comme perturbateur du repos public. [*Voy.* II. MARIGNY.] L'Espagne, sollicitée par les rebelles, prend part aux troubles, pour les fortifier; l'archiduc, gouverneur des Pays-Bas, se prépare, à la tête de 15000 hommes. La reine, justement alarmée, écoute les propositions du parlement, las de la guerre & hors d'état de la soutenir. Les troubles s'appaisent, & les conditions de l'accommodement sont signées à Ruel, le 11 Mars 1649. Le parlement conserva la liberté de s'assembler, qu'on avoit voulu lui ravir; & la cour garda son ministre, dont le peuple & le parlement avoient conjuré la perte. Le prince *de Condé* fut le principal auteur de cette réconciliation. L'état lui devoit sa gloire, & le cardinal sa sûreté; mais il fit trop valoir ses services, & ne ménagea pas assez ceux à qui il les avoit rendus. Il fut le premier à tourner *Mazarin* en ridicule, après l'avoir servi; à braver la reine, qu'il avoit ramenée triomphante à Paris; & à insulter le gouvernement, qu'il défendoit & qu'il dédaignoit. On prétend qu'il écrivit au cardinal: *A l'illustrissimo Signor Fachino;* & il lui dit un jour: *Adieu*, MARS... *Mazarin*, forcé à être ingrat, engagea la reine à le faire arrêter, avec le prince *de Conti* son frere, & le duc *de Longueville*. On les conduisit d'abord à Vincennes, ensuite à Marcoussi, puis au Havre-de-

Grace, sans que le peuple remuât pour ce défenseur de la France. Le parlement fut moins tranquille; il donna, en 1651, un arrêt qui bannissoit *Mazarin* du royaume, & demanda la liberté des princes avec tant de fermeté, que la cour fut forcée d'ouvrir leurs prisons. Ils rentrerent comme en triomphe à Paris, tandis que le cardinal, leur ennemi, prit la fuite du côté de Cologne. Ce ministre gouverna la cour & la France du fond de son exil. Il laissa calmer l'orage, & rentra dans le royaume l'année d'après, » moins en ministre qui venoit re-„ prendre son poste, qu'en souve-„ rain qui se remettoit en posses-„ sion de ses états. Il étoit conduit „ par une petite armée de 7 mille „ hommes, levée à ses dépens, „ c'est-à-dire, avec l'argent du „ royaume, qu'il s'étoit approprié. „ Aux premieres nouvelles de son „ retour, *Gaston d'Orléans*, frere „ de *Louis XIII*, qui avoit deman-„ dé l'éloignement du cardinal, „ leva des troupes dans Paris, sans „ trop savoir à quoi elles seroient „ employées. Le parlement renou-„ vela ses arrêts; il proscrivit „ *Mazarin*, & mit sa tête à prix «. [SIECLE de *Louis XIV*, Tom. I.] Le prince *de Condé*, ligué avec les Espagnols, se mit en campagne contre le roi; & *Turenne*, ayant quitté ces mêmes Espagnols, commanda l'armée royale. Il y eut de petites batailles données; mais aucune ne fut décisive. Le cardinal se vit forcé de nouveau à quitter la cour. Pour surcroît de honte, il fallut que le roi, qui le sacrifioit à la haine publique, donnât une déclaration par laquelle il renvoyoit son ministre, en vantant ses services & en se plaignant de son exil. Le calme reparut dans le royaume, & ce calme fut l'effet du bannissement de *Mazarin*. » Cepen-„ dant, à peine fût-il chassé par „ le cri général des François, & par „ une déclaration du roi, que le „ roi le fit revenir. Il fut étonné „ de rentrer dans Paris, le 3 Fé-„ vrier 1653, tout-puissant & tran-„ quille. *Louis XIV* le reçut comme „ un pere, & le peuple comme un „ maître «. Les princes, les ambassadeurs, le parlement, le peuple, tout s'empressa à lui faire la cour. On lui fit un festin à l'hôtel-de-ville, au milieu des acclamations des citoyens. Il fut logé au Louvre. Son pouvoir fut dès-lors sans bornes. Un des plus importans services qu'il rendit depuis son retour, fut celui de la paix. Il alla lui-même la négocier en 1659, dans l'isle des Faisans, avec Don *Louis de Haro*, ministre du roi d'Espagne. Cette grande affaire y fut heureusement terminée, & la paix fut suivie du mariage du roi avec l'infante. Ce traité fit beaucoup d'honneur à son génie ou à sa politique. Le mariage du roi avec l'infante n'étoit pas l'ouvrage d'un jour, ni l'idée d'un premier moment; mais le fruit de plusieurs années de réflexions. Cet habile ministre, dès l'an 1645, (c'est-à-dire, quatorze ans auparavant,) méditoit cette alliance, non-seulement pour faire céder alors au roi ce qu'il obtint par la paix de Munster; mais pour lui acquérir des droits bien plus importans encore, tels que ceux de la succession à la couronne d'Espagne. Ces vues sont consigées dans une de ses lettres aux ministres du roi, à Munster. [Voy. l'*Abrég. de l'HISTOIRE de France*, par le président *Henault*, année 1659]. Le cardinal *Mazarin* ramena, en 1660, le roi & la nouvelle reine à Paris. Plus puissant & plus jaloux de sa puissance que jamais, il exigea & il obtint que le parlement vînt le haranguer en députés. Il ne donna

plus la main aux princes du sang en lieu-tiers, comme autrefois. Il marchoit alors avec un faste royal, ayant, outre ses gardes, une compagnie de Mousquetaires. On n'eut plus auprès de lui un accès libre. Si quelqu'un étoit assez mauvais courtisan pour demander une grace au roi même, il étoit sûr de ne pas l'obtenir. » La reine-mere, si long-» temps protectrice obstinée de *Ma-» zarin* contre la France, resta sans » crédit, dès qu'il n'eut plus be-» soin d'elle. (*Ibid.*) «. Dans ce calme heureux qui suivit son retour, il laissa languir la justice, le commerce, la marine, les finances. Huit années de puissance absolue & tranquille ne furent marquées par aucun établissement glorieux ou utile; car le college des *Quatre Nations* ne fut que l'effet de son testament. Il gouvernoit les finances, comme l'intendant d'un seigneur obéré. Il amassa plus de 200 millions, & par des moyens non-seulement indignes d'un ministre, mais d'un honnête homme. Il partageoit, dit-on, avec les armateurs, les profits de leurs courses: il traitoit, en son nom & à son profit, des munitions des armées; il imposoit, par des lettres de cachet, des sommes extraordinaires sur les généralités. [*Voyez* EMERY.] Le roi lui ayant donné les charges de la maison de la reine, il vendit jusqu'à celles de vendeuses d'écuelles: ce qui lui produisit, dit madame *de Motteville*, plus de six millions. Comme tous les avares, il cherchoit à excuser son avidité par des raisons plausibles. Il disoit que c'étoit le seul défaut d'argent qui avoit causé toutes ses disgraces. Souverain despotique sous le nom modeste de ministre, il ne laissa paroître *Louis XIV*, ni comme prince, ni comme guerrier. Il étoit charmé qu'on lui donnât peu de lumieres, quoiqu'il fût surintendant de son éducation. Non seulement il l'éleva très-mal, mais il le laissa souvent manquer du nécessaire. Ce joug pesoit à *Louis XIV*, & il en fut délivré par la mort du cardinal, arrivée le 9 Mars 1661, à 59 ans. Lorsqu'il fut attaqué de sa derniere maladie, il prouva qu'il connoissoit la maxime, qu'*à la Cour les absens & les mourans ont toujours tort*. Il fit dire à plusieurs personnes qu'il s'étoit ressouvenu d'elles dans son testament, quoiqu'il n'en fût rien. Il tâcha de conserver jusqu'à la fin cette figure noble, cet air ouvert & caressant qui attache les cœurs. Il se mit un jour, à ce qu'on prétend, un peu de rouge, pour faire accroire qu'il se portoit mieux, & donna audience à tout le monde. Le comte *de Fuensaldagne*, ambassadeur d'Espagne, en le voyant, se tourna vers M. le prince, & lui dit d'un air grave: *Voilà un portrait qui ressemble assez à M. le Cardinal.* Quoiqu'il ne passât point pour avoir la conscience timorée, il eut en mourant des scrupules sur ses richesses immenses. Un Théatin, son confesseur, lui dit nettement » qu'il seroit » damné, s'il ne restituoit le bien » qu'il avoit mal acquis «. *Hélas!* dit-il, *je n'ai rien que des bienfaits du Roi.* — *Mais*, reprit le Théatin, *il faut bien distinguer ce que le Roi vous a donné, d'avec ce que vous vous êtes attribué.* Pour le tirer d'embarras, *Colbert* lui conseilla de faire une donation entiere de ses biens au roi. Il le fit, dans l'espérance que ce prince les lui rendroit. Il ne se trompa pas, & *Louis XIV* lui remit la donation au bout de trois jours. Le roi & la cour porterent le deuil à sa mort: honneur peu ordinaire, & que *Henri IV* avoit rendu à la mémoire de *Gabrielle d'Estrées*. [*Voy.* I. COLBERT.] Les rimailleurs de la cour & de la ville lui firent plusieurs épitaphes. Nous

ne rapporterons que celle qui fut faite par *Blot*, bel-esprit agréable de ce temps-là :

O vous, qui passez par ce lieu,
Daignez jetter, au nom de Dieu,
A Mazarin *de l'eau-bénite.*
Il en donna tant à la cour,
Que c'est bien le moins qu'il mérite,
D'en avoir de vous à son tour.

Outre les biens immenses qu'il avoit amassés, il posséda en même temps l'évêché de Metz, & les abbayes de *Saint-Arnould*, de *Saint-Clément* & de *Saint-Vincent* de la même ville; celles de *Saint-Denys* en France, de *Cluny*, de *Saint-Victor* de Marseille, de *Saint-Médard* de Soissons, de *Saint-Taurin* d'Evreux, &c. Il laissa pour héritier de son nom & de ses biens, le marquis *de la Meilleraie*, qui épousa *Hortense Mancini*, sa niece, & prit le titre de duc *de Mazarin*. Il avoit un neveu, qui fut duc *de Nevers*, [*Voy.* NEVERS]; & quatre autres nieces: l'une, nommée *Martinozzi*, [*Voy.* ce mot] fut mariée au prince *de Conti*; les autres, nommées *Mancini*, le furent au connétable *Colonne*, au duc *de Mercœur*, au duc *de Bouillon*: [*Voy.* XV. COLONNE & MANCINI]. *Charles II* lui en demanda une; le mauvais état de ses affaires lui attira un refus. On soupçonna le cardinal d'avoir voulu marier au fils de *Cromwell*, celle qu'il refusoit au roi d'Angleterre. Ce qui est sûr, c'est que lorsqu'il vit le chemin du trône moins fermé à *Charles II*, il voulut renouer cette alliance; mais il fut refusé à son tour. *Louis XIV* avoit aimé éperduement une de ses nieces: *Mazarin* fut tenté de laisser agir son amour, & de placer son sang sur le trône; mais une réponse noble & hardie d'*ANNE d'Autriche*, lui fit perdre de vue ce dessein: [*Voyez* l'article de cette princesse.] De tous les portraits qu'on a faits de *Mazarin*, aucun ne nous paroît plus fidelle que celui qu'en a tracé le président *Henault*. » Ce ministre, (dit » ce célebre historien,) étoit aussi » doux, que le cardinal *de Richelieu* étoit violent: un de ses plus » grands talens fut de bien connoître les hommes. Le caractere » de sa politique étoit plutôt la finesse & la patience, que la force... » Il pensoit que la force ne doit jamais être employée qu'au défaut des autres moyens, & son » esprit lui fournissoit le courage » conforme aux circonstances. Hardi » à Cazal, tranquille & agissant » dans sa retraite à Cologne, entreprenant lorsqu'il fallut arrêter les princes; mais insensible » aux plaisanteries de la *Fronde*, » méprisant les bravades du coadjuteur, & écoutant les murmures de la populace, comme on » écoute du rivage le bruit des » flots de la mer. Il y avoit dans » le cardinal *de Richelieu* quelque » chose de plus grand, de plus » vaste & de moins concerté; & » dans le cardinal *Mazarin*, plus » d'adresse, plus de mesures & » moins d'écarts. On haïssoit l'un, » & l'on se moquoit de l'autre; » mais tous deux furent les maîtres de l'état «. La France lui doit l'Alsace, qu'il acquit dans le temps que la France étoit déchaînée contre lui. M. l'abbé *d'Alainval* a publié, en 1745, en deux vol. in-12, les *Lettres du Cardinal* Mazarin, *où l'on voit le secret de la Négociation de la Paix des Pyrenées, & la Relation des Conférences qu'il a eûes pour ce sujet avec Don Louis de* Haro *ministre d'Etat*: [*Voy.* HARO.] Ce recueil est intéressant. Le cardinal y développe ce qui s'est passé dans ces conférences, avec une netteté & une précision, qui met en quelque façon le lecteur en tiers avec les deux plénipoten-

tiaires. On a recueilli, en plusieurs vol. in-4°, la plupart des Pieces curieuses faites contre *Mazarin*, durant les guerres de la Fronde. La collection la plus complete en ce genre, est celle de la bibliotheque de *Colbert*, en 46 vol. in-4° : on y trouve un peu de sel, noyé dans un déluge de mauvaises plaisanteries. On en fit alors de toutes les especes ; on fit même frapper des médailles pour le rendre ridicule. La ville de Paris distribua des jetons qui d'un côté représentoient la hache & les verges armoriales du cardinal, avec cette légende autour : *QUOD FUIT HONOS, CRIMINIS EST VINDEX*; *Cette ancienne marque d'honneur, est aujourd'hui un instrument de vengeance.* Au revers, on voyoit un lion avec cet hémistiche : *SUNT CERTA HÆC FATA TYRANNIS. Telle est la destinée des tyrans. Mazarin* avoit une autre devise, qu'il s'étoit faite lui-même : *Hinc ordo & copia rerum.* Le cardinal *Mazarin* avoit cultivé les lettres dans sa jeunesse ; il se piquoit même de bel esprit & de philosophie. On prétend que ce fut lui qui apporta en France, la maxime si connue des Italiens : *Intùs ut lubet, extrà ut moris est.* Du moins il la pratiqua quelquefois. *Voy. BENSERADE.*

II. MAZARIN, (Hortense MANCINI, duchesse de) niece du cardinal *Mazarin*, joignit aux avantages de la fortune ceux de la beauté. Elle épousa, en 1661, *Armand-Charles de la Porte de la Meilleraie*, dont le caractere singulier & l'esprit bizarre n'étoient pas propres à fixer une femme aimable. La duchesse de *Mazarin* fit tout ce qu'elle put pour se faire séparer de lui ; mais n'ayant pu l'obtenir, elle passa en Angleterre l'an 1667. Elle autorisa son séjour à Londres, de sa parenté avec la reine. Mais quand cette princesse fut obligée de passer en France, l'an 1688, le duc fit solliciter *Hortense* de revenir ; les prieres n'ayant rien opéré, il lui intenta un procès, qu'elle perdit : [*Voyez* ERARD.] Elle fut condamnée à retourner avec son époux ; mais elle persista à rester en Angleterre, où elle avoit une petite cour, composée de ce qu'il y avoit de plus ingénieux à Londres. Le vieux Epicurien *Saint-Evremont* fut un de ses courtisans les plus assidus. Elle mourut le 2 Juillet 1699. Ils ont laissé postérité. Les *Mémoires* de Mad[e] *Mazarin*, & ceux qu'elle opposa aux *Factums* de son mari, se trouvent dans les Œuvres de *Saint-Evremont*. Si l'on s'en rapporte au portrait que ce philosophe a fait de cette dame, elle avoit je ne sais quoi de noble & de grand dans l'air du visage, dans les qualités de l'esprit & dans celles de l'ame. Elle savoit beaucoup, & elle cachoit son savoir. Sa conversation étoit à la fois solide & gaie. Elle étoit dévote sans superstition & sans mélancolie, &c., &c. On sent que ce portrait est flatté, & même ridicule. La dévotion ne pourroit guere s'allier avec la vie qu'elle menoit. Quant au duc de *Mazarin*, époux d'*Hortense*, il étoit né en 1633, & il mourut en 1713, à 80 ans, dans ses terres, où il s'étoit retiré depuis plus de 30 ans. Si ses singularités n'avoient perverti les agrémens de son esprit, personne n'auroit été de meilleure compagnie. Il succéda au maréchal *de la Meilleraie* son pere, dans le gouvernement de Bretagne, & eut de plus plusieurs autres gouvernemens. Le maréchal s'étoit opposé tant qu'il avoit pu au désir que le cardinal *Mazarin*, son ami intime, avoit de choisir son fils pour son héritier, en lui donnant son nom & sa niece. Il

disoit par un sentiment vertueux, *que tant de biens lui faisoient peur, & que leur immensité accableroit un jour sa famille.* A la mort de la duchesse *de Mazarin*, on prouva en pleine grand'chambre, qu'elle lui avoit apporté 28 millions. *Louis XIV* attaché au nom de *Mazarin*, le mit de tous ses conseils, lui donna les entrées des premiers gentilshommes de la chambre, & le distingua dans toutes les occasions. Nommé lieutenant général dès 1654, & ne manquant pas de courage, il eût pu parvenir au bâton de maréchal de France. Une piété mal-entendue rendit inutiles les dons que lui avoit fait la nature ; persuadé que le sort marquoit les volontés du ciel, il fit des loteries de son domestique, en sorte que le cuisinier devint son intendant, & le frotteur son secrétaire. Le feu prit un jour au château de *Mazarin*, il ne voulut pas qu'on l'éteignît. Il aimoit qu'on lui fit des procès, parce qu'en les perdant, il pouvoit posséder en sureté de conscience les autres biens que la justice lui laissoit. Enfin il se retira dans ses terres, où il passa une trentaine d'années, & ne fit plus que des apparitions très-passageres à la cour. Le roi l'y reçut toujours avec amitié, quoiqu'il l'eût blessé par les visions célestes qu'il lui avoit communiquées sur le sort qui l'attendoit, s'il continuoit de vivre avec ses maîtresses. Ce prince le regardoit comme un homme dont le cerveau n'étoit pas sain ; & comme le duc avoit barbouillé tous les chef-d'œuvres de peinture, & mutilé les plus belles statues que lui avoit laissé son oncle, *Louis XIV* dit un jour en voyant un marteau : *Voilà un instrument dont le duc de Mazarin fait faire usage.*

MAZEL ou MAZELI, (David) ministre François, réfugié en Angleterre, traduisit quelques bons Traités écrits en anglois : mais, comme il n'étoit pas assez versé dans cette langue, ses versions ne passent pas pour fidelles. Celle qu'il fit du *Traité de Sherlok* sur la Mort & le Jugement dernier, deux tom. en 1 vol. in-8°, 1696, est cependant estimée. On fait beaucoup moins de cas de sa *Traduction* du *Traité de Locke*, du Gouvernement Civil, 1725, in-12 ; ainsi que de l'*Essai* de *Gilbert Burnet* sur la vie de la reine *Marie*, in-12. Ce traducteur mourut à Londres en 1725.

MAZELINE, (Pierre) sculpteur, de Rouen, reçu à l'académie de peinture & de sculpture en 1668, mort en 1708, âgé de 76 ans, a fait plusieurs morceaux estimés. On voit de ses ouvrages dans les jardins de Versailles ; l'*Europe*, *Apollon Pythien*, d'après l'antique, &c.

MAZEPPA, (Jean) général des Cosaques, étoit gentilhomme Polonois, & naquit dans l'Ukraine. Après avoir rempli divers emplois, il s'engagea chez les Cosaques, qui, charmés de sa valeur, l'élurent pour leur chef. Ses premiers soins furent de fortifier les frontieres de son pays contre les Tartares, & de se faire des protecteurs puissans. Il se lia d'abord avec le czar *Pierre*, qu'il servit pendant 24 ans avec beaucoup de fidélité. Mais le dessein qu'il avoit de se faire roi des Cosaques, l'obligea de trahir ses engagemens en 1708. Il avoit alors 84 ans. Il embrassa le parti de *Charles XII*, roi de Suede, & grossit son armée de quelques régimens. Le Czar envoya des troupes contre lui ; la capitale de son pays fut prise & rasée, & lui-même pendu en effigie, tandis que quelques-uns de ses complices mouroient par le supplice de la

roue. *Mazeppa*, après la bataille de Pultava, se sauva en Valachie, & de là à Bender, où il termina bientôt après sa longue carriere.

MAZOCHI, (Alexis-Symmaque) né à Burgo de Sainte-Marie, près Capoue, l'an 1684, fut fait prêtre l'an 1709, & professeur des langues grecque & hébraïque dans le séminaire archiépiscopal de Naples. En 1711 il fut fait chanoine de Capoue, & successivement théologal de Naples, professeur royal de l'Ecriture-Sainte. Son humilité lui fit refuser l'archevêché de Rossane qui lui fut offert par le roi. Il mourut à Naples l'an 1772. Il a beaucoup écrit sur les anciennes inscriptions, les médailles, &c., & on a de lui : I. Des *Notes sur le Nouveau Testament*. II. Des *Dissertations sur la Poésie des Hébreux*. III. *Les Antiquités de la campagne de Rome*. IV. *Origine de la ville de Capoue*, manuscrit.

MAZUCCIO, *Voy.* MASUCCIO.

MAZURES, (Louis des) poëte françois, natif de Tournai, fut premier secrétaire du cardinal *de Lorraine*, en 1547. Il servit ensuite, en qualité de capitaine, durant les guerres de *Henri II* & de *Charles-Quint*. On a de lui quelques *Tragédies saintes*, Geneve, 1566, in-8°, où il n'y a ni régularité dans le plan, ni élégance dans les détails.

MAZURIE, (La) *V.* TOUTAIN.

MAZZONI, (Jacques) donna sur la fin du XVIe siecle des leçons d'une philosophie saine & judicieuse, & se distingua aussi comme écrivain. Le plus estimé de ses ouvrages, est son traité *De triplici Hominum vita*. L'auteur, né à Cesene, mourut à Ferrare en 1603, dans sa 50e année.

MAZZUOLI, (François) appelé communément le PARMESAN, né à Parme en 1504, mort en 1540, à 36 ans, fit connoître dès son jeune âge son talent pour la peinture. On rapporte qu'à l'âge de 16 ans il fit, de son invention, plusieurs ouvrages qui auroient pu faire honneur à un bon maître. L'envie de se perfectionner le conduisit à Rome; il s'attacha aux ouvrages de *Michel-Ange*, & surtout à ceux de *Raphaël*. Il a si bien saisi la maniere de ce maître, qu'on disoit, même de son temps, qu'il avoit hérité de son génie. On rapporte qu'il travailloit avec tant de sécurité pendant le sac de Rome, en 1527, que les soldats espagnols qui entrerent chez lui, en furent frappés. Les premiers se contenterent de quelques dessins; les suivans enleverent tout ce qu'il avoit. *Protogene* se trouva à Rhodes dans des circonstances pareilles; mais il fut plus heureux. *Le Parmesan* a fait beaucoup d'ouvrages à Rome, à Bologne & à Parme sa patrie. Son talent à jouer du luth, & son amour pour la musique, le détournoient souvent de son travail; mais son goût dominant étoit pour l'alchimie, qui le rendit misérable toute sa vie. La maniere du *Parmesan* est gracieuse; ses figures sont légeres & charmantes, ses attitudes bien contrastées : rien de plus agréable que ses airs de tête. Ses draperies sont d'une légéreté admirable; son pinceau est flou & séduisant. Il a réussi principalement dans les *Vierges* & dans les *Enfans*, & a parfaitement touché le Paysage. On auroit souhaité que ce peintre ne fût pas tombé dans quelques répétitions; qu'il eût mis plus d'effet dans ses tableaux en général; qu'il se fût plus attaché à connoître & à rendre les sentimens du cœur humain & les passions de l'ame; enfin, qu'il eût consulté davantage la nature. Ses dessins sont d'un grand prix, & la

plupart à la plume. On y remarque quelques incorrections, & de l'affectation, comme à faire des doigts extrêmement longs : mais on ne voit pas ailleurs une touche plus légere & plus spirituelle. Il a donné du mouvement à ses figures, & ses draperies semblent être agitées par le vent. *Le Parmesan* a gravé à l'eau-forte & au clair-obscur. On a aussi beaucoup gravé d'après ce maître.

MEAD, (Richard) né en 1673, à Stepney, village près de Londres, d'une famille distinguée, fit ses humanités à Utrecht sous le célebre *Grævius*, & de là se rendit à Leyde, où il étudia en médecine. Il voyagea ensuite en Italie, & prit le bonnet de docteur à Padoue. De retour dans sa patrie, il exerça le grand art de guérir, avec un succès qui décida de sa réputation. Il joignit à la plus profonde théorie, la pratique la plus brillante, la plus étendue & la plus heureuse. La société royale de Londres lui accorda une place parmi ses membres. Le college des médecins se l'associa, & l'université d'Oxford confirma le diplôme de celle de Padoue. Nommé médecin du roi en 1727, il fut l'*Esculape* de la cour & de la ville. On assure que sa profession lui rapportoit par an près de cent mille livres de notre monnoie. Cet habile médecin mourut en 1754, à 81 ans. *Méad*, né avec des mœurs douces, une ame noble & délicate, avoit des amis à la cour, dans les lettres, & même parmi ses confreres. Sa table, ouverte aux talens & au mérite, réunissoit la magnificence de celle des financiers, & les plaisirs de celle des hommes sages. Sa bibliotheque étoit aussi riche que bien choisie, & elle étoit autant pour le public que pour lui. Il étoit le premier à offrir ses lumieres & ses richesses littéraires. Il déterra les talens cachés, & secourut les talens indigens. Ses principaux ouvrages sont : I. *Essai sur les Poisons*, 1702, en latin, réimprimé à Leyde en 1737, in-8°. Un pareil livre ne pouvoit être composé que d'après grand nombre d'expériences : *Méad* en fit plusieurs sur les viperes, qui lui servirent beaucoup pour cet ouvrage. II. *Conseils & Préceptes de Médecine*, en latin, Londres, in-8°, 1751. C'est sa derniere production, & peut-être la plus utile, si l'on excepte quelques opinions qui ont été contredites. On y trouve deux *Traités* curieux ; l'un, *de la Folie* ; & l'autre, *des Maladies dont il est parlé dans la Bible*, dans lequel il prétend, contre le sentiment des théologiens & des plus savans interpretes, que les démoniaques dont il est parlé dans l'Evangile, n'avoient que des maladies purement naturelles. III. Des *Opuscules*, Paris, 1757, 2 vol. in-8°. La *Description* de son cabinet a été imprimée à Londres, 1755, in-8°. [*V*. FREIND.] Ce fut par les conseils de ce savant & généreux médecin, qu'un libraire, nommé *Cuy*, consacra un bien immense à la fondation d'un nouvel hôpital, qui est un des plus beaux ornemens & des plus utiles établissemens de Londres. M. *Coste* a traduit en françois le *Recueil de ses Œuvres physiques & médicinales*, 1774, 2 vol. in-8°.

MEAN, (Charles de) seigneur d'Atrin, né à Liege en 1604, & mort en 1674, se distingua dans divers emplois honorables, par son zele pour le bien public & ses lumieres dans l'administration des affaires. On a de lui : *Observationes & res judicatæ ad jus civile Leodiensium Romanorum*, &c. compilation dans laquelle on trouve de bonnes vues sur la jurisprudence de diverses nations. De différentes éditions qu'on en a faites, la meilleure est

celle de Liege, 1740, 8 vol. in-folio, qui se relient en 4, avec des notes savantes de *Louvrex*, & une table des matieres très-étendue.

MECARINO, *V.* BECCAFUMI.

MÉCENE, (*C. Clinius Mecænas*) descendoit des anciens rois d'Etrurie. Il ne voulut jamais monter plus haut qu'au rang de chevalier, dans lequel il étoit né. *Auguste* se soulagea sur lui du poids de l'empire. *Mécene* étoit son ami & son conseil. Ce fut lui qui conseilla à ce prince de conserver le trône impérial, *de peur qu'il ne fût le dernier des Romains, s'il cessoit d'être le premier.* Il ajouta à cet avis quelques maximes auxquelles *Auguste* dut la gloire & le bonheur de son regne. *Une conduite vertueuse*, lui dit-il, *sera pour vous une garde plus sûre que celle des Légions.... La meilleure regle en matiere de gouvernement, est d'acquérir l'amitié du Peuple, & de faire pour ses sujets ce qu'un prince voudroit qu'on fit pour lui, s'il devoit obéir au lieu de commander... Evitez les noms de Monarque ou de Roi, & contentez-vous de celui de* César, *en y ajoutant le titre d'Empereur, ou quelqu'autre, propre à concilier à la fois le respect & l'amour...* *Mécene* prit tant d'empire sur l'esprit d'*Auguste* par sa douceur & sa prudence, qu'il lui reprochoit durement ses fautes, sans qu'il s'en offensât. Un jour *Mécene* passant par la place publique, vit l'empereur jugeant des criminels avec un air colere, il lui jeta ses tablettes, sur lesquelles il avoit écrit ces mots : *Sors de là, Bourreau, & te retire!...* *Auguste* prit en bonne part cette remontrance, quoique dure, & descendit aussi-tôt de son tribunal. Dans la suite, ce prince s'étant engagé après la mort de *Mécene* dans de fausses démarches : *O Mécene!* s'écria-t-il dans l'amertume de sa douleur, *si tu avois été encore en vie je n'aurois pas aujourd'hui sujet de me repentir.* Lorsque cet empereur étoit indisposé, il logeoit dans la maison de son favori, qui fut brouillé pendant quelque temps avec son maître, qu'il croyoit être amoureux de sa femme. *Mécene* au milieu des grandeurs & des richesses fut malheureux dans son domestique. Il avoit épousé *Licinia* la plus belle femme de son temps. Sa fidélité lui étant devenue suspecte, son amour pour elle lui causa bien des chagrins. C'étoit des divorces & des réconciliations continuelles, ce qui a fait dire à *Séneque* que *Mécene* avoit épousé dix mille fois, quoiqu'il n'eût jamais eu qu'une femme. Ce qui a transmis son nom à la postérité, plus surement que la faveur d'*Auguste* & les honneurs du ministere, c'est la protection qu'il accorda aux sciences & l'amitié dont il honora les gens de lettres. Il se glorifioit d'être l'ami de *Virgile* & d'*Horace*. Il vivoit avec eux dans la douceur d'un commerce libre & philosophique. Ils l'aidoient à porter le fardeau de la vie & de la grandeur, à se consoler des sottises humaines, & à conserver sur la terre cette raison saine, ce feu pur & céleste, le partage de quelques ames privilégiées. *Virgile* lui dédia ses *Géorgiques*, & *Horace* ses *Odes*. Il conserva au premier, dans les fureurs des guerres civiles, l'héritage de ses peres; il obtint le pardon de l'autre, qui avoit combattu pour *Brutus* à la bataille de Philippes. *Souvenez-vous d'*Horace, *comme de moi-même*, dit-il à *Auguste* en mourant. Cet illustre protecteur des lettres les cultivoit lui-même avec succès. On a quelques fragmens de ses Poésies dans le *Corpus Poëtarum* de *Maittaire*. Son nom auroit été à côté de celui des plus beaux génies de son siecle, s'il n'avoit préféré les plaisirs à la gloire. Qu'on en juge par les vers

suivans, sur l'attachement à la vie, dont l'énergie égale la vérité :

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxâ;
Tuber adstrue gibberum,
Lubricos quate dentes :
Vita dùm superest, benè est :
Hanc mihi, vel acutâ
Sedeam cruce, sustine.

Que de tous maux je sois le centre;
Que je sois bossu, dos & ventre;
Que je n'aie aucuns membres sains;
Que je sois goutteux pieds & mains;
Que la tristesse me poursuive :
Tout va bien pourvu que je vive.

Trad. de DU RYER.

Ce grand homme mourut huit ans avant J. C. *Meibomius* & l'abbé *Souchay* ont fait des recherches sur sa vie, sur son caractere, & ses ouvrages; l'un, dans un Traité particulier; l'autre, dans le treizieme volume des *Mémoires* de l'académie des belles-lettres. *Henri Richer* a écrit sa *Vie*.

MECCIUS, *Voy.* ÆLIANUS.

MÉCHANICIENS & *MACHINISTES*, (Célebres) *Voy.* ALBERTI; ARCHIMEDE; BOWERICK; BUSCHETTO; CALLICRATE; DRAGUT; DREBEL; FONTANA; FERRACINO; s'GRAVESANDE; VI. LAURENT; METEZEAU; RANNEQUIN; RIQUET; SERVANDONI; VAUCANSON.

MEDA, *V.* XV. JEAN DE *MEDA*.

MEDAVY, *Voyez* GRANCEY.

MÉDARD, (S.) né au village de Salency, à une lieue de Noyon, d'une famille illustre, fut élevé sur le siege épiscopal de la ville de Vermand, en 530. Mais cette ville ayant été ruinée par les Huns & les Vandales, le saint transporta son siege à Noyon. (La ville de Saint-Quentin, bâtie près des ruines de Vermand, est devenue depuis la capitale de la contrée de la Picardie, appelée *le Vermandois*, & quelques géographes la nomment *Augusta Veromanduorum*). Il monta ensuite sur celui de Tournai, en 532. Il montra à son peuple le zele d'un apôtre & les entrailles d'un pere. On le força à garder ces deux évêchés, parce que l'idolâtrie faisoit encore beaucoup de ravages dans l'un & dans l'autre. *S. Médard* fit changer de face au diocese de Tournai, convertit les idolâtres & les libertins, & retourna ensuite à Noyon, où il mourut le 8 Juin vers l'an 545. Il fut enséveli au bourg de Croui, à 200 pas de Soissons. Ce lieu devint dès-lors célebre. On y bâtit une église; on y joignit ensuite un monastere enrichi des libéralités de nos rois, & qui, sous *S. Grégoire* pape, fut déclaré le chef des autres monasteres de France.

MEDE, (Joseph) natif d'Essex, membre du college de Christ à Cambridge, & professeur en langue grecque, refusa la prévôté du college de la Trinité de Dublin, & plusieurs autres places importantes, pour se livrer à l'étude sans distraction. Ce sage littérateur mourut en 1658, à 52 ans. Ses ouvrages furent imprimés à Londres en 1664, en 2 vol. in-folio. On y trouve : I. De savantes *Dissertations* sur plusieurs passages de l'Ecriture-sainte. II. Un grand ouvrage qu'il a intitulé : *La Clef de l'Apocalypse*. III. Des *Dissertations* ecclésiastiques. *Mede* étoit plus philosophe dans sa conduite que dans ses écrits : son travail sur l'Apocalypse en est une preuve.

MÉDÉE, fille d'*Æeta* roi de Colchide & d'*Hypsée*, s'étoit rendue fameuse par ses enchantemens. Ayant vu débarquer les capitaines Grecs à Colchos, elle fut si touchée de la bonne mine de *Jason*

leur chef, qu'elle leur promit de les délivrer de tous les dangers auxquels ils alloient s'exposer pour enlever la Toison d'Or, si *Jason* vouloit l'épouser. Ce prince y ayant consenti, elle lui donna d'abord de quoi assoupir l'affreux dragon qui gardoit cette Toison, & ensuite lui facilita les moyens de l'enlever; après quoi, elle s'embarqua avec lui pour le suivre en Grece. Mais dans la crainte que son pere ne la fît arrêter dans sa fuite, elle massacra son frere *Absyrte*, encore enfant, & en dispersa les membres sur le chemin, afin que la vue de ce spectacle suspendît la rapidité de ses poursuites, & qu'elle pût échapper à sa vengeance. Etant arrivée en Thessalie, elle rajeunit *Eson* son beau-pere; & pour venger son mari de la perfidie de *Pélias* son oncle, qui avoit voulu le faire périr, elle conseilla à ses filles d'égorger leur pere, avec promesse de le rajeunir, ce qu'elle ne fit pas. Peu après, *Jason* s'étant dégoûté de *Médée* pour épouser *Créüse*, fille de *Créon*, roi de Corinthe, elle en conçut une telle jalousie, qu'elle se transporta à Corinthe pendant les réjouissances du mariage, & empoisonna le beau-pere, la femme de *Jason*, & deux enfans qu'elle-même avoit eus de lui, & se sauva sur un char traîné par deux dragons aîlés. De retour dans la Colchide, elle remit son pere *Æeta* sur le trône, d'où on l'avoit chassé pendant son absence. [*Voyez* MEDUS]. » On » prétend, dit M. *de Grace*, que » l'histoire de *Médée* fut altérée plu- » sieurs siecles après sa mort, & » que ce ne fut que dans ces der- » niers temps-là qu'on lui imputa » tant de crimes, qu'elle n'avoit » réellement pas commis. On assure » au contraire, qu'à l'exception de » sa foiblesse pour *Jason*, à qui elle » fournit le moyen d'enlever les » trésors de son pere, elle donna » toujours des marques d'un cœur » généreux & rempli de vertu. La » connoissance des simples avoit fait » l'occupation de sa jeunesse, & » elle ne s'en étoit servie que pour » procurer du secours aux malades; » mais les poëtes en ont pris occa- » sion d'en faire une magicienne «. [*Introduction à l'Histoire de l'Univers*, Tom. VI, pag. 564.]

I. MÉDICIS, (Côme de) dit *l'Ancien*, né en Septembre 1389, de *Jean de Médicis*, joua dans une condition privée un rôle aussi brillant que le plus puissant souverain. La fortune favorisa tellement son commerce, qu'il y avoit peu de princes qui approchassent de son opulence. Il répandit ses bienfaits sur les sciences & sur les savans. Il rassembla une nombreuse bibliotheque, & l'enrichit des manuscrits les plus rares. L'envie qu'inspirerent ses richesses lui suscita des ennemis qui le firent bannir de sa patrie. Il se retira à Venise, où il fut reçu comme un monarque. Ses concitoyens ouvrirent les yeux & le rappellerent. Il fut, pendant 34 ans, l'unique arbitre de la république, & le conseil de la plupart des villes & des souverains de l'Italie. Ce grand homme mourut en Août 1464, à 75 ans, comblé de félicité & de gloire. On fit graver sur son tombeau une inscription, dans laquelle on lui donnoit le glorieux titre de *Pere du Peuple* & de *Libérateur de la Patrie*.... *Voy.* CATHERINE, n° V, à la fin.

II. MÉDICIS, (Laurent de) surnommé *le Grand* & *le Pere des Lettres*, né en 1448, étoit fils de *Pierre*, petit-fils de *Côme*, & frere de *Julien* DE MÉDICIS. Ces deux freres, qui jouissoient à Florence du pouvoir absolu, étoient vus d'un œil jaloux par le roi *Ferdinand* de Naples, & par le pape *Sixte IV*. Le premier les haïssoit, parce qu'il

ne régnoit plus à Florence ; le second, parce que les *Médicis* s'étoient opposés à l'élévation de son neveu. Ce fut à leur instigation que les *PAZZI* (*Voyez* ce mot.) firent éclater leur conjuration le 26 Avril 1478. *Julien* fut assassiné en entendant la messe. *Laurent* ne fut que blessé, & reconduit à son palais par le peuple, & au milieu de ses acclamations. Ayant hérité d'une partie des grandes qualités de *Côme le Grand*, il fut comme lui le *Mécene* de son siecle. C'étoit (dit un historien,) une chose aussi admirable qu'éloignée de nos moeurs, de voir ce citoyen qui faisoit toujours le commerce, vendre d'une main les denrées du Levant, & soutenir de l'autre le fardeau des affaires publiques ; entretenir des facteurs, & recevoir des ambassadeurs ; donner des spectacles aux peuples, des asiles aux malheureux, & orner sa patrie d'édifices superbes. Ses bienfaits l'avoient tellement fait aimer des Florentins, qu'ils le déclarerent chef de leur république. Il attira à sa cour un grand nombre de savans par ses libéralités ; il envoya *Jean Lascaris* dans la Grece, pour y recouvrer des manuscrits dont il enrichit sa bibliotheque. Il cultiva lui-même les lettres. Nous avons de lui : I. *Des Poésies* italiennes, Venise, 1554, in-12. II. *Canzonne à ballo*, Firenze, 1568, in-4°. III. *La Compagnia del Mantellaccio*, *Beoni*, avec les *Sonnets* de *Burchiello*, 1558 ou 1568, in-8°. *Laurent de Médicis* étoit si universellement estimé, que les princes de l'Europe se faisoient gloire de le nommer pour arbitre de leurs différens. On prétend que *Bajazet*, empereur des Turcs, voulant lui marquer sa considération, fit rechercher à Constantinople les assassins de *Julien* son frere, & lui en envoya un qui s'étoit retiré dans cette ville. Il n'y eut que le pape *Sixte IV* qui continua de se déclarer contre lui ; mais *Laurent* lui résista en souverain, & le força à faire la paix. Cet homme illustre mourut le 9 Avril 1492, à 44 ans. Sa gloire fût ternie par sa passion pour les femmes & par son irréligion. Ses deux fils, (*Pierre* qui lui succéda, & qui fut chassé de Florence en 1494 ; & *Jean*, pape sous le nom de *Léon X*,) se signalerent comme leur pere par la générosité & par l'amour des arts. *Pierre* mourut en 1504, laissant *Laurent*, dernier mâle de cette branche ; celui-ci, qui termina sa vie en 1519, fut pere de *Catherine de Médicis*, laquelle épousa *Henri II* roi de France : *Voyez* la *VIE* de *Laurent de Médicis*, traduite du latin de *Nicolas de Valori*, son contemporain, Paris, 1761, in-12.

III. MEDICIS, (Jean de) surnommé *l'Invincible*, à cause de sa valeur & de sa science militaire, étoit fils de *Jean*, autrement dit *Jourdain de Médicis* ; & eut pour fils unique *Côme I*, dit *le Grand*, qui, à l'âge de 18 ans, fut élu duc de Florence, après le meurtre d'*Alexandre de Médicis*, en 1537. Il fit ses premieres armes sous *Laurent de Médicis* contre le duc d'Urbin ; servit ensuite le pape *Léon X*, après la mort duquel il passa au service de *François I*, qu'il quitta pour s'attacher à la fortune de *François Sforce*, duc de Milan. Lorsque *François I* se ligua avec le pape & les Vénitiens contre l'empereur, il entra au service de France. Il fut blessé à Governolo, petite ville du Mantouan, d'une arquebusade dans le genou ; & s'étant fait transporter à Mantoue, il y mourut le 29 Novembre 1526, à l'âge de 28 ans. » Comme on lui dit, (rapporte » *Brantôme*,) ayant été blessé à la » jambe, qu'il falloit des gens pour

» le tenir pendant qu'on la lui couperoit : *Coupez hardiment*, répondit-il, *il n'est besoin de personne*; & tint lui-même la bougie pendant qu'on la lui coupa, le duc de Mantoue étant présent «. *Varchi* rapporte le même trait. *Jean de Médicis* étoit d'une taille au-dessus de la moyenne, fort & nerveux ; il avoit la carnation blanche, les yeux & les cheveux noirs : c'est le portrait que nous en a laissé *Tomasini*. Ses soldats s'habillerent de noir, & prirent des enseignes de la même couleur, pour témoigner leurs regrets de sa perte ; ce qui fit surnommer l'infanterie Toscane qu'il avoit commandée, les *Bandes Noires*.

IV. MEDICIS, (Laurent *ou* Laurencin de) descendant d'un frere de *Côme le Grand*, affecta le nom de *Populaire*. Il fit tuer, en 1537, *Alexandre de Médicis*, que *Charles-Quint* avoit fait duc de Florence, & que l'on croyoit fils naturel de *Laurent de Médicis*, duc d'Urbin : [*Voy.* ALEXANDRE, n° XV.] Il étoit jaloux de son pouvoir, & il déguisoit sa jalousie sous le nom d'amour de la patrie. Il aima les gens de lettres & cultiva la littérature. On a de lui : I. *Lamenti*, Modene, in-12. II. *Aridosio*, *Comedia*, Florence, 1595, in-12. Il mourut sans postérité.

V. MEDICIS, (Hippolyte de) fils naturel de *Julien de Médicis* & d'une demoiselle *d'Urbin*, fit paroître dès son enfance toutes les graces de l'esprit & du corps. Le pape *Clément VII*, son cousin, le fit cardinal en 1529, & l'envoya légat en Allemagne auprès de *Charles-Quint*. Lorsque ce prince passa en Italie, *Médicis* qui le suivoit, se livrant à son humeur martiale, s'habilla en général d'armée, & devança l'empereur, suivi des plus braves gentilshommes de la cour. Ce prince naturellement soupçonneux, craignant que le légat n'eût dessein de le mettre mal avec le pape, envoya après lui & le fit arrêter. Mais ayant appris que ce n'étoit qu'une saillie de l'humeur du jeune cardinal, il le mit en liberté cinq jours après sa détention. La réputation que *Médicis* s'acquit par l'heureux succès de sa légation, lui fut très-avantageuse. On le considéra comme un des soutiens du saint siege : & sur la fin de la vie de *Clément VII*, lorsque le corsaire *Barberousse* fit une descente en Italie, le sacré college craignant pour Rome, qui n'étoit alors gardée que par deux cents hommes de la garde du pape, pria *Médicis* d'aller défendre les côtes les plus exposées à la fureur des Barbares. En arrivant sur la côte, il trouva heureusement que *Barberousse* s'étoit retiré, de sorte qu'il eut la gloire d'avoir chassé les ennemis, sans avoir exposé ni sa personne ni ses troupes. De retour à Rome, il entra dans le conclave, & contribua beaucoup à l'élection de *Paul III*, qui lui refusa néanmoins la légation de la marche d'Ancone, quoiqu'elle lui eût été promise dans le conclave. Irrité de ce que le pape lui avoit préféré *Alexandre de Médicis*, cru fils naturel de *Laurent* duc d'Urbin ; pour la principauté de Florence, son ambition lui persuada qu'il y pourroit encore parvenir, en se défaisant d'*Alexandre*. Il conjura donc contre lui, & résolut de le faire mourir par le moyen d'une mine ; mais elle fut éventée. La conjuration ayant été découverte, *Octavien Zenga*, l'un de ses gardes, fut arrêté comme l'un des principaux complices. *Hippolyte de Médicis*, craignant pour lui-même, se retira dans un château près de Tivoli. En voulant passer à Naples il tomba malade à Itri dans le territoire de Fondi, où il mourut le 13 Août

1555, âgé seulement de 24 ans. Quelques historiens ont assuré qu'il fut empoisonné. Il avoit fait de sa maison un asile pour les malheureux, & très-souvent pour des scélérats noircis de crimes. Elle étoit ouverte à toutes sortes de nations. On lui parloit quelquefois jusqu'à vingt sortes de langues différentes. Il eut un fils naturel, nommé *Asdrubal de Médicis*, qui fut chevalier de Malte. Cette anecdote prouve que ses moeurs étoient plus militaires qu'ecclésiastiques. Il portoit l'épée, & ne prenoit l'habit de cardinal que lorsqu'il falloit paroître dans quelque cérémonie publique. La chasse, la comédie, la poésie remplissoient tout son temps.

MEDICIS, (Autres Princes *du nom* de) *Voyez* CAPELLO... XV. ALEXANDRE... FERDINAND, n° I & II... COSME, n° I, II, III... où nous parlons des derniers rejetons de cette maison illustre.

MEDICIS, (Princesses *du nom* de) *Voyez* CATHERINE, n° V, & MARIE, n° XIII.

MEDICIS *ou* MEDICHINO, *Voy.* MARIGNAN.

I. MEDINA, (Jean) célebre théologien Espagnol, natif d'Alcala, enseigna la théologie dans l'université de cette ville avec réputation, & mourut en 1546, âgé d'environ 56 ans. On a de lui divers ouvrages, pour lesquels les théologiens marquerent un empressement qui ne s'est pas soutenu.

II. MEDINA, (Barthélemi) théologien Espagnol de l'ordre de Saint-Dominique, mourut à Salamanque en 1581, à 53 ans. On a de lui des *Commentaires* sur *S. Thomas*: & une *Instruction* sur le Sacrement de *Pénitence*. On l'accuse d'avoir introduit l'opinion de la probabilité.

III. MEDINA, (Michel) théologien Espagnol, & religieux Franciscain, mort à Tolede vers 1580, se distingua dans son ordre par son érudition & par ses ouvrages. Les plus connus sont: I. Deux *Traités*, l'un *du Purgatoire*, & l'autre *de la Foi en Dieu*. Ce dernier ouvrage intitulé: *Christiana Parænesis*, *sive De rectâ in Deum Fide*, est divisé en sept livres, & fut imprimé à Venise en 1564. II. De la continence de ceux qui sont dans les ordres sacrés: *De sacrorum hominum continentiâ*; où il traite de l'institution des évêques, des prêtres & des autres ministres; l'on a remarqué, comme une singularité, qu'il n'y regarde pas le sous-diaconat comme un sacrement. Ces Traités sont encore estimés aujourd'hui.

MEDON, surnommé *le Boiteux*, étoit fils de *Codrus*, 17e & dernier roi d'Athenes. Après la mort de son pere, il n'y eut plus de rois à Athenes. On leur substitua les Archontes, magistrats qui au commencement gouvernoient la république pendant toute leur vie. *Medon* fut le premier Archonte, & fut préféré à son frere *Nélée* par l'Oracle de Delphes, vers l'an 1068 avant Jesus-Christ. Il fit aimer & respecter son autorité.

MEDUS, fils d'*Egée* & de *Médée*, fut reconnu de sa mere dans le moment qu'elle pressoit *Persès*, roi de Colchide, au pouvoir de qui il étoit, de le faire mourir, le croyant fils de *Créon*. Revenue de son erreur, elle demanda à lui parler en particulier, & lui donna une épée dont il se servit pour tuer *Persès* lui-même. *Medus* remonta ainsi sur le trône d'*Æeta* son aieul, que *Persès* avoit usurpé.

MEDUSE, l'une des trois Gorgones, étoit fille aînée de la nymphe *Ceto* & du Dieu marin *Phorcus*. Elle habitoit les isles Orcades, dans l'océan Ethiopien. *Neptune*, épris de ses charmes, abusa d'elle dans

le temple de *Minerve*. Cette Déesse, irritée de ce sacrilege, métamorphosa les cheveux de *Méduse*, qui étoient d'un blond doré, en serpens, & donna à la tête la vertu de changer en pierres tous ceux qui la regarderoient. *Persée*, muni des aîles de *Mercure*, coupa la tête de *Méduse*, du sang de laquelle naquit le cheval *Pégase*, qui, frappant du pied contre terre, fit jaillir la fontaine *Hippocrene*. *Persée* ayant enchâssé cette tête dans le bouclier de Pallas, revint triomphant dans son pays, où il changea en pierres tous ceux à qui il la présenta.

MEERBEECK, (Adrien Van) né à Anvers en 1563, régenta les humanités à Bornhem & à Alost. Il mourut vers l'an 1627. Il est connu par une *Chronique universelle*, mais principalement des Pays-Bas, depuis l'an 1500 jusqu'en 1620, en flamand, Anvers, 1620, in-fol. avec des portraits bien gravés. Elle est estimée. Le but de l'auteur est de rétablir la vérité de l'histoire altérée par les historiens protestans.

MEGAPENTHE, fils de *Prætus*, roi de Tyrinthe, changea ses états contre ceux de *Persée*, quand celui-ci eut tué son pere *Acrise*. Il y eut un autre MÉGAPENTHE, fils de *Ménélas*.

MÉGARE, fille de *Créon* & femme d'*Hercule*. Pendant la descente d'*Hercule* aux enfers, *Lycus* voulut forcer *Mégare* de lui céder le royaume & de se livrer à lui : mais *Hercule*, revenu du Tartare, tua l'usurpateur. *Junon*, toujours irritée contre *Hercule*, parce qu'il étoit fils d'une des concubines de *Jupiter*, trouva que cette mort étoit injuste, & lui inspira une telle fureur, qu'il massacra *Mégare* & les enfans qu'il avoit eus d'elle.

MÉGARIQUE, (la SECTE) *Voy.* I. EUCLIDE.

MEGASTHENE, historien Grec, composa sous *Seleucus Nicanor*, vers l'an 292 avant J. C., une *Histoire des Indes* qui est citée par les anciens, mais qui s'est perdue. Celle que nous avons aujourd'hui sous son nom, est une ridicule supposition d'*Annius* de Viterbe.

MEGE, (D. Antoine-Joseph) Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Clermont en Auvergne, mourut à Saint-Germain-des-Près en 1661, à 66 ans. Il donna, en 1661, une traduction françoise du traité de *Jonas* évêque d'Orléans, pour l'instruction des laïques. Son *Commentaire* françois sur la *Regle de Saint-Benoit*, Paris, 1687, in-4°, & la *Vie* du même Saint, avec une histoire de ce qui est arrivé de plus mémorale dans son ordre, in-4°. 1690, sont estimés à cause de l'érudition qu'il y a répandue. Sa piété égaloit son savoir.

MÉGERE, l'une des trois Furies, *Voyez* EUMENIDES.

MEHEGAN, (Guillaume-Alexandre de) vit le jour en 1721, à la Salle dans les Cévenes, d'une famille originaire d'Irlande. Il se consacra de bonne heure aux lettres, & fit paroître, en 1752, un ouvrage intitulé : *L'Origine des Guebres, ou la Religion naturelle mise en action*. Ce livre tient un peu trop à ce caractere de hardiesse, que l'on reproche aux productions philosophiques de notre siecle; il est devenu très-rare. En 1755, il donna des *Considérations sur les révolutions des Arts*, qui sont plus communes, & un petit volume de *Pieces fugitives* en vers, qui valent beaucoup moins que sa prose. L'année d'après il publia les *Mémoires de la Marquise de Terville*, & les *Lettres d'Aspasie*, in-12. Le style de ces Mémoires paroit un peu trop apprêté, & c'est en général le défaut dont l'auteur

l'auteur avoit le plus à se défendre. Il avoit une nature qui ressembloit à l'art, jusque dans le son de sa voix. Il étoit trop concerté, trop arrangé dans sa personne, ainsi que dans ses écrits, & la facilité extrême avec laquelle il parloit, ne pouvoit faire disparoître l'affectation de son esprit. Le style de *Méhégan* devoit mûrir, & mûrit en effet avec l'âge. Il donna, en 1759, l'*Origine, les progrès & la décadence de l'Idolâtrie*, in-12: production où cette maturité est déjà sensible. Elle l'est davantage encore dans son *Tableau de l'Histoire moderne*, imprimé en 3 vol. in-12, en 1766. Il mourut le 23 Janvier de la même année, avant que ce livre éloquent & plein d'esprit vît le jour. On y retrouve les richesses de l'élocution & les graces de l'imagination, qui rendoient son style & sa conversation si fleuris. Ce qui rend la lecture de ce *Tableau historique* un peu fatigante, c'est que l'auteur a la manie ambitieuse de peindre tous les objets avec des couleurs brillantes. Pour animer ses récits, il raconte tout au présent, & il prodigue les images. Ce ton, qui plait d'abord beaucoup, ne peut que lasser à la longue. Au reste, l'excès de l'esprit étant naturel à l'auteur, on lui pardonne aisément ce défaut. Il avoit épousé une femme aimable, digne de son choix par ses graces & son esprit.

MEHEMET, *Voyez* III. MAHOMET.

I. MEIBOMIUS, (Henri) médecin de Helmstadt, mort en 1625, joignoit à la connoissance de son art celle de la littérature. On a de lui quelques ouvrages de ce dernier genre, imprimés à Helmstadt en 1660, in-4°, & insérés depuis dans les *Rerum Germanicarum Scriptores*, que publia son petit-fils. Il fut pere de celui dont nous allons parler.

II. MEIBOMIUS, (Jean-Henri) professeur en médecine à Helmstadt sa patrie, & ensuite premier médecin de Lubeck, naquit le 27 Août 1590, & mourut le 16 Mai 1655. Il est connu par plusieurs ouvrages. Les plus célebres sont: I. *Mecænas*, sivè *De C. Cilnii Mecænatis vitâ, moribus & gestis liber singularis*, à Leyde, 1653, in-4°. Ce n'est qu'une compilation sans méthode & sans critique; mais elle est puisée dans les sources. II. *De Cerevisiis*, à Helmstadt, 1668, in-4°. III. *Tractatus de usu flagrorum in re Medica & Venerea*, Leyde, 1643, in-4°; Francfort, 1670, in-8°, avec des observations de *Thomas Bartholin*.

III. MEIBOMIUS, (Henri) fils du précédent, est plus célebre que son pere. Il naquit à Lubeck en 1638, parcourut l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie; professa la médecine, l'histoire & la poésie dans l'université de Helmstadt, & mourut le 26 Mars 1700, à 62 ans. Quelque occupation que lui donnassent ses emplois & la pratique de la médecine, il trouva du temps pour publier divers ouvrages. Les principaux sont: I. *Scriptores rerum Germanicarum*, in-folio, 1688, 3 vol. Cette collection, commencée par son pere, renferme beaucoup de pieces sur les différentes parties de l'Histoire d'Allemagne. II. *Ad Saxoniæ inferioris Historiam Introductio*, 1687, in-4°. L'auteur y examine la plupart des écrivains de l'Histoire de Saxe dont les ouvrages sont imprimés ou manuscrits. III. *Valentini-Henrici* Vogleri *Introductio universalis in notitiam cujuscumque generis bonorum Scriptorum*, 1700, in-4°, Helmstadt: édition accompagnée des *Notes de Meibomius*. IV. *Chronicon Bergense*: compilation utile pour l'Histoire de Saxe. V. *De Vasis palpebrarum*

novis, Helmstadt, 1666, in-4°. On a cru mal-à-propos que *Meibomius* avoit fait des découvertes sur les glandes & les vaisseaux des paupieres : il est vrai qu'il en a donné une description exacte, mais *Casserius* les avoit connus long-temps avant lui. *Voyez* les Mémoires de *Nicéron*, tom. XVIII, qui donne un catalogue détaillé de ses autres ouvrages.

IV. MEIBOMIUS, (Marc) de la même famille que les précédens, se consacra comme eux à l'érudition. Il mit au jour, en 1652, en 2 vol. in-4°, un *Recueil* & une *Traduction* des *Auteurs* qui ont écrit *sur la Musique des Anciens*. La reine *Christine*, à qui il le dédia, l'appela à sa cour. Cette princesse l'engagea à chanter un air de musique ancienne, tandis que *Naudé* danseroit les danses Grecques au son de sa voix. Ce spectacle le couvrit de ridicule. *Meibomius* se vengea sur *Bourdelot*, médecin favori & bouffon de la reine, à laquelle il avoit persuadé de se donner cette comédie. Il lui meurtrit le visage à coups de poing, & abandonna brusquement la cour de Suede. On a encore de lui : I. Une *Edition* des anciens Mythologues Grecs. II. *De fabricâ Triremium*, à Amsterdam, 1671, in-4°. III. Des *Corrections* pour l'exemplaire Hébreu de la Bible, qui fourmilloit de fautes selon lui. Cet ouvrage téméraire parut à Amsterdam en 1698, in-fol. sous ce titre : *Davidis Psalmi, & totidem Sacræ Scripturæ veteris Testamenti capita... restituta*, &c. *Voyez* PERSONA. Il mourut en 1711.

MEIGRET, *ou* MAIGRET, (Louis) écrivain Lyonnois, publia en 1542, in-4°, un *Traité* singulier *sur l'Orthographe Françoise*, qui fit beaucoup de bruit. Cet ouvrage eut des partisans & des adversaires ; il étoit conforme à la prononciation, qui a presque autant changé depuis, que l'orthographe : ce qui prouve que ce systême, souvent renouvelé, n'est pas le meilleur.

MEILLERAIE, (La) *Voyez* PORTE, n° *II*.

MEINGRE, (Jean de) *Voyez* BOUCICAUT,

MEIR, (Joseph) fameux Rabbin, *Voyez* JOSEPH, n° XI.

MEISNER, (Balthasar) Luthérien, professeur de théologie à Wirtemberg, né en 1587, mort en 1628, a laissé une *Anthropologie*, 1663, 2 vol. in-4°, & une *Philosophie sobre*, 1655, 3 vol. in-4°. Il ne faut pas le confondre avec un auteur de ce nom, beaucoup plus moderne, dont nous avons un petit traité latin sur le *Thé*, *Café*, &c., écrit avec élégance & intérêt.

MEISSONIER, Juste-Aurele) né à Turin en 1695, mort à Paris en 1750, à 55 ans, dessinateur, peintre, sculpteur, architecte & orfevre. Il montra, dans tous ces différens genres, une imagination féconde & une exécution facile. Ses talens lui mériterent la place d'orfevre & de dessinateur du roi. Les morceaux d'orfévrerie qu'il a terminés, sont de la plus grande perfection. Ses autres ouvrages ont cette noble simplicité de l'antique, le vrai caractere du sublime. *Huquier* a gravé, avec beaucoup d'intelligence, un grand nombre de *Planches*, qui forment une suite variée & intéressante.

MELA, *Voyez* POMPONIUS MELA.

MELAC, *Voyez* LAUBANIE.

MELAMPUS, fameux devin parmi les anciens Païens, & habile médecin, étoit fils d'*Amythaon* & d'*Aglaïa* & frere de *Bias*. Il vivoit du temps de *Prætus*, roi d'Argos, avant la guerre de Troye, & vers l'an 1380 avant J. C. Il té-

moigna tant d'amitié & d'affection à son frere *Bias*, qu'il lui procura une femme, puis une couronne. *Nélée*, roi de Pyle, exigeoit de ceux qui vouloient se marier avec sa fille, qu'ils lui amenassent des bœufs d'une grande beauté qu'*Iphiclus* nourrissoit dans la Thessalie. *Melampus*, pour mettre son frere en état de faire à *Nélée* ce présent, entreprit d'enlever ces bœufs. Il n'y réussit pas, & fut mis en prison; mais ayant prédit dans sa prison les choses qu'*Iphiclus* désiroit connoître, il obtint pour récompense les bœufs qu'il vouloit avoir, & fut ainsi cause du mariage de son frere. Quelque temps après, les filles de *Prœtus* & les autres femmes d'Argos étant devenues furieuses, il offrit de les guérir, à condition que *Prœtus* lui donneroit un tiers de son royaume, & un autre tiers à son frere *Bias*. La maladie augmentant de jour en jour, l'on consentit à ces conditions; & *Melampus* guérit les Argiennes en leur donnant de l'ellébore noir, qu'on nomma depuis *Melampodium*. Il épousa *Iphianasse*, l'une des filles de *Prœtus*, & fut le premier qui apprit aux Grecs les cérémonies du culte de *Bacchus*. Dans la suite on lui éleva des temples & on lui offrit des sacrifices. Il entendoit, selon la Fable, le langage des oiseaux, & il apprenoit d'eux ce qui devoit arriver. On a feint même que les vers qui rongent le bois, répondoient à ses questions. Nous avons sous son nom, plusieurs *Traités de Médecine* en grec, qui sont constamment supposés.

MELAN, *Voyez* MELLAN.

MELANCHTHON, (Philippe) né à Bretten dans le Palatinat du Rhin le 16 Février 1497, fit ses études, sous la direction du célebre *Reuchlin*, son oncle maternel, lequel changea son nom barbare de *Schwartserdt*, qui en allemand signifie *Terre-noire*, en celui de *Melanchthon*, qui a la même significa- en grec. Après avoir étudié environ 2 ans à Pforsheim, sous l'œil vigilant de *Reuchlin*, il fut envoyé à Heidelberg en 1509. Ses progrès furent si rapides, qu'on lui donna à instruire le fils d'un comte, quoiqu'il n'eût encore que quatorze ans. *Melanchthon* alla continuer ses études en 1512 dans l'académie de Tubinge, & y expliqua publiquement *Virgile*, *Cicéron* & *Tite-Live*. La chaire de professeur en langue grecque, dans l'université de Wirtemberg, lui fut accordée en 1518, par *Fréderic* électeur de Saxe, à la recommandation de *Reuchlin*. Les leçons qu'il fit sur *Homere*, & sur le texte grec de l'Epître de *S. Paul* à *Tite*, lui attirerent une grande foule d'auditeurs, & effacerent le mépris auquel sa taille & sa mine l'avoient exposé. Son nom pénétra dans toute l'Allemagne, & il eut quelquefois jusqu'à 2500 auditeurs. Il se forma bientôt une liaison intime entre lui & *Luther*, qui enseignoit la théologie dans la même université. Ils allerent ensemble à Leipzig en 1519, pour disputer avec *Echius*. Ils s'y signalerent l'un & l'autre, & les raisonnemens des théologiens catholiques ne les ramenerent pas plus à la vérité, que les censures fulminées par les écoles les plus célebres. En 1523 la faculté de théologie de Paris censura tous les écrits de *Melanchthon*, & les déclara même plus dangereux que ceux de *Luther*, parce que les ornemens du style y brilloient davantage. Selon cette censure, le disciple du réformateur d'Islebe enseignoit que » le concile » de Lyon qui avoit approuvé les » Décrétales, devoit passer pour » impie; qu'il n'étoit pas permis » aux Chrétiens de plaider; que

» tous les fidelles étoient prêtres, » offrant à Dieu leur corps qui est » le seul sacrifice existant sur la » terre; qu'il n'y avoit point de » sacrement de l'*Ordre*, du *Mariage*, » & de l'*Extrême-Onction*; que c'é- » toit une impiété de regarder la » célébration de la messe comme » une bonne œuvre, de taxer de » péché ceux qui ne récitent pas » les *Heures* canoniales, ou qui » mangent de la viande le vendredi » & le samedi; qu'il ne devoit y » avoir ni loi ecclésiastique, ni » droit canon, ni vœux, ni insti- » tut monastique; qu'il n'y avoit » dans l'homme ni libre arbitre, ni » mérite; que tout arrivoit néces- » sairement; qu'ainsi Dieu nous fai- » soit pécher; que la loi de Dieu » commandoit des choses impossi- » bles; que la trahison de *Judas* » étoit aussi-bien l'œuvre de Dieu, » que la conversion de *S. Paul*; & » & qu'enfin Dieu n'opéroit point » le salut, si le libre arbitre l'opé- » roit; que tous les évêques » étoient égaux; qu'il n'y avoit » point de précepte divin qui or- » donnât la confession, lorsqu'on » se corrigeoit de soi-même; qu'il » n'y avoit que deux sacremens, » le *Baptême* & l'*Eucharistie*; que la » seule disposition nécessaire pour » bien communier, étoit de croire; » que *Luther* n'avoit rien de com- » mun avec les hérétiques, & qu'au » contraire il avoit beaucoup servi » l'Eglise, en lui apprenant la vé- » ritable maniere de faire pénitence » & de communier; que c'est par » le moyen des théologiens sophis- » tes, que le pape avoit retranché la » communion sous les deux especes; » qu'on pouvoit sans hérésie ne » pas croire la transsubstantiation, » &c. &c «. Les années suivantes furent une complication de travaux pour *Melanchthon*. Il composa quantité de livres; il enseigna la théologie, fit plusieurs voyages pour les fondations des colleges & pour la visite des églises; & dressa, en 1530, la confession de Foi, connue sous le nom de *Confession d'Ausbourg*, parce qu'elle fut présentée à l'empereur à la diete de cette ville. L'esprit de conciliation qu'il avoit conservé malgré les erreurs dont *Luther* l'avoit imbu, engagea le roi *François I* à lui écrire, en 1535, pour le prier de venir conférer avec les docteurs de Sorbonne. Ce prince, fatigué des querelles de religion, cherchoit un moyen de les éteindre. Le disciple de *Luther* souhaitoit ardemment ce voyage, ainsi que son maître; mais l'électeur de Saxe ne voulut jamais le permettre, soit qu'il se défiât de la modération de *Melanchthon*, soit qu'il craignit de se brouiller avec *Charles-Quint*. Le roi d'Angleterre désira non moins vainement de voir ce célebre théologien Protestant. *Melanchthon* assista en 1539 aux conférences de Spire, & il y fit éclater son savoir. On dit qu'ayant eu occasion de voir sa mere pendant ce voyage, cette bonne femme, qui étoit Catholique, lui demanda ce qu'il falloit qu'elle crût au milieu de tant de disputes? *Continuez*, lui répondit son fils, *de croire & de prier comme vous avez fait jusqu'à présent, & ne vous laissez point troubler par le conflit des disputes de Religion*. L'abbé *de Choisi* ajoute, que sa mere lui ayant demandé quelle religion étoit la meilleure? il lui dit : *La NOUVELLE est plus plausible; l'ANCIENNE est plus sûre...* *Melanchthon* ne parut pas avec moins de distinction aux fameuses conférences de Ratisbonne en 1541; & à celles qui se tinrent en 1548, au sujet de l'*Interim* de *Charles-Quint*. Il composa la censure de cet *Interim*, avec tous les écrits qui furent présentés à ces conférences. Enfin, après avoir essuyé des fatigues &

des traverses pour son parti, il mourut à Wirtemberg le 19 Avril 1560, âgé de 64 ans. *Melanchthon* étoit un homme paisible & modeste, d'un esprit doux & tranquille, n'ayant rien du génie impétueux de *Luther* & de *Zuingle*. Il haïssoit les disputes de religion, & il n'y étoit entraîné que par le rôle qu'il avoit à jouer dans ces querelles. Il paroît par sa conduite & par ses ouvrages, qu'il n'étoit pas éloigné, comme *Luther*, des voies d'accommodement; & qu'il eût sacrifié beaucoup de choses pour la réunion des Protestans avec les Catholiques. Il fut le plus zélé des disciples de *Luther*; il fut aussi le plus inconstant. Quoiqu'il eût embrassé d'abord toutes les erreurs de son maître, il ne laissa pas d'être ensuite *Zuinglien* sur quelques points, *Calviniste* sur d'autres, incrédule sur plusieurs, & fort irrésolu sur presque tous. On prétend qu'il changea 14 fois de sentiment sur la justification, ce qui lui mérita le nom de *Prothée d'Allemagne*. Il auroit voulu quelquefois en être le *Neptune*, qui retient la fougue des vents; mais il naviguoit sur une mer trop orageuse. Les inquiétudes de sa conscience influoient encore beaucoup sur les incertitudes de son esprit. L'arrogance fougueuse de *Luther*, tant de sectes élevées sous ses drapeaux, tant de changemens bizarres dans les choses les plus saintes, bourreloient son cœur. La mort fut un bonheur pour lui; il l'attendoit avec impatience pour plusieurs raisons, qu'il écrivit sur un morceau de papier à deux colonnes, quelque temps avant sa derniere heure. Les principales étoient : 1° parce qu'il ne seroit plus exposé ni à la haine, ni à la fureur des théologiens : 2° parce qu'il verroit Dieu, & qu'il puiseroit dans son sein la connoissance des mysteres admirables qu'il n'avoit vus dans cette vie qu'à travers un voile. Ses nombreux ouvrages ont été imprimés plusieurs fois dans différentes villes d'Allemagne. La plus ancienne édition est celle de 1561; & la plus complete est celle qu'en a donnée *Gaspard Peucer* son gendre, à Wirtemberg, 15 tomes en 4 vol. in-folio, 1601. On y remarque beaucoup d'esprit, une érudition très-étendue, & sur-tout plus de modération qu'on n'en trouve ordinairement dans les controversistes. Il se plaint amérement de la tyrannie de ses collegues, *avides de son sang*, dit-il, *parce que, pour empêcher la discorde, il voudroit les ramener à cette autorité qu'ils appellent servitude.* Il écrit que l'*Eglise est retombée dans son ancienne tyrannie*, que *les chefs de la populace, flatteurs & ignorans, peu jaloux de la saine doctrine & de la discipline ecclésiastique, au lieu de pratiquer les œuvres de piété, ne cherchent qu'à dominer*; qu'*il se trouve au milieu d'eux, comme Daniel au milieu des lions*; que *ne pouvant les empêcher de dominer, il prend la résolution de les fuir..... Ces héros*, dit-il, *qui suscitent pour des bagatelles les guerres les plus cruelles à l'Eglise & à la patrie, ne sont nullement touchés de sa situation.... Nos gens me blâment de ce que je rends la juridiction aux évêques. Le peuple accoutumé à vivre en liberté, après avoir secoué le joug, ne veut plus le recevoir. Les villes de l'empire sont celles qui haïssent le plus la domination: peu en peine de la doctrine & de la religion, elles ne sont jalouses que de l'empire & de la liberté.* » Plût à Dieu, (s'écrie-t-il dans un autre endroit) » que je pusse, non » pas infirmer la domination spi» rituelle des évêques, mais en » rétablir la domination; car je vois » quelle église nous allons avoir, » si nous renversons la police ecclé» siastique. Je vois que la tyrannie » sera plus insupportable que ja-

„ mais “. Dans cette anarchie produite par les nouvelles erreurs, il désira quelquefois le retablissement non-seulement des evêques sur les pasteurs inferieurs; mais il sembla reconnoitre la nécessité de celle du pape sur les evêques: *Primùm igitur hoc omnes unanimiter profitemur politiam ecclesiasticam rem esse sanctam & utilem, ut sint utique aliqui episcopi qui præsint pluribus ecclesiarum ministris, item ut* ROMANUS PONTIFEX PRÆSIT OMNIBUS EPISCOPIS. *Opus est enim in ecclesia gubernatoribus, qui vocatos ad ministeria ecclesiastica explorent & ordinent.... & inspiciant doctrinam sacerdotum; & si nulli essent episcopi, tamen creari tales oporteret.* D'Argentré, *Coll. judic.* tom. 1, part. 2, pag. 387. Il faut convenir que *Melanchthon* paroissoit chercher la paix & la vérité; mais il s'éloigna souvent des chemins qui y conduisent. A ses erreurs sur la foi, il joignoit mille rêveries sur les prodiges, sur l'astrologie, sur les songes pour lesquels il avoit une crédulité surprenante. *Joachim Camerarius* a écrit la *Vie de Melanchthon*, en latin, 1655, in-8°.

MÉLANIE, (Ste.) dame Romaine, étoit petite-fille de *Marcellin*, qui avoit été élevé au consulat. Après avoir perdu son mari & deux de ses fils, elle fit un voyage en Egypte, & visita les Solitaires de Nitrie. Sa charité industrieuse & libérale répandit ses bienfaits sur les confesseurs orthodoxes que l'Arianisme persécutoit: elle en nourrit jusqu'à 5000 pendant trois jours. Plusieurs Catholiques ayant été relégués dans la Palestine, elle les suivit, & se rendit à Jérusalem avec le prêtre *Rufin* d'Aquilée. Elle y bâtit un monastere, où elle mena une vie pénitente, sous la direction de ce *Rufin*. *Publicola*, fils de *Mélanie*, & préteur de Rome, avoit épousé en cette ville une femme de qualité, nommée *Albine*. Il en eut une fille nommée aussi MÉLANIE, vers 388, qui epousa *Pinien*, fils de *Sévere*, gouverneur de Rome, & en eut deux enfans, qu'elle perdit peu de temps après leur naissance. Elle résolut alors de vivre dans une continence perpétuelle. Sa grand'-mere fit un voyage en Italie vers 405, pour la confirmer dans sa résolution. L'ancienne *Mélanie* passa en Sicile, avec *Albine* & sa petite-fille, en 410, lorsque les Goths allerent assiéger Rome. Elle retourna ensuite à Jérusalem, où elle mourut saintement quarante jours après son arrivée. *Albine*, *Pinien* & la jeune *Mélanie* passerent en Afrique, affranchirent 8000 esclaves, y virent *S. Augustin*, & bâtirent deux monasteres à Tagaste, l'un pour les hommes, & l'autre pour les filles. Six ans après, ils allerent s'établir à Jérusalem. La jeune *Mélanie* y mourut dans une cellule du Mont des Oliviers, en 434, après avoir consumé ses jours dans des austérités incroyables.

MÉLANION, fils d'*Amphidamas*, & petit-fils de *Lycurgue*, roi d'Arcadie, épousa *Atalante*, fille d'*Iasius*, roi du pays, & en eut un fils nommé *Parthénope*.

MÉLANIPPE, fille d'*Eole*, épousa clandestinement *Neptune*, de qui elle eut deux fils. Son pere en fut si irrité, qu'il fit exposer ses deux enfans aussi-tôt après leur naissance, & crever les yeux à *Mélanippe*, qu'il renferma dans une étroite prison. Les enfans ayant été nourris par des bergers, délivrerent leur mere de la prison où elle étoit enfermée; & *Neptune* lui ayant rendu la vue, elle épousa *Métaponte*, roi d'Icarie.

MÉLANIPPIDES. Il y a eu deux poëtes grecs de ce nom. L'un vivoit 520 ans avant J. C.; l'autre, petit-fils du premier par une fille,

florissoit 60 ans après, & mourut à la cour de *Perdiccas II*, roi de Macédoine. On trouve des fragmens de leurs poésies dans le *Corpus Poetarum Græc.* à Geneve, 1606 & 1614, 2 vol. in-folio.

MELCHIADE *ou* MILTIADE, (S.) pape après *Eusebe*, en 311, étoit originaire d'Afrique. Il eut le bonheur de voir, durant son pontificat, la religion Chrétienne s'étendre par toute la terre, & adoptée par *Constantin*, qui s'en rendit protecteur; cette joie fut troublée par le schisme des Donatistes. Il fit tous ses efforts pour les engager à se soumettre à la pénitence; mais il n'y réussit pas. Il mourut le 15 Janvier 314.

MELCHIOR. C'est le nom qu'on a donné à l'un des trois Mages qui adorerent J. C. *Baillet* soupçonne que ce nom est corrompu de l'hébreu. *Voyez* BALTHASAR.

MELCHIOR ADAM, & MELCHIOR CANUS, *Voy.* VI. ADAM & I. CANUS.

MELCHISEDECH, roi de Salem, & prêtre du Très-Haut, vint à la rencontre d'*Abraham*, victorieux de *Chodorlahomor*, jusque dans la vallée de Savé. Il le bénit, & lui présenta du pain & du vin; ou, selon l'explication des Peres, il offrit pour lui le pain & le vin en sacrifice au Seigneur. *Abraham* voulant reconnoître en lui la qualité de prêtre du vrai Dieu, lui donna la dîme de tout ce qu'il avoit pris sur l'ennemi. Il n'est plus parlé dans la suite de *Melchisedech*; & l'Ecriture ne nous apprend rien, ni de son pere, ni de sa généalogie, ni de sa naissance, ni de sa mort. Les savans ont fait une infinité de questions inutiles, soit sur sa personne, soit sur la ville où il régnoit. Quelques-uns ont cru qu'il étoit roi de Jérusalem; d'autres, que Salem étoit une ville différente, située près de Scythopolis, la même où arriva *Jacob* à son retour de Mésopotamie. Les Juifs prétendoient que *Melchisedech* étoit le même que *Sem*, fils de *Noé*; d'autres, qu'il étoit Païen, fils d'un roi d'Egypte ou de Libye: *Origene* a cru que c'étoit un Ange. Les hérétiques nommés *Melchisedéciens*, prenant à la lettre ce que dit *St. Paul*, que *Melchisedech* n'avoit ni pere, ni mere, ni généalogie, soutenoient que ce n'étoit pas un homme, mais une vertu céleste, supérieure à *J. C.* même. *Voyez* THÉODOTE, n° *III*.

MELCTAL, (Arnold de) natif du canton d'Underval en Suisse, est un des principaux auteurs de la liberté Helvétique. Irrité de ce que *Grisler*, gouverneur de l'empereur *Albert I*, avoit fait crever les yeux à son pere, il se joignit à *Werner Stouffacher*, à *Walter Furst* & à *Guillaume Tell*, & fit soulever ses compatriotes contre la domination de la maison d'Autriche. *Guillaume Tell* tua *Grisler* d'un coup de fleche. Tel fut le commencement de la république des Suisses. Le projet de cette révolution fut formé le 14 Novembre 1307. L'empereur *Albert d'Autriche*, qui vouloit punir les auteurs & leurs partisans, fut prévenu par la mort. Le duc d'Autriche *Léopold* assembla contre eux 20,000 hommes. Les Suisses se conduisirent comme les Lacédémoniens aux Thermopyles. Ils attendirent, au nombre de 4 ou 500, la plus grande partie de l'armée Autrichienne au pas de Morgate. Plus heureux que les Lacédémoniens, ils mirent en fuite leurs ennemis en roulant sur eux des pierres. Les autres corps de l'armée ennemie furent battus en même temps par un aussi petit nombre de Suisses. Cette victoire ayant été gagnée dans le canton de Schweitz, les deux autres can-

tons donnerent ce nom à leur confédération. Petit-à-petit les autres cantons entrerent dans l'alliance. Berne, qui est en Suisse ce qu'Amsterdam est en Hollande, ne se ligua qu'en 1352 ; & ce ne fut qu'en 1513, que le petit pays d'Appenzel se joignit aux autres cantons, & acheva le nombre de XIII. Jamais peuple n'a plus long-temps ni mieux combattu pour recouvrer sa liberté que les Suisses. Ils l'ont gagnée par plus de 60 combats contre les Autrichiens ; & il est à croire qu'ils la conserveront. Tout pays qui n'a pas une grande étendue, qui n'a pas trop de richesses, où les lois sont douces, doit être libre long-temps. Le nouveau gouvernement en Suisse a fait changer de face à la nature. Un terrain aride, négligé sous des maîtres trop durs, a été enfin cultivé. La vigne a été plantée sur les rochers ; des bruyeres défrichées & labourées par des mains libres, sont devenues fertiles. *Voy.* TELL & FURST.

I. MELEAGRE, fils d'*Œnée* roi de Calydon, & d'*Althée*. Sa mere accouchant de lui, vit les trois Parques auprès du feu, qui y mettoient un tison, en disant : *Cet enfant vivra tant que le tison durera. Althée* alla promptement se saisir du tison, l'éteignit, & le garda bien soigneusement. *Œnée* son époux, ayant oublié dans un sacrifice qu'il faisoit à tous les dieux, de nommer *Diane*, cette déesse s'en vengea en envoyant un sanglier ravager tout le pays de Calydon. Les princes Grecs s'assemblerent pour tuer ce monstre, & *Méléagre* à leur tête fit paroître beaucoup de courage. *Atalante* blessa la premiere le sanglier, & cette beauté guerriere lui en offrit la hure, comme la plus considérable dépouille. Les freres d'*Althée*, mécontens de cette déférence, prétendirent l'avoir ; mais le jeune prince, jaloux d'un présent qui flattoit son orgueil, & qui venoit sur-tout d'une main chere, tua ses oncles, & en resta possesseur. *Althée* vengea la mort de ses freres, en jetant au feu le tison fatal ; & *Méléagre* aussi-tôt se sentit dévorer les entrailles, & périt misérablement. Il ne faut pas le confondre avec MÉLÉAGRE, roi de Macédoine, l'an 280 avant l'ere Chrétienne.

II. MELEAGRE, poëte Grec, natif de Gadare, (autrement *Séleucie*) en Syrie, florissoit sous le regne de *Séleucus VI*, dernier des rois de Syrie. Il fut élevé à Tyr, & finit ses jours dans l'isle de Coos, anciennement appelée *Mérope*. C'est-là qu'il fit le recueil d'Epigrammes grecques, que nous appelons l'*Anthologie*. Il y rassembla ce qu'il avoit trouvé de plus fin & de plus saillant dans les ouvrages de 46 poëtes. La disposition des Epigrammes de ce recueil fut souvent changée dans la suite, & l'on y fit plusieurs additions. Le moine *Planudes* le mit, en 1380, dans l'état où nous l'avons actuellement, Francfort, 1600, in-fol. Il y en a quelques-unes de jolies ; mais la plupart manquent de sel.

I. MELECE, *ou plutôt* MELICE, *Melicius*, évêque de Lycopolis en Egypte, fut déposé dans un synode, par *Pierre* évêque d'Alexandrie, pour avoir sacrifié aux Idoles pendant la persécution. Ce prélat indocile forma un schisme en 306, & eut grand nombre de partisans, qu'on appela *Méléciens*, & qui d'abord ennemis des Ariens, s'unirent ensuite à eux pour persécuter S. *Athanase*. *Melece* mourut vers 326, dans l'esprit de rebellion qui l'avoit animé pendant sa vie. Il ne faut pas confondre ses disciples avec les Méléciens Catholiques,

dont il est parlé dans l'article suivant.

II. MELECE DE MELITINE, (ville de la petite Arménie) homme irrépréhensible, juste, sincere, craignant Dieu, & d'une douceur admirable, fut élu évêque de Sebaste en 257. Affligé & lassé de l'indocilité de son peuple, il se retira à Berée, d'où il fut appelé à Antioche & mis sur le siege de cette ville, du consentement des Ariens & des Orthodoxes, en 360. Quelques jours après, ayant défendu avec zele la doctrine Catholique, il fut déposé par les Ariens, qui ordonnerent à sa place un des leurs nommé *Euzoius*, & firent reléguer *Melece* au lieu de sa naissance, par l'empereur *Constance*. Après la mort de ce prince, *Lucifer*, évêque de Cagliari, étant allé à Antioche, y ordonna *Paulin* à la place de *Dorothée* successeur d'*Euzoius*; & le schisme n'en fut que plus difficile à éteindre. *Melece*, de retour à Antioche, fut persécuté de nouveau, & envoyé en exil par deux fois sous l'empire de *Valens*. Enfin, l'an 378, *Paulin* & *Melece* convinrent qu'après la mort de l'un des deux, le survivant demeureroit seul évêque; & que cependant ils gouverneroient l'un & l'autre, dans l'Eglise d'Antioche, les ouailles qui les reconnoissoient pour leurs pasteurs. *Théodose*, associé à l'empire par *Gratien*, convoqua un concile à Constantinople en 381, auquel *Melece* présida. L'empereur ne le connoissoit que de réputation; mais, peu de jours avant que d'être élevé à l'empire, il avoit vu en songe l'illustre prélat le revêtir d'un manteau impérial. Quand les évêques assemblés en concile vinrent le saluer pour la premiere fois, il défendit qu'on lui montrât *Melece*; & à l'instant il courut à lui, & baisa la main qui l'avoit couronné. *Melece* mourut à Constantinople, pendant la tenue du concile, avec la gloire d'avoir souffert trois exils pour la vérité. Les évêques le pleurerent comme leur pere.

III. MELECE SYRIQUE, protosyncele de la grande église de Constantinople au XVIIe siecle, se distingua par son savoir. Il fut envoyé par son patriarche en Moldavie, pour examiner une *Profession de Foi*, composée par l'Eglise de Russie. Cette Confession fut adoptée en 1658, par toutes les Eglises d'Orient, dans un concile de Constantinople. *Panagiotti*, premier interprete de la Porte, la fit imprimer en Hollande. On a encore de *Melece* une *Dissertation*, que *Renaudot* a fait imprimer dans un Recueil de *Traités* sur l'Eucharistie, Paris, 1709, in-4°. On la trouve, en grec & en latin, dans le *Traité de la croyance de l'Eglise Orientale sur la Transsubstantiation*, par *Richard Simon*.

MELEDIN, (le Sultan) *Voy.* FREDERIC II, & FRANÇOIS *d'Assise*.

MELES, roi de Lydie, succéda à son pere *Halyate*, 747 ans avant J. C.; & fut pere de *Candaule*, le dernier des *Héraclides*.

MELICE, *Voyez* I. MELECE.

MELICERTE, *Voy.* PALEMON.

MÉLIER, *Voyez* MESLIER.

MELIN, *V.* II. SAINT-GELAIS.

MELISSA, fille de *Melisseus* roi de Crete, eut le soin, avec sa sœur *Amalthée*, selon la Fable, de nourrir *Jupiter* de lait de chevre & de miel. On dit qu'elle inventa la maniere de préparer le miel: ce qui a donné lieu de feindre qu'elle avoit été changée en abeille.

MELISSUS DE SAMOS, philosophe Grec, disciple de *Parménide d'Elée*, exerça dans sa patrie la

charge d'amiral avec un pouvoir & des privileges particuliers. Il prétendoit que cet Univers est infini, immuable, immobile, unique & sans aucun vide ; & qu'on ne pouvoit rien avancer sur la Divinité, parce qu'on n'en avoit qu'une connoissance imparfaite. » Il y a » apparence (dit l'abbé *Ladvocat*) » que son systême différoit peu du » Spinosisme «. Ce philosophe florissoit vers l'an 444 avant. J. C.

MELITIS *ou* MARGITÈS, Grec, dont la sottise a été immortalisée par les vers d'*Homere*. Il étoit si stupide, qu'il ne pouvoit compter plus haut que *cinq*. S'étant marié, il n'osoit rien dire à sa nouvelle épouse, de peur, disoit-il, qu'elle n'allât s'en plaindre à sa mere.

MELITON, (S.) né dans l'Asie, gouverna l'église de Sardes en Lydie, sous *Marc-Aurele*. Il présenta à ce prince, l'an 171, une *Apologie pour les Chrétiens*, dont *Eusebe* & les autres anciens écrivains ecclésiastiques font l'éloge. Cette Apologie & tous les autres ouvrages de *Méliton* ne sont point parvenus à la postérité, excepté quelques fragmens qu'on trouve dans la Bibliotheque des Peres. *Tertullien* & *S. Jérôme* parlent de lui comme d'un excellent orateur & d'un habile écrivain. Sa vertu & sa modestie relevoient l'éclat de ses talens.

MELITUS, orateur & poëte grec, fut l'un des principaux accusateurs de *Socrate*, l'an 400 avant J. C. Cet impudent soutint son accusation par un discours travaillé, où à la place de bonnes raisons, il substitua l'éclat séduisant d'une éloquence vive & brillante. Les Athéniens repentans, ayant dans la suite reconnu l'iniquité du jugement porté contre *Socrate*, condamnerent *Melitus* à perdre la vie.

MELIUS (*Spurius*), chevalier Romain, fort riche, qui fut accusé d'aspirer à la royauté dans Rome, à cause des grandes distributions de blé qu'il faisoit au peuple dans un temps de disette. Ayant été sommé par *C. Servilius Ahala*, général de la cavalerie, de comparoître devant le dictateur *L. Quintius Cincinnatus*, non-seulement il n'obéit point, mais il se jeta dans la foule pour se dérober à la poursuite de *Servilius* qui, le voyant fuir, lui passa son épée à travers du corps, & le tua. Ses biens furent confisqués & sa maison rasée, l'an 440 avant Jesus-Christ.

MELLAN, (Claude) dessinateur & graveur françois, né à Abbeville en 1601, mourut à Paris le 9 Septembre 1688, à 87 ans. L'oeuvre de ce maitre est considérable. Ses *estampes* sont la plupart d'après ses dessins. Sa maniere est des plus singulieres. Il travailloit peu ses planches : souvent même il n'employoit qu'une seule taille ; mais l'art avec lequel il savoit l'enfler ou la diminuer, donne à ses gravures un très-bel effet. On a de lui quelques *Portraits* dessinés avec tout le goût & l'esprit imaginables. Son pere l'avoit destiné à la peinture, & le mit dans l'école de *Vouet*. La réputation qu'il acquit par son burin, le fit désirer par *Charles II*, roi d'Angleterre ; mais l'amour de la patrie & un mariage heureux le fixerent en France. Ses plus beaux ouvrages sont : I. Le Portrait du marquis *Justiniani*. II. Celui du pape *Clément VIII*. III. La *Galerie Justinienne*. IV. Une *Sainte Face*, qui est d'un seul trait en rond, commençant par le bout du nez, & continuant de cette maniere à marquer tous les traits du visage. *Mellan* n'a été surpassé par aucun graveur dans cette maniere de graver d'un seul trait, dont il est l'inventeur. *Louis XIV*, instruit de son mérite, lui

accorda un logement aux galeries du Louvre.

MELON, (Jean-François) né à Tulle, alla s'établir à Bourdeaux, où il engagea le duc *de la Force* à fonder une académie. Il fut secrétaire perpétuel de cette compagnie qui embrasse tous les objets des différentes académies de Paris. Le duc *de la Force* l'ayant appelé auprès de lui, lorsqu'il prit part au ministere sous la régence, la cour l'employa dans les affaires les plus importantes. Il mourut à Paris en 1738. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Essai politique sur le Commerce*, dont la 2e édition de 1736, in-12, est la meilleure. L'auteur a une connoissance fort étendue des grandes affaires, & une extrême droiture de cœur & d'esprit. Il y discute plusieurs points importans sur nos intérêts & sur nos usages. Cet essai contient, dans un petit espace, de grands principes de commerce, de politique & de finance, appuyés par des exemples qui se présentent lorsque le sujet le demande. Son style, comme ses pensées, est mâle & nerveux, quoique défiguré par des fautes de langage & d'expression. *Melon* n'étoit point un de ces penseurs qui font des projets vagues; & si l'on trouve dans son livre quelques paradoxes, comme son opinion sur le changement des monnoies, ils sont assez rares. Ils ont été réfutés par M. *du Tot*, dans ses *Réflexions sur le Commerce & les Finances*, 1738, 2 vol. in-12. II. *Mahmoud le Gasnévide*, in-12, avec des notes. C'est une histoire allégorique de la régence du duc *d'Orléans*. Elle offre de bons principes de morale & de législation, & des vues élevées & utiles. Le régent faisoit un cas infini de *Melon*, & passoit avec lui des heures entieres à discuter les points les plus intéressans de son administration. III. Plusieurs *Dissertations* pour l'académie de Bourdeaux.

MELOT, (Jean-Baptiste) né à Dijon en 1697, acquit dans sa patrie & à Paris, où il continua ses études, des connoissances très-variées. Elles lui firent un nom, & l'académie des inscriptions l'appela dans son sein en 1738. Elle n'eut point à se repentir de son choix: il enrichit ses Mémoires de plusieurs *Dissertations* intéressantes. Nommé, en 1741, pour être garde des manuscrits de la bibliotheque du roi, il travailla au Catalogue des richesses que renferment ces immenses archives de la littérature. L'abbé *Sallier* ayant découvert un manuscrit de l'*Histoire de S. Louis* par *Joinville*, manuscrit de l'an 1309, & le plus ancien qu'on connoisse, il s'agissoit de donner au public ce morceau curieux. On vouloit y joindre deux autres ouvrages qui n'avoient point encore paru : la *Vie* du même *S. Louis* par *Guillaume de Nangis*; & les *Miracles* de ce prince, décrits par le confesseur de la reine *Marguerite* sa femme. Un glossaire devenoit d'une nécessité indispensable pour entendre ces auteurs. C'est à ce travail que *Melot* s'appliqua pendant deux ans, & il commençoit à mettre en œuvre ses matériaux, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie, le 8 Septembre 1760. Il mourut deux jours après, à 62 ans. Les qualités de son ame faisoient aimer les lettres; c'étoit la candeur, la droiture, l'égalité, la modestie, la simplicité, la complaisance, la douceur, la probité, la vertu même. Son édition de *Joinville* parut en 1761, in-folio.

MELPOMENE, l'une des IX *Muses*, Déesse de la tragédie. On la représente ordinairement sous la figure d'une jeune fille, avec un air sérieux, superbement vêtue, chaussée d'un cothurne, tenant des

sceptres & des couronnes d'une main, & un poignard de l'autre.

MELVILL, (Jacques de) gentilhomme Ecossois, fut page, puis conseiller-privé de *Marie Stuart*, veuve de *François II*, roi de France. [*Voyez* XIV. MARIE, *vers la fin*.] Le roi *Jacques*, fils de *Marie*, le mit dans son conseil, & lui confia l'administration des finances. Ce prince voulut l'emmener avec lui, lorsqu'après la mort de la reine *Elisabeth* il alla prendre possession de la couronne d'Angleterre; mais il s'en excusa, & obtint la permission de vivre dans la retraite. On a de lui des *Mémoires* imprimés en anglois, in-folio; puis in-12, en françois, 1694, 2 vol., & en 1745, 3 vol. L'abbé *de Marsy*, dernier éditeur, a recrépi l'ancienne traduction françoise de cet ouvrage, & l'a augmenté d'un volume, composé de matieres liées avec celles de ces Mémoires : c'est-à-dire, de plusieurs *Lettres* de *Marie Stuart*, les unes originales en notre langue : (car cette princesse parloit & écrivoit bien en françois) les autres traduites de l'anglois en latin. Le style des *Mémoires de Melvill*, dit un célebre critique, est simple & naïf. On y voit le modele rare d'un homme vertueux & inaccessible à l'ambition, d'un courtisan sincere, & d'un sage tolérant. Cependant, malgré la sagesse qui paroît dans ces Mémoires, l'auteur raconte sérieusement des contes puérils de sorcieres & des histoires de Sabbat, qu'il donne pour des faits authentiques.

I. MELUN, (Simon de) seigneur de *la Louppe*, d'une maison ancienne, féconde en grands hommes, suivit *S. Louis* en Afrique l'an 1270, & se signala au siege de Tunis. A son retour il fut fait maréchal de France, en 1293, & fut tué à la bataille de Courtrai, le 11 Juillet 1302.

II. MELUN, (Jean II, vicomte de) succéda en 1350, à son pere *Jean I*, dans la charge de grand-chambellan de France. Il se trouva à la bataille de Poitiers avec *Guillaume*, archevêque de Sens, son frere, & à la paix de Bretigni, en 1359. Il eut part à toutes les grandes affaires de son temps, & mourut en 1382, avec la réputation d'un homme intelligent.

III. MELUN, (Charles de) seigneur de *Nantouillet*, étoit un homme plein d'esprit & de valeur. *Louis XI* le fit, en 1465, son lieutenant général dans tout le royaume. Mais ses envieux conspirerent sa perte. Il fut accusé d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état, & il eut la tête tranchée en 1468.

MÊMES, *Voyez* MESMES.

MEMMI, (Simon) peintre, natif de Sienne, mort en 1345, âgé de 60 ans, mettoit beaucoup de génie & de facilité dans ses dessins, mais son principal talent étoit pour les portraits. Il peignit celui de la belle *Laure*, maîtresse de *Pétrarque*, poëte célebre, dont *Memmi* étoit très-estimé.

MEMMIA, (*Sulpicia*) femme de l'empereur *Alexandre Sévere*, mourut à la fleur de son âge. Elle avoit des vertus; mais son caractere étoit fier & méprisant. Elle reprochoit sans cesse à son époux son extrême affabilité; ce prince lui répondit un jour : *J'affermis mon autorité en me rendant populaire.*

MEMMIUS GEMELLUS, (*Caïus*) chevalier Romain, cultivoit l'éloquence & la poésie. Il fut d'abord tribun du peuple, ensuite préteur, & enfin gouverneur de Bithynie; mais ayant pillé cette province, il fut envoyé en exil dans l'isle de Patras par *César*, l'an 61 avant Jesus-Christ, malgré le crédit de

Cicéron son ami. Il avoit brigué le consulat avant sa disgrace. *Lucrece* lui dédia son Poëme, comme à un homme qui connoissoit toutes les finesses de l'art.

MEMNON, roi d'Abydos, fut fils de *Tithon* & de l'*Aurore*. *Achille* le tua devant Troye, parce qu'il avoit amené du secours à *Priam*. Lorsque son corps fut sur le bûcher, *Apollon* le métamorphosa en oiseau à la priere d'*Aurore*. Cet oiseau multiplia beaucoup, & se retira en Ethiopie avec ses petits. *Ovide* écrit que ces oiseaux, appelés *Memnonies*, revenoient tous les ans d'Ethiopie dans les campagnes de Troye, où après avoir voltigé trois fois autour du tombeau de *Memnon*, ils se séparoient en deux bandes, & fondant les uns sur les autres, ils s'immoloient aux mânes de leur pere. *Tacite* raconte que *Germanicus* étant en Thébaïde, avoit considéré avec admiration une statue de *Memnon* qui rendoit des sons articulés, lorsque les rayons du soleil commençoient à la frapper. *Tac.* *Strabon* dit aussi les avoir entendus, mais il doute qu'ils vinssent de la statue.

II. MEMNON, de l'isle de Rhodes, fut le plus habile des généraux de *Darius* roi de Perse. Il conseilla à ce prince de ruiner son propre pays, pour couper les vivres à l'armée d'*Alexandre le Grand*, & d'attaquer ensuite la Macédoine; mais ce sage conseil fut désapprouvé des autres généraux. On se battit, & les Perses furent vaincus au passage du Granique, l'an 333 avant Jesus-Christ. Il défendit ensuite la ville de Milet avec vigueur, s'empara des isles de Chio & de Lesbos, porta la terreur dans toute la Grece, & auroit arrêté les conquêtes d'*Alexandre*, s'il ne fût mort quelque temps après. La perte de ce héros, grand capitaine & homme actif, également propre à donner un conseil & à l'exécuter, entraîna la ruine de l'empire des Perses. *Barsine*, veuve de *Memnon*, fut faite prisonniere avec la femme de *Darius*, & *Alexandre* en eut un fils nommé *Hercule*.

MENADES, femmes transportées de fureur, qui suivoient *Bacchus*, & qui mirent en pieces *Orphée*. On les appeloit aussi *Bacchantes*.

MENAGE, (Gilles) né le 15 Août 1613, à Angers, d'une famille honnête, montra de bonne heure des dispositions pour les sciences. Après avoir fait avec succès ses humanités & sa philosophie, il se fit recevoir avocat, & plaida pendant quelque temps à Angers, à Paris & à Poitiers. Il se dégoûta ensuite du barreau, embrassa l'état ecclésiastique, & obtint des bénéfices qui le mirent dans l'aisance. Il se livra tout entier à l'étude des belles-lettres. L'abbé *Chastelain* le fit entrer chez le cardinal *de Retz*; mais s'étant brouillé avec les autres personnes qui demeuroient chez cette éminence, il en sortit. Il alla demeurer dans le cloître de Notre-Dame. Il ouvrit chez lui une assemblée de gens de lettres, qui se tenoit tous les mercredis, & qu'il appeloit sa *Mercuriale*. Les derniers tenans de ce Musée, qui eut lieu pendant quarante ans, furent MM. *Gallant*, *Boivin*, *de Launai*, *Pinsson* avocat, l'abbé *du Bos* & *de Valois*, qui donnerent à frais communs le premier *MENAGIANA*. *Ménage* avoit beaucoup d'érudition, jointe à une mémoire prodigieuse; & citoit sans cesse, dans ses conversations, des vers grecs, latins, italiens, françois. Il avoit du génie pour la poésie italienne, & il fut, suivant *Voltaire*, un de ceux qui prouverent qu'il est plus facile de versifier en italien qu'en françois.

Ses vers lui mériterent une place à l'académie de *la Crusca*. L'académie françoise lui auroit aussi ouvert ses portes, sans sa *Requête des Dictionnaires*, satire plaisante contre le Dictionnaire de cette compagnie. Ce qui fit dire à *Monmor*, maître des requêtes : » C'est justement à cause de cette piece qu'il » faut condamner *Ménage* à être de » l'académie, comme on condamne » un homme qui a déshonoré une » fille, à l'épouser «. Après la mort de *Cordemoi*, en 1684, *Ménage* brigua une place; mais *Bergeret*, qui avec moins de talens avoit plus de douceur & plus d'amis, lui fut préféré. L'humeur de *Ménage* étoit celle d'un pédant aigre, méprisant & présomptueux. [*Voyez* IV. COUSIN, *à la fin.*] Sa vie fut une guerre continuelle. L'abbé *d'Aubignac*, *Gilles Boileau*, frere du satirique, *Cottin*, *Sallo*, *Bouhours*, *Baillet*, furent les principaux objets de sa haine. Sa querelle avec l'abbé *d'Aubignac* vint, de ce qu'après avoir discuté les beautés de détail des comédies de *Térence*, ils ne furent pas d'accord sur celle de ses pieces qui méritoit le premier rang. Après divers écrits de part & d'autre, & beaucoup d'injures répandues sur le papier, tout le feu de *Ménage* s'éteignit. Il affecta des remords de conscience; il dit qu'il avoit juré de ne jamais écrire ni lire des libelles. Ses scrupules furent mal interprétés. On plaisanta sur sa dévotion, qui ne lui avoit pas ôté le goût pour les femmes. *Ménage* avoit eu des attentions tendres pour Mesdames *de la Fayette* & *de Sévigné*. Il aima sur-tout la premiere, lorsqu'elle s'appeloit Mlle *de la Vergne*, & la célébra sous le nom de *Laverna*. L'équivoque de ce mot avec le mot latin *Laverna*, Déesse des voleurs, occasionna une épigramme en vers latins, dont le sel tombe sur la réputation de *Fripier de vers* que s'étoit faite *Ménage*. La voici :

Lesbia *nulla tibi est ; nulla est tibi dicta* Corinna ;
Carmine laudatur Cynthia *nulla tuo.*
Sed cùm doctorum compiles scrinia vatum,
Nil mirum, si sit culta Laverna *tibi.*

On l'a rendue ainsi en françois :

Est-ce Corinne, *est-ce* Lesbie,
Est-ce Phillis, *est-ce* Cynthie
Dont le nom est par toi chanté ?
Tu ne la nommes pas, écrivain plagiaire :
Sur le Parnasse vrai corsaire,
Laverne *est ta Divinité.*

Ménage mourut le 23 Juillet 1692, à 79 ans, d'une fluxion de poitrine. Le P. *Ayrault*, Jésuite, l'exhorta dans ses derniers momens avec tant d'onction, que le mourant ne put s'empêcher de dire : *Je vois bien que si l'on a besoin d'une sage-femme pour entrer dans ce monde ; on n'a pas moins besoin d'un homme sage pour en sortir.* Ses ennemis le poursuivirent jusque dans le tombeau. C'est à ce sujet que le célebre *la Monnoie* fit cette épigramme :

Laissons en paix Monsieur Ménage ;
C'étoit un trop bon personnage,
Pour n'être pas de ses amis.
Souffrez qu'à son tour il repose,
Lui dont les vers & dont la prose
Nous ont si souvent endormis.

On l'accusoit de n'avoir que de la mémoire. Un jour s'étant trouvé chez Mad[e] *de Rambouillet* avec plusieurs dames, il les entretint de choses fort agréables qu'il avoit retenues de ses lectures. Mad[e] *de Rambouillet*, qui s'en appercevoit bien, lui dit : » Tout ce que vous dites, » Monsieur, est charmant ; mais » dites-nous quelque chose présentement de vous «. On a de ce savant : I. *Dictionnaire Etymologique* ou *Origines de la langue Françoise*,

dont la meilleure édition est celle de 1750, en 2 vol. in-fol., par les soins de M. *Jault*, professeur au college royal, qui a beaucoup augmenté cet ouvrage, utile à plusieurs égards; mais très-souvent ridicule, par le grand nombre d'étymologies fausses, absurdes & impertinentes dont il fourmille. *Journel*, imprimeur de Paris, ne vouloit pas d'abord imprimer ce livre, parce qu'on y traitoit les Parisiens de *Badauds*. C'est à ce sujet que *Ménage* fit les vers suivans:

De peur d'offenser sa Patrie,
Journel, *mon Imprimeur*, *digne enfant de Paris*,
Ne veut rien imprimer sur la badauderie..
Journel *est bien de son Pays*.

II. *Origines de la langue Italienne*, à Geneve, en 1685, in-folio: ouvrage qui a le mérite & les défauts du précedent. On peut s'étonner qu'un François ait fait une pareille entreprise; mais l'étonnement cesse, lorsqu'on sait que d'un côté *Ménage* n'a fait que recueillir ce qu'il a trouvé sur ce sujet dans divers ouvrages italiens; & que de l'autre, plusieurs académiciens de Florence, & particuliérement *Redi*, *Dati*, *Panciatici* & *Chimentelli* lui ont fourni beaucoup de matériaux. Il n'entreprit cet ouvrage que pour prouver à l'académie de *la Crusca*, qu'il n'étoit pas indigne de la place qu'elle lui avoit accordé dans son corps. III. Une édition de *Diogene Laërce*, avec des observations & des corrections très-estimées, Amsterdam, 1692, 2 vol. in-4°. IV. Des *Notes* sur les Poésies de *Malherbe*, qui ont servi à l'édition de 1722; 3 vol. in-12. V. *Remarques sur la Langue Françoise*, en 2 vol. in-12, peu importantes. VI. L'*Anti-Baillet*, 2 volumes in-12: critique qui fit quelque honneur à son savoir, & très-peu à sa modération & à sa modestie. VII. *Histoire de Sablé*, 1686, in-folio; savante & minutieuse. VIII. Des *Satires* contre *Montmaur*, dont la meilleure est la *Métamorphose* de ce pédant *en Perroquet*. On les trouve dans le Recueil de *Sallengre*. IX. Des *Poésies Latines*, *Italiennes*, *Grecques & Françoises*, Amsterdam, 1687, in-12. Les dernieres sont les moins estimées. On n'y trouve que des épithetes, de grands mots vides de sens, des vers pillés de tous cotés & souvent mal choisis. Son génie poétique étant froid & stérile, il faisoit des vers en dépit des Muses. Aussi *Boileau* le railla-t-il de son affectation à se servir de lieux communs pour remplir ces hémistiches: *en charmes féconde*; *à nulle autre pareille*; *chef-d'œuvre des cieux*, *&c.* Le *Clerc* dit dans son *Parrhasiana*, que les vers italiens de *Ménage* ne valoient guere mieux que ses vers françois. On convient cependant, qu'en général ils ont un air plus facile; & les gens de lettres d'italie furent surpris dans le temps, qu'un étranger eût aussi bien réussi à versifier dans leur langue. Quant à ses Poésies latines, *Morhof* prétend qu'il a pillé souvent *Vincent Fabricius*: mais la vérité est que les Muses latines de *Ménage* & de *Fabricius* sont aujourd'hui bien peu connues. X. *Juris Civilis amœnitates*, Paris, 1677, in-8°. On donna après sa mort, comme nous l'avons dit, un MENAGIANA, d'abord en 1 vol., ensuite en 2; enfin, en 4, l'an 1715. Cette derniere édition est due à *la Monnoye*, qui a enrichi ce recueil de plusieurs remarques qui l'ont tiré de la foule des *Ana*. Il y a pourtant bien des choses inutiles... *Voyez* QUILLET, COTTIN, MARTIGNAC, HILDEBERT.

MENAGER, *Voy.* MESNAGER.

I. MENALIPPE, sœur d'*Antiope*,

reine des Amazones. *Hercule* l'ayant vaincue & fait prisonniere dans une bataille, exigea pour sa rançon, ses armes & son baudrier, parce qu'*Euristée* lui avoit commandé de les lui apporter.

II. MENALIPPE, citoyen de Thebes, qui ayant blessé à mort *Tydée* au siege de cette ville, fut ensuite tué lui-même. *Tydée* se fit apporter la tête de son ennemi, & assouvit sa vengeance en la déchirant avec ses dents; après quoi il expira. Une fille du centaure *Chiron* se nommoit MENALIPPE. Ayant épousé *Eole*, elle fut changée en jument, & placée parmi les constellations.

I. MENANDRE, né à Athenes, l'an 342 avant J. C., se noya près du port de Pirée l'an 293 avant J. C., à 52 ans. Ce comique, honoré parmi les Grecs du titre de *Prince de la Nouvelle Comédie*, est préféré à *Aristophane*; il n'a point donné, comme lui, dans une satire dure & grossiere, qui déchire sans ménagement la réputation des honnêtes gens; mais il assaisonnoit ses Comédies d'une plaisanterie douce, fine & délicate, sans s'écarter jamais des lois de la plus austere bienséance. De CVIII *Comédies* que ce poëte avoit composées, & qu'on dit avoir été toutes traduites par *Térence*, il ne nous reste que très-peu de fragmens. Ils ont été recueillis par *le Clerc*, qui les publia en Hollande en 1709, in-8°. Un critique donna des *Observations* sur les *Remarques* de *le Clerc*, en 1710 & 1711, in-8°.

II. MENANDRE, disciple de *Simon le Magicien*, se fit chef d'une secte particuliere, en changeant quelque chose à la doctrine de son maître. « Il reconnoissoit, comme » *Simon*, un Être éternel & nécessaire, qui étoit la source de » l'existence; mais il enseignoit que » la majesté de l'Être suprême étoit » cachée & inconnue à tout le » monde, & qu'on ne savoit de » cet Être rien autre chose, sinon » qu'il étoit la source de l'exis- » tence, & la force par laquelle » tout étoit. Une multitude de Gé- » nies sortis de l'Être suprême, » avoient, selon *Ménandre*, formé » le monde & les hommes. Les An- » ges créateurs du monde, par im- » puissance ou par méchanceté, » enfermoient l'ame humaine dans » des organes, où elle éprou- » voit une alternative continuelle » de biens ou de maux, qui finis- » soient par la mort. Des Génies » bienfaisans, touchés du malheur » des hommes, avoient placé sur » la terre des ressources contre ces » malheurs; mais les hommes igno- » roient ces ressources; & *Ménan-* » *dre* assuroit qu'il étoit envoyé » par les Génies bienfaisans, pour » découvrir aux hommes ces res- » sources, & leur apprendre le » moyen de triompher des Anges » créateurs. Ce moyen étoit le se- » cret de rendre les organes de » l'homme inaltérables; & ce secret » consistoit dans une espece de bain » magique que *Ménandre* faisoit pren- » dre à ses disciples, qu'on appeloit » la *Vraie Résurrection*, parce que » ceux qui le recevoient ne vieil- » lissoient jamais. *Ménandre* eut des » disciples à Antioche: & il y avoit » encore, du temps de *S. Justin*, » des *Ménandriens* qui ne doutoient » pas qu'ils ne tussent immortels ». » [PLUQUET, *Dict. des Hérésies*.]

MENANDRIN, *V.* MARSILLE *de Padoue*.

I. MENARD, (Claude) lieutenant de la prévôté d'Angers sa patrie, se signala par son savoir & par sa vertu. Après la mort de son épouse, il embrassa l'état ecclésiastique & mena une vie très-austere. Il eut beaucoup de part aux réformes

de

de plusieurs monasteres d'Anjou. Ce magistrat aimoit passionnément l'antiquité. Une partie de sa vie se consuma en recherches dans les archives, d'où il tira plusieurs pieces curieuses. Il mourut le 20 Janvier 1652, à 72 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages : I. L'*Histoire de S. Louis* par *Joinville*, 1617, in-4°, avec des notes pleines de jugement & d'érudition. II. Les 2 *livres de S. Augustin contre Julien*, qu'il tira de la bibliotheque d'Angers. III. *Recherches sur le Corps de S. Jacques le Majeur*, qu'il prétend reposer dans la collégiale d'Angers : ce qui ne favorisoit point la prétention qu'a l'Espagne de posséder ses reliques : mais les preuves des François & des Espagnols ne sont pas démonstratives. On trouve, dans cet ouvrage & dans ses autres productions, du savoir, mais peu de critique, & un style dur & pesant. IV. *Histoire de Bertrand du Guesclin*, 1618, in-4°.

II. MENARD, (Dom Nicolas-Hugues) né à Paris, Bénédictin de Saint-Maur, fut un des premiers religieux de cette congrégation qui s'appliquerent à l'étude. Il mourut à Paris le 21 Janvier 1644, à 57 ans, regardé comme un homme de beaucoup d'érudition & d'une grande justesse d'esprit. Lorsque le P. *Sirmond*, Jésuite, trouvoit dans ses lectures quelque passage difficile, il disoit qu'il avoit plutôt fait d'aller consulter D. *Menard*, que de feuilleter les auteurs, & il ne le consultoit jamais inutilement. Il étoit très-retiré & très-recueilli. Il embellit son savoir par une modestie rare & par une piété singuliere. Un très-petit nombre de livres ornoit sa cellule, & dès-qu'il s'en étoit servi, il les reportoit à la Bibliotheque commune : il auroit craint, en les gardant, de nuire à quelqu'un de ses confreres, qui lui paroissoient devoir en faire un meilleur usage que lui. On a de ce savant : I. *Martyrologium Sanctorum ordinis Sancti Benedicti*, in-8°, 1629. II. *Concordia Regularum*, de *S. Benoit* d'Aniane, avec la *Vie* de ce Saint, 1628, in-4°. III. Le *Sacramentaire* de *St Grégoire le Grand*, en latin, 1642, in-4°. IV. *Diatriba de unico Dionysio*, 1643, in-8°. Ces ouvrages sont pleins de recherches curieuses & de notes savantes qui viennent à leur sujet. Elles respirent le goût de l'antiquité & de la saine critique. On ne peut cependant donner ce dernier éloge à sa Dissertation sur *S. Denys* ; & il a voulu prouver inutilement que l'Aréopagite étoit le même que l'évêque de Paris. C'est lui qui déterra l'*Epître de S. Barnabé* dans un manuscrit de l'abbaye de Corbie. Elle ne parut, enrichie de ses remarques, qu'après sa mort, par les soins de D. *d'Achery*, qui mit une Préface à la tête ; Paris, 1645, in-4°. *Voyez* I. HERMAND.

III. MENARD, (Pierre) avocat au parlement de Paris, natif de Tours, après s'être distingué dans le barreau, retourna dans sa patrie. Il s'y livra uniquement à l'étude, & y mourut vers 1701, à 75 ans. On a de lui des ouvrages qui eurent quelques succès : tels sont, l'*Académie des Princes* ; l'*Accord de tous les Chronologues*, &c. Cet auteur jouissoit d'une estime générale ; sa probité, sa douceur, sa droiture, ses connoissances, la lui avoient conciliée.

IV. MENARD, (Jean de la Nôe) prêtre du diocese de Nantes, né dans cette ville en 1650, d'une bonne famille, fut d'abord avocat. Son éloquence lui obtint les suffrages des gens de goût, & ses vertus les éloges des gens de bien. La perte d'une cause juste l'ayant dégoûté du barreau, il embrassa l'état

ecclésiastique. Pendant trente ans qu'il fut directeur du séminaire de Nantes, il travailla à la conversion des hérétiques, & réussit autant par l'exemple de ses vertus, que par la force de ses discours. Cet homme de Dieu mourut le 19 Avril 1717, à 67 ans, après avoir fondé une Maison du *Bon-Pasteur* pour les filles corrompues. On a de lui : un *Catéchisme* in-8°, qui est estimé, & dont il y a eu plusieurs éditions. Sa *Vie* a été donnée au public en 1734, in-12 : elle est très-édifiante.

V. MENARD, né l'an 1686 à Castelnaudari en Languedoc, entra dans la congrégation de la *Doctrine Chrétienne* en 1604, & y reçut le sacerdoce. Il se fit dispenser de ses engagemens en 1726, & mourut en 1761, à 75 ans. Son nom n'est guere connu, quoique plusieurs de ses *Poëmes* aient été couronnés par l'académie des Jeux Floraux de Toulouse.

VI. MENARD, (Léon) conseiller au présidial de Nîmes, naquit à Tarascon en 1706. La science de l'Histoire & des antiquités, qu'il cultiva dès sa jeunesse, lui valut une place à l'académie des inscriptions & belles-lettres. Il vécut depuis presque toujours à Paris, dans un état assez mal-aisé : ses ouvrages, quoique savans, n'étoient pas de ceux qui enrichissent un auteur. Nous avons de lui : I. L'*Histoire Civile, Ecclésiastique & Littéraire de la ville de Nîmes*, 1750 & années suivantes, 7 vol. in-4°. On ne peut reprocher à ce livre instructif & curieux, que son excessive prolixité. II. *Mœurs & Usages des Grecs*, 1743, in-12 : ouvrage utile & assez bien fait. III. *Les Amours de Callistene & d'Aristoclie*, 1766, in-12. Le principal mérite de ce Roman est la peinture des mœurs grecques. *Menard* mourut en 1767. On doit aussi à cet académicien un Recueil de *Pieces fugitives* pour servir à l'Histoire de France, 1748, 3 vol. in-4°, qui lui avoient été communiquées par le marquis *d'Aubais*. Il mourut le 1er Octobre 1767, à 61 ans.

MENARDAIE, (Pierre-Jean-Baptiste de la) prêtre, mort le 12 Juillet 1758, à 70 ans, avoit été de l'Oratoire. On a de lui, *Examen de l'Histoire des diables de Loudun*, sur lequel *Voyez* l'article GRANDIER, *à la fin*.

MENARDIERE, (La) *Voy.* MESNARDIERE.

MENASSEH-BEN-ISRAEL, célebre rabbin, né en Portugal vers 1604 d'un riche marchand, suivit son pere en Hollande. Il succéda au rabbin *Isaac Uriel*, à l'âge de 18 ans, dans la synagogue d'Amsterdam. La modicité de ses appointemens ne pouvant suffire à sa subsistance & à celle de sa famille, il passa à Bâle, & de là en Angleterre. *Cromwell* le reçut très-bien, & le laissa dans l'indigence. *Menasseh* n'ayant pas trouvé en Angleterre ce qu'il espéroit, se retira en Zélande, & mourut à Middelbourg vers 1657, âgé d'environ 53 ans. Ce rabbin étoit de la secte des Pharisiens ; il avoit l'esprit vif & le jugement solide. Sa bonne mine, sa propreté & ses manieres honnêtes lui concilioient l'amitié & l'estime. Il étoit indulgent, & vivoit également bien avec les Juifs & avec les Chrétiens. Il étoit habile dans la philosophie, dans l'Ecriture-sainte, dans le Talmud & dans la littérature des Juifs. Sa probité étoit un reproche continuel pour sa nation, qui ne se pique guere de l'imiter. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en hébreu, en latin, en espagnol & en anglois. Les principaux sont : I. Une *Bible Hebraïque*, sans points, Amsterdam,

1635, 2 vol. in-4° : édition fort belle, avec une préface latine. II. *Le Talmud* corrigé, avec des notes en hébreu, Amsterdam, 1633, in-8°. III. *El Conciliador*, Francfort, 1632, in-4°; traduit en partie en latin par *Denis Vossius* : ouvrage savant & curieux, dans lequel il concilie les passages de l'Ecriture qui semblent se contredire. IV. *De resurrectione mortuorum*, *Libri tres*, Amsterdam, 1636, in-8°. V. De *Fragilitate humana ex lapsu Adami, deque divino Auxilio*, Amsterdam, 1642 ; on croiroit à peine, en le lisant, qu'il vient d'un Juif. VI. *Spes Israëlis*, Amsterdam, 1650, in-12. *Menasseh*, ayant oui dire qu'il y avoit des restes des anciens Israëlites dans l'Amérique méridionale, fut assez crédule pour s'imaginer que les dix tribus enlevées par Salmanasar, s'étoient établies dans ce pays là, & que telle étoit l'origine des habitans de l'Amérique. *Théophile Spizelius*, ministre Protestant d'Ausbourg, a réfuté cet ouvrage. VII. *Le Souffle de Vie* en hébreu, Amsterdam, 1652, in-4° : ouvrage divisé en IV livres, où il prouve la spiritualité & l'immortalité de l'ame; il le finit par des remarques sur la Métempsycose, dont un grand nombre de Juifs est entêté. VIII. *De termino vitæ*, *Libri tres*, in-12. *Thomas Pocock* a écrit sa *Vie* en anglois à la tête de sa traduction du livre précédent, 1699, in-12. On y trouve des choses curieuses. *Menasseh* avoit une imprimerie & imprimoit tous ses ouvrages lui-même.

I. MENCKE, (Louis-Othon) *Menckenius*, né à Oldembourg en 1644, d'un sénateur de cette ville, étudia dans plusieurs universités d'Allemagne. Ses connoissances dans la philosophie, la jurisprudence & la théologie, lui mériterent la chaire de professeur de morale à Leipzig en 1668. Il fut 5 fois recteur de l'université de cette ville, & 7 fois doyen de la faculté de philosophie. C'est lui qui est le premier auteur du *Journal de Leipzig*, dont il y avoit déjà 30 vol. lorsqu'il mourut, le 29 Janvier 1707, à 63 ans. Il donna les éditions de plusieurs savans ouvrages, & composa des *Traités de Jurisprudence*, dans lesquels il y a un grand fonds d'érudition. Les principaux sont : I. Un Traité intitulé : *Micropolita*, seu *Respublica in Microcosmo conspicua*, Leipzig, 1666, in-4°. II. *Jus Majestatis circa venationem*, 1674, in-4°. Ce savant ne vivoit presque qu'avec ses livres & sa famille, & il s'en trouvoit bien.

II. MENCKE, (Jean-Burchard) fils du précédent, naquit à Leipzig en 1674. Il voyagea en Hollande & en Angleterre, où il se fit estimer des savans. A son retour il devint professeur en histoire à Leipzig, & ensuite historiographe & conseiller-aulique de *Fréderic-Auguste* de Saxe, roi de Pologne, & membre de l'académie de Berlin & de la société royale de Londres. Ce savant mourut le 1er Avril 1732, à 58 ans. Sa mémoire étoit enrichie de tout ce que la littérature offre de plus instructif & de plus agréable. Il avoit une très-belle bibliotheque, dont la partie historique étoit bien choisie. On a de lui : I. *Scriptores rerum Germanicarum, speciatim Saxonicarum*, 3 vol. in-folio, 1728 & 1730. II. Deux *Discours* latins *sur la Charlatanerie des Savans*, Amsterdam, 1716, in-12. Ce titre promet beaucoup ; mais l'exécution n'y répond pas, & on ne sauroit faire un plus mauvais livre avec un meilleur titre. Ce ne sont point les mémoires qui ont manqué à l'auteur ; c'est l'auteur qui a manqué aux mémoires. Ces discours ont été traduits en diverses langues. Il y en

a une *Version Françoise*, imprimée en 1721, avec les remarques critiques de différens auteurs. III. Plusieurs *Dissertations* sur des sujets intéressans, &c. IV. Il a publié 33 vol. du *Journal de Leipzig*, qu'il continua après la mort de son pere, & que *Fréderic-Othon*, son fils aîné, continua après lui. V. Une édition de la *Méthode pour étudier l'Histoire*, de l'abbé *Lenglet*, en 2 gros vol. in-12, avec des additions & des remarques. Cet auteur écrivoit très-mal en françois.

MENDAJORS, (Pierre des Ours de) gentilhomme de Languedoc, né à Alais en 1679, vint à Paris, fut reçu à l'académie des inscriptions en 1712, déclaré vétéran en 1715, & retourna à Alais, où il mourut le 15 Novembre 1747, à 68 ans, On a de lui l'*Histoire de la Gaule Narbonnoise*, Paris, 1733, in-12, ouvrage estimé; & plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie. La plupart roulent sur des points de la géographie ancienne, tels que la *position du camp d'Annibal le long des bords du Rhône*; les *limites de la Flandre*, *de la Gothie*, &c. &c.

MENDELSHON (Mosés) *Voyez* MENDELSHON.

MENDEZ PINTO, (Ferdinand) né à Monte-mor-o-velho dans le Portugal, fut d'abord laquais d'un gentilhomme Portugais. Le désir de faire fortune le détermina à s'embarquer pour les Indes en 1537. Sur la route, le vaisseau qu'il montoit ayant été pris par les Turcs, il fut conduit à Mocka & vendu à un renégat Grec, qui le revendit à un Juif, des mains duquel il fut tiré par le gouverneur du fort portugais d'Ormus. Celui-ci lui ménagea l'occasion d'aller aux Indes, suivant son premier dessein. Pendant 21 ans de séjour, il y fut témoin des plus grands événemens, & y essuya les plus singulieres aventures. Il revint en Portugal en 1558, où il jouit du fruit de ses travaux, après avoir été treize fois esclave, & vendu seize fois. O a de lui une *Relation* très-rare & très-curieuse de ses Voyages, publiée à Lisbonne en 1614, in-folio; traduite de portugais en françois, par *Bernard Figuier*, gentilhomme Portugais; & imprimée à Paris en 1645, in-4°. Cet ouvrage est écrit d'une maniere intéressante, & d'un style plus élégant qu'on n'auroit dû l'attendre d'un soldat, tel qu'étoit *Mendez Pinto*. On y trouve un grand nombre de particularités remarquables, sur la géographie, l'histoire & les mœurs des royaumes de la Chine, du Japon, de Brama, de Pégu, de Siam, d'Achen, de Java, &c. Plusieurs des faits qu'il raconte avoient paru fabuleux; mais ils ont été vérifiés depuis. M. de *Surgi* a extrait de la Relation de *Mendez Pinto* ce qu'il y a de plus curieux, & en a formé une Histoire intéressante, qu'il a fait imprimer dans les *Vicissitudes de la Fortune*, Paris, 2 vol. in-12.

MENDOZA, *Voyez* EBOLI, & *III.* ESCOBAR.

I. MENDOZA, (Pierre Gonzalez de) célebre cardinal, d'abord évêque de Calahorra, puis archevêque de Séville, & enfin de Tolede, chancelier de Castille & de Léon, naquit en 1428, de la maison de *Mendoza*, l'une des plus illustres d'Espagne & très-féconde en grands hommes. Il fut chargé des plus importantes affaires par *Henri IV*, roi de Castille, qui lui procura la pourpre Romaine en 1473, & qui à sa mort, en 1474, le nomma son exécuteur testamentaire. Il rendit des services importans à *Ferdinand* & à *Isabelle* dans la guerre contre le roi de Portugal, & dans

la conquête du royaume de Grenade sur les Maures. On l'appeloit le *Cardinal d'Espagne*. Il mourut le 11 Janvier 1495, après avoir montré autant de sagacité que de prudence dans les différens emplois qu'il exerça. Il aimoit les belles-lettres, & il avoit traduit dans sa jeunesse *Salluste*, *Homere* & *Virgile*.

II. MENDOZA, (François de) de la même maison que le précédent, cardinal évêque de Burgos, & gouverneur de Sienne en Italie pour l'empereur *Charles-Quint*, se retira sur la fin de ses jours dans son diocese. Il y mena une vie douce & tranquille, remplissant les devoirs de son ministere, & se délassant de ses travaux par les charmes de la littérature. Il mourut le 3 Décembre 1566, à 50 ans.

III. MENDOZA, (Diego Hurtado de) comte de Tendilla, servit l'empereur *Charles-Quint* de sa plume & de son épée. Il se signala dans les armées & dans les ambassades. Il fut envoyé à Rome, puis au concile de Trente, où il fit, en 1548, cette protestation hardie de la nullité du concile. Ce seigneur aimoit les lettres & les cultivoit. On a de lui divers ouvrages de Poésie, 1610, in-4°, & on lui attribue la 1re partie du Roman comique & plaisant, intitulé: Les *Aventures de Lazarille de Tormes*. Il mourut vers 1575, laissant une bibliotheque riche en manuscrits. Elle a été fondue depuis dans celle de l'Escurial... Il faut le distinguer d'*Antoine Hurtado* de MENDOZA, commandeur de Zurita dans l'ordre de Calatrava, qui parut avec éclat à la cour de *Philippe IV*, roi d'Espagne. On a de lui des *Comédies* & d'autres pieces en espagnol.

IV. MENDOZA, (Ferdinand de) de la même famille, profond dans les langues & dans le droit, publia en 1589 un ouvrage: *De confirmando Concilio Illiberitano, ad Clementem VIII*, 1665, in-folio. Son extrême application à l'étude le rendit fou.

V. MENDOZA, Jean Gonzalez de) porta les armes, puis se fit religieux Augustin. Il fut envoyé l'an 1580, par *Philippe II*, roi d'Espagne, dans la Chine, dont il publia une HISTOIRE. *Luc de la Porte* en donna une Traduction françoise à Paris, en 1589, in-8°. *Mendoza* devint ensuite évêque de Lipari, & fut envoyé en 1607 dans l'Amérique en qualité de vicaire apostolique. Il eut l'évêché de Chiapa, puis celui de Popaïan. Ce prélat fut la lumiere & l'exemple de son clergé & de son peuple.

MENECÉE, Prince Thébain, fils de *Créon* qui se dévoua pour sa patrie. Dans le temps que Thebes étoit assiégée par les Argiens, on consulta l'oracle qui répondit qu'il falloit pour sauver la ville, que le dernier des descendans de *Cadmus* se donnât la mort. *Ménécée* ayant appris la réponse de l'oracle, n'hésita pas de se percer le cœur de son épée.

MENECRATE, médecin de Syracuse, est fameux par sa ridicule vanité. Il se faisoit toujours accompagner par quelques-uns des malades qu'il avoit guéris. Il habilloit l'un en *Apollon*, l'autre en *Esculape*, l'autre en *Hercule*; se réservant pour lui la couronne, le sceptre, les attributs & le nom de *Jupiter*, comme le maître de ces divinités subalternes. Il poussa la folie jusqu'à écrire une lettre à *Philippe* pere *d'Alexandre le Grand*, avec cette adresse: *Ménécrate-Jupiter, au Roi Philippe, salut.* — Ce prince lui répondit: *Philippe à Ménécrate, santé & bon sens.* Pour le guérir plus efficacement de son extravagance,

il l'invita à un grand repas. *Ménécrate* eut une table à part, où on ne lui servoit pour tous mets, que de l'encens & des parfums, pendant que les autres conviés goûtoient les plaisirs de la bonne chere. La faim le força bientôt de se souvenir qu'il étoit homme : il se dégoûta d'être *Jupiter*, & prit brusquement congé de la compagnie. *Ménécrate* avoit composé un *Livre de remedes*, qui est perdu. Il vivoit vers l'an 360 avant J. C.

I. MENEDEME, philosophe grec, disciple de *Stilpon*, respectable par ses mœurs, ses connoissances, & son zele patriotique, étoit d'Erythrée. Il fit d'abord le métier de coudre des tentes : il prit ensuite le parti des armes, défendit sa patrie avec valeur, & exerça des emplois importans. Mais après qu'il eut entendu *Platon*, il renonça à tout, pour s'adonner à la philosophie. Il mourut de regret, lorsqu'*Antigone*, l'un des généraux d'*Alexandre le Grand*, se fut rendu maître de son pays. D'autres disent qu'ayant été accusé comme traître à sa patrie, il fut si touché de cette inculpation, qu'il mourut de tristesse & de faim, après avoir été sept jours sans manger. On l'appeloit le *Taureau Erythrien*, à cause de sa gravité. Quelqu'un lui disant un jour : *C'est un grand bonheur d'avoir ce que l'on désire*, il répondit : *C'en est un bien plus grand, de ne désirer que ce qu'on a*. Ce philosophe florissoit vers l'an 300 avant J. C.

II. MENEDEME, philosophe Cynique, disciple de *Colotès* de Lampsaque, étoit un homme d'un esprit bizarre. Il disoit » qu'il étoit » venu des Enfers pour considé- » rer les actions des hommes, & » en faire rapport aux Dieux in- » fernaux «. Il avoit une robe de couleur tannée, avec un ceinturon rouge; une espece de turban à la tête ; sur lequel étoient marqués les 12 signes du Zodiaque ; des brodequins de théâtre, une longue barbe, & un bâton de frêne, sur lequel il s'appuyoit de temps en temps. Tel étoit à peu près l'habit des Furies.

MENELAS, (*Menelaüs*) roi de Lacédémone, fils d'*Atrée* & frere d'*Agamemnon*, avoit épousé *Hélene*, que *Pâris* vint lui enlever; ce qui causa le fameux siege de Troye. Il s'y fit une grande réputation. Ce prince reprit sa femme, & la conduisit à Lacédémone, où il mourut peu après son arrivée.

I. MENELAUS, Juif, ayant enchéri de 300 talens sur le tribut que *Jason*, grand-sacrificateur, payoit à *Antiochus Epiphanes*, ce prince dépouilla celui-ci de sa dignité pour la donner à *Menelaüs*, qui bientôt après apostasia. Il introduisit *Antiochus* dans Jérusalem, & aida à placer dans le sanctuaire la statue de *Jupiter*. Mais enfin Dieu, fatigué de ses crimes, se servit d'*Antiochus Eupator* pour le punir : ce prince le fit précipiter du haut d'une tour. *V.* III. ONIAS.

II. MENELAUS, mathématicien sous *Trajan*, a laissé *III Livres sur la Sphere*, publiés par le Pere *Mersenne*, Minime; & depuis par *Edme Halley*, à Oxford, 1758, in-8°.

MENÈS, premier roi & fondateur de l'empire des Egyptiens, fit bâtir Memphis, à ce qu'on prétend. Il arrêta le Nil près de cette ville par une chaussée de cent stades de large, & lui fit prendre un autre cours, entre les montagnes, par où ce fleuve passe à présent. Cette chaussée fut entretenue avec grand soin par les rois ses successeurs. On donne trois fils à *Menès*, qui se partagerent son empire : *Athotis*, qui régna à Thebes dans la haute Egypte : *Curudès*, qui fonda

Héliopolis dans la basse Egypte; & *Torsothros*, qui régna à Memphis entre la haute & la basse Egypte. Mais ces faits sont fort incertains, ainsi que tout ce qu'on raconte sur ce prince. On le croit le même que *Misraïm*, fils de *Cham*.

I. MENESÈS, *Voy.* ERYCEYRA.

II. MENESÈS, (Antonio Padilla) jurisconsulte de Talavera en Espagne, fut élevé à de grands emplois. Il mourut de déplaisir vers 1598, pour avoir eu l'imprudence de révéler à la reine la disposition du testament de *Philippe II*.

III. MENESÈS, (Alexis de) né à Lisbonne d'*Alexis de Menesès*, comte de Castaneda, embrassa l'état monastique chez les hermites de *Saint-Augustin*, en 1574. Ayant été tiré de son couvent pour être fait archevêque de Goa, il alla dans les Indes, y visita les chrétiens de *Saint Thomas* dans le Malabar, & y tint le synode dont nous avons les actes sous le titre de *Synodus Diamperensis*. A son retour en Portugal, en 1611, il fut nommé archevêque de Brague, & viceroi de ce royaume, par *Philippe II* roi d'Espagne. Il mourut à Madrid en 1617, âgé de 58 ans. C'étoit un prélat vertueux, & si zélé, qu'il fit brûler les livres des Chrétiens de *Saint Thomas*, quoique ces livres eussent pu fournir quelque lumiere sur les dogmes & l'origine de ces Chrétiens. On a de lui : *L'Histoire de son ordre en Portugal*.

MENESSIER, *Voy.* CHRÉTIEN *de Troyes*.

MENESTHÉE *ou* MNESTHÉE, descendant d'*Erichée*, s'empara du trône d'Athenes, avec le secours de *Castor* & *Pollux*, pendant l'absence de *Thésée*. Il fut un des princes qui allerent au siege de Troye; & mourut à son retour, dans l'isle de Melos, l'an 1183 avant J. C., après un regne de 23 ans. *Voyez* AURELIUS,

I. MENESTRIER, (Claude-François) Jésuite, né à Lyon en 1633, joignit à l'étude des langues & à la lecture des anciens, tout ce qui étoit capable de perfectionner ses connoissances sur le blason, les ballets, les décorations. Il avoit un génie particulier pour ce genre de littérature. Sa mémoire étoit un prodige. La reine *Christine*, passant par Lyon, fit prononcer en sa présence & écrire 300 mots, les plus bizarres qu'on put imaginer; le tenace Jésuite les répéta tous dans l'ordre qu'ils avoient été écrits. Son goût pour ce qui regarde les fêtes publiques, les cérémonies éclatantes, (canonisations, pompes funebres, entrées de prince), étoit si connu, qu'on lui demandoit des dessins de tous les côtés. Ces dessins étoient ordinairement enrichis d'une si grande quantité de devises, d'inscriptions & de médailles, qu'on ne se lassoit pas d'admirer la fécondité de son imagination. Il voyagea en Italie, en Allemagne, en Flandres, en Angleterre, & par-tout il le fit avec fruit & avec agrément. La théologie & la prédication partagerent ses travaux, & il se fit honneur dans ces deux genres. Sa société le perdit le 31 Janvier 1705, à 74 ans. Sa mémoire étoit ornée d'un grand nombre d'anecdotes, & il parloit avec une égale facilité le françois, le grec & le latin. On a de lui : I. *L'Histoire du regne de* LOUIS *le Grand, par les médailles, emblêmes, devises*, &c. II. *L'Histoire Consulaire de la ville de Lyon*, 1693, in-fol. III. Divers petits *Traités* sur les devises, les médailles, les tournois, le blason, les armoiries; sur les prophéties attribuées à *S. Malachie*, &c. Le plus connu est sa *Méthode du Blason*, Lyon, 1770, in-8°,

avec beaucoup d'augmentations. IV. La *Philosophie des Images*, 1694, in-12. V. *Usage de se faire porter la queue*, Paris, 1704, in-12. VI. Plusieurs autres ouvrages, dont on peut voir une liste exacte dans le 1[er] vol. des Mémoires de *Niceron*.

II. MENESTRIER, (Jean-Baptiste le) Dijonois, l'un des plus savans & des plus curieux antiquaires de son temps, mourut en 1634, à 70 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Médailles*, *Monnoies & Monumens antiques d'Impératrices Romaines*, in-fol. II. *Médailles illustres des anciens Empereurs & Impératrices de Rome*, in-4°. Ces ouvrages sont peu estimés. *Ladvocat* rapporte, qu'on voyoit autrefois, peinte sur un des vitraux de la paroisse de Saint-Médard de Dijon, cette bizarre Epitaphe :

Ci gît Jean le Meneftrier :
L'an de sa vie soixante-dix,
Il mit le pied dans l'estrier,
Pour s'en aller en Paradis.

III. MENESTRIER, (Claude le) aussi antiquaire & natif de Dijon, mort vers 1657, dont on a un ouvrage intitulé : *Symbolica Dianæ Ephesiæ Statua....exposita*, in-4°.

MENGOLI, (Pierre) professeur de mécanique au college des nobles à Bologne, se distingua au dernier siecle par la solidité de ses leçons & par ses écrits. On a de lui, en latin : I. Une *Géométrie spécieuse*, in-4°. II. *Arithmetica rationalis*. III. Un *Traité du Cercle*, 1672, in-4°. IV. Une *Musique spéculative*. V. Une *Arithmétique réelle*, *&c.*; ouvrages estimés. Il vivoit encore en 1678. Il avoit été un des disciples du P. *Cavalléri*, Jésuite, inventeur des premiers principes du calcul des *Infiniment-petits*.

MENGS, (Antoine - Raphaël) premier peintre du roi d'Espagne, né à Aussig en Bohême l'an 1728, étoit fils du peintre d'*Auguste III*, roi de Pologne. Son pere voyant en lui des talens supérieurs pour son art, le conduisit de Dresde à Rome en 1741. Après avoir étudié & copié pendant quatre ans les principaux monumens de cette capitale, le jeune artiste revint à Dresde, où il exécuta différens ouvrages pour *Auguste* avec un succès peu commun. Pendant son séjour en Italie, il avoit eu occasion d'être connu de Don *Carlos*, roi de Naples. Ce prince étant monté sur le trône d'Espagne, s'empressa, en 1761, d'attacher *Mengs* à son service, en lui donnant 2000 doublons de pension, un logement & un équipage. Il demeura cependant presque toujours à Rome, où il mourut en 1779, victime d'un charlatan son compatriote, qui prétendoit le guérir des maux que ses travaux & la mort de sa femme, aussi vertueuse que belle, lui avoient causés. Une timidité naturelle, une grande ignorance de ce qu'on appelle le commerce du monde, un air & des manieres qui sembloient annoncer la méfiance, un tempérament mélancolique, ne contribuerent pas à adoucir ses rivaux. Sous cet extérieur rude, il étoit plein de bonté. Lorsqu'il s'appercevoit qu'il avoit blessé quelqu'un par cette franchise un peu dure, pardonnable à un grand artiste, il s'en repentoit & aidoit de ses conseils le peintre qu'il avoit critiqué. Il ne fit jamais aucun mystere de son art, non plus que de ses sentimens. *Clément XIV* l'ayant consulté sur des tableaux assez médiocres qu'il avoit achetés, cita, pour s'excuser, les éloges que leur avoit donnés un peintre connu. *Cet homme & moi* (repartit *Mengs*) *sommes deux artistes, dont l'un loue ce qui est au-dessus de sa sphere, & l'autre blâme ce qui est au-dessous.* Ses

mœurs étoient aussi pures que simples, & son enthousiasme pour les arts avoit étouffé en lui toutes les autres passions. Bon mari, bon pere, sa famille n'a pu lui reprocher que son défaut d'économie & son excessive générosité. Dans les 18 dernieres années de sa vie, il avoit reçu plus de 250 mille livres, & à peine laissa-t-il de quoi payer ses funérailles. Le roi d'Espagne a adopté ses cinq filles, & accordé des pensions à ses deux fils. Ses principaux ouvrages de peinture sont à Madrid & à Rome. On en verra le détail dans sa *Vie*, qu'on trouve dans le recueil de ses écrits, 2 vol. in-4°, Parme, 1780, publiés par le chevalier *d'Azara* avec des notes, & la *Vie* de *Mengs*. Le premier vol. contient, 1° des Réflexions sur le beau & sur le goût en peinture; 2° Réflexions sur *Raphaël*, *Correge*, *Titien*, &c; 3°... sur le moyen de faire fleurir les beaux-arts en Espagne. Le second renferme 1° deux lettres sur le groupe de *Niobé*; 2° Lettre sur les principaux tableaux de Madrid; 3° Lettre sur l'origine, le progrès & la décadence du dessin; 4° Mémoires sur la vie & les ouvrages de *Correge*; 5° Mémoires sur l'académie des beaux-arts de Madrid; 6° des Leçons pratiques de peinture. Ses *Œuvres* ont été traduites en partie par M. *Doray de Longrais*, Paris, 1782, in-8°. On vient d'en publier la collection en 2 vol. in-4°, 1787. *Mengs* plaçoit à la tête de tous les peintres modernes, *Raphaël* pour le dessin & l'expression, *le Correge* pour la grace & le clair-obscur, *le Titien* pour le coloris. Il forma son style de ce que ces trois artistes avoient chacun d'excellent. Il joignoit l'expression la plus sublime au coloris le plus vrai, & à cette intelligence des divers effets, qui enchante les sens à la premiere impression & la raison à l'examen. Ses tableaux ont sur-tout cette grace qui se sent & ne s'explique point. Personne n'avoit étudié les anciens avec plus de soin. Tout ce qu'il y a de technique dans l'*Histoire de l'Art* par l'abbé *Winckelman*, son ami, est de lui. Il respectoit, il admiroit les ouvrages des anciens, mais sans fanatisme, & ne dissimuloit point les fautes qu'il y découvroit.

MÊNIL, *Voyez* MESNIL.

MENINSKI, (François de Mesgnien) a publié *Thesaurus linguarum Orientalium*, Vienne en Autriche, 1680 à 1687, 5 vol. in-fol., rare.

MENJOT, (Antoine) habile médecin François, mort à Paris en 1685. On a de lui un livre intitulé: L'*Histoire & la guérison des Fievres malignes*, avec plusieurs *Dissertations*, en quatre parties, Paris, 1674, 3 vol. in-4°; & des *Opuscules*, Amsterdam, 1697, in-4°. Ce médecin étoit Protestant, mais Protestant modéré.

MENIPPE, philosophe Cynique de Phénicie, étoit esclave. Il racheta sa liberté, & devint citoyen de Thebes & usurier. Ce métier, indigne d'un philosophe, lui attira des reproches si violens, qu'il se pendit de désespoir. Il avoit composé treize livres de *Satires*, qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Il y eut un autre *Menippe* de Stratonice, qui étoit l'homme de toute l'Asie, qui parloit avec le plus de grace & d'éloquence. Il donna des leçons à *Cicéron*, comme il nous l'apprend dans son *Brutus*.

MENNON-SIMONIS, chef des Anabaptistes appelés *Mennonites*, dont les sentimens sont plus épurés que ceux des autres, étoit d'un village de Frise, & curé. Mais s'étant laissé séduire par un Anabap-

tiste nommé *Ubbo Philippi*, il se fit rebaptiser par lui. Son éloquence & son savoir le rendirent un des patriarches de la secte. Il fit un grand nombre de disciples en Westphalie, dans la Gueldre, en Hollande & dans le Brabant. Il prêcha vivement contre le Baptême des enfans, qu'il regardoit comme une invention du pape, & pour la réitération du Baptême dans les adultes. Il nioit que *Jesus-Christ* eût reçu sa chair de la vierge *Marie*. Il tiroit le corps du Messie, tantôt de la substance du Pere, tantôt de celle du Saint-Esprit. On mit sa tête à prix en 1543; mais il échappa aux recherches de ses persécuteurs, & mourut en 1565 à Oldeslo, entre Lubeck & Hambourg. Les uns le peignent comme un homme fort modéré, les autres comme un homme très-rigide. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il désapprouva les cruelles extravagances des Anabaptistes guerriers. On donna le recueil de tous ses *Ouvrages* à Amsterdam, en 1681. Après la mort de *Mennon*, le schisme se mit parmi ses sectateurs, & sur-tout parmi ceux de Flandres & de Suisse. Pour le faire cesser, les deux partis prirent des arbitres, & promirent de s'en tenir à leur jugement. Les Flamands, qui étoient les Mennonites rigides, furent condamnés; mais ils accuserent les arbitres de partialité, rompirent tout commerce avec les Mennonites mitigés, & ce fut un crime d'habiter, de manger, de parler, & d'avoir la moindre conversation ensemble, même à l'article de la mort. Les Provinces-Unies s'étant soustraites à la domination de l'Espagne, les Anabaptistes ne furent plus persécutés. *Guillaume I*, Prince d'Orange, ayant besoin d'une somme d'argent pour soutenir la guerre, la fit demander aux Mennonites, qui la lui envoyerent. Le prince ayant reçu la somme & signé une obligation, il leur demanda quelle grace ils souhaitoient qu'on leur accordât? Les Anabaptistes demanderent à être tolérés, & ils le furent en effet après que la révolution fut accomplie. A peine les ministres Protestans jouissoient de l'exercice libre de leur religion dans les Provinces-Unies, qu'ils firent tous leurs efforts pour rendre les Anabaptistes odieux, & pour les faire chasser. Toutes les difficultés qu'ils essuyerent de la part des Eglises Réformées, & des magistrats du pays, jusque vers le milieu du dernier siecle, ne les empêcherent point de continuer leurs divisions. Ils assemblerent cependant un Synode en 1632, à Dordrecht, pour travailler à se réunir, & il s'y fit une espece de traité de paix, qui fut signé de cent cinquante & un Mennonites: mais quelques années après il s'éleva de nouveaux schismatiques dans la secte de *Mennon*. Le Mennonisme a aujourdhui deux grandes branches en Hollande, sous le nom desquelles tous les Freres sont compris. L'une est celle des *Waterlanders*, l'autre celle des *Flamands*. Dans ceux-ci sont renfermés les Mennonites Frisons & les Allemands, qui sont proprement la secte des Anabaptistes anciens; plus modérés, à la vérité, que leurs prédécesseurs ne le furent en Allemagne & en Suisse.

I. MENOCHIUS, (Jacques) jurisconsulte de Pavie, étoit si habile, qu'il fut appelé le *Balde* & le *Barthole* de son siecle. Après avoir professé dans différentes universités d'Italie, il devint président du conseil de Milan, & mourut le 10 Août 1607, à 75 ans. On a de lui: I. *De recuperanda Possessione*, *De adipiscenda Possessione*, in-8°.

II. *De Præsumptionibus*, Geneve, 1670, 2 vol. in-fol. III. *De arbitrariis Judicum quæstionibus, & causis Conciliorum*, in-fol.; & d'autres ouvrages qui furent recherchés autrefois & qui peuvent l'être encore aujourd'hui pour certaines matieres.

II. MENOCHIUS, (Jean-Etienne) fils du précédent, né à Pavie en 1576, se fit Jésuite en 1593, à l'âge de 17 ans. Il se distingua par son savoir & par sa vertu jusqu'à sa mort arrivée le 4 Février 1656, à 80 ans. On a de lui: I. Des *Institutions politiques & économiques*, tirées de l'Ecriture-Sainte. II. Un savant *Traité de la République des Hebreux*. III. Un *Commentaire sur l'Ecriture-Sainte*, dont la meilleure édition est celle du Pere *Tournemine*, Jésuite, en 1719, 2 volumes in-folio. Tous ces ouvrages sont en latin, & le dernier est estimé pour la clarté & la précision qui le caractérisent. On l'a réimprimé en 1767, en 4 vol. in-4°, à Avignon, chez *Aubert*, & on a suivi l'édition de *Tournemine*.

MENOPHILE, est le nom de l'esclave à qui *Mithridate*, après sa défaite par *Pompée*, confia la garde de sa fille qu'il avoit enfermée dans une forteresse. *Manlius Priscus*, lieutenant du vainqueur, assiégea la place, & étoit sur le point de la prendre, lorsque *Ménophile*, craignant que la jeune princesse ne fût exposée à quelque outrage, la tua & se perça peu après avec la même épée.

MENOT, (Michel) Cordelier, mort en 1518, se fit un nom célebre par les pieuses farces qu'il donna en chaire. On a publié ses *Sermons*, & ils sont recherchés, pour le mélange barbare qu'il y a fait du sérieux & du comique, du burlesque & du sacré, des bouffonneries les plus plates, & des plus sublimes vérités de l'Evangile. » Les bûcherons, (dit-il dans » un endroit,) coupent de grosses » & de petites branches dans les » forêts, & en font des fagots: » ainsi nos ecclésiastiques, avec » des dispenses de Rome, entassent gros & petits bénéfices. Le » chapeau de cardinal est lardé » d'évêchés, & les évêchés lardés » d'abbayes & de prieurés, & le » tout lardé de Diables. Il faut » que tous ces biens de l'Eglise » passent les trois Cordelieres de » l'*Ave Maria*: car le *Benedicta tu*, » sont grosses abbayes de Bénédictins; *in mulieribus*, c'est Monsieur & Madame; & *fructus ventris*, » ce sont banquets & goinfreries «. Il compare dans un autre discours l'Eglise à une vigne, à cause de l'utilité de son fruit: *Vinum lætificat cor hominis*... *Voyez* les Mémoires de *Niceron*, tom. XXIV; vous y trouverez quelques échantillons des discours de *Menot*. Ils ont été imprimés en 4 parties in-8°. Le plus recherché des curieux, est le vol. intitulé: *Sermones quadragesimales, olim Turonis declamati*, 1519 ou 1525. Celui qui contient les Sermons prononcés à Paris, l'est beaucoup moins; il parut en 1530, in-8°.

MENTEL, (Jean) imprimeur de Strasbourg, auquel plusieurs auteurs ont attribué mal-à-propos l'invention de l'imprimerie. *Jacques Mentel*, entre autres, médecin de la faculté de Paris vers le milieu du siecle passé, qui se disoit un de ses descendans, publia deux *Dissertations* latines pour le prouver. Son opinion eut quelques partisans. Mais depuis qu'on s'est attaché davantage à éclaircir l'origine de cet art célebre, si on n'est pas encore parvenu à dissiper tous les nuages qui l'ont enveloppé; au moins est-on d'accord que *Mentel* n'en est pas l'auteur. C'est encore une chose

très-douteuse, pour ne rien dire de plus, que l'extraction noble de cet imprimeur, qui n'a d'autre garant que l'assertion sans preuve du même *Jacques Mentel.* Sa premiere profession n'étoit guere celle d'un gentilhomme. Il étoit originairement écrivain & enlumineur de lettres : ce qu'on appeloit en ce temps-là *Chrysographus*. Comme tel, il fut admis parmi les notaires de l'évêque de Strasbourg, & en 1447 dans la communauté des peintres de cette ville. Mais, si *Mentel* ne fut pas l'inventeur de la typographie, on ne peut lui refuser d'avoir été le premier qui se distingua dans cet art à Strasbourg, où il publia d'abord une *Bible* en 1466, en 2 vol. in-fol.; & ensuite, depuis 1473 jusqu'en 1476, une compilation énorme en 10 vol. in-fol., intitulée : *Vincentii Bellovacensis Speculum historiale, morale, physicum & doctrinale.* Il mourut en 1478, après s'être enrichi par son industrie, & jouissant d'une grande réputation. L'empereur *Fréderic IV* lui avoit accordé des armoiries en 1466. Il est vrai que *Jacques Mentel* prétend que ce prince ne fit alors que renouveler l'ancien écusson de sa famille; mais il ne le prouve pas, & cette concession présente l'idée d'un anoblissement, plutôt que celle d'une réhabilitation. Au reste, le *Diplôme Impérial* ne qualifie point *Mentel* d'inventeur de l'imprimerie. [*Voyez* FUSTH & GUTTEMBERG].

MENTÈS, roi des Taphiens, dont *Minerve* prit la ressemblance pour assurer *Pénélope* qu'*Ulisse* étoit vivant, & pour engager *Télémaque* à aller le chercher. *Homere* le distingue de *Mentor*.

MENTOR, gouverneur de *Télémaque*. C'étoit l'homme le plus sage & le plus prudent de son siecle. *Minerve* prit sa figure pour élever *Télémaque*, & elle l'accompagna ainsi lorsqu'il alla chercher son pere après le siege de Troye.

MENTZEL, (Christian) né à Furstenwal, dans le Mittel-marck, se rendit célebre par ses connoissances dans la médecine & la botanique, & voyagea long-temps pour les perfectionner. Il s'étoit procuré des relations dans les pays les plus éloignés, jusque dans les Indes. Il mourut en 1701, âgé de près de 79 ans. Il étoit de l'académie des Curieux de la nature. On a de lui, *Index nominum Plantarum*, Berlin, 1696, in-folio, réimprimé en 1715, avec des augmentations sous le titre de *Lexicon plantarum Polyglotton universale*. II. Une *Chronologie de la Chine*, Berlin, 1696, in-4°, en allemand. On conserve de lui dans la bibliotheque royale de Berlin, des manuscrits : I. Sur l'*Histoire naturelle du Brésil*, 4 vol. in-fol. II..... *Sur les fleurs & les plantes du Japon*, avec figures enluminées, 2 vol. in-folio, &c.

MENTZER, (Balthasar) théologien Luthérien, né à Allendorf dans le landgraviat de Hesse-Cassel en 1565, se fit un nom parmi ceux de sa communion par ses lumieres, & mourut en 1627, à 62 ans. Il a laissé une *Explication de la Confession d'Ausbourg*, & d'autres ouvrages de controverse.

MENZIKOFF, (Alexandre) garçon pâtissier sur la place du palais de Moskou, fut tiré de son premier état dans son enfance par un hasard heureux qui le placa dans la maison du czar *Pierre*. Ayant appris plusieurs langues, & s'étant formé aux armes & aux affaires, il commença par se rendre agréable à son maître, & finit par se rendre nécessaire. Il seconda tous ses projets, & mérita par ses services le gouvernement de l'Ingrie, le rang de prince & le titre de général

major. Il se signala en Pologne en 1708 & 1709; mais l'an 1713 il fut accusé de péculat, & condamné à une amende de 300 mille écus. Le *Czar* lui remit l'amende, & lui ayant rendu ses bonnes graces en 1719, il l'envoya commander en Ukraine, & ambassadeur en Pologne l'an 1722. Toujours occupé du soin de se maintenir, même après la mort de *Pierre le Grand*, dont la santé étoit assez mauvaise, *Menzikoff* découvrit alors à qui le *Czar* destinoit sa succession à la couronne. Le prince lui en sut mauvais gré, & le punit en le dépouillant de la principauté de Plescoff. [*Voyez* SAXE.] Mais sous la czarine *Catherine*, il fut plus en faveur que jamais, parce qu'à la mort du *Czar* en 1725, il disposa tous les partis à la laisser jouir du trône de son époux. Cette princesse ne fut pas ingrate. En désignant son beau-fils *Pierre II* pour son successeur, elle ordonna qu'il épouseroit la fille de *Menzikoff*, & que son fils épouseroit la sœur du *Czar*. Les époux furent fiancés: *Menzikoff* fut fait duc de Cozel, & grand maître-d'hôtel du *Czar*; mais ce comble d'élévation fut le moment de sa chute. Les *Dolgorouki*, favoris du *Czar*, & maîtres de l'esprit de ce prince, le firent exiler avec toute sa famille à 250 lieues de Moskou, dans une de ses terres. Il eut l'imprudence de partir de Moskou avec la splendeur & le faste d'un homme qui iroit prendre possession du gouvernement d'une grande province. Ses ennemis en profiterent pour augmenter l'indignation du *Czar*. A quelque distance de Moskou, il rencontra un détachement de soldats. L'officier qui le commandoit, le fit descendre de ses voitures, qu'il renvoya à Moskou; & le fit monter lui & toute sa famille sur des chariots couverts, pour être conduit en Sibérie, en habit de paysan. Arrivé au lieu de son exil, on lui amena des vaches & des brebis pleines, avec de la volaille, sans qu'il pût savoir à qui il étoit redevable de ce bienfait. Son occupation dans ce lieu sauvage, où il étoit réduit à une simple cabane, fut de cultiver & de faire cultiver la terre. De nouveaux chagrins aggraverent les peines de son exil. Il avoit perdu sa femme dans la route: il eut la douleur de voir périr une de ses filles, de la petite vérole; ses deux autres enfans, attaqués de la même maladie, en revinrent. Il succomba lui-même le 2 Novembre 1729, & fut enterré auprès de sa fille, dans un petit oratoire qu'il avoit fait bâtir. Ses malheurs lui avoient inspiré des sentimens de piété, que son élévation lui fit long-temps oublier. Les deux enfans qui restoient, eurent un peu plus de liberté après sa mort. L'officier leur permit d'aller à l'office à la ville le Dimanche, mais non pas ensemble: l'un y alloit un Dimanche, & l'autre le Dimanche suivant. Un jour que la fille revenoit, elle s'entendit appeler par un paysan qui avoit la tête à la lucarne d'une cabane; & elle reconnut, avec la plus grande surprise, que ce paysan étoit *Dolgorouki*, la cause du malheur de sa famille, & victime à son tour des intrigues de cour. Elle vint apprendre cette nouvelle à son frere, qui ne vit pas sans étonnement ce nouvel exemple du néant des grandeurs. Peu de temps après, *Menzikoff* & sa sœur, rappelés à Moskou par la czarine *Anne*, laisserent à *Dolgorouki*, leur cabane & se rendirent à la cour. Le fils y fut capitaine des gardes, & reçut la cinquieme partie des biens de son pere. La fille devint dame

d'honneur de l'impératrice, & fut mariée avantageusement.

MENZINI, (Benoît) poëte Italien, né à Florence en 1646, mort en 1704, à 50 ans, à Rome, où il étoit professeur au college de la Sapience, & membre de l'académie des Arcades. Il s'attacha à la reine *Christine*, qui protégea & encouragea ses talens. Il fut un de ceux qui releverent la gloire de la poësie Italienne; mais il fut beaucoup plus négligent sur l'article de sa fortune. La mort de la reine de Suede, & l'inconduite de *Menzini*, le réduisirent à l'aumône; il ne subsistoit plus que par les secours que lui procuroit *Redi* de la part des grands-ducs. On a de lui divers ouvrages, entre autres des *Satires* réimprimées à Amsterdam en 1718, in-4°. Elles sont recherchées, pour les graces du style & la finesse des pensées. Il a encore composé un *Art Poëtique*; des *Elégies*; des *Hymnes*; les *Lamentations de Jérémie*, où regne tout l'enthousiasme prophétique; *Academia Tusculana*, ouvrage mêlé de vers & de prose, qui offre plusieurs morceaux pleins de chaleur, quoique composés dans la langueur d'une hydropisie; des *Poësies* diverses. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Florence, 1731, en 2 vol. in-4°.

MEONIUS, cousin de l'empereur *Odenat*, étoit de toutes les parties de plaisir de ce prince; mais il ne sut pas conserver ses bonnes graces. *Odenat* piqué de ce que, pour lui ôter le plaisir de la chasse, il affectoit de tirer le premier sur les bêtes qui se présentoient à eux, le fit mettre en prison. *Meonius* garda un vif ressentiment de cet outrage, & fit assassiner *Odenat* & *Hérodien* son fils, en 267. Après avoir satisfait sa vengeance, il prit la pourpre impériale, & ne la porta pas long temps. Les mêmes soldats qui l'en avoient revêtu le poignarderent, aussi indignés de son incapacité que du déréglement de ses mœurs. *Voyez* ODENAT.

MERA, fille de *Prœtus* & d'*Antia*, suivoit *Diane* à la chasse. Comme elle étoit fort belle, *Jupiter* qui l'apperçut, prit la figure de la déesse pour en abuser. *Diane* en fut si courroucée, que pour empêcher que quelque autre dieu n'employât le même artifice, elle la perça d'un trait & la changea en chien.

MERAIL, *Voyez* AMARAL.

MERBÈS, (Bon de) docteur en théologie & prêtre de l'Oratoire, sortit de cette congrégation, après y avoir enseigné les belles-lettres avec succès. Il composa, à la sollicitation de *le Tellier* archevêque de Reims, une Théologie, qu'il publia à Paris en 1683, en 2 vol. in-fol. sous ce titre: *Summa Christiana.* Ses principes ne sont pas ceux des Casuistes relâchés. La latinité en est pure & élégante; mais le style en est trop enflé & sent le rhéteur. Ce théologien, également pieux & savant, mourut au college de Beauvais à Paris, le 2 Août 1684, à 68 ans.

I. MERCADO, (Michel de) connu aussi sous le nom de MERCATI & de MERCATUS, né à San-Miniato en Toscane, fut premier médecin du pape *Clément VIII* & de plusieurs autres pontifes, & intendant du Jardin des plantes du Vatican, où il forma un beau *Cabinet de Métaux & de Fossiles*. La Description en a été donnée à Rome en 1717, in-folio, avec un Appendix de 53 pag., en 1719, par *Lancisi*, sous le titre de *Metallotheca... Mercado* mourut en 1593, à 53 ans. On avoit une si haute idée de son mérite, que *Ferdinand*, grand-duc de Toscane, le mit au-

rang des familles nobles de Florence, & que le sénat Romain le décora aussi de la noblesse romaine. C'étoit l'ami de *S. Philippe de Néri* & du Cardinal *Baronius*. On a de lui d'autres ouvrages sur son art, qui le firent beaucoup estimer ; & un savant Traité *De gli Obelischi di Roma*, 1589, in-4°. Il le dédia à *Sixte-Quint*, qui l'employa avec succès dans plusieurs négociations. Il ne fut pas moins utile à *Clément VIII*, qui témoigna les plus vifs regrets de sa mort.

II. MERCADO, (Louis de) *Mercatus*, natif de Valladolid en Espagne, premier médecin des rois *Philippe II* & *Philippe III*, mort âgé de 86 ans vers 1606, a laissé divers Ouvrages, recueillis en 1654, à Francfort, en 3 vol. in-fol.

I. MERCATOR, (*Marius*) auteur ecclésiastique, ami & éleve de *S. Augustin*, Africain selon *Baluze*, & Calabrois selon le Pere *Garnier*, écrivit contre les Nestoriens & les Pélagiens, & mourut vers 451. Tous ses Ouvrages furent publiés en 1673, in-fol. par le P. *Garnier*, Jésuite, avec de longues dissertations. *Baluze* en donna une nouvelle édition, à Paris en 1684, in-8°.

II. MERCATOR, (Gerard) habile géographe, né à Rupelmonde en Flandres en 1512, oublioit de manger & de dormir pour s'appliquer à la géographie & aux mathématiques. L'empereur *Charles-Quint* en faisoit un cas particulier, & le duc *de Juliers* le fit son cosmographe. Il mourut à Duisbourg le 2 Décembre 1594, âgé de 83 ans. On a de lui : I. Une *Chronologie*, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1568, prouvée par les éclipses, & des observations astronomiques, Cologne, 1568, & Bâle, 1577, in-folio. *Onuphre Panvin* estimoit cet ouvrage un peu sec, mais clair & assez exact. II. Des Tables ou Descriptions géographiques de toute la terre, auxquelles il donna le nom d'*Atlas*, Duisbourg, 1595, in-4°. *Judocus Hondius* en a donné une édition augmentée d'un grand nombre de cartes, Amsterdam, 1666. III. *Harmonia Evangelistarum*, contre *Charles du Moulin*, Duisbourg, 1592, in-4°. IV. Un traité *De creatione ac fabrica mundi*. Cet ouvrage fut condamné, à cause de quelques propositions repréhensibles sur le péché originel. V. Une Edition des *Tables géographiques de Ptolomée*, corrigées, 1589, in-fol. *Mercator* joignoit à la sagacité de l'esprit, la dextérité de la main : il gravoit & enluminoit lui-même ses *Cartes*, & faisoit ses instrumens de mathématiques.

III. MERCATOR, (Nicolas) mathématicien, du XVIIe siecle, natif du Holstein, & membre de la société royale de Londres, se retira en Angleterre, où il demeura jusqu'à sa mort. On a de lui une *Cosmographie*, & d'autres ouvrages estimés. C'étoit un homme de mérite, qui fit quelques découvertes, & qui remarqua le défaut des premieres *Cartes marines*.

MERCATOR, (Isidore) *Voyez* ISIDORE, n° VI.

MERCATUS, *Voy.* MERCADO.

MERCHISTON, *Voyez* NEPER.

MERCI, *Voyez* MERCY.

MERCI, (l'Ordre de *LA*) *Voy.* PIERRE NOLASQUE, n° XXII.

I. MERCIER, (Jean) *Mercerus*, d'Usez en Languedoc, étudia le droit à Toulouse & à Avignon, & y fit de grands progrès. Il quitta la jurisprudence, pour s'appliquer aux belles-lettres, & aux langues grecque, latine, hébraïque, & chaldaïque. Il succéda à *Vatable*, dans la chaire d'hébreu au college

royal à Paris, en 1547. Obligé de sortir de la France pendant les guerres civiles, il se retira à Venise auprès de l'ambassadeur de cette couronne, qui le ramena dans sa patrie. Il mourut à Usez en 1562. C'étoit un petit homme, desséché par ses savantes veilles; mais dont la voix claire & forte pouvoit remplir un grand auditoire. Il possédoit une vaste littérature. Parmi les ouvrages dont il enrichit son siecle on distingue: I. Ses *Leçons sur la Genese & les Prophetes*, à Geneve, 1598, in-folio. II. Ses *Commentaires* sur *Job*, sur les *Proverbes*, sur l'*Ecclésiaste*, sur le *Cantique des Cantiques*, 1573, en 2 vol. in-fol. qui sont estimés. III. *Tabulæ in Grammaticam Chaldaicam*, Paris, 1550, in-4°. L'auteur s'étoit laissé infecter par les opinions de *Calvin*.

II. MERCIER, (Josias) fils du précédent, & non moins savant que son pere, étoit un habile critique. Il mourut le 6 Décembre 1626. Quoique employé à diverses affaires importantes, il ne négligea pas les travaux du cabinet. On a de lui: I. Une excellente édition de *Nonius-Marcellus*, 1614, in-4°. II. Des *Notes* sur *Aristenete*, sur *Tacite*, sur *Dictys de Crete*, & sur le *Livre* d'Apulée DE *Deo Socratis*. Claude *Saumaise* étoit son gendre.

III. MERCIER, (Nicolas) de Poissy, mort en 1647, régent de troisieme au college de Navarre à Paris, & sous-principal des grammairiens de ce college, s'acquit beaucoup de réputation par son habileté à élever la jeunesse, & par ses ouvrages. On a de lui: I. Le *Manuel des Grammairiens*, in-12; ouvrage confus, du moins aux yeux de la plupart des jeunes-gens. On se sert pourtant de ce livre dans divers colleges, parce qu'il y a des principes excellens pour la belle latinité II. Un *Traité de l'Epigramme*, en latin, in-8°: ouvrage très-estimé. III. Une édition des *Colloques d'Erasme*, purgée des endroits dangereux, & enrichie de notes.

MERCŒUR, (Philippe-Emmanuel *de Lorraine*, duc de) naquit en 1558 de *Nicolas de Lorraine*, & de *Jeanne de Savoie-Nemours*, sa 2e femme. Il s'endurcit dès sa premiere jeunesse aux fatigues de la guerre, & se distingua dans plusieurs occasions. Lié avec le duc *de Guise*, il fut sur le point d'être arrêté comme cet illustre factieux, aux Etats de Blois, en 1588; mais la reine *Louise de Lorraine*, sa sœur, l'en ayant averti, il échappa à ce péril. Ce fut alors qu'il embrassa ouvertement le parti de la Ligue. Il se cantonna dans son gouvernement de Bretagne, y appela les Espagnols, & leur donna le port de Blavet en 1591. Les agens de *Henri IV* l'engagerent, en 1595, à conclure une treve qui devoit durer jusqu'au mois de Mars de l'année suivante. On vint à bout ensuite de la lui faire prolonger jusques au mois de Juillet. Ses amis lui reprocherent alors, ce qu'il avoit reproché plusieurs fois au duc *de Mayenne*: que *les occasions ne lui avoient pas manqué*, mais *qu'il avoit souvent manqué aux occasions*. Cependant, comme tous les chefs de la Ligue avoient fait leur paix avec le roi, il fit la sienne en 1598. Le mariage de sa fille *Françoise*, riche héritiere, avec *César de Vendôme*, fut le prix de la réconciliation. Le duc *de Mercœur* ne songea plus qu'à trouver quelque occasion brillante de signaler son courage; elle se présenta bientôt. L'empereur *Rodolphe II* lui fit offrir, en 1601, le commandement de son armée en Hongrie contre le Turc. Le duc partit pour cette expédi-

tion;

tion; & on le vit, à la tête de 15000 hommes seulement, entreprendre de faire lever le siege qu'*Ibrahim* Bacha avoit mis devant Chanicha avec 60,000 combattans. Il voulut l'obliger à donner bataille; mais, ayant bientôt manqué de vivres, il fut contraint de se retirer. Sa retraite passa pour la plus belle que l'Europe eût vue depuis long-temps. L'année suivante il prit Albe-royale, & défit les Turcs qui venoient la secourir. Ce héros, obligé de retourner en France, fut attaqué d'une fievre pourprée à Nuremberg, où il mourut en 1602, à 44 ans. *S. François de Sales* prononça son Oraison funebre à Paris; & l'on applaudit beaucoup aux éloges qu'il donna à sa valeur, tour-à-tour prudente & téméraire. Il ne loua pas moins sa piété, sa justice, sa douceur, son humanité. Cet Eloge funebre se trouve dans le recueil des *Œuvres de S. François de Sales*, en 2 vol. in-fol.

I. MERCURE, fils de *Jupiter* & *de Maia*, appelé *Hermès* par les Grecs, étoit Dieu de l'éloquence, du commerce & des voleurs. On le regardoit comme le messager des Dieux, principalement de *Jupiter*, qui lui avoit attaché des ailes à la tête & aux talons, pour qu'il exécutât ses ordres avec plus de vîtesse. Il conduisoit les ames dans les Enfers, & avoit le pouvoir de les en tirer. Il savoit parfaitement bien la musique. Ce fut lui qui déroba les troupeaux, les armes & la lyre d'*Apollon*, & se servit de cette lyre pour endormir & tuer *Argus* qui gardoit la vache *Io*. Il métamorphosa *Battus* en pierre de touche, délivra *Mars* de la prison où *Vulcain* l'avoit enfermé, & attacha *Prométhée* sur le Mont Caucase. Il fut aimé de *Vénus*, dont il eut *Hermaphrodite*, [Voy. *aussi* AGLAURE & MUETTE.] On le représente ordinairement sous la figure d'un beau jeune homme, tenant un caducée à la main, avec des ailes à la tête & aux talons. Comme il portoit la parole alternativement aux dieux du ciel & des enfers, la langue lui étoit consacrée. On élevoit en son honneur des statues de pierres quarrées, au haut desquelles on ne voyoit qu'une tête, & on les plaçoit dans les carrefours. Regardé comme dieu des chemins, il étoit honoré par tous les voyageurs, qui jetoient une pierre sur les monceaux appelés *Acervi mercuriales*, qu'on voyoit sur les grandes routes. *Festus* fait venir le nom de *Mercure*, de *mercium cura*, parce qu'il présidoit au commerce & à tous les arts, qui le font fleurir.

II. MERCURE TRISMEGISTE, *Voyez* HERMÈS.

III. MERCURE, (Jean) célebre charlatan qui parut à Lyon en 1478. Il jouoit le philosophe, & il se croyoit plus habile que tous les anciens, Hébreux, Grecs & Latins. Ce sophiste avoit avec lui sa femme & ses enfans; il étoit vêtu de lin, & portoit à son cou une chaîne, à l'imitation d'*Apollonius de Tyanes*, dont il se disoit le disciple. Il étoit fort sérieux, & se vantoit de guérir toutes sortes de maladies. On en donna avis à *Louis XI*, qui le fit examiner à Lyon par les plus habiles médecins de son royaume. Sur le rapport qu'ils firent au roi, que la science de cet homme étoit plus qu'humaine, ce prince voulut le voir. Le charlatan satisfit à toutes ses questions, & lui fit deux présens: l'un étoit une épée très-riche, qui renfermoit cent quatre-vingt petits glaives ou couteaux: l'autre, un bouclier orné d'un miroir, qu'il disoit contenir beaucoup de vertus secretes. Cet homme

étoit si désintéressé, qu'il distribua aux pauvres tout l'argent qu'il reçut du roi. Il ne demeura que quelques mois dans Lyon, & disparut tout d'un coup, sans qu'on pût savoir ce qu'il étoit devenu. Tout cela sentoit l'imposteur, d'autant plus qu'il se vantoit d'avoir la pierre philosophale, & de transmuer les métaux.

MERCURIALIS, (Jérôme) célebre médecin, appelé par quelques-uns l'*Esculape de son temps*, naquit à Forli en 1530, & y mourut le 13 Novembre 1596, à 66 ans. Il pratiqua & professa la médecine à Padoue, à Bologne & à Pise. Il donna la santé à bien des malades, & des instructions salutaires à ceux qui se portoient bien. Les habitans de Forli mirent sa statue dans leur place publique, pour honorer la mémoire d'un homme qui avoit tant illustré & obligé sa patrie. Son mérite lui acquit non-seulement beaucoup de réputation, mais encore des richesses immenses. Il laissa à son fils 120,000 écus d'or, après avoir vécu avec éclat, & fait des libéralités considérables à ses amis & de grandes charités aux pauvres. C'étoit un homme bien fait & de bonne mine. Il étoit d'une douceur angélique & d'une piété exemplaire. Il voulut que ses ouvrages parussent de son vivant par le soin de ses disciples, afin de pouvoir corriger ses méprises & celles des imprimeurs. On en forma un recueil à Venise, 1644, in-fol. Les principaux sont: I. *De Arte Gymnastica*, à Venise, 1587, in-4°; & à Amsterdam, 1672, in-4°. Des recherches curieuses sur les jeux d'exercice des anciens, de savantes explications, & quelques bons préceptes, font le mérite de ce livre & des suivans. II. *De morbis Mulierum*, 1601, in-4°. III. *De morbis Puerorum*, Francfort, 1584, in-4°. IV. Des *Notes* sur *Hyppocrate*, & sur quelques endroits de *Pline* l'ancien. V. *Consultationes & responsa medicinalia*, Venise, 1624, in-fol., avec les notes de *Mundinus*. VI. *Medicina practica*, Venise, 1627, in-fol. *Voyez* II. CIACONIUS.

I. MERCY, (François de) général de l'armée du duc de Baviere, né à Longwy en Lorraine, se signala dans diverses occasions. Il prit Rotweil en 1643, & Fribourg en 1644. Peu de temps après il perdit la bataille donnée proche cette ville, fut blessé à celle de Nortlingue le 3 Août 1645, & mourut de ses blessures. On l'enterra dans le champ de bataille, & on grava sur sa tombe ces mots honorables:

STA, VIATOR; HEROEM CALCAS!

Arrête, Voyageur; tu foules un Héros!

Une chose singuliere de *Mercy*, c'est que, dans tout le cours de deux campagnes que le duc *d'Enguien*, le maréchal *de Gramont* & *Turenne* avoient faites contre lui, ils n'avoient jamais rien projeté dans leur conseil de guerre, que *Mercy* ne l'eût deviné & ne l'eût prévenu, comme s'ils lui eussent fait la confidence de leurs desseins. C'est un éloge que peu d'autres généraux ont mérité.

II. MERCY, (Florimond, comte de) petit-fils du précédent, né en Lorraine l'an 1666, se signala tellement par sa valeur dans les armées Impériales, qu'il devint welt-maréchal de l'empereur en 1704. L'année suivante il força les lignes de Pfaffenhoven, & fut vaincu en Alsace par le comte *du Bourg*, en 1709. Le comte *de Mercy* s'acquit beaucoup de gloire dans les guerres de l'empereur contre les Turcs. Il fut tué à la bataille de Parme le 29 Juin 1734. Le

comte *d'Argentan*, colonel Impérial, son cousin, qu'il avoit adopté, fut son héritier, à condition qu'il prendroit le nom & les armes de *Mercy*.

MERÉ, *Voyez* POLTROT.

MERÉ, (George Brossin, chevalier de) écrivain du Poitou, d'une des plus illustres familles de cette province, se distingua par son esprit & par son érudition. *Homere*, *Platon*, *Plutarque*, & les autres excellens auteurs Grecs, lui étoient aussi familiers que les François. Après avoir fait quelques campagnes sur mer, il parut à la cour avec distinction, & se fit estimer & rechercher des savans & des grands. Sur la fin de sa vie, il se retira dans une belle terre qu'il avoit en Poitou, & il y mourut dans un âge fort avancé, vers 1690, très-persuadé de toutes les vérités du Christianisme, que les lumieres de son esprit lui avoient toujours rendues respectables. Le chevalier *de Méré* étoit un homme d'un esprit précieux & galant, & un philosophe qui tâchoit d'être agréable. Ses ouvrages sont: I. *Conversations de M. de Clérembault & du Chevalier de Méré*, in-12. II. Deux *Discours*, l'un *de l'Esprit*, & l'autre *de la Conversation*, in-12. III. Les *Agrémens du discours*. IV. Des *Lettres*. V. *Traités* de *la vraie Honnêteté*, de *l'Eloquence* & de *l'Entretien*, publiés par l'abbé NADAL, avec quelques autres *Œuvres posthumes*, in-12. Voici le jugement qu'on en porte dans le IIIe tome des *Mélanges d'Histoire & de Littérature*, de *Vigneul-Marville*. » Le chevalier *de Méré* étoit un homme » à réflexions. Il avoit une grande » abondance de pensées, & pensoit bien : mais il faut avouer » aussi, qu'à force d'avoir voulu » polir son style, il l'a exténué ; » qu'il est quelquefois guindé & » peu naturel.... Ce qu'il y a de » singulier dans les ouvrages de » M. *de Méré*, c'est qu'en disant » lui-même que *le Discours ne sauroit être trop ajusté*, il détruit une » autre maxime qu'il avoit avancée, qu'*il faut sur toutes choses* » *qu'un homme qui se mêle d'écrire*, » *évite de sentir l'Auteur* ; ce qui » arrive néanmoins, lorsqu'on est » aussi mystérieux dans le langage qu'il l'étoit «. Cependant il croyoit avoir, en écrivant, le ton de la *bonne Compagnie* ; car c'est d'après lui que tant de gens qui ont le langage de la mauvaise, répetent tous les jours ce mot qu'il mit à la mode. Aujourd'hui on a à-peu-près oublié le chevalier *de Méré* & son *chien de style*, comme disoit Madame *de Sévigné*, qui avoit le bon esprit de n'y rien comprendre. Il est vrai que ce *chien de style* tenoit plutôt au jargon des *Précieuses ridicules* de *Moliere*, qu'au persifflage de quelques-unes de nos sociétés, qui vaut peut-être encore moins. *Voyez* aussi la *Bibliotheque historique du Poitou*, par M. *Dreux du Radier*, tom. IV.

MERIAN, (Marie-Sibylle) fille d'un graveur Allemand, célebre par ses *Paysages*, ses *Perspectives* & ses *Vues*, hérita des talens de son pere. Elle naquit à Francfort en 1647, & mourut à Amsterdam en 1717, à 70 ans. Le goût, l'intelligence & la vérité avec lesquels elle a su peindre à détrempe les fleurs, les papillons, les chenilles & autres insectes, lui ont fait beaucoup de réputation. Elle étoit si curieuse de cette partie de l'histoire naturelle, qu'elle entreprit plusieurs voyages pour voir les collections que des curieux en avoient faites. Elle avoit épousé *Jean Andriesz Graff*, habile peintre & architecte de Nuremberg. Les

Hollandois attirerent par leurs offres, les deux époux chez eux. Madame *Merian* ne quitta son pays que parce qu'elle n'avoit plus rien à y observer ; elle eut le courage d'affronter les dangers & les périls de la mer pour aller chercher de nouvelles connoissances en Amérique : elle s'arrêta deux ans (& non pas deux mois comme on le dit dans *Moreri*) à Surinam, & elle s'y occupa à dessiner tout ce qu'elle y put trouver de reptiles & d'insectes, de même que les plantes, les fleurs & les fruits qui leur servent d'alimens. Elle peignit tout cela sur velin, & les connoisseurs conviennent qu'on ne peut rien ajouter à ce travail. On a de cette dame : I. *Origine des Chenilles, leurs nourritures & leurs changemens*, Nuremberg, 1679-1688, 2 vol. in-4°, avec figures, en allemand ; on l'a traduit en latin sous ce titre : *Erucarum ortus*, Amsterdam, 1705. Sa fille donna un 3e volume comme l'ouvrage posthume de sa mere. Nous avons le tout en françois, sous ce titre : *Histoire des Insectes de l'Europe*, traduite par *Jean Marret*, Amsterdam, 1730, in-fol., avec 36 planches de plus, & des notes. II. *Dissertation sur la génération & les transformations des Insectes de Surinam*, en flamand, Amsterdam, 1705, in-4°. Item en latin, Amsterdam, 1705, in-fol., avec 60 magnifiques planches ; item en françois & en latin, Amsterdam, 1726, in-fol. Ces deux ouvrages ont été réunis en françois sous ce titre : *Histoire des Insectes de l'Europe & de l'Amérique*, Amsterdam, 1730, in-fol. On les a réimprimés en francois & en latin à Paris en 1768 ; & on y a ajouté le *Florilegium* d'*Emmanuel Sweerts*, traduit en françois, dont il y a des exemplaires enluminés. Les dessins de cette dame ont été déposés dans l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, & multipliés par la gravure. Son pere, *Matthieu Merian*, est connu par ses *Collections topographiques*, 31 tom. in-folio ; & par son *Florilegium*, Francfort, 1612, 2 vol. in-folio.

MERICI, *Voyez* ANGELE.

MERILLE, (Edmond) l'un des plus savans jurisconsultes du XVIIe siecle, étoit de Troyes en Champagne. Il enseigna le droit à Bourges avec une réputation extraordinaire, & mourut en 1647, à 68 ans, après s'être distingué sur le théâtre littéraire par divers écrits. On a fait une édition de ses Œuvres à Naples, en 2 vol. in-4°, 1720.

MERION, conducteur du char d'*Idoménée*, se distingua beaucoup au siege de Troye. *Homere* le compare à *Mars* pour la valeur... Il y eut un autre MERION, fils de *Jason*, célebre par ses richesses & par son avarice.

MERKLIN, (George-Abraham) médecin, né à Weissembourg en Franconie, pratiqua à Nuremberg, & mourut en 1702, à 58 ans. Il a donné : I. Un Traité *De ortu & occasu transfusionis sanguinis*, Nuremberg, 1679, in-8°, dans lequel il s'éleve contre cette pratique. II. Une nouvelle édition de *Vander-Linden*, *De Scriptis Medicis*, 1686, 2 vol. in-4°. III. *De incantamentis*, in-4°, 1715. Ces Traités offrent des choses qu'on ne trouve point ailleurs.

MERLAT, (Elie) théologien de la religion Prétendue Réformée, né à Saintes en 1634, voyagea en Suisse, à Geneve, en Hollande & en Angleterre. Il devint ensuite ministre de Saintes, où il se distingua pendant 19 ans par sa science & par sa probité. Une réponse violente qu'il fit au livre d'*Arnauld*, intitulé : *Le Renversement de la Morale*, &c., l'obligea de sortir de France

en 1680. Il se retira alors à Geneve, & de là à Lausane, où il fut pasteur & professeur, & où il mourut en 1705, à 71 ans. C'étoit un homme zélé, charitable, doux, honnête, & d'une conversation agréable. Son cœur étoit si compatissant pour les malheureux, qu'il ne régaloit jamais ses amis, sans destiner une pareille somme pour le soulagement des pauvres. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, on a de lui : I. Plusieurs *Sermons*. II. Un *Traité de l'autorité des Rois*. III. Un autre Traité *De conversione Hominis peccatoris* : ouvrages qui ont eu quelques succès dans la Réforme.

I. MERLIN, (Ambroise) écrivain Anglois du ve siecle, qu'on a regardé long-temps comme un grand magicien, & dont on rapporte des choses surprenantes. Plusieurs auteurs ont écrit qu'il avoit été engendré d'un *Incube*, & qu'il avoit transporté d'Irlande en Angleterre les grands rochers qui s'élevent en pyramide près de Salisbury. On lui attribue des *Prophéties* extravagantes, & d'autres ouvrages ridicules, sur lesquels quelques auteurs ont fait des commentaires remplis d'une crédulité puérile : *Alain de l'Isle*, entre autres, a donné dans ces fables. Le *Roman de Merlin* & ses *Prophéties* parurent à Paris en 1530, in-fol., & furent traduits en italien à Venise en 1539 & 1554, in-8°. *Voyez* II. ROSEMONDE.

II. MERLIN, (Jacques) docteur de Sorbonne, natif du diocese de Limoge, fut curé de Montmartre, puis chanoine & grand pénitencier de Paris. Un sermon séditieux contre quelques grands seigneurs soupçonnés d'être favorables aux nouvelles erreurs, ayant fait beaucoup de bruit à Paris & à la cour, *François I* le fit mettre en prison dans le château du Louvre, en 1527, & l'envoya en exil à Nantes deux ans après. Ce monarque s'étant ensuite appaisé, lui permit de revenir à Paris en 1530. Il y mourut le 26 Septembre 1541, dans un âge assez avancé, après avoir occupé la place de grand-vicaire & la cure de la Magdeleine. Ses ouailles trouverent en lui le plus tendre & le plus zélé des pasteurs. *Merlin* est le premier qui a donné une *Collection des Conciles*. Il y en a eu trois éditions. Tout ce qu'il a fait, a été de recueillir les conciles avec leurs actes. Mais ce n'étoit pas assez : il falloit les conférer pour corriger les textes défectueux, & retrancher un nombre infini de fautes qui se rencontrent dans les manuscrits. *Merlin* ne l'a pas dissimulé, puisqu'il dit dans sa Préface, que le lecteur pourra trouver de mauvaises interprétations. La forme qu'il a donnée à sa Collection est toute simple. Il avoit dessein de rapporter ce qui regarde les conciles & les papes, qu'*Isidore de Séville* a recueillis en 1 vol. Il l'exécuta dans le premier tome; mais il n'y a donné que la version latine des six premiers conciles généraux, & des six conciles provinciaux d'Ancyre, de Néocésarée, de Gangres, de Sardique, d'Antioche & de Laodicée. Il y a inséré la donation de *Constantin*, qui n'a aucune autorité. On n'y trouve point le ve concile général, tenu l'an 553 sur l'affaire des Trois Chapitres. En un mot, l'ouvrage est peu considérable, quoiqu'on ait l'obligation à l'auteur d'avoir excité, par son exemple, beaucoup d'autres à nous donner des Collections plus amples & plus exactes. On a encore de lui des éditions de *Richard de Saint-Victor*, de *Pierre de Blois*, de *Durand de Saint-Pourçain*, & d'*Origene*. Il a mis à la tête des Œuvres de ce Pere,

une *Apologie*, dans laquelle il entreprend de justifier *Origene* des erreurs qu'on lui impute ; mais cette justification ne lave pas entiérement ce grand homme.

III. MERLIN, (Charles) Jésuite du diocese d'Amiens, mort à Paris dans le college de *Louis le Grand* en 1747, enseigna avec distinction les humanités & la théologie. Il s'appliqua ensuite aux travaux du cabinet, & recueillit des éloges. On a de lui : I. Une *Réfutation de Bayle*, in-4°. II. Un *Traité historique & dogmatique sur la forme des Sacremens*. III. Plusieurs *Dissertations* insérées dans les *Mémoires* de Trévoux.

MERLIN COCCAYE, *Voyez* FOLENGO, n° II.

MERLON, (Jacques) dit HORSTIUS, curé de Cologne, mort en 1644, à 47 ans, est auteur du *Paradisus animæ Christianæ*, en vers, in-8° & in-12, figures : ouvrage plein d'onction, traduit sous le titre d'*Heures Chrétiennes*, 2 vol. in-12, par *Fontaine*, secrétaire de MM. de Port-Royal. Il étoit natif de Horst dans le pays de Gueldres : ce qui lui fit donner le nom de *Horstius*. Il procura l'édition des savans *Commentaires* d'*Estius* sur les Epîtres, & une autre très-soignée des Œuvres de *S. Bernard*. Il profitoit de tous les momens que lui laissoient ses fonctions pastorales, pour les consacrer à l'étude.

MERODACH-BALADAN, *Voy.* BALADAN.

MÉROPE, fille d'*Atlas* & de *Pléione*, & l'une des sept Pléïades, rendoit une lumiere assez obscure, selon la Fable, parce qu'elle avoit épousé *Sisiphe*, homme mortel ; au lieu que ses sœurs avoient été mariées à des Dieux.... MÉROPE est aussi le nom de l'épouse de *Cresfonte*, héros Grec, laquelle reconnut son fils dans l'instant même où elle alloit l'immoler.

MEROVÉE ou MEROUÉE, roi de France, succéda à *Clodion* l'an 448, & combattit *Attila* l'an 451, près de Meri-sur-Seine. On dit qu'il étendit les bornes de son empire, depuis les bords de la Somme, jusqu'à Treves, qu'il prit & qu'il saccagea. Il mourut en 456. Sa valeur a fait donner à nos rois de la premiere race le nom de *Mérovingiens*. On ne connoît ni sa famille, ni l'année de sa naissance. Quelques écrivains le font parent de *Clodion*. D'autres auteurs ont écrit que, sa mere se baignant au bord de la mer, il sortit un taureau marin, qui la rendit grosse de ce prince. Cette fable a pris vraisemblablement sa source dans le mot *Mer-Veich*, qui signifie Veau-de-mer. *Mérouée* eut trois enfans, mais on ne connoît que *Childeric* son successeur. Les deux autres quitterent leur pere pour suivre les drapeaux, l'un d'*Attila*, l'autre d'*Aetius* : on ne sait ce qu'ils devinrent.

Il y a eu un MÉROVÉE, fils de *Chilperic*, qui, séduit par la beauté & les intrigues de *Brunehaut*, ennemie implacable de son pere, l'épousa à Rouen l'an 576. *Chilperic* l'ayant appris, vole furieux à cette ville pour punir la téméraire passion du jeune prince. Les deux époux se réfugient dans une église, & n'en sortent qu'avec l'assurance d'avoir la vie sauve. Mais à peine eurent-ils quitté leur asile, que *Mérovée* fut ordonné prêtre malgré lui, & *Brunehaut* fut renvoyée en Austrasie, pleurer les cendres encore tiedes du roi *Sigebert*, son époux, assassiné l'année précédente.

I. MERRE, (Pierre le) avocat au parlement de Paris, & professeur royal en droit canon, mort en 1728, se rendit très-habile dans les affaires ecclésiastiques. On a de lui : Un

Mémoire intitulé : *Justification des Usages de France, sur les Mariages des Enfans de Famille, faits sans le consentement de leurs Parens*, 1686. II. *Sommaire touchant la Juridiction*, in-folio, 1705. Ces deux ouvrages sont estimables par l'érudition qu'ils renferment.

II. MERRE, (Pierre le) fils du précédent, mort à Paris sa patrie en 1763, étoit un avocat célebre, & obtint une chaire de professeur royal en droit canon, qu'il remplit avec distinction. Il ne se distingua pas moins que son pere, & c'est à eux qu'on doit le *Recueil des Actes, Titres & Mémoires* concernant les affaires du Clergé de France; augmenté d'un grand nombre de *Pieces* & d'*Observations* sur la discipline présente de l'Eglise, & mis en nouvel ordre suivant la délibération de l'assemblée générale du Clergé du 29 Août 1705, en 12 vol. in-fol., 1716 à 1750. On y joint une *Table* de 1752, réimprimée en 1764; les *Harangues* en 1740; les *Procès-verbaux* qui en sont la suite, commencent au Colloque de Poissi en 1561, jusqu'à présent. Les plus rares sont: de 1625, in-4°, imprimé jusqu'à la page 448; de 1635 & 1636, in-fol.; de 1645 & 1646, in-fol.; de 1651, in-fol.; de 1655, 1656, 1657, in-folio. Nous ne parlerons pas des *Manuscrits*. On en a imprimé un Abrégé, 1767 & années suivantes, en six vol. in-fol., qui a pour titre: *Collection des Procès-verbaux des assemblées générales du Clergé*, rédigés par ordre des matieres, & réduits a ce qu'ils ont d'essentiel. Ce recueil a été fait sous la direction de M. l'évêque de Mâcon. On a réimprimé à-peu-près au même temps le *Recueil des Actes, Titres & Mémoires du Clergé*, chez *Garigan*, à Avignon, en 14 vol., in-4°, plus commodes, mais moins exacts que l'édition in-folio.

MERSENNE, (Marin) religieux Minime, né au bourg d'Oyse dans le Maine le 8 Septembre 1588, étudia à la Fleche avec *Descartes*, & forma avec lui une liaison qui ne finit qu'avec leur vie. Les mêmes goûts fortifierent leur amitié. Le P. *Mersenne* étoit né avec un génie heureux pour les mathématiques & pour la philosophie. Il inventa la *Cycloïde*, nouvelle courbe, qui fut aussi nommée *Roulette*, parce que cette ligne est décrite par un point de la circonférence, d'un cercle qu'on fait rouler sur un plan. Les plus grands géometres se mirent à étudier sur cette courbe, & le Pere *Mersenne* eut dès-lors un rang distingué parmi eux. Ce savant religieu, également propre à la théologie & à la philosophie, enseigna ces deux sciences depuis 1615 jusqu'en 1619. Il voyagea ensuite en Allemagne, en Italie & dans les Pays-Bas. Son caractere doux, poli & engageant, lui fit par-tout d'illustres amis. Il s'étoit rendu comme le centre de tous les gens de lettres, par le commerce mutuel qu'il entretenoit entre eux, les excitant à publier leurs productions, & les aidant même à les revoir. Il mourut à Paris le 1er Septembre 1648, à 60 ans, regretté comme un génie pénétrant & comme un philosophe plein de sagacité. L'auteur d'un *Dictionnaire philosophique* trop fameux, en a parlé avec un mépris injuste, en l'appelant *le Minime & très-minime Pere Mersenne*. Les talens de cet habile mathématicien méritoient plus d'égards. C'étoit d'ailleurs un vrai philosophe, sans faire parade de philosophie. Il vécut tranquille & exempt d'ambition. Il auroit pu posséder les premiers emplois de son ordre dans sa province; mais il ne voulut jamais porter ce fardeau. Sa derniere maladie fut un abcès au

côté droit, que les médecins prirent pour une fausse pleurésie. Après l'avoir beaucoup tourmenté par les remedes, on prit le parti d'ouvrir le côté; mais il mourut dans l'opération. Il ordonna en mourant, qu'on achevât l'ouverture de son corps, afin qu'on connût l'origine de son mal, & qu'il pût être utile même après sa mort, comme il l'avoit été pendant sa vie. On a de lui plusieurs ouvrages; les plus connus sont: I. *Quæstiones celebres in Genesim*, 1623, in-folio. C'est dans ce livre qu'il parle de *Vanini*. Il faisoit mention en même-temps, depuis la colonne 669e, jusqu'à la 676e, des autres Athées de son temps. On lui fit remplacer cette liste imprudente & peut-être dangereuse, par deux cartons. Il est rare de trouver des exemplaires avec les pages supprimées. Au reste, il a fait entrer dans son Commentaire un grand nombre de choses fort étrangeres. Sa plus grande digression regarde la musique, à laquelle il s'étoit fort appliqué. *Mersenne* s'éloignant de son humeur pacifique, y attaque, en plusieurs endroits, avec beaucoup de vivacité & sans ménagement, *Robert Fludd*, gentilhomme anglois, dont il avoit lu l'*Apologie*, publiée à Leyde en 1616, in-8°. Cet auteur lui rendit bientôt ses duretés avec usure, dans deux livres qu'il publia contre lui. Plusieurs personnes prirent la plume pour sa défense. Les plus zélés furent deux de ses confreres, *François de la Noue* & *Jean Durel*; le premier, sous le masque de *Flaminius*, & l'autre sous celui d'*Eusebe de Saint-Just*. Mais personne ne le fit avec plus d'avantage que *Gassendi*, dont la défense se trouve parmi ses Œuvres. II. L'*Harmonie universelle concernant la théorie & la pratique de la Musique*, 2 vol. in-fol, dont le premier est de 1636, & le second de 1637. Il y en a une édition latine de 1648, in-fol., avec des améliorations. Ce livre est recherché, & il ne se trouve pas facilement. III. *De Sonorum natura, causis & effectibus*; ouvrage profond. IV. *Cogitata Physico-mathematica*, in-4°. V. La *Vérité des Sciences*, in-12. VI. Les *Questions inouïes*, ou *Récréations des Savans*, contenant beaucoup de choses qui concernent principalement la philosophie & les mathématiques, Paris, 1634, in-4°. VII. Une édition des *Sphériques de Menelaüs*. VIII. L'*Impiété des Déistes & des plus subtils Libertins, découverte & réfutée par raisons de Théologie & de Philosophie*: ensemble la réfutation des Dialogues de *Jordan Brun*, dans lesquels il a voulu établir l'ame universelle de l'univers; avec plusieurs difficultés de mathématiques expliquées; Paris, 1624, in-8°, 2 vol. Quoique les raisonnemens du Pere *Mersenne* ne soient pas toujours concluans, on trouvera dans ce livre plusieurs choses qui pourront intéresser les métaphysiciens. Il y a quelques *Lettres* latines de ce savant Minime parmi celles de *Martin Ruar*, célebre Socinien. Le Pere *Mersenne* savoit employer ingénieusement les pensées des autres: *La Mothe-le-Vayer* l'appeloit *le Bon Larron*... Voyez sa *Vie*, 1649, in-8°, par le P. *Hilarion de Coste*.

MERVEILLES (Les *Sept*) du *Monde*, Voyez I. DIANE... SALOMON... ARTEMISE... KOPHTUS... CHARÈS... PHIDIAS... SEMIRAMIS... I. PTOLOMÉE, *à la fin*.

MERVESIN, (Joseph) religieux de l'ordre de Cluny non-réformé, obtint le prieuré de Baret, & mourut en 1721, à Apt sa patrie, de la peste. Il avoit contracté cette maladie en se consacrant au service des pestiférés. *Marvesin* est principalement connu par son *Histoire de*

la *Poésie Françoise*, in-12, à Paris, 1706. Comme c'étoit le premier ouvrage que l'on eût donné sur cette matiere, on le rechercha dans le temps, quoiqu'il ne soit ni exact, ni correctement écrit.

MERVILLE, (Michel Guyot de) né en 1696 à Versailles, du président du grenier-à-sel de cette ville, voyagea en Italie, en Allemagne, en Hollande & en Angleterre. Il se fixa à la Haye, où il ouvrit une boutique de libraire. Il vendoit non-seulement des livres, il en composoit. Il mit au jour, en 1726, un *Journal*, qui eut quelque succès. Revenu à Paris après avoir quitté le commerce typographique, il se mit à travailler pour le théâtre; il y donna plusieurs Pieces, dont quelques-unes furent très-applaudies. Des chagrins causés par le dérangement de ses affaires, le déterminerent, au bout de quelques années, à quitter la capitale, & à chercher de la dissipation dans de nouveaux voyages. Après avoir parcouru divers pays, il se retira vers 1751 en Suisse, auprès d'un gentilhomme son ami, chez lequel il passa les dernieres années de sa vie. On varie sur la maniere dont il la termina. Les uns disent qu'il mourut d'une colique de *miséréré* sur le grand chemin de Geneve; la plus commune opinion est, que le chagrin le porta enfin à avancer le terme de ses jours en se noyant dans le lac de Geneve, en 1765, à l'âge de 69 ans. On ignora long-temps ce qu'il étoit devenu, quoique plusieurs circonstances qui accompagnerent sa disparition, eussent fait présumer le genre de sa mort; & elle ne fut enfin constatée, qu'après les perquisitions du résident de France à Geneve. La conduite que tint *Guyot* avant de consommer cet acte de désespoir, fait honneur à ses sentimens. Il mit ordre à ses affaires, fit un état de ses effets, laissa sur sa table un bilan, par lequel il se trouvoit que leur valeur suffisoit pour acquitter ses dettes, & chargea par une lettre un magistrat de ses amis, de l'exécution de ses dernieres volontés. *Merville* étoit un homme plein d'honneur & de droiture. Il étoit marié; sa tendresse pour sa femme & pour sa fille, associées à son infortune, la lui rendoient encore plus insupportable. Il tenta en vain de se réconcilier avec *Voltaire*, dont il avoit blessé la sensibilité par quelques critiques. Il eut beau faire des vers à sa louange; le célebre poëte ne se souvint que des satires. Outre les six volumes in-12 de son Journal, intitulé : *Histoire Littéraire contenant l'extrait des meilleurs Livres, un Catalogue choisi des Ouvrages nouveaux*, &c. On a de lui un *Voyage Historique*, 1729, 2 vol. in-12; & plusieurs *Comédies*, qui ont été représentées sur les théâtres François & Italien, avec applaudissement: I. Les *Mascarades amoureuses*, piece bien écrite, bien conduite, & dont les caracteres se soutiennent. II. Les *Amans assortis sans le savoir*. III. *Achille à Scyros*, tragi-comédie. IV. Les *Epoux réunis*, piece dont l'intrigue est bien filée. V. Le *Consentement forcé*, piece excellente. VI. L'*Apparence trompeuse*, comédie jouée au théâtre Italien en 1744. Le plan parut tracé avec netteté & rempli avec succès. Le dialogue est animé & plein d'agrément... On a publié en 1766, en 3 vol. in-12, à Paris, chez la veuve *Duchesne*, ses *Œuvres de Théâtre*. Toutes les pieces du 3e volume sont nouvelles. On y trouve *les Tracasseries*, ou *le Mariage supposé*, comédie en 5 actes & en vers: *le Triomphe de l'amitié & du Hasard* en 3 actes & en vers; *la Coquette punie*, aussi en 3 actes: *le Jugement*

téméraire, en un acte & en vers. La plupart de ces pieces plairoient au theâtre autant qu'à la lecture. L'intrigue y est en général bien liée, les caracteres soutenus, & la versification n'est pas mauvaise, quoiqu'un peu foible.

I. MERULA, (George) d'Alexandrie de la Paille, enseigna le Latin & le Grec à Venise & à Milan, & mourut dans cette derniere ville en 1494. On a de lui un grand nombre d'ouvrages écrits avec sécheresse, & qui manquent de justesse dans les raisonnemens & d'exactitude dans les faits. Les principaux sont: I. *Antiquitatis Vicecomitum Mediolanensium libri X*, Milan, 1625, in-fol. On trouve à la suite de cet ouvrage, *Duodecim Vicecomitum Mediolani principum Vitæ*, *auct. Paulo Jovio*; *& Philippi Mariæ Vicecomitis Vita*, *auct. Petro Candido Decembrio*. II. La *Description du Mont-Vésuve* & *Mont-Ferrat*. III. Des *Commentaires* sur *Martial*, *Stace*, *Juvenal*, *Varron*, *Columelle*. IV. Des *Epîtres*, &c. *Erasme*, *Hermolaüs-Barbarus*, & plusieurs autres savans font de lui un grand éloge. *Tristanus-Calchus*, disciple de *Merula*, fut jugé capable par son maître d'être associé à son travail pour l'*Histoire de Milan*. Mais le disciple craignant qu'on n'attribuât toute la gloire de cet ouvrage au maître, en donna une autre de son propre fonds, Milan, 1624, où il critiqua d'une maniere outrageante celle de son maître; artifice de jalousie, que les lecteurs judicieux n'eurent point de peine à démêler. *Merula* se défendoit avec vivacité contre les censeurs qui l'attaquoient, mais il ne tardoit pas à rougir de ces emportemens passagers. *Voyez* POLITIEN.

II. MERULA, (Paul) natif de Dort en Hollande, se rendit habile dans le droit, dans l'histoire, dans les langues & dans les belles lettres. Pour donner plus d'étendue à ses connoissances, il voyagea en France, en Italie, en Allemagne & en Angleterre. De retour dans sa patrie, il succéda à *Juste-Lipse* dans la chaire d'histoire de l'Université de Leyde. Il eut l'art de faire goûter ses leçons, & d'adoucir la sécheresse de l'érudition par les charmes de la littérature. Ses ouvrages sont: I. Des *Commentaires* sur les fragmens d'*Ennius*, in-4°. II. Une édition de la *Vie d'Erasme* & de celle de *Junius*, l'une & l'autre in-4°. III. Un ouvrage très-utile pour la géographie, tant ancienne que moderne: *Cosmographiæ generalis lib. III*, & *Geographiæ particularis lib. IV*; Leyde, 1605, in-4°, Amsterdam, 1636, 6 vol. in-12. Il n'a achevé que l'Espagne, la France & l'Italie; c'est une perte, dit Lenglet, qu'il n'ait pas fini. IV. *Maniere de procéder en Hollande*, &c, en flamand: l'édition la plus complete est celle de Delft, 1705, in-4°. V. *Opera posthuma*, 1684, in-4°; ils contiennent cinq traités *de Sacrificiis Romanorum*, *de Sacerdotibus*, *de Legibus*, *de Comitiis*, *de Præmiis militaribus*. Ils sont fort savans. VI. *Urbis Romæ delineatio*, Leyde, 1599. VII. *Histoire universelle*, depuis la naissance de Jesus-Christ jusqu'à l'an 1200, continuée par son fils jusqu'en 1614, &c. en flamand, Leyde, 1627, in-fol. la Continuation est pleine de traits injurieux contre l'église catholique. VIII. *Dissertatio de Maribus*. Ce savant mourut à Rostock le 18 Juillet 1607, à 49 ans. Ses travaux avoient de bonne-heure ruiné sa santé. On lui fit une Epitaphe, dans laquelle on disoit qu'il étoit: *Doctissimorum humanissimus & humanissimorum doctissimus*.

I. MERY *ou* MERRI, (S.) *Medericus*, abbé de Saint-Martin d'Autun,

sa patrie, voulant vivre en simple religieux, quitta son monastere, & vint à Paris, où il mourut l'an 700. On bâtit sur son tombeau une chapelle qui est devenue dans la suite une église collégiale & paroissiale.

II. MERY, (Jean) chirurgien célebre, né à Vatan en Berry l'an 1645, fut fait chirurgien-major des Invalides en 1683. *Louvois*, qui lui avoit donné ce poste, l'envoya l'année suivante en Portugal, pour porter du secours à la reine, qui mourut avant son arrivée. L'Espagne & le Portugal tenterent vainement de l'enlever à sa patrie. Il revint en France, & obtint une place à l'académie des sciences. *Louis XIV* lui confia la santé du duc *de Bourgogne*, encore enfant; mais il se trouva, dit *Fontenelle*, encore plus étranger à la cour, qu'il ne l'avoit été en Portugal & en Espagne. Il revint à Paris, fut fait premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu en 1700, & mourut le 3 Novembre 1722, âgé de 77 ans. *Méry* eut toute sa vie beaucoup de religion, & des mœurs telles que la religion les demande & les inspire. » Les » cieux, (dit *Fontenelle*), racon- » toient sans cesse à *Cassini* la gloire » de leur créateur; les animaux » la racontoient aussi à *Méry* «. On ne peut lui reprocher que d'avoir été trop attaché à ses opinions. La retraite dans laquelle il avoit vécu, lui laissoit ignorer certains ménagemens d'expressions nécessaires dans la dispute. On a de lui: I. Plusieurs *Dissertations*, dans les *Mémoires* de l'académie des sciences. II. Des *Observations* sur la maniere de tailler, par *Frere Jacques*, in-12. III. Des *Problêmes de Physique* sur le *Fœtus*. Cet habile homme possédoit à fond l'anatomie, & avoit l'adresse & la persévérance qu'il faut pour y faire des progrès. Pour ne pas trop se glorifier de la connoissance qu'il avoit de la structure des animaux, il faisoit réflexion sur l'ignorance où l'on est de l'action & du jeu des liqueurs. *Nous autres anatomistes*, disoit-il plaisamment, *nous sommes comme les crocheteurs de Paris, qui en connoissent toutes les rues, jusques aux plus petites & aux plus écartées, mais qui ne savent pas ce qui se passe dans les maisons.... Maître-Jean* fut un de ses éleves.

MESA, roi des Moabites, refusa de payer à *Joram*, roi d'Israël, le tribut qu'il payoit à son pere *Achab*. *Joram* leva une armée pour obliger ce prince à le payer; &, secouru de *Josaphat*, roi de Juda, & du roi d'Idumée, il poursuivit *Mesa* jusque dans sa capitale. Elle alloit être forcée, lorsque *Mesa* désespéré fit monter son fils sur les murs de la ville; & pour montrer que ni lui ni son successeur ne se soumettroient jamais à payer le tribut, il sacrifia ce fils, son successeur, en présence des trois rois, qui furent saisis d'horreur & leverent incontinent le siege.

MESANGE, (Matthieu) de Vernon, mort à Paris en 1758, âgé de 65 ans, avoit été garde de la bibliotheque de Saint-Germain-des-Prés. On a de lui: I. *Tarif de la Maçonnerie*, 1746, in-8°. II. *Traité de la Charpenterie & Bois*, 1753, 2 vol. in-8°. III. *Calculs tout faits*, in-12. Ce dernier ouvrage est plus ample, & les opérations à faire plus courtes, plus faciles que dans les *Comptes faits de Barrême*. On y trouve des tarifs sur l'escompte, le change & la vente des marchandises, le pair des aunages & des poids de l'Europe.

MESENGUY, (François-Philippe) né à Beauvais le 22 Août 1677, professa pendant plusieurs années les humanités & la rhétorique au college de cette ville. Ses

amis l'appelerent à Paris ; il obtint la place de gouverneur de la chambre commune des rhétoriciens au college de Beauvais. *Coffin*, devenu principal de ce college après le celebre *Rollin*, prit l'abbé *de Mesenguy* pour son coadjuteur, & le chargea d'enseigner le catéchisme aux pensionnaires. Ce fut pour eux qu'il écrivit son *Exposition de la Doctrine Chrétienne*. Le zele qui l'animoit contre les Constitutionnaires l'ayant fait mal regarder à la cour, il quitta le college de Beauvais en 1728. C'est alors qu'il s'appliqua dans la retraite, où il vivoit au milieu de Paris, à composer les différens ouvrages que nous avons de lui. Les principaux sont : I. *Abrégé de l'Histoire & de la Morale de l'Ancien-Testament*, un vol. in-12, Paris, 1728, livre dont *Rollin* a fait un grand éloge. II. *Abrégé de l'Histoire de l'Ancien-Testament, avec des éclaircissemens & des réflexions*, à Paris, chez *Desaint* & *Saillant*, en 10 vol. in-12. Cet ouvrage est comme le développement du précédent : il est très-utile aux personnes qui ne cherchent dans l'Ecriture que des leçons de morale & de religion. L'auteur du *Dictionnaire des Livres Jansénistes* avoue que l'auteur sait s'envelopper, & qu'il n'y a rien au-dehors de répréhensible ; mais que, si l'on pénetre son esprit & ses motifs, on ne peut douter qu'il ne fasse des *allusions malignes aux circonstances présentes*, *soit des ordres du Roi*, *soit des miracles de Pâris*. III. Une édition du *Nouveau-Testament*, en un seul vol., & en 3 vol. in-12, avec de courtes notes pour expliquer le sens littéral & & le spirituel. IV. *Exposition de la Doctrine Chrétienne*, ou *Instruction sur les principales vérités de la religion*, en 6 vol. in-12. La clarté, la netteté & la précision sont le caractere de cet ouvrage, qui a souffert quelques difficultés ; *Clément XIII* l'a condamné par un bref du 14 Juin 1761. V. *La Constitution UNIGENITUS avec des remarques*, in-12. VI. *Lettres à un Ami sur la Constitution UNIGENITUS*, in-12. VII. *Entretiens sur la religion*, in-12. L'abbé *Mesenguy* a eu beaucoup de part aux *Vies des Saints* de l'abbé *Goujet*, & il a travaillé au Missel de Paris. Ce pieux & savant écrivain mourut le 19 Février 1763, à 86 ans. Son amour pour la retraite, l'esprit de religion dont il étoit pénétré, son zele pour ses progrès, la douceur de son caractere, la candeur & la simplicité de son ame l'ont fait respecter même de ses ennemis.

MESCHINOT, (Jean) sieur *de Mortieres*, né à Nantes en Bretagne, fut maître-d'hôtel du duc *François II* & de la reine *Anne* sa fille. Il suivit cette princesse lorsqu'elle épousa *Charles VIII*, & devint son maître-d'hôtel. Il mourut en 1509. On a de lui des Poésies intitulées : Les *Lunettes des Princes*, avec plusieurs *Ballades* ; Paris, 1534, in-16. Le sujet de ce livre est *Dame Raison* qui veut faire présent aux princes d'un livre intitulé *Conscience* ; &, pour le lire, elle leur donne ses lunettes, composées de deux verres *Prudence* & *Justice*, & le tour des verres est *Force* & *Tempérance*.

MESLE, (Jean) avocat au parlement de Paris, mort le 1er Octobre 1756, à 75 ans, est auteur d'un *Traité des minorités, tutelles & curatelles*, in-4°, 1752, ouvrage estimé. Il travailla aussi au *Traité de la maniere de poursuivre les crimes en jugement*.

MESLEM, *Voy.* ABU-MESLEM.

MESLIER, (Jean) curé du village d'Etrepigni en Champagne, étoit fils d'un ouvrier en serge, du village de Mazerni. Il est mal-

heureusement célebre par un écrit impie, publié après sa mort, sous le titre de : *Testament de Jean Meslier.* C'est une déclamation grossiere contre tous les dogmes du Christianisme. Le style en est très-rebutant, tel qu'on devoit l'attendre d'un curé de campagne. On le trouve dans l'*Evangile de la Raison*, in-8°, & dans le *Recueil nécessaire*, 1765, in-8°. *Meslier*, au milieu de son incrédulité, conserva des moeurs pures, disent les Philosophes, & donna tous les ans aux pauvres de sa paroisse, ce qui lui resta de son revenu. D'autres le peignent comme un homme orgueilleux & misanthrope, qui cherchoit à troubler le repos de ses ouailles, en répandant parmi elles des systêmes dangereux. Il mourut en 1733, âgé de 55 ans.

I. MESMES, (Jean-Jacques de) seigneur de Roissy, naquit en 1490, d'une maison illustre de Guienne, qui a produit plusieurs grands hommes. Ses progrès dans l'étude de la jurisprudence furent si rapides, qu'avant l'âge de 20 ans il la professoit dans l'université de Toulouse. Les plus vieux jurisconsultes alloient entendre, avec plaisir & avec fruit, les leçons de ce jeune homme. *Catherine de Foix*, reine de Navarre, l'ayant mis à la tête de ses affaires, l'envoya en qualité d'ambassadeur à l'assemblée de Noyon, pour y revendiquer la partie de la Navarre dont les Espagnols s'étoient emparés. Cette commission le mit à portée d'être connu de *François I.* Il le fut encore plus avantageusement, par le refus généreux qu'il fit de la charge d'avocat général au parlement de Paris, dont ce prince vouloit dépouiller *Jean Ruzé* pour l'en revêtir. *Mesmes* dit à cette occasion : *A Dieu ne plaise que j'accepte jamais la place d'un homme qui sert utilement son Roi & sa Patrie! François I*, pénétré d'estime pour sa vertu & son mérite, le fit lieutenant civil du Châtelet, maître des requêtes en 1544, & enfin premier président de Normandie; mais *Henri II* le retint dans son conseil. Ce fut lui qui négocia le mariage de *Jeanne d'Albret*, fille unique du roi de Navarre, avec *Antoine de Bourbon*, duc de Vendôme. La patrie lui sut gré d'une alliance qui mit une couronne dans la maison de *Bourbon*, & qui donna à la France le roi *Henri le Grand.* Il avoit été l'ami des gens de lettres, n'étant que simple particulier; il les protégea & les servit, lorsqu'il fut en place. Il mourut le 23 Octobre 1569, à 79 ans.

II. MESMES, (Henri de) fils aîné du précédent, hérita du goût de son pere pour les belles-lettres. A l'âge de 16 ans il professa avec éclat la jurisprudence à Toulouse. Ses talens lui mériterent les places de conseiller au grand-conseil, de maître des requêtes, de conseiller d'état, de chancelier du royaume de Navarre, de garde du trésor des chartres; enfin, de chancelier de la reine *Louise*, veuve de *Henri III.* Egalement propre aux armes & aux affaires, il reprit plusieurs places fortes sur les Espagnols. Ce fut lui qui négocia avec le maréchal *de Biron* la paix, en 1570, avec les Huguenots. Cette paix passagere fut appelée *Boiteuse* & *mal-assise*, parce que *Biron* étoit boiteux, & que *Mesmes* prenoit le surnom de sa terre de Mal-assise. Ses ambassades, les affaires publiques & celles du cabinet, ne l'empêcherent pas de cultiver avec soin les belles-lettres. Il mourut en 1596, regretté des savans & des bons citoyens.

III. MESMES, (Claude de) plus connu sous le nom de *Comte d'Avaux*, ambassadeur plénipoten-

tiaire, ministre, surintendant des finances, commandeur des ordres du roi, étoit 2e fils de *Jean-Jacques de Mesmes*. Il fut d'abord conseiller au grand-conseil, maître des requêtes, ensuite conseiller d'état en 1623. Le roi, instruit de son mérite, l'envoya, en 1627, ambassadeur à Venise, puis à Rome, à Mantoue, à Florènce & à Turin; & de là en Allemagne, où il vit la plupart des princes de l'empire. A son retour, le roi fut si satisfait de ses négociations, qu'il l'envoya peu après en Danemarck, en Suede & en Pologne. Il fut plénipotentiaire au traité de Munster & d'Osnabruck, conclu en 1648. Sa réputation de probité étoit telle, que, dans les cours où il négocioit, sa parole valoit un serment. Le comte *d'Avaux*, quoique sans cesse occupé des plus grandes affaires de l'Europe, entretenoit commerce avec les gens de lettres, dont il étoit l'ami & le protecteur. Cet homme illustre mourut à Paris le 9 Novembre 1650, avec la réputation d'un magistrat integre, d'un négociateur adroit & prudent qui avoit su concilier la probité avec la politique, d'un homme généreux, le pere des pauvres & le consolateur des malheureux.

IV. MESMES, (Jean-Antoine de) comte d'Avaux & marquis de Givry, neveu du précédent, eut les mêmes talens & les mêmes emplois que son oncle. Il fut conseiller au parlement, puis maître des requêtes, conseiller d'état, ambassadeur extraordinaire à Venise, plénipotentiaire à la paix de Nimegue, qu'il conclut heureusement; puis ambassadeur en Hollande, en Angleterre & en Suede. Il mourut à Paris le 11 Février 1709, à 69 ans. Les honnêtes gens & les citoyens l'honorerent de leurs regrets. Ses vertus religieuses, son zele pour le bien public, sa générosité envers les gens de lettres; & sa bienfaisance, le firent autant aimer que ses talens le rendirent respectable. On a recueilli ses *Lettres* & ses *Négociations*, 1752, 6 vol. in-12.

MESMIN, (Saint) *Maximinus*, *IIe* abbé de Mici près d'Orléans, en 510, mourut le 15 Décembre 520, après avoir donné des exemples de toutes les vertus.

MESNAGER, (Nicolas) naquit à Rouen en 1658, d'une famille commerçante. L'étendue de son négoce en pouvoit faire un des plus riches marchands de l'Europe; mais préférant le bien public à ses intérêts particuliers, il fit servir ses talens aux négociations. *Louis XIV*, instruit de sa capacité, l'envoya deux fois en Espagne, pour y régler les droits du commerce des Indes; & quelques années après en Hollande, pour conférer avec *Heinsius*, pensionnaire des états. Il s'acquitta de ces commissions d'une maniere si satisfaisante, que le roi le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel, & érigea sa terre de Saint-Jean en comté. La reine d'Angleterre, disposée à la paix par l'abbé *Gauthier*, [*Voyez* ce mot, n° IV.] demanda une personne chargée de pleins-pouvoirs pour en arrêter les préliminaires. *Mesnager*, chargé de cette importante négociation, passa *incognitò* à Londres, & signa, le 8 Octobre 1711, les huit articles qui servirent de base à la paix générale. Ce succès presque inespéré augmenta tellement la confiance du roi, qu'il nomma cet habile homme son plénipotentiaire, avec le maréchal *d'Uxelles* & l'abbé *de Polignac*, pour achever ce grand ouvrage, qui fut heureusement terminé au congrès d'Utrecht en 1713. *Mesnager*, ne jouit pas long-temps de la gloire de ses travaux: il mou-

rut d'une apoplexie à Paris le 15 Juin 1714. On prétend qu'il avoit épousé une fille naturelle du grand Dauphin, fils de *Louis XIV*, de laquelle il n'eut point d'enfans. Quelques-uns soutiennent au contraire qu'il vécut toute sa vie dans le célibat.

MESNARDIERE, (Hippolyte-Jules Pilet de la) poëte François, né à Loudun en 1610, reçu à l'académie Françoise en 1655, mourut à Paris en 1663. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine, qu'il quitta pour se livrer tout entier aux belles-lettres. Le cardinal *de Richelieu* le protégea. Il plut à ce ministre par une bassesse. *Marc Duncan*, médecin Ecossois, ayant prouvé que la possession des religieuses de Loudun, n'étoit que l'effet d'un cerveau dérangé par la mélancolie, *la Mesnardiere* le réfuta. Son écrit intitulé: *Traité de la Mélancolie*, 1635, in-8°, fut goûté du cardinal, qui le fit son médecin, & qui lui procura la charge de maître-d'hôtel du roi. *La Mesnardiere* plut à la cour. C'étoit un bavard éloquent, plus occupé de se faire admirer que d'instruire, cherchant les belles paroles, & presque jamais les pensées solides. On a de lui: I. Une *Poëtique*, qui n'est point achevée, & qui ne comprend presque que le Traité de la Tragédie & celui de l'Elégie, in-4°, 1650. Elle devoit avoir encore 2 vol.: mais la mort du cardinal, par l'ordre duquel il l'avoit entreprise, l'empêcha d'y mettre la derniere main. Il y donne des préceptes & des exemples. Les préceptes sont tirés des anciens, & il les expose non avec une précision didactique, mais avec un faste oratoire, qui est d'assez mauvais goût. Quant aux exemples, il les tire quelquefois de ses propres ouvrages; mais il étoit plus fait pour être un modéle de vanité, qu'un modele en poésie. II. Deux mauvaises Tragédies, *Alinde* & *la Pucelle d'Orléans*. III. Une Traduction assez fidelle, mais trop servile, des 3 premiers livres de *Lettres de Pline*. IV. Une *Version* ou plutôt une paraphrase du *Panégyrique de Trajan*. V. Un recueil de *Poésies*, in-folio. Ce sont des riens écrits d'un style emphatique. VI. *Relations de Guerre*, in-8°.

MESNIER, (N...) prêtre, mort en 1761, est l'auteur du *Problême* historique: *Qui des* JESUITES, *de* LUTHER *ou de* CALVIN, *a fait plus de mal à l'Eglise?* & de l'Addition à cet ouvrage, où l'on réfute le Bref de l'Inquisition contre ce livre; in-12, 2 volumes 1760. Il y a des recherches dans ce recueil, mais trop d'emportement.

I. MESNIL, (Jean-Baptiste du) né à Paris, d'une famille noble, originaire du pays Chartrain, devint avocat du roi au parlement de Paris, à 38 ans. C'étoit un homme toujours occupé de l'étude & de ses fonctions, l'oracle du palais, le plus ferme appui de la justice. Il ne se faisoit rien au conseil du roi, qui ne passât par sa plume avant que d'être publié. Il refusa la place de premier président de Rouen. Les troubles du royaume, & quelques mécontentemens qu'il reçut de la cour, affligerent vivement ce bon citoyen. Il en mourut de douleur le 2 Juillet 1569, à 52 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages qui furent applaudis. On trouve quelques-uns de ses écrits dans les *Opuscules* de *Loisel*.

II. MESNIL, (Jean-Baptiste du) dit *Rosimond*, comédien de la troupe du Marais, mourut en 1686. Il fut enterré sans luminaire dans le cimetiere de Saint-Sulpice, à l'en-

droit où l'on met les enfans morts sans baptême. Il avoit cependant fait une *Vie des Saints*, Rouen, 1680, in-4°; mais sa profession lui fit refuser la sépulture ordinaire. On a de lui des Comédies très-médiocres : le *Duel Fantasque*, l'*Avocat Savetier*, l'*Avocat sans étude*, le *Volontaire*, les *Trompeurs trompés*, la *Dupe amoureuse*, pieces en un acte & en vers ; le *Quiproquo*, en 3 actes ; & le *Nouveau Festin de Pierre*, en cinq. Il avoit traduit de l'Anglois de *Burnet*, la *Vie de Matthieu Hale*, grand justicier d'Angleterre, Amsterdam, 1688, in-12.

MESSALA, *Voyez* III. VALERIUS.

MESSALIENS, *Voyez* I. SABAS.

I. MESSALINE, (Valerie) fille de *Messala Barbatus*, & femme de l'empereur *Claude*, poussa l'impudicité jusqu'à la prostitution la plus infame. Elle eut pour amans toute la maison de son époux. Officiers, soldats, esclaves, comédiens, tout lui étoit bon. A peine y avoit-il un jeune homme dans Rome qui ne pût se flatter d'avoir eu part à ses faveurs. Un de ses plaisirs ordinaires étoit d'obliger des femmes à se prostituer en présence de leurs maris ; & celles qu'un reste de pudeur retenoit, couroient presque toujours risque de perdre la vie. Ce monstre de dissolution quittoit souvent le lit de l'empereur, lorsqu'elle le voyoit endormi, pour aller s'abandonner aux plaisirs les plus effrénés dans les lieux publics. Elle porta ses regards sur son beau-pere, *Appius Silanus*, & elle le fit mourir parce qu'il refusa de consentir a sa passion. Après avoir sacrifié à sa fureur plusieurs de ses amans, que leurs excès avec elle avoient mis hors d'état de répondre à ses desirs immodérés, elle devint éperduement amoureuse de *Silius*, jeune homme d'une grande beauté, & elle l'épousa solennellement, comme si *Claude* l'eût répudiée. L'empereur, informé de ses désordres, la fit mourir avec son nouvel époux, l'an 46 de Jesus-Christ. C'est d'elle qu'un fameux satirique a dit :

Et lassata viris, necdùm satiata, recessit.

Et toujours plus insatiable,
Quand le nombre même l'accable ;
Elle ne peut assouvir ses désirs.

LA GRANGE-CH.

II. MESSALINE, (Statilie) 3e femme de *Néron*, d'une famille consulaire, fut mariée d'abord au consul *Atticus Vestinus*, que l'empereur fit assassiner. Ce prince avoit déjà eu les faveurs de *Statilie*, qui n'eut point horreur de recevoir sa main encore dégouttante du sang de son mari. Née avec un tempérament porté à l'amour, ses galanteries avoient éclaté dans Rome, & ne l'avoient point empêchée de trouver quatre époux, avant que de parvenir au trône impérial. Après la mort de *Néron*, elle passa ses jours dans l'étude de l'éloquence & des belles-lettres, & se fit une réputation distinguée en ce genre. *Othon* étoit sur le point de l'épouser, lorsqu'il se donna la mort. Il écrivit, dans ses derniers momens, un adieu très-touchant à *Messaline*, & se poignarda ensuite. *Statilie* avoit autant d'esprit que d'ambition.

MESSEN JORDI, poëte Espagnol, né à Valence d'une bonne famille, vivoit vers le milieu du XIIIe siecle. Ses *Poésies* se répandirent dans la Catalogne & la Gascogne ; *Pétrarque*, dans le siecle suivant, en eut connoissance, & il en profita.

I. MESSENIUS,

I. MESSENIUS, (Jean) savant Suédois de la fin du XVIe siecle, mort en 1636, est célebre par sa science & par ses malheurs. Il se distingua dans plusieurs genres de littérature, mérita la confiance du roi *Gustave-Adolphe*, & fut fait professeur de droit & de politique à Upsal. L'éclat avec lequel il en remplit les fonctions, lui attira l'envie & même la haine de ses confreres. Le plus redoutable adversaire de *Messenius* fut *Jean Rudbeck*, théologien savant, mais rempli de fiel. Le roi de Suede termina leur dispute d'une maniere honorable pour tous les deux. Il donna à *Rudbeck* une place d'aumônier, & à *Messenius* celle de conseiller au sénat nouvellement érigé à Stockholm. Mais l'envie, qui poursuivoit par-tout ce dernier le fit accuser dans les formes, en 1615, d'être partisan secret du roi *Sigismond*. Il fut condamné à une prison perpétuelle, où il s'occupa à élever un monument à la gloire de cette patrie qui le flétrissoit. Son ouvrage porte pour titre : *Scandia illustrata* ; il fut imprimé à Stockholm, 1700 à 1714, en 14 vol. in-folio, par les soins de *Peringskiold*.

II. MESSENIUS, (Arnold) historiographe de Suede, fils du précédent, fut décapité en 1648, avec son fils âgé d'environ 17 ans, pour avoir fait des *Satires* violentes contre la maison royale de Suede, & contre les ministres. On a de lui le *Théâtre de la Noblesse de Suede*, en latin, 1616, in-fol.; & quelques autres ouvrages qui marquent du talent.

MESSIA, *Voyez* MEXIA.

MESSIE, (Le) *Voyez* JESUS-CHRIST.

MESSIES, (Faux) *Voyez* II. ANDRÉ... II. DOSITHÉE... DAVID, n° II. & VIII... I. HÉRODE... & MESTENSKI.

MESSIER, (Robert) religieux Franciscain, ministre de la province de France, prêcha avec distinction vers la fin du XVe siecle. Ses *Sermons*, publiés à Paris en 1524, chez *Chevalon*, sont le pendant de ceux de *Menot* dans les cabinets des curieux. Applications singulieres de l'Ecriture, explications forcées des Peres, historiettes ridicules, mélange barbare de latin & de françois, raisonnemens indignes de la majesté de la chaire, jeux de mots puériles; tels sont les défauts qui les distinguent.

MESSILHAC, *Voyez* II. CHAT.

MESSIS, (Quintin) *Messius*, dit *le Maréchal d'Anvers*, peintre, mort à Anvers en 1529, exerça pendant 20 ans la profession de maréchal. Ce fut l'amour qui lui fit quitter ce métier pour s'appliquer à la peinture. Passionnément épris de la fille d'un peintre, il la demanda en mariage; mais le pere déclara qu'il ne donneroit sa fille qu'à une personne exerçant son art. Dès ce moment *Messis* s'appliqua à dessiner. Le premier tableau qu'il fit, fut le portrait de sa maitresse, qu'il obtint par sa constance & ses talens. Ce peintre ne faisoit ordinairement que des demi-figures & des portraits : son coloris est vigoureux, sa maniere très-finie; mais son pinceau est un peu dur. On connoît ce vers qui, dit-on, se lit sur son Epitaphe;

Connubialis Amor de Mulcibre fecit Apellem.

Tous les Dictionnaires nomment ce peintre *Mathys* ou *Mathisis*. Nous lui donnons celui de MESSIS, *Messius*, d'après un lettre écrite d'Anvers, & collée au dos de son portrait, qui est dans la galerie des peintres de Florence.

MESTENSKI, (Jacques) gouverneur de Brezin en Pologne, conçut, l'an 1548, l'idée absurde de se faire passer pour J. C. Il avoit avec lui XII prétendus *Apôtres*; il couroit de village en village, prêchant & amusant le peuple par des tours de subtilité qu'il appeloit des miracles. Mais les fourberies de cet enthousiaste ayant été reconnues, des paysans le chasserent & le maltraiterent, lui & sa troupe, de façon qu'ils n'oserent plus se montrer.

I. MESTREZAT, (Jean) fameux théologien Protestant, exerça le ministere avec réputation. Il étoit né à Paris vers 1592, & il mourut en 1655, après avoir été employé par ceux de son parti dans les affaires les plus importantes. On a de lui des *Sermons* in-8°, & d'autres ouvrages. On le peint comme un homme habile & un génie ferme. Il parla avec tant de chaleur au cardinal *de Richelieu* en faveur de son parti, que ce cardinal dit : *Voilà le plus hardi ministre de France!* Les Protestans voyoient en lui un ministre capable de faire tête aux meilleurs controversistes Catholiques.

II. MESTREZAT, (Philippe) neveu du précedent, fut aussi ministre, & enseigna la théologie à Geneve d'une maniere distinguée. On a de lui un *Traité* contre *Socin*, & d'autres ouvrages de controverse, que peu de gens connoissent & que personne ne lit. Aucuns théologiens, peut-être, n'ont eu plus de renom dans leur parti. On le regardoit comme un génie original & un orateur éloquent.

METAPHRASTE, *V.* SIMÉON, n° VI.

METASTASE, (l'Abbé Pierre-Bonaventure) dont le vrai nom étoit *Trapassi*, naquit à Assise le 3 Janvier 1698. La lecture du *Tasse* développa son talent pour la poésie italienne. Il versifioit dès l'âge de dix ans. » Cette espece de phé» nomene frappa tellement mon » maître, le célebre *Gravina*, qu'il » me regarda dès-lors, (dit *Métas*» *tase*,) comme une plante digne » d'être cultivée par ses mains «. Il n'avoit que quatorze ans, lorsqu'il composa sa tragédie intitulée *Il Giustino*, qui se ressent trop d'une scrupuleuse imitation du théâtre des Grecs. Le jeune poëte eut le malheur de perdre son guide en 1717. *Gravina* mourut, & l'institua son héritier, » comme un jeune » homme de la plus grande espé» rance «. *Métastase* se trouvant par cette succession, à l'âge de 19 ans, au-dessus des besoins qui tourmentent tant de gens à talens, se livra tout entier à son goût pour la poésie. La *Didonne abandonnata*, représentée à Naples en 1724, avec la musique de *Sarro*, ouvrit sa carriere lyrico-dramatique. Ses succès le rendirent bientôt si célebre, qu'en 1729 l'empereur *Charles VI* l'appela à Vienne, le nomma son poëte impérial, & lui accorda une pension de quatre mille florins. Depuis cette époque, on ne donna point de fêtes à la cour qu'il ne les embellît de quelqu'un de ses ouvrages; &, malgré leur extrême magnificence, on ne se souvient aujourd'hui de toutes ces fêtes que par ses vers. Les cours de Vienne & de Madrid s'empresserent à l'envi de le combler de présens. Tabatiere garnie de diamans, portefeuille avec les mêmes ornemens, chandelier d'or à écran: voilà ce qu'il reçut de la main généreuse de *Marie-Thérese*. Le roi d'Espagne *Ferdinand VI*, admirateur passionné de *Farinelli*, qui lui fit connoître tout le mérite de *Métastase*, envoya à ce poëte une cassette montée en or, garnie de tout ce qu'il faut

pour écrire. Ce qui augmenta le bonheur de ce favori des rois & des muses, c'est qu'il conserva jusqu'à l'âge le plus avancé l'usage de tous ses sens. Il dut sa santé constante à sa gaieté & à sa tempérance. Il observoit toujours la même heure pour ses repas, pour son lever, pour son coucher. La précision & l'ordre étoient poussés jusqu'au scrupule dans ses moindres actions. Il avoit coutume de dire en riant, » qu'il ne » craignoit l'ENFER, que parce » que c'étoit un lieu *ubi nullus » ordo, sed sempiternus horror inha- » bitat* «. Il avoit même ses heures réglées pour faire des vers, & il les observoit si ponctuellement, qu'il n'attendoit pas le moment de l'enthousiasme poétique. Il apportoit à l'exercice des devoirs du Chrétien, la même exactitude qu'aux travaux du littérateur. Vrai philosophe dans sa conduite, il se borna à la gloire littéraire, & dédaigna les distinctions civiles. *Charles VI* lui ayant offert les titres de *Comte* ou de *Baron*, titres qui n'augmentent pas le talent & qui ajoutent au ridicule, il lui demanda instamment la grace de rester toujours *Métastase*. L'impératrice *Marie-Thérese* voulut le décorer, depuis, de la petite croix de Saint-Etienne; mais il s'excusa sur son âge, qui ne lui permettoit pas d'assister aux fêtes de l'ordre. Une fievre dont il fut attaqué le 2 Avril 1782, l'enleva aux lettres le 12 du même mois, à l'age de 84 ans. Il reçut avec piété les sacremens de l'église. *Pie VI*, qui se trouvoit alors à Vienne, lui envoya sa bénédiction apostolique *in articulo mortis*. Sa succession fut d'environ 150,000 florins. Nous avons de lui un grand nombre de *Tragédies-Opéra*, & divers petits *Drames*, qui ont été mis en musique. Il y en a différentes éditions in-4°, in-8°, & in-12; & M. *Richelet* en a publié une traduction en françois, en 12 vol. in-12, petit format. La plupart sont des titres à l'immortalité. Ce poëte est naturel, simple, aisé dans le dialogue; son style, toujours pur & élégant, est quelquefois touchant & sublime. Le fonds de ses pieces est noble, intéressant, théâtral. Connoissant parfaitement les finesses & les ressources de son art, il a soumis l'Opéra à des regles. Il l'a dépouillé des machines & du merveilleux qui étonnoit les yeux, sans rien dire au cœur. Ses tableaux sont puisés dans la nature. Les situations intéressantes de ses personnages attachent, & souvent arrachent des larmes. Ce sont des actions célebres, des caracteres grands & soutenus, des intrigues sagement conduites, heureusement dénouées. » Il y a des scenes, (dit » *Voltaire*,) dignes de *Corneille* » quand il n'est pas déclamateur, » & de *Racine* quand il n'est pas » foible «. Ses Opéra ressemblent beaucoup pour le pathétique à nos belles Tragédies. Aussi, indépendamment des charmes de la musique, on les lit avec plaisir; au lieu que les paroles de la plupart de nos Tragédies lyriques, sont peu supportables à la lecture. On ne doit pas cependant chercher dans les pieces de *Métastase* cette régularité si exacte, ni cette simplicité si féconde, qui fait le mérite de quelques-uns de nos poëtes tragiques. Mais s'il a violé quelquefois l'unité des lieux & des temps, il a toujours conservé l'unité d'intérêt. Avec tous ces avantages, quelques critiques lui refusent la premiere partie du poëte, l'invention. Ils ne le regardent que comme un heureux imitateur des tragiques François, qui lui ont fourni une partie de ses richesses.

Ils le placent donc à la tête des plus beaux esprits de l'Italie ; mais ils lui refusent le titre de génie. Il avoit beaucoup de goût pour les anciens ; & ce goût croissant avec la solidité de son esprit, dura jusqu'à sa mort. Il en recommençoit la lecture par ordre chronologique, à mesure qu'il les avoit lus. Son heureuse mémoire se conserva dans sa vieillesse. Il récitoit presque tout *Horace* par cœur ; c'étoit son auteur favori. *Métastase* étoit, comme nous l'avons dit, l'éleve du célebre *Gravina*. Il sut joindre à la justesse d'esprit & à l'érudition de son maître, une douceur de caractere que celui-ci n'avoit pas. Les critiques respecterent, en général, ses talens & sa gloire ; & plus heureux que tant d'autres gens de lettres, dont la vie n'est qu'une longue tempête, il coula ses jours dans un calme presque continuel. Voici, si l'on en croit une anecdote récente, ce qui donna lieu au changement de nom du célebre dramatiste Italien. » Le barbier de *Gravina*, » grand parleur, comme tous les » gens de son état, lui contoit » un jour, que dans la place de » la Vallicella où il avoit sa bou- » tique, il entendoit presque tous » les soirs un enfant qui chantoit » des vers im-promptu de sa com- » position, & que ces vers étoient » si harmonieux & si bien com- » posés, que tous les passans s'ar- » rêtoient pour les entendre. Sur » cet avis, *Gravina* grossit l'audi- » toire du jeune poëte ; & les » vers lui parurent si supérieurs à » l'idée que le barbier avoit voulu » lui en donner, & à la portée » d'un enfant de 10 à 11 ans, » qu'il résolut sur le champ de se » charger de la culture d'une plante » qui promettoit tant. Il mit d'a- » bord aux études le jeune *Tra-* » *passi*, (c'étoit le nom de l'en- » fant.) Mais, craignant bientôt » que les études ordinaires n'étouf- » fassent des talens si peu com- » muns, il le logea chez lui, chan- » gea son nom en celui de *Métasta-* » *sio*, qui porte en grec la même » signification ; enfin, par une édu- » cation & des leçons proportion- » nées à la vivacité de son esprit, » il le mit sur la voie de la répu- » tation dont il jouit aujourd'hui, » & que *Gravina* lui avoit pro- » mise «. *Vies des Hommes illustres d'Italie*, To. I. p. 187.

METEL, *Voyez* BOISROBERT & OUVILLE.

METEL, (Hugues) pieux & savant abbé de Saint-Léon de Toul, ordre de Prémontré, se distingua dans le XIIIe siecle par ses connoissances dans les matieres ecclésiastiques. Dom *Hugo*, Prémontré & abbé d'Estival, a fait connoître ce pieux écrivain, par l'édition de ses *Lettres*, in-folio. On y trouve des choses utiles aux théologiens, & curieuses par rapport à l'Histoire des XIe & XIIe siecles.

METELLI, (Augustin) peintre, né à Bologne en 1609, excelloit à peindre à fresque l'architecture & les ornemens. Il travailloit ordinairement de concert avec *Ange Michel Colonna*, autre peintre habile en ce genre. Il mourut à Madrid en 1660, avec un nom célebre.

METELLUS, *Voyez* II. LABEO.

I. METELLUS, (*Lucius*) de l'illustre famille Romaine des Céciliens, de laquelle sortirent un grand nombre de très-illustres personnages dont dix-neuf parvinrent aux grandes charges de la République. Il fut fait grand pontife. Dans l'incendie du temple de Vesta, il se jeta dans les flammes pour en tirer le Palladium apporté de Troye par *Enée*. Ce fut le même qui dans

la premiere guerre Punique vainquit les Carthaginois, & fit conduire dans son triomphe treize généraux ennemis & cent vingt éléphans.

II. METELLUS, (*Caïus*) surnommé *le Macédonique*, parce qu'étant préteur il vainquit deux fois *Andricus* qui se disoit fils de *Persée* dernier roi de Macédoine, le fit prisonnier, l'envoya à Rome, & remit la Macédoine sous la puissance des Romains. Un de ses lieutenans lui demandant un jour ce qu'il prétendoit faire dans une circonstance difficile : *Si je croyois*, répondit-il, *que ma chemise sût mon secret, je l'ôterois sur le champ pour la jeter au feu.*

III. METELLUS CELER, (*Quintus Cæcilius*) consul Romain l'an 60 avant Jesus-Christ, fut préteur l'année du consulat de *Ciceron*. Il rendit des services importans à la république, en s'opposant aux troupes de *Catilina*, qui vouloient entrer dans la Gaule Cisalpine ; & obtint, après sa préture, le gouvernement de cette province. Il épousa la sœur de *Clodius*, qui le déshonora par ses impudicités, & l'empoisonna. C'est elle qui, sous le nom de *Lesbia*, est si décriée par *Catulle*. *Metellus* mourut l'an 57 avant Jesus-Christ, & fut pleuré par *Ciceron*, qui perdit en lui un ami zélé, un consolateur & un conseil.

IV. METELLUS, (*Lucius Cæcilius*) dont l'un des aïeux dompta le terrible *Jugurtha*, étoit tribun du peuple. Lorsque *Jules César* se rendit maître de Rome, il eut plus de courage que tous les autres magistrats, qui se soumirent comme s'ils avoient été accoutumés depuis long-temps au joug de la servitude. Le seul *Metellus* osa s'opposer au destructeur de la liberté Romaine. Ce conquérant vouloit se saisir du trésor que l'on gardoit dans le Temple de *Saturne* ; *Metellus* lui en refusa les clefs. *César* ordonna alors qu'on rompît les portes ; & comme le tribun renouveloit son opposition, le tyran menaça de le tuer, en disant : *Jeune homme, tu n'ignores pas qu'il me seroit plus facile de le faire, que de le dire... Metellus* ne résista plus, & se retira. *César* a entiérement déguisé ce fait dans son *Histoire des Guerres civiles*, qui est plutôt l'apologie de sa conduite, qu'un récit fidelle de la vérité.

METEREN, (Emmanuel Van) naquit à Anvers le 9 Juillet 1535. Attaché aux nouvelles erreurs, il fut obligé de quitter son pays. Il se réfugia en Angleterre, où il mourut en 1612. Il est connu par une *Histoire des Pays-Bas*, depuis 1500 jusqu'en 1612, imprimée d'abord en latin, 1598, in-fol., puis traduite en flamand, augmentée par l'auteur même, & imprimée plusieurs fois depuis en Hollande. Elle a été aussi traduite en allemand & en françois, quoiqu'elle soit pleine de calomnies contre l'église Catholique & contre les souverains légitimes des Pays-Bas. *Everard Van Reyd*, quoique zélé Protestant, ne put s'empêcher de reprocher à *Meteren* sa crédulité, ses flatteries & ses dissimulations. *Voyez* la préface de l'ouvrage de *Van Reyd*, *Belli civilis in Belgiò gesti Historia*, 1610, in-fol.

I. METEZEAU, (Clément) architecte du roi, natif de Dreux, florissoit sous le regne de *Louis XIII*. Cet artiste d'un génie hardi, capable des plus grandes entreprises, s'est immortalisé par la fameuse digue de la Rochelle ; ouvrage, en quelque sorte, téméraire, contre lequel les plus célebres Ingénieurs avoient échoué, & qu'il exécuta l'an 1628 avec

le plus grand succès. Il fut secondé dans son projet par *Jean Tiriot*, maître maçon de Paris, appelé depuis *le Capitaine Tiriot*. Cette digue avoit 747 toises de longueur. On grava dans le temps le portrait de *Météȥeau*, avec ces vers au bas :

Dicitur Arthimedes terram potuisse movere ;
Æquora qui potuit sistere, non minor est.

Voici une imitation de ce distique :

On vante le pouvoir de ce Syracusain,
Qui du Globe, à son gré, vouloit mouvoir la masse :
Quel laurier donc offrir au François dont l'audace
A *Téthis* mugissante osa mettre le frein !

II. METEZEAU, (Paul) frere du précédent, né à Paris, s'engagea dans l'état ecclésiastique, & fut avec *Bérulle* l'un des premiers fondateurs de la congrégation de l'Oratoire. Il avoit beaucoup de talent pour la prédication, & il exerça ce ministere dans plusieurs villes du royaume avec un succès peu commun. Il mourut à Calais dans le cours d'un Carême, en 1632, à 50 ans, après avoir opéré des conversions éclatantes. On a de lui : I. Un Corps de Théologie propre aux prédicateurs, intitulé : *Theologia Sacra, juxta formam Evangelicæ prædicationis distributa*, &c. 1625, in-fol. II. Un autre ouvrage qui a pour titre : *De sancto Sacerdotio, ejus dignitate & functionibus sacris*, &c. in-8°.

METHOCHITE ou MÉTOCHITE, (Théodore) logothete de Constantinople, eut des emplois considérables sous l'empereur *Andronic l'Ancien*, & mourut en 1332, honoré du titre de *Bibliotheque vivante*, titre que sa mémoire étendue lui avoit mérité. On a de lui : I. *Histoire Romaine*, depuis *César* jusqu'à *Constantin*, in-4° ; ouvrage assez foible. L'auteur négligeant le style des anciens, s'en est fait un qui est moins simple, moins clair & moins noble. II. *Histoire Sacrée*, qui ne vaut pas mieux, & qui a été cependant traduite par *Hervé* ; Paris, 1555, in-8°. III. *Histoire de Constantinople*, assez détaillée, mais qui n'est pas toujours exacte.

MÉTHODISTES, *Voyez* THEMISON.

I. METHODIUS, (Saint) surnommé *Eubulius*, célebre évêque de Tyr en 311, & martyr peu de temps après, avoit composé un grand nombre d'ouvrages. Il ne nous reste que celui qui est intitulé : *Le Festin des Vierges*, Rome, 1656, in-8° ; Paris, 1657, in-fol. C'est un Dialogue sur l'excellence de la chasteté, qui donne une idée avantageuse de l'auteur : mais il s'y est glissé quelques expressions peu orthodoxes, soit par la négligence de *Methodius*, qui avoit d'abord embrassé les erreurs d'*Origene* ; soit par la malice des hérétiques, qui mêloient alors leur venin aux sources les plus pures. Les autres écrits attribués à ce martyr sont supposés.

II. METHODIUS, DE THESSALONIQUE, *Voyez* S. CYRILLE DE THESSALONIQUE.

III. METHODIUS I, natif de Syracuse, pieux patriarche de Constantinople en 242, & l'un des plus zélés défenseurs du culte des Images, avoit été enfermé dans une dure prison par l'ordre de l'empereur *Michel le Begue*, après avoir reçu cent coups de fouet. La douceur de son caractere ne fit pas moins rentrer d'hérétiques dans l'Eglise, que la force de son élo-

quénee. Cet illustre persécuté mourut en 846... *Voy.* III. DENYS.

METIOCHUS, fils de *Miltiade*, général Athénien, ayant été fait prisonnier par les Phéniciens, on le conduisit à *Darius* roi des Perses, contre lequel son pere faisoit la guerre. Ce prince, loin de lui faire du mal, lui donna un beau palais, le combla de richesses, & le maria à une personne de qualité de sa cour, dont il eut des enfans.

I. METIUS-SUFFETIUS, dictateur de la ville d'Albe, sous le regne de *Tullus-Hostilius*, roi de Rome, combattit contre les Romains avec peu d'avantage. Pour terminer la guerre qui traînoit en longueur, on proposa le combat des trois *Horaces* contre les trois *Curiaces*. Les Romains furent vainqueurs. *Tullus* tourna alors ses armes contre les Veïens & les Fidenates. *Suffetius* joignit ses troupes à celles du roi des Romains; mais dès le premier choc il quitta son poste, comme il l'avoit promis secrétement aux Veïens, & se retira sur une éminence: résolu, si la victoire se déclaroit pour eux, de charger les vaincus. *Tullus*, outré de cette perfidie, fit attacher *Metius* entre deux chariots, & le fit tirer par quatre chevaux, qui le mirent en pieces aux yeux de l'armée victorieuse, l'an 669 avant Jesus-Christ.

II. METIUS, (Jacques) natif d'Alcmaër en Hollande, inventa les lunettes d'approche. Il en présenta une aux Etats-généraux, en 1609. On se servoit depuis long-temps de tubes à plusieurs tuyaux, pour diriger la vue vers les objets éloignés, & la rendre plus nette. Le Pere *Mabillon* assure dans son *Voyage d'Italie*, qu'il avoit vu dans un monastere de son ordre, les Œuvres de *Comestor*, écrites au XIIIe siecle, dans lesquelles on trouve un portrait de *Ptolomée*, qui contemple les astres avec un tube à 4 tuyaux; mais ces tubes n'étoient point garnis de verre, & c'est *Jacques Metius* qui le premier a joint les verres aux tubes. Cette invention fut, comme la plupart des découvertes, l'effet d'un heureux hasard: *Metius* vit des écoliers, qui, en se jouant en hiver sur la glace, se servoient du dessus de leurs écritoires comme de tubes, & qui ayant mis en badinant des morceaux de glace au bout de ces deux tubes, étoient fort étonnés de voir que par ce moyen les objets éloignés se rapprochoient d'eux. L'habile artiste profita de cette observation, & inventa aisément les lunettes d'approche. *Adrien* METIUS son frere, mort l'an 1636, enseigna les mathématiques en Allemagne avec beaucoup de réputation; mais l'amour de la patrie lui fit quitter cet emploi; il se fixa à Franeker, où il professa la médecine & les mathématiques pendant 38 ans. Il y mourut le 17 Septembre 1635. On a de lui divers ouvrages sur la science qu'il avoit professée. I. *Doctrinæ sphæricæ lib.* 5, Francfort, 1591. II. *Astronomiæ universæ Institutio*, Franeker, 1605, in-8°. III. *Arithmeticæ & Geometricæ practica*, 1611, in-4°. IV. *De gemino usu utriusque Globi*, Amsterdam, 1611, in-4°. V. *Geometrices per usum Circini nova praxis*, 1623, in-8°. C'est un de ceux qui ont paru déterminer avec le plus d'exactitude le rapport du diametre à la circonférence, qu'il a cru être de 113 à 355.

METKERKE, (Adolphe) littérateur, historien, philologue & jurisconsulte Protestant, né à Bruges en 1528, mourut à Londres le 4 Novembre 1591. Il travailla aux *Vies des Césars*, aux *Médailles de la grande Grece*, & aux *Fastes Con-*

sulaires publiés par *Goltzius*. On a encore de lui : I. La *Traduction* de quelques *Epigrammes* de *Théocrite* en vers latins, Heidelberg, 1595, in-8°. II. — de *Moschus* & *Bion*, avec des notes, Bruges, 1565, in-8°. III. *De veteri & recta pronuntiatione Linguæ Græcæ*, Anvers, 1576, in-12, & dans le *Sylloge Scriptorum* de *Sigebert Haverkamp*, Leyde, 1736.

METOCHITE, *Voyez* METHOCHITE.

METON ou METHON, mathématicien d'Athenes, publia, l'an 432 avant Jesus-Christ, son *Ennéadécaterides*, c'est-à-dire, son Cycle de 19 ans, par lequel il prétendoit ajuster le cours du soleil à celui de la lune, & faire que les années solaires & lunaires commençassent au même point : c'est ce qu'on appelle le *Nombre d'Or*. Les Athéniens ayant résolu d'envoyer une flotte en Sicile, voulurent faire embarquer *Méton*, qui contrefit le fou. Cet astronome avoit *Euctemon* & *Phainus* pour le seconder dans ses observations solaires.

METRA, étoit fille d'*Erefichon*. *Neptune* qui en avoit abusé, lui donna pour récompense le pouvoir de se changer en quelle figure elle voudroit. Son pere s'étant trouvé pressé par la misere & la faim, la vendit pour vivre; mais elle prit la figure d'un pêcheur, & se mit en liberté. *Erefichon*, profitant de cet avantage, la vendit plusieurs fois, & toujours elle s'affranchit de ses chaînes en prenant la figure tantôt d'une génisse, tantôt d'une jument, quelquefois celle d'un cerf ou d'un oiseau. Enfin, voyant que sa fille ne vouloit plus vivre avec lui, ni fournir à ses besoins, il prit l'affreuse résolution de se manger lui-même.

METRIE, — METTRIE.

I. METRODORE, médecin de Chio, disciple de *Démocrite* & maître d'*Hippocrate*, vers l'an 444 avant Jesus-Christ, composa divers ouvrages de médecine qui sont perdus. Il croyoit le monde éternel & infini, & nioit le mouvement. Il lui arriva même un jour, dit-on, de soutenir son impossibilité avec tant de vivacité & tant de fortes gesticulations, qu'il se disloqua le bras. Alors il pria son adversaire de le lui remettre; mais celui-ci lui répondit, qu'*il faudroit pour cela, que le mouvement ou le changement de lieu fût possible : ce qui n'étoit pas, suivant lui-même*. C'étoit le battre par ses propres armes.

II. METRODORE, bon peintre & bon philosophe, fut choisi par les Athéniens pour être envoyé à *Paul Emile*. Ce général, après avoir vaincu *Persée* roi de Macédoine, leur demanda deux hommes : un philosophe pour élever ses enfans, & un peintre pour peindre son triomphe. On choisit *Métrodore*, qui réunissoit ces deux talens.

III. METRODORE, philosophe de la ville de Scepsis en Mysie, quitta l'habit & la vie de philosophe pour suivre la vie commune. Ses ouvrages étoient écrits en style d'orateur, ce qui l'empêcha d'avoir des disciples & des imitateurs. Quoique pauvre, il fit un grand mariage chez les Carthaginois. Dans la suite, il se retira auprès de *Mithridate* roi de Pont, qui lui donna sa confiance, & lui rendit les plus grands honneurs. Il l'envoya en ambassade vers *Tigrane* roi d'Arménie, & à son retour il le fit mourir, parce qu'il avoit conseillé à ce prince de ne pas donner de secours à *Mithridate*.

I. METROPHANE, évêque de Byzance, mort vers 312, mérita le titre de confesseur pendant la persécution de *Dioclétien*. Sa mé-

moire est en honneur dans l'Eglise d'Orient.

II. METROPHANE, évêque de Smyrne au IXe siecle. L'ambition & la discorde n'eurent point de prise sur son ame éclairée & pacifique, dans un temps où l'Eglise d'Orient ne respiroit que le schisme & la haine contre l'Eglise Romaine. Attaché à *S. Ignace* de Constantinople, il s'opposa avec vigueur au turbulent *Photius*, en 867, & consigna ses sentimens de paix & de concorde dans une *Lettre* très-estimée, insérée dans les Collections des Conciles.

III. METROPHANE CRITOPULE, protosyncele de la grande église de Constantinople, fut envoyé dans le dernier siecle par *Cyrille Lucar* en Angleterre, pour s'informer exactement de la doctrine des Eglises Protestantes. *Critopule* parcourut une partie de l'Allemagne, & y composa une *Confession de Foi de l'Eglise Grecque*, imprimée à Helmstadt, en grec & en latin, en 1661. Cette Confession de Foi favorise en quelques endroits la doctrine des Protestans; mais elle est conforme dans d'autres endroits aux dogmes de l'Eglise Catholique, & l'auteur y raisonne en critique & en homme instruit.

METTAIRE, *Voyez* MAITTAIRE.

METTRIE, (Julien Offray de la) naquit à Saint-Malo en 1709, d'un négociant. Son goût pour la médecine engagea ses parens à l'envoyer en Hollande étudier sous l'immortel *Boërhaave*. Après avoir puisé dans cette école des connoissances étendues, il vint les porter à Paris, où il fut placé auprès du duc *de Grammont*, colonel des Gardes Françoises, qui le fit médecin de son régiment. *La Mettrie*, ayant suivi son protecteur au siege de Fribourg, y tomba dangereusement malade. Cette maladie, qui auroit dû être pour lui une source de réflexions, fut une source de délires. Il crut voir que cette intelligence immortelle qu'on nomme *Ame*, baissoit avec le corps, & se flétrissoit avec lui. Il écrivit en physicien sur ce qui n'est point du ressort de la physique: il osa faire l'*Histoire naturelle de l'Ame*. Cet ouvrage, qui respire l'impiété à chaque page, souleva tout le monde. Le duc *de Grammont* le soutint contre cet orage; mais ce seigneur ayant été tué peu de temps après, le médecin perdit sa place, & n'en valut pas mieux. Il tourna ses armes contre ses confreres. Il mit au jour sa *Pénélope* ou *le Machiavel en Médecine*, in-12, 3 vol., 1748: ouvrage singulier, enfanté dans l'ivresse, & plein des saillies qu'elle inspire. (Il devient rare.) Le soulévement de la faculté contre cette satire, obligea l'auteur de se retirer à Leyde. C'est là qu'il publia son *Homme Machine*. Une supposition continuelle des principes en question; des comparaisons ou des analogies imparfaites, érigées en preuves; des observations particulieres assez justes, d'où il tire des conclusions générales qui n'en naissent point; l'affirmation la plus absolue, continuellement mise à la place du doute: voilà la philosophie de l'auteur. L'enthousiasme avec lequel il déclame, l'air de persuasion qu'il prend, étoient capables de séduire ces esprits foibles qui se parent de l'esprit fort pour cacher leur foiblesse. Mais ce n'étoit pas ce que l'auteur désiroit le plus: il vouloit seulement, dit un homme d'esprit, avoir le titre d'*Animal spirituel* & de *Machine curieuse*. Aspirant au titre de *Philosophe*, il avoit, disoit-il, abandonné la médecine du corps, pour se donner à la médecine de l'ame. Mais cette médecine ne parut qu'un poison, non-

seulement aux théologiens, mais aux bons politiques. Poursuivi en Hollande où son livre fut livré aux flammes, il se sauva, en 1748, à Berlin; il y devint lecteur du roi de Prusse & membre de son académie. Il y vécut tranquille jusqu'à sa mort, arrivée en 1751, à 48 ans. Elle fut la suite d'un trait de cette folie qui perçoit dans toute sa conduite. Il avoit une fievre d'indigestion; il prit les bains, se fit saigner huit fois, & mourut comme il avoit vécu. Il ne traitoit pas mieux les autres qu'il ne se traitoit lui-même. Milord *Tyrconnel*, ambassadeur de France, fut la victime des fréquentes saignées qu'il lui ordonna. Le roi de Prusse dit à ce sujet : *Qui auroit cru que* la Mettrie *trouveroit encore quelqu'un plus fou que lui*? Comment *Tyrconnel* avoit-il pu donner sa confiance à un médecin qui avoit passé sa vie à décrier la médecine comme la religion. Quelques écrivains ont prétendu que *la Mettrie* s'étoit repenti dans ses derniers momens, & que les philosophes de Berlin avoient dit qu'*il les avoit déshonorés pendant sa vie & à sa mort.* D'autres auteurs ont écrit, qu'*il étoit sorti du monde à-peu-près comme un Acteur quitte le Théâtre, sans autre regret que celui de perdre le plaisir d'y briller.* Sa conversation amusoit beaucoup, lorsque sa gaieté n'alloit pas jusqu'à l'extravagance, & elle y alloit souvent. On voyoit quelquefois cet homme qui se paroit du nom de philosophe, jeter sa perruque par terre, se déshabiller & se mettre presque tout nu au milieu d'une grande compagnie. Il étoit dans ses écrits ce qu'il étoit dans ses actions. Se figurant un jour que le baron *de Haller*, un des plus savans hommes & des plus vertueux de l'Allemagne, étoit un Athée, il imagina une histoire & la publia. Il raconta qu'il avoit vu cet homme respectable à Gottingue, dans un mauvais lieu, combattant l'existence de l'Etre suprême... On trouve dans toutes ses productions, du feu, de l'imagination, du brillant; mais peu de justesse, peu de précision, peu de goût. On a recueilli à Berlin, 1751, in-4°, & 2 vol. in-12, ses *Œuvres Philosophiques*, renfermant l'*Homme Machine*, l'*Homme Plante*, l'*Histoire de l'Ame*, l'*Art de jouir*, le *Discours sur le Bonheur*, &c. &c. Dans ce dernier traité *la Mettrie* est, (selon *Diderot*,) un écrivain sans jugement, » qui confond par-tout les » peines du sage avec les tourmens » du méchant, les inconvéniens » légers de la science avec les suites funestes de l'ignorance; dont » on reconnoît la frivolité de l'esprit dans ce qu'il dit, & la corruption du cœur dans ce qu'il » n'ose pas dire; qui prononce » ici que l'homme est pervers par » sa nature, & qui fait ailleurs, » de la nature des êtres, la regle » de leurs devoirs & la source de » leur félicité; qui semble s'occuper à tranquilliser le scélérat dans » le crime, le corrompu dans ses » vices; dont les sophismes grossiers, mais dangereux par la » gaieté dont il les assaisonne, décelent un écrivain qui n'a pas » les premieres idées des vrais fondemens de la morale... Le chaos » de raison & d'extravagance de » cet auteur, ne peut être regardé » sans dégoût, que par ces lecteurs » futiles qui confondent la plaisanterie avec l'évidence, & à qui » l'on a tout prouvé, quand on » les a fait rire «. Ses principes, poussés jusqu'à leurs dernieres conséquences, renverseroient la législation, dispenseroient les parens de l'education de leurs enfans, renfermeroient aux petites-maisons

l'homme courageux qui lutte fortement contre ses penchans déréglés, & assureroient l'immortalité au méchant qui s'abandonneroit sans remords aux siens. La tête de *la Mettrie* est si troublée, & ses idées sont à tel point décousues, que, dans la même page, une assertion sensée est heurtée par une assertion folle, & une assertion folle par une assertion sensée; en sorte qu'il est aussi facile de le défendre, que de l'attaquer. On a encore de lui la Traduction des *Aphorismes de Boerhaave*, son maître, en 10 vol. in-12, avec un long Commentaire, qui n'est pas le meilleur qu'on ait donné sur cet auteur, quoi qu'en dise *Voltaire*. Parmi beaucoup d'observations vraies & justes, il y en a quelques-unes de fausses, & quelques sentimens singuliers. Certains lecteurs nous reprocheront peut-être d'avoir peint ce médecin matérialiste trop désavantageusement; nous l'avons peint tel qu'il étoit. C'étoit, suivant *Voltaire* qui l'avoit beaucoup connu, » *un fou qui n'écrivoit que dans l'ivresse* «. *Maupertuis* dit à peu-près la même chose dans sa Lettre à *Haller*, [Tom. IIIe de ses Œuvres, édition de Lyon]. Le marquis *d'Argens*, qui n'a eu aucun intérêt d'en dire du mal, le représente précisément comme nous : [Voyez le *Journal Encyclopédique*, Janv. 1762, extrait de l'*Ocellus Lucanus* du marquis *d'Argens*, pages 35 & suiv.] Nous ne saurions trop répéter que nous ne sommes d'aucun parti, ni Jansénistes, ni Molinistes, ni Encyclopédistes, ni Anti-Encyclopédistes. Nous racontons les faits, d'après ce que nous croyons être la vérité. Il se peut que nous ne l'ayons pas rencontrée quelquefois; mais nous n'avons rien oublié pour la chercher & pour la trouver. Le roi de Prusse, séparant dans *la Mettrie* le médecin & l'écrivain, de l'impie & du satirique, daigna faire son *Eloge funebre*. Cet Éloge fut lu à l'académie par un secrétaire de ses commandemens. *Voyez* dans ce *Dict.* l'art. LINNÆUS.

METZ ((Pierre-Claude Berbier du) lieutenant-général d'artillerie & des armées du roi, naquit à Rosnay en Champagne, l'an 1638. Il se signala dès ses premieres années dans la profession des armes. Ayant reçu, en 1657, une blessure dont il fut marqué toute sa vie, il fut 18 mois à en guérir, & ne put servir dans la campagne de 1658, la seule qu'il manqua depuis qu'il entra au service, jusqu'à sa mort. Il se distingua sur-tout par son application à perfectionner l'artillerie; il la mit dans un état où elle n'avoit jamais été, & la fit servir presque avec la même intelligence. Il fut tué d'un coup de mousquet à la tête en 1690, à la bataille de Fleurus. Il étoit alors lieutenant-général. On le regardoit comme le plus habile ingénieur qu'eût eu la France avant *Vauban*, & comme un des hommes les plus bienfaisans & les plus vertueux que l'état militaire eût produits. *Louis XIV* dit au frere de ce brave officier : *Vous perdez beaucoup; mais je perds encore davantage, par la difficulté que j'aurai de remplacer un si habile homme.* Madame la dauphine l'ayant apperçu quelque temps auparavant au dîner du roi, dit tout bas au prince : *Voilà un homme qui est bien laid! — Et moi*, répondit Louis, *je le trouve bien beau; car c'est un des plus braves hommes de mon royaume.*

METZU, (Gabriel) peintre, né à Leyde en 1615, mort dans cette ville en 1658, a laissé peu de tableaux; mais ils sont précieux par la finesse & la légéreté de sa touche, la fraîcheur du coloris, l'intelligence du clair-obscur, & l'exac

titude du dessin. Il ne peignit qu'en petit.

I. MEVIUS, *ou* MÆVIUS, poëte du temps d'*Auguste*, ridiculisé par *Virgile* & par *Horace*. Lui & *Bavius* étoient les *Cotins* de leur siecle. Ils étoient sans gloire, & ils vouloient l'ôter à ceux à qui elle étoit dûe.

II. MEVIUS, (David) conseiller-privé du roi de Suede, & président du conseil souverain de Wismar, fut envoyé par *Charles XI*, roi de Suede, pour terminer les différens de ce monarque avec l'empereur sur les provinces d'Allemagne, cédées à la Suede par la paix de Westphalie. Il eut part à d'autres affaires non moins importantes, & mourut en 1681. On a de lui : I. Des *Commentaires sur le droit de Lubeck* & des *Décisions*. II. Un *Traité de l'Amnistie*. III. Une *Jurisprudence Universelle*, & grand nombre d'autres écrits, qui font une preuve de son savoir. Il est cependant moins connu que le *Mevius* d'*Horace*.

MEULEN, *Voyez* VANDER-MEULEN.

MEUNG, (Jean de) *Voy.* CLOPINEL.

MEUNIER, *Voyez* MEUSNIER.

I. MEURISSE, (Martin) de Roye, évêque de Madaure, suffragant de Metz. Il fonda les Bénédictins de Montigny près de Metz, & mourut en 1644. On a de lui l'*Histoire des Evêques de Metz*, 1684, in-folio.

II. MEURISSE, (Henri-Emmanuel) habile chirurgien de Paris, natif de Saint-Quentin, mort en 1694, dont on a un *Traité de la Saignée*, in-12, qui renferme des préceptes utiles & des réflexions judicieuses.

I. MEURSIUS, (Jean) né à Utrecht en Hollande en 1579, fit paroître, dès son enfance, des dispositions extraordinaires pour les belles-lettres & pour les sciences. Il alla étudier le droit à Orléans avec les fils de *Barneveldt*, qu'il accompagna dans leurs voyages. Ses courses lui donnerent occasion de connoître les cours des princes de l'Europe, & de converser avec les savans. De retour en Hollande, il obtint la chaire d'histoire à Leyde, en 1610, & ensuite celle de la langue grecque. Sa réputation augmentant de jour en jour, *Christiern IV*, roi de Danemarck, le fit professeur en histoire & en politique, dans l'université de Sora, en 1625. *Meursius* remplit cette place avec succès. Ce docte & laborieux écrivain mourut en 1641, à 62 ans. *Scaliger* le traite de pédant, d'ignorant & de présomptueux ; mais on sait le fond qu'il faut faire sur les critiques de ce satirique grossier & insolent. On a de lui un grand nombre de savans ouvrages, dont plusieurs regardent l'état de l'ancienne Grece : I. *De populis Atticæ*. II. *Atticarum lectionum Libri quatuor*. III. *Archontes Athenienses*. IV. *Fortuna Attica*, *de Athenarum origine*. V. *De Festis Græcorum*. Ces différens traités remplis d'érudition, se trouvent dans les Recueils de *Grævius* & de *Gronovius*. VI. *Historia Danica*, 1630, in-4° : c'est l'histoire des rois *Christiern I*, *Jean*, & *Christiern II*. VII. Un grand nombre de Traductions d'auteurs Grecs qu'il a enrichies de notes, entre autres : De l'*Histoire Romaine* de *Théodore Metochite* ; des *Lettres* de *Théophylacte* ; de la *Tactique* de *Constantin Porphyrogenete* ; de l'*Origine de Constantinople* de *George Codinus* ; des *Harangues* des Peres Grecs qui n'avoient pas encore été publiées, &c. VIII. Une Histoire de l'Université de Leyde, sous le titre d'*Athenæ Batavæ*, 1625, in-4°. IX. *Glossarium Græco Barbarum*, Leyde,

1614, in-4°. X. *Creta*, *Cyprus*, *Rhodus*, Amsterdam, 1675, in-4°; c'est une description de ces isles & de leurs antiquités. XI. *Rerum Belgicarum lib. I*, 1612, — *lib. IV*, 1614, in-4°. C'est l'histoire de ce qui s'est passé dans les Pays-Bas sous le duc *d'Albe*. La premiere édition ayant déplu à ses concitoyens, & les ayant même irrités au point de le vouloir dépouiller de ses emplois, il en fit une seconde plus ample, où il montra beaucoup de complaisance pour ses critiques, quelquefois aux dépens de la vérité & de l'exactitude des faits. Tous les ouvrages de ce savant ont été recueillis à Florence, 1741, en 12 volumes in-fol. *Voyez* PUFFENDORFF.

II. MÉURSIUS, (Jean) fils du précédent, né à Leyde en 1613, mourut en Danemarck à la fleur de son âge. Il publia divers ouvrages, parmi lesquels on distingue. I. *Arboretum sacrum*, sivè *De arborum conservatione*, Leyde, 1642, in-8°. II. *De Tibiis Veterum* dans *Gronovius*.

MEURSIUS, *Voyez* CHORIER.

MEUSNIER, (Philippe) habile peintre, né à Paris en 1655, y mourut en 1734, à 79 ans. Ses talens ne furent pas sans récompense. Il fut reçu à l'académie, & en devint trésorier. Les rois *Louis XIV* & *Louis XV* visiterent *Meusnier* dans son attelier, & lui donnerent de justes éloges. On lui accorda une pension & un logement aux galeries du Louvre. Cet artiste excelloit à peindre l'architecture; ce fut lui qu'on choisit pour représenter l'architecture de la voûte de la chapelle de Versailles. Le duc *d'Orléans* l'employa à décorer la célebre galerie de *Coypel* au palais royal. Le château de Marly est encore orné des peintures de cet habile maître. On voit dans la collection des tableaux du roi, à la surintendance de Versailles, plusieurs perspectives de *Meusnier* fort estimées. Ce peintre a aussi travaillé, avec succès, à des décorations de feux, de théâtres, de fêtes, &c. Ses tableaux font un effet admirable, par l'intelligence avec laquelle il a su distribuer les clairs & les ombres; il entendoit parfaitement la perspective. Son architecture est d'un grand goût, très-réguliere, & d'un fini étonnant.

MEXIA, *ou* MESSIA, (Pierre) natif de Séville, chronographe de *Charles-Quint*, mort l'an 1552, laissa plusieurs ouvrages en espagnol; mais il fut blâmé d'avoir introduit dans sa langue plusieurs mots latins. Ses *Diverses Leçons* ont été traduites par *Cl. Gruget* en françois, in-8° & in-16, Paris, 1572.

MEY, (Jean de) docteur en médecine, & professeur de théologie à Middelbourg, né en Zélande, & mort en 1678, à 59 ans, a donné en flamand plusieurs ouvrages dont on a donné la collection à Delft, en 1704, in-fol. & un en latin, sous ce titre: *Physiologia sacra*, Middelbourg, 1661, in-4°. C'est un commentaire sur les objets physiques dont il est parlé dans le Pentateuque.

I. MEYER, (Jacques) historien & littérateur, né le 7 Janvier 1491, à Vleteren, dans la châtellenie de Cassel en Flandres, près de Bailleul, d'où il avoit pris le nom de *Baliolanus*, s'appliqua à instruire, à Bruges, la jeunesse dans les belles lettres & dans la piété. Il mourut curé de Blanckenberg, le 5 Février 1552. Ses principales productions sont: I. *Annales rerum Flandricarum*, Anvers, 1561, in-fol. Ces Annales vont jusqu'à l'an 1477. Elles sont estimées; le style en est aisé, coulant & assez pur. On les a réimprimées dans la Collection des *His-*

toires Belgiques, Francfort, 1580. II. *Flandricarum rerum decas*, Bruges, 1531, in-4°, &c. *Antoine Meyer* neveu, & *Philippe Meyer* petit-neveu de Jacques, se sont distingués dans les belles-lettres; le grand nombre de pieces de vers qu'ils ont donnés au public, en sont des monumens.

II. MEYER, (Livinus de) né d'une famille noble de Gand, se fit Jésuite & se distingua dans la théologie, l'histoire & la poésie. Son Poëme *sur la Colere*, divisé en trois livres, est généralement estimé des amateurs de la langue de l'ancienne Rome; on y trouve des vers dignes du siecle d'*Auguste*. Parmi ses ouvrages théologiques, celui qui a fait le plus de bruit est une *Histoire des Congrégations de Auxiliis*, contre le P. *Jacques Hyacinthe Serry*, diffuse. On y remarque beaucoup de zele pour la défense des sentimens de ses confreres. Il a beaucoup écrit contre les Apologistes de *Quesnel*. Il mourut à Louvain le 19 Mars 1730, à l'âge de 75 aus.

MEYNIER, — OPPEDE.

MEZENCE, *Mezentius*, roi des Tyrrhéniens, que *Virgile* appelle *contemptor Divûm*. Il étoit aussi ennemi des hommes que des dieux, il faisoit égorger ceux qui lui déplaisoient, ou les faisoit mourir lentement attachés bouche à bouche à des cadavres. Ses sujets dont il étoit le tyran, le dépouillerent de ses états, & le forcerent de se réfugier avec son fils *Lausus* auprès de *Turnus* roi des Rutules, dans le temps qu'il faisoit la guerre à *Enée*. Ce prince & son fils s'étant trouvés dans une bataille, furent tués l'un & l'autre par le prince Troyen.

MEZERAI, (François *Eudes* de) né l'an 1610, à Ry en basse Normandie, d'un pere chirurgien, s'adonna d'abord à la poésie; mais il la quitta ensuite par le conseil du rimeur *des Iveteaux*, son compatriote, pour l'histoire & la politique. Ce poëte lui procura dans l'armée de Flandres l'emploi d'officier-pointeur, qu'il exerça pendant deux campagnes avec assez de dégoût. Il avoit une ardeur incroyable pour l'étude, & cette ardeur étoit augmentée par la vivacité de sa jeunesse & de son imagination. Il abandonna les armes, pour s'enfermer au college de Sainte-Barbe au milieu des livres & des manuscrits. Il projetoit dès-lors de donner une *Histoire de France*. Sa trop grande application lui causa une maladie dangereuse. Le cardinal *de Richelieu*, instruit à la fois de son triste état & de ses heureux projets, lui fit présent de 500 écus dans une bourse ornée de ses armes. Cette grace ayant enflammé son esprit en intéressant son cœur, il travailla plus que jamais, & publia, en 1643, à 32 ans, son 1er vol. de l'*Histoire de France*. La cour le récompensa de ses travaux par une pension de 4000 liv. *Conrart*, un des premiers membres de l'académie Françoise, étant mort, cette compagnie lui donna la place de secrétaire perpétuel, que cet académicien laissoit vacante. Il travailla en cette qualité au *Dictionnaire de l'Académie*, & mourut le 10 Juillet 1683, à 73 ans. *Mezerai*, homme singulier & bizarre, étoit si négligé dans sa personne, qu'on le prenoit pour un mendiant plutôt que pour ce qu'il étoit. Sa physionomie qui n'annonçoit point son esprit, & sa taille qui étoit médiocre, ne parloient pas pour lui. Aussi fut-il arrêté un jour par les archers des pauvres. La bévue, au lieu de l'irriter, le charma : car il aimoit les aventures singulieres. Il leur dit, « qu'il étoit trop incom- » modé pour aller avec eux à pied; » mais que, dès qu'on auroit mis » une nouvelle roue à son carrosse,

» il s'en iroit de compagnie où il » leur plairoit «. Une des bizarreries de *Mezerai* étoit de ne travailler qu'à la chandelle, même en plein jour au cœur de l'été; & comme s'il se fût alors persuadé qu'il n'y avoit plus de soleil au monde, il ne manquoit jamais de reconduire jusqu'à la porte de la rue, le flambeau à la main, ceux qui lui rendoient visite. *Mezerai* affecta, pendant tout le cours de sa vie, un pyrrhonisme, qui étoit plus dans sa bouche que dans son cœur. C'est ce qu'il fit paroître durant sa derniere maladie: car, ayant fait venir ceux de ses amis qui avoient été les témoins les plus ordinaires de sa licence à parler sur les choses de la religion, il en fit devant eux une espece d'amende-honorable; il la termina en les priant d'oublier ce qu'il avoit pu leur dire autrefois de contraire: *Souvenez-vous*, ajouta-t-il, *que* Mezerai *mourant est plus croyable que* Mezerai *en santé*... De tous ses travers, aucun ne lui fit plus de tort dans le public, que l'attachement qu'il prit pour un cabaretier de la Chapelle, (petit village sur le chemin de Saint-Denys,) nommé *le Faucheur*, chez lequel quelques-uns de ses amis le menerent un jour. Il prit tant de goût à la franchise de cet homme & à ses discours, que, malgré tout ce qu'on put lui dire, il passoit les journées entieres chez lui. Il le fit même à sa mort son légataire universel, excepté pour les biens patrimoniaux qui étoient peu de chose, & qu'il laissa à sa famille. La bouteille étoit toujours sur sa table lorsqu'il étudioit; & il avouoit, avec plus de franchise que de délicatesse, que la goutte dont il étoit tourmenté, lui venoit *de la fillette* & *de la feuillette*. C'étoient ses propres mots; car il employoit dans la conversation, non les expressions les plus fines, mais celles qui lui paroissoient les plus plaisantes, & qui souvent n'étoient que grossieres. Lorsqu'il étoit question d'élire un nouvel académicien, il donnoit toujours une boule noire à l'aspirant; *non pour laisser à la postérité*, comme il le disoit, *un monument de la liberté de l'Académie dans les élections*; mais plutôt pour satisfaire son caractere aigre & désapprobateur. Les Histoires de *Mezerai* se ressentent des défauts & des qualités de son ame. Il écrit d'une maniere dure, basse, incorrecte, mais avec précision, avec assez de netteté & avec liberté. Il s'éleve souvent au-dessus de lui-même. C'est un *Tacite* dans quelques endroits pour l'énergie. Quoique ses expressions ne soient pas toujours aussi heureuses que celles de l'historien Latin, il a comme lui l'art de peindre ses personnages d'un seul trait, & de faire réfléchir en racontant. Aussi vrai & aussi hardi que *Tacite*, il dit également le bien & le mal; mais il croit trop facilement les grands crimes: il a presque toujours l'air chagrin, & n'a pas assez bonne opinion des hommes. Ses principaux ouvrages sont: I. *Histoire de France*, en 3 vol. in-fol., 1643, 1646 & 1651. Les deux derniers vol. valent mieux que le premier; mais ni les uns ni les autres ne feront jamais une Histoire agréable. Il faut prendre garde si les cartons s'y trouvent: on les reconnoît, quand le portrait de *Charlemagne* est double, & que les médailles de la reine *Louise*, tome IIIe, page 683, s'y trouvent. On lit peu cet ouvrage, quoique l'auteur y ait surpassé ceux qui avoient fourni la même carriere avant lui. L'Histoire de *Mezerai* fut réimprimée en 1685, en 3 vol. in-folio, chez *Thierry*. Cette deuxieme édition est plus exacte & plus ample que la 1re, connue

sous le nom de *Guillemot*, qui l'imprima ; mais celle-ci est plus recherchée pour les traits hardis qu'elle renferme. Il y auroit moins de faute dans l'une & dans l'autre, si, au lieu de composer son Histoire sur *Paul-Emile*, *du Haillan*, *Dupleix*, &c. l'auteur avoit été aux sources. Mais il avouoit ingénuement, que » les reproches que quel» ques inexactitudes procuroient, » étoient fort au-dessous de la » peine qu'il falloit prendre en » consultant les originaux «. Trop d'écrivains ont pensé & agi comme lui, sur-tout dans ce siecle paresseux & frivole, où l'on vous tient quitte des recherches, pourvu que vous montriez de l'esprit. II. *Abrégé Chronologique de l'Histoire de France*, 1668, en trois vol. in-4°; & réimprimé en Hollande, 1673, en 6 vol. in-12. Cette contrefaction est plus recherchée que l'édition originale. *Dupuy*, *Launoi* & *Dirois*, trois des plus savans critiques de leur temps, le dirigerent dans cet Abrégé, incomparablement meilleur que sa grande Histoire; mais on ne laisse pas d'y trouver des fautes, & même des fautes considérables. *Mezerai* étoit le premier à en plaisanter. Le célebre P. *Petau* lui ayant dit qu'il avoit trouvé mille erreurs dans ses Histoires : *J'ai été plus sévere observateur que vous*, lui répondit sur le champ *Mezerai*; *car j'en ai trouvé dix mille.* Son esprit républicain y perce à chaque page. Il eut la hardiesse d'y faire l'histoire de l'origine de toutes nos especes d'impôts, avec des réflexions fort libres. *Colbert* s'en plaignit, *Mezerai* promit de se corriger dans une 2e édition : il le fit, mais en annonçant au public qu'on l'y avoit forcé. Ses corrections n'étant d'ailleurs que des palliatifs, le ministre fit supprimer la moitié de sa pension. *Mezerai*, quoiqu'à son aise, en murmura; parce qu'il étoit attaché à l'argent, & n'obtint d'autre réponse que la suppression de l'autre moitié. Son aversion pour les traitans n'en devint que plus forte. Il avoit coutume de dire, » qu'il réservoit » deux écus d'or frappés au coin » de *Louis XII*, surnommé le *Pere* » *du Peuple* : il en destinoit un pour » louer une place en Greve lors» qu'on exécuteroit quelques-uns » d'eux; & l'autre à boire, à la vue » de leur supplice «. Il s'avisa aussi, en travaillant au *Dictionnaire de l'Académie Françoise*, d'ajouter cette phrase au mot COMPTABLE : *Tout Comptable est pendable*; phrase que les autres académiciens ne voulurent jamais lui passer. Après la suppression de sa pension, il déclara qu'il ne continueroit plus son Histoire. Afin qu'on n'ignorât pas les motifs de son silence, il mit à part dans une cassette les derniers appointemens qu'il avoit reçus en qualité d'historiographe, & y joignit ce billet : *Voici le dernier argent que j'ai reçu du* ROI; *il a cessé de me payer, & moi de parler de lui, soit en bien, soit en mal.* C'étoit le cardinal *de Richelieu* qui, toujours attentif à s'attacher les gens de lettres, & sur-tout les historiens, avoit le premier gratifié *Mezerai* d'une pension. Cet historien avoit coutume, lorsqu'on lui disoit au Trésor royal qu'il n'y avoit point de fonds pour lui payer sa pension, de se présenter au cardinal, non pour en solliciter le paiement, mais pour lui demander la permission d'écrire l'*Histoire de Louis XIII*, alors régnant. Le cardinal répondant plutôt à sa pensée qu'à sa demande, lui disoit qu'il alloit donner des ordres au garde du Trésor royal de lui payer son année; & il la touchoit. La derniere édition de son *Abrégé* est de 1755, 14 vol. in-12.

in-12. On y a joint les endroits de l'édition de 1668, qui avoient été supprimés, la Continuation de *Limiers* & une bonne Table des matieres. III. *Traité de l'Origine des François*, qui fit beaucoup d'honneur à son érudition. IV. Une continuation de l'*Histoire des Turcs*, *depuis 1612 jusqu'en 1649*, in-folio : mauvaise suite d'un assez mauvais livre. Il y regne un air de gazette qui rend la narration froide & plate. V. Une *Traduction* françoise, grossiérement écrite, du Traité latin de *Jean de Sarisbery*, intitulé : *Les Vanités de la Cour*, 1640, in-4°. VI. On lui attribue plusieurs *Satires* contre le gouvernement, & en particulier celles qui portent le nom de *Sandricourt*. Ce qu'on peut dire de ces pieces, (dit *Niceron*,) c'est qu'on y voit un composé bizarre d'enjouement, d'un burlesque bas & rampant, de quolibets & de proverbes des halles; souvent aussi de l'esprit & du savoir, mais tout cela mêlé de libertinage. C'étoit tout ce qu'il falloit pour plaire à la populace de ce temps-là; & c'étoit ce que cherchoit *Mezerai*, qui aimoit l'argent. VII. *Histoire de la Mere & du Fils*, Amsterdam, 1730, in-4°, ou 2 vol. in-12, &c... *Mezerai* avoit deux freres: l'aîné, nommé *Jean Eudes*, fut instituteur des *Eudistes*: (*Voyez* EUDES n° IV.) L'auteur fut habile chirurgien-accoucheur. Il s'appeloit *Charles Eudes*, & prit le nom de DOUAY. Il étoit plus jeune que *Mezerai*, & n'avoit pas moins de vigueur dans l'esprit. Le gouverneur d'Argentan avoit un dessein, auquel *Eudes* crut devoir s'opposer. Il lui dit avec fermeté : » Nous » sommes trois freres, adorateurs » de la vérité & de la justice. Le » premier la *prêche*, l'autre l'*écrit*, » & moi je la soutiendrai jusqu'au » dernier soupir «... *Voyez* la *Vie de* MEZERAI par *la Roque*, in-12, où l'on trouve bien des contes, peut-être plus satiriques que vrais.

MEZIRIAC, (Claude-Gaspard Bachet de) naquit à Bourg-en-Bresse, d'une famille noble. Il se fit Jésuite, & dès l'âge de 20 ans il étoit professeur de rhétorique à Milan. Sa santé trop délicate ne pouvant soutenir les exercices de cette Société laborieuse, il en sortit. *Meziriac* avoit des connoissances profondes dans les mathématiques, & sur-tout dans la littérature. Les gens de lettres les plus distingués de Paris & de Rome le recherchèrent. L'académie Françoise lui ouvrit ses portes. Il mourut en 1638, âgé d'environ 60 ans. Son caractere libre & familier, joint à son mérite, à sa naissance & à sa fortune, lui donnerent dans sa patrie un empire, dont il ne se servit que pour faire du bien. On a de lui : I. La *Vie d'Esope*, à Bourg-en-Bresse, 1632, in-16; dans laquelle il réfuta savamment le roman que *Planude* a fait sur ce célebre fabuliste. Il prouve très-bien qu'*Esope* n'étoit ni bossu ni contrefait, comme l'ont imaginé des écrivains qui ont voulu apparemment se consoler de leur laideur par un exemple illustre. II. Une *Traduction* de *Diophante* en latin, avec un *Commentaire*, Paris, 1621, in-fol.; réimprimée en 1670 avec les observations de *Fermat*. Ce livre est digne du célebre mathématicien que *Meziriac* traduisit. III. On a donné de cet académicien, (sous le nom de *Bachet*) huit *Héroïdes d'Ovide*, traduites en mauvais vers françois; mais accompagnées d'un *Commentaire* qui dédommage bien de la platitude des vers, quoique mal écrits : la Haye, 1716, 2 vol. in-8°. La premiere édition n'étoit qu'en un seul volume; dans

la 2e on y a joint plusieurs ouvrages du même auteur. Ce commentaire est une source d'érudition, dans laquelle les mythologistes ne cessent de puiser.

MEZRAIM, fils de *Cham*, petit-fils de *Noé*, peupla l'Egypte qui lui avoit été destinée, & qui de son nom est appelée dans l'Ecriture, *Terre de Mezraim*. Il eut pour fils, *Ludim*, *Ananim*, *Laabim*, *Nephtuim*, *Phetrusim* & *Chausllim*; c'est d'eux que sortirent tous les différens peuples qui habiterent l'Egypte & les pays voisins. *Mezraïm* étant mort, fut adoré (dit-on) comme un Dieu, sous les noms d'*Osiris*, de *Serapis* & d'*Adonis*.

MICETIUS, évêque de Treves dans le VIe siecle, tourna ses talens pour les sciences, du côté des matieres propres à son état. Le loisir que la vigilance sur son troupeau lui laissoit, il l'employa à écrire sur des sujets ecclésiastiques. Dom *d'Acheri* a placé dans son *Spicilege*, un *Traité des Veilles & de la Psalmodie*, de cet auteur. Il intéresse ceux qui sont curieux de savoir les usages des premiers temps. On trouve encore dans ce recueil deux *Lettres* édifiantes du même écrivain.

MICHAELIS, (Sébastien) Dominicain, né à Saint-Zacharie, petite ville du diocese de Marseille, vers 1543, introduisit la réforme dans plusieurs maisons de son ordre. Il obtint de la cour de Rome, que les religieux de cette réforme composeroient une congrégation séparée. Le P. *Michaelis* en fut le premier vicaire-général. Il mourut à Paris le 5 Mai 1618, à 74 ans, avec la gloire d'avoir fait revivre dans son ordre l'esprit de son fondateur. On a de lui l'*Histoire véritable de ce qui s'est passé sous l'exorcisme de trois Filles possédées, au pays de Flandres*, avec un *Traité de la vocation des Sorciers & des Magiciens*; à Paris, 1623, 2 vol. in-12: ce livre n'est pas commun. C'est un monument de la foiblesse de l'esprit humain, & il ne fait guere d'honneur à celui de son auteur... *Voyez* GAFFAREI.

MICHAELOWITZ, *V.* ALEXIS, n° X.

I. MICHAUT, (Pierre) Bourguignon, secrétaire du duc de Bourgogne *Charles le Téméraire*, vivoit encore en 1466. Il est auteur de quelques bouquins que les bibliomanes recherchent. I. *Doctrinal du Temps*, in-fol. gothique; plus rare que l'édition intitulée *Doctrinal de Cour*, de 1522, in-8°. II. *La Danse aux Aveugles*, Lyon, 1543, in-8°, réimprimée en 1749, même format. L'un & l'autre sont mêlés de prose & de vers.

II. MICHAUT, (Jean-Bernard) contrôleur ordinaire des guerres en Bourgogne, né à Dijon l'an 1707, mort en 1770, est connu par des *Mélanges Historiques* en 2 vol. in-12, & par la *Vie de l'abbé Lenglet*, in-12. Ces deux ouvrages prouvent des connoissances littéraires & bibliographiques, & respirent une critique saine. *Michaut* étoit un littérateur comparable à D. *d'Argonne*, à l'abbé *d'Artigni* & à quelques autres, qui, sans produire eux-mêmes, recherchent avec soin les anecdotes & les jugemens portés sur ceux qui ont produit.

I. MICHÉE, dit *l'Ancien*, fils de *Jemla*, prophétisoit dans le royaume d'Israël sous le regne d'*Achab*, l'an 897 avant Jesus-Christ. Il fut mis en prison, pour avoir annoncé à ce prince, que la guerre qu'il avoit entreprise avec *Josaphat* roi de Juda, contre les Syriens, auroit un mauvais succès. L'événement confirma sa prédiction: *Achab* fut tué. C'est de ce prophete qu'il

est fait mention dans le 22e chapitre du 3e livre des *Rois*.

II. MICHÉE, le 7e des *XII petits Prophetes*, surnommé le *Morasthite*, parce qu'il étoit de Morasthit, bourg de Judée, prophétisa pendant près de 50 ans, sous les regnes de *Joathan*, d'*Achaz* & d'*Ezechias*, depuis l'année 740 jusqu'à 724 avant J. C. On ne sait aucune particularité de la vie ni de la mort de *Michée*. Sa *Prophétie* en hébreu ne contient que 7 chapitres; elle est écrite contre les royaumes de Juda & d'Israël, dont il prédit les malheurs & la ruine en punition de leurs crimes. Il annonce la captivité de deux tribus par les Chaldéens, & celle des dix autres par les Assyriens, & leur premiere délivrance par *Cyrus*. Après ces tristes prédictions, le prophete parle du regne du *Messie*, & de l'établissement de l'église Chrétienne. Il annonce en particulier, d'une maniere très-claire, la naissance du *Messie* à Bethléhem, sa domination qui doit s'étendre jusqu'aux extrémités du monde, & l'état florissant de son Eglise.

I. MICHEL, Archange, combattit à la tête des bons Anges contre les mauvais, qu'il précipita dans les enfers; (*S. Jean*, Apoc.) Il contesta aussi avec le Démon touchant le corps de *Moïse*...) *Dan.*, chap. 10.) *S. Michel*, ancien protecteur de la France, fut pris pour patron de l'ordre militaire établi en 1469 par le roi *Louis XI*. La devise de cet ordre est, *Immensi tremor Oceani*... Voyez LOLLARD & *II*. GONSALVE.

II. MICHEL Ier, CUROPALATE, surnommé *Rhangabe*, épousa *Procopie*, fille de l'empereur *Nicéphore*, & succéda en 811 à *Stauracе* son beau-frere. Son premier soin fut de réparer les maux que *Nicéphore* avoit faits au peuple. Il diminua les impôts, renvoya aux sénateurs les sommes qu'on leur avoit enlevées; essuya les larmes des veuves qui avoient vu leurs maris immolés à la cruauté de *Nicéphore*, pourvut au besoin de leurs enfans; fit rétablir les images dans les églises, distribua de l'argent aux pauvres & au clergé, & apprit au peuple par ses bienfaits & par son équité, qu'un tyran avoit été remplacé par un pere. Après avoir réglé l'intérieur de l'empire, il songea à l'extérieur. Il eut une guerre à soutenir contre les Sarrasins, & il les défit par la valeur de *Léon l'Arménien*, général de ses troupes. Il ne fut pas si heureux contre les Bulgares, qui s'emparerent de Mélembrie, place-forte, la clef de l'empire sur le Pont-Euxin. *Léon* profita de cette circonstance pour s'emparer de la couronne, & se révolta. *Michel* aima mieux abandonner le diadême, que de le conserver au prix du sang de ses peuples. Il descendit du trône le 11 Juillet 813, se réfugia dans une église avec sa femme & ses enfans, & prit l'habit monastique. *Léon* leur épargna la vie, & pourvut à leur subsistance. Cet empereur infortuné avoit toutes les vertus d'un particulier. Il se montra bon mari, pere tendre, prince religieux; mais s'il fut chéri de ses peuples, il fut méprisé des soldats. Accablé d'ennemis au-dedans & au-dehors, il manqua, ou des vertus guerrieres, ou des forces qui étoient nécessaires dans les conjonctures de son regne. *Théophilacte* son fils aîné, enfermé avec lui, fut privé des marques de son sexe, afin que les peuples ne fussent point tentés de le placer sur le trône.

III. MICHEL II, *le Begue*, né à Amorium dans la haute Phrygie, d'une famille obscure, plut à l'em-

pereur *Léon l'Arménien*, qui l'avança dans ses troupes & le fit patricien. Sa faveur excita l'envie; il fut accusé d'avoir conjuré contre l'empereur, mis en prison, & condamné à être brûlé. Le malheureux auroit été exécuté le même jour, veille de Noël, si l'impératrice *Théodosie* n'eût représenté à l'empereur que c'étoit manquer de respect pour la fête. *Léon* différa l'exécution, en disant : *Je fais ce que vous voulez; mais vous verrez ce qui en arrivera.* En effet, la nuit même il fut assassiné dans son palais. *Michel*, tiré de prison, & salué empereur d'Orient l'an 820, rappela aussi-tôt ceux qui avoient été exilés pour la défense des images; mais quelque temps après, il devint, de protecteur des Catholiques, leur plus violent persécuteur. Il voulut forcer à observer le Sabbat, à célébrer la Pâque selon l'usage des Juifs. Sa cruauté fit des rebelles. *Euphemius*, général des troupes de Sicile, ayant enlevé une religieuse, l'empereur envoya ordre de lui couper le nez & de le mettre à mort. Le coupable à cette nouvelle se fait proclamer empereur, & se met sous la protection des Sarrasins d'Afrique. Les Barbares lui envoient des troupes, & soumettent presque toute l'isle; mais *Euphemius* est tué devant Syracuse qu'il assiégeoit. Les Sarrasins continuerent la guerre après sa mort, s'emparerent de toute l'isle, & de ce que l'empereur d'Orient possédoit dans la Pouille & la Calabre. *Michel*, tranquille à Constantinople, s'abandonnoit aux plaisirs des femmes & de la table. Ses excès lui causerent une violente chaleur d'entrailles, qui produisit une rétention d'urine. Il en mourut le 1 Octobre 829, au milieu des douleurs & des remords. *Michel* eut tous les vices, & commit tous les crimes. Ce fut un parjure, un avare, un cruel, un ivrogne & un impudique. Il sembla n'être monté sur le trône que pour le déshonorer. Son ignorance étoit si grande, qu'il ne savoit ni lire ni écrire. Tous les gens de lettres étoient en butte à sa haine, & c'étoit y avoir un droit assuré, que d'être doué de quelque talent ou de quelque vertu.

IV. MICHEL III, dit *l'Ivrogne*, empereur d'Orient, né en 836, succéda à *Théophile* son pere le 22 Janvier 842, sous la régence de *Theodora* sa mere. Cette vertueuse princesse rétablit le culte des images, & mit fin à la dangereuse héréfie des Iconoclastes, que *Léon l'Isaurien* avoit introduite 120 ans auparavant, & qui n'avoit cessé depuis de déchirer l'empire. Elle renouvela ensuite le traité de paix avec *Bogoris*, roi des Bulgares, en 844; & lui rendit sa sœur, qui, devenue chrétienne dans les fers, porta la foi dans son pays. *Bardas*, frere de *Théodora*, jaloux de son autorité, s'empara tellement de l'esprit de *Michel* en favorisant ses débauches, que ce prince, par son conseil, obligea sa mere de se faire couper les cheveux, & de se renfermer dans un monastere avec ses filles. *S. Ignace*, patriarche de Constantinople, n'ayant pas voulu la contraindre d'embrasser l'état monastique, & reprochant sans cesse à *Bardas* ses déréglemens, on le chassa de son siége, & *Photius* fut mis à sa place en 857 : année que l'on peut regarder comme l'époque de l'origine du schisme qui sépare l'Eglise Grecque d'avec la Latine. *Michel*, après avoir laissé régner *Bardas* avec le titre de César, le fit mourir en 866, parce qu'il lui étoit devenu suspect, &

associa *Basile le Macédonien* à l'empire. *Basile*, voyant que *Michel* se faisoit mépriser de tout le monde par ses déréglemens, l'exhorta à changer de conduite, & pour l'y engager par son exemple, il se comporta avec toute la décence convenable à un empereur. *Michel* ne put souffrir ce censeur rigide ; il voulut le déposer, & mettre à sa place un rameur. Comme il ne pouvoit y réussir, il forma le dessein de le faire périr ; mais *Basile* en fut instruit, & le fit assassiner le 24 Septembre 867, à 31 ans, après 25 de regne. Il ne laissa point d'enfans de sa femme *Eudoxie Decapolitisse*. *Michel III* doit être mis au nombre des monstres qui ont déshonoré l'empire. Il s'abandonna à toutes ses passions. Le meurtre, l'inceste, le parjure, furent les voies par lesquelles il apprit sa puissance aux peuples. Il commit tous les crimes, & ne fit aucune action digne d'un empereur. L'intérêt de l'état ne fixa jamais son attention. Comme un autre *Néron*, son goût dominant, son plaisir favori, étoit de faire voler un char sur la poussiere du cirque : plus jaloux de remporter la palme sur l'arêne, que de cueillir des lauriers sur un champ de bataille. Un jour qu'il étoit au spectacle, on vint l'avertir que les Sarrasins faisoient des courses sur les terres de l'empire. Il répondit : *C'est bien le temps de me parler des Sarrasins, lorsque je suis occupé à faire passer de droite à gauche un coureur pour qui je m'intéresse !* Les empereurs avoient fait bâtir de distance en distance de grandes tours, pour faire des signaux lorsque les ennemis pénétroient dans l'empire. Quelqu'une de ces alarmes ayant troublé une course de chevaux, l'empereur en fut tellement irrité, qu'il fit abattre toutes ces tours, qui étoient un des boulevards de l'état.

V. MICHEL IV, *Paphlagonien*, ainsi nommé parce qu'il étoit né en Paphlagonie, de parens obscurs, monta sur le trône impérial d'Orient après *Romain Argyre*, en Avril 1034, par les intrigues de l'impératrice *Zoé*. Cette princesse, amoureuse de lui, procura la couronne à son amant, en faisant mourir l'empereur son mari. Peu propre au gouvernement, il en abandonna le soin à l'eunuque *Jean*, son frere. *Zoé*, trompée dans ses espérances, voulut s'en venger, & n'y réussit pas. *Michel*, agité par les remords, tomba peu de temps après dans des convulsions qui le mirent hors d'état de tenir les rênes de l'empire. Il eut néanmoins de bons intervalles, & fit la guerre avec succès par ses deux freres, contre les Sarrasins & contre les Bulgares. Après avoir soumis ces peuples, il se retira dans un monastere en 1041, y prit l'habit religieux, & y mourut avec de grands sentimens de piété le 10 Décembre de la même année. *Michel* monta sur le trône par un crime ; mais, dès qu'il y fut monté, il fit régner la vertu. Son esprit se dérange : il ne lui reste de raison que pour sentir son malheur, connoître l'impuissance où il est de régner, & la nécessité de céder sa place à un autre ; & il a la force de le faire. Cette action a effacé en quelque sorte, aux yeux de la postérité, le meurtre & l'adultere dont il s'étoit souillé.

VI. MICHEL V, dit *Calafates*, parce que son pere étoit calfateur de vaisseaux, succéda en 1401 à *Michel IV* son oncle, après avoir été adopté par l'impératrice *Zoé* ; mais au bout de 4 mois, craignant que cette princesse ne le fît périr, il l'exila dans l'*Isle du Prince*. Le peu-

ple, irrité de cette ingratitude, se souleva contre *Michel*. On lui creva les yeux, & on le renferma dans un monastere en 1042. *Zoé* & *Theodora* sa sœur régnerent ensuite environ 3 mois ensemble ; & ce fut la premiere fois que l'on vit l'empire soumis à deux femmes. *Michel* perdit sur le trône la réputation qu'il avoit acquise étant particulier, d'homme habile, intelligent, capable de former de grands projets, & aussi propre à les exécuter. Il devint ingrat, soupçonneux, inhumain, cruel à l'excès, & ses vices éclaterent principalement aux dépens des personnes, qui ne devoient attendre de lui que de la reconnoissance ou des bienfaits.

VII. MICHEL VI, *Stratiotique*, (c'est-à-dire *Guerrier*,) empereur d'Orient, régna au mois d'Août 1056, après l'impératrice *Theodora* qui l'avoit nommé son successeur à cause de sa naissance & de ses richesses. Mais il étoit vieux, & n'avoit pas le talent de gouverner. Pour se rendre agréable au Sénat & au peuple, il choisit parmi eux les gouverneurs & les autres principaux officiers de l'empire. Les officiers de l'armée, irrités de cette préférence, élurent pour empereur *Isaac Comnene* en 1057. *Michel Cerulaire*, patriarche de Constantinople, qui ne disposoit pas à son gré de *Michel*, vouloit avoir un empereur qui dépendît de lui. Il fit soulever le peuple, feignit de le calmer ; & paroissant céder à la force & au désir de préserver l'empire d'une ruine entiere, il fit ouvrir les portes de Constantinople à *Isaac Comnene*. En même temps il envoya quatre métropolitains à *Michel VI*, qui lui déclarerent qu'il falloit nécessairement pour le bien de l'empire qu'il y renonçât. *Mais*, (dit *Michel* aux métropolitains,) *que me promet donc le Patriarche au lieu de l'Empire ? — Le royaume céleste*, lui répondirent les métropolitains. *Michel* quitta sur-le-champ la pourpre le dernier jour de l'an 1057, & se retira dans sa maison ou dans un monastere. Pendant sa courte administration, *Michel*, livré à ceux qui l'avoient placé sur le trône, donna tout à la faveur & rien au mérite. Il mit dans les premieres charges, des hommes du commun, sans expérience, sans capacité, sans connoissance de leurs devoirs. Espérant que l'affection du peuple lui conserveroit le diadême, il s'occupa uniquement à la gagner, & négligea de se concilier les gens de guerre, qui pouvoient seuls le maintenir sur le trône.

VIII. MICHEL VII, *Parapinace*, empereur d'Orient, étoit fils aîné de *Constantin Ducas* & d'*Eudoxie*. Cette princesse, après la mort de son époux, gouverna d'abord l'empire avec ce fils, *Andronic*, & *Constantin*, ses deux autres enfans : puis s'étant remariée au bout de 7 mois à *Romain Diogene*, elle le fit nommer empereur. Mais cet usurpateur ayant été pris en 1071 par les Turcs, *Michel* remonta sur le trône. *Nicéphore Botoniate* se souleva contre lui, & s'empara de Constantinople, avec le secours des Turcs, en Avril 1078. *Michel* fut relégué dans le monastere de Stude, & en fut retiré dans la suite pour être fait archevêque d'Ephese. C'étoit un prince foible, qui abandonna les rênes de l'empire à ceux qui voulurent s'en saisir, & ne s'occupa que de jeux d'enfant. Les ennemis ravagerent ses états, ses ministres ruinerent les peuples ; & le prince ne sentit ses malheurs, que quand il en fut accablé.

IX. MICHEL VIII, *Paléologue*,

régent de l'empire d'Orient durant la minorité de *Jean Lascaris*, monta sur le trône à sa place en 1260 ; puis fit crever les yeux à ce jeune prince son pupille, malgré les sermens de fidélité qu'il lui avoit faits. L'année d'après il reprit Constantinople sur *Baudouin II* : cette conquête fit d'autant plus d'honneur à sa bravoure, que cette ville avoit été possédée 58 ans par les François. Il travailla beaucoup, pendant son regne, à la réunion de l'Eglise Orientale avec l'Occidentale. *Urbain V*, qui occupoit alors le siége de Saint-Pierre, témoigna une grande joie des dispositions de *Michel Paléologue*, & du désir qu'il avoit de conclure cette importante affaire. » En ce cas, » (dit-il à l'empereur,) nous » vous ferons voir combien la » puissance du saint-siége est utile » aux princes qui sont dans sa » communion. S'il leur arrive quel- » que guerre ou quelque division, » l'Eglise Romaine, comme bonne » mere, leur ôte les armes des » mains, & par son autorité les » oblige à faire la paix... Si vous » rentrez dans son sein, (con- » tinue-t-il) elle vous appuiera, » non-seulement du secours des » Génois & des autres Latins ; » mais, s'il est besoin, des for- » ces des rois & des princes Ca- » tholiques du monde entier. Mais, » tant que vous serez séparé de » l'obéissance du saint-siége, nous » ne pouvons souffrir en con- » science que les Génois, ni quel- » ques autres Latins que ce soit, » vous donnent du secours «. La réunion de l'Eglise Grecque & de l'Eglise Latine devint donc un objet de politique, & l'empereur qui en signa l'acte en Avril 1277, envoya au pape la formule de sa profession de foi & du serment d'obéissance. Cette réunion déplut aux Grecs, & n'intéressa guere les Latins, parce que ceux-ci n'y virent que l'ouvrage de la ruse & de la nécessité. Le pape *Martin IV*, ne la croyant pas sincere, excommunia *Michel* le 18 Novembre 1281, comme fauteur du schisme & de l'hérésie des Grecs. L'excommunication étoit conçue en ces termes: » Nous dénonçons excommunié » *Michel Paléologue*, que l'on nomme » empereur des Grecs, comme fau- » teur de l'ancien schisme & de » leur hérésie ; & nous défendons » à tous rois, princes, seigneurs & » autres, de quelque condition qu'ils » soient, & à toutes les villes & » communautés, de faire avec lui, » tant qu'il demeurera excommunié, » aucune société ou confédération, » ou de lui donner aide ou con- » seil dans les affaires pour les- » quelles il est excommunié «. *Martin IV* renouvela cette excommunication trois fois, & elle subsistoit encore l'an 1282, lorsque *Michel* mourut le 11 Décembre, accablé de chagrin & d'ennui. Les Grecs lui refuserent la sépulture ecclésiastique, parce qu'il avoit voulu les soumettre aux Latins, & leurs historiens le peignirent comme un monstre. Son ambition à la vérité lui fit commettre des crimes ; le désir de conserver son pouvoir le rendit souvent artificieux & cruel ; la postérité lui reprochera toujours le meurtre du jeune *Lascaris*. Mais s'il n'eut pas les vertus d'un monarque, il en eut quelquefois les talens. Il sut persuader par son éloquence, se faire des amis par sa politique, & fit trembler ses ennemis par son courage. Il ne faut pas le confondre avec MICHEL *Paléologue*, qui, couronné empereur en 1214, gouverna l'empire sous son pere *Andronic* dit *le Vieux*, & mourut l'an 1220.

X. MICHEL FŒDEROWITZ, czar de Russie, fut élu en 1613,

dans des temps difficiles. Il descendoit d'une fille du czar *Jean Basilowitz*. Quoiqu'il ne fût âgé que de 17 ans, il travailla de concert avec ses ministres à terminer la guerre que les Russes avoient avec la Pologne & la Suede, qui l'une & l'autre avoient voulu leur donner un roi. Les Polonois, après s'être avancés jusqu'à Moscou, conclurent une treve de 14 ans. Les Suédois firent aussi la paix, & resterent en possession de l'Ingrie. *Michel* avoit commencé son regne par le supplice du fils du second imposteur *Demetrius*, de peur que ce rejeton ne causât des troubles dans l'empire. Se voyant tranquille, il pensa à policer ses états; mais cet ouvrage étoit réservé au plus illustre de ses successeurs, au czar *Pierre*. *Michel* mourut en 1645. On le peint comme un prince doux & ami de la paix.

MICHEL DE CEZENE, *Voyez* OCCAM.

XI. MICHEL, (Jean) natif de Beauvais. Après avoir été secrétaire de *Louis II*, roi de Sicile, il embrassa l'état ecclésiastique, & devint chanoine d'Aix en Provence, puis d'Angers. Il fut élu, malgré lui, évêque de cette derniere ville, qu'il édifia & qu'il instruisit. Sa mort, arrivée en 1447, fut celle d'un Saint. On a de lui des *Statuts* & des *Ordonnances* pour le réglement de la discipline dans son diocese.

XII. MICHEL, (Jean) natif d'Angers, médecin de *Charles VIII*, qui lui donna une charge de conseiller au parlement, mourut en 1495. Il laissa une fille, mariée à *Pierre le Clerc du Tremblay*, un des aïeux du P. *Joseph*, Capucin. On a de lui plusieurs *Pieces dramatiques*, jouées avec de grands applaudissemens, sous le nom de *Mysteres de la Nativité, de la Passion*. Les éditions les plus rares de ces drames gothiques, sont celles de 1485, 1490, 1499, in-fol. Les éditions in-4°, faites au XVIe siecle, sont plus communes; celle de Lyon, *Rigauld*, in-4° sans date, en lettres rondes, est différente de toutes les autres. La piece de la *Résurrection*, Paris, *Verard*, sans date, in-fol., est l'édition la plus rare; celle de 1507, in-fol. est plus complete.

XIII. MICHEL, (Jean) de Nismes, est célebre par ses Poésies gasconnes, sur-tout par son *Poëme sur les embarras de la Foire de Beaucaire*, de plus de 4200 vers. Cet ouvrage est le fruit d'une imagination peu réglée; mais il ne faut pas juger à la rigueur ces sortes d'ouvrages.

MICHEL-ANGE *de Caravage*, *Voyez* CARAVAGE.

MICHEL-ANGE, *Voyez* BONAROTA.

XIV. MICHEL-ANGE DES BATAILLES, peintre, né à Rome en 1602, mort dans la même ville en 1660, à 58 ans, étoit fils d'un joaillier nommé *Marcello Cerquozzi*. Son surnom *des Batailles* lui vint de son habileté à représenter ces sortes de sujets. Il se plaisoit aussi à peindre des marches, des pastorales, des foires & des animaux; ce qui le fit encore appeler *Michel-Ange des Bambochades*. De trois Maîtres dont il reçut des leçons, *Pierre de Laër*, dit *Bamboche*, fut le dernier, & celui dont il goûta la maniere. Son génie plaisant conduisoit sa main dans le ridicule qu'il donnoit à ses figures. Ce peintre avoit coutume de s'habiller en Espagnol; il étoit homme à bons mots, bien fait, d'un caractere égal. Son attelier étoit le rendez-vous de ce qu'il y avoit de plus poli dans les villes qu'il habitoit. Son imagination étoit vive; il avoit une prestesse de main extraordi-

naire. Plus d'une fois il a représenté une bataille, un naufrage ou quelque aventure singuliere, au seul récit qu'on lui en faisoit. Il mettoit beaucoup de force & de vérité dans ses ouvrages. Son coloris est vigoureux, & sa touche d'une légéreté admirable; rarement il faisoit le dessin ou l'esquisse de son tableau. Il excelloit aussi à peindre des fruits.

XV. MICHEL - CERULAIRE, patriarche de Constantinople après *Alexis* en 1043, se déclara en 1035 contre l'Eglise Romaine dans une lettre qu'il écrivit à *Jean*, évêque de Trani dans la Pouille, afin qu'il la communiquât au pape & à toute l'Eglise d'Occident. » Outre » l'addition *Filioque*, faite au Sym- » bole, & l'usage du pain sans » levain pour le sacrifice, *Cerulaire* » (dit le P. *Longueval*) faisoit un » crime aux Latins de manger de » la chair le mercredi, des œufs » & du fromage le vendredi, & » de manger de la chair d'ani- » maux étouffés ou immondes. Il » trouvoit même mauvais que les » moines qui se portoient bien, » usassent de graisse de porc pour » assaisonner les mets, & qu'on ser- » vît de la chair de porc à ceux » qui étoient malades; que les prê- » tres se rasassent la barbe; que les » évêques portassent des anneaux » aux doigts, comme des époux; » qu'à la messe, au temps de la » communion, le prêtre mangeât » seul les azymes, & se contentât » de saluer les assistans; enfin » qu'on ne fît qu'une immersion » au baptême «. *Michel Cerulaire* trouvant dans ces différens reproches, la plupart frivoles, un prétexte pour consommer le schisme, fit fermer les églises des Latins à Constantinople, & ne garda plus de mesures. *Léon IX* commença par faire une réponse savante & étendue à la lettre de *Cerulaire*. Ensuite il envoya des légats à Constantinople, qui excommunierent *Cerulaire*. Ce patriarche les excommunia à son tour, & depuis ce temps-là l'Eglise d'Orient demeura séparée de l'Eglise Romaine. Ce prélat ambitieux fit soulever le peuple contre MICHEL VI, [*Voyez* son art.] qui ne se prêtoit pas à toutes ses vues. Il favorisa l'élection d'*Isaac Comnene*, que les officiers de l'armée avoient mis à sa place. *Cerulaire* ne cessa de demander au nouvel empereur des graces; quand il les lui refusoit, il osoit le menacer de lui faire ôter la couronne qu'il lui avoit mise sur la tête. Il eut même la témérité de prendre la chaussure de pourpre, qui n'appartenoit qu'au souverain, disant qu'il n'y avoit que peu ou point de différence entre l'empire & le sacerdoce. L'empereur *Isaac Comnene*, indigné de son audace & redoutant son ambition, le fit déposer en 1059, & l'exila dans l'isle Proconese, où il mourut de chagrin peu de temps après. *Baronius* nous a conservé trois *Lettres* de ce patriarche.

MICHEL, (François) *Voyez* I. NOSTRADAMUS, *à la fin*.

MICHELI, (Pierre-Antoine) né à Florence de parens pauvres, fut d'abord destiné à la profession de libraire, qu'il abandonna pour s'adonner à la connoissance des plantes. Il lut *Mathiole*, & examina avec soin la nature, dans les campagnes, dans les bois & sur les montagnes. Il étudioit en même temps, seul & sans maître, la langue latine. Le grand-duc, instruit de ses talens, lui fit donner tous les livres qui lui étoient nécessaires, & l'honora bientôt du titre de son botaniste. *Micheli* voyagea ensuite dans divers pays, recueillant par-tout des observations sur l'Histoire naturelle,

On a de lui : I. *Nova Plantarum genera*, 1729, in-fol. Florence. C'est un des meilleurs ouvrages publiés sur cette matiere ; *Boërhaave* en faisoit un cas infini. II. *Historia Plantarum horti Farnesiani*, Florence, 1748, in-folio. III. *Observationes Itinerariæ*, manuscrit relatif à la Botanique. IV. Plusieurs ouvrages sur l'Histoire naturelle, qui sont aussi restés manuscrits. Cet habile homme mourut le 2 Janvier 1737 à 57 ans, avec la réputation d'un homme modeste & désintéressé. Il refusa des établissemens avantageux hors de sa patrie. Sans avoir cultivé les langues savantes, il s'étoit formé un bon style. Sa mémoire, dans tout ce qui concernoit la botanique, étoit prodigieuse. Quand il avoit vu une plante, c'étoit assez pour qu'il n'oubliât jamais sa figure. Il a découvert plus de quatre mille plantes nouvelles. Il a montré la véritable structure des plantes à feuille de chiendent & à tige de bled. Il a découvert leur fleur à deux feuilles, & en a formé une classe nouvelle & distincte, qu'il a placée entre la 14e & la 15e de *Tournefort*. Il a mis parmi les plantes à fleurs sans feuilles, les joncs & autres de même espece, qui en avoient été séparées mal-à-propos ; & il a réuni ensemble les plantes qui portent la semence sur leurs feuilles, lesquelles étoient rangées en deux classes séparées. *Micheli* a fait voir le premier la fleur & la semence des champignons, des truffes, des mousses, &c. que l'on croyoit, & que l'on croit encore en bien des endroits, se former de la pourriture. Il a enrichi le catalogue des plantes marines, dont il a montré l'organisation, la fleur & la semence. Les botanistes avant lui n'en comptoient que XX genres ; mais il en a montré près de LX, parmi lesquels on voit 500 plantes qu'il a tirées, pour ainsi dire, du fond de la mer. La grande quantité des plantes, appelées de son nom *Michéliennes* dans les écrits de *Vaillant*, de *Boërhaave*, de *Tilli*, dans le catalogue de *Sherard*, montrent combien il étoit communicatif d'un savoir qui lui avoit tant coûté.

MICHOL, fille de *Saül*, qui fut promise à *David*, à condition qu'il tueroit cent Philistins : *David* en tua 200, & obtint *Michol* quelque temps après. *Saül*, voulant se défaire de son gendre, envoya des archers dans sa maison pour se saisir de lui ; mais *Michol* fit descendre son mari par une fenêtre, & substitua à sa place une statue qu'elle habilla. *Saül*, outré de cette raillerie, donna *Michol* à *Phalti*, de la ville de Gallim, avec lequel elle demeura jusqu'à la mort de son pere : alors *David*, devenu roi, la reprit. Cette princesse ayant vu son mari sauter & danser avec transport devant l'Arche, conçut du mépris pour lui, & le railla avec aigreur. En punition d'un reproche si injuste, elle devint stérile.

MICHON, *Voyez* BOURDELOT.

MICHOU, (Mathias) *ou* DE *MICHOVIA*, docteur en médecine & chanoine de Cracovie, fut réputé savant astronome dans le XVIe siecle. Mais il s'adonna principalement à l'histoire, & dédia sa *Chronique de Pologne* au roi *Sigismond*, à l'élection duquel se termine son ouvrage. On a encore de *Michou* deux autres productions, *De la Sarmatie Européenne*, & *De la Sarmatie Asiatique*, imprimées à Paris en 1532, avec quelques autres *Relations du Nouveau Monde*.

MICIPSA, roi des Numides en Afrique, étoit fils de *Masinissa*, qui l'avoit préféré à *Manastabal* &

à *Gulassa*, ses autres fils. *Manastabal* eut un fils nommé *Jugurtha*, que son oncle *Micipsa* envoya commander en Espagne les secours qu'il donnoit aux Romains. *Micipsa* mourut l'an 120 avant Jesus-Christ. Il laissa 2 fils, *Adherbal* & *Hiempsal*, que *Jugurtha* fit périr, & sur lesquels il usurpa le royaume de Numidie. *Voyez* ADHERBAL.

MICOSTI, *Voyez* MOSÈS.

MICRÆLIUS, (Jean) Luthérien, né à Kolin dans la Poméranie en 1597, fut professeur d'éloquence, de philosophie & de théologie, places qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1658 à 61 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Lexicon Philosophicum*, 1661, in-4°. II. *Syntagma historiarum Mundi & Ecclesiæ*, in-8°. III. *Ethnophronium contra Gentiles de principiis Religionis Christianæ*, 1674, in-40. IV. *Tractatus de copia verborum*. V. *Archeologia*. VI. *Historia Ecclesiastica*, Lipsiæ, 1699, 2 vol. in-4°. VII. *Orthodoxia Lutherana contra Bergium*. VIII. Des *Notes* sur *Aphton* & sur les *Offices* de *Cicéron*. IX. Des *Comédies*, & d'autres *Pieces* en vers & en prose. Ces ouvrages décelent un homme qui avoit beaucoup d'érudition & de littérature.

MICYLLE, *ou* MOLTZER, (Jacques) humaniste & poëte Latin, né à Strasbourg en 1503, mort à Heidelberg en 1558, à 55 ans, laissa plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. Des *Poësies Latines*. II. Des *Scholies* sur *Homere*, *Virgile*, *Martial*, *Lucien*, &c. III. *Arithmethica Logistica*, &c. IV. *De re metrica*, à Francfort, 1695, in-8°... Il eut un fils, *Jules* MYCILLE, digne de son pere par ses connoissances dans le droit, & qui fut chancelier de l'électeur Palatin.

MIDAS, fils de *Gordius*, roi de Phrygie, reçut *Bacchus* avec magnificence dans ses états. Ce dieu, en reconnoissance de ce bon office, lui promit de lui accorder tout ce qu'il demanderoit. *Midas* demanda que tout ce qu'il toucheroit se changeât en or. Il se repentit bientôt d'avoir fait une telle demande; car tout se changeoit en or, jusqu'à ses alimens, dès qu'il les touchoit. Il pria *Bacchus* de reprendre ce don funeste, & alla par son ordre se laver dans le Pactole, qui depuis ce temps-là roula des paillettes d'or. Quelque temps après, ayant été choisi pour juge entre *Pan* (ou *Marsyas*) & *Apollon*, il donna une autre marque de son peu de goût, en préférant les chants rustiques du dieu des bergers aux chants mélodieux d'*Apollon*. Le dieu des vers & de la musique, irrité, lui fit croître des oreilles d'âne. *Midas*, honteux & désespéré, ne confia son aventure à personne qu'à son barbier, avec défense de la divulguer. Celui-ci ne pouvant se contenir, fit un creux en terre, & cria en se baissant : *Midas a des oreilles d'âne*; après quoi il remplit le trou. Dans la suite il sortit de cet endroit une grande quantité de roseaux qui, étant secs & agités par le vent, répéterent le secret du barbier, & l'apprirent à tout le monde.

MIDDELBOURG, (Paul-Germain de) appelé de ce nom, parce qu'il étoit né à Middelbourg en Zélande l'an 1445, enseigna la philosophie & les mathématiques. Son savoir lui fit des ennemis. S'étant retiré en Italie, il s'y fit connoître avantageusement par son éloquence & sa belle latinité. On lui donna une chaire de mathématiques à Padoue, & il fut fait évêque de Fossombrone dans le duché d'Urbin, en 1494. *Jules II* & *Léon X* le députerent, pour présider au cinquieme concile de Latran, tenu sous le pontificat de ces deux papes. Il sollicita ces deux pontifes, les car-

dinaux & les peres du concile de réformer le calendrier. Cette réformation étoit devenue nécessaire depuis que la précession des équinoxes & l'anticipation des nouvelles lunes avoient tellement dérangé l'ordre des temps, que l'on célébroit quelquefois la Pâque un mois entier avant le terme marqué par le concile de Nicée ; mais des besoins plus pressans obligerent le Saint-Siége de renvoyer cette affaire à un autre temps [*Voy.* GRÉGOIRE XIII]. *Middelbourg* s'est rendu célebre par un traité curieux & assez rare, imprimé à Fossombrone même, en 1513, in-fol. sous ce titre : *De recta Paschæ celebratione & de die Passionis J.C.* L'auteur ne s'y borne pas au Calendrier Romain ; il examine aussi ceux des Juifs, des Egyptiens & des Arabes. Il avoit fait précéder cet ouvrage de plusieurs lettres sur le temps qu'il faut célébrer la fête de Pâques, qui furent attaquées par *Pierre de Rivo*, docteur de Louvain. Ce savant évêque mourut à Rome en 1534, âgé de 89 ans, plein de jours & de vertus.

MIDDENDORP, (Jacques) né à Ootmerssum, village de l'Over-Yssel, vers l'an 1537, devint chanoine de la métropole & doyen de la collégiale de Saint-André à Cologne, docteur en droit, vice-chancelier de l'université, y enseigna la philosophie, & s'acquit tant de réputation, que divers princes le choisirent pour être leur conseiller ordinaire. On a de lui : I. Un Traité *De Academiis Orbis universi*, 1594, in-8° ; ouvrage fait avec peu d'ordre & sans critique. II. *Historia monastica*, Cologne, 1603. Il mourut en 1611.

MIDLETON, (Richard de) *Ricardus de Media-Villa*, théologien scolastique d'Angleterre, étoit Cordelier. Il se distingua tellement à Oxford & à Paris, qu'il fut surnommé le *Docteur solide & abondant*, le *Docteur très-fondé & autorisé*. On a de lui des *Commentaires* sur le Maître des Sentences, & d'autres écrits, qui ne justifient guere ces titres pompeux. Il mourut en 1304.... Il y a eu aussi un poëte Anglois de ce nom, qui a travaillé pour le théâtre.

MIDORGE, *Voy.* MYDORGE.

MIEL, (Jean) célebre peintre Flamand, né à Uloenderen, à deux lieues d'Anvers, en 1599, & mort à Turin en 1664, à 65 ans, a traité de grands sujets, dont il a orné plusieurs églises ; mais son goût le portoit à peindre des *Pastorales*, des *Paysages*, des *Chasses* & des *Bambochades*. L'Italie, qui a formé tant de grands-hommes, a été aussi l'école de *Jean Miel*. Il se mit sous la discipline d'*André Sacchi* ; mais ayant traité d'une maniere grotesque un grand tableau d'histoire que ce maître lui avoit confié, il fut obligé de fuir pour éviter sa colere. Son séjour en Lombardie, & l'étude qu'il y fit des ouvrages des *Carraches* & du *Correge*, perfectionnerent ses talens. Le duc de Savoie *Charles-Emmanuel* attira ce célèbre artiste à sa cour, & l'y fixa par ses bienfaits : ce prince le décora du cordon de l'ordre de *Saint-Maurice*. Le pinceau de *Miel* est gras, onctueux : son coloris est vigoureux & son dessin correct ; mais ses têtes manquent de noblesse. On a de lui plusieurs morceaux gravés avec beaucoup de goût.

I. MIERIS, (François) surnommé le *Vieux*, né à Leyde en 1635, excelloit à peindre des étoffes, & se servoit d'un miroir convexe pour arrondir les objets. Ses tableaux sont très-rares & d'un grand prix. Il mourut à la fleur de son âge, en prison à Leyde, l'an

1681 à 46 ans. Ses dettes l'y avoient fait renfermer. On lui proposa de s'acquitter en travaillant; mais il refusa, disant que *son esprit étoit aussi captif que son corps*. Sa touche étoit légere & son coloris brillant.

II. MIERIS, (Guillaume) son fils, surnommé *Le Jeune*, pour le distinguer du précédent, fut aussi peintre, mais inférieur à son pere. Il laissa un fils, peintre comme lui, appelé *François* MIERIS, qui eut moins de réputation que son pere & son aïeul.

I. MIGNARD, (Nicolas) peintre, né à Troyes en Champagne, vers l'an 1608, de *Pierre Mignard*, officier dans les armées de France, fut surnommé *Mignard d'Avignon*, à cause du long séjour qu'il fit en cette ville, où il s'étoit marié en revenant de Rome. Il n'a pas eu la même réputation que *Pierre Mignard*, son frere puîné; cependant il avoit beaucoup de mérite. Le roi, qui l'avoit connu dans son passage à Avignon lors de son mariage avec l'infante d'Espagne en 1659, l'appela à Paris, & l'employa à divers ouvrages dans le palais des Tuilleries. Ce peintre fit beaucoup de *Portraits*; mais son talent particulier étoit pour l'*Histoire* & pour les *Sujets Poëtiques*. Il inventoit facilement, & mettoit beaucoup d'exactitude & de propreté dans son travail. Ses compositions sont ingénieuses & brillent par le coloris. *Mignard* mourut d'hydropisie en 1668, à 60 ans, au grand regret de tous ses amis; car il n'avoit pas moins de probité que de talent. Il étoit alors recteur de l'académie de peinture, qui assista à ses funérailles. *Pierre* MIGNARD, son fils, né à Avignon & mort dans cette ville en 1685, à 85 ans, eut beaucoup de goût pour la peinture, & marcha sur les traces de son pere. Il étoit peintre de la reine *Marie-Thérèse* d'Autriche, & chevalier de l'ordre de Christ.

II. MIGNARD, (Pierre) surnommé *Mignard le Romain*, à cause du long séjour qu'il fit à Rome, étoit frere du précédent. Il naquit à Troyes en Novembre 1610, & mourut à Paris le 13 Mars 1695, à 85 ans, laissant une fille qui n'a rien épargné pour illustrer la mémoire de son pere. *Mignard* fut destiné par le sien à la médecine; mais les grands-hommes naissent ce qu'ils doivent être: *Pierre Mignard* étoit né peintre. A l'âge d'onze ans il dessinoit des portraits très-ressemblans. Dans le cours des visites qu'il faisoit avec le médecin qu'on avoit choisi pour l'instruire, au lieu d'écouter, il remarquoit l'attitude du malade & des personnes qui l'approchoient, pour les dessiner ensuite. Il peignit à 12 ans la famille du médecin. Ce tableau frappa les connoisseurs; on le donnoit à un artiste consommé. Ses progrès furent si rapides, que le maréchal de *Vitry* le chargea de peindre la chapelle de son château de Couber en Brie: il n'avoit alors que 15 ans. On le fit entrer ensuite dans l'école de *Vouet*, & il saisit tellement la maniere de son maître, que leurs ouvrages paroissoient être de la même main. Il quitta cette école pour aller à Rome. Son application à dessiner d'après l'antique & d'après les ouvrages des meilleurs maîtres, sur-tout d'après ceux de *Raphaël* & du *Titien*, formerent son goût pour le dessin & pour le coloris. Il lia une amitié intime avec *Dufresnoy*, qui lui servit infiniment pour lui faire entendre les meilleurs poëtes de l'antiquité, & pour lui développer les principes de la peinture. *Dufresnoy* étoit ex-

cellent pour le conseil, & *Mignard* pour l'exécution. Dans un séjour de 22 ans que celui-ci fit en Italie, il s'acquit une telle réputation, que les étrangers & même les Italiens s'empresserent de le faire travailler. Tandis qu'il étoit à Rome, on lui demanda le portrait de *Saint Charles Borromée* qui n'avoit jamais permis qu'on le peignît. Toujours attentif à mettre de la vérité dans ses ouvrages, il voulut avoir un mort sous ses yeux. Le frere *Vital* Capucin François l'avertit qu'il y avoit un de ses confreres qui venoit de mourir; mais on ne lui permit de travailler que la nuit. Resté seul avec ce cadavre, le billot sur lequel étoit posée la tête du mort tourna & fit éteindre la chandelle. *Mignard* eut une peur terrible; mais une lumiere qui se fit appercevoir, remit le calme dans son esprit. C'étoit le Frere *Vital*. Le mort reprit sa place, & le peintre acheva son tableau. *Mignard* avoit un talent singulier pour le portrait; son art alloit jusqu'à rendre les graces délicates du sentiment : il saisissoit habilement tout ce qui pouvoit non-seulement rendre la ressemblance parfaite, mais encore faire connoître le caractere & le tempérament des personnes qui se faisoient peindre. Comme il étoit naturellement courtisan, & que peut-être son génie n'étoit pas assez fécond pour les grands sujets, il avoit choisi le portrait, parce qu'il met à portée de parler, de plaire, de se montrer par ses plus beaux côtés. Il ne laissa échapper aucune occasion de dire des choses flatteuses. *Louis XIV* lui dit, la derniere fois qu'il fit son portrait : *Vous me trouvez vieilli?* — *Il est vrai*, SIRE, répondit *Mignard*, *que je vois quelques campagnes de plus sur le front de Votre Majesté*... De retour en France, il fut élu chef de l'académie de *Saint-Luc*, qu'il avoit préférée à l'académie royale de peinture, parce que *le Brun* étoit directeur de celle-ci, & qu'il en étoit excessivement jaloux. Il n'étoit pas moins avide de gloire & de richesses; & cette double ambition fut satisfaite. Le roi lui donna des lettres de Noblesse; & le nomma son premier peintre, après la mort de *le Brun*. Ce peintre avoit une douceur de caractere attrayante, un esprit agréable, joint à des talens supérieurs; qualités qui lui firent d'illustres amis. Il se trouvoit souvent avec *Chapelle*, *Boileau*, *Racine* & *Moliere*; ce dernier a célébré en vers le grand ouvrage à fresque qu'il fit au Val-de-Grace. *Mignard* auroit été un peintre parfait, s'il eût mis plus de correction dans son dessin, & plus de feu dans ses compositions. Il avoit un génie élevé; il donnoit à ses figures des attitudes aisées. Son coloris est d'une fraîcheur admirable, ses carnations vraies, sa touche légere & facile, ses compositions riches & gracieuses. Il réussissoit également dans le grand & dans le petit. On ne doit pas oublier son talent à copier les tableaux des plus célebres peintres; il le possédoit à un degré supérieur. Il laissa quatre enfans : *Charles*; *Pierre*; *Rodolphe*; & *Catherine*, mariée en 1696 au comte *de Feuquieres*, colonel du régiment d'infanterie de son nom. Elle étoit fort belle. *Il ne lui manque rien*, dit son pere à *Ninon de Lenclos*, *qu'un peu de mémoire*. -- *Tant mieux*, lui répondit Ninon, *elle ne citera pas*. L'abbé *de Monville* a écrit la Vie de *Mignard*, 1730, in-12.

MIGNAULT, (Claude) avocat du roi au bailliage d'Etampes, est plus connu dans le monde savant sous le nom de MINOS. Il étoit natif de Talent, ancien château des ducs de Bourgogne, à trois quarts de lieue de Dijon. Il professa pen-

dant plusieurs années la philosophie au college de Reims à Paris, expliqua les bons auteurs Grecs & Latins; & passa ensuite dans le college de la Marche, puis dans celui de Bourgogne. Il étudia en droit à Orléans en 1578, & revint ensuite à Paris, où il fut doyen de cette faculté en 1597. Ami intime du docteur *Richer*, il fut nommé avec lui pour travailler à la réforme de l'université, & il l'aida à composer l'*Apologie du Parlement & de l'Université*, contre le *Paranomus* de *Georges Criton*. Ce sage & savant magistrat mourut en 1603. On a de lui : I. Les *Editions* d'un grand nombre d'Auteurs avec de savantes notes. II. *De liberali Adolescentûm institutione*. III. *An sit commodius Adolescentes extra Gymnasia, quàm in Gymnasiis ipsis institui?* 1675, in-8°. Ce sont deux discours judicieux, qu'il prononça à l'ouverture de ses classes.

MIGNON, (Abraham) né à Francfort en 1640, avoit beaucoup de dispositions pour la peinture. Il fut mis chez des maîtres dont le talent étoit de peindre les fleurs. *Jean-David de Heem*, d'Utrecht, avança rapidement son éleve en ce genre. *Mignon* n'épargna ni ses soins, ni ses peines, pour faire des études d'après la nature; ce travail assidu, joint à ses talens, le mit dans une haute réputation. Ses compatriotes, & les étrangers recherchoient ses ouvrages avec empressement. Ils sont en effet précieux, par l'art avec lequel il représentoit les fleurs dans tout leur éclat, & les fruits dans toute leur fraîcheur. Il rendoit aussi, avec beaucoup de vérité, des insectes, des papillons, des mouches, des oiseaux, des poissons. La rosée & les gouttes d'eau qu'elle répand sur les fleurs, sont si bien imitées dans ses tableaux, qu'on est tenté d'y porter la main. Ce charmant artiste donnoit un nouveau prix à ses tableaux, par le beau choix qu'il faisoit des fleurs & des fruits, par sa maniere ingénieuse de les grouper, par l'intelligence de son admirable coloris, qui paroît transparent, & fondu sans sécheresse, & par la beauté de sa touche. Il mourut en 1679, à 39 ans, laissant deux filles, qui ont peint dans son goût, mais non avec autant de succès.

MIGNOT, (Etienne) docteur de Sorbonne, né à Paris en 1698, se rendit très-habile dans la science de l'Ecriture-sainte, des Peres, de l'histoire de l'Eglise, & du droit canonique. Il étoit de l'académie des inscriptions, où il fut reçu à plus de 60 ans. On a de lui : I. *Traité des Prêts de Commerce*, 1767, 4 vol. in-12. II. *Les Droits de l'Etat & du Prince sur les biens du Clergé*, 1755, 6 vol. in-12. III. *L'Histoire des démêlés de* Henri *II*, *avec S.* Thomas *de Cantorbery*, 1756, in-12. IV. *La Réception du Concile de Trente dans les Etats Catholiques*, 1767, 2 vol. in-12. V. *Paraphrase sur les Pseaumes*, 1757, in-12. VI. — sur les *Livres Sapientiaux*, 1754, 2 vol. in-12. VII. — sur le *Nouveau-Testament*, 1754, 4 vol. in-12. VIII. *Analyse des vérités de la Religion Chrétienne*, 1755, in-12. IX. *Réflexions sur les connoissances préliminaires du Christianisme*, in-12. X. *Mémoire sur les Libertés de l'Eglise Gallicane*, 1756, in-12. Ce docteur mourut le 25 Juillet 1771, âgé de 73 ans. Il ne faut pas le confondre avec l'abbé *Jean-André* MIGNOT, né en 1688, mort en Mai 1770, à 82 ans; ecclésiastique vertueux & savant qui eut beaucoup de part à la rédaction du *Bréviaire*, du *Missel* & du *Processionnal* d'Auxerre, publiés sous l'épiscopat de M. *de Caylus*.

MILAN, (JEAN de) *Voy.* JEAN MILANOIS, n°. LXXVIII.

MILE, (Francisque) peintre, né à Anvers en 1644, mort à Paris en 1680, finit sa courte carriere à 36 ans. On prétend que son mérite excita la jalousie de ses confreres, & que l'un d'eux l'empoisonna. Ce maître, éleve de *Franck*, fut bon dessinateur & grand paysagiste. Il avoit une mémoire fidelle, qui lui retraçoit tout ce qu'il avoit remarqué une fois, soit dans la nature, soit dans les ouvrages des grands maîtres. Admirateur des tableaux du *Poussin*, il en avoit saisi la maniere. Sa touche est facile, ses têtes d'un beau choix, & son feuiller d'un bon goût. Un génie fécond & capricieux lui fournissoit abondamment ses sujets, dans la composition desquels il a trop négligé de consulter la nature. Ses tableaux manquent d'effets piquans: ses couleurs sont trop uniformes. Ce peintre, au lieu d'exercer son art, s'amusoit souvent à tailler des pierres pour une petite maison qu'il avoit près de Gentilly.

MILET, *Voyez* CHALES.

MILET, (Jacques) licencié ès droits & poëte François du XVe siecle, est inconnu aux gens de goût; mais il est connu des bouquinistes, par son espece de Tragédie, intitulée *Destruction de Troye la grant*, mise par personnages en quatre journées, Lyon, 1485, in-4°, & plusieurs fois depuis; cependant elle est peu commune.

MILETUS, fils d'*Apollon* & de *Deïone*, & selon d'autres, d'*Acasis* fille de *Minos*, voulut, mais en vain, détrôner son aïeul. Pour se soustraire à la colere de *Jupiter*, il passa de Crete en Carie, où il s'acquit, par son mérite & son courage, l'estime du roi *Eurytus*, qui lui donna sa fille *Dothée*, & lui assura son trône. *Miletus* devenu roi fit bâtir la ville de Milet, capitale de Carie.

MILICH, (Jacques) professeur en médecine à Virtemberg, né à Fribourg en Brisgaw, l'an 1501, s'acquit une juste réputation par ses mœurs & ses connoissances. Il mourut d'un excès de travail en 1559 à 58 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. *Commentaria in librum secundum Plinii, de Historia mundi*, in-4°. II. Des *Discours latins* sur les *Vies d'Hippocrate, de Galien & d'Avicenne*. III. *Oratio de considerandâ sympathiâ & antipathiâ in rerum naturâ*. IV.... *De arte Medicâ*, &c. On trouve ces discours dans le recueil des Oraisons de *Melancthon*, Strasbourg, 1558, in-8°. Il étoit ami de ce réformateur, & imbu des mêmes erreurs. A cela près, *Milich* étoit un homme d'un esprit doux & droit, d'un jugement solide, d'un courage ferme & d'une prudence consommée. Il étoit fidelle à ses amis, ardent à leur rendre de bons offices, constant dans l'amour & dans l'étude des sciences; mais il étoit sur-tout recommandable par le soin qu'il prenoit d'élever ses enfans: il aima mieux les laisser vertueux, que riches.

MILIEU, (Antoine) Jésuite, né à Lyon en 1573, enseigna long-temps les humanités, la rhétorique & la philosophie. Il fut ensuite élevé à la place de recteur & à celle de provincial. Le Pere *Milieu* avoit du talent pour la littérature, & sur-tout pour la poésie. Il avoit enfanté dans ses momens de récréation, plus de 20,000 vers, qu'il brûla dans une maladie dont il ne croyoit pas revenir. Il n'en échappa que le premier livre de son *Moyses Viator*. Le cardinal *Alphonse de Richelieu*, son archevêque, voulut qu'il achevât ce poëme. Il en publia la premiere

partie

partie à Lyon, en 1636, & la 2e 1639, sous le titre de : *Moyses Viator*, seu *Imago militantis Ecclesiæ*, *Mosaïcis peregrinantis Synagogæ typis adumbrata*, deux vol. in-8°. Cet ouvrage, écrit d'un latin assez pur, mais plein d'allégories dont les unes sont ingénieuses & les autres un peu forcées, fut bien reçu du public. L'auteur mourut à Rome le 14 Février 1646, à 72 ans, aimé & estimé.

MILL, (Jean) célebre théologien Anglois, chapelain ordinaire de *Charles II*, roi d'Angleterre, a donné une excellente édition du *Nouveau Testament Grec*, dans laquelle il a recueilli toutes les variantes ou diverses leçons qu'il a pu trouver. Ce savant mourut en 1707, après s'être fait une grande réputation dans le monde littéraire. La meilleure édition de son Nouveau Testament a été donnée par *Kuster*, à Amsterdam, 1710, in-fol. Il y a des exemplaires en grand papier, qui sont rares.

MILLENAIRES, *Voyez* PAPIAS.

MILLET, *Voyez* MILET & CHALES.

MILLET, (Jean-Baptiste) né à Paris en 1746, s'est distingué dans l'étude des belles lettres, & promettoit de plus grands succès, lorsqu'il mourut à la fleur de son âge en 1775, apres avoir donné : I. *Vie des Poëtes Grecs*, 2 vol. in-12, compilation assez bien faite ; il y a quelques bonnes remarques sur les ouvrages de ceux dont il rapporte la vie. II. *Vie des Poëtes Latins*, 4 vol. in-12. Les notes y sont plus étendues, parce qu'il a trouvé plus de matériaux ; le style en est peu soigné & quelquefois affecté. III. *Réflexions sur la Poésie en général*, in-12. IV. *Lettre sur la Peinture en pastel*. V. *Choix de Poésies*, 8 vol.

MILLETIERE, (Théophile Brachet, sieur de la) avocat Protestant, écrivit pour engager les Calvinistes de la Rochelle à soutenir par les armes la liberté de leur religion contre le roi de France, leur souverain. Il fut arrêté à Toulouse en 1628, & retenu en prison pendant 4 ans. Sa liberté lui ayant été rendue, il publia, pour la réunion des Calvinistes avec les Catholiques, quelques écrits qui déplurent à son parti. Las de combattre pour des ingrats, il fit abjuration publique du Calvinisme en 1645. Il signala son entrée dans l'Eglise par un grand nombre d'ouvrages contre les Protestans. On remarque dans ses écrits plus de déclamation & de vivacité, que de science & de jugement : aussi disoit-on de lui, *que c'étoit un homme à se faire brûler tout vif dans un Concile.* Il avance quelques principes erronés, qu'aucun Catholique n'a jamais soutenus. Cet homme emporté & opiniâtre mourut en 1665, haï des Protestans & méprisé des Catholiques. *La Milletiere* avoit laissé publier sous son nom, en 1644, *le* PACIFIQUE, contre le livre de M. *Arnauld*, sur *la fréquente Communion.* Ce docteur y fit une réponse d'autant plus vigoureuse, que le véritable objet du *Pacifique* étoit d'ériger en hérésies formelles, sous la plume d'un Protestant, les principes de son livre.

MILLOT, (Claude-François-Xavier) de l'académie Françoise, né à Besançon en Mars 1726, fut pendant quelque temps Jésuite. Il étoit consacré à la chaire ; il continua de prêcher, après avoir quitté la Société. Mais la foiblesse de son organe, sa timidité, l'embarras de son maintien ne lui ayant pas permis de continuer cette carriere, il l'abandonna, quoiqu'il eût prêché un avent à Versailles & un carême

à Luneville. Le marquis *de Félino*, ministre de Parme, venoit de fonder une chaire d'histoire pour l'éducation de la jeune noblesse. Il la confia à l'abbé *Millot*, à la priere de M. le duc de Nivernois. Le ministre ayant occasionné une espece de révolte parmi le peuple, par quelques changemens qu'il avoit voulu faire, l'abbé *Millot* ne voulut pas le quitter que l'orage ne fût dissipé. On eut beau lui dire qu'il s'exposoit à perdre sa place. *Ma place*, répondit-il, *est auprès d'un homme vertueux persécuté & mon bienfaicteur ; je ne perdrai point celle-là.* Enfin après avoir rempli la chaire d'histoire avec distinction, il vint en France, & fut nommé précepteur de M. le duc *d'Enghien*. Il occupoit cette place, lorsqu'il mourut en Mars 1785 à 59 ans. L'abbé *Millot* avoit peu de brillant dans la société ; il avoit l'air froid & réservé ; mais tout ce qu'il disoit, étoit judicieux & sage. *D'Alembert* prétendoit que de tous les hommes qu'il avoit connus, l'abbé *Millot* étoit celui en qui il avoit vu le moins de *préventions* & le moins de *prétentions*. On a de lui différens ouvrages, rédigés avec soin, & écrits d'un style naturel, pur & élégant. Les principaux sont : I. *Elémens de l'Histoire de France, depuis* CLOVIS *jusqu'à* LOUIS XV, 3 vol. in-12. L'auteur, s'attachant aux faits les plus curieux & les plus instructifs, supprime tous les événemens étrangers à son sujet, & arrange ses matériaux avec ordre, après les avoir choisis avec discernement. *Querlon* pensoit que cet *Abrégé* étoit le meilleur que nous eussions de l'Histoire de France, & le préféroit à celui du président *Henault*. II. *Elémens de l'Histoire d'*Angleterre, *depuis son origine sous les Romains, jusqu'à* GEORGE II ; en 3 vol. in-12. Dans cet Abrégé estimé, l'auteur tient un milieu entre la concision & la prolixité. Il peut suffire à ceux qui ne cherchent point à approfondir les Histoires étrangeres. III. *Elémens de l'Histoire Universelle*, 9 vol. in-12. Un critique a dit que ce livre n'étoit que la contrefaction de l'*Histoire Générale de Voltaire* ; mais ce jugement est injuste. La partie de l'Histoire ancienne appartient en entier à l'abbé *Millot* ; & elle est remarquable, ainsi que la moderne, par le talent de choisir les faits, de les dépouiller des circonstances inutiles, de les raconter sans passion, & de les orner de réflexions judicieuses. IV. L'*Histoire des Troubadours*, 3 vol. in-12, rédigée sur les manuscrits de M. *de Sainte-Palaie*, & qui a paru un peu ennuyeuse, parce qu'elle roule sur des hommes inconnus, & la plupart dignes de l'être. Ce qu'on y cite des poëtes Provençaux, n'est pas bien intéressant ; & il étoit assez inutile, selon un homme d'esprit, » de rechercher curieusement des cailloux dans de » vieilles ruines, quand on a des » palais modernes «. V. *Mémoires politiques & militaires pour servir à l'Histoire de* LOUIS XIV *& de* LOUIS XV, *composés sur les pieces originales recueillies par* Adrien-Maurice duc *de Noailles*, maréchal de France, 6 vol. in-12. Nous en avons parlé dans l'article de ce Duc. VI. On a encore de l'abbé *Millot* des *Discours*, où il discute différentes questions académiques avec plus de sagesse que de chaleur ; une *Traduction de Harangues choisies des Historiens Latins*, où l'on remarque, comme dans celles de l'abbé d'*Olivet*, une élégance un peu froide. Le caractere de l'auteur, plutôt prudent & circonspect que vif & animé, n'élevoit guere son imagination au-dessus d'une simplicité noble, mais

sans chaleur ; d'un style pur, mais sans faste. Quelques critiques l'ont accusé cependant de s'être livré dans ses *Histoires* au ton déclamateur, sur-tout lorsqu'il a été question du clergé. Ce mot de *déclamateur* nous paroît impropre dans cette occasion. Il est vrai que l'abbé *Millot* n'a pas plus flatté les ministres de l'autel que les ministres d'état, & qu'il a peut-être rapporté plus d'exemples de vices que de vertus, parce que les uns sont infinimens plus communs que les autres. Mais il raconte froidement, & il paroît plus animé par sa franchise & par l'amour de la vérité, que par cette injuste philosophie qui a trop accusé le Christianisme des maux qu'il réprouve..... *Voyez* POPE *vers le milieu*.

MILLY, (Nicolas Christiern de Thy, comte de) des académies de Madrid & de Harlem, associé libre de celles des sciences de Paris, né en 1728 d'une famille ancienne du Beaujolois, prit de bonne heure le parti des armes. Après la bataille de Minden, il entra au service de M. le duc *de Wirtemberg*, & devint colonel, adjudant général, chambellan & chevalier de l'aigle rouge. La fin de la guerre lui permit de se livrer à des occupations plus paisibles. Il cultiva les sciences ; il donna des essais sur différens objets de physique & de chimie dont les idées ne sont pas toujours justes, mais où l'on trouve des vues ingénieuses & utiles. Il avoit du goût pour ce qu'on appelle *secrets*, & il fut, dit-on, la victime d'une expérience qu'il fit sur lui-même. Il mourut le 17 Septembre 1784, à 56 ans. Doux, complaisant, facile dans la société, ce n'étoit qu'avec les savans qu'il laissoit appercevoir un amour-propre trop vif & trop susceptible.

I. MILON, fameux athlete de Crotone, s'étoit accoutumé, dès sa jeunesse, à porter de gros fardeaux. En augmentant tous les jours leur poids, il étoit parvenu à charger sur ses épaules un des plus forts taureaux. Il en donna le spectacle aux Jeux Olympiques, & après l'avoir porté l'espace de 120 pas, il le tua d'un seul coup de poing, & le mangea, dit-on, tout entier en un seul jour. Il se tenoit si ferme sur un disque qu'on avoit huilé pour le rendre glissant, qu'il étoit impossible de l'y ébranler. Cet athlete assistoit exactement aux leçons de *Pythagore*. On rapporte que la colonne de la salle où ce philosophe tenoit son école, s'étant ébranlée, il la soutint lui seul, & donna aux auditeurs le temps de se retirer. *Milon* remporta sept victoires aux Jeux Pythiens, & six aux Jeux Olympiques. Il se présenta une 7e fois ; mais il ne put combattre, faute d'antagoniste. Devenu vieux, il voulut avec ses mains rompre le tronc d'un gros arbre. Il en vint à bout ; mais les longs efforts qu'il fit l'ayant épuisé, les deux parties du tronc se réunirent, & il ne put en arracher ses mains. Il étoit seul, & fut dévoré par les bêtes sauvages l'an 500 avant J. C.. *Voyez* PUGET & I. BOUFLERS.

II. MILON, (*Titus-Annius*) brigua le consulat, & pour l'obtenir il excita dans Rome plusieurs factions. *Clodius*, tribun du peuple, son ennemi irréconciliable, n'épargna rien pour l'en écarter. Le sénat & toutes les personnes du premier ordre étoient pour *Milon*, lorsque ses espérances furent ruinées tout-à-coup par une malheureuse rencontre, où *Clodius* périt de la main de ses gens & par ses ordres. Les deux ennemis s'étoient rencontrés sur le chemin d'*Appius*.

à peu de distance de Rome. *Clodius* revenoit de la campagne à cheval avec trois de ses amis & plusieurs domestiques bien armés. *Milon* étoit sorti de Rome dans un chariot avec sa femme & quelques gladiateurs, & une suite beaucoup plus nombreuse que celle de son ennemi. La querelle commença par les domestiques; *Clodius* voulut y entrer, & la dispute s'étant animée, il reçut plusieurs coups, qui l'obligerent de se retirer dans une hôtellerie. *Milon* irrité donna ordre à ses gens de le forcer dans sa retraite, & de lui ôter la vie. Le maître de l'hôtellerie fut tué dans cet assaut, avec onze domestiques de *Clodius*. Sextus CLODIUS, parent du mort, fit porter son corps au Forum, & le plaça sur la tribune. Là, les trois tribuns ennemis de *Milon* haranguerent le peuple dans les termes les plus propres à l'émouvoir. *Ciceron* se chargea de la défense de *Milon* contre ses accusateurs; mais comme le tribunal de l'orateur étoit assiégé de soldats, leur aspect, leurs murmures & les cris que poussoient les partisans de *Clodius*, troublerent sa mémoire: il ne put prononcer son plaidoyer tel qu'il l'avoit composé. *Milon* fut exilé à Marseille, où *Ciceron* lui envoya son discours. Après l'avoir lu, il s'écria: *O Ciceron! si tu avois parlé ainsi*, Milon *ne mangeroit pas des barbeaux à Marseille*.

III. MILON, Bénédictin, précepteur du fils de *Charles le Chauve*; mort dans l'abbaye de Saint-Amand, au diocese de Tournay, en 872; est auteur de plusieurs pieces. L'une, qui a pour titre: Le *Combat du Printemps & de l'Hiver*, est insérée dans l'ouvrage d'*Oudin* sur les auteurs ecclésiastiques; & l'autre, qui est une *Vie de S. Amand* en vers, se trouve dans *Surius* & *Bollandus*.

IV. MILON, *Voyez* JULIERS.

MILONIA, — CESONIE.

I. MILTIADE, général Athénien, fonda une colonie dans la Chersonnese de la Thrace, après avoir vaincu les peuples qui s'opposoient à cet établissement. Les Perses ayant déclaré la guerre aux Athéniens, s'avancerent au nombre de 300,000 hommes vers Marathon, petite ville située sur le bord de la mer. Athenes n'eut que dix mille hommes à y opposer. L'armée avoit à sa tête dix chefs, qui devoient commander tour-à-tour; mais l'amour public l'emportant sur le désir de gouverner, chacun de ses chefs se démit de ses droits en faveur de *Miltiade*. Ce général habile rangea ses troupes auprès d'une montagne, & fit jeter sur les deux côtés de grands arbres, afin de couvrir le flanc de son armée, & de rendre inutile la cavalerie des Perses. Le combat fut rude & opiniâtre: le nombre accabla d'abord les Grecs; enfin ils mirent les Perses en déroute, les poursuivirent jusqu'à leurs vaisseaux, & détruisirent une partie de leur flotte, l'an 490 avant Jesus-Christ. Quelques années après, les Athéniens donnerent au vainqueur une flotte de 70 vaisseaux, pour aller tirer vengeance des isles qui avoient prêté leur secours aux Perses. Il en conquit plusieurs: mais, sur un faux bruit de l'arrivée de la flotte des Perses, il se crut obligé de lever le siége qu'il avoit mis devant une ville de l'isle de Paros. Il revint à Athenes avec sa flotte. Une blessure dangereuse qu'il avoit reçue au siége, l'empêcha de paroître en public. On profita de ces circonstances pour jeter des soupçons sur sa conduite. *Xantippe* l'accusa devant l'assemblée du peuple, d'intelligence avec le roi de Perse. Le crime ne put pas être prouvé; cependant on le condamna à être

précipité dans le baratre ; lieu où l'on jetoit les plus grands criminels. Le magistrat s'oppose à un jugement si inique ; tout ce qu'il peut obtenir, en exposant les services signalés que *Miltiade* avoit rendus à la patrie, c'est de faire commuer la peine de mort en une amende de 50 talens qu'il étoit hors d'état de payer. Il fut jeté en prison, où il mourut bientôt après de sa blessure, l'an 489 avant Jesus-Christ. Son fils *Cimon* emprunta les 50 talens pour acheter la permission d'ensévelir le corps de son pere. *Miltiade* avoit été tyran dans la Chersonnese, & il pouvoit tenter de l'être dans Athenes : c'en étoit assez auprès de ce peuple si jaloux de sa liberté, qui aimoit mieux faire périr un innocent, que d'avoir un sujet de crainte devant les yeux.

II. MILTIADE, *Voyez* MELCHIADE.

MILTON, (Jean) né à Londres le 9 Décembre 1608, d'une famille noble, donna, dès sa plus tendre enfance, des marques de son talent pour les vers. A 15 ans il paraphrasa quelques Pseaumes, & à 17 il composa plusieurs *Pieces de Poésie* en anglois & en latin, pleines de chaleur & d'enthousiasme. Il entretint ce beau feu par tout ce qui nourrit & fortifie l'esprit humain, la lecture, la réflexion, les voyages, l'habitude d'écrire. Il parcourut la France & l'Italie ; il acquit une si parfaite connoissance de la langue Italienne, qu'il fut sur le point d'en donner une Grammaire. *Milton* avoit dessein de passer en Sicile & dans la Grece ; mais ayant appris les commencemens des troubles de l'Angleterre, il retourna dans sa patrie vers le temps de la seconde expédition de *Charles I* contre les Ecossois. On le chargea alors de la tutele de deux fils de sa sœur, auxquels il voulut bien servir de précepteur. Il prit aussi soin de l'éducation de quelques enfans de ses amis, & leur apprit les langues, l'histoire, la géographie, &c. Il épousa en 1643 la fille d'un gentilhomme de la province d'Oxford. Sa femme le quitta au bout d'un mois, protestant qu'elle ne retourneroit jamais chez lui. Cet époux malheureux publia plusieurs écrits en faveur du divorce, & se prépara à un second mariage ; mais sa femme se ravisa, & le supplia si ardemment de la reprendre, qu'il se laissa attendrir. La mort tragique de *Charles I*, arrivée en 1648, étonna toutes les puissances de l'Europe, & enchanta *Milton*, naturellement audacieux & républicain. Les factieux qui avoient osé, *Cromwell* à leur tête, porter leurs mains parricides sur ce prince infortuné, crurent leur attentat légitime, & choisirent *Milton* pour le justifier. Cet écrivain échauffé par l'esprit du temps & par le feu des guerres civiles, composa son livre *sur le droit des Rois & des Magistrats*. Il veut y prouver qu'un tyran sur le trône est comptable à ses sujets, qu'on peut lui faire son procès, qu'on peut le déposer & le mettre à mort. *Milton* porta d'autres coups à l'autorité royale dans plusieurs libelles insolens. Les factieux récompenserent l'écrivain qui les servoit si bien. *Milton* fut secrétaire d'*Olivier Cromwell*, de *Richard Cromwell*, & du parlement qui dura jusqu'au temps de la restauration. *Saumaise* prit la défense de *Charles I*, dans son livre intitulé : DEFENSIO REGIS. *Milton* lui répliqua par un autre ouvrage sous ce titre : *Défense pour le peuple Anglois*, imprimé en latin en 1651. Jamais cette nation, si fertile en frondeurs & en libelles diffamatoires, n'eut

vit un pareil. Il fut brûlé à Paris par la main du bourreau; l'auteur eut à Londres un présent de 1000 liv. sterlings. Mais l'excès du travail auquel il se livra, lui fit perdre la vue. Un jour qu'un ambassadeur se plaignoit à *Cromwell*, de ce qu'on lui faisoit attendre trop long-temps une réponse: *Le Secrétaire*, lui dit le Protecteur, *ne l'a point encore expédiée, parce qu'étant aveugle, il va lentement. — Eh, pourquoi*, répondit avec surprise l'ambassadeur, *mettre dans une pareille place un aveugle? Il est obligé de dicter, & par conséquent les secrets ne sont plus secrets. Quoi! pour avoir un homme capable d'écrire en latin, n'a-t-on pu dans toute l'Angleterre trouver qu'un aveugle?* Ce républicain esclave du tyran *Cromwell*, ne quitta la plume, que lorsque les ennemis de la maison *Stuart* poserent les armes. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ne fut point inquiété après le rétablissement de *Charles II*. On le laissa tranquille dans sa maison. Il se tint néanmoins renfermé, & ne se montra qu'après la proclamation de l'amnistie. Il obtint des lettres d'abolition, & ne fut soumis qu'à la peine d'être exclus des charges publiques. On a dit que, dans la suite, on lui offrit de lui rendre sa place de secrétaire auprès de *Charles II*; mais qu'il la refusa, & qu'il répondit à sa femme qui le grondoit de ce refus: *Vous autres femmes, vous feriez tout au monde pour rouler en carrosse. Moi, je veux vivre libre & mourir en homme.* Cet ardent ennemi des rois, le fut aussi de toutes les sectes. Il avoit été Puritain dans sa jeunesse; il prit le parti des Indépendans & des Anabaptistes dans sa virilité, & se détacha de toutes sortes de communions & de sectes durant sa vieillesse. Il n'exclut du salut aucune société Chrétienne, excepté les Catholiques Romains, comme on le voit dans son livre *De la vraie Religion*. Il ne fréquenta aucune assemblée, & n'observa dans sa maison le rituel d'aucune secte, soit qu'il les condamnât toutes indifféremment, soit qu'il fût rebuté par l'esprit de dispute & d'animosité qui y régnoit. Il parle dans ses poëmes épiques de la divinité de *Jesus-Christ* en véritable Arien. *Milton* rendu à lui-même, après les agitations des guerres, mit la derniere main à son Poëme du *Paradis perdu*. » Voyageant en Italie dans » sa jeunesse, il vit représenter à » Milan, (dit *Voltaire*) une comédie intitulée : *Adam* ou *le Péché* » *originel*, écrite par un certain » *Andrini*. Le sujet de cette Comédie » étoit la chute de l'homme. Les » acteurs étoient, Dieu le Pere, les » Diables, les Anges, *Adam*, *Eve*, » le Serpent, la Mort & les sept » Péchés mortels. *Milton* découvrit à travers l'absurdité de l'ouvrage, la sublimité cachée du » sujet. Il y a souvent, dans des » choses où tout paroît ridicule » au vulgaire, un coin de grandeur » qui ne se fait appercevoir qu'aux » hommes de génie. Les sept Péchés mortels dansant avec le Diable, sont assurément le comble » de l'extravagance & de la sottise; » mais l'univers rendu malheureux » par la foiblesse d'un homme, les » bontés & les vengeances du » Créateur, la source de nos malheurs & de nos crimes, sont des » objets dignes du pinceau le plus » hardi. Il y a sur-tout dans ce » sujet je ne sais quelle horreur » ténébreuse, un sublime sombre » & triste, qui ne convient pas » mal à l'imagination Angloise. » *Milton* conçut le dessein de faire » une Tragédie, de la farce d'*Andrini*. Il en composa même un » acte & demi. Mais la sphere de » ses idées s'élargissant à mesure

» qu'il travailloit, il imagina, au » lieu d'une tragédie, un poëme » épique : espece de production » dans laquelle les hommes sont » convenus d'approuver souvent » le bizarre sous le nom du mer- » veilleux «. Il employa neuf années à ce grand ouvrage, qui fut négligé dans sa naissance. Le libraire *Tompson* eut bien de la peine à lui donner 30 pistoles d'un écrit qui valut plus de 100,000 écus à ses héritiers. Ce Poëme ne trouva d'abord ni lecteurs ni admirateurs. Ce fut le célebre *Addisson* qui découvrit à l'Angleterre & à l'Europe les beautés de ce trésor caché. Ce judicieux critique voulut lire le *Paradis perdu*, sur l'éloge que lui en firent quelques amateurs. Il fut frappé de tout ce qu'il y trouva ; des images grandes & sublimes ; des idées neuves, hardies, effrayantes ; des coups de lumiere, &c. &c. *Addisson* écrivit en forme pour prouver que les Anglois avoient un *Homere*, & il le persuada du moins à sa patrie. Les étrangers, plus séveres, virent des beautés dans le *Paradis perdu*, qui étincelle de traits de génie ; mais ils ne fermerent pas les yeux sur ses imperfections. On lui reproche la triste extravagance de ses peintures ; son Paradis des fots ; ses murailles d'albâtre qui entourent le paradis terrestre ; ses diables qui, de géans qu'ils étoient, se transforment en pygmées, pour tenir moins de place au conseil, dans une grande salle toute d'or, bâtie en l'air ; les canons qu'on tire dans le ciel ; les montagnes qu'on s'y jette à la tête ; les Anges à cheval qu'on coupe en deux, & dont les parties se rejoignent soudain. On se plaint de ses longueurs, de ses répétitions ; on dit qu'il n'a égalé ni *Ovide* ni *Hésiode*, dans sa longue description de la maniere dont la terre, les animaux & l'homme furent formés. On censure ses dissertations sur l'astronomie qu'on croit seches, & ses inventions qu'on trouve plus extravagantes que merveilleuses, plus dégoûtantes que fortes : telles sont, une longue chaussée sur le Chaos ; le Péché & la Mort, amoureux l'un de l'autre, qui ont des enfans de leur inceste ; & *la Mort qui leve le nez pour renifler, à travers l'immensité du Chaos* ; *le changement arrivé à la Terre, comme un corbeau qui sent le cadavre* ; cette Mort qui flaire l'odeur du Péché, qui frappe de sa massue pétrifique sur le *froid* & sur le *sec* ; ce *froid* & ce *sec*, avec le *chaud* & l'*humide*, qui, devenus quatre braves généraux d'armée, conduisent en bataille des embryons d'atomes armés à la légere ; enfin, tout ce luxe d'érudition prodigué à toute occasion, qui distrait le lecteur, & ralentit la marche du poëme. [*Voy.* GÉDOYEN]. Mais, si on s'est épuisé sur les critiques, on ne s'épuisera jamais sur les louanges ; & surtout on ne se lassera jamais de relire & d'admirer les innocentes amours d'*Adam* & d'*Eve*, & les riches descriptions qui les accompagnent. *Milton* restera la gloire & l'admiration de l'Angleterre : on le comparera toujours à *Homere*, dont les défauts sont aussi grands ; & on le mettra au-dessus du *Dante*, dont les imaginations sont encore plus bizarres. Un écrivain obscur & mauvais patriote, publia à Londres, il y a quelques années, différens ouvrages, dans lesquels il prétendit démontrer que *Milton* a tout puisé dans je ne sais quelles rapsodies latines d'un professeur de rhétorique Allemand : [*Voy.* MASENIUS.] Le *Paradis perdu* est en vers anglois non rimés. *Dupré de Saint-Maur*, maître-des-comptes, & l'un des *Quarante* de l'académie françoise, & *Racine* le fils, en ont publié des

versions en prose, en notre langue: [Voyez II. RACINE.] M. *de Beaulaton* a fait paroître, en 1777 & 1778, une traduction en vers françois de ce poëme, laquelle offre des beautés & des défauts. On connoît depuis long-temps une imitation, aussi en vers françois, du Poëme anglois, par madame *du Bocage*, sous le titre de *Paradis terrestre*, en VI chants. Au lieu d'un temple vaste de structure inégale & hardie, tel que *Milton* l'avoit élevé, cette Muse ingénieuse a dessiné une chapelle élégante, qu'elle a exécutée & parée avec goût. [*Voy.* aussi TANEVOT.] *Milton* donna, en 1671, un second Poëme en vers anglois non rimés, sur la tentation de Jesus-Christ & la réparation de l'Homme, qu'il intitula *Le Paradis recouvré* ou *le Paradis reconquis.* Il faisoit plus de cas de ce second Poëme, que du premier; mis il n'est pas si bon, à beaucoup près. On n'y trouve point les grandes idées, les images frappantes, la sublimité de génie, ni la force d'imagination, qu'on admire dans le premier. Un homme d'esprit épigrammatique, a dit de ces deux Poëmes: que *l'on trouve bien* Milton *dans le Paradis perdu, mais non pas dans le Paradis recouvré.* Le Pere *de Mareuil*, Jésuite, a donné une Traduction françoise, in-12, de ce dernier Poëme. L'un & l'autre furent traduits en vers latins en 1690, par *Guillaume Hog*, Ecossois. *Milton*, épuisé par le travail & par les maladies, mourut à Brunhill le 15 Novembre 1674, à 66 ans. Il laissa une succession très-honnête; & il n'est pas vrai, comme on l'a dit tant de fois, qu'il passa ses derniers jours dans l'indigence. Son imagination étoit dans la plus grande effervescence, depuis le mois de Septembre, jusqu'à l'équinoxe du printemps. Il étoit partisan outré de la tolérance de toutes les religions; il n'en exceptoit que la Catholique: non *parce que c'étoit une religion*, mais parce que son esprit injustement prévenu ne lui faisoit voir, dans l'Eglise romaine, qu'*une faction tyrannique qui opprimoit toutes les autres.* Avec de telles idées, du génie & une extrême vivacité, *Milton* devoit avoir beaucoup d'ennemis; il en eut un grand nombre, qui le harcelerent presque toute sa vie. Ils lui reprocherent jusqu'à sa laideur & à sa petitesse. Ils lui appliquerent ce vers de *Virgile*:

MONSTRUM HORRENDUM, INFORME, INGENS, CUI LUMEN ADEMPTUM.

Ils ajouterent qu'*ingens* étoit le seul mot du vers, qui ne pouvoit pas lui être appliqué, parce qu'il étoit, (comme *Saumaise* l'avoit écrit,) *delicatum & infirmum corpusculum*... *Milton* leur répondit, qu'il étoit de la taille médiocre, plutôt que de la petite; que dans sa jeunesse il n'avoit jamais craint, l'épée au côté, les plus robustes; qu'il n'avoit été trouvé laid dans aucun âge; qu'il avoit été beau dans sa jeunesse, bien fait, ni petit, ni grand. Ses cheveux, bien partagés sur le front, tomboient en boucles sur ses épaules. C'est lui-même qu'il avoit peint en faisant le portrait d'*Adam*; (livre IV[e] de son *Paradis perdu.*) Il avoit de beaux yeux, sans aucune tache. Quand il eut perdu la vue, ceux qui ignoroient son malheur, ne le pouvoient soupçonner en l'abordant. Sa conversation étoit aimable, & son caractere indulgent. Cette douceur ne se trouvoit pas dans ses ouvrages de controverse. Il en faut rejeter, peut-être, la faute sur le goût qui étoit à la mode parmi les savans de ce temps-là, de jouer dans leurs livres le rôle de gladiateur. *Milton*

avoit le cœur tendre, & s'étoit marié 3 fois. Il voulut (comme nous l'avons dit) répudier sa 1re femme, qui l'avoit quitté un mois après son mariage, sous prétexte que sa famille étoit du parti du roi, & que son mari étoit républicain : il publia un écrit *sur le Divorce*, dont les principes pouvoient être très-dangereux. Il avançoit que, l'union conjugale devant être un état de douceur & de paix, la seule contrariété d'humeurs doit faire rompre cette union ; & qu'il est inutile de crier en public, *liberté*, si l'on est dans sa maison l'esclave du sexe le plus foible ; que par conséquent le mari peut répudier une femme dont le caractere ne s'accorde pas avec le sien. Il adressa sa seconde édition au parlement assemblé alors pour la réformation du royaume. *Milton* lui fit sentir que la premiere réforme devoit tomber sur les troubles domestiques, & qu'il falloit veiller à la liberté particuliere autant qu'à la générale. Notre poëte, bien différent de la plupart des faiseurs de projets, se conduisit conformément à ses principes. Il rechercha une jeune demoiselle, qui joignoit aux agrémens de son âge, l'éclat de la beauté & les charmes de l'esprit. Sa femme alarmée chercha à se rapprocher de lui. Elle se rendit chez un ami commun, où *Milton* devoit se trouver ; il la vit sortir tout d'un coup d'une chambre voisine ; elle se précipita dans ses bras : son premier mouvement est de la repousser ; elle se jette à ses genoux, & fondant en larmes, elle le conjure de lui pardonner & de la reprendre. Il est attendri, il pleure ; la réconciliation se fait, & elle fut sincere. Il a décrit cette scene touchante, en peignant une querelle entre *Adam* & *Eve*. Trois filles furent le fruit de ses différens hymens. Il leur fit apprendre à lire, & à bien prononcer huit langues, qu'elles n'entendoient pas. Elles ne connoissoient que l'anglois, & leur pere disoit souvent en leur présence, qu'*une langue suffisoit à une femme*. Il vouloit seulement qu'elles fussent en état de lui faire les lectures dont il avoit besoin. On a su par une d'elles, que ce qu'il lisoit le plus souvent, étoit *Isaïe* en hébreu, *Homere* en grec, & les Métamorphoses d'*Ovide* en latin. Madame *Clarke*, une de ses filles, avoit retenu un grand nombre de vers de ces différens auteurs, & elle les récitoit comme un perroquet. La figure de cette dame ressembloit parfaitement à celle de son pere. Le célebre *Addisson* ayant été élevé au ministere, la fit appeler, en la priant d'apporter quelques papiers qui prouvassent qu'elle étoit réellement fille de *Milton*. Mais dès qu'elle entra dans la chambre du ministre : *Madame*, lui dit-il, *vous n'avez pas besoin de garant ; votre visage montre assez de qui vous tenez le jour*... *Milton* étoit très-sobre ; il ne buvoit presque pas de vin, & ne mangeoit que des nourritures simples : ce régime étoit nécessaire à un homme tourmenté de la goutte. Il aima toujours les exercices du corps, particuliérement les armes. Lorsqu'il eut perdu la vue, il fit faire une machine, dans laquelle il se faisoit balancer. Il se levoit très-matin, & étudioit jusqu'à son dîner, après lequel il s'amusoit à jouer de quelque instrument, ou à chanter. Il avoit la voix belle, & étoit habile dans la musique. L'étude étoit sa passion dominante. Il possédoit l'histoire, les mathématiques, la philosophie, la théologie, les langues anciennes & modernes. Il mettoit l'italien fort au-dessus du françois : & comment ne lui auroit-il pas donné la

préférence ? nos bons écrivains n'avoient point encore paru. Après l'Ecriture-sainte, son livre favori étoit *Homere*, qu'il savoit presque par cœur. Outre ses *Poëmes*, on a de lui un grand nombre d'écrits de controverse, dans lesquels il regne un ton de déclamateur. Toutes les *Œuvres de Milton* furent imprimées à Londres, en 1699 en 3 vol. in-folio. On mit dans les 2 premiers ce qu'il a écrit en anglois, & dans le 3[e] ses Traités latins. On trouve à la tête de cette édition la *Vie* de *Milton*, par *Toland*. *Thomas Birch* en donna une meilleure édition à Londres, en 1738, en 3 vol. in-fol., avec le portrait de *Milton* à la tête. *Peck* publia à Londres, en 1740, in-4°, de nouveaux Mémoires anglois sur la vie & les productions poëtiques de *Milton*, avec quelques écrits de ce célebre écrivain qui sont curieux. Ses principaux ouvrages sont: I. *Traité de la Réformation de l'Eglise Anglicane, & des causes qui l'ont empêchée jusqu'ici*, (1641) & IV autres Traités sur le gouvernement de l'Eglise en Angleterre. II. *Defensio secunda.* III. *Defensio pro se*, contre *Morus*, auquel il attribuoit le livre qui a pour titre: *Clamor Regii sanguinis adversùs parricidas Anglos*, quoique ce livre fût de Pierre *du Moulin* le fils. IV. *Traité de la Puissance civile dans les matieres Ecclésiastiques*, 1659. V. *Milton* publia, en 1670, son *Histoire d'Angleterre*; elle s'étend jusqu'à *Guillaume le Conquérant*, & n'est pas tout-à-fait conforme à l'original de l'auteur, les censeurs des livres en ayant effacé divers endroits. VI. *Artis Logicæ plenior Institutio, ad* Rami *methodum accommodata*, 1672. VII. *Traité de la vraie Religion, de l'Héréfie, du Schisme, de la Tolérance, & des meilleurs moyens qu'on puisse employer pour prévenir la propagation du Papisme.* VIII. *AREOPAGITICA* ou *Discours au Parlement en faveur de la liberté d'imprimer toutes sortes de Livres, sans en demander la permission des examinateurs.* On voit par cet ouvrage, publié en 1645, que *Milton* vouloit en tout une liberté qui ne fût gênée par aucune loi. IX. Plusieurs *Pieces de Poésie*, en anglois & en latin, sur divers sujets. X. *Lettres familieres*, en latin... Les plus belles éditions de son *Paradis perdu*, en anglois, sont celles de Londres, 1749, 3 vol. in-4°; celle de Birmingham, par *Baskerville*, 1760, 2 vol. in-8°. Les *Foulis* en ont donné une jolie édition à Glascow. Ses *Poésies* séparées sont 2 vol. in-12... *Voyez* la *Vie* de *Milton*, à la tête d'une des traductions citées du *Paradis perdu*; & les *Mémoires* de *Nicéron*, tome 25.

MIMEURES, (Jacques-Louis de Vallon, marquis de) maréchal de camp, chevalier de Saint-Louis, & membre de l'académie françoise, mort en 1719, est auteur d'une très-médiocre traduction, en vers françois, de l'*Art d'aimer* d'*Ovide*. Il fut mieux inspiré, lorsqu'il fit passer en notre langue l'*Ode* d'*Horace*: *Mater sæva Cupidinum*. Cette heureuse imitation, qu'on trouve dans plusieurs recueils, commence ainsi:

Cruelle Mere des Amours,
Toi que j'ai si long-temps servie, &c.

Le Marquis *de Mimeures* étoit un bel esprit & un homme aimable. Son épouse (Mll[e] *d'Achi*) étoit digne de lui, par les graces de l'esprit, du caractere & de la figure.

MIMNERME, poëte & musicien Grec, florissoit du temps de *Solon*. Il s'acquit une réputation immortelle par ses Elégies. *Properce* dit, qu'en matiere d'amour, les vers de ce poëte valoient mieux que ceux d'*Homere*.

Plus in amore valet MIMNERMI *versus* HOMERO.

Quelques savans le regardent comme l'inventeur de l'Elégie. Il est certain qu'il est le premier qui la transporta des funérailles à l'amour. Il ne nous reste de lui que des fragmens, dont l'un des plus considérables se trouve dans *Stobée* avec d'autres Lyriques, 1568, in-8°.

MINARD, (Antoine) fils du trésorier-général du Bourbonnois, parut avec éclat dans le barreau du Parlement de Paris. *François I*, qui eut occasion de connoître ses talens, lui donna différentes charges, & enfin celle de président à mortier l'an 1544. Dans le temps qu'on instruisoit le procès du fameux conseiller-clerc *Anne du Bourg*, le président *Minard*, zélé Catholique & l'un de ses juges, fut tué d'un coup d'arquebuse le 12 Décembre 1559, en revenant du palais. Les Calvinistes furent accusés publiquement d'être les auteurs de cet assassinat. On prétend qu'ils avoient aposté, pour faire le coup, *Jacques Stuard*, gentilhomme fameux par plusieurs attentats de cette espece. Arrêté & mis à la question, il n'avoua rien. Mais les Calvinistes eux-mêmes confirmerent les soupçons qu'on avoit contre lui, en menaçant le cardinal *de Lorraine* de le traiter comme *Minard* avoit été traité. On lui dit un jour :

Garde toi, Cardinal,
Que tu ne sois traité,
A la Minarde,
D'une Stuarde.

On appeloit *Stuardes*, les balles empoisonnées, dont on disoit que *Jacques Stuard* se servoit. Quelques historiens ajoutent que le fils du président assassiné faisant des recherches pour découvrir les meurtriers, on lui fit dire que » s'il ne » restoit tranquille, on lui en fe» roit autant qu'à son pere «. L'un des sujets de ressentiment qu'avoient les Calvinistes contre le président *Minard*, fut, selon *Bourgueville*, qu'il avoit dit librement à *Henri II* son avis contre un rebelle de grande autorité. Ce rebelle, que *Bourgueville* ne veut point nommer, étoit vraisemblablement, (dit *Amelot de la Houssaie*,) le prince *de Condé*, l'un des chefs du parti, dont le président *Minard* avoit peut-être conseillé la mort.

MINELLIUS, (Jean) habile humaniste Hollandois, né à Rotterdam vers 1625, y enseigna les belles lettres, & mourut vers 1683. On a de lui des *Notes* courtes & claires sur *Térence*, *Salluste*, *Virgile*, *Horace*, *Florus*, *Valere-Maxime*, &c. Le Pere *Jouvenci*, Jésuite, s'est servi de quelques-unes, ainsi que les autres commentateurs, qui ont souvent copié ce savant humaniste. Ses remarques ne sont ordinairement que grammaticales ; & il a un peu négligé les explications mythologiques, historiques & géographiques.

MINERVE *ou* PALLAS, Déesse de la Sagesse, de la Guerre & des Arts, fut fille de *Jupiter*, qui ayant dévoré la nymphe *Methis*, conçut par ce moyen, & fit sortir de son cerveau la Déesse armée de pied en cap. Son pere se fit donner un coup de hache sur la tête par *Vulcain*, pour la mettre au monde. *Minerve* & *Neptune* disputerent à qui donneroit un nom à la ville de Cécropie. Celui qui produiroit sur le champ la plus belle chose, devoit avoir cet honneur. Elle fit sortir de terre, avec sa lance, un olivier fleuri ; & *Neptune*, d'un coup de son trident, fit naître un cheval, que quelques-uns préten-

dent être le cheval *Pégase*. Les Dieux déciderent en faveur de *Minerve*, parce que l'olivier est le symbole de la paix : & elle appela cette ville Athenes, nom que les Grecs donnoient à cette Déesse. *Pallas* est représentée avec le casque sur la tête, l'égide au bras, tenant une lance, comme Déesse de la Guerre, & ayant auprès d'elle une chouette & divers instrumens de mathémathiques, comme Déesse des Sciences & des Arts. L'égide étoit une espece de bouclier dont *Jupiter* lui avoit fait présent dans le temps de la guerre de Troye, & sur laquelle étoit la tête de *Méduse*. *Minerve* refusa constamment de se marier, & conserva toujours sa virginité. La chouete étoit son oiseau favori, & l'olivier l'arbre qui lui étoit consacré. Elle avoit plusieurs noms relatifs aux différens attributs qu'on lui donnoit. Elle s'appeloit *Armipotens*, comme Déesse de la Guerre ; *Casia*, parce qu'elle avoit les yeux bleus ; *Modica*, à cause qu'elle se mêloit de médecine ; *Pallas*, ce nom lui venoit du géant Pallas qu'elle avoit tué, ou plutôt de sa pique qu'elle balançoit ; *Tritonia*, du marais Tritonis en Lybie, sur les bords duquel elle s'étoit montrée pour la premiere fois en ces lieux, ou, selon d'autres, de Gnosse ville de Crete, qui s'appeloit anciennement *Tritta*, où elle étoit née. *Erichton* fils de *Vulcain*, institua des fêtes en son honneur, appelées *Panathénées*. Elles se célébroient en commun par les peuples de l'Attique. Chaque bourgade donnoit un boeuf pour les sacrifices, afin qu'il y eût suffisamment de quoi faire un festin à tous les assistans. On distinguoit deux sortes de Panathénées, les grandes & les petites. Les premieres se célébroient tous les cinq ans, & les petites tous les ans. On faisoit pendant ces fêtes des especes de processions appelées Pompes, *Pompa*, où chacun portoit une branche d'olivier. *Voyez* ARACHNÉ... MOMUS... ERICTHON... MENTOR... MÉDUSE... PARIS, &c. &c.

MINES-CORONEL, (Gregorio) définiteur général de l'ordre des Augustins, mort en 1623, fut secrétaire de la congrégation *De Auxiliis*. On a de lui un *Traité de l'Eglise*, & une *Réfutation* de *Machiavel*.

MINI, (Paul) médecin de Florence au XVIe siecle, remplit son temps par les soins de sa profession & par l'étude de l'histoire de sa patrie. Son *Discours* en Italien *sur la nature & l'usage du Vin*, ne lui fit pas beaucoup d'honneur comme médecin. Ses compatriotes recherchent, avec plus de soin, ses trois ouvrages sur l'Histoire de Florence. Le premier est un *Discours* Italien *sur la noblesse de Florence & des Florentins* ; le IIe, des *Remarques* & *Additions* à ce Discours ; & le IIIe, la *Défense* des deux précédens. Ce dernier est le plus recherché. Il ne faut pas toujours se fier à cet auteur ; il y flatte beaucoup sa patrie & ses concitoyens.

MINIANA, (Joseph-Emmanuel) né à Valence en Espagne en 1572, entra chez les religieux de la Rédemption, & mourut en 1630, à 58 ans, après avoir donné au public la continuation en latin de l'Histoire de *Mariana*. On ne doit pas toujours compter sur l'impartialité qu'il promet dans sa préface, encore moins sur un style aussi élégant que celui de son modele.

MINITHYE, *Voyez* THALESTRIS.

MINORET, (Guillaume) musicien François, mort dans un âge avancé, en 1716 ou 1717, obtint

une des 4 places de maître de musique de la chapelle du roi. Ce musicien a fait des *Motets* qui ont été goûtés; il seroit à souhaiter qu'ils fussent gravés. Parmi ses ouvrages, on fait un cas singulier de ses Motets sur les Pseaumes : *Quemadmodum desiderat cervus... Lauda, Jerusalem, Dominum... Venite, exultemus Domino... Nisi Dominus ædificaverit domum.*

I. MINOS Ier, fils de *Jupiter* & d'*Europe*, régna dans l'isle de Crete l'an 1432 avant Jesus-Christ, après l'avoir conquise. Il rendit ses sujets heureux par ses lois & par ses bienfaits. Il bâtit des villes ; il les peupla de citoyens vertueux, en écarta l'oisiveté, la volupté, le luxe, les plaisirs. Les jeunes gens y apprenoient à respecter les maximes & les coutumes de l'Etat. Les lois de *Minos*, fruits des longs entretiens qu'il avoit eus avec *Jupiter*, étoient encore dans toute leur vigueur du temps de *Platon*, plus de mille ans après la mort de ce législateur. Il eut un fils nommé *Lycaste*, pere de *MINOS II* roi de Crete, d'*Eaque* & de *Radamanthe*, qui exercerent la justice avec tant de rigueur, que la Fable feignit qu'ils avoient aux enfers l'emploi de Juges des humains. Le nom de MINOS (suivant M. *Bailly*) a un rapport singulier avec le mot MINNOR, qui, en langue du Nord, signifie *Être puissant*.

II. MINOS III, roi de Crete, de la même famille que les précédens, régnoit l'an 1300 avant Jesus-Christ. Il imita la sévérité de ses ancêtres dans l'administration de la justice; & fit plusieurs lois qu'il prétendoit avoir reçues de *Jupiter*. Il défit les Athéniens & les Mégariens, auxquels il avoit déclaré la guerre pour venger la mort de son fils *Androgée*. Il prit Mégare par le secours de *Scylla*, fille de *Nisus*, roi de cette contrée, laquelle coupa à son pere le cheveu fatal, dont dépendoit la destinée des habitans, pour le donner à *Minos*. Il réduisit les Athéniens à une si grande extrémité, que, par un article du traité qu'il leur fit accepter, il les contraignit de lui livrer tous les ans sept jeunes hommes & sept jeunes filles, pour être la proie du MINOTAURE. C'étoit un monstre moitié homme & moitié taureau, né de *Pasiphaé*, femme de *Minos*, & d'un taureau. *Minos* enferma ce monstre dans un labyrinthe, parce qu'il ravageoit tout, & ne se nourrissoit que de chair humaine. *Thésée*, ayant été du nombre des jeunes Grecs qui en devoient être la proie, le tua, & sortit du labyrinthe par le moyen d'un peloton de fil, qu'*Ariadne*, fille de *Minos*, lui avoit donné.

III. MINOS, *Voy.* MIGNAULT.

MINTURNI, (Antoine-Sébastien) après avoir professé la rhétorique, fut évêque d'Ugento, puis de Cortone dans la Calabre, & mourut vers l'an 1570. Nous avons de lui : I. Des *Lettres*, à Venise, 1549, in-12. II. *L'Amore inamorato*, 1559, in-12. Ce livre fut approuvé par le cardinal *de Montalte*, depuis pape sous le nom de *Sixte V*. III. *L'Arte Poëtica*, 1563, in-4°; & à Naples, 1725, in-4°.

I. MINUTIUS-AUGURINUS, (Marc.) consul Romain, & frere de *Publ.-Minutius*, aussi consul, fut chef d'une famille illustre qui donna à la république plusieurs grands magistrats. Il vivoit l'an 490 avant Jesus-Christ. *Voyez* FABIUS, n° II.

II. MINUTIUS-FELIX, célebre orateur Romain au commencement du IIIe siecle, dont nous avons un *Dialogue*, intitulé *Octavius*. Il y introduit un Chrétien & un Païen, qui disputent ensemble. C'est plu-

tôt la production d'un esprit qui se délasse de ses occupations, qu'un ouvrage composé avec soin. L'auteur s'occupe moins à établir le Christianisme dont il paroit connoître peu les mysteres, qu'à jeter du ridicule sur les fables du Paganisme. Il y a quelques passages qui semblent favoriser le Matérialisme. Cet ouvrage est écrit avec élégance, & se fait lire avec plaisir. Nous en avons une excellente édition, publiée par *Rigault* en 1643; & une version passable par *d'Ablancourt*. On estime aussi l'édition de cet auteur, imprimée en Hollande, 1672, in-8°, *cum notis Variorum*; celle de Cambridge, 1707, in-8°, donnée par *Jean Davis*; & celle de Leyde, 1709, in-8°.

MIOSSANS, (le Comte de) *Voyez* III. ALBRET.

I. MIPHIBOSETH, fils de *Saül* & de *Respha* sa concubine, que *David* abandonna aux Gabaonites, avec *Armoni* son frere, & les cinq fils de *Michol* & d'*Adriel*. Le royaume de Juda étant attaqué par une cruelle famine qui porta par-tout la désolation pendant trois ans, le pieux roi s'adressa au Seigneur pour savoir la cause de cette vengeance du Ciel, & apprit que c'étoit en punition de la cruauté de *Saül* à l'égard des Gabaonites. Pour fléchir la colere du Seigneur, *David* abandonna à ce peuple les malheureux enfans d'un pere coupable, qui furent mis à mort dans la ville de Gabaa, patrie de *Saül*. *Tostat* observe qu'ils avoient ou imité la cruauté de leur pere, ou commis d'autres crimes qui avoient mérité cet abandon sévere: observation conforme à l'Ecriture: *Propter Saül & domum ejus sanguinum*. II. Reg. 21. 1.

II. MIPHIBOSETH, fils de *Jonathas* & petit-fils de *Saül*, étoit encore enfant, lorsque ces deux princes furent tués à la bataille de Gelboé. Sa nourrice, saisie d'effroi à cette nouvelle, le laissa tomber, & cette chute le rendit boiteux. *David*, devenu possesseur du royaume, en considération de *Jonathas* son ami, traita favorablement son fils. Il lui fit rendre tous les biens de son aïeul, & voulut qu'il mangeât toujours à sa table. Quelques années après, vers l'an 1040 avant Jesus-Christ, lorsque *Absalon* se révolta contre son pere, & le contraignit de sortir de Jérusalem, *Miphiboseth* vouloit suivre *David*. *Siba* son domestique, profitant de l'infirmité de son maître, qui l'empêchoit d'aller à pied, courut vers *David* & accusa *Miphiboseth* de suivre le parti d'*Absalon*. Le monarque, trompé par le rapport de ce méchant serviteur, lui donna tous les biens de *Miphiboseth*; mais ce prince ayant prouvé son innocence, *David* qui se trouvoit dans des circonstances où il ne croyoit pouvoir faire une entiere justice, ordonna qu'il partageroit avec son esclave. *Miphiboseth* fut assez généreux pour répondre qu'il les lui céderoit en entier, puisqu'il avoit été assez heureux pour voir son maître & son roi rentrer triomphant dans son palais.

MIRABAUD, (Jean-Baptiste de) secrétaire perpétuel de l'académie Françoise, mort le 24 Juin 1760, âgé de 86 ans, étoit né en Provence. Il fit honneur à sa patrie par ses talens & par sa probité, qui lui mériterent la protection des grands & l'estime de ses confreres. Un philosophe célebre en a fait ce beau portrait: » Le » grand âge ne l'avoit point affaissé; » il n'avoit altéré ni les sens, ni » les facultés intérieures. Les tris- » tes impressions du temps ne s'é- » toient marquées que par le des-

» séchement du corps. A 86 ans, » M. *de Mirabaud* avoit encore le » feu de la jeunesse & la seve de » l'âge mûr : une gaieté vive & » douce, une sérénité d'ame, une » aménité de mœurs qui faisoient » disparoître la vieillesse, ou ne » la laissoient voir qu'avec cette » espece d'attendrissement qui sup- » pose bien plus que du respect. » Libre de passions, & sans au- » tres liens que ceux de l'amitié, » il étoit plus à ses amis qu'à lui- » même. Il a passé sa vie dans une » société dont il faisoit les délices : » société douce, quoiqu'intime, » que la mort seule a pu dissou- » dre. Ses ouvrages portent l'em- » preinte de son caractere : plus » un homme est honnête, & plus » ses écrits lui ressemblent. M. *de* » *Mirabaud* joignoit toujours le » sentiment à l'esprit, & nous ai- » mons à le lire, comme nous ai- » mions à l'entendre ; mais il » avoit si peu d'attachement pour » ses productions, il craignoit si » fort & le bruit & l'éclat, qu'il » a sacrifié celles qui pouvoient le » plus contribuer à sa gloire. Nulle » prétention, malgré son mérite » éminent ; nul empressement à se » faire valoir, nul penchant à » parler de soi ; nul désir, ni ap- » parent, ni caché, de se mettre » au-dessus des autres. Ses propres » talens n'étoient à ses yeux que » des droits qu'il avoit acquis » pour être plus modeste «. (Dis- cours de M. *de Buffon* à l'acadé- mie Françoise.) *Mirabaud* s'est fait un nom par les deux ouvrages sui- vans : I. *Traduction de la Jérusalem délivrée* du *Tasse*, 2 vol. in-12, plusieurs fois réimprimée. C'étoit la meilleure avant celle de M. *le Brun*, qui a paru en 1776. Les gra- ces du poëte Italien sont fort affoi- blies par *Mirabaud*. Le traducteur a effacé de l'original, tout ce qui auroit pu déplaire dans sa copie ; mais il a poussé cette liberté un peu loin, & il a mieux su retran- cher les défauts, qu'imiter les beau- tés. II. *Roland furieux, Poëme tra- duit de l'Arioste*, 1741, en 4 vol. in-12. Dans cette version *Mirabaud* a supprimé des octaves entieres. Il a rendu le sens de son auteur, mais rarement ses graces. Ce *molle & facetum* de l'*Arioste*, cette urba- nité, cet atticisme, cette bonne plaisanterie répandue dans tous ses chants, n'ont été (dit *Voltaire*) ni rendus, ni même sentis par *Mirabaud*, qui ne s'est pas douté que l'*Arioste* railloit de toutes ses imaginations. Sa traduction est pré- cédée d'une *Vie* de l'*Arioste*, d'un jugement sur cet auteur, & sur quelques-uns des traducteurs qui l'avoient précédé. [On a mis sous le nom de cet académicien, après sa mort, un Cours d'Athéisme sous le titre de *Systême de la Nature*, 1770, en 2 vol. in-8°, qui n'est qu'un réchauffé du Spinosisme. Il est inutile d'avertir que cette inso- lente Philippique contre Dieu, at- tribuée peut-être témérairement à un académicien de Berlin, n'est pas de *Mirabaud*.) III. On a en- core de lui une petite brochure, in-12, sous ce titre : *Alphabet de la Fée Gracieuse*, 1734.

MIRABELLA, (Vincent) his- torien de Sicile au XVIIe siecle, s'est fait un nom par une His- toire fort rare, même en Italie, de l'ancienne Syracuse. Elle fut imprimée à Naples en 1613, in- folio, sous ce titre : *Dichiarazione della pianta delle antiche Syracuse*. L'auteur y explique avec saga- cité plusieurs médailles relatives à cette ville, & y donne la liste & l'histoire des princes qui l'ont pos- sédée.

MIRAMION, (Marie Bonneau dame de) née à Paris le 2 No-

vembre 1629, de *Jacques Bonneau*, seigneur de Rubelle, fut mariée en 1645 à *Jean-Jacques de Beauharnois*, seigneur de Miramion, qui mourut la même année. Sa jeunesse, sa fortune & sa beauté la firent rechercher, mais inutilement, par ce qu'il y avoit de plus distingué & de plus aimable. *Bussi-Rabutin*, violemment amoureux d'elle, la fit enlever. La douleur qu'elle en éprouva, la jeta dans une maladie qui la conduisit presqu'au tombeau. Dès qu'elle eut recouvré sa santé, elle l'employa à visiter & à soulager les pauvres & les malades. Les guerres civiles de Paris augmenterent le nombre des misérables de cette grande ville. Madame de *Miramion*, touchée de leurs malheurs, vendit son collier estimé 24000 livres, & sa vaisselle d'argent. Elle fonda ensuite la maison du *Refuge* pour les femmes & les filles débauchées qu'on enfermeroit malgré elles; & la maison de *Ste Pélagie*, pour celles qui s'y retireroient de bonne volonté. En 1661, elle établit une Communauté de 12 filles, appelée la *Sainte Famille*, pour instruire les jeunes personnes de leur sexe & pour assister les malades. Elle la réunit ensuite à celle de *Ste-Genevieve*, qui avoit le même objet. Ses bienfaits mériterent qu'on donnât à ces filles le nom de *Dames Miramionnes*. Elle fonda, dans sa maison, des Retraites deux fois l'année pour les dames, & quatre fois par an pour les pauvres. Cette communauté est une de celles de Paris où le sexe reçoit la meilleure éducation. Le dévouement héroïque & la profonde sagesse de Mad^e^ de *Miramion* y subsistent toujours, & de plus ses vertueuses disciples y exercent encore chaque jour les devoirs de l'hospitalité. Les pauvres y sont saignés, pansés & médicamentés de leurs mains. Madame de *Miramion* conduisit sa famille, avec une prudence & une régularité admirables. Elle fit un grand nombre d'autres œuvres de piété & de charité, & mourut saintement le 24 Mars 1696, à 66 ans. L'abbé de *Choisy* a écrit sa *Vie*, imprimée à Paris en 1706, in-4°: elle est curieuse & édifiante. Les remedes de Mad^e^ de *Miramion* ont été souvent employés avec succès.

MIRANDE, ou MIRANDOLE, *Voyez* PIC.

MIRAUMONT, (pierre de) natif d'Amiens, fut conseiller en la chambre du Trésor à Paris, & lieutenant de la prévôté de l'Hôtel. Ses ouvrages sont : I. *Origine des Cours Souveraines*, Paris 1612, in-8°. II. *Mémoires sur la Prévôté de l'Hôtel*, 1615, in-8°. III. *Traité des Chancelleries*, 1610, in-8°. Ils sont remplis d'érudition & de recherches curieuses. L'auteur mourut en 1611, à 60 ans.

MIRE, (Aubert le) MIRÆUS, naquit à Bruxelles en 1573. *Albert* archiduc d'Autriche, le fit son premier aumônier & son bibliothécaire. *Le Mire* étoit neveu de *Jean le Mire*, évêque d'Anvers. Il devint doyen de cette église en 1624, & travailla toute sa vie pour le bien de l'Eglise & de sa patrie. Il mourut à Anvers le 19 Octobre 1640, à 67 ans. *Le Mire* (dit *Baillet*) doit en partie sa réputation aux matieres qu'il a traitées, plutôt qu'à la forme qu'il leur a donnée. Quelque prévention qu'on ait pour son mérite, les personnes éclairées jugent qu'à la vérité il étoit actif, curieux & laborieux; mais peu exact, & quelquefois même peu judicieux. On a de lui : I. *Elogia illustrium Belgii Scriptorum*; Anvers 1609, in-4°. Ce livre ne renferme que

quelques

quelques circonstances & quelques dates de la vie de ceux dont il fait des éloges, quelquefois outrés. II. *Vita Justi Lipsii*, 1609, in-8°, & dans ses Eloges. III. *Origines Benedictinæ*, Cologne, 1614, in-8°. IV. *Origines Carthusianorum*, Cologne, 1609, in-8°. *Le Mire* a fait séparément l'Histoire de l'origine des différens ordres. Ensuite il a recueilli les *Origines Monastiques*, en quatre livres en latin, Cologne, 1620; mais cet ouvrage est trop abrégé & assez peu soigné. V. *Bibliotheca Ecclesiastica*, 2 vol. in-folio, 1639-1649. Le P. *Labbe* dit que *le Mire* n'est riche que des dépouilles de *Bellarmin*, aux recherches duquel il n'a ajouté que quelques fautes. VI. *Opera Historica & Diplomatica*, &c. C'est un recueil de Chartres & de Diplômes sur les Pays-Bas. La meilleure édition est de 1724, deux vol. in-folio, par *Foppens* qui l'a enrichie de notes, de corrections & d'augmentations. Ce recueil a été augmenté de deux volumes de Supplément, 1734-1748. VII. *Rerum Belgicarum Chronicon*: ouvrage utile pour l'Histoire des Pays-Bas. VIII. *De rebus Bohemicis*, in-12.

MIREPOIX, *Voyez* LEVIS.

MIREVELT,) Michel-Janson) peintre Hollandois, né à Delft en 1588, mort dans la même ville en 1641; s'est adonné principalement au portrait, genre dans lequel il réussissoit parfaitement. Il a aussi représenté des *Sujets d'Histoire*, des *Bambochades*, & des *Cuisines* pleines de gibier : tableaux rares & recherchés, pour le bon ton de couleur, la finesse & la vérité de la touche. Il laissa un fils, son éleve.

MIRIS, *Voyez* MIERIS.

MIRIWEYSS, fameux rebelle de Perse, qui en 1722 se souleva contre le Sophi. Il étoit fils de cet émir qui avoit enlevé la province de Candahar au Sophi, légitime souverain. Il prenoit le titre de *Prince de Candahar*. La religion avoit été le prétexte de la révolte de l'émir. Il n'avoit d'autre dessein, disoit-il, que d'obliger le Sophi à embrasser la doctrine de *Mahomet*, & à abjurer celle d'*Ali*. Son fils, qui commandoit un corps de 1200 hommes, remporta la 1re victoire sur le Sophi le huit Mars 1722, & s'empara de la ville d'Ispahan. Il s'y montra non seulement un vainqueur cruel, mais un barbare violateur des traités que les rois de Perse ont faits avec les marchands de l'Europe pour la sureté de leurs marchandises. Cette victoire accrédita le rebelle. Il se vit appuyé, en 1724, du Mogol & du Turc. Mais les affaires changerent de face en 1725. La cour Ottomane ouvrit les yeux sur les desseins de l'usurpateur, retira ses troupes, & commença même d'agir contre lui. *Miriweyss* fit face à tout; il se défendit contre le Turc avec valeur, & remporta sur lui plusieurs avantages. Mais au milieu de ses succès, *Eschrepchan*, fils de sa femme, que le rebelle avoit enlevee à son mari légitime (prince d'une partie de la province de Candahar,) irrité de cette insulte, le tua au mois d'Octobre 1725.

MIROFLEDE, *Voyez* INGOBERGE.

MIRON, (Charles) célebre évêque d'Angers, fils du premier médecin du roi *Henri III*, fut nommé par ce prince à l'évêché d'Angers, en 1588, à l'âge de 18 ans. Il s'en démit, & après avoir vécu long-temps simple ecclesiastique, le cardinal de *Richelieu* le fit nommer de nouveau évêque d'Angers en 1621. *Louis XIII* le transféra en 1626, à l'archevêché de Lyon, où

il mourut le 6 Août 1628, le plus ancien prélat de France, après avoir joui d'une réputation qui est aujourd'hui presqu'entiérement éteinte. C'étoit un homme d'un génie remuant & inquiet. Etant évêque d'Angers, il s'étoit élevé fortement contre les appels comme d'abus, & avoit excommunié l'archidiacre de sa cathédrale, pour s'être servi de ce moyen contre les procédures de ce prélat; mais le parlement de Paris, par arrêt de l'an 1623, l'obligea à révoquer cette excommunication, & lui défendit de procéder à l'avenir par de telles voies.

MISÉRICORDE, (les FILLES de la) *Voyez* MARIE-MAGDELEINE *de la Trinité*, au N° 23 MARIE & YVAN.

MISITHÉE, *Voyez* III. GORDIEN. Il étoit beau-pere de cet empereur, qui se conduisit par ses conseils, & qui lui dut toute la prospérité de son regne. Il mourut l'an 243 de Jesus-Christ, & laissa par son testament tout son bien à la république, ou plutôt à la ville de Rome. On prétend que sa mort fut hâtée par *Philippe*, qui lui succéda dans la charge de préfet du prétoire, & qui fut depuis empereur. *Misithée* étoit attaqué d'une dyssenterie. Au lieu du remede que les médecins avoient ordonné, *Philippe* en fit substituer un autre, qui emporta le malade. On peut juger coupable de ce crime, dit *Crevier*, celui qui en recueillit le fruit.

MISRAIM, *Voyez* MEZRAÏM.

MISSON, (Maximilien) brilla d'abord au parlement de Paris en qualité de conseiller pour les Réformés. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira en Angleterre, où il fut zélé Protestant : ce zele tenoit beaucoup de la petitesse & de l'emportement. Il mourut à Londres en 1721, dans un âge assez avancé. On a de lui : I. Un livre intitulé, *Nouveau Voyage d'Italie*, dont la meilleure édition est celle de la Haye, 1702, en 3 vol. in-12. Cet ouvrage, ainsi que tous les autres de *Misson*, est rempli de contes satiriques sur la croyance de l'Eglise Romaine, & sur quelques pratiques qui ne font pas le fonds de cette croyance. Il a plus fait de tort à son auteur, qu'à la religion Catholique. On y trouve d'ailleurs des choses curieuses, du savoir, & quelquefois de bonnes plaisanteries. Mais on lit peu ce *Voyage*, depuis que nous avons ceux de Mrs *Grosley*, *Richard* & *Lalande*... *Addisson* l'a augmenté d'un 4e volume, Paris, 1722, moins piquant que les trois premiers. Le pere *Labbat*, qui blâme si souvent *Misson* de chercher des bons mots, tâche pourtant d'être aussi plaisant que lui, & n'y réussit pas toujours. II. *Le Théâtre sacré des Cevenes*, ou *Récit des Prodiges arrivés dans cette partie du Languedoc, & des petits Prophetes*; Londres, 1707, in-8°. Le reproche de crédulité & de faux zele, qu'on a fait à l'ouvrage précédent, doit être encore appliqué à celui-ci. *Misson* étoit né avec beaucoup d'esprit & de raison; mais le fanatisme changea ces qualités en enthousiasme & en délire. III. *Mémoires d'un Voyageur en Angleterre*, in-12, la Haye, 1698.

MITHRIDATE, dit *Eupator*, roi de Pont, monta sur le trône dans sa 12e année, la 123e avant Jesus-Christ, après la mort de son pere *Mithridate Evergete* ou *le Bienfaisant*. Confié à des tuteurs ambitieux, il se précautionna contre le poison qu'ils auroient pu lui donner, en faisant usage tous les jours des venins les plus subtils. La chasse

& les autres exercices violens occuperent sa jeunesse ; il la passa dans les campagnes & dans les forêts, & y contracta une dureté féroce, qui dégénéra bientôt en cruauté. *Laodice* sa sœur, femme d'*Ariarathe* roi de Cappadoce, avoit 2 enfans qui devoient hériter du trône de leur pere : *Mithridate* les fit périr avec tous les princes de la famille royale, & mit sur le trône un de ses propres fils, âgé de huit ans, sous la tutele de *Gordius*, l'un de ses favoris. *Nicomede* roi de Bithynie, craignant que *Mithridate*, maître de la Cappadoce, n'envahît ses états, suborna un jeune-homme, afin qu'il se dît troisieme fils d'*Ariarathe*; & envoya à Rome *Laodice*, qu'il avoit épousée après la mort du roi de Cappadoce, pour assurer le sénat qu'elle avoit eu trois enfans, & que celui qui se présentoit étoit le troisieme. *Mithridate* usa du même stratagême, & envoya à Rome *Gordius*, gouverneur de son fils, pour assurer le sénat, que celui à qui il avoit fait tomber la Cappadoce, étoit fils d'*Ariarathe*. Le sénat, pour les accorder, ôta la Cappadoce à *Mithridate* & la Paphlagonie à *Nicomede*, & déclara libres les peuples de ces deux provinces. Mais les Cappadociens, ne voulant pas jouir de cette liberté, choisirent pour roi *Ariobarzane*, qui dans la suite s'opposa aux grands desseins que *Mithridate* avoit sur toute l'Asie. Telle fut l'origine de la haine de ce roi de Pont contre les Romains. Il porta ses armes dans l'Asie mineure & dans les colonies Romaines, & y exerça par-tout des cruautés inouies. Pour mériter de plus en plus la haine de Rome, il fit égorger, contre le droit des gens, tous les sujets de la république établis en Asie. *Plutarque* fait monter le nombre des victimes à 150 mille ; *Appien* le réduit à 80 mille. *Plutarque* n'est pas croyable, & *Appien* même exagere. Il n'est pas vraisemblable que tant de citoyens Romains demeurassent dans l'Asie mineure, où ils avoient alors très-peu d'établissemens. Mais, quand ce nombre seroit réduit à la moitié, *Mithridate* n'en seroit pas moins abominable. Tous les historiens conviennent que le massacre fut général, que ni les femmes ni les enfans ne furent épargnés. *Aquilius*, personnage consulaire, chef des commissaires Romains, fait prisonnier par le vainqueur, fut conduit à Pergame, où il lui fit verser de l'or fondu dans la bouche, *pour venger*, disoit-il, *les Pergamiens de l'avarice des Romains*. *Sylla*, envoyé contre lui, remporta, proche d'Athenes, une premiere victoire sur *Archelaüs*, l'un des généraux de *Mithridate*. Une autre défaite suivit de près celle-là, & fit perdre au roi de Pont, la Grece, la Macédoine, l'Ionie, l'Asie, & tous les autres pays qu'il s'étoit soumis. Il perdit plus de 200,000 hommes dans ces différens combats. Aussi malheureux sur mer que sur terre, il fut battu dans un combat naval, & perdit tous ses vaisseaux. Toute la Grece rentra sous l'obéissance des Romains. Plusieurs peuples d'Asie, irrités contre le monarque vaincu, secouerent son joug tyrannique. Cette suite d'adversités diminua l'orgueil de *Mithridate* ; il demanda la paix, & on la lui accorda l'an 84 avant Jesus-Christ. Les articles du traité portoient qu'il payeroit les frais de la guerre, & qu'il se borneroit aux états dont il avoit hérité de son pere. Le roi de Pont ne se hâta point de rati-

fier ce traité ignominieux. Il travailla sourdement à se faire des alliés & des soldats ; il eut l'un & l'autre. Ses forces, jointes à celles de *Tigrane* roi d'Arménie, son beau-pere, formerent une armée de 140,000 hommes de pied, & de 16000 chevaux. Il conquit sur la république toute la Bithynie, & avec d'autant plus de facilité, que, depuis la derniére paix faite avec lui, on avoit rappelé en Europe la meilleure partie des légions. *Lucullus*, consul cette année, vole au secours de l'Asie. *Mithridate* assiégeoit Cyzique dans la Propontide : le consul Romain, par un dessein nouveau, l'assiégea dans son camp. La famine & la maladie s'y mirent bientôt, & *Mithridate* fut obligé de prendre la fuite. Une flotte qu'il envoyoit en Italie, fut détruite dans deux combats, l'an 87. Désespéré de la perte de ses forces maritimes, il se retire dans le sein de son royaume : *Lucullus* l'y poursuit, & y porte la guerre. Le roi de Pont le battit d'abord dans deux combats ; mais il fut entiérement vaincu dans un 3e. [*Voyez III.* BÉRÉNICE, & MONOPHILE.] Il n'évita d'être pris que par l'avidité des soldats Romains, qui s'amuserent à dépouiller un mulet chargé d'or, qui se trouva près de lui par hasard ; ou plutôt à dessein, si l'on en croit *Ciceron*, qui compare cette fuite de *Mithridate* à celle de *Médée*. Le vaincu désespérant de sauver ses états, se retira chez *Tigrane*, qui ne voulut pas le voir, de peur d'irriter les Romains. Ce fut alors que, dans la crainte que les vainqueurs n'attentassent à l'honneur de ses femmes & de ses sœurs, il leur envoya signifier de se donner la mort. *Monime*, une de ses femmes, essaya de s'étrangler avec son bandeau royal ; & ne pouvant y réussir ; elle présenta son sein au fer des satellites. *Glabrio* ayant été envoyé à la place de *Lucullus*, ce changement fut très-avantageux à *Mithridate*, qui recouvra presque tout son royaume. *Pompée* s'offrit pour le combattre, & le vainquit auprès de l'Euphrate l'an 65 avant Jesus-Christ. Il étoit nuit quand les deux armées se rencontrerent, la lune éclairoit les combattans ; comme les Romains l'avoient à dos, elle alongeoit leurs ombres : de façon que les Asiatiques, qui les croyoient plus proches, tirerent de trop loin, & userent vainement leurs fleches. *Mithridate*, intrépide dans ce découragement général, s'ouvrit un passage à la tête de 800 chevaux, dont 300 seulement échapperent avec lui. *Tigrane*, auquel il demanda un asile, le lui ayant refusé, il passa chez les Scythes, qui le reçurent avec plus d'humanité que son beau-pere. Assuré de leur attachement, il forma des projets plus dignes d'un grand cœur que d'un esprit sage. Il se proposa de pénétrer par terre en Italie, avec les forces de ses nouveaux alliés, & d'aller attaquer les Romains dans le centre de leur empire. Il fut bientôt détrompé des espérances qu'il avoit conçues si légérement : les soldats épouvantés refuserent de s'exposer de nouveau. Dans cette extrémité il envoya demander la paix à *Pompée*, mais par des ambassadeurs. Le général Romain auroit voulu qu'il l'eût demandée lui-même en personne, & toutes ses priéres furent inutiles. Le désespoir prit alors chez lui la place d'un vain désir de paix : il ne pensa plus qu'à périr les armes à la main. Mais ses sujets, qui aimoient plus la vie que la gloire, proclamerent roi

Pharnace son fils. Ce pere infortuné lui demande la permission d'aller passer le reste de ses jours hors de ses états qu'il lui ravit. Le fils dénaturé lui refuse cette derniere consolation, & prononce contre l'auteur de sa vie ces horribles paroles : *QU'IL MEURE!* *Mithridate*, pour comble d'horreur, les entend sortir de la bouche de son fils; & transporté de douleur & de rage, il lui répond par cette imprécation : *Puisses-tu ouir un jour de la bouche de tes enfans, ce que la tienne prononce maintenant contre ton pere...!* Il passe ensuite tout furieux dans l'appartement de la reine, lui fait avaler du poison & en prend lui-même ; mais le trop fréquent usage qu'il avoit fait des antidotes, & sur-tout de celui qui porte son nom, en empêcha l'effet. Le fer dont il se frappa à l'instant d'une main caduque & mal assurée, ne l'ayant blessé que légérement ; un officier Gaulois lui rendit, à sa priere, le funeste service de l'achever, l'an 64 avant Jesus-Christ. Ce malheureux prince avoit quelque chose de la férocité d'*Annibal* ; mais il avoit aussi beaucoup de son courage. Maître d'un grand état, tourmenté d'une ambition sans bornes, joignant à beaucoup de valeur, du génie & de l'expérience, actif & capable des plus vastes desseins, il auroit fait trembler Rome, s'il n'avoit eu à combattre les *Sylla*, les *Lucullus* & les *Pompée*. Il soutint 20 ans la guerre contre les Romains à diverses fois, & la derniere dura 11 années. Il cultiva les lettres au milieu de la guerre, & il les auroit protégées dans la paix; mais il ne fut presque jamais tranquille.

MIZAULD, (Antoine) en latin *Mizaldus*, médecin de Montluçon dans le Bourbonnois, au lieu d'exercer sa profession, s'appliqua aux mathématiques, à l'astrologie, & à la recherche des secrets de la nature. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, peu dignes d'être tirés de l'oubli, s'ils ne renfermoient quelques traits curieux & singuliers, qu'il faut démêler à travers les mensonges, que lui dictoient une crédulité aveugle, & une démangeaison extraordinaire à débiter des fadaises. Il a été très-bien peint dans ce vers :

Qualibet à quovis mendacia credere promptus.

La Monnoie dit » qu'il a fait en latin » des fautes qu'on ne pardonneroit » pas à un écolier de cinquieme «. Ses principaux livres sont : I. *Phenomena, seu Temporum signa*, in-8° ; traduit en françois, sous le titre de *Mirouer du Temps*, 1547, in-8°. II. *Planetologia*, in-4°. III. *Cometographia*. IV. *Harmonia cœlestium Corpor. & humanorum*, traduit en françois par *de Montlyard*, 1580, in-8°. V. *De arcanis Naturæ*, in-8°. VI. *Ephemerides Aëris perpetuæ*, in-8°. VII. *Methodica Pestis descriptio, ejus præcautio & salutaris curatio* ; traduit en françois, 1562, in-8°. VIII. *Opuscula de re medicâ*, Coloniæ, 1577, in-8°. IX. *Hortorum secreta... & auxilia*, 1575, in-8°. &c. &c. Cet écrivain bizarre mourut à Paris en 1578, dans un âge avancé.

MNEMOSYNE, ou la Déesse MÉMOIRE. *Jupiter* l'aima tendrement, & eut d'elle les neuf *Muses* ; elle en accoucha sur le Mont Piérius. Cette fable est philosophique. Les Déesses des beaux-arts, toutes filles de Mémoire, prouvent que, sans mémoire, on ne peut nourrir son esprit, ni fortifier son jugement.

MNESTHÉE. *Voy.* MENESTHÉE.

MNESTHÉE, affranchi de l'empereur *Aurelien*, fut cause de la

mort de son maître. *Voyez* AURELIEN.

MOAB, naquit de l'inceste de *Loth* avec sa fille aînée, vers l'an 1897 avant Jesus-Christ. Il fut pere des Moabites, qui habiterent à l'Orient du Jourdain & de la Mer-Morte, sur le fleuve Arnon. Les fils de *Moab* conquirent ce pays sur les géans *Enacim*; & les Amorrhéens, dans la suite, en reprirent une partie sur les Moabites.

MOAVIAS, *ou* MOAVIE, général du calife *Othman*, vers l'an 643 de Jesus-Christ, fit beaucoup de conquêtes, & vengea la mort de ce prince. Il obtint le califat par la ruse ingénieuse d'*AMROU*: (*Voy.* ce mot.) C'est ce *Moavias*, qui, s'étant rendu maître de l'isle de Rhodes en 667, fit briser le célebre Colosse du *Soleil*, du sculpteur *Charès*, & en fit porter les morceaux à Alexandrie sur 900 chameaux. Il mourut en 680... *Voyez* aussi l'art. I. MAHOMET (le *Prophete*) vers la fin.

MOCENIGO, (Louis) noble Vénitien, d'une famille illustre, qui a donné plusieurs doges à sa patrie, obtint cette dignité en 1570. Il se ligua avec le pape & les Espagnols, contre les Turcs qui avoient pris l'isle de Chypre. *Sébastien Veneri* commandoit les galeres de la république; *Marc-Antoine Colonne*, celles de l'Eglise; & Don *Juan d'Autriche*, celles du roi d'Espagne. L'armée Chrétienne gagna la célebre bataille de Lépante, le sept Octobre de l'an 1571. *Louis Mocenigo* mourut l'an 1576, après avoir gouverné avec beaucoup de prudence & de bonheur... Un de ses descendans, (*Sébastien* MOCENIGO), qui avoit été provéditeur général de la mer, général de la Dalmatie, & commissaire plénipotentiaire de la république pour le réglement des limites avec les commissaires Turcs, fut élu doge le 28 Août 1722, & soutint avec honneur la gloire de son nom; il mourut en 1732.... Il y a encore eu de cette famille *André* MOCENIGO, qui vivoit en 1522, & qui fut employé dans les grandes affaires de la république, qu'il mania avec succès. On a de lui deux ouvrages historiques: I. *De bello Turcarum.* II. *La Guerra di Cambrai 1500 & 1517*; Venise, 1544, in-8°. L'auteur n'y flatte pas les puissances liguées contre Venise. L'abbé *Dubos* en a profité dans son *Histoire de la Ligue de Cambrai.*

MODEL, (N...) docteur en médecine, né à Neustadt en Franconie, passa en Russie l'an 1737. Il eut la direction des apothicaireries impériales, fut reçu dans plusieurs académies, & mourut à Petersbourg le 2 Avril 1775, à 64 ans. Il a publié plusieurs ouvrages de chimie & d'économie, que M. *Parmentier* a traduits en françois sous le titre de: *Récréations physiques, économiques & chimiques*, Paris, 1774, 2. vol. in-8°.

MODENE, *Voyez* ALFONSE D'EST... & les *TABLES Chronologiques*, article pénultieme.

MODESTUS, abbé du monastere de Sainte-Théodose, puis évêque de Jérusalem en 632, est connu par des *Homélies* dont *Photius* a donné des extraits. Il dit dans la premiere, que *Marie-Magdeleine* étoit morte à Ephese, où elle étoit allée trouver *S. Jean-l'Evangéliste*, après la mort de la *Sainte Vierge. Modestus* mourut l'an 633.

MODREVIUS, (André Fricius) secrétaire de *Sigismond-Auguste*, roi de Pologne, au milieu du XVI[e] siecle, avoit beaucoup d'esprit; mais il le déshonora, *dicendo quæ non oportuit, scribendo quæ non licuit, agendo quæ non decuit.* Son traité *De la RÉFORME de l'Etat*, le fit chasser

de Pologne & dépouiller de ses biens. Il fut un malheureux vagabond, qui flotta toute sa vie entre les Sociniens & les Luthériens, & qui finit par être méprisé des uns & des autres. Il travailla beaucoup à réunir toutes les sociétés Chrétiennes en une même communion; & *Grotius* le compte entre les conciliateurs de religion. Son principal ouvrage, *De Republicâ emendandâ*, Bâle, 1569, in-fol., est en 5 livres : le 1er traite *de Moribus*; le 2e, *de Legibus*; le 3e, *de Bello*; le 4e, *de Ecclesiâ*; & le 5e, *de Scholâ*. L'esprit républicain dicta cet ouvrage; mais ce n'est pas toujours le goût qui l'a dirigé. Son traité *De Originali peccato*, 1562, in-4°, renferme des choses hardies.

I. MŒBIUS, (Godefroi) professeur de médecine à Iene, né à Laucha en Thuringe l'an 1611, devint premier médecin de *Fréderic-Guillaume* électeur de Brandebourg, d'*Auguste* duc de Saxe, & de *Guillaume* duc de Saxe-Weimar. Il mourut à Hall en Saxe en 1664, âgé de 53 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages de médecine, qui décelent un homme qui joignoit la théorie à la pratique, & qui avoit autant étudié la nature que les livres. Les principaux sont : I. *Les fondemens Physiologiques de la Médecine*, 1678, in-4°. II. *De l'usage du Foie & de la Bile*. III. *Abrégé des Élémens de Médecine*, Iene, 1690, in-fol. ouvrage superficiel. IV. *Anatomie du Camphre*, Iene, 1660, in-4°. Tous ces ouvrages sont en latin. *Godefroi* MŒBIUS, son fils, médecin comme lui, a donné *Synopsis medicinæ practicæ*, 1667, in-fol.

II. MŒBIUS, (George) théologien Luthérien, né aussi à Laucha en Thuringe, l'an 1616, fut professeur de théologie à Leipzig, & mourut le 28 Novembre 1697, à 81 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin. Le plus connu est son traité *De l'origine, de la propagation, & de la durée des Oracles des Païens*, contre *Vandale*. Le Pere *Baltus* a profité de cet ouvrage, dans sa réfutation des *Oracles* de *Fontenelle*. On y remarque une grande étendue d'érudition.

MŒNIUS, (*Caïus*) célebre consul Romain, vainquit les anciens Latins. Il fut le premier qui attacha, près de la Tribune aux harangues, les *bees* & les *éperons* des navires, qu'il avoit pris à la bataille d'*Antium*, l'an 338 avant Jesus-Christ : ce qui fit donner à cette Tribune le nom de *Rostra*.

MOERBECA, (Guillaume) né vers l'an 1215 à Meerbeeck, près de Ninove, dans le Brabant, se fit dominicain, & fut disciple d'*Albert le Grand*. Il devint ensuite chapelain & pénitencier des papes *Clément IV* & *Grégoire X*. Celui-ci l'envoya au second concile général de Lyon, l'an 1274. Sa science & ses vertus furent récompensées par l'archevêché de Corinthe (alors sous la domination des Vénitiens), & les honneurs du *Pallium*. Monté sur ce siége, il se consacra entiérement aux devoirs pastoraux, & à traduire des livres grecs en latin. On croit qu'il mourut avant la fin du 13e siecle. On a de lui une *Traduction* latine du *Commentaire* de *Simplicius* sur les livres d'*Aristote*, *du Ciel & de la Terre*; Venise, 1563, in-fol. Il traduisit tous les ouvrages d'*Aristote* à la sollicitation de S. Thomas. On conserve dans plusieurs bibliotheques cette version manuscrite, de même que la version des ouvrages de *Proclus* le Philosophe.

MŒSTLIN, (Michel) célebre mathématicien, mourut en 1650 à Heidelberg, après y avoir longtemps enseigné les sciences élevées. C'est lui qui découvrit le premier la raison de cette foible lumiere qui

paroît sur la partie de la lune qui n'est point éclairée du soleil avant & après sa conjonction.

MOHAMMED, *Voyez* AMIN-BEN-HAROUN.

I. MOINE, (Jean le) doyen de Bayeux, évêque de Meaux, & enfin cardinal, né à Cressi en Ponthieu, fut aimé & estimé du pape *Boniface VIII.* Ce pontife l'envoya légat en France l'an 1303, pendant son démêlé avec le roi *Philippe* le Bel. *Le Moine* s'y conduisit avec l'esprit d'un Ultramontain : il brava son souverain, & se fit mépriser par les bons François. Il mourut à Avignon en 1313, après avoir fondé à Paris le Collége qui porte son nom. On a de lui un *Commentaire* sur les Décrétales, matiere qu'il possédoit à fond.

II. MOINE, (Etienne le) ministre de la religion Prétendue-Réformée, né à Caen l'an 1624; se rendit très-habile dans les langues Grecque & Latine, ainsi que dans les Orientales. Il professa la théologie à Leyde avec beaucoup de réputation. On y admira l'étendue de sa mémoire & la facilité de son esprit; mais on fut encore plus touché de la candeur de son ame, de ses inclinations bienfaisantes, de son aversion pour la médisance & pour les querelles, de son désintéressement. Sa mort, arrivée le 3 Avril 1689 à 65 ans, fut honorée des regrets de tous les gens de bien. On a de lui plusieurs Dissertations, imprimées dans son recueil intitulé : *Varia Sacra*, 1685, 2 vol. in-4°, & quelques autres ouvrages. C'est lui qui publia, le premier, le livre de *Nilus Doxopatrius*, touchant les v. Patriarchats.

III. MOINE, (Pierre le) né à Chaumont en Bassigni l'an 1602, mort à Paris le 22 Août 1672 à 70 ans, entra chez les Jésuites, & parvint aux emplois de cette Compagnie. Il est principalement connu par ses vers françois, recueillis en 1671 en un vol. in-fol. Le Pere *le Moine* est le premier des poëtes François de la fameuse Société, qui se soit fait un nom dans ce genre d'écrire. On ne peut disconvenir que ce poëte n'ait de la verve & un génie élevé; mais son imagination l'entraîne souvent trop loin : jugement qu'on doit appliquer sur-tout à son *Poëme de S. LOUIS*. Ses ouvrages en ve[rs] sont : I. Le *Triomphe de Louis XI[II]*. II. *La France guérie dans le rétab[lis]sement de la santé du Roi*. III. *Hymnes de la Sagesse & de l'Am[our] de Dieu*; les *Peintures morales*, [&c.] IV. Un *Recueil de Vers théologiqu[es] héroïques & Moraux*. V. *Les Entreti[ens] Poëtiques*. On y trouve des cho[ses] qui auroient paru hardies dans n[os] poëtes modernes, entr'autres, [un] morceau où la doctrine de la to[lé]rance est mise en assez beaux ver[s].

DIEU, comme le Soleil, remplit ses bontés
Les lieux déserts, non moins que lieux habités.

. . . .

Il n'est rien que sa main n'éleve & cultive,
Rien qui sous ses regards & dans s[on] sein ne vive.
Celui qui s'est soumis au culte de [la] Croix.
Celui qui du Talmud *suit les bizarr[es] lois,*
Le Maure, le Païen, le Turc & [le] Brachmane,
Le pur & le souillé, le Saint & le Profane,
Sujets à sa conduite, & nourris par ses soins,
Le trouvent toujours prêt à remplir leurs besoins.
Il conserve son calme au milieu des Mosquées,
De l'encens qui se brûle au Démon, *offusquées.*

Sans dépit, de sa main il soutient les Autels
Des Serpens & des Chats, *adorés des mortels.*
Aux courses du Pirate il prête ses étoiles,
Il lui prête les vents qui remplissent ses voiles;
Et la Mer, comme lui, sert sans distinction
Le dévot de la Mecque & celui de Sion... &c.

On ne cite point ces vers pour dénoncer *le Moine* comme un incrédule; mais seulement pour apprendre à quelques Jésuites, qu'il ne faut pas tordre un passage d'un auteur religieux pour l'accuser d'irreligion, comme quelques-uns de leurs confreres l'on fait si souvent à l'égard de ceux qu'ils appeloient *Jansénistes*, ou qu'ils croyoient favorables aux Jansénistes... VI. *Saint Louis*, ou *la Couronne reconquise sur les Infidelles*, poëme divisé en 18 liv. &c. *Despréaux*, consulté sur ce poëte, répondit qu'*il étoit trop fou pour qu'il en dit du bien, & trop poëte pour qu'il en dît du mal.* Un étranger disoit de nos Poëmes épiques : « Le *Moïse sauvé* de *Saint-Amand* est » un Poëme bas & rampant ; le » *Clovis* de *Desmarêts*, Poëme sec » & plat; la *Pucelle* de *Chapelain*, » Poëme dur & glacé ; l'*Alaric* » de *Scuderi*, Poëme fanfaron ; » le *Charlemagne* de *le Laboureur*, » Poëme lâche & sans poësie ; le » *Childebrand* de *Carel*, Poëme aussi » barbare que le nom du héros ; » le *S. Paulin* de *Perrault*, Poëme » doucereux ; le *S. Louis* du Pere *le* » *Moine*, Poëme hyperbolique & » plein d'un feu déréglé ». Pour définir le Pere *le Moine* en deux mots : c'étoit un homme de collége, qui avoit une imagination ardente, mais sans goût ; & qui, loin de maîtriser son génie impétueux, s'y livroit sans réserve. De là ces figures gigantesqués, cet entassement de métaphores, ces antithèses outrées, ces expressions emphatiques, &c. Ce Jésuite dit quelque part, que *l'eau de la riviere au bord de laquelle il avoit composé ses vers, étoit si propre à faire des Poëtes, que, si l'on en avoit fait de l'Eau-bénite, elle n'auroit pas chassé le Démon de la Poësie...* La prose du Pere *le Moine* a le même caractere que ses vers ; elle est brillante & ampoulée. Le Pere *Senault* de l'Oratoire disoit de lui, « que c'étoit » *Balzac* en habit de théâtre ». Ses ouvrages dans ce dernier genre sont : I. *La Dévotion aisée*, Paris, 1652, in-8°; livre singulier, qui produisit plus de plaisanteries que de conversions. II. *Pensées morales.* On peut voir, sur ces deux livres, la IXe & la Xe *Lettres provinciales.* III. Un petit *Traité de l'Histoire*, in-12, où il y a des traits piquans & curieux, & quelques lieux-communs. IV. Une mauvaise Satire, mêlée de vers & de prose, sous le titre d'*Etrille du Pégase Janséniste.* V. Le *Tableau des Passions.* VI. La *Galerie des Femmes fortes*, in-fol. & in-12. VII. Un *Manifeste apologétique pour les Jésuites*, in-8°. VIII. Quelques autres ouvrages, qui ne méritent pas une attention particuliere. IX. On a aussi de lui, en manuscrit, une *Vie du Cardinal de Richelieu.*

IV. MOINE, (François le) peintre, né à Paris en 1688, prit les premiers principes de son art sous *Galloche*, professeur de l'académie de peinture. De rapides succès justifierent le mérite du maître & de l'éleve. Les ouvrages du *Guide*, de *Carle-Maratte*, & de *Pierre de Cortone*, furent ceux auxquels il s'attacha d'une maniere plus particuliere. Il remporta plusieurs prix à l'académie, & entra dans ce corps en 1718. Un

amateur qui partoit pour l'Italie l'emmena avec lui. Il n'y resta qu'une année ; mais les études continuelles qu'il y fit d'après les plus grands maîtres, l'éleverent au premier rang. Il revint en France avec une réputation formée. *Le Moine* avoit un génie qui le portoit à entreprendre les grandes machines. Il s'étoit déja distingué, avant son voyage, par les peintures qu'il fit au plafond du chœur dans l'église des Jacobins, au fauxbourg Saint-Germain. On le choisit pour peindre à fresque la Coupole de la chapelle de la Vierge, à Saint-Sulpice. Il s'acquitta de ce grand morceau avec une supériorité qui frappa tous les connoisseurs. On ne doit pourtant pas dissimuler que les figures *tombent*, parce qu'elles ne sont pas en perspective. *Le Moine* apportoit au travail une activité & une assiduité, qui altérerent beaucoup sa santé : il peignoit fort avant dans la nuit, à la lumiere d'une lampe. La gêne d'avoir eu le corps renversé pendant les sept années qu'il employa aux plafonds de Saint-Sulpice & de Versailles ; la perte qu'il fit alors de sa femme ; quelques jalousies de ses confreres ; beaucoup d'ambition ; enfin le chagrin de voir qu'on ne lui avoit pas accordé, en lui donnant le titre de premier peintre de Sa Majesté, avec une pension de 4000 livres, les avantages dont *Charles le Brun* avoit joui autrefois dans cette place : toutes ces circonstances réunies dérangerent son esprit. Sa folie étoit mélancolique ; il se faisoit lire l'Histoire Romaine, & lorsque quelque Romain s'étoit tué par une fausse idée de grandeur d'ame, il s'écrioit : *Ah ! la belle mort* ! Il étoit dans un de ses accès de frénésie, lorsque M. *Bergé*, avec qui il avoit fait le voyage d'Italie, vint le matin, suivant leur convention, afin de l'emmener à la campagne, où cet ami avoit dessein de lui faire prendre les remedes nécessaires pour recouvrer sa santé. *Le Moine*, hors de lui-même, entendant frapper, croit que ce sont des archers qui viennent le saisir : aussi-tôt il s'enferme, & se perce de neuf coups d'épée. Dans cet état, il eut assez de force pour se traîner à la porte & l'ouvrir ; mais à l'instant il tombe sans vie, offrant à son ami le spectacle le plus affligeant & le plus terrible. Il expira le 4 Juin 1737, à 49 ans. *Le Moine* avoit un pinceau doux & gracieux, une touche fine. Il donnoit beaucoup d'agrémens & d'expression à ses têtes, de la force & de l'activité à ses teintes. Son chef-d'œuvre, & peut-être celui de la peinture, est la composition du grand Sallon qui est à l'entrée des appartemens de Versailles. Ce monument représente l'Apothéose d'*Hercule*. C'est un des plus célebres morceaux de peinture qui soient en France. Toutes les figures de cette grande production ont un mouvement, un caractere & une variété surprenans. La fraîcheur du coloris, la savante distribution de la lumiere, l'enthousiasme de la composition, s'y font tour-à-tour admirer. Le cardinal *de Fleury*, frappé de la beauté de ce plafond, ne put s'empêcher de dire un jour, en sortant de la Messe avec le roi : *J'ai toujours pensé que ce morceau gâteroit tout Versailles.*

V. MOINE, (Abraham le) né en France sur la fin du siecle passé, se refugia en Angleterre, où il exerça le ministere, & où il mourut en 1760. L'église françoise, du soin de laquelle il fut pourvu à Londres, fut témoin de son zele & de son attachement à la religion. Il l'a prouvé encore par des traductions dont il a enrichi notre langue. Telles sont les *Lettres Paf-*

torales de l'évêque de Londres; les *Témoins de la Résurrection*, *&c.* par l'évêque *Sherlock*, in-12; l'*Usage & les fins de la Prophétie*, du même, in-8°. Ces Traductions sont ornées de Dissertations curieuses & intéressantes, sur les écrits & la vie des incrédules que ces prélats combattoient.

MOISANT, (Jacques) *Voyez* BRIEUX.

MOISE, *Voyez* MOYSE.

MOITOREL DE BLAINVILLE; (Antoine) architecte & géometre, de Pichange, à 4 lieues de Dijon, fut arpenteur & jaugeur royal du bailliage & de la vicomté de Rouen, où il mourut le 4 Janvier 1710, âgé d'environ 69 ans. On a de lui: I. Un *Traité du Jauge universel*, avec la *Méthode de toiser les ouvrages de maçonnerie*, qui ont été réimprimés sous le titre de *Nouveaux Elémens* de Blainville. II. *Traité du grand Négoce de France pour la correspondance des Marchands*, & d'autres ouvrages estimés.

I. MOIVRE, (Abraham) naquit à Vitri en Champagne l'an 1667, d'un chirurgien. La révocation de l'édit de Nantes le détermina à fuir en Angleterre, plutôt que d'abandonner la religion de ses peres. Il avoit commencé l'étude des mathématiques en France; il s'y perfectionna à Londres, où la médiocrité de sa fortune l'obligea d'en donner des leçons. Les *Principes de Newton*, que le hazard lui offrit, lui firent comprendre combien peu il étoit avancé dans la science qu'il croyoit posséder. Il apprit dans ce livre la Géométrie de l'infini, avec autant de facilité qu'il avoit appris la Géométrie élémentaire; & bientôt il put figurer avec les mathématiciens les plus célebres. Ses succès lui ouvrirent les portes de la Société royale de Londres, & de l'académie des sciences de Paris. Son mérite étoit si bien connu dans la premiere, qu'elle le jugea capable de décider de la fameuse contestation qui s'éleva entre *Leibnitz* & *Newton* au sujet de l'invention du Calcul différentiel. On a de lui un *Traité des Chances* en anglois, 1738, in-8°; & un autre *des Rentes viageres*, 1752, in-8°, tous deux fort exacts. Les Transactions Philosophiques renferment plusieurs de ses *Mémoires*, très-intéressans. Les uns roulent sur la méthode des fluxions ou différences, sur la Lunule d'*Hippocrate*, *&c.*; les autres sur l'Astronomie Physique, science où il résolut plusieurs problêmes importans; enfin sur l'Analyse des jeux du hazard, dans laquelle il prit une route différente de celle pratiquée par *Montmort*. Sur la fin de ses jours il perdit la vue & l'ouïe, & le besoin de dormir augmenta au point, qu'un sommeil de 20 heures étoit pour lui une nécessité. Il mourut à Londres, en 1654, à 87 ans. Son génie n'étoit pas borné aux seules connoissances mathématiques. Le goût de la belle littérature ne l'abandonna jamais. Il connoissoit tous les bons auteurs de l'antiquité: souvent même il étoit consulté sur des passages difficiles de leurs ouvrages. Les deux écrivains François qu'il chérissoit le plus, étoient *Rabelais* & *Moliere*. Il les savoit par cœur; il dit un jour à un de ses amis, « qu'il eût mieux » aimé être ce célebre comique, » que *Newton* ». Il récitoit des scenes entieres du *Misanthrope*, avec toute la finesse & toute la force, qu'il se rappeloit de leur avoir entendu donner 70 ans auparavant à Paris, par la troupe même de *Moliere*. Il est vrai que ce caractere approchoit un peu du sien. Il jugeoit les hommes avec quelque sévérité, & ne savoit point

assez déguiser l'ennui que lui causoit la conversation d'un fat, & l'aversion qu'il avoit pour le manége & pour la fausseté. Il n'affectoit jamais de parler de science; il ne se montroit mathématicien, que par la justesse de son esprit. Sa conversation étoit universelle & instructive. Il ne disoit rien, qui ne fût aussi bien pensé que clairement exprimé. Son style tenoit plus de la force & de la solidité, que de l'agrément & de la vivacité; mais il étoit toujours très-correct, & il y apportoit le même soin & la même attention qu'à ses calculs. Il ne pouvoit souffrir qu'on se permît sur la religion, des décisions hazardées, ni d'indécentes railleries. *Je vous prouve que je suis Chrétien*, (répondit-il à un homme qui croyoit apparemment lui faire un compliment, en disant que les mathématiciens n'avoient point de religion,) *en vous pardonnant la sottise que vous venez d'avancer*.... En Angleterre, lorsqu'on va dîner chez un grand, il faut en sortant donner l'étrenne à ses laquais. Un des premiers seigneurs de Londres fit des reproches à notre mathématicien, de ce qu'il ne le voyoit que rarement à sa table: *Excusez-moi*, *Monseigneur*, *je ne suis pas assez riche pour avoir souvent cet honneur-là.*

II. MOIVRE, (Gilles de) avocat, a publié en 1743 une *Vie de Tibulle*, tirée de ses écrits, en 2 vol. in-12, dans le goût des *Amours de Tibulle* par *la Chapelle*; & en 1746 la *Vie de Properce*. On y trouve plusieurs imitations en vers françois des *Elégies* de ces deux poëtes.

I. MOLA, (Pierre-François) peintre, né en 1621, à Coldré dans le Milanès, reçut les premiers élémens de la peinture, de son pere, qui étoit peintre & architecte. Il fut ensuite disciple de *Josepin*, de l'*Albane* & du *Guerchin*. Sa grande réputation le fit rechercher des papes & des princes de Rome. La reine *Christine* de Suede le mit au rang de ses officiers. Appelé en France, il étoit sur le point de s'y rendre, lorsqu'il mourut à Rome en 1666, à 45 ans. Ce peintre, bon coloriste, grand dessinateur & excellent paysagiste, a encore traité l'histoire avec succès. Le génie, l'invention & la facilité, sont le caractere distinctif de ses ouvrages. *Forest* & *Collandon*, peintres françois, sont au nombre de ses disciples. On a gravé quelques morceaux d'après lui. Il a gravé lui-même plusieurs morceaux de fort bon goût.

II. MOLA, (Jean-Baptiste) né vers l'an 1620, étoit, dit-on, originaire de France. Il portoit le même nom que le précédent, sans être son parent. *Jean-Baptiste* étudia dans l'école de *Vouet* à Paris, & prit à Bologne des leçons de l'*Albane*. Ce peintre a réussi dans le paysage; ses sites sont d'un beau choix; sa maniere de feuiller les arbres, est admirable. Il entendoit bien la perspective; mais il n'a point assez consulté les ouvrages de l'*Albane*, son illustre maître, pour le coloris. Il est même inférieur à *P. Mola* pour le goût de ses compositions, & pour la maniere seche dont il a traité ses figures.

I. MOLAC, (Jean de Carcado *ou* de Kercado de) sénéchal de Bretagne, d'une des meilleures & des plus anciennes maisons de cette province. Après avoir rempli avec honneur les premieres charges & & les plus grands emplois à la cour des ducs de Bretagne, s'être distingué en plusieurs combats, il passa au service du roi *François I*, dont il fut le premier gentilhomme de la chambre, & capitaine de cent hommes d'armes. A la fameuse bataille de Pavie en 1525, un arquebusier allant tirer sur le roi, le sé-

néchal *de Molac* se précipita au-devant du coup, se fit tuer, & sauva ainsi la vie à *François I*, par le sacrifice de la sienne. *Henri de Guise*, surnommé le Balafré, celui-même qui voulut faire tonsurer *Henri III*, se promenant dans une galerie où l'on avoit peint *du Guesclin* détrônant *Pierre le Cruel*, roi de Castille, disoit au fils de celui qui est l'objet de cet article : *Je regarde toujours avec plaisir* du Guesclin; *il eut la gloire de détrôner un Tyran. — Mais ce Tyran*, répondit le fidelle Carcado, *n'étoit pas son Roi*. C'est de lui que descendent les seigneurs de *Kercado de Molac*, dans la maison desquels la charge de grand-sénéchal de Bretagne est héréditaire.

II. MOLAC, (René-Alexis de Kercado, marquis de) de la même famille que les précédens, colonel du régiment de Berri, infanterie, s'acquit, dans la campagne de Boheme, l'estime, l'amitié & la confiance du maréchal de *Saxe*, & de M. le maréchal *de Broglie*. Vif, ardent, plein d'une noble ambition, doué de grandes qualités pour l'art militaire, il donnoit des espérances, lorsqu'il fut tué à la fameuse sortie de Prague, le 22 Août 1742, à 29 ans, de sept coups de fusil, dont le moindre fut jugé mortel.

MOLANUS ou VERMEULIN, (Jean) docteur & professeur de théologie à Louvain, & censeur royal des livres, naquit à Lille l'an 1533, dans le temps que son pere & sa mere qui étoient domiciliés à Louvain, étoient allés faire un court séjour en cette ville. Il réclama toujours Louvain pour sa ville natale, & signa constamment, *Molanus Lovaniensis*. Il mourut le 18 Septembre 1585, après avoir publié : I. Une Edition du *Martyrologe* d'Usuard, accompagnée 1° de Notes, 2° d'un *Appendix*, 3° d'un *Traité* des *Martyrologes*, 4° d'un Abrégé des *Vies des Saints des Pays-Bas*, 5° d'une *Chronique* des mêmes Saints; Louvain, 1573, in-8°. II. *Natales Sanctorum Belgii*, Louvain, 1595, in-12. *Arnold Raissius*, chanoine de saint Pierre à Douai, en a donné une édition plus ample l'an 1626. III. *Historia SS. Imaginum & Picturarum*, Louvain, 1574, in-8°, & 1771, in-4°, avec des annotations & des supplémens par M. *Paquot*. IV. *De Canonicis*, Louvain, 1670 : ouvrage savant & curieux. V. *De Fide Hereticis servandâ*, Louvain, 1585. VI. *De piis Testamentis*, 1584, in-12. VII. *Theologiæ practicæ Compendium*. VIII. *Militia sacra Ducum Brabantiæ*. IX. *Rerum Lovaniensium lib. XII*, manuscrit. Tous ces ouvrages montrent que *Molanus* étoit versé dans l'antiquité ecclésiastique & dans la critique, au moins pour son temps.

II. MOLANUS, (Gerad Walter, théologien Luthérien, abbé de Lockum, mort en 1722, a été quelque temps en correspondance avec *Bossuet*, relativement à la réunion des Luthériens & des Catholiques, [*Voyez* les *Œuvres posthumes* de *Bossuet*.] Il a laissé plusieurs ouvrages de théologie & de mathématiques.

MOLAY ou MOLÉ, (Jacques de) Bourguignon, fut le dernier grand-maître de l'ordre des Templiers, au commencement du XIVe siecle. Les trop grandes richesses de son ordre, & l'orgueil de ses chevaliers, excitoient l'envie des grands & les murmures du peuple. L'an 1307, sur la dénonciation de deux scélérats, l'un chevalier apostat, l'autre bourgeois de Béziers, *Philippe le Bel*, roi de France, du consentement du pape *Clément V*, fit arrêter tous les chevaliers, & s'empara du Temple à Paris & de tous leurs titres. Le pape avoit mandé au grand-maître de venir en France se justifier des crimes dont

son ordre étoit accusé. Il étoit pour lors en Chypre, où il faisoit vaillamment la guerre aux Turcs. Il vint à Paris, suivi de 60 chevaliers des plus qualifiés, du nombre desquels étoit *Gui*, dauphin d'Auvergne, & *Hugues de Peralde*. Ils furent tous arrêtés le même jour, & 57 périrent par le feu à la fin de Mai 1311. L'ordre ayant été aboli, l'année d'après, par le concile de Vienne, *Molay*, *Gui* & *Hugues* furent retenus en prison jusqu'en l'an 1313, qu'on leur fit leur procès. Ils confesserent les crimes qu'on leur imputoit, dans l'espérance d'obtenir leur liberté aux dépens de leur honneur; mais, voyant qu'on les retenoit toujours prisonniers, *Molay* & *Gui* se rétracterent. Ils furent brûlés vifs dans l'isle du palais, le 11 Mars 1314. *Molay* parut en héros Chrétien sur l'échafaud, & s'avança jusqu'au bord de ce fatal théâtre; puis élevant sa voix pour être mieux entendu: « Il est bien juste, s'écria-t-il, que » dans un si terrible jour, & dans » les derniers momens de ma vie, » je découvre toute l'iniquité du » mensonge, & que je fasse triom» pher la vérité. Je déclare donc à » la face du ciel & de la terre, & » j'avoue, quoiqu'à ma honte éter» nelle, que j'ai commis le plus » grand de tous les crimes : mais » ce n'a été qu'en convenant de » ceux qu'on impute avec tant de » noirceur à un ordre que la vé» rité m'oblige de reconnoître » aujourd'hui pour innocent. Je » n'ai même passé la déclaration » qu'on exigeoit de moi, que pour » suspendre les douleurs excessi» ves de la torture, & pour flé» chir ceux qui me les faisoient » souffrir. Je sais les supplices » qu'on a fait subir à tous ceux qui » ont eu le courage de révoquer » une pareille confession; mais l'af» freux spectacle qu'on me pré» sente, n'est pas capable de me » faire confirmer un premier men» songe par un second. A une con» dition si infame, je renonce de » bon cœur à la vie, qui ne m'est » déjà que trop odieuse. Et que » me serviroit de prolonger de tris» tes jours, que je ne devrois qu'à » la calomnie? » Ce discours persuada à tout le monde qu'il étoit innocent. Des historiens modernes rapportent, mais sans autre preuve que celle de l'événement, qu'il ajourna le pape *Clément V* à comparoître devant Dieu dans quarante jours, & le roi dans l'année. En effet ils ne passerent pas ce terme. Il est très-certain que, dans la destruction des Templiers, un grand nombre d'innocens fut la victime de l'orgueil & de la richesse insolente de leurs principaux chefs. Les désordres qu'on leur reprochoit, [*Voyez* HUGUES *des Païens*, n° V.] & dont la plupart n'étoient fondés que sur le mensonge ou sur l'exagération, ne furent que le prétexte de leur ruine. Leur principal crime fut de s'être rendus odieux & redoutables, & plusieurs, portant la peine de tous, furent punis avec une *cruauté inouie*, dit *Bossuet* dans son *Abrégé* de l'Histoire de France. *On ne sait*, (ajoute-t-il,) *s'il n'y eut pas plus d'avarice & de vengeance dans cette exécution, que de justice... Mariana*, *Vertot*, & une foule d'écrivains ont pensé à peu-près de même. « Je ne croirai jamais, (dit un historien) qu'un grand-maître & tant de chevaliers, parmi lesquels on comptoit des princes, tous vénérables par leur âge & par leurs services, fussent coupables des bassesses absurdes & inutiles dont on les accusoit. Je ne croirai jamais qu'un ordre entier de religieux ait renoncé en Europe à la religion Chrétienne, pour la

quelle il combattoit en Asie, en Afrique, & pour laquelle même encore plusieurs d'entr'eux gémissoient dans les fers des Turcs & des Arabes, aimant mieux mourir dans les cachots, que de renier cette même religion. Enfin je crois sans difficulté à plus de 80 chevaliers, qui en mourant prennent Dieu à témoin de leur innocence. N'hésitons point à mettre leur proscription au rang des funestes effets d'un temps d'ignorance & de barbarie «.

I. MOLÉ, (Edouard) seigneur de Champlastreux, fut conseiller, puis procureur-général du parlement de Paris pendant la Ligue. Ce fut sur ses conclusions que le parlement donna ce fameux arrêt, par lequel il fut déclaré que *la Couronne ne pouvoit passer ni à des Femmes, ni à des Etrangers*. HENRI IV le fit président à mortier en 1602. Il mourut le 17 Septembre 1616, La famille de *Molé*, originaire de Troyes en Champagne, est illustre par le nombre de grands magistrats qu'elle a donnés à la France.

II. MOLÉ, (Matthieu) né à Paris en 1584, fils du précédent, entra dans le parlement, & fut d'abord conseiller, ensuite président aux requêtes, depuis procureur-général, & enfin premier président en 1641. Ses ancêtres s'étoient signalés dans ce corps par leurs lumieres & par leur intégrité : le président *Molé* les égala & les surpassa même. Il montra, au milieu des troubles de la Fronde, autant de zele que de grandeur d'ame. Dans le temps des barricades de 1648, le peuple s'étant ameuté devant son hôtel en le menaçant, il en fit ouvrir les portes, en disant que *la maison du premier Président devoit être ouverte à tout le monde*. Lorsqu'on lui disoit qu'il devoit moins s'exposer à la fureur du peuple, il répondoit que *six pieds de terre feroient toujours raison au plus grand homme du monde*. Ce fut lui qui engagea *du Chesne* à faire une collection des Historiens de France. Cet illustre magistrat mourut garde-des-sceaux le 3 Janvier 1656, à 72 ans.

Il désarma les fureurs de la Fronde;
Et des Grands mutinés, confondit les projets;
Et fut, par sa sagesse intrépide & profonde,
Ramener au devoir & *Beaufort* & *de Retz*.

Le cardinal de *Retz* le peint ainsi : « Si » ce n'étoit pas une espece de blasphême de dire qu'il y a quelqu'un dans notre siecle plus intrépide que le grand *Gustave* & M. le Prince, je dirois que ç'a été M. *Molé*. Il s'en est fallu de beaucoup que son esprit n'ait été aussi grand que son cœur. Il ne laissoit pas d'y avoir quelques rapports, par une ressemblance qui n'y étoit toutefois qu'en laid. Je vous ai déja dit qu'il n'étoit point congru dans sa langue, il est vrai; mais il avoit une sorte d'éloquence, qui, en choquant l'oreille, saisissoit l'imagination. Il vouloit le bien de l'état, préférablement à toutes choses, même à celui de sa famille, quoiqu'il parût l'aimer trop pour un magistrat; mais il n'eut pas le génie assez élevé pour connoître d'assez bonne heure le bien qu'il eût pu faire. Il présuma trop de son pouvoir. Il s'imagina qu'il modéroit la cour & sa compagnie. Il ne réussit ni à l'un ni à l'autre; il se rendit suspect à tous les deux. Ainsi il fit du mal avec de bonnes intentions. La préoccupation y contribua beaucoup; elle étoit extrême en tout, & j'ai même observé

» qu'il jugeoit toujours des actions » par les hommes, mais presque » jamais des hommes par les ac- » tions. Comme il avoit été nourri » dans les formes du palais, tout » ce qui étoit extraordinaire lui » étoit suspect, &c. &c «. *Eduard* MOLÉ son fils, & *Louis* MOLÉ son petit-fils, se distinguerent aussi par leur probité & par les services qu'ils rendirent au public. M. MOLÉ, qui a quitté (en 1763) la charge de premier président, après y avoir soutenu avec distinction la gloire de ses ancêtres, a mis le comble à la sienne par un désintéressement inoui peut être jusqu'à lui... *Voyez* MOLAY.

MOLE, (Joseph-Boniface de la) favori du duc d'*Alençon*, entra dans le projet d'enlever de la cour de France, son maître avec le roi de Navarre, pour les mettre à la tête des mécontens. Il fut décapité en 1574; mais sa mémoire fut rétablie deux ans après.

MOLEON, *Voy.* MAULÉON, & *V.* BRUN.

MOLEZIO, (Joseph) *Moletius*, philosophe, médecin & mathématicien, natif de Messine, mourut en 1588, dans sa 57e année, à Padoue où il étoit professeur de mathématiques. Les principaux ouvrages sortis de sa plume, sont des *Ephémérides*, in-4°; & des *Tables* qu'il nomma *Grégoriennes*, aussi in-4°: ces Tables servirent beaucoup à la réformation du Calendrier par le pape *Grégoire XIII*.

MOLIERE, (Jean-Baptiste *Pocquelin* de) fils & petit-fils de Valet-de-chambre-Tapissier du roi, naquit en 1620. Son pere s'appeloit comme lui *Jean-Baptiste Pocquelin*; & sa mere, nommée *Boutet*, étoit aussi fille de tapissier, & les deux familles demeuroient sous les piliers des halles. Celle du jeune *Pocquelin* le désignant à la charge de son pere, lui donna une éducation conforme à son état; mais il prit goût pour la comédie en fréquentant le théâtre. Il commença ses études à 14 ans chez les Jésuites; ses progrès furent rapides. Les belles-lettres ornerent son esprit; & les préceptes du philosophe *Gassendi*, maître de *Chapelle*, de *Bernier* & de *Syrano*, formerent sa raison. Son pere étant devenu infirme, il fut obligé d'exercer son emploi auprès de *Louis XIII*. qu'il suivit dans son voyage de Narbonne en 1641. Le théâtre François commençoit à fleurir alors par les talens du grand *Corneille*, qui l'avoit tiré de l'avilissement & de la barbarie. *Pocquelin*, destiné à être parmi nous le *Restaurateur de la Comédie*, quitta la charge de son pere, & s'associa quelques jeunes gens passionnés comme lui pour le théâtre. Ce fut alors qu'il changea de nom, pour prendre celui de *Moliere*, soit par égard pour ses parens, soit pour suivre l'exemple des acteurs de ce temps-là. Les mêmes sentimens & les mêmes goûts l'unirent avec la *Béjart*, comédienne de campagne. Ils formerent de concert une troupe, qui représenta à Lyon, en 1653, la comédie de l'*Etourdi*. *Moliere*, à la fois auteur & acteur, & également applaudi sous ces deux titres, enleva presque tous les spectateurs à une autre troupe de comédiens établie dans cette ville. L'*Etourdi* plut beaucoup, malgré la froideur des personnages, le peu de liaison des scenes & l'incorrection du style. On ne connoissoit guere alors que des pieces chargées d'intrigues peu vraisemblables. L'art d'exposer sur le théâtre comique des caracteres & des moeurs, étoit réservé à *Moliere*. Cet art naissant dans l'*Etourdi*, joint à la variété & à la vivacité de cette piece,

tint le spectateur en haleine, & en couvrit presque tous les défauts. Cette piece fut reçue avec le même applaudissement à Béziers, où l'auteur se rendit peu de temps après. Le prince *de Conti* qui avoit connu *Moliere* au collége, & qui avoit vu un grand homme dans cet écolier, tenoit alors dans cette ville les Etats de la province du Languedoc. Il reçut *Moliere* comme un ami, & non-content de lui confier la conduite des fêtes qu'il donnoit, il lui offrit une place de secrétaire. L'*Aristophane* François la refusa, & dit en badinant: *Je suis un Auteur passable, & je serois peut-être un fort mauvais Secrétaire...* Le *Dépit amoureux* & les *Précieuses ridicules* parurent sur le théâtre de Béziers, & y furent admirés. Les incidens sont rangés avec plus d'ordre dans le *Dépit amoureux* que dans l'*Etourdi*. On y reconnoît dans le jeu des personnages un fond de vrai comique, & dans leurs reparties des traits également ingénieux & plaisans; mais le nœud en est trop compliqué, & le dénouement manque de vraisemblance. Il y a plus de simplicité dans l'intrigue des *Précieuses ridicules*. Une critique fine & délicate de la maladie contagieuse du bel esprit, du style empoulé & guindé des Romans, du pédantisme des femmes savantes, de l'affectation répandue dans le langage, dans les pensées, dans la parure, sont l'objet de cette comédie. Elle produisit une réforme générale, lorsqu'on la représenta à Paris. On rit, on se reconnut, on applaudit en se corrigeant. *Ménage*, qui assistoit à la premiere représentation, dit à *Chapelain*: *Nous approuvions, vous & moi, toutes les sottises qui viennent d'être critiquées si finement & avec tant de bon sens. Croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré, & adorer ce que nous avons brûlé.* Cet aveu n'est autre chose que le sentiment réfléchi d'un savant détrompé; mais le mot du vieillard, qui du milieu du parterre s'écria par instinct: *Courage, MOLIERE, voilà la bonne comédie!* est la pure expression de la nature. *Louis XIV* fut si satisfait des spectacles que lui donna la troupe de *Moliere*, qui avoit quitté la province pour la capitale, qu'il en fit ses *Comédiens ordinaires*, & accorda à leur chef une pension de mille livres. Le *Cocu imaginaire*, moins fait pour amuser les gens délicats, que pour faire rire la multitude, parut en 1660. On y retrouve *Moliere* en quelques endroits; mais ce n'est pas le *Moliere* des *Précieuses ridicules*. Il y a pourtant un fonds de plaisanterie gaie qui amuse, & une sorte d'intérêt né du sujet, qui attache. Cette piece eut beaucoup de critiques, qui ne furent pas écoutés du public. Ils se déchaînerent avec beaucoup plus de raison contre *Don Garcie de Navarre*, piece puisée dans le théâtre Espagnol. L'*Ecole des Maris*, comédie imitée des *Adelphes* de *Térence*, mais imitée de façon qu'elle forme une piece nouvelle sur l'idée simple de l'ancienne, offre un dénouement naturel, des incidens développés avec art, & une intrigue claire, simple & féconde. Le théâtre retentissoit encore des justes applaudissemens donnés à cette comédie, lorsque les *Fâcheux*, piece conçue, faite, apprise & représentée en 15 jours, fut jouée en 1661, à Vaux, chez le célebre *Fouquet* surintendant des finances, en présence du roi & de la cour. Cette espece de comédie est presque sans nœud; les scenes n'ont point entre elles d'union nécessaire. Mais le point principal étoit de soutenir l'attention du spectateur par la variété des caracteres, par

la vérité des portraits, & par l'élégance continue du style. Dans l'*Ecole des Femmes*, donnée l'année d'après, tout paroît récit, & tout est action. Cette piece souleva les censeurs, qui releverent quelques négligences de style, sans faire attention à l'art qui y regne, au caractere inimitable d'*Agnès*, au jeu des personnages subalternes tous formés pour elle, au passage prompt & naturel de surprises en surprises. *Moliere* leur répondit en faisant lui-même une critique ingénieuse de sa piece, qui fit disparoître toutes les censures impertinentes qu'elle avoit produites. Ses talens reçurent, vers le même temps, de nouvelles récompenses. Le roi, qui le regardoit comme le législateur des bienséances du monde, & le censeur le plus utile de l'affectation des précieuses, de l'appareil scientifique des femmes érudites & des ridicules des François, le mit sur l'état des gens de lettres qui devoient avoir part à ses libéralités. *Moliere*, pénétré des bontés de ce monarque, crut devoir détruire, dans l'*Impromptu de Versailles*, les impressions qu'avoit pu donner le *Portrait du Peintre* de *Boursault*. Cet auteur avoit malignement supposé une clef à l'*Ecole des Femmes*, qui indiquoit les originaux copiés d'après nature. *Moliere* le traita avec le dernier mépris; mais ce mépris ne tombe que sur l'esprit & sur les talens, & ne rejaillit qu'indirectement sur la personne. La cour goûta beaucoup, en 1664, *la Princesse d'Elide*, comédie-ballet, composée pour une fête aussi superbe que galante que le roi donna aux reines. Paris, qui vit cette piece séparée des ornemens qui l'avoient embellie à Versailles, en jugea moins favorablement. Le *Mariage forcé*, autre comédie-ballet, essuya le même sort. *Don Juan* ou *le Festin de Pierre*, eut peu de succès, & fit tort à l'auteur par plusieurs traits impies, qu'il supprima à la 2e représentation. L'*Amour Médecin* parut encore un de ces ouvrages précipités qu'on ne doit pas juger à la rigueur. L'auteur s'acquit une gloire bien plus éclatante & bien plus solide par son *Misanthrope*, piece peu applaudie d'abord, par l'injustice ou par l'ignorance; mais regardée depuis comme l'ouvrage le plus parfait de la comédie ancienne & moderne. L'intrigue n'est pas vive; mais les nuances en sont fines : aussi fut-elle reçue froidement par des spectateurs accoutumés à des couleurs plus fortes & à un comique moins noble. (*Voy.* WICHERLEY.) Les applaudissemens des gens de goût ayant consolé *Moliere* des dédains de la multitude, il ne se rebuta point. Le *Médecin malgré lui* parut en 1666. C'est une farce très-gaie & très-bouffonne. L'auteur, qui se déguisoit en farceur pour plaire à la multitude, auroit pu écarter les obscénités des scenes de la nourrice. Le *Sicilien*, ou *l'Amour-Peintre*, est une petite piece qu'on voit avec plaisir, parce qu'il y a de la grace & une galanterie moins triviale que dans quelques autres comédies. Mais l'admiration fut à son comble, lorsque le *Tartuffe* parut. En vain les *Orgons*, les imbécilles & les faux-dévots se souleverent contre l'auteur; la piece fut jouée & admirée. L'hypocrisie y est parfaitement dévoilée, les caracteres en sont aussi variés que vrais, le dialogue également fin & naturel. Cette piece subsistera, tant qu'il y aura en France du goût & des hypocrites. *Tartuffe* fut d'abord défendu. Huit jours après cette défense on représenta à la cour une piece intitulée *Scaramouche Hermite*, farce très-licen-

tieuse. Le Roi, en sortant, dit au Grand *Condé : Je voudrois bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la Comédie de* Moliere, *ne disent rien de celle de* Scaramouche ? — *Les Comédiens Italiens*, (répondit le prince,) *n'ont offensé que Dieu ; mais les François ont offensé les dévots.* [Voy. MAIMBOURG.] Cependant *Moliere* donna, en 1668, *Amphitryon*, comédie en 3 actes, imitée de *Plaute*, & supérieure à son modele, où le poëte respecte moins les bienséances que dans le *Tartuffe*, & dont le sujet ne pouvoit guere s'accommoder avec les égards dus aux moeurs. Il fait rire à la vérité ; mais il ne suffit pas que la comédie soit plaisante, pour être applaudie par les sages ; il faut que la vertu n'y soit pas blessée. L'*Avare*, autre imitation de *Plaute*, est un peu outré dans le caractere principal ; mais le vulgaire ne peut être ému que par des traits marqués fortement. Un reproche sur lequel il est plus difficile de le justifier, c'est que dans cette piece l'autorité paternelle est avilie. » C'est un grand vice, dit » *J. J. Rousseau*, d'être avare & » de prêter à usure ; mais n'en est-» ce pas un plus grand encore à » un fils de voler son pere, de lui » manquer de respect, de lui faire » mille insultans reproches ; & » quand ce pere irrité lui donne » sa malédiction, de répondre » d'un air goguenard, qu'il n'a » que faire de ses dons ? Si la plai-» santerie est excellente, en est-elle » moins punissable ? & la piece où » l'on fait aimer le fils insolent qui » l'a faite, en est-elle moins une » école de mauvaises moeurs « ? *George Dandin* ou *le Mari confondu*, Monsieur de *Pourceaugnac*, le *Bourgeois Gentilhomme*, les *Fourberies de Scapin*, sont d'un comique plus propre à divertir qu'à instruire, quoiqu'il y ait plusieurs ridicules exposés avec force. *Moliere* travailla avec plus de soin sa comédie des *Femmes Savantes*, satire ingénieuse du faux bel-esprit & de l'érudition pédantesque. Les incidens n'en sont pas toujours bien combinés, ainsi que dans quelques autres de ses pieces ; mais son sujet, quoique aride en lui-même, y est présenté sous une face très-comique. Le *Malade imaginaire* offre un comique d'un ordre inférieur à celui des *Femmes Savantes* ; mais il n'en peint pas moins la charlatanerie & le pédantisme des médecins. [*Voy.* MALOUIN.] Ce fut par cette piece que *Moliere* termina sa carriere. Il étoit incommodé lorsqu'on la représenta. Sa femme & *Baron* le presserent de prendre du repos & de ne point jouer : *Eh ! que feront*, leur répondit-il, *tant de pauvres ouvriers ? Je me reprocherois d'avoir négligé un seul jour de leur donner du pain.* Les efforts qu'il fit pour achever son rôle, lui causerent une convulsion, suivie d'un vomissement de sang, qui le suffoqua quelques heures après, le 17 Février 1673, à 53 ans. Il étoit alors désigné pour remplir la premiere place vacante à l'Académie Françoise, & il n'auroit plus joué que dans le haut comique. Cette compagnie lui a rendu un nouvel hommage en 1778, en plaçant son buste dans la salle où sont les portraits des académiciens. Elle a voulu, par cette espece d'adoption posthume de ce grand homme, se dédommager du désagrément de ne l'avoir pas possédé pendant sa vie. Cette statue, qui est un chef-d'oeuvre de M. *Houdon*, a été donnée à l'académie par M. *d'Alembert*. Entre plusieurs inscriptions proposées pour ce buste, on a choisi celle-ci : RIEN NE MANQUE A SA GLOIRE, IL MANQUOIT A LA

NÔTRE... L'archevêque de Paris refusant de lui accorder la sépulture, la veuve de ce grand homme dit : *On refuse un tombeau à celui à qui la Grece auroit dressé des Autels.* Le roi engagea ce prélat à ne pas couvrir de cet opprobre la mémoire d'un homme aussi illustre ; & il fut enterré à *Saint-Joseph*, qui dépend de la paroisse Saint-Eustache. La populace, toujours extrême, s'attroupa devant sa porte le jour de son convoi, & on ne put l'écarter qu'en jetant de l'argent par les fenêtres. Tous les rimailleurs de Paris s'exercerent à lui faire des Epitaphes. Un de ces insectes eut la bêtise d'en montrer une de sa façon au Grand *Condé*, qui lui répondit froidement : *Plût à Dieu que celui que tu déchires, m'eût apporté la tienne !* La seule de ces pieces qui mérite une place dans cette esquisse, est celle dont l'honora le fameux Pere *Bouhours*, Jésuite. Elle a rapport aux injustices que l'*Aristophane* François essuya pendant sa vie & à sa mort.

Tu réformas & la Ville & la Cour,
Mais quelle en fut la récompense ?
Les François rougiront un jour
De leur peu de reconnoissance.
Il leur fallut un Comédien,
Qui mît à les polir sa gloire & son étude :
Mais, Moliere, *à ta gloire il ne manqueroit rien,*
Si, parmi les défauts que tu peignis si bien,
Tu les avois repris de leur ingratitude.

Cette ingratitude ne fut pas durable, & l'on reconnut bientôt tout son mérite après sa mort, comme le dit *Boileau* dans sa 7e Epître :

Avant qu'un peu de terre, obtenu par priere,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Moliere,
Mille de ces beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance & l'erreur à ses naissantes Pieces,
En habits de Marquis, en robes de Comtesses,
Venoient pous diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau. . . . .
Mais si-tôt que, d'un trait de ses fatales mains,
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa Muse éclipsée.
L'aimable Comédie, avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne fut plus se tenir.

Sa veuve, (qui vécut jusqu'en 1700) se remaria au comédien *Guérin*, mort en 1728, à 92 ans... On peut regarder les ouvrages de *Moliere*, comme l'histoire des mœurs, des modes & du goût de son siecle, & comme le tableau le plus fidelle de la vie humaine. Né avec un esprit de réflexion, prompt à remarquer les expressions extérieures des passions & leurs mouvemens dans les différens états ; il saisit les hommes tels qu'ils étoient, & exposa en habile peintre les plus secrets replis de leur cœur, & le ton, le geste, le langage de leurs sentimens divers. « Ses comédies bien » lues, dit M. *de la Harpe*, pour» roient suppléer à l'expérience, » non parce qu'il a peint des ri» dicules qui passent, mais parce » qu'il a peint l'homme qui ne » change point... Quel chef-d'œu» vre que l'*Avare* ! Chaque scene » est une situation ; & l'on a en» tendu dire à un avare de bonne

» foi, qu'il y avoit beaucoup à » profiter dans cet ouvrage, & » qu'on pouvoit en tirer d'ex- » cellens principes d'économie. *Mo-* » *liere* est de tous ceux qui ont » jamais écrit, celui qui a le mieux » observé l'homme, sans annon- » cer qu'il l'observoit; & même » il a plus l'air de le savoir par » cœur, que de l'avoir étudié. Les » *Crispins* de *Regnard*, les *paysans* » de *Dancourt*, font rire au théâtre. » *Dufreni* étincelle d'esprit dans sa » tournure originale. Le *Joueur* & le » *Légataire* sont de beaux ouvrages. » Mais rien de tout cela n'est » *Moliere*. Il a un trait de physio- » nomie qu'on n'attrape point & » même qu'on ne définit guere. » On le retrouve jusque dans ses » moindres farces, qui ont tou- » jours un fond de gaieté & de » morale. Il plaît autant à la lec- » ture qu'à la représentation : ce » qui n'est arrivé qu'à *Racine* & à » lui; & même de toutes les co- » médies, celles de *Moliere* sont à » peu près les seules qu'on aime » à relire. Plus on connoît *Mo-* » *liere*, plus on l'aime; plus on » étudie *Moliere*, plus on l'admire, » après l'avoir blâmé sur quelques » articles, on finira par être de » son avis. Les jeunes gens pen- » sent commmunément qu'il charge » trop. J'ai entendu blâmer *le Pau-* » *vre-homme* répété si souvent; j'ai » vu depuis la même scene & plus » forte encore; & j'ai compris qu'on » ne pouvoit guere charger ni les » ridicules, ni les passions. *Moliere* » est l'auteur des hommes mûrs & » des vieillards. Leur expérience se » rencontre avec ses observations, » & leur mémoire avec son gé- » nie... On se plaint qu'on ne tra- » vaille plus dans le goût de *Mo-* » *liere*. Je pense qu'on a bien fait » d'en essayer d'autres. Le champ » où il a moissonné, est moins » vaste qu'on ne l'imagine; & » quand il resteroit quelque coin » où il n'auroit pas porté la main, » on craindroit encore de se trou- » ver dans son voisinage «. *Boileau* regarda toujours *Moliere* comme un homme unique; & le roi demandant quel étoit le premier des grands écrivains qui avoient paru pendant son regne ? il lui nomma *Moliere*... On rapporte que *Moliere* lisoit ses Comédies à une vieille servante nommée *Laforêt*, & lorsque les endroits de plaisanterie ne l'avoient point frappée, il les corrigeoit. Il exigeoit aussi des comédiens qu'ils amenassent leurs enfans, pour tirer des conjectures de leurs mouvemens naturels, à la lecture qu'il faisoit de ses pieces. *Moliere*, qui s'égayoit sur le théâtre aux dépens des foiblesses humaines, ne put se garantir de sa propre foiblesse. Séduit par un penchant violent pour la fille de la comédienne *Béjart*, il l'épousa, & se trouva exposé au ridicule qu'il avoit si souvent jeté sur les maris. Plus heureux dans le commerce de ses amis, il fut chéri de ses confreres, & recherché des grands. Le maréchal *de Vivone*, le Grand *Condé*, *Louis XIV* même, vivoient avec lui dans cette familiarité, qui égale le mérite à la naissance. Des distinctions si flatteuses ne gâterent ni son esprit, ni son cœur. Il étoit doux, complaisant, généreux. Un pauvre lui ayant rendu une piece d'or qu'il lui avoit donnée par mégarde: *Où la vertu va-t-elle se nicher*, s'écria Moliere! *Tiens, mon ami, en voilà une autre*... *Baron* lui annonça un jour un de ses anciens camarades, que l'extrême misere empêchoit de paroître: *Moliere* voulut le voir, l'embrassa, le consola, & joignit à un présent de 20 pistoles un magnifique habit de théâtre... Ce cé-

lebre poëte n'étoit ni trop gras, ni trop maigre; il avoit la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle; il marchoit gravement, avoit l'air très-férieux, le nez gros, la bouche grande, les levres épaisses, le teint brun, les fourcils noirs & forts, & les divers mouvemens qu'il leur donnoit, rendoient sa physionomie extrêmement comique. Moins propre pour les rôles tragiques, il tâcha en vain de surmonter les obstacles que la nature lui opposoit. Une voix sourde, des inflexions dures, une volubilité de langue qui précipitoit trop sa déclamation, le forcerent de se renfermer dans le comique, où il sut tirer partie de ces défauts mêmes. Pour varier ses inflexions, il mit le premier en usage certains tons inusités qui le firent d'abord accuser d'un peu d'affectation, mais auxquels le public s'accoutuma bientôt. Non-seulement il plaisoit dans les rôles de *Mascarille*, de *Sganarelle*, mais il excelloit dans les rôles de haut-comique, tels que ceux d'*Arnolphe*, d'*Orgon*, d'*Harpagon*, &c. C'étoit alors que par la vérité des sentimens, par l'intelligence des expressions & par toutes les finesses de l'art, il séduisoit les spectateurs au point qu'ils ne distinguoient plus le comédien du personnage représenté. Aussi se chargeoit-il toujours des rôles les plus difficiles & les plus longs. On rapporte de lui plusieurs bons mots : tel est entre autres celui qui lui échappa, lorsque le parlement défendit qu'on jouât le *Tartuffe*. On étoit assemblé pour la deuxieme représentation, lorsque la défense arriva. *Messieurs*, (dit *Moliere* en s'adressant à l'assemblée,) *nous comptions aujourd'hui avoir l'honneur de vous donner le* Tartuffe; *mais M. le premier Président ne veut pas qu'on le joue...* *Moliere* avoit commencé à traduire *Lucrece* dans sa jeunesse, & il auroit achevé cet ouvrage sans un malheur qui lui arriva. Un de ses domestiques prit un cahier de cette Traduction pour faire des papillotes. *Moliere*, qui étoit facile à irriter, fut si piqué de ce contre-temps, que dans sa colere il jeta sur le champ le reste au feu. Pour mettre plus d'agrémens dans cette traduction, il avoit rendu en prose les raisonnemens philosophiques, & il avoit mis en vers toutes les belles descriptions qui se trouvent dans le poëte latin... [*Voyez* à l'art. I. CHAPELLE, un conseil très-salutaire qu'il donna dans une orgie à ses amis.]

Les éditions les plus estimées de ses ouvrages sont : I. Celle d'Amsterdam, 1699, 5 vol. in-12, avec une Vie romanesque de l'auteur, par *Grimarest*. II. Celle de Paris, en 1734, en 6 vol. in-4°. On la doit à M. *Joly*, qui en a donné une nouvelle en 1739, en 8 vol. in-12. Cette édition est ornée de *Mémoires* sur la vie & les ouvrages de *Moliere*, & du catalogue des critiques faites contre ses Comédies. III. Celle que M. *Bret* a donnée à Paris, en 1772, en 6 vol. in-8°, avec des commentaires intéressans, où il a exécuté sur *Moliere*, ce que *Voltaire* avoit exécuté sur *Corneille*. Il fait sentir les beautés & les défauts, & releve les expressions vicieuses. *Voltaire* dit (*Mélanges de Litt.*, chap. des *Académies*) que *Moliere* est plein de fautes de langage. Il y en a beaucoup plus dans ses vers que dans sa prose; mais ces négligences ne prouvent pas que sa poésie, lorsqu'elle est un peu soignée, ne soit préférable à sa prose. M. *Bessara* a publié, en 1777, en 2 vol. in-12, l'*Esprit de Moliere*, avec un abrégé de sa Vie & un catalogue de ses Pieces.

MOLIERES, (Joseph Privat

de) naquit à Tarascon en 1677, d'une famille noble, qui a donné des grand-croix à l'ordre de Malte. Il reçut de la nature un tempérament extrêmement délicat & un esprit fort pénétrant. On le laissa maître de s'amuser, ou de s'occuper; il choisit l'occupation. La congrégation de l'Oratoire le posséda pendant quelque temps. Il y enseigna avec succès les humanités & la philosophie. Les ouvrages du Pere *Malebranche* lui ayant inspiré une forte envie de connoître l'auteur, il quitta l'Oratoire, & se rendit à Paris pour converser avec lui. Après la mort de ce célebre philosophe, il se consacra aux mathématiques qu'il avoit un peu négligées pour la métaphysique. L'académie des sciences se l'associa en 1721, & deux ans après il obtint la chaire de philosophie au Collége-Royal. On connoît son systême des *petits Tourbillons*. Il le soutenoit avec une chaleur extrême; & n'entendoit pas raillerie sur les plaisanteries qu'on lui en faisoit quelquefois. La vivacité l'entraînant alors, elle lui ôtoit la liberté de s'expliquer nettement, & il tomboit dans des méprises qui prêtoient encore à la plaisanterie, & qu'il ne prenoit pas non plus en bonne part. Un jour il y fut si sensible, qu'il se mit en colere; il se fâcha sérieusement, & sortit tout échauffé de l'académie. Le froid le saisit de telle sorte qu'en rentrant chez lui, il sentit sa poitrine embarrassée; la fievre lui survint; son mal de poitrine augmenta : le mal empira si rapidement, qu'il y succomba le 12 Mai 1742, après cinq jours d'une fievre violente, âgé de 65 ans. A ce défaut près, l'abbé *de Molieres* étoit un excellent homme, & même, lorsqu'il s'abandonnoit à ses méditations philosophiques, d'un flegme & d'une insensibilité singuliere. Un jour qu'il étoit dans ses distractions, un décrotteur ôta les boucles d'argent que notre rêveur avoit à ses souliers, & en substitua de fer. Un autre fois, un voleur entra dans son appartement; &, sans se détourner de ses études, *Molieres* lui indiqua son argent & se laissa voler, demandant pour toute grace qu'on ne dérangeât pas ses papiers. Quoiqu'il n eût pas de superflu, il donnoit aux gens qui servent l'académie des sciences, des étrennes plus considérables que les membres les plus riches. Il n'avoit cependant pour tout revenu, que les honoraires de sa chaire, ses messes, & ce qu'il pouvoit retirer du *papier marbré*, auquel il travailloit quand il étoit las de méditer. On a de lui : I. *Leçons de Mathématiques, nécessaires pour l'intelligence des principes de Physique, qui s'enseignent actuellement au Collége-Royal*, in-12, 1726. Ce livre qui a été traduit en anglois, est un Traité *de la grandeur en général*. Les principes d'algebre & de calculs arithmétiques y sont exposés avec ordre, & les opérations bien démontrées. II. *Leçons de Physique contenant les Elémens de la Physique déterminés par les seules lois des Mécaniques, expliquées au Collége-Royal*, in-12, Paris, 4 vol., 1739; & traduites en italien à Venise, 1743, 3 vol. in-8°. On voit que l'auteur est partisan des tourbillons de *Descartes*; mais ne pouvant se dissimuler ses écarts, ni les découvertes de *Newton*, il a tâché de rectifier les idées du philosophe François par les expériences du philosophe Anglois. Il a pris ce qui lui a paru de plus vrai dans le systême de *Descartes*, & l'a mis dans un nouveau jour, tantôt en démontrant des propositions qu'il n'avoit fait que supposer, tantôt en retranchant les propositions qui pouvoient passer pour inutiles. *Newton* lui a servi à poser

des principes propres à expliquer d'une maniere mecanique des effets, dont *Newton* lui-même a cru qu'on chercheroit vainement la cause : tels que les tourbillons célestes, les lois de ces tourbillons, & leur mécanique. Quoique les philosophes d'aujourd'hui lui tiennent peu de compte de ses efforts, il faut avouer qu'ils décelent beaucoup de sagacité. L'auteur ecrivant avec méthode, clarté & précision, devoit peut-être se borner à exposer les differens systêmes, sans chercher à les concilier. En adoptant & en rejetant une partie des idées de *Descartes* & de *Newton*, il n'a fait lui-même qu'un systême qui a passé bien vîte & qui a fait tort à ce qu'il y a de bon dans son livre. III. *Elémens de Géométrie*, in-12, 1741. Autant s'étoit-il éloigné des anciens dans sa Physique, autant s'en rapproche-t-il dans sa Géométrie, du moins pour leur synthese & leur maniere de démontrer.

I. MOLINA, (Louis) né à Cuença dans la Castille neuve, d'une famille noble, entra chez les Jésuites en 1553, à l'âge de 18 ans. Il fit ses etudes à Conimbre, & enseigna pendant 20 ans la théologie dans l'université d'Ebora, avec grand succès. Son esprit étoit vif & pénétrant, sa mémoire heureuse; il aimoit à se frayer des routes nouvelles, & à chercher de nouveaux sentiers dans les anciennes. Cet habile Jésuite mourut à Madrid le 12 Octobre 1600, à 65 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. Des *Commentaires* sur la premiere partie de la Somme de *S. Thomas*, en latin. II. Un grand Traité *De Justitiâ & Jure*. III. Un livre *De concordiâ Gratiæ & liberi arbitrii*, imprimé à Lisbonne en 1558, en latin, avec un *Appendix*, imprimé l'année d'après, in-4°, fort cher. » *Molina*, en travaillant » sur la Somme de *S. Thomas*, » (dit l'abbé *de Choisy*) avoit » cru trouver le moyen d'accorder le libre-arbitre, avec la prescience de Dieu, la providence » & la prédestination ; se flattant » que *S. Augustin* lui-même auroit » approuvé les voies qu'il avoit » imaginées. *Les Peres anciens*, dit-» il, *qui ont précédé l'héréfie de Pélage*, *ont fondé la Prédestination sur la prescience du bon usage du libre-arbitre* ; au lieu que *S. Augustin* & ses disciples n'ont parlé » si affirmativement, que parce » qu'ils avoient à combattre les » *Pélagiens* qui donnoient tout au » libre-arbitre, & qu'il sembloit » qu'on devoit lui ôter beaucoup. » *Molina* définit le libre-arbitre, » *la faculté d'agir, ou de ne pas agir*, » ou de faire une chose, en sorte » qu'on puisse faire le contraire. Il » avoue que l'homme, par ses seules forces, ne peut rien faire qui » entre dans l'ordre de la grace, » & qui soit même une disposition » éloignée à la recevoir... Mais, » (ajoute-t-il) quoique Dieu distribue comme il veut les dons » des graces que Jesus-Christ nous » a méritées, il a néanmoins ajusté » les lois ordinaires de cette distribution à l'usage que les hommes font du libre-arbitre, à leur » conduite, & à leurs efforts : » L'homme donc pour agir en bien, » a besoin qu'une grace prévenante » excite & pousse son libre-arbitre : » & Dieu ne manque jamais de la » donner, principalement à ceux » qui la demandent avec ardeur ; » mais il dépend de leur volonté » de répondre, ou de ne pas répondre à cette grace «. [*Voyez* SUARÈS, n° *II*.] C'est ce systême qui fit naître les disputes sur la Grace, & qui partagea les Dominicains & les Jésuites en Thomistes & en Molinistes. Cette scission

de deux écoles célebres, alluma une guerre qui n'est pas encore éteinte. Dès que la production du Jésuite parut, *Henriquez* son confrere, croyant y voir le Pélagianisme, le censura comme un ouvrage *qui préparoit la voie à l'Ante-christ*. Les Dominicains soutinrent theses sur theses, pour foudroyer le nouveau systême. Le cardinal *Quiroga*, grand inquisiteur d'Espagne, fatigué de ces querelles, les porta au tribunal de *Clément VIII.* Ce pontife forma pour les terminer, en 1597, la célebre congrégation qu'on appelle *de Auxiliis*. Mais après plusieurs assemblées des consulteurs & des cardinaux, où les Dominicains & les Jésuites disputerent contradictoirement en présence du pape & de la cour de Rome, il ne fut rien décidé. *Paul V*, sous lequel ces disputes avoient été continuées, se contenta de donner un *Décret*, en 1607, par lequel il défendit aux deux partis de se censurer mutuellement, & enjoignit aux supérieurs des deux ordres, de punir sévérement ceux qui contreviendroient à cette défense. L'impression que fit cette modération du pape sur les Dominicains & sur les Jésuites, fut bien différente, suivant certains auteurs. Les premiers furent au désespoir, & les autres au comble de la joie. Cet esprit de paix qu'avoit recommandé le pape, fut la chose à laquelle on pensa le moins. Il resta entre ces deux corps une animosité sourde. Le duc *de Lerme*, ministre de *Philippe III* roi d'Espagne, en appréhendant les suites, tâcha de les amener à l'unité de doctrine; mais toujours en vain. Ce ministre abandonna son projet, persuadé qu'il étoit plus facile de reconcilier les puissances les plus ennemies, que deux corps divisés par des disputes d'école. Néanmoins le temps qui calme tout, appaisa les esprits. Les Jésuites, pour n'avoir pas l'air de Pélagiens, tempérerent leur Molinisme, par l'ordre de leur général *Aquaviva*; & la plupart des Dominicains adoucirent également leur *Grace* efficace par elle-même. Les controverses du Jansénisme survinrent, & ce feu couvert sous la cendre, se ranima avec force. Heureux ceux qui, en reconnoissant la nécessité de la grace de *Jesus-Christ*, se bornent à la demander, sans faire des tentatives inutiles pour savoir comment elle opere!

II. MOLINA, (Antoine) Chartreux de Villa-Nuéva-de-Los-Infantes, dans la Castille, dont on a un Traité de l'*Instruction des Prêtres*. Cet ouvrage est très-propre à honorer le sacerdoce, & à sanctifier ceux qui en sont revêtus. On l'a traduit en françois & imprimé à Paris chez *Coignard*, 1677, in-8°. *Molina* mourut vers 1612, après s'être acquis une grande réputation de piété.

III. MOLINA, (Louis) jurisconsulte Espagnol, fut employé par *Philippe II*, roi d'Espagne, dans les conseils des Indes & de Castille. On a de lui un savant *Traité* sur les substitutions de terres anciennes de la Noblesse d'Espagne, en 1603, in-folio. Il est intitulé: *De Hispanorum primogenitorum origine & naturâ.* Ce livre est aussi d'usage dans plusieurs provinces de France... Il ne faut pas le confondre avec *Jean* MOLINA, historien Espagnol, qui donna, en 1524, in-folio, *Cronica antigua d'Aragon*; & en 1539, in-folio, *De las cosas memorables de Espagna.* Le premier ouvrage parut à Valence, & le 2e à Alcala.

IV. MOLINA, (Dominique) religieux Dominicain, natif de Séville, publia, en 1626, un *Re-*

cueil des Bulles des Papes, concernant les priviléges des Ordres Religieux.

I. MOLINET, (Jean) né à Desurennes dans le diocese de Boulogne, fut aumônier & bibliothécaire de *Marguerite* d'Autriche gouvernante des Pays-Bas, & chanoine de Valenciennes. On a de lui plusieurs ouvrages en prose & en vers. Le plus connu est intitulé : *Les Dits & Faits de Molinet*, Paris, 1531, in-fol., 1540, in-8°. Les curieux le recherchent. Ses *Poésies* ont été réimprimées à Paris en 1723, in-12. On a encore de lui une *Paraphrase* en prose, in-folio, du roman de *la Rose*, dont il s'est efforcé de faire un ouvrage de morale. Il mourut en 1607.

II. MOLINET, (Claude du) chanoine-régulier & procureur-général de la congrégation de Sainte-Genevieve, naquit à Châlons en Champagne l'an 1620, d'une famille ancienne. Il vint achever ses études à Paris, & s'appliqua ensuite à découvrir ce qu'il y a de plus caché dans l'antiquité. Il amassa un cabinet considérable de curiosités, & mit la bibliotheque de Sainte-Genevieve, à Paris, dans un état qui l'a rendue l'objet de l'attention des curieux. *Louis XIV* se servit de lui pour aider à ranger ses médailles & à lui en trouver de nouvelles. Le Pere *du Molinet* en fournit à ce monarque plus de 800, qui lui mériterent des gratifications considérables. Ce savant antiquaire mourut à Paris le 2 Septembre 1687, à 67 ans, regretté de plusieurs illustres amis, que son savoir, autant que son caractere, lui avoit procurés. Ses principaux ouvrages sont : I. Une édition des *Epîtres d'*Etienne, *évêque de Tournay*, avec de savantes notes, 1682, in-8°. II. *L'Histoire des Papes par médailles*, depuis *Martin V* jusqu'à *Innocent XI*, 1679, in-fol. en latin : ouvrage peu estimé. III. Des *Réflexions sur l'origine & l'antiquité des Chanoines séculiers & réguliers*. IV. Un *Traité des différens habits des Chanoines*. V. Une Dissertation sur la *Mitre des Anciens*. VI. Une autre Dissertation sur *une Tête d'Isis*, &c. VII. *Le cabinet de Sainte-Genevieve*, à Paris, 1692, in-fol., peu commun. Ces différens écrits offrent des choses curieuses & recherchées.

MOLINETTI, (Antoine) médecin de Venise, enseigna & pratiqua la médecine à Padoue avec une réputation extraordinaire. C'étoit un des plus habiles anatomistes de son siecle. On estime beaucoup son *Traité des Sens & de leurs organes*, imprimé à Padoue en 1669, in-4°, en latin. *Molinetti* mourut à Venise vers 1675, avec la réputation d'un savant présomptueux, trop amoureux de ses idées, & trop ennemi de celles des autres.

MOLINEUX, *Voy*. MOLYNEUX.

MOLINIER, (Jean-Baptiste) né à Arles en 1675, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1700, & prêcha dans la suite avec applaudissement à Aix, à Toulouse, à Lyon, à Orléans & à Paris. *Massillon* l'ayant entendu, fut frappé des traits vifs & saillans de son éloquence, & surpris de ce qu'avec un talent si décidé, il étoit si inégal ; il lui dit alors : *Il ne tient qu'à vous d'être le Prédicateur du Peuple ou des Grands.* Il est certain que, lorsqu'il travailloit ses discours, il égaloit nos plus célebres orateurs ; mais il comptoit trop sur sa facilité, & il ne modéroit pas assez l'impétuosité de son imagination. *Molinier* quitta l'Oratoire vers 1720, pour se retirer dans le diocese de Sens, d'où il revint à Paris reprendre l'exercice du ministere de la prédication. Le successeur du cardinal de *Noailles*, (*Vintimille*) la

lui ayant interdit, il ne s'occupa plus qu'à revoir ses Sermons. Il mourut le 15 Mars 1745, à 70 ans On a de lui : I. *Sermons choisis*, en 14 vol. in-12, 1730, & années suivantes. Ces discours sont la production d'un génie heureux, qui s'exprime avec beaucoup de feu, d'énergie, de force, de dignité & de naturel. Il ne lui manquoit que le goût ; son style est incorrect, inégal, & déshonoré par des termes communs, qui font un étrange contraste avec plusieurs morceaux pleins de vie & de noblesse. Le Sermon *du* CIEL passe pour son chef-d'œuvre. De ces 14 volumes il y en a 3 de *Panégyriques*, & deux de *Discours* sur la vérité de la religion Chrétienne. II. *Exercice du Pénitent & Office de la Pénitence*, in-8°. III. *Instructions & Prieres de Pénitence*, in-12, pour servir de suite au *Directeur des ames Pénitentes* du Pere VAUGE. IV. *Prieres & Pensées Chrétiennes*, &c.

MOLINO, (Dominique) sénateur de Venise, encouragea les gens de lettres en Italie & dans les pays étrangers. Il entretint une correspondance suivie avec *Heinsius*, *Casaubon*, *Grotius* & *Gassendi* qui dit que peu de Monarques ont pu lui être comparés dans *la généreuse & infatigable protection des lettres*. Un commerce épistolaire très-étendu & les occupations du gouvernement l'empêcherent de mettre la derniere main à ses ouvrages ; mais il contribua à la publication de ceux des autres. On prétend qu'il eut beaucoup de part aux différens traités politiques de *Fra-Paolo*. Il mourut en 1635, à 62 ans, après *avoir employé tous ses soins à conserver la majesté de la république & à augmenter la gloire de la littérature*. C'est ce qu'on lit dans son Epitaphe.

MOLINOS, prêtre Espagnol, naquit dans le diocese de Saragosse en 1527, d'une famille considérable par ses biens & par son rang. Né avec une imagination ardente, il s'établit à Rome, & y acquit la réputation d'un grand directeur. Il avoit un extérieur frappant de piété ; & il refusa tous les bénéfices qu'on lui offrit. Le feu de son génie lui fit imaginer des folies nouvelles sur la mysticité. Il déploya ses idées dans sa *Conduite Spirituelle* : livre qui le fit renfermer dans les prisons de l'Inquisition en 1685. Cet ouvrage parut d'abord admirable. » La théologie mystique, (di-» soit l'auteur dans sa Préface,) „ n'est pas une science d'imagina-„ tion, mais de sentiment... On ne „ l'apprend point par l'étude, mais „ on la reçoit du Ciel. Aussi, dans „ ce petit ouvrage, je me suis plus „ servi de ce que la bonté infinie „ de Dieu a daigné m'inspirer, que „ des pensées que la lecture des li-„ vres auroit pu me suggérer «. Ce traité étoit divisé en trois livres ; & l'on trouvoit dans le 1er, » que „ pour parvenir à la perfection du „ recueillement intérieur, il faut „ faire de son cœur une carte blan-„ che, où la Sagesse divine puisse „ graver ce qu'il lui plaira ; que „ les tentations sont une médecine „ salutaire, qui rabaisse notre or-„ gueil ; que le recueillement in-„ térieur consiste dans un silence „ que l'on garde en la présence „ de Dieu, en le considérant par „ une foi amoureuse & obscure, „ sans - aucune distinction de ses „ perfections ou attributs ; qu'il „ n'est pas besoin de méditer les „ mysteres, ni de faire des réfle-„ xions sur la vie ou la passion de „ J. C., & que la plus sublime orai-„ son consiste dans le silence mys-„ tique des pensées, c'est-à-dire, „ à ne désirer rien, à ne penser „ rien «. Dans le 2e, *Molinos* exhorte les directeurs auxquels il l'a-

dresse, à se revêtir dans le confessionnal de la douceur d'un agneau, & à rugir en chaire comme des lions. Il dit *qu'il vaut mieux obéir à son Directeur qu'à Dieu.* Il conseille la fréquente communion, & désapprouve les pénitences corporelles. Il développe enfin, dans le 3e, les principes de sa prétendue mysticité, & selon lui » il n'y a „ que deux sortes de contempla- „ tions, l'une *active* & l'autre *pas-* „ *sive.* La premiere cherche Dieu „ au dehors par le raisonnement, „ l'imagination & la réflexion : il „ la dit bonne pour les commen- „ çans ; mais il ajoute, qu'il faut „ aspirer à la seconde, qui con- „ duit à l'union divine & au repos „ intérieur. Alors l'ame est mai- „ tresse des tentations : la vertu s'af- „ fermit, les attachemens se rom- „ pent, les imperfections s'anéan- „ tissent, & l'ame demeure unie „ à Dieu, sans qu'elle y contribue „ par aucun mouvement «. La réputation de vertu qu'avoit l'auteur, ne servit pas peu à répandre son livre. Ce ne fut qu'en creusant dans cette espece d'abyme, où *Molinos* s'enfonce & son lecteur avec lui, qu'on apperçut tout le danger de son systême. On vit, (dit le Pere d'*Avrigny*,) que l'homme prétendu parfait de *Molinos*, est un homme qui ne réfléchit ni sur Dieu, ni sur lui-même ; qui ne désire rien, pas même son salut ; qui ne craint rien, pas même l'Enfer ; à qui les pensées les plus impures, comme les bonnes œuvres, deviennent absolument étrangeres & indifférentes. La souveraine perfection, suivant le rêveur Espagnol, consiste à s'anéantir pour s'unir à Dieu ; de façon que, toutes les facultés de l'ame étant absorbées par cette union, l'ame ne doit plus se troubler de ce qui peut se passer dans le corps. Peu importe que la partie inférieure se livre aux plus honteux excès, pourvu que la supérieure reste concentrée dans la Divinité par l'oraison de *Quiétude.* Cette hérésie se répandit en France, & y prit mille formes différentes. *Malaval*, madame *Guyon* & *Fénélon* en adopterent quelques idées, mais non pas les plus révoltantes. Celles de *Molinos* furent condamnées en 1687, au nombre de 68. On voulut voir si sa conduite répondoit à sa pratique, & l'on découvrit des déréglemens aussi affreux que son fanatisme. Il fut obligé de faire une abjuration publique de ses erreurs, & il fut enfermé dans une prison, où il mourut le 29 Décembre 1696, âgé de plus de 70 ans. En quittant le prêtre qui le conduisit dans son cachot, il lui dit : *Adieu, Pere ! Nous nous reverrons encore au jour du Jugement, & on verra alors de quel côté est la vérité, ou du vôtre, ou du mien.* Ces paroles marquent que son repentir ne fut pas si sincere qu'on l'a prétendu.

MOLITOR, (Ulric) est connu par un livre rare, intitulé : *De Pythonissis mulieribus* ; à Constance, 1489, in-4°, où il y a des choses singulieres. Il mourut vers 1492.

I. MOLLER, (Henri) théologien Protestant, se rendit très-habile dans la langue hébraïque, & professa long-temps dans l'université de Wirtemberg. Il mourut à Hambourg sa patrie, en 1589, âgé de 59 ans. On a de lui des *Commentaires* sur *Isaie* & sur les Pseaumes ; & des *Poësies* latines.

II. MOLLER, (Daniel-Guillaume) natif de Presbourg, voyagea dans toutes les parties de l'Europe, fut professeur en histoire & en métaphysique, & bibliothécaire dans l'université d'Altorf, où il mourut le 25 Février 1712, à 70 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Meditatio de*

Hungaricis quibusdam Insectis prodigiosis, ex aëre unà cum nive in agro delapsis, 1673, in-12. II. *Opuscula Ethica & Problematico-critica*, Francfort, 1674, in-12. III. *Opuscula Medico-historico-philologica*, 1674, in-12. IV. *Mensa Poëtica*, Altorf, 1678, in-12. V. *Indiculus Medicorum Philologorum ex Germaniâ oriundorum*, &c., Altorf, 1691, in-4°. VI. Et divers autres ouvrages qui prouvent son érudition.

III. MOLLER, (Jean) né à Fleinsbourg dans le duché de Slefwick, en 1661, fut fait recteur du collége de sa patrie en 1701. On lui offrit plusieurs chaires, qu'il refusa. Il ne voulut pas même accepter l'emploi de bibliothécaire d'Oxford, quelques instances qu'on lui fit. Toutes les heures que ses fonctions classiques lui laissoient libres, il les employoit sans relâche à l'étude de l'histoire littéraire. Il mourut le 20 Octobre 1725, à 64 ans. C'étoit un philosophe ferme & dégagé d'ambition. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont: I. *Introductio ad Historiam Ducatuum Slefwicensis & Holsatici*; à Hambourg, 1699, in-8°. II. *Cimbria litterata*, 1744, trois vol. in-folio. Il contient l'Histoire littéraire, ecclésiastique, civile & politique de Danemarck, de Sleswick, de Holstein, de Hambourg, de Lubeck & des pays voisins. III. *Isagoge ad Historiam Chersonesi Cimbricæ*, in-8°, Hambourg, 1691; & dans la *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, Leipzig, 1699, in-8°. qui renferme un détail circonstancié de ce qu'il faut lire pour l'histoire de ces provinces. (*Voyez* I. KONIG.) IV. *De Cornutis & Hermaphroditis*, Berlin, 1708, in-4°. Sa *VIE* a été donnée par ses fils, en latin, à Slefwick, 1734, in-4°. Une profonde érudition est le caractere de tous ses écrits.

MOLOCH, fameux Dieu des Ammonites, à l'idole duquel ils sacrifioient des enfans & des animaux. La statue de cette Divinité barbare étoit un buste ou demi-corps d'homme, qui avoit une tête de veau, & tenoit les bras étendus. Elle étoit creuse, & dans sa concavité on avoit ménagé 7 armoires, dont la 1re étoit destinée pour la farine, les 5 suivantes pour les différens animaux qu'on lui immoloit, & la 7e pour les enfans qu'on vouloit lui sacrifier. Ce demi-corps étoit posé sur une espèce de four, où on allumoit grand feu; & de peur qu'on n'entendît les cris des enfans, on faisoit un grand bruit avec des tambours & d'autres instrumens, qui étourdissoient les spectateurs. Quelques auteurs prétendent qu'on ne brûloit point réellement les enfans; mais que, pour les purifier, on se contentoit de les faire passer entre deux feux que l'on allumoit devant l'idole. L'Ecriture-sainte reproche souvent aux Juifs de faire ces sortes de sacrifices à *Moloch*.

MOLON, *Molo*, célébre Rhéteur de l'isle de Rhodes, vint à Rome l'an 87 avant J. C., où il enseigna la rhétorique avec beaucoup d'éclat. *Ciceron* qui étoit du nombre de ses auditeurs, en fait un grand éloge dans son *Brutus*. Etant retourné dans sa patrie, le jeune orateur Romain l'y suivit pour continuer à prendre des leçons d'un maître qu'il regardoit comme celui qui avoit le plus contribué à le perfectionner dans l'éloquence. Quelques années après, Molon fut envoyé à Rome en ambassade vers le Sénat, où on l'écouta sans interprete, honneur qui avant lui n'avoit été accordé à aucun étranger.

MOLORCHUS, vieux pasteur du pays de Cléone, dans le royaume

d'Argos, reçut magnifiquement chez lui *Hercule*. Ce héros, pénétré de reconnoissance, tua en sa faveur le Lion *Néméen*, qui ravageoit tous les pays des environs. C'est en mémoire de ce bienfait, qu'on institua, en l'honneur de *Molorchus*, les Fêtes appelées de son nom *Molorchéennes*.

I. MOLSA, *ou* MOLZA, (François-Marie) de Modene, s'acquit une grande réputation par ses vers latins & italiens. Ses talens lui auroient procuré une fortune considérable dans le monde, si sa conduite avoit été plus réguliere & plus prudente. On estime sur-tout ses *Elégies*, & sa piece sur le *Divorce de Henri VIII*, roi d'Angleterre, & de *Catherine d'Aragon*. Son *Capitolo in lode del Fichi*, plein d'obscénités, a été commenté par *Annibal Caro*, poëte italien, sous ce titre : *La Ficheide del Padre Ficeo, col comm. de ser Agresto*, 1549, in-4°. Ses *Poésies italiennes* se trouvent avec celles du *Berni*, ou séparément, 1513, in-8°; & 1750, 2 vol. in-8°; avec celles de *Tarquinia Molza*, sa petite-fille. Ses *Poésies latines* se trouvent dans *Deliciæ Poëtarum Italorum... Molza* écrivoit aussi en prose avec beaucoup d'élégance; mais il déshonoroit ses talens par le commerce honteux qu'il eut avec les courtisanes de Modene. Il s'abandonna à ces misérables avec si peu de ménagement, qu'il contracta cette honteuse maladie, suite de la débauche. Il en mourut à la fleur de ses jours, en 1544.

II. MOLSA, *ou* MOLZA, (Tarquinie) petite-fille du précédent, joignit à toutes les graces de son sexe, une vertu solide. Après la mort de son époux elle ne voulut point se remarier, & se comporta comme *Artemise*, quoique sa jeunesse & ses attraits la fissent rechercher avec empressement. Elle s'appliqua avec beaucoup d'ardeur & de succès aux belles-lettres, aux langues grecque, latine & hébraïque. Son goût, son esprit & ses lumieres la firent consulter par le *Tasse*, *Guarini* & les autres grands hommes de son temps, sur leurs ouvrages. Le sénat de Rome l'honora en 1600 & toute sa famille, du droit & des privilèges des citoyens Romains. Cette Dame fut un des ornemens de la cour d'*Alfonse II*, duc de Ferrare, auprès de qui elle s'étoit retirée. Ses *Poésies* se trouvent avec celles de son aïeul.

MOLTZIER, *Voy.* MICYLLE.

MOLYNEUX, (Guillaume) né à Dublin en 1656, établit dans sa patrie une société de savans, semblable à la société royale de Londres. Il étoit ami intime de *Locke*, & il méritoit l'amitié de ce philosophe par sa probité & ses lumieres. *Molyneux* mourut de la pierre en 1698, à 42 ans. On a de lui : I. Un *Traité de Dioptrique*, in-4°. II. La *Description*, en latin, *d'un Télescope* de son invention, &c.

MOMBRITIUS, (Boninus) écrivain Milanois, est connu par son *Sanctuarium*, seu *Vitæ Sanctorum*, 2 vol. in-fol., sans nom de ville & sans date. Ce livre, très-rare & très-cher, est recherché par les bibliomanes, soit pour les fables qu'il renferme, soit pour l'ancienneté de l'édition. On croit qu'il parut vers l'an 1479. On a aussi des *Poésies* de cet auteur.

MOMUS, fils du *Sommeil* & de la *Nuit*, & le Dieu de la raillerie, s'occupoit uniquement à examiner les actions des Dieux & des Hommes, & à les reprendre avec liberté. Ses sarcasmes perpétuels le firent chasser du ciel. *Neptune* ayant fait un Taureau, *Vulcain* un Homme, & *Minerve* une Maison, il les

fourna tous trois en ridicule : *Neptune*, pour n'avoir pas mis au Taureau les cornes devant les yeux, afin de frapper plus sûrement; ou du moins aux épaules, afin de donner des coups plus forts : *Minerve*, pour n'avoir point bâti sa Maison mobile, afin de pouvoir la transporter lorsqu'on auroit un mauvais voisin : & *Vulcain*, de ce qu'il n'avoit pas mis une fenêtre au cœur de l'homme, pour que l'on pût voir ses pensées les plus secretes. Le même *Momus* voyant le nombre des Dieux s'augmenter de jour en jour, se plaint de ce que certains d'entre eux, non-contens d'avoir été élevés à un si haut rang, d'hommes qu'ils étoient auparavant, vouloient aussi déifier leurs serviteurs & leurs servantes. On représente *Momus* levant le masque de dessus un visage, & tenant une marote à sa main.

I. MONALDESCHI, (Louis de) gentilhomme d'Orviette, naquit en 1326. Il passa à Rome presque toute sa vie, pendant laquelle il jouit toujours d'une santé parfaite & d'un jugement très-sain. On a de lui des *Annales Romaines*, en italien, depuis 1328 jusqu'en 1340. On croit qu'il les avoit poussées beaucoup plus loin; mais que le reste est perdu, ou enterré dans quelque bibliotheque.

II. MONALDESCHI, (Jean de) favori ou écuyer de la reine *Christine* de Suede, composa secrétement un Libelle contre cette princesse, où il dévoiloit ses intrigues. *Christine*, charmée d'avoir trouvé cette occasion de se défaire d'un amant qu'elle n'aimoit plus, le fit traîner à ses pieds, l'interrogea, le confondit. Après les reproches les plus violens, elle ordonna au capitaine de ses gardes & à deux nouveaux favoris d'égorger le coupable. Elle s'éloigna à vingt pas, pour mieux jouir de ce spectacle. On fond sur lui de tous côtés. Le malheureux *Monaldeschi*, après une vaine défense, tombe tout sanglant sous le fer de ses bourreaux. La reine, qui n'entend plus ses gémissemens, s'approche, le contemple & lui insulte. *Monaldeschi*, à cette voix, semble s'éveiller, se débat, s'agite : il éleve vers *Christine* une main tremblante pour lui demander grace. *Quoi*, s'écrie-t-elle, *tu respires encore, & je suis Reine* ! Les assassins écrasent aussitôt la tête de ce malheureux, & traînent aux pieds de *Christine* sa victime expirante. *Non*, ajouta-t-elle, *non, ma fureur n'est point satisfaite ! Apprens, traître, que cette main qui versa tant de bienfaits sur toi, te frappe le dernier coup*. Cet attentat contre l'humanité, l'opprobre de la vie de *Christine*, fut commis à Fontainebleau en 1657. *Le Bel*, de l'ordre de la Trinité, en a donné la Relation : *Voyez* III. BEL.

MONARDÈS, (Nicolas) célebre médecin de Séville, dont on a : I. Un *Traité des Drogues de l'Amérique*, Séville, 1574, in-8°, traduit en françois par *Colin*, Lyon, 1619, in-8°. II. *De rosa*, Anvers, 1564, in-8°. III. Plusieurs autres ouvrages en latin & en espagnol. Ce savant, mort en 1577, n'y enseigne que ce qu'une longue expérience lui avoit appris. Ses livres ne sont pas communs.

MONBRON, (N... Fougeret de) mort au mois de Septembre 1760, étoit né à Péronne. C'étoit un de ces auteurs qui ne peuvent vivre avec eux-mêmes, ni avec les autres, frondant tout, n'approuvant rien, médisant de tout le genre humain, qui les hait par représailles, ayant d'ailleurs de l'esprit, & capable de penser & d'écrire, si la bile ne l'avoit trop dominé.

On a de lui : I. La *Henriade travestie*, in-12, qui ne vaut pas le *Virgile travesti* de *Scarron*, quoiqu'il y ait quelques bonnes plaisanteries. *Voltaire* lui-même en rit comme un homme de qualité riroit de voir son palefrenier chercher à le contrefaire & prendre les airs, les habits & le langage d'un grand seigneur. Le mérite des travestissemens burlesques consiste principalement dans un air de facilité, qui ne laisse point appercevoir le travail. *Monbron* a en général cet air d'aisance, quoiqu'il suive son auteur pas à pas & presque vers pour vers. II. *Préservatif contre l'Anglomanie*, in-12 ; ouvrage écrit avec emportement. III. Le *Cosmopolite*, ou *le Citoyen du Monde*, in-12 : livre où l'on trouve quelques vérités morales, assez utiles, si l'auteur ne paroissoit outré. IV. Des *Romans* infâmes & indignes d'être cités. Quoiqu'il eût de la gaieté dans ses ouvrages, & même de l'imagination, il étoit d'une taciturnité sombre dans la société.

MONCADE, (Hugues de) d'une très-illustre & ancienne famille originaire de Catalogne, & autrefois souveraine de Béarn, accompagna dans sa jeunesse *Charles VIII*, roi de France, dans son expédition d'Italie. L'alliance de *Ferdinand* roi d'Espagne avec le monarque François étant rompue, il s'attacha à la fortune de *César Borgia*, neveu du pape *Alexandre VI.* Mais lorsqu'après la mort de son oncle, *Borgia* se déclara pour les François, *Moncade* passa dans l'armée Espagnole, commandée alors par le grand *Gonsalve*. La guerre étant terminée en Italie, il se distingua contre les pirates des côtes d'Afrique, par des actions éclatantes, qui lui mériterent le riche prieuré de Messine. Les services importans qu'il continua de rendre sur mer à *Charles Quint* furent récompensés par la vice-royauté de Sicile. Il fut fait prisonnier en 1524, par *André Doria*, sur la côte de Gênes, & n'obtint sa liberté que par le traité de Madrid. Le pape *Clément VII* étant entré, en 1526, dans la ligue formée entre les Vénitiens & *François I*, pour le rétablissement de *François Sforce* dans le duché de Milan ; *Moncade*, qui commandoit alors pour l'empereur en Italie, fit avancer vers Rome un corps de troupes considérable, s'en empara sans résistance, contraignit le pape à se réfugier dans le château Saint-Ange, & abandonna au pillage le palais du Vatican & l'église de Saint-Pierre & Saint-Paul qui se trouve dans son enceinte. *Paul Jove*, qui se récrie beaucoup sur cette impiété, attribue à la vengeance céleste sa mort arrivée 2 ans après, (en 1528) au combat naval de Capo-d'Orso, près du golfe de Salerne, où *Philippin Doria* remporta une victoire complete sur la flotte impériale qu'il commandoit.

MONCEAUX, (François de) en latin *Moncaus*, jurisconsulte, poëte & fécond écrivain d'Arras, étoit seigneur de Fridelval ; & fut envoyé, par *Alexandre Farnese* duc de Parme, en ambassade vers *Henri IV* roi de France. On a de lui : I. *Bucolica sacra*, in-8°, à Paris, 1589. II. *Aaron purgatus*, sive *De Vitulo aureo Libri duo*, 1606, in-8° : livre qui a été réfuté par *Robert Visorius*. Il est inséré dans les *Critici sacri* de *Pearson*, & il a été prohibé à Rome l'an 1609. III. *L'Histoire des apparitions divines faites à Moyse*, Arras, 1594, in-4°. IV. *Templum justitiæ*, poëme, Douai, 1590, in-8°. V. *ucubratio in Caput I & VII Cantici Canticorum*, Paris, 1587, in-4°. Tous ces ouvrages sont en

latin ;

latin : il y a des recherches & des singularités.

MONCHESNAY, (Jacques Lôme de) né à Paris en 1666, d'un procureur au parlement, se fit recevoir avocat, & se livra à la poésie. Il travailla pour le théâtre Italien, & il y donna la *Cause des Femmes*, la *Critique* de cette piece; *Mezetin, grand-Sophi de Perse*; le *Phénix*, & les *Souhaits* : pieces remplies de traits d'esprit, mais mal dialoguées & mal conduites. Leur place est marquée au 3e rang. *Monchesnay*, dégoûté du théâtre par la religion, suivant les uns, & par trop de sensibilité à la critique, suivant les autres, fit une *Satire* contre cet art qui l'avoit occupé pendant si long-temps. *Boileau*, à qui il marqua ces sentimens, les approuva. *Monchesnay* étoit de la société de ce fameux satirique; mais ayant fait imprimer quelques *Satires*, que ce poëte ne goûta pas, leur liaison se réfroidit. *Il me vient voir rarement*, disoit Boileau, *parce que quand il est avec moi, il est toujours embarrassé de son mérite & du mien*. Le théâtre n'étant plus une ressource pour lui, & la médiocrité de sa fortune ne lui permettant pas de rester à Paris, il se retira en 1720 à Chartres, où il mourut en 1740, dans sa 75e année. Plusieurs de ses Poésies, qui consistent en *Epitres*, en *Satires*, & en *Epigrammes* imitées de *Martial*, n'ont pas vu le jour. Il est encore auteur du BOLÆANA, ou *Entretiens de M. de Monchesnay avec Boileau*. Si cet ouvrage est vrai dans toutes ses parties, il donne une assez mauvaise idée du caractere de ce fameux écrivain; & s'il est faux, il ne doit pas faire juger avantageusement de la probité de *Monchesnay*. Il résulte de cet écrit, qui n'est à la gloire ni de l'un ni de l'autre, qu'ils aimoient tous les deux la satire & la médisance.

MONCHRÉTIEN, *Voy.* MONTCHRESTIEN.

MONCHY, (Charles de) connu sous le nom de Maréchal *d'Hocquincourt*, étoit d'une noble & ancienne famille de Picardie, féconde en personnes de mérite. Il se signala par sa valeur dans plusieurs siéges & batailles, à la Marfée, & à Villefranche en Roussillon. Il commanda l'aile gauche de l'armée Françoise à celle de Rhétel, en 1650. Cette journée lui valut, l'année suivante, le bâton de maréchal de France. Il défit ensuite les Espagnols en Catalogne, & força leurs lignes devant Arras; mais, sur quelques mécontentemens qu'il prétendoit avoir reçus de la cour, il se jeta dans le parti des ennemis, fut battu, en 1652, à Bleneau par le Grand *Condé*; & fut tué devant Dunkerque de trois coups de mousquet, le 13 Juin 1658, en voulant reconnoître les lignes de l'armée Françoise... *Voyez* CHARLEVAL.

MONCHY, *Voyez* MOUCHY.

MONCK, (Georges) duc *d'Albemarle*, né en 1608, d'une famille noble & ancienne, se signala dans les troupes de *Charles I*, roi d'Angleterre; mais, ayant été fait prisonnier par le chevalier *Fairfax*, il fut mis en prison à la Tour de Londres. Il n'en sortit que plusieurs années après, pour conduire un régiment contre les Irlandois Catholiques. Après la mort tragique de *Charles I*, *Monck* eut le commandement des troupes de *Cromwell* en Écosse. Il soumit ce pays; & la guerre de Hollande étant survenue, il remporta, en 1653, une victoire contre la flotte Hollandoise, où l'amiral *Tromp* fut tué. *Cromwell* étant mort, en 1658, le général *Monck* fit proclamer protecteur *Richard*, fils de cet usurpateur. *Charles II*, instruit de sa pro-

bité, lui écrivit alors pour l'exciter à le faire rentrer dans son royaume. Le général *Monck* forma aussi-tôt le dessein de rétablir ce prince sur le trône. Après avoir dissimulé quelque temps pour prendre des mesures plus efficaces, il se met, en 1660, à la tête d'une armée attachée à ses intérêts; entre en Angleterre; détruit par ses lieutenans les restes du parti de *Cromwell*; pénetre jusqu'à Londres, où il casse le parlement factieux, en convoque un autre & lui communique son dessein. On s'y porte avec enthousiasme; Londres se déclare en faveur de son légitime souverain: *Monck* le fait proclamer roi, & va au-devant de lui à Douvres lui porter le sceptre qu'il lui a rendu. Les fastes de l'Histoire Britannique n'ont pas fourni deux fois le spectacle d'une politique aussi profonde, aussi vertueuse, aussi modérée. *Charles II*, pénétré de la plus vive reconnoissance, l'embrassa, le fit général de ses armées, son grand-écuyer, conseiller-d'état, trésorier de ses finances, & duc d'Albemarle. Le général *Monck* continua de rendre les services les plus importans au roi *Charles II*. Il mourut comblé de gloire & de biens, le 3 Janvier 1679, à 70 ans, fut pleuré de son prince, & enterré à Westminster au milieu des rois & des reines d'Angleterre. Ce grand homme avoit l'air grave & majestueux; l'esprit peu brillant, mais solide, ferme & égal. Il aimoit la vertu, & ne pouvoit souffrir l'injustice, même dans les soldats. Il répétoit souvent, qu'*une armée ne doit point servir d'asile aux voleurs & aux scélérats*. Sa *Vie*, écrite par *Thomas Gumbe*, in-8°, en anglois, a été traduite en françois par *Guy Miege*, in-12. On apperçoit, dans toute la conduite de ce général, une politique sage, qui n'enfante que des projets avoués par la probité, ou ordonnés par le devoir; & sa vie est un exemple qu'on peut concilier des démarches adroites, impénétrables, rusées, avec la plus exacte vertu.

MONCLAR, (Pierre-François de Ripert de) procureur-général du parlement d'Aix, mort dans sa terre de *S.-int-Saturnin* près d'Apt en Provence, en 1773, pendant la révolution des parlemens, étoit un magistrat integre, un homme d'esprit & un écrivain éloquent. Ses requisitoires étoient distingués dans la foule; & quoique ces ouvrages n'aient qu'un temps, on les recherche encore aujourd'hui. Ses *Comptes rendus* des Constitutions des Jésuites, & les *Mémoires* qu'il fit pour opérer leur destruction en Provence, lui firent beaucoup d'ennemis. Les partisans & quelques membres de la Société le représenterent comme un homme emporté, comme un philosophe vain & orgueilleux, comme un sectateur du Déisme; mais les juges équitables ne virent en lui qu'un magistrat actif, éclairé, zélé pour le maintien des libertés de l'Eglise Gallicane & des véritables maximes de l'administration. Il mourut dans de grands sentimens de piété. L'évêque d'Apt (*La Merliere*) ordonna à son confesseur de lui faire rétracter, avant que de l'administrer, ce qu'il avoit dit de peu favorable au saint Siége & aux Jésuites; le magistrat mourant, se soumit à ce que vouloient le prélat & le confesseur.

MONCONYS, (Balthasar de) étoit fils du lieutenant-criminel de Lyon. Après avoir étudié la philosophie & les mathématiques, il voyagea dans l'Orient, pour y chercher les traces de la philosophie

de *Mercure Trifmégifte* & de *Zoroaftre*. Ses recherches n'ayant pas fafatisfait fa curiofité, il revint en France, & mourut à Lyon en 1665. Ses connoiffances le firent eftimer des favans, fur-tout des amateurs de la chimie. Ses *Voyages* ont été imprimés en 3 vol. in-4°, & en 4 vol. in-12. Ils font plus utiles aux favans qu'aux géographes. L'auteur s'eft moins attaché à donner des defcriptions topographiques, qu'à marquer les chofes rares & recherchées. Le ftyle en eft traînant & n'anime pas le lecteur.

MONCRIF, (François-Auguftin PARADIS de) fecrétaire des commandemens de M. le comte *de Clermont*, lecteur de la reine, l'un des *Quarante* de l'académie françoife, & membre de celles de Nanci & de Berlin, naquit à Paris d'une famille honnête, en 1687, & y mourut le 12 Novembre 1770, à 83 ans :

Avec des mœurs dignes de l'âge d'or,
Il fut un Ami sûr, un Auteur agréable;
Il mourut vieux comme Neftor,
Mais il fut moins bavard & beaucoup plus aimable.

Tel étoit *Moncrif*; un efprit fin, une figure prévenante, un défir conftant de plaire, une humeur égale, douce & complaifante; l'avantage de lire d'une maniere intéreffante, de chanter des couplets délicats, de compofer des madrigaux flatteurs, lui firent de bonne heure un grand nombre d'amis & d'amis illuftres. Un célebre miniftre ayant été exilé en 1757, il demanda de le fuivre dans fa retraite; &, en admirant cet attachement noble & généreux, on lui permit feulement d'aller tous les ans lui témoigner fa reconnoiffance. Perfonne n'obligeoit avec plus de zele; perfonne ne donnoit avec plus de plaifir. Il éleva, il foutint des parens pauvres, fans rougir d'eux au milieu de la cour. Il avoit commencé par être maître de falle, & on a dit qu'il prévoyoit qu'il feroit obligé de défendre fes ouvrages à la pointe de l'épée. La plupart n'avoient pas befoin de cette précaution. Les principaux font : I. *Effai fur la néceffité & fur les moyens de plaire*, plufieurs fois réimprimé, in-12. Cette production, agréablement & finement écrite, eft pleine de raifon & de fageffe. On y défireroit peut-être, aujourd'hui, un peu plus de nerf & de philofophie : mais ce qui lui donne du prix, c'eft que, contre l'ufage de plufieurs moraliftes, il avoit pratiqué ce qu'il enfeignoit. Il s'étoit fait un fyftême de contribuer aux agrémens des fociétés honorables où il étoit admis. II. *Les Ames rivales*, petit Roman agréable, affaifonné d'une critique ingénieufe de nos mœurs; les *Abdérites*, comédie médiocrement bonne; des *Poéfies diverfes*, pleines de délicateffe : (on diftingue fur-tout fes *Romances* & fon conte du *Rajeuniffement inutile*, remarquable par la douceur des vers, la fineffe des réflexions & la grace de la narration,) quelques *Differtations*, où il y a des idées & de l'efprit. On trouve ces pieces dans les Œuvres mêlées de l'auteur, Paris, 1743, in-12. III. Des petites *Pieces* en un acte, & qui font partie de divers Opéra appelés les *Fragmens* : *Zélindor*, *Ifmene*, *Almafis*, les *Génies tutélaires*, la *Sibylle*. Il s'étoit confacré au genre lyrique, & il y réuffiffoit. On a encore de lui en ce genre : l'*Empire de l'Amour*, ballet; le *Trophée*; les *Ames réunies*, ballet non repréfenté; *Erofine*, paftorale héroïque. IV. L'*Hiftoire des Chats*, bagatelle jugée trop févérement dans le temps, & prefque entiérement oubliée aujourd'hui. Cet ouvrage fut l'occafion d'une plai-

fanterie que lui fit le comte *d'Argenson*. Après la retraite de *Voltaire* en Prusse, il intéressa ce ministre pour obtenir la place d'*Historiographe*. HISTORIOGRAPHE, lui dit le comte *d'Argenson*, vous voulez sans doute dire *HISTORIOGRIPHE*. Ses ŒUVRES ont été recueillies en 1761, 4 vol. in-12.

MONDEJEU, *Voyez* SCHULEMBERG.

I. MONDONVILLE, (Jeanne de) fille d'un conseiller au parlement de Toulouse, se distingua de bonne heure par sa beauté & son esprit. Recherchée par divers seigneurs, elle épousa, en 1646, *Turles*, seigneur de *Mondonville*. Ayant perdu son époux, elle se consacra aux œuvres de piété sous la conduite de l'abbé *de Ciron*. Après avoir tenu quelque temps chez elle des écoles gratuites, elle travailla à l'instruction des Nouvelles Converties, & au soulagement des pauvres malades. Mad^e^ *de Mondonville* forma ensuite le projet d'employer ses biens à la fondation d'une congrégation qui perpétuât ses œuvres de charité. Son dessein fut approuvé par *Marca*, archevêque de Toulouse; & l'abbé *de Ciron* fut nommé, en 1661, pour en dresser les statuts & les réglemens. Ce nouvel institut fut confirmé par un bref d'*Alexandre VII* en 1662, autorisé de lettres-patentes en 1663. Peu de temps après, ces Constitutions furent imprimées avec l'approbation de dix-huit évêques & de plusieurs docteurs. C'est cet *Institut* si connu sous le nom de *Congrégation des Filles de l'Enfance*. Mad^e^ *de Mondonville* avoit déjà formé des établissemens dans plusieurs dioceses, lorsqu'on prétendit » que ses *Cons-* » *titutions* renfermoient des *maxi-* » *mes dangereuses* «. Les Jésuites écrivirent & agirent contre elles. On nomma des commissaires pour les examiner, & la congrégation de l'*Enfance* fut supprimée par un arrêt du conseil de 1686, à l'instigation d'une société qui depuis a eu le même sort. L'institutrice fut reléguée dans le couvent des Hospitalieres de Coutances, & privée de la liberté d'écrire & de parler à aucune personne de dehors. Elle y mourut, avec de grands sentimens de piété, en 1703. Les Filles de l'Enfance furent dispersées, & les Jésuites acheterent leur maison pour y placer leur séminaire. Ils avoient combattu contre ces Filles infortunées, comme contre un ennemi redoutable, & ils recueillirent une partie de leurs dépouilles. Nous avons suivi dans cet article, l'*Histoire Ecclésiastique* de l'abbé *Racine*. Les écrivains Jésuites sont moins favorables à la fondatrice des *Filles de l'Enfance*. Voici ce que dit l'un d'entre eux, d'après *Reboulet*: » La » cour eut des preuves incontestables que cette fondatrice (Madame *de Mondonville*) avoit donné » asile à des hommes de mauvaise doctrine & mal-intentionnés pour l'état, tels que le Pere » *Cerle* & l'abbé *Dorat*; qu'elle » avoit fourni à ceux-ci les moyens » de sortir du royaume; qu'elle » avoit fait imprimer, dans sa maison & par ses Filles, plusieurs » Libelles contre la conduite du » roi & de son conseil. On enleva » cette imprimerie; on dressa des » procès-verbaux; & sur tous ces » faits on eut quantité de dépositions authentiques & juridiques, » avec les témoignages des plus » anciennes Filles de cette maison... «. Comment concilier des témoignages si différens? L'Histoire n'est plus qu'un plaidoyer, où chacun chicane pour son parti. Pour nous qui ne sommes d'aucun, nous suspendons notre jugement, & nous laissons la décision de

ce procès au public sage & éclairé. Il parut, en 1734, une *Histoire des Filles de la Congrégation de l'Enfance*, par *Reboulet*, ex-Jésuite, & avocat à Avignon. L'abbé *de Juliard*, parent de Mad^e^ *de Mondonville*, attaqua cette *Histoire* comme un libelle calomnieux, & la réfuta par un Mémoire en deux parties, qui contient : I. *L'INNOCENCE justifiée* ou l'*Histoire véritable des Filles de l'Enfance*. II. *Le MENSONGE confondu* ou *La preuve de la fausseté de l'Histoire calomnieuse des Filles de l'Enfance*. Le parlement de Toulouse condamna au feu l'*Histoire* de *Reboulet*, comme contenant des faits faux ou altérés. Cet auteur, qui n'avoit écrit que d'après les Mémoires de ses anciens confreres, répondit pour soutenir la vérité de son ouvrage. Mais le marquis *de Gardouche*, neveu de Mad^e^ *de Mondonville*, obtint un arrêt du 27 Février 1738, qui condamna au feu ce nouvel *Ecrit*, & ordonna des recherches rigoureuses contre l'auteur. *Voyez* REBOULET.

II. MONDONVILLE, (Jean-Joseph Cassanea de) l'un des plus célebres musiciens de ce siecle, vit le jour à Narbonne en 1715. Il acquit d'abord de la réputation à Paris, où il se rendit en 1737, par l'exécution brillante & facile de son violon. Il fut rival & ami de *Guignon*, qui tenoit alors le premier rang dans ce genre. Ses *Sonates* de clavecin & ses *Symphonies*, ses Opéra d'*Isbé*, du *Carnaval du Parnasse*, de *Titon & l'Aurore*, de *Daphnis & Alcimadure*, le mirent bientôt dans la classe des compositeurs les plus distingués qui aient travaillé pour l'Opéra. Il excella aussi dans les *Motets*, qui lui mériterent la place de maître de musique de la chapelle du roi. Il étoit occupé à de grands ouvrages de musique, qui enflammerent son sang & précipiterent ses jours. Il mourut à Belleville près de Paris le 8 Octobre 1772, à 57 ans, regretté de ses parens & amis, qui trouvoient en lui un homme sensible, & une société douce, honnête & agréable. On n'avoit jamais vu au concert spirituel une affluence égale à celle qu'attirerent les premiers essais *de Mondonville*. Trois morceaux de génie annoncerent une lyre enchanteresse & savante, qui égaloit celle de *la Lande*. C'étoient le *Magnus Dominus*, le *Jubilate* & le *Dominus regnavit*, que l'on entend encore avec applaudissement.

MONDRAINVILLE, *Voy.* DUVAL, n° I.

MONET, (Philibert) né en Savoie l'an 1566, mort à Lyon en 1643, à 77 ans, se distingua chez les Jésuites, où il entra par goût pour l'étude. Les langues l'occuperent d'abord, & elles lui durent quelques ouvrages, éclipsés par ceux qu'on a donnés après lui. Son Dictionnaire Latin-François, intitulé : *Inventaire des deux Langues*, Paris, 1636, in-fol., eut cours dans le temps. *Monet* se tourna ensuite du côté du blason & de la géographie de la Gaule : ce qu'il a fait sur cette matiere est encore consulté quelquefois par les savans.

MONETA, (le Pere) Dominicain de Crémone, vivoit du temps même de *S. Dominique*, & mourut vers 1240. Il se rendit célebre par sa science & par son zele contre les hérétiques de son temps. Le Pere *Riccinius*, du même ordre, fit imprimer à Rome, en 1643, in-fol., un *Traité* latin du P. *Moneta* contre les Vaudois.

MONFORT, *Voy.* MONTFORT.

MONGAULT, (Nicolas-Hubert de) fils naturel de *Colbert Pouanges*, né à Paris en 1674, entra dans la congrégation de l'Oratoire. La délicatesse de sa santé l'obligea d'en

sortir, après avoir donné d'heureuses espérances. Il demeura successivement auprès de l'archevêque de Toulouse, *Colbert*, qui le protégeoit; & auprès de *Foucault*, qui trouva en lui ce qu'il avoit cherché, un homme qui savoit allier l'esprit avec le savoir. Ce seigneur, connoissant le prix de l'abbé *Mongault*, lui procura une place à l'académie des inscriptions, & celle de précepteur du duc *de Chartres*, fils du duc *d'Orléans*. *Mongault* sut se concilier, dans cette place importante & délicate, l'amitié & l'estime de son illustre éleve. L'abbaye de Chartreuve & celle de Villeneuve furent les récompenses de ses soins. Le duc *de Chartres* ajouta aux bienfaits de son pere, les places de secrétaire général de l'infanterie françoise, de secrétaire de la province de Dauphiné, de secrétaire des commandemens du cabinet. L'abbé *Mongault* auroit voulu s'élever plus haut. Tandis que le cardinal *Dubois* se plaignoit d'être malheureux, depuis qu'il étoit grand; l'abbé *Mongault* l'étoit encore plus, par l'envie qu'il lui portoit. De là les vapeurs dans lesquelles il a passé une partie de sa vie. Ces vapeurs lui faisoient voir tout en noir : on le lui dit un jour. *Les vapeurs*, répondit-il, *font donc voir les choses comme elles sont*. L'abbé *Mongault* se servit avantageusement de son esprit pour satisfaire son ambition; mais il auroit été plus heureux, s'il s'en fût servi pour la modérer. L'académie Françoise se l'associa en 1718. Il mourut le 15 Août 1646, à 72 ans. Ce savant étoit d'un commerce aussi utile qu'agréable, à son humeur près. La duchesse *d'Orléans* l'admettoit souvent dans ses conversations particulieres. On a de lui : I. Une Traduction françoise de l'*Histoire d'Hérodien*, dont la meilleure édition est celle de 1745, Paris, in-12. Cet ouvrage, fait avec beaucoup de soin & d'exactitude, est écrit d'ailleurs avec élégance. II. Une Traduction des *Lettres de Cicéron* à *Atticus*, Paris, 1714 & 1738, 6 vol. in-12. Cette version, aussi élégante & aussi exacte que celle d'*Hérodien*, est enrichie de notes qui font beaucoup d'honneur à son goût & à son érudition. On apprend dans le texte & dans les remarques à connoître l'esprit & le cœur de *Cicéron*, & les personnages qui jouoient de son temps un grand rôle dans la république Romaine. III. Deux *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie, qui font regretter qu'on n'en ait pas un plus grand nombre de la même plume.

MONGIN, (Edme) né à Baroville dans le diocese de Langres, en 1668, fut d'abord précepteur du duc *de Bourbon* & du comte *de Charolois*. Il mérita par ses talens pour la chaire, une place à l'académie françoise en 1708, & l'évêché de Bazas en 1724. C'étoit un homme d'esprit & de goût. Ces deux qualités se font remarquer dans le recueil de ses Œuvres, publié à Paris, in-4°, en 1745. Cette collection renferme ses *Sermons*, ses *Panégyriques*, ses *Oraisons funebres* & ses *Pieces académiques*. Ce prélat mourut en 1746, à Bazas, âgé de 79 ans, après avoir conduit son diocese avec beaucoup de prudence & de sagesse. Son caractere étoit aimable & sa conversation enjouée. Il aimoit la paix. Ce fut lui qui dit à un de ses confreres, qui vouloit publier un Mandement sur les disputes du jansénisme : *Monseigneur, parlons beaucoup, & écrivons peu.*

MONGOMERI, *Voyez* MONTGOMMERY.

MONIME DE MILET, célebre par sa beauté & par sa chasteté, plut tellement à *Mithridate*, que ce

prince employa tous les moyens imaginables pour ébranler sa vertu; mais tous furent inutiles. La résistance ne fit que l'animer, & il l'épousa pour satisfaire son amour. *Voyez* la suite de l'histoire de cette malheureuse princesse, dans l'article de MITHRIDATE.

MONIN, (Jean-Edouard du) natif de Gy, dans le comté de Bourgogne, publia, sous le regne de *Henri III*, un grand nombre de *Pieces* de poésie: des *Latines*, en 1578 & 1579, 2 vol. in-8°; & des *Françoises*, 1582, in-12. Il fut regardé comme l'un des plus beaux génies de son siecle. On a encore de lui deux *Tragédies*, imprimées: l'une, sous le titre de *Quarême* de *du Monin*, Paris, 1584, in-4°: l'autre, sous celui de *Orbec-Oronte*, dans le *Phoenix* de *du Monin*, 1585, in-12. Il fut assassiné en 1586, à 29 ans, après avoir donné de grandes espérances. Il possédoit déja plusieurs langues, & presque toutes les sciences. On l'a comparé à *Pic* de *la Mirandole*, à *Postel*, à *Agrippa*, & aux autres génies précoces. On n'applaudit guere à ce jugement, quand on lit les vers de *du Monin*; ils sont si obscurs, si plats, si trainans, si défigurés par une érudition pédantesque, qu'on ne trouve pas étrange qu'à son âge il eût enfanté de telles productions. *Voëtius* a prétendu, sans preuve, que le cardinal *du Perron* avoit eu part au meurtre de ce jeune homme, pour se venger de quelques mauvaises satires.

MONIQUE, (Ste) née en 332 de parens Chrétiens, fut mariée à *Patrice*, bourgeois de Tagaste en Numidie, dont elle eut deux fils & une fille. Elle convertit son mari qui étoit Païen; & elle obtint, par ses prieres & par ses larmes, la conversion de son fils aîné, (depuis *S. Augustin*) qui étoit engagé dans les plaisirs du siecle & dans les erreurs du Manichéisme. Après avoir enfanté ce cher enfant à l'Eglise & à la religion, elle mourut en 387, à Ostie, où elle s'étoit rendue avec lui pour passer en Afrique.

MONMOREL, (Charles le Bourg de) né à Pont-Audemer, fut fait aumônier de Madame la duchesse de *Bourgogne* en 1697. L'abbaye de Lannoi fut la récompense de son talent pour la chaire, autant que l'effet de la protection de Madame de *Maintenon*. Nous avons de lui un recueil d'*Homélies* estimées, 4. vol. sur l'Evangile des Dimanches, 3 vol. des jours de Carême, 1. vol. de la Passion, & 2 des Mysteres de Jesus-Christ & de la Ste. Vierge. Cette collection, précieuse aux curés de campagne & même à ceux des villes, forme 10 vol. in-12. L'auteur écrit avec simplicité, avec précision, & ne s'éloigne guere de la méthode & du style des Saints Peres, dont il place à propos les plus belles sentences. Nous ignorons l'année de sa mort.

MONMORENCI, *Voyez* MONTMORENCY.

MONMORT, *Voy.* v. HABERT & MONTMAUR.

MONMOUTH, *Voyez* MONTMOUTH.

MONNEGRO, *ou* DE TOLEDE, (Jean-Baptiste) sculpteur & architecte, mort en 1590, à Madrid sa patrie, dans un âge très-avancé, se fit une grande réputation en Espagne par son habileté. C'est lui qui fit bâtir, par ordre de *Philippe II*, l'Eglise de l'Escurial, dédiée à *Saint Laurent*. Les statues des six rois qu'on voit sur la façade de ce temple, sont aussi l'ouvrage de son ciseau.

MONNIER, (Pierre le) né auprès de Vire, d'une famille honnête, mérita par ses talens une chaire de philosophie au collége d'Harcourt à Paris. L'académie des sciences se l'associa, & le perdit le 27

Novembre 1757, à l'âge de 82 ans. On a de lui, *Cursus Philosophicus*, 1750, en 6 vol. in-12. Ce cours a eu du succès, & on le dicte dans plusieurs colléges de province. On y trouve non-seulement les notions géométriques nécessaires à tout physicien, mais encore les questions de physique traitées avec assez d'étendue, & pour l'ordinaire avec méthode & clarté. Son systême général est le cartésianisme corrigé, étayé de faux supposés, si communs à tous les faiseurs d'hypotheses. Mais il a écarté les questions absurdes & vaines dont on chargeoit autrefois les livres de ce genre. L'académie, dont il étoit membre, lui doit aussi divers Mémoires. *Pierre-Charles*, & *Louis-Guillaume le MONNIER*, ses deux fils; (le premier, professeur de philosophie au collége royal, & savant astronome, l'un des quatre savans envoyés en 1736 sous le Pôle pour déterminer la figure de la *Terre*; le second, médecin ordinaire du roi à Saint-Germain-en-Laie,) tous deux de l'académie des sciences, ont hérité de ses connoissances & les ont perfectionnées.

MONNOYE, (Bernard de la) né à Dijon le 15 Juin 1641, fit paroître dès son enfance de grandes dispositions pour les belles-lettres. On vouloit l'engager à se consacrer au barreau; mais son inclination l'entraînoit vers la littérature légere & la poésie. Il se contenta de se faire recevoir correcteur en la chambre des comptes de Dijon en 1672. L'exercice de cette charge ne l'empêcha point de se rendre habile dans les langues grecque, latine, italienne & espagnole, dans l'histoire & dans la littérature. Il remporta le prix de l'académie Françoise, en 1671, par son Poëme du *Duel aboli*, qui fut le premier de ceux que l'académie a distribués. Le sujet de ses autres pieces qui remporterent aussi le prix, est : pour l'année 1673, *La Gloire des Armes & des Belles-Lettres, sous Louis XIV*; pour 1677, *L'Education de Monseigneur le Dauphin*; pour 1683, *Les grandes choses faites par le Roi en faveur de la Religion*, en concurrence avec l'abbé *du Jarry*; enfin pour l'année 1685, *La Gloire acquise par le Roi en se condamnant dans sa propre cause*. Sa piece intitulée : *L'académie Françoise sous la protection du Roi*, ayant été envoyée trop tard en 1675, ne put être admise à l'examen. L'académie Françoise se l'associa en 1713, & il étoit bien juste qu'un athlete qui avoit été couronné cinq fois, fût assis avec ses juges. Ses nouveaux confreres le dispenserent, (honneur que personne n'a partagé avec lui,) des visites de réception. Le fameux systême de *Law* plongea *la Monnoye* dans la misere.. Un tel coup le frappa sans l'abattre. Le duc *de Villeroi*, sensible à son mérite & à son infortune, lui donna une pension de 600 livres, & lui défendit de passer à son hôtel pour le remercier. *La Monnoye* trouva son bienfaiteur chez Madame la comtesse *de Caylus*; mais, au premier mot de remercîment, le généreux duc l'interrompit & lui dit: *Oubliez tout cela, Monsieur; c'est à moi de me souvenir que je suis votre débiteur*. La poésie ne faisoit pas la principale occupation de *la Monnoye*; il avoit su joindre, dès sa plus tendre jeunesse, le savant au poëte. La parfaite connoissance des livres & des auteurs de tous les pays, & la discussion pénible des anecdotes littéraires dont aucune ne lui échappoit, formoient en lui une érudition presque unique. Les bibliographes le regardoient comme leur Oracle, & c'est ainsi qu'ils l'appeloient, malgré le silence que sa

modestie avoit exigé d'eux. Les qualités de son cœur égaloient celles de son esprit ; son caractere étoit égal, poli & officieux. Il aimoit la joie & savoit l'inspirer. Le poëte *Lainez* étant à Dijon, entraina un soir *La Monnoye* dans un cabaret, où une conversation vive & aimable, échauffée par d'excellent vin, les retint jusqu'à neuf heures du matin. Madame *de la Monnoye*, inquiete de l'absence de son mari, fut le chercher jusque dans ce cabaret. *Lainez* l'appercevant de loin, s'écria : » *Voilà* » *ta femme* « ! *La Monnoye* qui ne la voyoit point encore, parce qu'il avoit la vue basse, lui dit : » *Ah mon* » *ami ! voilà le premier bon office que* » *m'ait rendu ma vue* «. Ce littérateur estimable mourut à Paris le 15 Octobre 1727, à 88 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. Des *Poésies Françoises*, in-8°, imprimées en 1716 & en 1721. II. De *Nouvelles Poésies*, imprimées à Dijon en 1743, in-8°. Ces deux Recueils méritent des éloges ; il y a plusieurs vers heureux & quelques morceaux agréables. Le style en est quelquefois prosaïque : la douce chaleur de la poésie ne s'y fait pas toujours sentir ; mais, dans ces sortes de collections, tout ne peut pas être égal. *La Monnoye* avoit traduit en vers françois un Poëme espagnol qui a pour titre : *Glose de Ste. Thérese*, dont Madame *de la Valliere*, alors Carmélite, eut la modestie de refuser la dédicace. Cette version fut quelque temps manuscrite ; on proposa à l'illustre *Racine* de faire une nouvelle traduction de cette *Glose* ; il connoissoit celle de *la Monnoye*, & il répondit : *Je ne saurois mieux faire que lui.* (*Voy.* I. BARBIER ; MÉNAGE ; II. NICAISE ; PELLEGRIN,) III. Des *Poésies Latines* imprimées dans le recueil précédent. Ce sont des Fables, des Epigrammes, des Contes «. Trop de licence dans l'ex- » pression, réduit à un très-petit » nombre les morceaux qui peu- » vent se lire à des oreilles chas- » tes. Une diction élégante & sim- » ple, un tour fin, naturel & plai- » sant, de la vivacité dans le ré- » cit, voilà ce qui caractérise ce » conteur, comparable, on ose le » dire, à tout ce que nous avons » de meilleur en ce genre «. (BIBLIOTHEQUE *d'un Homme de goût.*) Ces *Poésies* ont été recueillies par l'abbé *d'Olivet*, avec celles de *Huet*, *Massieu* & *Fraguier*. IV. Des *Noëls Bourguignons*, 1720 & 1737, in-8°, que l'on regarde comme un chef-d'œuvre de naïveté ; mais il faut être Bourguignon pour la bien sentir. Quand on ne l'est pas, on peut bien trouver grossier ce qui paroît naïf à d'autres. V. Des Remarques sur le *Menagiana* ; de l'édition de 1715, en 4 vol. in-12, avec une Dissertation curieuse sur le livre *De tribus Impostoribus*. Il s'attache à prouver que cette horrible production n'a jamais existé, du moins en latin. Il peut se faire effectivement que d'abord ce livre a été imaginaire, & que ceux qu'on a vus depuis n'ont été faits que d'après le titre. Mais il paroît que *la Monnoye* se trompe en croyant qu'il n'existoit pas encore en 1712 : M. *Crevenna*, citoyen d'Amsterdam, en possede un exemplaire latin dans sa riche bibliotheque, dont nous avons le Catalogue raisonné en 5 vol. in-4°. Cet exemplaire, de 46 pages in-8°, porte l'année 1598. Il est vrai que M. *Crevenna* le croit postérieur à cette date ; mais il n'est pas vraisemblable qu'il soit plus récent que la Dissertation de *la Monnoye*. Il y a cependant des gens qui attribuent cette fraude à *Straubius*, qui fit imprimer ce livre à Vienne en Autriche en 1753, sur une prétendue ancienne édition

qui est très-suspecte, & peut-être imaginaire. M. *Crevenna* a une traduction françoise qui n'a aucun rapport avec l'exemplaire latin. L'un & l'autre sont des libelles très-plats, sans esprit & sans raison, indignes d'attention, & plus encore d'une réfutation sérieuse. VI. De savantes *Notes* sur la *Bibliotheque choisie* de *Colomiès*. VII. Des Remarques sur les *Jugemens des Savans* de *Baillet*, & sur l'*Anti-Baillet* de *Ménage*. VIII. Des Remarques sur les *Bibliothèques* de *du Verdier* & de *la Croix-du-Maine*, Paris, 1772, 5 vol. in-4°. IX. Des *Notes* sur l'éducation de *Rabelais* de 1715 : elles sont plus grammaticales qu'historiques. X. C'est à *la Monnoye* qu'on doit l'édition de plusieurs de nos poëtes François, imprimés chez *Coustelier*; & le *Recueil des Pieces choisies en prose & en vers*, publié en 1714, à Paris, sous le titre d'Hollande. On a donné la collection de ses ŒUVRES, 1769, 3 vol. in-8°, & on en a tiré, en 1780, un vol. in-12 d'*Œuvres choisies*, où il y a plus de choix que dans les trois volumes in-8° : on y trouve ce que son génie poétique a produit de meilleur.

Il y a eu dans ce siecle un Avocat au Parlement de Paris, mort depuis quelques années, nommé LA MONNOYE. C'étoit un homme plein de finesse dans les idées comme dans la figure. Il portoit au barreau le ton d'une conversation agréable & facile. Ses qualités aimables inspiroient l'attachement & le respect.

MONOPHILE, eunuque de *Mithridate*. Ce roi lui confia la princesse sa fille, & le château où il l'avoit renfermée pendant la guerre qu'il eut à soutenir contre *Pompée*. *Manlius-Priscus* le somma de rendre ce château de la part du général Romain, qui venoit de gagner un bataille sur *Mithridate* : mais *Monophile* poignarda la princesse, & se poignarda lui-même, pour ne point survivre à la honte de son maître.

MONOTHÉLITES, *Voyez* SERGIUS.

MONOYER, (Jean-Baptiste) peintre, né en 1635 à Lille, ville de la Flandre Françoise, mourut à Londres en 1699, à 64 ans. On ne pouvoit avoir plus de talent que *Monoyer* pour peindre les fleurs. On trouve dans ses tableaux une fraîcheur, un éclat, un fini, enfin une vérité qui le disputent à la nature même. Milord *Montaigu*, ayant connu ce célebre artiste pendant son séjour en France, l'emmena à Londres, où il employa son pinceau à décorer son magnifique hôtel. Il y a plusieurs maisons à Paris ornées des ouvrages de ce maître. Le roi possede un grand nombre de ses tableaux, qui sont répandus dans plusieurs de ses châteaux. On a gravé d'après lui. Il a aussi gravé plusieurs de ses Estampes. *Antoine* MONOYER, son fils, a été son éleve & membre de l'académie.

MONPENSIER, *Voyez* MONTPENSIER.

MONRO, (Alexandre) célébre médecin, professeur d'anatomie dans l'université d'Edimbourg, naquit en 1697, & mourut en 1767, à 70 ans. Après avoir voyagé en France & en Hollande pour se perfectionner dans l'art de guérir, il vint l'exercer dans sa patrie, & l'exerça avec le plus grand succès. Il passoit pour un des plus grands anatomistes de son siecle. Il publia successivement divers écrits en anglois très-estimés : I. *Anatomie*, Edimbourg, 1726, & réimprimée plusieurs fois depuis : ce que l'auteur dit des nerfs a été publié en latin à Franeker, 1754, sous le titre

d'*Anatome nervorum contractâ*. M. *Sue* a donné l'Ostéologie de *Monro* en françois, sous ce titre : *Traité de l'Ostéologie*, *traduit de l'anglois de M. Monro*, Paris, 1759, 2 vol. in-fol., avec un grand nombre de planches. C'est un vrai chef-d'œuvre de typographie. II. *Essai sur les Injections anatomiques*, traduit en latin, Leyde, 1741, in-8°. III. *Examen des Remarques de* Mrs. Winslow, Ferrein & Walthers *sur les Muscles*, Edimbourg, 1752. IV. *Médecine d'Armée*, traduite en françois par *M. le Begue de Presle*. V. Il a enrichi les *Mémoires* de la société d'Edimbourg d'un grand nombre de pieces intéressantes. Deux de ses fils se distinguent dans la médecine à Edimbourg. On a de l'un d'eux une *Dissertation sur l'Hydropisie*, estimée, que *Savari* a traduite en françois, Paris, 1760, in-8°. Il a publié une partie des traités de son pere sous le titre d'*Œuvres d'Alexandre Monro*, Londres, 1781, in-4°, en anglois.

MONS-AUREUS, *Voy.* MONT-DORÉ.

MONSIGNANI, (*Eliseus*) natif du Frioul, se fit Carme, & fut fait quatre fois procureur du Pere-Général de l'ordre. Il mourut à Rome en 1737, après avoir publié *Bullarium Carmelitarum*, Rome, 1715-1718, 2 vol. in-fol.; ouvrage qui a demandé beaucoup de recherches.

MONSTIER, (Artus du) Récollet, né à Rouen, employa le temps que ses exercices de religion lui laissoient libre, à travailler sur l'Histoire de sa province. Il en a composé 5 vol. in-fol. Le 3e, qui traite des Abbayes, a paru à Rouen en 1663, in-folio, sous le titre de *Neustria Pia* ; livre rare. L'auteur mourut en 1662, pendant qu'on imprimoit ce volume, ce qui sans doute a empêché les autres de paroître. Les deux premiers traitent des Archevêques & Evêques, sous le titre de *Neustria Christiana*; le IVe, des Saints, sous le titre de *Neustria Sancta* : & le Ve, de différens objets, sous le titre de *Neustria Miscellanea*. On a encore du Pere *du* MONSTIER : I. *De la sainteté de la Monarchie Françoise*, *des Rois Très-Chrétiens*, *& des Enfans de France*, Paris, 1638, in-8°. II. *La Piété Françoise envers la Ste. Vierge Notre-Dame-de-Liesse*, Paris, 1637, in-8°. C'étoit un bon compilateur & un écrivain un peu lourd.

MONSTRELET, (Enguerrand de) né à Cambrai au XVe siecle, d'une famille noble & ancienne, mourut gouverneur de cette ville en 1453. Il a laissé une *Chronique* ou *Histoire curieuse & intéressante des choses mémorables arrivées de son temps*, depuis l'an 1400, jusqu'en 1467. L'édition la plus ample est celle de 1572, Paris 2 vol. in-fol. L'auteur y raconte d'une maniere simple & vraie, mais très-diffuse, la prise de Paris & de la Normandie par les Anglois, les guerres qui éclaterent entre les maisons d'*Orléans* & de *Bourgogne*. On l'accuse de pencher un peu trop en faveur de la derniere. Son ouvrage est précieux, sur-tout par le grand nombre de Pieces originales qu'il renferme. Les éditions gothiques sont, dit-on, plus fidelles que les autres. Les 15 dernieres années de son Histoire sont d'une main étrangere.

MONT, *Voyez* DUMONT, n° II. & ROBERT, n° XIV.

MONTAGNE, (Jean de la) *Voyez* LIND.

MONTAGNE, *ou* MONTAIGNE, (Michel de) naquit au château de ce nom dans le Périgord, le 28 Février 1533, de *Pierre Eyquem* seigneur de *Montagne*, élu maire de la ville de

Bourdeaux. Son enfance annonça les plus heureuses dispositions, & son pere les cultiva avec beaucoup de soin. Dès qu'il fut en état de parler il mit auprès de lui un Allemand qui ne s'énonçoit qu'en latin, de façon que cet enfant entendit parfaitement cette langue dès l'âge de six ans. On lui apprit ensuite le grec par forme de divertissement, & on cacha toujours les épines de l'étude sous les charmes du plaisir. Son pere portoit ses attentions pour lui jusqu'au scrupule ; il ne le faisoit éveiller le matin qu'au son des instrumens, dans l'idée que c'étoit gâter le jugement des enfans, que de les éveiller en sursaut. Dès l'âge de 13 ans il eut fini son cours d'études, qu'il avoit commencé & achevé au collége de Bourdeaux, sous *Crouchi*, *Buchanan* & *Muret*, personnages illustres par leur goût & par leur érudition. Ses progrès sous de tels maîtres ne purent qu'être rapides. Destiné à la robe par son pere, il épousa *Françoise de la Chassaigne*, fille d'un conseiller au parlement de Bourdeaux. Il posséda lui-même pendant quelque temps une charge semblable, qu'il quitta ensuite par dégoût pour une profession qui n'avoit pour lui que des ronces. L'étude de l'homme ; voilà quelle étoit la science qui l'attachoit le plus. Pour le connoître plus parfaitement, il alla l'observer dans différentes contrées de l'Europe : il parcourut la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, & toujours en observateur curieux & en philosophe profond. Son mérite reçut par-tout des distinctions. On l'honora à Rome, où il se trouva en 1581, du titre de *Citoyen Romain*. Il fut élu la même année maire de Bourdeaux, après le maréchal *de Biron*, & il eut pour successeur le maréchal *de Matignon* : mais l'administration de ces deux hommes illustres ne fit pas oublier la sienne. Les Bourdelois en furent si satisfaits, qu'en 1582 ils l'envoyerent à la cour pour y négocier leurs affaires. Après deux ans d'exercice, il fut encore continué 2 autres années. Il parut avec éclat quelque temps après aux Etats de Blois, en 1588. Ce fut sans doute pendant quelques-uns de ces voyages à la cour, que le roi *Charles IX* le décora du collier de l'ordre de *Saint-Michel*, *sans qu'il l'eût*, dit-il, *sollicité*. Tranquille enfin, après différentes courses, dans son château de Montagne, il s'y livra tout entier à la philosophie. Sa vieillesse fut affligée par les douleurs de la pierre & de la colique, & il refusa toujours les secours de la médecine, à laquelle il n'avoit point de foi. *Les Médecins*, disoit-il, *connoissent bien* Galien, *mais nullement le Malade*. Persuadé que la patience & la nature guérissent plus de maux que les remedes, il ne prenoit jamais de purgatif même en maladie. *Je laisse*, disoit-il, *faire la nature*, *& je suppose qu'elle s'est armée de dents & de griffes pour se défendre contre les assauts des maladies... Faites ordonner une médecine à votre cervelle*, disoit-il aux malades imaginaires de son temps, *elle y sera mieux employée qu'à votre estomac*. Sa haine pour la science des médecins étoit héréditaire. Au reste, il raisonnoit avec eux volontiers, & il leur pardonnoit *de vivre de notre sottise*, *attendu qu'ils n'étoient pas les seuls*. Il mourut d'une esquinancie, qui le priva pendant 3 jours de l'usage de la langue, sans lui rien ôter de son esprit. Il suppléa dans cette extrémité au défaut de la parole, par l'écriture. Sentant sa fin approcher, quelques gentilshommes de ses voisins vinrent, à sa priere, pour l'encourager dans ses derniers momens. Dès qu'ils furent arrivés, il

fit dire la messe dans sa chambre. A l'élévation de l'hostie, il se leva sur son lit pour l'adorer; mais une foiblesse l'enleva dans ce moment même, le 15 Septembre 1592, à 60 ans. *Montagne* s'est peint dans ses *Essais*; mais il n'avoue que quelques défauts indifférens, & dont même se parent certaines personnes. Il convient, par exemple, d'être indolent & paresseux; d'avoir la mémoire fort infidelle; d'être ennemi de toute contrainte & de toute cérémonie: » A quoi serviroit-il de » fuir la servitude des cours, si » on l'entraînoit jusque dans sa » taniere «? *Montagne* se flattoit de connoître les hommes à leur silence même, & de les découvrir mieux dans les propos gais d'un festin, que dans la gravité d'un conseil. Passionné pour des amitiés *exquises*, il étoit peu propre aux amitiés communes. Il recherchoit la familiarité des hommes instruits, dont les entretiens sont, suivant son expression, *teints d'un jugement mûr & constant, & mêlés de bonté, de franchise, de gaieté & d'amitié.* C'étoit aussi un commerce bien agréable pour lui, que celui des belles & honnêtes femmes; mais c'est un commerce où il faut un peu se tenir sur ses gardes, & notamment *ceux en qui*, disoit-il, *le corps peut beaucoup, comme en moi.* La modération dans les plaisirs permis, lui paroissoit seule pouvoir en assurer la durée. *Les Princes*, dit-il, *ne prennent pas plus de goût aux plaisirs, dans leur satiété, que les Enfans-de-chœur à la Musique.* L'imagination étoit, à ses yeux, une source féconde de maux. » Le laboureur, dit-il, n'a du mal que » quand il l'a: l'autre a souvent la » pierre en l'ame avant qu'il l'ait aux » reins. Vous tourmenter des maux » futurs par la prévoyance, c'est » prendre votre robe fourrée dès la » Saint-Jean, parce que vous en au» rez besoin à Noël «. Il avoit, sur l'éducation, des idées qu'on a renouvelées de nos jours, ainsi qu'un grand nombre d'autres dont on ne lui a pas fait honneur. Il vouloit que la liberté des enfans s'étendît au moral & au physique. Les langes, les emmaillottemens, lui paroissoient nuisibles. Il pensoit même que l'habitude pourroit nous former à nous passer de vêtemens, puisque nous n'en avons pas besoin pour le visage & pour les mains. Il réprouvoit ce régime trop exact, qui rend le corps incapable de fatigue & d'excès. Les vues de ce philosophe sur la législation & l'administration de la justice, éclairerent non-seulement son siecle, mais ont été utiles au nôtre. Les abus dont il se plaignoit subsistent encore, & plusieurs n'ont fait que s'accroître. Il eût voulu plus de simplicité dans les lois & dans les formes. *Il y a plus de Livres sur les Livres*, dit-il en parlant de la jurisprudence, *que sur autres sujets. Nous ne faisons que nous entre-gloser. La science*, dit-il ailleurs, *est un sceptre dans certaines mains, & dans d'autres une marotte.* Il trouvoit que les lois avoient souvent l'inconvénient d'être inutiles par leur sévérité même. Il étoit fâché qu'il n'y en eût point contre les oisifs & l'oisiveté. *Tel pourroit*, selon lui, *n'offenser point les Lois, que la Philosophie feroit très-justement fouetter.* En déplorant les excès de la justice criminelle, il s'écria: *Combien ai-je vu de condamnations plus crimineuses que le crime!* Sa morale, presque toujours indulgente, étoit sévere sur certains points. Il s'élevoit fortement contre *ceux qui se marient sans s'épouser*: *Ceux qui se marient sans espérance d'enfans, commettent un homicide à la mode de Platon.* Il vouloit qu'on fût philosophe autrement qu'en spéculation. *Quelque Phi-*

losophe que je sois, je le veux être ailleurs, disoit-il, qu'en papier. Il se proposoit de conformer, non sa vieillesse, mais toute sa vie à ses préceptes; & il ne prétendoit point *attacher la queue d'un Philosophe à la tête & au corps d'un homme perdu*. Il avoit cependant la bonne foi de dire en parlant de lui-même: » Je suis tantôt sage, tantôt libertin; tantôt vrai, tantôt menteur; chaste, impudique, puis » libéral, prodigue & avare; & » tout cela selon que je me » vire «. Il souffroit sans peine d'être contredit en conversation; aimoit même à contester & à discourir. Un de ses plaisirs étoit d'étudier l'homme dans des *ames neuves*, comme dans celles des enfans & des gens de la campagne. Il craignoit d'offenser, & il réparoit par les ingénuités de ses discours & la franchise de ses manieres, ce qu'il auroit pu dire de désagréable. Il se plaisoit quelquefois à profiter des pensées des anciens sans les citer: *Je veux*, disoit-il, *que mes critiques donnent une nazarde à* Plutarque *sur mon nez, & qu'ils s'échaudent à injurier* Séneque *en moi*. S'il suivoit dans sa morale & dans sa conduite la raison humaine, il ne fermoit pas toujours les yeux à la lumiere de la foi, & on trouve dans ses *Essais* des choses très-favorables à la religion. Mais, flottant sans cesse dans un doute universel, également opposé à ceux qui disoient que tout est incertain & que tout ne l'est pas, il est à présumer que sa croyance fut souvent chancelante. Cependant il paroît par les circonstances de sa mort, que, dans ses derniers momens, la religion prit le dessus & dissipa toutes ses incertitudes. On a de lui: I. Des ESSAIS, que le cardinal *du Perron* appeloit le *Bréviaire des honnêtes gens*. Cet ouvrage a été long-temps le seul livre qui attirât l'attention du petit nombre d'étrangers qui pouvoient savoir le françois; & on le lit encore aujourd'hui avec délices. Le style n'en est, à la vérité, ni pur, ni correct, ni précis, ni noble; mais il est simple, vif, hardi, énergique. Il exprime naïvement de grandes choses. C'est cette naïveté qui plaît. On aime ce caractere de l'auteur; on aime à se trouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converser, à changer de discours & d'opinion avec lui. Un écrivain ingénieux, en le comparant à d'autres philosophes, a dit:

Plus ingénu, moins orgueilleux,
Montagne *sans art, sans systême,*
Cherchant l'homme dans l'homme même,
Le connoît & le peint bien mieux.

Jamais auteur ne s'est moins gêné en écrivant, que *Montagne*. Il lui venoit quelques pensées sur un sujet, & il se mettoit à les écrire; mais si ces pensées lui en amenoient quelqu'autre qui eût avec elles le plus léger rapport, il suivoit cette nouvelle pensée, tant qu'elle lui fournissoit quelque chose; revenoit ensuite à sa matiere, qu'il quittoit encore, & quelquefois pour n'y plus revenir. Il effleure tous les sujets, hasardant le bon pour le mauvais & le mauvais pour le bon, sans trop s'attacher ni à l'un ni à l'autre. Ce sont des digressions, des écarts continuels, mais agréables, & que l'air cavalier qu'il prend avec son lecteur, rend souvent insensibles. On a dit de lui que c'étoit l'homme du monde qui savoit le moins ce qu'il alloit dire, & qui cependant savoit le mieux ce qu'il disoit. Il falloit avoir autant d'esprit, de bon sens, d'imagination, de naïveté & de finesse, pour qu'on lui passât un si grand

désordre dans sa maniere d'écrire. On pourroit lui appliquer, quoique dans un autre sens, ce que *Quintilien* a dit de *Séneque*, qu'il est plein de défauts agréables: *DULCIBUS ABUNDAT VITIIS*. On ne conseilleroit pas pourtant aux auteurs modernes de laisser courir leur plume avec autant de liberté que *Montagne*, & encore moins avec la licence qu'il s'est donnée de nommer en vrai Cynique toutes les choses par leur nom. *Montagne* éprouva, comme tant d'hommes célebres, qu'on vaut mieux ailleurs que chez soi. *J'achete*, dit-il, *les Imprimeurs en Guienne, ailleurs ils m'achetent*. On a dit avec raison que ceux qui décrient le plus ce philosophe, le louent malgré eux dans quelques endroits, & le pillent dans d'autres. Les meilleures éditions de ses *Essais*, sont celles de Bruxelles, 1759, en 3 vol. in-12; de *Coste*, 1725, 3 vol. in-4°, avec des notes, la traduction des passages grecs, latins & italiens; diverses Lettres de *Montagne*; la Préface de Mlle *de Gournai*, fille d'alliance de ce philosophe; & un Supplément, 1740, in-4°. Cette édition a reparu depuis, en 1739, à Trévoux, sous le titre de Londres, en 6 vol. in-12. Les Feuillans de Bordeaux conservent cet ouvrage corrigé de la main de l'auteur. II. *Montagne* donna, en 1581, une traduction françoise, in-8°, de la *Théologie naturelle de* Raimond *de Sébonde*, savant Espagnol; & elle avoit été précédée, dix ans auparavant, d'une édition in-8° de quelques ouvrages d'*Etienne de la Boëtie*, conseiller au parlement de Bordeaux, son intime ami. Dans les Préfaces qui précedent ces ouvrages, on reconnoît toujours *Montagne*, c'est-à-dire, un homme unique pour dire fortement des choses neuves & originales, qui restent gravées dans la mémoire. III. On a encore de cet auteur des *Voyages* imprimés en 1772, par les soins de M. *de Querlon*, en 1 vol. in-4°, & en 3 vol. petit in-12, avec des notes intéressantes. Le public a paru en général mécontent de cette Relation, que l'auteur avoit mise au rebut comme un journal informe & minutieux, dicté rapidement à un domestique. A peine y rencontre-t-on quelques phrases où l'on puisse reconnoître son style, si l'on excepte sa relation de Rome. Cependant, comme on y trouve des morceaux précieux qui tiennent aux mœurs, aux arts, à la politique, ou qui font connoître le génie & le caractere de l'auteur, on a très-bien fait de l'imprimer. Il y a plusieurs choses qu'on aime à voir décrites par un contemporain & par un témoin, & un témoin tel que *Montagne*. Les petits détails de la dépense dans ses voyages peuvent servir à faire connoître la proportion du numéraire actuel avec celui de son temps.

MONTAGU, (Jean de) vidame du Laonnois, fils d'un maître des comptes du roi de France, eut la principale administration des affaires sous *Charles V* & sous *Charles VI*. Celui-ci lui confia la surintendance des finances, emploi qui lui procura de grands biens & encore plus d'ennemis. *Montagu*, né avec un esprit emporté & superbe, se fit revêtir de la charge de grand-maître de France en 1408, obtint l'archevêché de Sens & l'évêché de Paris pour deux de ses freres, & du haut de sa grandeur il méprisa & irrita les premieres personnes du royaume. Le duc *de Bourgogne*, de concert avec le roi de Navarre, qui détestoit en lui son attachement pour la reine & pour la maison *d'Orléans*, lui imputerent divers crimes, & le firent arrêter comme

coupables, le 7 Octobre 1409, pendant la maladie de *Charles VI*, & juger par des commissaires. Après plusieurs aveux arrachés par les tourmens de la question, il eut la tête tranchée aux Halles de Paris, le 17 du même mois. Son corps fut attaché au gibet de Montfaucon, comme celui d'un scélérat. *Montagu*, en allant au supplice, protesta contre les imputations de sortilege & de poison. Il ne se reconnut coupable que de malversation dans la régie des finances. Parmi les crimes que son avarice lui fit commettre, il s'en trouvoit un qui ne méritoit point d'excuse. Chaque jour le roi, volé par lui, étoit dans la nécessité de mettre en gage sa vaisselle, ses meubles ou ses bijoux. *Montagu* étoit ordinairement chargé par le prince d'emprunter sur ces effets; ils se trouverent tous recélés dans sa belle maison de Marcoussi. La mémoire de ce ministre avide fut réhabilitée trois ans après, à la priere de *Charles de Montagu*, son fils, tué en 1415, à la bataille d'Azincourt; & alors les Célestins de Marcoussi, dont *Jean* avoit fondé le monastere, obtinrent le corps de leur bienfaiteur, lui firent de magnifiques funérailles, & lui érigerent un tombeau, monument de ses malheurs & de leur reconnoissance. *François I* visitant, un siecle après, l'abbaye de Marcoussi, demanda aux Religieux le nom de leur fondateur. Ayant appris que c'étoit *Montagu*, il leur dit qu'il ne pouvoit s'empêcher d'être surpris de sa fin tragique, & ajouta que l'arrêt qui permettoit de lui rendre les honneurs de la sépulture, faisoit présumer qu'il avoit été mal jugé. *Sire*, répondit un Célestin, *il na pas été jugé par des juges, mais par des commissaires.* On dit que le roi, frappé de cette réponse, fit serment sur l'autel de ne jamais faire mourir personne par commission. Il est certain que les déprédations de *Montagu* méritoient la mort, mais il ne falloit pas se servir, en le condamnant, d'une voie toujours suspecte. *Des Essarts*, prévôt de Paris & président de la commission, crut s'assurer par sa complaisance la faveur du duc *de Bourgone*, qui ne le méprisa que davantage. *Prévôt de Paris*, lui dit-il un jour, *Jean de Montagu a mis vingt-deux ans pour se faire couper la tête; vous irez plus vite, car vous n'y en mettrez pas trois. Montagu* avoit réclamé le privilége de la cléricature dont il étoit revêtu, pour être renvoyé devant le parlement. Mais, en vain protesta-t-il qu'il étoit tonsuré, *n'ayant été marié qu'une fois avec une vierge, & ayant été arrêté dans un habit non difforme à clerc*, sa perte étoit résolue. Cependant ce ministre s'étoit allié à la maison royale, par le mariage de son fils avec la fille de *Charles d'Albret*, connétable de France, qui descendoit doublement du sang royal.

I. MONTAGUE ou MONTAIGU, (Charles de) comte *de Hallifax*, né l'an 1661 d'une ancienne famille d'Angleterre, montra de bonne heure une grande facilité à s'exprimer éloquemment. Cet avantage lui servit beaucoup dans les chambres des Communes, où il parla avec chaleur pour *Guillaume III*. Ce monarque étant parvenu à la couronne d'Angleterre, le récompensa de son zele par une pension, & par les charges de commissaire du trésor, de chancelier de l'échiquier, & de sous-trésorier. Ce fut lui qui donna la premiere idée des Billets de l'*Echiquier*, si commodes dans le commerce d'Angleterre. Il fut un des principaux mobiles des remedes qu'on apporta au désordre qui s'étoit glissé dans les monnoies & dans le commerce, & au rétablis-

sement

ftement du crédit. Après la mort de *Guillaume*, il travailla beaucoup sous la reine *Anne*, à avancer & à soutenir la réunion entre l'Angleterre & l'Ecosse, & à faire fixer la succession à la couronne dans la maison d'*Hanovre*. Le ministere ayant changé, il fut disgracié par la reine, sans rien perdre de sa fermeté. Il défendit constamment le parti des *Wighs*, auquel il fut toujours attaché, & se déclara pour leurs ministres congédiés. Après la mort de la reine *Anne*, il fut un des régens du royaume, jusqu'à l'arrivée de *George I*, qui le décora des titres de comte de Hallifax, de conseiller-privé, de chevalier de la Jarretiere, & de premier commissaire du trésor. Il mourut le 30 Mai 1715, à 54 ans, regretté des savans qu'il avoit protégés. On a de lui un Poëme intitulé : *L'Homme d'honneur*; & d'autres ouvrages en anglois, en vers & en prose.

II. MONTAGUE, (Marie épouse de milord Wortley) accompagna son époux dans une ambassade à Constantinople, au commencement du XVIIIe siécle. A son retour, elle porta le systéme de l'inoculation dans sa patrie, & s'est acquise par-là de la célébrité. Elle cultiva les belles-lettres, & fut tour-à-tour amie & ennemie de *Pope*. Miladi, pendant son mécontentemenmt, saisit toutes les occasions d'en dire du mal, & *Pope* prit la même liberté à l'égard de Miladi. L'un & l'autre se porterent à de tels excès, qu'ils devinrent la fable du public. Après avoir fourni une longue carriere, pleine d'aventures singulieres & romanesques, elle mourut vers 1760. On a d'elle : I. Des *Lettres* écrites pendant ses voyages, depuis 1716 jusqu'en 1718, traduites de l'anglois, Roterdam, 1764, Paris, 1783, 1 vol. in-12. Elles sont écrites avec beaucoup d'intérêt & d'agrément : l'on y trouve des anecdotes curieuses sur les mœurs & le gouvernement des Turcs qu'on auroit peine à trouver ailleurs. Le Baron *de Tott*, qui a fait un long séjour à Constantinople, les a attaquées vivement; mais M. *Guis* de Marseille, qui nous a donné un ouvrage intéressant sur ce même pays, a pris la défense de ces Lettres avec beaucoup de chaleur. Cette différente maniere de voir, dans des personnes qui ont visité le même pays, ne doit pas paroître extraordinaire. Il est bien peu de voyageurs qui s'accordent sur les mêmes objets, qu'ils disent néanmoins avoir vus & examinés avec attention. II. Un *Poëme sur les progrès de la Poésie*. III. Une *Apologie de Shakespéar*, dont il a paru une traduction françoise à Londres en 1777, in-8°. — Son fils WORTLEY-*Montague*, né à Constantinople, s'est fait un nom par les découvertes intéressantes des anciens monumens qu'il a faites dans la Palestine, où on lui avoit permis de creuser & de faire librement ses recherches, parce qu'il avoit pris le turban. Il a envoyé à la société royale de Londres un grand nombre de médailles qui peuvent servir à l'éclaircissement de divers points de l'histoire.

MONTAIGNE, *Voyez* MONTAGNE... & MONTAN, n° IV.

MONTAIGNES, (Des) *Voyez* SIRMOND, n° II.

I. MONTAIGU, (Guérin de) XIIIe grand-maître de l'ordre de *Saint-Jean-de-Jérusalem*, qui résidoit alors à Ptolémaïde, étoit de la province d'Auvergne. Il mena du secours au roi d'Arménie contre les Sarrasins, se signala à la prise de Damiette en 1219, & mourut en 1230, regretté de tous les princes Chrétiens.

II. MONTAIGU, (Gilles Aicelin de) évêque de Térouane, chancelier de France & proviseur de Sorbonne, sous le regne du roi *Jean*, fut garde-des-sceaux de ce prince pendant sa prison en Angleterre. Mais, ayant refusé généreusement de sceller les dons indiscrets que le monarque faisoit à des seigneurs Anglois, il fut congédié. Le roi *Jean* le rappela ensuite avec honneur, & le fit décorer de la pourpre par le pape *Innocent VI*, en 1361. Il rendit des services importans à la France, par sa prudence & par sa sagesse. Cet illustre prélat mourut à Avignon en 1378, après avoir travaillé à la réforme de l'université de Paris.

III. MONTAIGU, (Pierre de) frere du précédent, appelé *le Cardinal de Laon*, fut proviseur de Sorbonne après lui, & rétablit le collége de Montaigu qui tomboit en ruine. Ce collége avoit été fondé à Paris en 1314, par *Gilles Aicelin de* MONTAIGU, archevêque de Rouen, de la même famille que les précédens. *Pierre* mourut à Paris le 8 Novembre 1389, regretté des gens de bien.

IV. MONTAIGU, (Richard de) théologien Anglois, s'acquit une grande réputation par ses ouvrages dans le parti Protestant. Le roi *Jacques I* le chargea de purger l'Histoire Ecclésiastique des fables dont quelques écrivains, plus pieux qu'éclairés, l'avoient remplie. Ce prince le connoissoit très-capable de s'acquitter de ce travail. *Montaigu* publia, en 1622, son livre intitulé: *Analecta ecclesiasticarum exercitationum*, in-fol. Son mérite le fit nommer évêque de Chichester en 1628, puis de Norwich en 1638. Ce prélat pensoit presque en tout comme l'Eglise Catholique, à laquelle il se seroit réuni, si sa mort, arrivée en Avril 1641, ne l'avoit empêché d'exécuter cette résolution. Il étoit assez habile dans la langue grecque. Il traduisit 214 *Lettres* de *S. Basile*, & toutes celles du patriarche *Photius*. On a de lui d'autres ouvrages pleins d'érudition. *Voy.* LIPSE.

MONTALBANI, (Ovide) professeur en médecine & astronome du sénat de Boulogne, naquit vers 1602, & mourut septuagénaire en 1672. Il étoit de plusieurs académies d'Italie. Il avoit pris pour devise, dans celle de Bologne, un tronc d'arbre garni de quelques branches avec ces mots: *MIRABITURQUE NOVAS*. On a de lui: I. *Index Plantarum*, 1624, in-4°. C'est la description des plantes qu'il avoit séchées & collées sur du papier, & qu'il avoit distribuées en quatre grands volumes. II. *Bibliotheca Botanica*, sous le nom de *Bumaldi*, 1627, in-4°. Il la publia sous ce nom, afin de pouvoir se louer à l'ombre de ce voile. On l'a réimprimée à La Haye en 1740, à la suite de la Bibliotheque Botanique de *Jean-François Seguier*. III. *Epistola de rebus in Bononiensi tractu indigenis*, 1634, in-4°. IV. *Cenotaphia clarorum doctorum Bononiensium*, 1640, in-4°. V. *Arboretum libri duo*, 1668, in-fol., Francfort, 1690, in-fol.

MONTALEMBERT, (André de) seigneur d'ESSE & de Panvilliers, né en 1483, d'une famille ancienne qui a tiré son nom de la terre de Montalembert en Poitou, se signala de bonne heure par sa valeur. Il fit ses premieres armes à la bataille de Fornoue, en 1495, & continua de se distinguer dans toutes les guerres de *Louis XII*. Sa bravoure étoit si connue, que *François I* le choisit dans un tournoi, pour un de ceux qui devoient soutenir l'effort des quatre plus rudes lances qui se présenteroient. Aussi ce prince disoit-il souvent; *Nous*

sommes quatre Gentilshommes de la Guienne, qui courons la bague contre tous allans & venans de la France: Moi, Sansac, d'Essé & Châtaigneraye... En 1536, il se jeta avec une compagnie de chevau-légers dans Turin, menacé d'un siége, & n'en sortit que pour aller emporter Ciria par escalade. L'année 1543 lui fut encore plus glorieuse. Il défendit Landrecies contre une armée forte de toutes les forces d'Espagne, d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre & de Flandres, commandée par l'empereur *Charles-Quint.* Quoique les fortifications fussent mauvaises, que la garnison manquât de tout, il donna le temps par une vigoureuse résistance à l'armée du roi de venir le dégager. Ce héros fut blessé au bras pendant le siége. *François I* le récompensa de sa valeur par une charge de gentilhomme de sa chambre : ce qui fit dire aux courtisans, qu'*il étoit plus propre à donner une camisade à l'ennemi, qu'une chemise au Roi.* Après la mort de ce prince, il fut envoyé en Ecosse par *Henri II.* Il mit le siége devant Hadington, tailla en pieces les Anglois, & en moins d'un an, leur enleva tout ce qu'ils possédoient dans ce royaume. Aussi compatissant que courageux, il vendit jusqu'à sa vaisselle d'argent pour faire subsister son armée. *Henri II*, qui avoit besoin de son bras dans son royaume, le rappela en France, l'honora du collier de l'Ordre, & s'en fit accompagner à la guerre du Boulonnois sur les Anglois. Ambleteuse, place-forte, ayant été prise d'assaut, le généreux *Montalembert* sauva de la fureur du soldat les femmes & les filles qui réclamerent sa protection. La paix ayant été conclue en 1550, ce général se retira dans une de ses terres en Poitou. Il y avoit trois ans qu'il languissoit d'une cruelle jaunisse, fruit de ses pénibles expéditions d'Ecosse, lorsqu'il reçut ordre du roi d'aller défendre Térouane contre l'armée de l'empereur. *Montalembert* dit à ses amis, dans le transport de joie que lui causa cet ordre : *Voilà le comble de mes souhaits ; je ne craignois rien tant, que de mourir dans mon lit. Je mourrai en guerrier... Si Térouane est prise*, dit-il au roi en prenant congé de lui, *Essé sera mort, & par conséquent guéri de sa jaunisse.* Il tint parole : la place fut attaquée avec une ardeur incroyable ; & après avoir soutenu trois assauts redoublés pendant dix heures, il fut tué sur la brêche d'un coup d'arquebuse, le 12 Juin 1553, à 70 ans. Sa mort le priva du bâton de maréchal de France, & entraîna la perte de Térouane. Les regrets furent universels ; & son nom resta gravé dans le cœur des François & dans la mémoire de nos ennemis.

MONTAMY, (Didier-François d'Arclais, seigneur de) né à Montamy en basse Normandie, d'une famille noble & ancienne, premier maître-d'hôtel de Monseigneur le duc *d'Orléans*, chevalier de Saint-Lazare, fut un amateur éclairé. Il mourut à Paris en 1764, âgé de 62 ans. Il est auteur des ouvrages suivans : I. *La Litogiognosie*, traduite de l'allemand de *Pott*, 1753, deux vol. in-12. II. *Traité des Couleurs pour la Peinture en émail & sur la porcelaine*, précédé de l'*Art de peindre sur l'émail*, imprimé à Paris en 1765, in-12. M. *Diderot*, auquel il le remit en mourant, en a été l'éditeur, & l'a augmenté. [*Voy.* son éloge à la tête de cet ouvrage.]

I. MONTAN, né à Ardaban dans la Mysie, au second siecle, fut un insensé qui joua le prophete. Il prétendit que Dieu avoit voulu

sauver le monde d'abord par *Moyse* & par les Prophetes ; qu'ayant échoué dans ce dessein, il s'étoit incarné ; & que n'ayant pas encore réussi, il étoit descendu en lui par le moyen du Saint-Esprit, & dans deux prophétesses, *Priscille* & *Maximille*, toutes deux fort riches & très-attachées à sa doctrine. Destiné à réformer les abus, & à tirer les fidelles de l'enfance où ils avoient vécu jusqu'alors, il faisoit plusieurs carêmes, regardoit les secondes noces comme illicites, ordonnoit de ne point fuir la persécution & de refuser la pénitence à ceux qui étoient tombés. *Montan* séduisit un grand nombre de Chrétiens. Il parut agité de mouvemens extraordinaires, qui le firent passer pour fou auprès des gens sensés, & pour inspiré auprès des imbécilles. Né avec une imagination vive & un esprit foible, il persuada les esprits & les imaginations qui étoient de la trempe de la sienne. L'austérité de ses moeurs servit encore beaucoup à accréditer les délires de son esprit. Le pape *Victor*, trompé par les Montanistes, leur donna des lettres d'approbation ; mais il les révoqua ensuite. On tint plusieurs conciles contre eux. On y établit ce principe : *Que le Saint-Esprit perfectionne ceux à qui il se communique, au lieu de les dégrader ; & qu'en faisant parler les Prophetes, il ne leur ôte point le libre usage de la raison & des sens.* Les Montanistes remplirent presque toute la Phrygie, se répandirent dans la Galatie, s'établirent à Constantinople, pénétrerent jusque dans l'Afrique, & séduisirent *Tertullien*, qui se sépara d'eux à la fin, mais, à ce qu'il paroît, sans condamner leurs erreurs. Ces hérétiques s'accordoient tous à reconnoître que le Saint-Esprit avoit inspiré les Apôtres ; mais ils distinguoient le *Saint-Esprit* du *Paraclet*. Ils prétendoient que le Paraclet avoit inspiré *Montan*, & avoit dit par sa bouche des choses beaucoup plus excellentes, que celles que J. C. avoit enseignées dans son Evangile. Cette distinction du *Paraclet* & du *Saint-Esprit* conduisit un disciple de *Montan*, nommé *Echines*, à réfléchir sur les personnes de la Trinité ; & en recherchant leur différence, il tomba dans le Sabellianisme. Ces deux branches se diviserent ensuite en deux petites sociétés, qui ne différoient que par quelques pratiques ridicules, que chaque prophete prétendoit lui avoir été révélées. Ces sectes eurent le sort de toutes les sociétés fondées sur l'enthousiasme, & séparées par cet enthousiasme du centre de l'unité. On en découvrit l'imposture ; elles devinrent à la fois odieuses & ridicules, & s'éteignirent peu-à-peu. Telles furent les sectes des *Tascordrugites*, des *Ascadurpites*, des *Passalorinchites*, des *Artotyrites*. *Montan* laissa un livre de Prophéties. *Priscille* & *Maximille* publierent aussi quelques Sentences. Saint *Apollinaire* d'*Hiéraples* fut le plus zélé adversaire des Montanistes.

II. MONTAN, archevêque de Tolede vers 530, aussi pieux que savant, fut en butte à la calomnie. On dit qu'ayant été accusé d'impudicité, il prouva son innocence en tenant, pendant la célébration des saints mysteres, des charbons ardens dans son aube, sans qu'elle en fût brulée. Il nous reste de lui deux *Epitres*, qui décelent beaucoup de savoir & de piété.

III. MONTAN, (Jean-Baptiste) *Voyez* MONTANUS.

IV. MONTAN, (Philippe) ou *plutôt* PHILIPPE de la MONTAIGNE, savant docteur de Sorbonne,

natif d'Armentieres, étoit bon critique. Il enseigna le Grec avec réputation dans l'université de Douay, où il fonda trois bourses pour de pauvres écoliers, & où il mourut en 1576. *Erasme* étoit son ami. On lui doit la révision de quelques Traités de *S. Jean-Chrysostome* & la Traduction du grec en latin des *Commentaires* de *Théophylacte*, archevêque d'Acride, sur les *Evangiles*, les *Epitres* de S. Paul & plusieurs *Petits Prophetes*, Basle, 1554 & 1570.

MONTANARI, (Geminiano) astronome de Modene, enseigna les mathématiques à Bologne avec réputation, & y mourut vers la fin du XVIIe siecle. Il pensoit à-peu-près comme *Gassendi*; mais il n'avoit pas son génie. Ses ouvrages roulent sur la Physique & l'Astronomie. On a de lui: I. une *Dissertation sur les Cometes*, en latin. II. *De la maniere de faire des observations astronomiques.* III. *Discours sur les étoiles fixes* (vraies ou prétendues) *qui ont disparu, & sur celles qui ont commencé à paroître*, &c.

MONTANUS, *Voyez* NERON.

MONTANUS, *Voy.* I. ARIAS.

MONTANUS, (Jean-Baptiste) de Véronne, d'une famille noble, pratiqua & enseigna la médecine à Padoue avec une réputation extraordinaire. Il fut regardé comme un second *Galien*. On a de lui: I. *Medicina universa*. II. *Opuscula varia medica*, in-fol. III. *De gradibus & facultatibus Medicamentorum*, in-8°. IV. *Lectiones in Galenum & Avicennam*, in-8°; & d'autres ouvrages qui eurent un succès distingué. Les livres de *Montanus* sont, ainsi que la méthode qu'il observoit en enseignant, clairs & solides. Presque toutes les académies d'Italie lui ouvrirent leur sanctuaire. Il étoit à la fois médecin & poëte. Il mourut le 6 Mai 1551, à 53 ans, après avoir été cruellement tourmenté des douleurs de la pierre.

MONTARGON, (Robert-François de) dit le Pere HYACINTHE *de l'Assomption*, Augustin de la place des Victoires, né à Paris le 27 Mai 1705, se distingua dans la chaire. Le roi *Stanislas* l'honora du titre de son aumônier, en récompense d'un Avent qu'il prêcha devant ce prince. Il périt malheureusement à Plombieres, à 65 ans, dans la crue d'eau qu'éprouva cette ville la nuit du 24 au 25 Juillet de l'année 1770. On compte parmi ses ouvrages: I. Le *Dictionnaire Apostolique*, in-8°. 13 vol., Paris, chez *Lotin* l'aîné. II. Le Recueil d'*Eloquence Sainte*, 1 vol. in-12. III. *L'Histoire de l'Institution de la fête du Saint-Sacrement*, vol. in-12. Son *Dictionnaire Apostolique* est un répertoire utile; & il le seroit davantage, si l'auteur avoit eu plus de goût & un style moins incorrect. Le grand inconvénient de tous les livres de ce genre, & en particulier de l'ouvrage du Pere de *Montargon*, c'est qu'on trouve un morceau excellent, à côté de plusieurs passages qui n'offrent que des trivialités, & quelquefois même des platitudes.

MONTARROYO MASCARENHAS, (Freyre de) né à Lisbonne en 1670, d'une famille noble, voyagea dans presque toute l'Europe. Il servit ensuite en qualité de capitaine de cavalerie, depuis 1704 jusqu'en 1710. Il quitta le métier de la guerre pour se livrer à l'étude, fut deux fois président de l'*Académie des Anonymes*, puis secrétaire & maître d'orthographe dans celle des *Appliqués*. Ce fut lui qui introduisit le premier en Portugal l'usage des Gazettes. Ce savant avoit du goût pour tous les genres de littérature; il avoit puisé dans ses différens voyages

toutes les connoissances qui peuvent intéresser l'humanité. Le Portugal fit une véritable perte à sa mort, arrivée vers 1730, à l'âge d'environ 60 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. Les *Négociations de la Paix de Ryswick*, 2 vol. in-8°. II. *Histoire naturelle, chronologique & politique du Monde*. III. La *Conquête des Onizes*, peuple du Brésil, in-4°. IV. *Relation des Batailles d'Oudenarde* & de *Peterwaradin*, in-4°. V. *Relation de la mort de* LOUIS *XIV*, in-4°. VI. *Evénemens terribles* arrivés en Europe en 1717, in-4°. VII. *Détail des progrès faits par les Russes, contre les Turcs & les Tartares*, in-4°., &c.

MONTAUBAN, (Jacques Pousset de) avocat & échevin de Paris, mort en 1685, est auteur de quelques Pieces de théâtre : *Zénobie, Seleucus, Indegonde, Panurge*, &c. Il étoit lié avec *Despréaux*, *Racine* & *Chapelle*. S'il est vrai qu'il ait eu part à la comédie des *Plaideurs*, on ne peut douter que ce ne fût un homme d'esprit.

MONTAULT, (Philippe de) duc *de Navailles*, pair & maréchal de France, d'une famille ancienne de Bigorre, fut reçu page chez le cardinal *de Richelieu* en 1635, à l'âge de 14 ans. Instruit par ce célebre cardinal, il abjura la Religion P. R. Il parvint ensuite aux grades militaires, & commanda la droite de la cavalerie, à la bataille de Senef, le 11 Août 1674. Il chargea une partie des ennemis, postés sur une hauteur, & renversa cinq escadrons qui venoient à lui. Il obtint l'année d'après le bâton de maréchal de France. Il eut ensuite le cordon de l'ordre du Saint-Esprit, la place de gouverneur du duc *d'Orléans*, depuis régent du royaume ; & mourut à Paris le 5 Février 1684, à 65 ans. C'étoit un honnête homme, & un sujet fidelle, très-attaché au roi & à ses ministres. Ses vertus le distinguerent plus que ses succès militaires. Il avoit eu le commandement des troupes auxiliaires, envoyées à Candie en 1669. Il débarqua heureusement ; mais les Turcs qui s'étoient retirés sur les montagnes, ayant fondu avec impétuosité sur les François, *Navailles* fit sa retraite après avoir perdu 800 hommes. Désespérant de sauver Candie, il se rembarqua avec ce qui restoit de 8000 hommes, que Louis XIV y avoit fait passer en différens temps. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 1701, in-12. Ils sont superficiels & assez peu intéressans. L'auteur écrit en homme de qualité, avec une simplicité noble & élégante : il n'y manque que des faits curieux.

MONTAUSIER, (Charles *de Sainte-Maure*, duc de) pair de France, chevalier des ordres du roi, & gouverneur de *Louis* Dauphin de France, d'une ancienne maison originaire de Touraine, se distingua de bonne heure par sa valeur & par sa prudence. Durant les guerres civiles de la *Fronde*, il maintint dans l'obéissance la Saintonge & l'Angoumois, dont il étoit gouverneur. Il n'avoit encore éprouvé que des contradictions & des dégoûts dans son gouvernement de Normandie, lorsqu'il apprit que la peste s'y déclaroit. Il annonce qu'il va s'y transporter ; sa famille l'en détourne, & il répond : *Pour moi je crois les Gouverneurs obligés à la résidence, comme les Evêques. Si l'obligation n'est pas si étroite en toutes les circonstances, elle est du moins égale dans les calamités publiques*. Son austere probité le fit choisir pour présider à l'éducation du *Dauphin*. Il parla toujours à ce prince en philosophe & en homme vertueux, qui sacri-

fioit tout à la vérité & à la raison. Dans une de leurs conférences, le prince s'imagina d'avoir été frappé par son gouverneur. *Comment, Monsieur, vous me frappez! Qu'on m'apporte mes pistolets.* = *Apportez à Monseignear ses pistolets*, reprend froidement le duc. Il les lui fait remettre entre les mains : *Voyez, Monseigneur, ce que vous voulez faire?* Le prince tombe à ses genoux. = *Voilà, Monseigneur, où conduisent les passions!...* C'étoit *Platon* à la cour. Louis XIV lui dit un jour qu'il venoit enfin d'abandonner à la justice un assassin, auquel il avoit fait grace après son premier crime, & qui avoit tué vingt hommes. *Non, Sire*, (répondit *Montausier*,) *il n'en a tué qu'un, & Votre Majesté en a tué dix-neuf... Mes peres*, disoit-il, *ont été toujours fidelles serviteurs des Rois leurs maîtres, & jamais leurs flatteurs. Cette honnête liberté dont je fais profession, est un droit acquis, une possession de ma famille, & la vérité est venue de pere en fils comme une portion de mon héritage.* Lorsqu'il eut cessé de faire les fonctions de gouverneur, il dit au Dauphin : *Monseigneur, si vous êtes honnête homme, vous m'aimerez; si vous ne l'êtes pas, vous me haïrez, & je m'en consolerai....* Lorsque ce prince eut pris Philipsbourg, le duc lui écrivit cette lettre, digne d'un ancien Romain : *Monseigneur, je ne vous fais pas de compliment sur la prise de Philipsbourg; vous aviez une bonne armée, une excellente artillerie, &* Vauban. *Je ne vous en fais pas non plus sur les preuves que vous avez données de bravoure & d'intrépidité; ce sont des vertus héréditaires dans votre Maison. Mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, faisant valoir les services d'autrui, & oubliant les vôtres. C'est sur quoi je vous fais mon compliment.* Il conduisit un jour le Dauphin dans une chaumiere. *Voyez, Monseigneur! c'est sous ce chaume, c'est dans cette misérable retraite que logent le pere & la mere, & les enfans, qui travaillent sans cesse pour payer l'or dont vos palais sont ornés, & qui meurent de faim pour subvenir aux frais de votre table.* Ce seigneur mourut le 17 Mai 1690, à 80 ans, regretté des honnêtes gens dont il étoit le modele, & des gens de lettres dont il étoit le protecteur. On sait que les ennemis de *Molière* voulurent persuader au duc *de Montausier*, que c'étoit lui que cet auteur jouoit dans le *Misanthrope*. Le duc alla voir la piece, & dit en sortant, qu'*il auroit bien voulu ressembler au Misanthrope de Moliere*. De son mariage avec *Julie-Lucie d'Angennes*, (dont nous parlons au mot Rambouillet,) il n'eut qu'une fille, mariée au duc *d'Usez*... *Voyez* sa *Vie*, Paris, 1731, in-12.

MONTBELLIARD, (Philibert-Gueneau de) né en 1720 à Semur en Auxois, mort dans la même ville le 28 Novembre 1785, à 65 ans, passa une partie de sa jeunesse à Dijon, & vint ensuite à Paris, où il se fit connoître par son goût pour les sciences. La continuation de la *Collection Académique*, recueil qui contient tout ce qu'il y a de plus intéressant dans les Mémoires des différentes académies de l'Europe, s'annonça avantageusement dans le monde littéraire. Le discours qui est à la tête du premier volume, est bien pensé & bien écrit. M. *de Buffon* son ami, ayant besoin d'un associé dans son grand travail de l'histoire naturelle, lui proposa de se charger de continuer celle des oiseaux. *Montbelliard* accepta, mais il laissa paroître les premiers articles sous le nom de l'illustre Naturaliste qui l'avoit mis de moitié dans son travail. Il eut le plaisir de n'être pas

reconnu, & ce fut M. *de Buffon* qui le nomma au public dans une préface, où il dit de lui que c'est l'homme du monde dont la façon de voir, de juger & d'écrire, a le plus de rapport avec la sienne. Lorsque la partie des oiseaux fut achevée, *Montbelliard* s'occupa des insectes: matiere sur laquelle il avoit déjà fourni beaucoup d'articles à la *nouvelle Encyclopédie*; mais la mort l'arrêta dans ses travaux. La sensibilité & la gaieté formoient son caractere. Il étoit ami tendre & zélé. *Je suis bien aise de cesser de vivre*, (disoit-il aux parens & aux amis qui entouroient son lit) *vous n'aurez plus à souffrir de mes douleurs*. Il étoit marié. Sa femme versée dans les langues & instruite de plusieurs sciences, épargnoit à son époux une partie des recherches, & elle n'en a jamais parlé.

MONTBRUN, (Charles Dupuy, dit *le Brave*) fut l'un des plus vaillans capitaines Calvinistes du XVIe siecle. Divers exploits par lesquels il se signala en défendant sa secte, l'obligerent de se retirer à Geneve. Après environ deux ans d'absence, *Montbrun* rentra en France, & se rendit maître de plusieurs places en Dauphiné & en Provence. Il se trouva aux batailles de Jarnac & de Montcontour. L'an 1570 étant revenu en Dauphiné, il accompagna l'amiral *de Châtillon* en Vivarais; & passa le Rhône à la nage avec sa cavalerie, après avoir blessé le marquis *de Gordes*, commandant de la province, & défait l'armée qu'il commandoit. Après la *Saint-Barthélemi*, *Montbrun* ayant pris diverses places, eut l'audace de marcher contre l'armée de *Henri III* qui faisoit le siége de Livron, & d'ordonner à ses troupes de piller le bagage de ce prince en 1574. Lorsqu'on lui reprocha cette action, il répondit: *Deux choses rendent les hommes égaux, le* JEU *& les* ARMES. Enfin le marquis *de Gordes* poursuivit vivement ce sujet rebelle. *Montbrun*, se voyant en danger d'être tué ou fait prisonnier, poussa son cheval fatigué pour sauter le canal d'un moulin près de Die; mais il tomba, se cassa la cuisse, & fut arrêté. Le roi lui fit faire son procès à Grenoble, où on le conduisit le 29 du mois de Juillet. Il fut condamné à la mort, qu'il souffrit avec beaucoup de constance, le 12 Août 1575. La paix de 1576 lui rendit, par un article exprès, l'honneur que le genre de sa mort sembloit lui avoir ôté, & le jugement rendu contre lui fut anéanti & révoqué. Les Calvinistes avoient la plus grande idée de sa bravoure, & en effet elle étoit comparable à celle des héros de l'antiquité; mais il auroit pu en faire un meilleur usage.... *Voyez* MAHOMET IV, n° V.

MONTCALM, (Louis-Joseph *de Saint-Véran*, marquis de) lieutenant-général des armées du roi, naquit en 1712, à Candiac, d'une famille de Rouergue, qui a produit le fameux grand-maître *Gozon*, vainqueur du dragon qui désoloit l'isle de Rhodes. Le jeune *Montcalm*, éleve de *du Mas*, inventeur du Bureau Typographique, ne fit pas moins d'honneur aux leçons de ce maître habile, que son frere cadet *Candiac*, dont nous avons parlé dans un article particulier: [*Voyez* CANDIAC]. Il porta les armes de bonne heure, & après avoir servi 17 ans dans le régiment de Hainaut, il fut fait colonel de celui d'Auxerrois en 1743. La connoissance que l'on avoit de ses talens & de son activité, lui fit confier des commendemens particuliers, & il ne perdit aucune occasion de se signaler. Il reçut trois blessures à la bataille donnée sous Plaisance, le 13 Juin 1746, & deux coups de feu à la malheureuse affaire de l'Assiette. Devenu brigadier

des armées du roi en 1747, & mestre-de-camp du nouveau régiment de cavalerie de son nom en 1749, il mérita d'être fait, en 1756, maréchal de camp, & commandant en chef des troupes Françoises dans l'Amérique. Il y arriva la même année, & arrêta par ses bonnes dispositions l'armée du général *Loudon* au Lac Saint-Sacrement. Les campagnes de 1775 & de 1758 ne furent pas moins glorieuses pour lui; il repoussa avec un très-petit nombre de troupes les armées ennemies, & prit des forteresses munies de garnisons fortes & nombreuses. Le froid, la faim, accablerent ses soldats, depuis l'automne de 1757, jusqu'au printemps de 1758. Il les soutint dans cette extrémité, & s'oublia lui-même pour les secourir. Le général *Abercromby* ayant succédé au lord *Loudon*, le marquis *de Montcalm* remporta sur lui, le 8 Juillet 1758, une victoire complete. Cette journée coûta à l'ennemi 6,000 morts ou blessés. Le vainqueur eut la modestie de mettre dans sa relation, qu'*il n'avoit eu que le mérite d'être le Général de troupes valeureuses*. C'est ainsi qu'il soutint pendant 4 ans la destinée de la Colonie Françoise, qui chanceloit de plus en plus. Enfin, après avoir éludé long-temps les efforts d'une armée très-supérieure à la sienne, & ceux d'une flotte formidable, il fut engagé malgré lui, dans un combat près de Québec. Il reçut au premier rang & au premier choc une profonde blessure, dont il mourut le lendemain 14 Septembre 1759, à 48 ans, en héros Chrétien. Un trou qu'une bombe avoit fait, lui servit de tombeau: sépulture digne d'un homme qui avoit résolu de défendre le Canada, ou de s'ensévelir sous ses ruines. Il y a de lui une infinité de traits qui caractérisent le patriote, le guerrier, l'homme juste, vertueux & modeste; mais les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de les raconter. Il conserva le goût de l'étude au milieu de ses travaux guerriers. Parmi les agrémens de sa retraite, il comptoit pour beaucoup l'espérance d'être reçu à l'académie des belles-lettres, dont son savoir le rendoit digne. Il avoit été fait commandeur, par honneur, de l'ordre de *Saint-Louis*, en 1757, & lieutenant-général en 1758. *Voy.* dans le *Mercure de France* [Juillet 1761], l'*Epitaphe* que lui composa l'académie des inscriptions pour être mise sur son tombeau à Québec.

MONTCHAL, (Charles de) célebre & savant archevêque de Toulouse, est connu par des *Mémoires* imprimés à Roterdam, 1718, en 2 vol. in-12. Ils roulent sur le cardinal *de Richelieu*. Ce ministre lui avoit donné l'archevêché de Toulouse en 1628, sur la démission du cardinal *de la Valette*, dont il avoit été précepteur. Son pere étoit apothicaire d'Annonay en Vivarais, si l'on en croit le *Dictionnaire de Ladvocat*. Il fut d'abord boursier, ensuite principal d'un collége de Paris, & s'éleva de degrés en degrés. Ses *Mémoires* sont curieux; mais ils ont été imprimés avec peu de soin, & d'une maniere incorrecte. Quoiqu'il dût une partie de sa fortune au cardinal *de Richelieu*, il ne chercha pas à le flatter. On lui attribue encore une *Dissertation* où il entreprend de prouver que *les Puissances séculieres ne peuvent imposer sur les biens de l'Eglise aucune taxe sans le consentement du Clergé*; [dans l'*Europe Savante*, Novembre 1718.] Il attribue beaucoup de pouvoir au pape, & diminue celui des princes. *Montchal* étoit protecteur des savans, & très-savant lui-même. Il travailla long-temps à corriger *Eusebe*. Les gens de lettres répandirent des fleurs sur son tombeau. Il y descendit en

1651 à Carcassone. Il gouverna son diocese avec zele, & fit des établissemens utiles.

MONTCHEVREUIL, (Jean-Baptiste de Mornai, comte de) lieutenant-général des armées, entra d'abord dans le régiment du Roi, infanterie. Il se trouva à tous les siéges que *Louis XIV* fit en personne, en 1667. Il devint capitaine, major, lieutenant-colonel & colonel-lieutenant de son régiment. Tous les généraux sous lesquels il servit, rendirent un témoignage flatteur de sa bravoure. Après la bataille de Senef, M. le Prince écrivit au Roi: *Montchevreuil a fait des merveilles; il aspire aux grandes choses.* Il mérita les éloges du souverain même, témoin de sa valeur au siége de Valenciennes. En 1690, il passa sous les ordres du maréchal *de Luxembourg*, & se signala à la bataille de Fleurus; mais le siége de Mons mit le dernier sceau à sa gloire, par la maniere hardie dont il emporta un moulin & une redoute importante. *Luxembourg* le chargea de la premiere attaque du village de Nerwinde. Malgré le feu terrible des ennemis, le comte força la palissade & renversa les chevaux-de-frise & s'empara du village: mais il fut tué un moment après, & Nerwinde repris.

MONTCHRESTIEN DE VATTEVILLE, (Antoine) poëte François, fils d'un apothicaire de Falaise en Normandie, est plus connu par ses intrigues, par son humeur querelleuse & ses aventures, que par son talent pour la poésie. Sa vie fut un tissu de démêlés; sa premiere dispute fut avec le baron *de Gourville*, qui l'attaqua accompagné de son beau-frere & d'un soldat. *Montchrestien* mit l'épée à la main contre eux; mais, accablé par le nombre, il fut laissé pour mort. Dès qu'il fut guéri de ses blessures, il porta ses plaintes, & tira de ses assassins plus de 12 mille livres, qui le mirent en état de faire l'homme d'importance. Il se rendit ensuite solliciteur d'un procès qu'une dame avoit contre son mari, gentilhomme fort riche, mais infirme & imbécille. Après sa mort, *Montchrestien* eut le bonheur, ou le malheur, d'épouser la veuve; mais il fut obligé de la quitter bientôt. Un meurtre dont il fut accusé, le força de se sauver en Angleterre, où le roi *Jacques I* l'accueillit très-bien. Le poëte aventurier, ayant obtenu sa grace à la priere de ce monarque, revint à Paris, & y dressa boutique de lunettes, de couteaux & de canifs. Il s'occupa quelques années de ce métier, soupçonné pendant ce temps-là de faire de la fausse monnoie. Quelque temps après il alla offrir ses services aux Religionnaires, qui lui donnerent la commission de lever des régimens en Normandie. Il parcouroit cette province, lorsqu'il fut reconnu dans une hôtellerie au village des Tourailles, à 5 lieues de Falaise. Le seigneur du lieu, instruit de son arrivée, vint l'assiéger dans l'hôtellerie. *Montchrestien* se défendit en homme déterminé, tua deux gentilshommes & un soldat; mais il fut tué lui-même de plusieurs coups de pistolet & de pertuisane. On transporta son corps à Domfront, où les juges le condamnerent à avoir les membres rompus, & à être jeté au feu & réduit en cendres. Cet arrêt fut exécuté le 21 Octobre 1621. On a de lui des Tragédies, savoir, l'*Ecossaise*, *la Carthaginoise*, les *Lacenes*, *David*, *Aman*, *Hector.* Il a donné une *Pastorale* en 5 actes; un *Poëme* divisé en 4 livres, intitulé *Susanne* ou *la Chasteté*, in-12 & in-8°; des *Sonnets*, &c. Ce sont autant de productions de la médiocrité, pour ne rien dire de plus.

Mais il y a de lui un livre où l'on peut prendre quelques notions utiles sur le commerce de son temps : c'est son *Traité de l'Économie politique*, Rouen, 1615, in-4°. Cet ouvrage est divisé en 4 livres. Le premier roule sur les manufactures, le 2e sur le commerce, le 3e sur la navigation, & le 4e sur les soins principaux des princes. Dans le 3e il parle fort au long des voyages faits aux Indes.

MONTCLAR, *Voy.* MONCLAR.

MONT-DORÉ, (Pierre) en latin *Mons-Aureus*, natif de Paris, & conseiller, ou selon d'autres maître des requêtes, fut chassé d'Orléans à cause de son attachement au Calvinisme. Il se retira à Sancere, où il mourut en 1570. On a de lui un *Commentaire* sur le xe livre d'*Euclide*.

MONT-DORGE, (Antoine-Gautier de) maître de la chambre-aux-deniers du roi, membre de l'académie de Lyon, sa patrie, naquit en 1727, & mourut à Paris en 1768, à 41 ans. Il aimoit les arts, & encourageoit les artistes. C'étoit un homme de bonne compagnie ; il auroit pu se faire un nom dans la littérature. On a de lui : I. Les paroles des *Fêtes d'Hébé*, ballet en quatre entrées, plus connu sous le nom des *Talens Lyriques*. II. *L'Opéra de Société*, joué en 1762. III. *Réflexions d'un Peintre sur l'Opéra*, en 1741, in-12. IV. *L'Art d'imprimer les Tableaux en trois couleurs*, 1755, in-8°, brochure où l'on trouve des détails curieux, &c.

MONTECLAIR, (Michel) né à trois lieues de Chaumont en Bassigni, l'an 1666, mort en 1737, à 71 ans, proche Saint-Denys en France, fut le premier qui joua, dans l'orchestre de l'Opéra, de la contre-basse, instrument qui fait un si grand effet dans les chœurs, dans les airs de magiciens, de démons, & dans ceux de tempêtes. On a de lui : I. Une bonne *Méthode* pour apprendre la musique. II. Des *Principes pour le Violon*. III. Des *Trio* de violon. IV. Des *Cantates*. V. Des *Motets*. VI. Une Messe de *Requiem*. VII. C'est lui qui a fait la Musique des *Fêtes de l'Été*, & du célebre Opéra de *Jephté*.

I. MONTECUCULI, *ou* MONTECUCULO, (le Comte Sébastien) gentilhomme Italien, né à Ferrare, vint en France, se produisit à la cour, & devint échanson du dauphin *François*, fils de *François I*. Il fut accusé d'avoir donné du poison dans une tasse d'eau fraîche, à ce jeune prince, pendant qu'il jouoit à la paume à Valence en Dauphiné. Il fut mis à la question, & en avouant ce crime, il déclara qu'*Antoine de Leve* & *Ferdinand de Gonzague*, attachés à *Charles-Quint*, l'avoient porté à le commettre ; mais les partisans de l'empereur s'éleverent contre cette imputation, & rejeterent ce forfait sur *Catherine de Médicis*, qui, en se défaisant de ce prince, assuroit, disoient-ils, le trône à *Henri II* son époux, frere cadet du dauphin *François*. Toutes ces conjectures étoient bien odieuses. Les généraux de l'empereur pouvoient-ils craindre un jeune prince qui n'avoit jamais combattu ? Que gagnoient-ils à sa mort ? Quel crime bas & honteux avoient-ils commis, qui pût les faire soupçonner ? L'intérêt que *Catherine de Médicis* avoit d'être reine de France, est-il une raison assez forte pour lui imputer un crime sans la moindre preuve ? Quoi qu'il en soit, *Montecuculi* fut écartelé à Lyon en 1536. Quelques historiens ont tâché de laver sa mémoire, & ont prétendu que la véritable cause de la mort du dauphin *François*, fut une pleurésie, & non le poison. Cependant l'arrêt porte...... que » le

» comte *Sébastien Montecuculo*, con-
» vaincu d'avoir empoisonné *Fran-
» çois*, dauphin & duc propriétaire
» de Bretagne, fils aîné du roi,
» avec de la poudre d'arsenic subli-
» mé, & de s'être mis en devoir
» d'empoisonner le roi lui-même,
» sera traîné sur la claie jusqu'au
» lieu de la Grenette, où il sera tiré
» & démembré à quatre chevaux;
» & que, pour réparation de la
» fausse accusation intentée con-
» tre *Guillaume d'Inteville*, seigneur
» des Chenets, il sera condamné à
» une amende de dix mille livres,
» au profit de l'accusé «. Ce *Guil-
laume d'Inteville*, premier maître-d'hôtel du roi, avoit été cité par *Montecuculi* comme complice de son projet. Quoiqu'il paroisse justifié par cet arrêt, il reste douteux s'il étoit innocent ou coupable. Car la même accusation ayant été intentée peu de temps après contre *Gaucher d'Inteville*, seigneur de Vanlai, s'y trouva impliqué de nouveau, ainsi que *François d'Inteville*, évêque d'Auxerre. Les trois freres n'osant apparemment s'exposer aux suites de cette action, s'enfuirent en Italie, où ils avoient été employés tous les trois en qualité d'ambassadeurs; & comme on mit leurs têtes à prix, il célerent leur nom & le lieu de leur retraite. Il faut ajouter à l'article de *Montecuculi*, que lorsqu'on visita ses effets & papiers, on trouva un *Traité de l'usage des poisons* écrit de sa main, de la poudre d'arsenic sublimé, du réalgal, & le vase de terre rouge dans lequel il avoit présenté au dauphin le breuvage qui lui avoit donné la mort. *Voy.*, sur ce gentilhomme Italien, l'*Histoire* de *François I.* par M. *Gaillard*, & le tome 25 de l'*Histoire de France* par M. *Garnier*.

II. MONTECUCULI, (Raimond de) né dans le Modenois en 1608, d'une famille distinguée, porta d'abord les armes sous *Ernest Montecuculi*, son oncle, qui commandoit l'artillerie de l'empereur. Le neveu servit sous lui comme soldat, & ne parvint au commandement, qu'après avoir passé par tous les degrés de la milice. La premiere action qui fit briller le courage du jeune héros, fut en 1644. Il surprit à la tête de 2000 chevaux, par une marche précipitée, dix mille Suédois, qu'il contraignit d'abandonner leur bagage & leur artillerie. Le général *Bannier*, instruit de cette défaite, tourna ses armes contre le vainqueur & le fit prisonnier. Il sut mettre à profit le temps de sa captivité, qui fut de 2 années. Une lecture continuelle agrandit la sphere de ses idées, & assura ses succès en augmentant ses connoissances. A peine eut-il obtenu sa liberté, qu'il se vengea de sa prison par la défaite du général *Wrangel*, qui périt dans une bataille en Bohême. Après la paix de Westphalie, *Montecuculi* passa en Suede, & ensuite à Modene, où il assista aux noces du duc. Cette fête fut marquée par un événement bien triste pour lui; il eut le malheur de tuer dans un carousel le comte *Manzani*, son ami; sa lance poussée avec trop de force, ayant percé la cuirasse de cet infortuné courtisan. L'empereur attacha entiérement *Montecuculi* à son service en 1657, par le titre de maréchal de camp général. Envoyé au secours de *Jean Casimir*, roi de Pologne, attaqué par *Ragotzki* prince de Transilvanie, & par la Suede, il battit les Transilvains & prit Cracovie sur les Suédois. [*Voyez* I. LÉOPOLD.] *Charles Gustave*, roi de Suede, ayant tourné ses armes contre le Danemarck, *Montecuculi* eut le bonheur de prendre plusieurs places sur l'agresseur, & délivra Coppenhague par terre, avant que

les Hollandois y eussent jeté du secours par mer. La paix, fruit de ses victoires, ne le laissa pas long-temps oisif. Le vainqueur de *Ragotzki* devint son défenseur contre les Ottomans. Il les força d'abandonner la Transilvanie, & rompit par une sage lenteur toutes les entreprises d'une armée formidable, jusqu'à l'arrivée des François, qui l'aiderent à vaincre les Turcs à la célebre journée de Saint-Gothard, en 1664. Cette victoire amena la paix, & *Montécuculi* fut recompensé par la place de président du conseil de guerre de l'empereur. La guerre s'étant allumée quelque temps après entre la France & l'Empire, *Montecuculi* fut mis, en 1673, à la tête des troupes destinées à arrêter les progrès des François. La prise de Bonn, & la jonction de son armée à celle du prince *d'Orange*, malgré *Turenne* & *Condé*, lui acquirent beaucoup de gloire, & arrêterent la fortune de *Louis XIV* après la conquête de trois provinces de Hollande. On lui ôta pourtant le commandement de cette armée l'année suivante; mais on le lui rendit en 1675, pour venir sur le Rhin faire tête à *Turenne*. *Montecuculi* étoit seul digne d'être opposé à ce grand homme, &, en cela même, on suivoit son penchant. » Tous deux, (dit un historien célebre,) avoient réduit » la guerre en art. Ils passerent 4 » mois à se suivre, à s'observer » dans des marches & dans des » campagnes, plus estimées que » des victoires par les officiers » Allemands & François. L'un & » l'autre jugeoient de ce que son adversaire alloit tenter, par les » marches que lui-même eût voulu » faire à sa place; & ils ne se tromperent jamais. Ils opposoient l'un » à l'autre la patience, la ruse & » l'activité «. Les maîtres de l'art admiroient les judicieuses & profondes manoeuvres des deux héros, sans prévoir où elles aboutiroient, lorsqu'un boulet de canon qui tua le général François, fit le dénouement de cette brillante scene. *Montecuculi*, après avoir parlé dans sa lettre à l'empereur, de l'événement tragique qui avoit enlevé son illustre émule, ajouta qu'*il ne pouvoit s'empêcher de regretter un homme qui faisoit tant d'honneur à l'humanité.* C'étoient les paroles qu'il avoit répétées plusieurs fois, avec une douleur mêlée d'admiration, en apprenant cette mort qui lui présageoit des victoires. Il n'y avoit que le prince *de Condé* qui pût disputer à *Montecuculi* la supériorité que lui donna la mort de *Turenne*. Ce prince fut envoyé sur le Rhin: après avoir essuyé quelques pertes, il arrêta le général impérial, qui ne laissa pas de regarder cette derniere campagne comme la plus glorieuse de sa vie: non qu'il eût été vainqueur; mais pour n'avoir pas été vaincu, ayant à combattre *Turenne* & *Condé*. » La guerre *défensive* (disoit-il) demande plus de » savoir & de précautions, que » l'*offensive*: la moindre faute y » est mortelle, & les disgraces y » sont exagérées par la crainte qui » est le microscope des maux «. *Montecuculi* passa le reste de sa vie à la cour impériale, occupé à converser avec les savans & à protéger les lettres. C'est par ses soins que l'académie des *Curieux de la Nature* fut établie. Ce héros mourut à Lintz le 16 Octobre 1680, à 72 ans. *Victor-Amédée*, duc de Savoie, se plaisoit à raconter le trait suivant. *Montecuculi* avoit, dans une marche, fait défense expresse, sous peine de mort, que personne ne passât par les blés. Un soldat revenant d'un village, & ignorant les défenses, traversa un sentier

qui étoit au milieu des blés. *Montecuculi* qui l'apperçut, envoya ordre au prévôt de l'armée de le faire pendre. Cependant ce soldat qui s'avançoit, allégua au général qu'il ne savoit pas les ordres. *Que le Prévôt fasse son devoir*, répondit *Montecuculi*. Comme cela se passa en un instant, le soldat n'avoit pas encore été désarmé. Alors, plein de fureur, il dit: *Je n'étois pas coupable, je le suis maintenant*; & tira son fusil sur *Montecuculi*. Le coup manqua, & *Montecuculi* lui pardonna... Il reste de lui des *Mémoires* en italien, traduits en françois par *Adam*; ils sont utiles aux militaires & aux historiens: les premiers y trouveront des modeles & des leçons de leur art, & les seconds pourront y puiser des matériaux. Les meilleures éditions de cet ouvrage, sont celles de Strasbourg, 1735; & de Paris, 1746, in-12. Le grand *Condé* en faisoit cas.

MONTEÇUMA, *Voyez* MONTEZUMA.

MONTEGUT, (Jeanne de Segla, épouse de M. de) trésorier de France de la généralité de Toulouse, naquit dans cette ville en 1709, & y mourut le 4 Juin 1752, à 43 ans. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris en 1768, en 2 vol. in-8°. Il y a dans cette collection peu de Poésies galantes: elles sont presque toutes morales ou chrétiennes, & souvent de simples tributs de société ou d'amitié; mais on y trouvera du naturel, de la douceur & beaucoup de facilité. Le premier volume offre des *Odes*, des *Epîtres*, des *Idylles*, des *Pieces fugitives*. Le second renferme une *Traduction* presque complete, en vers françois, des Odes d'*Horace*. Cette version est en général élégante & fidelle; il y a quelques Odes rendues avec génie. On désireroit quelquefois plus de force & de coloris. Le talent de Madame *de Montegut* pour la poésie se développa tard; mais il fut bientôt perfectionné. Elle remporta trois prix à l'académie des Jeux floraux, & fut déclarée *Maîtresse des Jeux*: titre que l'on accorde aux athletes honorés d'une triple couronne. Ce que ses écrits ont de précieux, c'est qu'on y découvre l'empreinte de son ame noble, sincere, sensible, nourrie des principes d'une saine philosophie, & pénétrée d'attachement pour la religion. Exacte à remplir les devoirs & à observer les bienséances, elle assortissoit toujours son ton au caractere des personnes avec qui elle se trouvoit. Quoiqu'elle possédât le latin, l'anglois, l'italien, & qu'elle fût versée dans les sciences & dans les belles-lettres, elle cachoit ses lumieres avec autant de soin que d'autres en prennent à les étaler. Sa parure étoit simple & décente; son maintien noble & modeste. Un homme éclairé, vertueux & austere dit en parlant d'elle: *C'est la seule femme à qui je pardonne d'être savante.* Son humeur penchoit vers une douce mélancolie, qui se changeoit avec ses amies en une gaieté encore plus douce. Ses talens, ses vertus & sa modestie revivent dans M. *de Montegut* son fils, conseiller au parlement de Toulouse & membre des académies de cette ville, & dans Mademoiselle *de Montegut*, sa petite-fille.

MONTEJEAN, (René de) étoit un de ces guerriers importans, plus livrés à leur présomption, que dirigés par le génie. Il fut presque aussi souvent battu qu'il attaqua. Il tomba trois fois entre les mains des ennemis, & ne fut excusable qu'une fois, à la bataille de Pavie, en 1525. *François I* ne l'en fit pas

moins maréchal de France en 1538, & lui donna le gouvernement de Piémont. C'étoit un homme à fanfaronnades. Il eut la folle & impudente vanité d'envoyer des ambassadeurs dans différentes villes d'Italie : démarche qui lui attira de séveres réprimandes & des railleries piquantes de la part du roi. Ayant été envoyé présider aux états de Bretagne pour la réunion de cette province à la couronne, il pensa faire échouer, par des saillies indécentes, une négociation qui exigeoit les plus grands ménagemens. Il mourut en Piémont, au commencement de Septembre 1539.

MONTEIL, (Aimard de) évêque du Puy & légat du pape *Urbain II* dans l'armée des Croisés, mourut à Antioche en 1098, fort regretté de toute l'armée chrétienne, pour sa prudence & pour l'autorité qu'il s'étoit acquise. Il étoit le conseil des grands, le soutien des petits, & l'arbitre des différens qui naissoient entre les princes. Il avoit une tendre dévotion envers la Sainte Vierge; & l'on croit qu'il composa en son honneur le *Salve Regina*, que les anciens auteurs nomment quelquefois l'*Antienne du Puy*. Cependant les historiens ne s'accordent pas sur ce point. *Alberic* dans sa Chronique, le lui attribue & ajoute qu'il supplia le chapitre de Cluni de l'insérer dans l'Office; ce qui lui fut accordé. *Guillaume Durand* le donne à *Pierre*, évêque de Compostelle; d'autres en font honneur à *Herman-Contract*.

MONTEIL, *Voyez* GRIGNAN.

MONTE-MAYOR, (Georges de) celebre poëte Castillan, ainsi nommé, de Monte-Mayor, lieu de sa naissance auprès de Conimbre, suivit quelque temps la cour de *Philiphe II* roi d'Espagne. Il prit le parti des armes, sans abandonner ni la poésie, ni la musique, pour laquelle il avoit aussi beaucoup de talent. Le Parnasse Espagnol le perdit assez jeune vers 1560. On a de lui des Poésies sous le titre de *Cancionero*, 1554, 2 vol. in-8°; parmi lesquelles il y en a d'ingénieuses & de délicates, quoique mêlées de pensées fausses & d'images emphatiques, & une espece de Roman intitulé : *La Diane*, 1602, in-8°. Ce dernier ouvrage eut un grand succès & le méritoit à quelques égards. Un style pur, beaucoup d'esprit, de la douceur, du sentiment, une poésie souvent enchanteresse & la naïveté touchante qui regnent sur-tout dans la *Nouvelle du Maure Abindarraès*, rachetent aux yeux des connoisseurs le fonds d'invraisemblance, les histoires de magie, & le manque d'action qu'on reproche à la *Diane*. *Alphonse Pérès* & *Gaspar-Cila-Pollo*, y ont ajouté deux parties très-inférieures à celles du premier auteur. Les étrangers s'empresserent de s'approprier l'ouvrage de *Monte-Mayor* en le traduisant.

MONTENAULT, (Charles-Philippe d'Egly de) Parisien, né en 1696, de l'académie des belles-lettres, long-temps auteur du *Journal de Verdun*, mourut à Paris en 1749, à 53 ans. On a de lui : I. *L'Histoire des Rois des Deux Siciles, de la Maison de* FRANCE, en 4 vol. in-12, 1741 : ouvrage qui fera toujours honneur à sa mémoire, par l'exactitude, la vérité, la simplicité qui y regnent. Le goût a présidé au choix des faits, & la pluparts sont intéressans. II. *La Callipédie*, ou *la Maniere d'avoir de beaux Enfans*, traduite en prose du Poëme latin de *Claude Quillet*, in-12, 1746. Cette version est non-seulement peu littérale, mais écrite sans génie, sans goût, sans graces

& sans aménité. Le traducteur n'a saisi ni la lettre, ni l'esprit de son original. C'est ainsi du moins qu'en a jugé M. *Fréron*. D'autres critiques l'ont traité plus favorablement; & en relevant des fautes, ils ont fait remarquer quelques endroits rendus avec élégance.

MONTERCHI, (Gioseppe) Romain, né vers 1630, mort au commencement de ce siecle, se rendit habile dans les antiquités, mérita par ses connoissances dans cette science, de devenir bibliothécaire du cardinal *Carpegna*. Les antiquaires font quelque cas d'un livre italien qu'il donna sur cette matiere sous ce titre: *Scelta de Medaglioni, più rari del Cardinali*, Carpergna, in-4°, Roma, 1679.

MONTEREAU, (Pierre de) s'est rendu célebre par plusieurs ouvrages d'architecture. Il étoit de Montereau, & mourut l'an 1266. C'est ce célebre architecte qui a donné les dessins de la *Sainte-Chapelle* de Paris; de la *Chapelle* de Vincennes; du *Réfectoire*, du *Dortoir*, du *Chapitre*, & de la *Chapelle* de Notre-Dame dans le monastere de *Saint-Germain-des-Prés*. Il est enterré dans l'église de cette abbaye, & est représenté sur sa tombe avec un compas & une regle à la main.

MONTESPAN, (Madame de) *Voyez* ROCHECHOUART, n° V.

MONTESQUIEU, (Charles de Secondat, baron de la Brede & de) d'une famille distinguée de Guienne, naquit au château de la Brede, près de Bourdeaux, le 18 Janvier 1689. Il fut philosophe au sortir de l'enfance. Dès l'âge de 20 ans, *Montesquieu* préparoit les matériaux de *l'Esprit des Lois*, par un extrait raisonné des immenses volumes qui composent le *Corps du Droit Civil*. Un oncle paternel, président à mortier au parlement de Bourdeaux, ayant laissé ses biens & sa charge au jeune philosophe; il en fut pourvu en 1716. Sa compagnie le chargea six ans après, en 1722, de présenter des remontrances à l'occasion d'un nouvel impôt, dont son éloquence & son zele obtinrent la suppression. L'année d'auparavant il avoit mis au jour ses *Lettres Persanes*, commencées à la campagne, & finies dans les momens de relâche que lui laissoient les devoirs de sa charge. Ce livre profond sous un air de légéreté, annonçoit à la France & à l'Europe un écrivain supérieur à ses ouvrages. Le Persan fait une satire délicate & énergique de nos vices, de nos travers, de nos ridicules, de nos préjugés, & de la bizarrerie de nos goûts. C'est le tableau le plus animé & le plus vrai des moeurs Françoises: son pinceau est léger & hardi; il donne à tout ce qu'il touche un caractere original. Toutes les lettres ne sont pas cependant d'une égale force; il y en a (dit *Voltaire*,) de très-jolies, d'autres très-hardies, d'autres médiocres, d'autres frivoles; & les détails de ce qui se passe dans le sérail d'*Usbeck* à Hspahan, n'intéressent que foiblement les lecteurs François. On peut encore reprocher à l'auteur quelques paradoxes en littérature, en morale & en politique, & des satires trop fortes de *Louis XIV* & de son regne. Le succès des *Lettres Persanes* ouvrit à *Montesquieu* les portes de l'académie Françoise, quoique, de tous les livres où l'on a plaisanté sur cette compagnie, il n'y en ait guere où elle soit moins ménagée. La mort de *Sacy*, le traducteur de *Pline*, ayant laissé une place vacante, *Montesquieu* qui s'étoit défait de sa charge, & qui ne vouloit plus être qu'homme de lettres, s'y présenta pour la remplir. Le cardinal de *Fleury*, instruit par des

personnes

personnes zélées, des plaisanteries du Persan sur les dogmes, la discipline & les ministres de la religion Chrétienne, lui refusa son agrément. Il ne paroîtra pas étrange que ce ministre fît quelques difficultés, si l'on se rappelle la Lettre [*Liv.* 75.] dans laquelle *Usbeck* fait une apologie si éloquente & si dangereuse du Suicide; une autre [*Liv.* 27.] où il est dit expressément que les évêques n'ont d'*autres fonctions que de dispenser de la loi*; une autre [*Liv.* 4.] enfin, où le pape est peint comme un magicien qui fait croire que *trois ne sont qu'un, que le pain qu'on mange n'est pas du pain....* On peut ajouter que l'apparition des *Lettres Persanes* est la premiere époque de ce déluge d'écrits qui ont paru depuis contre le Christianisme & le gouvernement. *Montesquieu*, sentant le coup que l'exclusion & les motifs de l'exclusion pouvoient porter sur sa personne & sur sa famille, prit un tour très-adroit pour obtenir l'agrément du cardinal. On prétend, (c'est l'auteur du *Siecle de Louis XIV* qui rapporte cette anecdote; mais elle paroît fausse & sans vraisemblance:) qu'il fit faire en peu de jours une nouvelle édition de son livre, dans laquelle on retrancha, ou on adoucit tout ce qui pouvoit être condamné par un cardinal & par un ministre. Il porta lui-même l'ouvrage au cardinal *de Fleury*, qui ne lisoit guere, & qui en lut une partie. Cet air de confiance, soutenu par quelques personnes de crédit, & sur-tout par le maréchal *d'Estrées* son ami, pour lors directeur de l'Académie Françoise, ramena (dit-on) le cardinal, & *Montesquieu* entra dans cette compagnie. Son Discours de réception, fort court, mais plein de traits de force & de lumiere, fut prononcé le 24 Janvier 1728... Le dessein que *Montesquieu* avoit formé de peindre les nations dans son *Esprit des Lois*, l'obligea de les aller étudier chez elles. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie, la Suisse & la Hollande, il se fixa près de 2 ans en Angleterre. Il fut recherché par tous les philosophes de cette isle, & chéri par leur reine, qui étoit encore plus digne qu'eux de converser avec l'auteur des *Lettres Persanes*. Des différentes observations qu'il fit dans ses voyages, il résultoit que l'Allemagne étoit faite pour y voyager, l'Italie pour y séjourner, l'Angleterre pour y penser, & la France pour y vivre. De retour dans sa patrie, il mit la derniere main à son ouvrage SUR *la cause de la Grandeur & de la Décadence des Romains*. Des réflexions très-fines & des peintures très-fortes donnerent le mérite de la nouveauté à cette matiere, traitée tant de fois & par tant d'écrivains supérieurs. Un Romain qui auroit eu l'ame du grand *Corneille*, jointe à celle de *Tacite*, n'auroit rien fait de mieux, dans les temps les plus florissans de la république. Cette Histoire politique de la naissance & de la chute de la nation Romaine, à l'usage des hommes d'état & des philosophes, parut en 1734, in-12. L'illustre écrivain trouve les causes de la grandeur des Romains dans l'amour de la liberté, du travail & de la patrie; dans la sévérité de la discipline militaire; dans le principe où ils furent toujours de ne faire jamais la paix qu'après des victoires. Il trouve les causes de leur décadence dans l'agrandissement même de l'état; dans le droit de bourgeoisie accordé à tant de nations; dans la corruption introduite par le luxe de l'Asie; dans les proscriptions de *Sylla*; dans l'obligation où ils furent de changer de maximes en changeant de gouvernement; dans cette suite de monf-

tres qui régnerent, presque sans interruption, depuis *Tibere* jusqu'à *Constantin*; enfin, dans la translation & le partage de l'empire. Le génie mâle & rapide qui brille dans la *Grandeur des Romains*, se fit encore plus sentir dans l'*Esprit des Lois*, publié en 1748, en 2 vol. in-4°. Dans cet ouvrage, qui est plutôt l'*Esprit des Nations* que l'*Esprit des Lois*, l'auteur distingue trois sortes de gouvernemens: le *Républicain*, le *Monarchique* & le *Despotique*. Le Républicain est celui où le peuple, en corps, ou en partie, a la souveraine puissance; le Monarchique, celui où gouverne un seul, mais selon des lois fixes; le Despotique, celui où un seul entraîne tout par sa volonté, sans autre loi que cette volonté même. Dans ces divers états, les lois doivent être relatives à leur *nature*, c'est-à-dire à ce qui les constitue; & à leur *principe*, c'est-à-dire, à ce qui les soutient & les fait agir: distinction importante, la clef d'une infinité de lois, & dont l'auteur tire bien des conséquences. Les principales lois, relatives à la nature de la *Démocratie*, sont: Que le peuple y soit à certains égards le monarque, à d'autres le sujet; qu'il élise & juge ses magistrats, & que les magistrats en certaines occasions décident. La nature de la *Monarchie* demande qu'il y ait entre le monarque & le peuple beaucoup de pouvoirs & de rangs intermédiaires; & un corps dépositaire des lois, médiateur entre les sujets & le prince. La nature du *Despotisme* exige que le *Tyran* exerce son autorité, ou par lui seul, ou par un seul qui le représente. Quant aux principes des trois gouvernemens, celui de la Démocratie est l'amour de la république, c'est-à-dire, de l'égalité: ce que l'auteur exprime par le mot vague de *vertu*. Dans les Monarchies, où un seul est le dispensateur des distinctions & des récompenses, & où l'on s'accoutume à confondre l'Etat avec le monarque; le principe est l'*honneur*, c'est-à-dire, l'ambition & l'amour de l'estime. Sous le Despotisme enfin, c'est la *crainte*. Plus ces principes sont en vigueur, plus le gouvernement est stable; plus ils s'alterent & se corrompent, plus il incline à sa destruction. Les lois que les Législateurs donnent, doivent être conformes aux principes de ces différens gouvernemens. Dans la république, entretenir l'égalité & la frugalité: dans la Monarchie, soutenir la noblesse, sans écraser le peuple: sous le gouvernement Despotique, tenir également tous les états dans le silence. Si l'on excepte le Despotique, qui n'existe point tel que l'auteur l'a peint, ces gouvernemens ont chacun leurs avantages. Le Républicain est plus propre aux petits états, le Monarchique aux grands. Le Républicain plus sujet aux excès, le Monarchique aux abus. Le Républicain apporte plus de maturité dans l'exécution des lois, le Monarchique plus de promptitude. La différence des principes des trois gouvernemens, doit en produire dans le nombre & l'objet des lois. Mais la loi commune de tous les gouvernemens modérés & par conséquent justes, est la liberté politique dont chaque citoyen doit jouir. Cette liberté n'est point la licence absurde de faire tout ce qu'on veut, mais le pouvoir de faire tout ce que les lois permettent. La liberté extrême a ses inconvéniens, comme l'extrême servitude; &, en général, la nature humaine s'accommode mieux d'un état mitoyen. Après ces observations générales sur les différens gouvernemens, l'auteur examine les récompenses qu'on y propose, les peines qu'on y décerne, les ver-

tus qu'on y pratique, les fautes qu'on y commet, l'éducation qu'on y donne, le luxe qui y regne, la monnoie qui y a cours, la religion qu'on y professe. Il compare le commerce d'un peuple, avec celui d'un autre; celui des anciens, avec celui d'aujourd'hui; celui d'Europe avec celui des trois autres parties du monde. Il examine quelles religions conviennent mieux à certains climats, à certains gouvernemens. Notre siecle n'a point produit d'ouvrage, où il y ait plus d'idées profondes & de pensées neuves. La partie la plus intéressante de l'histoire de tous les temps & de tous les lieux, y est répandue adroitement, pour éclaircir les principes, & en être éclaircie à son tour. Les faits deviennent entre ses mains des principes lumineux. Son style, sans être toujours exact, est nerveux. » Il n'étincelle point, (dit » un auteur) il échauffe; ce sont » des idées qui se pressent, non des » phrases qui s'arrachent; c'est un » athlete toujours en attitude «. Images frappantes; saillies d'esprit & de génie; faits peu connus, curieux & agréables: tout concourt à charmer le travail d'une longue lecture. On peut appeler cet ouvrage, *le Code du Droit des Nations*; & son auteur, le *Législateur du genre humain*. On sent qu'il est sorti d'un esprit libre, & d'un cœur plein de cette bienveillance générale qui embrasse tous les hommes. C'est en faveur de ses sentimens qu'on a pardonné à M. *de Montesquieu* d'avoir ramené tout à un systême, dans une matiere où il ne falloit que raisonner sans imaginer; d'avoir donné trop d'influence au climat, aux causes physiques, préférablement aux causes morales [*Voyez* l'article BODIN]; d'avoir fait un tout irrégulier, une chaîne interrompue, avec les plus belles parties & les plus beaux chaînons; d'avoir trop souvent conclu du particulier au général. On a été fâché de trouver dans ce chef-d'œuvre, de longues digressions sur les lois féodales, des exemples tirés des voyageurs les plus décrédités; des paradoxes à la place des vérités, des plaisanteries où il falloit des réflexions, &. ce qui est encore plus triste, des principes de déisme & d'irréligion. On a été choqué des titres indéterminés qu'il donne à la plupart de ses chapitres: *Idée générale*, *Conséquence*, *Problême*, *Réflexion*, *Continuation du même sujet*, &c. On lui a reproché des chapitres trop peu liés à ceux qui les précedent ou qui les suivent, des idées vagues & confuses, des tours forcés, un style tendu & quelquefois recherché. Mais s'il ne satisfait pas toujours les grammairiens, il donne toujours à penser aux philosophes, soit en les faisant entrer dans ses réflexions, soit en leur donnant sujet de les combattre. Personne n'a plus réfléchi que lui sur la nature, les principes, les mœurs, le climat, l'étendue, la puissance & le caractere particulier des états; sur leurs lois bonnes & mauvaises; sur les effets des châtimens & des récompenses; sur la religion, l'éducation, le commerce. L'article d'*Alexandre* renferme des observations profondes & très-bien rapprochées; celui de *Charlemagne* offre, en deux pages, plus de principes de politique, que tous les livres de *Balthasar Gracian*; celui de l'*Esclavage des Negres*, des réflexions d'autant plus agréables, qu'elles sont cachées sous une ironie très-plaisante. Son tableau du gouvernement Anglois est de main de maître. Cette nation philosophe & commerçante, lui en témoigna sa reconnoissance en 1752. M. *Dassier*, célebre par les

Médailles qu'il a frappées à l'honneur de plusieurs hommes illustres, vint de Londres à Paris pour frapper la sienne... Si l'*Esprit des Lois* lui attira des hommages de la part des étrangers, il lui procura des critiques dans son pays. Un abbé *Debonnaire* donna le signal par une mauvaise brochure, en style moitié sérieux, moitié bouffon. Le Gazetier Ecclésiastique, qui vit finement dans l'*Esprit des Lois* une de ces productions *que la Bulle* UNIGENITUS *a si fort multipliées*, lança deux feuilles contre l'auteur: l'une, pour prouver qu'il étoit Athée, ce qu'il ne persuada à personne: l'autre, pour démontrer qu'il étoit Déiste, ce que ses livres n'avoient que trop fait penser. L'illustre magistrat rendit son adversaire ridicule & odieux, dans sa *Défense de l'Esprit des Lois*. Cette brochure est, comme l'a dit un auteur ingénieux, de la *raison assaisonnée*. C'est ainsi que *Socrate* plaida devant ses juges. Les graces y sont unies à la justesse, le brillant au solide, la vivacité du tour à la force du raisonnement. Mais quelque esprit & quelque raison qu'il y ait dans cette Défense, l'auteur ne se justifie pas sur tous les reproches que lui avoit faits son adversaire. La Sorbonne, excitée par les cris du Nouvelliste, entreprit l'examen de l'*Esprit des Lois*, & trouva plusieurs choses à reprendre. Sa Censure, si longtemps attendue, n'a pas vu le jour, & ne le verra point. La meilleure de toutes les critiques, si on en jugeoit par l'impression qu'elle fit sur l'auteur, auroit été celle de M. *Dupin*, fermier-général, qui avoit une bibliotheque choisie & très-nombreuse, dont il savoit faire usage. *Montesquieu* alla s'en plaindre à madame la marquise de *Pompadour*, au moment où il n'y avoit que cinq ou six exemplaires de distribués à quelques amis. Madame *de Pompadour* fit venir M. *Dupin*, & lui dit qu'elle prenoit l'*Esprit des Lois* sous sa protection, ainsi que son auteur. Il fallut retirer les exemplaires, & brûler toute l'édition. Les chagrins qu'entraînent les critiques justes ou injustes, le genre de vie qu'on forçoit *Montesquieu* de mener à Paris, altérerent sa santé naturellement délicate. Il fut attaqué au commencement de Février 1755, d'une fluxion de poitrine. La cour & la ville en furent touchées. Le roi lui envoya M. le duc *de Nivernois*, pour s'informer de son état. Le président *de Montesquieu* parla & agit dans ses derniers momens, en homme qui vouloit paroître à la fois Chrétien & Philosophe. *J'ai toujours respecté la Religion*, dit-il: (Cela étoit vrai à certains égards; car, s'il avoit paru favoriser l'incrédulité dans des livres anonymes, il ne s'étoit jamais montré tel en public.) *La morale de l'Evangile*, ajouta-t-il, *est le plus beau présent que Dieu pût faire aux hommes.* Et comme le P. *Routh*, Jésuite Irlandois, qui le confessa, le pressoit de livrer les corrections qu'il avoit faites aux *Lettres Persanes*, il donna son manuscrit à Madame la duchesse d'*Aiguillon*, en lui disant: *Je sacrifierai tout à la Raison & à la Religion, mais rien aux Jésuites. Voyez avec mes amis si ceci doit paroître.* Cette illustre amie ne le quitta qu'au moment où il perdit toute connoissance, & sa présence ne fut pas inutile au repos du malade. Car on a appris qu'un jour, pendant que Mad^e. la duchesse d'*Aiguillon* étoit allée dîner, le P. *Routh* étant venu, & ayant trouvé le malade seul avec son secrétaire, fit sortir celui-ci de la chambre & s'y en-

ferma sous clef, Mad^e^. *d'Aiguillon*, revenue d'abord après-dîné, s'approcha de la porte, & entendit le malade qui parloit avec émotion. Elle frappa, & le Jésuite ouvrit: *Pourquoi tourmenter cet homme mourant?* lui dit-elle. Alors le président *de Montesquieu*, reprenant lui-même la parole, lui dit: *Voilà, Madame, le Pere* Routh, *qui voudroit m'obliger de lui livrer la clef de mon armoire pour enlever mes papiers.* Madame *d'Aiguillon* fit des reproches de cette violence au confesseur, qui s'excusa en disant: *Madame, il faut que j'obéisse à mes Supérieurs*; & il fut renvoyé sans rien obtenir. Ce fut ce Jésuite qui publia après la mort de *Montesquieu*, une *Lettre*, dans laquelle il fait dire à cet illustre écrivain: » Que c'étoit le » goût du neuf, du singulier; le » désir de passer pour un génie supé- » rieur aux préjugés & aux maxi- » mes communes; l'envie de plaire » & de mériter les applaudissé- » mens de ces personnes qui don- » nent le ton à l'estime publique, » & qui n'accordent jamais plus » sûrement la leur, que quand on » semble les autoriser à secouer le » joug de toute dépendance & de » toute contrainte, qui lui avoient » mis les armes à la main contre » la Religion. «. Quoi qu'il en soit de cet aveu, démenti peut-être trop légèrement par les amis de l'auteur de l'*Esprit des Lois*, le détail dans lequel nous sommes entrés est trop curieux, à bien des égards, pour ne pas porter avec lui-même son excuse. Le président *de Montesquieu* mourut le 10 Février 1755, à l'âge de 66 ans. Il fut regretté autant pour son génie, que pour ses qualités personnelles. Il étoit généreux (*); & aussi aimable dans la société, que grand dans ses ouvrages. Sa douceur, sa gaieté, sa politesse étoient toujours égales. Sa conversation, légere, piquante & instructive, semée de bons mots & de mots d'un grand sens, étoit coupée par des distractions qu'il n'affectoit jamais, & qui plaisoient toujours. On connoît la reponse qu'il fit à quelqu'un qui lui rapportoit un trait difficile à croire, ou que ce grand homme affectoit de regarder comme tel. Le narrateur, à chaque doute de la part de son auditeur, s'émerveilloit à protester de sa véracité. Enfin pour dernier trait: *Je vous donne ma tête*, dit-il à Montesquieu, *si...* — *J'accepte le présent*, interrompit celui-ci, *les petits dons entretiennent l'amitié.* Econome sans avarice, il ne connoissoit pas le faste, & n'en avoit pas besoin pour s'annoncer. Les grands le recherchoient; mais leur société n'étoit pas nécessaire à son bonheur. Il fuyoit, dès qu'il pouvoit, à sa terre. On voyoit cet homme si grand & si simple, sous un arbre de la Brede, conversant dans le patois gascon avec ses paysans, assoupissant leurs querelles & prenant part à leurs peines. S'il parut quelquefois trop jaloux des droits seigneuriaux; s'il fut plus attaché qu'un philosophe n'auroit dû l'être aux prérogatives de la naissance, on excusoit en lui ces foiblesses, qui furent celles de *Montagne* & de quelques autres sages. *Montesquieu* étoit fort doux envers ses domestiques. Il lui arriva ce-

(*) L'acte de bienfaisance qu'il fit à Marseille, en donnant sa bourse à un jeune batelier, & en consignant secrétement une somme d'argent à un banquier, pour racheter le pere de cet infortuné, pris par un corsaire & esclave en Afrique, a été publié dans les *Journaux*, & a donné lieu à un drame intéressant, représenté avec succès en 1784, sous le titre du *Bienfait anonyme*.

pendant un jour de les gronder vivement; mais se tournant aussitôt en riant vers une personne témoin de cette scene : *Ce sont*, lui dit-il, *des horloges qu'il est quelquefois besoin de remonter.* On a publié après sa mort un recueil de ses ŒUVRES en 3 vol. in-4°. Il y a dans cette collection quelques petits ouvrages dont nous n'avons pas parlé. Le plus remarquable est le *Temple de Gnide*, espece de Poëme en prose ; où l'auteur fait une peinture riante, animée, quelquefois trop voluptueuse, trop fine & trop recherchée, de la naïveté & de la délicatesse de l'amour, tel qu'il est dans une ame neuve. Ce Roman a toute la légéreté de la prose & toutes les graces de la poésie. Deux de nos poëtes François (MM. *Colardeau* & *Léonard*) ont prêté à cette ingénieuse production le charme des vers : le 1er l'a mise en grands vers françois ; le second a varié la mesure à chaque chant. On trouve encore à la fin de l'ouvrage de *Montesquieu*, un fragment sur le *Goût*, où il y a plusieurs idées neuves & quelques-unes obscures. M. *de Secondat*, digne fils de ce grand-homme, conserve dans sa bibliotheque 6 vol. in-4°, manuscrits, sous le titre de *Matériaux de l'Esprit des Lois*, & des lambeaux de l'*Histoire de Théodoric*, roi des Ostrogoths. Mais le public ne jouira pas de ces fragmens, non plus que d'une Histoire de *Louis XI*, que son illustre pere jeta au feu par mégarde, croyant y jeter le brouillon que son secrétaire avoit déjà brûlé. M. *de Leyre* a publié en 1758, in-12, le *Génie de Montesquieu*. C'est un extrait, fait avec choix, des plus belles pensées répandues dans les différens ouvrages de cet écrivain, qui avoit approuvé lui-même l'idée de cet abrégé. « On n'y trouve, (dit l'abréviateur,) » que des » anneaux détachés d'une longue » chaîne ; mais ce sont des anneaux » d'or ». On a donné en 1767, in-12, les *Lettres familieres de M. de Montesquieu*. Il y en a quelques-unes qu'on lit avec plaisir, & dans lesquelles on reconnoît l'auteur des *Lettres Persanes* ; les autres ne sont que de simples billets, qui n'étoient pas faits pour l'impression. On a publié aussi son roman d'*Arsace*, annoncé d'abord avec emphase & qui a fait une médiocre sensation dans le public. *Voy.* I. FITZ-JAMES.

I. MONTESQUIOU, assassin du Prince *de Condé*, *Voy.* I. CONDÉ.

II. MONTESQUIOU D'ARTAGNAN, (Pierre de) maréchal de France, d'une famille très-ancienne, qui tire son origine de la terre de Montesquiou, l'une des quatre Baronnies du comté d'Armagnac, fit ses premieres armes en Hollande contre l'évêque de Munster. Il servit avec distinction dans les guerres de *Louis XIV*, depuis le siége de Douai en 1667, jusqu'à celui d'Ypres en 1678. Le roi l'envoya trois ans après dans toutes les places du royaume, pour y montrer un exercice uniforme à toute l'infanterie. *Montesquiou* se signala sur-tout dans les guerres de la succession. Il commanda l'infanterie Françoise à la bataille de Ramillies & à celle de Malplaquet. Dans cette derniere action, où il fit des prodiges de bravoure & de prudence, il mena plusieurs fois les troupes à la charge, eut trois chevaux tués sous lui, & reçut deux coups de fusil dans la cuirasse. Le bâton de maréchal de France fut la récompense de sa valeur, le 20 Septembre de la même année 1709. Cette dignité ne l'empêcha pas de servir encore sous le maréchal *de Villars*. Il rompit en 1711, les digues de l'Escaut, à la

vue des garnisons des places conquises; & par cet exploit, il leur rendit le cours de cette riviere impraticable pendant tout l'hiver. Il eut beaucoup de part, l'année d'après, aux avantages remportés en Flandres. Ce général mourut le 12 Août 1725, à 85 ans, avec les titres de chevalier des ordres du roi & de gouverneur d'Arras. Le maréchal de MONTLUC, (*Voy.* ce mot) & son frere, l'évêque de Valence, étoient de la même famille.

MONTEZUMA, *ou* MONTEÇUMA, étoit empereur ou roi du Mexique, lorsque *Cortez* fit une invasion dans son pays, en 1518, appelé, disoit-il, par les habitans dont *Montezuma*, aveuglé par la superstition, prenoit les enfans pour les sacrifier à ses Idoles. Ces animaux guerriers, sur qui les principaux Espagnols étoient montés; ce tonnerre artificiel; qui se formoit dans leurs mains; ces châteaux de bois, qui les avoient apportés sur l'Océan; ce fer dont ils étoient couverts; leurs marches comptées par des victoires; tant de sujets d'admiration, joints à cette foiblesse qui porte le peuple à admirer: tout cela fit que, quand *Cortez* arriva dans la ville de Mexico, il fut reçu par *Montezuma* comme son maitre, & par les habitans comme leur Dieu: on se mettoit à genoux dans les rues, quand un valet Espagnol passoit. Mais peu-à-peu la cour de *Montezuma*, s'apprivoisant avec leurs hôtes, osa les traiter comme des hommes. Le prince Mexicain ne pouvant se défaire d'eux par la force, tâcha de les rassurer au Mexique par des témoignages d'amitié, tandis qu'il les affoibliroit ailleurs. Une partie des Espagnols étoit à la *Vera-Cruz*. Un général de l'empereur, qui avoit des ordres secrets, les attaqua; &, quoique ses troupés fussent vaincues, il y eut 3 ou 4 Espagnols de tués. La tête d'un d'eux fut même portée à *Montezuma*. Alors *Cortez* fit ce qui s'est jamais fait de plus hardi en politique: il va au palais, suivi de cinquante Espagnols, & mettant en usage la persuasion & la menace, il emmene l'empereur prisonnier au quartier Espagnol; le force à lui livrer ceux qui avoient attaqué les siens à la *Vera-Cruz*; & fait mettre les fers aux pieds & aux mains de l'empereur même, comme un général qui punit un simple soldat. Ensuite il l'engagea à se reconnoître publiquement vassal de *Charles-Quint*. Et pour tribut de son hommage, il donna 600 mille marcs d'or pur. *Montezuma* fut bientôt la victime de son asservissement aux Espagnols. Ce prince & *Alvara*, lieutenant de *Cortez*, furent assaillis dans le palais par 200 mille Mexicains. *Montezuma* proposa de se montrer à ses sujets, pour les engager à se retirer; mais les Mexicains ne voyoient plus en lui qu'un esclave de conquérans étrangers. Au milieu de sa harangue, il reçut un coup de pierre qui le blessa mortellement; il expira bientôt après l'an 1520. (*Voy.* I. CORTEZ.) Ce malheureux prince laissa deux fils & trois filles qui embrasserent le Christianisme. L'aîné reçut le baptême, & obtint de *Charles-Quint* des terres, des revenus, & le titre de comte de *Montezuma*. Il mourut en 1608. Sa famille est une des plus puissantes d'Espagne.

I. MONTFAUCON, *Voyez* VILLARS, n° I.

II. MONTFAUCON, (Bernard de) vit le jour le 17 Janvier 1655, au château de Soulage en Languedoc, de l'ancienne famille de *Roquetaillade* dans le diocese d'Aleth. *Pavillon* qui en étoit évêque, surpris de la vivacité d'esprit & de

la promptitude de mémoire du jeune *Montfaucon*, lui dit un jour : *Continuez, mon fils, & vous serez un grand homme de lettres.* Cette prédiction ne parut pas d'abord s'accomplir. Le jeune homme prit le parti des armes, & servit en qualité de cadet dans le régiment de Perpignan ; mais la mort de ses parens l'ayant dégoûté du monde, il se fit Bénédictin dans la congrégation de Saint-Maur, en 1675. L'étendue de sa mémoire & la supériorité de ses talens, lui firent bientôt un nom célebre dans son ordre & dans l'Europe. Il embrassa avec une égale ardeur la philosophie, la théologie, l'histoire sacrée & profane, la littérature ancienne & moderne, les langues mortes & vivantes. En 1698 il fit un voyage en Italie pour y consulter les bibliotheques, & y chercher des anciens manuscrits, propres au genre de travail qu'il avoit embrassé. Son plus long séjour fut à Rome. Le pape *Innocent XII*, & les prélats les plus illustres, le reçurent avec distinction. Ces faveurs exciterent l'envie, & *Zacagni*, sous-bibliothécaire du Vatican, chercha dans toutes les occasions à mettre son savoir en défaut. Un jour que Dom *de Montfaucon* étoit avec beaucoup de monde à la bibliotheque, *Zacagni* mettant devant lui un manuscrit grec tout ouvert, lui dit avec une politesse affectée : *Vous êtes trop connoisseur, pour ne pas nous instruire de l'âge de ce manuscrit.* Dom *de Montfaucon*, en l'examinant, dit qu'il pouvoit avoir environ 700 ans. --- *Vous vous trompez*, répliqua alors séchement le sous-bibliothécaire ; *il est d'une bien plus grande antiquité, & le nom de l'empereur* Basile *le* Macédonien, *qui est à la tête, en fait foi.* --- *Ne seroit-ce point* (reprit Dom *de Montfaucon*) Basile *le* Porphyrogenete, *qui est plus moderne d'environ cent cinquante ans ?* C'étoit lui en effet, ainsi qu'on le vérifia sur le manuscrit même. *Zacagni* confus lui tendit d'autres piéges ; mais le Bénédictin françois releva si souvent son captieux émule, qu'il se retira honteux d'avoir si mal réussi. Pendant son séjour à Rome, Dom *de Montfaucon* exerça la fonction de procureur de son ordre en cette cour, & y prit la défense de l'édition des Ouvrages de *S. Augustin*, donnée par plusieurs habiles religieux de sa congrégation, & attaquée par différens libelles. De retour à Paris, en 1701, *Montfaucon* travailla à une Relation curieuse de son voyage, sous le titre de *Diarium Italicum*, in-4°, qu'il publia en 1702. Cet ouvrage offre une description exacte de plusieurs monumens de l'antiquité, & une notice d'un grand nombre de manuscrits grecs & latins, inconnus jusqu'alors. Une chose singuliere, c'est que l'auteur estima moins l'Italie, après l'avoir parcourue, & il n'y contracta certainement pas l'air double & mystérieux qu'on reproche aux Italiens. Le Pere *de Montfaucon* étoit cher à ses confreres, par la bonté & la candeur de son caractere ; aux savans par sa vaste érudition, & à l'Eglise par ses travaux. Cet homme, estimable à tant d'égards, fut enlevé à la république des lettres en 1741. Il mourut à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés le 21 Décembre, à 87 ans. Dans une extrême vieillesse, il employoit encore huit heures à l'étude. Son tempérament s'étoit tellement affermi par l'habitude d'une vie réglée & frugale, que pendant cinquante ans il n'avoit jamais été malade. Sa longue vie seroit une preuve que les fatigues littéraires n'abrégent point les jours, si l'on n'avoit quelques autres exemples du contraire. L'académie des Inscriptions se l'étoit

associé, & elle n'avoit guere admis dans son sein de membre plus digne d'elle. Peu d'écrivains ont eu autant de fécondité que ce savant. Le nombre de ses seuls ouvrages in-fol. monte à 44. On a de lui : I. Un volume in-4°. d'*Analectes Grecques*, 1688, avec la traduction latine & des notes, conjointement avec D. *Ant. Pouget* & D. *Jacques Lopin*. II. Une nouvelle *Edition* des Œuvres de *S. Athanase*, en grec & en latin, avec des notes, 1698, 3 vol. in-fol. : elle commence à n'être plus commune. III. Un *Recueil* d'Ouvrages d'anciens Ecrivains Grecs, 1706, en 2 vol. in-fol.; avec la traduction latine, des préfaces, de savantes notes & des dissertations. Ce Recueil contient les Commentaires d'*Eusebe* de Césarée sur les Pseaumes & sur *Isaïe*, quelques Opuscules de *S. Athanase*, & la *Topographie* de *Côme* d'Egypte. On joint ordinairement ce recueil à l'édition de *S. Athanase*; mais il est plus commun. IV. Une *Traduction* françoise du livre de *Philon*, de *la Vie Contemplative*, in-12, avec des Observations & des Lettres. Le P. *de Montfaucon* s'efforce de prouver que les Thérapeutes dont parle *Philon*, étoient Chrétiens : opinion qui a été réfutée par le président *Bouhier*. V. Un excellent livre intitulé : *Palaeographia Graeca*, in-fol. 1708, dans laquelle il donne des exemples des différentes écritures grecques dans tous les siecles, & entreprend de faire pour le Grec, ce que le savant Pere *Mabillon* a fait pour le Latin dans sa Diplomatique. VI. Deux vol. in-fol., 1713, de ce qui nous reste des *Hexaples* d'*Origene*. VII. *Bibliotheca Coisliniana*, in-fol., 1715. C'est une liste détaillée & raisonnée de 400 manuscrits grecs. D. *de Montfaucon* marque l'âge de chacun, donne des échantillons du caractere & du style, & en extrait les pieces ou fragmens anecdotes. VIII. *L'Antiquité expliquée*, en latin & en françois, avec figures, 1719, en 10 vol. in-fol., auxquels il ajouta, en 1724, un Supplément en 5 vol. in-fol. Cet ouvrage important lui procura plus de fatigue que de gloire, & des critiques séveres ne le regarderent que comme une compilation un peu informe; cependant il y a bien des choses qu'on chercheroit inutilement ailleurs, & les savans le citent tous les jours. Il est orné d'ailleurs de près de 1200 planches, qui contiennent 30 à 40 mille figures. Les gens sages auroient désiré qu'on retranchât celles qui peuvent alarmer la pudeur. IX. *Les Monumens de la Monarchie Françoise*, 1729, 5 vol. in-folio, avec figures. X. Deux autres volumes in-fol., 1739, sous le titre de : *Bibliotheca Bibliothecarum manuscriptorum nova*. XI. Une nouvelle *Edition* de *S. Jean-Chrysostome*, en grec & en latin, avec des préfaces, des notes & des dissertations, en 13 vol. in-folio, &c. Comme le P. *de Montfaucon* fit cette édition à contre-cœur & uniquement pour obéir à ses supérieurs, ses versions, quoique claires & nettes, manquent quelquefois de fidélité, & presque toujours d'élégance. Cependant il y a des remarques utiles, soit dans les avertissemens qu'il a mis à la tête, soit dans les variantes. Il a rempli les lacunes des autres éditions; il en a souvent corrigé les fautes; & il a orné la sienne de Tables utiles & de la Vie du saint Docteur. [*Voyez* son article.] XII. *La Vérité de l'Histoire de Judith*, 1688, in-12 : Dissertation qui l'annonça bien à la république des lettres, par les savans éclair-

cissemens que l'auteur y répandit sur l'empire des Medes & des Assyriens, & par un examen critique de l'Histoire de ce dernier peuple, attribuée à *Hérodote*. XIII. Quelques autres écrits, moins importans que les précédens, mais non moins remplis d'érudition. Le P. *de Montfaucon* a trop écrit pour que son style soit toujours élégant & pur. Quand on entasse tant de choses, on n'a guere le temps de faire attention aux mots; on ne peut pas même toujours faire le choix du bon, le discernement du meilleur. C'est principalement comme érudit qu'on doit le considérer, & non comme écrivain fait pour servir de modele. Les étrangers ne l'estimoient pas moins à cet égard, que ses compatriotes; ceux qui venoient à Paris, trouvoient en lui un savant poli & affable, toujours prêt à écouter leurs questions & à les satisfaire. De retour chez eux, ils y portoient un cœur pénétré de reconnoissance pour ses vertus, & un esprit plein de ses talens & de sa gloire. Le pape *Benoît XIII* l'honora d'un Bref très-flatteur, qui avoit été précédé par deux médailles, dont *Clément XI* & l'empereur *Charles VI* l'avoient gratifié. Ces faveurs ne l'enorgueillissoient point. » Il recevoit, (dit » *M. de Boze*) les louanges non-» seulement avec modestie, mais » avec une indifférence si parfaite, » qu'on l'appercevoit quelquefois » au travers des marques extérieu-» res de sa reconnoissance. Dans » les commencemens de la ré-» gence, *M. Prior*, Milord *Parker* & » le comte *d'Oxford* envoyerent » à Paris un fameux peintre nom-» mé *Morus* pour faire son por-» trait; il s'en défendit obstiné-» ment «. *Voyez* cet Eloge, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*; & celui qu'on trouve dans l'*Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*.

I. MONTFLEURY, (Zacharie *Jacob*, dit) d'une famille noble d'Anjou, naquit vers la fin du XVIᵉ siecle, ou au commencement du XVIIᵉ. Après avoir fait ses études & ses exercices militaires, il fut page chez le duc *de Guise*. Passionné pour la comédie, il suivit une troupe de comédiens qui couroit les provinces, & prit pour se déguiser, le nom de *Montfleury*, après avoir quitté celui de *Jacob* qui étoit son nom de famille. Son talent le rendit bientôt célebre, & lui procura l'avantage d'être admis dans la troupe de l'Hôtel de Bourgogne. Il joua dans les premieres représentations du *Cid* en 1637. Il est auteur d'une Tragédie intitulée, *la Mort d'Asdrubal*, faussement attribuée à son fils, qui n'avoit alors que 7 ans. *Montfleury* mourut au mois de Décembre 1667, pendant le cours des représentations d'*Andromaque*. Les uns attribuent sa mort aux efforts qu'il fit en jouant le rôle d'*Oreste*; d'autres ajoutent que son ventre s'ouvrit, malgré le cercle de fer qu'il étoit obligé d'avoir pour en soutenir le poids énorme. Mllᵉ *Duplessis*, sa petite-fille, a écrit que ces bruits sont faux, & que *Monfleury*, frappé par le discours d'un inconnu qui lui avoit prédit une mort prochaine, mourut peu de jours après avoir joué le rôle d'*Oreste*. Il étoit si gros, que *Cirano de Bergerac* disoit de lui : *Il fait le fier, parce qu'on ne peut pas le bâtonner tout entier en un jour.* La gloire de *Montfleury* est d'avoir été le premier maître de *Baron*, qui le surpassa.

II. MONTFLEURY, (Antoine *Jacob*) fils du précédent, naquit à Paris en 1640, fut élevé avec soin. Son pere le destinoit au

barreau, & le fit même recevoir avocat ; mais *Montfleury* se dégoûta bientôt de cette étude, pour se livrer au plaisir & au théâtre. Il mourut en 1685, à 45 ans. On a de lui un grand nombre de *Comédies* médiocres, ou peu au-dessus du médiocre. Les principales sont : I. La *Femme Juge & Partie*, qui offre des scenes plaisantes. II. La *Fille Capitaine.* III. La *Sœur ridicule.* IV. *Crispin Gentilhomme*, piece bien conduite, bien dialoguée, & pleine de saillies. V. Le *Mari sans Femme.* VI. Le *Bon Soldat.* On a recueilli son *Théâtre* en 4 vol. in-12, 1775.

III. MONTFLEURY, (Jean le Petit de) né à Caen, membre de l'académie de cette ville, mort en 1777 à 79 ans, étoit un homme d'une candeur & d'une droiture peu communes. Il occupoit ses loisirs des amusemens de la poésie : mais cette simplicité qu'on remarquoit dans ses mœurs, se fait souvent trop sentir dans ses vers. On a de lui : I. *Ode* au Cardinal *de Fleury*, 1727. II. Autre *sur le Papier*, 1722. III. Autre *sur le Zele*, 1729. IV. Les *Grandeurs de la* STE. VIERGE, Ode, 1751. V. Les *Grandeurs de* JESUS-CHRIST, Poëme, 1752. VI. La *Mort justifiée*, Poëme ; & l'*Existence de Dieu & sa Providence*, Ode, 1761... Son frere *Jean-Baptiste le Petit* de MONTFLEURY, mort chanoine de Bayeux en 1758, est auteur d'une brochure intitulée : *Lettres curieuses & instructives*, écrites à un Prêtre de l'Oratoire, in-12.

I. MONTFORT, (Simon comte de) IVe du nom, d'une maison illustre & florissante, étoit seigneur d'une petite ville de ce nom, à dix lieues de Paris. Il fit éclater sa bravoure dans un voyage d'Outre-mer, & dans les guerres contre les Allemands & contre les Anglois. C'étoit un des plus grands capitaines de son siecle. La force de son tempérament le rendoit propre à soutenir les plus violens exercices de la guerre. Sa haute stature le faisoit distinguer au milieu des batailles ; & le mouvement de son sabre suffisoit pour épouvanter les plus fiers ennemis. Il avoit un sang froid à l'épreuve des plus terribles dangers, jusqu'à remarquer tout & pourvoir à tout ; pendant qu'il cherchoit le plus brave de ceux qu'il avoit en tête, pour l'abattre. On le choisit pour chef de la Croisade contre les Albigeois en 1209. *Simon de Montfort* se rendit très-célebre dans cette guerre. Il prit Béziers & Carcassonne, fit lever le siége de Castelnau, & remporta une grande victoire, en 1213, sur *Pierre* roi d'Aragon, sur *Raimond VI* comte de Toulouse, & sur les comtes *de Foix* & *de Cominge*. [*Voyez* la suite de cette guerre, dans l'article de *Raimond VI.*] *Simon de Montfort* fut tué au siége de Toulouse, le 25 Juin 1218, d'un coup de pierre lancée par une femme. Ainsi périt cet homme, qui avoit souillé l'éclat de sa valeur par des exécutions sanglantes. Quelques historiens lui donnerent les noms de *Machabée* & de *Défenseur de l'Eglise* ; mais les gens animés du véritable esprit du Christianisme ne lui ont pas confirmé ces titres. « On ne peut lire sans horreur, » (dit M. l'abbé *Nonotte*,) la » sévérité, ou plutôt la cruauté » dont on usa envers les Albi- » geois. Cette sévérité n'étoit point » inspirée par l'esprit de Jesus- » Christ. Le massacre de Béziers, » le pillage de Carcassonne, la » prise de Lavaur, font horreur. » Mais cette horreur semble dimi- » nuer, quand on pense aux ré- » voltes affreuses & aux massa- » cres dont les Albigeois s'étoient

» rendus eux-mêmes coupables «. *Simon de Montfort* les traita pour le moins aussi cruellement qu'ils avoient traité les Catholiques. Son fils cadet se rendit fameux en Angleterre sous le nom de Comte *de* LEICESTER. (*Voyez ce mot*, & *HENRI III*, n° XV.)

II. MONTFORT, (Amauri de) fils du précédent, & d'*Alix de Montmorency*, voulut continuer la guerre contre les Albigeois. Mais n'ayant pas assez de force pour résister à *Raimond le Jeune*, comte de Toulouse, il céda à *Louis VIII*, roi de France, les droits qu'il avoit sur le comté de Toulouse & sur les autres terres situées en Languedoc. Le roi *Saint Louis* le fit connétable de France en 1231. Envoyé en Orient au secours des Chrétiens opprimés par les Turcs, il y fut pris dans un combat donné devant Gaza. Sa liberté lui fut rendue en 1241; mais il n'en jouit pas longtemps, étant mort la même année à Otrante d'un flux de sang. Quelle différence de ce connétable à son pere! Il n'en avoit ni le génie, ni le courage, ni l'activité; mais il fut aussi moins cruel, & il fit moins de malheureux.

III. MONTFORT, (Bertrade de) *Voyez* BERTRADE.

I. MONTGAILLARD, (Bernard de Percin de) né en 1563, d'une maison illustre, entra dans l'ordre des Feuillans, où il se distingua par ses austérités, par ses sermons & par son zele. Il n'avoit pour lit que deux planches, pour chemise qu'un cilice; il s'abstenoit de viande, de poisson, d'œufs & de beurre; il ne mangeoit que des légumes, & ne prenoit de nourriture qu'une fois le jour après le soleil couché. L'ardeur naturelle de son tempérament augmenta encore par ses abstinences extraordinaires. Le feu de la Ligue étoit alors dans toute sa vivacité. *Montgaillard*, plus pieux qu'éclairé, joua un rôle dans cette association, sous le nom de *Petit Feuillant*. On l'appela le *Laquais de la Ligue*, parce que, quoique boiteux, il ne cessa de se trémousser pour ce parti. Le pape *Clément VIII*, instruit de son mérite, le reçut très-bien dans un voyage qu'il fit à Rome, & le fit passer chez les Bernardins. On lui offrit plusieurs abbayes & plusieurs évêchés; mais il refusa tous les bénéfices. Enfin, forcé d'accepter l'abbaye de Nizelle, puis celle d'Orval, il fit revivre dans celle-ci toute la pureté de l'ancienne discipline monastique. La réforme qu'il y introduisit, est assez semblable à celle de la Trappe. Il mourut d'hydropisie dans cette abbaye le 8 Juin 1628, à 65 ans, après avoir brûlé tous ses écrits par humilité, ou plutôt pour ne pas perpétuer ses déclamations contre *Henri IV*. Sa conduite imprudente dans les temps de trouble, le fit accuser d'avoir trempé dans un attentat contre ce monarque; mais cette imputation étoit sans fondement. Il est certain que, depuis la conversion de ce prince, Dom *Bernard* lui parut très-attaché; & c'est un témoignage que *la Boderie*, ambassadeur de France à Bruxelles, lui rendit. Parmi les calomnies dont il fut accablé, celle qui lui fut le plus sensible, fut le bruit qu'on répandit qu'il étoit coupable de la mort d'un de ses plus chers religieux tombé dans une forge. Mais lorsque les ennemis que son zele excessif lui avoit faits, se furent refroidis, ils rendirent justice à la vérité & à ses vertus.

II. MONTGAILLARD, (Pierre-Jean-François de Percin de) petit-neveu du précédent, évêque de Saint-Pons, naquit en 1633, de *Pierre de Percin* baron *de* Montgail-

lard, gouverneur de Brême dans le Milanois, & décapité pour avoir rendu cette place faute de munitions. La mémoire du pere ayant été rétablie, le fils fut élevé aux honneurs ecclésiastiques... Il termina sa carriere le 13 Mars 1713, à 80 ans, après s'être signalé par son zele pour la morale & pour la discipline, & par ses connoissances dans l'antiquité ecclésiastique. On a de lui un livre intitulé : *Du droit & du devoir des Evêques de régler les Offices divins dans leurs Diocèses, suivant la Tradition de tous les siecles, depuis Jesus-Christ jusqu'à présent*, in-8°, & d'autres ouvrages.

MONTGEORGE, *Voy*. GAULMIN sieur de...

MONTGERON, (Louis-Basile Carré de) naquit à Paris en 1686, d'un maître-des-requêtes. Il n'avoit que 25 ans, lorsqu'il acheta une charge de conseiller au parlement, où il s'acquit une sorte de réputation par son esprit & par ses qualités extérieures. Plongé dans l'incrédulité & dans tous les vices qui la font naître, il en sortit par un coup inattendu. Il alla, le 7 Septembre 1731, au tombeau du diacre *Pâris*. Son but étoit d'examiner, avec les yeux de la plus sévere critique, les miracles qui s'y opéroient; mais il se sentit, dit-il, subitement terrassé par mille traits de lumiere qui l'éclairerent. D'incrédule frondeur il devint tout-à-coup Chrétien fervent, & de detracteur du fameux diacre, son apôtre. Il se livra depuis ce moment au fanatisme des *Convulsions*, avec la même impétuosité de caractere, qui l'avoit plongé dans les plus honteux excès. Il n'avoit été jusqu'alors que confesseur du Jansénisme; il en fut bientôt le martyr. Lorsque la chambre des enquêtes fut exilée, en 1732, il fut relégué dans les montagnes d'Auvergne, dont l'air pur, loin de refroidir son zele, ne fit que l'échauffer. C'est pendant cet exil qu'il forma le projet de recueillir les preuves des miracles de *Pâris*, & d'en faire ce qu'il appeloit la démonstration. De retour à Paris, il se prépara à exécuter son projet, & il alla à Versailles (le 29 Juillet 1737) présenter au roi un volume in-4° magnifiquement relié. Il l'accompagna d'un discours où l'on trouve de la chaleur, du style, & des especes de preuves. Ce livre regardé par les uns comme un chef-d'œuvre d'éloquence, & par les autres comme un prodige d'ineptie, le fit renfermer à la Bastille. On le relégua au bout de quelques mois dans une abbaye de Bénédictins du diocese d'Avignon, d'où il fut transféré peu de temps après à Viviers. Il fut renfermé ensuite dans la citadelle de Valence, où il mourut, en 1754, à 68 ans. L'ouvrage qu'il présenta au roi, est intitulé : *La Vérité des Miracles opérés par l'intercession de M. Pâris*, &c. in-4°. Il paroît que ceux qui ont jugé de ce livre jusqu'à présent, étoient dirigés par la haine ou par l'enthousiasme. « Dire comme ceux » qu'on appelle Molinistes, qu'il » n'y a eu au tombeau de *Pâris* » aucune guérison miraculeuse, » quoique naturelle; c'est témérité, » suivant l'abbé *de Saint-Pierre*, » (*Annales*, tom. II, pag. 593.) » Dire, comme les Jansénistes, » que dans ces guérisons miraculeuses il y a eu une force supérieure à la nature; c'est fanatisme, » suivant le même auteur. A dire » le vrai, (ajoute-t-il) je n'ai entendu parler des miracles de » l'abbé *Pâris* que dans des guérisons sur le corps humain, & » jamais d'aucun miracle sur aucun » autre corps de la nature, parce

» que la force de l'imagination de » celui qui demande le miracle, » n'y peut rien «. Ainsi, quoique *Montgeron* ose mettre ses prodiges en parallele avec ceux de JESUS-CHRIST & des Apôtres, on n'y voit aucun mort ressuscité, aucune montagne transportée, aucune riviere mise à sec, ni même aucun sourd ou aveugle né recouvrer la vue ou l'ouïe. De tels miracles, consignés dans les Ecritures ou dans la Vie des SS. Peres, sont réservés à l'auteur de la nature, & à ceux à qui il en a donné le pouvoir. M. *de Montgeron* ajouta 2 autres vol. à son livre. Il laissa aussi en manuscrit un ouvrage, qu'il avoit composé dans sa prison, *Contre les Incrédules.* Il faut avouer que la cause de la religion a été dans de meilleures mains. Heureusement elle a eu les *Pascal* & les *Bossuet* pour défenseurs ; & elle peut se passer des *Pâris* & des *Montgeron*, quelques vertus qu'ils eussent d'ailleurs.

MONTGOMMERY, (Gabriel de) comte de Montgommery en Normandie, célebre par sa valeur & ses belles actions, mais plus encore par le malheur qu'il eut de crever l'œil de *Henri II*, le 29 Juin 1559. Ce prince ayant déjà couru plusieurs lances dans un tournoi, fait à l'occasion du mariage de la princesse *Elisabeth* sa fille, avec *Philippe* roi d'Espagne, voulut en rompre une derniere avec le jeune *Montgommery*, alors lieutenant de la garde Ecossaise. *Montgommery*, comme par une espece de pressentiment, s'en défendit à plusieurs reprises, & ne se rendit qu'en voyant le roi prêt à s'indisposer de ses refus. » Dans la course » sa lance rompit en la visiere du » roi, si rudement (dit *d'Aubigné*,) » que la morne décrocha de la » haute piece, & que, la visiere » levée en haut, le contre-coup » donna dans l'œil «. Le roi mourut onze jours après cette blessure, & défendit en mourant que *Montgommery* fut inquiété ni recherché pour ce fait en aucune maniere. Après cette sinistre aventure *Montgommery* se confina quelque temps dans ses terres de Normandie. Il voyagea ensuite en Italie & ailleurs, jusqu'au temps des premieres guerres civiles, qu'il revint en France, & s'attacha au parti Protestant dont il devint un des principaux chefs. Il défendit Rouen, en 1562, contre l'armée royale, avec beaucoup de valeur & d'opiniâtreté. La ville ayant été enfin emportée d'assaut, il se jeta dans une galere ; & après avoir, avec autant de bonheur que de témérité, passé à force de rames par-dessus une chaîne qui barroit la Seine à Caudebec, pour intercepter les secours d'Angleterre, il se retira au Havre. En 1569, *Montgommery* fut envoyé au secours du Béarn, que les Catholiques, sous la conduite de *Terrides*, avoient presque entiérement conquis sur la reine de Navarre, *Jeanne d'Albret.* Il exécuta cette commission avec tant de célérité, que *Terrides* fut surpris devant Navarreins qu'il assiégeoit, & forcé d'en abandonner précipitamment le siége pour se retirer à Orthez. L'ayant suivi dans cette ville sans lui donner le temps de se reconnoître, il emporta la ville d'assaut, & le fit prisonnier dans le château avec ses principaux officiers. Après la défaite de *Terrides*, il n'eut plus qu'à se montrer dans tout le reste du Béarn, qu'il reprit pour ainsi dire en courant. Cette expédition le couvrit de gloire, & a été célébrée par tous les historiens, soit Protestans, soit Catholiques. *Montgommery* étoit à Paris lors du massacre de la *Saint-Barthélemi*, en 1572, & logeoit dans

le faubourg Saint-Germain. Quelques incidens ayant retardé l'exécution dans ce quartier, il fut averti au moment où elle alloit commencer, & n'eut que le temps de monter à cheval avec quelques autres gentilshommes Protestans qui se trouvoient logés près de lui, & de s'enfuir au grand galop. Ils furent poursuivis jusque par-delà Montfort-l'Amaury ; & *Montgommery*, à la poursuite duquel on s'acharna particuliérement, ne dut son salut en cette rencontre qu'à la vîtesse d'une jument qu'il montoit, sur laquelle il fit *30 lieues tout d'une erre*, dit un manuscrit du temps. Echappé à ce danger, il se réfugia d'abord dans l'isle de Jerzey, & de là en Angleterre, avec sa famille. L'année suivante *Montgommery* amena au secours de la Rochelle, assiégée par les Catholiques, une flotte considérable, qu'il avoit armée & équipée en Angleterre sur son crédit & sur celui des Rochelois. Mais, soit défiance de ses forces, soit par d'autres raisons sur lesquelles les historiens varient, il quitta la rade sans combattre les vaisseaux Catholiques, pour aller piller Belle-isle sur la côte de Bretagne. Ayant désarmé sa flotte, il se retira en Angleterre chez *Henri*, seigneur *de Champernon*, son gendre, vice-amiral des côtes de Cornouailles. A la reprise des armes, en 1573, *Montgommery*, qui étoit alors à Jersey, passa en Normandie, & se joignit à la Noblesse Protestante de cette province. Il étoit dans Saint-Lo, lorsque *Mâtignon*, lieutenant-général en basse-Normandie, à qui *Catherine de Médicis* avoit recommandé de mettre tout en œuvre pour se saisir de la personne du comte, vint inopinément assiéger cette ville. Mais le 5[e] jour du siége, *Montgommery* en sortit à la faveur de la nuit avec 60 à 80 chevaux, força la garde du faubourg, & s'échappa à travers une grêle d'arquebusades, sans perdre un seul homme, laissant à *Coulombieres*, (*François de Briqueville*,) le commandement de la place de Saint-Lo. *Montgommery* vint à Domfront, où il arriva le 7 Mai 1574, avec 20 chevaux seulement, comptant n'y séjourner que pour se rafraîchir un peu à cause des grandes traites qu'il avoit faites. Le même jour il y fut joint par quelques gentilshommes, qui lui amenerent une troupe de 40 chevaux. Cependant *Mâtignon*, informé de sa marche, & piqué d'avoir manqué sa proie à Saint-Lo, accourt à la tête d'une partie de sa cavalerie & de quelques compagnies d'arquebusiers à cheval ; & se trouve dès le 9 au matin devant Domfront, qu'il investit de tous côtés, en attendant l'infanterie & le canon qui le suivoient. Aussi-tôt qu'ils furent arrivés, la ville fut battue en brêche ; & comme elle n'étoit pas tenable, *Montgommery* fut bientôt contraint de l'abandonner, pour se retirer dans le château avec sa garnison, qui n'étoit en tout que d'environ 150 hommes, en y comprenant une compagnie de 80 hommes de pied qui gardoit la ville à son arrivée. Après y avoir enduré un assaut des plus furieux, où on le vit chercher la mort & combattre en lion sur la brêche ; voyant sa petite troupe presque réduite à rien, tant par le feu des ennemis, que par la désertion journaliere des siens, il capitula le 27 Mai. Plusieurs historiens Protestans prétendent que la capitulation fut violée à l'égard de *Montgommery* ; mais, sans parler d'autres témoignages contraires, il paroît certain par celui de *d'Aubigné* même, l'un des historiens Protestans les plus accrédités, que le

comte n'eut d'autre parole de la part de *Mâtignon*, que celle de lui conserver la vie & de le bien traiter tant qu'il seroit entre ses mains ; ce général ne se rendit point garant de son pardon de la part du roi & de la reine mere. Domfront rendu, *Mâtignon* imagina de conduire son prisonnier à Saint-Lo, dont le siége n'avoit point été discontinué, dans l'espérance qu'en l'abouchant avec *Coulombieres*, son ancien ami & son compagnon d'armes, il pourroit lui persuader de se rendre. A cet effet *Montgommery* fut amené au bord du fossé, & *Coulombieres* s'étant présenté sur la muraille, il essaya de l'engager à suivre son exemple. Mais *Coulombieres* indigné ne lui répondit que par les reproches les plus insultans sur sa lâcheté, qui lui avoit fait préférer une capitulation honteuse, à la gloire de mourir sur une brêche les armes à la main. Cet intrépide gouverneur parloit comme il pensoit ; & l'assaut ayant été donné quelques jours après, il se fit tuer sur la brêche. Cependant *Mâtignon* reçut ordre de *Catherine de Médicis*, alors régente du royaume par la mort de *Charles IX*, d'envoyer *Montgommery* à Paris, sous bonne & sûre garde. En y arrivant, il fut conduit à la conciergerie, & renfermé dans la tour qui porte encore son nom. Des commissaires furent nommés par la reine pour lui faire son procès. Il fut interrogé sur la conspiration imputée à l'amiral *de Coligny* ; mais le principal chef d'accusation sur lequel ils le condamnerent à mort, fut d'avoir arboré le pavillon d'Angleterre sur les vaisseaux avec lesquels il étoit venu au secours de la Rochelle. L'arrêt qui le condamna, déclara ses enfans roturiers. *Montgommery* en ayant entendu la lecture : *S'ils n'ont la vertu des Nobles*, dit-il, *pour s'en relever, je consens à leur flétrissure.* Le 26 Juin 1574, après avoir subi une rigoureuse question, il fut amené en Greve vêtu de deuil, & y eut la tête tranchée. *D'Aubigné* qui assista à la mort, *en croupe derriere Fervaques*, dit qu'il parut sur l'échafaud avec une contenance ferme & assurée, & rapporte un discours assez long qu'il adressa d'abord aux spectateurs qui étoient du côté de la riviere, & qu'il répéta ensuite à ceux du côté opposé. Le discours fini, il vint s'agenouiller auprès du poteau, dit adieu à *Fervaques* qu'il apperçut dans la foule, pria le bourreau de ne point lui bander les yeux, & reçut le coup mortel avec une constance vraiment héroïque.

On a toujours regardé *Montgommery* comme une victime immolée à l'injuste vengeance de *Catherine de Médicis*. Il est certain qu'il ne pouvoit être recherché ni puni pour la mort de *Henri II*. Mais on ne peut disconvenir qu'après un malheur de cette espece, qui causa celui de tout l'Etat par les troubles qui en furent la suite, *Montgommery* osant s'armer contre son souverain, contre le fils même du roi dont il avoit privé la France, ne fût infiniment plus coupable qu'aucun autre chef Protestant. Cette considération doit diminuer beaucoup de l'intérêt qu'on ne peut s'empêcher de prendre à la fin tragique de cet homme illustre. *Montgommery* avoit épousé, en 1549, *Elisabeth de la Touche*, d'une maison noble de Bretagne, dont il laissa plusieurs enfans, sur le nombre desquels les historiens ne sont pas d'accord.

Il étoit l'aîné des fils de *Jacques de* MONTGOMMERY, seigneur de Lorges dans l'Orléanois, l'un des plus vaillans hommes de son temps, fameux dans les guerres de *Fran-*

çois *I*, sous le nom de *Lorges*; & qui avoit succédé, en 1545, à *Jean Stuart*, comte *d'Aubigny* dans la charge de Cent-Archers de la garde Ecossoise du roi, dont son fils étoit lieutenant ou peut-être capitaine en survivance, lorsqu'il tua *Henri II*. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce même *Lorges*, pere de *Montgommery*, avoit blessé *François I* au menton avec un tison, en folâtrant avec ce prince; accident qui fut la cause des longues barbes qu'on porta pendant 50 ans en France. *Lorges* mourut âgé de plus de 80 ans, peu de temps après la mort de *Henri II*. Il avoit acquis, en 1543, le comté de Montgommery, qu'il prétendoit avoir appartenu à ses auteurs, se disant issu, par les comtes *d'Egland* en Ecosse, d'un puiné de l'ancienne maison de *Montgommery* établie en Angleterre. Suivant un Mémoire fourni par la famille à l'auteur du Dictionnaire Généalogique, *Jacques* étoit fils de *Robert de Montgommery*, venu d'Ecosse au service de France vers le commencement du regne de *François I*; & ce *Robert* étoit petit-fils d'*Alexandre de Montgommery*, cousin par les femmes de *Jacques I*, roi d'Ecosse. (*Article fourni à l'Imprimeur*).

MONTGON, (Charles-Alexandre de) né à Versailles en 1690, d'une famille attachée à la cour, entra dans l'état ecclésiastique, & montra de bonne heure de l'esprit & de la piété. L'abdication de *Philippe V* lui inspira, en 1726, l'envie d'aller en Espagne, s'attacher au service de ce prince religieux. Le duc *de Bourbon*, alors premier ministre, le chargea d'y ménager en secret le racommodement des cours de France & d'Espagne. Il revint à Paris, (disent les Mémoires de *Noailles*,) avec une commission de *Philippe* de travailler secrétement pour lui assurer la succession à la couronne, en cas de mort de *Louis XV*. Il avoit ordre de ne point traiter avec le cardinal *de Fleury*, qui avoit remplacé le duc *de Bourbon* dans le ministere, & de ne lui point laisser entrevoir qu'il fût chargé d'aucune affaire. Cependant il lui confia tout, son instruction même, dans les premiers entretiens, quoiqu'il se défiât beaucoup de lui. Le cardinal ne conçut pas une idée avantageuse de sa prudence, & les négociations de l'abbé *de Montgon* furent inutiles. Ce fut en partie pour prouver les injustices de ce ministre à son égard, qu'il publia 8 volumes in-8°. de ses *Mémoires*, 1745—1753. Ce recueil commence en 1724 & finit en 1753. Quoique le rédacteur se crût très-impartial, on ne peut que l'accuser d'exagérer les défauts du ministre, dont il croyoit avoir à se plaindre. » Les citations même de l'Ecriture » & des Peres, dont il hérisse » quelquefois ses pages, le rendent » suspect; (dit M. l'abbé *Millot*,) » d'avoir eu ce qu'on appelle d'or- » dinaire *le fiel d'un dévot*, avec » l'humeur d'un mécontent «. Ses *Mémoires* n'apprennent pas d'ailleurs des choses bien intéressantes, & l'auteur paroît plus occupé de lui-même que des événemens publics. L'abbé *de Montgon* mourut en 177*, dans un âge avancé.

MONTGOUBERT, *Voy*. MARCONVILLE.

MONTHOLON, *Voyez* FERRAND, n° VI.

I. MONTHOLON, (François de) seigneur du Vivier & d'Aubervilliers, se distingua par sa probité & par son érudition. Il plaida, en 1522 & 1523, au parlement de Paris, en faveur de *Charles de Bourbon*, connétable de France, contre *Louise de Savoie*, mere de *François I*. Ce monarque s'étant trouvé *incognito*

à cette cause, l'une des plus épineuses qui aient jamais été agitées dans aucun parlement, nomma *Montholon* avocat général en 1538, puis garde des sceaux en 1542. Il mourut à Villers-Cotterets le 12 Juin 1543. La famille de *Montholon* a produit un grand nombre d'autres magistrats illustres; mais celui qui est l'objet de cet article, est le plus célebre par ses vertus. *François I* lui ayant donné 200,000 francs, (somme à laquelle avoient été condamnés les rebelles de la Rochelle,) il ne l'accepta que pour orner cette ville d'un Hôpital.

II. MONTHOLON, (Jean de) frere du précédent, chanoine de Saint-Victor de Paris, reçut le bonnet de docteur en droit à l'âge de 22 ans. Son mérite le fit nommer au cardinalat; mais il n'en reçut point les honneurs, étant mort dans l'abbaye de Saint-Victor le 10 Mai 1521. On a de lui : *Promptuarium Juris divini & utriusque humani*, Paris, chez *Henri Etienne*, 1520, 2 vol. in-fol. C'est une espece de Dictionnaire de Droit.

III. MONTHOLON, (François de) Catholique zélé, fils de *François*, 1er du nom, étoit avocat, & fort estimé des Ligueurs. *Henri III*, pour leur complaire, lui remit les sceaux, en 1588. Lorsqu'il fit présenter ses lettres au parlement, le procureur général *Seguier* l'appela l'*Aristide François*. Il ajouta que ces lettres étoient une déclaration publique que le roi faisoit à tous ses sujets, *de vouloir honorer les charges par les hommes*, & *non les hommes par les charges*. Après la mort de *Henri III*, *Montholon* rendit les sceaux à *Henri IV*, de peur que ce roi ne le contraignît de sceller quelque édit favorable aux Huguenots. Il mourut la même année 1590. Le parlement avoit tant de confiance en sa probité, que *la Cour n'avoit jamais désiré autres assurances de ses plaidoyers, que ce qu'il avoit mis en avant par sa bouche, sans recourir aux pieces* : paroles au-dessus de tout éloge.

IV. MONTHOLON, (Jacques de) seigneur d'Aubervilliers, avocat au parlement de Paris, fils de *François*, 2e du nom, mourut sans enfans, le 17 Juillet 1622. On a de lui un *Recueil d'Arrêts* du parlement, qui servent de réglement, 1622, in-4°; & le *Plaidoyer* qu'il fit pour les Jésuites, 1612, in-8°.

MONTI, (Joseph) professeur de botanique & d'histoire naturelle à Bologne, se fit connoître au public savant par les ouvrages qui suivent : I. *Prodromus Catalogi Plantarum agri Bononiensis*, 1719, in-4°. II. *Plantarum varii indices*, 1724, in-4°. III. *Exoticorum indices ad usum Horti Bononiensis*, 1724, in-4°. Les deux derniers ouvrages ont reparu avec des corrections à Bologne, 1753, in-4°, par les soins des fils de l'auteur, *Petronius* & *Cajetan*. Ce dernier a traduit de l'italien en latin l'*Histoire des Plantes rares* de *Jacques Zannoni*, Bologne, 1742, in-fol, avec 185 planches.

MONTIGNI, (François de la GRANGE D'ARQUIEN, dit *le Maréchal* de) commandoit 50 gendarmes à la journée de Coutras, en 1587. Il alla trois fois à la charge, & fut pris par le roi de Navarre, qui lui rendit la liberté par estime pour sa valeur. Après la mort de *Henri III*, les Ligueurs firent de vains efforts pour gagner *Montigni* qui, loin d'accepter leurs offres, leur fit vivement la guerre. C'est lui qui, en 1591, les chassa de devant Aubigny, petite ville de Berry, laquelle soutint un siége avec vigueur, par le courage & la vigilance de *Catherine de Balzac*, comtesse douairiere d'*Aubigni*, jeune veuve d'une beauté & d'une vertu singuliere. *Montigni* se distingua fort au-

combat d'Aumale en 1592, & au siége d'Amiens en 1597. Il fut fait gouverneur de Paris en 1601; lieutenant-de-roi de Metz, de Toul & Verdun, en 1603. Neuf ans après il arriva à la cour, le jour même que la reine-mere fit *Thémines* maréchal de France. Il se mit si fort à répéter qu'*il le méritoit mieux que lui*, que, pour ne point aigrir un si brave homme, dans un temps où la cour ménageoit les gens de guerre, la reine lui donna aussi le bâton vers 1616. Il en eut la principale obligation aux bons offices du maréchal *d'Ancre*. *Montigni* commanda, en 1617, une armée contre les mécontens, & prit sur eux, en Nivernois, Donzi & quelques autres places. Il mourut le 9 Septembre de la même année, âgé de 63 ans. C'étoit un fort bon officier, qui avoit vieilli dans le service, mais sans rien faire d'éclatant. Ce maréchal n'eut qu'un fils, qui mourut sans postérité masculine. Mais il avoit un frere, qui eut entre autres enfans, *Henri* marquis *d'Arquien*, dont la fille *Marie-Casimire* épousa *Sobieski*, depuis roi de Pologne. Après la mort de sa mere, elle procura le chapeau de cardinal à son pere, qui mourut en 1707, à Rome, où il s'étoit retiré avec sa fille. En 1714, elle revint en France. Le roi lui donna pour demeure le château de Blois, où elle mourut en 1716, âgée de 77 ans. Le royaume de Pologne étant électif, ses enfans ne succéderent point à la couronne. *Voyez* SOBIESKI.

MONTJOSIEU, (Louis de) *Montjosius*, gentilhomme de Rouergue, apprit les mathématiques à *Monsieur* frere du roi, & accompagna le duc de *Joyeuse* à Rome en 1583. Il composa un livre qu'il dédia au pape *Sixte-Quint*, sous ce titre: *Gallus Romæ hospes*, Romæ, 1585, in-4°; ouvrage qui contient un *Traité*, en latin, *de la Peinture & de la Sculpture des Anciens*. On l'a réimprimé dans le *Vitruve* d'Amsterdam, 1649, in-fol. Ce livre peut répandre du jour sur l'antiquité profane; il est plein d'érudition. L'auteur, de retour en France, s'y ruina dans l'entreprise de nettoyer Paris des immondices, & finit par épouser une méchante femme, qui fut cause de sa mort.

MONTIS, (Pierre de) est auteur d'un livre espagnol, que *Grégoire Ayoraone* a traduit en latin: *De dignoscendis Hominibus*, Milan, 1492, in-fol. Il n'est pas commun.

MONTLEBERT, *Voy*. CAUX.

MONTLHERY, (Guy de) comte *de Rochefort*, signa, en qualité de sénéchal de France, à une chartre du roi *Philippe I*, de l'an 1093, & fut de la premiere croisade en 1096. Le roi qui estimoit son mérite, & qui craignoit son crédit, voulant se l'attacher, obligea *Louis le Gros*, son fils aîné, d'épouser la fille de ce seigneur. Mais le prince ayant fait casser ce mariage trois ans après, sous prétexte de parenté, *Guy* en conçut un tel dépit, qu'il arma contre le roi, qui le défit auprès du château de Gournay, qui fut pris & confisqué. Il mourut au mois de Juillet 1108.

Son fils *Hugues de* MONTLHERI, comte *de Rochefort* & seigneur de Gressy, succéda à son pere dans l'office de sénéchal. Après avoir servi utilement l'état sous *Philippe I*, il pensa le bouleverser sous *Louis le Gros*, par ses violences, ses injustices & ses intrigues. On rapporte qu'ayant enlevé un de ses cousins, il le jeta par la fenêtre d'une tour, après l'avoir étranglé, pour faire croire qu'il s'étoit tué en voulant se sauver. Le roi l'obligea de quitter sa charge, & il se fit religieux vers 1118 à Cluni, où il mourut quelques années après.

I. MONTLUC, (Blaise de) né en 1500, dans un petit village près de Condom, d'une famille noble & distinguée, (branche de celle d'*Artagnan-Montesquiou*, l'une des premieres de la Guyenne,) s'éleva par tous les degrés de la milice jusqu'au grade de maréchal de France. Il fut d'abord page d'*Antoine* duc de Lorraine. Il commença à porter les armes en Italie à l'âge de 17 ans, en qualité d'archer de la compagnie d'hommes-d'armes de *Lescun*, frere du maréchal *de Lautrec*. S'étant trouvé à la bataille de Bicoque en 1522, il combattit avec les Enfans-perdus, & fut fait prisonnier à celle de Pavie en 1525. Il servit dans la malheureuse expédition de Naples en 1528, sous le commandement de *Lautrec*, en qualité de capitaine d'une compagnie de gens-de-pied. Il s'y distingua beaucoup par sa valeur & son intelligence, & en rapporta deux arquebusades dans le bras gauche. Lieutenant de cent hommes des Légionnaires sous M. *de Faudoas*, il se trouva dans Marseille, en 1536, lorsque *Charles-Quint* assiégeoit cette ville, & contribua beaucoup à faire échouer l'entreprise. Ayant ensuite commandé les Arquebusiers à la mémorable journée de Cerizoles en 1544, il eut grande part au gain de la bataille. Les guerres de Piémont, où il servit long-temps sous le comte *d'Enguien* & le maréchal *de Brissac*, mirent le sceau à sa réputation. Les Anglois s'étant rendus maîtres, en 1546, de Boulogne-sur-mer, le maréchal *de Biez*, qui se proposoit de les en chasser, crut devoir préparer cet événement par la prise d'un fort qui couvre la place. *Montluc*, voyant qu'on fait venir du canon pour former l'attaque, assure que sans ce secours il finira l'affaire avec ses garçons. *Compagnons*, leur dit-il aussi-tôt, *vous savez ce que je sais faire. Voyez-vous cette enseigne des ennemis plantée sur la courtine? Il faut l'aller prendre. Si en y allant quelqu'un d'entre vous recule, je lui coupe les jarrets. Soldats, coupez les miens, si je ne vous donne l'exemple.* Ces mots sont à peine finis, que le fort est attaqué & pris... Sa bravoure n'éclata pas moins devant Bène, en 1551. Les Espagnols l'attaquoient; le maréchal *de Brissac* voulut engager *Montluc* à s'y jetter pour la défendre. *Que ferai-je*, (lui répondit *Montluc*, instruit de la situation des choses,) *dans une ville où les soldats mourront de faim dans trois jours? je ne sais pas faire des miracles.* — *J'ai si bonne opinion de vous*, lui réplique Brissac, *que si je vous savois dans la place, je la croirois sauvée. En tous cas*, ajoute-t-il, *vous obtiendrez une capitulation honorable.* — *Eh!* s'écrie Montluc, *que dites-vous? J'aimerois mieux être mort, que de voir jamais mon nom en de pareilles écritures.* Il se détermina pourtant à faire ce qu'on attendoit de lui, & il parvint à faire lever le siége. La ville de Sienne en Toscane ayant chassé la garnison impériale, & s'étant mise sous la protection de la France, *Montluc* fut choisi pour commander les secours qui y furent envoyés par *Henri II*, en 1554. Il y soutint un siége de 8 mois contre l'armée Impériale commandée par le marquis *de Marignan*. Ce général, après avoir tenté inutilement plusieurs attaques, fut obligé de convertir le siége en blocus, & d'attendre l'effet lent, mais immanquable, de la disette de vivres. Naturellement éloquent & persuasif, *Montluc* fut si bien gagner les esprits des Siennois, quoique divisés entre eux, qu'ils endurerent patiemment avec la garnison toutes les extrémités de la famine. Ce ne fut qu'après avoir mangé jusqu'aux chiens &

aux chats, qu'ils le prierent de consentir à leur capitulation. Mais *Montluc* & ses troupes sortirent de la ville avec tous les honneurs de la guerre. Depuis cette époque, jusqu'à la mort de *Henri II*, *Montluc* continua ses services en Toscane, en Piémont, & au siége de Thionville en 1558. Il remplit dans nos armées les emplois les plus importans, & fit voir par-tout le même courage & le même bonheur. Il commanda en Guyenne pendant les guerres de religion qui agiterent la France sous le regne de *Charles IX*; battit plusieurs fois les Calvinistes, entre autres à la bataille de Ver en 1562, où, quoiqu'inférieur en nombre, il remporta sur eux une victoire complete. Cette victoire lui valut la place de lieutenant-de-roi en Guyenne. Les Protestans se flatterent de soumettre cette province en 1569, époque de la mésintelligence qui survint entre le maréchal *Damville* & *Montluc*. Mais celui-ci fit échouer leur dessein par la rupture d'un pont qu'ils avoient fait sur la Garonne près d'Eguillon. Il se servit d'un moyen singulier pour réussir dans cette entreprise. Il fit détacher des moulins à bateaux, qui, emportés par la rapidité des eaux, rompirent le pont par la violence de leur choc. Sa vigilance, & la célérité qu'il mettoit dans toutes ses opérations, jointe à quelques exécutions militaires, suite de son caractere bouillant & impétueux, le rendirent dans toute la Guyenne la terreur du parti Protestant. » Il fut fort » cruel en cette guerre, dit *Brantôme*, » & disoit-on qu'ils faisoient » à l'envi à qui le seroit davantage, lui, ou le *Baron des Adrets*, » qui l'étoit bien fort à l'endroit » des Catholiques.. «. *Montluc* assiégeant le château de Rabasteins, en 1570, y fut blessé d'une arquebusade qui lui froissa les deux joues, & le défigura tellement, que le reste de sa vie il fut obligé de porter un masque. Un officier voyant que le sang lui sortoit à gros bouillons par le nez & par la bouche, voulut le faire emporter: *Non*, répondit le héros; *vengez ma mort, & n'épargnez personne*. Les soldats, animés par cet ordre, passerent tout au fil de l'épée. Ses longs services furent récompensés, en 1574, par le bâton de maréchal de France. Il mourut dans sa terre d'Estillac en Agénois, l'an 1577, à 77 ans, emporta au tombeau, après 60 ans de service, le rare honneur de n'avoir jamais été battu lorsqu'il eut le commandement. Le maréchal *de Montluc* avoit toutes les qualités qui forment le grand homme de guerre; une valeur à toute épreuve; une passion démesurée pour la gloire; une activité infatigable; un coup d'œil sûr, & une présence d'esprit merveilleuse dans les occasions les plus difficiles; enfin une éloquence naturelle, dont il savoit très-bien tirer parti, soit pour encourager ses soldats, soit pour ramener les autres à son opinion. Ce fut à l'âge de 75 ans qu'il écrivit de mémoire l'Histoire de sa vie. Elle fut imprimée pour la premiere fois à Bourdeaux en 1592, in-folio, par les soins de *Florimond de Rémond*, conseiller au parlement de cette ville, sous le titre de *Commentaires de Blaise de* MONTLUC, *Maréchal de France*. Ce livre excellent est un ouvrage classique pour les gens de guerre, & *Henri IV* l'appeloit *la Bible des Soldats*. Il a été réimprimé plusieurs fois, traduit en italien & en anglois. On a dit de *Montluc*, au sujet de ses Commentaires : *MULTA FECIT, PLURA SCRIPSIT*. Il est certain, qu'il ne s'est pas reposé sur les historiens

du soin de se louer, & qu'il parle souvent de lui-même avec assez de jactance & de vanité. Mais nous observerons aussi qu'il cite presque par-tout des témoins, alors encore vivans, de ses actions ; & que le président *de Thou*, ce sage & judicieux historien, n'a pas fait difficulté de suivre ses récits, & de lui accorder l'honneur qu'il s'attribue lui-même. » Il faut, (dit » M. *Anquetil*,) lire les *Commen-* » *taires de Montluc* avec les *Mé-* » *moires de la Noue*, pour voir la » différence que le caractere met » dans la façon de penser & d'a- » gir, sur les mêmes objets, en- » tre deux hommes également » pleins de probité... Mais en quoi » ils se ressemblent parfaitement, » & ce qu'il faudroit mettre inces- » samment sous les yeux de notre » jeune noblesse, c'est leur amour » pour la vertu, la vie dure qu'ils » menoient, l'attachement qu'ils » avoient à leur métier, le mé- » pris qu'ils faisoient des riches- » ses, l'estime au contraire de la » bravoure, de la droiture, de la » bonne foi. Il y avoit alors une » grande subordination ; le titre » seul de gentilhomme formoit, » entre tous ceux qui le portoient, » une liaison qui, dès la premiere » fois, alloit souvent jusqu'à la » cordialité. *La Noue* & *Montluc* » écrivoient tous les deux naïve- » ment & sans prétentions. Le pre- » mier est plus nerveux & plus » concis ; le second entre plus » dans les détails. *La Noue* ne parle » presque jamais de lui, & le lec- » teur, par son estime, lui paye sa » modestie au centuple. *Montluc* » parle toujours de lui-même, & » ne déplaît pas, parce qu'on voit » que dans ses actions, il n'avoit » en vue que son devoir, & que » son principal motif, en écri- » vant, étoit d'en inspirer l'amour » aux autres «. Ces *Commentaires* ont été réimprimés à Paris en 1661, 2 volumes in-12, & en 1760, 4 volumes in-12. *Voyez* CRAMAIL.

II. MONTLUC, (Jean de) frere du précédent, religieux Dominicain, se distingua par son esprit, par son savoir & par son éloquence. La reine *Marguerite de Navarre*, instruite de son penchant pour le Calvinisme, le tira de son cloître, le mena avec elle à la cour, & le fit employer dans diverses ambassades. Il en remplit jusqu'à seize. La premiere négociation dont il fut chargé, en 1550, étoit aussi délicate que périlleuse. Il ne s'agissoit de rien moins que d'un traité avec les Irlandois, non soumis encore à l'Angleterre, pour donner à la France la souveraineté de l'Irlande. *Montluc* réussit très-bien dans l'ambassade de Pologne, où le roi *Charles IX* l'avoit envoyé pour l'élection de *Henri de France*, duc d'Anjou, son frere. Nommé ensuite ambassadeur en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Ecosse & à Constantinople, il se conduisit par-tout en homme spirituel & en habile politique. Ses services furent récompensés par les évêchés de Valence & de Die. Il n'en favorisa pas moins les Calvinistes, & il se maria secrétement avec une demoiselle appelée *Anne Martin*, de laquelle il eut un fils naturel. Cette conduite le fit condamner par le pape, comme hérétique, sur les accusations du doyen de Valence. Mais celui-ci n'ayant pu donner des preuves authentiques de ce qu'il avoit avancé, quoique les vices du prélat accusé eussent éclaté par-tout, il fut obligé de lui faire amende-honorable, par arrêt du 14 Octobre 1560. *Montluc* revint de ses erreurs dans la suite, professa de bonne

foi la religion Catholique, & mourut à Toulouse le 13 Avril 1579, dans les bras d'un Jésuite, qui parla favorablement de ses dernieres dispositions. On a de lui quelques ouvrages, qui furent lus avec avidité dans le temps. Ses *Sermons*, imprimés à Paris chez *Vascosan*, en 2 vol. in-8°, l'un en 1559, l'autre en 1561, sont assez recherchés pour les choses hardies qu'ils contiennent. On ne trouve que difficilement ces deux volumes rassemblés.

III. MONTLUC, (Jean de) fils naturel du précédent, connu sous le nom de *Balagni*, fut légitimé en 1567, & s'attacha au duc *d'Alençon*, qui lui donna le gouvernement de Cambrai en 1581. Après la mort de ce prince il fut entraîné dans le parti de la Ligue, & y joua un rôle assez important à la levée du siége de Paris & de celui de Rouen en 1592. *Montluc* avoit épousé *Renée de Clermont d'Amboise*, femme au-dessus de son sexe. Cette héroïne, digne sœur du brave *Bussi d'Amboise*, parla si vivement à *Henri IV* en faveur de son mari, que ce généreux monarque lui laissa Cambrai en souveraineté, & lui donna le bâton de maréchal de France en 1594. Loin de profiter de ses fautes passées, *Montluc* en fit de nouvelles. Il opprima si cruellement les habitans de Cambrai, qu'ils ouvrirent les portes de la ville & de la Citadelle aux Espagnols en 1595. La femme de *Montluc*, après avoir défendu la ville comme l'auroit pu faire le capitaine le plus brave & le plus expérimenté, mourut de douleur avant la fin de la capitulation qu'on étoit sur le point de signer. Son indigne époux, insensible à tant de pertes, se remaria avec *Diane d'Estrées*, & termina sa honteuse vie en 1603.

MONTMAUR, (Pierre de) né dans la Marche, [qu'il ne faut pas confondre avec HABERT *de Montmort*], entra chez les Jésuites, enseigna les humanités à Rome, & quitta l'habit de *S. Ignace* par inconstance ou par mauvaise santé. Il mena dès-lors une vie errante & malheureuse. Il fut successivement charlatan, vendeur de drogues à Avignon, avocat & poëte à Paris, ensuite professeur en langue grecque au collége-royal. Il n'étoit point de science dans laquelle il ne se crût versé. Il dissertoit imprudemment sur tous les sujets. Un mauvais cœur, un esprit caustique, une mémoire chargée d'anecdotes scandaleuses contre les auteurs morts & vivans, formoient son caractere, & ce caractere, joint à sa réputation d'homme à bons mots, à son avarice sordide, à sa fureur de prendre le ton dans toutes les compagnies, à sa profession de parasite, le rendirent l'objet de la haine & le sujet des plaisanteries de tous les écrivains. *Ménage* [*Voyez* ce mot] donna le signal de cette guerre en 1636. Il publia en latin la *Vie* de *Montmaur*, sous le titre de *Gorgilius* MAMURRA. Tous les auteurs prirent les armes; Epigrammes, Chansons, Couplets, Satires, Libelles anonymes, Estampes, Portraits, on employa tout contre lui. On le métamorphosa en Perroquet qui cause toujours sans rien dire; on le représenta logé mesquinement au plus haut étage du collége de Boncour, afin de pouvoir mieux observer la fumée des meilleures cuisines; on n'oublia pas le cheval avec lequel il alloit dans un même jour dîner rapidement dans différentes maisons de la ville; on le représenta prêchant dans une marmite. [*Voyez* l'article DALIBRAY.] *Montmaur*, trop paresseux pour

prendre la plume contre ses ennemis, se vengea avec la langue. Ses méchancetés & ses reparties circulerent dans Paris. *Que m'importe*, disoit-il, *cette Métamorphose en Perroquet? Manqué-je de vin pour me réjouir, & de bec pour me défendre? Il n'est pas étonnant qu'un grand parleur comme* Ménage *ait fait un bon Perroquet?* Le parasite continua de chercher des repas & d'amuser les convives. Il disoit à ceux auxquels il demandoit à dîner : *Fournissez les viandes & le vin, & moi je fournirai le sel.* Son indifférence pour les Libelles irrita ses adversaires, & ils dresserent d'autres batteries contre lui. Ils voulurent le piquer par son endroit sensible; ils résolurent de l'empêcher de parler. Ayant su qu'il devoit dîner chez le président *de Mesmes*, un jour qu'ils étoient également invités, ils profiterent de cette occasion. Il se rendirent des premiers à la maison du président, & mirent la conversation sur *Montmaur*. On en disoit les choses les plus singulieres, lorsqu'arrive un certain avocat, chef des conjurés, qui s'écrie aussitôt : *Guerre, Guerre!* Cet avocat étoit fils d'un huissier. *Montmaur* lui répond : *Que vous ressemblez peu à votre pere, qui ne fait que crier, PAIX-LA! PAIX-LA!* On ne parvint à mortifier véritablement ce pédant parasite, que dans une occasion où sa mémoire fut en défaut. Il avoit dit d'un ton de maitre, au milieu d'une compagnie nombreuse & choisie, qu'on trouveroit telles choses dans tels & tels auteurs. On porta les livres, & tout ce qu'il avoit avancé se trouva faux. Les ennemis de *Montmaur*, las d'employer la plaisanterie avec si peu de fruit, eurent recours à la vengeance des lâches : ils le chargerent des plus affreuses accusations. Un portier du collége de Boncour fut tué; on accusa *Montmaur* de l'avoir assommé d'un coup de bûche. Il fut mis en prison. Cette histoire occasionna mille couplets; on y conjuroit la Justice de ne pas laisser échapper sa proie, *ne fût-ce que pour délivrer la France du fléau qui l'affamoit.* A peine *Montmaur* fut-il lavé de ce crime imaginaire, qu'on inventa d'autres horreurs. On ajouta aux accusations de *Bâtardise*, d'*Assassinat*, de *Faux*, celle du plus infâme de tous les vices. La haine étoit si générale, qu'on ne le désignoit plus que par les noms de *Cuistre*, de *Chercheur de lipée*, de *Sycophante*, de *Malebête*, de *Loup*, de *Porc*, de *Taureau*. Pour juger sainement de cet homme singulier, il ne faut pas s'en rapporter totalement à ce déluge d'écrits publiés contre lui. *Montmaur* avoit de l'esprit & de la vivacité, mais point de goût; une mémoire prodigieuse, mais aucune invention; une immense littérature grecque & latine, mais il ne la tourna pas au profit de notre langue. Il avoit une de ces imaginations qui ont besoin de la présence des objets pour être remuées, & qui se refroidissent dans le silence du cabinet & dans la lenteur de la composition. Ce pédant mourut en 1648, à 74 ans. *Sallengre* a recueilli en 1715, en 2 vol. in-8°, sous le titre d'*Histoire de Montmaur*, les différentes Satires lancées contre ce parasite. On appeloit *Montmaurismes*, les allusions malignes, tirées du grec ou du latin, que ce savant faisoit aux noms propres des auteurs qui l'attaquoient.

MONTMENIL, *Voyez* II. SAGE.

MONTMIRAIL, (Charles-François César *le Tellier*, marquis de) né en 1734, fut colonel des Cent-Suisses, sur la démission du marquis de *Courtanvaux* son pere. S'étant

signalé dans la guerre de 1756, il fut nommé brigadier des armées du roi en 1762. L'académie des sciences lui avoit donné une place d'honoraire en 1761; & il mourut en 1764, à 30 ans, regretté des militaires & des savans. Il avoit épousé l'année précédente la marquise *de Lanmary*. Il étoit neveu du maréchal *d'Estrées*, mort en 1771.

I. MONTMORENCY, (Matthieu I[er] de) mort en 1160, fut connétable sous *Louis le Jeune*. Sa famille, l'une des plus illustres & des plus anciennes de l'Europe, tire son nom de la petite ville de Montmorency dans l'Isle-de-France. C'est la premiere terre du royaume qui ait porté le titre de Baronnie, qu'on n'accordoit autrefois qu'à des princes. *Matthieu de Montmorency* avoit épousé *Aline*, fille naturelle de *Henri I* roi d'Angleterre, dont il laissa des enfans; & en 2[es] noces *Alix de Savoie*, veuve de *Louis VI*, & mere de *Louis VII*, dont il n'eut pas de postérité.

II. MONTMORENCY, (Matthieu II de) petit-fils du précédent, dit *le Grand*, mérita ce titre par son courage & par sa prudence. Il se signala au siége du Château-Gaillard, près d'Andely, où il accompagna le roi *Philippe-Auguste* en qualité de chevalier. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Bouvines en 1214, & y enleva douze enseignes impériales aux ennemis. Sa valeur éclata l'année suivante contre les Albigeois du Languedoc, & lui mérita l'épée de connétable en 1218. C'est le premier, à ce qu'on dit, qui ait été général d'armée. Il eut sous *Louis VIII* beaucoup de part au gouvernement, & commanda en 1224 au siége de Niort, de Saint-Jean d'Angeli, de la Rochelle, & d'autres places enlevées aux Anglois. Il se croisa une seconde fois contre les Albigeois en 1226. *Louis VIII*, au lit de la mort, le pria d'assister son fils de ses forces & de ses conseils. *Montmorency* le lui promit & tint sa parole. C'est lui qui dissipa cette formidable ligue qui se fit contre la reine *Blanche* pendant la minorité de *Saint Louis*. Il prit sur les mécontens la forteresse de Bellesme en 1228. Il les poussa jusqu'à Langres en 1229, & les réduisit tous, ou par adresse, ou par force, à se soumettre à la régente. Il mourut le 24 Novembre 1230. Le mérite de ce grand homme, son crédit, son habileté illustrerent beaucoup sa famille, & commencerent à donner à la charge de connétable, l'éclat qu'elle a eu depuis.

III. MONTMORENCY, (Matthieu IV) mena du secours à *Charles* roi de Naples, & suivit *Philippe le Hardi* en Aragon l'an 1285. Créé chambellan de *Philippe le Bel*, & amiral de France en 1295, il servit dans la guerre de Flandres en 1303, & mourut en 1304.

IV. MONTMORENCY, (Charles de) maréchal de France en 1343, se distingua par ses exploits militaires. Il commanda l'armée que *Jean*, duc de Normandie, envoya en Bretagne au secours de *Charles de Blois*, son cousin. Le courage avec lequel il combattit à la bataille de Crecy en 1346, lui valut le titre de gouverneur de Normandie. Aussi bon négociateur qu'excellent général, il contribua beaucoup au traité de Bretigny, conclu le 8 Mai 1360. Cet homme illustre mourut le 11 Septembre 1381. Le roi *Charles V* faisoit tant de cas de son mérite, qu'il le choisit pour être parrain du dauphin, depuis *Charles VI*.

V. MONTMORENCY, (Anne de) second fils de *Guillaume de*

Montmorency, fut élevé enfant d'honneur auprès de *François I*, & en 1515 il se trouva à la bataille de Marignan. Il avoit hérité de la valeur de ses ancêtres. Il défendit, en 1521, la ville de Mezieres contre l'armée de l'empereur *Charles-Quint*, & obligea le comte *de Nassau* de lever honteusement le siége. Honoré du bâton de maréchal de France, il suivit en Italie *François I*, & fut pris en 1525 avec ce prince à la bataille de Pavie, qui avoit été donnée contre son avis. Les services importans qu'il rendit ensuite à l'état, furent récompensés par l'épée de connétable de France en 1538. *Montmorency* fut disgracié quelque temps après, pour avoir conseillé à *François I* de s'en rapporter à la parole de l'empereur *Charles-Quint*, qui, pendant son passage en France, avoit promis de rendre Milan. [*Voy*. I. ELEONOR.] Il rentra en grace sous le regne de *Henri II*, qui eut pour lui une confiance particuliere. Le connétable prit le Boulonnois en 1550, Metz, Toul & Verdun, en 1552. Il fut disgracié de nouveau, à la sollicitation de *Catherine de Médicis*, sous le regne de *François II*. Cette princesse se plaignoit qu'il avoit conseillé à *Henri II* de la répudier comme stérile, pendant les premieres années de son mariage; & que depuis il avoit osé dire que, de tous les enfans du roi, *Diane* sa fille naturelle étoit la seule qui lui ressemblât. [*Voyez* HENRI II, n° X. *vers la fin*.] Cependant, ses talens le rendant nécessaire, on le rappela à la cour sous *Charles IX*, en 1560. Il se réconcilia alors avec les princes *de Guise*, & se déclara avec force contre les Calvinistes. Il y eut une bataille à Dreux en 1562. Le connétable la gagna; mais il fut fait prisonnier. Ayant obtenu sa liberté l'année suivante, il prit le Havre-de-Grace sur les Anglois. Quelque temps après, les Calvinistes s'étant remis en campagne sous la conduite du prince *de Condé*, *Montmorency* les battit à la journée de Saint-Denis le 10 Novembre 1567. Le vainqueur vit néanmoins mettre en déroute le corps qu'il commandoit *, & fut abandonné des siens que la terreur avoit saisis. Le généreux vieillard ramassa alors toute sa vertu, pour terminer sa longue vie par une action héroïque. Il reçut huit blessures dangereuses, fut démonté, & rompit son épée dans le corps d'un officier Calviniste, qu'il perça au défaut de la cuirasse. Un gentilhomme Ecossois, appelé *Stuart*, lui donna un coup de pistolet dans les reins. On assure que, quoique mortellement blessé, il se retourna du côté de cet homme, & du pommeau de son épée, dont la garde lui restoit à la main, il lui abattit deux dents & lui ébranla les autres. Un Cordelier son confesseur, ayant voulu exhorter à la mort ce héros couvert de sang & de blessures : *Pensez-vous*, lui répondit-il d'un ton fier & hardi, *que j'aie vécu près de quatre-vingts ans avec honneur, pour ne pas savoir mourir un quart-d'heure ?* Le connétable expira quelques instans après, à 74 ans. On prétend que la reine, loin de s'affliger de cette mort si funeste à la France, dit d'un ton gai à quelques-uns de ses confidens : *J'ai en ce jour deux grandes obligations à rendre au Ciel ; l'une, que le Connétable ait vengé la France de ses ennemis ; & l'autre, que les ennemis l'aient débarrassée du Connétable*. C'est ainsi que mourut ce grand capitaine, homme intrépide à la cour, comme dans les armées; plein de grandes vertus & de défauts; général malheureux, mais habile : esprit austere, difficile,

opiniâtre ; mais honnête homme, bon citoyen, zélé Catholique, & pensant avec grandeur. Il s'étoit trouvé à huit batailles, & avoit eu le souverain commandement dans quatre avec plus de gloire que de fortune. On lui fit à Paris des funérailles presque royales ; car on porta son effigie à son enterrement : honneur qu'on ne fait qu'aux rois, ou aux enfans des rois. Les cours supérieures assisterent à son service.

VI. MONTMORENCY, (François de) fils aîné du précédent, se distingua par sa bravoure. Il étoit grand-maître de France, dignité qu'il céda au duc *de Guise*. On lui donna, comme en échange, le bâton de maréchal de France & le gouvernement du château de Nantes. Il fut envoyé, en 1572, ambassadeur en Angleterre auprès de la reine *Elisabeth*, qui lui donna le collier de son ordre de la Jarretiere. Accusé à son retour d'avoir trempé dans la conjuration de Saint-Germain-en-Laie, par laquelle on avoit résolu d'enlever le duc *d'Alençon*, il alla à la cour pour s'y justifier. Il y fut arrêté & enfermé à la Bastille. Ses ennemis, & la reine *Catherine de Médicis*, qui n'aimoit point la maison de *Montmorency*, avoient résolu sa perte ; mais cette princesse le fit sortir de prison en 1575. *Montmorency* avoit beaucoup de pouvoir sur l'esprit du duc *d'Alençon*, & elle voulut se servir de lui pour ramener ce prince qui avoit quitté la cour. Le maréchal eut le bonheur de le porter à un accommodement. Après s'être signalé par plusieurs autres actions dignes d'un héros & d'un citoyen, il mourut au château d'Escouen, d'une deuxieme attaque d'apoplexie, le 5 Mai 1579, dans sa 49e année. Il n'eut qu'un fils, de *Diane* légitimée de France, son épouse ; mais ce fils mourut fort jeune avant lui. *Voy.* PIENNE.

VII. MONTMORENCY, (Charles de) frere du précédent, pair & amiral de France, lieutenant-général de la ville de Paris & de l'Isle-de-France, & colonel-général des Suisses, étoit le troisieme fils d'*Anne de Montmorency*. Il se signala sous le regne de cinq rois, & sa baronnie de Damville fut érigée en duché-pairie par *Louis XIII*, en 1610. Il mourut en 1612, à 75 ans, après avoir donné des exemples de valeur & de patriotisme. Il étoit bossu & glorieux : *ce qui est assez ordinaire*, dit un écrivain contemporain ; *mais en même temps c'étoit le plus digne homme du Conseil du Roi, & qui avoit meilleure cervelle & meilleur avis.*

VIII. MONTMORENCY de DAMVILLE, (Henri I de) duc, pair, maréchal & connétable de France, gouverneur de Languedoc, &c. étoit le second fils d'*Anne de Montmorency*. Il se signala, du vivant de son pere, sous le nom de Seigneur de *Damville*. A la bataille de Dreux, en 1562, il fit prisonnier le prince *de Condé*, & servit la France avec beaucoup de gloire dans cette journée. Il obtint le gouvernement de Languedoc en 1563, & le bâton de maréchal de France trois ans après. Il fut pris à la bataille de Saint-Denys en 1567, & dégagea d'abord son pere qui y fut blessé : [*Voy.* * *ci-à-côté.*] Disgracié par la reine *Catherine de Médicis*, il chercha un asile auprès du duc de Savoie, & se mit à la tête des mécontens qui déchirerent le Languedoc sous *Henri III*. Il devint le chef des *Politiques*. On appeloit ainsi des Catholiques mécontens, qui, sous prétexte de s'opposer aux progrès de l'hérésie & aux abus du gouvernement, tâchoient d'obtenir de la cour des pensions & des charges. *Montmo-*

rency vécut en Souverain dans son gouvernement, levant des troupes & de l'argent, fortifiant ou rasant des places; faisant la guerre ou la paix avec les Huguenots. *Henri IV* étant monté sur le trône, il se soumit, obtint l'épée de connétable, & mourut à Agde le 1 Avril 1614. C'étoit un homme ferme & déterminé, qui n'avoit, dit-on, puisé ses lumieres que dans lui-même. Quoiqu'il eût commandé long-temps, il ne passa jamais pour un grand général. Il ne devint homme de guerre que par émulation. Son goût auroit été de ne point sortir de la cour; mais son nom, & les exhortations de son pere, l'arracherent à son penchant. La reine *Marie Stuart*, touchée de la beauté & des graces de sa figure, auroit voulu qu'il eût été veuf pour l'épouser. Il fut pere de la belle princesse *de Condé*, [Voy. *ci-après* l'art. X. MONTMORENCY,] dont *Henri IV* devint si éperdument amoureux... On trouve dans la *Vie de d'Aubigné écrite par lui-même*, une anecdote au sujet de *Montmorency-Damville*, laquelle a donné matiere à un problême historique. Faisoit-il des vers latins très-coulans, ou ne savoit-il pas même lire? *D'Aubigné* rapporte que, se promenant avec ce maréchal sur le bord de la Droune, riviere du Périgord, » ledit Maréchal se mit à » faire de grands soupirs, & ayant » arraché l'écorce d'un arbre qui » étoit en seve, il écrivit dessus » les *vers latins* qui suivent, au » sujet d'une Dame qu'il aimoit en » Espagne «.

Oceani felix properas si, flumen, ad oras,
Littus & Hesperium tangere fata sinunt;
Siste parùm, & liquidas qui jam dissolvor in undas,
Extinctum lacrymis ad vada nota feres.
Sic poterit teneras urit quæ flamma medullas,
Mersa tamen patriis vivere forsan aquis.

O! si vers *Amphitrite*, en ton cours diligent,
Tu vas de l'heureuse Hespérie
Baigner la rive trop chérie,
Arrête! je péris ... ton flot compatissant,
Sur des bords chers & funestes,
Portera mes tristes restes.
Eteint & consumé d'un feu doux & cuisant,
La flâme de ce cœur, peut-être,
Au sein d'une onde aimée, hélas! pourra renaître.

Brantôme, tome VII[e] de la petite édition, dit que le duc *de Damville* avoit une entiere ignorance des lettres, qu'il composoit par son bons sens naturel; à peine savoit-il lire, & son seing n'étoit qu'une marque; il ne connoissoit ni argent, ni monnoie. *Henri IV* le railloit de son ignorance; mais il admiroit son bon sens. » *Tout*, disoit-» il, *peut me réussir par le moyen* » *d'un Connétable qui ne sait pas* » *écrire, & d'un Chancelier* (Sillery) » *qui ignore le latin*. « Il est question ici du même homme, peint par deux courtisans qui avoient vécu l'un & l'autre avec lui: lequel croire?... *Voyez* JOVE, & BIRON n°. *II*.

IX. MONTMORENCY, (Henri II, duc de) fils du précédent, né le 30 Avril 1595, fut fait amiral de France dès l'âge de 18 ans. Après avoir battu les Calvinistes en Languedoc & leur avoir enlevé diverses places, il les vainquit sur mer près de Rhé, & reprit cette isle dont ils s'étoient emparés. Loin de profiter de sa conquête, il abandonna pour plus de 100,000 écus de munitions, qui lui apparte-

noient légitimement comme amiral. On voulut lui représenter que c'étoit un trop grand sacrifice. *Je ne suis pas venu ici*, (répondit-il avec fierté,) *pour gagner du bien*, *mais pour acquérir de la gloire*. Lorsqu'il se livroit à son caractere libéral, il ajoutoit : *Je voudrois être empereur*, *pour en faire davantage*. Il donna une fois deux cents pistoles à un laboureur qu'il rencontra dans un de ses voyages, *pour avoir le plaisir de faire un heureux dans sa vie*. En 1628, il remporta un avantage considérable sur le duc *de Rohan*, chef des Huguenots. *Montmorency*, envoyé quelque temps après dans le Piémont en qualité de lieutenant-général, attaqua près de Veillane les Espagnols, commandés par le prince *Doria* ; & quoique avec des forces très-inférieures, il les mit en déroute. Le comte *de Cramail* lui demanda si, parmi les hasards du combat, il avoit envisagé la mort ? *J'ai appris*, (répondit-il généreusement,) *dans l'histoire de mes ancêtres*, *que la vie la plus glorieuse est celle qui finit au gain d'une bataille ; & que l'homme ne l'ayant que pour peu de temps*, *il faut la rendre la plus éclatante qu'il est possible*. Cette victoire fut suivie de la levée du siége de Casal, & lui mérita le bâton de maréchal de France. Ses prospérités enflerent son courage ; il se flatta de pouvoir braver la force du cardinal *de Richelieu*. *Gaston*, duc d'Orléans, aussi mécontent que lui de ce cardinal, se rend auprès de *Montmorency*, gouverneur du Languedoc ; & cette province devient dès-lors le théâtre de la guerre. Le roi envoya contre les rebelles les maréchaux *de la Force* & *de Schomberg*. Celui-ci s'avança près de Castelnaudari, avec 2000 hommes de pied & 1200 chevaux. Lorsque les armées furent en présence, *Montmorency*, qui appercevoit dans le chef de son parti une contenance mal assurée, lui dit pour le ranimer : *Allons*, MONSIEUR, *voici le jour où vous serez victorieux de vos ennemis* ; *mais*, ajouta-t-il, en montrant son épée, *il faut la rougir jusqu'à la garde*. Ce discours ne faisant pas l'impression que *Montmorency* désiroit, cet homme généreux, entraîné par son chagrin autant que par sa valeur, se précipite dans les bataillons royalistes, y est battu & fait prisonnier. Toute la France, pénétrée de ses services, de ses vertus, de ses triomphes, demande inutilement qu'on adoucisse en sa faveur la rigueur des lois. L'implacable *Richelieu* veut faire un exemple qui épouvante les grands ; & il n'en pouvoit pas faire de plus éclatant que sur *Montmorency*, l'homme de la France le mieux fait, le plus aimable, le plus brave & le plus magnifique. Le cardinal fait instruire son procès par le parlement de Toulouse, & le poursuit avec chaleur. Les juges interrogent *Guitaut*, pour savoir s'il a reconnu le duc dans le combat ? *Le feu & la fumée dont il étoit couvert*, (répond cet officier les larmes aux yeux,) *m'ont empêché d'abord de le distinguer. Mais voyant un homme qui*, *après avoir rompu six de nos rangs*, *tuoit encore des soldats au septieme*, *j'ai jugé que ce ne pouvoit être que M.* de Montmorency. *Je ne l'ai su certainement*, *que lorsque je l'ai vu à terre sous son cheval mort*. Parmi les personnes qui solliciterent la grace de cette victime illustre, il y eut un grand seigneur qui dit au roi, » qu'il pou» voit juger aux yeux & aux vi» sages du public à quel point on » désiroit qu'il lui pardonnât ». *Je crois ce que vous dites*, répondit le prince ; *mais considérez que je ne serois pas roi*, *si j'avois les sentimens des particuliers*. — *Il faut qu'il meure*,

dit-il au maréchal *de Matignon*. [*Voy. aussi* CHATELET.] Il mourut & mourut, en chrétien. Le roi avoit adouci la rigueur de son arrêt en permettant qu'il ne fût pas exécuté en public. Cette grace n'en parut pas une à son cœur pénétré d'humilité. *Mon Pere*, (dit-il au Pere *Arnoux* Jésuite, son confesseur) *je doute lequel des deux je devrois souhaiter; d'un côté, le mépris de la mort sur un grand théâtre & à la vue d'un peuple si nombreux, pourroit m'inspirer une vanité dangereuse à mon salut; d'un autre côté, je voudrois souffrir une grande confusion pour l'expiation entiere de mes péchés.* Le Pere *Arnoux* lui répondit: *Vous fixerez votre irrésolution en vous conformant à la volonté Divine.* Au moment du supplice, le duc présenta les bras au bourreau, afin qu'il les liât; & comme il avoit un crucifix entre les mains, il le remit au Pere *Arnoux*, en lui disant: *Tenez, mon Pere; il ne faut pas que le juste soit lié avec le coupable.* Il aida au bourreau à rabattre sa chemise. On avoit placé au-dessus d'une porte la statue de marbre de *Henri le Grand*; elle arrêta ses regards, & voyant que son confesseur le considéroit, il lui dit: *Mon Pere, je regarde la figure de ce Monarque, qui a été très-bon & très-généreux.* Il continua sa marche, & monta sur l'échafaud avec la même hardiesse que s'il fût allé à une mort glorieuse: il eut la tête tranchée le 30 Octobre 1632, à 37 ans, dans l'hôtel-de-ville de Toulouse. Le Pere *Arnoux* fut tellement édifié de cette mort, qu'il dit: *Je m'estimerois heureux, si Dieu m'accordoit la grace de mourir avec une aussi parfaite résignation, que celle que ce Grand homme a fait paroître dans ses derniers momens. J'ai plus appris à mourir dans le peu de temps que je l'ai assisté, que dans toutes les méditations de ma vie.* Le roi fit appeler ce Jésuite, pour savoir quelques particularités de cette mort. Le Jésuite, après avoir satisfait la curiosité du prince, lui dit: *SIRE, Votre Majesté a fait un grand exemple sur la terre par la mort du Duc* de Montmorency, *& Dieu, par sa miséricorde, en a fait un grand Saint dans le Ciel.* Le roi répondit en soupirant: *Je voudrois, mon Pere, avoir contribué à son salut par des voies plus douces.* Comme il fut décapité au pied de la statue de marbre de *Henri IV*, après de vaines intercessions auprès de *Louis XIII*, on fit sur sa mort les vers suivans:

Ante patris statuam, nati implacabilis irâ
Occubui, indignâ morte manuque cadens.
Illorum ingemuit neuter, mea fata videndo:
Ora patris, nati pectora marmor erant.

Son supplice fut juste, ou du moins ne parut point inique comme celui de quelques autres que le cardinal *de Richelieu* sacrifia à son ambition & à sa vengeance; mais la mort d'un homme qui promettoit tant, la terreur des ennemis & les délices des François, rendit le cardinal plus odieux, que n'avoient fait tous les autres attentats de son esprit vindicatif. Le corps du duc fut transporté dans l'église de la Visitation de Moulins, où *Marie-Félice des Ursins*, son épouse, dame illustre par sa vertu & par sa piété, lui fit dresser un magnifique tombeau de marbre. La douleur vive & constante de cette nouvelle *Artémise*, qui se fit religieuse après sa mort, prouve assez que sa conscience lui reprochoit d'avoir contribué par ses insinuations à sa fin déplorable. Le sieur *du Cros* donna la *Vie* du duc *de Montmorency* en 1642, in-4°. Il y en a une seconde,

1699, in-12 : l'une & l'autre assez mal écrites. La Relation de son jugement & de sa mort est dans le *Journal* du cardinal *de Richelieu*, ou dans sa Vie par *le Clerc*, 173*, 5 vol. in-12. Les biens de cette maison passerent dans celle de *Condé*, par la sœur du duc *de Montmorency*, [*Charlotte-Marguerite*] qui avoit épousé *Henri II*, prince *de Condé* : [Voyez l'article suivant.] Il subsiste des branches de cette maison dans les Pays-Bas & en France. M. *Désormeaux*, connu par l'*Abrégé* estimé *de l'Histoire d'Espagne*, a donné, en 1764, une *Histoire* intéressante *de la Maison de Montmorency*, à Paris, 5 vol. in-12. *Cotolendi* a fait celle de la *Duchesse de Montmorency*, morte en 1666, Paris, 1684, in-8°. Il y en a une plus récente en deux vol. in-12.

X. MONTMORENCY, (Charlotte-Marguerite de) sœur du précédent, née en 1594, avoit à peine 15 ans lorsqu'elle parut à la cour. Les vieux courtisans, qui, sous *Catherine de Médicis*, avoient vu tant de beautés autour de cette princesse, avouoient qu'ils n'avoient rien vu de plus beau. Ses charmes frapperent vivement *Henri IV*, qui la vit dans un bal. Oubliant sa barbe blanche, & l'âge de *Charlotte*, il conçut une passion » qui eut, dit M. *Mercier*, » tous les symptômes de » la folie. *Bassompierre* briguoit la » main de la jeune beauté ; le roi » lui fit confidence de son amour, » le pressa de renoncer à ce mariage, lui promit de le dédommager, & *Bassompierre* se désista. » *Henri* en pleura de satisfaction » en le serrant entre ses bras. Il » n'avoit éloigné *Bassompierre* que » parce qu'il avoit prévu qu'il seroit » un mari trop clair-voyant. Il fit » proposer le prince *de Condé* qui sortoit de l'adolescence. Ce mariage » étoit trop avantageux pour pouvoir être refusé. *Condé* devint (en » 1609) l'époux de la jeune beauté » qui n'avoit pas encore soupçonné » l'hommage du monarque. Les » assiduités du roi, ses libéralités, » ses attentions galantes annoncerent bientôt ses desseins, & *Condé* » fut d'avis d'enlever son épouse à » cette puissante séduction : il l'emmena d'abord à Chantilly. Le roi » se travestit plusieurs fois, escorté » seulement de deux hommes. Il » partoit du Louvre pour la voir » un instant, s'en retournoit la » nuit au galop, & donnoit un » étrange spectacle à ses courtisans, qui rioient de le voir avec » sa barbe grise, poursuivre un » enfant de seize ans. L'époux » averti, relégua sa femme au château de Verneuil, sur les frontieres de Picardie, & la fit surveiller par sa belle-mere. Le monarque plus amoureux que jamais, gagna une dame voisine, » qui donna des fêtes à la princesse. Le roi s'y trouva déguisé ; » mais l'impatience & l'indiscrétion de l'amant trahirent le mystere «. Alors le prince indigné emmene sa femme à Bruxelles, où la cour d'Espagne lui prodigua les honneurs & les offres les plus avantageuses. *Henri IV* furieux fait courir après les fugitifs ; il jure d'employer la ruse & la force : il menace les Espagnols de la guerre s'ils ne rendoient le prince & la princesse *de Condé*, qu'il réclame comme princes de son sang. *Condé* craignant d'être enlevé, alla faire un voyage en Italie, d'où il revint après la mort du roi. Quoique le public malin accusât la princesse *de Condé* d'indifférence pour son époux, elle lui donna des preuves du plus sincere attachement. En 1617, n'ayant pu obtenir l'élargissement du prince, qui étoit enfermé à la Bastille, elle

demanda la permission de s'y renfermer avec lui. Elle fut ainsi le conseil & la consolation de son époux, pendant plus de deux ans que dura sa détention. De nouvelles intrigues occasionnerent de nouveaux mécontentemens. *Condé* quitta encore la cour en 1625. La princesse y servit très-utilement sa maison & son mari, & elle montra une fermeté digne de son rang. Sa tendresse pour l'infortuné maréchal *de Montmorency* son frere, décapité à Toulouse en 1633, put seule lui faire oublier sa grandeur. On dit que, pour obtenir sa grace, elle se mit aux genoux du cardinal *de Richelieu*, qui, sans lui rien accorder, crut en faire assez, que de se jeter lui-même aux genoux de la princesse. On rapporte aussi, que s'étant trouvée au service de ce ministre fait à sa mort, arrivée en 1642, elle dit en se rappelant la triste fin de son frere: *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus.* Demeurée veuve en 1646, elle mourut à 57 ans, le 2 Décembre 1650, à Châtillon-sur-Loing, où une fievre violente l'emporta. Son fils *Louis de Bourbon*, IIe du nom, dit *le Grand* CONDÉ, auroit seul immortalisé sa mere.

MONTMORENCY, *Voyez* BOUTEVILLE ... LUXEMBOURG, n° VI... I. NIVELLE... COLIGNY, n° VI. & EGMONT *vers la fin.*

I. MONTMORT, (Pierre-Raymond de) né à Paris en 1678, d'une famille noble, fut destiné au barreau par son pere. Dégoûté de cette profession, il se retira en Angleterre, d'où il passa dans les Pays-Bas, & ensuite en Allemagne. Il revint en France l'an 1699, n'étudia plus que la philosophie & les mathématiques, suivant en tout les conseils du Pere *Malebranche*, son ami & son guide. En 1709 il fit un second voyage en Angleterre, qui lui fut plus utile que le premier. A son retour il prit l'habit ecclésiastique, qu'il quitta en 1706, pour se marier avec Mademoiselle *de Romicourt*, petite-niece de Madame la duchesse *d'Angoulême*. Depuis il passa la plus grande partie de sa vie à la campagne, & sur-tout à sa terre de Montmort. Il n'en sortit que pour faire, en 1713, un troisieme voyage en Angleterre, où il observa l'éclipse solaire de cette année. La vie de Paris lui paroissoit trop distraite, pour des méditations aussi suivies que les siennes. Du reste il ne craignoit pas, (dit *Fontenelle*,) ces distractions en détail. Dans la même chambre où il travailloit aux problêmes les plus embarrassans, on jouoit du clavecin, son fils couroit & le lutinoit; & les problêmes ne laissoient pas de se résoudre. Le Pere *Malebranche* en a été plusieurs fois témoin avec étonnement. Ce savant estimable mourut le 7 Octobre 1719 à Paris, de la petite vérole, à 41 ans, universellement regretté. Quand il fut à l'extrémité, on l'envoya recommander aux prieres des trois paroisses dont il étoit seigneur, & les églises retentirent bientôt des gémissemens & des cris des paysans. Sa mort, (dit *Fontenelle*,) fut honorée de la même oraison funebre. Quoique vif, & sujet à des coleres d'un moment, surtout quand on l'interrompoit dans ses études pour lui parler d'affaires; il étoit fort doux, & à ses coleres succédoit une petite honte & un repentir gai. Il étoit bon maître, même à l'égard des domestiques qui l'avoient volé; bon ami, bon mari, bon pere, non-seulement pour le fonds du sentiment, mais, ce qui est plus rare, dans tout le détail de sa vie. Les malheureux chérissoient en lui un

consolateur, & les pauvres un pere. *Mon-mort* avoit été reçu de la société royale de Londres en 1715, & de l'académie des sciences de Paris en 1716. On a de lui un *Essai d'Analyse sur les Jeux de hasard*, dont la meilleure édition est de 1713, in-4°. Cet ouvrage, fruit de la sagacité & de la justesse de son esprit, fut reçu très-avidement par les géometres.

II. MONTMORT, *Voyez* V. HABERT.

MONTMOUTH, (Jacques duc de) fils naturel de *Charles II* roi d'Angleterre, né à Roterdam en 1649, fut mené en France à l'âge de 9 ans, & élevé dans la Religion Catholique. Le roi son pere ayant été rétabli dans ses états en 1660, le fit venir à sa cour, & lui donna des gages de sa tendresse. Il le créa comte *d'Orkenay*, (titre qu'il changea ensuite en celui de *Montmouth*;) le fit duc & pair du royaume d'Angleterre, chevalier de l'ordre de la Jarretiere, capitaine de ses gardes, & l'admit dans son conseil. Le duc *de Montmouth* servit son pere avec autant de zele que de succès. Il remporta une victoire signalée sur les rebelles d'Ecosse. Il passa ensuite au service de la France avec un régiment Anglois, se signala contre les Hollandois, & fut fait lieutenant-général des armées de France. De retour en Angleterre, il continua de se distinguer. Envoyé en 1679, en qualité de général, contre les rebelles d'Ecosse, il les défit; mais peu de temps après il se joignit aux factieux, & trempa même dans une conspiration formée pour assassiner le roi *Charles II* son pere, & le duc *d'Yorck* son oncle. *Charles*, sollicité par sa tendresse autant que par la bonté de son cœur, pardonna à ce fils rebelle. Cet excès de clémence ne changea point son cœur, naturellement porté à tous les attentats de l'ambition. Il se retira en Hollande pour attendre le moment favorable de faire éclore ses projets. A peine eut-il appris que le duc *d'Yorck* avoit été proclamé roi sous le nom de *Jacques II*, qu'il passa en Angleterre pour y faire révolter les peuples. Après avoir rassemblé des troupes, il hasarda le combat contre son souverain. Il fut vaincu & contraint de se sauver à pied. Deux jours après la bataille, on le trouva dans un fossé, couché sur de la fougere. Dès qu'il fut arrêté, il écrivit au roi dans les termes les plus soumis pour demander grace, & il obtint la permission de venir se jeter aux pieds de *Jacques II*. Rien ne put toucher ce monarque. « *Jacques* avoit (dit M. l'abbé *Millot*) » une occasion précieuse de se signaler par la clémence; mais il » ne montra que de la rigueur. Sa » victoire fut suivie des plus barbares exécutions. Le colonel » *Kircke*, soldat de fortune, dont » l'ame féroce ne respiroit que le » sang, poussa la cruauté jusqu'à » se faire un jeu des supplices de » ceux qu'il immoloit. Le chef de » justice, *Jefferies*, encore plus inhumain, puisque son état devoit » le rendre plus doux, remplit de » carnage les comtés qui avoient » eu part à la révolte. Une dame » Anabaptiste fut brûlée pour avoir » reçu charitablement dans sa maison un des coupables, & ce malheureux fut sauvé pour avoir » eu la perfidie de déposer contre » elle. Miladi *Lile*, sans autre crime » que d'avoir aussi donné retraite » à deux rebelles après le combat, » fut également punie de mort, » quoiqu'elle eût envoyé son fils » combattre *Montmouth*. Selon le » Pere *d'Orléans*, *Jacques*, informé » trop tard de ces excès, en té-

» moigna de l'indignation, & ré-
» para autant qu'il put l'injustice.
» Mais comment le croire, lorsqu'on voit l'implacable *Jefféries* créé pair à son retour, & élevé bientôt après à la dignité de chancelier? étrange façon de punir un homme trop digne de la haine publique «! Le duc *de Montmouth* fut conduit à la tour, d'où il ne sortit que pour porter sa tête sur un échafaud, le 25 Juillet 1685. Il parut sur ce théâtre ignominieux, avec la grandeur de courage qu'il avoit montrée dans les batailles. M. *de Saint-Foix* a prétendu qu'à la place du duc *de Montmouth* on fit mourir un homme qui lui ressembloit parfaitement; & que ce duc fut envoyé en France, & enfermé dans une prison des isles Sainte-Marguerite avec un masque de fer. Il conjecture que le duc *de Montmouth* est le même que le *Prisonnier masqué de Fer*, dont nous avons parlé aux mots MASQUE, & *IV.* BEAUFORT; mais ces présomptions ne sont pas, à beaucoup près, des preuves concluantes.

I. MONTPENSIER. Il y a eu deux branches de la maison de *Bourbon*, qui ont porté ce nom. Voici ce qu'en dit le continuateur de *Ladvocat*, d'après *Moréri* & d'autres généalogistes.

La premiere eut pour tige *Louis I de Bourbon*, 3e fils de *Jean I*, duc *de Bourbon*; il mourut en 1486. Son fils *Gilbert* se distingua sous *Louis XI* & *Charles VIII*, qu'il suivit à Naples; *Ferdinand* d'Aragon le força dans le château neuf de Naples. Il mourut à Pouzzol le 5 Octobre 1496.

Son fils *Charles* fut tué au siége de Rome, en 1527, à 38 ans. [*Voyez II.* BOURBON.] Il n'avoit pas d'enfans; mais sa sœur *Louise*, morte en 1561, épousa *Louis de Bourbon*, prince de la Roche-sur-Yon, fils de *Jean* comte de Vendôme.

Ce prince commença la seconde branche de *Montpensier*. Il eut *Louis II* duc *de Montpensier*. [*Voyez* ci-à-côté le n° II.] Sa femme *Jacqueline de Longwic*, morte en 1561, eut beaucoup de crédit auprès de *François I*, de *Henri II* & de *Catherine de Médicis*. [*Voyez* LONGWIC.] Sa seconde femme, *Catherine-Marie de Lorraine*, morte en 1596, à 45 ans, ne figura pas moins dans la Ligue, à laquelle elle étoit fort attachée, à cause de son frere le duc *de Guise*, qui fut assassiné à Blois. Elle fut un des auteurs du projet de la Ligue. *Brantôme* dit qu'un jour qu'elle jouoit à la prime (car elle étoit grande joueuse), quelqu'un lui dit de mêler bien les cartes. Elle répondit devant une nombreuse assemblée: *Je les ai si bien mêlées, qu'elles ne se sauroient mieux mêler*; en faisant allusion à toutes les trames qu'elle avoit ourdies. Elle montra la plus grande haine contre *Henri III*, qui avoit révélé, dit-on, quelques-uns de ses défauts secrets. Pendant que ce prince tenoit Paris assiégé, elle parcouroit les rues, conduisant d'une main les deux fils de son frere, & tenant de l'autre une image de *Henri*, qu'elle présentoit à la populace mutinée pour l'exciter à la révolte. [*Voyez* CLEMENT, n° IX, & HENRI, n° XI.] *Louis* n'en eut pas d'enfans; mais de sa premiere femme il avoit eu *François*. [*Voyez* FRANÇOIS, n° VII.]

Le fils de celui-ci nommé *Henri*, mort en 1608, avoit épousé *Henriette-Catherine de Joyeuse*, qui se remaria au duc *de Guise* en 1611, & mourut en 1656, à 71 ans; mais elle avoit eu du duc *de Montpensier*, *Marie de Bourbon*, laquelle épousa *Gaston* duc d'Orléans, & mourut en 1627; elle eut une fille qui

fait le sujet du n° III ci-après.

II. MONTPENSIER, (Louis DE BOURBON, duc de) souverain de Dombes, prince de la Roche-sur-Yon, fils de *Louis de Bourbon*, né à Moulins en 1513, se signala dans les armées sous les rois *François I* & *Henri II*. Il rendit de grands services à *Charles IX* pendant les guerres civiles, soumit les places rebelles du Poitou en 1574, & mourut dans son château de Champigny en 1583, à 70 ans, après avoir montré autant de génie pour les affaires que pour l'art militaire.

III. MONTPENSIER, (Anne-Marie-Louise *d'Orléans*, plus connue sous le nom de *Mademoiselle* de) fille de *Gaston* duc d'Orléans, naquit à Paris en 1627. Son pere, prince bizarre, impétueux & intrigant, transmit ses défauts à sa fille. *Mademoiselle* prit le parti de *Condé* dans les guerres de la Fronde, & eut la hardiesse de faire tirer sur les troupes de *Louis XIV* le canon de la Bastille. Cette action violente la perdit pour jamais dans l'esprit du roi son cousin. Le cardinal *Mazarin*, qui savoit combien elle avoit envie d'épouser une tête couronnée, dit alors : *Ce canon-là vient de tuer son mari*. La cour s'opposa toujours depuis aux alliances qui lui firent plaisir, & lui en présenta d'autres qu'elle ne pouvoit accepter. Après avoir langui jusqu'à 44 ans, cette princesse, destinée ou proposée à des souverains, (entre autres à *Charles II* roi d'Angleterre) voulut faire, à cet âge, la fortune d'un simple gentilhomme. Elle obtint, en 1669, la permission d'épouser le comte *de Lauzun*, capitaine des Gardes-du-corps & colonel-général des Dragons, à qui elle donnoit sa main, tous ses biens estimés 20 millions, quatre duchés, la souveraineté de Dombes, le comté d'Eu, le palais d'Orléans, qu'on nomme le Luxembourg. Elle ne se réservoit rien, abandonnée toute entiere à l'idée flatteuse de faire à ce qu'elle aimoit une plus grande fortune, qu'aucun monarque en ait fait à aucun sujet. Le contrat étoit dressé. La reine, le prince *de Condé*, représenterent au roi l'injure que cette alliance faisoit à la famille royale; & *Louis XIV* la défendit après l'avoir permise. En vain *Lauzun* se flatta de fléchir le roi à force de complaisances, & *Mademoiselle* à force de pleurs. Ces amans infortunés furent réduits à se faire donner secrétement la bénédiction nuptiale. *Lauzun* ayant éclaté contre Mad^e^ *de Montespan*, à qui il attribuoit en partie sa disgrace, fut enfermé pendant dix ans à Pignerol, & n'obtint sa liberté qu'à condition que *Mademoiselle* céderoit au duc *du Maine* la souveraineté de Dombes & le comté d'Eu. L'élargissement de son époux, la liberté de vivre avec lui, transporta *Mademoiselle*; mais son bonheur ne fut pas de longue durée. *Lauzun* ne vit en elle qu'une femme emportée, jalouse, brûlant de tous les feux de la jeunesse, dans un âge où ils s'éteignent ordinairement; & elle ne vit en lui qu'un indiscret, un infidelle, un ingrat & un menteur. Ses bienfaits ne furent payés que par la plus noire ingratitude. *Lauzun* exerça sur elle un tel empire, qu'on prétend qu'un jour, revenant de la chasse, il lui dit : *Louise d'Orléans, tire-moi mes bottes*. Cette princesse s'étant récriée sur cette insolence, il fit du pied un mouvement qui étoit le dernier des outrages. Le lendemain il revint au Luxembourg; mais la femme de *Lauzun* se rappela enfin qu'elle avoit failli à être celle d'un empereur, & en prit l'air & le ton : *Je vous défends*, lui dit-elle, *de vous présenter jamais devant moi*...

Mademoiselle, après avoir passé le commencement de sa vie dans les plaisirs & les intrigues, le milieu dans les amours & les chagrins, en passa la fin dans la dévotion & l'obscurité. Elle mourut en 1693, à 66 ans, peu regrettée, & presque entierement oubliée. On a d'elle des *Mémoires*, dont l'édition la plus complete est celle d'Amsterdam, (Paris) 1735, en 8 vol. in-12. Ces Mémoires sont plus d'une femme occupée d'elle, dit l'auteur du *Siecle de Louis XIV*, que d'une princesse témoin de grands événemens; mais, à travers mille minuties, on y trouve des choses curieuses, & le style en est assez pur. Il y a dans l'édition que nous avons indiquée: I. Un *Recueil des Lettres de Mademoiselle de Montpensier à Madame de Motteville*, & de celle-ci à cette princesse. II. Les *Amours de Mademoiselle* & du comte *de Lauzun*. III. Un *Recueil* des portraits du roi, de la reine & des autres personnes de la cour: quelques-uns de ces portraits sont bien faits & intéressans: d'autres sont trop vagues & sentent la flatterie. IV. Deux Romans composés par *Mademoiselle*: l'un intitulé *la Relation de l'Isle imaginaire*; & l'autre, la *Princesse de Paphlagonie*. La narration en est aisée, & la critique qu'ils renferment est assez bien enveloppée. Le *Cyrus* du dernier Roman est M. le *Prince*, mort en 1686; & la Reine des Amazones est Mlle *de Montpensier*.

MONTPER, (Josse) peintre de l'école Flamande, né vers l'an 1580, mourut vers le milieu du dernier siecle. Il a excellé dans le paysage. Ce maître n'a point imité le précieux fini des peintres Flamands. Il a affecté un goût heurté, & une sorte de négligence. Cependant il n'est point de tableaux qui fassent plus d'effet à une certaine distance, & qui offrent une plus grande étendue à l'imagination, par l'art avec lequel il a su dégrader les teintes. On lui reproche de prodiguer le jaune dans les couleurs locales, & d'avoir une touche maniérée. *Jacques Fouquieres* a été son disciple.

I. MONTPEZAT, (Antoine de Lettes, dit *des* PREZ, seigneur de) n'étoit que simple gendarme dans la compagnie du maréchal *de Foix*. Prisonnier à la bataille de Pavie, il se présenta si à-propos & de si bon cœur, pour servir à *François I* de valet de chambre dans sa prison, que ce prince prit confiance en lui, & l'envoya porter en France des ordres secrets à la régente. Cette aventure fit la fortune de *Montpezat*. Il fut l'un des huits otages que fournit le roi *François I* à *Henri VIII* roi d'Angleterre, lors de la reddition de Tournai à la France. Il se trouva au siége de Naples en 1528. Il défendit Fossan, petite ville de Piémont, contre une armée Impériale, en 1536. Les assurances qu'il donna d'un heureux succès, firent entreprendre le siége de Perpignan en 1541; mais son peu de prévoyance fut cause qu'on le leva. Cette faute n'empêcha point qu'il ne fût maréchal de France en 1543. Il mourut le 25 Juin de l'année suivante. La fortune lui avoit inspiré une hauteur qu'il accompagnoit quelquefois de plaisanteries ameres. Etant aux bains de Béarn, où se trouva aussi la reine *Marguerite* de Navarre, il lui adressa quelques railleries offensantes, qui firent dire à cette princesse: *Si je ne respectois le Roi de France à qui vous appartenez, je vous ferois bientôt sortir de mes terres.* — *Madame*, répondit Montpezat, *il ne faudroit pas aller bien loin pour cela.*

II. MONTPEZAT, *Voyez* LOGNAT.

MONTPLAISIR, (René de Bruc) d'une famille noble de Bretagne, étoit oncle du maréchal *de Créqui*. Il passe pour avoir eu quelque part aux ouvrages de la comtesse *de la Suze*, à laquelle il fut très-attaché. On a de lui des *Poésies*, 1759, in-12, parmi lesquelles son *Temple de la Gloire* tient le premier rang. Il est adressé au duc *d'Enguien* (depuis le Grand *Condé*,) à l'occasion de la bataille de Nortlingue qu'il avoit gagnée sur le général *Mercy*. *Montplaisir* avoit servi avec distinction sous ce prince. C'étoit un homme d'un esprit facile & d'un caractere aimable. Il mourut vers 1673, lieutenant-de-roi à Arras... Il ne faut pas le confondre avec *Caillavet* de MONTPLAISIR, avocat au parlement de Bourdeaux, très-plat rimailleur. Il vivoit vers 1634, année de la 2[e] édition de ses *Poésies*, in-12.

MONTREAL, (Jean de) *Voyez* MULLER.

MONTRÉSOR, *Voyez* II. BOURDEILLE & BUEIL.

MONTREVEL, *Voyez* BAUME, n° III.

MONTREUIL, *V.* III. EUDES.

I. MONTREUIL, (Matthieu de) poëte François, né à Paris, eut une jeunesse fort dissipée. Après avoir dépensé son bien en voyages & en plaisirs, il servit en qualité de secrétaire auprès de *Cosnac*, évêque de Valence, qu'il suivit à Aix, lorsqu'il fut nommé à l'archevêché de cette ville. *Montreuil* y mourut en 1691, à 71 ans. Ce poëte avoit de la facilité & du naturel; mais il affecta trop d'insérer ses vers dans les recueils qui paroissoient de son temps. *Boileau* du moins lui reproche cette affectation :

On ne voit point mes vers à l'envi de Montreuil,
Grossir impunément les feuillets d'un recueil.

Mais *la Monnoie* prétend que *Montreuil* ne donna jamais dans ce ridicule. On a de lui plusieurs *Pieces de Poésie*, qu'il recueillit lui-même, in-12, 1666. On y trouve de fort jolis Madrigaux. *Montreuil* étoit un de ces écrivains ingénieux & faciles, incapables du grand, mais qui peuvent réussir dans le genre médiocre. Né avec un caractere gai, un cœur tendre, une physionomie heureuse, il plut aux dames & les chanta toute sa vie. Ses *Lettres* peuvent passer pour un journal amoureux.

II. MONTREUIL ou MONTEREUIL, (Bernardin de) Jésuite, se distingua dans son corps par ses talens pour la chaire & pour la direction. Nous avons de lui une excellente *Vie de JESUS-CHRIST*, revue & retouchée par le Pere *Brignon*. Cette Vie peut tenir lieu d'une bonne Concorde des Evangiles. Elle a été réimprimée à Paris en 1741, en 3 vol. in-12. L'auteur a conservé, autant qu'il a pu, cette onction divine, qui est au-dessus de tous les vains ornemens de l'esprit.

MONTREUX, (Nicolas de) gentilhomme du Mans, qui prit le nom d'*Ollenix du Montsacré*, mort vers 1608, à 47 ans, eut pour pere un maître des requêtes de la maison de *Monsieur* frere du roi. C'étoit un insipide romancier, un poëte dramatique boursouflé, & un plat historien. On a de lui: I. Des Romans, *Criniton & Lydie*, in-8°. *Cléandre & Domiphile*, in-12. Les *Bergeries de Juliette*, 5 vol. in-8°. II. *Histoire des Turcs*, 1608, in-4°. III. Plusieurs pieces de théâtre: *Annibal*, *Diane*, *Isabelle*, *Cléopâtre*, le jeune *Cyrus*, *Arimene*, *Sophonisbe*, *Joseph* le chaste, *Camma*, &c.

MONTROSS, (Jacques Graham, comte & duc de) généralissime & vice-roi d'Ecosse pour

Charles I, roi d'Angleterre, défendit généreusement ce prince contre les rebelles de son royaume. Il se distingua à la bataille d'Yorch, vainquit plusieurs fois *Cromwell*, & le blessa de sa propre main. La fortune l'ayant abandonné en Angleterre, il passa en Ecosse, employa son bien & son crédit à lever une armée; prit Perth & Aberden en 1644, battit le comte *d'Argyle*, & se rendit maître d'Edimbourg. *Charles I* s'étant remis entre les mains des Ecossois, ils firent donner ordre au comte *de Montross* de désarmer. Ce grand homme obéit à regret, & abandonna l'Ecosse à la fureur des factieux. Inutile en Angleterre, il se retira en France, & de là en Allemagne, où il signala son courage à la tête de 12000 hommes, en qualité de maréchal de l'empire... Le roi *Charles II*, voulant faire une tentative en Ecosse, le rappela, & l'envoya avec un corps de 14 à 15000 hommes. Le comte *de Montross* s'y rendit maître des isles Orcades, & descendit à terre avec 4000 hommes. Mais ayant été défait, il fut obligé de se cacher dans des roseaux, déguisé en paysan. La faim le contraignit de se découvrir à un Ecossois, nommé *Brimm*, qui avoit autrefois servi sous lui. Ce malheureux le vendit au général *Lesley*, qui le fit conduire à Edimbourg, où, couvert de lauriers, & victime de sa fidélité envers son souverain, il fut pendu & écartelé au mois de Mars 1650. *Charles II*, parvenu à la couronne, rétablit la mémoire de ce fidelle sujet. *Montross* étoit un de ces hommes extraordinaires, dont les succès & les aventures tiennent plus du roman que de l'histoire. Son activité, sa valeur, son zele pour son roi, le mettent au premier rang des héros & des citoyens. Son courage tenoit de cette audace, qui déconcerte les mesures des guerriers méthodiques. *Cromwell* l'éprouva plusieurs fois; &, si la couronne eût pu être soutenue sur la tête de *Charles I*, c'étoit par *Montross*.

MONTSACRÉ, *Voyez* MONTREUX.

MOOR, (Antoine) peintre, natif d'Utrecht, mourut à Anvers en 1597, âgé de 56 ans. On l'appelle aussi le *Chevalier de Moor*, parce que son mérite le fit décorer de ce titre par un prince souverain. Le séjour qu'il fit en Italie, & sur-tout à Venise, forma son goût, & lui donna une maniere qui fit rechercher ses ouvrages. Il fut désiré dans les cours d'Espagne, de Portugal & d'Angleterre. Ses *Tableaux* sont rares & fort chers. Il a excellé à peindre le portrait; il a aussi très-bien traité quelques sujets d'histoire. Ce peintre a rendu la nature avec beaucoup de force & de vérité; son pinceau est gras & moëlleux; & sa touche ferme & vigoureuse. On voit plusieurs *Portraits* de sa main dans la collection du Palais-Royal.

MOORTON, *Voy.* MORTON.

MOPINOT, (Simon) Bénédictin de Saint-Maur, né à Reims en 1686, professa les humanités dans son ordre avec beaucoup de succès. Il ne fut pas moins attentif à inspirer à ses éleves l'amour de la vertu, que le goût de la belle littérature. On a de lui des *Hymnes*, qu'on chante encore dans plusieurs maisons de sa congrégation. Elles sont pleines de sentimens affectueux, & préférables à cet égard à celles de *Santeuil*, auxquelles elles sont inférieures pour l'énergie & la vivacité des images. Ce savant Bénédictin a travaillé avec Dom *Coustant* à la

collection des *Lettres des Papes*, dont il a fait l'Epître dédicatoire & la Préface. Cette Préface ayant déplu à la cour de Rome, Dom *Mopinot* la défendit par plusieurs *Lettres*. Il a fait encore l'Epître dédicatoire qui est à la tête du *Thesaurus Anecdotorum*. Il avoit achevé le 2e vol. de la collection des Lettres des Papes, lorsqu'il mourut. L'enjouement de son caractere & l'innocence de ses mœurs, lui concilioient l'amitié & l'estime de tous ceux qui le connoissoient. Il sortoit rarement de son cloître, & lorsqu'il sortoit, il étoit au dehors ce qu'il étoit au-dedans, modeste, humble, recueilli. Il fut tourmenté, jusqu'à sa mort, de scrupules que sa vertu auroit dû calmer. Tant de peines d'esprit & de corps l'épuiserent de bonne heure, & il mourut en 1724, âgé seulement de 39 ans.

MOPSUESTE, *Voy.* THEODORE, n° IV.

MOPSUS, fils d'*Apollon* & de *Manto*, fameux devin du Paganisme, vivoit du temps de *Calchas*, [*Voyez* ce mot,] qu'il surpassa en pénétration. Il y eut aussi un Roi d'Athenes, de ce nom.

MORABIN, (Jacques) secrétaire du lieutenant-général de police de Paris, étoit de la Fleche. Il mourut le 9 Septembre 1762, avec la réputation d'un homme savant. On a de lui : I. La Traduction du *Traité des Lois de Cicéron*, in-12 ; & du *Dialogue des Orateurs*, attribué à *Tacite*, 1722, in-12. II. *Histoire de l'exil de Cicéron*, in-12, morceau assez estimé. III. *Histoire de Cicéron*, 1745, en 2 vol. in-4°. L'ouvrage précédent avoit été traduit en anglois ; mais celui-ci n'a pas eu le même avantage, quoiqu'écrit avec assez de savoir, de clarté & de méthode. IV. *Nomenclator Ciceronianus*, 1757, in-12. Personne n'avoit plus médité *Cicéron* que l'auteur, & ce petit livre peut être utile. V. Traduction du *Traité de la Consolation*, de *Boece*, 1753, in-12, faite avec exactitude.

MORAINVILLIERS D'ORGEVILLE, (Louis de) natif du diocese d'Evreux, entra dans la maison de Sorbonne en 1607, & dix ans après dans la congrégation de l'Oratoire. Son neveu, *Harlay* de *Sancy*, ayant été nommé évêque de Saint-Malo, il le suivit en qualité de grand-vicaire, & mourut en cette ville l'an 1654. Son principal ouvrage a pour titre : *Examen Philosophiæ Platonicæ*, Saint-Malo, 2 vol. in-8°, 1730 & 1755.

MORALÈS, (Ambroise) prêtre de Cordoue, mort en 1590, à 77 ans, contribua beaucoup à rétablir en Espagne le goût des belles-lettres, que les chicanes scolastiques avoient affoibli. *Philippe II* le nomma son historiographe, & l'université d'Alcala lui confia une de ses chaires. Sa vertu & son esprit brillerent dans ce poste. On a de lui : I. La *Chronique générale d'Espagne*, qui avoit été commencée par *Florian de Zamora*, en espagnol, 1533 & 1586, 2 vol. in-fol. ; ouvrage estimé qui ne va que jusqu'à *Vérémond III*. *Sandoval* le continua par ordre exprès de *Philippe III*. jusqu'à *Alphonse VII*. II. Des *Scholies* en latin sur les ouvrages de Saint Euloge de Cordoue. *Moralès* avoit d'abord été Dominicain ; mais il fut, dit-on, obligé de sortir de cet ordre, parce qu'une piété mal-entendue lui fit imiter l'action d'*Origene*.

MORAN, *Voyez* MAURAN.

I. MORAND, (Pierre de) né à Arles en 1701, d'une famille

noble, fit paroître de bonne heure beaucoup de goût pour la poésie. Il voulut joindre les plaisirs de l'hymen à ceux d'*Apollon*; mais ayant rencontré une belle-mere qui étoit une furie, il abandonna sa femme & ses biens, & vint à Paris, où il se livra aux plaisirs de l'esprit & à ceux de l'amour. Il fit représenter, en 1737, *Teglis*, tragédie qui eut quelque succès. Cette piece offre des situations nobles & touchantes, & beaucoup d'intelligence de l'art dramatique; il ne lui manque, ainsi qu'aux autres productions du même auteur, qu'un coloris plus brillant. *Morand* donna ensuite *Childeric*. Il arriva une chose assez singuliere à la 1re représentation de cette piece. A ce vers,

Tenter est des mortels, réussir est des Dieux.

on battit des mains. Un spectateur, qui ne l'avoit pas entendu, demanda quel étoit donc ce vers qu'on applaudissoit tant? » Je n'ai pas trop » bien ouï, (dit son voisin); mais, » à vue de pays, je crois que » c'est:

Enterrer des mortels, ressusciter des Dieux «.

Cette piece, extrêmement compliquée, & faite sur le modele d'*Héraclius*, est pleine de traits de force & de génie. On n'en put pas bien saisir l'intrigue, & cet embarras, joint à une plaisanterie du parterre, la fit tomber. Dans une des plus belles scenes de la piece, un moine déguisé, appercevant un acteur qui venoit avec une lettre à la main, & qui s'efforçoit de se faire jour à travers la foule, s'écria : *Place au Facteur!* Cette mauvaise plaisanterie excita de tels éclats de rire, que les comédiens ne purent plus se faire entendre... *Morand* eut d'autres chagrins : sa belle-mere lui intenta un procès, & publia contre lui un *Factum* rempli d'horreurs. Le poëte s'en vengea par sa comédie intitulée : L'*Esprit de divorce*. Il y tourna sa belle-mere en ridicule, sous le nom de *Madame Orgon*. C'est une de ses meilleures pieces. Le dialogue en est vif, & les caracteres sont bien soutenus. Celui de *Madame Orgon* parut outré. On le dit à l'auteur, qui s'avança sur le théâtre pour prouver au public que ce caractere n'étoit que trop réel. On rit beaucoup de cette folie; & lorsqu'*Arlequin*, à la fin du spectacle, annonça l'*Esprit de divorce*, on cria : *Avec le Compliment de l'Auteur*. Le poëte Provençal, piqué, jeta son chapeau dans le parterre, en disant tout haut : *Celui qui veut voir l'Auteur, n'a qu'à lui rapporter son chapeau.* Sur quoi quelqu'un dit assez plaisamment, que l'*Auteur ayant perdu la tête, il n'avoit plus besoin de chapeau*... *Morand* donna encore au théâtre quelques pieces, qui furent mal reçues. On les trouve dans le recueil de ses Œuvres, imprimé en trois vol. in-12. Ce recueil mérite d'être lu, quoiqu'il n'offre ni grace, ni chaleur, ni sublime de poésie; mais il y a de l'esprit, des idées & du sens. En 1749, *Morand* fut nommé correspondant littéraire du roi de Prusse; mais, toujours en butte aux traits du sort, il ne conserva cette place qu'environ huit mois. *Morand* ne fut heureux, ni en littérature, ni en mariage, ni au jeu, ni en bonnes fortunes. Un trait du malheur qui le poursuivoit, c'est que toutes ses dettes se trouvoient acquittées à la fin de l'année qu'il mourut, & qu'au premier Janvier suivant, il touchoit le 1er quartier de 5000 li-

vrés de rente qui lui restoient. Il expira le 3 Août 1757, à 56 ans, épuisé par ses excès. Avec un extérieur doux, ce poëte n'avoit nul agrément, nul usage, nulle vivacité d'esprit dans le monde; son parler étoit lourd, ses manieres gauches, sa contenance embarrassée. Mais il avoit l'esprit assez juste, & des idées saines & profondes sur le théâtre. On peut le compter parmi les écrivains de la seconde classe.

II. MORAND, (Sauveur-François) fils de chirurgien, & chirurgien lui-même très-habile, naquit à Paris le 2 Avril 1697. Il passa en Angleterre l'an 1729, pour s'instruire de la pratique du fameux *Cheselden*, sur-tout dans l'opération de la taille. L'hommage qu'il rendit à ce grand homme, lui fut rendu avec usure, par l'affluence des éleves qui le prierent de les diriger dans leurs études. Il fut successivement premier chirurgien de la Charité, & chirurgien-major des Gardes-Françoises, directeur & secrétaire de sa compagnie, enfin décoré du cordon de Saint-Michel en 1751. Membre de l'académie des sciences en 1722, il le devint de celle de Londres & de beaucoup d'autres. On a de lui: I. *Traité de la Taille au haut appareil*, Paris 1728, in-12, en anglois, par Douglas, Londres, 1729. II. *Eloge historique de M. Maréchal*, chirurgien du roi de France, Paris, 1737, in-4°. III. *Discours dans lequel on prouve qu'il est nécessaire au Chirurgien d'être lettré*, 1743. IV. *Recueil d'expériences & d'observations sur la Pierre*, 1743, 2 vol. in-12. V. Le second & 3e volume de l'*Histoire de l'Académie de Chirurgie*. VI. *Opuscules de Chirurgie*, 1768-1772, 2 vol. in-4°. On lit avec plaisir & avec fruit plusieurs de ses *Mémoires* dans la collection de l'académie des sciences & dans celle de l'académie de chirurgie. Il mourut le 21 Juillet 1773, à 76 ans. La sûreté de son commerce, les agrémens de son caractere, & ses connoissances, faisoient rechercher sa société. Il ne faut pas le confondre avec *Jean-François* MORAND son fils, né à Paris en 1726, professeur d'anatomie, médecin de *Stanislas* roi de Pologne, duc de Lorraine. C'est de lui qu'est: I. L'article du *Charbon de terre & de ses mines*, qui forme le quarantieme cahier des Arts de l'académie des sciences. II. Le *Mémoire sur la nature, les effets, propriétés & avantages du Charbon de terre*, &c. Paris, 1770, in-12, avec figures. Pour acquérir des connoissances d'autant plus sûres sur ce fossile, il s'étoit rendu à Liége où il se trouve en quantité. III. L'*Histoire de la maladie de la femme Supiot*, dont les os s'étoient amollis, 1752, in-12. IV. L'*Eclaircissement sur la maladie d'une fille de Saint-Geosme*, près de Langres, 1754, &c.

MORATA, ou MORETA, (Olympia Fulvia) née à Ferrare en 1526, embrassa le Luthéranisme, & épousa *Gruntler*, professeur de médecine à Heidelberg. Elle enseigna ensuite publiquement en Allemagne les lettres grecques & latines, comme *Cassandre Fidele* les avoit enseignées en Italie. On a d'elle des *Vers Grecs & Latins*, qui ont mérité l'estime des savans. Cette femme illustre mourut en 1555, à 29 ans, également célebre par son esprit & par ses mœurs. Ses *Œuvres* ont été imprimées avec celles de *Cælius Curion*, à Basle, en 1562, in-8°.

MORAVIE, (Les FRERES de) *Voy.* II. HUTTEN.

MORDAUNT, *Voyez* PETERSBOROUGH.

I. MOREAU, (René) habile docteur & professeur royal en médecine & en chirurgie à Paris, natif de Montreuil-le-Bellai en Anjou, mort le 17 Octobre 1656, à 69 ans, a donné : I. Une édition de l'*Ecole de Salerne*, avec de bonnes observations, Paris, 1625, in-8°. II. Un *Traité du Chocolat*, Paris, 1643, in-4°.

II. MOREAU DE BRASEY, (Jacques) né à Dijon en 1663, capitaine de cavalerie, mort à Briançon vers l'an 1722, âgé de 60 ans, est auteur : I. Du *Journal de la Campagne de Piémont*, en 1690 & 1691. II. Des *Mémoires Politiques, Satiriques & amusans*, 1716, 3 vol. in-12. III. De la suite du *Virgile travesti*, 1706, in-12 : mauvaise continuation d'un mauvais ouvrage. — Il faut le distinguer d'un autre MOREAU, (Etienne) également poëte & Dijonnois comme le précédent. Il est auteur de plusieurs pieces de poésie, que leur élégante simplicité rend estimables. Elles parurent à Lyon en 1667, sous ce titre : *Nouvelles Fleurs du Parnasse... Etienne* mourut en 1699, à 60 ans.

III. MOREAU, (Jacques) habile médecin, né à Châlons-sur-Saône en 1647, disciple & ami du fameux *Guy-Patin*, s'attira la jalousie & la haine des anciens médecins, par les *Theses* publiques qu'il soutint contre de vieux préjugés. On l'accusa d'avoir avancé des erreurs ; mais il se défendit d'une maniere victorieuse. Cet habile homme mourut en 1729, à 82 ans. On lui doit : I. Des *Consultations sur les Rhumatismes*. II. Un *Traité Chimique* de la véritable connoissance des *Fievres* continues, pourprées & pestilentielles, avec les moyens de les guérir. III. Une *Dissertation physique sur l'Hydropisie* ; & d'autres ouvrages estimés.

IV. MOREAU, (Jean-Baptiste) musicien d'Angers, alla chercher la fortune à Paris, où ses talens la lui firent rencontrer. Il vint même à bout de se glisser à la toilette de Mad^e^. la dauphine *Victoire de Baviere*. Cette princesse aimoit la musique : *Moreau* s'offrit de chanter un petit air : il chanta, & il plut. Son nom parvint par ce moyen aux oreilles du Roi, qui voulut voir *Moreau*. Il chanta plusieurs airs, dont sa majesté fut si contente, qu'elle le chargea aussitôt de faire un divertissement pour Marly, qui 2 mois après fut exécuté & applaudi de toute la cour. *Moreau* fut aussi chargé de faire la musique pour les intermedes des Tragédies d'*Esther*, d'*Athalie*, de *Jonathas*, & de plusieurs autres morceaux pour la maison de Saint-Cyr. Ce musicien excelloit sur-tout à rendre toute l'expression des sujets & des paroles qu'on lui donnoit. Le poëte *Lainez*, à qui il s'attacha, lui fournit des Chansons & de petites Cantatilles qu'il mit en musique, mais qui ne sont pas gravées. Il mourut à Paris en 1733, à 78 ans.

MOREAU, *Voy.* MAUPERTUIS & MAUTOUR.

I. MOREL, (Fréderic) celebre imprimeur du roi, & son interprete dans les langues grecque & latine, fut héritier de *Vascosan*, dont il avoit épousé la fille. Il étoit né en Champagne ; & il mourut à Paris le 7 Juillet 1583, dans un âge assez avancé.

II. MOREL, (Fréderic) fils du précédent, & plus célebre que son pere, fut professeur & interprete du roi, & son imprimeur ordinaire pour l'hébreu, le grec, le latin & le françois. Il avoit une si

violente passion pour l'étude, que, lorsqu'on lui vint annoncer que sa femme étoit sur le point de mourir, il ne voulut pas quitter sa plume, qu'il n'eût fini la phrase qu'il avoit commencée. Il ne l'avoit pas achevée, qu'on vint lui dire que sa femme étoit morte: *J'en suis marri*, répondit-il froidement; *c'étoit une bonne femme*. Cet imprimeur acquit beaucoup de gloire par ses éditions, qui sont aussi belles que nombreuses. Il publia, sur les manuscrits de la bibliotheque du roi, plusieurs Traités de *S. Basile*, de *Théodoret*, de *S. Cyrille*, qu'il accompagna d'une version. On estime l'édition qu'il donna des *Œuvres* d'*Œcumenius* & d'*Aretas*, en 2 vol. in-folio. Enfin, après s'être signalé par ses connoissances dans les langues, il mourut le 27 Juin 1630, à 78 ans. Ses fils & ses petits-fils marcherent sur ses traces. *Voyez* II. EZECHIEL.

III. MOREL, (Claude) fils du précédent, étoit bon imprimeur, & savant dans les langues grecque & latine. Son édition de *S. Grégoire* de Nysse, 1738, 3 vol. in-fol. est estimée des savans.

IV. MOREL, (Guillaume) professeur royale en grec, directeur de l'imprimerie royale à Paris, mourut en 1564. On a de lui un *Dictionnaire Grec-Latin-François*, 1622, in-4°, & d'autres ouvrages pleins d'un savoir étendu. Ses éditions grecques sont très-belles. Ce savant, qui n'étoit point de la famille des précédens, avoit un frere nommé *Jean*, âgé d'environ 20 ans, qui mourut en prison, où il étoit détenu pour crime d'héréfie, & qui, ayant été déterré, fut brûlé le 27 Février 1559. Ils étoient de la paroisse du Tilleul, dans le comté de Mortein en Normandie.

V. MOREL, (André) antiquaire, natif de Berne, se fit connoître à Paris par sa profonde érudition. On lui offrit la place de garde du cabinet des médailles du roi, à condition qu'il embrasseroit la religion Catholique; mais il ne voulut point l'accepter à ce prix. Il étoit alors à la Bastille, où *Louvois* l'avoit fait mettre, parce qu'il s'étoit plaint, avec la franchise de son pays, qu'on ne le récompensoit pas du travail dont il avoit été chargé par *Louis XIV*. La liberté lui ayant été rendue, pour la 2[e] fois, le 16 Novembre 1691, à la sollicitation du grand-conseil de Berne, il se retira en Allemagne, & mourut d'apoplexie à Arnstadt le 11 Avril 1703. Il laissa un fils, ministre de l'Eglise de Berne. Quoique *Morel* eût cultivé toute sa vie la science numismatique, il ne la mettoit point au-dessus de toutes les autres connoissances, comme font certains antiquaires. Il ne regardoit les *Médailles* que comme *des monumens de la vanité des Anciens*, qui servent à connoître l'histoire, mais qui ne renferment pas toute l'histoire. Il étoit naturellement modeste; &, quoique *Vaillant* ne lui fût pas favorable, il se reconnoissoit inférieur à cet antiquaire, & il avouoit que personne ne le surpassoit dans la connoissance des médailles. Ses principaux ouvrages sont: I. *Thesaurus Morellianus, sivè Familiarum Romanarum Numismata omnia... & dispositu ab Andreâ Morellio, cum Commentariis Havercampi*; Amsterdam, 1734, 5 tom. en 2 vol. in-fol. C'est le recueil le plus complet des familles Romaines qui ait jamais paru; il est estimé, rare & recherché. On y trouve 3539 médailles gravées avec leurs revers. Le lecteur est également frappé & de la beauté des

médailles, gravées par *Morel* lui-même sur les originaux, & de la justesse des inscriptions. II. *Specimen rei nummariæ*, Leipzig, 1695, en 2 vol. in-8° : ouvrage digne du précédent.

VI. MOREL, (Dom Robert) Bénédictin de Saint-Maur, né à la Chaise-Dieu en Auvergne l'an 1653, fut fait bibliothécaire de Saint-Germain-des-Prés en 1680. On lui donna ensuite la supériorité de différentes maisons. En 1699, il voulut être déchargé de tout fardeau, pour se retirer à Saint-Denys, où il s'occupa à composer des ouvrages ascétiques. Ce savant Bénédictin, né avec un esprit vif & fécond, excelloit sur-tout dans les matieres de piété, dans la connoissance des moeurs & des regles de conduite pour la vie spirituelle. Sa conversation étoit vive & délicate; ses réponses spirituelles & promptes; son humeur douce, égale, & d'une gaieté accompagnée de retenue. Sa malpropreté extérieure n'altéroit point la beauté de l'intérieur. Ses paroles ne respiroient que la piété, la droiture, la charité, la sincérité, & l'innocence des moeurs. Une grande simplicité, & une modestie dont il ne s'écartoit jamais, cachoient ses talens aux yeux des ignorans, & les relevoient aux yeux des gens d'esprit. Dom *Morel* mourut en 1731, à 79 ans. On a de lui : I. *Effusions de cœur sur chaque verset des Pseaumes & des Cantiques de l'Eglise*, Paris, 1716, en 5 vol. in-12. Le P. *de Tournemine*, Jésuite, estimoit tellement ce livre, dont les expressions sont affectueuses, qu'il le lisoit tous les jours; & lorsqu'il étoit obligé d'aller à la campagne, il en portoit un volume avec lui. Il voulut même en connoître l'auteur, & lui demanda sa bénédiction à genoux. (HISTOIRE *Littéraire de la* Congrégation *de Saint-Maur*, p. 504.) II. *Méditations sur la Regle de Saint-Benoît*, 1717, in-8°. III. *Entretiens spirituels sur les Evangiles des Dimanches & des Mysteres de toute l'année, distribués pour tous les jours de l'Avent*, 1720, 4 vol. in-12. IV. *Entretiens spirituels, pour servir de préparation à la Mort*, in-12, en 1721. V. *Entretiens spirituels, pour la Fête & l'Octave du Saint-Sacrement*, en 1722, in-12. VI. *Imitation de N. S. J. C.*, traduction nouvelle, avec une priere affective, ou effusion de cœur à la fin de chaque chapitre, in-12, en 1723. VII. *Méditations Chrétiennes sur les Evangiles de toute l'année*, 2 vol. in-12, en 1726. VIII. *Du bonheur d'un simple Religieux & d'une simple Religieuse, qui aiment leur état & leurs devoirs*, in-12, 1727. IX. *Retraite de dix jours sur les devoirs de la vie Religieuse*, in-12, 1728. X. *De l'Espérance Chrétienne, & de la confiance en la Miséricorde de Dieu*, in-12, 1728. La plupart des ouvrages de D. *Morel* ne sont que des prieres continuelles; l'auteur a tiré ses réflexions de l'Ecriture & des écrits ascétiques des SS. Peres. C'est ce qui donna une grande vogue à ses ouvrages, & ce qui excita en même temps l'envie des ennemis de l'auteur, regardé par eux comme Janséniste, & peint comme tel dans le *Dictionnaire des livres Jansénistes*.

MORÉRI, (Louis) docteur en théologie, né le 25 Mars 1643, d'une famille honnête, à Bargemont, petite ville de Provence, prêcha à Lyon la controverse pendant 5 ans avec succès. Il s'étoit annoncé dans cette ville par une mauvaise allégorie, intitulée : *Le Pays d'Amour*, qu'il publia dès l'âge de 18 ans. Il se fit connoître bientôt par des ouvrages plus

utiles. Il publia en 1673, en un vol. in-fol., le *Dictionnaire* qui porte son nom & dont *Chappuzeau*, dit-on, lui donna la premiere idée. Ce fut vers le même temps qu'il s'attacha à l'évêque d'Apt, *Gaillard de Longjumeau*, à qui il avoit dédié cet ouvrage, en reconnoissance des soins que ce prélat s'étoit donnés pour lui faire trouver des matériaux. Mad^e^. *de Gaillard de Venel*, sœur de l'évêque d'Apt, le fit placer auprès de *Pompone*, secrétaire d'état. Il pouvoit espérer de grands avantages de sa place; mais son application au travail épuisa ses forces, & le jeta dans une langueur presque continuelle. L'ardeur avec laquelle il s'occupa d'une nouvelle édition de son Dictionnaire, augmenta son épuisement, & lui donna enfin la mort. Il expira à Paris le 10 Juillet 1680, à 38 ans. Le 1er volume de sa nouvelle édition avoit déjà paru, & le second vit le jour quelques mois après la mort de son auteur. *Moréri* avoit des connoissances & de la littérature : il connoissoit les livres modernes qu'il falloit consulter; & entendoit assez bien l'italien & l'espagnol; mais il n'avoit ni beaucoup de goût, ni beaucoup d'imagination. Son ouvrage, réformé & considérablement augmenté, porte encore son nom, & n'est plus de lui. C'est une ville nouvelle, dit *Voltaire*, bâtie sur l'ancien plan. Trop de généalogies suspectes, d'articles consacrés à des hommes obscurs, d'inexactitudes, de minuties, de fautes de langage; le défaut de critique, de précision & de goût, ont fait tort à cet ouvrage utile, qui seroit infiniment plus agréable, si les auteurs qui y ont mis la main s'étoient bornés au nécessaire & à l'intéressant. Plusieurs grands hommes, comme *Alexandre*, *César*, *Pompée*, *Boileau*, *Moliere*, *Corneille*, &c. n'y sont que crayonnés, tandis qu'une foule d'écrivains inconnus, & de gentilshommes de deux jours, y occupent un terrain immense. Ce Dictionnaire est sur-tout très-défectueux pour la partie géographique, malgré les diverses & fréquentes révisions qui en ont été faites. Aussi étoit-ce une *vraie étable d'Augias*, (dit *Prosper Marchand*) *pour le nétoiement de laquelle il n'auroit fallu rien moins qu'un Hercule littéraire*. Qu'on ne dise point, comme *Vigneul-Marville*, que le *Moréri* est un *Dictionnaire bourgeois*, qui n'est pas fait pour les savans. J'aimerois autant qu'on excusât une Grammaire remplie de fausses regles, & un Catéchisme plein de mauvais principes, en disant qu'ils sont assez bons pour des écoliers & des enfans. C'est justement parce que cet ouvrage devoit servir à des bourgeois, qu'il auroit dû être plus soigneusement travaillé & plus exact. Les gens de lettres peuvent aisément redresser les fautes & les erreurs, en recourant aux sources; mais les lecteurs vulgaires, & surtout les jeunes gens, ne sont nullement en état de le faire. Ce qui a contribué à faire un nom à *Moréri*, c'est qu'on s'imagine que c'est le premier Dictionnaire françois & historique; mais on avoit celui de *Juigné*, qui, tout inexact qu'il est, ne lui fut pas inutile. Les éditions les plus estimées du Dictionnaire de *Moréri*, sont : Celle de 1718, en 5 vol. in-fol; celle de 1725, 6 vol. in-fol. & celle de 1732, aussi en 6 vol. in-fol. L'abbé *Goujet* a donné 4 vol. in-folio de Supplément, que M. *Drouet* a refondus dans une nouvelle édition, publiée en 1759, en 10 vol. in-folio, avec des corrections & des augmentations. Cet ouvrage a été tra-

duit en anglois, en espagnol & en italien.

MORET, (Antoine de BOURBON, comte de) fils naturel de *Henri IV* & de *Jacqueline de Beuil* comtesse *de Moret*, & prince légitimé de France, naquit en 1607. Après avoir goûté les sages leçons de *Lingendes* (depuis évêque de Sarlat) son précepteur, il eut les abbayes de Savigny, de Saint-Etienne de Caen, de Saint-Victor de Marseille; & ces bénéfices ne l'empêcherent pas de porter les armes. Il reçut une mousquetade au combat de Castelnaudari, en 1632, dont il mourut, à ce qu'assurent les historiens les plus instruits. D'autres prétendent qu'il se retira en Portugal en habit d'hermite; qu'ensuite il revint en France, & qu'il se cacha, sous le nom de *Frere Jean-Baptiste*, dans un hermitage en Anjou. Mais quelle preuve apportent-ils, qu'un fils de *Henri IV*, qu'ils ne font mourir qu'en 1693, étoit un solitaire Angevin? Aucune. Cependant ils ajoutent, que *Louis XIV*, frappé des bruits qui couroient au sujet du comte *de Moret*, fit demander par l'intendant de Touraine à l'hermite qui passoit pour être ce comte, s'il l'étoit réellement? Le solitaire répondit: *Je ne le nie, ni ne veux l'assurer; tout ce que je demande, c'est qu'on me laisse comme je suis.* Cette réponse & d'autres circonstances répandent sur ce point d'histoire une obscurité, que les critiques n'ont pu encore dissiper entiérement. Sa *Vie* a été donnée par le curé *Grandet*.

MORGAGNI, (Jean-Baptiste) savant anatomiste, né à Forli dans la Romagne en 1682, fut reçu de l'académie des *Inquiets* de Bologne, où il avoit fait ses études; académie connue depuis avantageusement sous le titre d'*Institut de Bologne*. La république de Venise le tira de Forli, où il exerçoit la médecine sur un trop petit théâtre, pour lui donner la chaire d'anatomie de Padoue, avec 6000 livres d'appointemens. Il honora cette ville par ses découvertes, & par ses ouvrages qui roulent tous sur son art. Les principaux sont: I. *Adversaria Anatomica sex*, à Padoue, 1719, in4°, ou à Leyde, 1741, in-4°. Cette derniere édition a, de plus que les précédentes, *Nova Institutionum medicarum Idea*. II. *Epistolæ Anatomicæ*, Leyde, 1728, in-4°. III. *De sedibus & causis Morborum per anatomen indagatis, libri V*, Patavii, 1760, 2 vol. in-fol.; Lovanii, 1766, 2 vol. in-4°; Embroduni in Helvetiâ, 1779, 3 vol. in-4°. IV. Plusieurs *Lettres*, insérées dans la nouvelle édition de *Valsalva*. Il a donné son nom à un trou de la langue & à un muscle de la luette, parce qu'il les découvrit le premier. Ce savant étoit correspondant de l'académie des sciences de Paris. Il mourut en 1771, âgé de quatre-vingt-dix ans. Les papes *Clément XI* & *Clément XII* & plusieurs souverains lui donnerent des marques particulieres de leur estime. *Benoît XIV* fait de lui une mention honorable dans son traité *De Beatificatione servorum Dei*. Peu de savans ont joui d'une estime plus générale. Il avoit recueilli lui-même ses Ouvrages, qui parurent en 1765, en cinq vol.

MORGUES, *Voy.* MOURGUES.

MORHOF, Daniel-Georges) né à Wismar, dans le duché de Meckelbourg en 1639, devint professeur de poésie à Rostock, ensuite d'éloquence, de poésie & d'histoire à Kiel, & bibliothécaire de l'université de cette ville. Cet écrivain se signala par un grand nombre d'ouvrages, fruit de son érudition & d'un

travail infatigable. Les principaux sont I. *Dissertationes*, 1699, in-4°. II. *Opera Poëtica*, 1694, in-4°. III. *Orationes*, 1698. IV. *Polyhistor*, sivè *De notitiâ auctorum & rerum*. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Lubeck, 1732, 2 vol. in-4°. Il y a peu de livres plus savans; mais il manque de méthode. V. *Princeps Medicus*, 1665, in-4°. C'est une dissertation fort curieuse sur la guérison des écrouelles par les rois de France & d'Angleterre. L'auteur l'admettant également dans ces deux princes, soutient qu'elle est miraculeuse. VI. *Epistola de scypho vitreo per sonum humanæ vocis rupto*, Kiloni, 1703, in-4°. Un marchand de vin d'Amsterdam, qui rompoit les verres à boire par un ton de voix élevé, donna lieu à cet ouvrage plein de choses curieuses. *Morhof* mourut à Lubeck le 30 Juillet 1691, à 53 ans, épuisé par ses veilles, & regretté pour les qualités de son cœur. Quoique *Morhof* fût très-froid avec ceux qu'il ne connoissoit pas, il étoit très-ouvert avec ses amis, & d'une conversation aussi agréable que variée. Il étoit si laborieux, qu'il travailloit même en mangeant. Il avoit choisi pour devise ces trois mots: *PIETATE*, *CANDORE*, *PRUDENTIA*, & il exprimoit ces vertus dans ses mœurs. Sa bibliotheque étoit nombreuse & choisie.

MORICE DE BEAUBOIS, (Dom Pierre-Hyacinthe) né à Quimperlay dans la basse Bretagne en 1693, de parens nobles, entra dans la congrégation de Saint-Maur, & s'y signala par son érudition. Le cardinal *de Rohan* ayant demandé à ses supérieurs deux religieux pour travailler à l'Histoire de son illustre maison, Dom *Morice* se chargea de ce travail. Son ouvrage est demeuré manuscrit dans la maison *de Rohan*, dont il avoit l'estime & la confiance: il formeroit 3 ou 4 vol. in-4°. Le cardinal *de Rohan* lui marqua sa reconnoissance en lui donnant une pension de 800 liv. qui fut moins pour lui que pour les indigens. Ce savant travailla ensuite à donner une nouvelle édition de l'*Histoire de Bretagne* de Dom *Lobinau*. L'attente & les vœux du public & de ses compatriotes, furent bientôt remplis. Depuis l'année 1741 jusqu'en 1750, il donna 3 vol. in-fol. de Preuves ou Mémoires pour cet ouvrage, & le 1er vol. in-fol. de l'Histoire; laissant tous les matériaux du second & du dernier vol., lorsqu'il mourut, en 1750, à 57 ans. Dom *Taillandier*, son confrere, a continué cet ouvrage, dans lequel on trouve non-seulement des pieces curieuses & intéressantes, mais des dissertations propres à éclaircir tout ce qui regarde l'origine, les mœurs, les coutumes des Bretons, son ancienne noblesse, les droits de la province, &c. Dom *Morice* se rendit recommandable par sa tendre piété, sa modestie, son humanité, sa régularité, sa vie laborieuse, pénitente & austere; par une conduite toujours uniforme; par son caractere doux, aimable, sociable, bienfaisant, sur-tout envers les pauvres, dont il étoit comme le pere.

MORILLON, (Dom Julien-Gatien de) Bénédictin de Saint-Maur, né à Tours en 1633, mort à l'abbaye de Saint-Melaine de Rennes en 1694, à 61 ans, fut choisi pour procureur général des monasteres de Bretagne. Son habileté dans l'administration des affaires ne l'empêcha pas de cultiver la poésie. On a de lui des paraphrases en vers françois de *Job*, in-8°; de l'*Ecclésiaste*, in-8°; de *Tobie*, in-8°. Mais il est principalement connu par son *JOSEPH* ou l'*Esclave fidelle*, à Turin, (Tours) 1679, in-8°. Ce Poëme, dont la versification est foible, mais

facile, offre des morceaux touchans. Il fut réimprimé à Breda en 1705, in-8°. Quelques endroits trop libres le firent supprimer, & ce petit ouvrage est assez rare.

MORILLOS, (Barthélemi) de Séville en Espagne, naquit en 1613. Après avoir cultivé la peinture avec succès dans sa patrie, il voyagea en Italie, où il se fit admirer de nouveau par une maniere de peindre qui lui étoit propre, & qui produisoit un grand effet. Les Italiens, étonnés de la beauté de son génie & de la fraîcheur de son pinceau, ne firent point difficulté de le comparer au célebre *Paul Veronese*. De retour en Espagne, *Charles II* le fit venir à sa cour, dans le dessein de le nommer son premier peintre; mais *Morillos* s'en excusa sur son âge, qui ne lui permettoit pas de se charger d'un emploi aussi important; son extrême modestie étoit néanmoins l'unique cause de son refus. Il mourut en 1685, à 72 ans

I. MORIN, (Jean) né à Blois en 1591 de parens Calvinistes, étudia les humanités à la Rochelle. Il alla ensuite à Leyde, où il apprit la philosophie, les mathématiques, le droit, la théologie & les langues Orientales. Après avoir orné son esprit de toutes ces connoissances, il se consacra entiérement à la lecture de l'Ecriture-sainte, des Conciles & des Peres. Un voyage qu'il fit à Paris l'ayant fait connoître au cardinal *du Perron*, il abjura le Calvinisme entre les mains de ce prélat. Le nouveau converti demeura quelque temps auprès de lui, & entra ensuite dans l'Oratoire, congrégation nouvelle, fondée par le cardinal *de Bérulle*. Son érudition & ses ouvrages lui firent bientôt un nom. Les prélats de France se faisoient un plaisir de le consulter sur les matieres les plus épineuses & les plus importantes. Le pape *Urbain VIII*, instruit de ses talens & de ses vertus, l'appela à Rome, & se servit de lui pour la réunion de l'Eglise Grecque avec la Latine. Le cardinal *de Richelieu* obligea ses supérieurs à le rappeler en France, & lui fit perdre le chapeau de cardinal, dont on prétend qu'il auroit été honoré, s'il se fût fixé à Rome. De retour à Paris, il se livra à l'étude avec une ardeur infatigable, & y mourut d'une apoplexie, le 28 Février 1659, à 68 ans, également regretté pour ses connoissances & son caractere franc & sincere. Il étoit parfaitement versé dans les langues Orientales; il fit revivre, en quelque sorte, le *Pentateque Samaritain*, en le publiant dans la Bible Polyglotte de *le Jay*. Ses principaux ouvrages sont: I. *Exercitationes Biblicæ*, 1660, in-fol., à Paris; ouvrage dans lequel l'auteur ne ménage point assez l'intégrité du Texte hébreu, & qui fut réfuté par *Siméon de Muys*. Le Pere *Morin* a divisé son livre en deux parties, dont la seconde fut finie par le Pere *Fronto*, Génovéfain. Comme le rabbinisme domine dans ce livre, & qu'il se feroit vendu difficilement, le libraire y joignit les *Exercitations* sur l'origine des patriarches & des primats, & sur l'ancien usage des censures à l'égard du clergé. Ces *Exercitations*, imprimées en 1626, in-4°, étoient alors demandées, quoiqu'elles soient écrites d'un style enflé & diffus. II. *De sacris Ordinationibus*, in-fol., 1655. III. *De Pœnitentia*, in-fol., 1651. L'auteur a ramassé, dans cet ouvrage & dans le précédent, tout ce qui pouvoit avoir rapport à son sujet. L'un & l'autre sont très-savans, mais ils manquent un peu de méthode. » Il seroit à souhaiter que dans le dernier (dit » *Niceron* après *du Pin*,) l'auteur

» eût

» eût établi des principes plus cer-
» tains sur les témoignages & les
» pratiques qu'il rapporte, & qu'il
» en eût tiré des inductions plus
» justes. Cela n'empêche pas que
» son ouvrage n'ait été d'une grande
» utilité, & n'ait appris sur la péni-
» tence bien des choses, qui étoient
» auparavant peu connues, particu-
» liérement dans l'école. Lorsqu'il
» fut admis à l'examen, les exa-
» minateurs y trouverent quelques
» endroits qui leur parurent trop
» durs, ou contraires au senti-
» ment commun des théologiens,
» & qu'ils l'obligérent d'expliquer
» ou de rétracter dans un avertis-
» sement qui est à la tête. Ils lui
» firent même retrancher un Traité
» entier *De expiatione Catechume-*
» *norum* : prétendant que, de la
» maniere dont il s'y exprimoit,
» il ruinoit la confession. Il a été
» cependant imprimé plusieurs an-
» nées après «. IV. Une nouvelle *Edition de la Bible des Septante*, avec la version latine de *Nobilius*, 3 vol. in-fol., Paris, 1628 ou 1642, estimée ; elle comprend le Nouveau Testament. V. Des *Lettres* & des *Dissertations*, sous le titre d'*Antiquitates Ecclesiæ Orientalis*, 1682, in-8°. VI. *Œuvres posthumes*, en latin, 1703, in-4°. VII. *Histoire de la délivrance de l'Eglise par l'empereur* Constantin, *& du progrès de la souveraineté des Papes par la piété & la libéralité de nos Rois*, in-folio, 1619. Cet ouvrage, écrit en françois d'une manière incorrecte & diffuse, déplut à la cour de Rome, & l'auteur ne put l'appaiser qu'en promettant quelques corrections. IX. *Des défauts du Gouvernement de l'Oratoire*, in-8°, 1653. C'est un détail des abus qui s'étoient glissés dans la congrégation. L'auteur censure avec beaucoup de liberté la conduite des chefs, entre autres du P. *Bourgoing*, général, dont il fait un portrait peu avantageux. Le P. *Morin* fut obligé de lui faire une réparation publique ; & presque tous les exemplaires de sa critique furent brûlés, ce qui l'a rendue rare. C'est un livre à-peu-près semblable à celui que *Mariana* a composé contre la société des Jésuites, & en particulier contre son général *Aquaviva*. *Mariana* est cependant plus excusable que le Pere *Morin*. Le premier ne composa son ouvrage que pour son usage particulier, & avec de bonnes intentions ; au lieu que l'autre fit imprimer le sien dans des vues contraires. Le P. *Desmarets* en a donné un Abrégé sous le nom de *la Tourelle*. *Richard Simon* assure que le P. *Morin* avoit fait un recueil de tout ce qu'il avoit lu de mordant & d'injurieux dans les anciens auteurs, pour s'en servir dans l'occasion ; & qu'il avoit une opiniâtreté si démesurée, que, trois ans après la prise de la Rochelle, il soutenoit encore qu'elle n'avoit pas été prise, & que tous les bruits qui en avoient été publiés, n'étoient qu'un roman. Malgré ces travers, le Pere *Morin* étoit certainement un des plus savans hommes de son temps. Peu d'auteurs ont plus écrit sur la critique de la Bible, & avec plus d'érudition, que lui. Il est le premier qui ait commencé à traiter solidement la matiere des Sacremens, & l'on peut dire qu'il a épuisé tous les sujets sur lesquels il s'est exercé. Si, dans ses ouvrages, il a glissé quelques opinions contraires à celles de quelques théologiens, il étoit cependant bien éloigné de cet esprit réformateur qui voudroit tout ramener à l'état des premiers temps : il regardoit la pratique & les coutumes de l'église dans tous les siecles, comme des lois qu'il n'étoit pas plus permis de contredire que les jugemens

doctrinaux. *Insolentissima igitur est insania, non modò disputare contra id quod videmus universam Ecclesiam credere, sed etiam contra id quod videmus eam facere.* Voyez CAPPEL.

II. MORIN, (Jean - Baptiste) né l'an 1583 à Ville-Franche en Beaujolois, fut reçu docteur en médecine à Avignon en 1613. Après avoir voyagé en Hongrie pour faire des recherches sur les métaux, il revint à Paris, & s'appliqua entiérement à l'astrologie judiciaire. En recherchant les événemens de l'année 1617, il trouva que l'évêque de Boulogne (*Claude Dormy*) qui le logeoit chez lui, étoit menacé de la mort ou de la prison, & il eut soin de l'en avertir. Ce prélat, quoique infatué de l'astrologie, ne fit qu'en rire. Mais s'étant mêlé des affaires de la cour, alors fort embrouillées, il fut traité de rebelle & mis en prison. *Morin* seroit demeuré sans protecteur, si le duc *de Luxembourg*, frere du connétable *de Luynes*, ne l'avoit pris pour son médecin. Il entra chez ce seigneur en 1621, & y demeura 8 ou 9 ans. L'ingratitude du duc à son égard l'obligea de quitter son service, & en sortant de chez lui il le menaça d'une maladie dangereuse, qui l'emporta au bout de deux ans. Quoique le hasard eût plus de part à l'accomplissement des prédictions de *Morin*, que son habileté, ses horoscopes lui ouvrirent l'entrée de la maison des grands, que cette science chimérique auroit dû lui fermer. Le cardinal *de Richelieu*, superstitieux malgré son génie, le consulta; & le cardinal *Mazarin* lui fit une pension de 2000 livres après lui avoir procuré la chaire de mathématiques au collége royal. Le comte *de Chavigny*, secrétaire d'état, régloit toutes ses démarches par les avis de *Morin*, & ce qu'il regardoit comme le plus important, les heures des visites qu'il rendoit au cardinal *de Richelieu*. *Morin* ne se trompa, dit-on, que de peu de jours dans le pronostic de la mort de *Gustave-Adolphe*. Il rencontra, à dix heures près, le moment de la mort du cardinal *de Richelieu*. Ayant vu la figure de *Cinq-Mars*, sans savoir de qui elle étoit, il répondit que cet homme là auroit la tête tranchée. *Morin* se méprit de seize jours seulement à la mort du connétable *de Lesdiguieres*, & de six à celle de *Louis XIII*. Mais son esprit prophétique fit des bévues beaucoup plus lourdes, qu'on ne manqua pas de remarquer. [*Voyez* GASSENDI.] Cet oracle des astrologues, c'est-à-dire, des foux, voulut l'être aussi des philosophes. Il attaqua le systême de *Copernic* & celui d'*Epicure*, & eut à ce sujet des démêlés très-vifs avec *Gassendi* & avec les disciples de ce philosophe. On lui fit voir qu'il se trompoit lourdement dans ses horoscopes & dans ses prédictions, & qu'il n'avoit point trouvé le problême des *Longitudes*. La Hollande avoit promis cent mille livres, & l'Espagne trois cents mille, à celui qui feroit cette découverte. *Morin* croyoit déjà tenir les quatre cents mille francs, lorsque des commissaires nommés par le cardinal *de Richelieu* lui démontrerent l'extravagance de ses prétentions. Il mourut en 1656, à 73 ans. Comme il attribuoit tous les événemens à l'influence des astres, il ne craignit point de leur imputer ses débauches dont il fait le détail, & tout ce qui lui étoit arrivé pendant sa vie. On lui doit une *Réfutation* en latin du *Livre des Préadamites*, curieuse & singuliere, in-12, Paris, 1657. On a encore de lui un livre intitulé : *Astrologia Gallica*; & un grand nombre d'autres ouvrages, dans lesquels on remarque un génie singulier & bizarre.

III. MORIN, (Pierre) né à Paris en 1531, passa en Italie, où le savant *Paul Manuce* l'employa à Venise dans son imprimerie. Il enseigna ensuite le grec & la cosmographie à Vicence, d'où il fut appelé à Ferrare par le duc de cette ville. *S. Charles Borromée*, instruit de ses profondes connoissances dans l'antiquité ecclésiastique, de son désintéressement, de son zele & de sa piété, lui accorda son estime & l'engagea à aller à Rome en 1575. Les papes *Grégoire XIII* & *Sixte-Quint*, l'employerent à l'Edition des *Septante*, 1587; & à celle de la *Vulgate*, 1590, in-fol. Il travailla beaucoup à l'édition de la *Bible* en latin, traduite sur celle des *Septante*, Rome, 1588, in-fol.; à l'édition des *Décrétales* jusqu'à *Grégoire VII*, Rome, 1591, 3 vol. in-fol.; & à une *Collection des Conciles généraux*, Rome, 1608, 4 vol. Ce savant critique mourut à Rome en 1608, à 77 ans. C'étoit un homme franc, simple, sincere, doux, honnête, d'une humeur égale, ennemi de l'artifice, dédaignant les richesses & les honneurs, & n'ayant d'autre passion que l'étude. Il parloit Italien aussi bien que les gens de lettres du pays. On a de lui un *Traité du bon usage des Sciences*, & quelques autres écrits, publiés par le Pere *Quetif*, Dominicain, en 1675. On y trouve des recherches & des bons principes; l'auteur y paroît versé dans les belles-lettres & dans les langues. L'édition de l'Ancien Testament grec des Septante, *Romæ*, 1687, in-fol., est rare. *Voy.* CARAFFE.

IV. MORIN, (Etienne) ministre de la Religion Prétendue-Reformée à Caen sa patrie, fut admis dans l'académie des belles-lettres de cette ville, malgré la loi qui excluoit les Protestans. Son savoir lui mérita cette distinction. Après la révocation de l'Edit de Nantes, il se retira à Leyde en 1685, & de là à Amsterdam où il fut nommé professeur des langues Orientales. Il mourut en 1700, à 75 ans, après de longues infirmités de corps & d'esprit. On a de lui VIII *Dissertations* en latin sur des matieres d'antiquité. Elles sont curieuses. L'édition de Dordrecht, 1700, in-8°, est la meilleure, & est préférable à celle de Geneve, 1683, in-4°. Il a donné aussi la *Vie* de *Samuel Bochard*.

V. MORIN, (Henri) fils du précédent, né à Saint-Pierre-sur-Dive en Normandie, se fit Catholique, après avoir été ministre Protestant. Il est auteur de plusieurs *Dissertations*, qui se trouvent dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, dont il étoit membre. Il mourut à Caen le 16 Juillet 1728, âgé de 60 ans, aussi estimé que son pere.

VI. MORIN, (Simon) naquit à Richemont en Normandie, vers l'an 1623, d'une famille obscure. La misere le chassa de son pays & l'amena à Paris, où il se fit écrivain copiste. Son cerveau, qui n'avoit jamais été fort bon, se dérangea totalement lorsqu'il jouit d'un peu d'aisance. Il se jeta dans les rêveries des *Illuminés*, alors fort communes à Paris. On le mit en prison, & on le relâcha bien-tôt comme un esprit foible, qui dans un état plus commode pourroit se rétablir. Il se logea chez une fruitiere, abusa de sa fille, & fut contraint de l'épouser. Sa belle-mere tenoit une espece d'hôtellerie; son gendre se mit à prêcher ceux qu'elle recevoit. Les ignorans s'attrouperent autour de cet ignorant, & le lieutenant de police ne put mettre fin à ces conventicules, qu'en faisant

enfermer à la Bastille celui qui les tenoit. Cet insensé, remis en liberté au bout de 2 ans, répandit un petit ouvrage où brilloient tous les égaremens de son esprit. En voici le titre : *Au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Esprit.* PENSÉES DE MORIN, *dédiées au roi. Naïve & simple déposition que* Morin *fait de ses Pensées aux pieds de Dieu, les soumettant au jugement de son Eglise très-sainte, à laquelle il proteste tout respect & obéissance : avouant que s'il y a du mal il est de lui ; mais s'il y a du bien, il est de Dieu, & lui en donne toute la gloire* : vol. in-8°, 1647, de 146 pages. Cette production, aujourd'hui fort rare, est précédée d'un Avant-propos ; de trois Oraisons, à *Dieu*, à *Jesus-Christ* & à *la Vierge* ; de quatre Epîtres : la premiere, *Au Roi* : la seconde, *A la Reine & à Nosseigneurs de son Conseil* : la troisieme, *Aux Lecteurs* : la quatrieme, *Aux faux-Freres fourrés dans l'Eglise Romaine.* L'auteur étoit si enchanté de ce tissu de délires & d'inepties, qu'il en envoya un exemplaire au curé de *Saint-Germain-l'Auxerrois*, qui lui demanda d'où venoit sa mission ? *De* JESUS-CHRIST *même*, répondit le fanatique, *qui s'est incorporé en moi pour le salut de tous les hommes.* Le curé ne lui répliqua qu'en le faisant de nouveau enfermer à la Bastille. Avant que d'y être, il avoit répété plusieurs fois, qu'il ne feroit jamais assez lâche pour dire : *Transeat à me Calix iste* ! Mais dès qu'il y fut, sa fermeté l'abandonna. Il fit sa rétractation, & obtint son élargissement. A peine fut-il sorti qu'il dogmatisa encore. Le parlement le fit mettre à la Conciergerie, & le condamna aux Petites-Maisons. Nouvelle abjuration, & nouvel élargissement. Mais, le cœur n'ayant point eu de part à ses rétractations, il chercha de nouveau à faire des prosélytes. *Des Marêts de Saint-Sorlin* feignit de se mettre sur les rangs, & parvint à lui inspirer la plus grande confiance. *Des Marêts* ne cherchoit qu'à arracher ses secrets, pour pouvoir le dénoncer comme hérétique. La femme de *Morin* s'apperçut de son dessein, & redouta ses artifices... » *Des Marêts* appré» hendant qu'elle ne communiquât » ses craintes à son mari, & que » cela ne fît cesser leur commerce » avant qu'il eût tiré de lui tout » ce qu'il désiroit savoir, résolut » de donner à *Morin*, par la pre» miere lettre qu'il lui écriroit, » une déclaration, par laquelle il » le reconnoîtroit *pour Fils de » l'homme & pour le Fils de Dieu » en lui comme un tout.* Cette lettre, » du premier Février 1662, fut si » agréable à *Morin*, que, pour lui » témoigner sa reconnoissance, il » lui fit le lendemain une réponse, » par laquelle il lui donna, comme » par grace particuliere, la qua» lité de son Précurseur, le nom» mant un *véritable Jean-Baptiste res» suscité* «. (NICERON, Tome XXVII.) Alors s'établit entre ces deux hommes le commerce le plus intime. *Morin* dévoila à *des Marêts* toutes ses erreurs. » Selon lui » le corps de l'Eglise Romaine étoit » l'*Antechrist*, parce qu'elle étoit cor» rompue ; mais elle étoit fidelle en » l'esprit de chacun qui est fidelle & » qui est au-dessus de la loi, de la foi » & de la grace, & par conséquent » au-dessus de l'usage des prieres, » des sacremens, de la messe, & » de toutes les choses extérieures, » parce qu'il est alors impeccable & » n'a plus besoin de grace, & par » conséquent n'a plus besoin de » rien demander à Dieu, parce » qu'il est à Dieu même & qu'il » est Dieu. DIEU & le Diable » avoient fait alliance ensemble

» pour sauver tout le monde, tant » justes que pécheurs. Ceux-ci » étoient sauvés par le moyen du » péché, qui, en les humiliant, » les porte à la pénitence. Le temps » de la grace de *Jesus-Christ* étoit » passé, & il ne falloit plus s'a- » dresser à lui, mais seulement » adhérer au *Pere* en esprit. Le » temps de la gloire étoit mainte- » nant par le jugement du Fils de » l'homme en son second avéne- » ment, qui rendoit à la nature » ce qui lui appartenoit après la » consommation de la grace. Les » corps ne devoient pas ressusci- » ter, parce que la chair & le sang » n'hériteroient point du Ciel, » mais l'ame suivroit par-tout le » corps céleste de Jesus-Christ «. Et pour expliquer ce que c'étoit que ce corps céleste, *Morin* disoit que Jesus-Christ, avant que de prendre sur la terre un corps terrestre, avoit un corps céleste, & que chacune des trois Personnes divines en avoit un pareil, sur lequel subsistoit sa personne. Il seroit assez inutile d'accorder toutes ces imaginations entre elles; des visionnaires tels que *Morin*, n'ont jamais de systême suivi. Cependant *des Marêts* le dénonça comme un hérétique qui pouvoit être très-dangereux. *Morin* mettoit au net un discours qu'il vouloit présenter au roi, lorsqu'il fut conduit à la Bastille, & ensuite au Châtelet. Cet écrit commençoit par ces mots; *Le Fils de l'Homme au Roi de France... Des Marêts* se rendit son accusateur, & sur la déposition de ce fanatique contre un autre fanatique dont il étoit jaloux, le *Fils de l'Homme* fut condamné à être brûlé vif avec son livre & tous ses autres écrits. Après la lecture de son jugement, le premier président *de Lamoignon* lui demanda s'il étoit écrit quelque part que le nouveau Messie dût subir le supplice du feu? Ce misérable eut l'impudence de répondre par ce verset du Pseaume XVI : *Igne me examinasti, & non est inventa in me iniquitas.* Toutes ces réponses prouvoient sa démence, & cette folie auroit dû, ce semble, lui obtenir grace. Son arrêt fut cependant exécuté le 14 Mars 1663. Ses complices furent punis de diverses peines; mais aucun ne fut condamné à la mort. *Morin* périt au milieu des flammes, âgé d'environ 40 ans, après avoir eu le bonheur d'abjurer ses erreurs. Il proféra, jusqu'au dernier soupir, ces mots : *Jesus, Maria!.. Mon Dieu, faites-moi miséricorde! Je vous demande pardon!* On a prétendu faussement qu'étant sur le bûcher, il dit aux juges : *Messieurs, vous me condamnez dans ce monde, & je vous condamnerai dans l'autre.* Le Procès-verbal ne fait aucune mention de cette pauvreté : on peut le voir dans le tome III des *Mémoires d'Histoire & de Littérature*, de M. l'abbé *d'Artigny... Morin* s'étoit vanté à ses sectateurs, que si on le faisoit mourir, il ressusciteroit trois jours après sa mort; & il s'en trouva d'assez foux pour se transporter au lieu de son exécution, afin d'être témoins de cette résurrection miraculeuse : mais il leur manqua de parole. Ce fanatique admettoit une espece de métempsycose. Il prétendoit qu'après la mort du corps, les ames passoient dans d'autres corps, même dans le corps de ceux qui étoient vivans, & qui avoient déjà une ame; qu'ainsi l'ame du cardinal *Mazarin* étoit passée dans le corps du roi, ce qui faisoit qu'il suivoit ses maximes. Toutes les Pieces du procès de cet insensé sont rares. Nous en donnerons la liste, pour contenter les curieux qui les joignent

à ses *Pensées*, dont la rareté est connue. I. *FACTUM contre Simon* Morin, *dans lequel se trouve l'Analyse de ses Ouvrages*, 1663. II. *Déclaration de* Morin, *sur la révocation de ses Pensées*, 1649. III, *Déclaration de* Morin, *de sa femme & de* la Malherbe, *&c.* 1649. IV. *Procès-verbal d'exécution de mort dudit*, 1663. V. *Arrêt qui condamne ledit à faire amende-honorable & à être brûlé en place de Greve*, 1663: le tout in-8°. La derniere piece se trouve jointe ordinairement aux *Pensées*... *Voyez* DOSCHE & DAVESNE.

VII. MORIN, (Louis) né au Mans en 1635, vint faire sa philosophie à Paris à pied & en herborisant. Il étudia ensuite en médecine, & vécut en anachorete. Il ne mangeoit que du pain, ne buvoit que de l'eau, & tout au plus se permettoit-il quelques fruits. Paris étoit pour lui une Thébaïde, à cela près qu'il lui fournissoit des livres & des savans. Il reçut le bonnet de docteur en médecine l'an 1662, & après quelques années de pratique, il fut *Expectant* à l'Hôtel-Dieu. Sa réputation le fit choisir par Mademoiselle *de Guise* pour son premier médecin, & par l'académie des sciences pour un de ses membres. Il mourut en 1715, âgé de près de 80 ans. Une vie longue & saine, une mort lente & douce furent les fruits de sa tempérance. Les exercices de piété & les devoirs de son état remplissoient tout son temps. Il ne le perdoit point en visites, ni rendues, ni reçues, *Ceux qui me viennent voir*, disoit-il, *me font honneur; ceux qui n'y viennent pas, me font plaisir.* Il n'y avoit guere que quelque *Antoine*, (dit *Fontenelle*,) qui pût aller voir ce *Paul*. Il laissa une *Bibliotheque* de près de 20,000 écus, un *Herbier*, un *Médailler*, & nulle autre acquisition. Son esprit lui avoit beaucoup plus coûté à nourrir que son corps. On trouva dans ses papiers un *Index d'Hippocrate*, grec & latin, beaucoup plus ample & plus fini que celui de *Pinus*.

VIII. MORIN, (Jean) né à Meung, près d'Orleans, en 1705, obtint en 1732 la chaire de philosophie de Chartres. Une longue assiduité aux exercices classiques fut récompensée en 1750 par l'évêque de Chartres, qui le nomma à un canonicat de la cathédrale. *Morin* donna à 38 ans son *Mécanisme universel*, vol. in-12, qui contient beaucoup de connoissances, & qui en suppose bien plus encore. Son second ouvrage est un *Traité de l'Electricité*, imprimé in-12 en 1748. L'abbé *Nollet* ayant réfuté l'opinion de l'auteur, *Morin* adressa à cet académicien une *Réponse*: c'est son troisieme & dernier ouvrage imprimé. Sa réputation n'étoit pas bornée à sa province: son nom étoit connu dans les académies des sciences de Paris & de Rouen, dont il étoit correspondant. Il conserva jusqu'à la mort son application aux sciences, ainsi que les vertus du prêtre & du philosophe. Cet homme estimable mourut à Chartres le 28 Mars 1764, à 59 ans.

MORINGE, (Gerard) théologien de Bommel dans la Gueldre, fut professeur de théologie dans le monastere de Sainte-Gertrude à Louvain, puis chanoine & curé de Saint-Trond dans la principauté de Liége, où il mourut le 9 Octobre 1556. On a de lui: I. La *Vie de S. Augustin*, à Anvers, 1553, in-8°, & 1644, avec des notes d'*Antoine Sanderus*. II. Celle *de S. Trond*, *des Saints Libere & Euchere*, Louvain, 1540, in-4°. III. Celle *du pape Adrien VI*, Louvain, 1536, in-4°; & dans

les Analectes historiques d'*Adrien VI* par *Gaspard Burman*, Utrecht, 1727. IV. *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, Anvers, 1533, in-8°. V. *Oratio de paupertate Ecclesiastica*, &c.: tous les écrits de cet auteur sont en latin. On conserve en manuscrit dans le monastere de *Saint-Trond* : I *Vita SS. Antonii & Guiberti Gemblacensis*. II. *Præcepta vitæ honestæ*. III. *Chronicon Trudonense*, depuis l'an 1400.

MORINIERE, (Adrien-Claude LE FORT de la) né à Paris en 1696 d'une famille noble, fut élevé sous le célebre Pere *Porée*, dont il fut toute sa vie l'ami & l'admirateur. L'amour des lettres inspirant celui de la solitude, notre auteur quitta le tumulte de la capitale pour se retirer chez les PP. Génovéfains de Senlis. Il y vécut pendant 12 ans, occupé à préparer les matériaux de différentes collections qui sont faites avec plus de patience que de goût. Les principales sont: I. *Choix des Poésies Morales*, trois volumes in-8°, 1740. II. *Bibliotheque Poétique*, 4 volumes in-4°, & 6 volumes in-12, 1745. III. *Passe-temps Poétiques, Historiques & Critiques*, 2 vol. in-12, 1757. IV. *Les Œuvres choisies de Jean-Baptiste Rousseau*, in-12. Ce petit recueil est le mieux fait de tous ceux que *la Moriniere* a donnés au public. On a encore de lui deux petites Comédies imprimées en 1754, sous le titre des *Vapeurs* & du *Temple de la Paresse*. Cet auteur mourut en 1768, à 72 ans. Le respect pour la religion & pour les mœurs, qu'on remarque dans ses ouvrages, respiroit dans sa conduite; & cette modération auroit dû servir de modele aux compilateurs qui ont paru après lui.

MORISON, (Robert) vit le jour à Aberdéen en Ecosse, l'an 1620. Il étudia dans l'université de cette ville, & y enseigna quelque temps la philosophie. Il s'appliqua ensuite à l'étude des mathématiques, de la théologie, de la langue hébraïque, de la médecine, & sur-tout de la botanique, pour laquelle il avoit beaucoup de passion. Les guerres civiles interrompirent ses études; il signala son zele & son courage pour les intérêts du roi *Charles I*, & se battit vaillamment dans le combat donné sur le pont d'Aberdéen, entre les habitans de cette ville & les troupes Presbytériennes. Il y fut blessé dangereusement à la tête. Dès qu'il fut guéri de cette blessure, il vint en France. *Gaston* de France, duc *d'Orléans*, l'attira à Blois, & lui confia la direction du Jardin royal de cette ville. *Morison* dressa une nouvelle méthode d'expliquer la botanique, qui plut au duc. Après la mort de ce prince, il retourna en Angleterre en 1660. Le roi *Charles II*, à qui le duc *d'Orléans* l'avoit présenté à Blois, le fit venir à Londres, & lui donna le titre de son médecin & celui de professeur royal de botanique. On a de lui : I. Le *Præludium Botanicum*, qu'il publia en 1669, in-12. Cet ouvrage acquit tant de réputation à son auteur, que l'université d'Oxford lui offrit une chaire de professeur en botanique. Il l'accepta du consentement du roi, & enseigna dans cette université avec un succès distingué. II. *Hortus Blesensis*, Paris, 1635, in-fol., réimprimé dans son *Præludium Botanicum*. III. La 2e & la 3e partie de son *Histoire des Plantes*, in-fol. 1680 & 1699, dans laquelle il donne une nouvelle méthode, estimée des connoisseurs. La 1re partie de cet excellent ouvrage n'a point été imprimée. On ne sait ce qu'elle est devenue; ce

qui en tient lieu est intitulé : *Plantaram umbelliferarum distributio nova*, 1672, in-fol. Mais comme ce *Traité* fut réimprimé avec la IIIe partie, on ne prend l'édition de 1672, qu'à cause de la beauté des épreuves. La Ire partie devoit contenir la description des arbres & arbrisseaux. On a mis à cet ouvrage l'indication d'*Oxford*, 1715. La méthode de *Morison* consiste à établir les genres des plantes par rapport à leurs fleurs, à leurs semences & à leurs fruits. On ne sauroit assez louer cet auteur ; mais il semble qu'il se loue lui-même un peu trop. Bien loin de se contenter de la gloire d'avoir exécuté une partie du plus beau projet que l'on ait fait en botanique, il osa comparer ses découvertes à celles de *Christophe Colomb* ; &, sans parler de *Gesner*, de *Césalpin* & de *Fabio Colomna*, il assure en plusieurs endroits de ses ouvrages, qu'il n'a rien appris que de la nature même. On l'auroit peut-être cru sur sa parole, s'il n'avoit pris la peine de transcrire des pages entieres de ces deux derniers auteurs. Il mourut à Londres en 1683, à 63 ans.

MORISOT, (Claude-Barthélemi) écrivain né à Dijon en 1592, mort dans la même ville en 1661, à 69 ans, a eu plus de réputation autrefois qu'aujourd'hui. On a de lui un livre assez curieux, dans lequel, sous le titre de *Peruviana*, (Dijon, 1645, in-4°.) il trace l'histoire des démêlés du cardinal *de Richelieu*, avec la reine *Marie de Médicis*, & *Gaston de France*, duc d'Orléans. Pour avoir cet ouvrage complet, il faut y joindre une conclusion de 35 pages, imprimée en 1646. II. *Orbis Maritimus*, in-folio, 1643. III. *Veritatis Lacrymæ*, à Geneve, 1626, in-12. C'est une satire contre les Jésuites, avec cette dédicace : *Patribus Jesuitis sanitatem*. Ce livre est peu commun. IV. Et grand nombre de *Lettres* latines sur différens sujets.

MORLEY, (Georges) évêque Anglican, né a Londres de parens nobles, devint chanoine d'Oxford en 1641. Il donna les revenus de son canonicat au roi *Charles I*, alors engagé dans la guerre contre les troupes *du long Parlement*. Quelque temps après, ce prince étant prisonnier à Hamptoncourt, employa le docteur *Morley* pour engager l'université d'Oxford à ne point se soumettre à une visite illégale. Ayant ménagé cette affaire, il irrita les Anti-royalistes, & fut privé, l'un des premiers, de ses emplois à Oxford. Il quitta l'Angleterre & se rendit à la Haye auprès de *Charles II*, qui ayant été rétabli sur le trône de ses ancêtres, paya le zele de ce fidelle sujet par la nomination à l'évêché de Worchester, & ensuite à celui de Winchester. Ce prélat mourut le 29 Octobre 1684, à 87 ans, après avoir fait de grands biens dans son diocese. On a de lui des *Sermons*.

MORLIN, (Jérôme) Napolitain, est auteur de *Nouvelles*, de *Fables* & d'une *Comédie*, imprimées à Naples en 1520, in-4°. Il florissoit au commencement du XVIe siecle.

MORNAC, (Antoine) célebre avocat au parlement de Paris, né à Tours, fréquenta le barreau près de 40 ans. Sa probité & son érudition lui firent un nom. Il cultiva les Muses au milieu des épines de la chicane. Ses Ouvrages de droit ont été imprimés à Paris en 1724, en 4 vol. in-fol. On a encore de lui un recueil de ses vers intitulé : *Feriæ Forenses*, in-8°, parce qu'ils étoient le fruit de ses

amusemens pendant les vacations du palais. Ils contienent les éloges des gens de robe qui avoient paru avec éclat en France depuis 1500. Il mourut en 1619.

MORNAY, *Voyez* l'art. MONT-CHEVREUIL.

MORNAY, (Philippe de) seigneur du Plessis-Marly, né à Buhy *ou* Bishuy, dans la haute-Normandie, le 5 Novembre 1549, fut élevé à Paris. Il y fit des progrès rapides dans les belles-lettres, les langues savantes, & dans la théologie; ce qui étoit alors un prodige dans un gentilhomme. On le destina d'abord à l'église; mais sa mere, imbue des erreurs de *Calvin*, les ayant inspirées à son fils, lui ferma la porte des dignités ecclésiastiques, que son crédit, ses talens & sa naissance lui promettoient. Après l'horrible boucherie de la *Saint-Barthélemi*, *Philippe de Mornay* parcourut l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas & l'Angleterre, & ces voyages eurent pour lui autant d'utilité que d'agrément. Le roi de Navarre, si chéri depuis sous le nom de *Henri IV*, étoit alors chef du parti Protestant: *Mornay* s'attacha à lui, & le servit de sa plume & de son épée. Ce fut lui que ce monarque envoya à *Elisabeth*, reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres instructions de son maître, qu'un blanc-signé. Il réussit dans presque toutes ses négociations, parce qu'il étoit un vrai politique & non un intrigant. *Mornay* chérissoit tendrement *Henri IV*, & lui parloit comme à un ami. Après qu'il eut été blessé à Aumale, il lui écrivit ces mots: *SIRE, vous avez assez fait l'*Alexandre; *il est temps que vous fassiez le* César. *C'est à nous à mourir pour Votre Majesté*, &c. *Vous est gloire à vous, SIRE, de vivre pour nous, & j'ose vous dire que ce vous est devoir.* Ce fidelle sujet n'oublia rien pour aplanir le chemin du trône à ce prince. Mais lorsqu'il changea de religion, il lui en fit de sanglans reproches, & se retira de la cour. Cependant *Henri IV*, qui l'aima toujours, fut extrêmement sensible à l'insulte qui lui fut faite en 1597, par un gentilhomme nommé *Saint-Phal*, qui lui donna des coups de bâton & le laissa pour mort. *Mornay* demanda justice au roi, qui lui fit cette réponse, monument aussi précieux du courage que de la bonté de *Henri IV*. » Monsieur *Duplessis*, j'ai un extrême déplaisir de l'outrage que » vous avez reçu, auquel je participe comme roi & comme votre ami. Pour le premier, je » vous en ferai justice, & à moi » aussi. Si je ne portois que le » second titre, vous n'en avez nul » de qui l'épée fût plus prête à » dégaîner, ni qui y portât sa vie » plus gaiement que moi. Tenez » cela pour constant, qu'en effet je vous rendrai office de roi, » de maître & d'ami, &c. &c. « La science de *Mornay*, sa valeur & sa probité le rendirent le chef & l'ame du parti Protestant, & le firent appeler le *Pape des Huguenots*. Il défendit les dogmes de sa secte, de vive voix & par écrit. Un de ses livres, sur les prétendus *abus de la Messe*, ayant soulevé tous les théologiens Catholiques, il ne voulut répondre à leurs censures que dans une conférence publique. Elle fut indiquée en 1600 à Fontainebleau, où la cour devoit être. Le combat fut entre *du Perron* évêque d'Evreux, & *Mornay*. Après bien des coups reçus & parés, la victoire fut adjugée à *du Perron*. Il s'étoit vanté de faire voir clairement près de cinq cents fautes dans le livre de son adversaire, & il tint en

partie sa parole. Les Calvinistes ne laisserent pas de s'attribuer la gloire de cette dispute, & se l'attribuent encore aujourd'hui ; mais, pour constater leur défaite, il ne faut que lire ce qu'en dit le duc *de Sully*, zélé Protestant, dans ses *Mémoires* : [*Voyez* I. PERRON.] Cette conférence, loin d'éteindre les différens, ne produisit que de nouvelles querelles parmi les controversistes, & de mauvaises plaisanteries parmi les libertins. Un ministre Huguenot, présent à la conférence, disoit avec douleur à un capitaine de son parti : *L'Evêque d'Evreux a déjà emporté plusieurs passages sur* Mornay.—*Qu'importe*, (repartit le militaire,) *pourvu que celui de Saumur lui demeure ?* C'étoit un passage important sur la riviere de Loire, dont *du Plessis* étoit gouverneur. Ce fut-là qu'il se retira, toujours occupé à défendre les Huguenots, & à se rendre redoutable aux Catholiques. Lorsque *Louis XIII* entreprit la guerre contre son parti, *du Plessis* lui écrivit pour l'en dissuader. Après avoir épuisé les raisons les plus spécieuses, il lui dit : *Faire la guerre à ses sujets, c'est témoigner de la foiblesse. L'autorité consiste dans l'obéissance paisible du peuple : elle s'établit par la prudence & par la justice de celui qui gouverne. La force des armes ne se doit employer que contre un ennemi étranger. Le feu Roi auroit bien renvoyé à l'école des premiers élémens de la Politique, les nouveaux Ministres d'Etat, qui semblables aux Chirurgiens ignorans, n'auroient point eu d'autres remedes à proposer que le fer & le feu, & qui seroient venus lui conseiller de se couper un bras malade avec celui qui est en bon état.* Ces remontrances de *Mornay* ne produisirent rien que la perte de son gouvernement de Saumur, que *Louis XIII* lui ôta en 1621. Il mourut 2 ans après, le 11 Novembre 1623, à 74 ans, dans sa baronnie de la Forêt-sur-Seure en Poitou. L'erreur n'eut jamais de soutien plus capable de l'accréditer.

Censeur des Courtisans, mais à la Cour aimé,
Fier ennemi de Rome, & de Rome estimé. (*HENRIADE.*)

Mornay passa pour le plus vertueux & le plus habile homme, que le Calvinisme eût produit. On a de lui : I. Un *Traité de l'Eucharistie*, 1604, in-fol. II. Un *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne*, in-8°. III. Un livre intitulé : *Le Mystere d'iniquité*, in-4°. IV. Un *Discours sur le droit prétendu par ceux de la Maison de Guise*, in-8°. V. Des *Mémoires* instructifs & curieux, depuis 1572 jusqu'en 1629, 4 vol. in-4°, estimés. VI. Des *Lettres* écrites avec beaucoup de force & de sagesse, &c. &c. *David des Liques* a composé sa *Vie*, in-4° ; elle est intéressante, non pour la forme, mais pour le fonds.

MORON, (Jean de) fils du comte *Jérôme de Moron*, chancelier de Milan, & l'un des plus grands politiques de son temps, mort subitement au camp devant Florence, en 1529, eut une partie des talens de son pere. Il mérita l'évêché de Novare, puis celui de Modene, par son zele & ses talens. Envoyé nonce en Allemagne l'an 1542, il engagea les princes de l'empire à souscrire à la convocation d'un Concile général. Le pape *Paul III*, charmé d'un tel succès, récompensa *Moron* par le chapeau de cardinal, & le nomma légat à Bologne, & président au concile indiqué à Trente. *Jules III* l'envoya en qualité de légat à la diete d'Ausbourg, où il soutint avec chaleur

les intérêts de la cour de Rome. *Moron* s'y fit également aimer des Catholiques & des Protestans. La modération, l'équité qui formoient son caractere, étoient dignes d'un philosophe Chrétien. Il tonnoit contre l'hérésie, & il traitoit avec douceur les hérétiques. Ses ennemis lui firent un crime de cette modération. *Paul IV* le fit arrêter; mais *Pie IV* son successeur prit hautement sa défense, & confondit la calomnie, en le nommant président du concile de Trente. Après la mort de ce pontife, *S. Charles Borromée* le crut digne de la tiare & lui donna sa voix. Il en avoit déjà eu 28 dans un autre conclave. *Grégoire XIII* l'envoya légat à Gênes, & ensuite en Allemagne. Ce fut au retour de cette derniere légation, qu'il couronna une vie illustre par une mort sainte. Il mourut à Rome le 1[er] Décembre 1580, à 72 ans, avec la réputation d'un homme pénétrant, adroit, résolu, intrépide, zélé pour les intérêts de son diocese & pour ceux de l'Eglise. On a de lui : I. Des *Constitutions*, qu'il publia étant évêque de Novare. II. Les *Actes* des trois Synodes qu'il tint à Modene. III. Un *Discours* qu'il fit au concile de Trente en qualité de légat. IV. Plusieurs *Epîtres* aux cardinaux *Polus* & *Cortez*, à *Jove*, à *Fréder*, *Nausea*, &c. V. Il soigna l'édition des Œuvres de *S. Jérôme*, corrigée par *Erasme*. La *Vie* du cardinal *Moron* a été écrite exactement par *Jacobellus*, évêque de Foligny.

I. MOROSINI, très-ancienne maison de Venise, (en latin *Maurocenus*) a donné plusieurs doges à la république. *Dominique* MOROSINI, élu doge de Venise en 1148; *Marin* MOROSINI, élu en 1249, qui soumit Padoue à la république; & *Michel* MOROSINI, qui mourut en 1381, 4 mois après son élection, & après avoir soumis l'isle de Ténédos. Ces illustres républicains se rendirent également recommandables par l'esprit patriotique & par l'art de gouverner.

II. MOROSINI, (Pierre) célebre cardinal, de la même famille que les précédens, fut un des plus habiles jurisconsultes de son temps. Il travailla à la compilation du IV[e] livre des *Décrétales*, & mourut en 1424 à Gallicano.

III. MOROSINI, (Jean-François) cardinal, fut ambassadeur de la république de Venise, en Savoie, en Pologne, en Espagne, en France, & à la cour de Constantinople auprès du sultan *Amurat III*. Il mourut dans son évêché de Brescia, le 14 Janvier 1596, à 59 ans.

IV. MOROSINI, (André) obtint les principales dignités de sa république, & mourut en 1618, à 60 ans. Chargé de continuer l'*Histoire de Vénise* de *Paruta*, il la poussa jusqu'en 1615. Elle fut imprimée en 1623, in-folio; & réimprimée dans la Collection des Historiens de Venise, 1718 & années suivantes 10 volumes in-4°. Ses *Opuscula & Epistolæ*, 1625, in-8°, sont moins recherchées que son Histoire.

V. MOROSINI, (François) né à Venise en 1618 se signala sur une des galeres Vénitiennes, dès l'âge de 20 ans, & remporta sur les Turcs des avantages continuels. Nommé commandant de la flotte en 1651, il prit sur eux un grand nombre de places & fut déclaré généralissime. Il défendit, en cette qualité, l'isle de Candie contre les Turcs. Il y soutint plus de 50 assauts, plus de 40 combats souterrains, & éventa les mines des assiégeans près de 500 fois,

Les Turcs perdirent à ce siége plus de 120,000 hommes, & les Vénitiens plus de 30,000. En vain le grand-visir tâcha de corrompre ce brave homme, en lui offrant de le faire prince de Valachie & de Moldavie; il méprisa ses offres. Enfin, obligé de se rendre, il capitula au bout de 28 mois, en 1669. Le grand-visir, plein d'estime pour son courage, lui accorda tout ce qu'il voulut. De retour à Venise, il fut d'abord très-bien reçu, & ensuite arrêté par ordre du sénat; mais s'étant pleinement justifié, on lui procura la charge de *Procurateur de Saint-Marc*. Quelque temps après, la guerre s'étant renouvelée contre les Turcs, *Morosini* fut élu généralissime des Vénitiens pour la 3e fois, en 1684. Il s'empara de plusieurs isles sur les Turcs, remporta sur eux une victoire complete l'an 1687 près des Dardanelles, & prit Corinthe, Misistra, Athenes, & presque toute la Grece. Tant de succès le firent élire doge en 1688, & généralissime pour la 4e fois en 1693, quoique âgé de 75 ans. Il mit plusieurs fois en fuite la flotte des Turcs; mais il tomba malade de fatigue, & mourut à Napoli de Romanie le 6 Janvier 1694, à 76 ans. Le sénat lui fit élever un superbe monument avec cette inscription: FRANCISCO MAUROCENO, PELOPONNESIACO. Le titre de *Péloponnésiaque* lui fut donné après ses victoires, en 1687. Ses concitoyens lui avoient fait dresser alors une Statue avec cette inscription, qui disoit plus qu'un long panégyrique: FRANCISCO MAUROCENO, PELOPONNESIACO, ADHUC VIVENTI. Le pape *Alexandre VIII* l'honora dans le même temps, d'une épée & d'un casque qu'il reçut en cérémonie dans l'Eglise de Saint-Marc, des mains du nonce. *Morosini* méritoit toutes ces distinctions, par son activité dans la guerre, & par ses qualités patriotiques dans la paix.

MOROTI, (Charles-Joseph) abbé de l'ordre de Citeaux dans Turin, & depuis évêque de Saluces, a donné en latin *le Théâtre chronologique de l'ordre des Chartreux*, &c. Turin, 1681, in-fol.

MORPHÉE, premier ministre du Dieu du *Sommeil*, selon la Fable, excitoit à dormir, & présentoit les songes sous diverses figures. *Ovide* décrit ses fonctions dans le XIe livre des *Métamorphoses*; & ce morceau a été imité en vers françois par le chevalier *Cogolin*. C'étoit, selon le poëte latin, le plus habile de tous les Dieux pour prendre la démarche, le visage, l'air & la voix de ceux qu'il vouloit représenter. Il y en a plusieurs exemples dans les poëtes anciens. C'étoit lui qui touchoit d'une branche de pavot ceux qu'il vouloit endormir. Les poëtes grecs & latins le prennent souvent pour le Dieu du Sommeil.

MORT, (Jacques le) chimiste & médecin, né à Harlem en 1650, donna des leçons particulieres sur la chimie, la pharmacie & la médecine à Leyde. En 1702 il y obtint une chaire de chimie qu'il remplit jusqu'en 1718, année de sa mort. Le célebre *Boërhaave* le remplaça. On a de *le Mort*: I. *Chymia medico-physica*, Leyde, 1684, in-4°. II. *Pharmacia medico-physica*, 1688, in-12. III. *Fundamenta nov-antiqua theoriæ medicæ ad naturæ operas revocata*, 1700, in-12, &c. Ouvrages estimés de son temps; mais comme les opérations de la chimie sont perfectionnées, ils ne sont plus d'usage.

MORTEMART, *Voyez* ROCHE-CHOUART.

MORTIER, *Voyez* MARTIN, n° XIII.

MORTIERE, *Voyez* MESCHI-NOT.

MORTIMER, (Roger de) seigneur Anglois, d'une belle figure & d'une naissance distinguée, plut infiniment à *Isabelle* de France, femme *d'Edouard II.* Après la mort tragique de ce prince, à laquelle *Mortimer* contribua beaucoup, il gouverna entiérement la reine, dont il étoit à la fois l'amant & le ministre. *Edouard III*, quoique élevé sur le trône par les crimes de sa mere, voyoit avec beaucoup de peine l'empire que cet indigne favori avoit sur lui & sur elle. La guerre d'Ecosse, qui ne fut pas heureuse, fut l'écueil de sa faveur. Voulant maintenir sa fortune, & ne le pouvant que par la paix, *Mortimer* fit, en 1328, un traité humiliant avec *Robert de Brus*, qui s'étoit fait élire roi d'Ecosse. Il reconnut les droits de ce prince, & renonça aux prétentions que le roi d'Angleterre avoit sur ce royaume, se contentant d'une somme de trente mille marcs, que les Ecossois devoient payer aux Anglois. Quoique le parlement eût ratifié le traité, toute la nation en murmura. Les comtes *de Kent*, *de Norfolck*, *de Lancastre*, princes du sang, s'unirent contre *Mortimer.* La foiblesse d'esprit du comte *de Kent*, fournit à ce ministre un moyen de se venger. Il lui persuada qu'*Edouard* son frere vivoit encore: le prince crédule forma le dessein de le rétablir, Ce fut un prétexte d'accusation. On vit l'oncle du roi condamné par les barons à perdre la tête, & ses grands biens confisqués au profit d'un fils de *Mortimer.* Tant de crimes ne pouvoient être long-temps impunis. *Edouard III* résolut de se défaire de ce monstre. Il vint à bout de le surprendre dans le château de Nottingham, où il étoit enfermé avec la reine *Isabelle.* Le parlement lui fit son procès, & le condamna à être pendu. La notoriété des faits suffit pour sa condamnation, sans examen de témoins, sans même entendre le coupable, qui fut exécuté en 1330. Vingt ans après, en faveur du fils de *Mortimer*, on annulla cette sentence, comme illégale; mais la postérité l'a confirmée. *Voyez* EDOUARD III, n° VI; *&* ISABELLE, n° I.

MORTO, peintre de Feltro en Italie, florissoit dans le XVIe siecle. Il est regardé comme le premier qui a excellé à peindre les grotesques, & sur-tout dans cette maniere de clair-obscur qu'on appelle *égratignée.* Ayant pris le parti des armes, il fut tué à 45 ans, dans un combat qui se donna entre les Vénitiens & les Turcs.

I. MORTON, *ou* MOORTON, (Jean) né dans le comté de Dorchester en Angleterre, se rendit si habile dans la jurisprudence, qu'il mérita d'être admis dans le conseil privé des rois *Henri VI & Edouard IV.* Cette place lui fraya la route à l'évêché d'Ely, & enfin à l'archevêché de Cantorbery. Il le méritoit par son zele & la fidélité envers ses souverains. *Henri VII* le fit son chancelier, & lui obtint un chapeau de cardinal. Il mourut l'an 1500.

II. MORTON, (Thomas) Anglois, fut professeur au collége de *Saint-Jean* à Cambridge. Son mérite lui procura l'évêché de Chester en 1615, puis celui de Lichfield & de Coventry en 1618, & enfin le siége de Durham en 1632. Il s'y fit estimer & chérir

jusqu'à l'ouverture du parlement le 3 Novembre 1640. La populace se souleva alors contre lui, & on lui donna des gardes pour le mettre à l'abri des violences & des insultes. Il conserva une santé constante jusqu'à l'âge de 95 ans, auquel il mourut. On a de lui : *Apologia Catholica*, in-fol. ; *De autoritate Principum*, in-4° ; & divers autres ouvrages estimés des théologiens Anglois, mais peu connus hors de l'Angleterre.

I. MORVILLIERS, (Pierre de) fils de *Philippe*, premier président du parlement de Paris, issu d'une famille noble de Picardie, fut fait chancelier en 1461. C'étoit un homme hardi & véhément. *Louis XI* l'envoya, en 1464, vers *Philippe* duc *de Bourgogne*. Le chancelier parla à ce prince & au comte *de Charolois* son fils, en termes si désobligeans, que le comte indigné ne put s'empêcher de dire à l'archevêque de Narbonne, que *le Roi s'en repentiroit*. En effet, ce fut la premiere étincelle de la guerre dite du *Bien public*. La paix faite, *Louis XI*, causant avec le comte, lui dit devant tout le monde, qu'*il n'avoit point eu de part à ce que ce fou de* Morvilliers *lui avoit dit mal-à-propos*. Le roi non-seulement désavoua le chancelier, mais il le destitua, pour donner au comte une satisfaction entiere. *Morvilliers* se retira auprès du duc *de Guienne*, survécut long-temps à sa déposition & ne mourut que vers la fin de 1476.

II. MORVILLIERS, (Jean de) né à Blois en 1507, du procureur du roi, n'étoit pas de la même famille que le précédent. Il fut d'abord lieutenant-général de Bourges, doyen de la cathédrale de cette ville, puis conseiller au grand conseil, & en cette qualité l'un des juges du chancelier *Poyet*, en 1542. Ses talens l'ayant fait connoître, il fut envoyé ambassadeur à Venise, & s'y conduisit en homme plein d'adresse, de bon sens & de probité. De retour en France, il obtint l'évêché d'Orléans en 1552, & la place de garde des sceaux en 1568. Ses talens éclaterent au concile de Trente, où l'on admira également son esprit & son zele. Cet illustre prélat se démit de son évêché en 1574, & mourut à Tours le 23 Octobre 1577, à 70 ans. Les gens de lettres de toutes les nations célébrerent sa mémoire, comme celle de leur bienfaiteur. C'étoit un grand homme d'état, quoique un peu inquiet. Il quitta les sceaux, & les reprit ensuite. Les *Guises* contribuerent beaucoup à son élévation.

I. MORUS, (Thomas) naquit à Londres vers 1473, d'un avocat consultant. La science & la vertu eurent beaucoup d'attraits pour lui, & il cultiva l'une & l'autre avec succès. A l'étude des langues mortes il joignit celle des langues vivantes, & les différentes connoissances qui peuvent orner l'esprit. *Henri VIII*, roi d'Angleterre, se servit de lui dans plusieurs ambassades. La sagacité & les talens de *Morus* brillerent sur-tout dans les conférences pour la paix de Cambrai, en 1529. La charge de grand chancelier d'Angleterre fut la récompense de son zele pour le service de son maître. (*Voyez* HOLBEN.) *Morus* remplit cette place de maniere à faire peu regretter son prédécesseur. *Wolsey* n'avoit montré que de la fierté & de la hauteur ; le nouveau chancelier au contraire accueillit tout le monde avec bonté. Exact dans l'administration de la justice, il terminoit les affaires sur le champ. Son intégrité ne faisoit acception

de personne, & son désintéressement lui faisoit rejeter tous les dons. Ses enfans se plaignoient quelquefois de ce qu'il ne profitoit pas de son élévation pour leur avancement. *Mes enfans*, leur répondit-il, *laissez-moi rendre la justice à tout le monde : votre gloire & mon salut en dépendent. Mais ne craignez rien; vous aurez toujours le meilleur partage : la bénédiction de Dieu & celle des hommes*. En effet, lorsqu'il quitta la charge de chancelier, il ne lui resta que son patrimoine, quelques terres de peu de revenu que le roi lui avoit données, & environ cent livres sterling en especes. Les sceaux ne demeurerent entre ses mains que deux ans & demi. *Henri VIII*, amoureux d'*Anne de Boulen*, rompit les liens qui le tenoient à l'Eglise Romaine. *Morus* fut obligé de se démettre en 1531. On employa toutes sortes de moyens pour lui arracher le serment de *Suprématie*, que le roi exigeoit de tous ses sujets. La douceur n'ayant pu le toucher, on eut recours à la violence : on le mit en prison : on lui enleva ses livres, sa seule consolation au milieu des horreurs dont il étoit environné. Ses amis tâcherent de le gagner, en lui représentant » qu'il ne » devoit point être d'une autre opi» nion que le Grand-Conseil d'An» gleterre «. *J'ai pour moi toute l'Eglise*, répondit-il, *qui est le Grand-Conseil des Chrétiens*... Sa femme le conjura d'obéir au roi, & de conserver sa vie pour la consolation & le soutien de ses enfans : *Combien d'années*, lui dit-il, *pensez-vous que je puisse encore vivre ? — Plus de vingt ans*, répondit-elle. — *Ah ! ma femme*, lui dit-il, *veux-tu donc que j'échange l'Eternité avec vingt ans ?* Il employa en prieres le temps qui se passa entre sa condamnation & sa mort. La veille de l'exécution, il écrivit à sa fille *Marguerite* avec du charbon & sur du papier qu'il avoit surpris, pour lui mander que » bientôt il ne seroit plus à charge » à personne ; qu'il brûloit d'en» vie de voir son Dieu, & de » mourir le lendemain qui étoit » l'octave du Prince des Apôtres » & la fête de la translation de » S. Thomas de Cantorbery, jour » de grande consolation pour lui «. Il parloit ainsi, parce qu'il mouroit pour la défense de la primauté de *S. Pierre*, & que toute sa vie il avoit eu une dévotion particuliere à *S. Thomas* son patron. *Henri VIII* le voyant inébranlable, lui fit trancher la tête le 6 Juillet 1535, à l'âge d'environ 62 ans. Sa mort fut celle d'un martyr. Il avoit vécu à la cour sans orgueil ; il mourut sur l'échafaud sans foiblesse. L'Histoire a conservé quelques traits qui peignent bien son caractere vertueux & austere, mais manquant quelquefois de dignité. Un grand seigneur lui ayant envoyé deux flacons d'argent d'un grand prix, pour se le rendre favorable dans un procès fort important ; le magistrat les fit remplir du meilleur vin de sa cave & les renvoya à celui de qui ils venoient. *Vous assurerez votre maître*, dit-il au domestique qui les avoit apportés, *que tout le vin de ma cave est à son service*... La veille du jour qui devoit décider de son sort, on vint pour le raser. *J'ai*, dit-il à son barbier, *un grand différent avec le Roi. Il s'agit de savoir s'il aura ma tête, ou si elle me restera. Je n'y veux rien faire, qu'elle ne soit bien à moi*... Il répondit à celui qui vint lui dire, que » le Roi avoit mo» déré l'arrêt de mort rendu » contre lui, à la peine d'être » seulement décapité «. *Je prie Dieu de préserver tous mes amis d'une semblable clémence !*... Au pied de l'échafaud où il devoit être exécuté,

il dit à un des assistans : *Aidez-moi à monter, car il n'y a pas d'apparence que vous m'aidiez à descendre...* Lorsqu'il eut mis la tête sur le billot pour recevoir le coup mortel, il s'apperçut que sa barbe étoit engagée sous son menton, il la dégagea, & dit à l'exécuteur : *Ma barbe n'a point commis de trahison, il n'est pas juste qu'elle soit coupée...* *Thomas Morus* étoit d'un tempérament flegmatique ; il avoit l'air riant & l'abord facile. Il vécut toujours avec beaucoup de frugalité. Son zele pour la religion Catholique étoit extrême, & les Luthériens lui reprocherent d'avoir fait punir de mort ceux qui favorisoient leurs opinions. On a de lui : I. Un livre plein de bonnes vues, dont quelques-unes sont inexécutables, intitulé : *UTOPIA*, Glascow, 1750, in-8° ; & Oxford, 1663, in-8°. Il a été traduit en françois par *Gueudeville*, in-12, Leyde, 1715, & Amsterdam, 1730. Cet ouvrage contient le plan d'une république, à l'imitation de celle de *Platon* ; mais il n'est pas écrit du style éloquent du philosophe Grec. Il voudroit établir un partage absolument égal de biens entre tous les citoyens : idée chimérique ! Il prêche un amour de la paix & un mépris de l'or, qui exposeroit à des injustices continuelles de la part d'un voisin puissant & ambitieux. Il voudroit que les fiancés se vissent tout nus avant de se marier ; & enfin que lorsqu'un malade est désespéré, il se donnât ou se fît donner la mort. » Son systême politique, quoique bon en certaines » choses, (dit *Niceron*, qui ne regarde l'*Utopie* que comme une » débauche d'esprit) est cependant » repréhensible dans d'autres, & » impossible dans la pratique «. II. L'*Histoire de Richard III*, roi d'Angleterre. III. Celle d'*Edouard V*. IV. Une *Version* latine de trois *Dialogues* de *Lucien*. V. Une *Réponse* très-vive à *Luther*. VI. Un Dialogue intitulé : *Quòd mors pro Fide fugienda non sit*. VII. Des *Lettres*. VIII. Des *Epigrammes*. Ces différens ouvrages sont en latin, & ont été recueillis en 1566, in-fol., à Louvain... *Voyez* sa *VIE* en anglois, par *Thomas Morus*, prêtre, son arriere-petit-fils, mort à Rome en 1625, publiée à Londres, 1627, in-4°, ou 1626, in-8°... & un *PORTRAIT* de son *Corps*, de son *Ame* & de son *Esprit*, dans une Lettre d'*Erasme* à *Hutten*, du 21 Juillet 1519.

II. MORUS, (Alexandre) né à Castres en 1616, d'un pere Ecossois, & principal du collége que les Calvinistes avoient en cette ville, fut envoyé à Geneve, où il remplit les chaires de grec, de théologie & la fonction de ministre. Sa passion pour les femmes, & sa conduite peu réguliere, lui susciterent un grand nombre d'ennemis. *Saumaise*, instruit de leur soulévement, l'appela en Hollande, où il fut nommé professeur de théologie à Middelbourg, puis d'histoire à Amsterdam. Il remplit ces places en habile homme, & fit, l'an 1655, un voyage assez long en Italie. C'est durant ce voyage qu'il publia un beau *Poëme* sur la défaite de la flotte Turque par les Vénitiens : cet ouvrage lui valut une chaîne d'or, dont la république de Venise lui fit présent. Dégoûté de la Hollande, il vint exercer le ministere à Charenton. Ses Sermons attirerent la foule, moins par leur éloquence que par les allusions satiriques & les bons mots dont il les semoit. Ce genre de style réussit dans sa bouche, parce qu'il lui étoit naturel, & rendit ridicules ceux qui voulurent l'imiter. L'impétuosité de son imagination lui

procura

procura de nouvelles querelles, surtout avec *Daillé*, qui le mit en poudre. Cet homme singulier mourut à Paris dans la maison de la duchesse *de Rohan* le 20 Septembre 1670, à 54 ans, sans avoir été marié. On a de lui : I. Divers *Traités* de controverse. II. De belles *Harangues* & des *Poëmes* en latin. III. Une Réponse à *Milton*, intitulée : *Alexandri Mori Fides publica*, in-8°. *Milton* l'a cruellement déchiré dans ses écrits. Ce que l'on a imprimé des *Sermons* de *Morus*, ne répond point à la réputation qu'il s'étoit acquise en ce genre.

III. MORUS, (Marguerite) fille du chancelier, professa hautement la foi orthodoxe en Angleterre, & n'oublia rien pour avoir la liberté de consoler son pere dans sa prison. On dit que, pour l'obtenir, elle fit tomber entre les mains du concierge une Lettre, qu'elle feignit d'écrire à l'illustre captif pour lui persuader de consentir aux volontés du roi ; mais dès qu'elle fut dans la prison, elle lui conseilla de soutenir avec constance les intérêts de l'Eglise. Ce grand homme ayant eu la tête tranchée, elle la racheta de l'exécuteur de la justice, & la conserva précieusement. Cette fille infortunée chercha dans les lettres un soulagement à sa douleur. Elle possédoit les langues & la littérature, & elle laissa divers ouvrages.

IV. MORUS *ou* MORE, (Henri) né en 1614, à Grantham dans le comté de Lincoln en Angleterre, passa sa vie studieuse à Cambridge, dans le collége de Christ où il avoit été agrégé. Il refusa plusieurs bénéfices & même des évêchés, & mourut en 1687, à 73 ans. On a de lui divers Ecrits philosophiques & théologiques, Londres, 1675, in-fol... Il y a eu plusieurs autres savans du nom de *Morus*. *Voyez* FLAMSTEED.

MORZILLO, *Voyez* FOX-MORZILLO.

MOSCHION ; c'est le nom de quatre auteurs, cités par *Galien*, *Soranus*, *Pline* & *Plutarque*. On ne sait duquel sont les Vers qui se trouvent dans les *Poëtes Grecs* de *Plantin*, 1568, in-8°. On n'est pas moins incertain sur le livre *De Muliebribus affectibus*. C. *Gesner* y a joint des Scolies ; & *Gaspard Wolphius*, son disciple, le fit paroître en grec, à Basle, 1566, in-4°. *Israël Spachius* l'a donné en grec & en latin, dans *Cinædiorum Libri*, Strasbourg, 1597, in-folio.

MOSCHOPULUS, (Emmanuel) nom de deux écrivains Grecs. Le premier, natif de Candie, dans le XIVe siecle, a laissé un livre intitulé : *Question de Grammaire*, 1545, in-4°. Le second, neveu du premier, passa en Italie vers 1455, lors de la prise de Constantinople ; & composa un *Lexicon Grec*, ou *Recueil de mots Attiques*, 1545, in-4°.

I. MOSCHUS, poëte bucolique Grec, vivoit du temps de *Ptolomée-Philadelphe*, aussi bien que *Théocrite* & *Bion*. Il nous reste de lui quelques *Poésies* pleines de goût & de délicatesse qui ont été imprimées avec celles de *Bion*, 1680, in-12, à cause du rapport de leur matiere & de leur caractere. *Perrault*, qui (comme on le sait) n'étoit pas admirateur des anciens, dit cependant que l'Idylle de *Moschus*, intitulée l'*Amour fugitif*, » est une des plus » agréables poésies qui se soient » jamais faites, & qu'elle ne se ressent point de son antiquité «. On estime l'édition de ce poëte donnée par *Daniel Heinsius*, accompagné des Poésies de *Théocrite*, de *Bion* & de *Simmius*, augmentée des notes de divers commentateurs, & imprimée chez *Commelin*, in-4°, 1604 ;

& celle faite avec *Bion*, à Oxford, 1748, in-8°.

II. MOSCHUS, (Jean) pieux solitaire & prêtre du monastere de *Saint-Théodose* à Jérusalem, visita les monasteres d'Orient & d'Egypte, & alla à Rome avec *Sophrone* son disciple. Il dédia à ce vertueux compagnon de ses voyages, un ouvrage célebre, intitulé: *Le Pré spirituel.* On y trouve la vie, les actions, les sentences & les miracles des moines de différens pays. Le style en est simple & négligé, en grec. Il a été inséré dans les *Vies des Peres* de Rosweyde, seulement en latin. Le P. *Fronton-du-Duc* l'a donné en grec l'an 1624, mais avec des lacunes, qui ont été remplies par *Cotelier* dans ses *Monumens de l'Eglise Grecque*, tome II. *Arnaud d'Andilly* en a donné une traduction françoise. Il a omis dans sa traduction beaucoup de passages de l'original. *Moschus* mourut en 619, selon la plus commune opinion; d'autres disent en 630.

MOSELLAN, (Pierre) savant grammairien, étoit fils d'un vigneron de Protog près de Coblentz, & fut l'un des principaux ornemens de l'université de Leipzig, où il mourut le 19 Avril 1524. On a de lui divers *Ouvrages de Grammaire*, & des *Notes* sur des Auteurs latins.

MOSEOSO D'ALVARADO, (Louis) officier Espagnol, accompagna *François Pizarro* dans la conquête du Pérou, puis *Ferdinand Soto* dans son voyage de Floride. Il succéda à ce dernier, l'an 1542, dans la charge de général de la Floride. *Moseoso*, voyant les troupes rebutées de toutes les fatigues & périls qu'elles avoient essuyés sous *Soto*, n'osa pousser plus loin ses conquêtes. Il prit le parti de revenir à Passico, ville de la Nouvelle Espagne, avec 311 soldats, du nombre de 600 que son prédécesseur avoit amenés d'Espagne; & passa ensuite au Mexique, où il servit le viceroi de ses conseils & de son épée.

MOSÈS MENDELSHON, c'est-à-dire, *Moïse* fils de *Mendel*, Juif de Berlin, mort dans cette ville en 1785, à 57 ans, a été un des plus célebres écrivains d'Allemagne. En 1755, il débuta par un écrit, intitulé: *Jérusalem*, rempli de propositions hardies & condamnables. Il prétend que les Juifs ont une loi & non une religion révélée; que des dogmes ne peuvent pas être révélés; & que la seule doctrine de sa nation est la religion naturelle. Il se fit beaucoup plus d'honneur par son *Phédon* ou *Entretien sur la spiritualité & l'immortalité de l'Ame*, traduit en françois, in-8°, 1773, dans lequel ce grand principe, fondement de toute morale, est dévéloppé avec la sagacité d'un philosophe éclairé, & les charmes d'un écrivain élégant. Ce bon ouvrage le fit appeler par quelques journalistes, *le Socrate des Juifs*; mais il n'avoit pas le courage du philosophe grec. Timide & même pusillanime, comme le sont trop souvent les spéculatifs, il servit foiblement sa nation dont il auroit pu devenir le bienfaiteur, en la réformant. La souplesse de son caractere doux, modeste, officieux lui concilioit également le suffrage des superstitieux & des incrédules. Il ne put jamais parvenir cependant à être admis ni dans l'académie de Berlin, ni dans les entretiens du roi de Prusse. Sa nation lui accorda, après sa mort, les honneurs qu'elle rend ordinairement à son premier rabbin. On ne le porta au tombeau que vingt-quatre-heures après qn'il eut expiré, contre l'usage imprudent des Juifs qui enterrent leurs morts avant le coucher du soleil. *Mendelshon* étoit d'une famille honnête, mais pau-

vre. Il entra très-jeune dans un comptoir de sa nation, & s'y fit également estimer par sa capacité & par son intégrité. Mais la philosophie & la littérature furent bientôt ses principales occupations. Le fameux *Lessing* lui donna des conseils qui le firent marcher d'un pas plus rapide dans la carriere des lettres, mais sans le détourner des occupations nécessaires à sa subsistance. *Mendelshon* conserva pour lui, même après sa mort, la plus tendre amitié & la plus vive reconnoissance. Malgré le régime le plus rigoureux il lui survécut peu d'années, parce que ses méditations poussées trop loin minerent insensiblement une machine aussi foible & aussi mal construite que celle qui logeoit son ame.

MOSÈS MICOSTI, célebre rabbin Espagnol du XIVe siecle, est un de ceux qui a écrit le plus judicieusement sur les commandemens de la Loi judaïque. On a de lui un savant ouvrage, intitulé : *Sepher Mitsevoth gadol*, c'est-à-dire, *le grand Livre des préceptes*, Venise, 1747, in-fol.

MOSHEIM, (Jean-Laurent) célebre littérateur, théologien & prédicateur Allemand, de l'ancienne famille des barons de *Mosheim*, naquit à Lubeck le 6 Octobre 1694. Il s'appliqua d'abord à la poésie. Dans un âge plus avancé il ne fit plus de vers, mais il sut embellir des fleurs de la littérature les sciences qu'il cultiva. Il étoit également propre à remplir les chaires des langues grecque & latine, & celles d'éloquence, de philosophie & de théologie. Il recut invitations sur invitations de différentes universités; mais celle de Helmstadt eut, la premiere, le bonheur de l'avoir pour professeur de théologie. Il occupe une place distinguée parmi les meilleurs interpretes Protestans, de même que parmi ceux qui ont traité le dogme & la morale. Il mourut en 1752, à Gottingue, chancelier de l'université. A un amour extrême pour la vérité, à une douceur vraiment chrétienne, à un grand fonds d'humanité & de modestie, *Mosheim* joignoit une mémoire heureuse, un jugement exact, une diction aisée, un esprit méthodique. On a de lui : I. De savantes *Notes* sur *Cudworth*; & des *Versions* latines de deux de ses ouvrages. Ses remarques prouvent que sa philosophie étoit judicieuse & profonde. [*Voyez* CUDWORTH.] II. Une Histoire Ecclésiastique, Helmstad, in-4°, 1764, sous le titre d'*Institutiones Historiæ Ecclesiasticæ*, très-estimées par les Luthériens, & traduites en françois en 6 vol. in-8°. Cet ouvrage dont la critique n'est pas toujours exacte, prouve cependant une grande connoissance des langues originales, & des lumieres peu communes en histoire & en politique. De tous les historiens ecclésiastiques Protestans, c'est peut-être le plus modéré, quoiqu'on sente très-bien qu'il penche pour sa communion. III. Des *Sermons* en allemand, qui l'ont fait nommer par les Protestans *le Bourdaloue d'Allemagne*. Il donna au style de la chaire un tour original, inconnu jusqu'à lui en Allemagne. Mais on prétend que plusieurs orateurs de cette nation ont eu encore plus d'éloquence que lui. IV. *Dissertationes sacræ*, Lipsiæ, in-4°, 1733, qui lui ont mérité un rang parmi les bons interpretes Protestans. V. *Historia Mich. Serveti*, à Helmstad, 1728, in-4°, curieuse.

MOSTANDGED, calife de la race des Abassides, succéda à son pere *Moqtafi*, l'an 1160 de Jesus-Christ. Son frere sut gagner ses femmes, qui devoient le poignarder; mais *Mostandged* ayant été averti, fit emprisonner son frere & sa mere

qui étoient de la conspiration, & jeta ses femmes dans le Tigre. Sévere observateur de la justice, il refusa 2000 écus d'or pour la délivrance d'un calomniateur, en offrant 10,000 à celui qui lui remettroit cet homme pervers. Il mourut en 1170, âgé de 56 ans.

MOTASSEM, frere de *Mamoun*, lui succéda au califat, l'an 840 de Jesus-Christ. On surnomma ce prince le HUITAINIER, parce que le nombre *Huit* se rencontre dans presque toutes les circonstances de sa vie. Il naquit le 8ᵉ mois de l'année. Il fut le VIIIᵉ de sa race, & le VIIIᵉ calife Abasside. Il monta sur le trône l'an de l'*Hégire* 418. Il alla 8 fois commander en personne ses armées. Il régna 8 ans, 8 mois & 8 jours. Il mourut âgé de 48 ans. Il eut 8 enfans mâles & autant de filles. Il laissa enfin dans l'épargne 8 millions d'or & d'argent. [*Voyez* l'*Histoire des Arabes*, par M. *de Marigny*.]

MOTHE-HOUDANCOURT, (Philippe de la) duc de Cardone, porta les armes de bonne heure. Après s'être signalé par son courage & par sa prudence en divers siéges & combats, il commanda l'armée Françoise en Catalogne l'an 1641, défit les Espagnols devant Tarragone, leur prit différentes places, & remporta sur eux trois victoires. Le bâton de maréchal de France, & la dignité de viceroi en Catalogne, furent la récompense de ses succès. La gloire de ses armes se soutint en 1642 & 1643; mais elle baissa en 1644. N'ayant pas eu le courage de profiter de l'occasion que la fortune lui offrit en Catalogne, de prendre le roi d'Espagne à la chasse, & de l'envoyer prisonnier en France, il frustra sa patrie du service le plus signalé. La crainte d'offenser la régente, lui fit manquer un si beau coup. Avec plus de fermeté & de jugement, il auroit senti que toute la France lui auroit servi de bouclier contre le ressentiment, de la reine-mere. Cette princesse auroit été obligée d'ailleurs de cacher son mécontentement, pour ne pas laisser soupçonner qu'elle avoit plus de tendresse pour son frere que pour son fils. Cette faute fut suivie de la perte d'une bataille devant Lerida, & de la levée du siége de Tarragone. L'envie profita de ses malheurs pour le perdre auprès du roi. Il fut renfermé dans le château de Pierre-en-Cise, & n'en sortit qu'en 1648. La cour lui rendit enfin justice, & le nomma une seconde fois viceroi de Catalogne, en 1651. Il se signala l'année d'après dans Barcelone, qu'il défendit pendant cinq mois contre les meilleures troupes des ennemis. La France perdit ce général le 24 Mars 1653, dans la 50ᵉ année de son âge. » Le maréchal *de la Mothe*, (dit le cardinal *de Retz*) avoit beaucoup » de cœur. Il étoit capitaine de » la seconde classe; il n'étoit pas » homme de bon sens. Il avoit » assez de douceur & de facilité » dans la vie civile. Il étoit très-» utile dans un parti, parce qu'il » y étoit très-commode «. Il ne laissa que des filles: l'une fut duchesse d'Aumont; la seconde, duchesse de Ventadour, gouvernante *de Louis XV* & de ses enfans, mourut en 1744, à 93 ans; la troisieme fut duchesse de la Ferté-Sénecterre. Mais il avoit un frere qui a continué sa postérité. De ces trois filles, la duchesse *de Ventadour* fut la plus célebre, par son esprit, par ses vertus & par les qualités nécessaires à sa place.

I. MOTHE-LE-VAYER, (François de la) né à Paris en 1588, se consacra à la robe, & fut pendant long-temps substitut du procureur-général du parlement, charge qu'il

avoit héritée de son pere. Il s'en défit ensuite, pour ne vivre plus qu'avec ses livres. Lorsque *Louis XIV* fut en âge d'avoir un précepteur, on jeta les yeux sur lui; mais la reine ne voulant pas d'un homme marié, il exerça cet emploi auprès du duc *d'Orléans*, frere unique du roi. L'académie Françoise lui ouvrit ses portes en 1639, & le perdit en 1672, à 85 ans. Les relations des pays éloignés, (dit *Chevreau*,) étoient l'un des amusemens de *la Mothe-le-Vayer*. Comme il avoit la mort sur les levres, *Bernier* son ami vint le voir. *Eh bien*, lui dit-il, *quelles nouvelles avez-vous du Grand-Mogol*? Ce furent presque ses dernieres paroles. Cet académicien étoit un homme d'une conduite réglée, semblable aux anciens Sages par ses opinions & par ses moeurs. Sa physionomie & sa façon de s'habiller l'annonçoient pour un esprit qui ne pensoit ni n'agissoit comme le vulgaire. L'étude étoit sa seule passion. Plaisirs, affaires, il renonçoit à tout pour se livrer aux sciences. A la cour il fut modeste. *Je ressemble ici*, disoit-il, *à la* Christophoriane, *qui se tient d'autant plus petite*, *qu'elle est dans un lieu plus élevé*. Il embrassa toutes les connoissances humaines, l'ancien, le moderne, le sacré, le profane, mais presque sans confusion. Il avoit beaucoup lu & beaucoup retenu, & il a fait usage de tout ce qu'il savoit. Il s'attacha sur-tout à la morale, & à la connoissance du génie, du caractere, des moeurs & des coutumes des différentes nations. La contrariété des opinions des peuples divers qu'il étudia, le jeta dans le doute. « Je ne puis dissimuler, (dit » M. l'abbé d'*Olivet*,) que la doc» trine répandue dans les écrits de ce » savant homme, paroît tendre au » Pyrrhonisme; mais aussi rendons» lui cette justice, qu'il prend » toutes sortes de précautions, » dans une infinité d'endroits, » pour faire bien sentir qu'il ne » confond nullement, & qu'on ne » doit nullement confondre la na» ture des connoissances humai» nes, dont il nie l'évidence, „ avec la nature des vérités révé„ lées, dont il reconnoît la certi„ tude. Peut-on, comme il le pré„ tend, tenir en même temps pour „ douteux les objets de la raison, „ ou des sens; & pour certains, „ les objets de la foi? Si ce n'est„ là une contradiction formelle, „ c'est du moins un étrange para„ doxe. Mais je ne laisse pas de „ dire, qu'en parlant d'un Pyrrho„ nien de ce caractere, il est juste „ d'observer, & pour son honneur, „ & pour l'édification publique, „ qu'il n'a donné ou cru donner „ nulle atteinte à la Religion: jus„ tice due sur-tout à M. *la Mothe-le-Vayer*, dont les glorieux em„ plois nous parlent en sa faveur, „ & qui, comme *Bayle* lui-même „ l'a dit, étoit un homme d'une „ conduite réglée, & semblable à „ celle des anciens Sages: un vrai „ philosophe dans ses moeurs. Au „ milieu de sa nombreuse biblio„ theque, où il pouvoit bien dire „ avec le bon *Chrysale* de *Moliere*;

Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.

„ il se voyoit entouré des livres „ écrits en divers siecles, en di„ verses langues, dont l'un disoit „ *blanc*, l'autre *noir*. Frappé d'y „ trouver cette multiciplité, cette „ contrariété d'opinions sur tous „ les points que Dieu a livrés à „ la dispute des hommes, il en „ vint à conclure, que la *Scepti„ que* étoit de toutes les philoso„ phies la plus sensée. Heureux

„ ceux qui, comme lui, ne chancellent que dans les routes de „ l'histoire & de la physique « ! car c'est-là vraisemblablement qu'il borna son pyrrhonisme, comme l'insinue l'abbé *d'Olivet* ». Comme „ humainement parlant (dit-il) „ tout est problématique dans les „ sciences, & dans la physique principalement, tout doit y être „ exposé aux doutes de la philosophie sceptique, n'y ayant que „ la véritable science du ciel, qui „ nous est venue par la révélation „ divine, qui puisse donner à nos „ esprits un solide contentement „ avec une satisfaction entiere «. Ce passage prouve que la religion étoit à ses yeux la fin des doutes & la source des véritables plaisirs de l'esprit. On a recueilli ses Ouvrages en 1662, 2 vol. in-fol. : en 1684, 15 vol. in-12; & à Dresde, 1772, 14 vol. in-8°. Ils prouvent que l'auteur avoit plus de savoir que d'imagination, & plus de jugement que de goût. Son *Traité de la Vertu des Païens* a été réfuté par le docteur *Arnauld*, dans son ouvrage de la *Nécessité de la Foi en Jesus-Christ*. Parmi les Œuvres de ce philosophe, on ne trouve ni les *Dialogues faits à l'imitation des Anciens* sous le nom d'*Orasius Tubero*, imprimés à Francfort sous la fausse date de 1606, 2 tomes ordinairement en 1 vol. in-4°; & 1716, 2 vol. in-12.. ni l'*Hexameron rustique*, in-12. Ces deux ouvrages sont de lui, & on les recherche, sur-tout le premier, quoique les sujets qu'il y a traités ne soient pas approfondis, & que le titre de quelques-uns soit frivole, comme celui-ci : *Des rares & éminentes qualités des Asnes de ce temps*. La *Traduction* de *Florus* qu'on a sous le nom de *la Mothe-le-Vayer*, est d'un de ses fils, ami de *Boileau*, mort en 1664, à 35 ans. On a donné, in-12, *l'Esprit de la Mothe-le-Vayer*, où l'on a fait entrer tout ce que cet auteur a dit de mieux dans ses différens ouvrages. Ce recueil seroit plus intéressant, si *la Mothe-le-Vayer* avoit su aussi bien écrire que penser. Il avoit imité la maniere de *Plutarque*; mais le philosophe Grec avoit un style bien plus agréable... *Voyez* Marêts, n° *II*.

II. MOTHE-LE-VAYER DE BOUTIGNI, (François de la) de la même famille, maître-des-requêtes, mourut intendant de Soissons en 1685. On a de lui : I. Une *Dissertation sur l'autorité des Rois, en matiere de Régale*. Elle fut imprimée en 1700, sous le nom de *Talon*, avec ce titre : *Traité de l'autorité des Rois, touchant l'administration de la Justice*; & réimprimé sous son nom, 1753, in-12. II. Un *Traité de l'autorité des Rois, touchant l'âge nécessaire à la profession Religieuse*, 1669, in-12. III. La Tragédie du *Grand Sélim*, in-4°. IV. Le Roman de *Tharsis & Zélie*, réimprimé à Paris en 1774, en 3 vol. in-8°. Ce roman est estimé. On y trouve de la morale sans pédantisme, & cette philosophie douce qui instruit en amusant. Les caracteres y sont variés, & l'intérêt y marche à côté du sentiment. Les amours de *Tharsis* & *Zélie* ne sont, pour ainsi dire, que le cadre de la peinture des différentes passions.

MOTHE-GUYON, *Voyez* Guyon, n° *II*.

MOTHE, *Voyez* Grosteste.

MOTIN, (Pierre) poëte François, étoit de Bourges. Il a laissé quelques *Pieces*, que l'on trouve dans les Recueils de son temps, & qui n'ont pas fait fortune. Ce poëte froid & glacé mourut vers 1615; & non en 1640, comme le marque le continuateur de *Ladvocat*.

MOTTE, (La) *Voy.* Houdard & Fénelon.

MOTTE d'Orléans, *Voyez* Orléans *de la Motte*.

MOTTE-MESSEMÉ, *Voyez* Poulchre.

MOTTEVILLE, (Françoise Bertaud dame de) fille d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, & niece du célebre *Bertaud* évêque de Seès, naquit en Normandie vers 1615. Ses manieres aimables & son esprit plurent à *Anne d'Autriche*, qui la garda auprès d'elle. Le cardinal *de Richelieu*, jaloux des favorites de cette princesse, l'ayant disgraciée, elle se retira avec sa mere en Normandie, où elle épousa *Nicolas Langlois*, seigneur *de Motteville*, premier président de la chambre des comptes de Rouen. C'étoit un magistrat distingué, mais fort vieux, & sa femme fut veuve au bout de deux ans. Après la mort du cardinal *de Richelieu*, *Anne d'Autriche* ayant été déclarée régente, la rappela à la cour. Ce fut alors que la reconnoissance lui inspira le dessein d'écrire les Mémoires de cette princesse. On les a publiés sous le titre de *Mémoires pour servir à l'Histoire d'*Anne *d'Autriche*, 1723, en 5 vol. in-12; & 1750, en 6 vol. in-12. Cet ouvrage curieux prouve une grande connoissance de l'intérieur de la cour & de la minorité de *Louis XIV*. Il est, pour la plus grande partie, de Mad.[e] *de Motteville*; mais on prétend qu'une autre main a retouché le style, qui cependant n'est pas encore trop bon. L'éditeur auquel on attribue ce changement, a surchargé cet ouvrage de morceaux d'Histoire générale, qu'on trouve par-tout. Il y a des minuties dans ces Mémoires; mais elles sont rachetées par des anecdotes curieuses. On trouve aussi plusieurs *Lettres* de cette femme spirituelle, dans le recueil de Mll.[e] *de Montpensier*. Mad.[e] *de Motteville* mourut à Paris le 29 Décembre 1689, à 74 ans. Les agrémens de son esprit & de son caractere, lui avoient concilié l'amitié & l'estime de la reine d'Angleterre, veuve de *Charles I*, qui avoit en elle la confiance la plus intime.

MOUCHAN, (le Comte de) *Voyez* Castillon.

MOUCHY *ou* Monchy, (Antoine de) docteur de la maison & société de Sorbonne, plus connu sous le nom de *Demochares*, se distingua par son zele contre les Calvinistes. Nommé Inquisiteur de la Foi en France, il rechercha les hérétiques avec une vivacite qui tenoit un peu de la haine & de la passion. C'est de son nom qu'on appela *Mouchés* ou *Moucharts*, ceux qu'il employoit pour découvrir les sectaires; & ce nom est resté aux espions de la Police. Son zele, ou plutôt son emportement, ne produisit qu'un très-petit nombre de conversions. *Mouchy* auroit dû savoir que la charité indulgente & la douceur compatissante sont plus conformes à l'Evangile, & touchent plus, que les violences & les rigueurs. Ce docteur devint pénitencier de Noyon, fut l'un des juges de l'infortuné *Anne du Bourg*; & parut avec éclat au colloque de Poissy, au concile de Trente, & à celui de Reims en 1564. Il mourut à Paris, sénieur de Sorbonne, le 8 Mai 1574, à 80 ans. On a de lui: I. La *Harangue* qu'il prononça au concile de Trente. II. Un *Traité du Sacrifice de la Messe*, *en latin*, in-8°. Il est rempli de digressions inutiles, & l'on ne trouve aucune critique, ni dans les citations d'auteurs, ni dans le choix des passages qu'il allegue. III. Un grand nombre d'autres ouvrages, pleins de la bile & de l'emportement qui formoient son caractere.

MOUFET, (Thomas) célebre

médecin Anglois, né à Londres, exerça son art avec beaucoup de succès. Il se retira à la campagne sur la fin de ses jours, & mourut vers 1600. Ce médecin est connu par un ouvrage recherché. Cet ouvrage, commencé par *Edouard Wotton*, & achevé par *Moufet*, fut imprimé à Londres, en 1634, in-fol. sous ce titre : *Theatrum Insectorum.* On en donna une traduction angloise, à Londres 1658, in-folio. *Martin Lister* n'a pas jugé trop favorablement de ce livre. » Puisque „ *Moufet*, (dit-il,) s'est servi de „ *Wotton*, de *Gesner*, &c., on auroit „ pu attendre de lui un excel„ lent ouvrage. Cependant son „ *Théâtre* est rempli de confusion, „ & il a fait un très-mauvais usage „ des matériaux que les auteurs „ lui ont fournis. Il ignore le sujet „ sur lequel il travaille, & il s'ex„ prime d'une maniere barbare. „ D'ailleurs c'est un orgueilleux, „ pour ne rien dire de pis; quoi„ qu'il ait copié *Aldrovandus* en „ une infinité d'endroits, il ne le „ nomme jamais «. Mais *Ray* croit que *Lister* n'a pas rendu justice à *Moufet* en s'exprimant ainsi : il prétend que ce dernier auteur a rendu par son ouvrage un grand service à la république des lettres.

MOUHY, (Charles de Fieux, chevalier de) de l'académie de Dijon, né à Metz en 1701, mort à Paris en 1784, à 83 ans, vint de bonne heure dans cette capitale. Ayant le goût de la dépense, sans en avoir toujours les moyens, il s'intrigua & écrivit toute sa vie. Le genre romanesque fut celui qui exerça le plus sa plume. Mais son style lâche, diffus, incorrect, ne lui promettant pas de grands succès, il chercha à exciter la curiosité du public par les titres de ses livres qu'il modéloit ordinairement sur celui de quelqu'autre ouvrage célebre. Ainsi l'on vit paroître sa *Paysanne parvenue*, 1735, 4 vol. in-12, quand *Marivaux* eut donné le *Paysan parvenu*... ses *Mémoires d'une Fille de qualité*, 1747, 4 vol. in-12, après les *Mémoires d'un Homme de qualité* de l'abbé *Prevôt*... Ses *Mille & une Faveurs*, 1748, 8 vol. in-12, qu'on auroit pu intituler les *Mille & une Sottises*, rappelerent les *Mille & une Nuits*... Son *Masque de Fer*, 1747, 6 parties in-12, fut composé lorsque les aventures du prisonnier de la Bastille, connu sous ce nom, faisoient le plus de bruit. Par ces petites ruses, les romans du chevalier *de Mouhy* circulerent dans les maisons, ou du moins dans les antichambres de la capitale. Les gens de goût attachés à la vraisemblance, qui aiment des fictions neuves, une intrigue bien filée, un dénouement heureux, les lurent fort peu, & se contenterent d'être étonnés de l'intarissable fécondité de l'auteur; car nous n'avons pas nommé le quart de ses productions romanesques. Comme les événemens y sont multipliés & variés, quelques-unes ont été traduites en anglois. Le chevalier *de Mouhy* connoissoit bien le théâtre. Nous avons de lui un ouvrage intitulé : *Tablettes Dramatiques*, *contenant un Dictionnaire des Pieces*, *& l'Abrégé de l'Histoire des Auteurs & des Acteurs*, 1752, in-8°. Il y avoit beaucoup d'omissions & d'erreurs de titres & de dates dans ce livre, que l'auteur reproduisit quelque temps avant sa mort.

I. MOULIN, (Charles du) vit le jour à Paris en 1500, d'une famille noble & ancienne. Elle étoit originaire de Brie, &, selon *Papyre Masson*, elle avoit l'honneur d'appartenir à *Elisabeth* reine d'Angleterre, du côté de *Thomas de Boulen*, vicomte de Rochefort, aïeul maternel de cette princesse. C'est

ce qu'*Elisabeth* avoua un jour au seigneur *de Montmorenci*, pendant un voyage qu'il fit à Londres en 1572. Le jeune *du Moulin* fit paroître, dès son enfance, des dispositions extraordinaires pour les belles-lettres & pour les sciences, & une inclination pour l'étude, qui tenoit de la passion. Reçu avocat au parlement de Paris en 1522, il plaida pendant quelques années au Châtelet & au Parlement. Mais une difficulté de langue l'ayant dégoûté du barreau, il s'appliqua à la composition des ouvrages qui l'ont rendu si célebre. Il publia, en 1539, son *Commentaire sur les matieres Féodales* de la Coutume de Paris; & en 1551, ses *Observations* sur l'Edit du roi *Henri II*, contre les *petites Dates*. L'Édit contenoit divers réglemens, concernant la conduite des notaires, des banquiers & des juges en matiere bénéficiale. Il tendoit à réprimer les abus commis en ce genre: abus qui venoient plutôt de l'avidité des aspirans aux bénéfices, que de la connivence des officiers de la cour Romaine. Cependant *du Moulin* s'en prit uniquement aux papes & à ceux qui les approchoient. La distribution de son livre fut défendue par le Parlement, & la Sorbonne le censura. Il n'en fut pas moins agréable à la cour de France, qui vit dans *du Moulin* le défenseur des libertés Gallicanes; mais il déplut beaucoup à celle de Rome, qui dès-lors ménagea plus les François. Son ouvrage fut présenté au roi par *Anne de Montmorency*, alors maréchal, depuis connétable de France. SIRE, lui dit-il, *ce que Votre Majesté n'a pu faire exécuter avec 30,000 hommes, de contraindre le Pape à lui demander la paix, ce petit homme l'a achevé avec un petit Livre.* Cependant les Catholiques zélés étoient fâchés de la protection que trouvoit à la cour un homme soupçonné d'être favorable aux nouvelles erreurs. On lui donna des marques de la haine qu'il avoit inspirée. Le peuple de Paris pilla sa maison en 1552. *Du Moulin* se voyant en danger d'être maltraité, se retira à Bâle, s'arrêta quelque temps à Tubinge, & alla à Strasbourg, à Dole & à Besançon; travaillant toujours à ses ouvrages, & enseignant le droit avec une réputation extraordinaire par-tout où il faisoit quelque séjour. En 1556, *George* comte de *Montbeliard* le retint prisonnier pour n'avoir pas voulu se charger d'une mauvaise cause. Mais *Louise de Beldon*, vint à son secours & obtint son élargissement, par le courage & la fermeté qu'elle montra. De retour à Paris, en 1557, *du Moulin*, en sortit encore en 1562, pendant les guerres de la religion. Il se retira pour lors à Orléans, & revint à Paris en 1564. Trois de ses *Consultations*, dont la derniere regardoit le Concile de Trente, lui susciterent de nouvelles affaires. Il fut mis en prison à la conciergerie; mais il en sortit peu de temps après, à la sollicitation de *Jeanne d'Albret*. Cependant la cour lui défendit d'écrire désormais sur les *matieres qui appartenoient à l'Etat, ou qui dépendoient de la Théologie*. *Du Moulin* avoit perdu sa femme en 1556, & ce ne fut pas à ses yeux le moindre de ses malheurs; il la regretta d'autant plus vivement, que la compagnie assidue qu'elle lui tenoit, & les agrémens de sa conversation, allégeoient son travail continu. Il se remaria pourtant avec une seconde, nommée *Jeanne du Vivier*. Le parlement, pénétré de son mérite, lui offrit une place de conseiller, qu'il refusa. Le motif de ce refus étoit, qu'il ne pou-

voit en même temps remplir cette charge & composer des livres. Il étoit si avare de ses momens, que, quoique ce fût l'usage alors de porter la barbe, il se la fit couper, pour ne pas perdre de temps à la peigner. On le regardoit comme la lumiere de la jurisprudence, & comme l'oracle des François. On citoit son nom avec ceux des *Papinien*, des *Ulpien*, & des autres grands jurisconsultes de Rome. Il étoit consulté de toutes les provinces du royaume, & l'on s'écartoit rarement de ses réponses, dans les tribunaux tant civils qu'ecclésiastiques. Sur la fin de sa vie, il abandonna entiérement la doctrine des Protestans, & mourut à Paris, avec de grands sentimens de soumission à l'Eglise Catholique, en 1566, âgé de 66 ans. *Charles du Moulin* étoit certainement un homme d'un très-grand mérite; mais il étoit trop plein de lui-même, & ne faisoit pas assez de cas des autres. » Ses » décisions, (dit *Teissier*,) avoient » plus d'autorité dans le palais, » que les Arrêts du Parlement «. C'est apparemment ce qui l'avoit enorgueilli; mais cet orgueil, quoique juste à certains égards, étoit trop peu circonspect. Que peut-on penser d'un homme qui s'appeloit le *Docteur de la France & de l'Allemagne ?* & qui mettoit à la tête de ses consultations : *Moi qui ne cede à personne, & à qui personne ne peut rien apprendre !* Il porta cet esprit de suffisance dans l'examen des matieres de religion. Il prononça sur les dogmes comme sur les lois. Sa profession l'ayant accoutumé à traiter tout d'une maniere problématique, sa foi contracta un caractere d'inconstance, dont il donna des preuves toute sa vie. Ses ŒUVRES ont été recueillies en 1681, 5 volumes in-folio. On les regarderoit, avec raison, comme une des meilleures collections que la France ait produites en matiere de jurisprudence, si l'auteur n'avoit hasardé, sur des points importans, des opinions peu conformes à la saine théologie. Sa *Consultation* sur le Concile de Trente, est jointe ordinairement à la *Réponse* qu'y fit *Pierre Gringoire* : cette Réponse est fort recherchée. [*Voyez* l'article de DINUS.] Il laissa deux enfans de sa premiere femme : *Charles du MOULIN*, qui mourut à Paris d'hydropisie, en 1570; & *Anne du MOULIN*, femme de *Simon Robé*. L'accident funeste, arrivé à cette dame, mérite d'être rapporté. La nuit du 19 Février 1572, des voleurs introduits dans sa maison pendant l'absence de son mari, l'assommerent; (elle étoit alors enceinte,) tuerent deux jeunes enfans qu'elle avoit, la nourrice du plus petit, & la servante. Ils prirent ensuite la fuite, conduits hors de la ville par le cocher d'un conseiller, qu'ils poignarderent de peur qu'il ne les découvrît. En effet ils se cacherent si bien, qu'on ne put jamais découvrir les auteurs de ces différens meurtres. [*Voyez* la Relation qu'en donna son gendre, à la tête de l'édition qu'il publia du traité *De Usuris*.] *Ferriere* a fait le parallele de DU MOULIN & de CUJAS dans son *Histoire du Droit Romain*. » *DU MOULIN* (dit-il) » est plus inventif, & a l'esprit » plus profond & plus transcendant. *CUJAS* est plus clair, » plus égal & plus parfait. *Du Moulin* traite les choses avec » plus de vivacité & plus d'étendue. *Cujas* les traite avec plus » d'ordre, plus de justesse d'esprit, d'une maniere plus élégante; il se fait entendre bien » plus aisément, & ne s'égare ja-

» mais. Les plus grands admirateurs de *du Moulin* conviennent tous que le style & l'arrangement lui manquent ; qu'il eût été à souhaiter qu'il eût écrit avec la politesse, la netteté, l'ordre & la précision de *Cujas*. » Ce dernier s'est appliqué particuliérement à l'étude du Droit Romain, & il en a acquis une connoissance si parfaite qu'il a surpassé tous ceux qui l'avoient précédé, & qu'il doit servir de guide & de modele à tous ceux qui doivent après lui s'adonner à l'étude des Lois Romaines pour les enseigner aux autres. » *Du Moulin*, qui n'a pas fait du Droit Romain le principal objet de son application, excelle dans la science du Droit canonique & du Droit coutumier ; mais d'une maniere si élevée, que personne ne pourra jamais avoir un mérite qui approche du sien. Disons donc, que si *du Moulin* est sans contredit le prince des jurisconsultes François, *Cujas* est sans contestation le prince des interpretes du Droit Romain «. *Voyez la Vie de du Moulin*, par *Blondeau*.

II. MOULIN, (Pierre du) théologien de la Religion Prétendue-Réformée, naquit l'an 1568, au château de Buhny dans le Vexin. Nous avions avancé dans les éditions précédentes, d'après l'auteur du *Rabelais réformé*, qu'il étoit sorti d'un Céléstin d'Amiens, apostat ; mais, mieux informés, nous disons qu'il eut pour pere *Joachim du Moulin*, seigneur de Lormegrenier, issu d'une ancienne noblesse, qui donna l'an 1179 un grand maître à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, dans la personne de *Roger du Moulin*. *Pierre*, après avoir enseigné la philosophie à Leyde, fut ministre à Charenton. Il entra, en cette qualité, auprès de *Catherine de Bourbon*, princesse de Navarre, sœur du roi *Henri IV*. mariée en 1599 avec *Henri de Lorraine*, duc de Bar. Il passa l'an 1615 en Angleterre, à la sollicitation du roi de la Grande-Bretagne, & il y dressa un *Plan* de reunion des Eglises Protestantes. L'université de Leyde lui offrit une chaire de théologie en 1619 ; mais il la refusa. Son esprit remuant lui ayant fait craindre avec raison que le roi ne le fit arrêter, il se retira à Sedan, où le duc *de Bouillon* le fit professeur en théologie, ministre ordinaire, & l'employa dans les affaires les plus importantes de son parti. Il y mourut en 1658, à près de 90 ans, avec la réputation d'un mauvais plaisant, d'un satirique sans goût, & d'un théologien emporté. Son caractere se fait sentir dans ses ouvrages, que personne ne lit plus. Les principaux sont : I. L'*Anatomie de l'Arminianisme*, en latin, Leyde 1619, in-fol. II. Un *Traité de la Pénitence & des Clefs de l'Eglise*. III. *Le Capucin*, ou l'*Histoire de ces Moines*, à Sedan, 1641, in-12 : satire peu commune. IV. *Nouveauté du Papisme*, dont la meilleure édition est celle de 1633, in-4°. Cet ouvrage est plein de railleries indécentes & de déclamations outrées & satiriques. V. Le *Combat Chrétien*, in-8°. VI. *De Monarchia Pontificis Romani*, Londres, 1614, in-8°. VII. Le *Bouclier de la Foi*, ou *Défense des Eglises Réformées*, in-8°, contre le Pere *Arnoux* Jésuite ; & un autre livre contre le même Jésuite, intitulé : *Fuites & Evasions du Sieur Arnoux*. VIII. *Du Juge des Controverses & des Traditions*, in-8°. IX. *Anatomie de la Messe*, Sedan, 1636, in-12. Il y en a une 2[e] partie, imprimée à Geneve en 1640. Cette

Anatomie est moins rare qu'une autre *Anatomie de la Messe* dont l'original est italien, 1552, in-12. Il fut traduit en françois, & imprimé avec une Epître dédicatoire au marquis *del Vico*, datée de Geneve, 1555. Dans la Préface du traducteur, l'auteur Italien est appelé *Antoine d'Adam*. Dans la traduction latine de 1561, 172 pag. in-8°, & 19 pag. d'Errata & de Table, l'auteur y est appelé *Antonius ab Aedam*. Suivant *Gesner*, c'est un *Augustin Mainard*; mais *Jean le Fevre de Moulins*, docteur en théologie de Paris, qui en a publié une *Réfutation* en 1563, l'attribue à *Théodore de Beze*. L'édition françoise a été réimprimée en 1562, in-16, par *Jean Martin*, sans nom de lieu. Au reste, ni l'ouvrage de *du Moulin*, ni celui de l'apostat Italien, ne méritoient guere le détail dans lequel nous sommes entrés; mais il faut contenter ceux qui ramassent les guenilles de la littérature,

III. MOULIN, (Pierre du) fils aîné du précédent, hérita des talens & de l'impétuosité de génie de son pere. Il fut chapelain de *Charles II* roi d'Angleterre, & chanoine de Cantorbery, où il mourut en 1684, à 84 ans. On a de lui: I. Un livre intitulé: *La Paix de l'Ame*, qui est fort estimé des Protestans, & dont la meilleure édition est celle de Geneve, en 1729, in-12. II. *Clamor Regii sanguinis*, que *Milton* attribuoit mal-à-propos à *Alexandre Morus*. III. Une *Défense de la Religion Protestante*, en anglois.... *Louis* & *Cyrus* DU MOULIN, freres de ce dernier, (le premier médecin, & l'autre ministre des Calvinistes) sont aussi auteurs de plusieurs ouvrages qui ne respirent que l'enthousiasme & le fanatisme. *Louis* fut un des plus violens ennemis du gouvernement ecclésiastique Anglican, qu'il attaqua & outragea dans sa *Parænesis ad ædificatores Imperii*, in-4°, dédiée à *Olivier Cromwell*, dans son *Papa Ultrajectinus*, & dans son livre intitulé, *Patronus bonæ Fidei*. Il mourut en 1680, à 77 ans. *Pierre* Ier DU MOULIN avoit eu ces trois fils de *Marie Colignon*, qu'il avoit épousée le 5 Juin 1599. Il se maria en secondes noces avec *Sara de Geslai*, dont il eut *Jean*, *Henri* & *Daniel*; le dernier alla s'établir en Bretagne peu de temps après la mort de *Pierre du Moulin* son pere. Sa famille subsiste encore.

IV. MOULIN, (Gabriel du curé de Maneval au diocese de Lisieux, s'est fait connoître dans le XVIIe siecle: I. Par une *Histoire générale de Normandie sous les Ducs*, Rouen, 1631, in-folio, rare & recherchée. II. Par l'*Histoire des Conquêtes des Normands dans les Royaumes de Naples & de Sicile*, in-folio, moins estimée que la précédente.

MOULINET, *Voyez* THUILLERIES & CLOPINEL.

I. MOULINS, (Guyard des) prêtre & chanoine d'Aire en Artois, devint doyen de son chapitre en 1297. Il est fort connu par sa *Traduction* de l'*Abrégé de la Bible* de *Pierre Comestor*, sous le titre de *Bible Historiaux*, Il la commença en 1291, à l'âge de 40 ans, & l'eut finie au bout de quatre. Il a inséré les livres moraux & prophétiques; mais on n'y trouve pas les Epîtres canoniques, ni l'Apocalypse. On conserve dans la bibliotheque de Sorbonne un *Manuscrit* de cette Traduction. Il y a des choses singulieres dans cette version, qui fut imprimée à Paris, chez *Verard*, in-fol., 2 vol., 1490. On la recherchoit beaucoup autrefois.

II. MOULINS, (Laurent des) prêtre & poëte François du diocese de Chartres, florissoit au commencement du XVIe siecle. Il est connu par un Poëme moral, intitulé : *Le Catholicon des mal-avisés*, autrement apelé le *Cimetiere des malheureux*, Paris 1513, in-8°, & Lyon 1534, même format. C'est une fiction sombre & mélancolique, où l'on trouve des images fortes. *Voy.* DALECHAMPS... MATHIOLE... & II. MOULIN, *vers la fin*.

MOURAT, Génois, qui succéda à *Justuf* roi de Tunis, avoit renié la foi Chrétienne dès son enfance, & étoit, dans le temps de son élection, général des galeres de Tunis. Il passoit pour le plus hardi corsaire de son temps. Il étoit integre & clément, autant que peut l'être un pirate ; & avoit été *Caïd*, c'est-à-dire, *Receveur*, à la montagne de Chizera qui est voisine de Tunis. Après avoir exercé cette charge pendant trois ans, *Soliman* son maître le rappela & le fit son lieutenant. Il devint amoureux de *Turquia*, fille de ce sultan, qui, l'ayant surpris lorsqu'il baisoit la main de la princesse, les fit entrer tous deux dans sa chambre, où il vouloit les sacrifier à sa fureur. Mais sa tendresse pour son esclave, ayant retenu le cimeterre qu'il avoit déjà levé pour lui couper la tête, il lui permit de se justifier. Il lui donna dans la suite sa fille en mariage, la moitié de la charge dont il étoit revêtu, & tous ses biens après sa mort. *Mourat*, devenu roi, dompta tous les rebelles qui oserent refuser le joug. Après avoir perdu sa femme *Turquia*, il tomba dans une mélancolie qui avança sa mort, arrivée en 1646, dans sa 40e année.

MOURET, (Jean-Joseph) musicien françois, né à Avignon en 1682, mort à Charenton près de Paris en 1738, à 56 ans, se fit connoître dès l'âge de 20 ans par des morceaux excellens. Son esprit, ses saillies & son goût pour la musique, le firent rechercher des grands. La duchesse *du Maine* le chargea de composer de la musique pour ces fêtes si connues sous le nom de NUITS *de* SEAUX : *Ragonde* ou *la Soirée de Village*, dont les représentations ont fait beaucoup de plaisir sur le théâtre de l'Opéra, est un de ses divertissemens. *Mouret* plaît sur-tout par la légéreté de sa musique & par la gaieté de ses airs. Ce célebre musicien eut à essuyer, sur la fin de sa vie, diverses infortunes qui lui dérangerent l'esprit & avancerent la fin de ses jours. Il perdit en moins d'un an environ 5000 liv. de pension, que lui rapportoient la direction du Concert Spirituel, l'intendance de la musique de la duchesse *du Maine*, & la place de compositeur de la musique de la Comédie Italienne... Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages. I. Les *Fêtes de Thalie*. II. Les *Amours des Dieux*. III. Le *Triomphe des Sens*. IV. Les *Graces*, Opéra-Ballet. V. *Ariane*, *Pirithoüs*, Tragédies. VI. Trois *Livres d'Airs* sérieux & à boire. VII. Des *Divertissemens* pour les Théâtres François & Italien. VIII. Des *Sonates* à deux flûtes ou violons. IX. Un livre de *Fanfares*. X. Des *Cantates* & des *Cantatilles* Françoises. XI. Des petits *Motets* & des *Divertissemens* donnés à Seaux.

I. MOURGUES, (Matthieu de) sieur *de* SAINT-GERMAIN, ex-Jésuite, natif du Velay, devint prédicateur ordinaire de *Louis XIII*, & aumônier de *Marie de Médicis*. Le cardinal *de Richelieu* se servit d'abord de sa plume pour terrasser ses ennemis & ceux de la reine ; mais,

s'étant brouillé avec cette princesse, il priva *Saint-Germain*, qui lui étoit resté fidelle, de l'évêché de Toulon, & l'obligea d'aller joindre la reine-mere à Bruxelles. Après la mort de ce ministre implacable, il revint à Paris, & finit ses jours dans la maison des Incurables, en 1670, à 88 ans. On a de lui : I. *La Défense de la Reine-Mere*, en 2 vol. in-fol. : ouvrage emporté, mais curieux & nécessaire pour l'histoire de son temps. II. Des Ecrits de controverse, qui ne respirent que la passion, quoique l'auteur s'affiche pour un homme très-apathique ; tels que *Bruni Spongia* contre *Antoine le Brun* ; les *Avis d'un Théologien sans passion*, 1616, in-8°. III. Des *Sermons*, 1665, in-4°, aussi mal écrits que ses autres livres.

II. MOURGUES, (Michel) Jésuite d'Auvergne, enseigna avec distinction la rhétorique & les mathématiques dans son ordre. Il mourut en 1713, à l'âge de 70 ans. Il joignoit à une politesse aimable un savoir profond, & il fut généralement estimé pour sa droiture, sa probité & ses ouvrages. Les principaux sont : I. *Plan Théologique du Pythagorisme*, en 2 vol. in-8°, plein d'érudition. II. *Parallele de la Morale Chrétienne, avec celle des anciens Philosophes*, Bouillon, 1769, in-12. L'auteur y fait voir la supériorité des leçons de la sagesse Evangélique, sur celles de la sagesse païenne. On voit à la suite de cet ouvrage, *Paraphrase Chrétienne du Manuel d'Epictete*. Cette paraphrase est très-ancienne. Elle a été composée par un solitaire de l'Orient en langue grecque : elle étoit restée inconnue jusqu'au commencement du XVIIIe siecle, que le hasard l'ayant fait tomber entre les mains du P. *Mourgues*, il prit le parti de la traduire. III. Un *Traité de la Poësie Françoise*, in-12 ; le plus complet qu'il y eût eu jusqu'alors ; mais qui a été éclipsé, depuis, par celui de M. l'abbé *Joannet*. IV. *Nouveaux Elémens de Géométrie par des Méthodes particulieres, en moins de 50 Propositions*, in-12. V. *Traduction de la Thérapeutique de Théodoret*. VI. Un *Recueil de Bons-mots* en vers françois, fait avec assez de choix.

MOURRIER, (N. Du) *Voyez* FORTIGUERRA, n° II.

MOURRON, (Pierre de) *Voy.* CÉLESTIN V.

MOUSSARD, (Jacques) architecte du roi, naquit à Bayeux avec de grandes dispositions pour les arts. Ses progrès dans la peinture, la géométrie, les mathématiques & l'architecture, furent moins le fruit du travail, que celui de ses amusemens. C'est d'après ses dessins que la Tour de l'horloge de la cathédrale de Bayeux fut rebâtie en 1714. Ce morceau, d'une exécution hardie, fut applaudi du neveu du célebre maréchal *de Vauban*. Plusieurs autres bâtimens qu'il fit exécuter dans cette ville & dans les environs, lui donnerent une grande réputation. Il a laissé aussi quelques *Tableaux*, qui sont estimés des connoisseurs. Il mourut en 1750, âgé de 80 ans. *Guillaume* son frere puîné, chanoine & vicaire-général de Bayeux, ne manquoit pas non plus de talens & d'érudition. La *Relation* qui parut sur la mort de *François de Nesmond*, évêque de Bayeux, en 1715, est de lui. Il mourut en 1756.

MOUSSET, (Jean) auteur François du XVIe siecle, peu connu. C'est le premier, selon *d'Aubigné*, qui a fait des vers françois mesurés, à la maniere des Grecs & des Latins. Il traduisit, vers 1530, l'*Iliade* & l'*Odyssée d'Homere* en vers de cette espece, dont on ne sera peut-être pas fâché de voir ici un échantillon

Cæsare...ventu... ro, *Phosphore...redde di...em.*

César...va revenir; Aube, ra...mene le...jour. *Vers pentam.*

Ce seroit donc sans fondement qu'on en auroit attribué l'invention à *Jodelle* & à *Baïf*.

MOUVANS, (Paul RICHIEUD, dit *le Brave*) officier Protestant, né à Castellane en Provence d'une famille noble, se signala dans les guerres civiles du XVIe siecle. Son frere, Protestant comme lui, avoit été tué à Draguignan par la populace, dans une émeute suscitée par des prêtres. Il prit les armes pour venger sa mort, &, avec 2000 hommes qu'il rassembla, fit beaucoup de ravages en Provence. Poursuivi par le comte *de Tende*, à la tête de 6000 hommes, & se voyant trop foible pour tenir la campagne devant lui, il se posta dans un couvent, fort par sa situation, & résolut de s'y défendre jusqu'à l'extrémité. Le comte *de Tende* lui proposa alors une entrevue pour terminer cette guerre à l'amiable. *Mouvans* y consentit, sous condition que la mort de son frere seroit vengée, & qu'il ne seroit fait aucun tort à ceux qui avoient pris les armes avec lui. Ces conventions faites, il licencia ses soldats, & se réserva seulement une garde de 50 hommes pour la sureté de sa personne : précaution qui ne lui fut pas inutile; car le parlement d'Aix avoit reçu des ordres de la cour de le condamner au dernier supplice, comme ayant eu part à la *Conjuration d'Amboise*. Le baron *de la Garde* essaya de le prendre; mais il s'en trouva mal, & fut repoussé avec perte. *Mouvans* prit enfin le parti de se retirer à Geneve pour mettre sa vie en sureté, & il y vécut quelque temps tranquille, sans vouloir accepter les offres brillantes que lui fit le duc *de Guise*, pour l'attirer dans le parti Catholique. Les nouveaux troubles qui recommencerent à l'occasion du *Massacre de Vassy*, en 1562, le ramenerent en France, où il continua à se distinguer dans les troupes Protestantes. On ne peut s'empêcher sur-tout d'admirer la conduite qu'il tint à Sisteron, où il commandoit avec le capitaine *Senas*, lorsque cette ville fut assiégée par le comte *de Sommerive*. Après avoir soutenu un assaut de sept heures, où les Catholiques furent repoussés avec perte, *Mouvans* se sentant trop foible pour en attendre un second, résolut d'abandonner la ville, & en sortit pendant la nuit, par un passage que les ennemis avoient négligé de garder, avec ses troupes, & ceux des habitans qui voulurent le suivre. Ces habitans étoient au nombre de quatre mille, de tout sexe & de tout âge, hommes, femmes, filles, enfans, meres qui portoient leurs enfans à la mamelle. Cette troupe, parmi laquelle il n'y avoit pas 1000 hommes en état de porter les armes, s'achemina vers Grenoble. Des arquebusiers furent placés à la tête & à la queue, tout ce qui étoit sans défense occupant le centre. La marche fut d'autant plus pénible, que souvent ils étoient obligés de se détourner du chemin, & de traverser des montagnes rudes & difficiles, pour éviter les embûches que les ennemis leur dressoient sur la route. Ils se rafraîchirent quelques jours dans les vallées d'Angrone & de Pragelas, où les Vaudois les reçurent en amis & leur fournirent des vivres; & ce ne fut qu'après une marche de 21 ou 22 jours, que ces malheureux fugitifs, aussi affamés que fatigués, arriverent à Grenoble. De cette ville le baron *des Adrets* les

envoya avec une escorte à Lyon, où ils resterent jusqu'au traité de pacification. *Mouvans* perdit la vie en 1568, dans un combat où il fut défait à Mésignac en Périgord. Il commandoit en cette occasion, avec *Pierre Gourde*, l'avant-garde de l'armée Protestante. On prétend que de désespoir il se froissa la tête contre un arbre. (*Article fourni à l'Imprimeur.*) *Voyez* CHARRY.

MOYA, (Matthieu de) fameux Jésuite Espagnol, confesseur de la reine *Marie-Anne d'Autriche*, douairiere d'Espagne, publia en 1664, sous le nom d'*Amadeus Guimenius*, un *Opuscule* de morale, qui fut censuré l'année suivante par la Sorbonne. On ne fit, dans cette censure, que rapporter les premiers mots de la plupart des propositions improuvées. La faculté usa de ce ménagement, pour ne pas exposer au grand jour les mysteres impurs de la nuit. Le pape *Alexandre VII*, ayant annullé par une Bulle cette censure de la Sorbonne, le parlement de Paris en appela comme d'abus, maintint la faculté de théologie dans le droit de censurer les livres, & manda les Jésuites, auxquels il fit défense de laisser enseigner aucune des propositions censurées. *Alexandre VII*, instruit de cette fermeté, changea alors de conduite, & condamna plusieurs des erreurs anathématisées par la faculté. (*Dict. hist.* de *Ladvocat.*) Le P. *de Moya* s'excusa, en disant, qu'il n'avoit point voulu soutenir les propositions censurées ; mais prouver seulement qu'elles étoient antérieures aux Jésuites. Cependant il écrivit à *Innocent XI* une lettre dans laquelle il applaudit à la censure de son livre.

I. MOYSE, *ou* MOÏSE, fils d'*Amram* & de *Jocabed*, naquit l'an 1571 avant J. C. Le roi d'Egypte voyant que les Hébreux devenoient un peuple redoutable, rendit un édit par lequel il ordonnoit de jeter dant le Nil tous leurs enfans mâles. *Jocabed* ayant conservé *Moyse* durant trois mois, fit enfin un petit panier de joncs, l'enduisit de bitume & l'exposa sur le Nil. *Thermuthis*, fille du roi, se promenant au bord du fleuve, vit flotter le berceau, se le fit apporter ; &, frappée de la beauté de l'enfant, voulut le garder. Trois ans après, cette princesse l'adopta pour son fils, l'appela *Moyse*, & le fit instruire avec soin de toutes les sciences des Egyptiens. Mais son pere & sa mere, auxquels il fut remis par un heureux hasard, (*Voyez* MARIE, n.° I.) s'appliquerent encore plus à lui enseigner la religion & l'histoire de ses ancêtres. Quelques historiens rapportent bien des particularités de la jeunesse de *Moyse*, qui ne se trouvent point dans l'Ecriture. *Josephe* & *Eusebe* lui font faire une guerre contre les Ethiopiens, qu'il défit entiérement. Ils ajoutent que les ayant poussés jusqu'à la ville de Saba, il la prit par la trahison de la fille du roi, qui l'ayant vu de dessus les murs combattre vaillamment à la tête des Egyptiens, devint éperdument amoureuse de lui. Mais cette expédition est plus qu'incertaine : nous nous en tiendrons donc au récit de l'Ecriture, qui ne prend *Moyse* qu'à l'âge de 40 ans. Il sortit alors de la cour de *Pharaon*, pour aller visiter ceux de sa nation, que leurs maîtres impitoyables accabloient de mauvais traitemens. Ayant rencontré un Egyptien qui frappoit un Israélite, il le tua. Ce meurtre l'obligea de fuir dans le pays de Madian, où il épousa *Séphora*, fille du prêtre *Jethro*, dont il eut deux fils, *Gersam* & *Eliezer*. Il s'occupa pendant 40 ans dans ce pays à paître les brebis de

de son beau-pere. Un jour, menant son troupeau vers la montagne d'Horeb, Dieu lui apparut au milieu d'un buisson qui brûloit sans se consumer, & lui ordonna d'aller briser le joug de ses freres. *Moyse* résista d'abord; mais Dieu vainquit son opiniâtreté par deux prodiges. Uni avec *Aaron* son frere, ils allerent à la cour de *Pharaon*. Ils lui dirent que Dieu lui ordonnoit de laisser aller les Hébreux dans le désert d'Arabie pour lui offrir des sacrifices; mais ce prince impie se moqua de ses ordres, & fit redoubler les travaux dont il surchargeoit déjà les Israélites. Les envoyés de Dieu étant revenus une seconde fois, firent un miracle pour toucher le cœur de *Pharaon*. *Aaron* jeta devant lui la verge miraculeuse, qui fut aussi-tôt changée en serpent; mais le roi, endurci de plus en plus par les enchantemens de ses magiciens, qui imiterent ce prodige, attira sur son royaume les dix plaies dont il fut affligé. La premiere fut le changement du Nil & de tous les fleuves en sang, pour faire mourir de soif les Egyptiens. Par la 2[e] plaie, la terre fut couverte de troupes innombrables de grenouilles, qui entrerent jusque dans le palais de *Pharaon*. Par la 3[e], la poussiere se changea en moucherons, qui tourmenterent cruellement les hommes & les animaux. Par la 4[e] plaie, une multitude de mouches très-dangereuses se répandit dans l'Egypte, & infesta tout le pays. La 5[e] fut une peste subite qui dévasta tous les troupeaux des Egyptiens, sans offenser ceux des Israélites. La 6[e] enfanta des ulceres infinis & des pustules brûlantes, dont les hommes & les bêtes furent la proie. La 7[e] fut une grêle épouvantable, mêlée de tonnerres & d'éclairs, qui frappa de mort tout ce qui se trouva dans les champs, hommes & animaux, n'épargnant que le seul pays de Gessen où étoient les enfans d'Israël. Par la 8[e], des sauterelles sans nombre inonderent & ravagerent toutes les herbes, tous les fruits & toute la moisson. Par la 9[e], des ténebres épaisses couvrirent toute l'Egypte pendant trois jours, à la réserve du quartier des Israélites. La 10[e] & la derniere fut la mort des premiers-nés d'Egypte, qui dans la même nuit furent tous frappés de l'Ange exterminateur, depuis le premier-né de *Pharaon*, jusqu'au premier né du dernier des esclaves & des animaux. Cette plaie épouvantable toucha le cœur endurci de *Pharaon*. Ces prodiges n'ont point été entiérement inconnus aux auteurs profanes qui ont parlé de *Moyse*. Plusieurs ont dû supposer qu'il avoit fait des miracles, puisque la plupart l'ont regardé comme un magicien fameux : il ne pouvoit que paroître tel à des gens qui ne le reconnoissoient pas pour l'envoyé de Dieu. *Diodore* & *Hérodote* ont parlé de l'état d'épuisement & d'humiliation où l'Egypte fut réduite par ces terribles événemens. *Pharaon* laissa enfin partir les Hébreux, avec tout ce qui leur appartenoit, le 15[e] jour du mois Nisan, qui devint le 1[er] de l'année, en mémoire de cette délivrance. Ils partirent de Ramessé au nombre de 600,000 hommes de pied, sans compter les femmes & les petits enfans. A peine arrivoient-ils au bord de la Mer Rouge, que *Pharaon* vint fondre sur eux avec une puissante armée. Alors *Moyse*, étendant sa verge sur la mer, en divisa les eaux qui demeurerent suspendues, & les Hébreux passerent à pied sec. Les Egyptiens voulurent prendre la même route; mais Dieu fit souffler un vent impétueux qui ramena les eaux, sous lesquelles

toute l'armée de *Pharaon* fut engloutie. La Pâque fut établie en mémoire du passage de la Mer Rouge, & de celui de l'Ange exterminateur, qui tua tous les premiers-nés des Egyptiens, & épargna toutes les maisons des Israélites marquées du sang de l'agneau. Voici les cérémonies que Dieu prescrivit aux Juifs pour la célébration de cette fête : Dès le dixieme jour du premier mois, qui s'appeloit *Nisan*, ils choisirent un agneau mâle & sans défaut, qu'ils garderent jusqu'au quatorze, & ce jour, sur le soir, ils l'immolerent; & après le coucher du soleil ils le firent rôtir pour le manger la nuit, avec des pains sans levain, & des laitues sauvages. Ils se servirent de pains sans levain, parce qu'il n'y avoit pas de temps pour faire lever la pâte, & sur-tout afin que ce pain insipide les fit ressouvenir de l'affliction qu'ils avoient soufferte en Egypte ; ils y mêloient les laitues ameres, pour se rappeler l'amertume & les angoisses de leur servitude passée. Dieu leur ordonna de manger un agneau tout entier dans une même maison; ayant les reins ceints, des souliers aux pieds, & un bâton à la main, c'est-à-dire, en posture de voyageurs, prêts à partir; mais cette derniere cérémonie ne fut d'obligation que la nuit de la sortie d'Egypte. On teignit du sang de l'agneau immolé le haut & les jambages de chaque maison, afin que l'Ange exterminateur, voyant ce sang, passât outre, & épargnât les enfans des Hébreux. Enfin ils eurent ordre d'immoler chaque année un agneau mystérieux, & d'en manger la chair, afin de conserver la mémoire du bienfait de Dieu, & du salut qu'ils recevoient par l'aspersion du sang de cette victime. Dieu leur défendit d'user de pain levé pendant toute l'octave de cette fête; & l'obligation de la célébrer étoit telle, que quiconque auroit négligé de le faire, étoit condamné à mort. Après le passage miraculeux de la mer, *Moyse* chanta au Seigneur un admirable cantique d'actions de graces. L'armée s'avança vers le Mont-Sinaï, arriva à Mara, où elle ne trouva que des eaux ameres, que *Moyse* rendit potables. A Raphidim, qui fut le 10e campement, il tira de l'eau du rocher d'Horeb, en le frappant avec sa verge; c'est-là qu'*Amalec* vint attaquer Israël. Pendant que *Josué* résistoit aux Amalécites, *Moyse* sur une hauteur tenoit les mains élevées; ce qui donna l'avantage aux Israélites, qui taillerent en pieces leurs ennemis. Les Hébreux arriverent enfin au pied du Mont-Sinaï, le 3e jour du 9e mois depuis leur sortie d'Egypte. *Moyse* y étant monté plusieurs fois, reçut la Loi de la main de Dieu même, au milieu des éclairs, & conclut la fameuse alliance entre le Seigneur & les enfans d'Israël. A son retour, il trouva que le peuple étoit tombé dans l'idolâtrie du *Veau d'or*. Ce saint homme, pénétré d'horreur à la vue d'une telle ingratitude, brisa les tables de la Loi, qu'il portoit, & fit passer au fil de l'épée 23000 hommes des prévaricateurs. Il remonta ensuite sur la montagne, pour obtenir la grace des autres, & rapporta de nouvelles tables de pierre où la Loi étoit écrite. Quand il descendit, son visage jetoit des rayons de lumiere si éclatans, que les Israélites n'osant l'aborder, il fut contraint de se voiler. On travailla au tabernacle, suivant le plan que Dieu en avoit lui-même tracé. C'etoit un Temple portatif conforme à l'état de voyageurs des Juifs, qui pouvoit se monter, se démontrer, & se porter

où on vouloit. Il étoit composé d'ais, de peaux & de voiles : Il avoit trente coudées de long sur dix de haut, & autant de large, & étoit partagé en deux parties. Celle dans laquelle on entroit d'abord, s'appeloit le *Saint*. Là étoit le chandelier, la table avec les pains de proposition, & l'autel d'or sur lequel on faisoit brûler le parfum. Cette premiere partie étoit séparée par un voile précieux, de la seconde, qu'on appeloit le *Sanctuaire*, ou *le Saint des Saints*, dans laquelle étoit l'Arche d'alliance. Cette arche étoit une espece de coffre d'un bois incorruptible, destiné à renfermer les Tables où étoient écrites les paroles de l'Alliance, ou les dix principaux Commandemens de la Loi. Elle avoit cinq palmes de longueur, trois de hauteur & autant de largeur, & étoit entiérement revêtue dedans & dehors de lames d'or. Elle avoit tout autour par le haut une petite espece de couronne d'or. Deux Chérubins attachés au couvercle du coffre, étendoient leurs ailes, & faisoient comme un trône pour servir de siége à la majesté de Dieu. C'est ce qu'on appeloit *propitiatoire*. A chaque côté de ce coffre, il y avoit deux anneaux d'or, dans lesquels on passoit des bâtons pour aider à le porter dans la marche. Les Lévites seuls, consacrés au service du Seigneur, pouvoient prétendre à l'honneur de s'en approcher & de la porter. L'espace qui étoit autour du tabernacle s'appeloit le *parvis*, dans lequel, & vis-à-vis l'entrée du tabernacle, étoit *l'autel des holocaustes*, & un grand bassin d'airain plein d'eau, où les Prêtres se lavoient avant que de faire les fonctions de leur ministere. Cet espace qui avoit cent coudées de long sur cinquante de large, étoit fermé d'une enceinte de rideaux soutenus par des colonnes d'airain. Le tabernacle étoit couvert lui-même de plusieurs voiles précieux, par-dessus lesquels il y en avoit d'autres de poil de chevre, pour les garantir de la pluie & des injures de l'air. Ce tabernacle étoit regardé comme le Palais du Très-Haut, la demeure du Dieu d'Israël, parce qu'il y donnoit des marques sensibles de sa présence ; qu'il sembloit veiller de là à la garde de son peuple. C'est pour cette raison que Dieu voulut qu'il fut placé au milieu du camp, entouré de toutes les tentes des Israélites, qui étoient rangées autour de lui selon leur rang. *Judas*, *Zabulon* & *Issachar*, étoient à l'Orient ; *Ephraim*, *Benjamain* & *Manassès*, à l'Occident ; *Dan*, *Aaron* & *Nephtali*, étoient au Septentrion ; *Ruben*, *Siméon* & *Gad*, étoient au Midi. Le tabernacle fut érigé & consacré au pied du Mont-Sinaï, le premier jour du premier mois de la seconde année après la sortie d'Egypte. Il tint lieu de Temple aux Israélites, jusqu'à ce que Salomon en eût bâti un sur le modele que David lui avoit tracé. *Moyse* ayant dédié le tabernacle, consacra *Aaron* & ses fils pour en être les ministres, & destina les Lévites pour le service. Il fit aussi plusieurs ordonnances sur le culte du Seigneur & le gouvernement politique. Ce gouvernement étoit la *Théocratie* dans toute la force du terme. Dieu gouvernoit immédiatement par lui-même sous *Moyse* qu'il avoit choisi pour être l'interprete de ses ordres auprès du peuple : il se faisoit rendre tous les honneurs dus au souverain. Il habitoit dans son tabernacle placé au milieu du camp comme un roi dans son palais. Il répondoit à ceux qui le consultoient, & ordonnoit lui-même les peines contre les pré-

varicateurs de ses lois. C'est-là proprement le temps de la théocratie prise dans toute son étendue, parce que Dieu n'étoit pas seulement la divinité à qui l'on rendoit un culte religieux; mais le Souverain à qui tous les honneurs dus à la Majesté suprême étoient déférés. Elle fut à peu près la même sous le commandement de *Josué*, qui, rempli de l'esprit de *Moyse*, ne faisoit rien sans consulter Dieu. Toutes les démarches du chef & du peuple étoient réglées par l'ordre du Seigneur, & il récompensa leur fidélité & leur obéissance par une suite de prodiges, de victoires & d'heureux succès. *Moyse* ayant réglé tout ce qui regardoit l'administration civile & la marche des troupes, mena les Israélites jusque sur les confins du pays-bas de Chanaan, au pied du Mont-Nébo. C'est-là que le Seigneur lui ordonna de monter sur cette même montagne, où il lui fit voir la Terre promise, dans laquelle il ne devoit pas entrer. Il rendit l'esprit un moment après, sans douleur ni maladie, âgé de 120 ans, l'en 1451 avant J. C. *Moyse* est incontestablement l'auteur des 5 premiers livres de l'Ancien-Testament, que l'on nomme le *Pentatcuque*, reconnus pour inspirés, par les Juifs & par toutes les Eglises Chrétiennes. Ces livres n'ont pas d'autre titre parmi les Hébreux, que le mot par lequel le livre commence; mais les Grecs & les Latins leur ont donné des noms qui ont rapport à leur sujet. Le premier s'appelle *la* GENESE, parce qu'il commence par l'histoire de la création du monde. Il contient, outre cela, la généalogie des patriarches; la narration du Déluge; le catalogue des descendans de *Noé*, jusqu'à *Abraham*; la vie d'*Abraham*, de *Jacob* & de *Joseph*; & l'histoire des descendans de *Jacob*, jusqu'à la mort de *Joseph*. Ainsi ce livre comprend une histoire de 2369 années ou environ, suivant le calcul de la vie des patriarches, ainsi qu'il se trouve dans le texte Hébreu. Le second livre de *Moyse* s'appelle EXODE, parce que son principal sujet est la sortie du peuple d'Israël de l'Egypte. On y trouve aussi l'histoire de ce qui se passa dans le désert sous la conduite de *Moyse*, depuis la mort de *Joseph*, jusqu'à la construction du Tabernacle, pendant 40 ans; la description des plaies dont l'Egypte fut affligée; l'abrégé de la religion & des lois des Israélites, avec les préceptes admirables du Décalogue. Le troisieme livre est le LÉVITIQUE, ainsi appelé, parce qu'il contient les lois, les cérémonies & les sacrifices de la religion des Juifs: ce qui regardoit particuliérement les *Lévites*, à qui Dieu avoit confié le soin des choses concernant les cérémonies extérieures de la religion. Le quatrieme, appelé *les* NOMBRES, commence par le dénombrement des enfans d'Israël sortis d'Egypte. Il est suivi des lois données au peuple d'Israël, pendant 39 ans qu'il fut errant dans le désert. *Le* DEUTERONOME, c'est-à-dire la seconde Loi, est ainsi nommé, parce qu'il est comme la répétition de la premiere Loi. Après que *Moyse* y a décrit en peu de mots les principales actions du peuple d'Israël dans le désert, il répete quantité de préceptes de la Loi qu'il vouloit inculquer à son peuple. On ne sait pas bien certainement en quel temps ces livres ont été composés par le législateur des Hébreux. Mais il y a apparence que la *Genese* fut son premier ouvrage, & le *Deuteronome* le dernier. Quelques incrédules qui ont contesté le *Pentateuque* à *Moyse*, s'appuient sur ce que ce chef des Israé-

lites parle toujours de lui-même en troisieme personne. Mais cette façon d'écrire lui est commune avec plusieurs historiens de l'antiquité, tels que *Xénophon*, *César*, *Josephe*, &c. qui, plus modestes ou plus judicieux que quelques historiens modernes, dont l'égoïsme est si révoltant, ne donnoient point à la postérité le spectacle d'un amour-propre aussi mal-entendu que ridicule. Au reste il est bon d'avertir que les auteur profanes ont débité bien des fables sur *Moyse*, sur l'origine & sur la religion des Juifs qu'ils ne connoissoient pas. *Plutarque*, dans son livre d'*Isis* & *Osiris*, raconte que *Judæus* & *Hierosolymus* étoient freres & enfans de *Typhon*; que le premier donna son nom au pays & à la nation, & le second à la ville capitale. D'autres les font venir du Mont Ida, en Phrygie. *Strabon* est le seul qui en parle un peu sensément, quoiqu'il les dise descendus des Egyptiens, & qu'il regarde *Moyse* leur Législateur, comme un prêtre d'Egypte; du reste, il les reconnoît pour un peuple ami de la justice & vraiment religieux. Tous les autres n'ont eu aucune idée ni de leurs lois, ni de leur culte. Souvent ils les confondent avec les Chrétiens, comme ont fait *Juvenal*, *Tacite* & *Quintilien*. On remarque que les Juifs étoient méprisés des Romains, qui en général n'estimoient que leur nation.

II. MOYSE, (Saint) solitaire, & supérieur d'un des monasteres de Scéthé en Egypte, mort à 75 ans, vers la fin du IVe siecle, donna des exemples de toutes les vertus chrétiennes & monastiques. Il avoit d'abord été chef de voleurs. Mais s'étant sauvé dans un monastere pour échapper aux poursuites de la justice, il se convertit, fit pénitence de ses crimes & fut ordonné prêtre par Pierre Patriarche d'Alexandrie, en 375.

III. MOYSE, prêtre de Rome, & martyr vers 251, durant la persécutation de *Dece*. Voyez les *Mémoires de Tillemont*, tome IIIe, & la *Vie des Saints* de *Baillet*, au 25 Novembre.

IV. MOYSE, imposteur célebre, abusa les Juifs de Crete dans le Ve siecle, vers l'an 432. Il prit le nom de *Moyse* pour se rendre plus imposant aux yeux de ces imbécilles, qu'il obligea de le suivre, & dont il fit périr une partie dans la mer, sur les assurances qu'il leur avoit données qu'elle s'ouvriroit pour les laisser passer.

V. MOYSE BARCEPHA, évêque des Syriens au Xe siecle, dont nous avons, dans la Bibliotheque des Peres, un grand *Traité sur le Paradis Terrestre*, traduit du syriaque en latin par *André Masius*. Il y a bien des vaines conjectures dans cet ouvrage.

MOYSE MAIMONIDE, *Voyez* MAIMONIDE.

MOYSE, *Voyez* MOSÈS.

VI. MOYSE *ou* MUSA, surnommé *Chélébi*, fils de *Bajazet I*, se fit reconnoître sultan par l'armée d'Europe, tandis que celle d'Asie déféroit le même honneur à *Mahomet I*, son frere. Il remporta, en 1412, une victoire si complete sur l'empereur *Sigismond*, qu'à peine échappa-t-il un seul homme pour porter la nouvelle de ce désastre; mais l'année d'après, trahi par ses gens, il fut vaincu par *Mahomet* son compétiteur & mis à mort par son ordre, après un regne de 3 ans & demi.

VII. MOYSE, (Gautier) écrivain Anglois, d'une noble & ancienne famille de Cornouailles, où il naquit en 1672, se rendit habile dans les sciences & dans ce qui concerne le gouvernement d'Angleterre, & fut quelque temps

membre du parlement. Il publia, en 1697, un *Ecrit* qui irrita la cour contre lui : il y prouvoit » qu'une armée qui subsiste en Angleterre, est incompatible avec » la liberté du gouvernement, & » détruit entiérement la constitution de la monarchie Angloise «. Voyant sa fortune traversée par un obstacle insurmontable, il se retira dans ses terres, où il se consola philosophiquement avec ses livres. Il mourut à Bake, sa patrie, le 9 Juin 1721, âgé de 49 ans. Ses *Ouvrages*, imprimés à Londres en 1726, en 2 vol. in-8°, sont encore recherchés par les frondeurs.

MOZZOLINO, (Silvestre) Dominicain, plus connu sous le nom de *Silvestre de Prierio*, parce qu'il étoit natif de Prierio, village près de Savonne dans l'état de Gênes, est le premier qui écrivit avec quelque étendue contre l'ex-Augustin *Luther*. Ses principaux ouvrages sont : I. *De strigil Magorum Dæmonumque prestigiis*, Romæ, 1521, in-4°. II. La *Somme* des Cas de conscience appelée *Silvestrine*, in-folio. III. La *Rose d'or*, ou Exposition des Evangiles de toute l'année, Haguenau, 1508, in-4°. Ses vertus le distinguerent autant que ses ouvrages. Il mourut de la peste, en 1523, à Rome, après avoir été élevé à la place de maître du sacré palais, & à celle de général de son ordre. Il étoit né vers l'an 1460. Son *Ecrit* contre *Luther* est dans la *Bibliotheca Rocaberti*.

MUCIE, (*MUTIA*) troisieme femme de *Pompée*, fille de *Quintus Mutius Scævola*, & sœur de *Quintus Metellus Celer*, s'abandonna à la galanterie la moins voilée pendant la guerre de *Pompée* contre *Mithridate*. Son mari fut contraint de la répudier à son retour, quoiqu'il en eût trois enfans. *Pompée* se plaignoit sur-tout de *Jules César* le corrupteur de *Mucie*, ainsi que de beaucoup d'autres femmes. Il l'appeloit son *Egisthe*, par *allusion* à l'amant de *Clytemnestre* femme d'*Agamemnon*. Il ne laissa pas de s'allier avec lui quelque temps après ; son ambition fit taire son ressentiment. *Mucie* se remaria à *Marcus Scaurus*, & lui donna des enfans. *Auguste*, après la bataille d'*Actium*, eut beaucoup d'égards pour elle. Il s'étoit servi du pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de *Sextus Pompée* son fils, pour empêcher qu'il ne s'unît contre lui avec *Marc-Antoine*.

MUCIUS, *Voyez* MUTIUS.

MUDÉE, (Gabriel) jurisconsulte célebre au XVIe siecle, natif de Brecht, village situé auprès d'Anvers, mourut à Louvain en 1560. On a de lui plusieurs Ouvrages que personne ne consulte, & qu'il est inutile de citer.

MUET, (Pierre le) architecte, né à Dijon en 1591, mort à Paris le 28 Septembre 1669, à 78 ans, étoit très-instruit de toutes les parties des mathématiques. Le cardinal *de Richelieu*, l'employa particuliérement à construire des fortifications dans plusieurs villes de Picardie. La reine-mere, *Anne d'Autriche*, le choisit ensuite pour achever l'Eglise du *Val-de-Grace* à Paris. Il a donné le Plan du grand Hôtel de *Luynes*, & ceux des Hôtels de l'*Aigle* & de *Beauvilliers*. Le *Muet* a composé quelques ouvrages sur l'architecture. I. Les *V Ordres d'Architecture dont se sont servis les Anciens*, 1771, in-8°. II. Les *Regles des V Ordres d'Architecture de Vignoles*, 1700, in-8°. III. La *Maniere de bien bâtir*, 1681, in-folio. Les gens de l'art font cas de ces livres.

MUETTE, (*MUTA* ou *Tacita*) Déesse du Silence, & fille du fleuve *Almon*. *Jupiter* lui fit couper la lan-

gue & la fit conduire aux enfers, parce qu'elle avoit découvert à *Junon* son commerce avec la nymphe *Juturne*. *Mercure*, touché de sa beauté, l'épousa, & en eut deux enfans nommés *Lares*, auxquels on sacrifioit comme à des Génies familiers... *Voyez* ANGITIE, *à la fin.*

MUGNOS, (Gilles) savant docteur en droit-canon, & chanoine de Barcelone, succéda à l'antipape *Benoît XIII* en 1424, & se fit nommer *Clément VIII*; mais il se soumit volontairement en 1429 au pape *Martin V*. Ce pontife, entre les mains duquel il abdiqua sa dignité, lui donna en dédommagement l'évêché de Majorque. Cette abdication de *Mugnos* mit fin au grand Schisme d'Occident, qui, depuis que *Clément VII* fut élu à Fondi en 1378, avoit si cruellement ravagé l'Eglise pendant 41 ans... Il y a eu dans le siecle dernier un *Philadelphe* MUGNOS, auteur d'un *Théâtre Généalogique des Familles Nobles de Sicile*. Cet ouvrage en italien parut à Palerme, 1647, 1655 & 1670, 2 volumes in-fol. avec figures. Nous avons de lui d'autres productions, moins connues que celle que nous venons de citer.

MUIS, (Siméon de) d'Orléans, professeur en hébreu au collége-royal à Paris, connoissoit parfaitement les langues orientales. Il mourut en 1644 à 57 ans, chanoine & archidiacre de Soissons, avec la réputation d'un des plus célebres interpretes de l'Ecriture. On a de lui un *Commentaire sur les Pseaumes*, en latin, Paris, 1650: in-fol. Louvain, 1770, 2 vol. in-4°. C'est un des meilleurs que nous ayons sur ce livre de la Bible. On trouve dans ce même volume ses *Varia sacra*: l'auteur y explique les passages les plus difficiles de l'Ancien Testament, depuis la Genese jusqu'au livre des Juges. Sa dispute avec le P. *Morin*, Oratorien, contre lequel il a établi l'authenticité du Texte Hebreu, l'empêcha de continuer ce travail utile sur tous les livres de l'Ecriture-sainte. Son style est pur, net, facile. Il avoit un jugement solide, & une grande connoissance de tout ce qui concerne la religion & l'histoire-sainte.

I. MULLER, (Jean) *ou* de MONTREAL, *ou* REGIOMONTAN, célebre mathématicien, né à Koningshoven dans la Franconie en 1436, enseigna à Vienne avec réputation. Appelé à Rome par le cardinal *Bessarion* & par le désir d'apprendre la langue grecque, il s'y fit des admirateurs & quelques ennemis. De retour en Allemagne, il fut élevé à l'archevêché de Ratisbonne par *Sixte IV*, qui l'appela de nouveau à Rome: il y mourut en 1476, à 41 ans. *Muller* avoit relevé plusieurs fautes dans les traductions latines de *George de Trébisonde*: les fils de ce traducteur l'assassinerent, (dit-on,) dans ce second voyage, pour venger l'honneur de leur pere. D'autres assurent qu'il mourut de la peste. Quoi qu'il en soit, il se fit un grand nom en publiant l'Abrégé de l'*Almageste* de *Ptolomée*, que *Purbach*, son maître en astronomie, avoit commencé. Il n'est point l'auteur de la *Chiromance & Physionomie*, publiée sous son nom en latin, & traduite en françois, Lyon, 1549, in-8°; mais on a de lui plusieurs autres Ouvrages, Venise, 1498, in-8°, dont *Gassendi* faisoit beaucoup de cas. Ce philosophe a écrit sa *Vie*... *Muller* est un des premiers qui observa les cometes d'une maniere astronomique. Il fit dans son temps des *Ephémérides*, & même des *Prédictions*. On prétendit, en 1588, année funeste à la France

par les divisions intestines du royaume & par la journée des *Barricades*, qu'il avoit prédit cette malheureuse année, en disant:

Cuncta tamen sursùm volventur & alta deorsùm
Imperia; atque ingens undique luctus erit.

» On verra un désordre général, » les états renversés, & par-tout » une tristesse effroyable «. Certainement ces vers peuvent s'appliquer à beaucoup d'autres années.

II. MULLER, (André) de Greiffenhage dans la Poméranie, se rendit très-habile dans les langues orientales & dans la littérature Chinoise. *Valton* l'appela en Angleterre pour travailler à sa Polyglotte. *Muller* avoit promis une *Clef* de la langue Chinoise, par laquelle une femme feroit en état de la lire en un an; mais il brûla, dans un accès de folie, l'ouvrage où il donnoit ce secret chimérique. Son application à l'étude étoit telle alors, que, le cortége de l'entrée publique du roi *Charles II* passant sous ses fenêtres, il ne daigna pas même se lever pour regarder la magnificence de cette marche. Il mourut le 26 Octobre 1694, après avoir publié plusieurs ouvrages très-savans.

III. MULLER, (Jacques) médecin, né en 1594 à Torgaw en Misnie, & mort en 1637 à 43 ans, laissa plusieurs *Ecrits* sur son art.

IV. MULLER, (Jean) pasteur de Hambourg, & docteur en théologie, mort en 1672, est auteur de divers ouvrages de littérature & de théologie.

V. MULLER, (Henri) savant professeur de théologie à Hambourg, puis surintendant des Eglises de Lubeck sa patrie, fut digne de ces places & de la réputation qu'il conserve encore. On lui doit plusieurs ouvrages estimés, entre autres une *Histoire de Berenger* en latin. Il mourut en 1675.

VI. MULLER, (Jean-Sébastien) secrétaire du duc *de Saxe-Weimar*, a écrit les *Annales de la Maison de Saxe, depuis 1300 jusqu'en 1700*, à Veimar, 1700, in-fol., en allemand. Cet ouvrage contient bien des choses singulieres, puisées dans les archives des ducs *de Veimar*. L'auteur mourut en 1708.

VII. MULLER, (Jean & Hermand) excellens graveurs Hollandois. Leur burin est d'une netteté & d'une fermeté admirables. Ils florissoient au commencement du XVIIe siecle.

I. MULMANN, (Jean) né à Pegau en Misnie, mort en 1613, à 40 ans, professa la théologie à Leipzig. On a de lui, en latin: I. Un *Traité de la Cene*. II. Un autre *De la Divinité de JESUS-CHRIST, contre les Ariens*. III. *Disputationes de Verbo Dei scripto*. IV. *Flagellum melancholicum*. V. Un *Commentaire* sur *Josué*. Tout cela est parfaitement oublié, ou à-peu-près.

II. MULMANN, (Jean) Jésuite Allemand, mort en 1651, est auteur de quelques *Livres Polémiques*... Jérôme MULMANN, son frere, a aussi publié plusieurs ouvrages du même genre. Ce dernier mourut en 1666.

MUMMIUS, (*Lucius*) consul Romain, soumit toute l'Achaïe, prit & brûla la ville de Corinthe, l'an 146 avant Jesus-Christ, & obtint, avec l'honneur du triomphe, le surnom d'*Achaïque*. Ses succès ne l'empêcherent pas d'encourir la disgrace de ses concitoyens. Il mourut en exil à Délos, comme tant d'autres grands hommes, victime de l'envie.

MUMMOL, (*Ennius*) fils de *Peonius* comte d'Auxerre, obtint l'an 561 de *Gontran*, roi d'Orléans & de Bourgogne, l'office de ce comté à la place de son pere. Il mérita par la supériorité de ses talens, d'être créé patrice dans la Bourgogne, c'est-à-dire, généralissime des troupes de ce royaume. Il prouva qu'il étoit digne de cette place éminente, par la défaite des Lombards & des Saxons, qu'il chassa de Bourgogne, après les avoir battus à plusieurs reprises. Il recouvra la Touraine & le Poitou sur *Chilperic* roi de Soissons, qui les avoit enlevées, l'an 576, à *Sigebert II* de ce nom. Ces deux princes étoient freres de *Gontran*. *Mummol* effaça, depuis, le souvenir de ses services par la plus noire ingratitude. L'an 585, il entreprit de mettre sur le trône, à la place de son bienfaiteur, un aventurier nommé *Gombaud*, qui se disoit le frere de *Gontran*, & le fit reconnoître roi à Brives en Limousin. Le roi de Bourgogne, indigné contre cet ingrat, assembla promptement une armée, & vint l'assiéger dans Cominges, où il s'étoit enfermé. *Mummol* se défendit avec assez de courage pendant 15 jours; mais se voyant à la veille d'être pris, il livra *Gombaud*, & le lendemain se fit tuer les armes à la main, de peur de tomber en la puissance de son souverain, dont il redoutoit autant les sanglans reproches, que le supplice dû à sa perfidie.

MUNCER, (Thomas) l'un des plus fameux disciples de *Luther*, étoit de Zwickau, dans la Misnie. Après avoir répandu dans la Saxe les erreurs de son maître, il se fit chef des Anabaptistes & des Enthousiastes. Uni avec un certain *Storck*, il courut d'église en église, abattit les images, & détruisit tous les restes du culte Catholique que *Luther* avoit laissé subsister. Il joignoit l'artifice à la violence. Quand il entroit dans une ville ou une bourgade, il prenoit l'air d'un prophete, feignoit des visions, & racontoit avec enthousiasme les secrets que le *Saint-Esprit* lui avoit révélés. Il prêchoit également contre le pape & contre *Luther*, son premier maître: Celui-ci avoit introduit, disoit-il, un relâchement contraire à l'Evangile; l'autre avoit accablé les consciences sous une foule de pratiques, au moins inutiles. Dieu l'avoit envoyé, si on l'en croyoit, pour abolir la religion trop sévere du pontife Romain, & la société licencieuse du patriarche des Luthériens. *Muncer* trouva une multitude d'esprits foibles & d'imaginations vives, qui saisirent avidement ses principes; il se retira à Mulhausen, où il fit créer un nouveau sénat & abolir l'ancien, parce qu'il s'élevoit contre les délires de son esprit. Il ne songea plus à opposer à *Luther* une secte de controversistes; il aspira à fonder dans le sein de l'Allemagne une nouvelle monarchie. « Nous » sommes tous freres, (disoit-il » en parlant à la populace assem» blée,) & nous n'avons qu'un » commun pere dans *Adam*. D'où » vient donc cette différence de » rangs & de biens, que la ty» rannie a introduite entre nous » & les Grands du monde? Pour» quoi gémirons-nous dans la pau» vreté, tandis qu'ils nagent dans » les délices! N'avons-nous pas » droit à l'égalité des biens, » qui, de leur nature, sont faits » pour être partagés, sans distinc» tion, entre tous les hommes? » Rendez-nous, riches du siecle, » avares usurpateurs, rendez-nous » les biens que vous retenez dans

» l'injustice : ce n'est pas seulement comme hommes, que nous avons droit à une égale distribution des avantages de la fortune, c'est aussi comme Chrétiens. A la naissance de la religion, n'a-t-on pas vu les Apôtres n'avoir égard qu'aux besoins de chaque fidelle dans la répartition de l'argent qu'on apportoit à leurs pieds? Ne verrons-nous jamais renaître ces temps heureux! Et toi, infortuné troupeau de *Jesus-Christ*, gémiras-tu toujours dans l'oppression sous les Puissances ecclésiastiques! Le Tout-Puissant attend de tous les peuples, qu'ils détruisent la tyrannie des Magistrats, qu'ils redemandent leur liberté les armes à la main, qu'ils refusent les tributs, & qu'ils mettent leurs biens en commun. C'est à mes pieds qu'on doit les apporter, comme on les entassoit autrefois aux pieds des Apôtres. Oui, mes freres, n'avoir rien en propre, c'est l'esprit du Christianisme à sa naissance; & refuser de payer aux Princes les impôts dont ils nous accablent, c'est se tirer de la servitude dont *Jesus-Christ* nous a affranchis«. (CATROU, *Histoire des Anabaptistes*; PLUQUET, *Dictionnaire des Hérésies*.) Il écrivit aux villes & aux souverains, que la fin de l'oppression des peuples & de la tyrannie des forts, étoit arrivée; que Dieu lui avoit ordonné d'exterminer tous les tyrans, & d'établir sur les peuples des gens de bien. Par ses lettres & par ses Apôtres, il se vit bientôt à la tête de 40,000 hommes. Les cruautés exercées en France & en Angleterre par les Communes, se renouvelerent en Allemagne, & furent plus violentes par l'esprit de fanatisme. Ces hordes de bêtes féroces, en prêchant l'égalité & la réforme, ravagerent tout sur leur passage. Le landgrave de Hesse & plusieurs seigneurs leverent des troupes & attaquerent *Muncer*. Cet imposteur harangua ses enthousiastes, & leur promit une entiere victoire. *Tout doit céder*, dit-il, *au commandement de l'Eternel, qui m'a mis à votre tête. En vain l'artillerie de l'ennemi tonnera contre nous; je recevrai tous les boulets dans la manche de ma robe, & seule elle sera un rampart impénétrable à l'ennemi.* Malgré ces promesses, son armée fut défaite, & plus de 7000 Anabaptistes périrent dans cette déroute. *Muncer* fut obligé de prendre la fuite. Il se retira à Franchusen, où le valet d'un officier ayant saisi sa bourse, y trouva une lettre qui découvroit cet imposteur. On le traduisit à Mulhausen, où il périt sur l'échafaud, victime de son fanatisme, en 1525. La mort de ce misérable n'anéantit pas l'Anabaptisme en Allemagne. Il s'y entretint & même s'y accrut; mais il ne formoit plus un parti redoutable. Les Anabaptistes étoient également odieux aux Catholiques & aux Protestans, &, dès qu'on en prenoit quelqu'un, il étoit puni comme un voleur de grand chemin. Mais quelques supplices qu'on inventât pour inspirer de la terreur aux esprits, le nombre des fanatiques croissoit. De temps en temps il s'élevoit parmi les Anabaptistes des chefs, qui leur promettoient des temps plus heureux : tels furent *Hofman*, *Tripnaker*, &c. Après eux parut *Mathison*, ou *Jean-Mathieu*, boulanger d'Harlem, qui envoya dix Apôtres en Frise, à Munster, &c. La Religion Réformée s'étoit établie à Munster, & les Anabaptistes y avoient fait des prosélytes, qui reçurent les nouveaux Apôtres. Tout le corps des Anabaptistes

s'assembla la nuit, & reçut de l'envoyé de *Mathison* l'esprit apostolique qu'il attendoit. Les Anabaptistes se tinrent cachés jusqu'à ce que leur nombre fût considérablement augmenté ; alors ils coururent par le pays, criant : *Repentez-vous, faites pénitence, & soyez baptisés, afin que la colere de Dieu ne tombe pas sur vous.* Ils envoyerent secrétement des lettres adressées à leurs adhérens. Ces lettres portoient : » qu'un Prophete envoyé de Dieu » étoit arrivé à Munster ; qu'il pré- » disoit des événemens merveil- » leux, & qu'il instruisoit les » hommes des moyens d'obtenir » le salut «. Un nombre prodigieux d'Anabaptistes se rendit à Munster ; alors les Anabaptistes de cette ville coururent dans les rues, criant : *Retirez-vous, méchans, si vous voulez éviter une entiere destruction ; car on cassera la tête à tous ceux qui refuseront de se faire rebaptiser.* Alors le clergé & les bourgeois abandonnerent la ville ; les Anabaptistes pillerent les Eglises & les maisons abandonnées, & brûlerent tous les livres, excepté la *Bible.* Peu de temps après la ville fut assiégée par l'évêque de Munster, & *Mathison* fut tué dans une sortie. [*Voyez* la suite dans l'article de JEAN *de Leyde.*]

MUNCKER, (Thomas) savant littérateur Allemand du dernier siecle, occupa différentes chaires, & donna plusieurs ouvrages de belles-lettres. Le principal & le plus estimé est son édition des *Mythographi Latini*, avec de bons Commentaires, à Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8°, réimprimés à Leyde en 1742, 2 tomes in-4°. Ses *Notes* sur *Hygin*, *cum notis Variorum*, à Hambourg, 1674, in-8°, sont pleines d'érudition.

MUNDINUS, célebre anatomiste, étoit de Florence, & non de Milan. Il mourut à Bologne en Italie, l'an 1318. C'est un des premiers qui ait tenté de perfectionner l'anatomie ; mais ses efforts furent foibles. Il donna un *Corps* de cette science, imprimé à Paris en 1478, in-fol., Lyon, 1529, in-8° ; & à Marpurg, en 1541, in-4°. [*Voyez* CARPI.] Comme il disséquoit lui-même, on y rencontre quelques observations nouvelles & quelques découvertes qui lui appartenoient, particuliérement sur la matrice. Cet ouvrage ressuscita, pour ainsi dire, l'étude de l'anatomie. On s'y livra tellement jusqu'au rétablissement des lettres, que les Statuts de l'université de Padoue ne permettoient pas de faire d'autres leçons dans les écoles de médecine.

MUNICH, (Le Comte de) favori de la czarine *Anne*, eut part à tous les événemens de son regne. Fait général de ses armées, il remporta de grands avantages sur les Tartares de la Crimée, battit les Turcs, l'an 1739, près de Choczim, prit cette ville, & celle de Jassi, capitale de la Moldavie, Il devint ensuite premier ministre du czar *Iwan VI* ; mais peu de temps après il fut accusé d'avoir abusé de sa place pour satisfaire son ambition & ses ressentimens. L'impératrice *Elisabeth* lui fit faire son procès ; il fut condamné, en 1742, à perdre la tête : mais on se contenta de l'envoyer en Sibérie, où il avoit exilé lui-même plusieurs victimes de son pouvoir. *Pierre III* le rappela en 1762, & le déclara feld-maréchal. Après la mort de ce prince, l'impératrice *Catherine II* le nomma directeur général des ports de la Mer Baltique. Il mourut le 8 Octobre 1767, âgé de 84 ans.

MUNNICKS, (Jean) né à

Utrecht le 16 Octobre 1652, fut nommé professeur d'anatomie, de médecine & de botanique en 1680, dans sa patrie; emploi qu'il remplit avec distinction. Il mourut le 10 Juin 1711, après avoir publié plusieurs ouvrages, entre autres: I. *Dissertatio de urinis earumdemque inspectione*, Utrecht, 1674. II. *Chirurgia ad praxim hodiernam adornata*, Geneve, 1715, in-4°. Elle a été traduite en flamand & en allemand, quoique ce ne soit qu'une compilation. III. *De re anatomica*, Utrecht, 1697, in-4°. C'est un extrait de ce qu'on avoit publié de mieux sur l'anatomie. Il est bien écrit. Il a travaillé à la 4e & à la 5e partie de l'*Hortus Malabaricus*, 1683-1685, in-folio.

I. MUNSTER, (Sébastien) né à Ingelheim en 1489, se fit Cordelier; mais ayant donné dans les erreurs de *Luther*, il quitta l'habit religieux pour prendre une femme. Il se retira à Heidelberg, puis à Bâle, où il enseigna avec réputation. Il se rendit si habile dans la géographie, dans les mathématiques & dans l'Hébreu, qu'on le surnomma l'*Esdras* & le *Strabon* de l'Allemagne. La candeur de son caractere, la pureté de ses mœurs, sa probité & son désintéressement le firent autant estimer, que son érudition. Il mourut de la peste à Bâle, le 23 Mai 1552, à 63 ans. On a de lui: I. Des *Traductions* latines des livres de la Bible, estimées. II. Un *Dictionnaire* & une *Grammaire* Hébraïques, in-8°. III. Une *Cosmographie*, in-fol. & plusieurs autres ouvrages.

II. MUNSTER, *Voyez* XVII. NICOLAS de *Munster*.

MUNTING, (Abraham) savant botaniste, né à Groningue en 1626, & mort en 1683, à 57 ans, est connu par divers ouvrages. Le plus recherché a pour titre: *Phitographia curiosa*, à Amsterdam, 1713, avec figures, & en 1727, in-folio. Il parut d'abord en flamand, à Leyde, 1696, in-fol.; & il fut traduit en latin par *Rayus*. C'est la description de 245 planches représentant des arbres, des fruits, des fleurs, des plantes, &c. On a encore de lui. I. *De Herbâ Britannicâ*, 1681, in-4°. II. *Aloës Historia*, 1680, in-4°.

MURALT, (N... de) né en Suisse, parcourut une partie de l'Europe, & la parcourut en philosophe. On a de lui un Recueil de *Lettres sur les François & sur les Anglois*, in-12, 2 vol., 1726. Elles réussirent beaucoup, quoiqu'elles soient vagues & assez superficielles. On a encore de lui quelques ouvrages au-dessous du médiocre. Il mourut vers l'an 1750.

MURAT, (La Comtesse de) *Voy.* CASTELNAU, n° III.

MURATORI, (Louis-Antoine) né à Vignola dans le Modenois, le 21 Octobre 1672, fut formé à la piété & aux lettres par des maîtres habiles. La nature avoit mis en lui les dispositions les plus heureuses; l'éducation les développa avant le temps. Il fut appelé, dès l'âge de 22 ans, à Milan, par le comte *Charles Borromée*, qui lui confia le soin du collége Ambrosien & de la riche bibliotheque qui y est attachée. *Muratori* se nourrissoit des sucs les plus purs des fruits de l'antiquité & de notre temps, lorsque le duc de *Modene* l'appela, en 1700. Ce prince le revendiqua comme son sujet, le fit son bibliothécaire, & lui donna la garde des archives de son duché. C'est dans ce double emploi que l'illustre savant passa le reste de sa vie, sans autre bénéfice que la prévôté de

Sainte-Marie de Pomposa. Les amis que son mérite lui avoit acquis à Milan, se multiplierent à Modene. Le célebre cardinal *Noris*, les *Ciampini* & les *Magliabecchi*, les Peres *Mabillon* & *Montfaucon* Bénédictins, le Pere *Papebrock* Jésuite, le marquis *Maffei*, le cardinal *Quirini*, tout ce que la France & l'Italie avoient de plus illustre & de plus savant, s'empressa de le consulter. Les académies se disputerent l'honneur de lui ouvrir leurs portes. Il fut admis, presque en même temps, dans celle des *Arcades* de Rome, dans celle de la *Crusca*, dans l'académie Etrusque de Cortone, dans la société royale de Londres, dans l'académie impériale d'Olmutz. Le plaisir que lui procurerent ces distinctions, fut empoisonné par la calomnie. Des gens qui ne croyoient pas en Dieu, l'accuserent d'hérésie & même d'athéisme. Ils répandirent que le pape *Benoit XIV* trouvoit dans ses écrits divers endroits qui pouvoient être censurés, & qu'il s'en expliquoit ainsi dans un Bref adressé à l'Inquisiteur d'Espagne. L'abbé *Muratori*, aussi bon Chrétien que savant profond, n'eut rien de plus pressé que de s'en ouvrir au pape même. Il lui exposa ses sentimens de respect & de soumission. Ce grand pontife, l'ami de la paix & de la raison, & l'ennemi le plus ardent du fanatisme, voulut bien le tranquilliser par une lettre qui honorera éternellement la mémoire de l'un & de l'autre. Il s'éleve fortement contre ces esprits inquiets, qui tourmentent un homme d'honneur, sous prétexte qu'il ne pense pas comme eux sur des matieres qui n'appartiennent ni au dogme, ni à la discipline. Cette réponse, également flatteuse & philosophique, rendit la sérénité à *Muratori*; mais sa santé, qui s'affoiblissoit tous les jours, lui amena de nouvelles inquiétudes. Ses incommodités se multiplierent, & le mirent enfin au tombeau le 21 Janvier 1750, à 78 ans. Ce savant, aussi réglé dans ses mœurs que sage dans ses écrits, inspiroit à la fois l'estime & l'amitié. Ses connoissances étoient immenses. Jurisprudence, philosophie, théologie, poésie, recherches de l'antiquité, histoire moderne, &c., il avoit tout embrassé. 46 vol. in-fol., 34 in-4°, 13 in-8°, plusieurs in-12, sont le résultat du compte de ses nombreux ouvrages. Les principaux sont: I. *Anecdota quæ ex Ambrosiana Bibliotheca codicibus nunc primùm eruit, notis & disquisitionibus auget Ludov.-Anton. Muratorius*, à Milan, 2 vol. in-4°; le 1er en 1697; le 2e en 1698: ouvrage estimé, qu'on ne trouve pas facilement. II. *Anecdota Græca, quæ ex manuscriptis codicibus nunc primùm eruit, Latio donat, notis & disquisitionibus auget Lud.-Ant. Muratorius*, à Padoue, en 3 volumes in-4°, le premier en 1709, le 2e en 1710, le 3e en 1713. III. *Lamindi Pritanii de ingeniorum moderatione in Religionis negotio, ubi quæ jura, quæ fræna sint homini Christiano in inquirendâ & tradendâ veritate ostenditur*, & S. Augustinus *vindicatur à multiplici censurâ Joannis Phereponi*: (ce *Pheremponus* est le fameux *Jean le Clerc*.) Cet ouvrage suivit de près le précédent: il fut imprimé in-4°, à Paris, en 1714; & réimprimé en 1715, à Cologne; en 1741, à Venise, à Vérone & à Francfort. IV. *Rerum Italicarum Scriptores, ab anno Æra Christianæ quingentesimo, ad millesimum quingentesimum*, en 27 vol. in-fol., dont le 1er parut en 1723, & le dernier en 1738. Plusieurs seigneurs contribuerent généreusement à l'im-

preſſion de cet ouvrage immenſe : ſeize d'entre eux donnerent chacun 4000 écus. V. *Antiquitates Italicæ medii ævi*, ſive *Diſſertationes de moribus Italici populi, ab inclinatione Romani imperii uſque ad annum 1500*; en 6 vol. in-fol., qui parurent depuis 1738 juſqu'en 1743. Les ſavans ont trouvé beaucoup de fautes & de mépriſes dans ce recueil ; on en a relevé pluſieurs dans les Journaux. VI. *De Paradiſo regnique cœleſtis gloriâ, non expectatâ corporum reſurrectione, Juſtis à Deo collatâ*, à Vérone, in-4°, 1738 ; avec le Traité de *Saint Cyprien*, *De Mortalitate*. C'eſt une réfutation de l'ouvrage de *Thomas Burnet*, intitulé : *De ſtatu mortuorum*. VII. *Novus Theſaurus veterum Inſcriptionum, in præcipuis earumdem collectionibus hactenùs prætermiſſarum*; 6 vol. in-folio, à Milan, depuis 1739 juſqu'en 1743. Il y a eu différentes critiques de ce recueil, auxquelles *Muratori* n'a point répondu. VIII. *Annali d'Italia, del principio dell' Era volgare, fino all' anno 1500*, en 12 vol. in-4°, imprimés à Veniſe, ſous le titre de Milan. IX. *Liturgia Romana vetus*, à Veniſe, 1748, en 2 vol. X. *Généalogie Hiſtorique de la Maiſon de Modene*; 2 vol. in-fol. à Modene ; le 1er en 1717, le 2e en 1740 : ouvrage eſtimé. XI. *Della perfetta Poëſia Italiana*, à Modene, 1706, en 2 vol. in-4°, & à Veniſe, 1724. XII. *Le Rime del Petrarca*, à Modene, en 1711, in-4°, avec des obſervations très-judicieuſes & vainement attaquées par les zélés partiſans de *Pétrarque*. XIII. *Del Governo della Peſte, e dell maniere di guardaſene*, Modene, 1714, in-8°. Ce Traité ſur la peſte a été réimprimé au même lieu en 1721, avec la Relation de la peſte de Marſeille, des obſervations & des additions. XIV. *La Vie de Sigonius*, à la tête des Ouvrages de cet auteur, de l'édition de Milan. XV. Celle de *François Torti*, à la tête des Œuvres de ce ſavant médecin italien ; & pluſieurs autres *Vies* particulieres. XVI. Un *Panégyrique* de *Louis XIV*. XVII. Des *Lettres*. XVIII. Des *Diſſertations*. XIX. Des *Poéſies italiennes*. XX. Un *Traité du bonheur public*, traduit en françois, Paris, 1772, 2 vol. in-12. XXI. *Criſtianeſimo felice nelle Miſſioni del Paraguai*, in-4° ; tableau auſſi intéreſſant qu'édifiant des Miſſions du Paraguai. Il a été traduit en françois, in-12. XXII. *Vita del P. Paolo Segneri*, Modene, in-8°. XXIII. *Della regolata divozione de' Chriſtiani*, traduit en allemand & en françois. XXIV. *Antonii Campanæ de ſuperſtitione vitandâ, adverſùs votum ſanguinarium pro immaculata Deiparæ Conceptione*, in-4°. Il y combat le vœu de défendre juſqu'à la mort l'Immaculée Conception de la Vierge, vœu qui eſt effectivement blâmable ; puiſqu'il égale une pieuſe opinion aux dogmes de la foi. XXV. *Muratori* laiſſa pluſieurs ouvrages manuſcrits, entre autres, un Abrégé de ſes *Antiquités Italiennes*, en italien, dont ſon neveu a donné quelques volumes. *Jean-François Soli* MURARORI, ſon neveu, a écrit ſa *Vie*, in-4°, Veniſe, 1756. *Muratori* fut en Italie ce que Dom *de Montfaucon* fut en France : tous deux infatigables compilateurs, tous deux doués d'une mémoire prodigieuſe ; mais précipitant trop leurs travaux, & cherchant plus à donner beaucoup de livres & de gros livres, que des ouvrages faits avec choix.

MURCIE, Déeſſe de la Pareſſe, chez les Païens. Ses Statues étoient toujours couvertes de pouſſiere & de mouſſe, pour exprimer ſa négligence. Son nom eſt dérivé du mot *Murcus* ou *Murcidus*, qui chez les

Romains signifioit un *stupide*, un *lâche*, un *paresseux*.

MURE, (Jean-Marie de la) docteur en théologie, & chanoine de Montbrison, publia, en 1671, l'*Histoire Ecclésiastique de Lyon*, in-4°, & celle *du Forez*, aussi in-4°. Ces deux ouvrages, pleins de recherches savantes, sont estimés. L'auteur mourut à la fin du XVII[e] siecle.

MURENA, (*Lucius-Licinius*) consul Romain, célebre par sa valeur, & par l'Oraison que *Ciceron* prononça pour sa défense, signala son courage contre *Mithridate*, l'an 62 avant J. C.

MURET, *Voyez* ETIENNE de... n° XI.

MURET, (Marc-Antoine) naquit au bourg de ce nom, près de Limoges, le 12 Avril 1526. Dès sa plus tendre jeunesse, il acquit des connoissances qui ne sont dans les autres que le fruit de l'âge & d'une longue application. Il apprit de lui-même le grec & le latin, & fut chargé, à dix-huit ans, de faire des leçons sur *Cicéron* & sur *Térence* dans le collége d'Auch. De la province il passa à la capitale, & n'y fut pas moins applaudi. Il enseigna au collége de *Sainte-Barbe* avec un si grand succès, que le roi & la reine lui firent l'honneur de l'aller entendre. Lorsque ses écoliers troubloient ses leçons par leurs propos ou par quelque polissonnerie, il leur imposoit silence tout de suite par quelque mot piquant. Un d'entre eux ayant un jour apporté une clochette, qu'il fit sonner pendant l'explication: *Vraiment*, dit le professeur, *il falloit bien que, parmi tant de bêtes, il se trouvât un belier qui avec sa clochette pût conduire le troupeau.* La vivacité de son caractere lui fit des ennemis. [*Voy.* LAMBIN.] Un vice abominable, dont il fut accusé, l'obligea de quitter Paris. Il se retira à Toulouse, & y essuya les mêmes accusations. *Joseph Scaliger*, piqué de ce qu'il lui avoit fait accoire qu'une Epigramme qu'il avoit composée, étoit l'ouvrage d'un poëte de l'antiquité, s'en vengea en lui rappelant le danger qu'il avoit couru à Toulouse d'être brûlé:

Qui rigidæ flammas evaserat antè Tolosæ,
Muretus, *fumos vendidit ille mihi.*

Aux fagots de Toulouse échappé ci-devant,
Muret m'a pris pour dupe & m'a vendu du vent.

Cette épigramme est un monument des honteux soupçons dont la conduite de *Muret* fut noircie; soupçons consignés par d'autres écrivains jaloux peut-être de son mérite. Cet auteur se vit obligé de sortir de France. Ayant pris le chemin de l'Italie, il tomba malade sur la route. Comme ses habits & sa figure n'annonçoient point ce qu'il étoit, les médecins appelés dans son hôtellerie proposerent entre eux en latin de faire l'essai sur ce corps vil, d'un remede qu'ils n'avoient pas encore éprouvé: *Faciamus experimentum in corpore vili...* *Muret* épouvanté se trouva guéri le lendemain par la seule crainte de la médecine. Il fit quelque séjour à Venise, où il fut accusé (dit-on) des mêmes abominations qui l'avoient obligé de chercher une retraite en Italie. Mais si ces accusations avoient eu quelque fondement, comment auroit-il été reçu avec transport à Rome, où il se retira? Comment auroit-il été caressé par les cardinaux & par les papes? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il reçut dans cette capitale du monde Chrétien les ordres sacrés, fut pourvu de riches bénéfices, y mena une conduite réglée, & y professa, avec un applaudissement singulier,

la philosophie & la théologie. La république des lettres le perdit le 4 Juin 1585, à 59 ans. *Guillaume le Blanc d'Ally* lui fit cette épitaphe :

Gallia me genuit, genitum me Roma recepit.
Illa sinu juvenem fovit, & ista senem.
Illa dedit vitam, vitam mihi sustulit ista;
Illa dedit cunas, ista dedit tumulum;
Utraque me genitum gaudet, colit utraque vivum,
Utraque defunctum flensque gemensque dolet.

Muret avoit un neveu qui se rendoit digne de son nom, mais qui mourut jeune. On dit de lui dans une épitaphe, en le comparant à son oncle : *Ætate quidem & nominis celebritate minor, spe autem & expectatione propè par. Marc-Antoine Muret*, excellent littérateur, étoit peu philosophe, & l'éloge qu'il fit du massacre de la Saint-Barthélemi dans son Panégyrique de *Charles IX*, flétrira son nom dans l'esprit de la postérité. Ses ouvrages ont été recueillis en partie à Vérone, en 5 vol. in-8° : le premier en 1727, le dernier en 1730. Cette édition, qui est d'un mauvais caractere, & sur de vilain papier, en fait désirer une meilleure. Les principaux ouvrages de *Muret* sont : I. D'excellentes *Notes* sur *Térence*, *Horace*, *Catulle*, *Tacite*, *Cicéron*, *Salluste*, *Aristote*, *Xénophon*, &c. II. *Orationes.* III. *Variæ Lectiones.* IV. *Poëmata.* V. *Hymni Sacri*, 1621, in-4°. VI. *Odæ.* VII. *Disputationes in Lib. I. Pandectarum : de Origine Juris : de Legibus & Senatûsconsulto : de Constitutionibus Principum, & de Officio ejus cui mandata est Jurisdictio.* VIII. *Juvenilia*, &c., Paris, 1553, in-8°, peu communs; & Leyde, 1757, in-12, avec *Beze*. Tous ces ouvrages ont de la douceur, de l'élégance, un style pur, un tour facile, & ils respirent le goût & l'érudition. Ses Poésies sont plus estimables pour le choix des expressions, que pour celui des pensées; on n'y trouve presque que des mots. Ses *Odes* ne sont point marquées au coin du génie, point d'enthousiasme, ou, s'il y en a de temps en temps quelque étincelle, on voit qu'il ne lui est pas naturel. Ses *Satires* & ses *Epigrammes* manquent de sel & de finesse; ses *Elégies* sont insipides. Sa Tragédie de *Jules César* n'est qu'une déclamation écrite d'un style languissant & prosaïque. En général, on peut dire qu'on y sent par-tout l'humaniste, mais nulle part le grand poëte. On dit qu'il ne relisoit jamais ce qu'il avoit mis une fois sur le papier, & qu'il atteignoit tout d'un coup à cette élégance qui le distingue.

MURILLO, (Barthélemi) peintre Espagnol, né en 1613, à Pilas, dans le voisinage de Séville, mourut à Séville en 1685, à 72 ans. Son goût pour la peinture se manifesta dès son enfance. L'étude des ouvrages du *Titien*, de *Rubens* & de *Vandyck*, & celle de la nature, lui donnerent un bon coloris. *Murillo* fit paroître plusieurs tableaux dans le goût de ces peintres, où l'on remarqua les talens d'un grand maître. Un coloris onctueux, un pinceau flou & agréable, des carnations d'une fraîcheur admirable, une grande intelligence du clair-obscur, une maniere vraie & piquante, les font rechercher. Seulement on y désireroit plus de correction dans le dessin, plus de choix & de noblesse dans les figures... *Voyez* CASTILLO.

MURMELLIUS, (Jean) de Ruremonde, professa les belles-lettres, & mourut à Deventer en 1517. Il laissa : I. Des ouvrages grammaticaux. II. Des *Notes* sur d'anciens Auteurs. III. *Ecloga*, Munster, 1504. IV.

IV. *Elegiarum moralium libri quinque.*
V. *De Hymnis ecclesiasticis.*

MURRAI, (Jacques comte de) fils naturel de *Jacques V* roi d'Ecosse, prit les armes en 1568 contre *Marie Stuart*, reine d'Ecosse, sa propre sœur, lorsqu'elle eut épousé en troisiemes noces *Jacques Hesbrun*, comte de *Bothwel*. Après avoir fait chasser d'Ecosse ce comte, la reine fut arrêtée par ses ordres, & dépouillée du gouvernement du royaume. On couronna ensuite *Jacques VI*, fils de *Henri Stuart* & de cette princesse, qui n'étoit âgé que de treize mois. Le comte *de Murrai* fut élu régent du royaume pendant la minorité de son neveu. Alors, ayant toute l'autorité en main, il fit mourir quelques complices de la mort de *Henri Stuart*, 2e époux de la reine. Il accusa cette princesse d'y avoir eu part, la confina dans le château de Lochlevin, & la traita fort cruellement. Il voulut même irriter contre elle *Elisabeth* reine d'Angleterre, qui refusa alors de se prêter à ses vues. *Murrai* étoit un homme dur & méchant qui s'étoit fait beaucoup d'ennemis. Un jour qu'il se promenoit à cheval par les rues de Linlithgow, l'an 1570, il fut tué d'un coup de pistolet par *Jacques Hamilton*, dont il avoit injustement confisqué les biens. Ce fut lui qui bannit la religion Catholique du royaume d'Ecosse.

MURS, (Jean de) docteur de Paris, musicien, vivoit encore l'an 1330. Il composa un livre de la *Théorie de la Musique*, où il ne traite que des proportions que doivent avoir les intervalles du chant, les mesures des sons, & les diverses notes qui en marquent la différence & la valeur. Cet ouvrage, divisé en trois parties, n'a pas été imprimé; on en trouve même peu de copies. Quelques écrivains modernes ont attribué à cet auteur l'invention de la figure & de la valeur des notes, parce qu'il en parle très-exactement dans la 3e partie de son livre, qui est la principale & la plus considérable. *Voy.* I. ARETIN.

MURTOLA, (Gaspard) poëte Italien, natif de Gênes, se retira à Rome, & y mourut en 1624. Il avoit fait un poëme sous ce titre: *Della Creatione del Mondo*, in-12, qui fut critiqué par *Marini*. Ces deux poëtes écrivirent quelques sonnets satiriques, intitulés les uns *la Murtoleïde*, in-12; les autres *la Marineïde*, aussi in-12. Mais *Murtola*, se sentant le plus foible, chercha d'autres instrumens que sa plume pour se venger; il tira un coup de pistolet sur *Marini*, qui fut blessé. Cette affaire auroit eu des suites fâcheuses, si *Marini* n'eût travaillé à obtenir la grace de son assassin. Quelque noble que fût le procédé de son ennemi, *Murtola* conserva dans son cœur un vif ressentiment de la *Murtoleïde*. Le pape *Paul V* lui parlant un jour de cette affaire: *È verò*, dit-il, *ho fallito*; témoignant par-là, qu'il se repentoit moins d'avoir tenté le coup, que de l'avoir manqué. Outre son poëme de la *Création du monde*, *Murtola* a fait encore d'autres Vers italiens, in-12; & un Poëme latin, qui a pour titre: *Nutricarum sive Naeniarum libri tres.*

MUS, (Decius) *Voy.* I. DECIUS.

MUSA, (*Antonius*) affranchi, puis médecin de l'empereur *Auguste*, étoit Grec, & frere d'*Euphorbe*, médecin de *Juba* roi de Mauritanie. Il guérit *Auguste* d'une maladie très-dangereuse; mais son art échoua contre celle qui enleva le jeune *Marcellus*. On lui attribue deux petits Traités *De Herbâ Botanicâ* & *De tuendâ valetudine*, avec les *Medici antiqui*, Venetiis, 1547, in-folio. Le sénat Romain lui fit élever une statue d'airain, que l'on

plaça à côté de celle d'*Esculape*. *Auguste* lui permit de porter un anneau d'or, & l'exempta de tout impôt : privilége qui passa à ceux de sa profession. *Horace* parle de *Musa*, & des bains d'eau froide que ce célebre médecin lui faisoit prendre au plus fort de l'hiver. Mais ces mêmes bains, qui avoient sauvé *Auguste* ayant fait mourir le jeune *Marcellus*, on se dégoûta de ce remede. *Charmis*, médecin Marseillois, le renouvela sous *Vespasien*; & alors on vit dans les lacs & les rivieres, des vieillards tremblotans au milieu des glaces. Comme tout est mode, même la médecine, celle-là passa bientôt, & ce n'est que de nos jours qu'elle a été ressuscitée.

MUSA, *Voy.* MUSA; & MOYSE, n° V.

MUSCHENBROECK, *Voy.* MUSSCHENBROECK.

I. MUSCULUS, (*Wolfangus*) né à Dieuse en Lorraine l'an 1497, d'un tonnelier, se fit Bénédictin dans le Palatinat à l'âge de 15 ans, mais il quitta en 1527 le cloître & la rigidité salutaire des oxthodoxes, pour les erreurs indulgentes du Luthéranisme qui lui donnoit une femme. Réduit à la mendicité, il se fit tisserand & ensuite manœuvre à Strasbourg, où il s'étoit réfugié. *Bucer*, instruit de son savoir, lui donna une retraite dans sa maison & la place de catéchiste. Un moine prêchant un jour contre les nouvelles erreurs, *Musculus* le chasse de sa chaire, y monte à sa place, & fait une apologie très-forte des innovations introduites par *Luther*. Cette saillie de folie, ou de zele, lui mérita la place de ministre de Strasbourg, & ensuite une chaire de théologie à Berne, où il mourut le 29 Août 1563, à 66 ans, après avoir publié des *Commentaires* sur l'Ecriture-sainte, in-folio; une compilation intitulée : *Loci communes*, in-folio; & des *Traductions* de plusieurs Traités de *S. Athanase* & de *S. Basile*, &c.

II. MUSCULUS, (André) de Scheneberg en Misnie, professeur de théologie à Francfort-sur-l'Oder, mourut en 1580. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Il étoit un des plus zélés défenseurs de l'*Ubiquité*, & il donnoit dans des rêveries qui diminueroient beaucoup le prix de ses livres, s'ils en avoient quelqu'un. Il prétendit que JESUS-CHRIST n'avoit pas seulement été médiateur en qualité d'homme, mais que la nature divine étoit morte comme la nature humaine. Il enseignoit que le Sauveur n'étoit point effectivement monté au Ciel, mais qu'il avoit laissé son corps dans la nuée qui l'environnoit. On ne voit pas qu'il ait formé de secte. Il avoit imaginé ces erreurs pour combattre *Stauler*, qui prétendoit que JESUS-CHRIST n'avoit été médiateur qu'en qualité d'Homme, & non pas en qualité d'Homme-Dieu. *Musculus*, pour le contredire, soutint que la Divinité avoit souffert, & qu'elle étoit morte.

I. MUSÉE, *Musæus*, très-célebre poëte Grec, que l'on croit avoir vécu du temps d'*Orphée* & avant *Homere*, vers l'an 1180 avant J. C. Il y a eu un autre poëte de ce nom dans le IVe siecle. Il est auteur du *Poëme de Léandre & Héro.* On le trouve dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*, Geneve, 1606 & 1614, 2 vol. in-folio; séparément, grec & latin, Paris, 1678, in-8°; & Leyde, 1737, in-8°. Il a été traduit en françois, 1774, in-8°. *Voy.* ONOMACRITE.

II. MUSÉE, (Jean) *Voy.* KENTZEN, n° I.

MUSES, Déesses des Sciences & des Arts, filles de *Jupiter* & de *Mnémosyne*. Elles étoient neuf: *Clio*, *Melpomene*, *Thalie*, *Euterpe*, *Terp-*

ſichore, *Erato*, *Calliope*, *Uranie*, & *Polymnie*. Chacune d'elles préſidoit à quelque art particulier. *Clio* à l'hiſtoire, *Melpomene* à la tragédie, *Thalie* à la comédie, *Euterpe* à la flûte & aux autres inſtrumens à vent; *Terpſichore* avoit inventé la harpe; *Erato* la lyre, *Calliope* les vers héroïques, *Polymnie* la rhétorique, & *Uranie* l'aſtronomie. Il y avoit des peuples qui n'admettoient que trois Muſes : *Mélété*, *Mnémé*, *Aadé*. D'autres en comptoient ſept; quelques-uns ſeulement deux. Quoi qu'il en ſoit du nombre, elles avoient *Apollon* à leur tête. Le palmier, le laurier, & pluſieurs fontaines, comme l'Hippocrene, Caſtalie & le fleuve Permeſſe, leur étoient conſacrés. Elles habitoient les Monts Parnaſſe, Hélicon, Piérius & le Pinde. Le cheval *Pégaſe* paiſſoit ordinairement ſur ces montagnes & aux environs. On repréſentoit les *Muſes* jeunes, belles, chaſtes, aimant la retraite, ayant à la main & autour d'elles les attributs qui convenoient à chacune. Quelquefois on les peignoit formant des danſes en chœur, pour déſigner la liaiſon prochaine ou éloignée, qu'il y a entre toutes les ſciences & les arts. *Voy.* Aon.

MUSITAN, (Charles) médecin de Caſtrovillari, petite ville de Calabre, mort à Naples en 1714 à 80 ans, eſt auteur de pluſieurs ouvrages imprimés à Geneve, 1716, in-fol. 2 vol. *Muſitan* avoit exercé la médecine avec ſuccès, & ſes écrits ſont une preuve qu'il en connoiſſoit profondément la théorie. Il étoit prêtre, & bon prêtre; il guériſſoit à la fois l'ame & le corps. Son déſintéreſſement lui faiſoit refuſer toute eſpece d'honoraire & renvoyer les préſens. Ses ennemis voulurent lui interdire la médecine; mais *Clément IX*, qui connoiſſoit ſon ſavoir & ſes vertus, lui permit de l'exercer. Il ſe ſignala ſur-tout contre la maladie vénérienne, ſur laquelle il a écrit un *Traité*, traduit par *Devaux* en françois, 1711, 2 vol. in-12.

MUSIUS, (Corneille) ou Muys, né à Delft en 1503, ſe diſtingua dans les belles-lettres & les langues à Louvain, & les enſeigna lui-même à Gand. Il accompagna enſuite de jeunes ſeigneurs à Paris & à Poitiers. De retour dans ſa patrie, il fut directeur des religieuſes de Sainte-Agathe, emploi qu'il remplit avec beaucoup de zele pendant 36 ans. Dans ſes momens de loiſir, il cultiva les Muſes, & ſe fit eſtimer par ſa ſcience, ſa probité, ſon attachement à la foi de ſes peres & ſa charité. Il eut le bonheur de recevoir la couronne du martyre, le 10 Décembre 1572. Le fanatique *Guillaume Lumei*, le fit arrêter à Leyde, & épuiſa ſur ce reſpectable vieillard tout ce que la rage peut inventer de plus atroce. Il lui fit couper les oreilles, le nez, les doigts des mains & des pieds, & ce que la pudeur défend de nommer; & finit par le faire attacher à la potence. *Guillaume Eſtius*, dans ſon Hiſtoire des Martyrs de Gorcom, les auteurs des *Acta Sanctorum* au dix Juillet, & *Pierre Opmeer* dans ſon Hiſtoire des Martyrs de Hollande, ſe ſont étendus ſur la vie & la mort de cet homme reſpectacle. On a de lui divers Poëmes; I. *Inſtitutio feminæ Chriſtianæ*, tirée du dernier chapitre des *Proverbes*. II. *Odes* & quelques *Pſeaumes* en vers, Poitiers, 1536, in-4°. III. *De temporum fugacitate, deque ſacrorum poematum immortalitate*, ibid. 1536, in-4°. Il y donne un abrégé de ſa vie. IV. *Imago patientiæ*. V. *Libellus Tumulorum Deſiderii Eraſmi*, Louvain, 1536, in-4°. VI. *Encomium Solitudinis*, Anvers, 1566, in-4°. VII.

Des *Hymnes*. VIII. Un Livre de prieres, publié par *Luc Opmeer*, Leyde, 1582, in-16. Ses vers sont d'un style pur & clair. On voit dans le *Theatrum crudelitatis hæreticorum*, la représentation de son cruel martyre, avec cette belle inscription en forme d'épitaphe:

Nec tua te pietas, nec Apollinis infula texit,
Musarum, Musi, decus, ingeniique per omnem
Immortalis honos qui te illustraverat orbem.
Nunc major laus orta tibi, manet altera cælo
Laurea, quam feritas Batavæque injuria gentis,
Et multo peperit sudatum vulnere letum.

MUSONIUS-RUFUS, (*Caïus*) philosophe Stoïcien du XIIe siecle, fut envoyé en exil dans l'isle de Gyare, sous le regne de *Néron*, parce qu'il critiquoit les mœurs *du Monstre à figure humaine & à tête couronnée*. Il fut rappelé par l'empereur *Vespasien*, qui avoit moins à craindre les censeurs... Il ne faut pas le confondre avec un autre philosophe Cynique, du même nom & du même temps, qui étoit lié avec *Apollonius de Tyanes*. Nous avons plusieurs *Lettres* de ces deux philosophes. *Voyez* les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, in-4°, tome XXXI, page 131.

MUSSATI, (Albertin) historien & poëte Padouan, mort en 1329, fut ministre de l'empereur Henri VII. Ses succès en poésie lui mériterent l'honneur du lauréat, qu'il reçut dans sa patrie. Les vers de *Mussati*, assez bons pour leur temps, ont souffert du déchet au creuset de la postérité. Envisagé comme historien, on lui doit. I. *De gestis Henrici VII Imperatoris*. II. *De gestis Italorum post Henricum*. Les ŒUVRES de *Mussati* ont été recueillies in-fol. à Venise, en 1636. Il a mérité que *Pignorius*, *Felix Osius* & *Villani* l'aient commenté. Leurs notes se trouvent dans ce Recueil.

MUSSCHENBROECK, (Pierre de) né à Leyde en 1692, mort dans cette ville en 1761, à 69 ans, fut reçu docteur de médecine en 1715; mais les sciences exactes l'occuperent principalement. Après avoir fait un voyage à Londres, où il vit *Newton* & où il consulta *Desaguliers*, il revint en Hollande, & y obtint bientôt des places. L'université d'Utrecht étoit depuis long-temps célebre pour l'étude du Droit; *Musschenbroëck* y ayant été nommé professeur de physique & de mathématiques, la rendit fameuse encore pour ces sciences, qu'il y enseigna avec une grande réputation. Leyde le rappela bientôt pour y professer les mêmes sciences, & il redoubla ses soins pour remplir dignement son emploi. Son nom s'étant répandu parmi les savans, plusieurs académies, & en particulier celles des sciences de Paris & de Londres se l'associerent. La culture des lettres, les calculs & les expériences physiques, ont rempli tout le cours de sa vie. On lui doit plusieurs ouvrages. On voit dans les expériences qu'il y rapporte, une sagacité peu commune, & dans ses calculs beaucoup d'exactitude. Ses *Essais de Physique*, traduits en françois par M. *Sigaud de La Fond*, & imprimés en 1769, 3 vol. in-4°, sont estimés. L'auteur ne l'étoit pas moins pour sa candeur, son désintéressement, & pour les qualités qui forment le véritable philosophe. Ses mœurs étoient simples & pures, & sa conversation enjouée. Plusieurs souverains, les rois d'Angleterre, de Prusse, de Danemarck, tâcherent en vain de l'attirer dans leurs états. On a encore de lui:

I. *Tentamina experimentorum*, Lugd.-Batav. 1731, in-4°. II. *Institutiones Physicæ*, ibidem, 1748, in-4°. III. *Compendium Physicæ experimentalis*, 1762, in-8°.

MUSSO, (Cornelio) né à Plaisance en 1511, entra chez les Cordeliers dès l'âge de 9 ans. *Paul III* l'appela à Rome, & lui donna l'évêché de Bertinoro, puis celui de Bitonto. Il assista avec éclat au concile de Trente, & mourut à Rome le 9 Janvier 1574, à 63 ans. On a de lui des *Sermons*, imprimés à Venise en 4 vol. in-4°, 1582 & 1590, chez les *Juntes*. Ils furent extraordinairement applaudis, quoiqu'ils ne soient guere au-dessus des discours de *Maillard* & de *Menot*. La Fable, l'Histoire, *Homere* & *Virgile* y sont cités tour-à-tour, avec l'Ecriture & les Peres.

I. MUSTAPHA Ier, empereur des Turcs, succéda à son frere *Achmet* en 1617; mais il fut chassé quatre mois après, & mis en prison par les Janissaires, qui placerent sur le trône *Osman I*, son neveu. » *Mustapha*, du fond de sa prison, avoit encore un parti. Sa faction persuada aux Janissaires, que le jeune *Osman* avoit dessein de diminuer leur nombre, pour affoiblir leur pouvoir. On déposa *Osman* sous ce prétexte, on l'enferma aux Sept Tours, & le grand-visir alla lui-même égorger son empereur. *Mustapha* fut tiré de la prison pour la seconde fois, reconnu sultan, & au bout d'un an, déposé encore par les mêmes Janissaires qui l'avoient deux fois élu. Jamais prince, depuis *Vitellius*, ne fut traité avec plus d'ignominie. Il fut promené dans les rues de Constantinople monté sur un âne, exposé aux outrages de la populace, puis conduit aux Sept Tours & étranglé dans sa prison «. (*Hist. Gén.* de *Voltaire*, *tom. IV*.) Cette cruelle aventure est de l'an 1623.

II. MUSTAPHA II, empereur des Turcs, fils de *Mahomet IV*, succéda à *Achmet II*, son oncle, en 1695. Les commencemens de son regne furent heureux. Il défit les Impériaux devant Témeswar en 1696; fit la guerre avec succès contre les Vénitiens, les Polonois, les Moscovites: mais dans la suite, ses armées ayant été battues, il fut contraint de faire la paix avec ces différentes puissances; & se retira à Andrinople, où il se livra à la volupté & aux plaisirs. Cette conduite excita une des plus grandes révoltes qui aient éclaté depuis la fondation de l'empire Ottoman. Cent cinquante mille rebelles forcerent le sérail, & marcherent vers Andrinople pour détrôner l'empereur. Ce prince leur promit toutes les satisfactions qu'ils pourroient exiger; rien ne put les adoucir. Le grand-visir voulut leur opposer 20,000 hommes, mais ceux-ci se joignirent aux autres. Les rebelles écrivirent à l'instant à *Achmet*, frere de *Mustapha*, pour le prier d'accepter le sceptre. L'empereur intercepta la lettre; &, voyant que sa perte étoit résolue, il fut contraint de céder le trône à son frere en 1703. Réduit à une condition privée, il mourut de mélancolie six mois après sa déposition. Le trop grand crédit de la sultane *Validé*, & du mufti, qui retenoit le sultan hors de sa capitale pour le mieux gouverner, fut la cause de cette révolution. Le mufti & son fils périrent par le dernier supplice, après avoir essuyé une cruelle question pour déclarer où étoient leurs trésors.

III. MUSTAPHA III, fils d'*Achmet III*, né en 1716, parvint au trône le 29 Novembre 1757. Il étoit renfermé depuis la déposition de son pere en 1730. Livré

à la molleſſe & aux plaiſirs de ſon ſérail, incapable de tenir les rênes de ſon empire, il les confia à des miniſtres qui firent des fautes ou des injuſtices ſous ſon nom. Toute ſon occupation ſe borna à entaſſer des piaſtres, & il en laiſſa 60 millions dans ſon tréſor. Il mourut en 1774, avant que d'avoir vu la fin de la guerre funeſte qui s'éleva ſous ſon regne entre la Ruſſie & la Porte, relativement aux troubles de la Pologne. Son frere *Abdul-Ahmid*, qui lui a ſuccédé, a donné la paix à ſes états au commencement de ſon regne, le 14 Juillet 1774, à 58 ans; après être ſorti d'une priſon où il étoit retenu depuis 1730, comme ſon frere, & où il a fait renfermer ſon neveu, fils de *Muſtapha III.*

IV. MUSTAPHA, fils aîné de *Soliman II*, empereur des Turcs, fut gouverneur des provinces de Magnéſie, d'Amaſée, d'une partie de la Méſopotamie, où il ſe fit aimer & reſpecter des peuples. Cependant *Roxelane*, l'une des femmes de l'empereur, craignant que ce prince ne montât ſur le trône au préjudice de ſes enfans, & voulant faire régner ceux-ci, l'accuſa de tramer une rebellion contre l'empereur. *Soliman* le fit venir devant lui, & ſans l'écouter le fit étrangler inhumainement en 1553. Sa figure, ſa bravoure, ſon adreſſe exciterent des regrets.

MUSTAPHA-ZELEBIS, *Voyez* DUSMES (Muſtapha).

MUSTAPHA, (Cara) *Voyez* KARA-MUSTAPHA.

MUSTAPHA, général Muſulman, *Voy.* BRAGADIN.

MUSURUS, (Marc) né dans l'iſle de Candie, ſe diſtingua par la beauté de ſon génie. Il enſeigna le Grec à Veniſe avec une réputation extraordinaire, & alla enſuite à Rome où il fit ſa cour à *Léon X.* Ce pape lui donna l'archevêché de Malvaſie dans la Morée; mais il mourut d'hydropiſie peu de temps après, en 1517, dans ſa 36e année. On a de lui des *Epigrammes* & d'autres pieces en grec. C'eſt lui qui donna le premier des éditions d'*Ariſtophane* & d'*Athénée*, & ces éditions lui acquirent un grand nom. Son *Etymologicon magnum Græcorum*, Veniſe, 1499, in-fol., eſt très-rare de l'édition que nous citons. Il fut réimprimé en 1594, in-fol, à Heidelberg.

MUTA, *Voyez* MUETTE.

MUTIA, *Voyez* MUCIE.

MUTIAN, (Jérôme) peintre, né au territoire de Breſſe en Lombardie, l'an 1528, apprit les premiers principes de ſon art à Breſſe ſous *Jérôme Romanini.* S'étant rendu à Veniſe, la vue des chef-d'œuvres dont les grands maîtres ont décoré cette ville, & ceux du *Titien* en particulier, firent ſur lui la plus vive impreſſion. Il ſe fit une maniere de peindre excellente. Ses tableaux étoient fort recherchés; les cardinaux *d'Eſt* & *de Farneſe* l'occuperent beaucoup. Le pape *Grégoire XIII* le chargea de faire les cartons de ſa chapelle, & lui commanda pluſieurs tableaux. Cet illuſtre artiſte voulant ſignaler ſon zele pour la peinture par quelque établiſſement conſidérable, ſe ſervit du crédit que ſon mérite lui donnoit auprès de ſa Sainteté, pour fonder à Rome l'*Académie de Saint-Luc*, dont il fut le chef, & que *Sixte-Quint* confirma par un Bref. *Le Mutian* étoit fort habile dans l'hiſtoire; mais il s'adonna particuliérement au payſage & au portrait. Ce peintre avoit un grand goût de deſſin; il donnoit une belle expreſſion à ſes têtes, & finiſſoit beaucoup ſes ouvrages: on reconnoît à ſon coloris, l'étude qu'il fit d'après *le Titien.* Il ne peignoit

jamais de pratique ; il touchoit le payfage dans la maniere de l'école Flamande, fupérieure en ce genre aux Italiens. On remarque que ce peintre choififfoit le châtaignier préférablement à tout autre arbre, parce que fes branches avoient, felon lui, quelque chofe de pittorefque. Ses deffins, arrêtés à l'encre de la Chine, fe font admirer par la correction du trait, par l'expreffion des figures, & par l'admirable feuiller de fes arbres.

MUTINUS, *Voyez* MUTUNUS.

MUTIO, *Voyez* MUZIO,

I. MUTIUS, (C.) furnommé *Cordus* & enfuite *Scævola*, s'immortalifa dans la guerre de *Porfenna*, roi des Tofcans, contre les Romains. Ce prince, défenfeur de *Tarquin le Superbe* chaffé de Rome, alla affiéger cette ville l'an 507 avant Jefus-Chrift, pour y faire rentrer le tyran. La vie de *Porfenna* parut, à *Mutius*, incompatible avec le falut de la république. Il fe détermina à la lui ôter, &, déguifé en Tofcan, il paffa dans le camp ennemi. La tente du roi étoit aifée à reconnoître ; il y entra, & le trouva feul avec un fecrétaire qu'il prit pour le prince, & qu'il tua au lieu de lui. Les gardes accoururent au bruit, & arrêterent *Mutius*. On l'interrogea, afin de favoir d'où il étoit, s'il avoit des complices, & la caufe d'une action fi téméraire. Mais, refufant de répondre à ces queftions, il ne fit que dire : *Je fuis Romain* ; & comme s'il eût voulu punir fa main de l'avoir mal fervi, il la porta fur un brafier ardent, & la laiffa brûler, en regardant fiérement *Porfenna*. Le roi étonné admira le courage de *Mutius* ; & lui rendit fon épée, qu'il ne put recevoir que de la main gauche, comme le défigne le furnom de *Scævola* qu'il porta depuis. Une action fi courageufe honoroit *Mutius*, fans fauver Rome. Le brave Romain, feignant alors d'être touché de reconnoiffance pour la générofité de *Porfenna*, qui lui avoit fauvé la vie, lui parla ainfi : *Seigneur, votre générofité va me faire avouer un fecret que tous les tourmens ne m'auroient jamais arraché. Apprenez donc que nous fommes trois cents qui avons réfolu de vous tuer dans votre camp. Le fort a voulu que je fuffe le premier à vous attaquer ; & autant j'ai fouhaité d'être l'auteur de votre mort, autant je crains qu'un autre ne le devienne, fur-tout aujourd'hui que je vous connois plus digne de l'amitié des Romains que de leur haine.* Le roi Tofcan, plus touché du courage de fes ennemis, que de la crainte des meurtriers, fit la paix avec eux, & cette paix fut le fruit de la bravoure intrépide d'un feul homme. L'action de *Scævola* fait le fujet de la meilleure épigramme de *Martial*.

Cùm peteret regem decepta fatellite dextra,
Injecit facris fe peritura focis.
Sed tam fæva pius miracula non tulit hoftis,
Et raptum flammis juffit abire virum.
Urere quam potuit contempto Mutius *igne,*
Hanc fpectare manum Porfena *non potuit.*
Major deceptæ fama eft & gloria dextræ,
Si non erraffet, fecerat illa minùs.

Au refte, *Denys d'Halicarnaffe* ne dit pas un mot de la main brûlée, ce qui rend ce fait un peu douteux.

II. MUTIUS SCÆVOLA, (*Quintus*) furnommé *l'Augure*, élevé au confulat l'an 117 avant Jefus-Chrift, triompha des Dalmates, avec *Cæcilius Metellus*, fon collegue. Il rendit de grands fervices à la république dans la guerre contre les Marfes. Il n'étoit pas moins bon jurifconfulte, que grand homme de guerre ; *Cicéron*, qui avoit appris

le Droit de lui, en parle avec éloge.

III. MUTIUS SCÆVOLA, (Q.) de la même famille que les précédens, parvint au consulat l'an 95 avant J. C. C'étoit aussi un excellent jurisconsulte. Etant préteur en Asie, il gouverna cette province avec tant de prudence & d'équité, qu'on le proposoit pour exemple aux gouverneurs que l'on envoyoit dans les provinces. *Cicéron* dit de lui, qu'*il étoit l'Orateur le plus éloquent de tous les Jurisconsultes, & le plus habile Jurisconsulte de tous les Orateurs*. Il fut assassiné dans le temple de *Vesta*, durant les guerres de *Marius* & de *Sylla*, l'an 82 avant J. C.

IV. MUTIUS, (Ulric) professeur de Bâle au XVIe siecle, mania le burin de *Clio* dans les intervalles de ses occupations scolastiques. Son principal ouvrage est une *Histoire d'Allemagne*, à Bâle, 1539, in-folio.

MUTUNUS ou MUTINUS, infame Divinité des Romains, assez semblable au *Priape* des Grecs. Les nouvelles mariées alloient prier devant sa statue, & y célébroient des cérémonies scandaleuses, que les SS. Peres reprochent souvent aux Païens.

MUY, (Louis-Nicolas-Victor de Félix comte du) d'abord chevalier de Malthe, de la Langue de Provence, naquit à Marseille en 1711. Il servit avec distinction en Flandres, pendant la guerre de 1741; se trouva à la bataille de Fontenoi, en 1745, & obtint la même année une place de menin de M. *le Dauphin*. Ce prince l'aima comme un ami tendre & vertueux, & eut pour lui toute la confiance qu'inspirent une sagesse, une prudence consommées & une probité soutenue par la religion. Nommé lieutenant-général des armées du roi, en 1748, il se signala, pendant la guerre de 1757, à la bataille d'Hastembeck donnée cette année; à celle de Crewelt, en 1758, & de Minden, en 1759. Il fut employé, en 1760, dans l'armée du maréchal *de Contades*, & commanda pendant toute la campagne un corps considérable de troupes. Attaqué le 31 Juillet, près de Warbourg, par un corps de 40 mille hommes qui étoient commandés par le prince héréditaire, & soutenus par l'armée du prince *Ferdinand*, il combattit pendant quatre heures avec la plus grande valeur, & n'ordonna la retraite, qu'il fit en bon ordre, que lorsqu'il fut forcé de céder au grand nombre. Ses services militaires lui mériterent le ministere de la guerre en 1774, & le bâton de maréchal de France. Il ne jouit pas long-temps de ces honneurs, étant mort de la pierre quelques mois après, le 10 Octobre 1775. Il demanda d'être enterré à Sens, près de M^r^ *le Dauphin*. M. *de Sacy* l'a peint au naturel dans les vers suivans :

Sincere dans les cours, austere dans les camps,
Stoïque sans humeur, généreux sans foiblesse,
Le mérite à ses yeux fut la seule noblesse.
Sous le joug du devoir il fit plier les Grands;
Et bravant leur crédit, mais payant leurs blessures,
Juste dans ses refus, juste dans ses présens,
Il obtint leur estime, en bravant leurs murmures.
Placé près d'un grand Prince, objet de nos regrets,
Il fut & le censeur & l'ami de son Maître....
Il n'eut point de flatteurs & ne voulut point l'être.

Louis XV ayant voulu le faire entrer dans le ministere, il refusa, parce qu'il auroit fallu se prêter aux vues de certaines personnes dont il ne vouloit pas être le complaisant. » SIRE, écrivit-il à ce » Prince, je n'ai jamais eu l'hon» neur de vivre dans la société par» ticuliere de V. M.; par consé» quent je n'ai jamais été dans le » cas de me plier à beaucoup » d'usages que je regarde comme » des devoirs pour ceux qui la » forment. A mon âge on ne » change point sa maniere de vivre. » Mon caractere inflexible trans» formeroit bientôt en blâme & en » haine ce cri favorable du public, » dont V. M. a la bonté de s'apper» cevoir. On me feroit perdre ses » bonnes graces, & j'en serois in» consolable. Je la prie de choisir » un sujet plus capable que moi «. Cette Lettre, qui ne ressemble guere à celle des courtisans, loin de déplaire au monarque, lui inspira une plus forte estime pour celui qui l'avoit écrite. Au milieu des dangers de la cour & de la licence des armes, le comte *du Muy* conserva toujours la piété qui anima toutes les actions de sa vie. Il en donna des preuves éclatantes. L'étiquette veut que les menins accompagnent le prince aux spectacles; le comte *du Muy* qui ne croit pas qu'il lui soit permis d'y assister, demande à être dispensé de cette obligation & l'obtient : telles sont les graces qu'il sollicite. Sa scrupuleuse exactitude ne se dementit jamais. Obligé, en qualité de commandant de la Flandre, de conduire par-tout le roi de Danemarck, & arrivé avec ce prince à la porte de la salle des spectacles, il lui représente les devoirs qu'il croyoit lui être imposés par la religion, & se retire. On le vit régler toujours sa table sur le précepte de l'abstinence, lors même qu'il eût l'honneur d'y faire asseoir le duc *de Glocester* frere du roi d'Angleterre, qu'une croyance differente sembloit dispenser de cette obligation : » Ma » loi (lui dit-il) s'observe exacte» ment dans ma maison. Si j'avois » le malheur d'y manquer quelque» fois, je l'observerois plus parti» culiérement aujourd'hui, que j'ai » l'honneur d'avoir un illustre » prince pour témoin & pour cen» seur de ma conduite. Les An» glois suivent fidellement leur loi; » par respect pour vous-même, » je ne donnerois pas le scandale » d'un mauvais Catholique qui ose » violer la sienne jusqu'en votre » présence «. Lorsqu'il étoit à la tête des troupes, on le vit toujours veiller avec une singuliere attention à l'observation de la discipline; chaque jour il faisoit une inspection sévere des hôpitaux, & examinoit le pain destiné au soldat. Après avoir rempli les devoirs de son état, ses plaisirs étoient de soulager la misere, de protéger l'innocence, de soutenir la vertu. Sans opulence, il parut toujours prodigue envers l'indigent; c'étoit là son luxe, fruit de l'économie. Il a laissé des *Mémoires* pleins d'excellentes vues sur différens objets de l'administration.

MUYS, (Guillaume) médecin né à Sleenwik dans l'Over-Yssel, devint successivement professeur de médecine, de chimie, & enfin de botanique, à Franeker. Il mourut le 19 Avril 1744. On a de lui : I. *Elémens de Physique*, Amsterdam, 1711, in-4°. II. Des *Harangues*, imprimées séparément. III. *Opuscules posthumes*, 1749, in-4°. On y voit une dissertation intitulée : *De Virtute seminali, quâ plantæ & animalia generi suo propagando sufficiunt.* IV. *Investigatio fabricæ quæ in partibus musculos componentibus extat*,

Leyde, 1741, in-4°, ouvrage profond & élégant : il est précédé d'une longue préface, dont on a donné une traduction françoise, intitulée : *Dissertation sur la perfection du monde corporel & intelligent*, Leyde, 1750. Il y démontre le merveilleux mécanisme, par lequel Dieu a voulu que les especes des animaux & des plantes se perpétuassent. Il y recherche les fins que Dieu a eu en vue en créant le monde. *Muys* donne dans quelques singularités ; il prétend trouver dans le monde un mal, qui est contraire à sa perfection, & qui n'est proprement ni physique ni moral.

MUZA, vice-roi de Maroc, est connu dans l'histoire du VIIIe siecle, par un singulier stratagême, qu'il employa, (dit-on,) vers l'an 763 pour se rendre maître de la ville de Mérida en Espagne. Ce général ayant observé cette ville à une certaine distance, conçut un désir passionné de la soumettre, & en forma le siége. Comme il étoit d'un âge avancé, les habitans se défendirent avec la plus grande obstination, comptant qu'il ne vivroit pas longtemps, & que par conséquent le siége seroit levé. *Muza*, instruit de leurs espérances, teignit en noir ses cheveux blancs. Ensuite il fit dire aux principaux d'entre les assiégés, qu'il désiroit traiter avec eux & mettre fin au siége. Mais quelle fut la surprise des députés, quand, introduits sous la tente de *Muza*, au lieu d'une tête blanchie & chancelante, ils apperçoivent un visage rajeuni, & une tête ferme, ombragée d'une épaisse chevelure noire ! Effrayés à cet aspect inattendu, ils retournerent aussi-tôt à leurs compatriotes, & après un récit sans doute exagéré de ce qu'ils avoient vu, ils leur conseillerent de ne pas s'exposer au courroux d'un vainqueur irrité & de se rendre sans délai. Au reste *Abulcacim Tarif Abentarique*, contemporain de *Muza*, dans son *Histoire* du roi *Rodrigue*, traduite d'arabe en espagnol par *Michel de Luna*, ne dit rien de ce stratagême (célébré par le P. *Mariana*) quoique l'historien Arabe fasse une mention spéciale de ce siége, & qu'il en décrive plusieurs particularités.

MUZIO, (Jérôme) *Mutius*, littérateur & controversiste Italien, naquit à Padoue en 1466. Il ajouta à son nom le surnom de *Giustinopolitano*, c'est-à-dire, de Capo-d'Istria ; non qu'il fût né dans cette ville, comme quelques-uns l'ont cru, mais parce que sa famille y étoit établie. Son vrai nom n'étoit pas *Muzio*, mais *Nuzio*, dont il lui plut de changer la premiere lettre. Cet écrivain avoit une plume féconde, & a laissé beaucoup d'ouvrages en divers genres. Les principaux sont : I. *Delle Vergeriane libri IV*, à Venise, 1550, in-8°, en réponse à *P. Paul-Vergerio* qui avoit abandonné l'évêché de Capo-d'Istria, pour embrasser la doctrine de *Luther*. II. *Lettere Catoliche libri IV*, à Venise, 1571, in-4°. Ces Lettres sont comme une continuation de l'ouvrage précédent. III. *Difesa della Messa, de Santi, e del Papato*, Pesaro, 1568, in-8°. IV. *Le Mentite Ochiniane*, Venise, 1551, in-8°, contre *Ochin*, Capucin apostat. V. *Il Duello*, & *la Faustina*, deux Traités contre le duel ; le premier imprimé à Venise, 1558, in-8° ; le 2e à Venise, 1560, in-8° : peu communs. VI. *Il Gentiluomo*, Venise, 1564, in-4° : c'est un Traité de la Noblesse. VII. *Le Battaglie del Muzio per difesa dell' Italica lingua, &c.* Venise, 1582, in-8°. VIII. *Istoria de Fatti di Federigo di Monte-Feltro, duca d'Urbino*, Venise, 1605, in-4°. IX. Des *Lettres*, quelques *Poésies*, & des *Notes* sur *Pétrarque*, insérées dans l'édition de ce poëte donnée par *Mura-*

tori. Tous ces ouvrages assez estimés n'enrichirent point l'auteur, qui vécut presque toujours dans l'indigence, & qui se plaint amérement de la fortune dans quelques-unes de ses Lettres. Le pape *Pie V* lui avoit accordé une pension; mais elle fut supprimée après la mort de ce pontife. *Muzio* mourut en 1576.

MYAGRE, MYODE ou MYACORE, Dieu des Mouches. On l'invoquoit & on lui faisoit des sacrifices pour être délivré des insectes ailés. Il avoit à Rome une chapelle, où une puissance divine empêchoit, dit-on, les chiens & les mouches d'entrer. En Afrique on adoroit cette Divinité païenne sous le nom d'*Achor*. C'est le même que *Béelzébub*.

MYDORGE, (Claude) savant mathématicien, né à Paris en 1585, de *Jean Mydorge*, conseiller au parlement, & de *Magdelene de Lamoignon*. On a de lui IV livres de *Sections Coniques*, & d'autres ouvrages, qui l'ont rendu moins célebre, que son zele pour la gloire de *Descartes* son ami. Il le défendit contre *Fermat*, & contre les Jésuites qui vouloient faire condamer les écrits de ce philosohe. *Mydorge* étoit, dit-on, d'une vertu si égale, qu'on ne pouvoit voir aisément à quoi ses inclinations le faisoient pencher plus volontiers : son amour pour les sciences sublimes étoit la seule passion qu'on lui connût. Il mourut en 1647, à 62 ans, avec la réputation d'un homme qui joignoit à un esprit éclairé, un cœur sensible & généreux. Il dépensa près de cent mille écus à la fabrique des verres de lunettes & des miroirs ardens, aux expériences de physique, & à diverses matieres de mécanique.

MYER, (Paul) écrivain du dernier siecle, dont nous avons des *Mémoires* curieux & rares *touchant l'Etablissement d'une Mission Chrétienne dans le IIIe Monde, appelé Terres australes*, à Paris, 1663, in-8°. On sait aujourd'hui que le continent austral, dont on ne doutoit point, n'existe pas, & que les terres australes se bornent à quelques isles auxquelles il seroit à souhaiter qu'on procurât quelque moyen d'instruction.

MYNSICHT, (Adrien) médecin du duc de Meckelbourg & de plusieurs autres princes d'Allemagne, se distingua par ses connoissances chimiques au commencement du XVIIe siecle. On a de lui, *Armentarium Medico-Chymicum*, souvent imprimé. Il ne faut pas toujours se fier sur ce qu'il dit des vertus des médicamens dont il donne la description. C'est à lui que l'on doit le Sel *de Duobus* ou l'*Arcanum*, aujourd'hui encore en usage.

MYREPSUS, (Nicolas) médecin d'Alexandrie. On doit lui savoir gré des peines qu'il s'est données pour recueillir tous les médicamens composés, qui sont dispersés dans les écrits des Grecs & des Arabes, & en former une espece de Pharmacopée. Elle a été faite avant le XIVe siecle, & quoiqu'écrite en grec d'un style barbare, elle a été long-temps en Europe la regle des pharmacies. *Léonard Fusch* l'a traduit en latin sous ce titre : *Opus medicamentorum in sectiones quadraginta octo digestum*. On en a donné un grand nombre d'éditions; la meilleure est celle de *Hartman Beverus*, Nuremberg, 1658, in-8°.

MYRON, sculpteur Grec, vers l'an 442 avant J. C., s'est rendu recommandable par une exacte imitation de la nature ; la matiere sembloit s'animer sous son ciseau. Plusieurs épigrammes de l'*Anthologie* font mention d'une vache qu'il avoit représentée en cuivre avec

un tel art, que cet ouvrage séduisoit même les animaux.

MYRRHA, fille de *Cyniras* roi de Chypre, eut un commerce criminel avec son propre pere, par le moyen de sa détestable nourrice, qui la substitua à la place de sa mere auprès de *Cyniras*. Ce pere infortuné ayant reconnu son crime, voulut tuer *Myrrha*; mais elle fut métamorphosée en arbrisseau d'où découle la myrrhe. *Adonis* naquit de cet inceste.

MYRSILE, ancien historien Grec, que l'on croit contemporain de *Solon*. Il ne nous reste de lui que des fragmens, recueillis avec ceux de *Bérose* & de *Manethon*. Le livre de *Myrsile* sur *l'Origine de l'Italie*, publié par *Annius* de Viterbe, est une de ces productions que l'on doit mettre au rang des fourberies de son éditeur.

MYRTILE, cocher d'*Œnomaüs*, étoit fils du Dieu *Mercure* & de *Myrto*, fameuse Amazone. *Pélops* le gagna avant que d'entrer en lice à la course des chariots avec *Œnomaüs*, pere d'*Hippodamie*, pour laquelle il falloit combattre quand on la demandoit en mariage. *Myrtile* ôta la clavette qui tenoit la roue; & le char ayant versé, *Œnomaüs* se fracassa la tête. *Pélops*, victorieux, mais indigné contre le vil ministre de son triomphe, jeta *Myrtile* dans la mer, pour avoir lâchement trahi son maître.

MYRTIS, femme Grecque, se distingua vers l'an 500 avant Jesus-Christ, par ses talens poétiques. Elle enseigna les regles de la versification à la célebre *Corinne*, rivale de *Pindare*, lequel prit aussi, dit-on, des leçons de cette Muse. On trouve des fragmens de ses *Poësies* avec ceux d'*Anyta*: (*Voyez* ce mot.)

MYSCILE, habitant d'Argos, ne put débrouiller un Oracle qui lui avoit dit *de bâtir une Ville où il se trouveroit surpris par la pluie dans un temps serein & sans nuage*. Il alla en Italie, où il rencontra une courtisane qui pleuroit. Il trouva le sens de l'Oracle dans cette aventure, & bâtit la ville de Crotone.

MYTHECUS, sophiste de Syracuse, ne chercha point à se faire un nom par les prestiges de l'éloquence, ni par les subtilités du raisonnement. Il s'attacha uniquement à l'art d'apprêter les viandes: & comme il n'y avoit eu jusqu'alors dans Sparte que de mauvais cuisiniers, il alla y exercer son talent. Ses ragoûts lui avoient déjà fait beaucoup de partisans, sur-tout parmi la jeunesse, lorsque les magistrats Lacédémoniens le chasserent de leur république, ne voulant d'autres assaisonnemens des viandes que la faim.



N

NAAMA, Ammonite, femme de *Salomon*, & mere de *Roboam*. Cette princesse étoit idolâtre comme les Ammonites; elle éleva son fils dans ses impiétés.

NAAMAN, général de l'armée de *Benadad*, roi de Syrie, fut attaqué de la lepre. Son mal ayant résisté à tous les remedes, il vint à Samarie présenter, de la part de son maître, des lettres de recommandation pour son mal au roi *Joram*, qui prenant cette ambassade pour une embûche, lui fit mauvais accueil, en demandant avec hauteur, *s'il étoit un Dieu, pour pouvoir guérir les Lépreux ?... Naaman* ainsi renvoyé, se rappela l'avis que lui avoit donné une jeune fille Juive qui étoit au service de sa femme, & il alla trouver *Elisée* vers l'an 884 avant Jesus-Christ. Quand il fut à la porte, le prophete voulut éprouver sa foi. Il lui envoya dire par *Giezi*, son serviteur, d'aller se laver sept fois dans le Jourdain, & qu'il seroit guéri. *Naaman* regardant cette réponse comme une marque de mépris, se retiroit en colere; toutefois, à la priere de ses serviteurs, il obéit, & la lepre disparut. Alors il revint vers l'homme de Dieu pour lui témoigner sa reconnoissance; & sa guérison passant jusqu'à l'ame, il rendit hommage au Dieu qui l'avoit opérée. *Voy.* ELISÉE.

NAAS, roi des Ammonites, alla, un mois après l'élection de *Saül*, mettre le siége devant Jabes, capitale de la province de Galaad. La ville étant réduite à l'extrémité, il offrit aux habitans de leur sauver la vie, à condition de se laisser crever l'œil droit. Cette réponse consterna les Jabéens à un tel point, qu'ayant obtenu un délai de sept jours, ils envoyerent des courriers par toute la Judée pour demander du secours. *Saül* marcha avec tant de promptitude contre leurs ennemis, que toute l'armée de *Naas*, fut taillée en pieces, & *Naas* lui-même enveloppé parmi les morts, vers l'an 1095 avant Jesus-Christ.

NABAL, Israélite, de la tribu de *Juda*, fort riche, mais avare & brutal, demeuroit à Maon, & ses troupeaux nombreux paissoient sur le Mont-Carmel. Un jour *David* ayant appris qu'il faisoit une grande fête, envoya dix de ses gens lui demander quelques vivres pour sa troupe. Cet homme reçut avec une fierté brutale les députés de *David*, parla avec outrage de leur maître, & les renvoya avec mépris. Le héros, instruit de ses dédains insolens, entra en colere, & faisant prendre les armes à 400 hommes de sa suite, il marcha vers la maison de *Nabal*, dans le dessein de l'exterminer lui & toute sa famille. *Abigaïl*, femme de *Nabal*, craignant le ressentiment de *David*, fit secrétement charger sur des ânes des provisions de toute espece, & courut au-devant de lui. Elle le rencontra dans une vallée, ne respirant que la vengeance; mais sa beauté, sa sagesse, & ses discours soumis désarmerent la colere de ce prince. *Nabal*, qui étoit ivre, n'apprit que le lendemain ce qui venoit de se passer. Il fut tellement frappé du danger qu'il avoit couru, que cette frayeur violente l'entraîna

au tombeau dix jours après, vers l'an 1057 avant J. C. *David* épousa sa veuve.

NABIS, tyran de Lacédémone, à qui *Philippe*, roi de Macédoine, remit la ville d'Argos comme en dépôt. Il y exerça les plus grandes cruautés, & inventa une machine en forme de statue, qui ressembloit à sa femme. Il la fit revêtir d'habits magnifiques, qui cachoient des pointes de fer, dont elle avoit les bras, les mains & le sein hérissés. Quand quelqu'un lui refusoit de l'argent, il lui disoit: *Peut-être n'ai-je pas le talent de vous persuader; mais j'espere, qu'*APEGA, *ma femme, vous persuadera.* Aussitôt la statue paroissoit, & le tyran la prenant par la main, la conduisoit à son homme, qu'elle embrassoit, & à qui elle faisoit jeter les hauts cris... *Nabis* ayant pris le parti de *Philippe* contre les Romains, *Flaminius* l'assiégea dans Sparte, l'obligea de demander la paix, & la lui accorda. A peine le général Romain fut-il parti de la Grece, que *Nabis* alla assiéger Gythium, ville des Achéens, qui avoient pour général le célebre *Philopœmen*. Ce héros, très-propre aux combats de terre, mais n'ayant aucun usage de la marine, fut totalement défait dans une bataille navale. Cet échec ranima son courage, loin de l'éteindre: il poursuit le perfide *Nabis*, le surprend & le bat près de Sparte. Le tyran fut tué en trahison dans le temps qu'il prenoit la fuite, vers l'an 194 avant J. C., laissant un nom odieux au genre humain.

NABONASSAR, roi des Chaldéens ou Babyloniens, est célebre par la fameuse *Ere* qui porte son nom, & qui commença l'an 747 avant Jesus-Christ. On croit qu'il est le même que *Bélesis* ou *Baladan*, dont il est parlé dans l'Ecriture-sainte, & qui fut pere de *Mérodac*, lequel envoya des ambassadeurs au roi *Ezéchias*: mais cette opinion, & toutes les autres qu'on forme sur ce prince, ne sont que conjecturales & sans certitude.

NABONIDE, le même que le *Balthasar* de *Daniel*; Voyez BALTHAZAR, n° I.

NABOPOLASSAR, prince de Babylone, déclara la guerre à *Saracus*, roi d'Assyrie. Il se joignit à *Astyages* pour renverser cet empire. Ils assiégerent *Saracus* dans sa capitale; & ayant pris cette ville, ils établirent sur les débris de l'empire d'Assyrie deux royaumes: celui des Medes, qui appartient à *Astyages*: & celui des Chaldéens, sur lequel fut établi *Nabopolassar*, l'an 626 avant Jesus-Christ. *Néchao*, roi d'Egypte, jaloux de sa prospérité, marcha contre lui, le défit, & lui enleva Carchemis, place importante de son empire. *Nabopolassar*, cassé par la vieillesse, ne put venger cet affront, & mourut après 21 ans de regne.

NABOTH, de la ville de Jezraël, avoit une vigne auprès du palais d'*Achab*. Ce prince, voulant faire un jardin potager, le pressa plusieurs fois de lui vendre sa vigne, ou de l'échanger contre une meilleure; mais *Naboth*, très-fidelle observateur de la loi, refusa de vendre l'héritage de ses peres. *Jézabel*, femme d'*Achab*, irritée de sa résistance, écrivit aux magistrats de la ville où demeuroit *Naboth*, de susciter de faux-témoins, qui déposassent qu'il avoit blasphémé contre Dieu & maudit le roi, & de la condamner à mort. Cet ordre fut exécuté. Deux témoins déposerent contre *Naboth*, qui fut lapidé le même jour. *Jézabel* en ayant appris la nouvelle, courut la por-

ter au roi, qui partit aussi-tôt pour prendre possession de sa vigne ; mais le prophete *Elie* vint troubler sa joie, lui reprocha son crime, & lui prédit que » les chiens lé» cheroient son sang au même lieu » où il avoit répandu celui d'un » innocent « Ce fut l'an 889 avant Jesus-Christ.

I. NABUCHODONOSOR Ier, roi de Ninive & de Babylone, dont il est parlé dans le livre de *Judith*, défit & tua *Phraortes*, roi de Médie, appelé aussi *Arphaxad*. Vainqueur des Medes, il envoya contre les Israélites, *Holoferne*, général de ses armées, qui fut tué par *Judith*. On croit que ce *Nabuchodonosor* est le même que *Nabopolassar* ; mais il est difficile de rien dire de positif sur ces temps reculés.

II. NABUCHODONOSOR IIe, roi des Assyriens & des Babyloniens, surnommé *le Grand*, succéda à son pere *Nabopolassar*, & se rendit maître de presque toute l'Asie. Il prit Jérusalem sur *Joachim* roi de Juda, qui s'étoit révolté contre lui, & l'amena captif à Babylone, l'an 600 avant Jesus-Christ. Il lui rendit ensuite la liberté & ses états, moyennant un tribut ; mais ce roi s'étant révolté de nouveau 3 ans après, il fut pris & mis à mort. *Jéchonias* son fils lui succéda ; s'étant aussi soustrait au joug du roi de Babylone, ce prince vint l'assiéger, le mena captif à Babylone, avec sa mere, sa femme, & dix mille hommes de Jérusalem. *Nabuchodonosor* enleva tous les trésors du Temple, & établit à la place de *Jéchonias*, l'oncle paternel de ce prince, auquel il donna le nom de *Sédécias*. Ce nouveau roi marcha sur les traces de ses prédécesseurs ; il fit une ligue avec les princes voisins, contre celui à qui il étoit redevable de la couronne. Le monarque Babylonien vint encore en Judée avec une armée formidable. Après avoir réduit les principales places du pays, il fit le siége de Jérusalem. *Sédécias*, désespérant de défendre cette ville, s'enfuit, fut pris en chemin & mené à *Nabuchodonosor*, qui étoit alors à Reblatha en Syrie. Ce prince fit égorger ses enfans en sa présence, lui fit crever les yeux, le chargea de chaînes, & le fit mener à Babylone. L'armée des Chaldéens entra dans Jérusalem, & y exerça des cruautés inouies ; on égorgea tout, sans distinction d'âge ni de sexe. *Nabuzardan*, chargé d'exécuter les ordres de son maître, fit mettre le feu au Temple, au palais du roi, aux maisons de la ville, & à toutes celles des grands. Les murailles de la ville furent démolies ; on chargea de chaînes tout ce qui restoit d'habitans, après avoir égorgé 60 des premiers du peuple aux yeux de *Nabuchodonosor*. Le vainqueur, de retour en sa capitale, fit dresser dans la plaine de Dura une *Statue d'or* haute de 60 coudées. Tous ses sujets eurent ordre, sous peine de mort, de se prosterner devant l'Idole, & de l'adorer. Les seuls compagnons de *Daniel* ayant refusé de le faire, le roi irrité les fit jeter dans une fournaise ardente, où ils furent miraculeusement préservés des flammes par l'ange du Seigneur. Alors *Nabuchodonosor*, frappé de ce prodige, les fit retirer, & donna un édit dans lequel il publia la grandeur du roi des Juifs. Deux ans après la défaite des Juifs, *Nabuchodonosor* vainquit les Tyriens, les Philistins, les Moabites, & plusieurs autres peuples voisins & ennemis des Juifs. Il alla d'abord mettre le siége devant Tyr, ville maritime, illustre par son com-

merce. Ce siége dura 13 ans ; & dans cet intervalle, l'armée du roi désola la Syrie, la Palestine, l'Idumée & l'Arabie. Tyr se rendit enfin, & cette conquête fut suivie de celle de l'Egypte & d'une partie de la Perse. *Nabuchodonosor* s'appliqua ensuite à embellir sa capitale, & à y faire construire de superbes bâtimens. Il fit élever ces fameux jardins suspendus sur des voûtes, que l'on a mis au rang des merveilles du monde. Il eut dans le même temps un songe, qui lui donna de grandes inquiétudes. Il lui annonça, que *pour le punir de son orgueil, il seroit réduit au sort des bêtes durant sept ans.* Cette prédiction s'accomplit à l'instant : il tomba dangereusement malade, & crut être un bœuf. On le laissa aller parmi les bêtes dans les bois. Il y demeura sept ans, à la fin desquels il fit pénitence de ses péchés & remonta sur le trône. Il mourut un an après, l'an 563 avant Jesus-Christ, le quarante-troisieme de son regne, dans de grands sentimens de religion. C'est ce prince qui vit en songe, la deuxieme année de son regne, une grande *Statue* qui avoit la tête d'*or*, la poitrine & les bras d'*argent*, le ventre & les cuisses d'*airain*, & les jambes de *fer*. Le prophete *Daniel* expliqua ce songe mystérieux, & déclara à ce prince que les 4 métaux dont la Statue étoit composée lui annonçoient la succession des IV empires, des Babyloniens, des Perses, d'*Alexandre le Grand*, & de ses successeurs. Il y a plusieurs sentimens sur la métamorphose de *Nabuchodonosor*. Le plus suivi est, que ce prince, s'imaginant fortement être devenu bête, broutoit l'herbe, sembloit frapper des cornes, laissoit croître ses cheveux, ses ongles, & imitoit à l'extérieur toutes les actions d'une bête. Ce changement, qui probablement n'avoit lieu que dans son cerveau altéré, ou dans son imagination échauffée, étoit un effet de la lycanthropie : maladie dans laquelle l'homme se persuade qu'il est changé en loup, en chien, ou en un autre animal.

NABUNAL, (Elie) théologien de l'ordre de *Saint-François*, nommé *Nabunal* du lieu de sa naissance dans le Périgord, devint archevêque de Nicosie & patriarche de Jérusalem, & fut nommé cardinal, en 1342, par le pape *Clément VI.* Il mourut à Avignon l'an 1367. On a de lui, en latin : I. Des *Commentaires* sur les IV livres des *Sentences*, & sur l'*Apocalypse.* II. Un *Traité de la Vie contemplative.* III. Des *Sermons sur les Evangiles.*

NACHOR, fils de *Sarug*, & pere de *Tharé*, mourut l'an 2008 avant Jesus-Christ, à 148 ans... Il ne faut pas le confondre avec NACHOR, fils de *Tharé*, & frere d'*Abraham.*

NACLANTUS ou NACCHIANTE, (Jacques) Dominicain de Florence, mort en 1569, fut évêque de Chiozza, & assista au concile de Trente. On a de lui plusieurs Ouvrages, imprimés en deux volumes in-folio, dans lesquels il soutient les opinions des Ultramontains.

NADAB, roi d'Israël, succéda à son pere *Jéroboam*, l'an 954 avant Jesus-Christ, & fut l'imitateur de ses sacriléges & de ses impiétés. *Baasa*, l'un de ses généraux, le tua en trahison l'an 953, fit périr toute sa race, & s'empara du trône... Il ne faut pas le confondre avec NADAB, fils d'*Aaron*, qui comme son frere *Abiu*, fut dévoré par le feu céleste.

NADAL, (Augustin) né à Poitiers, vint de bonne heure à Paris,

ris, où ses talens lui firent des protecteurs, & son caractere liant des amis. Le duc *d'Aumont*, premier gentilhomme de la chambre, & gouverneur de la province du Boulonnois, lui procura le secrétariat de cette province. Son esprit & ses liaisons avec les gens de lettres, soutenus par la protection de ce seigneur, lui valurent, en 1706, une place dans l'académie des inscriptions & belles-lettres. Il accompagna, en 1712, en qualité de secrétaire, le duc *d'Aumont*, plénipotentiaire auprès de la reine *Anne* pour la paix d'Utrecht. Ses services furent récompensés par l'abbaye de Doudeauville, en 1716. L'académie des belles-lettres le perdit le 7 Août 1741, à 82 ans. Il mourut dans sa patrie, où il passa ses dernieres années, occupé de la littérature & de la morale. Ses Ouvrages ont été recueillis en 1738, à Paris, en 3 volumes in-12. Le premier volume offre des *Dissertations*, des *Traités de Morale*, des remarques critiques. La plupart donnent une idée avantageuse du savoir & de l'esprit de l'auteur, mais non pas de son goût. Son style est guindé, singulier, & plus digne des Précieuses ridicules que d'un académicien. On trouve dans le deuxieme volume des *Poésies diverses*, sacrées & profanes, la plupart très-foibles; des *Observations sur la Tragédie* ancienne & moderne, & des *Dissertations* sur les progrès du génie poétique dans *Racine*. Enfin le troisieme volume contient des pieces de théâtre, *Saül*, *Herode*, *Antiochus* ou *les Machabées*, *Mariamne*, & *Moyse*. Les quatre premieres furent jouées, mais elles n'eurent qu'un succès éphémere; la derniere fut arrêtée comme on alloit la représenter. La versification, assez bonne en plusieurs endroits, est quelquefois embarrassée & louche. Il y a quelques morceaux trop empoulés. Plus de force & de précision dans certains sentimens, en auroient relevé la beauté. C'est le jugement que porte l'abbé *des Fontaines* de cette piece, & on peut l'appliquer à toutes celles de l'auteur, poëte médiocre & prosateur alambiqué. *Voyez* PIGANIOL & MERÉ.

I. NADASTI, (Thomas comte de) d'une des plus anciennes familles de Hongrie, défendit avec valeur, en 1531, la ville de Bude, contre *Soliman II*, empereur des Turcs; mais la garnison le trahit, & le livra, pieds & mains liés, au grand-Seigneur, avec la ville & le château. Ce prince indigné d'une si lâche trahison, punit séverement les traitres en présence de *Nadasti*, & le renvoya après l'avoir comblé d'éloges, sous bonne escorte, à *Ferdinand* roi de Hongrie. *Nadasti* servit ensuite dans les armées de l'empereur *Charles-Quint*, avec un corps de Hongrois. Il enseigna l'art militaire au fameux *Ferdinand de Tolede*, duc d'Albe, qui n'avoit alors que 23 ans. Il vit dans ce jeune homme le germe de tous les talens militaires, & il prédit ce qu'il seroit un jour.

II. NADASTI, (François comte de) président du conseil souverain de Hongrie, étoit de la même famille que le précédent. N'ayant pu obtenir de l'empereur *Léopold* la dignité de palatin, il conspira contre lui, en 1665, avec le comte *de Serin*, *Frangipani* & *Tattembach*. Il fit d'abord mettre le feu au palais impérial, afin de profiter de la fuite de l'empereur pour lui donner la mort; mais l'expédient qu'il espéroit tirer de l'incendie, ne lui réussit pas. Croyant mieux exécuter son dessein par le poison, que par le fer & le feu, il

fit empoisonner les puits, dont il présumoit qu'on se servoit pour les cuisines de l'empereur. Ces détestables manœuvres ayant été découvertes, il fut condamné d'avoir le poing droit coupé & la tête tranchée. Tous ses biens furent confisqués, & ses enfans condamnés à quitter le nom & les armes de leur famille. La sentence fut exécutée le 30 Avril 1671, dans l'Hôtel-de-ville de Vienne. On a de ce rebelle un livre in-folio en latin, intitulé : *Mausolée du Royaume Apostolique des Rois & des Ducs de Hongrie.* Ses enfans prirent le nom de *Cruzemberg*, pour effacer la honte dont leur pere avoit terni leur ancien nom. Ses complices furent aussi exécutés, *Frangipani* & *Serin* à Neustadt, & *Tattembach* à Gratz en Stirie. La mort des conspirateurs déconcerta tellement les Hongrois, que l'armée Impériale envoyée pour les soumettre, ne trouva aucune résistance. Elle s'empara de toutes les places fortes, & y rétablit avec la paix l'autorité de l'empereur. Peu de conspirations ont été aussi mal conduites que celle de *Nadasti.* Ses auteurs étoient sans prudence & sans génie. *Nadasti*, au lieu d'esprit pour combiner un projet & de prudence pour le cacher, n'avoit qu'une haine forcenée contre la maison d'Autriche. Méchant par foiblesse, entraîné au mal par ceux qui pouvoient le subjuguer, lent dans ses démarches, inconsidéré dans ses projets, c'étoit un de ces instrumens que les grands conspirateurs, tels que *Catilina* & *Walstein*, auroient rougi d'employer. *Serin* joignoit à un orgueil insoutenable, une indiscrétion folle, qui ne savoit pas colorer ses vues ambitieuses, & qui ne lui permettoit pas de profiter des circonstances. Le défaut de réflexion le rendoit hardi, & son caractere bouillant augmentoit cette audace ; mais il étoit d'ailleurs incapable de former un projet suivi, encore moins de l'exécuter. Nous avons caractérisé ailleurs *Frangipani* ; Voyez *son article.*

NÆVIUS, (*Cneius*) poëte Latin, porta les armes dans la premiere guerre Punique. Il s'attacha ensuite au théâtre, & sa premiere Comédie fut représentée à Rome l'an 229 avant Jesus-Christ. Son humeur satirique déplut à *Metellus*, qui le fit chasser de Rome. Il se retira à Utique, où il mourut l'an 230 avant Jesus-Christ. Il ne nous reste que des fragmens de ses ouvrages, dans le *Corpus Poëtarum* de *Maittaire.* Le principal étoit une *Histoire de la Guerre Punique.*

NAGEREL, (Jean) chanoine & archidiacre de Rouen, publia, l'an 1578, une *Description du Pays & du Duché de Normandie*, où il traite aussi de son origine. Cet ouvrage se trouve à la suite de la *Chronique* de cette province, à Rouen, 1580 & 1610, in-8°.

NAHUM, l'un des XII petits Prophetes, vivoit depuis la ruine des dix Tribus par *Salmanazar*, & avant l'expédition de *Sennacherib* contre la tribu de *Juda.* On ne sait aucune particularité de la vie de ce prophete ; on ne sait même si son nom est celui de sa famille, ou du lieu de sa naissance, ou même une qualification, car *Nahum* en hébreu signifie *Consolateur.* On dispute encore sur le temps où il vivoit : l'opinion la plus vraisemblable est celle que nous avons suivie. Sa *Prophétie* est composée de trois chapitres, qui ne forment qu'un seul discours. Il y prédit, d'une maniere vive & pathétique, la seconde ruine de Ninive par *Nabopolassar* & *Astyages*, Il renou-

velle contre cette ville criminelle, les menaces que *Jonas* lui avoit faites 90 ans auparavant. Le style de ce prophete est par-tout le même : rien n'égale la vivacité de ses figures, la force de ses expressions, & l'énergie de son pinceau.

NAIADES, *Voyez* NYMPHES.

NAILLAC, (Philibert de) fut élu, en 1383, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui résidoit pour lors à Rhodes. Il étoit grand-prieur d'Aquitaine, & révéré pour ses services & sa sagesse. Il mena du secours à *Sigismond* roi de Hongrie, contre le sultan *Bajazet*, dit l'*Eclair*. Il combattit, en 1396, à la funeste journée de Nicopolis, à la tête de ses chevaliers, dont la plupart furent taillés en pieces. Il assista au concile de Pise en 1409, & mourut à Rhodes en 1421, avec la réputation d'un guerrier aussi courageux que prudent. Il avoit fait convoquer la même année un chapitre général de l'ordre, où l'on fit plusieurs décrets pour le rétablissement de la discipline & pour le réglement des finances. Les Rhodiens, dont il étoit plutôt le pere que le prince, le regretterent vivement.

NAILOR, (Jacques) imposteur du diocese d'Yorck, après avoir servi quelque temps en qualité de maréchal-des-logis dans le régiment du colonel *Lambert*, embrassa la secte des *Quakers* ou *Trembleurs*. Il entra, en 1656, dans la ville de Bristol, monta sur un cheval dont un homme & une femme tenoient les rênes, & qui crioient, suivis d'une foule de sectateurs : *Saint*, *Saint*, *Saint*, *le Seigneur Dieu de Sabaoth* ! Les magistrats se saisirent de lui, & l'envoyerent au parlement, où il fut condamné, le 25 Janvier 1657, comme un *Séducteur*, à avoir la langue percée avec un fer chaud, & le front marqué de la lettre *B*, pour signifier *Blasphémateur*. Il fut ensuite reconduit à Bristol, où on le fit entrer à cheval, le visage tourné vers la queue. On le confina ensuite dans une étroite prison, pour y expier ses rêveries : mais il n'en fut que plus fanatique. On l'élargit, comme un fou qu'on ne pouvoit corriger, & il ne cessa de prêcher parmi ceux de sa secte jusqu'à sa mort, arrivée en 1660.

I. NAIN DE TILLEMONT, (Louis-Sébastien le) né le 30 Novembre 1637, à Paris, d'un maître des requêtes, reçut de la nature le caractere le plus doux & les dispositions les plus heureuses. A l'âge de 10 ans, admis aux petites écoles de Port-Royal, il fit des progrès rapides dans la vertu & dans les lettres. Libre de tout engagement, & sur-tout des chaînes de l'ambition, il se consacra à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. La scolastique n'avoit aucun attrait pour lui, & l'histoire y gagna. Tout entier à celle de l'Eglise, il commença à recueillir des matériaux dès l'âge de 18 ans. Mais comme la matiere étoit trop vaste pour un homme seul, & sur-tout pour un homme d'une exactitude aussi scrupuleuse que lui, il se renferma dans les six premiers siecles de l'Eglise. C'est la portion la plus épineuse de ce vaste champ, mais c'est aussi la plus riche. *Sacy*, son ami & son conseil, l'engagea, en 1676, à recevoir le sacerdoce, que son humilité lui avoit fait refuser pendant longtemps. *Buzanval*, évêque de Beauvais, espéroit de l'avoir pour successeur ; mais *Tillemont*, plus occupé à être utile à l'Eglise qu'à en ambitionner les dignités, quitta ce prélat pour n'être pas obligé d'entrer dans ses vues. Il se retira à Port-Royal des Champs, & ensuite

à Tillemont près de Vincennes, où il se communiquoit libéralement à ceux qui avoient besoin de ses lumieres. C'est dans cette source abondante que puiserent les *du Fossé*, les *Herman*, & les éditeurs de *S. Cyprien*, de *S. Hilaire*, de *S. Ambroise*, de *S. Augustin*, de *S. Paulin*, &c. C'est encore sur ses Mémoires que *la Chaise* composa la *Vie de S. Louis*. Deux ans furent employés à ce travail, & *Tillemont* ne les regretta pas. Il voulut seulement qu'on supprimât les témoignages de la reconnoissance qu'on lui devoit. Son humilité étoit si grande que l'illustre *Bossuet*, ayant vu une de ses Lettres contre le P. *Lami* de l'Oratoire, lui dit en badinant : *Ne soyez pas toujours aux genoux de votre adversaire, & relevez-vous quelquefois.* Cet homme si savant & si modeste, ne sortit de sa retraite que pour aller voir en Flandres le grand *Arnauld*, & en Hollande l'évêque de Castorie. De retour dans sa solitude, il mêla, jusqu'à la fin, la mortification d'une vie pénitente aux travaux d'une étude infatigable. Enfin, affoibli par une suite de veilles & d'austérités, il mourut après une langueur de 3 mois le 10 Janvier 1698, à 61 ans. On lui doit : I. *Mémoires pour servir à l'Histoire Ecclésiastique des six premiers siecles*, 12 volumes in-4°. II. *L'Histoire des Empereurs & des autres princes qui ont régné durant les six premiers siecles de l'église, des persécutions qu'ils ont faites aux Chrétiens, de leurs guerres contre les Juifs ; des écrivains profanes & des personnes illustres de leur temps... avec des notes pour éclaircir les principales difficultés de l'histoire*, en 6 volumes in-4°. Ces deux ouvrages, tirés du sein des auteurs originaux, souvent tissus de leurs propres termes, expriment leur sens avec fidélité. Ils sont écrits avec une clarté, une justesse & une précision, dont le mérite ne se fait bien sentir qu'à ceux qui ont éprouvé par eux-mêmes combien coûtent ces sortes de travaux. Le dernier volume de son Histoire des Empereurs, finit avec le regne d'*Anastase*. Ses mémoires Ecclésiastiques ne contiennent qu'une partie du sixieme siecle ; & les 12 derniers volumes ne furent imprimés qu'après sa mort. L'auteur également attentif aux événemens de l'Histoire profane & à ceux de l'Histoire des Eglises, n'approfondit les uns qu'après avoir débrouillé les autres. De tous les historiens Latins, *Tite-Live* étoit celui qui lui plaisoit davantage. Mais on peut se plaindre qu'il n'ait pas imité l'ordre de cet historien dans l'arrangement des faits. » Il auroit été » à souhaiter, dit *Dupin*, qu'il eût » suivi une autre méthode dans » son histoire, & qu'au lieu de » composer des vies détachées, & » de traiter l'histoire de l'Eglise sous » des titres différens, il eût fait » des annales, à l'imitation de *Ba-* » *ronius*. Son ouvrage eût été plus » utile, plus agréable à lire, & » moins sujet à de fréquentes ré- » pétitions «. Ce fut le conseil que ses amis lui donnerent après la publication du premier volume de ses *Mémoires*. Mais il ne put se résoudre à travailler de nouveau sur une matiere qu'il avoit tant de fois remaniée. Touché cependant de leurs raisons, il offrit d'abandonner tous ses manuscrits à qui voudroit entreprendre ce grand ouvrage ; mais il ne se présenta point d'architecte qui osât mettre en œuvre les matériaux d'un aussi habile homme. La méthode que *Tillemont* a suivie » n'empêche pas, conti- » nue *Dupin*, qu'on ne puisse tirer » de grandes lumieres de son ou- » vrage, & qu'il ne soit également

» propre à instruire & à édifier. » Les savans y trouveront quantité » d'observations chronologiques » & critiques pour exercer leur » érudition; & les simples un nombre infini de faits édifians, & de » temps en temps de courtes réflexions pour nourrir leur piété «. J'ajouterai, dit *Niceron*, » que *Tillemont* s'est fort éloigné du style » doux & coulant de l'histoire; » que le sien a toute la sécheresse » de celui des dissertations; ce qui, » joint aux sentences & aux réflexions qui coupent trop souvent sa narration, rend la lecture de ses Mémoires un peu fatigante «. III. *La Lettre* dont nous avons parlé, contre l'opinion du P. *Lami*, » que *Jesus-Christ* n'avoit point fait la Pâque la veille » de sa mort «. *Nicole* la regardoit comme un modele de la maniere dont les Chrétiens devroient disputer ensemble. Elle se trouve à la fin du second volume des *Mémoires pour servir à l'Histoire Ecclésiastique*. IV. Quelques ouvrages manuscrits, dont le plus considérable est l'*Histoire des rois de Sicile* de la maison d'Anjou. L'abbé *Tronchai*, chanoine de Laval, a écrit sa *VIE*, in-12, 1711. Elle est d'autant plus vraie, que l'auteur avoit eu le bonheur de passer avec lui les cinq dernieres années de sa vie. On trouve, à la suite de cet ouvrage, des *Réflexions* pieuses & des *Lettres* édifiantes.

II. NAIN, (Dom Pierre le) frere du précédent, né à Paris en 1640, fut élevé dans la maison de son grand-pere. Il y reçut une éducation sainte sous les yeux de Madame *de Bragelogne*, sa grand'mere, dame vertueuse, dirigée anciennement par *S. François de Sales*. Le désir de faire son salut loin du monde, le fit entrer à Saint-Victor à Paris, & ensuite à la Trappe, où il fut un exemple de pénitence, d'humilité, & enfin de toutes les vertus chrétiennes & monastiques. Nommé sous-prieur de cette abbaye, il gagna tous les cœurs par son affabilité. Il y mourut en 1713, à 73 ans. Quoique l'abbé *de Rancé* fût ennemi des études monastiques, il permit sans doute à Dom *le Nain* d'étudier & de faire part de ses travaux au public. On a de lui: I. *Essai de l'Histoire de l'Ordre de Citeaux*, en 9 volumes in-12. Le style en est simple & négligé, mais touchant. Les faits y sont mal choisis, & le flambeau de la critique n'a pas éclairé cette Histoire, que l'on doit plutôt regarder comme un livre édifiant que comme un ouvrage profond. II. *Homélies* sur *Jérémie*, en 2 vol. in-8°. III. *Traduction* françoise de *S. Dorothée*, Pere de l'Eglise Grecque, in-8°. IV. La *Vie de M. de RANCÉ, Abbé & Réformamateur de la Trappe*, en deux vol. in-12. Cette Vie, revue par le célebre *Bossuet*, n'a point été publiée telle que Dom *le Nain* l'avoit faite. On y a inséré des traits satiriques, fort éloignés du caractere de l'auteur. V. *Relation de la vie & de la mort de plusieurs Religieux de la Trappe*, 6 vol. in-12: ouvrage plein d'onction. VI. Deux petits Traités; l'un, *De l'état du Monde après le Jugement dernier*; & l'autre, *Sur le scandale qui peut arriver même dans les Monasteres les mieux réglés*, &c. VII. *Elévations à Dieu pour se preparer à la Mort*: elles respirent cette piété tendre & pathétique, que le bel esprit ne sauroit contrefaire.

NAIRON, (Fauste) savant maronite & professeur en langue syriaque au collége de la Sapience à Rome, né au Mont-Liban, neveu d'*Abraham Ecchellensis* par sa mere, mort à Rome, presque octogénaire,

l'an 1711, est auteur de deux ouvrages intitulés, l'un *Euoplia fidei catholicæ ex Syrorum monumentis adversùs ævi nostri novatores*, 1694; l'autre : *Dissertatio de origine, nomine ac religione Maronitarum*, Rome, 1679. Il s'efforce, dans ces deux ouvrages, de prouver que les Maronites ont conservé la foi depuis le temps des Apôtres, & que leur nom ne vient pas de *Jean Maron*, monothélite, mort en 707, mais de *S. Maron*, célebre anachorete, qui vivoit à la fin du 4e siecle.

NANÇAI, (le Comte de) *V.* II. CHASTRE.

NANCEL, (Nicolas de) ainsi nommé du village de Nancel, lieu de sa naissance, entre Noyon & Soissons, professa les humanités dans l'université de Douai. Appelé à Paris par ses amis, il fut professeur au collége de Presle, où il avoit déjà enseigné, & se fit recevoir docteur en médecine. Cette science avoit des charmes infinis pour lui. Il alla la pratiquer à Soissons, puis à Tours, où il trouva un établissement avantageux. Enfin il devint médecin de l'abbaye de Fontevrault en 1587, & y mourut en 1610, à 71 ans, avec la réputation d'un homme savant, mais bizarre. On a de lui : I. *Stichologia Græca Latinaque, informanda & reformanda*, in-8° ; ouvrage où il veut assujettir la Poésie françoise aux regles de la Poésie grecque & de la latine. Ce projet singulier dont il n'étoit pas l'auteur [*V.* MOUSSET,] couvrit de ridicule son apologiste. II. *Petri* RAMI *Vita*, in-8°. Cette Histoire d'un philosophe célebre est remplie de faits curieux & d'anecdotes recherchées. On auroit eu plus d'obligation à *Nancel*, si en peignant son maître, il s'étoit plus attaché à nous faire connoître l'homme que l'auteur. III. *De Deo ; De immortalitate Anima contra* Galenum ; *De sede Animæ in corpore*, in-8°. Il a aussi donné ces trois traités en françois. IV. *Discours de la Peste*, in-8°. V. *Declamationes*, in-8°. Ce sont des Harangues qu'il avoit prononcées durant sa régence.

NANGIS, *Voyez* GUILLAUME *de Nangis*, n° XX.

NANI, (Jean-Baptiste) naquit en 1616. Son pere, procurateur de *Saint-Marc*, & ambassadeur de Venise à Rome, l'éleva avec soin, & le forma de bonne heure aux affaires. *Urbain VIII*, juste appréciateur du mérite, annonça celui du jeune *Nani*. Il fut admis dans le collége des Sénateurs, en 1641, & fut nommé, peu de temps après, ambassadeur en France, où il se signala par la souplesse de son esprit. Il obtint des secours considérables pour la guerre de Candie contre le Turc ; devint, à son retour à Venise, surintendant des affaires de la guerre & des finances ; fut ambassadeur à la cour de l'empire en 1654, & rendit à sa république tous les services qu'elle pouvoit attendre d'un citoyen aussi zélé qu'intelligent. Il repassa en France en 1660, demanda de nouveaux secours pour Candie, & obtint à son retour dans sa patrie, la charge de procurateur de *Saint-Marc*. Il mourut le 5 Novembre 1678, à 63 ans, honoré des regrets de ses compatriotes. Le sénat l'avoit chargé d'écrire l'Histoire de la république. Il s'en acquitta à la satisfaction des Vénitiens ; mais il fut moins applaudi par les étrangers. Ils n'y virent pas assez de fidélité dans les faits, de pureté dans la diction, & de simplicité dans le style : son récit est embarrassé par de trop fréquentes parentheses. En écrivant l'Histoire de Venise, il a fait l'Histoire universelle de son temps, & sur-tout celles des Fran-

çois en Italie. Il y a peu d'auteurs, (dit *Lenglet*,) qui approchent de son raffinement en politique. Cette *Histoire*, qui s'étend depuis l'an 1613 jusqu'en 1671, fut imprimée à Venise en 1662 & 1679, 2 vol. in-4°, belle édition. Nous avons une assez foible traduction françoise du premier vol., par l'abbé *Tallemant*, Cologne, 1682, 4 vol. in-12: la seconde partie fut traduite par *Masclari*, Amsterdam, 1702, 2 vol. in-12. Dans l'une & dans l'autre, on apperçoit les défauts de l'auteur; une diction enflée & des phrases interrompues par de fréquentes parentheses.

I. NANNI, (Pierre) *Nannius*, né à Alcmaër en 1500, enseigna les humanités à Louvain avec réputation pendant dix ans, & obtint ensuite un canonicat d'Arras, qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée le 21 Juillet 1557, à 57 ans. Ses ouvrages sont: I. Des *Harangues*. II. Des *Notes* sur la plupart des Auteurs classiques, & sur des Traités de quelques Peres. III. *Miscellaneorum Decas, cum auctuario & retractationibus*, in-8°. IV. Sept *Dialogues des Héroïnes*, 1541, in-4°: ouvrage qui passe pour son chef-d'œuvre. Il fut traduit en françois, 1550, in-8°. V. Des Traductions latines d'une partie de *Démosthenes*, d'*Eschyne*, de *Synesius*, d'*Apollonius*, de *Plutarque*, de *S. Basile*, de *S. Chrysostôme*, d'*Athénagore*, & de presque tous les ouvrages de *S. Athanase*. Cette derniere version est infidelle. VI. Une *Traduction des Pseaumes* en beaux vers latins. Dans les *Psalmi XL versibus expressi* de *Jacques Latomus*, Louvain, 1558, l'auteur a su allier les graces de la poésie, à la simplicité majestueuse du texte sacré. VII. *In Cantica Canticorum Paraphrases & Scholia*, Louvain, 1554, in-4°. L'auteur a réuni dans sa Paraphrase le sens littéral & allégorique; son ouvrage vaut mieux que beaucoup de longs commentaires qu'on nous a donnés sur les Cantiques. *Nanni*, critique habile, bon grammairien, poëte estimable, n'étoit qu'un orateur médiocre. Ses ouvrages décelent un homme qui étoit versé dans toutes les sciences. Ils lui firent une réputation très-étendue. L'Italie voulut l'enlever aux Pays-Bas; mais il sacrifia toutes les espérances de fortune à l'amour de la patrie. Son caractere étoit modéré, ses mœurs douces & son esprit agréable.

II. NANNI, (Remi) *Voy.* REMIGIO.

III. NANNI, *Voyez* ANNIUS de *Viterbe*.

NANNINI, *Voy.* FIRENZUOLA.

NANQUIER, (Simon) dit *le Coq*, avoit du talent pour la poésie latine, & un génie qui le distingue de la plupart des écrivains de son siecle. C'est le jugement qu'on en porte à la lecture des deux Poëmes que nous avons de cet auteur. Le 1er, qui est en vers élégiaques, a pour titre: *De lubrico temporis curriculo, deque hominis miseria*. Le 2e *Poëme* est en vers héroïques, & en forme d'Eglogue, Paris, 1605, in-8°. Il roule sur la mort de *Charles VIII*, roi de France. On a encore de *Nanquier* quelques Epigrammes, imprimées avec ses autres *Poésies*, in-4°, sans date, au commencement du XVIe siecle: ce poëte florissoit à la fin du XVe.

NANTERRE, (Matthieu de) d'une ancienne famille qui tiroit son nom du village de Nanterre, fut premier président au parlement de Paris. En 1465, *Louis XI* fit un échange de places entre deux hommes dignes de les occuper toutes: il donna celle de *Nanterre* à *Dauvet*, premier président de Toulouse, & celle de *Dauvet* à Nan-

terre. Celui-ci fut depuis rappelé à Paris, & ne fit aucune difficulté de devenir second président : persuadé que la dignité des places ne dépend que de la vertu de ceux qui les occupent.

NANTEUIL, (Le comte de) *Voyez* SCHOMBERG.

NANTEUIL, (Robert) graveur, naquit à Reims en 1630, d'un pauvre marchand, qui lui donna de l'éducation. Le goût qu'il avoit pour le dessin, se manifesta de bonne heure. Il en faisoit son amusement, & se trouva en état de dessiner & de graver lui-même la these qu'il soutint en philosophie. Il quitta la province pour la capitale, & se servit d'un moyen singulier pour se faire connoître. Il attendit un jour l'heure où les jeunes étudians de Sorbonne se rendoient chez un traiteur établi près du collége. Il feignit de chercher celui d'entre eux qui devoit ressembler à un portrait qu'il leur montra. Le prétendu original ne se trouva point ; mais le portrait fut admiré, & son talent employé par quelques-uns de ces jeunes ecclésiastiques, fut bientôt connu de tout Paris. *Nanteuil* s'appliqua aussi au pastel, mais sans abandonner la gravure, qui étoit son talent principal. Il eut l'avantage de faire le portrait de *Louis XIV*, & ce monarque lui témoigna sa satisfaction, par la place de dessinateur & de graveur de son cabinet, avec une pension de mille livres. Ce maître n'a gravé que des *Portraits*, mais avec une précision & une pureté de burin, qu'on ne peut trop admirer. Son recueil, qui est très-considérable, prouve son extrême facilité. Il amassa plus de 50,000 écus, qu'il dépensa comme il les avoit amassés. Il fit servir sa fortune à ses plaisirs, & ne laissa que très-peu de biens. Sa conversation & son caractere le faisoient rechercher ; il joignoit à ses autres talens, celui de composer des vers & de les réciter avec agrement. C'est de lui qu'on pouvoit dire ce qu'on a dit d'une personne aimable qui peignoit :

Vous joignez l'art à la nature,
Cher Nanteuil, *vous plaisez toujours.*
Vous parlez dans votre peinture,
Et vous peignez dans vos discours.

Il mourut à Paris le 18 Décembre 1678. à 48 ans.

NANTIGNI, (Louis Chazot de) né l'an 1690 à Saulx-le-duc en Bourgogne, vint de bonne-heure à Paris, où il fut chargé successivement de l'éducation de quelques jeunes seigneurs. Les soins qu'il étoit obligé de donner à une fonction si importante, ne l'empêcherent point de se livrer dans ses momens libres à l'étude de l'Histoire, pour laquelle il avoit un goût particulier. Les progrès qu'il faisoit dans cette science, lui firent connoître que celle des généalogies étoit nécessaire pour l'étudier avec plus de fruit, & pour mieux entendre les différens intérêts des principaux acteurs qui paroissent sur ce vaste théâtre. Il s'appliqua à ce genre de connoissances ; & c'est par les lumieres qu'il acquit dans cette partie, qu'il s'est fait connoître davantage. Il mit au jour, depuis 1736, 4 vol. in-4°, sous le titre de *Généalogies Historiques des Rois, des Empereurs, & de toutes les Maisons Souveraines.* Cet ouvrage, le meilleur de ceux qui sont sortis de sa plume, devoit avoir une suite assez considérable, & il en a laissé une partie en manuscrit. Nous avons encore de lui : I. Les *Tablettes Géographiques*, in-12, Paris, 1725. II. *Tablettes Historiques, Généalogiques & Chronologiques*, 9 vol. in-24,

Paris, 1748, & années suivantes. III. *Tablettes de Thémis*, in-24, II parties, Paris, 1755. Il a fourni beaucoup d'articles généalogiques, & par conséquent quelques mensonges, pour le Supplément du *Moréri* de 1749. Pendant les 5 ou 6 dernieres années de sa vie, il fut chargé de la partie généalogique de ce Lexique. *Chazot de Nantigni* étoit devenu totalement aveugle sur la fin de l'année 1752. Il mourut en 1755, à 65 ans. Il étoit de l'académie du roi pour le manége. M. *de Jouan*, directeur de cette académie, dont il étoit ami, l'avoit engagé généreusement à prendre dans sa maison un logement, dont il a joui plusieurs années.

NANTILDE, reine de France, épousa le roi *Dagobert I* en 632, & gouverna le royaume avec habileté pendant la minorité de *Clovis II*, son fils. Elle mourut en 641, avec la réputation d'une princesse également politique & vertueuse.

NANTOUILLET, *Voy.* MELUN, n° III.

NAOGEORGE, (Thomas) théologien de la Religion Prétendue Réformée, né à Straubingue dans la Baviere en 1511, s'appeloit *Kirchmayer*; mais il habilla son nom à la grecque, selon la coutume pédantesque de ce temps-là. Il se rendit célebre dans son parti, par des vers satiriques contre plusieurs coutumes de l'Eglise Catholique. Le plus fameux de ces *Poëmes* est celui qui a pour titre: *Regnum Papisticum*, imprimé en 1553 & 1559, in-8°, sans nom de ville ni d'imprimeur; il n'est pas commun. On a encore de lui: I. *Pamachius, Tragœdia*, 1538, in-8°. II. *Incendia, sive Pyrgopolynices, Tragœdia*, 1538, in-8°. III. *Agricultura sacra*, 1551, in-8°. IV. *Hieremias, Tragœdia*, 1551, in-8°. V. *Mercator, Tragœdia*, 1560, in-18. Il y a deux éditions de la traduction françoise du *Marchand converti*, 1558, in-8°, & 1561, in-12. Il y en a une 3e de 1591, in-12, où se trouve la Comédie du *Pape malade*, de *Beze*. VI. Un *Commentaire* sur les Epîtres de *S. Jean*; & quelques autres ouvrages, dans lesquels il y a plus de fanatisme que de goût & de raison. Cet homme emporté mourut en 1578.

NAPÉES, *Voy.* NYMPHES.

NARCÉE, fils de *Bacchus*, décerna le premier les honneurs divins à son pere. Il fit aussi bâtir un temple à *Minerve*.

I. NARCISSE, fils de *Cephise* & de *Liriope*, étoit si beau, que toutes les Nymphes l'aimoient; mais il n'en écouta aucune. *Echo* ne pouvant le toucher, en sécha de douleur. *Tirésias* prédit aux parens de ce jeune homme, qu'il vivroit tant qu'il ne se verroit pas. Revenant un jour de la chasse, il se regarda dans une fontaine, & devint si épris de lui-même qu'il sécha de langueur, & fut métamorphosé en une fleur qu'on appelle *Narcisse*. *Ovide* chez les Latins, & *Malfillastre* parmi nous, ont orné cette fable des charmes de la poésie. Le fonds peut en être historique. Voici de quelle maniere *Pausanias* rapporte l'histoire de *Narcisse*. » NARCISSE avoit une sœur qui lui ressembloit entiérement; mêmes » traits de visage, même taille, » même chevelure, presque même » habit: car en ce temps-là les jeu» nes filles & les garçons de fa» mille portoient de longues robes. » Le frere & la sœur avoient cou» tume d'aller à la chasse toujours » ensemble. Ce fut alors que *Nar*» *cisse* commença à sentir une ami» tié tendre pour sa jeune com-

» pagne. La sœur étant venue à » mourir, *Narcisse*, pour se con- » soler en quelque façon d'une » perte si sensible, se rendoit à une » fontaine, où il étoit allé souvent » avec sa sœur, pour se délasser » dans l'ardeur de la chasse. En » regardant comme pour amuser » sa douleur, il vit son ombre dans » l'eau; quoiqu'il reconnût que c'é- » toit la sienne même, cependant, » à cause de la parfaite ressem- » blance qui avoit été entre ces » deux amans, il s'imagina par une » flatteuse rêverie, que c'étoit » l'image de sa sœur, & non la » sienne. Depuis ce moment, » *Narcisse*, réveillant sans cesse » son ardeur pour son premier » amour, il ne se lassoit point » d'aller très-souvent à cette source: » d'où lui est resté le nom de *Fon-* » *taine de Narcisse*, qui est sur les » frontieres des Thespiens, pro- » che un village appelé *Nedo-* » *nacum* «.

II. NARCISSE, (Saint) passoit depuis long-temps pour un des plus vertueux prêtres du clergé de Jérusalem, lorsque, le patriarche étant venu à mourir, il fut choisi pour lui succéder : il avoit alors 80 ans; mais son grand âge ne lui empêcha pas de faire toutes les fonctions d'un bon pasteur. Un jour l'huile de l'Eglise manquant, il fit emplir d'eau la lampe, & l'ayant bénie, elle se trouva aussitôt changée en huile. Trois scélérats accuserent le saint prélat d'un crime énorme, confirmant leur calomnie par une horrible imprécation. *Narcisse* leur pardonna généreusement, & alla se cacher dans un désert. Peu de temps après, ces malheureux moururent de la mort qu'ils s'étoient eux-mêmes désirée. Dieu fit connoître au saint vieillard, qu'il devoit reprendre le soin de son Eglise: il obéit, & la gouverna jusqu'à l'âge de 116 ans. Ayant supplié le Seigneur de lui marquer son successeur, afin de se décharger sur lui, dans sa caducité, d'une partie du fardeau pastoral; il eut révélation que ce seroit *S. Alexandre*, évêque de Flaviade: dès le lendemain, celui-ci arriva comme par hasard à Jérusalem, & fut fort surpris de s'entendre nommer coadjuteur de *Saint Narcisse*, lequel prolongea encore de quatre ans une vie qui avoit été une leçon continuelle de toutes les vertus. Il fut enlevé à ses ouailles vers l'an 216. Il s'étoit trouvé, vingt ans auparavant, au concile de Césarée en Palestine, assemblé pour décider quel jour on devoit célébrer la Pâque. Un autre événement remarquable de son épiscopat, c'est d'avoir élevé un grand homme au sacerdoce dans la personne d'*Origene*.

III. NARCISSE, affranchi, puis secrétaire de *Claude*, parvint au plus haut degré de puissance sous cet empereur. Ce vil courtisan, profitant de sa faveur, & de la foiblesse de son imbécille maître, ne s'en servit que pour perdre ceux qui pouvoient nuire à sa fortune, & pour s'enrichir de leurs dépouilles. Ses cruelles vexations le rendirent riche (dit-on) de 50 millions de revenu. Il n'étoit pas moins prodigue qu'avide d'accumuler, & ses dépenses ne le cédoient pas à celles de l'empereur même. L'impératrice *Messaline*, jalouse de cet excès d'autorité, voulut renverser cet orgueilleux favori. Elle en fut la victime & immolée à sa vengeance. *Agrippine* fut plus heureuse. Cette nouvelle épouse de l'empereur, résolue de placer *Néron* son fils sur le trône, regardoit *Narcisse* comme un obstacle à ses desseins ambitieux. Elle le fit exiler, & le contraignit ensuite de se donner la mort, l'an

54 de Jesus-Christ. Cet insolent & fastueux affranchi fut regretté par *Néron*, qui trouvoit en lui un confident très-bien assorti à ses vices encore cachés : *Cujus abditis adhuc vitiis mirè congruebat*, dit *Tacite*. Mais, couvert de crimes, il méritoit le sort qu'il éprouva, quoique d'ailleurs il eût une capacité & une fermeté au-dessus de sa condition. *Racine* l'a bien peint dans son *Britannicus*.

I. NARSÈS, *ou* NARSI, roi de Perse, après *Varannès* son pere, monta sur le trône en 294. Il s'empara de la Mésopotamie & de l'Arménie. *Maximien-Galere*, envoyé contre lui par *Dioclétien*, fut d'abord battu ; mais ensuite il défit les Perses, obligea leur roi à prendre la fuite, & lui enleva ses femmes & ses filles. *Narsès* prit enfin le parti de faire la paix avec les Romains. Il envoya des ambassadeurs au général pour le prier de ne vouloir pas, en détruisant l'empire des Perses, arracher un des yeux de l'univers, & priver ainsi l'empire Romain même d'un éclat subsidiaire & presque fraternel. La paix fut faite, à condition qu'on céderoit aux vainqueurs cinq provinces sur la rive droite du Tigre vers sa source. Cette paix si avantageuse aux Romains, dura 40 ans. Quelques politiques auroient voulu que *Dioclétien* eût fait de toute la Perse une province de l'empire ; mais ce sage prince ne vouloit pas prendre ce qu'il n'étoit pas en état de conserver, & les efforts inutiles de *Trajan* pour exécuter ce dessein lui servirent de leçon. *Narsès* mourut en 303, après un regne de sept ans. Ce n'étoit point un de ces rois qui mettent leur gloire à défendre leurs peuples, & leur bonheur à les rendre heureux. L'ambition fut le seul motif de toutes ses actions, & cette ambition fit sa perte.

II. NARSÈS, eunuque Persan, & l'un des plus grands généraux de son siecle, commanda l'armée Romaine contre les Goths, les défit l'an 552 en deux batailles, & donna la mort à leur roi *Totila*. *Narsès* continua de remporter des victoires ; mais on dit que l'impératrice *Sophie*, irritée contre lui, lui fit dire », qu'un demi-homme » comme lui étoit plus propre à » filer avec les femmes, qu'à porter » les armes « : lui reprochant ainsi qu'il étoit ennuque. On ajoute que ce grand homme répondit, qu'*il lui fileroit un fil qu'elle ne démêleroit pas aisément !* Le cardinal *Baronius* prétend que *Narsès* est le même que celui qui s'étant révolté contre *Phocas*, périt par le dernier supplice, vers la fin du VIe siecle, ou au commencement du VIIe. Ce fait paroît contre toute vraisemblance. L'eunuque Persan auroit eu alors 100 ans, puisqu'il servoit dans les troupes de l'empereur *Justinien*, en 528. D'ailleurs le *Narsès* que *Phocas* fit brûler l'an 604, avoit été un des gardes de *Commentiolus*, général de l'empereur *Maurice*. Se peut-il que *Narsès*, qui avoit acquis tant de gloire en Italie contre les Goths, fût le même homme, & qu'il eût été réduit à la simple qualité de garde d'un gouverneur de province ? *Voyez* les *Mémoires des Inscriptions*, in-4°. tom. XX, pag. 191 & 192.

NASSARO, *Voyez* MATTHIEU, n° VI.

I. NASSAU, (Maurice de) prince d'Orange, fils de *Guillaume* *, fut gouverneur des Pays-Bas après la mort de son pere, tué en 1584, par le fanatique GERARD : (*Voyez* ce dernier article.) Le jeune prince n'avoit alors que 18 ans ; mais son courage & ses talens étoient

* *Voyez* IMBISE.

au-dessus de son âge. Nommé capitaine général des Provinces-Unies, il affermit l'édifice de la liberté, fondé par son pere. Il se rendit maître de Breda en 1590, de Zutphen, de Deventer, de Hulst, de Nimegue en 1591, fit diverses conquêtes en 1592, & s'empara de Gertrudemberg l'année suivante. *Maurice*, couvert de gloire, passa dans les Pays-bas par la route de la Zélande. Une furieuse tempête brisa plus de 40 vaisseaux de sa flotte, en les heurtant les uns contre les autres, & il ne se sauva qu'avec une peine incroyable. Sa mort auroit été regardée par les Hollandois comme une perte beaucoup plus irréparable que celle de leurs vaisseaux. Ils veilloient sur ses jours avec le plus grand soin. Un des gardes du prince d'*Orange* corrompu, dit-on, par les ennemis de la république, fut accusé, en 1594, d'avoir voulu attenter sur sa personne. Il périt à Berghe par le dernier supplice, victime de son fanatisme ou des soupçons ombrageux des amis de *Maurice*. *Maurice*, toujours plus vaillant, battit les troupes de l'archiduc *Albert* en 1597, & chassa entiérement les Espagnols de la Hollande. En 1600 il fut obligé de lever le siége de Dunkerque : mais il s'en vengea sur *Albert*, qu'il défit dans une bataille rangée près de Nieuport. Avant l'action, ce grand capitaine renvoie tous les bâtimens qui avoient transporté son armée en Flandres. *Mes amis*, (dit-il à ses Hollandois,) *il faut passer sur le ventre à l'ennemi, ou boire toute l'eau de la mer. Prenez votre parti ; le mien est pris. Ou je vaincrai par votre valeur, ou je ne survivrai pas à la honte d'être battu par des gens qui ne nous valent pas*. Ce discours embrase le cœur des soldats, & la victoire est à lui. Rhinberg, Grave, l'Ecluse en Flandres, se rendirent les années suivantes. *Maurice* travailloit autant pour lui que pour ses concitoyens : il ambitionnoit la souveraineté de la Hollande ; mais le pensionnaire *Barneveldt* s'opposa à ses desseins. Le zele de ce sage républicain lui coûta la vie ; *Maurice*, défenseur de *Gomar* contre *Arminius*, profita de la haine qu'il sut inspirer contre les Arminiens, pour perdre son ennemi, partisan de cette secte. *Barneveldt* eut la tête tranchée en 1619, & cette mort, effet de l'ambition cruelle du prince d'*Orange*, laissa une profonde plaie dans le cœur des Hollandois. La treve conclue avec les Espagnols étant expirée, *Spinola* vint mettre le siége devant Breda en 1624, & réussit à le prendre au bout de 6 mois, à force de génie, de dépenses & de sang. Le prince *Maurice*, n'ayant pu le chasser de devant cette place, mourut de douleur en 1625, âgé d'environ 55 ans, avec la réputation du plus grand homme de guerre de son temps ». La vie de ce statoudher, » (dit M. l'abbé *Raynal*,) fut une » chaîne rarement interrompue de » combats, de siéges, de victoi- » res. Médiocre dans tout le reste, » il posséda la guerre en grand » maître, & la fit toujours en hé- » ros. Son camp devint l'école uni- » verselle de l'Europe. Ses éleves » ont soutenu & peut-être aug- » menté sa réputation. Comme » *Montecuculi*, il possédoit l'art si » peu connu des marches & des » campemens ; comme *Vauban*, le » talent de fortifier les places, & de » les rendre imprenables ; comme » *Eugene*, l'adresse de faire subsister » de nombreuses armées dans les » pays les plus stériles ou les plus » ruinés ; comme *Vendôme*, le bon- » heur de tirer dans l'occasion, du » soldat, plus qu'on n'a droit d'en

» attendre ; comme *Condé*, ce coup-» d'œil infaillible, qui décide du » succès des batailles ; comme *Charles XII*, le moyen de rendre les » troupes presque insensibles à la » faim, au froid, à la fatigue ; » comme *Turenne*, le secret de mé-» nager la vie des hommes «. Au jugement du chevalier *Folard*, *Maurice* fut le plus grand officier d'infanterie qui ait paru depuis les Romains. Il avoit étudié l'art militaire dans les anciens, & il appliquoit à propos les leçons qu'il avoit puisées chez eux. Il profita non-seulement des inventions des autres ; il inventa lui-même. Ce fut dans son armée, qu'on se servit pour la premiere fois des lunettes à longue-vue, des galeries dans les siéges, de l'art d'enfermer les places-fortes, de pousser un siége avec plus de vigueur, de défendre mieux & plus long-temps une place assiégée. Enfin il mit en usage plusieurs pratiques utiles, qui lui donnerent le premier rang dans l'art militaire. Une femme de grande qualité lui demandoit un jour assez indiscrétement : *Quel étoit le premier capitaine du siecle ? — Spinola*, (répondit-il,) *est le second* : c'étoit dire finement qu'il étoit le premier. De peur d'être surpris durant le sommeil, il avoit toujours pendant la nuit deux hommes qui veilloient à côté de son lit, & qui avoient soin de le réveiller au moindre besoin. La guerre entre la Hollande & l'Espagne ne fut jamais si vive que sous son administration. Un empereur Turc, entendant parler des torrens de sang que répandoient les deux peuples, crut qu'ils se disputoient la possession des plus grand empires. Quelle fut sa surprise, lorsqu'on lui montra sur la carte quel étoit l'objet de tant de batailles meurtrieres ! *Si c'étoit mon affaire*, (dit-il froidement,) *j'enverrois mes pionniers, & je ferois jeter ce petit coin de terre dans la Mer...* *Maurice* étoit comme la plupart des grands : il n'aimoit pas à être contredit, & il se livra trop à son goût pour les femmes. Il eut pour successeur *Frédéric-Henri*, son frere.

II. NASSAU, *Voyez* GUILLAUME, n° III... & ADOLPHE, n° I.

I. NATALIS (Hervé) : c'est le même que HERVÉ le *Breton* ; *Voy.* HERVÉ, n° IV.

II. NATALIS COMÈS, *Voyez* COMÈS.

III. NATALIS, (Jérôme) Jésuite Flamand, mort en 1581, connu seulement par un ouvrage assez médiocre, mais qui est recherché à cause des figures dont il est orné. Il est intitulé : *Meditationes in Evangelia totius anni*, in-fol. Antuerpiæ, 1591.

IV. NATALIS, (Michel) graveur, né à Liége en 1609, fit dès sa plus tendre jeunesse son amusement du dessin, & s'y rendit très-habile : à l'âge de 11 ans il manioit déjà le burin. Son pere, graveur des monnoies, fut son premier maître ; pour se perfectionner il se rendit à Paris, & de là à Rome, où il grava sous la direction de *Joachim Sandrart* une partie des statues de la galerie Justinienne. On a beaucoup d'estampes de lui d'après *le Titien*, *Rubens*, *le Poussin*, *Bertholet Flemal*, & sur ses propres dessins. On estime particuliérement un *Saint Bruno* & le *Buste de Saint Lambert*. On assure qu'au moment de sa mort, en 1670, un courrier arrivoit à Liége pour l'informer que *Louis XIV* lui présentoit un logement au Louvre & une pension.

I. NATHAN, Prophete, qui parut dans Israël du temps de *David*. Il déclara à ce prince qu'il ne bâtiroit point de Temple au Seigneur, & que cet honneur étoit

réservé à son fils *Salomon*. Ce même prophete reçut ordre de Dieu, vers l'an 1035 avant J. C., d'aller trouver *David* après le meurtre d'*Urie*, pour lui reprocher ce crime, & l'adultere qui y avoit donné lieu. *Nathan* lui rappela son péché sous une image empruntée, en racontant à ce prince l'histoire feinte » d'un » homme riche, qui ayant plu» sieurs brebis, avoit enlevé de » force celle d'un homme pauvre » qui n'en avoit qu'une «. *David* ayant entendu le récit de *Nathan*, lui répondit : *L'homme qui a fait cette action est digne de mort ; il rendra la brebis au quadruple. — C'est vous-même qui êtes cet homme*, répliqua Nathan ! *Vous avez ravi la femme* d'Urie *Héthéen* ; *vous l'avez prise pour vous*, *& vous l'avez fait périr lui-même par l'épée des enfans* d'Ammon.

II. NATHAN, rabbin du XVe siecle, s'est rendu fameux par sa *Concordance Hébraïque*, à laquelle il travailla pendant dix ans. Cette Concordance a été traduite en latin, & depuis perfectionnée par *Buxtorf*, & imprimée à Bâle, 1632, in-fol. Ce rabbin est appelé tantôt *Isaac*, & tantôt *Mardochée*, selon la coutume des Juifs de changer de nom dans les maladies extrêmes. S'ils viennent à guérir, ils retiennent le dernier comme un signe de pénitence & du changement de leurs mœurs.

NATHANAEL, disciple de J. C. de la petite ville de Cana en Galilée. *Philippe*, l'ayant rencontré, lui apprit qu'il avoit trouvé le Messie, & l'amena à J. C. Le Sauveur en le voyant dit de lui, que c'étoit un vrai Israélite, *sans déguisement & sans fraude... Nathanaël* lui ayant demandé d'où il le connoissoit ? le Sauveur lui répondit qu'il l'avoit vu sous le figuier, avant que *Philippe* l'appelât. A ces paroles *Nathanaël* le reconnut pour maître, pour le Fils de Dieu & le vrai roi d'Israël. Quelques interprètes ont cru que *Nathanaël* n'étoit point différent de *S. Barthélemi* ; mais c'est peut-être sans fondement, puisque *Nathanaël* étoit docteur de la Loi, & qu'avant sa vocation, *Barthélemi* étoit un homme sans science. Malgré cette présomption qui n'est pas à la vérité une preuve, le P. *Roberti* Jésuite, dans *Nathanaël Bartholomæus*, Douai, 1619 ; *Alphonse Tostat*, *Cornelius à Lapide*, *Henri Hammond*, *Gavantus*, *Fabricio Pignatelli*, Jésuite napolitain, dans *De Apostolatu B. Nathanaëlis Bartholomæi*, Paris, 1660, & le P. *Stilting* dans les *Acta Sanctorum*, Août, tome V, ont adopté le sentiment que *Nathanaël* étoit le même que *S. Barthélemi* ; mais il faut avouer qu'ils n'ont fait qu'opposer conjectures à conjectures.

NATIVELLE, (Pierre) célebre architecte François, dont nous avons une *Architecture* avec des figures, imprimée à Paris, en 2 vol. in-fol., 1729 : ouvrage fort estimé.

NATTA, (Marc-Antoine) célebre jurisconsulte du XVIe siecle, natif d'Asti en Italie, étoit magistrat à Genes, où il se distingua par ses vertus & par son amour pour l'étude. Le sénat de Pavie lui offrit une chaire de droit canon ; mais il ne voulut pas priver Gênes de ses lumieres. On a de lui divers ouvrages de théologie & de jurisprudence. Son Traité *De Deo*, en XV livres, imprimé à Venise en 1559, est au nombre des raretés typographiques. Ses autres ouvrages sont : I. *Conciliorum Tomi tres*, Venise, 1587, in-fol. II. *De immortalitate animæ libri V*. III. *De Passione Domini*, 1570, in-fol. IV. *De doctrinâ Principum libri IX*, 1564, in-fol. V. *De Pulchro*, Venise, 1553, in-fol.

NATTIER, (Jean-Marc) peintre ordinaire du roi, & professeur de son académie, né à Paris en 1685,

mourut en 1766. La célébrité de cet artiste lui avoit été prédite par *Louis XIV*, qui voyant ses dessins de la galerie du Luxembourg, après lui avoir accordé la permission de les faire graver par les plus habiles maîtres, lui dit : *Continuez, Nattier, & vous deviendrez un grand homme* Le czar *Pierre* lui fit proposer de le suivre en Russie. Ce Prince, piqué du refus de *Nattier*, fit enlever le portrait que cet artiste avoit fait de l'impératrice *Catherine*, & que le czar avoit fait porter chez un peintre en émail, & partit sans lui donner le temps d'achever le portrait. *Nattier* possédoit une touche légere, un coloris suave, & l'art d'embellir les objets que faisoit éclore son pinceau. Il eut l'honneur de peindre la famille royale, & tous les grands de la cour sollicitèrent si assiduement le même avantage, que cet artiste fut obligé de sacrifier à ce genre de travail le goût qu'il avoit pour les sujets d'histoire. Ses *Dessins* de la galerie du Luxembourg parurent gravés, en 1 vol. in-fol., 1710.

NATURE, fille de *Jupiter*. Quelques-uns la font sa mere, d'autres sa femme. Les anciens philosophes croyoient que la *Nature* n'étoit autre chose que Dieu même, & que Dieu n'étoit autre chose que le Monde, c'est-à-dire, tout l'Univers : misérable opinion, qui a encore des partisans.

I. NAVÆUS, (Matthias) docteur de Douai, né à la Hesbaye près Liége, se fit respecter par sa régularité, & connoître des Flamands par ses ouvrages. Les principaux sont : I. Des *Sermons* sur les fêtes de quelques Saints, sous le titre de *Prælibatio Theologica in Festa Sanctorum*, in-4°. II. *Annotationes in Summa Theologiæ & sacræ Scripturæ præcipuas difficultates*, in-4°. Il mourut vers le milieu du XVIIe siecle.

II. NAVÆUS, (Joseph) théologien du diocese de Liége, docteur de Louvain, étoit ami d'*Opstraët*, du grand *Arnauld* & de *Quesnel*. Il eut beaucoup de part aux Réglemens de l'Hôpital des *Incurables* de Liége, & à l'établissement de la Maison des *Repenties*. Il mourut à Liége en 1705, à 54 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. Le plus connu a pour titre : *Le Fondement de la Vie Chrétienne.*

I. NAVAGERO, (André) *Naugerius*, noble Vénitien, se fit estimer par son éloquence & par son érudition, & plus encore par les services importans qu'il rendit à sa patrie. Il fut envoyé en ambassade, par les Vénitiens, vers l'empereur *Charles-Quint*, & demeura auprès de ce prince depuis la brillante journée de Pavie, jusqu'en 1528. De retour dans sa patrie, il fut nommé ambassadeur auprès de *François I*; mais il mourut en chemin, le 8 Mai 1529, dans sa 47e année. *Navagero* joignoit à un jugement solide & à une belle littérature, les vertus du citoyen & du chrétien. Il aimoit la retraite; un de ses plaisirs étoit d'aller se cacher dans ses campagnes loin des hommes & du tumulte, cultivant à la fois l'agriculture, l'antiquité & la philosophie. Comme il passoit pour un homme d'une vertu inaltérable & d'un savoir profond, il avoit été chargé d'écrire l'Histoire de sa patrie depuis 1486; mais il fit brûler cet ouvrage dans sa derniere maladie. Ses autres écrits ont été recueillis à Padoue en 1718, in-8°, sous ce titre: *Andreæ NAVAGERII, Patricii Veneti, Oratoris & Poëtæ clarissimi, Opera omnia.* On y trouve des *Poësies*, des *Harangues*, des *Lettres*. La plupart de ses vers latins respirent le goût de l'antiquité, & quoique les italiens leur soient inférieurs, ils ne sont pas à dédai-

guer. Ses Poésies latines consistent en un livre d'*Epigrammes* & quelques *Eglogues*. On ne voit point dans ses épigrammes ces pointes dont l'usage ne s'est introduit que depuis que le goût du siecle d'*Auguste* s'est perdu, ni ces autres affectations de subtilités & de jeux de mots, devenues à la mode depuis le temps de *Séneque*, de *Pline*, de *Tacite*, de *Martial*, &c. Mais les connoisseurs y trouvent quelque chose de la tendresse, de la douceur & de la délicatesse de *Catule*. C'est aux idées qu'il avoit sur ce sujet, que l'on doit attribuer la coutume qu'il avoit de jeter au feu tous les ans, à un certain jour consacré aux Muses, plusieurs exemplaires de *Martial*.

II. NAVAGERO, (Bernard) évêque de Vérone, qui assista au concile de Trente, & qui mourut en 1565, à 58 ans, étoit de la même famille. C'étoit aussi un homme de mérite. Il fut honoré de la pourpre, & chargé de plusieurs ambassades, dans lesquelles il fit briller son esprit & son éloquence. On a de lui des *Harangues* & la *Vie du Pape Paul IV*.

NAVAILLES, *Voyez* MONTAULT.

I. NAVARRE, (Pierre) grand capitaine du XVIe siecle, célebre sur-tout dans l'art de creuser & de diriger des mines. Il étoit Biscayen, & de basse extraction. Suivant *Paul Jove*, qui dit tenir de sa bouche même ces particularités, il commença par être matelot. Dégoûté de ce métier, il vint chercher fortune en Italie, où la pauvreté le contraignit à se faire valet de pied du Cardinal *d'Aragon*. Il s'enrôla ensuite dans les troupes des Florentins, &, après y avoir servi quelque temps, il reprit le service de mer, & se fit connoître par son courage. La réputation de sa valeur étant parvenue à *Gonsalve de Cordoue*, ce général l'employa dans la guerre de Naples avec le titre de capitaine. Il contribua beaucoup à la prise de Naples, par une mine qu'il fit jouer à propos. L'empereur le récompensa de ce service en lui donnant l'investiture du comté d'Alveto, situé dans ce royaume, d'où il fut appelé le comte *Pedro de Navarre*. Ayant commandé une expédition navale contre les Maures en Afrique, il eut d'abord des succès. Il enleva Oran, Tripoli & d'autres places: [*Voy. II.* XIMENES.] mais il échoua à l'isle de Gerbes, où les grandes chaleurs & la cavalerie Maure détruisirent une partie de son armée. Ce héros ne fut guere plus heureux en Italie. Il fut fait prisonnier à la célebre bataille de Ravenne, en 1512, & languit en France pendant deux ans. Les courtisans l'ayant perdu dans l'esprit du roi d'Espagne qui ne vouloit contribuer en rien à sa rançon, il passa au service de *François I*. Il leva pour lui vingt enseignes de gens de pied, Gascons, Biscayens & Montagnards des Pyrenées, & en eut le commandement. Il se signala par plusieurs expéditions heureuses jusqu'en 1522, qu'ayant été envoyé au secours de Gênes, il fut pris par les Impériaux. On le conduisit à Naples, où il resta prisonnier pendant trois ans dans le château de l'Œuf. Il en sortit par le traité de Madrid, & servit ensuite au siége de Naples sous *Lautrec*, en 1528. Mais, repris encore à la malheureuse retraite d'Aversa, il fut conduit une seconde fois dans le château de l'Œuf. Le prince d'*Orange* ayant, par ordre de l'empereur, fait décapiter dans cette citadelle plusieurs personnes de la faction Angevine, il auroit subi le même sort, si le gouverneur, le voyant dangereusement malade, par une espece de compassion pour un

grand

grand homme malheureux, ne lui eût épargné la honte du dernier supplice en le laissant mourir de sa maladie. D'autres prétendent qu'il fut étranglé dans son lit, étant déjà dans un âge avancé. *Paul Jove* & *Philippe Tomasini* ont écrit sa Vie. Ce dernier dit qu'il étoit de haute taille, & qu'il avoit le visage brun, les yeux, la barbe & les cheveux noirs. Un duc *de Sessa*, dans le siecle passé, voulant honorer sa mémoire, & celle du maréchal de *Lautrec*, leur fit élever à chacun un tombeau dans l'église de *Sainte-Marie-la-Neuve* à Naples, où ils avoient été enterrés sans aucun monument qui décorât leur sépulture.

II. NAVARRE, (Martin AZPILCUETA, surnommé) parce qu'il étoit né dans le royaume qui porte ce nom, successivement professeur de jurisprudence à Toulouse, à Salamanque & à Coïmbre, étoit consulté de toutes parts, comme l'oracle du droit. Il devoit une partie de son savoir aux écoles de Cahors & de Toulouse, dans lesquelles il avoit étudié. Son ami *Barthélemi Carranza*, Dominicain, archevêque de Tolede, ayant été mis à l'inquisition à Rome sur des accusations d'hérésie, *Navarre* partit à 80 ans pour le défendre. *Pie V* le nomma assesseur du cardinal *François Alciat*, vice-pénitencier. *Grégoire XIII* ne passoit jamais devant sa porte, qu'il ne le fît appeler, & il étoit quelquefois une heure entiere à s'entretenir avec lui dans la rue. Il ne dédaignoit pas même de lui rendre visite, accompagné de plusieurs cardinaux. Ces honneurs ne le rendirent pas plus fier. Son nom devint si célebre, que, de son temps même, le plus grand éloge qu'on pouvoit donner à un savant, étoit de dire que c'étoit un *Navarre* : ce nom renfermoit alors l'idée de l'érudition, comme celui de *Roscius* désignoit autrefois un comédien accompli. *Azpilcueta* étoit l'oracle de la ville de Rome & de tout le monde chrétien; l'autorité qu'il s'étoit acquise, il la devoit non-seulement à son savoir, mais encore à sa probité & à sa vertu. Fidelle à tous les devoirs que prescrit l'Eglise, sa tempérance & sa frugalité lui conserverent une santé vigoureuse : dans un âge très-avancé, il avoit toute la force d'esprit nécessaire pour s'appliquer à l'étude. Ses épargnes le mirent en état d'assister libéralement les pauvres. Ses charités étoient si abondantes, que sa mule s'arrêtoit, dit-on, dès qu'elle appercevoit un mendiant. Il mourut à Rome en 1586, à 92 ans. Le *Recueil de ses Ouvrages* a été imprimé en 6 vol. in-fol., à Lyon, en 1597; & à Venise, en 1602. On y trouve plus de savoir que de précision, & à peine les consulte-t-on aujourd'hui. *Navarre* étoit oncle maternel de *S. François de Sales*.

I. NAVARRETTE, (Balthazar) théologien & Dominicain Espagnol, sur la fin du XVIe siecle, laissa un ouvrage en 3 vol. in-fol., intitulé : *Controversia in Divi Thomæ ejusque Scholæ defensionem*, 1634.

II. NAVARRETTE, (Ferdinand) autre Dominicain Espagnol, se signala dans son ordre par ses talens pour la chaire & par son zele pour le salut des ames. Il alla porter la foi à la Chine, & fut choisi par les Missionnaires de ce pays pour se plaindre contre les Jésuites, dont les conversions tenoient plus, selon eux, de la finesse attribuée aux enfans de *Loïola*, que de la force victorieuse de la grace. Le pape le reçut avec beaucoup de bonté, & le roi d'Espagne, *Charles II*, l'éleva à l'archevêché de Saint-Domingue en Amérique. Il mourut en 1689, après avoir édifié & instruit son diocese. Son exemple

étoit le plus beau sermon & le plus efficace. Quoiqu'il eût paru ennemi des Jésuites à la Chine, il les favorisa en Amérique, & fonda pour eux un collége & une chaire de théologie. On a de lui un *Traité historique, politique & moral de la Monarchie de la Chine.* Le premier vol. de cet ouvrage peu commun, intéressant, & nécessaire pour connoître ce pays, parut in-fol., à Madrid, l'an 1676, en espagnol. Il y avoit deux autres volumes, dont l'un fut supprimé par l'Inquisition, & l'autre n'a jamais vu le jour.

NAVAS, *Voyez* ABOU-NAVAS.

NAUCLERUS, *Voyez* GABATO.

NAUCLERUS, (Jean) prévôt de l'église de Tubinge, & professeur en droit dans l'université de cette ville, étoit d'une noble famille de Souabe, & se nommoit *Vergeau*. Il changea ce nom, qui en allemand signifie *Nautonnier*, en celui de *Nauclerc*, qui signifie la même chose en grec. Il vivoit encore en 1501. On a de lui une *Chronique* latine depuis *Adam* jusqu'en 1500, continuée par *Baselius* jusqu'en 1514, & par *Surius* jusqu'en 1564. Elle est plus exacte que toutes les compilations historiques qui avoient paru jusqu'alors; mais ce n'est aussi qu'une compilation. On l'estime sur-tout pour les faits qui se sont passés dans le xve siecle. Elle fut imprimée à Cologne, in-fol., en 1564—1579.

NAUCRATE, poëte grec, fut un de ceux qu'*Artemise* employa pour travailler à l'Eloge de *Mausole*, l'an 351 avant J. C.

I. NAUDÉ, (Gabriel) né à Paris en 1600, fit des progrès rapides dans les sciences, dans la critique, dans la connoissance des auteurs, & dans l'intelligence des langues. Son inclination pour la médecine l'obligea de se rendre à Padoue, où il se consacra à l'étude de cet art. Quelque temps après, le cardinal *Bagni* le prit pour son bibliothécaire & l'emmena avec lui à Rome. *Louis XIII* lui donna ensuite la qualité de son médecin, avec des appointemens. Après la mort de *Bagni*, le cardinal *Barberin* fut charmé de l'avoir auprès de lui. *Naudé* étoit à Rome, lorsque le général des Bénédictins de Saint-Maur voulut faire imprimer à Paris l'*IMITATION de Jesus-Christ* sous le nom de *Jean Gersen*, religieux de l'ordre de Saint-Benoît. Dom *Tarisse*, (c'étoit le nom de ce général,) le donnoit pour le véritable auteur de cet ouvrage. Il se fondoit sur l'autorité de quatre anciens manuscrits qui étoient à Rome. Le cardinal *de Richelieu* écrivit à Rome à *Naudé*, pour les examiner, il parut à l'examinateur que le nom de *Gersen*, placé à la tête de quelques-uns de ces manuscrits, étoit d'une écriture plus récente que les manuscrits mêmes. Il envoya ses observations aux savans *du Puy*, qui les communiquerent au P. *Fronteau*, chanoine régulier de Sainte-Genevieve. Ce chanoine faisoit honneur de l'*Imitation* à son confrere *Thomas-à-Kempis*. Il fit promptement imprimer ce livre sous ce titre: *Les IV Livres de l'IMITATION DE JESUS-CHRIST, par* Thomas-à-Kempis, *avec la conviction de la fraude qui a fait attribuer cet ouvrage à* Jean Gersen, *Bénédictin*. L'éditeur Génovéfain, pour justifier cette nouveauté, ne manqua pas de rapporter la *Relation du sieur* Naudé, *envoyée à MM.* du Puy, *de IV Manuscrits qui sont en Italie, touchant le Livre de l'IMITATION DE JESUS-CHRIST, sous le nom de* Jean Gersen, *abbé de Verceil*. Cet air de triomphe du P. *Fronteau* irrita les Bénédictins, mais beaucoup moins encore que la Relation même. Toute la congrégation de Saint-Maur arma contre l'auteur de cette

pièce. Le P. *Jean-Robert de Quatre-Maire*, leur principal défenseur, accusa *Naudé* d'avoir falsifié les manuscrits, & de les avoir vendus aux chanoines réguliers pour un prieuré simple de leur ordre. Le P. *François Valgrave*, autre Bénédictin, vint à l'appui de son confrere, & reprocha pareillement à *Naudé* de la mauvaise foi dans l'examen des manuscrits & dans sa Relation. Une simple querelle littéraire devint alors un procès criminel. *Naudé* fit présenter une requête au Châtelet, pour faire saisir & supprimer les exemplaires des livres de *Quatre-Maire* & de *Valgrave*. Les Bénédictins éluderent cette juridiction, & firent renvoyer la cause aux requêtes du Palais. Aussi-tôt parurent de part & d'autre des *Factums*, qui rendirent les deux parties ridicules. Tous les gens de lettres s'intéresserent pour *Naudé*. Les chanoines réguliers intervinrent au procès; il traîna quelque temps en longueur. Enfin, après avoir été pour les avocats matiere à plaisanterie, l'affaire fut terminée le 12 Février 1652. On ordonna que les paroles injurieuses, respectivement employées, seroient supprimées; qu'il y auroit main-levée des exemplaires du livre de *Valgrave* qui avoient été saisis; qu'on ne laisseroit plus imprimer le livre de l'*Imitation de Jesus-Christ*, sous le nom de *Jean Gersen*, abbé de Verceil; mais sous celui de *Thomas-à-Kemphis*... *Naudé*, appelé en France, fut bibliothécaire du cardinal *Mazarin*, qui lui donna deux petits bénéfices. La bibliotheque de cette éminence s'accrut sous ses mains de plus de 40 mille volumes. [*Voyez* MEIBONIUS.] La reine *Christine* de Suede, instruite de son mérite, l'appela à sa cour. *Naudé* s'y rendit; mais les témoignages d'estime & d'amitié dont cette princesse le combla, ne purent lui faire aimer un pays contraire à sa santé: il mourut, en revenant, à Abbeville, le 29 Juillet 1653, à 53 ans. *Naudé* joignoit à des mœurs pures & à une vie réglée, beaucoup d'esprit, de savoir & de jugement. Il étoit extrêmement vif, & sa vivacité le jetoit quelquefois dans des singularités dangereuses. Il parloit avec une liberté qui s'étendoit sur les matieres de la religion, à laquelle il fut cependant, à ce qu'on assure, sincérement attaché de cœur & d'esprit. Ses principaux ouvrages sont: I. *Apologie pour les grands Personnages faussement soupçonnés de magie*, Paris, 1625, in-12, réimprimée en Hollande en 1712. Cet ouvrage montre combien l'auteur étoit ennemi des préjugés. II. *Avis pour dresser une bibliotheque*, 1644, in-8°; bons pour leur temps. III. *Addition à la vie de Louis XI*, in-8°, curieuse. IV. *Bibliographia Politica*, traduite en françois par *Challine*: ouvrage savant, mais peu exact. V. *Syntagma de studio liberali*, 1632, in-4°, assez bon. VI. *Syntagma de studio militari*, à Rome, 1637, in-4°: ouvrage peu commun, & qui ne mérite guere de l'être. VII. *De antiquitate Scholæ Medicæ Parisiensis*, 1628, Paris, in-8°. VIII. *Epistolæ*, *Carmina*, in-12, en 1667. IX. Les *Considérations politiques sur les Coups d'Etat*, (production médiocre, écrite d'un style dur & incorrect,) furent imprimées à Paris sous le nom de Rome, en 1639, in-4°. Cette édition est estimée. *Louis du May* en donna une en 1673, sous le titre de *Science des Princes*, & y ajouta ses réflexions. X. Quelques curieux recherchent son *Instruction à la France sur la vérité de l'Histoire des Freres de la Rose-Croix*, Paris, 1623, in-8°. XI. *Jugement de tout ce qui a été imprimé contre le Cardinal Mazarin*, in-4°, 1650; connu aussi sous le titre de *Mascurat* de *Naudé*.

(Voy. l'*art.* MIZAULD.) Comme ce livre fut supprimé dans sa naissance, il est encore plus rare que le précédent. XII. *Avis à Nosseigneurs du Parlement sur la vente de la Bibliotheque du Cardinal Mazarin*, 1652, in-4°, peu commun. XIII. *Remise de la Bibliotheque entre les mains de M. Tubœuf*, in-4°, 1651, plus rare encore. XIV. *Le Marfore*, ou *Discours contre les libelles*, Paris, 1620, in-8°, ouvrage extrêmement rare. Le P. *Jacob*, Carme, a donné un recueil des éloges que les savans ont faits de *Naudé*, avec le catalogue de ses ouvrages, Paris, 1659, in-4°. On a recueilli différens traits de la vie & des pensées de *Naudé*, sous le titre de *Naudæana*, Paris, 1701, & Amsterdam, 1703, in-12, avec des additions.

II. NAUDÉ, (Philippe) né à Mets en 1654, de parens pauvres, se retira à Berlin après la révocation de l'édit de Nantes. Il fut reçu de la société des Sciences en 1701, & attaché en 1704 à l'académie des Princes, comme professeur de mathématiques. On a de lui une *Géométrie*, in-4°, en allemand, & quelques autres petites Pieces dans les *Miscellanea* de la société de Berlin. Il laissa aussi beaucoup d'ouvrages de théologie, qui sont plutôt d'un homme emporté par son zele, que d'un théologien éclairé. Ce savant mourut à Berlin en 1729, avec une réputation de probité & de vertu. Son fils aîné remplit sa place avec distinction, & mourut en 1745. Il étoit habile mathématicien, & membre des sociétés de Berlin & de Londres. On a de lui divers *Mémoires* dans les *Miscellanea Berolinensia.*

NAUGERIUS, *V.* NAVAGERO.

NAVIER, (Pierre-Toussaint) médecin à Châlons-sur-Marne, mort en 1779, se rendit célebre par la découverte de l'Ether-Nitreux, & des combinaisons du Mercure avec le Fer, regardées avant lui comme impossibles. Il fut utile à sa province par le zele avec lequel il soulagea les malades dans les campagnes, sur-tout dans les maladies épidémiques. Il unissoit à une humanité active & éclairée, la modestie la plus vraie & le désintéressement le plus noble. On a de lui : I. Une *Dissertation sur plusieurs maladies populaires.* II. Des *Observations sur l'amollissement des os.* III. Des *Observations sur la Jusquiame.* IV. Des *Réflexions* sur *le danger des Exhumations précipitées*, sur *les abus des inhumations dans les Eglises*, &c.

NAVIERES, (Charles de) poëte François, de Sedan, étoit Calviniste, & gentilhomme servant du duc *de Bouillon.* Il fut tué à Paris en 1572, au massacre de la *Saint-Barthélemi. Colletet* croit qu'il y survécut 40 ans. On a de lui, entre autres ouvrages, un poëme de *la Renommée*, Paris, 1571, in-8°; & une Tragédie intitulée *Philandre.*

NAVIUS ACTIUS, étoit un fameux augure chez les Romains. *Tarquin l'Ancien* voulant s'assurer de son habileté dans l'art de prédire, le fit venir, & lui demanda si ce qu'il avoit pensé pouvoit se faire. *Navius*, après avoir pris les auspices, répondit que la chose étoit possible. *Je veux*, reprit le Roi, *couper en deux cette pierre avec un rasoir.* L'augure l'assura que cela étoit facile; & prenant en même temps un rasoir, il la coupa par le milieu, comme *Tarquin* le désiroit.

I. NAUPLIUS, roi de l'isle d'Eubée ou Négrepont, & pere de *Palamede.* Son fils étant allé au siége de Troie, y fut lapidé par l'injustice d'*Ulysse. Nauplius* en fut indigné. Après la prise de Troie, voyant la flotte des vainqueurs battue par une violente tempête,

il fit allumer des feux pendant la nuit sur les côtés de la mer, vis-à-vis des endroits où étoient les plus dangereux écueils, contre lesquels la plupart de leurs vaisseaux vinrent échouer. *Nauplius* ayant appris qu'*Ulysse* & *Diomede* en étoient échappés, conçut tant de dépit, qu'il se précipita dans la mer.

II. NAUPLIUS, *V.* I. GERMAIN.

NAUSEA, (Fréderic) surnommé *Blancicampiamy*, évêque de Vienne en Autriche, fut élevé à cette place en 1541, par l'empereur *Charles-Quint*, qui voulut récompenser ses succès dans la chaire & dans la controverse. Ce prélat mourut à Trente durant la tenue du concile, en 1552. Ses mœurs étoient une regle vivante pour les évêques & pour le commun des fideles. Nous avons de lui : I. Plusieurs ouvrages en latin, contre les hérétiques. II. Quelques *Livres de Morale*, parmi lesquels on distingue son Traité de la Résurrection, sous ce titre : *De J. C. & omnium mortuorum Resurrectione*, à Vienne, 1551, in-4° : ouvrage singulier, curieux & peu commun. III. Sept livres *Des choses merveilleuses*, Cologne, 1532, in-4°, figures. L'auteur y parle des monstres, des prodiges, des cometes. Cet ouvrage est fort curieux, mais l'auteur paroît trop crédule. IV. *Abrégé de la Vie du Pape Pie II*, & de celle de l'empereur *Fréderic III*. V. Des *Poésies* assez foibles. On a imprimé à Bâle en 1550, in-fol., un *Recueil de Lettres* écrites à ce savant sur diverses matieres. Ce recueil renferme aussi un catalogue de ses ouvrages.

NAUSICAÉ, fille d'*Alcinoüs*, roi des Phéaciens dans l'isle de Corcyre, accueillit avec beaucoup de bonté *Ulysse*, qu'un naufrage avoit jeté sur la côte de cette isle. Elle lui fit donner des habits, & le servit auprès du roi son pere. Cette princesse tient un rang distingué dans l'*Odyssée* d'*Homere*.

NAXERA, (Emmanuel de) Jésuite de Tolede, mort vers 1680, âgé de 75 ans, se distingua dans sa société par ses connoissances dans la théologie. Il a laissé des *Commentaires* sur *Josué*, les *Juges* & les *Rois* : des *Sermons pour le Carême*, in-4°, &c.

NEÆRA, nymphe qui fut aimée du *Soleil* dont elle eut deux filles, *Phaétuse* & *Lampétie*.

NEANDER, (Michel) théologien Protestant, recteur d'Ilfeldt en Allemagne, mort en 1595, à 70 ans, fut auteur de divers ouvrages. I. *Erotemata Linguæ Græcæ*, in-8°. II. *Grammaire Hébraïque*, in-8°. III. *Pindarica aristologia & aristologia Euripidis*, Bâle, 1556, in-8°. IV. *Gnomologia è Stobeo confecta*, in-8°. V. Des Editions de plusieurs auteurs Grecs, &c. [*Voyez* le 30e vol. de *Niceron*]. Ce savant possédoit bien les langues.

Il ne faut pas le confondre avec *Jean* NEANDER, médecin de Brême, auteur d'un livre curieux & peu commun, intitulé : *Tabacologia*, à Leyde, 1622, in-4° ; c'est une Description du Tabac, avec des réflexions sur l'usage qu'on peut en faire dans la médecine. On a encore de lui : I. *Sassafrologia*, 1627. II. *Syntagma*, *in quo Medicinæ laudes*, *natalitiæ*, *Sectæ*, &c. *depinguntur*, 1623... Il faut aussi distinguer des précédens, *Michel* NEANDER, médecin & phycicien d'Iene, mort en 1581, dont nous avons le *Synopsis mensurarum & ponderum*, à Bâle, 1555, in-4°. Cet ouvrage est savant.

* NEARQUE, (*Nearchus*) l'un des capitaines d'*Alexandre le Grand*, qui l'envoya naviguer sur l'Océan des Indes, avec *Onesicrite*. En côtoyant les bords de la mer, depuis

l'embouchure de l'Indus, il parvint jusqu'à Harmusia, aujourd'hui Ormus. *Alexandre* n'en étoit qu'à 5 journées. *Néarque* le joignit, & en fut récompensé d'une maniere digne de ses travaux. On a de lui la *Relation* de sa navigation de l'embouchure de l'Indus à Babylone : elle est très-curieuse.

NEBRISSENSIS, *Voyez* ANTOINE, n° XI.

NEBRUS, *Voy.* HIPPOCRATE.

NÉCESSITÉ, Divinité allégorique, fille de la *Fortune*, étoit adorée par toute la terre. Sa puissance étoit telle, que *Jupiter* lui-même étoit forcé de lui obéir. Personne n'avoit droit d'entrer dans son temple à Corinthe. On la représentoit toujours avec la *Fortune* sa mere, ayant des mains de bronze, dans lesquelles elle tenoit de longues chevilles & de grands coins d'airain. *Horace* la peint énergiquement dans ces vers :

Te semper anteit sæva Necessitas,
Clavos trabales & cuneos manu
Gestans ahenâ, nec severus
Uncus abest liquidumque plumbum.

La Déesse *Némésis* étoit sa fille.

I. NECHAO Ier, roi d'Egypte, commença à régner l'an 691 avant Jesus-Christ, & fut tué 8 ans après, par *Sabaçon*, roi Ethiopien. *Psammitique* son fils lui succéda, & fut pere de *Néchao II*, qui suit.

II. NECHAO II, roi d'Egypte, appelé *Pharaon Néchao* dans l'Ecriture, étoit fils de *Psammitique*, auquel il succéda au trône d'Egypte l'an 616 avant Jesus-Christ. Ce prince, dès le commencement de son regne, entreprit de creuser un canal depuis le Nil jusqu'au golfe d'Arabie ; mais il fut obligé d'abandonner cet ouvrage, à cause du prodigieux nombre d'hommes qui y avoient péri. Il équipa plusieurs flottes, qu'il envoya découvrir la Mer Rouge & la Mer Méditerranée. Ses vaisseaux parcoururent la Mer Australe, & ayant poussé jusqu'au détroit appelé Gibraltar, ils entrerent dans la Méditerranée, & revinrent en Egypte trois ans après leur départ. *Néchao*, jaloux de la gloire des Assyriens qui avoient envahi l'empire d'Assyrie, s'avança vers l'Euphrate pour les combattre. Comme il passoit sur les terres de Juda, le pieux *Josias*, qui étoit tributaire du roi de Babylone, vint avec son armée pour lui disputer le passage. *Néchao*, qui n'avoit rien à démêler avec le roi de Juda, lui envoya dire que son dessein étoit d'aller du côté de l'Euphrate, & qu'il le prioit de ne pas le forcer à le combattre. Mais *Josias* n'eut aucun égard aux prieres de *Néchao*. Il lui livra bataille à Mageddo, sur la frontiere de la tribu de Manassès, & il la perdit avec la vie. Le roi d'Egypte continua sa route, acheva heureusement son entreprise contre les Assyriens ; mais il fut vaincu à son tour par *Nabuchodonosor*, qui le resserra dans ses anciennes limites. Il mourut l'an 600 avant J. C.

NECKAM, NECQUAM ou NEKAM, (Alexandre) théologien Anglois, étudia à Paris, & voulut entrer dans l'abbaye de Saint-Albans; mais ayant reçu quelques mécontentemens de l'abbé, il se fit chanoine-régulier, & fut nommé à l'abbaye d'Excester. Il y mourut en 1227. On a de lui en latin : I. Des *Commentaires* sur les Pseaumes, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques & les Evangiles. II. Un Traité *De nominibus Ustensilium* ; un autre *des Vertus* ; un 3e *De naturis rerum.*

NECTAIRE, natif de Tarse, d'une maison illustre, fut mis, à la place de *Saint Grégoire* de Nazianze, sur le siége de Constantinople, par

les Peres assemblés dans cette ville en 381. Il n'étoit alors que catéchumene; ainsi il fut évêque avant d'être Chrétien. L'empereur *Théodose* avoit demandé pour lui le trône épiscopal, & on ne put le lui refuser. Ce fut sous son épiscopat que la dignité de *Pénitencier* fut supprimée dans l'église de Constantinople. Une femme de qualité s'étant, par un ordre très-imprudent du Pénitencier, accusée d'avoir été corrompue par un diacre, la révélation de ce crime secret fut un sujet de scandale pour le peuple. *Nectaire* laissa alors la liberté à chacun de participer aux saints mysteres, selon le mouvement de sa conscience, sans avoir recours au prêtre pénitencier. La plupart des églises d'Orient suivirent l'exemple de l'église de Constantinople, & chacun fut libre de se choisir un confesseur. *Nectaire* mourut en 397. Il avoit de la naissance, & beaucoup de talent pour les affaires; mais son savoir étoit fort borné, & sa vertu n'avoit pas ce degré de supériorité qu'on est en droit d'exiger d'un évêque.

NÉE de LA ROCHELLE, (Jean-Baptiste) avocat, subdélégué de l'intendant d'Orléans à Clameci sa patrie, mourut en 1772, à 80 ans. On a de lui : I. Quelques Romans dont on ne parle guere, tels que le *Maréchal de Boucicaut*, la *Duchesse de Capoue*. II. Un *Commentaire sur la Coutume d'Auxerre*; ouvrage plus estimé que ses autres productions.

NÉEDHAM, (Jean Tuberville) Chanoine de Soignies, d'une famille angloise, mourut en 1781, à Bruxelles, où il étoit recteur de l'académie des sciences & belles-lettres. Il s'est fait un nom distingué par des connoissances étendues & variées, sur-tout dans la physique & l'histoire naturelle. Des observations pénibles sur des objets presque inaccessibles aux yeux comme à l'intelligence de l'homme, l'ont fait regarder comme un des plus laborieux coopérateurs de M. *de Buffon*, & ont préparé le systême sur la génération des êtres vivans, publié par le Pline françois. Quoique ses expériences sur les animaux microscopiques n'aient pas eu le succès qu'il leur a supposé, elles ne méritent pas le mépris que *Voltaire* leur a prodigué. *Néedham*, malgré l'abus que des hommes superficiels pourroient faire de quelques-unes de ses hypotheses, étoit inébranlable dans les bons principes, & son attachement au Christianisme étoit vif & sincere. Il avoit plus de science qu'il n'avoit de talent de la faire paroître. Soit modestie, soit éloignement naturel du bruit & de l'éclat si chers à la médiocrité, soit difficulté de s'énoncer dans une langue étrangere, ou je ne sais quelle opposition qui se trouve quelquefois entre la multitude & la précision des idées; l'estimable académicien parlant ou écrivant, paroissoit presque toujours au-dessous de ce qu'il étoit en effet. On a de lui : I. Diverses Observations insérées dans l'Histoire naturelle de M. *de Buffon*. II. *Nouvelles Recherches sur les découvertes microscopiques & la génération des corps organisés*.

NÉEL, (Louis-Balthazar) né à Rouen, mort en 1754, est auteur de : I. *Voyage de Paris à Saint-Cloud par mer & par terre*, 1751, in-12. II. *Histoire du Maréchal de Saxe*, 1752, 3 vol. in-12. III. *Histoire de* Louis *Duc d'Orléans*, mort en 1752. IV. Et de plusieurs *Pieces de vers* sur différens sujets. Son style est quelquefois gêné, & sa poésie foible; on y trouve cependant quelques bons vers.

NÉELS, (Nicolas) *Néelsius*, Do-

minicain du Brabant, docteur en théologie, enseigna cette science avec réputation dans l'université de Douai, & fut provincial de son ordre. On a de lui, en latin, de savans *Commentaires* sur la Genese, le Cantique des Cantiques, les Epîtres de *S. Paul* & l'Apocalypse. Il mourut en 1604.

NÉERCASSEL, (Jean de) né à Gorkum en 1623, entra dans la congrégation de l'Oratoire à Paris. Après avoir professé avec succès la philosophie & la théologie dans cette congrégation, il devint archidiacre d'Utrecht & provicaire apostolique. Le chapitre de cette ville ayant perdu son archevêque, donna cette place à *Néercassel.* Le pape *Alexandre VII* avoit voulu faire élire l'abbé *Catz*, doyen du chapitre de Harlem. Les deux compétiteurs, amis l'un & l'autre de la paix, convinrent que *Catz* gouverneroit le diocese de Harlem sous le titre d'*Archevêque de Philippes*, & *Néercassel* celui d'Utrecht, sous le titre d'*Evêque de Castorie.* Le nonce du pape approuva cet accord, & après la mort de *Catz*, *Néercassel* fut le seul évêque de tous les Catholiques de Hollande, dont le nombre étoit, dit-on, de plus de 400,000. L'évêque de Castorie ne s'occupa, pendant toute sa vie, que du bonheur & du salut de ses ouailles. Il mourut le 8 Juin 1686, à 60 ans, des fatigues qu'il essuya en visitant son diocese. On a de lui trois Traités latins : le 1er sur la *Lecture de l'Ecriture-Sainte*; le second sur le *Culte des Saints & de la Sainte Vierge*; & le 3e intitulé : *L'Amour pénitent.* C'est un *Traité de l'amour de Dieu dans le Sacrement de Pénitence.* La meilleure édition de l'*Amor pœnitens*, est celle de 1684, 2 vol. in-12. Il parut en françois, en 1740, en 3 vol. in-12. Les deux autres Traités ont été traduits en françois par *le Roy*, abbé de Haute-Fontaine. Ils sont excellens, à quelques endroits près, où *Néercassel* paroît favorable aux erreurs de *Jansenius*. L'*Amor pœnitens* fut censuré par *Alexandre VIII*, & défendu par un décret de la sacrée congrégation. *Innocent XI*, à qui il avoit été déféré, ne voulut jamais le condamner; mais ce qu'on a fait dire là-dessus à ce pape: *Il libro è buono, è l'autore è un santo*, est une fable, suivant un auteur Jésuite. Que ce pontife ait donné ou non cet éloge à l'auteur & à l'ouvrage, il n'en est pas moins vrai que l'un & l'autre le méritoient à certains égards.

NÉESSEN, (Laurent) natif de Brabant, chanoine de la cathédrale de Malines, fut président du séminaire de cette ville. Il augmenta considérablement les revenus de ce séminaire, à condition qu'on n'y nommeroit pour professeurs que des clercs séculiers. Il mourut en 1679. On a de lui une *Théologie* en latin; Lille, 1693, 2 vol. in-fol. Le dogme n'y est pas traité avec beaucoupe d'étendue; la morale y occupa plus de place, & l'auteur n'est pas relâché.

NEGRO *ou* NEGRI BASSANESE, (François) ainsi surnommé de Bassano sa patrie, petite ville des états de Venise dans le Vicentin, mourut à Chiavene, chez les Grisons, où il étoit maître d'école. On a de lui une Tragédie allégorique, en prose, intitulée : *Il libero Arbitrio*, imprimée en 1546, in-4°; & en 1550, in-8°. L'auteur, qu'on prétend avoir été disciple du vieux *Socin*, y combat plusieurs dogmes de l'Eglise Romaine, & se répand en invectives contre ses ministres, *Jean* de *la Casa*, qui, en qualité de nonce à Venise, avoit instruit le procès de *Paul Vergerio*, évêque

de Capo-d'Istria; *Stella*, qui avoit remplacé cet évêque apostat, & *Jérôme Muzio* qui écrivoit contre lui, y sont fort maltraités. C'est ce qui a fait croire à quelques-uns que *Vergerio* lui-même pourroit bien être l'auteur de cette piece, fort recherchée des curieux, de l'édition de 1550, qui est rare; de même que la traduction françoise, imprimée à Geneve en 1558, in-8°, sous le titre de *Tragédie du roi Franc-Arbitre.* On a encore de Negro: *De Fanni Faventini ac Domini Bassanensis morte*, in-8°, 1550.

NÉHÉMIE, pieux & savant Juif, s'acquit la faveur d'*Artaxercès Longue-main*, roi de Perse, dont il étoit échanson, & obtint de ce prince la permission de rebâtir Jérusalem. Les ennemis des Juifs mirent tout en œuvre pour s'y opposer: (*Voyez* SEMEIAS.) Ils vinrent en armes à dessein de les surprendre dans le travail; mais *Néhémie* ayant fait amener une partie de ses gens, les rangea par troupes derriere la muraille. Ils bâtissoient d'une main, & se défendoient de l'autre. Tous les efforts des ennemis de *Néhémie* ne purent ralentir l'ardeur de ce généreux chef. Enfin, après un travail assidu de 52 jours, les murs de Jérusalem furent achevés, l'an 454 avant Jesus-Christ. On se prépara à en faire la dédicace avec solennité. *Néhémie* sépara les prêtres, les lévites & les princes du peuple en deux bandes. L'une marchoit du côté du midi, & l'autre du côté du septentrion sur les murs. Elles se rencontrerent dans le Temple, où l'on immola de grandes victimes avec des transports de joie. Il établit ensuite un ordre pour la garde & la sûreté de la ville. Il voulut que les principaux de la nation, & la dixieme partie du peuple de Juda, y fixassent leur demeure. Il s'appliqua à corriger les abus qui s'étoient glissés dans le gouvernement, & il réussit sur-tout à faire rompre les mariages contractés avec des femmes idolâtres. Après avoir rétabli le bon ordre, il voulut le perpétuer, en engageant les principaux de la nation à renouveler solennellement l'alliance avec le Seigneur. La cérémonie s'en fit dans le Temple: on en dressa un acte, qui fut signé des premiers du peuple & des prêtres; & tout le reste donna parole avec serment, qu'il seroit fidelle à l'observer. L'état des Juifs fut alors une espece d'Aristocratie dépendante de la Monarchie des Perses ou des Grecs. Les Souverains Prêtres joignoient au sacerdoce l'administration civile, mais ils ne l'exerçoient que du consentement du peuple, & autant que les Rois dominans vouloient bien le souffrir. Cette forme de gouvernement dura jusqu'au temps des Macchabées, qui, ayant secoué le joug des Rois étrangers, prirent le titre de Princes Juifs, & réunirent la souveraine Sacrificature avec l'autorité suprême. *Néhémie* retourna enfin à la cour d'*Artaxercès*, où ayant demeuré quelques années, il obtint, par ses instantes prieres, la permission de revenir à Jérusalem. A son arrivée il trouva que, pendant son absence, il s'étoit glissé plusieurs abus, qu'il travailla à corriger. Après avoir gouverné le peuple Juif pendant environ 30 ans, il mourut en paix vers l'an 430, avant Jesus-Christ. *Néhémie* passe pour être auteur du second livre d'*Esdras* qui commence ainsi; *Ce sont ici les paroles de Néhémie.* L'auteur y parle presque toujours en premiére personne. Cependant, en le lisant avec réflexion, on y remarque diverses

choses qui n'ont pu avoir été écrites par *Néhémie*... C'est du temps de *Néhémie* que fut trouvé le feu sacré que les prêtres, avant la captivité de Babylone, avoient caché dans le fond d'un puits qui étoit à sec. Ceux que ce saint homme envoya pour en faire la recherche, ne rapporterent qu'une eau épaisse, qu'il fit répandre sur l'autel. Le bois qui en avoit été arrosé, s'alluma aussi-tôt que le Soleil vint à paroître; ce qui remplit d'admiration tous ceux qui étoient présens. Ce miracle étant venu à la connoissance du roi de Perse, ce prince fit fermer de murailles le lieu où le feu avoit été caché, & accorda aux prêtres de grands priviléges.

NEKAM, *Voyez* NECKAM.

NELDELIUS, (Jean) philosophe Péripatéticien de Glogaw en Silésie, professa la logique & la morale à Leipzig, où il mourut en 1612, âgé de 58 ans. Il a laissé sur *Aristote* un ouvrage intitulé: *Institutio de usu organi Aristotelici in disciplinis omnibus*, in-8°: livre aujourd'hui inutile.

NELÉE, fils de *Neptune* & de la nymphe *Tyro*, ayant été chassé de la Thessalie par son frere *Pélias*, alla se réfugier à Lacédémone, où il épousa *Chloris*, dont il eut 12 enfans. *Hercule* le massacra avec eux excepté *Nestor*, pour lui avoir refusé le passage en allant en Espagne. *Voy.* MELAMPUS & MEDON.

NELLER, (George-Christophe) chanoine de Saint-Siméon à Treves, conseiller intime du prince-électeur, docteur en droit, étoit né à Auba Ganerbial dans la Franconie, le 23 Novembre 1709, & mourut à Treves le 31 Octobre 1783. Il excelloit dans la connoissance des monumens antiques & des médailles dont il avoit une belle collection, & s'est fait un nom distingué par une multitude de dissertations savantes qu'il a données au public. I. *Dissertatio de Decretis Basileensibus*. II. *De Primatu Sanctæ Ecclesiæ Trevirensis*. III. *Hermenia inauguralis in magni Balduini Trevirensis documentum anecdotum*. Il soutient, dans ces deux dissertations, que la primatie d'Allemagne appartient à l'église de Treves. IV. *De Genuina idea & signis parochialitatis primitivæ, ejusque principio, incorporatione, ex chartis Trevirensibus confecta*, 1752. V. *De Juribus parochi primitivi*, 1752. VI. *De Sacro electionis processu*, 1756. VII. *Dissertatio de varietate residentiarum canonicalium*, 1759. VIII. *De Statu resignantium ad favorem apud Germanos*, 1765. IX. *Exercitium juridicum historico-chronologicum de Sancto Henrico imperatore, Bambergensis episcopatûs fundatore*, 1771, qui fut suivi de deux Apologies en 1772 & 1773. X. *Collectio methodica SS. Canonum*. XI. Plusieurs Dissertations sur les monnoies: *De solido ficto*, 1759; *De solido speciei argenteæ*, 1759; *De moneta rotata*, 1760; *De Grosso Turonensi & Trevirensi*, 1760, &c. On trouve une de ses dissertations sur Jean XII, pape, à l'*Index* de Rome, 25 Mai 1767. On ne peut pas se dissimuler que cet homme savant n'ait eu quelques penchans pour les idées systématiques & paradoxales.

NELSON, (Robert) gentilhomme de Londres, voyagea beaucoup & se fit estimer par sa probité & par son mérite. On a de lui en anglois, plusieurs ouvrages de piété. Il vivoit dans le dernier siecle. *Voy.* l'art. BULL.

NEMBROD, fils de *Chus*, petit-fils de *Cham*, commença le premier à usurper la puissance souveraine sur les autres hommes. L'Ecriture dit de lui que c'étoit

un puissant chasseur ; c'est-à-dire, qu'il fut le plus hardi, le plus adroit & le plus infatigable de tous les hommes dans ce dangereux exercice. Il s'adonna d'abord à la chasse des bêtes farouches, avec une troupe de jeunes gens fort hardis, qu'il endurcit au travail, & qu'il accoutuma à manier les armes avec adresse. La Tour de Babel, dont il avoit été sans doute un des entrepreneurs, lui servit de citadelle. Il environna ce lieu de murailles, & en fit une ville appelée Babylone, qui fut le siége de son empire. A mesure qu'il étendoit ses conquêtes, il bâtit d'autres villes, dont la plus considérable fut Ninive sur le Tigre. Son regne fut de 65 ans. Il fut plus doux que son ambition ne sembloit le promettre. Ses sujets lui éleverent des autels après sa mort.

NEMÉE, fille de *Jupiter* & de la *Lune*, donna son nom à une contrée de l'Elide, où il y avoit une vaste forêt, fameuse par le terrible lion qu'*Hercule* étouffa en faveur de *Molorchus*. On y célébroit des jeux en l'honneur de ce demi-Dieu.

I. NEMESIEN, (S.) & ses collegues, évêques, confesseurs & martyrs en Afrique durant la persécution de *Valérien*, l'an 257 de Jesus-Christ. *S. Cyprien* fait un grand éloge des vertus & de la constance de ces illustres martyrs.

II. NEMESIEN, mauvais poëte Latin dans le IIIe siecle, dont il nous reste deux fragmens d'un Poëme intitulé : *Ixeutique*, ou *De la Chasse à la glu*, dans les *Poëtæ rei Venaticæ*, Leyde, 1728, in-4°; & dans *Poëtæ Latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°.

III. NEMESIEN, (*Aurelius-Olympius-Nemesianus*) poëte Latin natif de Carthage, vivoit vers l'an 281, sous l'empire de *Numérien*, qui voulut bien entrer en concurrence avec lui pour le prix de la poésie. On ne sait rien de particulier sur sa vie, sinon qu'il avoit les qualités du cœur jointes à celles de l'esprit. Il nous reste de lui des fragmens d'un Poëme intitulé, *Cynegitica*, sive *De Venatione*, adressé à *Carin* & à *Numérien*, après la mort de leur pere *Carus*. Mais il est plus connu par IV *Eglogues*, qui ne sont pas à mépriser. Le dessein en est assez régulier, les idées fines, & les vers ne manquent ni de tour ni d'élégance. Du temps de *Charlemagne*, elles étoient au nombre des ouvrages classiques. Nous en avons une traduction en françois par *Mairault*, dont la fidélité, l'exactitude, la précision & l'élégance ont mérité les éloges des gens de goût. Elle parut en 1744, in-12, enrichie de notes qui offrent de la mythologie, des traits d'histoire, une érudition variée, & beaucoup de critique. Les écrits de *Némésien* ont été imprimés avec ceux de *Calpurnius* & de *Gratius*, dans les *Poëtæ rei Venaticæ* ; Leyde, 1728, in-4°.

NEMESIS, *ou* ADRASTÉE, Déesse de la Vengeance, fille de *Jupiter* & de la *Nécessité*, châtioit les méchans & ceux qui abusoient des présens de la *Fortune*. On la représentoit toujours avec des ailes, armée de flambeaux & de serpens, & ayant sur sa tête une couronne rehaussée d'une corne de cerf. Elle avoit à Rome un Temple sur le Capitole ; & un autre fort célebre à Rhamnus, d'où lui vint le nom de *Rhamnusie*.

NEMESIUS, philosophe Chrétien, évêque d'Emese, lieu de sa naissance dans la Phénicie, vivoit sur la fin du IVe siecle, ou au commencement du Ve. Il nous

reste de lui un livre *De la nature de l'Homme*, qui se trouve en grec & en latin dans la Bibliotheque des Peres... *Nemesius* y combat avec force la fatalité des Stoïciens & les erreurs des Manichéens ; mais il y soutient l'opinion de la préexistence des ames. On lui attribue (dans l'édition de son livre, faite à Oxford, 1671, in-8°.) des découvertes considérables sur la qualité & l'usage de la bile. On y dit même qu'il connoissoit la circulation du sang. Ses mœurs honoroient la philosophie & la religion.

NEMORARIUS, (Jourdan) mathématicien du XIIIe siecle. On a de lui : I. Une *Arithmétique* en dix livres, commentée par *Jacques le Febvre* d'Etaples, & publiée à Paris en 1496. II. *De Ponderibus Propositiones XIII*, Nuremberg, 1533.

I. NEMOURS, (Jacques d'ARMAGNAC, duc de (petit-fils de *Bernard d'Armagnac*, connétable de France, commença à servir dans un temps où le royaume étoit déchiré par les factions. Son caractere inquiet & remuant ne lui permit pas de rester tranquille au milieu de ces orages. Malgré ses fermens réitérés d'être fidelle au roi, il se laissa entraîner dans les conjurations que le duc *de Guienne* & le comte *d'Armagnac* formerent contre *Louis XI*; le premier ayant péri par le poison, & l'autre ayant été massacré, il n'en devint pas plus sage. Les ducs *de Bretagne* & *de Bourgogne*, qui cherchoient à perpétuer les troubles de l'état, en appelant les Anglois en France, l'engagerent dans leur parti. *Louis*, instruit de la trame de *Nemours*, donna ordre de le saisir. Il fut arrêté à à Carlat, amené à Paris & renfermé à la Bastille. Ni sa haute naissance, ni son alliance avec le roi, dont il étoit proche parent par sa femme, ne purent le soustraire au châtiment qu'il méritoit. Condamné comme criminel de lese-majesté par le parlement, il eut la tête tranchée en 1477. Le roi, par un raffinement de cruauté, fit placer les malheureux enfans de cet infortuné sous l'échafaud, afin que le sang de leur pere ruisselât sur leur tête : trait horrible, & plus digne d'un chef de Cannibales, que du roi d'un peuple policé, & sur-tout d'un monarque François.

II. NEMOURS, (Jacques DE SAVOIE, duc de) fils de *Philippe de Savoie*, duc de Nemours, & de *Charlotte d'Orléans Longueville*, né à l'abbaye de Vauluisant en Champagne l'an 1531, signala son courage sous *Henri II*. Après avoir servi avec éclat en Piémont & en Italie, il fut fait colonel-général de la cavalerie. Il réduisit le Dauphiné, défit par deux fois le baron *des Adrets*, le ramena dans le parti du roi, contribua à sauver *Charles IX* à Meaux où les rebelles étoient près de l'investir, se trouva à la bataille de Saint-Denys, s'opposa au duc *de Deux-Ponts* en 1569, & mourut à Annecy en 1585. Ce prince étoit aussi recommandable par les qualités du cœur & par sa générosité, que par son esprit & son savoir. Il parloit diverses langues, écrivoit dans la sienne avec beaucoup de facilité en vers & en prose, & joignoit à tous ces avantages les agrémens de la figure. Il avoit de *Françoise de Rohan de la Garnache* (*Voy*. GARNACHE.) un fils qui fut déclaré illégitime par arrêt du parlement en 1566. Il se maria depuis à *Anne d'Est*. Sa postérité masculine s'est éteinte dans *Henri* duc *de Nemours*, mort en 1659.

III. NEMOURS, *Voy.* GASTON duc de... n°. II.

IV. NEMOURS, (Henri DE SAVOIE, duc de) prit ce titre après la mort de *Charles-Amédée* son frere aîné, tué en duel l'an 1652 par le duc *de Beaufort*, dont il avoit épousé la sœur *Elisabeth de Vendôme*. Il fut attaché au parti des Princes pendant la guerre de la *Fronde*, & la jalousie du commandement le brouilla avec le duc *de Beaufort*. Il laissa deux filles : l'une, mariée au duc de Savoie, & l'autre, qui épousa successivement les rois de Portugal *Alfonse* & *Pierre*... Le duc *Henri* n'eut point d'enfans, & mourut l'an 1659. Sa veuve, *Marie d'Orléans-Longueville*, lui survécut longtemps : elle est l'objet de l'art. suivant.

V. NEMOURS, (Marie D'ORLÉANS) fille du duc *de Longueville*, duchesse *de Nemours* par son mariage avec *Henri de Savoie*, & souveraine de Neuf-châtel en Suisse, née en 1625, & morte en 1707, à 82 ans, a laissé des *Mémoires* écrits avec fidélité & d'un style très-léger. Elle y fait des portraits pleins de finesse, de vérité & d'esprit, des principaux auteurs des troubles de la *Fronde*, dont elle décrit l'histoire. Il y a plusieurs particularités intéressantes sur ces temps orageux. Ces *Mémoires* ont été imprimés à Paris séparément, in-12. On les a joints ensuite à ceux de *Joly*, dans une édition d'Amsterdam.

NENIE, Déesse des funérailles. On donnoit aussi ce nom aux chants funebres, dont on attribue l'invention à *Linus*. Comme ces chants étoient ordinairement vides de sens, on en prit occasion d'appeler *Neniæ* les mauvais vers & les chansons vaines & puériles.

NÉOBULE, fille de *Lycanstre*, citoyen de Thebes, que son pere avoit promise au poëte *Archiloque*, auquel il manqua de parole. Le poëte indigné de cette perfidie, fit contre lui des vers ïambes si piquans, qu'il se pendit de désespoir.

NÉOPTOLÊME, *Voyez* PYRRHUS, n° I.

NEPER, (Jean) gentilhomme Ecossois, & baron de Merchiston, se rendit très-habile dans les mathématiques, & inventa les Logarithmes. On a de lui divers ouvrages estimés, parmi lesquels on distingue : I. *Arithmetica Logarithmica*, 1628, in-fol.; ouvrage rare & important. II. *Logarithmorum descriptio*, in-4°. Il vivoit au commencement du XVII[e] siecle.

NEPHTHALI, 6[e] fils de *Jacob*, qu'il eut de *Bala*, servante de *Rachel*. Nous ne savons aucune particularité de la vie de *Nephthali* : il eut quatre fils, *Jaziel*, *Guni*, *Jezer* & *Sallem*, & mourut en Egypte âgé de 132 ans. La bénédiction que *Jacob* lui donna en mourant, est diversement interprétée; mais il semble que l'explication la plus naturelle, est celle qui rend les termes de l'original de cette maniere : *Nephthali est comme un tronc d'arbre qui pousse des branches nouvelles, & dont les rejetons sont beaux.* Les versions grecques, chaldéennes & arabes sont conformes à cette interprétation, qui d'ailleurs est justifiée par l'Histoire. Car aucune tribu ne multiplia aussi prodigieusement que celle de *Nephthali*, qui n'avoit que quatre fils lorsqu'il entra en Egypte, lesquels, en moins de deux cens vingt ans, produisirent environ 53000 hommes portant les armes.

NEPOMUCÈNE, *ou* de NEPOMUCK, (Saint-Jean) chanoine de Prague, confesseur & martyr, naquit à Nepomuck en Bohême vers 1320. Il entra dans l'état ecclésias-

tique, & il auroit pu en obtenir les plus hautes dignités, si la grande idée qu'il avoit de l'épiscopat ne lui eût fait refuser jusqu'à trois évêchés. Il accepta seulement la place de confesseur de la reine *Jeanne*, femme de *Wenceslas*. Des courtisans accuserent cette princesse d'avoir un commerce illégitime avec un seigneur de la cour. *Wenceslas*, trop crédule, fit venir *Népomucene*, & voulut l'obliger de révéler la confession de la reine. Le refus l'irrita ; il fit jetter le Saint dans une prison, avec des entraves aux pieds. *Wenceslas* revenu à lui-même, rendit le Saint à ses fonctions ; mais sa fureur s'étant ranimée, & n'ayant pu arracher les secrets inviolables de *Nepomucene*, il le fit jetter dans le Moldaw l'an 1383. Ce Saint avoit été honoré comme martyr en Bohême depuis sa mort : mais pour rendre son culte plus authentique & plus universel, l'empereur *Charles VI* sollicita sa canonisation, & l'obtint l'an 1729. On a institué une *Confrérie* sous son nom, *pour demander le bon usage de la langue.* On le regarde comme le patron de la réputation & de l'honneur, & on réclame son intercession contre les calomniateurs & les détracteurs. Sa *Vie* a été écrite en latin par le Pere *Balbin* Jésuite, & publiée avec des remarques par le Pere *Papebrock*. Le Pere *de Marne*, Jésuite, l'a publiée en françois.

I. NEPOS, (*Cornelius*) historien Latin, natif d'Hostilie près de Véronne, florissoit du temps de l'empereur *Auguste*. Il étoit ami de *Cicéron* & d'*Atticus*, qui chérissoient en lui un esprit délicat & un caractere enjoué. De tous les ouvrages dont il avoit enrichi la littérature, il ne nous reste que les *Vies des plus illustres Capitaines Grecs & Romains*. On les a long-temps attribués à *Æmilius Probus*; qui les publia (dit-on) sous son nom, pour s'insinuer dans les bonnes graces de *Théodose*. Cet ouvrage est écrit avec cette précision, cette élégance, cette délicatesse, qui faisoient le caractere des écrivains du siecle d'*Auguste*. L'auteur seme de fleurs ses récits, mais sans profusion. Il sait donner aux plus simples un coloris agréable. Tout y est rangé dans un ordre clair & net. Les réflexions n'y sont pas prodiguées ; mais celles qu'on y trouve sont vives, brillantes, neuves, & respirent la vertu. Nous avons une traduction prolixe & froide de *Cornelius Nepos*, par le Pere *le Gras* de l'Oratoire, qui l'a enrichie de notes utiles ; & une autre par M. l'abbé *Vallart*, publiée en 1759, in-12. Les meilleures éditions de cet historien sont : I. Celle *ad usum Delphini*, à Paris, *Léonard*, 1674, in-4°, donnée par *Courtin*. II. Celle de *Cuick*, in-8°, 1542, à Utrecht. III. Celle dite *Variorum*, in-8°, Leyde, 1734. *Coustelier* en a publié une édition en 1745, in-12. Elle est décorée des têtes des capitaines, gravées d'après les médailles & les anciens monumens. M. *Philippe* la dirigea.

II. NEPOS, (*Flavius-Julius*) né dans la Dalmatie, du général *Népotien* & d'une sœur du patrice *Marcellin*, étoit digne de régner. L'empereur *Léon I*, qui lui avoit fait épouser une niece de sa femme, le nomma empereur d'Occident en 474, à la place de *Glycere* : (*Voyez* ce mot.) Il marcha à Rome avec une armée, & s'assura le sceptre par sa valeur. *Euric*, roi des Visigoths, lui ayant déclaré la guerre, il lui céda l'Auvergne en 475, pour conclure la paix, & pour laisser respirer ses peuples accablés par une longue suite de guerres & de malheurs. La révolte du général

Oreste troubla cette paix. Ce tyran obligea *Nepos* de quitter Ravenne, où il avoit établi le siége de son empire. Il se retira dans une de ses maisons, près de Salone en Dalmatie; & après y avoir langui près de quatre ans, il y fut assassiné en 480 par deux courtisans, que *Glycere* avoit, dit-on, subornés. *Julius Nepos* avoit de la vertu, de l'humanité, & il auroit pu rétablir l'empire d'Occident; mais la providence avoit décidé sa destruction, & elle étoit prochaine.

NEPOTIEN, (*Flavius-Popilius-Nepotianus*) fils d'*Eutropie* sœur de l'empereur *Constantin*, prétendit à l'empire après la mort de l'empereur *Constant* son cousin. Il se fit couronner à Rome le 3 Juin 350, dans le temps que *Magnence* usurpoit la puissance impériale dans les Gaules. *Népotien* ne porta le sceptre qu'environ un mois. *Anicet*, préfet du prétoire de *Magnence*, lui ôta le trône & la vie. Sa mere, & tous ceux qui avoient favorisé son parti, furent mis à mort. *Népotien* n'avoit pas reçu de la nature un génie propre à seconder son ambition. Il étoit d'ailleurs cruel & inhumain; &, au lieu de gagner le cœur des Romains par des bienfaits, il les irrita par des proscriptions & des meurtres.

NEPTUNE, fils de *Saturne* & de *Rhée*. Lorsqu'il partagea avec ses freres, *Jupiter* & *Pluton*, la succession de *Saturne* qui avoit été chassé du ciel, l'empire des eaux lui échut, & il fut nommé le Dieu de la mer. *Rhée* l'avoit sauvé de la fureur de son pere, comme elle en avoit garanti *Jupiter*, & l'avoit donné à des bergers pour l'élever. *Neptune* épousa *Amphitrite*, eut plusieurs concubines, & fut chassé du Ciel avec *Apollon*, pour avoir voulu conspirer contre *Jupiter*. Ils allerent ensemble aider *Laomédon* à relever les murailles de Troye, & il punit ce roi pour lui avoir refusé son salaire, en suscitant un monstre marin qui désoloit tout le rivage. Il fit sortir des entrailles de la terre le premier cheval, l'occasion de sa querelle avec *Pallas*, pour savoir à qui il appartiendroit de donner un nom à la ville d'Athenes: c'est pour cela qu'on lui donnoit le soin des chevaux & des chars, & que ses fêtes se célébroient par des jeux équestres. Il exerçoit un empire souverain sur toutes les mers, & présidoit à tous les combats qui se livroient dans l'étendue de ses domaines. On le représente ordinairement sur un char en forme de coquille, traîné par des chevaux marins, tenant à sa main un trident. *Neptune* a eu plusieurs surnoms. Il étoit honoré à *Athenes* sous le nom d'*Asphalée*, parce qu'il procuroit la sureté à ceux qui étoit sur mer. On l'appeloit *Consus*, à cause des bons avis qu'il donnoit; *Equester* ou *Hippius*, parce qu'il fut le premier qui trouva l'art de dompter les chevaux; *Natalitius*, parce qu'il présidoit, dit-on, à la naissance des hommes; *second Jupiter*, à cause du rang qu'il tenoit parmi les Dieux; enfin les Philistins l'honnoroient sous le nom de *Dagon*.

NEPVEU, (François) né à Saint-Malo en 1639, embrassa l'institut des Jésuites en 1654. Il professa les humanités & la rhétorique durant six ans, & la philosophie l'espace de huit. Il étoit à la tête du collége de Rennes, lorsqu'il mourut; mais on ne dit point en quelle année. Tous les ouvrages du Pere *Nepveu* ont la piété pour objet; & l'auteur y joint la pureté du style à la solidité de la morale. Tels sont: I. *De la connoissance & de l'amour de Notre-Seigneur* JESUS-CHRIST, à Nantes, 1681, in-12; réimprimé plusieurs fois. II. *Mé-*

thode d'Oraison, in-12, Paris, 1691 & 1698. Le Pere *Segneri* a traduit cet ouvrage en italien. III. *Exercices intérieurs pour honorer les Mystères de Notre-Seigneur* JESUS-CHRIST, Paris, 1691, in-12. IV. *Retraite selon l'esprit & la méthode de Saint Ignace*, Paris, 1687, in-12., & encore en 1716. Cet ouvrage a été traduit en latin, & imprimé à Ingolstadt en 1707, in-8°. V. *La Maniere de se préparer à la Mort*, Paris, 1693, in-12; en italien, Venise, 1715, in-12. VI. *Pensées & Réflexions Chrétiennes pour tous les jours de l'année*, Paris, 1699, in-12, 4 vol. Cet ouvrage a été traduit en latin, à Munich, 1709, in-12, 4 tomes; & en italien, à Venise, 1715, in-12, aussi 4 tomes. VIII. *L'Esprit du Christianisme*, ou *la Conformité du Chrétien avec* JESUS-CHRIST, Paris, 1700, in-12.

NERÉE, (*Nereus*) Dieu marin, fils de l'*Océan* & de *Téthys*, épousa sa sœur *Doris*, dont il eut cinquante filles, appelées *Néréides* ou Nymphes de la Mer... Il ne faut pas confondre ce Dieu avec la Nymphe NEÉRÉE, (*Neæra*) que le *Soleil* aima & dont il eut deux filles.

NERI, (*S.* PHILIPPE de) fondateur de la congrégation des Prêtres de l'Oratoire en Italie, naquit à Florence le 23 Juillet 1515, d'une famille noble. Elevé dans la piété & dans les lettres, il se distingua bientôt par sa science & par sa vertu. A l'âge de 19 ans, il alla à Rome, où il orna son esprit, servit les malades, & donna des exemples de mortification & d'humilité. *Philippe*, élevé au sacerdoce à l'âge de 36 ans, fonda en 1550 une célebre Confrérie dans l'Eglise de *Saint-Sauveur* del Campo, pour le soulagement des pauvres étrangers, des pélerins, des convalescens qui n'avoient point de retraite. Cette confrérie fut comme le berceau de la congrégation de l'Oratoire. Le saint instituteur ayant gagné à Dieu *Salviati* frere du cardinal du même nom, *Tarugio* depuis cardinal, le célebre *Baronius* & plusieurs autres excellens sujets, ils commencerent à former un corps en 1564. Les exercices spirituels avoient été transférés, en 1558, dans l'Eglise de *Saint-Jérôme* de la Charité, que *Philippe* ne quitta qu'en 1574, pour aller demeurer à *Saint-Jean* des Florentins. Le pape *Grégoire XIII* approuva sa congrégation l'année d'après. Le Pere de cette nouvelle milice détacha quelques-uns de ses enfans, qui répandirent son ordre dans toute l'Italie. On ne doit pas être surpris qu'il eut beaucoup de succès: on ne fait point de vœu dans cette congrégation; on n'y est uni que par le lien de la charité; le général n'y gouverne que trois ans, & ses ordres ne sont ni d'un tyran, ni d'un despote. Le saint fondateur mourut à Rome la nuit du 25 au 26 Mai 1595, à 80 ans. Il s'étoit démis du généralat trois ans auparavant en faveur de *Baronius*, qui travailloit par son conseil aux Annales ecclésiastiques. Les *Constitutions* qu'il avoit laissées à sa congrégation, ne furent imprimées qu'en 1612. L'emploi principal qu'il donne à ses prêtres, est de faire tous les jours dans leur Oratoire ou Eglise, des instructions à la portée de leurs auditeurs: emploi vraiment apostolique, & dont les disciples de *Néri* s'acquittent avec succès. Ils rabaissent leur esprit, pour élever à Dieu l'ame des simples. *Philippe* fut canonisé en 1622, par *Grégoire XV*.

Il y a eu un savant du nom de NERI, (Antoine) dont nous avons un livre curieux imprimé à Florence, 1612, in-4°, sous ce titre: *Dell' Arte vetraria, Libri VII*; (*Voyez* KUNCKEL).

KUNCKEL,) & un Dominicain nommé *Thomas* NERI, qui consacra sa plume à défendre le fameux *Savonarole*, son confrere.

NERICAULT DESTOUCHES, *Voyez* ce dernier mot.

I. NERON, (Domitien) empereur Romain, fils de *Caius-Domitius-Ænobarbus*, & d'*Agrippine*, fille de *Germanicus*, fut adopté par l'empereur *Claude* l'an 50 de J. C., & lui succéda l'an 54. Les commencemens du regne du jeune empereur, furent comme la fin de celui d'*Auguste*. *Burrhus* & *Sénéque* lui avoient donné une excellente éducation; le premier, en imprimant dans son ame ces qualités fortes & nobles qui produisent les grandes actions; l'autre, en polissant & en ornant son esprit. Les Romains le regarderent comme un présent du Ciel. Il étoit juste, libéral, affable, poli, complaisant, & son cœur paroissoit sensible à la pitié. Un jour qu'on lui présentoit à signer la sentence d'une personne condamnée à mort: *Je voudrois bien*, dit-il, *ne pas savoir écrire*. Une modestie aimable relevoit ses qualités. Le sénat l'ayant loué sur la sagesse de son gouvernement, il répondit: *Attendez à me louer que je l'aie mérité*... *Néron* ne continua pas comme il avoit commencé; il secoua d'abord le joug d'*Agrippine* sa mere, & oublia ensuite qu'il lui devoit la naissance & l'empire. Le caractere perfide & violent de cette princesse, fit craindre à *Néron* qu'elle ne lui ôtât le trône pour le donner à *Britannicus*, fils de *Claude*, auquel il appartenoit. Pour dissiper ses craintes, il le fit périr par le poison. (*Voyez* CORBULON, HELIUS & LOCUSTA.) Un crime en amene un autre: *Néron*, livré à la corruption de son cœur, oublia bientôt jusqu'aux bienséances, tribut que les hommes se doivent réciproquement. Il passoit les nuits dans les rues, dans les cabarets & dans les lieux de débauche, suivi d'une jeunesse effrénée avec laquelle il battoit, voloit & tuoit. Une nuit entr'autres, il rencontra, au sortir de la taverne, le sénateur *Montanus* avec sa femme, à qui il voulut faire violence. Le mari, ne le connoissant point, le frappa avec beaucoup d'emportement & pensa le tuer. Quelques jours après, *Montanus* ayant appris que c'étoit l'empereur qu'il avoit battu, & s'étant avisé de lui écrire pour lui en faire des excuses, *Néron* dit: *Quoi, il m'a frappé, & il vit encore!* & sur-le-champ il lui envoya un ordre de se donner la mort. Son cœur s'accoutumoit peu-à-peu au meurtre; enfin il fit massacrer sa mere *Agrippine*. Pour la faire périr d'une maniere qui parût naturelle, il la fit embarquer dans une galere construite de façon que le haut tomboit de lui-même & le fond s'ouvroit en même temps. Ce stratagême ne lui ayant pas réussi, il envoya son affranchi *Anicet* la poignarder à Bayes où elle s'étoit sauvée. (*Voyez* II. AGRIPPINE.) A peine sa mere eut-elle rendu le dernier soupir, que la nature fit entendre sa voix. Le barbare croyoit toujours voir *Agrippine* teinte de sang, & expirante sous les coups des ministres de ses vengeances. Cependant il tâcha de se justifier auprès du sénat, en imputant toutes sortes de crimes à sa mere. *Il ne lui avoit ôté la vie*, écrivoit-il, *que pour sauver la sienne*. Le sénat aussi lâche que lui, approuva cette atrocité. Le peuple, non moins corrompu que les magistrats, alla avec eux au-devant de lui, lorsqu'il fit son entrée à Rome: on le reçut avec autant de solennité que s'il eût été de retour d'une victoire. *Néron*, se voyant autant

d'esclaves que de sujets, ne consulta plus que le déréglement de son esprit insensé. On vit un empereur comédien, qui jouoit publiquement sur les théâtres comme un acteur ordinaire. Il croyoit même exceller en cet art. Le chant étoit sur-tout sa grande passion; il étoit si jaloux de la beauté de sa voix, qui n'étoit pourtant ni belle, ni forte, que, de peur de la diminuer, il se privoit de manger, & se purgeoit fréquemment. Il paroissoit souvent sur la scene la lyre à la main, suivi de *Burrhus* & de *Séneque*, qui applaudissoient par complaisance. Lorsqu'il devoit chanter en public, des gardes étoient dispersés d'espaces en espaces, pour punir ceux qui n'avoient pas été assez sensibles aux charmes de sa voix. Cet empereur histrion disputoit avec ardeur contre les musiciens & les acteurs. Il fit le voyage de la Grece, pour entrer en lice aux jeux Olympiques. Quelques efforts qu'il fît pour mériter le prix, il ne l'obtint que par faveur, ayant été renversé au milieu de la course. Il ne laissa pas, au retour de ces exploits, de rentrer en triomphe à Rome, sur le char d'*Auguste*, entouré de musiciens & de comédiens de tous les pays du monde. On ne s'attendoit pas qu'il pût rien imaginer au-delà de ce qu'on avoit vu de lui; mais il étoit fait pour commettre des crimes ignorés jusqu'alors. Il s'avisa de s'habiller en femme & de se marier en cérémonie avec l'infame *Pythagore*; & depuis, en secondes noces de la même espece, avec *Doriphore*, un de ses affranchis. Par un retour à son premier sexe, il devint l'époux d'un jeune-homme nommé *Sporus*, qu'il fit mutiler pour lui donner un air de femme. L'extravagant *Néron* revêtit sa singuliere épouse des ornemens d'impératrice, & parut ainsi en public avec son eunuque. C'est alors que les plaisans de Rome dirent, *que le monde auroit été heureux, si le pere de ce monstre n'eût jamais eu que de pareilles femmes.* Les historiens remarquent que ses inclinations étoient peintes sur sa figure. Il avoit les yeux petits & couverts de graisse, le cou gras, le ventre gros, & les jambes minces. Ses cheveux blonds, & son visage plutôt délicat que majestueux le faisoient d'abord reconnoître pour un efféminé. Sa férocité l'emportoit encore sur ses infames désordres. *Octavie* sa femme, *Burrhus*, *Séneque*, *Lucain*, *Pétrone*, *Poppée* sa maîtresse, furent sacrifiés à sa fureur. Ces meurtres furent suivis d'un si grand nombre d'autres, qu'on ne le regarda plus que comme une bête féroce altérée de sang. Ce scélérat se glorifioit d'avoir enchéri sur tous les vices. *Mes Prédécesseurs*, (disoit-il,) *n'ont pas connu comme moi les droits de la puissance absolue... J'aime mieux*, ajoutoit-il, *être* HAÏ *qu'*AIMÉ, *parce qu'il ne dépend pas de moi seul d'être aimé, au lieu qu'il ne dépend que de moi seul d'être haï.* Entendant un jour quelqu'un se servir de cette façon de parler proverbiale: *Que le monde brûle quand je serai mort*; il répliqua: *Et moi je dis: Qu'il brûle & que je le voie!* Ce fut alors qu'après un festin aussi extravagant qu'abominable, il fit mettre le feu aux quatre coins de Rome pour se faire une image de l'incendie de Troye. L'embrasement dura 9 jours. Les plus beaux monumens de l'antiquité furent consumés par les flammes. Il y eut dix quartiers de la ville réduits en cendres. Ce spectacle lamentable fut une fête pour lui: il monta sur une tour fort élevée pour en jouir à son aise. Il ne manquoit plus à ce forfait, que de le rejeter sur les innocens. Il

accusa les Chrétiens de ce crime, & ils furent dès-lors l'objet de sa cruauté. Il faisoit enduire de cire & d'autres matieres combustibles ceux qu'on découvroit, & les faisoit brûler la nuit, disant *que cela serviroit de flambeaux*. Ce ne fut pas seulement par cette persécution que *Néron* chercha à se disculper de l'incendie de Rome, mais encore par le soin qu'il prit de l'embellir. Il fit rebâtir ce qui avoit été brûlé, rendit les rues plus larges & plus droites, agrandit les places, & environna les quartiers de portiques superbes. Un palais magnifique tout brillant d'or & d'argent, de marbre, d'albâtre, de jaspe & de pierres précieuses, s'éleva pour lui avec une magnificence vraiment royale: [*V.* CELER & EPICHARIS.] S'il fut prodigue pour le dedans & le dehors de cet édifice, il ne le fut pas moins dans tout le reste. Alloit-il à la pêche? les filets étoient d'or trait, & les cordes de soie. Entreprenoit-il un voyage? Il falloit mille fourgons pour sa garde-robe seule. On ne lui vit jamais deux fois le même habillement. *Suétone* assure qu'au seul enterrement de son singe, il employa toutes les richesses du plus riche usurier de son temps. Ses libéralités envers le peuple Romain surpasserent toutes celles de ses prédécesseurs. Il répandoit sur lui l'or & l'argent, & jusqu'à des pierres précieuses; & lorsque ses présens n'étoient pas de nature à être délivrés à l'instant, il faisoit jeter des billets qui en exprimoient la valeur. Cette prodigalité, si avantageuse à la ville de Rome, fut funeste aux provinces. Il se forma plusieurs conspirations contre ses jours: la plus connue est celle de *Pison*, qui fut découverte par un affranchi. Parmi les conjurés qui furent exécutés, étoit un *Subrius Flavius*, tribun. Comme *Néron* lui demandoit ce qui avoit pu le porter à oublier le serment militaire, par lequel il s'étoit lié à son empereur? Il répondit: *Tu m'as forcé de te trahir. Aucun Officier, aucun Soldat ne t'a été plus attaché, tant que tu as mérité d'être aimé; mon affection s'est changée en haine, depuis que tu es devenu Parricide de ta mere & de ta femme, Cocher, Comédien Incendiaire...* Un *Sulpicius-Asper*, centurion, interrogé de même par *Néron*, lui répondit avec une égale fermeté: *J'ai conspiré contre toi par amour pour toi-même; il ne restoit plus d'autre moyen d'arrêter le cours de tes crimes...* [*Voyez* LATERANUS.] La derniere conjuration fut celle de *Galba*, gouverneur de la Gaule Tarragonnoise. Cet homme illustre par sa naissance & par son mérite, désapprouvoit hautement ses vexations. *Néron*, instruit de cette hardiesse, envoie ordre de le faire mourir. *Galba* évite le supplice en se faisant proclamer empereur. Il fut poussé à cette démarche par *Vindex*, qui lui écrivoit d'*avoir pitié du Genre-humain, dont leur détestable Maître étoit le fléau*. Bientôt tout l'empire le reconnoît. Le sénat déclare *Néron* ennemi public, & le condamne à être précipité de la roche du Capitole, après avoir été traîné tout nu publiquement, & fouetté jusqu'à la mort. Le tyran prévint son supplice & se poignarda, l'an 68 de Jesus-Christ, dans sa 32e année. Il étoit bien juste qu'un parricide & le plus exécrable monstre que l'enfer eût vomi, fût son propre bourreau. En vain implora-t-il, dans ses derniers instans, quelqu'un qui daignât lui donner la mort: personne ne voulut lui rendre ce dangereux service. *Quoi*, s'écria-t-il dans son désespoir, *est-il possible que je n'aie ni amis pour defendre ma vie, ni ennemis pour me l'ôter?* Il seroit difficile d'en

primer la joie des Romains lorsqu'ils apprirent sa mort. On arbora publiquement le signal de la liberté, & le peuple se couvrit la tête d'un chapeau, semblable à celui que prenoient les esclaves après leur affranchissement. Le sénat n'y fut pas moins sensible; *Néron* avoit dessein de l'abolir, après avoir fait mourir tous les sénateurs. Lorsqu'il apprit les premieres nouvelles de la rebellion, il forma le projet de faire massacrer tous les gouverneurs des provinces & tous les généraux d'armée, comme ennemis de la République; de faire périr tous les exilés, d'égorger tous les Gaulois qui étoient à Rome, d'abandonner le pillage des Gaules à son armée; d'empoisonner le sénat entier dans un repas; de brûler Rome une seconde fois, & de lâcher en même temps dans les rues les bêtes réservées pour les spectacles, afin d'empêcher le peuple d'éteindre le feu. Ce ne fut par aucun remords, ni par aucun effet de sa raison, qu'il renonça à ces projets insensés & furieux, mais par la seule impossibilité de les exécuter. [*Voyez* l'art. de GALBA son successeur, *vers la fin*; & II. MACER.] Ce prince si justement détesté pendant sa vie, ne laissa pas d'avoir, après sa mort, des partisans zélés, qui ornerent son tombeau de fleurs. D'autres, encore plus hardis, placerent ses statues en robe-prétexte sur la tribune aux harangues, & publierent des édits de sa part, comme s'il eût été vivant, & qu'il eût dû bientôt reparoître pour se venger de ses ennemis. Son nom étoit cher à une grande partie du peuple & des soldats; plusieurs imposteurs se l'attribuerent, comme une recommandation capable de les accréditer. Une façon de penser si étrange & si dépravée, venoit de la corruption générale des moeurs. *Néron* avoit gagné les soldats par les largesses & par le relâchement de la discipline: il avoit amusé le peuple par les spectacles licencieux, auxquels il prénoit part lui-même d'une façon si indécente. Tous les vices trouvoient en lui un protecteur déclaré, & les vicieux le regrettoient. D'ailleurs ce prince entendoit quelquefois raillerie; &, tout cruel qu'il étoit, il laissoit, par lassitude du crime ou par bizarrerie, échapper quelques traits de clémence. Lorsqu'après le parricide d'*Agrippine* on eut répandu ces vers-ci;

Quis negat Æneæ magnâ de stirpe Neronem?
Sustulit hic matrem, sustulit ille patrem.

Loin de rechercher les auteurs de cette épigramme & de quelques autres vers satiriques, il empêcha, selon *Suétone*, qu'on ne punît ceux qui furent accusés d'y avoir eu part. Les Chrétiens, justes estimateurs de la vertu, n'ont jamais varié sur *Néron*; ils ont toujours témoigné, pour ses crimes, l'horreur qui leur est dûe. Ce sentiment si légitime en a même jeté plusieurs dans une erreur innocente. Ce fut une opinion assez commune dans les premiers siecles de l'Eglise, que *Néron* vivoit, & qu'il étoit réservé à faire le personnage de l'*Antechrist*. Il reste de *Néron* quelques vers qui ne sont remarquables que par l'enflure & un air d'affectation. Il fut le premier des empereurs qui employa des secours étrangers pour les discours qu'il prononçoit en public. Le talent & l'exercice de la parole avoient été toujours en honneur tant à Rome que dans la Grece, & dès le temps d'*Homere* l'éducation des princes avoit ces deux grands objets: *bien dire & bien faire*. *Séneque* prêtoit sa

plume à *Néron*, & le faisoit parler ou écrire dans le nouveau genre d'éloquence qui n'étoit pas le meilleur.

II. NERON, (le Consul) *Voyez* ANNIBAL, & ASDRUBAL n° II.

III. NERON, (Pierre) jurisconsulte François; dont nous avons une collection d'Edits. La meilleure édition est celle de Paris, 1720, sous ce titre: *Recueil d'Edits & Ordonnances de* Pierre Néron & d'Etienne Girard, *avec les notes* d'*Eusebe de Lauriere*, 2 volumes in-folio.

NERVA, (*Cocceïus*) empereur Romain, succéda à *Domitien*, l'an 96 avant Jesus-Christ. C'est le premier empereur qui ne fut point Romain ou Italien d'origine; car, quoiqu'il fut né à Narni, ville d'Ombrie, ses parens étoient originaires de Crete. [*V.* COCCEÏUS.] Son aïeul *Marcus Cocceïus* NERVA, avoit été consul sous *Tibere*, & avoit eu toujours beaucoup de crédit auprès de cet empereur, qui l'emmena avec lui dans l'isle de Caprée, où il se laissa mourir de faim, ne voulant plus être témoin des crimes de ce méchant prince. Son pere étoit ce savant jurisconsulte, que *Vespasien* combla d'honneurs & de bienfaits. Le fils fut digne de lui, par sa sagesse, son affabilité, sa générosité, son activité & sa vigilance. Son premier soin fut de rappeler tous les Chrétiens exilés, & de leur permettre l'exercice de leur religion. Les Païens qui avoient eu le sort des Chrétiens bannis, revinrent aussi de leur exil. Aussi libéral que juste, il abolit tous les nouveaux impôts; & ayant épuisé ses revenus par ses largesses, il y remédia par la vente de ses meubles les plus riches. Il voulut qu'on élevât à ses propres dépens, les enfans mâles des familles indigentes. Une de ses plus belles lois, fut celle qui défendoit *d'abuser du bas-âge des Enfans pour en faire des Eunuques*. Sa modestie égaloit son équité. Il ne souffrit pas qu'on élevât aucune statue en son honneur; & il convertit en monnoie toutes les statues d'or & d'argent que *Domitien* s'étoit fait ériger, & que le sénat avoit conservées après les avoir abattues. Ses bienfaits s'étendoient à tous ses sujets. Un certain *Atticus* ayant trouvé dans sa maison un trésor, en informa l'empereur, & le pria de lui en assigner l'usage. *Nerva* lui répondit: *Vous pouvez user de ce que vous avez trouvé... Atticus* lui marqua par une seconde lettre que le trésor trouvé étoit audessus de la fortune d'un particulier. L'empereur lui récrivit en ces termes: *Abusez, si vous voulez, du gain inopiné que vous avez fait, car il vous appartient*. Le fils d'*Atticus*, connu sous le nom de *Tibérius Claudius Atticus Hérodes*, n'abusa point des richesses de son pere; car il s'en servit pour embellir Athenes d'édifices superbes... La clémence de *Nerva* donnoit le plus beau relief à toutes ses autres vertus. Il avoit juré solennellement que, tant qu'il vivroit, nul sénateur ne seroit mis à mort. Il fut si fidelle à sa parole, qu'au lieu de punir deux d'entre eux qui avoient conspiré contre sa vie, il se contenta de leur faire connoître qu'il n'ignoroit rien de leur projet. Il les mena ensuite au théâtre, les plaça à ses côtés, & leur montrant les épées qu'on lui présentoit suivant la coutume, il leur dit: *Essayez sur moi si elles sont bonnes*. Quelque doux que fût son gouvernement, son regne ne fut pas pourtant exempt de ces complots que la tyrannie fait naître. Les Prétoriens se révolterent la 2e année de son empire. Ils allerent au palais, & forcerent l'empereur, les

armes à la main, à se prêter à tout ce qu'ils voulurent. *Nerva*, trop foible ou trop vieux pour opposer une digue aux rebelles & soutenir seul le poids du trône, adopta *Trajan*. Il mourut l'année d'après, l'an 98 de J. C. Ce prince étoit recommandable par toutes les qualités d'un prince philosophe, & surtout par sa modération dans la plus haute fortune; mais sa douceur eut de malheureux effets. Les gouverneurs des provinces commirent mille injustices, & les petits furent tyrannisés, parce que celui qui étoit à la tête des grands ne savoit pas les réprimer. Aussi *Fronton*, un des principaux seigneurs de Rome, dit un jour publiquement : *C'est un grand malheur, que de vivre sous un Prince où tout est défendu ; mais c'en est un plus grand, d'être sous celui où tout est permis.* La facilité excessive de *Nerva*, lui fut reprochée ingénieusement par *Junius Mauricus*. Ce grave sénateur, de retour de l'exil auquel *Domitien* l'avoit condamné, étoit à table avec l'empereur, & il voyoit parmi les convives *Veiento*, l'un des instrumens de la tyrannie de *Domitien*. On vint à parler de l'aveugle *Catullus Messalinus*, qui ne vivoit plus alors, & dont la mémoire étoit en exécration à cause de ses délations odieuses, & des avis sanguinaires qu'il avoit toujours été le premier à ouvrir dans le sénat. Comme chacun en disoit beaucoup de mal, *Nerva* lui-même proposa cette question : *Que pensez-vous qu'il lui fût arrivé, s'il eût vécu jusqu'à ce jour ? — Il souperoit avec nous*, répondit *Mauricus*... NERVA aimoit les lettres, & récompensoit ceux qui s'y adonnoient... *Néron* l'avoit beaucoup aimé, à cause de son talent pour la poésie, qu'il cultivoit en homme sage, sans trop s'y appliquer.

NERVET, (Michel) médecin, né à Evreux, mort en 1729 à 66 ans, exerça sa profession dans sa patrie avec distinction. L'étude des langues Grecque & Hébraïque, remplit les momens vides que lui laissa le soin des malades. Elle lui facilita les moyens de travailler avec succès dans l'interprétation de l'Ecriture sainte. Il a laissé un grand nombre de *Notes*, en manuscrit, sur les livres sacrés. On a de lui *IV Explications* sur autant de passages du Nouveau Testament, dans les *Mémoires* du Pere *Desmolets*, Tom. 3, partie 1re, pag. 162.

NESLE, *Voyez* II. MAILLY.

NESLE, (N... de) né à Meaux, cultiva d'abord la poésie, & fit beaucoup de vers médiocres. Son Poëme du *Sansonnet*, imitation de *Vert-Vert*, est ce qu'il a fait de plus passable en ce genre : on y trouve quelques détails agréables. Ayant quitté la poésie pour la prose, il donna des ouvrages non moins médiocres que ses vers. Les principaux sont : I. *L'Aristippe Moderne*, 1738, in-12; plein de choses communes, & écrit sans énergie. II. Les *Préjugés du Public*, 1747, 2 vol. in-12. III. Les *Préjugés des anciens & des nouveaux Philosophes sur l'Ame humaine*, Paris, 1765, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, meilleur que le précédent, est un receuil des plus forts argumens qu'on a opposés aux Matérialistes. IV. Les *Préjugés du Public sur l'Honneur*, Paris, 1766, 3 vol. in-12. Quoique ce livre, ainsi que ceux du même auteur, soit écrit d'un style foible, & rempli de trivialités, on l'estime, parce que l'honnêteté des mœurs de l'écrivain a passé dans ses ouvrages. Il mourut pauvre à Paris, en 1767, dans un âge avancé, après avoir soutenu l'indigence avec fermeté. C'étoit un véritable philosophe, du moins aux yeux de ceux qui ne font pas consister la philosophie en paroles.

NESMOND, (Henri de) d'une famille illustre de l'Angoumois, se distingua de bonne heure par son éloquence. Il fut élevé à l'évêché de Montauban, ensuite à l'archevêché d'Albi, & enfin à celui de Toulouse. L'académie Françoise se l'associa en 1710. *Louis XIV* faisoit un cas particulier de ce prélat. Un jour qu'il haranguoit ce prince, la mémoire lui manqua : *Je suis bien aise*, lui dit le roi avec bonté, *que vous me donniez le temps de goûter les belles choses que vous me dites*. Il mourut en 1727. On a un recueil de ses *Discours*, *Sermons*, &c. imprimé à Paris, 1734, in-12. Son style est simple, soutenu, énergique; mais il manque souvent de chaleur. Ce prélat étoit neveu du vertueux *François de* NESMOND, évêque de Bayeux, dont la mémoire est encore en grande vénération dans ce diocese pour tous les bienfaits qu'il y a répandus, & qui mourut en 1715, doyen des évêques de France.

NESSUS, Centaure, fils d'*Ixion* & de la *Nue*, offrit ses services à *Hercule* pour porter *Déjanire* au-delà du fleuve Evene. Lorsqu'il l'eut passée, il voulut l'enlever; mais *Hercule* le tua d'un coup de flêche : le Centaure donna en mourant sa chemise teinte de son sang à *Déjanire*, l'assurant que cette chemise auroit la vertu de rappeler *Hercule*, lorsqu'il voudroit s'attacher à quelqu'autre maîtresse. C'étoit un poison subtil, qui fit perdre la vie à ce héros.

NESTOR, fils de *Nélée* & de *Chloris*, étoit roi de Pylos ville du Péloponnese près du fleuve Æmathe en Arcadie. Après être échappé au malheur de ses freres qui furent tous tués par *Hercule*, il fit la guerre fort jeune, & du vivant de son pere, aux Epéens peuple du Péloponnese, appelés dans la suite *Eléens*. Etant aux noces de *Pirithoüs*, il combattit contre les Centaures qui vouloient enlever *Hippodamie*. La vieillesse ne l'empêcha pas de partir pour la guerre de Troye avec les autres princes Grecs auxquels il fut si utile par la sagesse de ses conseils, qu'*Agamemnon* disoit que s'il avoit dix *Nestor* dans son armée, il prendroit la ville d'Ilion en peu de temps. Son éloquence étoit si douce & si touchante, qu'*Homere* dit que le miel couloit de ses levres quand il parloit. Il avoit épousé *Eurydice* fille de *Climene*, dont il eut sept fils & une fille, comme l'écrit *Cicéron* à *Atticus*. *Homere* dit qu'il vécut trois siecles.

NESTOR, *ou* LETOPIS NESTEROVA, historien russe, né en 1056, entra dès l'âge de 17 ans au monastere de Peczerich à Kiow, où il mourut dans un âge avancé. Il a laissé une *Chronique de Russie*, qui va jusqu'à l'an 1115. Elle a été continuée par *Sylvestre* moine à Kiow, & ensuite évêque de Perejaslaw, & par d'autres qui sont inconnus. Elle se termine à l'an 1206. Cette *Chronique* a été publiée à Pétersbourg, in-4°, 1767, d'après un manuscrit trouvé à Kœnigsberg, & qui a été reconnu par les critiques comme le plus fidelle de tous ceux que l'on connoissoit. La simplicité & la naïveté forment le caractere de cette Chronique estimée chez les Russes; c'est le plus ancien monument de leur histoire.

NESTORIUS, né à Germanicie dans la Syrie, embrassa la vie monastique près d'Antioche & se consacra à la prédication. C'étoit le chemin des dignités, & il avoit tous les talens nécessaires pour réussir. Son esprit vif & pénétrant, son extérieur modeste, son visage exténué, tout concourut à lui concilier le respect & l'admiration des peuples. Après la mort de *Sisinnius*, en

428, *Théodose le Jeune* l'éleva sur le siége de Constantinople. *Nestorius*, enflammé par le zele le plus ardent, tâcha de l'inspirer à ce prince. Il lui dit dans son premier Sermon : *Donnez-moi la terre purgée d'hérétiques, & je vous donnerai le Ciel. Secondez-moi pour exterminer les ennemis de Dieu, & je vous promets un secours efficace contre ceux de votre Empire.* Après avoir établi son crédit par des édits rigoureux qu'il obtint de l'empereur contre les Ariens, il crut que le temps étoit venu de donner une nouvelle forme au Christianisme. Un prêtre, nommé *Anastase*, prêcha par son ordre qu'on ne devoit point appeler la Sainte Vierge la *Mere de Dieu*, & *Nestorius* monta bientôt en chaire pour soutenir cette doctrine. Il falloit, selon lui, reconnoître en JESUS-CHRIST deux personnes aussi-bien que deux natures, le Dieu & l'Homme : de façon qu'on ne devoit pas appeler *Marie* mere de Dieu, mais mere du Christ. Cette erreur anéantissoit le mystere de l'Incarnation qui consiste dans l'union des deux natures divine & humaine en la personne du Verbe; d'où résulte un Homme-Dieu, appelé JESUS-CHRIST, dont les mérites infinis ont racheté le genre humain. Voici, (suivant M. l'abbé *Pluquet*,) quels étoient les sophismes sur lesquels *Nestorius* appuyoit son hérésie ». On » ne peut, disoit-il, admettre entre » la nature humaine & la nature » divine, d'union qui rende la » Divinité sujette aux passions & „ aux foiblesses de l'humanité ; & » c'est ce qu'il faudroit reconnoître, » si le Verbe étoit uni à la nature » humaine, de maniere qu'il n'y » eût en JESUS-CHRIST qu'une » personne. Il faudroit reconnoître » en J. C. un Dieu né, un Dieu de » trois mois, un Dieu qui devient » grand, qui s'instruit. J'avoue, » disoit *Nestorius*, qu'il ne faut pas » séparer le Verbe, du Christ ; le » Fils de l'Homme, de la personne » Divine : nous n'avons pas deux » Christs, deux Fils, un premier, » un second. Cependant les deux » natures, qui forment ce Fils, » sont très-distinguées, & ne peu» vent jamais se confondre. L'Ecri» ture distingue expressément ce » qui convient au Fils, & ce » qui convient au Verbe. Lors» que *S. Paul* parle de J. C., il » dit : *Dieu a envoyé son Fils, fait* » *d'une Femme.* Lorsque le même » apôtre dit que *nous avons été récon*» *ciliés à Dieu par la mort de son* » *Fils*, il ne dit pas, *par la mort du* » *Verbe.* C'est donc parler d'une » maniere peu conforme à l'Ecri» ture, que de dire que *Marie* est » la Mere de Dieu. D'ailleurs ce » langage est un obstacle à la con» version des Païens. Comment » combattre les Dieux du Paga» nisme, en admettant qu'un Dieu » meurt, qui est né, qui a souf» fert ? Pourroit-on, en tenant ce » langage, réfuter les Ariens qui » soutiennent que le Verbe est une » créature ? L'union ou l'associa» tion de la nature divine avec la » nature humaine, n'a pas changé » la nature divine. La nature divine » s'est unie à la nature humaine, » comme un homme qui veut » en relever un autre, s'unit à » lui. Elle est restée ce qu'elle » étoit ; elle n'a pas un attribut dif» férent de ceux qu'elle avoit » avant son union : elle n'est donc „ plus susceptible d'aucune nou» velle dénomination, même après » son union avec la nature hu» maine ; & c'est une absurdité d'at» tribuer au Verbe, ce qui convient » à la nature humaine. L'homme au» quel le Verbe s'est uni, est donc » un temple dans lequel il habite. » Il le dirige, il le conduit, il

» l'anime, & ne fait qu'un avec » lui; voilà la seule union possible » entre la nature humaine & la » nature divine... *Nestorius* nioit » donc l'union hypostatique, & » supposoit en effet deux person- » nes en J. C. Ainsi le Nestoria- » nisme n'est pas une *logomachie* » ou dispute des mots, comme » l'ont pensé quelques savans, » vraisemblablement parce qu'ils » étoient prévenus contre *S. Cyrille*, » ou parce qu'ils ont jugé de la » doctrine de *Nestorius* par quel- » ques aveux équivoques qu'il » faisoit, & parce qu'ils n'ont pas » assez examiné les principes de » cet évêque. Il me paroît clair » par les Sermons de *Nestorius*, & » par ses réponses aux anathêmes » de *S. Cyrille*, qu'il n'admettoit » qu'une union morale entre le » Verbe & la nature humaine ». Les nouveautés de *Nestorius* exciterent une indignation générale. *Eusebe*, depuis évêque de Dorylée, alors simple avocat, l'interrompit au milieu de son discours. Le peuple se souleva contre *Nestorius*, qui se servit de son crédit pour faire arrêter, emprisonner & fouetter ses principaux adversaires. Ceux-ci s'adresserent à *S. Cyrille*, patriarche d'Alexandrie, qui décida que le patriarche de Constantinople étoit dans l'erreur. Cette opposition de deux prélats alluma le feu de la discorde. Il se forma deux partis dans Constantinople; & ces deux factions n'oublierent rien pour rendre réciproquement leur doctrine odieuse, Les ennemis de *Nestorius* l'accusoient de nier indirectement la divinité de J. C. qu'il appeloit seulement *Porte-Dieu*, & qu'il réduisoit à la condition d'un simple homme. Les partisans de *Nestorius* au contraire représentoient *Saint Cyrille* comme avilissant la Divinité & l'abaissant à toutes les infirmités humaines. Bientôt les deux patriarches informerent toute l'Eglise de leurs contestations. *Acace* de Berée & *Jean* d'Antioche approuverent la doctrine de *S. Cyrille*, & condamnerent celle de *Nestorius*; mais ils conseillerent (dit M. l'abbé *Pluquet*) au premier de ne pas relever avec tant de chaleur des expressions peu exactes, & d'appaiser par un sage silence une querelle qui pourroit être funeste. Le pape *Célestin*, auquel les deux adversaires avoient écrit, assembla un concile à Rome en 430; qui approuva *Cyrille* & anathématisa *Nestorius*. Le patriarche d'Alexandrie, fort de l'approbation de Rome, assembla un concile à Alexandrie, dans lequel il lança 12 anathêmes contre toutes les propositions hérétiques de *Nestorius*. Celui-ci n'y répondit que par 12 autres anathêmes. L'empereur *Théodose* ordonna que l'on convoqueroit un concile général à Ephese en 431. *Nestorius* fut appelé à cette assemblée, & refusa de s'y trouver, sous prétexte que le concile ne devoit pas commencer avant l'arrivée des Orientaux. Les évêques n'eurent point d'égard à ces raisons, & ils le déposerent après avoir foudroyé ses erreurs. Quelques jours après, *Jean* d'Antioche, arrivé à Ephese avec ses évêques, prononça aussi sentence de déposition contre *Cyrille*, accusé d'avoir dans ses 12 anathêmes renouvelé l'erreur d'*Apollinaire* : (*Voyez* JEAN n° XLII.) Ce concile ne mit pas fin aux querelles. Les évêques d'Egypte & ceux d'Orient, après s'être lancé plusieurs excommunications, envoyerent chacun de leur côté des députés à l'empereur. Les courtisans prirent parti dans cette affaire; ceux-ci pour *Cyrille*, ceux-là pour *Nestorius*. Les uns étoient d'avis que l'empereur déclarât, que ce qui avoit été fait de part & d'autre, étoit légitime; les autres disoient qu'il falloit décla-

rer tout nul, & faire venir des évêques désintéressés pour examiner tout ce qui s'étoit passé à Ephese. *Théodose* flotta quelque temps entre les deux partis, & se decida enfin à approuver la déposition de *Nestorius* & celle de *S. Cyrille*, persuadé qu'en ce qui regardoit la foi, ils étoient tous d'accord, puisqu'ils recevoient tous le concile de Nicée. Le jugement de *Théodose* ne rétablit pas la paix : les partisans de *Nestorius* & les défenseurs du concile passerent de la discussion aux insultes, & des insultes aux armes, & l'on vit bientôt une guerre sanglante prête à éclater entre les deux partis. *Théodose*, prince d'un caractere doux, foible & pacifique, fut également irrité contre *Nestorius* & contre *Cyrille*. Il fit venir l'un & l'autre en sa présence, & écouta leurs raisons. Il vit alors, que ce qu'il avoit pris dans *Nestorius* pour du zele & pour de la fermeté, n'étoit que l'effet d'une humeur violente & superbe. Il passa, de l'estime & de l'amitié, au mépris & à l'aversion. *Qu'on ne me parle plus de Nestorius*, disoit-il; *c'est assez qu'il ait fait voir une fois ce qu'il est*... (Voy. CYRILLE, n° II, *à la fin*.) Cet héréfiarque devint donc odieux à toute la cour; son nom seul excitoit l'indignation des courtisans, & l'on traitoit de séditieux tous ceux qui osoient agir pour lui. Il en fut informé, & demanda à se retirer dans le monastere où il étoit avant de passer sur le siége de Constantinople. Il en obtint la permission, & partit aussi-tôt avec une fierté stoïque qui ne l'abandonna jamais. Du fond de son monastere, il excita des factions & des cabales. L'empereur, informé de ses intrigues, le relégua l'an 432 dans la Thébaïde, où il mourut dans l'opprobre & dans la misere. Sa fin ne fut pas celle de l'hérésie. Elle passa de l'empire Romain en Perse, où elle fit des progrès rapides; de là elle se répandit aux extrémités de l'Asie, & elle y est encore aujourd'hui professée par les Chaldéens ou Nestoriens de Syrie. *Nestorius* avoit composé des *Sermons* & d'autres ouvrages, dont il nous reste des fragmens... *Voyez* l'*Histoire du Nestorianisme*, par le P. *Doucin*, Jésuite, 1698, in-4°, & l'article II. LIBERAT dans ce Dictionnaire.

NETHENUS, (Matthias) théologien de la Religion prétendue-réformée, né en 1618 dans le pays de Juliers, fut quelque temps ministre à Cleves, puis professeur de théologie à Utrecht en 1646, ensuite pasteur & professeur de théologie à Herborn, où il mourut en 1686. On a de lui divers livres de théologie & de controverse, où il y a plus de vivacité que de raison. Les plus connus sont : le Traité *De interpretatione Scripturæ*, Herborn, 1675, in-4°, & celui *De Transsubstantiatione*.

NETCHER, (Gaspard) peintre, né à Prague en 1636, mort à la Haye en 1684, à 48 ans, étoit fils d'un ingénieur, mort au service du roi de Pologne. Sa mere, qui professoit la religion Catholique, fut obligée de sortir de Prague. Elle se retira avec ses trois enfans dans un château assiégé, où elle vit périr de faim deux de ses fils. Le même sort la menaçoit; elle se sauva une nuit, tenant *Gaspard* entre ses bras, & vint à Arnheim, où un médecin nommé *Tulkens*, lui donna du secours & prit soin du jeune *Netcher*. Il le destinoit à sa profession; mais la nature en avoit décidé autrement : il fallut lui donner un maître de dessin. Un vitrier, le seul homme qui sût un peu peindre à Arnheim, lui montra les premiers principes de l'art. Bientôt l'éleve surpassa le maître. Il alla à Deventer

chez *Terbug*, peintre célebre & bougmestre de cette ville, pour se perfectionner. *Netcher* faisoit tout d'après nature; il avoit un talent singulier pour peindre les étoffes & le linge. Des marchands de tableaux occuperent long-temps son pinceau, achetant à très-bas prix ce qu'ils vendoient fort cher. *Gaspard* s'en apperçut & résolut d'aller à Rome: on l'arrêta en chemin; il se logea à Bourdeaux chez un marchand qui avoit une niece fort aimable; *Netcher* ne put se défendre de l'aimer & de l'épouser. Il ne songea plus à son voyage & retourna en Hollande. Ce peintre s'appliqua au Portrait; il acquit beaucoup de réputation dans ce genre, & se fit une fortune honnête. Il préféra même son état à une pension considérable que *Charles II* roi d'Angleterre, lui fit offrir pour l'attirer à son service. *Netcher* a travaillé en petit; il avoit un goût de dessin assez correct, mais qui tenoit toujours du goût flamand. Sa touche est fine, delicate & moëlleuse; ses couleurs locales sont bonnes. Il avoit aussi une grande intelligence du clair-obscur. Sa coutume étoit de répandre sur ses tableaux un vernis, avant d'y mettre la dernier main; il ranimoit ensuite les couleurs, les lioit & les fondoit ensemble.

NETTER, (Thomas) théologien de l'ordre des Carmes, plus connu sous le nom de *Thomas Waldensis* ou de *Walden*, village d'Angleterre où il prit naissance, fut employé par ses souverains dans plusieurs affaires importantes. Il parut avec éclat au concile de Constance, où il terrassa les Hussites & les Wicléfites. Il mourut l'an 1430, après avoir été élevé aux premieres charges de son Ordre. On a de lui un Traité intitulé: *Doctrinale Antiquitatum Fidei Ecclesiæ Catholicæ*, 3 vol. in-fol., à Venise, 1571. Cette édition, qui est rare, est la plus estimée. Il est auteur d'autres ouvrages pleins d'érudition.

NEU, (Jean-Christian) professeur d'histoire, d'éloquence & de poésie à Tubinge, où il mourut en 1720, est auteur de quelques ouvrages historiques, dans lesquels on remarque un savoir profond & une critique exacte.

NEUBAUER, (Ernest-Fréderic) théologien Protestant, né à Magdebourg en 1705, fut professeur en antiquités, en langues, puis en théologie à Giessen, où il mourut en 1748, à 43 ans. On a de lui: I. Des *Dissertations académiques*. II. Des *Explications* heureuses de divers textes de l'Ecriture-sainte. III. Des *Sermons*. IV. Des *Recueils* de petits *Traités* des Savans de Hesse. V. Les *Vies* des Professeurs en théologie de Giessen. Ces divers ouvrages lui ont acquis un nom parmi les savans Allemands, par l'érudition qui y regne.

NEUBRIDGE, *Voyez* LITLE.

I. NEVERS, (Jean comte de) *Voyez* JEAN, n° *LXVII*.

II. NEVERS, (Louis *de Gonzague* duc de) obtint ce duché par sa femme *Henriette de Cleves*. Il servit avec distinction en France où il s'étoit rétiré, & obtint le gouvernement de Champagne. Quelques propos durs que *Henri IV* lui tint dans le conseil, l'affligerent tellement, que ses blessures se rouvrirent. Il mourut peu de jours après, en Octobre 1595, à 56 ans. Ses *Mémoires* publiés par *Gomberville*, 1665, 2 vol. in-fol., renferment des choses curieuses. Ils s'étendent depuis 1574, jusqu'en 1595. On y a joint beaucoup de pieces intéressantes, dont quelques-unes vont jusques en 1610, année de la mort de *Henri IV*. *Louis de Gonzague* étoit fils de *Fréderic II*, duc de

Gonzague. *Voyez* I. GONZAGUE.

III. NEVERS, (Philippe-Julien MAZARIN-MANCINI, duc de) chevalier des ordres du roi, étoit neveu du cardinal *Mazarin*, qui le fit confirmer dans la possession de ses états par le Traité de *Quiérasque* en 1631. Il naquit à Rome, & reçut de la nature beaucoup de goût & de talent pour les belles-lettres; mais ce goût ne parut point dans ses cabales pour la *Phedre* de *Pradon* contre celle de *Racine*. Mad[e] *des Houlieres*, amie des rimailleurs, fit, au sortir de la 1[re] représentation d'un des chef-d'œuvres de la scene françoise, le fameux Sonnet:

Dans un fauteuil doré, Phedre, *tremblante & blême*,
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien, &c.

Mais il ne parut point sous son nom. On chercha par-tout à deviner l'auteur des vers. Les amis de *Racine* les attribuerent au duc *de Nevers*, & parodierent le Sonnet:

Dans un Palais doré, Damon, *jaloux & blême*,
Fait des vers où jamais personne n'entend rien.

C'étoit aussi peu rendre justice à ce duc, dont on a des vers fort agréables, qu'il la rendoit peu lui-même à *Racine*, dont il n'estimoit point les ouvrages. Mais, dans une telle chaleur des esprits, pouvoit-on bien apprécier les choses? Un parti ne cherchoit qu'à décrier l'autre, qu'à l'écraser. Les couleurs dont on peignoit le duc dans la Parodie, étoient affreuses; mais on y traita sa sœur encore plus indignement:

Une sœur vagabonde, aux crins plus noirs que blonds,
Va dans toutes les Cours, &c.

Il ne douta point que cette atrocité ne vînt de *Despréaux* & de *Racine*. Dans son premier transport, il parla de les faire assommer. Tous deux désavouerent les vers dont le duc les croyoit les auteurs: ils en appréhenderent les suites terribles. Cette affaire eût pu réellement en avoir, sans le prince *de Condé*, fils du grand *Condé*, qui prit *Racine* & *Despréaux* sous sa protection. Il fit dire au duc *de Nevers*, & même en termes assez durs, qu'il regarderoit comme faites à lui-même, les insultes qu'on s'aviseroit de leur faire. Il fit même offrir aux deux amis l'Hôtel *de Condé* pour retraite. *Si vous êtes innocens*, leur dit-il, *venez-y; & si vous êtes coupables*, *venez-y encore.* Cette querelle fut éteinte, lorsqu'on sut que le chevalier *de Nantouillet*, le comte *de Fiesque*, *Manicamp*, & quelques autres seigneurs de distinction, avoient fait dans un repas la parodie du Sonnet. Le duc *de Nevers* mourut en 1707, après avoir publié plusieurs *Pieces de Poésie* d'un goût singulier, & qui ne manquent ni d'esprit, ni d'imagination. On connoît ses vers contre *Rancé*, le Réformateur de la Trappe, qui avoit écrit contre l'archevêque *Fénelon*:

Cet Abbé qu'on croyoit pétri de sainteté,
Vieilli dans la retraite & dans l'humilité,
Orgueilleux de ses croix, bouffi de sa souffrance,
Rompt ses sacrés statuts en rompant le silence;
Et contre un saint Prélat s'animant aujourd'hui,
Du fond de ses déserts déclame contre lui;
Et, moins humble de cœur, que fier de sa doctrine,
Il ose décider ce que Rome examine.

Son esprit & ses talens se sont perfectionnés dans son petit-fils (M. le duc *de Nivernois*); c'est ce qu'a dit

Voltaire, & l'Europe l'a répété après lui.

NEUFGERMAIN, (Louis de) poëte françois sous le regne de *Louis XIII*, s'avisa de faire des vers, dont les rimes étoient formées des syllabes qui composoient le nom de ceux qu'il prétendoit louer. *Voiture* tourna en ridicule cette manie pédantesque. *Neufgermain* voulut lui répondre; mais c'étoit la brebis qui se battoit contre le lion. Cet homme singulier se qualifioit de *Poëte Hétéroclite de* MONSIEUR, *frere unique de Sa Majesté*. Ses Poësies ont été imprimées en 1630 & 1637, 2 vol. in-4°; mais on ne les trouve plus, si ce n'est peut-être quelques lambeaux pourris chez les épiciers. *

I. NEUFVILLE, (Nicolas de) seigneur de Villeroy, &c. conseiller & secrétaire-d'état, grand trésorier des ordres du roi, épousa la fille de l'*Aubespine*, secrétaire d'état, & fut employé par la reine *Catherine de Médicis*, dans les affaires les plus importantes. Dès l'âge de 18 ans on le regardoit comme un homme d'un mérite consommé, & il exerça la charge de secrétaire d'état en 1567, à 24 ans, sous *Charles IX*. C'est en cette qualité qu'il signa le premier pour le roi: [*Voy*. CHARLES IX, roi de France.] Il continua d'exercer la même charge sous les rois *Henri III*, *Henri IV* & *Louis XIII*, auxquels il rendit les services les plus distingués. Ce ministre eut cependant beaucoup d'ennemis & de jaloux, qui le firent passer long-temps pour Ligueur, & Ligueur qui depuis la paix avoit encore conservé des liaisons avec l'Espagne. L'*Hoste*, commis, filleul & créature *de Villeroy*, fut convaincu de trahir l'Etat, & d'envoyer à Madrid un double de tout ce qui passoit par ses mains. Il se noya en s'enfuyant. [*Voyez* III. HOSTE.] Les ennemis de son maître renouvellerent à cette occasion leurs accusations contre lui; mais les gens désintéressés, qui creuserent cette affaire, ne crurent point qu'il y eût trempé. Il mourut à Rouen le 12 Novembre 1617, à 74 ans, dans le temps qu'on tenoit une assemblée des notables. On a des *Mémoires* imprimés sous son nom, en 4 vol. in-12, réimprimés à Trévoux en 7, en y comprenant la continuation. Ils contiennent moins de particularités curieuses & intéressantes, qu'une apologie de sa conduite, & des leçons pour les ministres & pour les peuples. Le style n'en est pas léger; mais le fonds en est judicieux & solide. On y trouve plusieurs Pieces importantes sur les affaires qui se sont traitées depuis 1567 jusqu'en 1604. Ce qui les rend sur-tout recommandables, c'est l'idée avantageuse qu'ils donnent de *Villeroy*. Habile politique, ministre appliqué, humain, ennemi de la flatterie & des flateurs, protecteur de gens de bien & des gens-de-lettres, ami fidelle, bon pere, bon mari, maître généreux, il fut le modele des bons citoyens. Voici sous quels traits le peignit *Henri IV*, un jour qu'il s'entretenoit avec ses courtisans, des talens de ses différens ministres: » VILLEROY a une grande routine » dans les affaires, & une connoissance entiere dans celles qui se » sont faites de son temps, auxquelles il a été employé dès sa » premiere jeunesse. Il tient un » grand ordre dans l'administration » de sa charge, & dans la distribution des expéditions qui passent » par ses mains. Il a le cœur généreux, n'est nullement adonné à » l'avarice, & fait paroître son habileté dans son silence & sa grande » retenue à parler en public. Cependant il ne peut souffrir qu'on contredise ses opinions, croyant

» qu'elles doivent tenir lieu de » raison; il les réduit à temporiser, » à patienter & à s'attendre aux » fautes d'autrui; de quoi je me » suis pourtant très-bien trouvé «. (*MÉMOIRES de Sully*, liv. 26.) *Villeroy* avoit épousé, comme on a dit, *Magdelene de l'AUBESPINE*, *Voyez* ce dernier mot, n° IV.

II. NEUFVILLE, (Charles de) seigneur de Villeroy, fils du précédent, gouverneur du Lyonnois & ambassadeur à Rome, mourut le 18 Janvier 1642, à 70 ans... Son fils *Nicolas* fut gouverneur de *Louis XIV* en 1646. Ce prince le fit duc *de Villeroy*, pair & maréchal de France, chef du conseil royal des finances, &c. Ce duc mourut le 28 Novembre 1685, à 88 ans, avec la réputation d'un courtisan honnête-homme.

III. NEUFVILLE, (François de) fils de ce dernier, duc de *Villeroy*, pair & maréchal de France, &c., commanda en Lombardie, où il fut fait prisonnier à Crémone, le premier Février 1702. Il eut encore le malheur de perdre la bataille de Ramillies en Flandres, le 23 Mai 1706. La perte étoit égale de part & d'autre, lorsque les troupes Françoises se débanderent pour fuir plus vîte. L'ennemi, averti de ce désordre, détacha sa cavalerie après les fuyards; un grand nombre fut pris, avec l'artillerie, les bagages & les caissons qui se trouverent abandonnés. Malheureux à la guerre, il fut plus heureux dans le cabinet. Il devint ministre d'état, chef du conseil des finances, & gouverneur du roi *Louis XV*. Il mourut à Paris le 18 Juillet 1730, à 87 ans, regardé comme un honnête-homme, fidelle à l'amitié, généreux & bienfaisant. [*Voyez* MONNOYE.] Ces qualités l'avoient rendu le favori de *Louis XIV*. Dans les orages de la cour, il parla hautement pour ses amis. Lorsque les sceaux furent ôtés au chancelier *d'Aguesseau*, il s'éleva contre cette injustice, & il dit à d'*Armenonville* son successeur: *Je ne vous fais point de compliment, persuadé que vous êtes fâché de succeder à un homme comme M.* d'Aguesseau.

IV. NEUFVILLE, *Voy.* QUIEN, n° *II.*

NEUHOFF, (Théodore de) gentilhomme Allemand, du comté de la Marck, porta d'abord les armes en france, & ensuite en Espagne où le cardinal *Alberoni* lui donna le grade de colonel. *Riperda*, après la disgrace d'*Alberoni* lui fit épouser Mademoiselle de *Kilmaneck*, favorite & demoiselle d'honneur de la reine. S'étant saisi des bijoux & de la garde-robe de son épouse, il vint à Paris, se lia avec le fameux *Law*, qui lui fit une fortune aussi brillante que passagere. *Neuhoff* ruiné se retira en Angleterre, puis en Hollande. Enfin après avoir voyagé & cherché fortune dans toute l'Europe, il se trouva à Livourne en 1736. Il eut des correspondances avec les mécontens de Corse, & leur offrit ses services. Il s'embarqua pour Tunis, y négocia de leur part, en rapporta des armes, des munitions & de l'argent, entra dans la Corse avec ce secours, & enfin s'y fit proclamer roi. Il fut couronné d'une couronne de laurier & reconnu dans l'Isle, où il maintint la guerre. Le sénat de Gênes mit sa tête à prix; mais n'ayant pu le faire assassiner, ni soumettre les rebelles, on eut recours à la France, qui envoya successivement des généraux & des troupes. *Théodore* fut chassé. Il se retira dans Amsterdam, où ses créanciers le firent mettre en prison. Du fond de cette prison, il promettoit toujours aux Corses qu'il viendroit bientôt les délivrer

du joug de Gênes & de l'arbitrage de la France. » En effet, il trouva » (dit *Voltaire*) le secret de tromper des Juifs & des marchands » étrangers établis dans Amsterdam, » comme il avoit trompé Tunis & » la Corse. Il leur persuada non » seulement de payer ses dettes, » mais de charger un vaisseau d'armes, de poudre, de munitions » de guerre & de bouche, avec » beaucoup de marchandises; leur » persuadant qu'ils feroient seuls » le commerce de la Corse, & leur » faisant envisager des profits immenses. L'intérêt leur ôtoit la » raison; mais *Théodore* n'étoit pas » moins fou qu'eux. Il s'imaginoit » qu'en débarquant en Corse des » armes, en paroissant avec quelque argent, toute l'Isle se rangeroit incontinent sous ses drapeaux, malgré les François & » les Génois. Il ne put aborder; » il se sauva à Livourne, & ses » créanciers de Hollande furent » ruinés. Il se réfugia bientôt en » Angleterre; il fut mis en prison » pour ses dettes à Londres, comme » il l'avoit été à Amsterdam. Il y » resta jusqu'au commencement de » l'année 1756. M. *Walpole* eut la » générosité de faire pour lui une » souscription, moyennant laquelle » il appaisa ses créanciers, & délivra de prison ce prétendu monarque, qui mourut misérablement le 2 Décembre de la même » année. On grava sur son tombeau : *QUE LA FORTUNE LUI* » *AVOIT DONNÉ UN ROYAUME,* » *ET REFUSÉ DU PAIN* «.

NEVISAN, (Jean) jurisconsulte Italien, natif d'Asti, mort en 1540, étudia le droit à Padoue, & l'enseigna ensuite à Turin. Son principal ouvrage est intitulé : *Sylva nuptialis libri sex, in quibus materia matrimonii, dotium, filiationis, adulterii, discutitur*, Paris, 1521, in-8°. & Lyon, 1572 : livre curieux, qui souleva contre lui les femmes. Il y débite des plaisanteries, & y étale une érudition assaisonnée de diversités amusantes, mais une érudition mal digérée. Son livre est un vrai fatras, où il a ramassé différentes choses qui n'ont aucune liaison entr'elles, & qui sont noyées dans une infinité de citations. Il avoit tellement la fureur de citer, que, lorsqu'il rapporte un passage de l'Ecriture, il ne se contente pas de marquer l'endroit d'où il est pris; il y joint encore les citations de cinq ou six jurisconsultes, qui l'ont allégué. C'étoit la méthode des autres jurisconsultes de son temps. Cette manie servoit à faire conoître leur grande lecture & leur peu de jugement. Au reste, on trouve dans l'ouvrage bien des choses singulieres & des pensées originales. Il dit que Dieu ne créa pas la femme en même temps que l'homme, mais qu'il se réserva de la créer avec les autres animaux. Il dit que, dans la révolte des Anges contre Dieu, ceux qui demeurerent neutres ne furent point précipités dans les enfers; mais que Dieu les envoya dans les corps des femmes pour faire enrager les hommes. Il soutient d'ailleurs des opinions dangereuses, & prétend que la simple fornication n'est pas un péché mortel. Les dames de Turin, choquées de ses déclamations contre leur sexe, le chasserent (dit-on) de leur ville à coups de pierres, & ne lui permirent de revenir qu'après une amende honorable qu'il fit à genoux devant elles.

I. NEUMANN, (Gaspard) théologien Allemand, mourut le 27 Janvier 1715 à Breslaw, où il étoit pasteur, & inspecteur des églises & des écoles. On a de lui : I. Une Grammaire hébraïque, sous

le titre de *Clavis domûs Heber.* II. *De punctis Hebræorum litterariis.* III. *Genesis lingua sancta.* Il y a des choses hasardées dans cet ouvrage. *Neumann* étoit un homme d'une imagination vive, mais bizarre. Il écrivoit mieux en allemand qu'en latin. On a encore de lui d'autres ouvrages.

II. NEUMANN, (Jean-George) né en 1661, fut professeur de poésie & de théologie, & bibliothécaire de l'université de Wirtemberg, où il mourut le 5 Septembre 1709, à 48 ans. On a de lui des *Dissertations* sur des matieres de controverse & de théologie. Elles sont curieuses, mais trop prolixes.

NEURÉ, (Mathurin de) habile mathématicien du XVIIe siecle, natif de Chinon, fut précepteur des enfans de *Champigny*, intendant de justice à Aix, par le crédit du célebre *Gassendi* dont il fut toute sa vie un zélé défenseur. Il fut chargé ensuite de l'éducation des princes *de Longueville*, qui l'honorerent de leur estime & de leurs bienfaits. Ses ouvrages sont : I. Deux *Lettres* en françois, en faveur de *Gassendi*, contre *Morin*, à Paris, chez *Courbé*, 1650, in-4°. II. Une autre *Lettre* fort longue en latin, au même philosophe, qu'on trouve dans la derniere édition de ses Œuvres. III. Et un *Ecrit*, aussi en latin, de 61 pages in-4°, sur quelques coutumes ridicules & superstitieuses des Provençaux. *Neuré* cultivoit avec succès les Muses Latines ; mais il manquoit de goût : l'enflure & le boursouflage sont les principaux défauts de son style.

NEUSTAIN, *Voyez* ALEXANDRINI.

NEWCASTLE, *Voyez* CAVENDISH.

NEUVILLE, Charles Frey de) Jésuite, né en 1693 à Coutances, d'une famille noble établie en Bretagne, fit retentir les chaires de la cour & de la capitale, de sa voix éloquente, pendant plus de trente années. Ce ne fut qu'en 1736 qu'il prêcha pour la premiere fois ; mais il fit dès-lors une sensation singuliere. Après la destruction de sa Société en France, il se retira à Compiégne, où il eut la permission de demeurer, quoiqu'il n'eût pas rempli les conditions que le parlement de Paris exigeoit des Jésuites qui vouloient rester dans son ressort. Mais la supériorité de ses talens, embellis par de grandes vertus, lui avoit mérité à la cour d'illustres protectrices, qui obtinrent de *Louis XV* qu'il pût vivre tranquillement dans la solitude qu'il s'étoit choisie. Les bienfaits du roi & de la famille royale, vinrent le chercher dans sa retraite, & répandirent quelque douceur sur sa vieillesse. Ce bonheur passager fut troublé par le bref du pape *Clément XIV*, qui anéantit les Jésuites. Le P. *de Neuville*, extrêmement sensible, mais toujours soumis au saint-Siége, écrivit à ses confreres : » Montrons par » notre conduite, que la Société » étoit digne d'une autre destinée. » Que les discours & les procédés » des enfans fassent l'apologie de » la mere. Cette maniere de la » justifier sera la plus éloquente » & la plus persuasive «. De tels sentimens prouvent que le chrétien étoit encore supérieur à l'orateur dans le Pere *de Neuville*. Il mourut le 13 Juillet 1774, dans sa 81e année. Sa conversation étoit aussi brillante que ses discours. Dans l'entretien le plus familier, on retrouvoit cette abondance, cette facilité, cette propriété de termes, qui étonnoient d'autant plus, qu'il n'y mettoit point la recherche que quelques critiques reprochoient à

ses

ses sermons. Il fit servir ce talent peu commun de la conversation à ramener les incrédules aux vérités de la foi, & les grands à la pratique de la morale. Obligé de paroître dans le monde le plus distingué, il savoit se faire respecter & respectoit lui-même les égards dus au rang. Le maréchal de *Belle-Isle*, avec lequel il étoit très-lié, employa quelquefois sa plume pour des affaires secretes; & comme il eut part à quelques Mémoires où le duc *de Choiseul* étoit peu ménagé, lorsque le P. *de Neuville* prononça l'oraison funebre du Maréchal, on en fit l'éloge devant ce ministre, qui dit: *Le P.* de Neuville *fait de beaux Discours & de méchans Mémoires.* Il avoit une sorte de gaieté grave & modeste, mais agréable & piquante. Il parloit bien de tout, mais son attrait particulier étoit pour les réflexions qui inspiroient le désir des devoirs de son état, & la résolution de les remplir. Sa sensibilité lui donnoit une espece d'empressement pour la consolation des malheureux: il quittoit tout pour eux, & sa douceur insinuante servit plusieurs fois à essuyer leurs larmes... Les *Sermons* du Pere *de Neuville* ont été publiés en 8 vol. in-12, à Paris, 1776. On les distinguera de la foule des écrits de ce genre, par la beauté des plans, la vivacité des idées, l'heureuse application de l'Ecriture-sainte, la singuliere abondance d'un style pittoresque & original, la chaleur du sentiment. Il n'a manqué au Pere *de Neuville*, que d'avoir su resserrer son éloquence dans de justes bornes, d'avoir évité les écueils du bel-esprit & l'affectation de l'antithese. Ces défauts, qui se font sentir à la lecture de ses ouvrages, échappoient à l'auditeur, par la volubilité avec laquelle il débitoit. Il est certain qu'il auroit pu supprimer bien des détails, & produire ses pensées sous moins de faces; mais ses détails étoient presque toujours piquans, & ses images bien choisies. Le Pere *de Neuville* avoit commencé la révision de ses sermons avant sa mort; mais il n'osoit pas se presser. *Lorsqu'on veut aller vite*, disoit-il, *il est fâcheux d'avoir plus de goût que d'esprit.* D'ailleurs il sembloit redouter l'impression; il y entroit sans doute de la modestie, mais encore plus de crainte que ce ne fût pour lui une source de tracasseries & de chagrins. Comme il avoit beaucoup de goût pour l'histoire, il avoit rassemblé trois volumes *d'Observations historiques & critiques*, où l'on trouvoit une critique saine & des discussions intéressantes. La crainte qu'on ne trouvât dans cet ouvrage toute autre chose que ce qu'il vouloit dire, le détermina à le jeter au feu quelques mois avant sa mort. Le Pere *de Neuville* avoit un frere aîné, Jésuite comme lui, appelé *Pierre-Claude* Frey DE NEUVILLE. Les *Sermons* de celui-ci (Rouen, 1778, 2 vol. in-12) sont moins brillans que ceux de son cadet, mais peut-être plus solides. Il étoit né à Grandville en 1692, & il mourut en 1773 à Rennes, où il s'étoit retiré après la destruction de sa compagnie. Il avoit été deux fois provincial, & il avoit le génie de l'administration.

NEUVILLE, *Voyez* NEUVILLE... BAILLET... PONCY..., QUIEN.

NEWTON, (Isaac) né le jour de Noël 1642, d'une famille noble, à Wolstrop, dans la province de Lincoln, s'adonna de bonne heure à la géométrie & aux mathématiques. *Descartes* & *Keppler* furent les auteurs où il en puisa la pre-

miere connoissance. On prétend qu'il avoit fait à vingt-quatre ans ses grandes découvertes en géométrie, & posé les fondemens de ses deux célebres ouvrages, les *Principes* & l'*Optique*. Il projetoit dès-lors de donner une nouvelle face à la philosophie. Ce grand génie vit qu'il étoit temps de bannir de la physique les conjectures & les hypotheses, & de soumettre cette science aux expériences & à la géométrie. C'est peut-être dans cette vue qu'il commença par inventer le *Calcul de l'Infini* & la *Méthode des Suites*. Les usages de ses découvertes, si étendus dans la géométrie, le sont encore davantage pour déterminer les effets compliqués que l'on observe dans la nature, où tout semble s'exécuter par des especes de progressions infinies. Les expériences de la pesanteur & les observations de *Keppler* fournirent ensuite au philosophe Anglois des conjectures heureuses sur la force qui retient les planetes dans leurs orbites. Il tâcha de distinguer les causes de leurs mouvemens, & de les calculer avec exactitude. Ce fut en 1687 qu'il découvrit ce qu'il pensoit sur cet objet important. Ses *Principia Mathematica Philosophiæ naturalis*, traduits en françois par Madame *du Châtelet*, ouvrage où la géométrie sert de base à une physique toute nouvelle, parurent cette année en latin, in-4°, & ont été réimprimés en 1726. En même temps qu'il travailloit à ce livre, fruit de son esprit pénétrant, il en avoit un autre entre les mains, aussi original & aussi neuf. C'est son *Optique* ou *Traité de la Lumiere & des Couleurs*, qui vit le jour pour la premiere fois en 1704, & qui a été traduit en latin par *Clarke*, à Londres, 1719, in-4°, & en françois par *Coste*, à Paris, 1722, in-4°. On n'avoit, avant lui, que des idées confuses de la lumiere : il chercha à la faire connoître aux hommes en la décomposant, & en anatomisant ses rayons. Il perfectionna aussi les télescopes, & il en inventa un qui montre les objets par réflexion : invention dont Jacques *Gregory* pouvoit avoir eu l'idée, mais qu'on attribue communément au philosophe Anglois, parce qu'il exécuta ce que d'autres n'avoient que soupçonné. Il brille dans tous ses ouvrages une haute & fine géométrie, qui lui appartient. L'Allemagne voulut donner la gloire à *Leibnitz* des découvertes de *Newton* en ce genre; mais on sait avec quelle chaleur l'Angleterre défendit *Newton* contre les partisans de LEIBNITZ : [*Voyez* l'article de celui-ci.] Ce zele étoit bien juste : *Newton* étoit la gloire de sa nation ; aussi l'honora-t-elle comme elle le devoit. En 1696, le roi *Guillaume* le créa garde des monnoies. Le philosophe rendit des services importans dans cette charge, à l'occasion de la grande refonte qui se fit alors. Trois ans après il fut maître de la monnoie, emploi d'un revenu très-considérable, qu'il exerça jusqu'à sa mort avec un désintéressement & une intégrité peu commune. Tous les savans d'Angleterre le mirent à leur tête, par une espece d'acclamation unanime : ils le reconnurent pour chef & pour maître. On lui donna, en 1703, la place de président de la société royale, qu'il conserva jusqu'à sa mort, pendant vingt-trois ans : exemple unique, dont on ne crut pas devoir craindre les conséquences. Son nom parvint jusqu'au trône, & y parvint avec tout son éclat. La reine *Anne* le fit cheva-

lier en 1705. Il fut plus connu que jamais à la cour sous le roi *George*. La princesse de Galles, depuis reine d'Angleterre, digne admiratrice de ce grand homme, disoit souvent: qu'*Elle se tenoit heureuse de vivre de son temps.* Dès que l'académie des sciences de Paris put choisir des associés étrangers, elle ne manqua pas d'orner sa liste du grand nom de *Newton*... Depuis que ce réformateur de la philosophie fut employé à la monnoie, il ne s'engagea plus dans aucune entreprise considérable de mathématique ni de physique. Il eut le plaisir touchant pour un bon citoyen, d'être utile à sa patrie dans les affaires d'état, après avoir servi si utilement toute l'Europe dans les connoissances spéculatives. Ce grand homme (dit *Voltaire*) n'entendoit jamais prononcer le nom de DIEU sans faire une inclination profonde, qui marquoit & son respect & son admiration pour les œuvres du Créateur. Le même écrivain a dit encore dans un mouvement d'enthousiasme: » C'est le plus grand » génie qui ait existé. Quand tous » les génies de l'univers seroient » arrangés, il conduiroit la bande «. *Newton* posséda, jusqu'à l'âge de 80 ans, une santé égale: circonstance essentielle du rare bonheur dont il a joui. Alors il commença d'être incommodé de la pierre, & le mal devenu incurable l'enleva aux sciences le 20 Mars 1727, à 85 ans. Dès que la cour de Londres eut appris sa mort, elle ordonna que son corps, après avoir été exposé sur un lit de parade, comme les personnes du plus haut rang, fût ensuite transporté dans l'abbaye de Westminster. Le poêle du cercueil fut soutenu par le grand-chancelier & par trois pairs d'Angleterre. On lui éleva un tombeau magnifique, sur lequel est gravée l'Epitaphe la plus honorable. Elle finit ainsi: *Que les Mortels se félicitent de ce qu'un d'entre eux a fait tant honneur à l'humanité.* SIBI GRATULENTUR MORTALES, TALE TANTUMQUE EXTITISSE HUMANI GENERIS DECUS. Le célebre *Pope* lui en fit une en vers anglois, qui commence par ceux-ci:

Nature aud nature's laws lay in nigt,
God said, NEWTON be; *and all*
Was light. &c.

Dorat l'a traduite en notre langue:

L'épaisse nuit régnoit sur le monde encor brut;
Dieu dit: Que NEWTON soit...
Soudain le jour parut.
Pour second créateur tout l'Univers le nomme.
Interrogez le Ciel, la Nature, le Temps:
C'est un Dieu, diront-ils, il ne craint rien des ans...
Helas! ce marbre seul atteste qu'il fut homme.

Newton avoit la physionomie agréable, l'air noble, l'œil vif & perçant. Il n'eut jamais besoin de lunettes, & ne perdit qu'une seule dent pendant toute sa vie. Il étoit philosope dans la pratique autant que dans la théorie. Il n'étoit point marié, & n'avoit jamais approché d'aucune femme. Son caractere doux, tranquille, modeste, simple, affable, toujours de niveau avec tout le monde, ne se dementit point pendant le cours de sa longue & brillante carriere. Il auroit mieux aimé être inconnu, que de voir le calme de sa vie troublé par ces orages littéraires, que l'esprit & la science attirent à ceux qui cherchent trop la gloire. *Je me reprocherois*, disoit-il, *mon imprudence*, *de*

perdre une chose aussi réelle (*) *que le repos, pour courir après une ombre.* Il ne cherchoit point à faire la cour aux rois & aux grands. Un jour qu'il donnoit à dîner à quelques philosophes, on voulut suivre l'usage d'Angleterre, de boire à la fin du repas à la santé des princes. *Newton* dit : *Buvons à la santé de tous les honnêtes gens, de quelque pays qu'ils soient. Ils sont ordinairement tous amis, parce qu'ils tendent au seul but digne de l'homme, la connoissance de la vérité.* Il observoit exactement tous les devoirs de la société, & il savoit n'être, lorsqu'il le falloit, qu'un homme du commun. L'abondance où il se trouvoit par son patrimoine, par son emploi, par ses épargnes, ne lui donnoit pas inutilement les moyens de faire du bien. Il ne croyoit pas que laisser par testament, ce fût véritablement donner. Ce fut de son vivant qu'il fit ses libéralités. Quand la bienséance exigeoit quelque dépense d'éclat, il étoit magnifique sans regrets ; hors de là, le faste étoit retranché, & les fonds réservés pour des usages utiles ou pour les besoins des malheureux. Quoiqu'il fût attaché sincérement à l'Eglise Anglicane, il n'eût pas persécuté les non-Conformistes pour les y ramener. Il jugeoit les hommes par les mœurs ; & les vrais non-Conformistes étoient pour lui les vicieux & les méchans. Ce n'est pas cependant qu'il s'en tînt à la religion naturelle. Il étoit fermement persuadé de la révélation. Une preuve de sa bonne foi, c'est qu'il a commenté l'*Apocalypse.* Il y trouve clairement que le Pape est l'Antechrist, & les autres chimeres que les Protestans y ont découvertes contre l'Eglise Romaine. Apparemment qu'il a voulu par ses rêveries, (dit un homme d'esprit,) consoler la race humaine de la supériorité qu'il avoit sur elle. On a de lui, outre ses *Principes* & son *Optique* : I. Un *Abrégé de Chronologie*, traduit en françois par *Granet*, 1728, in-4°, où il a des sentimens & un systême très-différent des autres chronologistes. *Freret* attaqua ce systême, & *Newton* lui répondit avec vivacité en 1726. Le Pere *Souciet*, Jésuite, s'éleva aussi contre la *Chronologie* de *Newton* dans plusieurs *Dissertations.* On reproche en Angleterre aux deux savans François de n'avoir pas trop bien entendu la partie astronomique de ce systême. Quoi qu'il en soit, *Newton* change beaucoup d'idées reçues en chronologie, & place le voyage des Argonautes & la guerre de Troye 500 ans plus près de l'Ere chrétienne que ne font les autres chronologistes. Il réduit la durée du regne de chaque roi à 20 ans l'un portant l'autre. Si ses idées ne sont pas vraies, elles sont du moins fort ingénieuses, & prouvent beaucoup de sagacité. II. Une *Arithmétique universelle*, en latin, Amsterdam, 1761, 2 volumes in-4°, avec des *Commentaires* de *Castillon.* III. *Analysis per quantitatum series, fluxiones & differentias*, 1716, in-4°, traduit en françois par M. *de Buffon*, à Paris, 1740, in-4°. IV. Plusieurs *Lettres* dans le *Commercium epistolicum.* Les découvertes de *Newton* déposent en faveur de son génie, tout à la fois étendu, juste & profond. En enrichissant la philosophie par une grande quantité de biens réels, il a mérité sans doute toute sa reconnoissance ; mais il a peut-être plus fait pour elle, (dit un philosophe) en lui apprenant à être sage, & à contenir dans ses justes bornes cette

(*) RES VERE SUBSTANTIALIS. Ce sont ses expressions.

espece d'audace que les circonstances avoient forcé *Descartes* à lui donner. Sa Théorie du monde est aujourd'hui si généralement reçue, qu'on commence à disputer à l'auteur l'honneur de l'invention. On veut que les Grecs en aient eu l idée; mais ce qui n'étoit chez les philosophes de l'antiquité qu'un systême hasardé & romanesque, est devenu une espece de démonstration dans les mains du philosophe moderne. S'il a rendu de grands services à la physique, en l'unissant à la géométrie; il faut convenir aussi qu'il a poussé cette alliance si loin, qu'elle a paru dégénérer en abus, & que la science de la nature n'est presque devenue qu'une combinaison de mesures & de nombres. Dans cet état décharné, la physique n'a présenté à la jeunesse qu'un aspect rebutant. L'influence d'une étude purement algébrique sur les belles-lettres, n'a point été favorable à leurs progrès. En réprimant l'essor de l'imagination, elle a diminué les ressources du génie: des efforts pénibles & des calculs arides ont remplacé cet enthousiasme qui produit les beautés naturelles & touchantes. On a souvent comparé *Descartes* & *Newton*; parmi les différens paralleles qu'on en a faits, nous choisirons quelques traits tirés de l'*Eloge* de *Newton* par *Fontenelle*, & de celui de *Descartes* par M. *Thomas*. » L'attraction & le vide bannis de » la physique par *Descartes*, & bannis pour jamais, selon les apparences, y furent ramenés, (dit » *Fontenelle*,) par *Newton*, armés » d'une force toute nouvelle dont » on ne les croyoit pas capables. » Ces deux grands hommes qui se » trouvent dans une si grande opposition, ont eu de grands rapports. Tous deux ont été des génies du premier ordre, nés pour » dominer sur les autres esprits, » & pour fonder des empires; tous » deux, géometres excellens, ont » vu la nécessité de transporter la » géométrie dans la physique. Tous » deux ont fondé leur physique sur » une géométrie qu'ils ne tenoient » presque que de leurs propres » lumieres. Mais l'un, prenant un » vol hardi, a voulu se placer à » la source de tout, se rendre maître des premiers principes par » quelques idées claires & fondamentales, pour n'avoir plus qu'à » descendre aux phénomenes de » la nature, comme à des conséquences nécessaires. L'autre, plus » timide ou plus modeste, a commencé sa marche par l'appuyer » sur les phénomenes, pour remonter à des principes inconnus, résolu de les admettre, » quels que pût les donner l'enchaînement des conséquences. » L'un part de ce qu'il entend nettement, pour trouver la cause » de ce qu'il voit. L'autre part de » ce qu'il voit, pour en trouver » la cause, soit claire, soit obscure. Les principes évidens de » l'un, ne le conduisent pas toujours aux phénomenes tels qu'ils » sont. Les phénomenes ne conduisent pas toujours l'autre à des » principes évidens. Les bornes » qui, dans ces deux routes contraires, ont pu arrêter deux hommes de cette espece, ne sont pas » les bornes de leur esprit, mais » celles de l'esprit humain «. La comparaison que M. *Thomas* a faite de *Newton* avec *Descartes*, est très-avantageuse à ce dernier philosophe. » *Descartes*, (dit l'éloquent » orateur,) a mérité d'être mis à » côté de *Newton*, parce qu'il a » créé une partie de *Newton*, & » qu'il n'a été créé que par lui-même; parce que, si l'un a découvert plus de vérités, l'autre

» a ouvert la route de toutes les » vérités. Géometre aussi sublime, » quoiqu'il n'ait pas fait un aussi » grand usage de la géométrie; » plus original par son génie, » quoique ce génie l'ait souvent » trompé; plus universel dans ses » connoissances comme dans ses » talens, quoique moins sage & » moins assuré dans sa marche; » ayant peut-être en étendue, ce » que l'autre avoit en profondeur; » fait pour concevoir en grand, » mais peu fait pour suivre les » détails, tandis que *Newton* don» noit aux plus petits détails l'em» preinte du génie; moins admi» rable sans doute pour la con» noissance des cieux, mais bien » plus utile pour le genre humain » par sa grande influence sur les » esprits «. *Voyez aussi* à l'article CASTEL, n° IV.

I. NICAISE, (Saint) évêque de Reims au Ve siecle, fut martyrisé par les Vandales... Il ne faut pas le confondre avec S. NICAISE, martyr du Vexin, que l'on marque pour le premier archevêque de Rouen, au milieu du IIIe siecle.

II. NICAISE, (Claude) de Dijon, où son frere étoit procureur-général de la chambre des Comptes, embrassa l'état ecclésiastique, & se livra tout entier à l'étude & à la recherche des monumens antiques. Cette étude lui fit prendre la résolution d'aller à Rome, & dans ce dessein, il se défit d'un canonicat qu'il avoit à la Sainte-Chapelle de Dijon. Il demeura plusieurs années dans cette patrie des arts, jouissant de l'estime & de l'amitié d'un grand nombre de savans & de personnes distinguées. De retour en France, il cultiva les lettres jusqu'à sa mort, arrivée au village de Velley en Octobre 1701, à 78 ans. On a de lui quelques écrits sur des matieres d'érudition; entre autres, *l'Explication d'un ancien Monument trouvé en Guienne*, Paris, in-4°; & un *Discours sur les Syrenes*, Paris, 1691, in-4°. Il y prétend qu'elles étoient des oiseaux, & non pas des poissons ou des monstres marins. Mais il est principalement connu par les relations qu'il entretenoit avec une partie des savans de l'Europe. Jamais on n'a tant écrit & tant reçu de lettres. Les cardinaux *Barbarigo* & *Noris*, le pape *Clément XI* avant son exaltation au pontificat, entretenoient avec lui une correspondance réguliere. Ils aimoient en lui la pureté de ses mœurs, la douceur de son caractere généreux & obligeant, son zele & sa constance dans l'amitié. *La Monnoie* fit cette Epitaphe singuliere à l'abbé *Nicaise*:

Ci gît l'illustre abbé NICAISE,
Qui, la plume en main, dans sa chaise
Mettoit lui seul en mouvement,
Toscan, François, Belge, Allemand...
De tous côtés à son adresse,
Avis, Journaux, venoient sans cesse,
Gazettes, livres frais éclos,
Soit en paquets, soit en ballots...
Falloit-il écrire au Bureau
Sur un phénomene nouveau;
Annoncer l'heureuse trouvaille
D'un Manuscrit, d'une Médaille;
S'ériger en solliciteur
De louanges pour un Auteur;
*D'*Arnauld *mort avertir la Trappe;*
Féliciter un nouveau Pape?
L'habile & fidelle Ecrivain
N'avoit pas la goutte à la main.
C'étoit le Facteur du Parnasse.
Or gît-il, & cette disgrace
Fait perdre aux Huets, *aux* Noris,
Aux Toinards, Cupers, & Leibnits,
A Basnage *le Journaliste*,
A Bayle *le Vocabuliste*,

Aux Commentateurs Grævius,
Luhnius, Perizonius,
Mainte curieuse riposte...
Mais nul n'y perd tant que la Poste.

NICANDRE, (*Nicander*) grammairien, poëte & médecin Grec, dans l'Ionie, demeura long-temps en Etolie, & s'acquit une grande réputation par ses ouvrages. Il ne nous reste de lui que deux excellens Poëmes, intitulés : *Thériaca* & *Alexipharmaca*, grec & latin, dans le *Corpus Poëtarum Græc.* Geneve, 1606 & 1614, 2 volumes in-folio, & séparément par *Gorris*, à Paris, 1557, in-4°, & à Florence, 1764, in-8°, traduits en françois par *Grevin*, Anvers, 1567, in-4°. Les anciens les citent souvent avec éloge. Il vivoit l'an 140 avant Jesus-Christ.

I. NICANOR, général des armées du roi de Syrie & grand ennemi des Juifs, vint d'abord en Judée par ordre de *Lysias*, régent du royaume pendant l'absence d'*Antiochus*, pour s'opposer aux entreprises de *Judas Machabée*. Ce dernier l'ayant vaincu dans un premier combat, quoiqu'il n'eût que 7000 hommes; *Nicanor*, plein d'admiration & de respect pour ce grand homme, se lia d'amitié avec lui. Cette liaison dura jusqu'à ce que ses envieux le calomnierent auprès du roi, l'accusant de s'entendre avec *Judas Machabée* pour le trahir. Le roi, ajoutant foi aux calomnies, écrivit à *Nicanor*, qu'il trouvoit fort mauvais qu'il eût fait alliance avec *Machabée*; & lui ordonna de le faire prendre vif, & de l'envoyer pieds & mains liés à Antioche. *Nicanor* fut surpris & affligé de cet ordre; mais, ne pouvant résister à la volonté du roi, il chercha l'occasion de se saisir de *Judas*. Celui-ci se défiant de ses mauvais desseins, se retira avec quelques troupes, avec lesquelles il battit *Nicanor*, qui l'avoit poursuivi. Ce général, désespéré de voir échapper sa proie, vint au temple, & levant la main contre le saint lieu, il jura avec serment qu'il détruiroit le temple jusqu'aux fondemens, & qu'il en éléveroit un en l'honneur de *Bacchus*, si on ne lui remettoit *Judas* entre les mains. Ensuite ayant appris qu'il étoit sur les terres de Samarie, il résolut de l'attaquer avee toutes ses forces le jour du Sabbat. Il marcha donc comme à une victoire assurée, au son des trompettes, contre *Judas*, qui ne mettant son salut qu'en Dieu, lui livra bataille, le défit, & lui tua 35000 hommes. *Nicanor* lui-même perdit la vie dans cette bataille, & son corps ayant été reconnu, *Judas* lui fit couper la tête & la main droite, qu'il fit porter à Jérusalem. Lorsqu'il fut arrivé, il rassembla dans le parvis du temple les prêtres & le peuple, & leur montra la tête de *Nicanor*, & cette main détestable qu'il avoit levée insolemment contre la maison du Dieu tout-puissant. Puis, ayant fait couper en petits morceaux la langue de cet impie, il la donna à manger aux oiseaux. Sa main fut attachée vis-à-vis le temple, & sa tête exposée aux yeux de tout le monde, comme un signe visible du secours de Dieu, l'an 162 avant J. C.

II. NICANOR, natif de l'isle de Chypre, fut un des *Sept Diacres* choisis par les Apôtres. On dit qu'il prêcha dans son pays, & qu'il y fut martyrisé.

NICANOR, *Voyez* I. SELEUCUS, & DEMETRIUS, n° III.

NICAUSIS, c'est le nom qu'on donne à la reine de Saba qui vint rendre hommage à la sagesse de *Salomon*. Cette princesse le mit d'abord à l'épreuve par des questions obscures, pour s'assurer de ses lu-

mieres. *Salomon* satisfit pleinement à toutes ses difficultés. Il y a lieu de penser qu'il attira cette princesse au culte du vrai Dieu. La reine éblouie de tout l'éclat de la magnificence de *Salomon*, mais plus enchantée encore des charmes de sa sagesse, envia le bonheur de ceux qui pouvoient puiser sans cesse à cette source intarissable de lumieres. Elle fit de magnifiques présens à ce roi, qui de son côté lui en offrit de plus grands, & la combla d'honneurs. Les sentimens sont partagés sur le pays d'où vint cette reine; quelques-uns prétendent qu'elle régnoit en Arabie, & d'autres en Ethiopie. Ceux qui suivent ce dernier sentiment, disent que Saba est l'ancien nom de la ville de Meroë, ainsi nommée de la sœur de *Cambyse*, que l'isle de Meroë est quelquefois comprise dans l'Ethiopie, qu'elle est au midi de la Palestine, & que l'eunuque baptisé par *Philippe*, étoit officier d'une princesse du même pays. Ceux qui la font venir d'Arabie, outre plusieurs raisons qu'ils apportent de leur sentiment, se fondent sur ce que les présens d'or, d'argent, d'aromates, de pierres précieuses que fit cette princesse à *Salomon*, se trouvent plus facilement dans l'Arabie que dans l'isle de Meroë.

NICÉARQUE, l'un des plus habiles peintres de l'antiquité. On admiroit sur-tout, I. Une *Vénus* au milieu des trois *Graces*. II Un *Cupidon*. III. Un *Hercule* vaincu par l'*Amour*. Les auteurs anciens parlent de ces trois morceaux comme de trois chef-d'oeuvres.

I. NICEPHORE, (Saint) martyr d'Antioche sous l'empereur *Valérien*, vers l'an 260, étoit simple laïque. Une amitié aussi tendre que chrétienne l'avoit lié avec le prêtre *Saprice*. Ils eurent le malheur de se brouiller, & la persécution s'étant allumée au moment de leur désunion, *Saprice* fut condamné à avoir la tête tranchée. Son ennemi fit tout ce qu'il put pour se réconcilier avec lui; mais *Saprice* ne voulut point lui pardonner, & renonça à la religion chrétienne. Alors *Nicéphore* se déclara Chrétien, & eut la tête tranchée à la place de *Saprice*.

II. NICEPHORE, (S.) patriarche de Constantinople, succéda à *Taraise* en 806. Il défendit avec zele le culte des saintes Images, contre l'empereur *Léon l'Arménien*, qui l'exila en 815 dans un monastere, où il mourut saintement en 828, à 70 ans. On a de lui: I. *Chronologia Tripartita*, traduite en latin par *Anastase* le Bibliothécaire. C'est une Chronologie depuis la création du monde jusqu'au temps où vivoit le Saint. On y a fait quelques additions dans les siecles postérieurs. Le P. *Goar*, Dominicain, la publia à Paris en 1632, avec des notes à la suite de *George Syncelle*. On la trouve dans la *Biblioteque des Peres*, & dans l'*Histoire Byzantine*, Venise, 1729. II. *Historia Breviarium*, publié par le P. *Petau*, en 1616, in-8°, & traduit par le président *Cousin*. Cet abrégé historique, écrit d'une maniere trop seche & trop succinte, mais exacte, s'étend depuis la mort de l'empereur *Maurice* jusqu'à *Léon IV*: il a été réimprimé au Louvre en 1648, in-fol., & fait partie de la *Bysantine*. III. La *Sticométrie*, c'est-à-dire, l'énumération des livres sacrés; elle est ordinairement jointe à la *Chronologie*. Les *Antirrhétiques* ou Ecrits contre les Iconoclastes, dont quelques-uns se trouvent dans la *Bibliotheque des Peres*. La Présence réelle y est établie de la maniere la plus claire & la plus précise. V. *Dix-sept Canons* insérés dans la Collection des Conciles, &c. Dom *Anselme Banduri* avoit projeté de donner une édition

de tous les ouvrages de *S. Nicéphore*; mais la mort l'en a empêché. Il en avoit publié le *Prospectus* en 1705, qui a été inséré tout entier dans la *Bibliotheque Grecque* de *Fabricius*, tom. VI, page 640. Ces ouvrages sont des monumens de la saine critique & de l'érudition de *Nicéphore*, qui étoit aussi grand évêque, qu'écrivain judicieux... Il ne faut pas le confondre avec NICÉPHORE CALIXTE, dont nous avons une *Histoire Ecclésiastique* en grec, qui va jusqu'en 610, Paris, 1630, 2 vol. in-fol. Celui-ci florissoit au XIVe. On lui reproche d'être trop crédule. Il rapporte beaucoup de faits qui ressemblent à des fables.

III. NICEPHORE, fils d'*Artabasde* & d'*Anne* sœur de *Constantin Copronyme*, reçut le titre d'empereur, lorsque le sénat & le peuple de Constantinople l'eurent donné à son pere en 472. *Constantin Copronyme* vint les attaquer, les vainquit & leur fit crever les yeux. *Nicéphore* avoit beaucoup de mérite, & il s'étoit signalé par son courage... Il ne faut pas le confondre avec NICÉPHORE, 2e. fils de *Constantin Copronyme*, honoré du titre de César par son pere en 769. *Constantin VI*, son neveu, jaloux du crédit que ses talens & ses vertus lui donnoient à Constantinople, lui fit crever les yeux en 792; &, comme s'il eût été encore à craindre dans cet état, l'impératrice *Irene* le fit mourir, 5 ans après, à Athenes, où il avoit été exilé.

IV. NICÉPHORE Ier, empereur d'Orient, surnommé LOGOTHETE, auparavant intendant des finances & chancelier de l'empire, s'empara du trône en 802 sur l'impératrice *Irene*, qu'il relégua dans l'isle de Mételin. Il envoya des ambassadeurs à *Charlemagne*, & fit un traité avec ce prince pour régler les bornes de leurs empires. Un de ses premiers soins fut d'établir une chambre de justice contre ceux qui avoient pillé le peuple; mais, au lieu de rendre aux pauvres le bien qu'on leur avoit enlevé, il se l'appropria. Pour s'affermir sur le trône & perpétuer le sceptre dans sa famille, il déclara Auguste, l'an 802, son fils *Stauracе*. Une telle précaution, loin d'arrêter les révoltes, ne fit qu'exciter les mécontens. Plusieurs périrent dans l'exil par le poison ou par le dernier supplice. Ces cruautés allumerent la haine générale. Les troupes d'Asie proclamerent empereur *Bardane*, surnommé *le Turc*, patrice & général d'Orient. Le nouvel empereur, désespérant de faire entrer Constantinople dans sa révolte, propose à *Nicéphore* de se dépouiller de la pourpre impériale, s'il veut lui accorder son pardon. L'empereur, prenant le masque de la clémence, se contente de l'enfermer dans un monastere; mais quelque temps après, il lui fait crever les yeux & poursuit ses complices. Des affaires importantes interrompirent ces exécutions. Les Sarrasins ravagent la Cappadoce, prennent Tyane; *Nicéphore* marche contre eux, & est battu; il en obtint la paix en 804, moyennant un tribut annuel de 33 mille pieces d'or. Libre des horreurs de la guerre, il désola ses peuples pendant la paix. On établit un impôt sur toutes les denrées & sur tous les chefs de famille. Le droit de feu fut taxé, & peu s'en fallut que ses sujets ne payassent l'air qu'ils respiroient. Un assassin déguisé en moine se glissa dans le palais, pour délivrer la terre de ce fléau; mais il fut découvert, & condamné à une prison perpétuelle. Cependant les Bulgares ravageoient la Thrace. *Nicéphore* prend les armes, & met tout à feu & à sang dans la Bulgarie. *Crumne*, roi de ces peuples,

ferme les passages qui pouvoient lui servir de retraite, le poursuit, taille son armée en pieces & le tue, le 25 Juillet 811. Il poussa la vengeance jusqu'à faire enchâsser son crâne pour lui servir de coupe. Il n'y a point de termes qui expriment l'horreur que le nom de *Nicéphore* présente à l'esprit. „ Fier, avare, vindicatif à „ l'excès, il ne craignit plus rien, „ (dit l'abbé *Guyon*) quand il crut „ avoir acquis le droit de tout „ oser. On ne sait ce qu'il aimoit „ davantage, ou l'or, ou le sang „ des peuples ". Esclave de ses penchans, il ne connut ni l'humanité, ni la religion, & fut un monstre sous le dais.

V. NICEPHORE II, (PHOCAS) d'une des plus anciennes familles de Constantinople, se signala, dès sa plus tendre jeunesse, par ses exploits. Craint des ennemis, aimé des soldats & respecté des peuples, il fut élevé à l'empire par ses troupes; & l'impératrice *Théophanon*, veuve de *Romain le Jeune*, lui donna sa main en 963. Il forma dès-lors le projet de ramasser tous les membres épars de l'empire Romain. Il attaqua les Sarrasins, qui étoient le premier obstacle à ses projets. Il prit sur eux plusieurs places, & les chassa de la Cilicie, d'Antioche & d'une partie de l'Asie. Son zele pour la discipline contribua beaucoup à ses conquêtes; il retenoit le soldat dans le devoir, moins par le châtiment que par son exemple; évitant les femmes, supportant les rigueurs des saisons, & couchant sur la dure. Si *Nicéphore* fut la terreur des ennemis, il fut le fléau des citoyens. Il augmenta tous les impôts, confisqua les biens des particuliers, altéra les monnoies, & fit passer dans les camps toutes les richesses de l'état. Ses sujets, las d'avoir un tyran à leur tête, & sa femme, non moins lasse d'avoir pour époux l'homme le plus laid & le plus cruel de l'empire, conspirerent contre lui. *Jean Zimiscès* est introduit, caché dans une corbeille, avec cinq autres conjurés, dans la chambre de l'empereur qui dormoit. Ce prince est éveillé au bruit des poignards & mis à mort le 11 Décembre 969, après avoir régné 6 ans & quelques mois.

VI. NICEPHORE, III, (BOTONIATE) passoit pour être un des descendans des *Fabius* de l'ancienne Rome. Il montra quelques talens avant que de monter sur le trône; mais dès qu'il y fut élevé, en 1077, par l'armée qu'il commandoit en Orient, on ne vit plus en lui qu'un vieillard foible & imprudent. *Nicéphore Bryenne*, nommé empereur lui-même en Occident par ses troupes, ayant refusé de reconnoître *Nicéphore Botoniate*, celui-ci envoya, contre son rival, *Alexis Comnene*, qui le prit prisonnier. *Botoniate* eut la cruauté de lui faire crever les yeux. Un autre rebelle, vaincu par *Alexis*, essuya le même traitement. Une 3e conjuration se forma en Asie : *Nicéphore* envoya de nouveau *Alexis* pour la dissiper; mais les soldats l'ayant proclamé, le 1er Avril 1081, empereur lui-même, il ôta le sceptre à *Botoniate* & le reléguà dans un couvent, où il mourut peu de temps après. *Nicéphore* quitta la pourpre avec autant d'indifférence, qu'il l'avoit aimée passionément.

VII. NICEPHORE CARTOPHILAX, c'est-à-dire, *Garde des Archives*, auteur Grec, florissoit au commencement du IXe siecle. Il nous reste de lui quelques Ouvrages, dans la *Bibliotheque des*

Peres, & dans le *Recueil du Droit Grec Romain*.

NICEPHORE BRYENNE. *Voyez* BRYENNE.

VIII. NICEPHORE BLEMMIDAS, savant abbé Grec du Mont Athos, refusa le patriarchat de Constantinople en 1255, & fut favorable aux Latins. On a de lui deux *Traités de la procession du Saint-Esprit*, imprimés avec d'autres *Théologiens Grecs*, à Rome, 1652 & 1659, 2 vol. in-4°.

IX. NICEPHORE GREGORAS, bibliothécaire de l'église de Constantinople au XIVe siecle, eut beaucoup de part aux affaires de son temps. On a de lui une *Histoire des Empereurs Grecs*, farcie d'inexactitudes & écrite d'un style barbare, depuis l'an 1204 jusqu'en 1341. La meilleure édition de cet ouvrage est celle du Louvre, en grec & en latin, en 2 vol. in-folio, 1702. *Voy.* II. BOIVIN.

X. NICEPHORE, dit CALLISTE, parce qu'il étoit fils de *Calliste*, vivoit au XIVe siecle, sous l'empire d'*Andronic Paléologue l'Ancien*, auquel il dédia son *Histoire Ecclésiastique depuis la naissance de Jesus-Christ, jusqu'à la mort de l'empereur Phocas en 610*. Cette Histoire, imprimée à Paris 1630, 2 vol. in-fol., renferme des faits qu'on ne trouve pas ailleurs; mais quelques-uns paroissent avoir été inventés par l'auteur. Tel est le portrait qu'il fait de la *Sainte Vierge*, & dont on ne voit aucune trace dans les anciens. Il dit qu'elle étoit d'une taille médiocre, le teint de la couleur du froment, les cheveux blonds, les yeux vifs, la prunelle tirant sur le jaune, les sourcils noirs & en demi-cercle, le nez assez long, les levres vermeilles, les doigts & les mains longs, l'air simple & modeste, les habits propres sans faste & de la couleur naturelle de la laine. Il est encore le premier, selon D. *Calmet*, qui ait dit bien expressément que *S. Luc* étoit peintre & qu'il avoit peint la *Sainte Vierge*.

I. NICERON, (Jean-François) religieux Minime, natif de Paris, & mort à Aix le 22 Septembre 1646, à 33 ans, s'appliqua à l'optique & fut ami du célebre *Descartes*. Ce jeune auteur donnoit les plus grandes esperances, lorsqu'il fut moissonné à la fleur de son âge. Au milieu des occupations & des voyages qui devoient le distraire, il sut ménager les moindres momens pour les consacrer à l'étude. On a de lui : I. L'*Interprétation des Chiffres*, ou *Regles pour bien entendre & expliquer solidement toutes sortes de Chiffres simples*, traduite de l'italien d'*Antonio-Maria Cospi*, in-8°, 1641. II. La *Perspective curieuse*, ou *Magie artificielle des effets merveilleux de l'Optique*, avec la *Catoptrique* du Pere *Mersenne*, Paris, 1652, in-fol. III. *Thaumaturgus Opticus*, in-folio, 1646. L'ouvrage précédent n'est qu'un essai, qui est beaucoup développé dans celui-ci.

II. NICERON, (Jean-Pierre) parent du précédent, né à Paris, comme lui, en 1685, entra dans la congrégation des Clercs-réguliers de Saint-Paul, connus sous le nom de *Barnabites*. Après avoir professé les humanités, la philosophie & la théologie dans son ordre, il se consacra à la chaire, à la direction & au cabinet. Les langues vivantes & les langues mortes lui devinrent familieres. Il s'adonna surtout avec succès à la bibliographie & à l'histoire littéraire. Il mourut à Paris le 8 Juillet 1738, à 53 ans. Les gens de lettres le regretterent autant pour ses connoissances que pour la franchise & la bonté de son caractere. Gai sans

la plus légere ombre de dissipation, il étoit sérieux quand il devoit l'être. Il parloit peu, mais bien, & toujours à propos. Quand la conversation étoit animée, il savoit y donner de nouveaux agrémens, par des saillies, ni étudiées, ni affectées. Quoiqu'il eût l'ouie un peu dure, il ne répondoit jamais le contraire de ce qu'il falloit répondre, parce qu'il écoutoit avec tranquillité, & qu'il entendoit de l'esprit & des yeux. Il préféroit les conversations des gens de lettres, où il pouvoit s'instruire, à celles des gens du monde qui l'intéressoient peu. Il n'avoit cependant pas dans celles-ci un air emprunté ; & dans les premieres, il cherchoit plus à faire briller l'érudition des autres, qu'à montrer la sienne. Avec les jeunes gens, sur-tout, il s'étudioit à leur donner de l'esprit, & en général il savoit se proportionner à tous les esprits. Si son ardeur pour l'étude faisoit qu'il se trouvoit toujours bien dans son cabinet, la prudence guidoit néanmoins son travail. Il prévenoit l'épuisement & le dégoût, par des délassemens utiles, après lesquels il se remettoit à l'étude avec plus d'activité. Ami sincere, il se plaisoit à rendre service à tout le monde. Il paroissoit si indifférent pour tout ce qu'on appele *Grandeurs*, que quoiqu'il eût vu sa famille illustrée par des alliances honorables, par des charges & des emplois de distinction, on ne l'entendit presque jamais en parler. Ses ouvrages sont : I. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres dans la République des Lettres*, avec un *Catalogue raisonné de leurs Ouvrages*, à Paris, chez *Briasson*, in-12. Le 1er volume de cette compilation parut en 1727. Les autres ont été donnés successivement jusqu'au XXXIXe, qui a paru en 1738; le XLe parut en 1739. On a donné, depuis, 3 autres volumes, dans lesquels il y a plusieurs articles qui ne sont point du Pere *Niceron*. Quoique son style soit négligé, & qu'il ne démêle pas avec beaucoup de finesse les caracteres de ses différens personnages, on ne peut que louer son travail. Ses recherches sont en général utiles, & souvent curieuses. L'auteur ne promet dans son titre que les vies des *Hommes Illustres* ; mais il y a fait entrer une foule d'Auteurs, dont plusieurs ne sont que médiocres ou méprisables. Il est aisé de voir qu'il ne s'est jamais renfermé dans le plan annoncé par le titre de son livre, & qu'à mesure qu'il avoit rassemblé des faits sur un écrivain, il en publioit la vie, soit qu'il fût illustre ou obscur. Pour donner des Mémoires exacts & curieux, il auroit fallu lire avec soin les ouvrages de chaque auteur. Le Pere *Niceron* l'a fait quelquefois ; mais, pressé de fournir sa carriere, il a souvent copié les fautes des Journalistes & des Bibliographes. Heureusement, dans des Supplémens donnés de loin en loin, il en a corrigé plusieurs, & a fait des additions importantes. On lui a encore reproché de n'avoir point gardé l'ordre des temps. Son recueil forme 44 volumes, parce que le Xe a deux parties qui se relient séparément. II. Le *Grand Fébrifuge, où l'on fait voir que l'Eau commune est le meilleur remede pour les Fievres, & vraisemblablement pour la Peste*, traduit de l'anglois de *Jean Hanckock*, in-12. Ce livre eut beaucoup de cours. La meilleure édition est celle de Paris, chez *Cavelier*, en 1730, sous le titre de *Traité de l'Eau commune*, en 2 vol. in-12. III. La *Conversion de l'Angleterre au Christianisme, comparée avec sa*

prétendue Réformation, traduite de l'anglois, in-8°. IV. Traduction des *Réponses de* Woodward *au docteur* Camérarius, *sur la Géographie Physique* ou *Histoire naturelle de la Terre*, in-4°. V. *Voyages de Jean Owington*, 1725... *Voyez* son *Eloge* (par l'abbé *Goujet*) dans le tome XLe de ses *Mémoires pour l'Histoire des Hommes Illustres*.

NICET, (Flavius NICETIUS) l'un des plus éloquens orateurs & jurisconsultes des Gaules, sortoit d'une famille de sénateurs. A la cérémonie du consulat d'*Astere*, faite à Lyon en 449, il harangua le peuple, & l'enchanta par les agrémens de son éloquence. *Sidoine Apollinaire* étoit lié avec cet homme célebre, & trouvoit en lui un conseil dans les affaires les plus épineuses, & un encouragement dans le travail. Ses talens étoient relevés par toutes les qualités du cœur, & sur-tout par une grande modestie.

I. NICETAS, (S.) de Césarée en Bithynie, souffrit beaucoup sous l'empire de *Léon l'Arménien*, qui persécuta en lui ses vertus & son zele pour la Foi & pour le culte des saintes Images. Il fut abbé des Acemetes, dans le monastere de Médicée sur le Mont Olympe, & mourut en 824.

II. NICETAS-SERRON, diacre de l'Eglise de Constantinople dans le XIe siecle, puis évêque d'Héraclée, est connu par plusieurs ouvrages. On lui attribue : I. Une *Chaîne* des Peres Grecs sur le livre de *Job*, Londres, 1637, in-folio, en grec & en latin. II. Une autre sur les *Pseaumes*. III. Une 3e sur le *Cantique des Cantiques*. IV. Des *Commentaires* sur une partie des Œuvres de *Saint Grégoire* de Nazianze. Il recueillit, dans ces différentes compilations, les passages des plus savans écrivains de l'Eglise Grecque,

III. NICETAS-ACHOMINATE, historien Grec, surnommé *Choniate*, parce qu'il étoit de Chone, ville de Phrygie, exerça des emplois considérables à la cour des empereurs de Constantinople. Après la prise de cette ville par les François, en 1204, il se retira à Nicée, où il mourut en 1206. On a de lui : I. Une *Histoire* depuis 1118 jusqu'à 1205. Cet ouvrage, traduit en latin par *Jérôme Wolf*, & en françois par le président *Cousin*, est plus agréable dans ces copies que dans l'original. Son style est emphatique, obscur, embarrassé ; mais il y a assez d'exactitude dans les faits. On le trouve dans le corps de l'*Histoire Byzantine*, édition du Louvre, où on l'imprima en 1657, in-fol. II. *Trésor*, ou *Traité de la Foi Orthodoxe* ; & d'autres ouvrages.

NICIAS, capitaine Athénien, s'éleva par son mérite aux premieres places de sa patrie. Il se signala dans la guerre du *Péloponnese*, qu'il eut la gloire de terminer. La République ayant résolu d'armer contre la Sicile, il fut nommé général avec *Eurimédon* & *Démosthenes*. Ces trois généraux formerent le siége de Syracuse, qui se défendit pendant plus de deux ans sans se rendre. La consternation se mit parmi les assiégeans. Résolus de lever le siége & de se retirer, ils hasardent en vain un combat sur mer, pour forcer les passages que l'ennemi tenoit fermés. Ils sont obligés de se sauver par terre. L'armée, épuisée de fatigues, est accablée par les Syracusains. *Demosthenes* & *Nicias* se rendent, avec le reste de leurs troupes, à condition qu'on leur laissera la vie, & qu'on ne pourra les retenir dans une prison perpétuelle. On le leur promet, & on les met à mort l'an 413 avant

Jesus-Christ. Athenes pleura sur-tout *Nicias*, guerrier aussi prudent que brave. Il étoit respecté par ses compatriotes & craint par ses ennemis. On connoît encore deux *Nicias* fort célebres, l'un peintre à Athenes, qui réussissoit sur-tout à peindre les femmes. *Pline* dit qu'il travailloit avec tant d'application, que souvent il oublioit de manger. L'autre étoit un grammairien ami de *Pompée* & de *Ciceron* qui en parle avec éloge dans une lettre à *Atticus* & dans une autre à *Dolabella*.

I. NICOCLES, fils & successeur d'*Evagoras*, roi de Chypre & de Salamine, l'an 374 avant Jesus-Christ, étoit un prince magnifique & voluptueux. C'est à lui qu'*Isocrate* adresse ses deux Discours intitulés : *Nicoclès*.

II. NICOCLÈS, roi de Paphos, régnoit sous la protection de *Ptolomée*, fils de *Lagus*; mais il abandonna le parti de son bienfaiteur pour prendre celui d'*Antigone*. *Ptolomée*, voulant intimider les princes qui auroient pu suivre son exemple, chargea quelques officiers qu'il avoit en Chypre de le faire mourir. Ceux-ci, ne pouvant se résoudre à exécuter cet ordre par eux-mêmes, presserent vivement *Nicoclès* de les prévenir par une mort volontaire. C'est le parti qu'il prit; & se voyant sans ressource, il se tua lui-même. La reine ne pouvant survivre à sa douleur, après avoir donné de sa propre main le coup mortel à ses filles, & avoir exhorté les autres princesses ses belles-sœurs, à ne pas survivre au malheur qui venoit d'arriver au roi leur frere, s'ôta la vie aussi à elle-même. La mort de ces princesses fut suivie de celle de leurs époux, qui, avant de se tuer, mirent le feu aux quatre coins du palais. Telle fut l'horrible & sanglante tragédie qui se passa en Chypre, l'an 310 avant Jesus-Christ.

III. NICOCLÈS, poëte ancien, dont on a souvent répété ce sarcasme contre les médecins : « Ils » sont heureux, (disoit-il dans une » de ses pieces) parce que la lu» miere éclaire leurs succès, & » que la terre cache leurs fautes ».

NICOCRATE, *Voyez* les Tables Chronologiques, *art.* ARGOS.

NICOCRÉON, *Voyez* ANAXARQUE.

NICODÊME, disciple de Jesus-Christ, étoit un sénateur Juif de la secte des Pharisiens. Le Sauveur ayant annoncé qu'il falloit renaître de nouveau pour entrer dans le Ciel, *Nicodême* fut étonné; mais le divin Maître voulut bien lui dire qu'il étoit question de la renaissance spirituelle, qui devoit se faire par le baptême : dès-lors *Nicodême* s'attacha à lui, & devint un de ses plus zélés disciples, mais en secret. Il se déclara ouvertement, lorsqu'il vint avec *Joseph* d'Arimathie pour rendre les derniers devoirs à *J. C.* crucifié. Ils embaumerent son corps & l'enterrerent. L'Écriture ne nous apprend plus rien de *Nicodême*. La tradition ajoute, qu'ayant reçu le baptême, avant ou après la Passion, les Juifs le déposerent de sa dignité de sénateur, l'excommunierent & le chasserent de Jérusalem. Ils vouloient même, dit-on, le faire mourir; mais, en considération de *Gamaliel* son parent, ils se contenterent de le charger de coups, & de piller son bien : alors il demeura jusqu'à sa mort chez *Gamaliel*, qui le fit enterrer auprès de *Saint Etienne*. Leurs corps furent trouvés en 415, avec celui de *Gamaliel*. Il y a un Evangile sous le nom de *Nicodême*, plein d'erreurs & de faussetés qui a été composé par les Manichéens.

I. NICOLAÏ, (Nicolas de) gentilhomme Dauphinois, mort à Paris en 1583, mit au jour, en 1568, l'Histoire de ses voyages, sous le titre de : *Discours & Histoire véritable des navigations & voyages faits en Turquie*, réimprimés à Anvers, 1586, in-folio, avec des figures, qui rendent ce livre cher : elles sont en bois, & gravées d'après *le Titien*. L'Histoire est assez curieuse, mais elle est quelquefois inexacte.

II. NICOLAÏ, (Philippe) Luthérien emporté, né dans le Landgraviat de Hesse, vers la fin du XVI[e] siecle, connu par deux Satires atroces contre le pontife Romain, intitulées, l'une, *De duobus Antichristis, Mahumete & Pontifice Romano*, Marpurg, 1590, in-8°... L'autre, *De Antichristo Romano, perditionis filio, Conflictus*, Rostoch, 1609, in-8°. L'exactitude avec laquelle on a supprimé ces deux libelles, les a rendus rares, sur-tout le premier, & ils ne méritent guere d'être recherchés.

III. NICOLAÏ, (Jean) Dominicain, né à Mouza dans le diocese de Verdun en 1594, prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1632. Pendant 20 ans qu'il professa la théologie à Paris, il se distingua également par ses lumieres & par ses vertus. Il mourut le 7 Mai 1673, à 78 ans, dans le couvent de Saint-Jacques dont il avoit été prieur. On a de lui : I. Une excellente édition de la *Somme de S. Thomas*, avec des notes, & de tous les ouvrages de ce saint docteur, Lyon, 1660, & années suivantes, 19 volumes in-folio. Il avoit passé une partie de sa vie à concilier les principes de ce Pere avec ceux des théologiens qui ne sont pas de son école. II. Cinq *Dissertations* pleines d'érudition, sur plusieurs points de la discipline ecclésiastique, contre *Launoy*, in-12. L'auteur critiqué répondit brutalement, qu'*il craignoit moins sa plume que son canif*. III. *Judicium, seu Censorium Suffragium de propositione Antonii Arnaldi*, in-4°. C'est le jugement de la faculté de théologie de Paris, contre la proposition d'*Arnauld*, DEFUIT GRATIA PETRO, &c. Le Pere *Nicolaï* donna aussi cet écrit en françois, sous le titre d'*Avis délibératif*; & il combattoit la doctrine de *Jansenius*, quoiqu'il fit profession de soutenir celle des Thomistes, & de rejeter les sentimens de *Molina*. IV. *LUDOVICI Justi XIII triumphalia Monumenta*. C'est un Poëme latin de *Charles Beys*, que *Nicolaï* traduisit en françois. Cet ouvrage semé d'emblêmes, de figures, & de vers latins & françois, les uns & les autres assez mauvais, valut à l'auteur une pension de 600 l. V. Des *Theses* sur la Grace, attaquées par *Nicole* dans la *Causa Arnaldina*. VI. Quelques autres écrits, où il s'éloigne quelquefois des sentimens reçus... On trouve encore *Philippe* & *Michel* NICOLAÏ, professeurs de théologie renommés, dont on a des Ouvrages. Le premier mourut en 1608; le second en 1656, à Tubinge.

I. NICOLAS, prosélyte d'Antioche, qui de Païen s'étant fait Juif, embrassa ensuite la religion Chrétienne, & fut choisi pour être un des *Sept* premiers *Diacres* de l'Eglise de Jérusalem. La mémoire de ce diacre est flétrie par l'accusation, vraie ou fausse, intentée contre lui, d'être l'auteur, ou du moins d'avoir donné occasion à la secte des *Nicolaïtes*. Ceux qui le font coupable, prétendent que *Nicolas* ayant été blâmé par les Apôtres de ce qu'il avoit repris sa femme dont il s'étoit séparé pour garder la continence, se fit des principes opposés à la vérité & à la

pureté, & se livra aux derniers excès. D'autres soutiennent avec plus de raison, qu'il ne donna jamais dans ces abominations; mais que quelques libertins, abusant de certaines expressions équivoques échappées à *Nicolas*, avoient donné lieu à une hérésie qu'ils appelerent de son nom pour l'accréditer. On dit que *Nicolas* fut établi évêque de Samarie. Les sectaires qui se parerent de son nom, avoient des sentimens extravagans sur la Divinité & sur la création. Ils admettoient la communauté des femmes, & pratiquoient sans scrupule toutes les impiétés du Paganisme.

II. NICOLAS, (S.) évêque de Myre en Lycie, étoit honoré par un culte public dès le VIe siecle; mais il n'y a rien de bien certain sur les circonstances de sa vie & de sa mort. On trouve une bonne Dissertation sur *S. Nicolas*, dans les *Mémoires de Littérature & d'Histoire* du Pere *Desmolets*, tome I, page 106. Il y est prouvé contre *Tillemont* & *Baillet* que le saint évêque de Myre vivoit sous *Constantin le Grand*, & qu'il assista au premier concile général de Nicée. *Voy.* aussi son *Histoire* par D. *Delisle*, 1745, in-12.

III. NICOLAS DE TOLENTIN, (S.) né à Tolentin en 1239, fut chanoine de cette ville. Il entra ensuite dans l'ordre des *Augustins*, & s'acquit une grande réputation par ses austérités. Il mourut à Tolentin le 10 Septembre 1310, & fut inscrit peu de temps après dans le catalogue des Saints.

IV. NICOLAS Ier, dit *le Grand*, étoit fils de *Théodore*, & diacre de l'Eglise de Rome, sa patrie. Il fut élu pape après *Benoît III*, le 24 Avril 858, & fut sacré le même jour dans l'Eglise de Saint-Pierre, en présence de l'empereur *Louis II*, Il envoya des légats à Constantinople en 860, pour examiner l'affaire de *S. Ignace*, & frappa d'anathême *Photius*. Cette démarche fut l'origine du schisme déplorable qui subsiste encore entre l'Eglise Grecque & l'Eglise Latine. *Nicolas* animé par un zele ardent, excommunia ensuite *Lothaire*, roi de Lorraine, & *Valdrade*, concubine de ce prince. Les évêques de France n'eurent aucun égard à ses censures, & ne voulurent pas le reconnoître pour juge. Les soins que se donna le pape pour la propagation de la Foi, produisirent la conversion de *Bogoris*, roi des Bulgares. Ce prince embrassa la religion Chrétienne, avec une partie de sa nation, en 865. Il envoya l'année d'après son fils à Rome, accompagné de plusieurs seigneurs, chargés de demander des évêques & des prêtres, & de consulter le pape sur plusieurs questions de religion. *Nicolas* fit une ample réponse à leur consultation, & leur accorda tout ce qu'ils demandoient. Il envoya en même temps trois légats à Constantinople; mais, ayant été arrêtés & maltraités sur les frontieres de l'Empire, ils furent obligés de revenir sur leurs pas. Les affaires venoient de changer de face à Constantinople. *Photius* triomphoit; il assembla un concile, dans lequel il prononça une sentence de déposition contre *Nicolas*, & d'excommunication contre ceux qui communiqueroient avec lui. Ce schismatique prétendoit que *quand les Empereurs avoient passé de Rome à Constantinople, la primauté de l'Eglise Romaine & ses priviléges avoient passé à l'Eglise de C. P.* Le pape écrivit aux évêques de France, en 867, pour les informer de ces prétentions extravagantes, des calomnies que les Grecs vomissoient contre l'église de Rome, & des reproches injustes qu'ils lui faisoient,

soient. » Avant que (dit le pape) » nous leur eussions envoyé nos » légats, ils nous combloient de » louanges, & relevoient l'auto- » rité du saint-Siége : mais depuis » que nous avons condamné leurs » excès, ils ont parlé un langage » tout contraire, & nous ont char- » gé d'injures : & n'ayant trouvé, » graces à Dieu, rien de person- » nel à nous reprocher, ils se » sont avisés d'attaquer les tradi- » tions de nos Peres, que jamais » leurs ancêtres n'ont osé repren- » dre «. Il mourut le 13 Novembre de la même année, regardé comme un des plus grands pontifes. Son zele, sa fermeté, sa charité, lui ont mérité une place dans le Martyrologe Romain. On a de lui un grand nombre de *Lettres* sur différens points de morale & de discipline, qu'on a recueillies à Rome, en 1542, in-fol.

V. NICOLAS II, (GERARD *de Bourgogne*) étoit né dans cette province. Ses talens & ses vertus le firent élever sur le siége de Florence, & ensuite sur celui de Rome, où il fut placé le 28 Décembre 1058, & couronné le 18 Janvier 1059. C'est le premier pape dont l'Histoire ait marqué le couronnement. Une faction lui opposa *Jean* évêque de Vélétri, connu sous le nom de *Benoît X*; mais il le fit déposer par les évêques de Toscane & de Lombardie, assemblés à Sutri. Un second concile, convoqué à Rome, régla qu'à la mort du pape, les évêques-cardinaux traiteroient ensemble les premiers de l'élection, qu'ils y appelleroient ensuite les clercs-cardinaux, & enfin que le reste du clergé & du peuple y donneroit son consentement. » On choisira (ajoute le » Décret) dans le sein de l'Eglise » même, s'il s'y trouve un sujet » capable ; sinon, dans une autre : » sauf l'honneur dû à notre cher » cher fils *Henri*, qui est mainte- » nant roi, & qui sera, s'il plaît » à Dieu, empereur, comme nous » lui avons déjà accordé ; & on » rendra le même honneur à ses » successeurs, à qui le saint-Siége » aura personnellement accordé le » même droit «. *Nicolas* passa ensuite dans la Pouille, à la priere des Normands, qui lui restituerent les domaines de l'Eglise Romaine, dont ils s'étoient emparés. Le pape y fit un traité avec eux, après avoir levé l'anathême qu'ils avoient encouru. *Richard*, l'un de leurs chefs, fut confirmé dans la principauté de Capoue, qu'il avoit conquise sur les Lombards. *Robert Guischard*, autre chef de ces conquérans, fut confirmé dans le duché de la Pouille & de la Calabre, & dans ses prétentions sur la Sicile, qu'il enlevoit aux Sarrasins. Il promit au pape une redevance annuelle, & se rendit son vassal : c'est l'origine du royaume de Naples, selon *Fleuri*. Les Normands travaillerent aussi-tôt à délivrer Rome des seigneurs qui la tyrannisoient depuis si long-temps, & à raser les forteresses qu'ils avoient aux environs. *Nicolas* mourut peu de temps après, en 1061, avec la réputation d'un assez bon politique. Il garda le siége de Florence pendant son pontificat. On a de lui IX *Lettres* concernant les affaires de France.

VI. NICOLAS III, (*Jean* GAETAN) de l'illustre famille des *Ursins*, étoit cardinal diacre, lorsqu'il obtint la tiare le 25 Novembre 1277, après *Jean XXI*. Sa prudence étoit si connue, qu'avant son élection on ne l'appeloit que le *Cardinal composé*, CARDINALIS COMPOSITUS. Il travailla avec zele à la conversion des schismatiques & des Païens. Il envoya des légats

à *Michel Paléologue*, empereur d'Orient, & des missionnaires en Tartarie; mais ses soins produisirent peu de fruit. Ce pontife avoit de grandes qualités, mais son attachement excessif à ses parens, & les injustices qu'il commit pour les enrichir, ternirent l'éclat de ses vertus. Il ne s'oublia pas moins dans la haine injuste qu'il conçut contre *Charles d'Anjou*, roi de Sicile, qui avoit méprisé son alliance. Il obligea ce roi à se démettre de ses charges de vicaire de l'Empire & de gouverneur de Rome. Sa vengeance n'étant pas encore assouvie, il fit (dit-on) avec le roi d'Aragon une ligue, qui produisit bientôt après l'horrible massacre connu sous le nom de *Vêpres Siciliennes*. *Nicolas* ne fut pas témoin de cette horreur: car il étoit mort deux ans auparavant, d'une attaque d'apoplexie, le 22 Août 1280. Ce pontife aimoit la vertu & les lettres, & les récompensoit dans ceux qui les cultivoient. On lui attribue un traité, *De electione dignitatum*.

VII. NICOLAS IV, (N. *de Rubeis*) général des Freres Mineurs, sous le nom de *Frere Jérôme*, né à Ascoli dans la Marche d'Ancone, fut élevé sur le siége pontifical le 22 Février 1288. Il renonça deux fois à son élection, & n'y consentit qu'avec beaucoup de peine. Le commencement de son pontificat fut marqué par une ambassade d'*Argon*, kan des Tartares. Ce prince demandoit le baptême, & promettoit de faire la conquête de Jérusalem pour les Chrétiens; mais ces projets s'évanouirent. La Palestine étoit alors en proie à la fureur des Musulmans. Acre fut prise & pillée; les Chrétiens de Tyr abandonnerent leur ville sans la défendre: enfin les Latins perdirent tout ce qui leur restoit dans ce pays. A ces nouvelles, *Nicolas* redoubla ses efforts pour exciter le zele des princes Chrétiens. Il donna des Bulles pour une nouvelle Croisade; il fit assembler des conciles: mais sa mort arrivée le 4 Avril 1292, après 4 ans de regne, rendit tous ses soins inutiles. Ce pontife joignoit à des intentions pures, les talens nécessaires pour remplir sa place. Il savoit ce qu'on pouvoit savoir de son temps. Il érigea, en 1289, l'université de Montpellier, & composa plusieurs ouvrages: I. Des *Commentaires* sur l'Ecriture. II. — sur le Maître des *Sentences*. III. Plusieurs *Bulles* en faveur des Franciscains ses confreres, &c.

VIII. NICOLAS V, (*Thomas de Sarzanne*, cardinal, évêque de Bologne, né dans un bourg près de Luni, fut élu pape malgré lui après *Eugene IV*, le 16 Mars 1447. Son premier soin, dès qu'il fut assis sur le trône pontifical, fut de travailler à la paix de l'Eglise & de l'Italie: il y réussit heureusement. Les Allemands le reconnurent, & renoncerent à toute communication avec l'antipape *Félix IV*. *Charles VIII*, roi de France, approuva aussi cette élection, & envoya rendre obéissance au nouveau pape par une magnifique ambassade, que *Mezerai* croit avoir donné lieu à la pompe & à la dépense de ces grandes ambassades d'obédience, que les rois envoient à chaque mutation de pontife. L'antipape *Félix* se prêta à la paix, & fut traité généreusement par *Nicolas*, qui le nomma doyen des cardinaux. Cette modération lui acquit l'estime & l'amitié des grands. Les princes d'Italie se reprocherent d'être en guerre, tandis que Dieu donnoit la paix à son Eglise, après un schisme aussi long que déplorable. L'année 1450 fut célebre par l'ouverture du Jubilé. Cette solennité attira tant de monde

à Rome, que plusieurs personnes furent étouffées dans les églises & ailleurs. [*Voyez* FRÉDERIC IV, n° *V*.] Jusqu'alors *Nicolas* avoit gouverné avec beaucoup de bonheur ; mais la conjuration formée contre lui & contre les cardinaux par un *Etienne Porcario*, & la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, empoisonnerent sa félicité. Il avoit exhorté pendant longtemps les princes & les peuples à secourir les Grecs; mais son zele ne produisit aucun fruit. Les malheurs des Chrétiens Orientaux lui causerent une tristesse si vive, qu'il en mourut le 24 Mars 1455, à 57 ans, après avoir tenu huit ans le saint-Siége. Les belles-lettres, ensévelies pendant plusieurs siécles sous la barbarie Gothique, ressusciterent avec éclat. *Nicolas* les cultiva, & répandit ses bienfaits sur ceux qui s'y consacrerent. Sa bibliotheque fut enrichie des plus beaux manuscrits grecs & latins, recueillis, par son ordre, dans tous les lieux du monde. Il fit traduire les ouvrages grecs, & récompensa magnifiquement ceux à qui il confioit ces traductions & la recherche des livres. On prétend qu'il promit 5000 ducats à celui qui lui apporteroit l'Evangile de *S. Matthieu* en hébreu. Des ouvrages publics élevés à Rome & ailleurs, des palais, des Eglises, des Ponts, des fortifications, les Grecs réfugiés & les pauvres gentilshommes secourus avec libéralité, les filles mariées honorablement, les bénéfices & les charges conférés au seul mérite: tout dépose en faveur de l'inclination de ce pontife pour le bien du peuple, pour l'honneur des lettres & pour la gloire de la Religion. Les bons citoyens qui voudront connoître plus particuliérement *Nicolas V*, doivent consulter sa *Vie*, publiée en 1742, à Rome, in-4°, en latin, par l'abbé *Giorgi*, chapelain de *Benoît XIV*. Cet ouvrage intéressant, composé sur les monumens les plus authentiques, fait honneur au héros & au panégyriste.

IX. NICOLAS DE DAMAS, philosophe, poëte & historien du temps d'*Auguste*, & l'un des plus savans hommes de son siecle, jouit d'une grande réputation. Il ne nous reste que des fragmens de ses Ouvrages, publiés par *Henri de Valois*, à Paris, 1634, in-4°.

X. NICOLAS *le Grammairien*, patriarche de Constantinople en 1084, s'employa fortement avec l'empereur *Alexis Comnene*, pour dissiper une secte, espece de Manichéens, qui s'étoit formée depuis plusieurs années. Il mourut en 1111. On a de lui des *Décrets* & une *Epitre synodale* dans les *Basiliques* de *Fabrot*... Il faut le distinguer du patriarche NICOLAS, que *Léon VI*, empereur de Constantinople, fit déposer, parce qu'il avoit excommunié ce prince qui convoloit en quatriemes noces.

XI. NICOLAS DE CLAIRVAUX, fut disciple & secrétaire de *S. Bernard*. Il se retira ensuite dans le monastere de Montiramey, où il mourut vers 1180. On a de lui un volume de *Lettres* qui sont utiles pour la connoissance des affaires de son temps. On les trouve dans la *Bibliotheque des Peres*.

XII. NICOLAS DE METHONE, ainsi appelé, parce qu'il étoit évêque de cette ville, qu'il régla selon les Canons & qu'il édifia par ses vertus, dans le XIe siecle. Il l'éclaira aussi par sa science. On trouve dans l'*Auctuarium* de la Bibliotheque des Peres, un *Traité* de cet évêque *sur la vérité du Corps & du Sang de* Jesus-Christ *en l'Eucharistie* : & dans ALLATIUS, un *Traité de la Procession du Saint-Esprit*.

~~XIII.~~ NICOLAS DE CUSA, *Cu-*

fanus, né en 1401 à Cusa, village situé sur la Moselle, au diócese de Treves, étoit fils d'un pêcheur. Le comte *de Manderscheidt* l'ayant pris à son service dès son enfance, lui trouva des dispositions, & l'envoya à Deventer pour le faire étudier. *Nicolas de Cusa* fit des progrès considérables. Il fréquenta ensuite les plus célebres universités d'Allemagne & d'Italie, prit à Padoue le bonnet de docteur en droit canon, à l'âge de 22 ans, & se rendit habile non-seulement dans les langues, mais aussi dans les sciences. Il se passionna sur-tout pour la scolastique & pour la métaphysique ancienne, qui domine un peu trop dans ses ouvrages. Ce défaut les rend obscurs & abstraits, quoiqu'ils soient écrits d'ailleurs d'un style net & facile, sans affectation & sans vains ornemens. Il paroît constant qu'il n'a fait profession dans aucun ordre religieux. Il devint curé de Saint-Florentin à Coblentz, puis archidiacre de Liége. Il assista en cette qualité, l'an 1431, au concile de Bâle, dont il fut un des plus grands défenseurs. *Eugene IV*, instruit de son mérite, se l'attacha, & l'envoya en qualité de légat à Constantinople, puis en Allemagne & en France. Après la mort de ce pape, *Cusa* se retira dans son archidiaconé de Liége. Mais *Nicolas V*, zélé protecteur des gens de lettres, le tira de la retraite pour l'honorer de la pourpre, en 1448, & lui donna l'évêché de Brixen dans le Tirol. Le nouveau cardinal assista à l'ouverture du Jubilé, en 1450, & fut envoyé légat *à latere*, vers les princes d'Allemagne, pour les porter à faire la paix entre eux & à tourner leurs armes contre *Mahomet II*, qui menaçoit la Chrétienté. Il fit publier en même-temps dans ce pays les Indulgences du Jubilé, & se comporta dans sa légation avec tant de prudence, de vertu & de désintéressement, qu'il mérita l'estime & la vénération des peuples. Rien n'étoit plus simple que son équipage. Il étoit monté sur une mule. Son domestique étoit très-peu nombreux. Sa cour n'étoit pas composée de flatteurs, mais de gens de lettres. Les princes & les prélats alloient au-devant de lui avec une foule de peuple, & *Cusa* n'en étoit que plus modeste. Il refusa tous les présens qui lui furent offerts, & voulut que ceux de sa suite l'imitassent dans ce désintéressement. L'Allemagne ne l'admira pas moins, lorsqu'il y fut envoyé de nouveau, en qualité de légat, par les papes *Calixte III* & *Pie II*. Ce dernier pontife fit ce qu'il put pour reconcilier *Cusa* avec l'archiduc *Sigismond*, qui s'étoit brouillé avec lui à l'occasion d'un monastere où le cardinal avoit voulu introduire la réforme en retournant à Rome vers *Calixte III*. *Sigismond* fit les plus belles promesses; mais à peine le cardinal *de Cusa* eut-il remis le pied dans son diocese, qu'il fut enlevé & mis en prison par ordre de l'archiduc. De ce moment, on cessa l'office divin dans presque tout son diocese. Le pape excommunia *Sigismond*, & celui-ci relâcha enfin le cardinal *de Cusa*, à des conditions injustes & très-dures. Ce grand homme, rendu à ses ouailles, mourut quelque temps après à Todi, le 11 Août 1454, à 53 ans. Toutes ses Œuvres furent imprimées à Bâle, en 1565, en 3 tomes in-fol. On trouve dans le premier vol.: I. Les *Traités Théologiques* sur les *Mysteres*. II. Trois livres *De la docte ignorance*, dont il fait l'apologie. III. Un écrit touchant la *Filiation de Dieu*. IV. Des *Dialogues* sur la *Genese* & sur la *Sagesse*... Le IIe vol. comprend: I. De savantes *Exercitations*. II. La

Concordance Catholique, en trois livres. III. Plusieurs Traités de controverse, dont l'un, intitulé l'*Alcoran criblé*, offre sous un titre bizarre des choses judicieuses; & l'autre intitulé, *Conjectures sur les derniers Temps*, traduit en françois, 1700, in-8°, est une rêverie extravagante. L'auteur y place la défaite de l'*Antechrist* & la glorieuse résurrection de l'Eglise avant l'année 1734. Le IIIe vol. renferme des ouvrages de *Mathématiques*, de *Géométrie* & d'*Astronomie*. On sait que le cardinal *de Cusa* tâcha de ressusciter l'hypothese du mouvement de la terre, oubliée depuis *Pythagore*; mais ses efforts eurent peu de succès; *Copernic* & *Galilée* furent plus heureux. C'étoit un homme savant & pieux, possédé de cette heureuse avidité de savoir qui fait tout embrasser, mais en même temps un esprit faux & visionnaire, qui se laissoit dominer par une imagination déréglée. Il fut singulier dans ses sentimens, subtil jusqu'à se rendre inintelligible, ennemi du naturel & du simple, amateur de l'allégorie jusqu'au plus ridicule excès. Sa *Vie* a été imprimée à Treves, en 1730, par le P. *Hartzeim*, Jésuite: elle est en latin & sagement écrite. *Voyez* l'art. I. CHARLIER, à la fin.

XIV. NICOLAS DE LYRE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, petite ville de Normandie au diocese d'Evreux. On a dit qu'il étoit né Juif, & qu'il avoit commencé d'étudier sous les rabbins: mais le *P. Berthier* révoque en doute cette origine hébraïque. Quoi qu'il en soit, la grace ayant touché son cœur, il prit l'habit des Freres Mineurs l'an 1291. Il vint à Paris, où il fut reçu docteur, & expliqua long-temps l'Ecriture-sainte dans le grand couvent de son ordre. Ses talens lui concilierent l'estime de la reine *Jeanne*, comtesse de Bourgogne, femme du roi *Philippe V* dit *le Long*. Cette princesse le nomma parmi les exécuteurs de son testament, fait l'an 1325. Il mourut à Paris le 23 Octobre 1340, dans un âge avancé, après avoir été provincial de son ordre. On a de lui: I. Des *Postilles* ou petits *Commentaires* sur toute la Bible, qui ont été autrefois très-consultés. L'édition la plus rare est de Rome, 1472, en 7 tomes in-fol.; & la meilleure, d'Anvers, 1634, 6 vol. in-fol. Ces Commentaires sont refondus dans la *Biblia maxima*, à Paris, 1660, 19 vol. in-fol. Il y en a une traduction françoise, Paris, 1511 & 1512, 5 vol. in-fol. La méthode de *Nicolas de Lyre* est estimable. Le sens littéral est son premier objet: viennent ensuite les divers sentimens des rabbins; & il ne manque pas de les réfuter, quand ils mêlent leurs fables aux vérités des livres saints. On peut lui reprocher qu'à cet égard il entre quelquefois dans des détails inutiles. On trouve aussi qu'il n'est pas assez en garde contre la philosophie de son temps; il la ramene fréquemment, il subtilise trop, & s'appuie souvent sur *Aristote*. II. Une *Dispute* contre les Juifs, in-fol. III. Un *Traité* contre un Rabbin, qui se servoit du Nouveau Testament pour combattre la religion Chrétienne; & d'autres ouvrages. Cet auteur possédoit la langue hébraïque, aussi bien qu'on pouvoit la posséder dans un temps où cette étude n'étoit pas commune. Il étoit d'ailleurs simple, modeste & très-attaché à son ordre & à l'église. On lui donna dans les écoles le titre de *Docteur utile*: dénomination aussi vraie que peu fastueuse.

XV. NICOLAS DE PISE, architecte & sculpteur, florissoit au milieu du XIIIe siecle. C'est lui qui construisit à Boulogne l'église & le

couvent des FF. Prêcheurs, après avoir fini un tombeau de marbre pour ensévelir le corps de *S. Dominique*, instituteur de cet ordre; il fut aussi fort employé à Pise, & dans plusieurs autres villes célebres d'Italie.

XVI. NICOLAS EYMERICK, Dominicain de Gironne, mort dans sa patrie en 1399, fut inquisiteur général contre les Vaudois sous le pape *Innocent VI*, puis chapelain de *Grégoire XI* & juge des causes d'hérésie. Son principal ouvrage est intitulé: *Le Directoire des Inquisiteurs*. Cet ouvrage, imprimé à Rome, 1687, in-fol.; & à Venise, 1607, offre des maximes extraordinaires, développées dans des Commentaires qui ne le sont pas moins. Des trois parties qui composent ce livre, la premiere est consacrée à établir le pouvoir de l'Inquisition sur les hérétiques & les fauteurs d'hérésie; & la derniere explique la forme de procéder contre eux. Les particuliers ne sont pas seulement soumis à ce tribunal; le *Directoire* y soumet les rois eux-mêmes. Il est vrai que ceux-ci sont jugés secrétement. Les ennemis de l'Inquisition ont ajouté que le saint-office députoit des *Clément*, des *Barriere*, des *Ravaillac*, pour exécuter ses sentences. C'est une calomnie absurde. Quelle puissance pourroit souffrir ce tribunal dans ses états, s'il se permettoit des choses si abominables? Il eût été plus sage de faire sentir les conséquences dangereuses que peuvent avoir les principes du *Directoire*, sans ajouter des mensonges ridicules, qui ne prouvent rien, parce qu'ils prouvent trop. M. l'abbé *Morellet* a donné, en 1762, in-12, un Abrégé du *Directoire* & du *Commentaire*.

XVII. NICOLAS DE MUNSTER, auteur d'une secte qui s'appeloit *Famille* ou *Maison d'Amour*, se prétendit d'abord inspiré, & se donna ensuite pour un homme déifié. Il se vantoit d'être plus grand que JESUS-CHRIST, *qui* (disoit-il) *n'avoit que son type* ou *son image*. Vers l'an 1540, il tâcha de pervertir *Théodore Volkars-Kornhert*. Leurs disputes furent aussi fréquentes qu'inutiles; car quand *Nicolas* ne savoit plus que répondre à *Théodore*, il avoit recours à l'Esprit, *qui lui ordonnoit* (disoit-il) *de se taire*. Cet enthousiaste ne laissa pas de se faire bien des disciples, qui, comme lui, se croyoient des hommes déifiés. *Nicolas* fit quelques livres: tels furent l'*Evangile du Royaume*; la *Terre de Paix*, &c. La secte de la *Famille d'Amour* reparut en Angleterre l'an 1604. Elle présenta au roi *Jacques I*; une confession de foi, dans laquelle elle se déclare séparée des *Brownistes*. Cette secte fait profession d'obéir aux magistrats, de quelque religion qu'ils soient: c'est un point fondamental chez eux.

NICOLAS, (Gabriel) *Voyez* REINIE.

XVIII. NICOLAS, (Augustin) avocat de Besançon, devint conseiller-d'état du duc *Charles* de Lorraine, dont il avoit sollicité l'élargissement auprès du roi d'Espagne, & fut pourvu d'une charge de maître des requêtes au parlement de Dole, à la sollicitation de Don *Louis de Haro*. Il mourut à Besançon en 1695. Il écrivoit facilement en vers & en prose. On a de lui: I. Des *Poësies*, réimprimées à Besançon en 1693. Elles prouvent qu'il avoit la vanité des poëtes, mais non qu'il en eût les talens. II. Une *Relation de la derniere révolution de Naples*, Amsterdam, 1660, in-8°, assez bonne & vraie; une autre *de la Campagne de 1664 en Hongrie*, avec diverses *Pieces historiques*. III. *Dissertation morale &*

juridique; savoir : *Si la Torture est un moyen sûr de vérifier les crimes secrets?* à Amsterdam, 1682, in-12. Ce livre, difficile à trouver, est le meilleur, ou le moins médiocre, de ceux qu'a produits *Nicolas*.

NICOLAS LE CALABROIS, *Voy*. II. GONSALVE (Martin).

NICOLAS DE PALERME, *Voy*. TUDESCHI.

I. NICOLE, (Claude) conseiller du roi, puis président de l'élection de Chartres, sa patrie, cultiva les Muses jusqu'à sa mort, arrivée le 22 Novembre 1685, à 74 ans. On a de lui un *Recueil de Vers*, en 2 vol. in-12, réimprimés à Paris en 1693. Le style en est foible & languissant. On y trouve des imitations de différens morceaux de *Virgile*, d'*Horace* d'*Ovide*, de *Juvenal*, de *Perse*. Ce sont les chef-d'œuvres d'*Apelle*, copiés par un peintre d'enseignes.

II. NICOLE, (Pierre) parent du précédent, naquit à Chartres le 3 Octobre 1625. La nature lui accorda un esprit pénétrant & une mémoire heureuse. Avec de telles dispositions, ses progrès ne purent qu'être rapides. Dès l'âge de 14 ans il possédoit parfaitement le latin & le grec. Son pere, sous les yeux duquel il avoit fait ses humanités, l'envoya à Paris pour faire son cours de philosophie & de théologie. Il s'adonna à ces deux sciences avec d'autant plus de fruit, que son esprit avoit la maturité, la profondeur & la justesse qu'elles demandent. Ce fut pendant son cours qu'il connut les cénobites de Port-royal. Ils trouverent en lui ce qu'ils cherchoient avec tant d'empressement, l'esprit, les mœurs & la docilité. *Nicole* donna une partie de son temps à l'instruction de la jeunesse qu'on élevoit dans cette solitude. En formant des éleves distingués, il se forma lui-même. Il acquit une facilité extrême d'écrire en latin. Après ses trois années ordinaires de théologie, il soutint sa Tentative avec un succès peu commun. Le jeune théologien se préparoit à entrer en Licence; mais les querelles que les *Cinq Propositions* avoient allumées dans la faculté de théologie de Paris, le déterminerent à se contenter du Baccalauréat qu'il reçut en 1649. Plus libre alors, ses engagemens avec Port-royal devinrent plus suivis & plus étroits; il fréquenta cette pieuse & savante maison; il y fit même d'assez longs séjours, & travailla avec le grand *Arnauld* à plusieurs écrits pour la défense de *Jansenius* & de sa doctrine. En 1664, il se rendit, avec ce célebre écrivain, à Châtillon, près de Paris, & y consacra son temps à défendre l'Eglise de deux ennemis ligués contre elle, les Calvinistes & les Casuistes relâchés. Il sortit de temps en temps de cette retraite, pour aller tantôt à Port-royal, tantôt à Paris. Au commencement de 1676, sollicité d'entrer dans les ordres sacrés, il consulta *Pavillon*, évêque d'Alet, auprès duquel il s'étoit rendu. La décision qu'il lui demandoit fut bientôt donnée. Pour entrer dans les ordres sacrés, il avoit besoin du consentement de l'évêque de Chartres; & ce prélat, prévenu contre ses opinions, le lui refusoit. L'évêque d'Alet lui fit envisager ce refus, comme une disposition de la providence, qui vouloit le retenir dans l'état de simple clerc. Il est donc faux que, s'il ne sortit point de cet état, ce fut parce que sa timidité l'avoit empêché de répondre à un examen qu'il avoit subi à Arles : anecdote qu'on trouve dans plusieurs *Ana*, mais

dont on ne voit la preuve nulle part. Une *Lettre* qu'il écrivit l'année d'après, 1677, pour les évêques de Saint-Pont & d'Arras, au pape *Innocent XI*, contre le relâchement des Casuistes, attira sur lui un orage qui l'obligea de quitter la capitale. La mort de la duchesse *de Longueville*, la plus ardente protectrice du Jansénisme, arrivée en 1679, lui donna du dégoût pour la France. *J'ai perdu*, dit-il, *tout mon crédit; j'ai même perdu mon Abbaye, car cette Princesse étoit la seule qui m'appelât M. l'Abbé.* Il quitta son pays au printemps de la même année. Cette retraite fut un peu forcée; mais, après différentes courses, il obtint la liberté de revenir à Chartres, sa patrie, & quelque temps après à Paris. L'illustre fugitif profita du repos dont il jouissoit après la tempête, pour enrichir l'Eglise de différentes productions. Il entra, à la fin de ses jours, dans deux querelles célebres: celle des Etudes Monastiques, & celle du Quiétisme. Il défendit les sentimens de *Mabillon* dans la 1re, & ceux de *Bossuet* dans la 2e; mais sans donner dans les emportemens ordinaires aux écrivains polémiques. *Je n'aime pas*, disoit-il, *les guerres civiles* *. Les deux dernieres années de sa vie furent fort languissantes, & enfin il mourut d'une seconde attaque d'apoplexie, le 16 Novembre 1695, à 70 ans. *Nicole* est le *Boëce* ou le *Rodriguès* de la France. Ses *Essais de Morale* ont produit beaucoup de bien. La justesse & la méthode brillent dans cet ouvrage. Si la marche de l'auteur est lente, elle est toujours sûre. Ses raisonnemens sont pleins d'une force, qui vaut quelquefois autant que la chaleur. Il va de principe en principe, de conséquence en conséquence: *Aussi*, (disoit un incrédule, *quand on le lit, il faut prendre garde à soi; si on lui passe quelque chose, on est bientôt confondu: arrêtez-le dès le premier pas.* Cet homme, si fort la plume à la main, étoit un second *La Fontaine* dans la conversation: il sentoit lui-même qu'il n'y brilloit pas. Il disoit, au sujet de *Tréville*, homme d'esprit & qui parloit bien: *Il me bat dans la chambre; mais je ne suis pas plutôt au bas de l'escalier, que je l'ai confondu.* Peu de philosophes ont eu plus de candeur d'ame; simple, timide, sans aucun usage du monde, il amusoit souvent, par ses naïvetés, les Solitaires de Port-royal. Une Demoiselle étoit venue le consulter sur un cas de conscience. Au milieu de l'entretien, arrive le Pere *Fouquet* de l'Oratoire, fils du fameux surintendant; *Nicole*, du plus loin qu'il l'apperçoit, s'écrie: *Voici, Mademoiselle, quelqu'un qui décidera la chose*; & sur le champ il conte au Pere *Fouquet* toute l'histoire de la Demoiselle, qui rougit beaucoup. On fit des reproches à *Nicole* de cette imprudence; il s'excusa sur ce que cet Oratorien étoit son confesseur. *Puisque je n'ai*, dit-il, *rien de caché pour ce Pere*, Mademoiselle *ne doit pas être réservée pour lui*. Ce célebre écrivain étoit enfant à bien des égards. Il fut logé très-long-temps au faubourg Saint-Marcel. Quand on lui en demandoit la raison: *C'est*, répondoit-il, *que les ennemis qui ravagent tout en Flandres, & menacent Paris, entreront par la Porte Saint-Martin avant que de venir chez moi.* La crainte continuelle qu'il ne lui tombât quelque tuile sur la tête, l'empêchoit de paroître dans les rues. Les nombreux ouvrages sortis de sa plume sont: LES ESSAIS *de Morale*, en 14 vol. in-12, à Paris 1704, parmi lesquels on trouve 3 volumes de

* *Voy.* IV. ARNAULD.

Lettres. Il regne dans cet ouvrage un ordre qui plaît, & une solidité de réflexion qui convainc ; mais l'auteur ne parle qu'à l'esprit : il est sec & froid. Son Traité des *Moyens de conserver la paix dans la Société*, mérite d'être distingué ; » Mais » cette paix (dit *Voltaire*) est peut- » être aussi difficile à établir, que » celle de l'Abbé *de Saint-Pierre* «. Les *Réflexions Morales sur les Epitres & Evangiles de l'année*, en cinq vol. in-12, sont comprises dans les 14 vol. des *Essais de Morale*. Et si on y joint les *Instructions Théologiques* sur les *Sacremens*, 2 vol. ; sur le *Symbole*, 2 vol. ; sur le *Pater*, 1 vol. ; sur le *Décalogue*, 2 vol. ; & sur le *Traité de la Priere*, 2 vol., cela forme 23 vol. On ne peut mieux faire connoître le mérite de ces *Instructions Théologiques*, qu'en rapportant le jugement des Journalistes de *Trévoux* (Février 1707). On y reconnoît, (disent-ils,) » M. *Nicole*, au soin d'ap- » profondir les matieres, & de » les rédiger dans un bel ordre ; » à la précision des idées, à la » justesse des conclusions tirées » des principes ; enfin à la seche- » resse presque inséparable de cette » exactitude géométrique dont il » fait profession ; on doit ajouter, » à une grande connoissance du » cœur humain, & à une ex- » pression toujours pure. On voit » bien qu'il a toujours suivi l'or- » dre du Catéchisme Romain. Son » dessein a été de dégager la théo- » logie des subtilités & des lon- » gueurs de l'école, & de la met- » tre à la portée des gens du » monde, & de certains ecclésias- » tiques trop occupés pour s'en- » gager dans des études profondes : » il a été au-delà de son projet ; » & les savans peuvent lire ses » *Instructions*, comme le systême » théologique d'un auteur de ré- » putation. L'ouvrage est écrit en » forme de dialogues ; c'est la meil- » leure maniere de composer les » instructions : cette méthode con- „ tribue beaucoup à les rendre „ claires & précises ". Ce grand moraliste avoit peu de talent pour les sermons, encore moins pour les panégyriques, quoiqu'il eût fait quelques discours de ce genre pour ses amis, entre autres pour l'abbé *de Roquette*, contre lequel on fit cette épigramme :

On dit que l'Abbé Roquette
Prêche les Sermons d'autrui ;
Moi qui sais qu'il les achette,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

Nicole auroit pu le mieux servir. Il n'avoit aucun talent pour l'éloquence de la chaire : „ il falloit „ qu'il eût quelque chose à prou- „ ver & à démêler ; sans cela il „ tomboit ", comme il le dit lui-même. II. *Traité de la Foi humaine*, composé avec *Arnauld*, 1664, in-4°; Lyon, 1693, in-12. C'est, suivant de bons juges, un chef-d'œuvre en son genre. III. *La Perpétuité de la Foi de l'Eglise Catholique touchant l'Eucharistie*, à Paris, 1670, 1672 & 1674, 3 vol. in-4°, avec *Arnauld*, qui y a eu très-peu de part. IV. *Les Préjugés légitimes*, contre les Calvinistes. V. *Traité de l'Unité de l'Eglise*, contre le ministre *Jurieu*. VI. *Les Prétendus-Réformés convaincus de Schisme* ; & quelques ouvrages de controverse, tous infiniment estimables pour la profondeur & la solidité. VII. *Les Lettres imaginaires & visionnaires*, 2 vol. in-12, 1657 ; il y en a dix-huit. Elles furent commencées en 1664, & finies en 1666. L'auteur y réfute les rêveries de *des Marêts* de *Saint-Sorlin*. VIII. Un très-grand nombre d'Ouvrages pour la défense de *Jansénius* & d'*Arnauld*. IX. Plusieurs

Ecrits contre la morale des Casuistes relâchés. X. Quelques-uns sur la *Grace générale*, recueillis en 4 vol. in-12, avec les écrits d'*Arnauld*, de *Quesnel* & des autres théologiens qui ont combattu ce systême. Il y en a une édition de 1715, en 2 vol. in-12, avec une Préface de l'éditeur. XI. Un choix d'Epigrammes latines, intitulé : *Epigrammatum delectus*, 1659, in-12. [*Voyez* II. LANCELOT, vers la fin.] XII. *Traduction latine* des *Lettres Provinciales*, avec des notes &c. sous le nom de *Wendrock*. Tout ce qu'à fait *Nicole* sous ce nom, a été traduit en françois par Mll^e^ de *Joncoux*. La 1re édition des *Provinciales latines* parut en 1658 ; la 4e, qui est beaucoup plus ample, est de l'année 1665. *Pascal* revit cette version dont on a loué la fidélité & l'élégance, mais non pas la pureté. Sa latinité est, dit-on, celle de *Térence* qu'il avoit lu plusieurs fois, & sur laquelle il avoit formé son style. „ A cela (dit *d'Alembert*,) je n'ai qu'une question „ à faire : Croit-on que le style „ épistolaire doive être le même „ que celui de la comédie " ? Seroit-ce en effet louer un auteur de Lettres écrites en françois, & surtout de Lettres théologiques, de dire qu'en le lisant on croit lire *Moliere* ? XIII. *Belga percontator*, contre la relation Anti-Jansénienne de *Marca*, 1657, in-4°... Voy. l'*Histoire de la Vie & des Ouvrages de* NICOLE, 1733, in-12, par l'abbé *Goujet* ; le Tome XXIX des *Mémoires* de *Niceron* ; & le nouveau *Moréri*, dans lequel il y a une liste exacte des productions de cet écrivain célebre. Il seroit à souhaiter qu'on en donnât une édition complete, du moins de celles qui peuvent intéresser le public impartial, également ennemi du Jansénisme & du Molinisme.

III. NICOLE, (François) né à Paris en 1683, montra beaucoup de génie pour les mathématiques. Il donna, en 1706, à l'académie des sciences, un *Essai sur la théorie des Roulettes*, qui le fit recevoir l'année suivante dans cette compagnie. Il commença, en 1717, un *Traité du Calcul des Différences finies*, sur lequel il a donné ensuite beaucoup de Mémoires. En 1729, il donna à l'académie un *Traité des Lignes du IIIe ordre*, plus complet que celui de *Newton*. En 1727 il se fit adjuger, & céda à l'Hôtel-Dieu de Lyon un prix de 3000 livres, que M. *Mathulon* avoit déposées pour celui qui démontreroit la fausseté d'une Quadrature du cercle qu'il croyoit avoir trouvée. Cet habile academicien mourut le 10 Janvier 1758, d'un érysipele, à 75 ans. Quelque profond qu'il fût dans la géométrie, il n'avoit aucune sécheresse : il vivoit dans la meilleure compagnie, & y étoit toujours gai & aimable.

NICOLLE DE LA CROIX, (Louis-Antoine) mort le 14 Septembre 1760, à Paris sa patrie, à 56 ans. C'étoit un ecclésiastique de moeurs pures & d'un savoir assez étendu. On a de lui : I. *Méthode d'étudier, tirée des Ouvrages de S. Augustin*, traduite de l'italien de *Ballerini*, 1760, in-12. II. *Géographie Moderne*, 1756, réimprimée avec des augmentations considérables en 1763, 2 vol. in-12, par *Barbeau des Bruyeres*. Cet ouvrage eut beaucoup de succès, quoiqu'il y eût quelques fautes, & on le lit avec fruit ; il est instructif, clair, méthodique. III. *Abrégé de la Géographie à l'usage des jeunes personnes*, petit vol. in-12. C'est un extrait de sa Géographie Moderne.

NICOLO DEL ABBATE, peintre, né à Modene en 1512. On lui a donné le surnom *del Abbate*, parce

qu'il étoit éleve du *Primatice*, abbé de Saint-Martin. Le *Primatice* ayant connu le mérite de *Nicolo*, l'amena avec lui en France, l'an 1552, & l'y employa à peindre à fresque sur ses dessins, dans le château de Fontainebleau. *Nicolo* excelloit surtout dans le coloris; ses dessins, arrêtés d'un trait de plume & lavés au bistre, sont la plupart terminés. Son goût de dessin approche de celui de *Jules Romain* & du *Parmesan*. La chapelle de l'Hôtel Soubise est ornée des peintures de *Nicolo* : il a aussi fait plusieurs dessus de porte à l'Hôtel de Toulouse. On voit au Palais-royal un de ses tableaux, représentant l'*Enlévement de Proserpine*.

NICOLO-FRANCO, *Voyez* II. FRANCO.

NICOLOSIO, (Jean-Baptiste) Sicilien, mort à Rome en 1670, étoit très-versé dans les mathématiques & la géographie, & mérita l'estime d'*Alexandre VII*. On a de lui : I. *Hercules Siculus sive Studium geographicum*, 2 vol. II. *Guida allo studio geografico*. III. *La Theorica del globo terrestre*. IV. *Orbis descriptio*, en dix grandes cartes. V. Une *Description de l'état de l'Eglise*. VI. — *du royaume de Naples*. VII. Des *Cartes* avec des notes pour l'*histoire d'Alexandre*, par *Quinte-Curce*, &c.

I. NICOMEDE Ier, roi de Bithynie, fils de *Zipoëte*, fondateur de cette monarchie, monta sur le trône après son pere l'an 278 avant Jesus-Christ. Il traita ses freres avec la cruauté d'un tyran. On prétend que c'est lui qui bâtit Nicomédie, à laquelle il donna son nom.

II. NICOMEDE II, surnommé par dérision *Philopator*, petit-fils du précédent, ôta le sceptre à *Prusias* son pere; qu'il fit assassiner dans un temple où il s'étoit réfugié, l'an 148 avant Jesus-Christ. Il régna ensuite en paix. La fin de sa vie fut agitée par la crainte de la puissance de *Mithridate*, dont il avoit épousé la sœur, veuve d'*Ariarathe*. Il fit paroître un jeune homme, qu'il disoit être troisieme fils d'*Ariarathe*. Les Romains, pour mortifier les deux rois rivaux, ôterent la Cappadoce à *Mithridate*, & la Paphlagonie à *Nicomede*, qui mourut l'an 90 avant Jesus-Christ. Ce monarque se concilia l'amour de ses sujets par la douceur de son caractere & par les qualités qui font un bon roi; mais sa gloire fut souillée par le meurtre de son pere & par son ambition.

III. NICOMEDE III, fils du précédent & son successeur, fut détrôné par son frere aîné, appelé *Socrate*, puis par *Mithridate*; mais les Romains le rétablirent. Il mourut sans enfans, l'an 75 avant Jesus-Christ, laissant les Romains héritiers de son royaume de Bithynie, qui fut réduit en province.

IV. NICOMEDE, géometre célebre par l'invention de la courbe appelée *Conchoïde*, qui sert également à la résolution des deux problêmes de la duplication du cube, & de la trisection de l'angle. Il vivoit peu-après *Eratosthene*, puisqu'il badinoit ce géometre sur le mécanisme de son Mésolabe; & que *Geminus*, qui vivoit dans le second siecle avant Jesus-Christ, avoit écrit sur cette *Conchoïde*, dont ce *Nicomede* étoit néanmoins réputé l'inventeur. Ceux qui l'ont placé 4 ou 5 siecles après Jesus-Christ, ignorent ces faits, qui déterminent à-peu-près le temps où il vivoit.

NICON, (S.) moine du Xe siecle, surnommé *Métanoïte*, travailla, avec autant de zele que de fruit, à la conversion des Arméniens. Il laissa un *Traité* sur la Religion de ces peuples, qu'on

trouve dans la *Bibliotheque des Peres*. Il mourut en 998, à Corinthe.

NICOT, (Jean) né à Nimes d'un notaire de cette ville, quitta sa patrie de bonne heure, & s'introduisit à la cour, où son mérite lui procura les bonnes graces de *Henri II* & de *François I*. On le nomma ambassadeur en Portugal; à son retour il apporta en France la plante qu'on appele *Nicotiane* de son nom. Cette plante, qui a fait quelque bien & tant de mal, est connue aujourd'hui sous le nom de *Tabac*, qu'elle tire de l'isle Tabago. Elle fut présentée à la reine *Catherine de Médicis*, & de là lui vint son nom d'*Herbe à la reine*. On l'appela aussi *Herbe du Grand-Prieur*, parce que le grand-prieur en prenoit beaucoup. (*Voyez* GOHORRI.) *Nicot* mourut à Paris en 1600, laissant plusieurs ouvrages manuscrits. I. Un *Traité de la Marine*, où il avoit recueilli tous les termes des Mariniers. II. *Trésor de la Langue Françoise tant ancienne que moderne*. Ce Dictionnaire qui eut beaucoup de cours dans son temps, ne parut qu'après la mort de l'auteur, en 1606, in-fol.

NIDER, (Jean) Dominicain, qui assista au concile de Bâle, & qui mourut vers l'an 1440, est connu par son *Formicarium*, où il y a beaucoup de choses touchant les sortiléges. Nous avons aussi de lui *De reformatione Religiosorum*, Anvers, 1611, in-8°.

NIDHARD, *ou* NITHARD, (Jean-Everard) né au château de Falkenstein en Autriche, l'an 1607, entra dans la Société des Jésuites en 1631. Appelé à la cour de l'empereur *Ferdinand III*, il fut confesseur de l'archiduchesse *Marie*, qu'il suivit en Espagne lorsqu'elle épousa *Philippe IV*. Ce monarque conçut tant d'amitié & d'estime pour lui, qu'il voulut le faire décorer de la pourpre romaine. Après la mort de *Philippe*, la reine-mere lui donna la charge d'Inquisiteur général & le fit entrer dans le ministere. Le Pere *Nidhard* n'avoit rien d'un ministre & d'un Jésuite, à ce que disoient ses ennemis, que la hauteur & l'ambition, & étoit plus capable de dominer sur l'ame foible de sa pénitente, que de gouverner un Etat. Il osa dire un jour au duc *de Lerme*, son rival en crédit & en pouvoir: *C'est vous qui me devez du respect, puisque j'ai tous les jours votre Dieu dans mes mains, & votre Reine à mes pieds.* Tandis que le Jésuite & le duc se disputoient l'autorité, le trésor étoit sans argent, les places de la monarchie en ruine, les ports sans vaisseaux, les armées sans discipline & sans chef, mal conduites. Cependant il se forma un parti contre *Nidhard*, suscité par le duc *de Lerme*, & soutenu par Dom *Juan d'Autriche*, fils naturel de *Philippe IV*; & malgré la protection de la reine, il fallut que son confesseur cédât à l'orage. Le ministre disgracié se retira à Rome, où il fut ambassadeur d'Espagne auprès du pape. *Clément X* l'éleva au cardinalat en 1672, & lui donna l'archevêché d'Edesse. Le cardinal *Nidhard* mourut le 1er Février 1681, à l'âge de 73 ans. On a de lui quelques Ouvrages sur *la Conception immaculée* de la *Sainte Vierge*, imprimés à Paris, 1677, 2 vol. in-12. Quelques ex-Jésuites se sont plaints de l'impartialité que nous avons mise dans le portrait du Pere *Nidhard*. Tous les historiens le peignent comme nous, entre autres M. l'abbé *Millot*, qui parle de l'*arrogance*, de l'*incapacité orgueilleuse* de ce ministre, *sous qui tout empira*. Il seroit bien singulier qu'un historien ex-Jésuite pût faire de tels aveux, & que la vérité fût interdite à un lexicogra-

phe, qui ne tient ni aux Jésuites, ni aux anti-Jésuites.

NIEREMBERG, (Jean-Eusebe de) Jésuite, Allemand d'origine, naquit à Madrid en 1590, & y mourut le 7 Avril 1658, à 68 ans. C'étoit un homme pénitent, austere même, & très-laborieux, Il a beaucoup écrit; & la plupart de ses ouvrages de piété, composés, soit en espagnol, soit en latin, ont été traduits en diverses langues, & quelques-uns en françois. Le Traité du *Discernement du Temps & de l'Eternité*, ou *De la différence du Temps & de l'Eternité*, n'a pas seulement été mis en françois par le P. *Brignon*; il l'a été aussi en arabe par le Pere *Fromage*, de la même société. Celui de ses ouvrages qui est le plus recherché des curieux, est sa *Curiosa y Filosofia de las Maravillas de Naturaleza*, à Madrid, 1643, in-4°. On a encore de lui: I. L'*Eloge des Jésuites*, en espagnol, Madrid, 1643, 6 vol. in-fol. II. Traité de l'*Origine de l'Ecriture-Sainte*, Lyon, 1641, in-fol. III. *Historia Naturæ*, Anvers, 1635, in-folio.

NIEUHOFF, (Jean de) auteur Hollandois, né vers le commencement du dernier siecle, à qui nous devons une Relation estimée, de son *Ambassade de la part de la Compagnie Orientale des Provinces-Unies vers l'Empereur de la Chine*. Cette Relation curieuse est en hollandois. *Jean le Carpentier* en a donné une bonne traduction en françois, in-folio, Leyde, 1665: cette édition est rare, & le livre est recherché.

NIEUWENTYT, (Bernard) né à Westgraafdyck, en Nort-Hollande, l'an 1654, marqua, dès sa premiere jeunesse, de l'inclination pour les sciences; mais, avec le désir de tout savoir, il eut la sagesse de se borner. Il s'attacha d'abord à l'art de raisonner juste, & il pénétra ensuite dans ce que les mathématiques ont de plus profond. Il passa à la médecine & au droit, & ses progrès dans ces deux sciences ne furent pas moins rapides. Il devint, par son application continuelle, & en secondant l'étendue de son génie, bon philosophe, grand mathématicien, médecin célebre, magistrat habile & équitable. Plus attentif à cultiver les sciences, qu'avide des honneurs du gouvernement, il se contenta de les mériter. Il fut cependant conseiller & bourgmestre de la ville de Purmerende, où il demeuroit, sans briguer des emplois qui l'auroient tiré de son cabinet. Ce savant mourut le 30 Mai 1718, à 63 ans. Quoiqu'il fût d'un caractere naturellement froid, il ne laissoit pas d'être agréable en conversation. Ses manieres engageantes lui gagnoient l'amitié de ceux qui jouissoient de sa société, & sa douceur ramenoit souvent à son avis des personnes qui en paroissoient fort éloignées. Ses principaux ouvrages sont: I. Un Traité en hollandois, traduit en françois par *Noguès* sous ce titre: *L'Existence de Dieu démontrée par les Merveilles de la Nature*, in-4°, Paris, 1740. Cet ouvrage, excellent en son genre, s'il étoit moins diffus, & si l'auteur ne se trompoit quelquefois dans les vues qu'il prête au Créateur, est divisé en III parties, dans lesquelles il traite de la structure du corps humain, des Elémens, des Astres & de leurs divers effets. C'est une espece de Physique, dans laquelle ce sage écrivain tourne tout à la gloire de l'Être-suprême & de ses ouvrages. II. Une *Réfutation de Spinosa*, in-4°, en hollandois. III. *Analysis Infinitorum*, à Amsterdam, 1695, in-4°. IV. *Considerationes secundæ circa Calculi differentialis principia*, à Amster-

dam, 1696, in-4°. (*Voyez* HERMANN.) Il avoit donné, deux ans auparavant, une *Brochure* sur la même matiere.

I. NIGER-PERATE, fut un des plus vaillans hommes de son temps parmi les Juifs. Il commandoit dans la province d'Idumée au commencement de la guerre de ce peuple contre les Romains, & il se signala dans plusieurs rencontres, principalement contre *Cestius Gallus*, à Gabaon & à Ascalon. *Simon* & *Jean* ayant usurpé toute l'autorité dans Jérusalem, *Niger*, dont les talens excitoient leur jalousie, fut un des premiers qu'ils accuserent d'intelligence avec les Romains. Ils lui firent mille outrages, & le traînerent enfin hors des murailles de Jérusalem, où ils le firent assommer à coups de pierre, sans vouloir lui permettre de se justifier des crimes dont il étoit accusé.

II. NIGER, (*C. Pescennius-Justus*) gouverneur de Syrie, se signala par sa valeur & sa prudence. Les légions Romaines le saluerent empereur à Antioche vers la fin d'Avril 193, sur la nouvelle de la mort de *Pertinax*. *Niger* respectant & chérissant la mémoire des bons princes, se proposa d'imiter *Tite*, *Trajan*, *Antonin*, *Marc-Aurele*. Il avoit des vues, de la fermeté, & une douceur soutenue & animée par la vigueur du courage. La fortune ne l'enivra point; il dédaigna même les flatteries que la bassesse prodigue à la puissance. Un orateur ayant voulu célébrer son avénement à l'empire par un panégyrique: *Composez plutôt*, lui dit NIGER, *l'éloge de quelque fameux Capitaine qui soit mort, & retracez à nos yeux ses belles actions pour nous servir de modele. C'est se moquer que d'encenser les vivans, sur-tout les Princes, dont il y a toujours quelque chose à craindre ou à espérer. Pour moi, je veux faire du bien pendant ma vie, & n'être loué qu'après ma mort... Niger* ne jouit du commandement qu'environ un an; il perdit plusieurs batailles contre *Sévere*, & enfin l'empire avec la vie dans les premiers mois de l'an 195 de Jesus-Christ. (*Voyez* I. CLÉMENT.) Ce prince n'avoit pas dû son élévation à sa naissance, qui étoit honnête, mais médiocre. Sorti d'une famille de chevaliers Romains, né probablement à Aquinum, où son grand-pere exerça l'emploi d'intendant des *Césars*, il prit dans sa jeunesse quelque teinture des lettres. Se sentant plus de courage & d'ambition que de fortune, il se conduisit dans les différens degrés de la milice par lesquels il passa, de maniere à mériter les éloges de *Marc-Aurele*. Sous *Commode*, il se signala dans une guerre contre les Barbarés voisins du Danube. Il fut aussi employé dans la guerre des Déserteurs qui avoient inondé les Gaules, & il y réussit si bien, que *Sévere*, alors gouverneur de la Lyonnoise, lui rendit auprès de l'empereur, le plus glorieux témoignage, l'appelant un *homme nécessaire à la République*. Il parvint au consulat par une voie honorable, c'est-à-dire, sur la recommandation des officiers qui servoient sous ses ordres. Sa fermeté à maintenir la discipline étoit si connue, que *Sévere* lui-même, son ennemi déclaré & son vainqueur, le citoit pour modele à ceux à qui il donnoit le commandement des troupes. Jamais un soldat de *Niger* n'exigea d'un sujet de l'empire, ni bois, ni huile, ni corvée; ou, si quelques-uns violerent en ce point les défenses de leur général, ils en furent sévérement punis. Il ordonna que l'on tranchât la tête à dix soldats, qui avoient mangé une poule volée par

l'un d'eux. Les murmures de l'armée l'ayant empêché de faire exécuter un ordre si sévere, il voulut du moins que les coupables rendissent chacun dix poules pour celle qui avoit été enlevée : il les condamna de plus à ne point faire de feu de toute la campagne, à ne manger rien de chaud, & à se contenter d'eau & de nourritures froides ; & il leur donna des surveillans, qui les obligeassent à observer la loi qu'il leur imposoit... Il se montroit ennemi déclaré de tout ce qui ressentoit le luxe & la mollesse dans une armée. Ayant remarqué des soldats, qui, pendant qu'on étoit en marche pour aller à l'ennemi, buvoient dans une tasse d'argent, il interdit l'usage de toutes pieces d'argenterie dans le camp. Il disoit que la vaisselle de bois devoit suffire, & qu'il ne falloit pas que les Barbares, s'ils venoient à s'emparer des bagages, pussent tirer vanité d'une argenterie conquise sur les Romains. Il ne souffroit point de boulanger dans l'armée durant les expéditions, & il réduisoit au biscuit les soldats & les officiers. Il proscrivit le vin, voulant qu'on se contentât de vinaigre mêlé avec de l'eau, suivant l'ancien usage. On peut juger qu'une telle réforme déplaisoit beaucoup aux troupes. Mais *Niger* tint ferme, & des soldats qui gardoient les frontieres de l'Egypte lui ayant demandé du vin : *Que dites-vous*, leur répondit-il ? *Vous avez le Nil, & le vin vous est nécessaire !* Dans une autre occasion, des troupes vaincues par les Sarrasins, s'excuserent sur l'épuisement de leurs forces. *Belle raison*, leur dit-il, *vos vainqueurs ne boivent que de l'eau !* ..... & il ne prescrivit rien, qu'il ne le pratiquât lui-même. Il sut à la fin se faire craindre des soldats, & aimer des peuples.

NIGIDIUS FIGULUS (*Publius*) bon humaniste, habile philosophe & grand astrologue, passa pour le plus savant des Romains après *Varron*. Ses talens lui procurerent les charges de préteur & de sénateur. Il fut utile à *Cicéron* pour dissiper la conjuration de *Catilina* ; mais ayant pris le parti de *Pompée* contre *César*, il fut exilé, & mourut dans son exil, l'an 45 avant Jesus-Christ. *Cicéron*, qui fait de lui le plus grand éloge, lui écrivit une belle lettre de consolation. *S. Augustin* dit qu'il fut surnommé *Figulus*, c'est-à-dire, *Potier*, parce qu'il se servit d'un exemple tiré de la roue de Potier, pour répondre à cette question qu'on lui faisoit contre l'Astrologie : *Pourquoi la fortune de deux Enfans jumeaux n'est-elle pas la même ?* Il ne nous reste de ses Ecrits que des fragmens. Il écrivoit d'une maniere si abstraite, que ses contemporains les négligerent.

I. NIGRISOLI, (Jérôme) savant médecin, mort à Ferrare en 1689, à 69 ans, a fait imprimer à Guastalla, 1665, *Progymnasmata Medica.* Il pratiqua son art avec succès.

II. NIGRISOLI, (François-Marie) mort à Ferrare le 10 Décembre 1727, à 79 ans, étoit fils du précédent, & ne se rendit pas moins habile que son pere dans la médecine. Il laissa plusieurs ouvrages, dont la plupart furent bien accueillis : entre autres un *Traité du Quinquina*, en latin, Ferrare, 1700, in-4°, & *Pharmacopœa Ferrariensis.*

NIHUSIUS, (Barthold) né l'an 1589 à Wolpe, dans les états de Brunswick, d'une famille Luthérienne, embrassa, à Cologne, la religion Catholique vers 1622. Après avoir eu pour premier emploi la direction du collége des Prosélytes, il devint abbé d'Ilfeld en 1629, puis suffragant de l'archevêque de Mayence, sous le titre d'évêque de Mysie. Il

mourut au commencement de Mars 1657, à 66 ans. On a de lui : I. *Annotationes de Communione Orientalium sub specie unicâ*, in-4°, à Cologne, 1648. II. *Tractatus chorographicus de nonnullis Asiæ provinciis ad Tigrim, Euphtatem, &c.*, 1658, in-8°; & d'autres ouvrages de littérature, de théologie, de controverse & d'histoire.

NIKON, né en 1613, d'une famille obscure, dans le gouvernement de Novogorod en Russie, embrassa l'état monastique, devint successivement archimandrite, métropolite de Novogorod, & enfin patriarche de Russie en 1652. Le czar *Alexiowitz* lui donna toute sa confiance. Il introduisit dans l'Eglise Russe le chant, à l'exemple de l'Eglise Grecque, & assembla une espece de concile pour la restitution du Texte Sacré. Il avoit remarqué dans les exemplaires dont on se servoit beaucoup de passages altérés, peu conformes à la version des Septante. On rassembla les anciennes versions slaves, dont quelques-unes avoient au moins cinq siecles d'antiquité. Les moines du Mont Athos, & les Grecs de l'Orient fournirent beaucoup de copies des Livres saints. Il y fut prononcé que l'ancienne version slavone étoit fidelle, & qu'il ne s'y étoit glissé des fautes que par la multiplication des copies. On en fit une nouvelle édition à Moskou, que *Nikon* signa. Ces changemens causerent une division dans cette église. Ceux qui étoient attachés aux anciens usages, furent appelés *Raskolniki*. Ce schisme n'est pas encore fini. La faveur dont *Nikon* jouissoit auprès du prince, fut suivie d'une disgrace qui lui donna le loisir de rassembler différentes Chroniques, de les confronter, de les corriger l'une par l'autre, & peut-être de les altérer : il en composa une *Histoire* qui conduit jusqu'au regne du czar *Alexiowitz*; Saint-Pétersbourg, 1767, 2 vol. in-4°.

I. NIL, (S.) *Nilus*, disciple de *S. Chrysostome*, avoit une grande réputation de piété dès le commencement du ve siecle. On dit qu'il étoit de Constantinople, & de la premiere noblesse. Après avoir eu deux enfans de son mariage, il se sépara de sa femme, & se retira dans la solitude avec son fils, nommé *Théodule*, laissant sa fille avec sa femme à Constantinople. Il alla au désert du Mont Sinaï, & y vécut long-temps avec des Moines d'une sainteté exemplaire. Ils demeuroient dans des cavernes ou dans des cellules qu'ils bâtissoient eux-mêmes, éloignées les unes des autres. La plupart ne mangeoient point de pain, mais seulement des fruits sauvages & des herbes crues; quelques-uns ne mangeoient qu'une fois la semaine. Ils avoient un prêtre, & s'assembloient le Dimanche dans l'église, pour recevoir la communion & s'entretenir des vérités saintes de la religion. Des Sarrasins attaquerent les Solitaires de Sinaï, en tuerent plusieurs, en emmenerent d'autres captifs, & donnerent à quelques-uns de ceux qui étoient plus âgés la liberté de se retirer. *S. Nil* fut de ces derniers; mais son fils *Theodule* fut emmené captif. On l'exposa en vente, & personne n'en voulant donner ce que les Sarrasins demandoient, ces barbares vouloient le mettre à mort. A force de larmes, il obtint qu'on l'achetât. Il fut revendu à l'évêque d'Eluze, qui ayant reconnu son mérite, l'éleva à la cléricature. *S. Nil* alla chercher ce cher fils chez l'évêque d'Eluze, qui n'usa de son autorité de maître, que par la violence qu'il fit au pere & au fils de leur imposer les mains pour l'ordre sacré de la prêtrise. I. Histoire

toire ne nous apprend plus rien de *S. Nil*; mais il y a apparence qu'il écrivoit encore vers l'an 450, temps auquel on place ordinairement sa mort. Parmi ses ouvrages, on estime principalement ses *Epîtres* & ses *Exhortations à la vie spirituelle*. L'édition de ses Œuvres, donnée par *Allatius* & *Suarès*, en 2 vol. in-fol., à Rome, 1668 & 1678, commence à devenir rare en France. Elle est en grec & en latin.

II. NIL, archevêque de Thessalonique dans le XIVe siecle, écrivit contre la primauté du pape. *Barlaam*, après avoir écrit en faveur du siége de Rome, adopta l'erreur de *Nil*, & la soutint dans un Traité semblable pour le fond à celui de ce schismatique. Ces deux Traités ont été réunis par *Saumaise* en un vol. in-4°, imprimé chez *Elzevir* en 1645. Ce commentateur infatigable y a ajouté des notes & quelques autres Traités. En 1608 il en avoit donné une édition in-8°, moins ample que celle que nous venons de citer.

III. NIL, surnommé DOXOPATRIUS, *Archimandrite*, (c'est-à-dire, abbé d'un monastere Grec) composa, par ordre de *Roger* roi de Sicile, à la fin du XIe siecle, un *Traité des cinq Patriarchats*, de Rome, d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem & de C. P. *Etienne le Moine* en a donné une édition en grec & en latin, Leyde, 1685, in-4°.

NINIAS ou NINUS *le Jeune*, fils de *Ninus* & de *Sémiramis*, monta, vers l'an 2108, sur le trône d'Assyrie, après sa mere, qui avoit abdiqué l'empire, ou, selon quelques auteurs, qu'il avoit fait mourir, parce qu'elle l'avoit sollicité au crime. Quoi qu'il en soit, il ne fut pas plutôt affermi dans ses états, qu'il en abandonna le soin à ses ministres, & se renferma parmi ses femmes dans son palais, où il mena la vie la plus voluptueuse, ne se faisant voir que très-rarement en public. On lui donne 38 ans de regne. Ses successeurs ne suivirent que trop l'exemple de ce prince lâche & fainéant; aussi connoît-on à peine leurs noms jusqu'à *Sardanapale*.

NINON, *Voyez* LENCLOS.

NINUS, premier roi des Assyriens, étoit, dit-on, fils de *Belus*. Il fit la conquête de plusieurs pays, depuis l'Egypte jusqu'à l'Inde & la Bactriane; & à son retour, il bâtit Ninive, ville célebre, située sur le bord oriental du Tigre. Après ce grand ouvrage, *Ninus* marcha à la tête d'une armée formidable contre les Bactriens, qu'il n'avoit encore osé attaquer. Il se rendit maître d'un grand nombre de villes, & singuliérement de Bactres, capitale du pays. Il dut en partie la prise de cette place forte à *Sémiramis*, femme d'un de ses premiers officiers. *Ninus* conçut une forte passion pour cette héroïne, & l'épousa après la mort de son mari, qui s'étoit tué pour prévenir les terribles menaces de son puissant rival. Le roi laissa en mourant le gouvernement de son royaume à *Sémiramis*, vers l'an 2122 avant J. C., après un regne de 52 ans. Nous remarquerons ici, que l'histoire de *Ninus* & de ses successeurs est vraisemblablement peu digne de croyance. » *Ctésias* de Gnide, médecin de *Cyrus le Jeune*, est le pere de toutes » les faussetés tant de fois écrites » sur l'empire Assyrien. *Diodore de Sicile*, contemporain de *César*, » a copié les récits de *Césias*; plusieurs historiens postérieurs ont » copié *Diodore*; une source corrompue a infecté presque tous » les canaux de l'histoire. De quel » poids peut donc être l'autorité » du médecin de *Cyrus*? *Aristote* » le jugeoit indigne de croyance «. Tout le monde avoue que son His-

toire des Indes étoit pleine de fictions, qu'il attestoit hardiment comme témoin oculaire. Convaincu d'imposture à cet égard, il ne devoit pas en imposer sur d'autres objets, & il le devoit d'autant moins, que son Histoire d'Assyrie avoit elle-même des caracteres frappans d'absurdité. [*Voyez* NINIAS... SÉMIRAMIS.]

NIOBÉ, fille de *Tantale*, sœur de *Pélops*, & femme d'*Amphion* roi de Thebes. Enorgueillie de se voir une puissante reine & mere de quatorze enfans, (*Homere* ne lui en donne que douze, six garçons & six filles), osa non-seulement se préférer à *Latone* qui n'en avoit que deux, mais encore défendre qu'on lui fît des sacrifices. La déesse irritée de l'orgueil de *Niobé*, implora le secours de ses enfans, *Apollon* & *Diane*, qui pour venger l'outrage fait à leur mere, percerent à coups de fleches tous les enfans de *Niobé* sous ses yeux. Alors cette mere infortunée fut pénétrée d'une si vive douleur à la vue de ce spectacle, qu'elle en demeura immobile, & les Dieux la changerent en rocher près de la ville de Sipile sa patrie. Elle est différente de *Niobé* fille de *Phoronée*, & mere d'*Argus* & de *Pelasgus*.

NIPHUS, (Augustin) né à Jopoli dans la Calabre, vers 1473, fit la plus grande partie de ses études à Tropéa. Son pere & sa mere lui ayant été enlevés, il entra chez un bourgeois de Sessa, pour être précepteur de ses enfans. Il suivit ensuite ses disciples à Padoue, où il s'appliqua à la philosophie sous *Nicolas Vernia*. De retour à Sessa, il résolut de s'y fixer, & y épousa une fille vertueuse, nommée *Angelella*, dont il eut plusieurs enfans. Quelques temps après on lui donna une chaire de philosophie à Naples. A peine y fut-il arrivé, qu'il composa un Traité *De Intellectu & Dæmonibus*, dans lequel il soutenoit qu'il n'y a qu'un seul entendement. Cet écrit souleva aussi-tôt tout le monde, sur-tout les religieux, contre *Niphus*; il lui en auroit peut-être coûté la vie, si *Pierre Barocci*, évêque de Padoue, n'eût détourné l'orage en l'engageant à publier son Traité avec des corrections. Il parut en 1492, in-fol., avec les changemens nécessaires; & fut réimprimé en 1503 & en 1527. *Niphus* donna depuis ce temps au public une suite d'autres ouvrages, qui lui acquirent une grande réputation. Les plus célebres universités d'Italie lui offrirent des chaires avec des honoraires considérables. Il est constant qu'il avoit mille écus d'or d'appointement, lorsqu'il professoit à Pise, vers 1520. Le pape *Leon X*, admirateur de ses talens, le créa comte Palatin, lui permit de joindre à ses armes celles de la maison de *Médicis*, & lui donna le pouvoir de créer des maître-ès-arts, des bacheliers, des licenciés & des docteurs en théologie & en droit civil & canonique, de légitimer des bâtards & d'anoblir trois personnes. Les lettres-patentes de ces priviléges singuliers sont du 15 Juin 1521. Ce savant auteur mourut vers l'an 1550, âgé de plus de 70 ans. C'étoit un philosophe d'assez mauvaise mine; mais il parloit de bonne grace, aimoit la bonne chere & les plaisirs. Il avoit le talent d'amuser par ses contes & par ses bons mots. Son enjouement lui procura de l'accès auprès des grands seigneurs & des dames de considération, & il profita de cet accès pour satisfaire les passions dont il étoit dévoré. On prétend que, dans un de ces enthousiasmes que lui inspiroit l'orgueil, il dit à *Charles-Quint*: *Je suis Empéreur des Lettres*,

comme vous êtes Empereur des Soldats. Ce prince lui ayant demandé » comment les Rois pouvoient bien » gouverner leurs états « ? *Ce sera*, (lui répondit-il,) *en se servant de mes semblables* [les *Philosophes.*] On a de lui : I. Des *Commentaires* latins sur *Aristote* & *Averroès*, en 14 vol. in-fol. II. Des *Opuscules de Morale & de Politique*, Paris, 1645, in-4°. III. Des *Epîtres.* IV. Un *Traité de l'immortalité de l'Ame* contre *Pomponace*, &c. 1618, in-fol. V. *De amore, de pulchro, Veneris & Cupidinis venales*, Leyde, 1641, in-16. VI. Un Traité très-rare : *De falsâ Diluvii prognosticatione, quæ ex conventu omnium Planetarum qui in Piscibus continget, anno 1524, divulgata est*, Rome, 1521, in-4°. Tous ces ouvrages sont écrits en latin, d'un style diffus & incorrect.

NIRÉE, roi de Samos, dont la beauté étoit passée en proverbe, formoit un parfait contraste avec *Thersite*, l'homme le plus laid du camp des Grecs.

I. NISUS, roi de Mégare en Achaïe, avoit, parmi ses cheveux blancs, un cheveu de couleur de pourpre sur le haut de sa tête, d'où dépendoit, selon l'Oracle, la conservation de son royaume. *Scylla*, sa fille, ayant conçu de l'amour pour *Minos*, qui assiégeoit Mégare, coupa adroitement à son pere, pendant qu'il dormoit, le cheveu fatal, & alla le porter à *Minos* qui peu après se rendit maître de la ville. *Nisus* en conçut tant de dépit, qu'il sécha de douleur, & les Dieux touchés de compassion le changerent en épervier. *Scylla* se voyant méprisée de *Minos* qui manqua à sa parole en partant sans elle, se jeta de désespoir dans la mer pour le suivre, & y périt. Les Dieux l'ayant changée en alouette, l'épervier fondit aussi-tôt sur elle, & devint son plus cruel ennemi.

II. NISUS, héros Troyen, qui suivit *Enée* en Italie. Ayant voulu venger la mort de son ami *Euriale*, tué par les Rutules, il fut la victime de l'amitié & de son courage.

NITARD, *Voyez* NIDHARD.

NITARD, abbé de Saint-Riquier, d'une ancienne maison, étoit attaché à *Charles le Chauve*, qui estimoit son savoir & ses vertus. Nous avons de lui, dans le recueil de *du Chesne*, une *Histoire des Guerres* entre les trois fils de *Louis le Débonnaire.* Elle est utile pour connoître les événemens de son siecle. Il mourut vers 853.

NITIUS, *Voyez* ROSSI.

NITOCRIS, reine de Babylone, rompit le cours de l'Euphrate, & fit bâtir un pont sur ce fleuve. Elle se fit élever un tombeau au-dessus d'une des portes les plus remarquables de la ville, avec ces paroles : *Si quelqu'un de mes successeurs a besoin d'argent, qu'il ouvre mon Sépulcre, & qu'il en puise autant qu'il voudra ; mais qu'il n'y touche point sans une extrême nécessité : sinon, sa peine sera perdue.* Le tombeau demeura fermé jusqu'au regne de *Darius*, fils d'*Hystaspes*, qui l'ayant fait ouvrir, vers l'an 116 avant Jesus-Christ, au lieu des trésors immenses qu'il se flattoit d'en tirer, n'y trouva qu'un cadavre & cette inscription : *Si tu n'étois insatiable d'argent & dévoré par une basse avarice, tu n'aurois pas violé la sépulture des Morts.*

I. NIVELLE, (Jean *de* MONTMORENCY, seigneur de) fils aîné de *Jean de Montmorency*, grand-chambellan de France sous *Charles VII*, embrassa, avec *Louis* son frere, le parti du comte *de Charolois*, contre le roi *Louis XI*, dans la guerre du *Bien public.* Son pere fut si indigné de cette rebellion, qu'après l'avoir fait sommer, à son de trompe, pour rentrer dans son

devoit, sans qu'il comparût, il le traita de *Chien*; d'où est venu ce proverbe, encore à la mode aujourd'hui : *Il ressemble au chien de* Jean de Nivelle, *il s'enfuit quand on l'appelle.* Ce seigneur mourut en 1477, à 55 ans. Il étoit bisaïeul du comte *Philippe de Hornes* & du baron *de Montigny*, que le duc *d'Albe* fit décapiter (en 1568 & 1570) avec le comte *d'Egmont*, durant la guerre des Pays-Bas.

II. NIVELLE DE LA CHAUSSÉE, (Pierre-Claude) naquit à Paris en 1692, d'une famille riche. Il fit ses premieres classes au collége des Jésuites, sa rhétorique & sa philosophie au Plessis. Né dans le sein de la fortune, il eut le courage d'écarter toutes les illusions qui l'entouroient, & de se livrer à l'amour de l'étude. Il répandit son ame dans des vers, qu'il ne montroit qu'à ses intimes amis. Il négligeoit même depuis long-temps les talens qu'il avoit reçus de la nature, lorsque *la Motte*, cet esprit si fécond en paradoxes ingénieux, fit paroître son systême de la poésie en prose. *La Faye*, quoiqu'ami de ce poëte détracteur de la poésie, prit le parti de *la Chaussée* dans sa querelle. Ce fut ce qui donna naissance à son *Epître à Clio* : ouvrage plein d'une saine critique, sage, mais froid, & sans cette énergie qui caractérise les Epîtres des *Boileau*, des *Rousseau* & des *Voltaire*. Animé par le succès de ce petit Poëme, il se livra au théâtre. Les lauriers qu'il y cueillit, lui mériterent une place à l'académie Françoise. Il y fut reçu en 1736. Son discours de remerciment, moitié prose & moitié vers, fut applaudi. Cet ingénieux académicien mourut le 14 Mars 1754, âgé de 62 ans. Si les auteurs se peignent dans leurs écrits, *la Chaussée* devoit être un homme aimable & un honnête-homme. Quant à son mérite dramatique, cet auteur a de la raison, de la noblesse, du sentiment, du pathétique, & il tourne bien un vers. Il s'est exercé avec succès dans le comique larmoyant. On peut mettre à la tête de ses Comédies l'*Ecole des Meres*, le premier des Drames romanesques, au goût des bons juges. Une mere qui voit les sottises de son fils, qui les sent, & qui ne peut s'empêcher de les favoriser, forme un contraste très-saillant avec la fermeté du bon *Argant*, homme simple, sage & sans ridicule. *Mélanide* fut le triomphe de *La Chaussée*; elle est pleine de sentiment & de chaleur. Le peu de comique qui s'y trouve est noble, & naît du fond du sujet. Le célebre *Piron*, jaloux de voir *Mélanide* jouir du même succès que la *Métromanie*, plaisanta beaucoup sur les Comédies attendrissantes, qu'il comparoit à de froids Sermons. *Tu vas donc entendre prêcher le Pere* LA CHAUSSÉE? dit-il un jour à un de ses amis, qu'il rencontra allant à *Mélanide*. On lui attribua même des couplets fort piquans, dont M. *Collé* est le véritable auteur. Le comique larmoyant y est représenté comme un genre fantasque, comme une comédie bâtarde, flasque avorton de la tragédie, & qui n'a de ce dernier genre que le ton pleureur & l'ennui. On y dit assez injustement des pieces de *La Chaussée*, que les plans semblent fais par *La Grange*, & les vers par l'abbé *Pellegrin*. On finit par ce couplet :

Révérend Pere la Chaussée,
Prédicateur du saint Vallon,
Porte ta morale glacée
*Loin des neuf Sœurs & d'*Apollon.
Ne crois pas, Cotin *dramatique*,
A la Muse du vrai comique

Dévoir tes passagers succès :
Non, la véritable Thalie
S'endormit à chaque homélie
Que tu fis prêcher aux François.

Maximien, trag., a des beautés ; ainsi que le *Préjugé à la mode*, qui est très-intéressant. Après ces 4 pieces, auxquelles on pourroit joindre encore la *Gouvernante*, piece en cinq actes, on ne voit plus chez lui que des ouvrages très-médiocres ; où regne un mauvais goût de Roman, qui déprime beaucoup le talent de *la Chaussée*. Rien de vrai, rien de naturel, point de ces plans heureux, qui se développent sans peine, & qui nous offrent une action qui attache sans fatiguer. *La Chaussée*, même dans le genre larmoyant, n'a pas rempli entiérement sa carriere. Que l'on compare tout son Théâtre au seul *Georges Barneveld* ou *le Marchand de Londres*, & l'on verra combien le François en ce genre est inférieur à l'Anglois. Son style, dans ses mauvaises pieces, est lâche, diffus, traînant & souvent froid. Malgré ces observations séveres, il aura un rang distingué sur le Parnasse ; il sera regardé comme un des premiers auteurs dans une branche du Théâtre qui étoit morte, & qu'il a fait revivre... Voici, suivant les auteurs du *Supplément à l'Encyclopédie*, à quelle occasion il ressuscita ce genre. Quelques personnes s'amusoient à jouer dans un château quelques petites Comédies, qui tenoient de ces farces qu'on appelle *Parades*. On en fit une en 1732, dont le principal personnage étoit le fils d'un Négociant de Bourdeaux, très-bon-homme, & Marin fort grossier, lequel ayant perdu sa femme & son fils, venoit se remarier à Paris, après un long voyage dans l'Inde. Sa femme étoit une impertinente, qui étoit venue faire la grande dame dans la capitale, manger une bonne partie du bien acquis par son mari, & marier son fils à une demoiselle de condition. Le fils, beaucoup plus impertinent que la mere, se donnoit des airs de seigneur ; & son plus grand air étoit de mépriser beaucoup sa femme, laquelle étoit un modele de vertu & de raison. Cette jeune femme l'accabloit de bons procédés sans se plaindre, payoit ses dettes secrétement quand il avoit joué & perdu sur sa parole, & lui faisoit tenir de petits présens très-galans sous des noms supposés. Cette conduite rendoit notre jeune homme encore plus fat. Le Marin revenoit à la fin de la piece, & mettoit ordre à tout. Une Actrice de Paris, fille de beaucoup d'esprit, nommée Mlle *Quinault*, ayant vu cette farce, conçut qu'on en pourroit faire une comédie très-intéressante, & d'un genre tout nouveau pour les François, en exposant sur le théâtre le contraste d'un jeune homme qui croiroit en effet que c'est un ridicule d'aimer sa femme, & d'une épouse respectable qui forceroit enfin son mari à l'aimer publiquement. Elle pressa *Voltaire* d'en faire une piece réguliere, noblement écrite ; mais ayant été refusée, elle demanda permission de donner ce sujet à *la Chaussée*, jeune homme qui faisoit très bien des vers, & qui avoit de la correction dans le style. Ce fut ce qui valut au public le *Préjugé à la mode*. Cette piece ; quoiqu'attendrissante & bien écrite, étoit froide après celles de *Moliere* & de *Regnard* ; elle ressembloit ; (dit un homme de goût,) à un homme un peu pesant, qui danse avec plus de justesse que de grace. L'auteur voulut mêler la plaisanterie au sentiment : mais ses railleries sont presque toujours froides & forcées. Les ŒUVRES de Théâtre de *la Chaussée*

ont été imprimées à Paris, 1763; en 5 petits vol. in-12.

III. NIVELLE, (Gabriel-Nicolas) prêtre, prieur commendataire de Saint-Geréon, diocese de Nantes, né à Paris, mourut le 7 Janvier 1761, âgé de 74 ans. Comme il aimoit la retraite & l'étude, il s'étoit retiré de bonne heure au Séminaire de *Saint-Magloire*, d'où il fut obligé de sortir en 1723, époque des changemens arrivés à ce Séminaire; son opposition à la Bulle *Unigenitus* le fit renfermer 4 mois à la Bastille, en 1730. Il a publié: I. Les *Relations de ce qui s'est passé dans la Faculté de Théologie de Paris, au sujet de la* Constitution *Unigenitus*, 7 vol. in-12. II. *Le Cri de la Foi*, 3 vol. in-12, 1719. III. *La Constitution* Unigenitus *déférée à l'Eglise Universelle*, ou *Recueil général des Actes d'appel*, 1757, 4 vol. in-fol. L'Histoire Romaine est moins volumineuse que cette compilation. L'éditeur y a ajouté des préfaces historiques, des observations qui en lient les parties, & l'analyse des ouvrages considérables qu'il n'a pas cru devoir faire entrer dans son entier. IV. Un *Catalogue* manuscrit *de tous les Ouvrages faits sur le Jansénisme & la Constitution, jusqu'en 1738*. On le conserve dans la bibliotheque du roi; & on en a suivi l'ordre dans l'arrangement du Catalogue de cette bibliotheque, tom. II. *de la Théologie*. *Voy.* son Eloge dans le *Supplément au Nécrologe des Défenseurs de la vérité*, 1763, in-12.

NIXES, (*Nixi Dii*) Dieux qu'on invoquoit dans les accouchemens difficiles, & quand on croyoit qu'il y avoit plusieurs enfans. Ils étoient au nombre de trois.

NIZOLIUS, (*Marius*) grammairien Italien de Bersello dans le Modénois, contribua beaucoup à la renaissance des lettres dans le XVIe siecle, par son esprit & par son érudition. On a de lui: I. *De veris principiis & verâ ratione philosophandi contra pseudo-Philosophos, Libri IV*, à Parme, 1553, in-4°. Il y attaque vivement les scolastiques, non-seulement sur la barbarie de leurs termes, mais aussi sur leurs ridicules opinions en plusieurs points. » Les faux Philosophes, (dit *Fontenelle*,) » étoient tous les scolastiques, » passés & présens; & *Nizolius* » s'éleve avec la derniere hardiesse » contre leurs idées monstrueuses » & leur langage barbare, jusques-» là qu'il traite *S. Thomas* lui-» même de *Borgne entre des Aveu-» gles*. La longue & constante ad-» miration qu'on avoit eue pour » *Aristote*, ne prouvoit, disoit-il, » que la multitude des sots & la » durée de la sottise «. Le célebre *Leibnitz*, charmé de l'élégance & de la solidité de cet ouvrage, en donna en 1670, une nouvelle édition in-4°; mais, en homme impartial, il prit à certains égards la défense d'*Aristote* & de *S. Thomas*. II. *Thesaurus Ciceronianus*, ou *Apparatus linguæ latinæ è scriptis Tullii Ciceronis collectus*, in-fol. C'est un bon Dictionnaire latin, composé des mots & des expressions de *Cicéron*, par ordre alphabétique. *Nizolius* est un des premiers qui a composé ces sortes de Dictionnaires des écrits de *Cicéron*. Quoique cet ouvrage ne soit qu'une compilation, l'auteur avoit un génie fort supérieur à celui des simples compilateurs. III. *Observationes in Ciceronem*, à Bâle, 1548, in-fol. Ces remarques philologiques sont utiles, & les éditeurs de l'Orateur Romain en ont profité.

NOADIAS, *Voyez* SEMEIAS.

I. NOAILLES, (Antoine de) chevalier de l'ordre du roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre,

gouverneur de Bourdeaux, d'une illustre & ancienne maison du Limousin, qui possede depuis un temps immémorial la terre & le château de Noailles, situé près de Brives, naquit en 1504. Son mérite l'éleva aux places d'ambassadeur d'Angleterre, de chambellan des enfans de France, & d'amiral de Guienne, puis de France, en 1543. Il ménagea, pendant son ambassade d'Angleterre, la treve faite à Vaucelles entre *Henri II* & *Philippe II*, rois de France & d'Espagne. A son retour il chassa les Huguenots de la ville de Bourdeaux, dont ils s'étoient emparés; & mourut le 11 Mars 1562, à 58 ans, regardé comme un homme également propre aux négociations & aux armes.

II. NOAILLES, (François de) frere du précédent, évêque de Dax, & l'un des plus habiles négociateurs de son siecle, fut ambassadeur en Angleterre, à Rome, à Venise, & à Constantinople, où il rendit de grands services à la Chrétienté. Il mourut à Bayonne le 16 Septembre 1585, à 66 ans. *Henri III* & *Catherine de Médicis* le consultoient dans les affaires les plus épineuses. Ce fut sur son avis qu'ils résolurent de porter la guerre en Espagne, pour délivrer la France de ce fléau. Ses *Ambassades* en Angleterre, & celles de son frere, ont été imprimées à Paris en 1763, 3 vol. in-12.

III. NOAILLES, (Anne-Jules de) duc & pair & maréchal de France, &c., étoit fils d'*Anne de Noailles*, en faveur duquel le comté d'Ayen fut érigé en duché-pairie au mois de Décembre 1663. Il naquit en 1650, fut fait premier capitaine des gardes du corps en survivance de son pere, eut le commandement de la maison du roi en Flandres, l'an 1680, commanda en chef dans le Roussillon & la Catalogne en 1689, & fut fait maréchal de France au mois de Mars 1693. Il gagna la bataille du Ther le 27 Mai de l'année suivante, prit les villes de Palamos, de Gironne, & mourut à Versailles le 20 Octobre 1708, à 59 ans. Ce seigneur se distingua par la réunion des qualités qui forment l'honnête homme, l'homme d'esprit & le général. Il fut aussi recommandable par son amour pour la religion, que par son zele ardent pour le bien de l'Etat.

IV. NOAILLES, (Adrien Maurice, duc de) fils du précédent, vit le jour en 1678. Né avec des talens pour la guerre, il servit de bonne heure, & se trouva à tous les siéges que le duc son pere fit dans la Catalogne en 1693 & 1694. Il se signala ensuite sous le duc de *Vendôme* dans la même province, passa en Flandres l'an 1696, & continua d'y montrer sa valeur & sa prudence. Ces deux qualités le firent choisir en 1700, pour accompagner le roi d'Espagne jusqu'à Madrid. Personne n'ignore les services distingués qu'il rendit en Catalogne pendant la guerre de la succession d'Espagne. On le distinguoit dès-lors comme un homme dont les talens & les qualités étoient au-dessus du commun. » Une belle » ame, un esprit supérieur, une » gaieté charmante, beaucoup d'a- » mabilité & beaucoup de culture; » l'amour du roi & de la patrie, » le zele du bien public, une ar- » deur prodigieuse pour le travail, » une émulation vive pour tout » ce qui est digne d'éloges, for- » moient, (dit M. l'abbé *Millot*) » le fonds de son caractere. Ses dé- » fauts même ténoient à de gran- » des qualités. Une conception ra- » pide lui faisoit voir d'un coup » d'oeil trop d'objets, pour ne pas » le rendre quelquefois indécis,

» ou trop lent à se décider. La » passion de bien faire, le désir de » mériter les suffrages, lui inspi- » roient une sorte d'inquiétude sur » les jugemens d'autrui, capable » d'altérer son ame, quand il se » croyoit en butte à des injustices. » Ardent pour tous les devoirs, » il étoit sujet à s'emporter quand » on ne les remplissoit pas; mais » sa colere étoit celle d'un homme » vertueux, qui se calme aisément » & qui pardonne sans peine. Uni » à Madame *de Maintenon*, par son » mariage avec Mademoiselle *d'Au-* » *bigné*, & encore plus par une » estime & une amitié mutuelles, » il étoit, plus que personne, à » portée de tout obtenir, & il am- » bitionnoit sur-tout de mériter... » Il faisoit de la morale un objet » essentiel de ses études, à l'âge » où les passions effacent sou- » vent l'idée de la vertu. Quel » philosophe désavoueroit ce qu'il » écrivoit en 1702 à Madame » *de Maintenon*? *L'Homme aime la* » *liberté, & n'en peut jamais arracher* » *de son cœur le désir, quoiqu'il fasse* » *chaque jour tous ses efforts pour la* » *perdre. La différence qu'il y a parmi* » *les hommes, est que les uns sont* » *enchaînés avec des chaînes d'or, &* » *les autres avec des chaînes de fer;* » *& ceux qui sont dans les plus émi-* » *nentes dignités, sont obligés de re-* » *connoître que s'ils ont des biens &* » *des honneurs qui les flattent & les* » *distinguent du commun, ils ont des* » *peines plus cuisantes que les autres.* » *Une contrainte, qui ne les abandonne* » *jamais, venge assez les autres hom-* » *mes des préférences de la fortune* «. En approfondissant la morale, il ne négligeoit pas la littérature, & en formant des correspondances littéraires avec les savans & les beaux esprits de son siecle, il cultivoit en même temps la science militaire. Général des armées du roi en Roussillon, il y remporta en 1708 & 1709, plusieurs avantages sur les ennemis. A la fin de 1710 & dans le cœur de l'hiver, il se rendit maître de Gironne, une des plus importantes places de la Catalogne. Ce service signalé fut récompensé en 1711, par *Philippe V*, du titre de Grand d'Espagne de la premiere classe. *Louis XIV*, non moins sensible à son mérite que son petit-fils, l'avoit fait brigadier en 1702, maréchal de camp en 1704, lieutenant général en 1706; & il avoit été reçu duc & & pair en 1708. Les disputes au sujet de la Bulle UNIGENITUS, aigrirent *Louis XIV* contre le cardinal son oncle; mais il marqua toujours la même amitié au neveu. Le roi ne put pourtant s'empêcher de lui dire: » Que le nom de *Noailles* excitoit » quelquefois de fâcheuses idées » dans son esprit «. Le duc répondit, en courtisan habile: SIRE, *je changerai de nom, si Votre Majesté me l'ordonne. J'ai appris de mes peres à n'avoir d'autre volonté que celle de mes maîtres*; & il conserva la faveur jusqu'à la mort du monarque. Le régent employa alors ses talens. *Noailles* réunissant en lui le double mérite d'homme de guerre & d'homme-d'état, fut nommé président du conseil des finances en 1715, & conseiller au conseil de Régence en 1718. L'entrée du cardinal *du Bois* à ce conseil en 1721, après sa nomination à la pourpre, occasionna une dispute; & cette dispute fut pour *Noailles* la cause d'une disgrace passagere. Le chancelier, le maréchal *de Villeroy*, le duc *de Noailles*, refusoient d'accorder la préséance aux cardinaux. On écrivit, on s'échauffa, & cette petite querelle se termina par des lettres de cachet. » Le jour même » qu'elle commença, *Noailles*, » ayant rencontré au Louvre le

» cardinal *du Bois*, lui dit (selon » les *Mémoires de la Régence*) : *Cette* » *journée sera fameuse dans l'Histoire*, » *Monsieur!* on n'oubliera pas d'y » marquer, *que votre entrée dans le* » *Conseil en a fait déserter les Grands* » *du Royaume*...*D'Aguesseau* fut exilé » pour la seconde fois; & *Noailles* » le fut ensuite malgré l'affection » du prince à son égard, parce que » ses principes ne s'accordoient » point avec ceux du ministere. » *Du Bois* lui avoit fait sa cour » sous le regne de *Louis XIV*; il » lui mandoit les nouvelles pen- » dant la campagne de Catalogne » de 1711; il lui témoignoit dans » ses lettres un grand désir de lui » plaire & de s'assurer de sa pro- » tection. Ce même homme devint » l'auteur de sa disgrace. Le fils » de l'apothicaire d'un grand sei- » gneur, né dans une de ses terres, » aussi vicieux que le seigneur » étoit distingué par son mérite, » remporta sur lui ce triomphe! » Parmi tant de jeux bizarres de » la fortune, ce n'étoit point le » moins étonnant. *Noailles* con- » serva pendant son exil un cré- » dit extraordinaire, & l'employa » en faveur de la noblesse de sa » province : tout ce qu'il deman- » doit au régent, il étoit presque » sûr de l'obtenir. *Du Bois* étant » mort au mois d'Août 1723, le » duc *d'Orléans*, qui ne dédaigna » point de prendre après lui la » qualité de premier ministre, rap- » pela d'exil le duc *de Noailles*, » qu'il avoit toujours aimé au- » tant qu'il l'estimoit. A la pre- » miere entrevue il l'embrasse ten- » drement, lui proteste que sa dis- » grace n'est venue que *de ce co-* » *quin de cardinal du Bois*, pour » me servir de ses propres termes. » *Eh bien! que dirons-nous?* ajou- » te-t-il avec une sorte d'embar- » ras. *Noailles* répond, en homme » d'esprit : *PAX VIVIS*, *REQUIES* » *DEFUNCTIS!* (MÉM. du ma- » réchal *de Noailles*, sous l'année » 1723) «. Pendant que *Noailles* présida au conseil des finances, il fit des réformes utiles. Il étoit tout neuf dans cette administration; mais il étoit appliqué, ardent au travail, capable de s'instruire de tout & de travailler dans tous les genres. En 1724, il fut nommé chevalier des ordres du roi. Dans la guerre de 1733, il servit au siége de Philipsbourg, pendant lequel il fut honoré du bâton de maréchal de France. Il eut le commandement des troupes pendant l'hiver de 1734, & obligea les Allemands d'abandonner Worms, dont ils s'étoient emparés. Nommé, en 1735, général en chef des troupes Françoises en Italie, il alla cueillir de nouveaux lauriers. Si la guerre de 1741 ne prouva pas son bonheur, elle montra du moins ses talens. L'affaire d'Ettinghen en Allemagne, dont un événement malheureux fit manquer le succès en 1743, avoit été préparée par la plus savante manœuvre, & ménagée avec une intelligence digne des plus grands capitaines. Enfin, dans la derniere guerre, son grand âge ne lui permettant pas d'être à la tête d'une armée, il entra dans le ministere, & servit l'état de ses conseils. Ce citoyen illustre mourut à Paris le 24 Juin 1766, âgé de près de 88 ans. Il joignoit à beaucoup de facilité d'esprit, l'art de développer ses pensées avec force & avec élégance. Personne n'a écrit des Dépêches mieux que lui. Si nous le considérons comme général, les vrais connoisseurs ont toujours admiré son talent pour les plans de campagne; mais ils lui ont reproché d'avoir manqué de vigueur dans l'exécution. Nul homme n'est sans

défauts, (dit M. l'abbé *Millot.*) Quelquefois indécis à force de prévoyance, quelquefois trop vivement agité par les contradictions ou par de justes sujets d'inquiétude, il put en certaines conjonctures perdre des momens favorables. Il put aussi paroître timide, lorsqu'il n'étoit que prudent. Quoi qu'il en soit, depuis ses premieres campagnes jusqu'aux dernieres, on vit des traits frappans d'activité & de courage, & des résolutions également promptes & heureuses, couronnées par le succès.... De son mariage, célébré en 1698, avec *Françoise d'Aubigné*, fille unique du comte *d'Aubigné*, frere de Madame *de Maintenon*, il eut deux fils, l'un & l'autre maréchaux de France; l'un, sous le nom de *Noailles*, & l'autre sous celui de *Mouchi.* Ils avoient appris de leur pere à remplir tous leurs devoirs, & à se distinguer par les travaux militaires comme par les vertus sociales. C'est ainsi qu'en parle M. l'abbé *Millot*, qui a publié ses *Mémoires* en 1777, en 6 vol. in-12. On les a lus avec empressement, parce qu'ils sont curieux, instructifs & sagement écrits. La froideur & l'uniformité de style qu'on a reproché au rédacteur, étoit difficile à éviter dans un livre qui est une espece de journal, & où il faut sans cesse couper la narration par les extraits des *lettres* de *Louis XIV*, de *Louis XV*, de *Philippe V*, du duc *d'Orléans*, de Madame *de Maintenon*, de plusieurs généraux & de divers ministres. En supprimant ces lettres & les réflexions qu'elles font naître, la diction auroit été plus intéressante & plus rapide; mais on auroit perdu du côté de l'instruction ce qu'on auroit gagné du côté de l'agrément.

V. NOAILLES, (Louis-Antoine de), frere d'*Anne-Jules*, dont nous avons parlé au n° III, naquit le 27 Mai 1651. Il fut élevé dans la piété & dans les lettres. Appelé à l'état ecclésiastique, il en remplit les devoirs avec un zele si exemplaire, que sa mere, femme d'une haute vertu, n'eut point d'autre confesseur que lui. Après avoir fait sa Licence en Sorbonne avec distinction, il prit le bonnet de docteur en 1676. Le Roi, instruit de son mérite, le nomma à l'évêché de Cahors en 1679. Il fut transféré à Châlons-sur-Marne l'année d'après, & rappela dans ces deux villes, par sa sollicitude pastorale, la mémoire des évêques des premiers siecles de l'Eglise. L'archevêché de Paris étant venu à vaquer, en 1695, *Louis XIV* jeta les yeux sur lui pour remplir ce siége important. *Noailles* hésita à l'accepter. Il représenta au Roi, „ qu'il seroit accablé de contra- „ dictions dans la capitale; qu'il „ auroit pour ennemis les Jésuites, „ dont il n'épouseroit pas les pas- „ sions, & les Jansénistes, dont „ il combattroit les sentimens ”. *Voilà bien des ennemis*, lui dit le Roi; *mais vous pouvez compter sur toute mon autorité...* *Noailles* ayant accepté, Louis XIV dit aux courtisans: *Si j'avois connu un homme plus digne de cette place, l'Evêque de Châlons ne l'auroit pas eue.* Le nouvel archevêque, plus indifférent sur son élévation que sur celle de sa famille, se servit d'un tour à peu près pareil, pour avoir pour successeur à Châlons l'abbé *de Noailles* son frere. Sire, dit-il au Roi, *si je connoissois un meilleur sujet, je vous le proposerois.* L'archevêque de Paris continua comme il avoit commencé à Châlons: il fit d'excellens Réglemens pour le gouvernement de son diocese & pour la réforme de son clergé; mais ce qu'il avoit prévu lui arriva. Il

perdit la tranquillité dont il avoit joui dans son premier évêché. *Noailles* avoit donné, en 1685, n'étant encore qu'évêque de Châlons, une approbation authentique aux *Réflexions Morales* du P. *Quesnel*, ou plutôt il en avoit continué l'approbation; car son prédécesseur, *Félix Vialart*, l'avoit accordée pour son diocese. Devenu archevêque de Paris, il chargea plusieurs docteurs d'examiner ce livre; & ce fut après cette révision, que parut l'édition de 1699. Ce n'est pas qu'il pensât comme *Quesnel*; il avoit condamné, en 1696, le livre de l'abbé *de Barcos*, intitulé: *Expositions de la Foi Catholique touchant la Grace*; mais ayant approuvé d'abord le livre de l'Oratorien, il se crut engagé d'honneur à le défendre. Les ennemis de cet ouvrage lui parurent les siens. La guerre ne tarda pas à s'allumer entre lui & les Jésuites. Le Pere *Doucin* en donna le signal en 1698. Il publia le fameux problême: *Auquel falloit-il croire, ou de M.* de Noailles, *archevêque de Paris, condamnant l'exposition de la Foi*; ou *de M.* de Noailles, *évêque de Châlons, approuvant les Réflexions Morales*? Cette méchanceté, attribuée aux Jésuites, ne le disposa pas favorablement pour eux. Il avoit dit au Pere *Bourdalouë*, qu'*il vouloit toujours être l'ami des Jésuites & jamais leur valet*; & il ne fut bientôt ni l'un ni l'autre. Dans l'assemblée de 1700, à laquelle il présida, il fit condamner 127 propositions tirées de différens Casuistes, parmi lesquels plusieurs étoient Jésuites. La pourpre, dont il fut honoré cette même année, loin de désarmer l'envie, ne fit que l'exciter. Lorsque le nouveau cardinal vint remercier *Louis XIV*, qui lui avoit fait obtenir cette grace, ce prince lui dit: *Je suis assuré, Monsieur le Cardinal, que j'ai eu plus de plaisir à vous donner le Chapeau, que vous n'en avez eu à le recevoir.* Malgré ce propos obligeant, ce prince ne tarda pas à être indisposé contre lui. On proposa, en 1701, un problême théologique, qu'on appela le *CAS DE CONSCIENCE PAR EXCELLENCE. Pouvoit-on donner les Sacremens à un homme qui auroit signé le Formulaire, en croyant dans le fond de son cœur que le Pape & même l'Eglise, peuvent se tromper sur le fait?* Quarante docteurs signerent qu'on pouvoit donner l'absolution à cet homme. Le cardinal *de Noailles* ordonna qu'on crût le droit d'une foi divine, & le fait d'une foi humaine. Les autres évêques exigerent la foi divine pour le fait. *Clément XI* crut terminer la querelle, en donnant, en 1705, la Bulle *Vineam Domini*, par laquelle il ordonna de croire le fait, sans expliquer si c'étoit d'une foi divine ou d'une foi humaine. L'assemblée du Clergé de la même année reçut cette Bulle, mais avec la clause que *les évêques l'acceptoient par voie de jugement*. Cette clause, suggérée par le cardinal *de Noailles*, indisposa *Clément XI* contre lui. Cependant le cardinal voulut faire signer la Bulle aux religieuses de Port-royal des Champs. Elles signerent, mais en ajoutant que „ c'étoit sans déroger à ce qui s'étoit fait à leur égard à la paix „ de *Clément XI* “. Cette déclaration fut mal interprétée. Le Roi demanda une Bulle au Pape pour la suppression de ce monastere, & en 1709 il fut démoli de fond en comble. Le cardinal *de Noailles*, qui avoit dit plusieurs fois que Port-royal étoit le *séjour de l'innocence*, se prêta à sa destruction, parce qu'il crut voir ensuite que c'étoit celui de l'opiniâtreté. L'année d'auparavant (1708), *Clément XI*

avoit porté un décret contre les *Réflexions Morales* ; mais le parlement de Paris y ayant trouvé des nullités, il ne fut point reçu en France. Les foudres lancés contre *Quesnel* ne produisirent leur effet qu'en 1713, année dans laquelle la fameuse Constitution *UNIGENITUS* vit le jour. Cette Bulle fut sollicitée en partie par le Pere *le Tellier*, confesseur du roi. Ce Jésuite, homme dur, sombre, ardent, vindicatif, inflexible, étoit mal personnellement avec le cardinal de *Noailles*. Il remua toute l'Eglise de France, & dressa des Mandemens & des Lettres contre l'ouvrage de *Quesnel*, que des évêques devoient signer & lui renvoyer avec un cachet volant. Une lettre de l'abbé *Bochart*, neveu de l'évêque de Clermont, découvrit cette manœuvre. *Noailles* au désespoir en demande justice au roi, au duc de *Bourgogne*, à Mad^e de *Maintenon*, & n'est écouté de personne. Le cardinal archevêque, opprimé par un Jésuite, s'en prit à tous les Jésuites : il leur ôta le pouvoir de prêcher & de confesser. *Le Tellier*, dans les premiers mouvemens du ressentiment, dit, à ce qu'on prétend, qu'*il falloit qu'il perdît sa place, ou le Cardinal la sienne.* Il n'est pas sûr qu'il tint ce propos, rapporté dans le *Dictionnaire* de *Ladvocat* & ailleurs ; mais on le lui prêta, & on peut juger par-là de quoi on le croyoit capable. Enfin la *Bulle UNIGENITUS* arriva, & cette guerre civile n'en fut que plus vive. Une partie de la nation accueillit peu favorablement ce décret. Une nombreuse assemblée d'évêques fut convoquée à Paris ; les uns accepterent la Bulle, moyennant quelques explications ; les autres ne voulurent ni de la Bulle, ni des correctifs. Le card. de *Noailles* se mit à la tête de ces derniers, qui étoient au nombre de sept. *Louis XIV*, croyant que sa conscience l'obligeoit à écouter son confesseur contre son archevêque, défendit à celui-ci de paroître à la cour, & renvoya les évêques ses adhérens dans leurs dioceses. Le cardinal, exilé de Versailles, n'en eut que plus de partisans à Paris. Beaucoup de personnes, de tous les corps de l'Etat, se joignirent à lui contre Rome & la Cour ; mais quoique la Bulle n'eût pas d'abord la pluralité des suffrages, elle fut enfin enregistrée par la Sorbonne & par le Parlement. Les ennemis du cardinal triomphoient. On prétend que le confesseur du Roi proposa de donner une Déclaration, par laquelle „ tout „ Evêque qui n'auroit pas reçu la „ Bulle purement & simplement, „ seroit tenu d'y souscrire, ou „ poursuivi à la requête du Pro„ cureur général ". Mais après la mort de *Louis XIV*, en 1715, tout changea de face. Le duc d'*Orléans*, régent du royaume, exila *le Tellier*, & mit le cardinal de *Noailles* à la tête du conseil de conscience. Ce prélat étant bien accueilli à la cour du Régent, tous les évêques opposés à la Bulle appelerent & réappelerent à un futur Concile. *Noailles* appela aussi en 1717 : mais il ne vouloit point d'éclat, & son appel fut imprimé malgré lui. Le régent détestoit ces querelles ; il ordonna le silence aux deux partis. Cette loi du silence, toujours recommandée & toujours violée, ne fut observée par aucun. La cour de France & la cour de Rome se consumoient inutilement en négociations, lorsque le *Systême des Finances* calma les esprits, & tourna leur activité vers les espérances que la fortune donnoit. *Law* fit, lui seul, ce que

tant d'évêques, ni *Louis XIV*, ni le Pape, n'avoient pu faire. Ces momens favorables furent employés à réunir l'Eglise de France, trop long-temps & trop souvent déchirée. Le cardinal archevêque se prêta à tout; il rétracta son appel, & son Mandement de rétractation fut affiché le 20 Août 1720. Cette réunion du Clergé de France fut principalement l'ouvrage du nouvel archevêque de Cambrai, *du Bois*, fils d'un apothicaire, depuis cardinal & premier ministre. Ceux qui furent fâchés de l'acceptation du cardinal de *Noailles*, observerent qu'il étoit alors avancé en âge, & que des personnes attachées à la cour le gouvernoient totalement; mais les gens sages crurent cette soumission fincere. En effet, il accepta purement & simplement la Constitution par un mandement du 1er Octobre 1728. Il mourut le 4 Mai de l'année suivante, à 78 ans. Dans l'épitaphe qu'on grava sur un marbre noir près de son tombeau, on disoit de lui:

Sollicitudine pastor, charitate pater,
In oratione assiduus, in labore indefessus,
In cultu modestus, in victu simplex;
Sibi parcus, in cæteros sanctè prodigus;
A teneris ad senium æqualis idemque,
Semper prudens, mitis, pacificus,
Vitam transegit benefaciendo.

En effet ses charités étoient immenses; ses meubles vendus & toutes les autres dépenses payées, il ne laissa pas plus de 500 livres. Ses ennemis ne purent refuser de voir en lui les meilleures intentions. Il aimoit le bien & le faisoit. Ecriture-sainte, Peres de l'Eglise, Tradition, Théologie positive, Théologie morale, il savoit tout ce qu'un évêque doit savoir. Doux, agréable dans la société, brillant même dans la conversation, sensible à l'amitié, plein de candeur & de franchise, il attachoit le cœur & l'esprit. S'il se laissa quelquefois prévenir, c'est qu'il jugeoit des autres par l'élévation de son ame, & cette ame étoit incapable de tromper. Ses adversaires crurent voir en lui un mélange de grandeur & de foiblesse, de courage & d'irrésolution; & il faudroit en juger ainsi, s'il étoit vrai qu'il existât deux Actes de sa main, datés de 1728 & 1729, où il protestât contre toute acceptation arrachée à sa vieillesse. Plein de bonne-foi, il soutenoit des gens qu'on accusoit d'en manquer. Il favorisoit ceux qu'on appelle *Jansénistes*, sans l'être lui-même. L'idée seule de faction le révoltoit; il aimoit la paix, & il auroit voulu la donner à l'Eglise. Un évêque, en lui faisant une visite, lui dit: *Je viens me ranger à votre parti.* — *Je ne suis*, répondit l'archevêque choqué du terme, *d'aucun autre parti que de celui de Jesus-Christ.* Malgré ces dispositions, son épiscopat fut continuellement agité. Montant par un méchant escalier pour aller voir une réparation qu'on avoit faite au haut de l'église de Notre-Dame: *Jamais*, dit-il, *on n'a fait passer Archevêque par d'aussi mauvais chemins que moi.* Son administration prouve très-bien que, pour gouverner à la satisfaction de tout le monde, il ne suffit pas d'être vertueux. On lui doit en partie l'établissement de la maison des *Prêtres* de Saint François de Sales: (*Voyez* WITASSE.) *Gaston-Jean-Baptiste-Louis de* NOAILLES, son frere, qui lui succéda dans l'évêché de Châlons, avoit les mêmes sentimens que lui, & y étoit plus attaché. Il mourut en 1720, à 52 ans. Le cardinal *de Noailles*, son frere, lui fit ériger un tombeau

avec une épitaphe, où on lui donnoit des éloges mérités :

In sermone verax, asper in victu, in cultu simplex,
In utroque facilis, in castimonia severus,
In oratione assiduus, in eleemosynis profusus.

On voit que les deux freres se ressembloient. Nous avons parlé des vertus & des lumieres de l'évêque de Châlons au commencement de cet article. Nous ajouterons qu'il avoit moins de douceur que l'archevêque de Paris, & qu'il étoit ardent & entier dans tout ce qu'il vouloit, sur-tout s'il croyoit le vouloir pour le bien de l'Eglise ou de son diocese.

NOBILIUS, *Voyez* FLAMINIUS, n° III.

I. NOBLE, (Eustache le) né à Troyes en 1643, d'une famille distinguée, s'éleva par son esprit à la charge de procureur-général du parlement de Mets. Il jouissoit d'une réputation brillante & d'une fortune avantageuse, lorsqu'il fut accusé d'avoir fait à son profit de faux actes. Il fut mis en prison au Châtelet, & condamné à faire amende-honorable & à un bannissement de 9 ans. *Le Noble* appela de cette sentence qui n'étoit que trop juste, & il fut transféré à la conciergerie. *Gabrielle Perreau*, connue sous le nom de la *Belle Epiciere*, étoit alors en cette prison, où son mari l'avoit fait mettre pour son inconduite. *Le Noble* la connut, l'aima, & se chargea d'être son avocat. Cette femme ne fut pas insensible ; une figure prévenante, beaucoup d'esprit, une imagination vive, une facilité extrême de parler & d'écrire, tout en lui annonçoit l'homme aimable. Les deux amans en vinrent aux dernieres foiblesses. La *Belle Epiciere* demanda à être enfermée dans un couvent, pour y accoucher secrétement, entre les mains d'une sage-femme, que *le Noble* y fit entrer comme pensionnaire. Le fruit de ses désordres parut bientôt au jour, & elle fut transférée dans un autre couvent, d'où elle trouva le moyen de se sauver. *Le Noble* s'évada aussi quelque temps après de la Conciergerie, en Avril 1695, pour rejoindre sa maîtresse. Ils vécurent ensemble quelque temps ; mais ils changeoient souvent de quartier & de nom, de peur de surprise. Pendant cette vie errante, elle accoucha de nouveau. *Le Noble* fut repris & mis en prison, où il fut jugé comme faussaire, le 24 Mars 1698, & condamné derechef à faire une amende-honorable dans la chambre du Châtelet, & à un bannissement de 9 ans. Sa maîtresse fut jugée au mois de Mai suivant, &, par l'arrêt, *le Noble* fut chargé de 3 enfans déclarés bâtards. Malgré ce nouvel incident, il obtint la permission de revenir en France, à condition de ne point exercer de charge de judicature. Les malheurs de *le Noble* ne l'avoient point corrigé. Il fut déréglé & dissipateur toute sa vie, qu'il termina dans la misere le 31 Janvier 1711, à 68 ans. Il fallut que la charité de la paroisse Saint-Severin fit enterrer cet homme, qui avoit fait gagner plus de 100 mille écus à ses imprimeurs. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, recueillis en 19 volumes in-12, par *Brunet*, imprimeur de Paris. On peut les diviser en trois classes ; dans la 1re nous placerons les ouvrages sérieux, dans la 2e les ouvrages romanesques, & dans la 3e les ouvrages poétiques. On a de lui dans le premier genre : I. L'*Histoire de l'établissement de la Ré-*

publique de Hollande ; c'est un extrait, fait avec trop de précipitation, de l'Histoire de *Grotius*, en 2 vol. in-12, Paris, 1689 & 1690. Cet ouvrage, peu favorable aux Hollandois, fut proscrit dans les Etats de la république, quoique l'auteur eût dit la vérité, ou plutôt parce qu'il l'avoit dit. II. *Relation de l'Etat de Gênes*, Paris, 1685, in-12; ouvrage superficiel. III. *Traité de la Monnoie de Mets*, in-12. L'auteur y donne un Tarif de sa réduction avec celle de France. IV. *Dissertation Chronologique de l'année de la naissance de Jesus-Christ*, Paris, 1693, in-12. V. *Le Bouclier de la France*, ou les *Sentimens de* Gerson *& des Canonistes touchant les différens des Papes & des Rois de France* ; cet ouvrage a aussi paru sous le titre de l'*Esprit de Gerson*. VI. Une *Traduction des Pseaumes*, en prose & en vers, avec des Réflexions & le texte latin à côté; ce qui forme un vol. in-8°, à trois colonnes. VII. *Entretiens politiques sur les Affaires du temps* : ouvrage périodique, plein de saillies heureuses & de plaisanteries basses, qui eut le plus grand succès dans sa naissance... On a de lui dans le second genre: I. *Histoire secrete de la Conjuration des* Pazzi *contre les* Médicis. II. La *Fausse Comtesse d'Isambert*. III. *Milord Courtenai*. IV. *Epicaris*. V. *Idegerte, Reine de Norwege*. VI. *Zulima*. VII. *Mémoires du Chevalier Balthazar*. VIII. *Aventures Provinciales*. IX. Les *Promenades*. X. *Nouvelles Africaines*. XI. Le *Gage touché*. XII. L'*Ecole du Monde* ; ouvrage qui renferme beaucoup de bonne morale, mais écrit avec la légéreté propre à une production frivole. XIII. L'*Histoire du détrônement de Mahomet IV*. Ces différens ouvrages sont moitié romanesques & moitié historiques. On y trouve de loin en loin quelques morceaux intéressans ; mais le total n'en vaut rien ordinairement. Le style, presque toujours facile & abondant, manque de précision, de pureté, d'élégance & de délicatesse. On voit cependant, à travers ces défauts, de l'esprit, du feu, & des connoissances variées... On a de lui dans le troisieme genre : I. Des *Traductions* rampantes, en vers, des Satires de *Perse*, & de quelques Odes d'*Horace*. II. Des *Contes* & des *Fables*, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage, plusieurs fois réimprimé, ne méritoit pas tant d'empressement. Il y regne une prolixité froide, un ton familiérement bas, un style languissant. Les moralités n'y sont pas rendues avec finesse, & les images y sont mal choisies. Ces *Fables* eurent pourtant quelque vogue dans le temps, parce qu'elles étoient relatives aux événemens qui faisoient la matiere de ses pasquinades. III. Des *Comédies*, qu'on ne joue plus; le bon comique y domine moins que la polissonnerie. IV. Des *Epitres*, des *Stances* & des *Sonnets*, qui ne sont guere au-dessus du médiocre. *Le Noble* a encore traduit les curieux *Voyages de Gemelli Carreri*, Paris, 1727, 6 vol. in-12. Il fit ces quatre vers pour son portrait:

Nobilitas si clara dedit nomenque, genusque ;
Clarior ingenio, nobiliorque micat.
Invida Fortunæ sic spernes tela malignæ :
Per scopulos Virtus sæpiùs astra petit.

II. NOBLE, (Pierre le) substitut du procureur-général du parlement de Rouen, mort en 1720, a donné un *Recueil de Plaidoyers* sur des sujets utiles ou curieux.

NOCETI, (Charles) Jésuite, né

à Pontre-Moli, enseigna la théologie au collége romain, fut donné pour coadjuteur au P. *Turano*, pénitencier de Saint-Pierre, & fut un des examinateurs des évêques. Il mourut à Rome en 1759. On a de lui *Veritas vindicata* en 2 vol. C'est une critique de la *Theologia Christiana* du P. *Concina*, qui fit beaucoup de bruit. *Noceti* étoit bon poëte, comme on le voit par ses élgogues & par les *Poëmes* sur l'*Arc-en-Ciel* & l'*Aurore Boréale*.

NODINUS, NODITIS, *ou* NODUTUS, Dieu qui présidoit aux moissons lorsqu'elles germoient, & que les nœuds se formoient aux chaumes.

NODOT, (N.) auteur qui n'est connu que par des *Fragmens de Pétrone*, qu'il prétendit avoir trouvés à Belgrade en 1688, & qu'il publia à Paris en 1694. Les savans se sont partagés sur l'authenticité de ces Fragmens, dans lesquels on trouve des expressions, que ni *Cicéron*, ni *Virgile*, ni *Horace* n'ont jamais employées : *Voyez* II. PETRONE.

NOÉ, fils de *Lamech*, naquit l'an 2978 avant Jesus-Christ. Il fut juste, & trouva grace devant le Seigneur, qui voyant la malice des hommes, résolut de faire périr par un Déluge tout ce qui respiroit sur la terre. Dieu ordonna donc à *Noé* de bâtir une Arche pour se sauver du Déluge, lui & toute sa famille, avec des bêtes & des oiseaux de toute espece, mâles & femelles. Il marqua lui-même la forme, les mesures & les proportions de ce grand vaisseau : il devoit être de la figure d'un coffre, long de 300 coudées, large de 50 & haut de 30, enduit de bitume, & distribué en trois étages, dont chacun devoit avoir plusieurs loges. Le premier pour les animaux à quatre pieds, le second pour les provisions, & le troisieme pour les oiseaux & la famille de *Noé*. Il y avoit une porte au premier étage, & une grande fenêtre au troisieme, outre plusieurs petites pour donner du jour à tous les étages. Quelques-uns en mettent quatre, dont le plus bas étoit destiné à recevoir les immondices de l'Arche. Dans chacun de ces étages, il y avoit différens compartimens, séparés par des cloisons pour les différentes especes d'animaux, & pour les provisions nécessaires. De toutes les descriptions qui ont été faites de l'Arche, celle de M. *le Pelletier* paroît la plus commode & la plus vraisemblable. Il fait voir que l'Arche, diposée dans son systême, pouvoit contenir à l'aise tous les hommes, animaux & oiseaux qui devoient y être renfermés, avec les provisions nécessaires pour les nourrir pendant un an, & que les personnes qui étoient dans l'Arche pouvoient en avoir soin chaque jour. *Noé* crut à la parole de Dieu, & exécuta tout ce qu'il avoit commandé. Après qu'il eut fait porter dans l'Arche toutes les choses nécessaires pour la vie des hommes & des animaux, sept jours avant le Déluge, Dieu lui ordonna d'y entrer avec sa femme, ses trois fils & leurs femmes, & des animaux de toute espece. Il étoit alors âgé de 600 ans. Le jour de la vengeance étant venu, la mer se déborda de tous côtés, & il tomba une pluie horrible pendant 40 jours & 40 nuits. Toute la terre fut inondée, & tout périt, excepté ce qui étoit dans l'Arche. Après que les eaux eurent couvert la face de la terre pendant 150 jours, Dieu fit souffler un grand vent, qui commença à faire diminuer les eaux. Sept mois après le commencement du Déluge, l'Arche se reposa sur les montagnes d'Arménie ou le mont Ararath, près la ville d'Erivan,

van. Le dixieme jour du xe mois, les sommets des montagnes se découvrirent, & 40 jours s'étant passés depuis que l'on eut commencé à les appercevoir, *Noé* ouvrit la fenêtre de l'Arche, & lâcha un corbeau, qui ne rentra plus. Il envoya ensuite la colombe, qui n'ayant pu trouver où asseoir son pied, revint dans l'Arche : sept jours après il la renvoya de nouveau, & elle revint, portant dans son bec un rameau d'olivier dont les feuilles étoient toutes vertes. *Noé*, déterminé a quitter l'Arche, en sortit un an après qu'il y fut entré. Son premier soin fut de dresser un autel au Seigneur, & de lui offrir en holocauste un de tous les animaux purs qui étoient dans l'Arche. Dieu fit une alliance éternelle avec lui, & voulut que l'Arc-en-ciel en fût comme le signe. Soit que ce météore n'existât point avant le Déluge comme quelques auteurs le prétendent; soit que ne paroissant que dans des temps pluvieux, il fût plus propre que tout autre signe, à rappeler la promesse faite à Noé, & à le rassurer contre une nouvelle inondation. Cette grande catastrophe du globe, décrite dans les saintes lettres avec tous les caracteres de la vérité, empreinte pour ainsi dire dans tous les traits qui forment le tableau de la nature actuelle, s'est conservée dans le souvenir de toutes les nations. » Point de vérité historique (dit un » critique moderne) mieux prou» vée que celle du Déluge. *Be» rose* le Chaldéen nous parle de » l'Arche qui s'arrêta vers la fin » du Déluge sur une montagne » d'Arménie. *Nicolas de Damas*, » dans le 96e livre de ses his» toires, dit qu'au temps du dé» luge il y eut un homme qui, » arrivant avec une arche ou un » vaisseau sur une haute mon» tagne d'Arménie, échappa à ce » fléau universel, & que les restes » de cette arche se sont long-temps » conservés sur cette montagne. » *Abydene*, auteur d'une Histoire » des Chaldéens & des Assyriens, » donne de ce Déluge quantité de » détails semblables à ceux qu'en » donne *Moyse*. Qu'on lise le » Traité de *Lucien* sur la Déesse » Syrienne, on y trouvera toutes » les circonstances de ce terrible » événement aussi clairement & » aussi énergiquement exposées que » dans le livre de la Genese, ce » qui ne peut être que l'effet de » la tradition générale établie alors » chez les Orientaux. On verra » les mêmes choses dans le 1er » livre des Métamorphoses d'O» vide. *Varron* parle du temps qui » s'écoula depuis *Adam* jusqu'au » Déluge, *ab hominum principio ad » cataclismum*. Les Chinois disent » qu'un certain *Puen-Cuus* échappa » seul avec sa famille du Déluge » universel. *Jean* de *Laët* & *Les» carbot* rapportent la tradition » constante du Déluge parmi les » Indiens de l'Amérique. *Boulan» ger* convient que la plupart des » usages de l'antiquité sont autant » de monumens de la révolution » arrivée sur notre globe par le » Déluge. Les divers déluges, dont » les historiens & les mytho» logistes ont fait mention, ne » sont dans le fait que celui de » *Noé*, défiguré par des traits qui » n'empêchent pas qu'on ne le » reconnoisse très-distinctement «. Après le Déluge, *Noé* se mit à cultiver la terre, & il planta la vigne. Elle étoit connue avant ce temps-là; mais il fut le premier qui la planta avec ordre, & qui découvrit l'usage qu'on pouvoit faire du raisin en exprimant sa liqueur. Ayant donc fait du vin, il en but, & comme il n'en avoit

point encore éprouvé la force, il s'enivra, & s'endormit dans sa tente. *Cham* son fils, l'ayant trouvé découvert d'une maniere indécente, s'en moqua & en donna avis à ses freres, qui, marchant en arriere, couvrirent d'un manteau la nudité de leur pere. *Noé*, à son réveil, apprenant ce qui s'étoit passé, maudit *Chanaan*, fils de *Cham*, dont les descendans furent dans la suite exterminés par les Israélites, & bénit *Sem* & *Japhet*. Ce saint homme vécut encore 350 ans depuis le Déluge, & mourut à l'âge de 950, l'an 2029 avant Jesus-Christ. Quelques commentateurs ont cru que l'Arc-en-ciel ne paroissoit point avant le Déluge, parce que le texte sacré nous apprend que Dieu l'établit pour être un signe que le Déluge n'inonderoit plus. D'autres assurent que l'Arc-en-ciel étant un météore naturel, il avoit paru dans les premiers siecles du monde; mais qu'après le Déluge il commença d'être un signe suivant l'ordre de Dieu, ce qu'il n'étoit pas auparavant... On demande si *Noé* eut des enfans après le Déluge, ou s'il n'y eut que *Sem*, *Cham* & *Japhet* qui multiplierent le genre humain. Dieu ayant béni *Noé*, & lui ayant commandé de croître & de multiplier, il n'est pas croyable que ce patriarche n'ait pas contribué à repeupler la terre, pendant les 350 ans qu'il vécut depuis. *Cajetan* semble être de ce sentiment; mais *Pererius* & d'autres soutiennent le contraire, parce que l'Ecriture ne parle que de *Sem*, de *Cham* & de *Japhet*. Les Rabbins rapportent à ce sujet une fable, semblable à celle de *Cœlus* & de *Saturne*. Ils disent que *Cham* employa un secret magique pour rendre son pere stérile pendant qu'il dormoit. Les Chaldéens donnent à *Noé* un fils, nommé *Junithum*; mais ce *Junithum* étoit un petit-fils de *Noé*, & non pas son véritable fils. On a donné le nom de *Noachides* aux descendans de *Noé* & les préceptes des *Noachides* sont ceux que les Juifs disent avoir été donnés à *Noé* & à ses enfans, lesquels ne renferment que le droit naturel, & sont d'une pratique indispensable pour tous les hommes. Ces préceptes sont au nombre de sept. Le premier défend l'idolâtrie; le second ordonne de bénir le nom de Dieu; le troisieme défend l'homicide; le quatrieme condamne l'adultere & l'inceste; le cinquieme défend le larcin; le sixieme commande de rendre la justice & d'y obéir; le septieme défend de manger la chair qui aura été coupée d'un animal qui étoit encore en vie.

NOE, (Le Pere la) *Voy.* MENARD, n° IV.

NOEMA, fille de *Lameck* & de *Sella* sa 2e femme, passa pour avoir inventé la maniere de filer la laine & de faire la toile. Quelques-uns ont cru qu'elle avoit épousé *Noé*; & d'autres, qu'elle étoit la même que la *Minerve* des Grecs, nommée aussi *Nemanoun*.

NOEMI, femme d'*Elimelech*, de la tribu de Benjamin, ayant été obligée de suivre son mari dans le pays des Moabites, l'y perdit, & maria ses 2 fils *Chélion* & *Mahalon*, à *Orpha* & à *Ruth*, filles Moabites. Ces deux jeunes époux étant morts sans laisser d'enfans, *Noémi* résolut de retourner dans la Judée... *Ruth* ne voulut point la quitter, & elles arriverent ensemble à Bethléem, dans le temps que l'on commençoit à couper les orges. *Ruth* alla glaner dans le champ de *Booz*, homme fort riche, & le proche parent d'*Elimelech*, qui l'invita à suivre ses moissonneurs & à manger avec

eux. *Ruth*, de retour à la maison, ayant appris à *Noémi* ce qui s'étoit passé, celle-ci l'avertit que *Booz* étoit son proche parent, & elle lui donna un expédient pour le déterminer à l'épouser. *Ruth* suivit le conseil de sa belle-mere, & parvint à se marier avec *Booz*, dont elle eut un fils nommé *Obed*, qui fut un des ancêtres de Jesus-Christ.

NOET, *Noëtus*, hérésiarque du IIIe siecle, fut maître de *Sabellius*. Il enseigna que Jesus-Christ n'étoit pas différent du Pere; qu'il n'y avoit qu'une seule personne en Dieu, qui prenoit tantôt le nom de Pere, tantôt celui de Fils, qui s'étoit incarné, qui étoit né de la Vierge, & avoit souffert sur la croix. Ayant été cité devant les prêtres, il desavoua d'abord ses erreurs. Il ne changea cependant pas d'avis, & ayant trouvé le moyen de faire adopter ses rêveries à une douzaine de personnes, il les professa hautement, & se fit chef de secte; il prit le nom de *Moyse*, & donna le nom d'*Aaron* à son confrere. Ses sectateurs s'appellerent *Noétiens*. Leurs erreurs étoient les mêmes que celles de *Praxeas* & de *Sabellius*.

NOGARET, *Voy.* I. VALETTE.

NOGARET, (Guillaume de) fut chargé par *Philippe le Bel*, d'aller signifier au pape *Boniface VIII* l'appel au futur concile, des Bulles dont le roi se plaignoit. Il s'acquitta de sa commission avec beaucoup de dureté, [*Voyez* BONIFACE VIII.] & revint en France, où il eut les sceaux en 1307, & la place de chancelier l'année suivante. Il sollicita l'absolution pour les violences qu'il avoit laissé commettre contre le pape: il ne l'obtint qu'à condition de passer en la Terre-sainte, & de n'en pas revenir; mais il mourut avant que de partir.

I. NOGAROLA, (Isotta) fille savante de Vérone, possédoit les langues, la philosophie, la théologie, & même les Peres de l'Eglise. Le cardinal *Bessarion* fit exprès le voyage de Vérone pour s'entretenir avec elle. *Isotta* étoit en relation avec la plupart des savans de son temps. Ses lettres les charmoient, par la profondeur du savoir & par les graces du style. Elle mourut en 1468, à 38 ans. Elle laissa un *Dialogue* sur la question: *Qui* d'Adam ou d'Eve *avoit péché le plus grièvement en mangeant du fruit défendu?* Elle prit le parti de la premiere femme, contre *Louis Foscaro*, qui défendit vivement le premier homme, & qui auroit pu mieux employer son temps.

II. NOGAROLA, (Louis) Véronois, d'une famille illustre, se rendit très-habile dans la langue Grecque, & s'acquit beaucoup de réputation par ses *Traductions* de plusieurs livres grecs, en latin. Il parut avec éclat au concile de Trente, eut des emplois honorables dans sa patrie, & mourut à Vérone en 1559, âgé d'environ 50 ans. On a de lui divers ouvrages.

NOIR, (Le Prince) *Voyez* EDOUARD, n° X.

NOIR, (Jean le) fameux chanoine & théologal de Séez, étoit fils d'un conseiller au présidial d'Alençon. Il prêcha à Paris & en province avec réputation. Il eût pu jouir tranquillement de sa gloire; mais son zele inconsidéré le brouilla avec son évêque, qui avoit donné un mandement pour la publication du Formulaire. Il l'accusa de plusieurs erreurs dans des écrits publics. Il dénonça un Catéchisme publié dans le diocese par le sieur *Enquessen*, sous ce titre: *Le Chrétien champêtre*. On y lisoit en termes

exprès, qu'*il y avoit quatre Personnes Divines, qui devoient être l'objet de la dévotion des Fidelles : savoir*, Jesus-Christ, S. Joseph, Ste. Anne & S. Joachim... *Que Notre-Seigneur étoit dans le Saint Sacrement de l'Autel, comme un poulet dans la coque d'un œuf*. Le refus que fit l'évêque de Séez de satisfaire à cette réquisition, porta le théologal à accuser juridiquement ce prélat de favoriser les erreurs. Il présenta sa requête au roi, & l'accompagna d'une dénonciation de plusieurs propositions qu'il croyoit hérétiques. *Le Noir* publia à ce sujet des écrits où il franchissoit toutes les bornes de la modération, non-seulement à l'égard de son évêque, mais encore à l'égard de son métropolitain. On nomma des commissaires pour le juger, &, sur la représentation de ses libelles, il fut condamné le 24 Avril 1684, à faire amende-honorable devant l'Eglise métropolitaine de Paris, & aux galeres à perpétuité. Quelques jours après ce jugement on fit courir une *Complainte* latine, dans laquelle on disoit, » qu'il » étoit *Noir* de nom, mais *Blanc* par » ses vertus & son caractere «. Cependant la peine des galeres ayant été commuée, il fut conduit à Saint-Malo ; puis dans les prisons de Brest, & enfin dans celles de Nantes où il mourut le 22 Avril 1692. On a de lui plusieurs ouvrages, qui sont écrits d'un style vif & singulier, mais remplis d'injures & d'emportement. Les principaux sont : I. *Recueil de ses Requêtes & Factums*, in-fol. ; l'on y trouve une éloquence impétueuse, & une connoissance du droit peu commune. II. *Traduction de l'Echelle du Cloître*. III. *Les Avantages incontestables de l'Eglise sur les Calvinistes*, in-8°. IV. *Les nouvelles Lumieres Politiques ou l'Evangile nouveau du Cardinal* Pallavicini *dans son Histoire du Concile de Trente*, 1676, in-12 : écrit qui fit supprimer la Traduction françoise que l'on préparoit de l'Histoire de *Pallavicini*. V. *L'Hérésie de la domination Episcopale que l'on établit en France*, in-12. VI. *L'Evêque de Cour*, in-12. VII. *Protestation contre les Assemblées du Clergé de 1681*, in-4°, & plusieurs autres, tant imprimés que manuscrits, dont le plus curieux est un écrit contre le *Catéchisme de Séez*. » Cet homme illustre, (dit l'abbé » *Barral*,) n'avoit point l'humeur » farouche, l'aigreur & l'emporte- » ment que ses ennemis lui attri- » buent ; il étoit au contraire doux, » humain, sociable ; si l'on remar- » que de la vivacité dans ses écrits, » elle vient de son grand zele pour » la vérité & la discipline ecclé- » siastique, pour l'intérêt desquelles » il avoit bien compris toute l'éten- » due du mal que fait dans l'église » l'hérésie de la domination épis- » copale, & il s'étoit voué à la » combattre «. Ce passage n'a pas besoin de commentaire. Il est seulement étrange qu'un homme d'un caractere doux, soit violent dans ses ouvrages.

NOLASQUE, *Voyez* Pierre, n° xxii.

NOLDIUS, (Christian) né à Hoybia en Scanie l'an 1626, fut nommé en 1650, recteur du collége de Landscroon, charge qu'il remplit pendant quatre ans. Il voyagea ensuite en Allemagne, en Hollande, en Angleterre & en France, & retourna dans sa patrie en 1657. Trois ans après il obtint la place de gouverneur des enfans du seigneur de Gerstorff, grand-maître de la cour de Danemarck. *Noldius* devint, en 1664, ministre & professeur de théologie à Copenhague, où il mourut le 22 Août 1683, à 57 ans. On a de lui plusieurs ouvrages ; les principaux sont : I. *Concordantiæ Particularum Hebræo-Chaldaïcarum* : ouvrage

estimé, dont la meilleure édition est celle d'Iene, en 1734, in-4°. II. *Historia Idumæa*, seu *De vita & gestis Herodum Diatribe*. III. *Sacrarum Historiarum & Antiquitatum Synopsis*. IV. *Logica*. V. Une nouvelle édition de l'historien *Josephe*, &c. *Noldius* étoit en commerce de littérature avec grand nombre d'hommes savans. C'est l'un des premiers qui ont soutenu que *les Diables ne peuvent faire aucun miracle, pour introduire ou autoriser le vice*. C'étoit un homme sans cesse occupé de ses études; les matieres d'érudition recherchée avoient pour lui un attrait singulier. Il ne se bornoit pas, comme tant d'autres savans, à faire usage de sa mémoire; il savoit se servir aussi de son esprit & de sa raison.

I. NOLIN, (Denys) avocat au parlement de Paris, quitta le barreau pour s'appliquer à l'étude de l'Ecriture-sainte. On a de lui: I. *Lettre de N.* Indès, *théologien de Salamanque, où l'on propose la maniere de corriger la version grecque des* Septante, *avec des éclaircissemens sur quelques difficultés*, à Paris, 1708, in-12. II. Deux *Dissertations*, l'une sur les *Bibles Françoises* jusqu'à l'an 1541, & l'autre sur l'*éclaircissement du Phénomene littéraire*, & *Lettre critique* de la Dissertation anonyme & des Lettres de *Richard Simon*, touchant les antiquités des Chaldéens & des Egyptiens, in-12. *Nolin* mourut en 1710, après avoir mené une vie occupée & édifiante. Sa Bibliotheque, choisie avec soin, fut après sa mort le partage des pauvres de sa paroisse, dont il avoit été le consolateur & le pere.

II. NOLIN, (Jean-Baptiste) géographe de Paris, mort le 1er Juillet 1762, âgé de 76 ans. Il travailloit avec application, & donnoit de la netteté & de la grace à ses Cartes. On estime, pour leur exactitude, celles sur-tout qui portent le nom du sieur *Tillemond*, c'est-à-dire, M. *du Trél:ge*. Son fonds de géographie est aujourd'hui épuisé, & l'on a peine à en recouvrer les meilleurs morceaux.

NOLLET, (Jean-Antoine) diacre, licencié en théologie, maître de Physique & d'Histoire naturelle des Enfans de France, professeur royal de Physique au collége de Navarre; membre de l'académie des sciences de Paris, de la société royale de Londres, de l'institut de Bologne, de l'académie des sciences d'Erfort; naquit à Pimbré, diocese de Noyon, le 17 Novembre 1700, de parens honnêtes, mais peu accommodés des biens de la fortune. Au défaut des richesses, ils voulurent assurer à leur fils l'avantage d'une bonne éducation. Ils le mirent au collége de Clermont en Beauvoisis, ensuite à Beauvais pour y achever ses humanités. Les succès qu'il eut dans ses classes, les déterminerent à l'envoyer à Paris pour y faire sa philosophie. Ils le destinoient dès-lors à l'état ecclésiastique: des mœurs pures & séveres, beaucoup d'application au travail, leur parurent des preuves suffisantes de vocation. Le jeune *Nollet* obéit sans répugnance au choix de ses parens. Le goût qu'il avoit annoncé pour la Physique, dès qu'il avoit été capable de montrer quelque inclination, n'étoit pas devenu sa passion dominante. Il le sacrifia à l'étude de la théologie scolastique, & s'y livra tout entier pendant son cours de licence en 1728. A peine eut-il reçu le diaconat, qu'il sollicita & obtint une dispense pour prêcher. Ce nouveau genre d'occupation ne put cependant lui faire perdre entiérement de vue les premiers objets de ses études. Insensiblement le partage de son temps se fit, même sans qu'il s'en apperçût, d'une maniere plus égale. L'amour

des sciences l'emporta, & dès ce moment il se livra à l'étude de la Physique avec une ardeur, que l'espece de privation dans laquelle il vivoit depuis si long-temps, avoit encore augmentée. Il fut reçu de la société des Arts, établie à Paris sous la protection de feu M. le comte *de Clermont*. En 1730, l'abbé *Nollet* travailla conjointement avec *Reaumur* & *du Fay*, de l'académie des sciences. En 1734 il fit un voyage à Londres avec MM. *du Fay*, *du Hamel* & *de Jussieu*. Son mérite le fit recevoir de la société royale, sans qu'il eût brigué cet honneur. Deux ans après il passa en Hollande, où il se lia étroitement avec *Desaguliers*, *s'Gravesande* & *Musschembroëck*. De retour à Paris, il reprit le cours de Physique expérimentale qu'il avoit ouvert en 1735, & qu'il a continué jusqu'en 1760. Ce sont ces cours de Physique qui ont fait naitre l'idée des cours particuliers en d'autres genres, tels que ceux de Chimie, d'Anatomie, d'Histoire-naturelle, &c. En 1738, M. le comte *de Maurepas* fit agréer au cardinal *de Fleury* l'établissement d'une chaire publique de Physique expérimentale à Paris, dont l'abbé *Nollet* fut nommé le premier professeur. Au commencement de 1739, il fut reçu à l'académie royale des Sciences, & au mois d'Avril suivant, le roi de Sardaigne voulant établir une chaire de Physique à Turin, appela l'abbé *Nollet* dans ses états. De là il fit un voyage en Italie. En 1744, il eut l'honneur d'être appelé à Versailles, pour donner à Monseigneur le Dauphin des leçons de Physique expérimentale auxquelles le roi & la famille royale assisterent souvent. Les qualités de son cœur & celles de son esprit lui mériterent la confiance du prince son éleve. Un jour qu'il étoit venu à Paris pour une cérémonie, il le fit avertir qu'il dînoit aux Tuileries. L'abbé *Nollet* s'y etant rendu pour y faire sa cour, Monseigneur le Dauphin eut la bonté de lui dire, dès qu'il l'apperçut : *Binet est plus heureux que moi, il a été chez vous...* Ce prince n'a pas cessé, jusqu'à sa mort, de donner à l'ingénieux Physicien des preuves de la bienveillance la plus marquée. Il auroit desiré qu'il songeât un peu plus au soin de sa fortune. Il l'engagea à aller faire sa cour à un homme en place, dont la protection pouvoit lui être utile. L'abbé *Nollet* lui fit une visite & lui présenta ses ouvrages. Le protecteur dit froidement, en jetant les yeux dessus, „ qu'il ne lisoit pas ces sortes d'ouvrages ". *Monsieur*, (lui répondit l'abbé *Nollet*,) *voulez-vous permettre que je les laisse dans votre antichambre? Il s'y trouvera peut-être des gens d'esprit qui les liront avec plaisir...* Au mois d'Avril 1749, il fit un grand voyage en Italie, y ayant été envoyé pour faire des observations. L'abbé *Nollet* parut à Turin, à Venise, à Bologne, comme le député des Physiciens du reste de l'Europe. Les merveilles de l'Electricité ne furent pas le seul objet de ses recherches pendant le peu de séjour qu'il fit en Italie : toutes les parties de la Physique, les Arts, l'Agriculture, &c. furent également de son ressort. A son retour par Turin, le roi de Sardaigne, toujours pénétré de son mérite, lui fit offrir l'ordre de *Saint-Maurice*, qu'il ne crut pas devoir accepter sans la permission de son maître. En 1753, le roi établit une chaire de Physique expérimentale au collége royal de Navarre, & en nomma professeur l'abbé *Nollet*. En 1757, il obtint du roi le brevet de maître de Physique & d'Histoire naturelle des Enfans de France. Au mois d'Août de la même année, il fut

nommé professeur de Physique expérimentale à l'école des éleves de l'Artillerie, établie alors à la Fère. Au mois de Novembre suivant, il fut reçu pensionnaire de l'académie royale des Sciences. M. *de Cremille*, directeur général de l'Artillerie & du Génie, ayant fait établir à Mezieres, en 1761, un cours de Physique expérimentale, l'abbé *Nollet* en fut nommé professeur. Ce célebre & laborieux physicien, qui a rendu à la Physique les services les plus importans, par les vues nouvelles dont il a enrichi cette science & particuliérement l'Electricité, mourut à Paris, le 25 Avril 1770, à 70 ans. Il fut regretté du public éclairé, & de ses amis : son caractere doux & son cœur bienfaisant lui en avoient attaché un grand nombre. Il quittoit souvent les sociétés brillantes de Paris, pour aller secourir sa famille qui étoit peu riche. Ses ouvrages sont : I. Plusieurs *Mémoires*, insérés dans ceux de l'académie des Sciences ; on en distingue un sur l'*Ouïe des Poissons*, qui est très-estimé. II. *Leçons de Physique expérimentale*, 6 vol. in-12 : livre bien fait, & aussi agréable qu'utile. III. *Recueil de Lettres sur l'Electricité*, 3 vol. in-12, 1753. IV. *Essai sur l'Electricité des Corps*, 1 vol. in-12. V. *Recherches sur les causes particulieres des Phénomenes Electriques*, 1 vol. in-12. VI. *L'Art des expériences*, 3 vol. in-12, avec figures, 1770. [*Voy.* MORIN, n° VIII, & III. BOYLE.]

NOMIUS, fils d'*Apollon* & de *Cyrene*. On adoroit aussi sous ce nom *Jupiter* & *Apollon*, comme Dieux protecteurs des campagnes, des pâturages sur-tout, & des bergers.

NOMPAR de CAUMONT, *V.* FORCE.

I. NONIUS, sénateur Romain, contemporain de *Marc-Antoine*, possédoit une opale, estimée 20 mille sesterces, & la prisoit infiniment plus qu'un des plus grands trésors de la vie, la liberté. Le somptueux Triumvir lui ayant demandé son magnifique bijou, *Nonius* aima mieux quitter les délices de Rome, que de se dessaisir d'une pierre brillante à la vérité, mais dont le refus pouvoit avoir des suites très-funestes pour le possesseur. Il en fut quitte pour l'exil.

II. NONIUS-MARCELLUS, grammairien, & philosophe Péripatéticien, de Tivoli, fut un des plus savans hommes de son temps. Nous avons de lui un Traité de la propriété du discours latin, sous ce titre : *De proprietate Sermonum*, dont les éditions de 1471 & 1476 sont très-rares. Ce grammairien est estimé, parce qu'il rapporte divers fragmens des anciens Auteurs, que l'on ne trouve point ailleurs. Son *Traité* fut réimprimé à Paris, en 1614, in-8°, avec des notes pleines d'érudition par *Josias Mercier*.

NONIUS, (Ferdinand) *Voyez* NUNEZ.

I. NONNIUS ou NONIUS, (Pierre), en espagnol *Nunnez*, médecin & mathématicien Portugais, natif d'Alençar-do-sal, fut précepteur de Dom *Henri* fils du roi *Emmanuel*. Il enseigna les mathématiques dans l'université de Coïmbre, avec une réputation extraordinaire. On a de lui : I. Deux livres *De arte Navigandi*, Coïmbre, 1573, in-folio, qui furent très-bien reçus à la cour du roi de Portugal, parce qu'ils servoient aux grands desseins qu'avoit ce prince de pousser ses expéditions maritimes en Orient. II. *De Crepusculis*, in-4°. III. *Opera Mathematica*, Bâle, 1592, in-folio, parmi lesquels on distingue un *Traité d'Algebre* qu'il estimoit beaucoup, & qu'il dédia, en 1564, à son ancien disciple, le prince *Henri*, cardinal-infant, &c.

Nonnius mourut en 1577, à 80 ans. Il passa pour un des plus habiles hommes de son temps. Il possédoit les hautes sciences ; il savoit les langues, &, ce qui est encore plus estimable, il ne se prévaloit pas trop de ses connoissances.

II. NONNIUS, (Louis), médecin d'Anvers, au XVIIe siecle, se signala par son habileté dans son art, & par une érudition peu commune. On a de lui : I. Un excellent Traité intitulé : *Diæteticon*, sivè *De re cibaria*, in-8° ; ouvrage utile & agréable. II. Un *Commentaire* fort étendu, en 1 volume in-folio, 1620, sur les médailles de la Grece, sur celles de *Jules César*, d'*Auguste* & de *Tibere*. Il contient les deux ouvrages de *Goltzius* sur le même sujet. III. *Hispania*, sive *Populorum & Urbium accuratior descriptio*, à Anvers, in-8°, 1607 : description nécessaire pour la connoissance de l'ancienne Espagne. IV. Un *Commentaire* sur la *Grece*, les *Isles*, &c, de *Goltzius* ; ouvrage savant. V. *Ichthyophagia*, sive *De Piscium esu*, in-8°, Anvers, 1616 : il y fait voir que le poisson est un aliment très-salutaire aux personnes sédentaires, aux vieillards, aux malades, & aux gens de foible complexion, parce qu'il fait un sang de moyenne consistance, propre à leur tempérament. VI. Des *Poësies* assez foibles.

NONNUS, poëte Grec du Ve siecle, de Panople en Egypte, est auteur, I. D'un *Poëme* en vers héroïques, en 48 livres, intitulé : *Dionysiaca*, græc. & latin. *ex versione Lubini*, Hanau, 1605, in-8°, Leyde, 1610, in-8° ; la premiere édition à Anvers, chez *Plantin*, 1569, in-8°, est fort rare. II. D'une *Paraphrase*, en vers, sur l'*Evangile* de *Saint Jean*, 1677, in-8°, & dans la Bibliotheque des Peres. Cette Paraphrase peut servir de commentaire. Elle est fort claire, mais très-peu poëtique.

NOODT, (Gérard) professeur en droit à Nimegue, lieu de sa naissance, puis à Franeker, à Utrecht, & enfin à Leyde, où il mourut le 15 Août 1725, à 78 ans. C'étoit un homme bien fait, d'une santé robuste, d'un travail infatigable, pacifique, nullement égoïste. Il porta dans l'étude du droit l'esprit philosophique, mais il le pousse quelquefois trop loin. Il ne se montra pas cependant entêté de ses sentimens, ni fâché qu'on ne les adoptât point. Lorsque ses étudians s'en éloignoient dans leurs disputes, il leur indiquoit lui-même ce qu'ils pouvoient avoir oublié de favorable à leur opinion. Quand il ne trouvoit rien de satisfaisant sur certaines difficultés qui se rencontrent dans l'explication ou dans la conciliation des lois, il ne décidoit rien ; il avouoit de bonne foi son ignorance. *Ce n'est pas ma coutume*, disoit-il, *d'enseigner aux autres ce que j'ignore moi-même.* Mais (dit le Pere *Nicéron*) » lorsqu'une » fois, en suivant les regles de la » critique, il étoit bien convaincu » du sens & de la véritable étendue » d'une loi ; quoiqu'il y remarquât » quelque chose de contraire, ou » à l'équité, ou à d'autres lois » aussi claires, il ne s'en mettoit » pas en peine, & ne se tourmentoit pas pour faire violence aux termes par des adoucissemens forcés, ou par des » conciliations précaires, comme » le font la plupart des commentateurs «. Il avoit beaucoup lu les originaux de la jurisprudence Romaine, & les auteurs de l'antiquité, qui servent à les éclaircir ; c'est ce qu'on voit par son style pur, mais trop concis. Il est difficile à entendre pour ceux qui ne sont pas versés dans la lecture de

Pline & de *Tacite*. On a de lui de savans *Traités* sur des matieres de jurisprudence dont il donna un recueil à Leyde, en 1724, in-fol. *Noodt* possédoit les belles-lettres, l'histoire, les langues, &c. *Barbeyrac* a traduit & commenté le *Traité* de *Noodt* sur le pouvoir des Souverains & la liberté de conscience, Amsterdam, 1715, in-12. Dans le premier, *Nood* parle de l'autorité des rois en républicain outré; dans le second, il prêche une tolérance absolue, tant ecclésiastique que civile, & ne veut pas qu'on inquiete ceux qui s'efforcent d'introduire de nouvelles religions dans un état; il n'en excepte pas même l'idolâtrie déclarée.

NORADIN, fils de *Sanguin*, (autrement *Emadeddin*,) Soudan d'Alep & de Ninive, tué par ses eunuques au siége de Calgembar en 1145; partagea les états de son pere avec *Seiffedin*, son frere aîné. La souveraineté d'Alep étoit tombée dans le partage de *Noradin*: il l'augmenta par ses armes & par sa prudence, & devint un des plus puissans princes d'Asie. C'étoit alors le temps des Croisades: *Noradin* signala sa valeur contre les Croisés, (*Voyez I.* AMAURI.) défit *Josselin*, comte d'Edesse, se rendit maître de ses états, & le fit prisonnier, après avoir vaincu *Raimond*, prince d'Antioche, dans une bataille, où ce dernier fut tué. Le conquérant tourna ensuite ses armes contre le sultan d'Icone, qui fut vaincu à son tour. Celui d'Egypte détrôné par *Margan*, ayant appelé *Noradin* à son secours, lui donna occasion de le dépouiller lui-même. *Gyracon*, général de ses armées, se fit établir soudan d'Egypte, au préjudice de *Noradin* son maître; mais ce nouveau soudan mourut en 1170. Il laissa pour successeur le grand *Saladin*. Celui-ci épousa, dit-on, la veuve de *Noradin*, qui étoit mort en 1174, avec la réputation d'un grand capitaine. Il n'avoit rien de barbare que le nom. Sa valeur étoit soutenue par beaucoup de prudence, de religion & de générosité. *Baudouin*, roi de Jérusalem, ayant été empoisonné par son médecin, à l'âge de 32 ans, *Noradin* refusa de tirer avantage de cette mort: *Compatissons plutôt*, dit-il, *à la douleur qu'elle cause, puisqu'on pleure la mort d'un Prince qui ne laisse point d'égal après lui*. De pareils traits honoreroient la nation la plus civilisée.

NORBERG, *Voy.* NORDBERG.

I. NORBERT, (S.) né l'an 1082 à Santen dans le duché de Cleves, d'une des plus illustres familles d'Allemagne, passa à la cour de l'empereur *Henri V*, son parent. Il y brilla par les agrémens de son esprit & de sa figure, & y plut par l'enjouement & la vivacité de son caractere. La cour produisit sur ses mœurs l'effet qu'elle devoit produire; elle les adoucit & les corrompit. *Norbert*, touché par la grace, se retira du sein de la corruption, se démit de ses bénéfices, vendit son patrimoine & en donna le prix aux pauvres. Dégagé de tous les liens qui le retenoient au monde, il s'en alla de ville en ville prêcher le royaume de Dieu. *Barthelemi*, évêque de Laon, lui ayant donné un vallon solitaire nommé *Prémontré*, il s'y retira en 1120, & y fonda l'ordre des chanoines-réguliers qui porte le nom de ce désert. Ses sermons, appuyés par ses exemples, lui attirerent une foule de disciples; il leur donna la regle de *Saint-Augustin*, & l'habit blanc qui étoit celui des clercs, mais tout de laine & sans linge. Cette nouvelle milice ecclésiastique

gardoit un silence perpétuel, jeûnoit en tout temps, & ne faisoit qu'un repas par jour & très-frugal. Cet ordre confirmé six ans après, en 1126, par *Honorius II*, avoit alors huit abbayes fondées, outre *Prémontré*. Quoiqu'il ait mis divers adoucissemens à la premiere rigueur de son institution, c'est un de ceux qui servent le plus utilement l'Eglise. Si on excepte quelques maisons où l'esprit du siecle s'est introduit, la régularité, l'application à l'étude, des moeurs pures, un zele actif & éclairé distinguent encore les enfans de *S. Norbert*. Ils ont dans plusieurs pays un grand nombre de cures à administrer, & ils s'acquittent de cet emploi important avec beaucoup de fruit & d'édification. Il est naturel que des hommes qui ont pris dans le sein de la vie religieuse les grands principes de charité, de zele, de désintéressement, soient propres aux fonctions pastorales. C'est sans doute cette considération, qui durant plusieurs siecles, a fait choisir les évêques dans les monasteres. *S. Norbert*, ayant été appelé à Anvers pour combattre l'hérétique *Tanchelin*, se distingua contre lui. L'archevêché de Magdebourg ayant vaqué, le clergé & le peuple le choisirent pour le remplir. Il appela ses chanoines dans cette ville, & leur vie austere étonna ceux du chapitre de Magdebourg, sans les changer. Le dessein de réforme que leur archevêque méditoit, les anima, pendant un temps, d'une haine si violente, qu'ils attenterent plusieurs fois sur sa vie. L'occasion du concile de Reims le rappela en France pour quelque temps; & après avoir eu la consolation de voir sa maison de *Prémontré* peuplée de 500 religieux, il alla mourir dans sa ville épiscopale, le 6 Juin 1134, à 52 ans. *Grégoire XIII* le plaça dans le catalogue des Saints en 1584. Il ne faut pas juger de *S. Norbert* par ce qu'en dit *Abailard*, son ennemi, qui le représente comme séduisant le peuple par de faux prodiges. L'archevêque de Magdebourg s'étoit trop montré contraire aux erreurs du théologien du Paraclet, pour que celui-ci lui pardonnât le zele qui servit à le faire condamner. On attribue à *S. Norbert* des *Sermons* & trois livres de ses *Visions*; mais il y a apparence que ce dernier ouvrage a été enfanté par quelque tête moins bien réglée que celle de *S. Norbert*. Son ordre possede un grand nombre de cures & plusieurs bénéfices considérables. *Voyez* l'*Histoire* de ce saint archevêque par Don *Hugo*, qui a aussi écrit celles des *Prémontrés*.

II. NORBERT, (le Pere) Capucin, dont le vrai nom étoit *Pierre Parisot*, naquit à Bar-le-Duc, l'an 1697, d'un tisserand, à ce que dit *Chevrier*, qui ne lui a peut-être donné cette origine que pour amener le sarcasme, que *Parisot quitta la navette pour le Rudiment*. Quoi qu'il en soit, il fit sa profession chez les Capucins de Saint-Mihiel, en 1716. Le provincial allant à Rome, pour assister à l'élection d'un général, en 1734, emmena avec lui le Pere *Norbert* en qualité de secrétaire. Le capucin Lorrain, avec l'air lourd, avoit le caractere intrigant. Les cardinaux, dont il se procura la bienveillance, lui firent avoir la place de procureur-général des missions étrangeres. En 1736 il étoit à Pondicheri, bien accueilli par *Dupleix*, qui le fit nommer curé de cette ville. Les Jésuites auxquels il faisoit ombrage, vinrent à bout de lui faire perdre sa cure. Des Indes orientales il passa en Amérique. Après y avoir exercé les fonc-

tions du ministere pendant deux ou trois ans, il revint à Rome en 1744. Il s'y occupa de son ouvrage sur les Rits Malabares; mais craignant les intrigues des Jésuites, il se retira à Lucques, où il fit paroître son livre en deux volumes in-4°, sous le titre de *Mémoires historiques sur les Missions des Indes*. Cet ouvrage mal écrit, mais plein de faits curieux, fit une grande sensation, parce qu'il dévoiloit tous les moyens dont les missionnaires de la Société se servoient pour faire des néophytes, & pour les conserver malgré leur attachement aux superstitions & aux préjugés de leur enfance. L'abbé *des Fontaines*, surpris de cette levée de bouclier de la part d'un Capucin, dont l'ordre passoit pour attaché aux Jésuites, lui appliqua ces mots connus: *Et tu quoque, Brute!* qu'il traduisit malignement & injustement ainsi: *Et toi aussi, Brute!* Quelques confreres du Pere *Norbert* désapprouverent, dit-on, sa hardiesse. La crainte d'être exposé à des tracasseries claustrales, & peut-être l'inconstance, l'obligerent de passer à Venise, en Hollande, en Angleterre, où il établit à trois milles de Londres deux manufacteres de Tapisseries, l'une d'après les Gobelins, l'autre d'après celle de Chaillot. De là il se rendit en Prusse, & dans le duché de Brunswick. Ce fut dans ce dernier asile qu'il reçut du pape, en 1759, un Bref qui lui permettoit de porter l'habit de prêtre séculier. Il prit le nom d'abbé *Platel*, reparut en France, & la quitta pour passer en Portugal, où ses démêlés avec les Jésuites lui procurerent une pension considérable. Enfin il revint en France faire réimprimer son grand Ouvrage contre les Jésuites, en 6 volumes in-4°. Il rentra dans l'ordre des Capucins à Commerci, en sortit de nouveau, & se retira enfin dans une chambre d'un misérable village de Lorraine, où il finit sa vie errante en 1770, à 73 ans. Ceux qui l'ont connu dans les derniers temps, nous assurent que dans la société c'étoit un fort bon homme, sans fiel & sans méchanceté, quoique les Jésuites l'aient peint avec quelque raison sous d'autres couleurs. Il est vrai que, lorsqu'il étoit question d'eux, sa bile s'échauffoit; mais les persécutions qu'il en avoit essuyées, ne lui permettoient point, à ce qu'il disoit, d'entendre avec tranquillité prononcer leur nom. Au reste, ses écrits anti-Jésuitiques, ne sont que de prolixes compilations, qui n'auroient pas peut-être été achetées sans la haine qu'on portoit alors aux membres de la société éteinte. Il écrivoit à-peu-près comme il parloit, sans correction & sans graces. *Chevrier* donna sa *Vie*, en 1762, in-12; c'est un tissu de méchancetés.

NORDBERG, (J. A.) chapelain de *Charles XII*, mort en 174... suivit ce prince dans toutes ses campagnes. Il en a écrit l'*Histoire*. Cet ouvrage fut traduit du suédois en françois, par M. *Warmholtz*, & imprimé à la Haye en 1743, in-12. Il fut recherché, à cause des remarques critiques de l'historien sur ceux qui avoient parlé avant lui de son héros. Cette Histoire est d'ailleurs assez mal écrite. Il est vrai, dit *Voltaire*, que c'est un ouvrage bien mal digéré & bien mal écrit, dans lequel on trouve trop de petits faits étrangers à son sujet, & où les grands événemens deviennent petits, tant ils sont mal rapportés. C'est un tissu de rescrits, de déclarations, de publications qui se font d'ordinaire au nom des rois quand ils sont en guerre.

Elles ne servent jamais à faire connoitre le fonds des événemens. Elles sont inutiles au militaire & au politique, & sont ennuyeuses pour le lecteur. Un écrivain peut seulement le consulter quelquefois dans le besoin, pour en tirer quelques lumieres, ainsi qu'un architecte emploie des décombres dans un édifice.

NORDEN, (Fréderic-Louis) capitaine de vaisseau, alla en Egypte, où il prit les dessins des monumens de l'ancienne Thebes. Après avoir voyagé en Angleterre, il vint à Paris, où il mourut en 1742. Les *Mémoires* de cet habile voyageur ont été imprimés à Copenhague en 1755, 2 vol. in-fol. en françois. Il sont très-curieux & très-importans, sur-tout pour ceux qui aiment l'antiquité. On y voit les dessins des Monumens qui subsistent dans la Thébaïde. Ce voyageur mérite plus de croyance que ceux qui l'avoient précédé.

NORÈS, (Jason de) littérateur, poëte & philosophe, né à Nicosie dans l'isle de Chypre, fut dépouillé de ses biens par les Turcs, qui s'emparerent de sa patrie en 1570. Il se retira à Padoue, où il enseigna la philosophie morale avec beaucoup de réputation. Ce savant avoit cette dureté de caractere, que l'on contracte quelquefois dans la poussiere de l'école. C'étoit un de ces hommes infatués d'*Aristote*, qui discutent tout & ne sentent rien. Le *Pastor Fido* de *Guarini* parut : les Pastorales étoient devenues la lecture à la mode dans toute l'Italie. *Norès*, qui ne goûtoit pas ces sortes de productions, attaqua celle de *Guarini*, qui le foudroya par une brochure imprimée à Ferrare en 1588. *Norès* répliqua deux ans après, & le poëte lui préparoit une réponse encore plus piquante que la premiere, lorsque son adversaire mourut cette année, de la douleur que lui causa l'exil de son fils unique, banni pour avoir tué un Vénitien dans une querelle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, les uns en italien & les autres en latin. Les principaux des italiens sont : I. La *Poëtique*, à Padoue, 1588, in-4°; cette édition est rare. II. Un *Traité de la République*, 1578, in-4°, qu'il forme sur le modele de celle des Vénitiens, ses souverains. III. Un *Traité du Monde & de ses Parties*, à Venise, 1571, in-8°. IV. *Introduction aux trois Livres de la Rhétorique* d'*Aristote*, Venise, 1584, in-4°, estimée. V. *Traité de ce que la Comédie, la Tragédie & le Poëme héroïque peuvent recevoir de la Philosophie morale*, &c. Ceux qu'il a écrits en latin sont : I. *Institutio in Philosophiam Ciceronis*, Padoue, 1576, in-8°. II. *Brevis & distincta Summa Præceptorum de arte discendi, ex Libris Ciceronis collecta*; Venise, 1553, in-8° : bon ouvrage. III. *De Constitutione partium humanæ & civilis Philosophiæ*, in-4°. IV. *Interpretatio in Artem Poeticam Horatii*, &c. On remarque dans tous ces ouvrages beaucoup de méthode & de clarté, une profonde érudition, des expressions heureuses, un style élevé, mais quelquefois emphatique. *Pierre* de NORÈS, son fils, successivement secrétaire de plusieurs cardinaux, homme-de-lettres & homme-d'affaires, laissa divers ouvrages manuscrits, entre autres, la *Vie* du pape *Paul IV*, en italien.

NORFOLCK. (Le Duc de) *Voy.* VIII. ELIZABETH.

NORIS, (Henri) né à Vérone le 29 Août 1631, d'une famille originaire d'Irlande, montra, dès son enfance, beaucoup d'esprit &

d'application à l'étude. Son pere fut son premier maître, & il eut la consolation de voir dans son fils un éleve qui donnoit les plus grandes espérances. Son goût pour les ouvrages de *S. Augustin* l'engagea à prendre l'habit des Hermites qui portent le nom de ce Pere de l'Eglise. Le général, instruit de son mérite, l'appela à Rome. Le jeune *Noris* passoit le jour & une partie de la nuit dans la bibliotheque. Il étudioit ordinairement 14 heures par jour, & il continua ce travail jusqu'à ce qu'il fût honoré de la pourpre. Ses talens le firent choisir pour professer dans différentes maisons de son ordre. Il s'en acquitta avec tant de succès, que le grand-Duc de Toscane l'appela à Florence en 1674, le prit pour son théologien & lui confia la chaire d'histoire ecclésiastique dans l'université de Pise. Le premier ouvrage qu'il donna au public, fut son *Histoire Pélagienne*, imprimée à Florence en 1673, in-fol. Cet ouvrage eut le sort des bons livres : il excita l'envie, & fit un nom à son auteur. On lança une foule d'écrits contre lui; il répondit. La querelle s'échauffa, & fut portée au tribunal de l'inquisition. Son ouvrage y fut mis au creuset, & en sortit sans la moindre flétrissure. Les ennemis de la doctrine de *S. Augustin* sont revenus depuis à la charge. Le Jésuite *de Colonia* l'a mis dans sa *Bibliotheque Janséniste.* Le grand-inquisiteur d'Espagne suivit l'exemple de cet écrivain peu modéré, & plaça, en 1747, l'*Histoire Pélagienne* dans l'index des livres proscrits par le Saint-Office. Le grand pape *Benoît XIV* s'éleva en 1748 contre cette censure, dans une Lettre à cet inquisiteur, qui n'y eut aucun égard. Son successeur, plus sage, défendit en 1758, sous peine d'excommunication, de se prévaloir jamais de cette espece de flétrissure, & l'annulla par un décret solennel... *Clément X* vengea *Noris* de ses adversaires, en le nommant qualificateur du Saint-Office. *Innocent XII*, marchant sur les traces de ce pontife, l'appela à Rome en 1692, & le nomma sous-bibliothécaire du Vatican. Cet emploi l'approchant du cardinalat, l'envie aboya plus que jamais. Le livre fut examiné de nouveau, & les témoignages des examinateurs furent si avantageux, que le pape le fit consulteur de l'Inquisition, & bientôt après cardinal en 1695. Ses ennemis firent ce mauvais distique sur son élévation:

Romano si dignus erat Nostrisius *ostro*;
Debuit Yprensi trina corona dari.

Si l'on fait cardinal *Noris*, ce savant homme.
On dut placer *Jansen* sur le trône de Rome.

Les devoirs de sa dignité absorberent une partie de son temps, & le laborieux *Noris* regretta souvent l'obscurité de son cloître. Le cardinal *Casanate*, bibliothécaire du Vatican, étant mort en 1700, le cardinal *Noris* eut sa place. Il fut nommé, deux ans après, pour travailler à la réforme du Calendrier; mais il ne put pas s'occuper long-temps de ce grand ouvrage : il commençoit à sentir les atteintes d'une hydropisie incurable. La mort l'enleva à la république des lettres le 23 Fevrier 1704, à 73 ans. Le cardinal *Noris* passe avec raison pour un des hommes à qui l'Italie doit le plus, en fait de litterature. Son esprit étoit pénétrant & plein de vivacité; sa mémoire heureuse, & ornée des plus beaux traits de l'Histoire sacrée & profane. Une cri-

tique presque toujours judicieuse ; une grande exactitude, un style assez pur & souvent élégant, caractérisent ses productions. Ses Ouvrages ont été recueillis en 1729 à 1732, à Vérone, en 5 vol. in-fol. Les principaux sont : I. *Historia Pelagiana libri duo*. II. *Dissertatio Historica de Synodo quintâ œcumenicâ*. III. *Vindiciæ Augustinianæ*. IV. *Dissertatio de Uno ex Trinitate in carne passo*. V. *Apologia Monachorum Scythiæ, ab Anonymi Scrupulis vindicata*. VI. *Anonymi Scrupuli circà veteres Semi-Pelagianorum Sectatores, evulsi ac eradicati*. VII. *Responsio ad Appendicem Auctoris Scrupulorum*. VIII. *Janseniani erroris Calumnia sublata*. IX. *Somnia Francisci* Macedo. X. *Epochæ Syro-Macedonum*, imprimées séparément, in-fol. & in 4°. C'est avec le secours des médailles que l'illustre auteur éclaircit les différentes époques des Syro-Macédoniens. Cet ouvrage important, le fruit des recherches les plus laborieuses, est marqué au coin d'une profonde érudition & d'une grande exactitude. XI. *De duobus Nummis* Diocletiani & Licinii, *Dissertatio duplex* : production digne de la précédente. XII. *Paranesis ad Patrem Harduinum*. Le cardinal *Noris* avoit relevé les extravagances de ce Jésuite dans plusieurs de ses écrits ; il le fait dans celui-ci d'une maniere particuliere. Ce n'est pas le seul homme contre lequel il ait écrit. Il aimoit assez les guerres de plume ; sensible à la critique & aux éloges, il se permettoit, contre ses censeurs, les railleries & les injures, & on les lui rendoit de maniere à l'inquiéter. XIII. *Cænotaphia Pisana* Caii & Lucii *Cæsarum*, in-fol... Il y a une édition de l'*Histoire Pélagienne*, de Louvain, à laquelle on joignit 5 Dissertations historiques, avec les écrits dont nous avons parlé aux n°s II & III. Les freres *Ballerini* ont écrit sa vie.

NORMANT, (Alexis) célebre avocat au parlement de Paris, étoit fils d'un procureur au même parlement. Né avec beaucoup d'élévation d'esprit, un discernement sûr, & un amour sincere du vrai, il joignoit à ces dons précieux de la nature, le talent de la parole, la beauté de l'organe, & les graces de la représentation. Son mérite distinctif étoit l'art de discuter avec autant de fermeté que de noblesse, plutôt que cette éloquence vive & touchante, qui pare toutes les idées d'une grace toujours nouvelle ; mais cette éloquence auroit peut-être été déplacée au barreau. Avant que de se charger d'une cause, il l'examinoit en juge impartial, avec la plus grande sévérité : quand il en avoit une fois senti l'injustice, il n'y avoit nulle sorte d'autorité dans le monde qui pût l'engager à la défendre. Il devint le conseil des maisons les plus illustres, & l'arbitre des grands différens. *Normant* avoit l'esprit pénétrant & juste. Il démêloit par-tout le vrai, autant par sentiment & par instinct, que par étude & par réflexion. Aussi dit-on communément de lui, *qu'il devinoit la Loi & qu'il devinoit juste*. Cette justesse d'esprit & la droiture de son cœur lui avoient fait une telle réputation, que les parties le prenoient souvent pour juge de leurs différens. Il excelloit sur-tout dans l'art de la conciliation. Bon & affable à tous les hommes, il ne se refusoit pas à la société des grands, au milieu desquels il exerçoit cet empire flatteur que donne l'art de plaire, joint à une grande réputation. Il couvroit la science d'un avocat, de toutes les graces d'un

homme du monde, & de l'attrait bien plus puissant encore des sentimens généreux. Sa générosité étoit telle, qu'il suffisoit d'avoir du mérite ou des besoins pour avoir droit à son cœur. Ayant conseillé à une dame de ses clientes de placer sur une certaine personne une somme de 20,000 livres, & quelques années après cette personne étant devenue insolvable, il se crut obligé de restituer ces 20,000 liv. Il mourut le 4 Juin 1745, à 58 ans. *Voyez* COCHIN, n° I.

NORTHOFF, (Levold a) né dans le comté de la Marck le 21 Janvier 1278, devint chanoine de l'église de Liége, & abbé séculier de Visé en 1322. Il présida à l'éducation d'*Engelbert*, fils du comte de la Marck, l'accompagna dans ses voyages en Italie, obtint des bénéfices à Rome, & passa le reste de sa vie au service des comtes de la Marck. Il étoit encore en vie en 1360. On a de lui *Origines Marckanas sive Chronicon comitum de Marcka & Altena*. Cet ouvrage, écrit d'un style barbare, a été corrigé, mis en bon latin & enrichi de notes savantes par *Henri Meibomius*, Hanovre, 1613, in-folio; puis inséré dans *Scriptores rerum Germanicarum*, tom. I, édit. de 1688.

NORTHUMBERLAND, *Voy.* I. GRAY (Jeanne).

I. NOSTRADAMUS, (Michel) né à Saint-Remi en Provence, l'an 1503, d'une famille autrefois Juive, prétendoit être de la tribu d'*Issachar*, parce qu'il est dit dans les Paralipomenes: *De filiis quoque Issachar viri eruditi, qui noverant omnia tempora*. Après avoir été reçu docteur en médecine à Montpellier, il parcourut la France & se maria à Agen. Devenu veuf, il retourna en Provence, & obtint une pension de la ville d'Aix, qu'il avoit secourue dans un temps de contagion. Il se fixa ensuite à Salon, & s'y maria une 2e fois. Le loisir dont il jouit dans sa nouvelle retraite, l'engagea à se livrer à l'étude, & sur-tout à celle de l'astronomie. Il se mêla de faire des prédictions, qu'il renferma dans des Quatrains rimés, divisés en centuries. La premiere édition de cet ouvrage extravagant, imprimé à Lyon en 1555 in-8°, n'en contient que sept. Leur obscurité impénétrable, le ton prophétique que le rêveur y prend, l'assurance, avec laquelle il y parle, joint à sa réputation, les firent rechercher. Enhardi par ce succès, il en publia de nouvelles: il mit au jour en 1558 la VIIIe, IXe & Xe Centuries, qu'il dédia au roi *Henri II*. C'étoit alors le regne de l'astrologie & des prédictions. Ce prince, & la reine *Catherine de Médicis*, entêtés tous les deux de cette folie, voulurent voir l'auteur, & le récompenserent comme un grand homme. On l'envoya à Blois pour tirer l'horoscope des jeunes princes. *Nostradamus*, se tira le mieux qu'il put de cette commission difficile; mais on ne sait point ce qu'il dit. *Henri II* étant mort l'année d'après, d'une blessure reçue dans un tournois, on appliqua à ce triste événement le 35e quatrain de la premiere centurie de *Nostradamus*:

Le Lion jeune le vieux surmontera
En champ bellique par singulier duel,
Dans cage d'or les yeux lui crevera.
Deux plaies une, puis mourir: mort cruelle!

Cette sottise augmenta beaucoup la réputation du prophete, qui s'étoit retiré à Salon, comblé d'honneurs & de biens. Ce fut dans cette ville

qu'il reçut la visite d'*Emmanuel* duc de Savoie, de la princesse *Marguerite* sa femme, & quelque temps après de *Charles IX*. Ce monarque lui fit donner 200 écus d'or, avec un brevet de médecin ordinaire du roi, & des appointemens. *Nostradamus* mourut seize mois après, en 1566, à Salon; regardé par le peuple comme un homme qui connoissoit autant l'avenir que le passé, quoiqu'aux yeux des philosophes il ne connût ni l'un ni l'autre. *Naudé* comparoit ses prophéties, dont la plupart peuvent être appliquées à différens événemens, » au soulier de *Théramene*, » qui alloit bien à tous les pieds «. *Gassendi* rapporte, (dans le premier volume de sa *Physique*,) que dans un voyage qu'il fit à Salon en 1638, *Jean-Baptiste Suffren*, juge de cette ville, lui communiqua l'horoscope d'*Antoine Suffren* son pere. Cet horoscope étoit écrit de la propre main de *Nostradamus*. Charmé de cette découverte, le philosophe voulut examiner cette piece; il interrogea *Suffren* sur les circonstances de la vie de son pere, & elles se trouverent précisément toutes contraires aux prédictions de l'astrologue médecin. Le prétendu prophete disoit, que *Suffren* porteroit une longue barbe & fort crêpée, & il se fit toujours raser; qu'il auroit les dents mal propres & rongées par la rouille, & il les eut jusqu'à sa mort très-blanches; que dans sa vieillesse il seroit fort courbé, & au contraire il porta toujours son corps fort droit; qu'à sa 19[e] année il auroit une succession étrangere, & il n'eut jamais que celle de son pere; que ses freres lui dresseroient des embûches, & que dans sa 37[e] année il seroit blessé par ses freres utérins: mais il n'en eut jamais, & son pere n'eut qu'une femme; qu'il se marieroit hors de la province, & il se maria à Salon même. Qu'à sa 25[e] année ses maîtres lui apprendroient la théologie, les sciences naturelles; qu'il s'appliqueroit sur-tout à la philosophie occulte, à la géométrie, à l'arithmétique, à l'éloquence: il n'étudia que la jurisprudence, dont le charlatan Provençal ne dit mot. Que dans sa vieillesse, il aimeroit la navigation, la musique, les instrumens: il ne s'embarrassa, ni jeune ni vieux, de toutes ces sciences: il ne fit jamais aucun voyage sur mer, & mourut l'an 1597, quoique *Nostradamus* ne fixât sa mort qu'en 1618. Cet horoscope est une des meilleures preuves de la folie des astrologues; mais il ne guérira personne, ni les fourbes qui séduisent, ni les simples qui sont séduits. Le tombeau de *Nostradamus* est dans l'église des Cordeliers, chargé d'une magnifique Epitaphe que le temps a effacée. On y traite sa plume de *divine*. Ses partisans disent encore aujourd'hui que tout ce qu'il a prédit lui avoit été révélé: cela pourroit être; mais ce n'étoit sûrement que par le demon du délire. *Nostradamus*, avant que de faire des Prophéties, avoit débité une poudre purgative, qui seule auroit été capable de l'enrichir en France, où l'on court après tous les nouveaux remedes, & où ces remedes font ordinairement des malades sans nombre. Outre ses XII *Centuries*, imprimées en Hollande, 1668, in-12, & réimprimées plusieurs fois pour le peuple & pour les esprits qui sont peuple, avec la Vie de l'auteur; on a de lui des ouvrages de *Médecine*, qui ne valent pas mieux que ses Prédictions. [*Voy.* CHAVIGNI.] *Jodelle* a fait ces deux vers sur ce faux prophete;

Nostra

Nostra damus cùm falsa damus, nam fallere nostrum est;
Et cùm falsa damus, nil nisi nostra damus.

Salon, patrie de *Nostradamus*, donna le jour, dans le siecle dernier, à un autre insensé. C'est le nommé *François* MICHEL, maréchal-ferrant. Ce prétendu devin s'adressa à l'intendant de Provence, pour lui annoncer qu'un spectre, qui lui étoit apparu, lui avoit ordonné d'aller révéler au Roi les choses les plus importantes & les plus secretes. On eut la bonté de le faire partir pour la cour dans le mois d'Avril 1697. Les uns assurent, qu'il parla à *Louis XIV*; d'autres disent, que le Roi refusa de le voir. Mais ce qu'il y a de vrai (ajoute-t-on) c'est qu'au lieu de l'envoyer aux petites-maisons, il obtint de l'argent pour son voyage, & l'exemption des tailles & des autres impositions royales. C'est apparemment tout ce que vouloit cet imposteur, qui fit beaucoup de bruit dans le temps. *Voyez* le tome VI de l'*Histoire de Louis XIV* par *Larrey*.

II. NOSTRADAMUS, (Jean) frere puîné du précédent, exerça long-temps la charge de procureur au parlement de Provence, & l'exerça avec honneur. Il cultivoit les Muses Provençales, & faisoit des *Chansons* assez peu délicates; mais qui plaisoient dans un temps grossier. On a de lui une plate rapsodie, pleine de fables & d'absurdités, sous le titre de *Vies des anciens Poëtes Provençaux*, à Lyon, 1575, in-8°. *Jean Juge* perdit son temps à les traduire en italien.

III. NOSTRADAMUS, (César) fils aîné de *Michel*, né à Salon en 1555, mort en 1629, à 74 ans, se mêla de rimer. Le recueil de ses productions en ce genre parut à Toulouse en 1606 & 1608, 2 vol. in-12. Il laissa aussi une *Histoire & Chronique de Provence*, in-fol. à Lyon, 1614. C'est une compilation fort mal écrite, & qui n'est estimable que pour les recherches qu'elle renferme.

IV. NOSTRADAMUS, (Michel) appelé *le Jeune*, frere du précédent, se livra à l'astrologie comme son pere. Il fit imprimer ses Prophéties dans un *Almanach*, en l'année 1568. Ses oracles lui coûterent cher. *La Mothe le Vayer* dit qu'il prédit que le Pouzin devant lequel on avoit mis le siége en 1629, périroit par le feu; que, pour ne pas passer pour faux-prophete, on le vit, lors de la prise de cette place, mettre le feu partout dans le tumulte du pillage; & que *Saint-Luc* indigné lui fit passer son cheval sur le ventre & le tua. Mais l'abbé *le Clerc* doute de ce fait, attendu que *Nostradamus* avoit alors 74 ans. *Michel Nostradamus* faisoit passablement des vers Provençaux.

NOSTRE *ou* NÔTRE, (André le) né à Paris en 1613, mort dans la même ville en Septembre 1700, à 87 ans, succéda à son pere dans l'emploi d'intendant des Jardins des Tuileries. Il mérita, par ses rares talens, d'être nommé chevalier de l'ordre de *Saint-Michel*, contrôleur-général des Bâtimens de Sa Majesté, & dessinateur des Jardins. Choisi par *Fouquet* pour décorer les Jardins du château de Vaux-le-Vicomte, il en fit un séjour enchanté, par les ornemens nouveaux & pleins de magnificence qu'il y prodigua. On vit alors, pour la premiere fois, des portiques, des berceaux, des grottes, des treillages, des labyrinthes, &c. embellir & varier les spectacles des grands Jardins. Le roi témoin de

ces merveilles, lui donna la direction de tous ses Parcs. Il embellit par son art Versailles, Trianon; & fit à Saint-Germain cette fameuse Terrasse, qu'on voit toujours avec une nouvelle admiration. Les Jardins de Clagny, de Chantilly, de Saint-Cloud, de Meudon, de Seaux, le Parterre du Tibre, les Canaux qui ornent ce lieu champêtre à Fontainebleau, sont encore son ouvrage. Il demanda à faire le voyage d'Italie, dans l'espérance d'acquérir de nouvelles connoissances; mais son génie créateur l'avoit conduit à la perfection: il ne vit rien de comparable à ce qu'il avoit fait en France. Ce fut à Rome que *le Nôtre* connut le cavalier *Bernini*, qui avoit alors une pension de 2000 écus, pour travailler à la Statue équestre de *Louis XIV*. Il engagea ce prince à faire venir cet ouvrage en France, malgré la voix publique qui le blâmoit. Le pape *Innocent XI*, instruit de son mérite, voulut le voir, & lui donna une assez longue audience, sur la fin de laquelle *le Nostre* s'écria, en s'adressant au pape: *J'ai vu les deux plus grands hommes du monde*, VOTRE SAINTETÉ, *& le* ROI *mon Maître*. — *Il y a grande différence*, (dit le Pape:) *le Roi est un grand Prince victorieux; je suis un pauvre Prêtre, serviteur des serviteurs de Dieu*... *Le Nostre*, charmé de cette réponse, oublia qui la lui faisoit; & frappant sur l'épaule du pape, lui répondit à son tour: *Mon Révérend Pere, vous vous portez bien, & vous enterrerez tout le sacré collége*. Le pape, qui entendoit le françois, rit du pronostic. *Le Nostre*, charmé de plus en plus de sa bonté, & de l'estime particuliere qu'il témoignoit pour le roi, se jeta au cou du pape & l'embrassa. C'étoit au reste sa coutume d'embrasser tous ceux qui publioient les louanges de *Louis XIV*; & il embrassoit le roi lui-même, toutes les fois que ce prince revenoit de la campagne. *Voltaire* dit que le conte des embrassades faites au pape & au roi est très-faux, & qu'il le tient de *Collineau*, éleve de *le Nostre*. Quoi qu'il en soit, *le Nostre* ayant un jour trouvé le roi dans les jardins de Marli, ce monarque monta dans sa chaise couverte, traînée par des Suisses, & voulut que *le Nostre* prît place dans une autre à-peu-près semblable. Ce vénérable vieillard, les larmes aux yeux, se voyant à côté du roi, & remarquant *Mansard*, surintendant des Bâtimens, qu'il avoit produit à la cour, marchand à pied, s'écria: SIRE, *en vérité mon bonhomme de pere ouvriroit de grands yeux, s'il me voyoit dans un char auprès du plus grand Roi de la Terre. Il faut avouer que Votre Majesté traite bien son Maçon & son Jardinier*. En 1675, LOUIS XIV lui ayant accordé des lettres de noblesse & la croix de *Saint-Michel*, voulut lui donner des armes; mais il répondit qu'il avoit les siennes, qui étoient trois limaçons couronnés d'une pomme de chou. SIRE, ajouta-t-il, *pourrois-je oublier ma bêche? Combien doit-elle m'être chere! N'est-ce pas à elle que je dois les bontés dont Votre Majesté m'honore?*... *Le Nostre* avoit beaucoup de vivacité dans l'esprit, un goût infini pour les arts en général, & particuliérement pour la peinture. Il a enrichi le cabinet du roi, de quelques morceaux d'un prix inestimable. Sa *Vie* a été publiée par son neveu *Desgots*.

NOTGER, issu d'une illustre famille de Suabe, embrassa la vie monastique de Saint Gal, & s'y distingua tellement par son érudition, qu'il fut appelé dans le célebre monastere de Stavelot pour y enseigner les hautes sciences. Il fut en-

suite fait abbé de Saint-Gal ; & enfin élevé sur le siége épiscopal de Liége l'an 971. Il s'y signala par toutes les vertus qui font l'ornement de l'épiscopat. Il mourut l'an 1007. *Aubert le Mire* croit qu'il a composé avec *Herigere*, abbé de Lobbes, mort l'an 1007, l'*Histoire des Evêques de Liége* ; mais il est plus que vraisemblable que *Herigere* la composa seul, à la sollicitation de *Notger*. Elle est insérée dans les *Gesta Pontificum Leodiensium* de *Chapeauville*.

NOTHUS, *Voyez* III. DARIUS.

NOTKER, (S.) *le Begue*, moine de Saint-Gal, mort le 6 Avril 912, est auteur d'un *Martyrologe* publié dans les *Antiquæ Lectiones* de *Henri Canisius*, mais pas en entier. On conserve quelques manuscrits de *S. Notker* dans la bibliotheque de Saint-Gal. I. Les *Vies* des SS. Gal & Fridolin abbé. II. *Paraphrase*, en langue teutonique, des *Pseaumes*. *Lambecius*, pour en donner une idée, a inséré la paraphrase du premier Pseaume dans son *Commentaire de la Bibliotheque de Vienne*, liv. 2, chap. 5. On trouve plusieurs ouvrages de ce Saint dans le *Novus Thesaurus Monumentorum* de dom *Pez*, Ausbourg, 1721 à 1729, 5 vol. in-folio.

NOTRE-DAME, (les Religieuses de) *Voyez* LESTONAC.

NOTRE-DAME DE LA MISÉRICORDE, (les Religieuses de) *Voyez* YVAN.

NOVARINI, (Louis) religieux Théatin de Vérone, mort en 1650, à 56 ans, exerça les premiers emplois de son ordre, & se fit aimer des princes & des savans de son temps. „ Il savoit suffire à tout, „ (dit *Nicéron*) & ménager si bien „ son temps, qu'il en a trouvé assez „ pour composer un nombre prodigieux d'ouvrages qui font connoître qu'il avoit extrêmement „ lu, & fait de grands recueils de „ ses lectures. On assure qu'il savoit fort bien les langues grecque, hébraïque & syriaque, & „ il ne manque pas de faire parade „ de sa science en ce genre dans „ ses ouvrages. Sa vivacité naturelle ne lui permettoit pas de „ polir ses productions. Il mettoit indistinctement sur le papier „ tout ce qu'il trouvoit dans ses „ recueils sur le sujet qu'il avoit „ à traiter, soit bon, soit mauvais. „ L'envie même d'employer tout „ ce qu'il avoit ramassé, le jetoit „ souvent dans des écarts, qui ne „ servent qu'à enfler ses livres. „ Aussi songeoit-il plutôt à faire „ de gros & nombreux ouvrages, „ qu'à en composer de bons... " Les Principaux sont : I. Des *Commentaires* sur les IV Evangiles & sur les Actes des Apôtres, 4 vol. in-fol. II. *Electa Sacra*, 6 vol. in-fol. III. *Adagia Sanctorum Patrum*, &c. 2 vol. in-fol. IV. *Calamita de cuori*, à Vérone, 1647, in-16. C'est sous ce titre singulier qu'il a écrit la VIE de *J. C.* dans le sein de la Sainte Vierge. V. *Paradiso di Betelemme*, Vérone, 1646, in-16. C'est la VIE de *J. C.* dans la crêche. Ces deux derniers ouvrages sont recherchés pour leur singularité.

NOVAT, *NOVATUS*, prêtre de l'église de Carthage au IIIe siecle, étoit un homme perfide, arrogant, dévoré par une extrême avarice & qui pilloit effrontément les biens de l'Eglise, des pupilles & des pauvres. Il crut éviter la punition de ses crimes, en se joignant au diacre *Félicissime* contre *S. Cyprien*, & prétendit avec lui qu'on devoit recevoir les *Laps* à la communion, sans aucune pénitence. Etant allé à Rome en 251, il s'unit avec *Novatien*, & embrassa l'erreur de celui-ci, diametralement opposée à celle qu'il avoit soutenue en Afrique.

Cette union causa non-seulement le premier schisme ; mais fit encore une hérésie : *Voyez* l'article suivant.

NOVATIEN, philosophe Païen, se trouvant dangereusement malade, demanda le baptême, & on le lui conféra dans son lit. Etant relevé de sa maladie, il fut quelque temps après ordonné prêtre, contre les regles canoniques & contre l'avis de son évêque. Son éloquence lui acquit une grande réputation. Cet ambitieux portoit ses vues sur le siége de Rome, & il fut si outré de se voir préférer *Corneille* après la mort du pape *Fabien*, qu'il publia des calomnies atroces contre son successeur. S'étant uni avec *Novat*, ils firent venir trois évêques simples & ignorans, & les ayant fait boire, ils les obligerent d'ordonner *Novatien* évêque de Rome. Cette ordination irréguliere produisit un schisme funeste, qui dégénéra en hérésie : car *Novatien* soutint que l'Eglise n'avoit pas le pouvoir de recevoir à la communion ceux qui étoient tombés dans l'idolâtrie, & se sépara de *Corneille*. Ses premiers disciples n'étendirent pas plus loin la sévérité de leur discipline. Dans la suite ils exclurent pour toujours ceux qui avoient commis des péchés pour lesquels on étoit mis en pénitence ; tels étoient l'adultere, la fornication : ils condamnerent ensuite les secondes noces. La sévérité de *Novatien* à l'égard de ceux qui étoient tombés dans l'idolâtrie, étoit en usage : ainsi il ne faut pas s'étonner de ce qu'il trouva des partisans, même parmi les évêques ; mais presque tous l'abandonnerent. Il y avoit encore des *Novatiens* en Afrique du temps de *S. Léon*, & en Occident jusqu'au VIIIe siecle. Les *Novatiens* prirent le nom de *Cathares*, c'est-à-dire, *purs* ; ils avoient un grand mépris pour les Catholiques, & lorsque quelqu'un d'eux embrassoit leur sentiment, ils le rebaptisoient. *Novatien* ne faisoit que renouveler l'erreur des Montanistes : [*Voyez* MONTAN.] Sa sévérité venoit en partie de son caractere dur & austere. Il étoit Stoïcien, & il avoit une mauvaise santé. On lui attribue le *Traité de la Trinité*, le *Livre des Viandes Juives*, qui sont parmi les Œuvres de *Tertullien* ; & une *Lettre*, qu'on trouve parmi celles de *S. Cyprien*. C'est lui, & non pas *Novat*, qui a donné son nom aux hérétiques appelés *Novatiens* .... *Jackson* a publié à Londres en 1728, in-4°, une édition de tous les Ouvrages de *Novatien*.

NOUCHIREVAN, roi de Perse, prince très-enclin à la colere, donna sujet au trait suivant, qui mérite d'être rapporté. Il avoit condamné à la mort un de ses pages, pour avoir répandu sur lui, par mégarde, de la sauce en le servant à table. Le page ne voyant aucune espérance de pardon, versa le plat tout entier sur ce maître implacable. *Nouchirevan*, plus étonné qu'indigné d'une pareille audace, en voulut savoir la raison. *Prince*, lui dit le page, *j'ai voulu que ma mort ne fît aucun tort à votre renommée. Vous passez pour le plus juste des Monarques ; mais vous perdriez ce titre, si la Postérité savoit que vous avez condamné un de vos Sujets pour une faute si légere*... *Nouchirevan*, revenu à lui-même, eut honte de son arrêt sanguinaire, & lui fit grace.

I. NOUE, (François de la) surnommé *Bras-de-fer*, gentilhomme Breton, naquit en 1531 d'une maison ancienne. Il porta les armes dès son enfance, & se signala d'abord en Italie. De retour en France, il embrassa le parti des Calvinistes, auxquels il rendit les plus grands services. Ce héros prit Orléans sur les Catholiques en 1567, conduisit l'arriere-garde à la bataille de Jar-

nac en 1569, & se rendit maître de Fontenai, d'Oléron, de Marennes, de Soubise & de Brouage. Ce fut à la prise de Fontenai qu'il reçut au bras gauche, un coup qui lui brisa l'os. On le lui coupa à la Rochelle, & on lui en fit un de fer, dont il se servoit très-bien pour manier la bride de son cheval. Envoyé dans les Pays-Bas en 1571, il y surprit Valenciennes. A son retour en France, après l'affreuse journée de la *Saint-Barthelemi*, le roi le nomma général des troupes envoyées pour le siége de la Rochelle: il s'en servit pour fortifier le parti des rebelles. Le remords que lui causa cette perfidie, lui inspira la résolution de chercher une mort honorable dans les sorties que firent les assiégés. Il se mêla une fois si avant, qu'il eût été tué sans un gentilhomme nommé *Marcel*, qui se mit au-devant du coup dont il alloit être percé. Pendant ce siége il proposa à diverses reprises des voies de conciliation entre les deux partis. Le ministre *la Place*, Protestant, d'un caractere inquiet, outré de cette modération, prodigue à ce héros pacifique les noms les plus odieux, & finit par lui donner un soufflet. *La Noue* calme jusque dans ses premiers mouvemens, se borne à renvoyer le brutal à sa femme, *pour remédier*, dit-il, *au dérangement de sa raison*. Sa valeur & sa vertu n'éclaterent pas moins, en 1578. Il passa au service des Etats-généraux dans les Pays-Bas, fit prisonnier le comte *d'Egmont* à la prise de Ninove, & inspira une telle ardeur aux soldats, que, loin de piller, ils négligerent même de recevoir leur paye. On leur annonça que leurs soldes étoient arrivées à Menin; ils repondent: „ qu'ils ne savent point perdre, à „ compter de l'argent, un temps „ qu'ils peuvent employer à vaincre ". Le courage de *la Noue* ne l'empêcha pas d'être fait prisonnier en 1580, & il n'obtint sa liberté que cinq ans après. Pendant les troubles de la Ligue, il se signala contre les furieux fauteurs de cette confédération. Les Ligueurs entreprirent le siége de Senlis en 1589. Comme les Royalistes n'avoient pas de forces suffisantes pour attaquer les assiégeans, ils se bornerent à vouloir faire entrer dans la place des munitions de guerre & de bouche. Les marchands ne veulent pas les livrer sans argent, & les Traitans refusent de l'avancer. *Oh! oh!* (dit le brave & vertueux *la Noue*) *ce sera donc moi qui ferai la dépense! Garde son argent quiconque l'estimera plus que son honneur. Tandis que j'aurai une goutte de sang & un arpent de terre, je l'emploirai pour la défense de l'état où Dieu m'a fait naître.* Il engage aussi-tôt la terre des Tournelles aux marchands qui doivent fournir les munitions... *La Noue* continua de servir avec gloire sous *Henri IV*. Ce héros bienfaisant périt au siége de Lambale, en 1591, d'un coup de mousquet, dans le temps qu'il étoit monté sur une échelle, pour reconnoître ce qu'on faisoit dans la place. *La Noue* fut pleuré des Catholiques & des Protestans. Aux vertus du citoyen & aux qualités du guerrier, il joignoit les connoissances de l'homme de lettres. Il laissa des *Discours politiques & militaires*, 1587, in-4°, qu'on estime encore, & qui ont été imprimés plusieurs fois. Il les composa pendant sa prison. *Amirault*, ministre Protestant, a écrit sa *Vie*, Leyde, 1661, in-4°. Ce livre offre des recherches; mais il loue son héros pour les choses les plus ordinaires de la vie. D'ailleurs son style est dur, incorrect, & ses réflexions languissantes... [*Voyez* I. MONTLUC, *à la fin.*]

II. NOUE, (Odet de la) fils aîné du précédent, fut employé avec distinction au service de *Henri IV*, qui l'aimoit beaucoup, & qui lui en donna des preuves, lorsque ce prince fit son entrée à Paris en 1594. Des sergens venoient d'arrêter l'équipage, pour des engagemens que son pere avoit pris pour soutenir le parti d'*Henri IV*. Il alla se plaindre au roi de cette insolence: *La Noue*, lui dit publiquement le roi, *il faut payer ses dettes; je paye bien les miennes.* Ensuite, le tirant à l'écart, il lui donna ses pierreries pour les engager aux créanciers à la place de ce qui avoit été saisi. Ce brave officier mourut vers 1618. Il est auteur de quelques *Poësies Chrétiennes*, Genève, 1594, in-8°, qui prouvent plus de piété que de génie.

III. NOUE, (Stanislas-Louis de la) comte de *Vair*, de la même maison que les précédens, naquit au château de Nazelles, près Chinon, en 1729. Il étoit le 5ᵉ de 6 freres, qui tous, à l'exemple de leurs ancêtres, ont servi l'état avec distinction. Entré dès l'âge de 12 ans au service, il se signala dans nombre d'actions de la guerre de 1741, & continua de se distinguer dans celle de 1756, au point qu'il obtint le commandement d'un corps de 1600 volontaires, à la tête desquels il se fit beaucoup de réputation. Il fut tué à l'affaire de Saxenhausen en 1760, à l'âge de 31 ans, & mérita ce mot de *Louis XV*, équivalent aux plus belles oraisons funebres: *Je viens de perdre un homme qui seroit devenu le* Laudon *de la France.* Le comte *de Vair*, habile à se concilier l'estime & l'attachement de ses égaux & de ses supérieurs, ne l'étoit pas moins à captiver la confiance & l'affection du soldat. Il cultivoit aussi les belles-lettres, sans négliger les devoirs & l'étude de sa profession. On a de lui un livre intitulé: *Nouvelles Constitutions Militaires, avec une Tactique adaptée à leurs principes*; grand in-8°, imprimé à Francfort en 1760, & accompagné de 20 planches en taille-douce. Il s'y montre zélé partisan de l'*Ordre profond*. Sa *Vie* a été écrite par M. le vicomte *de Toustain*, major de cavalerie, qui l'a dédiée aux trois princes enfans de S. A. S. Monseigneur le duc *de Chartres*, sous le titre de: *Précis historique sur le Comte* de Vair, *commandant les Volontaires de l'armée*, in-8°, Rennes, 1782.

IV. NOUE, (N... la) fameux financier sur la fin du dernier siecle, effaçoit les plus grands seigneurs du royaume par son faste & ses dépenses excessives. Il fit démolir & reconstruire plusieurs fois le superbe Hôtel qu'il faisoit bâtir; & lorsqu'il fut achevé, tout Paris courut en foule repaître sa curiosité de ce magnifique édifice. Un Gascon s'étant promené dans tous les appartemens, apperçut une porte qu'on n'ouvroit point. Il demanda ce que c'étoit? « C'est, » lui dit-on, un escalier dérobé ». — *Justément*, repartit le Gascon; *dérové, comme tout lé reste de la maison...* Les malversations de *La Noue* le firent condamner quelque temps après, en 1705, à 9 ans de galeres, & à être mis au pilori. La nuit d'avant le jour qu'il subit sa sentence, on afficha au pilori ce quatrain:

D'un Financier, jadis laquais,
Ainsi la fortune se joue:
Je vous montre aujourd'hui LA NOUE,
Vous verrez bientôt BOURVALAIS.

La prédiction se vérifia pour *Bourvalais* à certains égards: [*Voyez* ce mot.] Il étoit cependant plus sage,

& généreux sans être prodigue. *La Noue* étoit au contraire un fou sans conduite, à qui ses biens immenses avoient tourné la tête, & qui ne ressembloit à *Bourvalais* que par l'obscurité de son extraction & la rapidité de sa fortune.

V. NOUE, (Jean-Sauvé de la) vit le jour à Meaux en 1701. Entraîné par son goût pour le théâtre, il se fit comédien au sortir du collége, & débuta à Lyon par les premiers rôles, à l'âge de 20 ans. Ayant obtenu un privilége de lever une troupe de comédiens pour le théâtre de Rouen, il y resta 5 ans, & passa de là à Lille. Sollicité, au nom du roi de Prusse, de se rendre à Berlin, il leva une nouvelle troupe. La guerre qui survint, fit échouer ce projet. Il fut obligé non-seulement de congédier ses acteurs, mais encore de les payer à ses dépens. Il revint alors à Paris, & débuta à Fontainebleau le 14 Mai 1752 par le *Comte d'Essex*. On trouva son jeu naturel, rempli d'intelligence, de noblesse, de sentiment, quoiqu'il eût contre lui la figure & la taille. Comme il étoit à la fois auteur & acteur, la cour le chargea d'un Divertissement pour les fêtes du mariage de Monseigneur le Dauphin. Il se trouva le concurrent de *Voltaire*, qui composa pour cette fête la *Princesse de Navarre*. *La Noue* fit *Zélisca*, qui lui valut la place de répétiteur des Spectacles des petits appartemens, avec 1000 livres de pension. Le duc *d'Orléans* lui donna la direction de son théâtre à Saint-Cloud, à-peu-près dans le même temps. Dégoûté de la vie de comédien, il la quitta pour achever quelques ouvrages dont il avoit préparé le canevas; mais la mort l'enleva le 15 Novembre 1761, âgé de 60 ans. Ses mœurs, son caractere & sa probité le faisoient rechercher par les personnes les plus respectables. Les *Œuvres de Théâtre* de *la Noue* ont été publiées à Paris chez *Duchesne*, 1765, in-12. Les pieces qui composent ce recueil, sont: I. *Mahomet Second*, tragédie, 1739. Le style de cette piece est fort inégal, le dialogue enflé & peu dramatique; les scenes en sont trop peu liées, & le dénouement n'est pas heureux, Elle eut cependant quelque succès sur le théâtre; mais elle le perdit à la lecture. II. *Zélisca*, comédie-ballet, en trois actes & en prose, 1746. III. *Le Retour de Mars*. Cette piece est semée d'allusions fines & de traits agréables. IV. *La Coquette corrigée*, comédie en vers & en cinq actes, 1757. Cette piece, qui est la meilleure de *la Noue*, reçut quelques applaudissemens sur le théâtre Italien, où elle fut jouée. Quoique ce ne soit pas un chef-d'œuvre, elle a néanmoins de grandes beautés: on la donne fort souvent en province, & elle devroit paroître sur le premier théâtre de la nation, par préférence à tant de pieces éphémeres qui ne la valent pas. V. *L'Obstiné*, en un acte & en vers, comédie posthume, qui n'a pas été jouée. VI. Quelques *Pieces fugitives*, qui terminent le recueil de ses Œuvres.

VI. NOUE, (le Pere) Minime, *Voyez* MERSENNE, vers la fin.

NOVES, (Laure de) *Voyez* LAURE.

NOULLEAU, (Jean-Baptiste) né à Saint-Brieux en 1604, de parens distingués dans la magistrature, entra dans la congrégation de l'Oratoire, & devint archidiacre de Saint-Brieux en 1639, puis théologal en 1640. Il prêcha avec applaudissement à Saint-Malo, à Paris & dans plusieurs autres villes.

Son zele imprudent l'ayant engagé dans de fausses démarches, *la Barde*, son évêque, l'interdit de toutes fonctions ecclésiastiques dans son diocese. *Noulleau* composa plusieurs *Ecrits* & *Factums* pour sa défense; mais ne pouvant réussir à faire lever son interdit, il fit pendant trois ans sept lieues par jour, pour se rendre à Saint-Quel, dans le diocese de Dol, afin d'y dire la messe. Les fatigues de ces fréquens voyages, & la rigueur de ses austérités, hâterent sa mort, arrivée vers 1672, âgé d'environ 68 ans. On a de lui : I. *Politique Chrétienne & Ecclésiastique, pour chacun de tous Messieurs de l'Assemblée générale du Clergé*, en 1665 & 1666, in-12; livre oublié. II. *L'Esprit du Christianisme dans le Saint Sacrifice de la Messe*, in-12. III. *Traité de l'extinction des Procès*, in-12. IV. *De l'usage canonique des biens de l'Eglise*, in-12, &c.

NOURRISSON, *Voyez* LORRAIN, n° II. & CHEMIN.

NOURRY, (Dom Nicolas le) né à Dieppe en 1647, Bénédictin de la congrégation de *Saint-Maur*, en 1665, s'appliqua avec succès à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. Ce savant religieux, également estimable par ses mœurs & par ses connoissances, mourut à Paris le 24 Mars 1724, à 77 ans. A la piété tendre qui l'animoit, il joignoit un caractere bon & officieux. L'édition des Œuvres de *Cassiodore* est le fruit de son travail & de celui de Dom *Garet* son confrere. Il travailla, avec Dom *Jean du Chesne* & Dom *Julien Bellaise*, à l'édition des Œuvres de *S. Ambroise*, qu'il continua avec Dom *Jacques Friches*. On a de lui 2 vol. sous le titre d'*Apparatus ad Bibliothecam Patrum*; *Parisiis*, in-folio, 1703 & 1715. Le premier vol. est rare, & le second plus commun, on les a joints à la *Bibliotheque des Peres* de *Marguerin, de la Bigne*, Lyon, 1677, 27 vol. in-fol. & avec l'*Index* de *Siméon de Sainte-Croix*, Gênes, 1707, in-fol. Le tout forme 30 vol. Il y en a qui y joignent *Bibliotheca Patrum primitivæ Ecclesiæ*, à Lyon, 1680, in-folio. La collection de Dom *le Nourry* renferme des Dissertations remplies de recherches curieuses & savantes sur la vie, les écrits & les sentimens des Peres, dont il éclaircit un grand nombre de passages difficiles. La saine critique & la bonne théologie dont cet ouvrage est rempli, ont fait regretter aux savans qu'il n'ait pas exécuté son projet d'une 2e édition de la *Bibliotheque des Peres* suivant le même plan. On a encore de lui une Dissertation sur le traité *De Mortibus persecutorum*, à Paris, 1710, in-8°. Il prétend, mal-à-propos, que ce Traité n'est point de *Lactance*, mais de *Lucius Cæcilius*. « Le style du » Pere *le Nourry*, (dit *Dupin*,) » est simple, pur & facile. Il est » exact dans ses citations, modeste » dans sa critique, & juste dans » ses conjectures ».

I. NOYER, (Du) *Voy.* CASTEL, n° III.

II. NOYER, (Anne-Marguerite PETIT, femme de M. du) naquit à Nîmes vers l'an 1663. Sa mere étoit de la famille du Pere *Cotton*, confesseur d'*Henri IV*. Après avoir abjuré le Protestantisme dans lequel elle étoit née, elle épousa M. *du Noyer*, gentilhomme de beaucoup d'esprit & d'une famille distinguée. Quoiqu'elle ne se piquât pas d'une fidélité scrupuleuse envers son époux, elle étoit extrêmement jalouse. Cette passion, jointe à son penchant pour le Calvinisme, mit la désunion dans leur ménage. Madame *du Noyer* passa en Hollande avec ses deux filles, pour

professer plus librement la religion qu'elle avoit quittée. Sa plume fut une ressource dans ce pays de liberté. Elle écrivit des *Lettres Historiques d'une Dame de Paris à une Dame de Province*, en 5 vol. in-12. Les dernieres éditions sont en 9 petits in-12, parce qu'on y a ajouté les *Mémoires* de Madame *du Noyer* & une Suite à ses *Lettres*. Elles sont semées d'anecdotes dont quelques-unes sont vraies, mais la plupart fausses ou hasardées. Elle ramassoit les sottises de la province, & on les prenoit dans les pays étrangers pour les nouvelles de la cour. Elle écrivoit avec plus de facilité que de délicatesse. Son style est diffus, & ses plaisanteries ne sont pas toujours de bon aloi. L'exemple de Madame *du Noyer* fut suivi par une foule de barbouilleurs de papier, qui se métamorphoserent en Hollande en ministres & en plénipotentiaires, & qui, dans des écrits satiriques, insulterent les Souverains en prétendant les gouverner. Madame *du Noyer* mourut en 1720, avec la réputation d'une femme aussi bizarre qu'ingénieuse. Elle avoit paru à la cour, où elle se couvrit de ridicules par sa hauteur, & avoit vécu long-temps en province, où elle recueillit des risées par de faux airs de cour. Ses *Mémoires*, imprimés séparément en un volume in-12, ne donnent pas une grande idée de la solidité de son caractere, quoiqu'elle les eût écrits, en partie, pour faire son apologie. On a imprimé une Satire contre elle, assez plate, intitulée: *Le Mariage précipité*, comédie en 3 actes, en prose, Utrecht, 1713, in-12.

I. NOYERS, (Hugues de) évêque d'Auxerre en 1183, étoit d'un caractere fort vif. Il eut des démêlés avec *Pierre de Courtenai*, comte d'Auxerre, qui le forcerent à l'excommunier. Le comte, pour s'en venger, chassa tous les ecclésiastiques de l'Eglise cathédrale. L'excommunication, qui dura assez long-temps, fut enfin levée, à condition que le comte déterreroit un enfant qu'il avoit enterré dans une salle de l'évêché, & qu'il l'apporteroit pieds nus & en chemise dans le cimetiere; ce qui fut exécuté à la vue de tout le peuple. *Hugues* mourut en 1206.

II. NOYERS, (Milès de) arriere-petit-neveu du précédent, fut fait maréchal de France en 1302 par *Philippe le Bel*, auquel il rendit de grands services. Il se démit de cet état pour être porte-oriflamme; & en cette qualité il se trouva l'an 1328 à la bataille de Cassel. L'avis qu'il donna à propos, avant l'action, à *Philippe de Valois*, près d'être enlevé par les Flamands, fut la cause du salut de ce prince & de la victoire. Il combattit aussi à la bataille de Creci en 1346. Il avoit conseillé au roi de remettre le combat au lendemain. Son avis fut goûté, mais il ne fut pas suivi, & les Anglois furent vainqueurs. Il fut nommé exécuteur du testament de *Louis Hutin*, & mourut en 1350.

NOYERS, (Des) *Voyez* SUBLET.

NUIT, Déesse des Ténebres, étoit fille du *Chaos*, & femme de l'*Erebe*. Elle enfanta plusieurs monstres qui assiégeoient l'entrée des enfers. *Hésiode* compte parmi ses enfans, le *Travail*, la *Misere*, les *Destins*, les *Parques*, les *Hespérides*, *Némésis*, la *Tromperie*, l'*Amour*, les *Contentions*, la *Vieillesse* & la *Mort*. *Virgile* met aussi à la porte du royaume de *Pluton*, une foule de monstres mal-faisans qui sont à-peu-près les mêmes. Les

peintres & les poëtes représentent la *Nuit* avec des habits noirs parsemés d'étoiles, tenant à sa main un sceptre de plomb, & traînée dans un char d'ébene, par deux chevaux dont les ailes ressemblent à celles des chauve-souris.

NUMA-POMPILIUS, fut élu par le sénat Romain, pour succéder à *Romulus*, l'an 714 avant Jesus-Christ. C'étoit un homme d'environ 40 ans, plein de probité & d'honneur. Retiré à la campagne depuis long-temps, il ne s'occupoit que de l'étude des lois & du culte religieux. Le mariage qu'il avoit fait avec *Tatia*, fille de ce *Tatius* qui partageoit la royauté avec *Romulus*, n'avoit pu l'engager à quitter sa retraite pour venir jouir des honneurs qui l'attendoient dans Rome. Il fallut, pour lui faire accepter le sceptre, que ses proches & ses compatriotes joignissent leurs instances à celles des ambassadeurs Romains. *Numa* n'avoit point les qualités guerrieres de son prédécesseur; mais il fut un grand roi par ses seules vertus politiques. Les Romains étoient naturellement féroces & indociles; il leur falloit un frein: *Numa* le leur donna, en leur inspirant l'amour pour les lois & le respect pour les Dieux. Il s'étoit répandu une opinion qu'il avoit des entretiens secrets avec la Nymphe *Egérie*: il en profita, pour faire croire au peuple qu'il ne faisoit rien que par les conseils de cette Nymphe. Le plus beau trait de la politique de *Numa*, est la distribution qu'il fit des citoyens Romains par arts & par métiers. Jusqu'alors Rome avoit été comme partagée en deux factions, à cause de la distinction qui subsistoit toujours entre les Romains & les Sabins. Par la nouvelle distribution, chacun se trouva porté à oublier les anciennes partialités, pour ne plus songer qu'aux intérêts du corps où il étoit entré. Pour attacher de plus en plus les Romains à la culture des terres, il les distribua par bourgades, leur donna des inspecteurs & des surveillans. Il visitoit souvent lui-même les travaux de la campagne, & élevoit aux emplois ceux qu'il connoissoit laborieux, appliqués & industrieux. Il mourut l'an 672 avant Jesus-Christ, après un regne de 42 ans. Ce bon roi emporta avec lui les regrets, non-seulement de ses sujets, mais encore des peuples voisins. Ils s'empresserent tous d'assister à ses funérailles: espece de triomphe qu'il avoit bien mérité; puisqu'il fit plus pour le bonheur des Romains, que *Romulus* pour leur grandeur. Parmi les établissemens que ce prince fit pour la Religion, on peut remarquer: I. Le *Collége des Pontifes*. Le premier d'entre eux étoit appelé le Souverain Pontife. II. Celui des *Flamines*, ainsi nommés à cause du voile, couleur de feu, qu'ils portoient (*Flammeum.*) III. Celui des *Vestales*, Vierges consacrées au culte de la Déesse *Vesta*. IV. Celui des Prêtres *Saliens*. V. Celui des *Augures*. VI. Il distingua les jours en fastes & néfastes, c'est-à-dire, en jours de fêtes & en jours ouvrables. VII. Enfin, il divisa l'année en douze mois. Plusieurs auteurs ont cru que ce prince étoit parvenu à reconnoître l'existence d'un seul vrai Dieu; qu'il en faisoit mention dans ses livres; qu'il défendit de représenter la divinité sous aucune forme corporelle, & qu'en conséquence les Romains n'eurent, pendant plus d'un siecle & demi, aucunes statues dans leurs Temples. Mais tout ce que nous apprenons du culte religieux de ce peuple, ne sert point à confirmer cette opinion; & l'idée que l'histoire nous a laissée

de *Numa Pompilius*, la contredit ouvertement. Presque toutes ses institutions se ressentent des erreurs du paganisme; mais quelque défectueuses, quelque ridicules même qu'elles puissent être, elles sont infiniment au-dessus des principes d'une philosophie irréligieuse. » Telle est (dit *Voltaire*) la foiblesse du genre-humain, & telle » est sa perversité, qu'il vaut mieux » sans doute pour lui d'être subjugué par toutes les superstitions » possibles, pourvu qu'elles ne » soient point meurtrieres, que de » vivre sans religion. L'homme a » toujours eu besoin d'un frein; » & quoiqu'il fût ridicule de sacrifier aux Sylvains, aux Naïades, il étoit bien plus utile d'adorer ces images fantastiques de » la Divinité, que de se livrer à » l'athéisme «. La conformité des sentimens de *Numa* avec quelques principes de *Pythagore*, a induit quelques historiens dans l'erreur, que le législateur des Romains étoit disciple du philosophe de Crotone; mais cet anachronisme est insoutenable. *Numa* régnoit plus de cent ans avant que *Pythagore* eût ouvert son école.

NUMENIUS, philosophe Grec du IIe siecle, natif d'Apamée, ville de Syrie, suivoit les opinions de *Pythagore* & de *Platon*, qu'il tâchoit de concilier ensemble. Il prétendoit que *Platon* avoit tiré de *Moïse*, ce qu'il dit de Dieu & de la création du monde. *Qu'est-ce que Platon*, disoit-il, *sinon* Moïse *parlant Athénien?..* Il ne nous reste de *Numenius* que des fragmens, qui se trouvent dans *Origene*, *Eusebe*, &c. Ce philosophe étoit un modele de sagesse.

NUMERIEN, (*Marcus-Aurelius Numerianus*,) empereur Romain, fils de *Carus*, suivit son pere en Orient, étant déja César; & il lui succéda avec son frere *Carin*, au mois de Janvier 284. Il fut tué par la perfidie d'*Arrius Aper*, son beau-pere, au mois de Septembre suivant. Cet empereur possédoit toutes les qualités du cœur & de l'esprit. Les affaires de l'état étoient son unique occupation, & les sciences son seul amusement. [*Voyez* III. NEMESIEN.] Il se faisoit aimer de ses sujets & admirer des savans, qui l'ont fait passer pour le plus habile de son temps. *Aper* poignarda *Numérien* dans sa litiere, qu'il fit refermer après. Il l'accompagnoit, comme si le prince eût été vivant, dans l'espérance de trouver une occasion favorable de se faire déclarer empereur; mais la puanteur du cadavre trahit son crime, & il en subit sur le champ la peine.

NUMERIUS, gouverneur de la Gaule Narbonnoise: *Voyez* DELPHIDIUS.

NUMITOR, étoit fils de *Procas* roi d'Albe, & frere d'*Amulius*. *Procas* en mourant, l'an 795 avant Jesus-Christ, le fit héritier de sa couronne avec *Amulius*, à condition qu'ils régneroient tour-à-tour d'année en année; mais *Amulius* s'empara du trône, & donna l'exclusion à *Numitor*, dont il fit mourir le fils nommé *Lausus*. Il contraignit ensuite *Rhea Sylvia*, fille unique de *Numitor*, d'entrer parmi les Vestales. Cette princesse étant devenue enceinte malgré ces précautions, publia que c'étoit du Dieu *Mars*, & accoucha de *Remus* & de *Romulus*. Lorsqu'*Amulius* en fut instruit, il fit enfermer la mere dans une étroite prison, & jeter les enfans dans le Tibre. Ceux qui étoient chargés de cet ordre, crurent qu'il suffiroit de les exposer dans leur berceau sur ce fleuve: en effet, après avoir flotté quelque temps au gré des eaux, ils furent jetés

à bord, où ils resterent jusqu'à ce qu'une louve descendue des montagnes voisines, accourut aux cris des enfans & les allaita. Lorsqu'ils furent en âge, ils chasserent l'usurpateur du trône & y rétablirent leur aïeul l'an 754 avant Jesus-Christ.

NUNDINA, Déesse que les Romains invoquoient quand ils donnoient un nom à leurs enfans: ce qu'ils faisoient le *neuvieme jour* après leur naissance.

NUNEZ *ou* NONIUS, (Ferdinand) critique Espagnol, connu aussi sous le nom de *Pincianus*, parce qu'il étoit de Pincia près de Valladolid, introduisit le premier en Espagne le goût de l'étude de la langue grecque. Ce savant étoit modeste. Quoiqu'il fût de l'illustre maison des *Guzmans*, il ne crut pas se déshonorer en professant les belles-lettres à Alcala & à Salamanque. Il mourut en 1552, dans un âge fort avancé, emportant des regrets aussi vifs que sinceres de tous les gens de bien. Il ordonna qu'on ne mettroit sur son tombeau que ces mots: *LA MORT EST LE PLUS GRAND BIEN DE LA VIE.* On estime sur-tout ses *Commentaires* sur *Pline*, sur *Pomponius Mela*, & sur *Séneque.* On lui doit aussi en partie la *Version* latine des Septante, imprimée dans la Polyglotte de *Ximenès*. Le roi *Ferdinand le Catholique* le mit à la tête de ses finances.

NUNEZ, *Voyez* I. NONNIUS... BLASCO... & BALBOA.

NUZZI, *Voyez* MARIO.

NYCTIMUS, fils de *Lycaon*. *Jupiter* l'épargna, quand il foudroya ses freres avec son pere. Ce fut de son temps qu'arriva le Déluge de *Deucalion*.

NYDER, (Jean) Dominicain Allemand, professa la théologie à Paris, & alla mourir à Nuremberg vers l'an 1440. Son *Dispositorium moriendi*, in-4°, sans nom de ville & sans date, est très-rare.

NYMANNUS, (Grégoire) professeur d'anatomie & de botanique à Wirtemberg sa patrie, mourut le 8 Octobre 1638, à 43 ans. On a de lui: I. Un *Traité* latin *de l'Apoplexie*, Wirtemberg, 1629 & 1670, in-4°, estimé. II. Une *Dissertation* recherchée & curieuse, sur la vie du *Fœtus*, ibid. 1628, in-4°. Leyde, 1644, in-12. Ce docteur y prouve qu'un enfant vit dans le sein de sa mere par sa propre vie; & que, sa mere venant à mourir, on peut le tirer souvent de son sein encore vivant & sans l'offenser.

NYMPHES, Déesses, filles de l'*Océan* & de *Téthys*, ou de *Nérée* & de *Doris*: les unes, appelées *Océanitides*, ou *Néréides*, demeuroient dans la mer: les autres, appelées *Naïades*, habitoient les fleuves, les fontaines & les rivieres; celles des forêts se nommoient *Dryades*, & les *Hamadryades* n'avoient chacune qu'un seul arbre sous leur protection: les *Napées* régnoient dans les bocages & les prairies, & les *Orcades* sur les montagnes: celle des lacs s'appeloient *Limniades*. Remarquez que tous ces noms sont tirés du grec. On faisoit des sacrifices aux *Nymphes*, mais on n'y versoit point de sang. On leur offroit seulement du lait, du miel, de l'huile, des fleurs & du vin.

NYNAULD, (Jean de) auteur peu connu, dont nous avons un Livre curieux sous ce titre: *De la Lycanthropie, transformation & extase des Sorciers*, à Paris, 1615, in-8°. Il y a des contes bien singuliers dans cet ouvrage peu commun.

NYXES, *Voyez* NIXES.

O

O, (François d') seigneur de *Frênes*, d'une famille illustre de Normandie, s'acquit les bonnes graces de *Henri III* par toutes les bassesses de courtisan. Il devint un de ses favoris, & fut l'un des trois seigneurs de la cour, que ce prince appeloit *ses enfans*; les autres étoient *Joyeuse* & *d'Epernon*. D'O, élevé par *Henri III* à l'emploi important de surintendant des finances, l'engagea à accabler son peuple d'impôts: c'étoit tous les jours quelque nouvel édit bursal. Son luxe dévora long-temps la substance du peuple. Quand on lui parloit de misere & de misérables: *N'en faut-il pas*, disoit-il? *Ils sont aussi nécessaires dans la vie, que les ombres dans un Tableau*. Après la mort de *Henri III* en 1589, il s'attacha à *Henri le Grand*. On dit qu'après la journée d'Ivri, *Biron* & lui empêcherent ce monarque d'aller à Paris pour des intérêts particuliers, auxquels ils sacrifierent l'intérêt général. Cette ville ayant ouvert ses portes à *Henri IV*, il en donna le gouvernement à d'O, qui mourut en 1594, *ayant l'ame & le corps également gâtés de toutes sortes de vilainies*. Le roi se consola d'autant plus aisément de sa perte, qu'outre que le surintendant vouloit le tenir en tutelle, il faisoit d'effroyables dissipations, & que rien ne pouvoit suffire à sa rapacité. Cet homme si fastueux n'étoit pas encore abandonné des médecins, dit *Sully*, que ses parens & ses domestiques, (qu'il avoit cependant toujours affectionnés,) le dépouillerent au point, que, long-temps avant son dernier soupir, il n'y avoit plus un seul meuble dans sa chambre: il ne lui restoit que le lit où il expira. Le Brave *Crillon* apprenant qu'il étoit à l'extrêmité dit tout haut à une dame de la cour: *A l'heure qu'il est, le pauvre d'O va rendre son ame à tous les diables. S'il faut que chacun rende ses comptes là-haut, je crois que le cher d'O se trouvera bien empêché pour fournir de bons acquits.* Au reste il signoit ordinairement *François O*, & non *d'O*; & il trouvoit mauvais qu'on alongeât son nom de moitié par l'addition d'une lettre.

OANNÈS, Oanès ou Oen, un des Dieux des Syriens. On le représentoit sous la figure d'un monstre à deux têtes, avec des mains & des pieds d'homme: le corps & une queue de poisson. On croyoit qu'il étoit sorti de la Mer-Rouge, & qu'il avoit enseigné aux hommes les arts, l'agriculture, les lois, &c.

OATÈS, (Titus) Anglois, né vers 1619, fut d'abord ministre de l'Eglise Anglicane, puis Jésuite, ensuite Apostat, & enfin Athée. Après avoir demeuré quelque temps en France, il retourna en Angleterre & s'y signala par des calomnies atroces. Il accusa juridiquement, en 1678, les Catholiques Anglois d'avoir conspiré contre la vie du roi *Charles II* & des Protestans Anglois, de concert avec le Pape, les Jésuites, les François & les Espagnols, pour établir par cet horrible attentat la seule religion Catholique en Angleterre. „ Le général des Jésuites, (dit le P. *d'Orléans*, qui se moque avec

OBREGON, (Bernardin) instituteur des *Freres Infirmiers Minimes*, qui ont soin des malades dans les Hôpitaux en Espagne, naquit à Las-Huelgas, près de Burgos, en 1540, d'une famille ancienne. *Bernardin* vécut d'abord dans la dissipation qu'entraîne le parti des armes qu'il avoit embrassé; mais un exemple de vertu dans un homme de la lie du peuple, qui le remercia d'un soufflet, toucha son cœur. Il renonça au monde en 1568, & forma sa congrégation, qu'il instruisit autant par son exemple que par ses discours. Ce saint homme mourut dans son Hôpital-général de Madrid, le 6 Août 1599, à 59 ans. Le peuple appela *Obregons*, les religieux établis par cet homme vertueux.

OBSEQUENS, (*Julius*) écrivain Latin, que l'on conjecture avoir vécu un peu avant l'empire d'*Honorius*, vers l'an 395 de Jesus-Christ, composa un livre *De Prodigiis*, qui n'est qu'une liste de ceux que *Tite-Live* a insérés très-mal-à-propos dans son Histoire. *Obsequens*, aussi crédule que lui, emprunte souvent les expressions de cet historien, sans corriger ses erreurs. Il ne nous reste qu'une partie de cet ouvrage, auquel *Conrad Lycosthenes* a fait des additions pour suppléer à ce qui manque dans l'original. Les meilleures éditions de *Julius Obsequens*, sont celles où les additions de *Lycosthenes* sont distinguées du texte. C'est ainsi que *Schefferus* dirigea l'édition qu'il en donna à Amsterdam en 1679. Elle a été réimprimée à Leyde en 1720, in-8°, & on la joint aux Auteurs *cum notis Variorum*.

OBSTAL, *Voy.* VAN-OBSTAL.

OCCAM ou OCKAM, (Guillaume) théologien scolastique, de l'ordre des Cordeliers, étoit Anglois & disciple de *Scot*. Il fut le chef des *Nominaux*, & s'acquit une si grande réputation, qu'on le surnomma *le Docteur invincible*. On auroit dû plutôt le nommer le *Docteur querelleur*. Il imagina de nouvelles subtilités, pour mettre aux prises de nouveaux champions de l'école. Il entra dans les querelles des papes & des empereurs; &, à la priere de son général *Michel de Cezene*, il écrivit en fanatique pour *Louis de Baviere* contre *Jean XXII*. *Occam* eut, dit-on, l'imprudence de dire à ce prince: *Seigneur, défendez-nous de l'antipape*, Jacques de Cahors, *avec votre épée, & nous saurons bien vous défendre contre lui avec notre plume.* (HIST. *d'Allemagne* par M. de *Montigni*, qui cite *Trithême*.) Il auroit été beau en effet qu'il y eût eu une bataille pour faire adopter les idées des *Nominaux*. Le ridicule auteur de cette secte philosophique fut accusé d'avoir enseigné avec *Cezene*, que JESUS-CHRIST ni ses Apôtres n'avoient rien possédé, ni en commun, ni en particulier. C'est ce qui donna lieu à cette plaisante question, qu'on appela *le Pain des Cordeliers*. Il s'agissoit de savoir si le domaine des choses qui se consumoient par l'usage, comme le pain & le vin, leur appartenoit? ou s'ils n'en avoient que le simple usage sans domaine, leur regle ne leur permettant pas d'avoir rien en propre? *Nicolas III*, voulant les enrichir sans la choquer, ordonna qu'ils n'auroient que l'usufruit des biens qui leur seroient donnés, & que le fonds seroit à l'Eglise Romaine. *Jean XXII* révoqua la Bulle de *Nicolas III*. Le pape, en parlant de *Michel de Cezene*, le traita d'opiniâtre, de téméraire, d'insensé, de fauteur de *Louis* de Baviere & des hérétiques, de serpent venimeux que

l'Eglise

l'Eglise nourrissoit dans son sein : il le déclara ensuite excommunié, lui & ses complices, & le déposa de sa charge. On vit alors de quelle estime jouissoit ce général des Cordeliers dans toute l'Europe. Les rois de France, d'Angleterre, d'Aragon, de Naples, de Majorque, les archevêques, les évêques, & les plus grands seigneurs de tous ces royaumes, écrivirent au pape en sa faveur, le priant de ne pas pousser à bout un homme, dont la science & la vertu étoient généralement reconnues. Les lettres arriverent trop tard, & le coup étoit déjà porté. Ce fut alors que *Michel de Cezène* ne garda plus de mesures, & se mit à écrire contre le pape avec toute l'amertume d'un homme irrité. *Occam* seconda son ressentiment; mais il se repentit ensuite, & se fit absoudre des censures pontificales. Il mourut en 1347, laissant différens *Ouvrages*, Paris, 1476, 2 vol. in-fol. qui prouvent un esprit subtil, mais bizarre.

OCCASION, Divinité allégorique, qui préside au moment le plus favorable pour réussir dans une entreprise. On la représentoit sous la figure d'une femme nue, ou d'un jeune homme chauve par derriere, un pied en l'air, & l'autre sur une roue, tenant un rasoir d'une main & une voile de l'autre, & quelquefois marchant avec vitesse sur le tranchant d'un rasoir sans se blesser. Les anciens lui donnoient le Repentir pour fidelle compagnon.

OCCATOR, un des Dieux des laboureurs, présidoit à cette partie de l'agriculture, qui consiste à *herser* les terres labourées.

OCCHIALI, *Voy.* LOUCHALI.

OCÉAN, Dieu Marin, fils du *Ciel* & de *Vesta*, pere des fleuves & des fontaines, épousa *Téthys*; dont il eut plusieurs enfans. Les anciens Païens l'appeloient le Pere de toutes les choses, parce qu'ils croyoient qu'elles en étoient engendrées; ce qui est conforme au sentiment de *Thalès*, qui établit l'eau pour premier principe.

OCELLUS, ancien philosophe Grec de l'école de *Pythagore*, étoit natif de Lucanie, ce qui lui a fait donner le nom de *Lucanus*. Il descendoit d'une ancienne famille de Troye en Phrygie, & vivoit longtemps avant *Platon*. Il composa un *Traité des Rois & du Royaume*, dont il ne nous reste que quelques fragmens; mais le livre *de l'Univers*, qu'on lui attribue, est parvenu tout entier jusqu'à nous, & il y en a plusieurs éditions en grec & en latin. Les meilleures sont celles qui se trouvent dans les *Opera Mythologica*, Cambridge, 1670, in-8°, ou Amsterdam 1688, in-8°; & séparément, Amsterdam, 1661, in-8°. Il s'efforce vainement d'y prouver l'éternité du Monde. Le marquis *d'Argens* a traduit & commenté cet ouvrage en 1762, in-12. Son but n'est pas seulement d'éclaircir le texte, mais de répandre plus de jour sur les anciens systêmes. Ses remarques sont autant de petits Traités, qui développent la suite des anciennes opinions, & qui en présentent, pour ainsi dire, la filiation. On souhaiteroit seulement un peu plus de correction dans le style, & moins de hardiesse dans sa façon de penser. L'abbé *Batteux* a depuis traduit l'ouvrage d'*Ocellus*, dans son *Histoire des Causes premieres*, 1769, in-8°; & sa version est regardée comme plus exacte que celle du marquis *d'Argens*.

OCHIN, (Bernardin) OCHINUS ou OCELLUS, né à Sienne en 1487, entra jeune chez les religieux de l'Observance de *Saint-François*; mais il les quitta bien-tôt, pour s'appliquer à l'étude de la médecine. Touché quelque temps d'un nouveau

desir de faire pénitence, il rentra dans l'ordre qu'il avoit abandonné, & s'y distingua, par son zele, sa piété & ses talens. La réforme des Capucins venoit d'être approuvée; il l'embrassa en 1534, contribua beaucoup au progrès de cet ordre naissant, & en fut général. Sa vie paroissoit réguliere & sa conduite édifiante. Ses austérités, son habit grossier, sa longue barbe qui descendoit jusqu'au dessous de sa poitrine, son visage pâle & décharné, une certaine apparence d'infirmité & de foiblesse affectée avec beaucoup d'art, & l'idée que tout le monde avoit de sa sainteté, le faisoient regarder comme un homme merveilleux. Ce n'étoit pas seulement le peuple qui en portoit ce jugement: les plus grands seigneurs & les princes souverains le révéroient comme un Saint. Lorsqu'il venoit dans leur palais, ils alloient au devant de lui, & lui rendoient de grands honneurs, qu'ils accompagnoient de marques distinguées d'affection & de confiance. Cet hypocrite avoit recours à toutes sortes d'artifices pour confirmer l'opinion si avantageuse que l'on avoit conçue de lui. Il alloit toujours à pied dans ses voyages, & lorsque les princes le forçoient de loger chez eux, la magnificence des palais, le luxe des habits & toute la pompe du siecle, sembloient ne lui rien faire perdre de son amour pour la pauvreté & pour la mortification. On ne parloit que de sa vertu dans toute l'Italie, & cette réputation facilitoit les progrès du nouvel ordre. Il étoit savant, quoiqu'il ne fût pas beaucoup de latin; & quand il parloit sa langue naturelle, il s'énonçoit avec tant de grace & de facilité, que ses discours ravissoient tous ses auditeurs. Lorsqu'il devoit prêcher en quelque endroit, le peuple s'y assembloit en foule: les villes entieres venoient pour l'entendre. On fut très-surpris, quand on vit tout-d'un-coup cet homme si renommé, quitter le généralat des Capucins, embrasser l'hérésie de *Luther*, & aller à Geneve épouser une fille de Lucques, qu'il avoit séduite en passant par cette ville. L'orgueil le précipita dans cet abyme. Il ne put résister au dépit de n'avoir point obtenu un chapeau de cardinal, qui avoit toujours été l'objet de son ambition. Il versa des flots de bile sur tous ceux qui l'attaquerent, comme on peut en juger par un écrit de *Catharin* contre lui, & par la réponse. Voici le titre de l'un & de l'autre: *Rimedio alla pestilente Dottrina di Bern.* Ochino *da Ambr. Catarino*, Roma, 1545, in-8°.... *Riposta d'*Ochino *alle Bestemmie d'Ambr. Catarino*, 1546, in-8°. Ce séducteur passa ensuite en Angleterre, où il inspira aux jeunes gens du goût pour les nouvelles erreurs, & du mépris pour les pratiques de l'Eglise les plus anciennes. La religion Catholique étant rentrée dans ce royaume avec la reine *Marie*, il fut obligé de se retirer à Strasbourg, & de là, en 1555, à Zurich, où il fut ministre de l'Eglise Italienne. Ses *Dialogues* en faveur de la Polygamie, traduits en latin par *Castalion*, Bâle, 1563, 2 vol. in-8°, lui firent perdre sa place. Au reste il est faux que ce fut par libertinage qu'il pencha pour l'opinion de la pluralité des femmes. Il étoit veuf & avoit 76 ans. Il pouvoit donc se remarier, & un septuagénaire avoit bien assez d'une épouse. Quoi qu'il en soit, après avoir erré de pays en pays, il se retira en Pologne. On l'installa ministre près de Cracovie. Quelques marchands Italiens, curieux de voir si cet homme qui s'étoit acquis tant de réputation dans toute l'Italie par ses prédica-

tions, étoit encore le même, lui firent une visite. Il leur parla en fanatique; il se donna comme un vrai apôtre de J. C., qui avoit souffert plus de peines & de travaux pour le nom & la gloire du Seigneur, & pour éclaircir les mysteres de la religion, qu'aucun des XII apôtres. Il dit, que si Dieu ne lui avoit pas donné comme à eux le don des miracles, on ne devoit pas pour cela ajouter moins de foi à sa doctrine, parce qu'il l'avoit reçue de Dieu même. Il prêcha en Pologne les maximes de ses Dialogues & de ses autres livres, entre autres : » Qu'il n'avoit jamais » lu dans l'Ecriture sainte, que le » SAINT-ESPRIT fût Dieu, & qu'il » aimeroit mieux rentrer dans son » cloître que de le croire. Que » JESUS-CHRIST n'étoit pas le » grand Dieu, mais seulement le » Fils de Dieu; & qu'il n'avoit cette » qualité, que parce qu'il avoit été » aimé & gratifié de Dieu plus que » n'ont été les autres hommes; que » ce n'est que par flatterie & par » une pure invention monacale, » qu'on l'a appelé Dieu. Que comme » on ne nomme *MARIE*, *Mere de Dieu*, *Reine du Ciel*, *Maitresse des Anges*, que par flatterie; aussi les » moines ont-ils établi & prêché » par une pure flatterie, la con» substantialité de Jesus-Christ, sa » coéternité & son égalité avec » son Pere... Qu'un homme marié » qui a une femme stérile & in» firme, & de mauvaise humeur, » doit d'abord demander à Dieu » la continence; que ce don, de» mandé avec foi, sera obtenu: » mais que si Dieu ne l'accorde » point, ou qu'il ne donne point » la foi nécessaire pour l'obtenir » avec succès, on pourra suivre, » sans péché, l'instinct que l'on » connoîtra certainement venir de » Dieu «. [FABRE, *Histoire Ecclésiastique*, livre 68.] *Ochin* débitoit ces pernicieuses maximes en Pologne, lorsque *Commendon* y arriva en 1564 en qualité de nonce du pape *Pie IV* auprès de *Sigismond-Auguste*. Ce prélat se servit de son crédit pour le faire chasser. *Ochin* chercha un asile à Slaucow dans la Moravie, & il n'y trouva que la misere & l'opprobre. Il y mourut la même année, 1564, de la peste, à 77 ans, également haï des Protestans & des Catholiques... Rien n'est plus ridicule, (dit le Pere *Niceron*,) ni plus romanesque, que ce qu'on lit dans les *Annales des Capucins* sur la mort de cet ex-général de l'Ordre. On lui fait finir ses jours à Geneve. „ Il ne faut pas » omettre ce qu'on y trouve sur » ce sujet, quand ce ne seroit que » pour faire voir la hardiesse qu'ont » certains auteurs de forger des » choses entiérement éloignées de » toute vraisemblance... *Ochin* de» meurant à Geneve, (disent les » Annales) tomba malade, & sentit » de grands remords, qui l'obli» gerent à faire venir secrétement » un curé du voisinage à qui il » confessa ses péchés & demanda » d'être réuni à l'église Catholique » en abjurant l'hérésie qu'il avoit » prêchée pendant 15 ans. Le curé » lui administra le sacrement de Pé» nitence, & lui représenta qu'il » falloit faire une rétractation pu» blique de ses hérésies. *Ochin* pro» mit de le faire dès qu'il seroit » guéri, ou, s'il ne guérissoit pas, » de déclarer nettement sa conver» sion à ses disciples & à ceux qui » le viendroient voir. Ayant été » absous & réuni à l'Eglise sous » cette condition, il souhaita com» munier; mais le prêtre, trouvant „ du péril à lui porter le Viatique, „ le consola par ces paroles de „ *S. Augustin* : *CREDE, ET MANDUCASTI*. Le malade ne tarda

„ guere à déclarer son changement „ à ses disciples qui vinrent le voir, „ & les exhorta fortement à quitter „ comme lui les hérésies qu'il leur „ avoit enseignées. Ils crurent „ d'abord qu'il rêvoit; mais ayant „ reconnu qu'il parloit sérieuse- „ ment, ils en avertirent les ma- „ gistrats. Ceux-ci leur comman- „ derent de s'informer s'il persistoit „ dans ses sentimens, & en ce cas, „ de le tuer. Les disciples exécu- „ terent cet ordre; car, dès qu'ils „ eurent entendu le beau discours „ qu'il leur tint touchant sa rési- „ piscence, ils le poignarderent „ dans son lit. D'autres assurent „ que, par un décret des magis- „ trats, on le traina hors de la „ ville & on le lapida...". (MÉMOIRES *de Niceron*, tome 19.) Si *Zacharie Boverius*, auteur des *Annales des Capucins*, a défiguré ainsi les autres faits qui concernent son ordre, il auroit mieux fait d'être romancier qu'historien... On a d'*Ochin* un grand nombre d'ouvrages, dont il n'est pas fort nécessaire de donner le catalogue. Les principaux sont: I. Des *Sermons Italiens*, en 5 vol. in-8°, Basle, 1562, très-rares & chers. II. Des *Commentaires* sur les Epîtres de *S. Paul*. III. *Dialogo del Purgatorio*, 1556, in-8°. Il est traduit en françois & en latin; mais l'édition italienne est plus recherchée. IV. *Disputa intorno alla presenza del Corpo di G. C. nel Sacramento della Cena*, Basilea, 1561, in-8°; le même en latin, avec un *Traité du Libre Arbitre*, in-8°. V. *Sinceræ & veræ Doctrinæ de Cœnâ Domini defensio*, Tiguri, 1556, in-8°. VI. *Il Catechismo*, 1561, in-8°. VII *Liber adversùs Papam*, 1549, in-4°. VIII. D'autres *Satires* sanglantes contre la cour de Rome & contre les dogmes Catholiques. Tous les ouvrages de cet Apostat ayant été supprimés par les papes, sont peu communs. On peut en voir une liste plus détaillée dans le *Dictionnaire Typographique*. Le plus rare & le plus singulier est ses *Apologi nelli quali si scuoprano gli abusi errori della Sinagoga del Papa e de soi Preti, Monaci e frati*; à Geneve, 1554, in-8°: il n'y a que le 1er livre d'imprimé, contenant 100 Apologues. On recherche encore son *Espistole alli Senori della Cità di Siena*: Geneva, 1543, in-8°. Elle est traduite en françois.

OCHNUS, insigne fainéant de la Fable, qui fut condamné, dans le Tartare, à tordre une corde de jonc, qu'un âne rongeoit à mesure qu'elle étoit faite. On a voulu peindre apparemment sous cet emblême, & le travail inutile, & l'extrême fainéantise.

I. OCHOSIAS, fils & successeur d'*Achab* roi d'Israël, fut aussi impie que son pere. Il commença à régner l'an 898 avant J. C. La 2e année de son regne, il tomba d'une fenêtre & se froissa tout le corps. Il envoya aussi-tôt consulter *Béelzébub*, Divinité des habitans d'Accaron, pour savoir s'il releveroit de cette maladie. Alors *Elie* vint au-devant de ses gens par ordre du Seigneur, & les chargea de dire à leur maître, que puisqu'il avoit mieux aimé consulter le Dieu d'*Accaron* que celui d'*Israël*, il ne releveroit point de son lit; mais qu'il mourroit très-certainement. Les gens d'*Ochosias* retournerent sur leurs pas, & dirent à ce prince ce qui leur étoit arrivé. Le roi, reconnoissant que c'étoit *Elie* qui leur avoit parlé, envoya un capitaine avec 50 hommes pour l'arrêter. Cet officier, impie comme son maître, ayant parlé au Prophete d'un ton menaçant, le saint homme, embrasé d'un zele ardent pour l'honneur de Dieu insulté en sa personne,

lui demanda qu'il tirât une vengeance éclatante de l'insolence de ses ennemis, & il fut exaucé sur-le-champ : un feu lancé du Ciel consuma l'officier avec sa troupe. La même chose arriva à un second, que le malheur du premier n'avoit pas rendu plus sage. Le 3[e] qui fut envoyé, se jeta à genoux devant *Elie*, & le pria de lui conserver la vie. L'Ange du Seigneur dit alors au Prophete, qu'il pouvoit aller avec ce capitaine sans rien craindre. Il vint donc trouver *Ochosias*, auquel il annonça sa mort prochaine en punition de son impiété. Il mourut en effet l'an 896 avant Jesus-Christ.

II. OCHOSIAS, roi de Juda, étoit le dernier fils de *Joram* & d'*Athalie*. Ce prince étoit âgé de vingt-deux ans, lorsqu'il commença à regner. Il marcha dans les voies de la maison d'*Achab*, dont il descendoit par sa mere, fille de ce roi impie, & ce fut la cause de sa perte. Il alloit à Ramoth de Galaad avec *Joram* roi d'Israël, pour combattre contre *Hazaël* roi de Syrie ; & *Joram* ayant été blessé dans le combat, retourna à Jezraël pour se faire traiter de ses blessures. *Ochosias* se détacha de l'armée pour aller lui rendre visite. Mais *Jehu*, général des troupes de *Joram*, s'étant soulevé contre son maître, courut pour le surprendre à Jezraël, sans lui donner le temps de se reconnoître. *Joram* & *Ochosias*, qui ignoroient son dessein, allerent au-devant de lui ; mais le premier ayant été tué d'un coup de fleche, *Ochosias* prit la fuite. *Jehu* le fit poursuivre, & ses gens l'ayant atteint à la montée de Gaver, près de Jeblaan, le blesserent mortellement. Il eut encore assez de force pour aller à Mageddo, où ayant été trouvé, il fut amené à *Jehu*, qui le fit mourir l'an 884 avant Jesus-Christ.

OCHUS, *Voyez* III DARIUS... & III. ARTAXERCÈS.

OCQUETONVILLE, (Raoul d') *Voyez* l'art. *II.* ORLÉANS.

OCTAVE, *Voy.* I. AUGUSTE.

I. OCTAVIE, petite-niece de *Jules-César* & sœur d'*Auguste*, fut mariée en premieres noces avec *Claudius-Marcellus*, & en secondes avec *Marc-Antoine*. Ce mariage fut le lien de la paix entre ce Triumvir & *Auguste*. C'étoit une femme d'une rare beauté & d'un plus rare mérite. *Marc-Antoine*, loin d'y être sensible, se rendit en Egypte auprès de *Cléopâtre*, dont il étoit éperdument amoureux. *Octavie* voulut arracher son époux à cette passion, en allant le trouver à Athenes ; mais elle en reçut le plus mauvais accueil, & un ordre de s'en retourner à Rome. *Auguste*, outré de cet affront, résolut de s'en venger. La généreuse *Octavie* tâcha d'excuser son époux dans l'espérance de renouer quelque négociation entre lui & son frere : mais tous ses soins furent inutiles. Après la défaite entiere de *Marc-Antoine*, elle vécut auprès d'*Auguste*, avec tous les agrémens dûs à son mérite. Son fils *Marcellus*, qu'elle avoit eu de son premier mari, (jeune homme qui donnoit de grandes espérances, & qui étoit regardé comme l'héritier présomptif de l'empire,) épousa *Julie* fille d'*Auguste* ; mais il mourut à la fleur de son âge. *Octavie*, plongée dans une profonde douleur, mourut de chagrin, onze ans avant Jesus-Christ. Cette perte fut un deuil public. *Auguste* prononça un discours funebre, qui étoit un éloge de ses vertus. Les gendres d'*Octavie* porterent eux-mêmes son cercueil ; & le peuple Romain dont elle étoit la gloire & les délices, auroit rendu des honneurs divins à sa

mémoire, si l'empereur avoit voulu le permettre. Elle eut de *Marc-Antoine*: *Antonia* l'aînée, qui épousa *Domitius Ænobarbus*; & *Antonia* la jeune, femme de *Drusus*, frere de *Tibere*.

II. OCTAVIE, fille de l'empereur *Claude* & de *Messaline*, fut fiancée à *Lucius Silanus*; mais ce mariage fut rompu par les intrigues d'*Agrippine*, qui lui fit épouser *Néron* à l'âge de 16 ans. Ce Prince la répudia peu de temps après, sous prétexte de stérilité. *Poppée*, qu'il prit après elle, accusa *Octavie* d'avoir eu un commerce criminel avec un de ses esclaves. On mit à la question toutes les servantes de cette princesse. Quelques-unes, ne pouvant résister à la violence des tourmens, la chargerent du crime dont elle étoit faussement accusée; mais la plupart des autres eurent la force de la déclarer innocente. Cependant *Octavie* fut envoyée en exil dans la Campanie; mais les murmures du peuple obligerent *Néron* à la faire revenir. On ne sauroit exprimer la joie qu'on fit éclater dans Rome pour ce rappel, ni les honneurs que le peuple fit à cette princesse. *Poppée* se crut perdue, si *Octavie* ne périssoit; elle se jeta aux pieds de *Néron*, & obtint enfin sa mort, sous divers prétextes. *Octavie* fut reléguée dans une isle, où on la contraignit de se faire ouvrir les veines, à l'âge de vingt ans; & on lui coupa la tête, qui fut portée à son indigne rivale.

OCTAVIEN, antipape, de la famille des comtes *de Frescati*, se fit élire en 1159 par deux cardinaux, après la mort d'*Adrien IV*, & prit le nom de *Victor IV*. Il fut soutenu par l'empereur *Fréderic I*, protecteur de cet antipape. Il convoqua un concile en 1160, à Pavie, où *Alexandre III* fut déposé. Ce pape contraint de fuir en France, laissa le trône pontifical à l'usurpateur qui mourut à Lucques en 1164, également haï & méprisé.

OCYPETE, une des Harpies, ainsi appelée de son vol rapide, habitoit les isles Strophades avec ses sœurs *Ællo* & *Celeno*.

OCYROE, nymphe, fille de *Chiron le Centaure* & de *Charicie*, étoit née sur les bords d'un fleuve rapide, comme son nom, qui est grec, le signifie. Les poëtes disent que peu satisfaite d'avoir été instruite dans tous les secrets de la nature, elle voulut se mêler de prédire l'avenir, & que les dieux irrités de son audace, la changerent en jument.

ODAZZI, (Jean) peintre & graveur, né à Rome en 1663, mort dans la même ville en 1731 à 68 ans, apprit d'abord à graver de *Corneille Blaëmaërt*. Il passa de cette école dans celles de *Ciro-Ferri* & du *Bacici*. Son mérite le fit recevoir de l'académie de *Saint-Luc*, & le pape lui donna l'ordre de Christ. Ce peintre étoit infatigable dans le travail, & peignoit avec une rapidité singuliere. Son dessin est correct; ses peintures à fresque sont sur-tout fort estimées. La plupart de ses ouvrages se voient à Rome; il a principalement travaillé pour les églises: la Coupole du Dôme de *Velletri*, peinte de la main de ce maître, est un morceau qui le place au rang des artistes distingués. *Odazzi* se fit une fortune considérable par son travail; mais il ruina sa santé, par une trop grande attention à la conserver.

ODED ou OBED, prophete, qui s'étant trouvé à Samarie dans le temps que *Phacée*, roi d'Israël, revenoit dans cette ville avec 200 mille prisonniers que les Israélites avoient faits dans le royaume de Juda, alla au-devant des victorieux, leur reprochant leur inhumanité & leur fureur contre leurs freres que

Dieu avoit livrés entre leurs mains. Les soldats se laisserent toucher par les paroles du prophete. La compassion & le désintéressement prirent tout-à-coup dans leurs cœurs la place de la cruauté & de l'avarice : ils rendirent la liberté aux captifs, & abandonnerent le riche butin qu'ils avoient fait.

ODENAT, roi des Palmyréniens, naquit à Palmyre, suivant les uns, d'une famille bourgeoise, &, suivant d'autres, d'une famille de princes. Il s'étoit exercé, dès son enfance, à combattre les lions, les léopards & les ours. Cet exercice anima son courage & devint un des fondemens de sa fortune. Après cette fameuse journée, où l'empereur *Valérien* fut pris & traité avec tant d'ignominie par *Sapor* roi de Perse, l'an 260, l'Orient consterné tâcha de fléchir cet insolent vainqueur. *Odenat* lui envoya des députés chargés de présens, avec une lettre, dans laquelle il lui protestoit qu'il n'avoit jamais pris les armes contre lui. *Sapor*, indigné qu'un aussi petit prince eût osé lui écrire, & ne fût pas lui-même venu lui rendre hommage, déchire sa lettre, fait jeter ses présens dans la riviere, & jure » qu'il ruinera bientôt tout son » pays, & qu'il le fera périr lui » & toute sa famille, s'il ne vient » pas se jeter à ses pieds les mains » liées derriere le dos «. *Odenat*, indigné à son tour prit le parti des Romains, & fit la guerre à *Sapor* avec tant de succès, qu'il lui enleva sa femme & ses trésors. Il ruina ensuite le parti de *Quietus*, fils de *Macrien*, & demeura fidelle aux Romains. L'empereur *Gallien* crut ne pouvoir mieux récompenser ses services, qu'en l'associant à l'empire. En 264 il lui donna les titres de César & d'empereur, & celui d'Auguste à la reine *Zénobie* sa femme & à leurs enfans. *Odenat* fit mourir *Baliste* qui s'étoit révolté, prit la ville de Ctésiphon, & se préparoit à marcher contre les Goths qui ravageoient l'Asie, lorsqu'une conspiration, formée dans sa propre maison, mit fin à tous ses projets. *Odenat* avoit eu d'une premiere femme un fils, nommé *Hérodien*, auquel il témoignoit une prédilection marquée, & qu'il faisoit jouir de tous les droits d'aînesse sur ses freres, nés de *Zénobie*. *Hérodien* étoit néanmoins peu digne de l'affection d'un pere tel qu'*Odenat*. Ce jeune prince n'étoit connu que par son goût pour le luxe & la mollesse. Son pere, qui auroit dû réprimer ce penchant, le favorisoit par une complaisance aveugle. Après ses premieres victoires sur *Sapor*, il donna à son fils, & les concubines du roi de Perse, qu'il avoit fait prisonnieres, & tout ce qu'il avoit amassé de richesses dans son expédition : or, étoffes précieuses, diamans & pierreries. *Zénobie* souffrit impatiemment la préférence que donnoit *Odenat* à son fils aîné sur les enfans qu'il avoit eus d'elle ; & il n'est pas hors de vraisemblance qu'elle joignoit son ressentiment à celui de *Meonius*, neveu d'*Odenat*, & aigri contre son oncle pour une cause assez légere dans son origine. Dans une partie de chasse, *Meonius*, par une vivacité peu mesurée, tira le premier sur la bête, &, malgré la défense d'*Odenat*, répéta jusqu'à deux & trois fois ce manque de respect. *Odenat* irrité lui fit ôter son cheval : ce qui étoit un grand affront parmi ces nations ; & *Meonius* s'étant emporté jusqu'à le menacer, s'attira enfin un traitement rigoureux, & fut mis dans les chaînes. Il résolut de se venger ; mais, pour y réussir, il dissimula sa colere. Il recourut humblement

à *Hérodien*, & le pria de lui obtenir sa grace. Il ne se vit pas plutôt en liberté, qu'il trama une conspiration contre son oncle & contre son libérateur; &, profitant de l'occasion d'une fête que donnoit *Odenat* pour célébrer le jour de sa naissance, il l'attaqua au milieu de la joie du repas & de la bonne chere, & le tua avec son fils. Cette scene tragique se passa à Emese, & est placée par *Tillemont* sous l'an de Jesus-Christ 267. *Zénobie* gouverna, après lui, sous le titre de reine d'Orient.

ODESPUN DE LA MESCHINIERE, (Louis) prêtre de Chinon, en Touraine, après avoir été employé par le Clergé de France, en recueillit les *Mémoires*, dont il donna 2 volumes in-folio en 1646; mais d'autres collections, plus amples & mieux faites, ont éclipsé la sienne. Il fit paroître aussi, la même année, une collection des *Conciles de France* tenus depuis celui de Trente, in-folio, qui sert de suite à ceux du Pere *Sirmond*, en 3 volumes in-folio, & auxquels on joint les *Supplémens de la Lande*, 1666, in-folio. Nous ignorons le temps de sa mort.

ODET DE COLIGNI, *Voyez* II. COLIGNI.

ODETTE DE CHAMPDIVERS, *Voyez* CHAMPDIVERS.

ODIEUVRE, (Michel) né en Normandie, d'abord tailleur, puis maître peintre & marchand de tableaux & d'estampes à Paris, s'est rendu recommandable par sa belle suite de 600 Portraits de personnes illustres, qui forment les six volumes de l'*Europe Illustre* de M. *Dreux du Radier*. *Odieuvre* les a fait graver à ses frais; & sa collection est curieuse, non-seulement par les estampes, mais encore par les discours qui accompagnent chaque portrait. *Odieuvre* mourut en 1756 à Rouen, où il étoit allé pour son commerce.

ODILON, (Saint) V^e abbé de Cluny, fils de *Bérault le Grand*, seigneur de Mercœur, naquit en Auvergne l'an 962. Dès son enfance il fit des progrès dans les lettres & dans la vertu. Le désir de mener une vie plus parfaite, lui inspira la résolution de se retirer à Cluny. *S. Mayeul* jeta les yeux sur lui pour lui succéder: *Odilon* fut le seul qui désapprouva ce choix. La réputation que lui firent ses vertus, vint jusqu'à l'empereur *S. Henri*, qui l'appeloit souvent à sa cour pour jouir de ses pieux entretiens. L'impératrice *Ste. Adélaide*, les rois de France *Hugues Capet*, *Robert* & *Henri*, *Rodolphe* roi de Bourgogne, *Sanche* & *Garcias* rois de Navarre, *Casimir* roi de Pologne, eurent aussi pour *Odilon* une tendre affection & une confiance filiale. Ils lui écrivoient & lui envoyoient souvent des présens pour cultiver son amitié. Les faveurs des grands n'affoiblirent point sa modestie. Son humilité étoit si grande, qu'il refusa l'archevêché de Lyon & le *Pallium* dont *Jean XIX* voulut l'honorer. Ce saint abbé mourut à Sauvigni en Bourbonnois le 31 Décembre 1048, à 87 ans, après avoir répandu son ordre en Italie, en Espagne & en Angleterre. *Odilon* étoit d'une taille médiocre, mais relevée par un air noble, plein d'autorité & de graces. La blancheur de ses cheveux donnoit une nouvelle majesté à son visage, pâle & exténué par les jeûnes. Les larmes que sa piété douce & touchante lui faisoit verser, n'éteignirent point la vivacité de ses yeux. Sa vertu, quoique austere, n'avoit rien de rebutant. Exact sans rigueur, complaisant sans affectation, enjoué même sans dissipation, insinuant

sans artifice, il sut se rendre agréable à Dieu & aux hommes. Plus pere que supérieur, il fit aimer la regle, & par-là il la fit observer. Son caractere dominant étant une bonté extrême, il fut appelé *le Débonnaire*. Son nom est immortel dans l'Eglise par l'institution de la *Commémoration générale des Trépassés*. Cette pratique passa des monasteres de Cluny dans d'autres églises, & fut enfin adoptée par l'église universelle. On raconte diversement la révélation qu'on dit y avoir donné lieu. Dans le doute, il est plus prudent d'attribuer cette institution à la piété de l'illustre abbé de Cluny, qu'à des visions incertaines. On a de lui, dans le recueil intitulé, *Bibliotheca Cluniacensis*, 1614, in-folio: I. La *Vie* de *S. Mayeul*. II. Celle de *Ste. Adelaïde*, impératrice. III. des *Sermons* qui marquent une grande connoissance de l'Ecriture-sainte. IV. Des *Lettres*. V. Des *Poésies*... *S. Odilon*, (dit le Pere *Longueval*,) s'est peint lui-même dans ses ouvrages. On y retrouvre son esprit, son caractere, sa piété. Autant cet écrivain fut soigneux de cultiver lui-même les lettres, autant le fut-il de les favoriser & d'exciter les talens dans son ordre. Comme *S. Odilon* mourut, dit *Baillet*, un peu avant minuit d'entre 1048 & 1049, on a mis quelquefois sa fête au 31 Décembre. On la place dans les Vies des Saints au 1 Janvier, & on la célebre le jour suivant dans l'ordre de Cluny. Il ne faut pas le confondre avec ODILON, moine de Saint-Médard de Soissons, dont on a un *Traité sur les translations des Reliques des Saints*, dans les *Acta Benedictinorum* de *Mabillon*. Celui-ci vivoit à-peu-près dans le même temps que le premier.

ODIN fut, à la fois, prêtre, conquérant, monarque, orateur & poëte. Il parut dans le Nord, environ 70 ans avant Jesus-Christ. Le théâtre de ses fameux exploits, fut principalement le Danemarck: il avoit la réputation de prédire l'avenir & de ressusciter les morts. Quand il eut fini ses expéditions glorieuses, il retourna en Suede, &, se sentant près du tombeau, il ne voulut pas que la maladie tranchât le fil de ses jours, après avoir si souvent bravé la mort dans les combats. Il convoqua tous ses amis, les compagnons de ses exploits: il se fit, sous leurs yeux, avec la pointe d'une lance, neuf blessures en forme de cercle; & au moment d'expirer, il déclara qu'il alloit dans la Scythie prendre place parmi les Dieux, promettant d'accueillir un jour avec honneur dans le Paradis tous ceux qui s'exposeroient courageusement dans les batailles, ou qui mourroient les armes à la main. (*Histoire des Gouvernemens du Nord*, traduite de l'anglois de M. *Williams*.)

ODOACRE, roi des Hérules, fut élevé en Italie & garde de l'empereur. Sa naissance étoit si obscure, qu'on ne sait quel pays lui donna le jour. Après diverses aventures, il devint chef des Hérules. Une taille avantageuse, & beaucoup de hardiesse & de courage, lui firent un nom. L'empire Romain touchoit à sa ruine. Les Skhires, les Hérules, les Turcilinges, & plusieurs Barbares dont le nom seroit oublié aussi-tôt qu'il seroit lu, composoient la plus grande partie de la milice Romaine. Ces Barbares se souleverent tous à la fois, & prirent pour chef *Odoacre*. Ce général fut bientôt reconnu par une partie de l'empire, las de la tyrannie d'*Oreste* & de son fils *Augustule*. *Oreste*, à cette nouvelle, se sauva à Pavie, ville forte; mais *Odoacre*, connoissant que son élé-

vation dépendoit de la perte du tyran, l'y poursuivit, prit la ville, la pilla, la brûla, & fit mettre à mort son ennemi. Le vainqueur passa de là à Rome, où il se fit proclamer roi d'Italie, & ensuite à Ravenne, où il trouva *Augustule*. Ce prince fut exilé dans la Campanie, après avoir été dépouillé des marques de la dignité impériale. Ce fut ainsi que périt l'empire d'Occident & que Rome fut forcée de se soumettre à un roi, dont le titre avoit été si odieux pendant tant de siecles. Cette étonnante révolution arriva l'an 476. La terre changeoit alors de face ; l'Espagne étoit habitée par les Goths; les Anglois-Saxons passoient dans la Bretagne ; les Francs s'établissoient dans les Gaules ; les Allemands s'emparoient de la Germanie ; les Hérules & les Lombards restoient maîtres de l'Italie. La barbarie les accompagna partout. Les monumens de sculpture & d'architecture furent détruits ; les chef-d'œuvres de poésie & d'éloquence d'Athenes & de Rome furent négligés, les beaux-arts se perdirent, & la plupart des hommes, plongés dans une grossiere férocité, ne furent ni penser ni sentir. *Odoacre*, maître de l'Italie, eut *Théodoric* à combattre. Il fut battu trois fois, & assiégé dans Ravenne, en 490. Il n'obtint la paix, qu'à condition qu'il partageroit l'autorité avec son vainqueur. *Théodoric* lui avoit promis avec serment de ne lui ôter ni la couronne, ni la vie ; mais peu de jours après, l'ayant invité à un festin, il le tua de sa propre main, & fit périr tous ses officiers & tous ses parens, en 493. *Odoacre* étoit un prince plein de magnanimité & de douceur. Quoiqu'Arien, il ne maltraita point les Catholiques. Il fut user modestement de sa fortune, & n'eut rien de barbare que le nom. S'il établit plusieurs impôts onéreux, il y fut forcé par la nécessité de récompenser ceux à qui il devoit le sceptre.

ODOARD, *Voy.* III. ODON.

I. ODON, (S.) né dans le Maine en 879, fut chanoine de Saint-Martin de Tours en 899; moine à Baume en Franche-Comté en 909, & second abbé de Cluny en 927. Sa sainteté & ses lumieres répandirent beaucoup d'éclat sur cet ordre. Le saint abbé étoit l'arbitre des princes séculiers & des princes de l'Eglise. Son zele pour la discipline monastique, le fit appeler dans les monasteres d'Aurillac en Auvergne, de Sarlat en Périgord, de Tulles en Limousin, de Saint Pierre-le-vif à Sens, de Saint-Julien à Tours, & dans plusieurs autres, qu'il soumit à une exacte réforme. Appelé ensuite en Italie, il y donna le spectacle de ses vertus, & y forma plusieurs communautés nombreuses. Ce saint abbé mourut le 18 Novembre 942, à 64 ans, auprès du tombeau de *Saint Martin*. Le monastere de Cluny reçut, sous son administration, des donations si considérables, qu'il en reste 188 chartres. On a de lui : I. Un *Abrége des Morales de S. Grégoire* sur *Job*. II. Des *Hymnes* en l'honneur de *S. Martin*. III. Trois livres du *Sacerdoce*. IV. La *Vie de S. Gerard*, comte d'Aurillac. V. Divers *Sermons*, &c. La *Bibliotheque de Cluny*, collection publiée par Dom *Marrier*, 1614, Paris, in-fol., renferme les différens ouvrages de *S. Odon*. On trouve dans le même recueil la *Vie* du pieux abbé, écrite par un de ses disciples appelé *Jean*.

II. ODON, fils d'*Herluin de Conteville*, fut nommé l'an 1049 à l'évêché de Bayeux, par *Guillaume*

le *Bâtard*, duc de Normandie. Il n'étoit âgé que d'environ 14 ans; mais les bonnes qualités qu'on voyoit éclore en lui, & l'autorité du duc son frere utérin qui l'avoit nommé, firent passer par-dessus les regles prescrites par les canons. L'an 1066, *Guillaume* ayant résolu de conquérir par les armes le royaume d'Angleterre, dont *Harald* s'étoit emparé à son préjudice, l'évêque de Bayeux fit équiper à ses frais 100 vaisseaux, & voulut l'accompagner dans cette périlleuse entreprise. Le conquérant le fit son lieutenant pour gouverner ce royaume en son absence. Ebloui de l'éclat de ce poste important, *Odon* se livra à une prodigalité & à des dépenses inouies; &, pour fournir au luxe de sa table & de ses équipages, il accabla les peuples d'impôts excessifs, qui les firent révolter. Au lieu d'adoucir la colere du roi en leur faveur, il lui conseilla de les dépouiller de leurs terres, qui furent partagées aux Normands, & eut pour sa part jusqu'à 253 fiefs dans différens cantons, outre le château de Douvres & le comté de Kent, dont il avoit déjà été gratifié. Ces grands biens lui firent naître l'idée, à l'occasion de quelques fausses prédictions, de se faire pape. Il amassa, par toutes sortes d'extorsions, des sommes immenses en Angleterre, & il se fit acheter & meubler un palais à Rome; mais, au moment qu'il se disposoit à partir avec des troupes qu'il avoit gagnées, il fut arrêté par ordre du roi, indigné de ses concussions, & fut conduit à Rouen, où il resta enfermé jusqu'à la mort de ce prince. Sa prison ne fut pas capable de le rappeler à lui-même. Après avoir semé la division entre les princes ses neveux, il se mit à la tête d'un gros parti pour arracher le sceptre à *Guillaume le Roux*, en faveur de son frere *Robert*; mais il ne réussit qu'à perdre tous les biens qu'il avoit en Angleterre, & à être renvoyé avec mépris en Normandie. Le duc *Robert*, pour lequel il avoit tout sacrifié, le prit pour son principal ministre. Il ne pouvoit faire un plus mauvais choix. Ce prélat ambitieux remplit l'état de troubles par ses cabales, & manqua de le bouleverser; mais il n'est pas vrai, comme l'ont avancé quelques historiens, qu'il se soit oublié au point de donner la bénédiction nuptiale à *Philippe* roi de France, & à *Bertrade*, que ce prince avoit enlevée à son mari, *Foulques* comte d'Anjou. Enfin, déchiré par les remords, haï & méprisé, *Odon* s'enrôla dans la premiere Croisade; & étant parti l'an 1096 avec le duc *Robert* pour la Terre sainte, il mourut en chemin l'année suivante à Palerme en Sicile.

III. ODON *ou* ODOARD, évêque de Cambrai, né à Orléans, mourut en 1113. On a de lui une *Explication du Canon de la Messe*, Paris, 1640, in-4°; & d'autres *Traités* imprimés dans la *Bibliotheque des Peres*. Sa vie fut remplie par le travail & les bonnes œuvres.

ŒBALUS, fils de *Cynortas*, roi de Sparte, *Voy*. GORGOPHONE.

ŒBARE, écuyer de *Darius*, procura la couronne de Perse à son maître, après la mort de *Smerdis*, en lui enseignant le moyen de faire hennir son cheval avant ceux de ses compétiteurs. *Voy*. II. DARIUS.

ŒBOAS, héros grec, remporta le prix de la course aux Jeux Olympiques dans la VIIe Olympiade. Les Achéens, lui érigerent une Statue, que les vainqueurs aux jeux couronnoient après leur victoire.

ŒCOLAMPADE, (Jean) naquit au village de Reinsperg, dans la Franconie, en 1482. Il apprit assez

bien le grec & l'hébreu, & acquit diverses connoissances. L'amour de la retraite & de l'étude l'engagea à se faire religieux de *Sainte-Brigitte* dans le monastere de *Saint-Laurent* près d'Ausbourg; mais il ne persévéra pas long-temps dans sa vocation. Il quitta son cloître pour se rendre à Bâle, où il fut fait curé. La prétendue réforme commençoit à éclater; *Œcolampade* en adopta les principes, & préféra le sentiment de *Zuingue* à celui de *Luther* sur l'Eucharistie. Il publia un traité intitulé : *De l'exposition naturelle de ces paroles du Seigneur*, CECI EST MON CORPS, c'est-à-dire, selon lui, le *Signe*, la *Figure*, le *Type*, le *Symbole*. Les Luthériens lui répondirent par un livre intitulé : *Syngramma*, c'est-à-dire, *Ecrit commun*; composé, à ce qu'on croit, par *Brentius*. *Œcolampade* en publia un second, intitulé : *Anti-Syngramma* qui fut suivi de divers Traités contre le *Libre-Arbitre*, l'*Invocation des SS.*, &c. A l'exemple de *Luther*, *Œcolampade* se maria, quoique prêtre, à une jeune fille dont la beauté l'avoit touché. Voici comment *Erasme* le raille sur ce mariage. *Œcolampade*, dit-il, *vient d'épouser une assez belle fille : apparemment que c'est ainsi qu'il veut mortifier sa chair. On a beau dire que le Luthéranisme est une chose tragique; pour moi, je suis parsuadé que rien n'est plus comique : car le dénouement de la piece est toujours quelque mariage, & tout finit en se mariant, comme dans les Comédies... Erasme* avoit beaucoup aimé *Œcolampade*, avant qu'il eût embrassé la Réforme. Il se plaignit que, depuis que cet ami étoit entré dans un parti, il ne le connoissoit plus; & qu'au lieu de la candeur, dont il faisoit profession tant qu'il agissoit par lui-même, il n'y trouvoit plus que dissimulation & artifice. *Œcolampade* eut beaucoup de part à la réforme de Suisse; il mourut à Bâle le 1er Décembre 1531, à 49 ans On lit entre autres choses sur son Epitaphe dans le temple de cette ville: *Auctor Evangelicæ Doctrinæ, in hac Urbe primus & Templi hujus verus Episcopus.* Expressions bien dignes de l'orgueilleux réformateur, mais bien au-dessous de la simplicité évangélique! On a de lui des *Commentaires* sur plusieurs livres de la *Bible*, in-fol.; & d'autres ouvrages, qui passerent dans leur temps pour être écrits avec force.

ŒCUMENIUS, auteur Grec du Xe siecle. On a de lui des *Commentaires* sur les *Actes* des Apôtres, sur l'Epître de *S. Jacques*, &c... & d'autres ouvrages, recueillis avec ceux d'*Arétas*, par *Fréderic Morel*, à Paris, 1630, en 2 vol. in.fol., grec-latin. Il ne fait presque qu'abréger *Saint Chrysostome*, & il le fait avec assez peu de choix.

ŒDIPE, roi de Thebes, fils de *Laïus* & de *Jocaste*. L'Oracle avoit prédit à *Laïus* que son fils le tueroit, & épouseroit sa mere. Pour éviter de tels crimes, *Laïus* donna *Œdipe*, aussi-tôt après sa naissance, à un de ses officiers, pour le faire mourir; mais cet officier, touché de compassion, l'attacha par les talons à un arbre. Un berger passant par-là prit l'enfant, & le porta à *Polybe* roi de Corinthe, qui l'éleva comme son fils. L'Oracle ayant menacé *Œdipe* des malheurs dont *Laïus* avoit déja été averti, il s'exila de Corinthe, croyant que c'étoit sa patrie. Il rencontra un jour *Laïus* dans la Phocide, sans le connoître, eut querelle avec lui, & le tua. De là il alla à Thebes, & y expliqua l'énigme du *Sphinx*. Il falloit répondre à cette question : *Quel est l'animal qui marche à quatre pieds le matin, qui ne se sert que de deux sur le midi, & qui marche à trois vers le soir? Œdipe* répondit, que l'animal dont

il s'agissoit étoit l'*Homme*, qui dans son enfance se traînoit sur les mains & sur les pieds; dans la force de son âge, il n'avoit besoin que de ses deux jambes; mais dans la vieillesse, il se servoit de *bâton*, comme d'une troisieme jambe pour se soutenir. Le *Sphinx*, outré de dépit de ce qu'on avoit deviné cette énigme, se brisa la tête contre un rocher: c'est ainsi que Thebes en fut délivrée. *Jocaste*, la reine, devoit être le prix de celui qui vaincroit ce monstre; & il épousa ainsi sa propre mere. Les Dieux, irrités de cet inceste, frapperent les Thébains d'une peste, qui ne cessa, que quand le berger qui avoit sauvé *Œdipe*, vint à Thebes, le reconnut, & lui fit découvrir sa naissance. *Œdipe*, après ce terrible examen, se creva les yeux de désespoir, & s'exila de sa patrie. *Ethéocle* & *Polynice*, si célebres chez les Grecs, étoient nés du mariage incestueux d'*Œdipe* & de *Jocaste*, aussi bien qu'*Antigone* & *Ismene*. L'abbé *Gedoyn* dit qu'*Œdipe* n'eut point d'enfans de *Jocaste*; mais qu'il avoit eu ces quatre-là d'*Euryganée*, fille de *Périphas*. Les malheurs d'*Œdipe* ont fourni un sujet de Tragédie à plusieurs de nos Poëtes. Celle de *Voltaire* est la meilleure, quoique défectueuse à plusieurs égards.

I. OELHAF, (Nicolas-Jérôme) théologien de Nuremberg, étudia dans plusieurs universités d'Allemagne, & dans celles de Strasbourg & d'Utrecht. Il devint dans sa 38[e] année pasteur à Lauffen, où il mourut en 1675. Il a écrit sur le *Droit naturel* & sur la *Prédestination*. Il a fait aussi une *Réfutation* du *Traité de l'état des Ames après la mort*, &c. Ses ouvrages sont restés dans son pays.

II. OELHAF, (Tobie) jurisconsulte, né aussi à Nuremberg, fut vice-chancelier de l'académie d'Altorf, où il mourut, en 1666, âgé de 65 ans. On a de lui des écrits sur les *Monnoies*, sur les *formes* & les *especes des Républiques*; sur les *Donations*, les *Magistrats*, les *Principes du Droit*, les *Appellations*, où il a semé beaucoup d'érudition.

III. OELHAF, (Nicolas) médecin, a écrit en latin sur les *Plantes* des environs de Dantzig, 1643 ou 1646, in-4°. Il y a eu d'autres savans du même nom; mais ils sont peu connus en France.

I. ŒNOMAUS, fils de *Mars*, étoit roi d'Elie & de Pise. Ayant appris de l'oracle que son gendre le feroit mourir, ne vouloit accorder sa fille *Hippodamie* à aucun de ceux qui la demandoient, qu'à condition qu'ils remporteroient sur lui la victoire à la course des chars; & que s'ils étoient vaincus, ils périroient de sa main. Déjà treize jeunes gens avoient eu le malheur de succomber, lorsque *Pélops* fils de *Tantale*, se mit sur les rangs. Mais avant que d'entrer en lice, il eut soin de corrompre *Myrtile* écuyer du Roi, qui mit au char de son maître un essieu si foible, qu'ayant cassé au milieu de la carriere, *Œnomaüs* fut renversé & brisé de sa chute. Se voyant près de mourir, il conjura *Pélops* de le venger de la perfidie de son écuyer. En effet, ce jeune prince, au lieu de donner à *Myrtile* la récompense qu'il lui avoit promise, & qu'il demandoit avec hauteur, le précipita dans la mer.

II. ŒNOMAUS, philosophe & orateur Grec du II[e] siecle. Piqué d'avoir été trompé plusieurs fois par l'Oracle de Delphes, il fit un *Recueil des Mensonges* de ce lieu fameux. *Eusebe* nous a conservé, dans sa *Préparation Evangélique*, une partie considérable de ce Traité, où ces prétendus Oracles sont réfutés avec beaucoup d'esprit & de solidité.

ŒNONE, une des Nymphes du Mont Ida, se livra à *Apollon*, qui lui donna une parfaite connoissance de l'avenir & de la médecine. Elle épousa *Pâris*, qui l'abandonna bientôt, & à qui elle prédit qu'il seroit la cause de la ruine de Troye. Lorsque ce prince fut blessé par *Philoctete*, il alla la trouver sur le Mont Ida; mais elle le reçut mal. Blessé une 2ᵉ fois par *Pyrrhus*, il y retourna & en fut traité comme la premiere. Cependant elle le suivit de loin, dans le dessein de le guérir; mais il mourut de sa blessure avant qu'elle arrivât : elle se pendit de désespoir avec sa ceinture, ou, suivant d'autres, se jeta dans le bûcher de *Pâris* : elle en avoit un fils, nommé *Corinthus*.

ŒNOPEUS *ou* ŒNOPION, roi de l'isle de Chio, fit crever les yeux à *Orion* qui avoit séduit sa fille.

ŒNOTRUS, un des fils de *Lycaon*, donna son nom à une contrée d'Italie où il vint s'établir. Quelques-uns rapportent le nom d'*Œnotrie*, qui fut donné à cette contrée, à un ancien roi des Sabins, nommé aussi *Œnotrus*.

ŒONUS, fils de *Lycimnius*, frere d'*Alcmene*, ayant été tué par les fils d'*Hippocoon*, *Hercule* vengea sa mort sur le pere & sur les enfans.

OFFA, roi des Merciens en Angleterre, succéda à *Ethelbald* son oncle, l'an 757 de Jesus-Christ. Il assassina lâchement *Ethelbert*, roi des Anglois orientaux, qu'il avoit attiré chez lui, sous prétexte de lui faire épouser sa fille. Il eut ensuite des différens avec *Charlemagne*; mais *Alcuin*, moine savant & politique, les réconcilia. *Offa* fit faire un large fossé, pour la défense d'une partie de ses états; & après diverses conquêtes, il retourna à Dieu par une sincere pénitence. Enfin, il rémit le trône à *Egfrid*, son fils. Il mourut peu de temps après, l'an 796; illustré par son courage & ses conquêtes, & haï pour sa cruauté & son ambition. Ce prince, dans un voyage qu'il fit à Rome, augmenta le tribut établi par *Ina* pour l'entretien du collége Anglois; mais il fut depuis aboli par *Henri VIII*, lorsqu'il se sépara de la communion de Rome.

OG, étoit roi de Basan, ou de cette partie de la *Terre-promise* qui étoit au-delà du Jourdain, entre ce fleuve & les montagnes de Galaad. Les Israélites, voulant entrer dans la Terre-promise, *Og*, pour s'y opposer, vint au-devant d'eux avec tous ses sujets jusqu'à Edraï. *Moyse* l'ayant attaqué par l'ordre de Dieu, le vainquit & le tua, passa au fil de l'épée tous ses enfans & tout son peuple, sans qu'il en restât un seul. Les Israélites se mirent en possession de son pays, ruinerent 60 villes fortes, & en exterminerent tous les habitans. *Og* étoit seul resté de la race de *Raphaïm*. On peut juger de la taille de ce Géant, par la grandeur de son lit, qu'on a conservé long-temps dans la ville de Rabbath, capitale des Ammonites. Il étoit de 9 coudées de long, & de 4 de large, c'est-à-dire, de 15 pieds 4 pouces & demi de long sur 5 pieds 10 pouces de large.

OGER *le Danois*, appelé aussi OTGER & AUTCAIRE, est célebre dans les anciens Romans. Il rendit de grands services à *Charlemagne*, & fut aussi aimé qu'estimé par ce prince & par sa cour. Le Ciel lui ayant ouvert les yeux sur les prestiges du monde, il se fit religieux dans l'abbaye de *Saint-Faron* de Meaux, où il attira un de ses amis, nommé *Benoît*. Ils moururent tous deux au XIᵉ siecle, avec de grands sentimens de piété.

OGER, *V.* AUGER & CAVOYE.

I. OGIER, (Charles) naquit à

Paris en 1595, d'un procureur au parlement. Dégoûté de la profession d'avocat qu'il avoit d'abord embrassée, il suivit le comte *d'Avaux*, ambassadeur en Suede, en Danemarck & en Pologne. De retour en France, il s'appliqua à différens ouvrages, & mourut à Paris le 11 Août 1654, à 59 ans. On a de lui une Relation de ses voyages sous ce titre : *Iter Danicum*, *Suecicum*, *Polonicum*, in-8°, à Paris, 1636. Quoique cette Relation soit minutieuse, elle offre bien des choses intéressantes sur les pays qu'il avoit parcourus, sur leurs usages, leurs mœurs, & les hommes célebres qu'il avoit visités.

II. OGIER, (François) frere du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, & suivit le comte *d'Avaux*, lorsqu'il alla signer la paix en 1648. L'abbé *Ogier* s'étoit signalé dans la querelle de *Balzac* avec le Pere *Goulu*. Il publia l'Apologie du premier, ou plutôt son panégyrique. On vit alors ce qu'on voit presque toujours dans les écrits polémiques, l'exagération des deux côtés. L'agresseur de *Balzac* en avoit fait un pygmée, & son apologiste en fit un géant. La louange parut si prodiguée dans cette Apologie, qu'on soupçonna *Balzac* d'avoir été assez vain pour la composer, & d'être lui-même le sacrificateur & l'idole. On crut y reconnoître sa maniere: on prétend même qu'il ne s'en cachoit pas, & qu'il disoit hautement : *Je suis le pere de cet ouvrage*; Ogier *n'en est que le parrain. Il a fourni la soie, & moi le canevas*. L'abbé *Ogier*, fâché qu'on lui enlevât la gloire de son ouvrage, rompit avec *Balzac*. La chaire l'occupa autant que le cabinet, & il y parut avec éclat. Cet écrivain mourut à Paris, le 28 Juin, 1670, dans un âge assez avancé. On a de lui : I. *Jugement & Censure de la Doctrine curieuse de François* Garasse, *Jésuite*, 1623, in-8°. Cette critique fut bien accueillie. II. *Actions publiques*, en 2 vol. in-4° : ce sont de médiocres Sermons applaudis dans le temps. III. Des *Poésies*, répandues dans différens recueils. Le temps a beaucoup affoibli le mérite de ses ouvrages. Ses *Sermons* ne le placeroient aujourd'hui qu'au troisieme rang.

III. OGIER, (Jean) *Voyez* GOMBAULD.

OGILBI, (Jean) en latin *Ogilvius*, auteur écossois, né au commencement du dernier siecle, s'appliqua à la géographie & à la littérature tant sacrée que profane. Ses principaux ouvrages sont : I. *Biblia Regia Anglica*, Cambridge, 1660, grand in-fol. Cette édition magnifique est ornée de très-belles gravures en taille-douce, & accompagnée du livre des *Prieres* & des *Offices* Anglois. Les curieux la recherchent beaucoup pour sa beauté & sa rareté. II. Une *Edition* de *Virgile*, avec des notes & de belles planches, qui la rendent chere; Londres, 1663, in-folio. III. Un *Atlas*, qui lui mérita le titre de cosmographe du roi d'Angleterre. IV. Plusieurs *Versions* en anglois d'Auteurs anciens.

OGNA SANCHA, comtesse de Castille, vivoit vers l'an 990. Etant veuve, elle devint passionnément amoureuse d'un prince Maure. Pour l'épouser, elle forma le dessein d'empoisonner son fils *Sanche Garcias*, comte de Castille, qui pouvoit s'y opposer. *Garcias* en fut averti. Il étoit à table, lorsqu'on lui présenta du vin empoisonné par l'ordre de cette princesse. Il dissimula ce qu'il savoit, & par civilité la pria de boire la premiere. *Ogna* voyant son crime découvert, & désespérant d'en obtenir le pardon, but de ce qui étoit

dans la coupe, & mourut peu de temps après. On dit que de là vient la coutume de Castille, de faire boire les femmes les premieres : ce qui s'observe encore aujourd'hui en divers endroits d'Espagne.

OGYGÈS, fils de *Neptune* & d'*Alistra*, régna dans la Grece, où il fonda plusieurs villes. De son temps un déluge affreux submergea toute l'Attique & toute l'Achaïe. On en place l'époque communément à l'an 248 avant le déluge de *Deucalion*.

OIHENART, (Arnauld) avocat au parlement de Navarre, au dernier siecle, étoit natif de Mauléon. On a de lui : *Notitia utriusque Vasconiæ*, Paris, 1638 ou 1656, in-4° ; c'est la même édition de ce livre fort savant, & qui n'eut pas autant de succès qu'il méritoit.

OISEAU, *Voy.* LOYSEAU.

I. OISEL, (Jacques) né à Dantzig en 1631, d'une famille originaire de France, mort le 20 Juin 1686, à 55 ans, devint professeur du droit public & du droit des Gens, dans l'université de Groningue. Il lia une étroite amitié avec *Puffendorff*, rassembla une belle bibliotheque, & entretint un commerce de littérature & d'amitié avec plusieurs savans. On a de lui quelques ouvrages qui marquent beaucoup d'érudition : I. Des *Corrections* & des *Notes* sur divers Auteurs. II. Un Traité intitulé : *Thesaurus selectorum Numismatum antiquorum ære expressorum*, à Amsterdam, 1677, in-4° ; curieux, instructif & peu commun. III. *Catalogue* de sa Bibliotheque, imprimé en 1686.

II. OISEL, (Antoine l') *Voyez* LOISEL.

OKOLSKI, (Simon) Jacobin Polonois du siecle dernier, auteur d'une Histoire de sa nation, sous ce titre : *Orbis Polonus*, à Cracovie, 1641, in-fol. 3 vol. Cet ouvrage est rare ; mais l'auteur y montre la partialité ordinaire à ceux qui ont écrit l'histoire de leur patrie. Il est d'ailleurs plein de savantes recherches sur l'origine des Sarmates, & sur celle des plus anciennes familles Polonoises, qui enleverent presque toute l'édition. *Okolski* devint provincial de son ordre en Pologne l'an 1649.

OKSZI, (Stanislas) *Orichovus*, gentilhomme Polonois, né dans le diocese de Prémislaw, étudia à Wirtemberg sous *Luther* & sous *Mélanchthon*, puis à Venise sous *Egnace*. De retour en sa patrie, il entra dans le clergé & devint chanoine de Prémislaw. Son éloquence & sa fermeté le firent surnommer le *Demosthenes Polonois*. Mais son attachement aux erreurs de *Luther*, causa de grands maux au clergé. Il fut excommunié par son évêque, & il n'en devint que plus furieux. Enfin il rentra dans l'Eglise Catholique au synode tenu à Varsovie en 1561, & fit imprimer sa *Profession de Foi*. Depuis ce temps-là il s'éleva avec zele contre les Protestans, & publia un grand nombre de livres de controverse. Ceux qu'il fit *pour obtenir aux Prêtres la liberté de se marier*, sont curieux & recherchés : on les imprima avec d'autres *Opuscules*, en 1563 in-8°. On lui doit aussi les *Annales du regne de Sigismond-Auguste*, in-12, en latin.

OLAHUS, (Nicolas) né à Hermanstad en 1493, d'une famille qui descendoit des princes de la Moldavie, après avoir rempli différens emplois comme ecclésiastique & comme négociateur, il fut nommé par *Ferdinand*, frere de *Charles-Quint* & roi de Hongrie, évêque de Zagrab & chancelier

celier du royaume de Hongrie ; & placé ensuite sur le siége d'Agrie en 1548. Il répara les maux que l'hérésie avoit faits dans ce vaste dioecese. Pendant le fameux siége de cette ville, en 1552, il anima les généraux & les soldats à la défendre courageusement contre l'ennemi du nom Chrétien. Ses libéralités & ses discours ne contribuerent pas peu à faire lever le siége de cette ville. *Ferdinand* le nomma ensuite à l'archevêché de Strigonie en 1553 ; il occupa ce siége pendant 15 ans, & s'appliqua sans relâche à faire fleurir dans son diocese la religion & les bonnes mœurs. Il tint deux conciles nationaux à Tyrnau, dont les actes ont été imprimés à Vienne en 1560, in-4°. C'est par sa munificence & celle de l'empereur que se forma le collége des Jésuites à Tyrnau, le premier qui fut établi en Hongrie ; il fonda encore dans la même ville un séminaire pour les jeunes clercs. En 1562, il fut fait palatin du royaume; & après avoir couronné Maximilien en qualité de roi de Hongrie, il mourut à Tyrnau l'an 1568. On a de ce savant & pieux prélat : I. Une *Chronique de son temps.* II. Une *Histoire d'Attila*, Presbourg, 1538. III. Une *Description de la Hongrie*, Presbourg, 1735. On trouve sa *Vie* très-détaillée dans l'Histoire des Palatins de Hongrie, par le *P. Muszka* Jesuite, Tyrnau, 1752, in-fol.

I. **OLAUS MAGNUS**; *Voy.* MAGNUS, n° II.

II. **OLAUS RUDBECK**; *Voyez* RUDBECK.

OLDECORN, Jésuite plus connu en Angleterre sous le nom de *Hall*, étoit né en 1561. Après avoir fait ses études à Rheims & à Rome, il entra dans la société de Jesus. Ses supérieurs l'envoyerent, en 1588, en Angleterre en qualité de missionnaire. Il en remplissoit les fonctions depuis dix-sept ans, lorsque la conjuration des poudres éclata. *Jacques I* ayant trompé les Catholiques dans les espérances qu'il leur avoit fait concevoir, quelques furieux conçurent l'horrible dessein de se venger, par un seul coup, du roi & de leurs principaux ennemis. *Catesby*, gentilhomme de la province de Northampton, imagina de faire sauter la grand'chambre du parlement, lorsque *Jacques* y seroit avec les princes & les différentes chambres. Ce scélérat s'étant associé une vingtaine de conjurés, leur fit promettre le secret par les plus horribles sermens. Pour calmer leur conscience agitée, il consulta *Oldecorn*, qui décida, dit-on, qu'on pouvoit, pour défendre la cause des Catholiques contre les Hérétiques, envelopper dans la ruine des coupables quelques innocens. Mais nous ne voyons point, (dit M. l'abbé *Millot*,) de preuve certaine d'un fait si atroce. Quoi qu'il en soit, les conjurés louerent une maison, qui avoit une cave placée directement sous la chambre des assemblées. Trente-six barils de poudre, transportés secrétement dans cette cave, préparoient la plus horrible tragédie, lorsqu'un des conjurés découvrit le secret par son imprudence. *Oldecorn*, accusé d'avoir été l'approbateur de cet affreux complot, fut condamné à être pendu. Cette sentence fut exécutée à Worcester le 17 Avril 1606. *Garnet* son confrere périt par le même supplice. Le Pere *Jouvenci*, qui les regarde comme des martyrs, prétend que non-seulement ces deux Jésuites n'eurent aucune part à la conjuration ; mais qu'ils tâcherent

de détourner les conjurés de leur affreux dessein.

OLDENBURG, (Henri) habile gentilhomme Allemand, natif du duché de Brême, étoit consul à Londres pour la ville de Brême, dans le temps du long parlement de *Cromwell*. Il étudia dans l'université d'Oxford en 1656, & fut ensuite précepteur du lord *Guillaume Cavendish*. Lorsque la société royale de Londres fut établie, il en fut secrétaire & associé. Son goût pour les hautes sciences l'unit d'une étroite amitié avec *Robert Boyle*, dont il traduisit en latin plusieurs ouvrages; & cette amitié fut constante. Enfin il mourut à Charlton dans la province de Kent, en 1678. C'est lui qui a publié les *Transactions Philosophiques* des 4 premieres années, en IV tomes: savoir, depuis le N° 1er, 1664, jusqu'au N° CXXXVI, 1667.

OLDENBURGER, (Philippe-André) enseigna le droit & l'histoire à Geneve avec réputation. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs sont: I. *Thesaurus Rerumpublicarum totius Orbis*, en 4 vol. in-8°: livre qui, quoique imparfait, est utile & curieux pour la connoissance des nouvelles monarchies & de leurs intérêts. II. *Limnæus enucleatus*, in-folio, estimé & nécessaire pour l'étude du droit public de l'Empire. III. *Notitia Imperii, sive Discursus ad instrumenta Pacis Osnabrugo-Monasteriensis*, in-4°, sous le nom de *Philippe-André Burgoldensis*. IV. Un Traité des moyens de procurer un état tranquille aux Républiques, sous ce titre: *Tractatus de Rebuspublicis turbidis in tranquillum statum reducendis*. Tous ces ouvrages furent goûtés de ceux qui aiment l'érudition recherchée. Ce savant mourut à Geneve en 1678, emportant les regrets de tous ceux qui l'avoient connu. Comme il prit différens noms en publiant ses ouvrages, les uns l'ont soupçonné de vouloir se faire encenser sous le masque; d'autres ont pensé qu'il avoit voulu éviter par-là les tracasseries du métier d'auteur.

OLDENDORP, (Jean) religionnaire, natif de Hambourg, enseigna le droit à Cologne, puis à Marpurg, où il mourut l'an 1561. Il étoit neveu du célebre *Albert Krantzs*. On a de lui divers écrits de jurisprudence, peu connus.

OLDFICLD, (Anne) célebre comédienne Angloise, morte à Londres en 173... fut enterrée à l'abbaye de Westminster avec les grands hommes de sa nation. Elle méritoit du moins d'être avec les poëtes les plus renommés, puisqu'elle avoit donné sur la scene un nouvel éclat à leurs ouvrages. Son génie vif & facile saisissoit l'esprit de tous les rôles. Dans le tragique, sa beauté, sa figure noble & son port majestueux étoient tempérés par une voix touchante & par une sensibilité tendre. Dans le comique son enjouement plein de graces, & ses attraits piquans charmoient tous les spectateurs; hors du théâtre, elle se faisoit aimer par des manieres honnêtes & un cœur généreux.

OLDHAM, (Jean) Anglois, étoit fils d'un ministre non-Conformiste, qui l'éleva avec soin, & l'envoya étudier à Oxford. Il y devint bon humaniste, & s'appliqua avec ardeur à la poésie & aux belles-lettres. Après avoir présidé à l'éducation de plusieurs jeunes seigneurs, il alla jouir du fruit de ses travaux à Londres. Il y partagea son temps entre l'étude, la société & la table. *Dryden*, & tout ce que l'Angleterre possédoit

de plus aimable & de plus illustre, le rechercherent. Sa conversation avoit des agrémens infinis. Ce littérateur mourut de la petite-vérole en 1683, à 30 ans. *Dryden* immortalisa la mémoire de son ami par un Poëme funebre, dans lequel il l'appela le *Marcellus* du Parnasse Anglois. On a de lui : I. Des *Poësies*, qui mériterent les suffrages du public. On a recueilli sur-tout ses *Satires* contre les Jésuites. II. Des *Traductions* de divers Auteurs, dont quelques-unes approchent des originaux.

I. OLEARIUS, (Adam) né en 1603, à Steenvick dans les Pays-Bas, d'un tailleur d'habits, professa quelque temps à Leipzig avec beaucoup de succès. Il quitta ce poste pour passer dans le Holstein, où le prince *Fréderic* le nomma secrétaire de l'ambassade qu'il envoyoit au Czar & au roi de Perse. Cette course dura près de six ans, depuis 1633 jusqu'en 1639. *Olearius*, de retour à Gottorp, fut fait, en 1650, bibliothécaire, antiquaire & mathématicien du duc. Il remplit ces postes avec applaudissement jusqu'à sa mort, arrivée en 1671, à 68 ans. Ce savant joignoit à la connoissance des mathématiques, celle des langues Orientales & sur-tout du Persan. Egalement propre aux choses utiles & aux arts agréables, il possédoit la musique, & jouoit avec goût de plusieurs instrumens. Son caractere étoit enjoué, & on aimoit à jouir de sa société. On lui doit : I. Une *Relation de son Voyage*, aussi exacte que bien détaillée. On en a une Traduction françoise par *Wiquefort*, dont la meilleure édition est celle de 1726, en 2 vol. in-fol. II. Une *Chronique* abrégée du Holstein, in-4°. III. La *Vallée des Roses de Perse*. C'est un recueil d'histoires agréables, de bons-mots & de maximes, tirés des livres Persans. Tout n'y est pas saillant; mais il y a quelques pensées heureuses.

II. OLEARIUS, (Godefroi) docteur en théologie, & surintendant de Hall, mort en 1687, à 81 ans, est auteur d'un *Corps de Théologie* à l'usage des Luthériens...

Jean OLEARIUS son fils, professeur de rhétorique, puis de théologie, à Leipzig, fut l'un des premiers auteurs des Journaux de cette ville sous le titre d'*Acta Eruditorum*. Il étoit né à Hall en Saxe en 1639, & il mourut à Leipzig en 1713, à 74 ans, après avoir exercé les emplois les plus distingués de l'université. On a de lui : I. Une *Introduction à la Théologie*. II. Une *Théologie positive, polémique, exégétique & morale, &c. &c.*

III. OLEARIUS, (Godefroi) naquit à Leipzig en 1672, de *Jean Olearius*, qui professoit la langue grecque dans cette ville. Après ses études il voyagea en Hollande & en Angleterre. La réputation de l'academie d'Oxford, & la bibliotheque Bodléienne, l'attirerent dans ce royaume. Il y demeura plus d'un an, occupé à se perfectionner dans la connoissance de la philosophie, de la langue grecque & des antiquités sacrées. De retour à Leipzig avec une abondante moisson, il fut agrégé au premier collége de cette ville, nommé professeur en langues grecque & latine, puis en théologie, obtint un canonicat, & eut la direction des étudians, & la charge d'assesseur dans le consistoire électoral & ducal. Il mourut de phthisie le 10 Novembre 1715, âgé de 43 ans. On a de lui : I. *Dissertatio de adoratione Patris per Jesum-Christum*, in-4°, 1709. Il y réfute une des

principales erreurs des Sociniens, qui refusoient à Jesus-Christ le titre & les fonctions de médiateur entre Dieu & les hommes. II. Une bonne *Edition* de *Philostrate*, en grec & en latin, in-fol. 1709, à Leipzig. Les notes sont près de la moitié de cette édition; les unes sont grammaticales, les autres historiques, & toutes partent d'une main savante, exercée à manier les bons livres. III. La *Traduction* latine de l'*Histoire de la Philosophie* de *Thomas Stanley*, in-4°, à Leipzig, 1712. Cet ouvrage, bon en lui-même, est encore meilleur par les additions & les corrections du traducteur. IV. *Histoire Romaine & d'Allemagne*, Leipzig, 1699, in-8°. Ce n'est qu'un abrégé.

OLEASTER, (Jérôme) habile Dominicain Portugais, natif du bourg de Azambuja, assista au concile de Trente, en qualité de théologien de *Jean III* roi de Portugal. Il refusa à son retour un évêché, fut inquisiteur de la Foi, & exerça les principales charges de son ordre dans sa province. On a de lui des *Commentaires* sur le *Pentateuque*. La bonne édition de cet ouvrage, imprimé à Lisbonne, 1556-1558, 5 parties en un vol. in-fol., est recherchée, parce qu'elle n'a point passé par les mains des inquisiteurs. Il est rare d'en trouver toutes les parties exactement rassemblées, vu qu'elles parurent en différentes années. On a encore d'*Oleaster* des *Commentaires* sur *Isaïe*, Paris, 1628, in-fol. Le latin, le grec & l'hébreu étoient aussi familiers à *Oleaster*, que sa propre langue. Il mourut en 1563, en odeur de sainteté.

OLEN, poëte Grec, plus ancien qu'*Orphée*, étoit de Xanthe, ville de Lycie. Il composa plusieurs *Hymnes*, que l'on chantoit dans l'isle de Délos aux jours solennels. On dit qu'*Olen* fut l'un des fondateurs de l'Oracle de Delphes, qu'il y exerça le premier la fonction de prêtre d'*Apollon*, & qu'il rendoit des Oracles en vers; mais tous ces faits sont très-incertains.

OLESNIKI, (Sbignée) l'un des plus grands hommes que la Pologne ait produits, issu d'une noble & ancienne famille, fut secrétaire du roi *Ladislas Jagellon*. Ce fut en cette qualité qu'il suivit ce monarque dans ses expéditions militaires. Il fut assez heureux pour lui sauver la vie, en renversant d'un tronçon de lance un cavalier qui venoit droit à ce prince. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, & obtint l'évêché de Cracovie & le chapeau de cardinal. *Ladislas* l'employa dans les ambassades & dans les affaires les plus importantes. Ce prince lui laissa en mourant, pour marque de sa bienveillance, l'anneau qu'il avoit reçu autrefois de la reine *Hedwige*, sa premiere femme, comme le gage le plus cher & le plus précieux de son amitié. *Olesniki* lui marqua bientôt sa reconnoissance: dès qu'il fut mort, il fit élire à Poshanie, en 1434, le jeune *Ladislas*, son fils aîné, qui fut depuis roi de Hongrie, & qui périt malheureusement à la bataille de Varnes en 1444. Le cardinal évêque de Cracovie fit ensuite élire *Casimir*, frere du jeune *Ladislas*, & rompit l'élection où quelques Polonois avoient élu *Boleslas*, duc de Moscovie. Cet illustre prélat finit tranquillement ses jours à Sandomir, le 1er Avril 1455, à 66 ans. Une régularité exemplaire, & une fermeté inflexible, qui n'avoit en vue que les intérêts & la gloire de la religion, du roi & de sa patrie, formoient son caractere. Il laissa en mourant tous ses biens

aux pauvres, dont il avoit été le pere pendant sa vie.

OLGIATI, *V.* LAMPUGNANI.

OLIER, Jean-Jacques) instituteur, fondateur & premier supérieur de la communauté des Prêtres & du Séminaire de Saint-Sulpice à Paris, étoit second fils de *Jacques Olier*, maître des requêtes. Il naquit en 1608. Après avoir fait ses études en Sorbonne, il fit un voyage à Notre-Dame de Lorette. De retour à Paris, il se lia très-étroitement avec *Vincent de Paul*, instituteur des Lazaristes. Son union avec ce Saint lui inspira l'idée de faire des missions en Auvergne, où étoit située son abbaye de Pébrac. Son zele y produisit beaucoup de fruit. Quelque temps après, le cardinal *de Richelieu* lui offrit l'évêché de Châlons-sur-Marne, qu'il refusa. Il projetoit de fonder un Séminaire, pour disposer aux fonctions sacerdotales les jeunes gens qui embrassent l'état ecclésiastique, lorsqu'on lui proposa la cure de Saint-Sulpice. Après s'être démis de son abbaye, il accepta cette cure comme un moyen propre à exécuter ses desseins, & en prit possession en 1642. La paroisse de Saint-Sulpice servoit alors de retraite à tous ceux qui vivoient dans le désordre. De concert avec les ecclésiastiques qu'il avoit emmenés avec lui de Vaugirard, où ils avoient vécu quelque temps en communauté, il travailla à la réforme des moeurs avec autant de zele que de succès. Sa paroisse devint la plus réguliere de Paris. On sait combien les duels étoient alors fréquens : il vint à bout d'en arrêter la fureur. Il engagea plusieurs seigneurs à faire publiquement dans son Eglise, un jour de Pentecôte, une protestation qu'ils signerent, de ne donner ni accepter aucun appel, & de ne servir jamais de seconds ; ce qu'ils exécuterent très-fidellement. Cet exemple fut suivi de plusieurs autres seigneurs, avant même que l'autorité du roi eût arrêté le cours de ce désordre. Au milieu de tant de travaux, il n'abandonna pas le projet de fonder un Séminaire. Comme le nombre des Prêtres de sa communauté s'étoit très-multiplié, il crut trouver une occasion favorable, & commença à les partager. Il en destina une partie à la direction du Séminaire, pour la fondation duquel il obtint des Lettres-Patentes en 1645. L'autre partie continua à l'aider dans les fonctions du saint ministere. Quoique partagés pour deux objets différens, ces ecclésiastiques n'ont jamais formé & ne forment encore aujourd'hui qu'un même corps. Ce qu'il y a de remarquable dans cette oeuvre, c'est que, depuis son établissement, on n'a jamais manqué de sujets, malgré le grand nombre qu'en exige l'étendue de la paroisse, le Séminaire de Paris & ceux des provinces, & quoiqu'ils n'y soient attirés par aucun intérêt, ni retenus par aucun engagement. En 1646, il fit commencer la construction de l'Eglise de Saint-Sulpice ; mais le vaisseau de cette Eglise n'étant pas assez grand pour le nombre des paroissiens, il fit, de concert avec son successeur, jeter de nouveaux fondemens, en 1655, pour l'Eglise que nous voyons aujourd'hui. Ce pieux fondateur s'étant démis de sa cure, en 1652, se retira dans son Séminaire, & travailla à faire de semblables établissemens dans quelques dioceses. Il envoya plusieurs de ses ecclésiastiques dans l'isle de Montréal en Amérique, pour travailler à la conversion des Sauvages. Après s'être signalé par ces différens établissemens, il mourut saintement le 2 Avril 1657, à 49 ans. *Olier* étoit un homme d'une charité

ardente & d'une piété tendre, & on pouvoit le proposer pour modele à tous les ecclésiastiques. On a de lui quelques ouvrages de spiritualité, entre autres des *Lettres*, publiées à Paris, in-12, 1674, remplies d'onction; mais dans lesquelles on désireroit quelquefois une dévotion moins minutieuse & plus éclairée. Le Pere *Giry* a donné un court Abrégé de sa *Vie* en un petit vol. in-12, d'après des Mémoires que lui avoit communiqués *Leschassier*, un des successeurs d'*Olier* dans la place de supérieur du Séminaire.

OLIMPO, (Balthasar) poëte Italien du XVIe siecle, dont on a : *Pegasea in stanse amorose*, Venet. 1525, in-8°. *La gloria d'Amore*, 1530, in-8°. Le recueil de ses *Œuvres*, avec les deux pieces précédentes, 1538 & 1539, a 8 parties en 2 vol. in-8°. Comme il y a des variantes, on recherche aussi les deux premieres.

OLINA, (Jean-Pierre) naturaliste de Novare au XVIe siecle, dont on a un traité curieux sur divers oiseaux, intitulé : *Vercelliera*. L'auteur s'est attaché à expliquer la nature & la propriété de plusieurs sortes d'oiseaux, sur-tout des chantans. Ce traité, estimé par sa singularité, & les planches de *Tempeste* & de *Villamene* qui le décorent, fut imprimé à Rome en 1622, in-4°.

OLIVA, *Voyez* GABRIELI.

I. OLIVA, (Alexandre) général de l'ordre de *Saint-Augustin*, & célebre cardinal, né à Sassoferrato de parens pauvres, prêcha avec réputation dans les premieres villes d'Italie. Son savoir, sa vertu, & sur-tout une modestie extrême au milieu des applaudissemens, lui mériterent l'amitié & l'estime de *Pie II*, qui l'honora de la pourpre & le nomma à l'évêché de Camerino. Ce pontife l'employa dans plusieurs négociations importantes, & il eut autant à se louer de sa dextérité que de sa prudence. Ce vertueux cardinal mourut à Tivoli le 21 Août 1463, à 55 ans. On a de lui : I. *De Christi ortu Sermones centum*. II. *De Cœnâ cum Apostolis factâ*. III. *De peccato in Spiritum sanctum*. Ces ouvrages sont des monumens de son érudition & de sa piété. Son caractere étoit fort doux, & il y avoit autant d'agrément à vivre avec lui que de plaisir à le lire.

II. OLIVA, (Jean-Paul) général des Jésuites, natif de Gênes, d'une famille illustre qui a donné deux doges à cette république, fit construire & peindre l'église des Jésuites, qui est une des plus belles de Rome. Il mourut dans cette ville en 1681, à 82 ans. On a de lui un Recueil de *Lettres*, & d'autres ouvrages, qui furent plus applaudis par ses confreres que par le public.

III. OLIVA, (Jean) né en 1689 à Rovigo dans les états de Venise, embrassa l'état ecclésiastique, & fut élevé au sacerdoce en 1711. Son goût & son talent décidés pour la littérature, le firent nommer à la place de professeur d'humanités à Azolo, qu'il occupa pendant 8 ans. Il alla à Rome en 1715, où il fut bien accueilli par *Clément XI*. Après la mort de ce pape, il eut la place de secrétaire du conclave : place qui lui procura la connoissance du cardinal de *Rohan*, qui se l'attacha, & le fit son bibliothécaire en 1722. Le cardinal n'eut qu'à se louer de ce choix. Sa bibliotheque devint le centre de l'érudition & l'asile des savans étrangers. Trente-six années de recherches continuelles enrichirent prodigieusement le dépôt confié à l'infatigable abbé *Oliva*. Il le conserva jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 19 Mars 1757, à 68 ans. On doit à sa plume laborieuse & savante : I. Un *Discours* latin, qu'il prononça dans le col-

lége d'Azolo, *sur la nécessité de joindre l'étude des Médailles anciennes à l'Histoire des faits*. II. Une *Dissertation* sur la maniere dont les études s'introduisirent chez les Romains, & sur les causes qui firent décheoir les lettres parmi eux. III. Une autre *Dissertation* sur un monument de la Déesse *Isis*. Ces trois ouvrages ont été publiés à Paris, in-8°, 1758, chez *Marin*, sous le titre d'*Œuvres diverses* de l'abbé *Oliva*. IV. Une *Edition* d'un manuscrit de *Silvestri* sur un ancien monument de *Castor* & de *Pollux*, avec la *Vie* de l'auteur, in-8°. V. Une *Edition* in-4° de plusieurs *Lettres* du *Pogge*, qui n'avoient pas encore paru. VI. Une *Traduction* françoise des *Farfalloni* de l'abbé *Lancelotti* : plaisanterie ingénieuse, qui eut beaucoup de succès à Rome. Cette traduction n'a pas été imprimée. VII. Un *Catalogue* manuscrit de la bibliotheque du cardinal *de Rohan*, en 25 vol. in-fol. VIII. La *Traduction*, en italien, du *Traité des Etudes* de l'abbé *Fleury*.

OLIVARÈS, (Gaspar de *Guzman* comte d') duc de Sanlucar, d'une illustre maison d'Espagne, acquit une grande faveur auprès de *Philippe IV* en lui procurant le moyen de satisfaire son goût pour les femmes. Après avoir été son favori, il devint son premier ministre à la place du duc d'*Uzeda*, qu'il eut l'adresse de supplanter, & jouit d'une autorité presque absolue pendant vingt-deux ans. Il signala le commencement de son ministere par des réglemens utiles. Une ordonnance de 1624 supprimoit les deux tiers de justice & de finance. Pour favoriser la population, il exempta les nouveaux mariés de charges publiques pour quatre ans ; & de tout impôt pour la vie, quiconque auroit eu six enfans mâles. Il permit même les mariages sans le consentement des parens : permission dangereuse, que l'extrême dépopulation du royaume pouvoit seule justifier. Il défendit aux habitans des provinces de venir à Madrid ou à Séville, sans y avoir des affaires importantes, sous peine d'une amende considérable. Il promit exemption des taxes aux artisans & aux laboureurs étrangers qui s'établiroient en Espagne. Mais, au lieu de maintenir ces sages lois & de faire fleurir le royaume par le commerce, il ne s'occupa que des moyens d'en tirer de l'argent pour soutenir la guerre avec les puissances voisines. Sa dureté inflexible fut cause que la Catalogne se révolta, pour conserver les privileges qu'on vouloit lui enlever. Les Portugais, poussés à bout par de mauvais traitemens, secouerent aussi le joug de cette cruelle domination, & reconnurent pour roi, l'an 1640, le duc *de Bragance*. Les Espagnols battus sur terre par les François, & sur mer par les Hollandois, & n'éprouvant par-tout que des malheurs, s'en prirent à la négligence du ministre. Leurs plaintes parvinrent jusqu'au trône. On fut obligé de renvoyer, l'an 1643, le ministre, au moment où, délivré de son plus redoutable rival, le cardinal *de Richelieu*, il auroit pu rétablir les affaires du gouvernement. *Olivarès* alloit être rappelé, s'il n'eût pas précipité ses espérances, dit *Henault* : » Car, en » voulant se justifier par un écrit » qu'il publia, il offensa plusieurs » personnes puissantes, dont le res» sentiment fut tel, que le roi ju» gea à propos de l'éloigner en» core davantage, en le confinant » à Toro, où il mourut de chagrin, » en 1643, sans enfans, quoiqu'il » eût été marié trois fois «. Dom *Louis de Haro*, son neveu, fut l'héritier de ses biens & de sa faveur. On a la *Relation de sa disgrace*, tra-

duite de l'italien par *André Félibien*, 1650, in-8°, & l'*Histoire de son Ministere*, traduite de l'espagnol du comte *de la Roca*, 1673, in-12. D. *Guzman* étant comte d'Olivarès & duc de Sanlucar, il prenoit le titre de comte-duc, comme *Richelieu* prenoit celui de cardinal-duc... *Voyez les articles* XIX. PHILIPPE IV, roi d'Espagne, & FONTRAILLES.

I. OLIVE, (Pierre-Jean) Cordelier de Serignan dans le diocese de Beziers, étoit un partisan zélé de la pauvreté & de la désappropriation des biens. Les religieux de son ordre, ennemis du joug qu'il vouloit leur imposer, chercherent des erreurs dans son *Traité de la Pauvreté* & dans son *Commentaire* sur l'*Apocalypse*. Ils crurent en avoir trouvé plusieurs, qui furent censurées sur leur dénonciation. *Olive* expliqua sa doctrine au chapitre général tenu à Paris en 1292, & ses accusateurs furent confondus. Il mourut à Narbonne l'an 1297, en odeur de sainteté.

II. OLIVE, (N... d') conseiller au parlement de Toulouse, avoit d'abord été avocat. On a de lui un recueil d'Arrêts & de ses Plaidoyers, intitulé : *Actions Forenses*, in-4°. On l'a partagé depuis, & l'on a donné les Arrêts avec des additions, séparément des Plaidoyers. *Bretonnier* le loue comme un homme qui étoit à la fois orateur & jurisconsulte, dont le style est élégant & le raisonnement solide.

OLIVET, (Joseph Thoulier d') né à Salins en 1682, fut élevé par son pere, depuis conseiller au parlement de Besançon. Il entra de bonne heure chez les Jésuites, où il avoit un oncle distingué par son savoir. Après y avoir essayé ses talens en divers genres, comme poëte, comme prédicateur, comme humaniste, il quitta cette compagnie célebre à l'âge de trente-trois ans. Quelque temps avant sa sortie des Jésuites on voulut lui confier l'éducation du prince des Asturies ; il aima mieux venir à Paris, vivre dans le sein des lettres. Il se fit en peu d'années une telle réputation, que, lorsqu'il étoit occupé à rendre les derniers soins à son pere mourant, l'académie Françoise le choisit absent, par la seule considération de son mérite, en 1723. Il n'eut besoin que d'un ami, pour répondre à cette compagnie de son désir. L'étude de la langue françoise devint alors son amour de préférence, sa pensée habituelle ; mais il n'oublia pas les langues anciennes. Il s'attacha sur-tout à *Cicéron*, pour lequel il conçut une admiration qui tenoit de l'enthousiasme. [*Voy.* I. CREBILLON, *vers la fin.*] La cour d'Angleterre lui proposa de faire une magnifique édition des Ouvrages de cet orateur. Ayant montré les lettres qu'on lui écrivoit à ce sujet, au cardinal *de Fleury*, & oubliant les riches promesses de l'étranger, il consacra à l'éducation de Monseigneur le *Dauphin* le travail qu'il eût offert au duc *de Cumberland*. Cet ouvrage, long & pénible, parut en 9 vol. in-4°, en 1740, à Paris, avec des commentaires choisis, purement écrits & pleins d'érudition. L'abbé d'*Olivet* avoit eu dès sa jeunesse les liaisons littéraires les plus étendues & les plus illustres. Il compta au nombre de ses amis, l'évêque de Soissons, & toute la maison de *Sillery*, le savant *Huet*, le Pere *Hardouin*, le Pere *de Tournemine*, *Despréaux*, *Rousseau*, le président *Bouhier*, &c. *Newton* & *Pope* le traiterent à Londres comme *Clément XI* l'avoit traité à Rome, avec une distinction qui supposoit une haute estime. Il avoit l'accès le plus familier chez le cardinal *de Fleury* ; l'évêque *de Mirepoix* l'écoutoit avec

confiance. Les deux prélats furent plus d'une fois étonnés de son zele pour les autres, & de son indifférence pour lui-même. Comme il se contentoit de peu, il laissa de grandes épargnes à sa mort arrivée le 8 Octobre 1768, à 86 ans. » On » a eu raison de louer, (dit le *Ne-» crologe des Hommes célebres de France*) » l'égalité d'ame qu'il a conservée » dans les deux mois de sa maladie, » & l'indifférence avec laquelle il » a vu sa fin approcher. C'étoit un » homme attaché à la religion, & » dont les moeurs étoient séveres. » Il aimoit la société & savoit s'y » rendre aimable par les saillies » d'une gaieté franche; d'ailleurs » un peu entiché de ses opinions, » les défendant avec vivacité & » avec chaleur «. Considéré comme littérateur, on voit en lui un excellent critique, un grammairien consommé, un traducteur exact. Savant sans pédanterie & sans faste, il n'avoit pas moins de goût que de savoir; & il défendit les beautés nobles & simples des anciens contre la dépravation qu'occasionna dans les lettres le faux bel-esprit de quelques écrivains modernes. Ses ouvrages sont: I. *Entretiens de Cicéron sur la nature des Dieux*, traduits en françois, 1765, 2 vol. in-12. Le président *Bouhier* eut part à cette version, dont les notes sont savantes. II. La Traduction des *Philippiques* de *Démosthenes* & des *Catilinaires* de *Cicéron*, élégante & fidelle, conjointement avec le président *Bouhier*, 1765, in-12. III. *Histoire de l'Académie Françoise*, pour servir de suite à celle de *Pelisson*, in-12: ouvrage estimable pour les recherches, mais dont le style est quelquefois languissant. L'auteur entre d'ailleurs dans de petits détails, indignes de la gravité de l'histoire; & il n'a pas le talent qu'avoit *Fontenelle*, de peindre avec autant de finesse que d'énergie le caractere de ses personnages. IV. Les *Tusculanes* de *Cicéron*, 2 vol. in-12, dont trois sont traduites par l'abbé d'*Olivet*, & les deux autres par le président *Bouhier*. V. *Remarques sur Racine*, in-12. [*Voyez* l'article de ce grand poëte, & celui de l'abbé *Des Fontaines*.] VI. *Pensées de Cicéron pour servir à l'éducation de la Jeunesse*, in-12. Toutes les traductions de l'abbé *d'Olivet* sont estimées, quoiqu'écrites avec une élégance froide, & que cette chaleur douce & vive qu'on éprouve en lisant *Cicéron*, ne s'y fasse presque pas sentir; mais il est fidelle au sens, & son style est clair & nombreux. Ce fut le hasard qui le fit traducteur. Il s'agissoit de revoir quelques versions de l'abbé *de Maucroix*. L'habile littérateur les refit d'un bout à l'autre, & les donna au public sous le nom de *Maucroix*. Lorsque dans la suite il voulut revendiquer son propre bien, il eut à combattre, & fut obligé de produire ses titres. Sa traduction des *Entretiens de Cicéron sur la Nature des Dieux*, & l'édition du fameux Traité d'*Huet* De *la foiblesse de l'Esprit humain*, lui attirerent quelques démêlés, & l'engagerent à brûler une *Histoire de l'Académie d'Athenes*, qui auroit figuré avec celle de l'Académie Françoise, & qui auroit été plus intéressante. VII. Il publia le recueil des poésies latines de ses amis *Massieu*, *Huet*, la *Monnoye* & *Fraguier*, & y joignit une *Idylle* de sa façon, sur l'origine des Salines de Franche-Comté: c'est une Métamorphose dans le goût de celles d'*Ovide*. On lui attribue aussi la *Vie de l'abbé de Choisy*.

OLIVETAN, (Robert) parent du fameux *Calvin*, fit imprimer à Neuf-Châtel en 1535, in-fol., une *Traduction* françoise *de la Bible*, la premiere qui ait été faite sur l'hé-

breu & sur le grec. Elle est écrite d'un style dur & barbare, & n'est pas trop fidelle. Le caractere de l'impression est gothique, & la diction ne l'est pas moins. Sa rareté est son seul mérite. *Calvin* passe pour avoir eu la plus grande part à cette traduction. *Olivetan* survécut peu à sa publication ; car on prétend qu'elle fut cause qu'on l'empoisonna à Rome l'année d'après. On réimprima la *Bible* d'*Olivetan* à Geneve, 1450, in-4°, revue par *Jean Calvin* & *N. Malingre*. Cette édition est encore plus rare que la premiere. On l'appelle la *Bible de l'Epée*, parce que c'étoit l'enseigne de l'imprimeur.

I. OLIVIER *de Malmesbury*, savant Bénédictin Anglois au XIe siecle, s'étant appliqué à la mécanique, voulut imiter *Dédale* & voler, Il s'élança du haut d'une tour ; mais les ailes qu'il avoit attachées à ses bras & à ses pieds, n'ayant pu le porter qu'environ 120 pas loin de cette tour, il se cassa les jambes en tombant, & mourut à Malmesbury l'an 1060. Cette expérience, quoique malheureuse, prouve qu'il n'est point impossible à l'homme de se soutenir quelque temps en l'air. On sait que les efforts du célebre *Dante*, *de Bacville*, de *Paul Guidotti*, d'un Jésuite de Padoue, d'un Théatin de Paris, &c. eurent aussi du succès ; en 1782, le mécanicien *Blanchard* parvint à s'élever à une certaine hauteur. Il ne faut cependant pas conclure de là que nous planerons un jour dans les airs comme les aigles des Alpes ; presque tous les hommes volans, dont nous venons de parler, furent fracassés de leur chute, & la découverte alla à vau-l'eau. *M. Mengez*, chanoine régulier de la congrégation de France, dans un *Mémoire sur l'Imitation du vol des Oiseaux*, lu à l'académie de Lyon en 1773, a très-bien démontré que les efforts de l'homme n'atteindront jamais à cette dangereuse imitation, qui mettroit la plus destructive confusion dans toutes les affaires de ce bas-monde. *M. de la Lande*, dans une *Lettre adressée* (en 1782) *aux Auteurs du Journal des Savans*, a prouvé la même chose : *Pennis non homini datis*. Hor. [*Voyez* DANTE Jean-Baptiste.]

II. OLIVIER, (Séraphin) natif de Lyon, étudia à Bologne en droits civil & canon. Etant allé à Rome, il y fut connu par *Pie IV*, devint auditeur de Rote, & exerça cet emploi pendant quarante ans. *Grégoire XIII* & *Sixte V* l'employerent en diverses nonciatures. *Clément VIII* lui donna, en 1604, le chapeau de cardinal, à la recommandation du roi *Henri IV*. Il fut évêque de Rennes, après la mort du cardinal *d'Ossat*. On a de lui : *Decisiones Rotæ Romanæ*, en 2 vol. in-fol., à Rome, 1614 ; & à Francfort, avec des additions & des notes, en 1615. *Olivier* mourut en 1609, âgé de 71 ans.

III. OLIVIER DE LEUVILLE, (Jacques) fils d'un procureur au parlement de Paris, qui amassa de grands biens, parvint par son mérite à la charge d'avocat-général, & ensuite à la présidence du premier tribunal de la nation. Il s'y soutint avec honneur, fut estimé des rois *Louis XII* & *François I*, & termina sa carriere en 1519, après avoir signalé sa gestion par des services distingués.

IV. OLIVIER, (François) fils du précédent, & président-à-mortier au parlement de Paris, étoit un magistrat habile, éloquent, judicieux, sincere, bon ami, d'un courage inflexible, & d'une force d'esprit qui ne se relâchoit jamais dans ce qu'il devoit à son roi & à sa patrie. *François I* lui donna,

en 1545, la place de chancelier de France; mais la duchesse *de Valentinois* lui fit ôter les sceaux, sous *Henri II* qu'elle gouvernoit. L'austérité de ses mœurs, & les entraves qu'il mettoit aux libéralités du roi, lui avoient attiré cette dangereuse ennemie. Mais ce qui lui nuisoit plus que tout le reste, auprès des avides courtisans, c'étoit son opiniâtreté à rejeter tous les projets de finance trop onéreux au peuple, & le peu de soin qu'il se donnoit pour imaginer de nouvelles taxes. On prit occasion d'une fluxion qui étoit tombée sur les yeux du chancelier, & qui l'avoit forcé de suspendre pendant quelques jours les expéditions, pour lui demander la démission de sa place, moyennant une récompense telle qu'il voudroit l'exiger. *Olivier* répondit, » qu'il étoit parvenu au grade de » Chancelier de France, par de » longs travaux, & des services » importans rendus à l'Etat dans » plus d'un genre; que depuis » qu'il en étoit revêtu, il s'en » étoit acquitté d'une maniere irré» prochable; qu'il sommoit ceux » qui cherchoient à le dépouiller, » de déclarer publiquement en quoi » il avoit démérité: que le posse» dant à juste titre, & sous la » sauve-garde des lois, il ne » consentiroit jamais que personne, » de son vivant, en prît le titre » & en touchât les gages; mais » que n'ayant jamais eu en vue » que de servir l'état, & de con» tenter le roi, il verroit sans » peine qu'un autre, plus heureux » peut-être, mais non plus zélé » que lui, en exerçât les fonc» tions, & qu'il donneroit à cet » égard toutes les facilités qu'on » pourroit désirer «. Il se démit donc de la commission de Garde-des-sceaux, qu'on érigea en titre d'office; & il vécut paisiblement dans une retraite honorable. Rappelé à la cour par *François II*, en 1559, il s'y trouva lorsque l'empereur *Ferdinand I* envoya l'évêque de Trente en France, pour y demander la restitution de Mets, Toul & Verdun. L'ambassadeur de *Ferdinand* avoit gagné la plupart des membres du conseil. Le chancelier, qui y présidoit, déconcerta ses mesures, en proposant de trancher la tête à celui qui favoriseroit ses demandes. Ce digne magistrat mourut à Amboise le 30 Mars 1560. Sa postérité masculine finit à *Charles Olivier*, mort en 1671, à 22 ans.

V. OLIVIER, (Jean) oncle du chancelier de France, fut évêque d'Angers en 1532. De simple religieux étant devenu grand-aumônier au monastere de Saint-Denys, & ensuite abbé de Saint-Crespin & de Saint-Médard de Soissons, il permuta cette derniere abbaye pour l'évêché d'Angers, où il partagea son temps entre les fonctions pastorales & les lettres. On a de lui un Poëme latin, intitulé: *Jani Olivarii Pandora*, Paris, 1542, in-12; & Rheims, 1618, in-8°. Cet ouvrage acquit à l'auteur parmi ses contemporains une réputation qui a un peu dégénéré. Il fut traduit en françois par *Gabriel-Michel de Tours*, dès qu'il parut, in-12. Ce prélat littérateur gouverna son diocese avec autant de zele que de lumieres, & fit le bien sans faste & sans ostentation: il mourut en 1540. Il ne faut pas le confondre avec un autre Jean OLIVIER ou *Olivarius* de Gand, professeur d'éloquence & de la langue grecque à Douai, mort à Cambrai vers l'an 1624, qui nous a laissé plusieurs *Poëmes* estimés, & une bonne Edition de S. *Prosper*, enrichie de variantes, plus

ample & plus correcte que celles qui avoient paru jusqu'alors, Douai, 1577, & réimprimée plusieurs fois depuis.

VI. OLIVIER, (Claude-Matthieu) avocat au parlement d'Aix, né à Marseille en 1701, parut avec éclat dans le barreau. Il contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de Marseille, dont il fut un des premiers membres. C'étoit un homme d'un esprit vif & facile. Quelques heures enlevées à son amour pour la société & les plaisirs, lui suffisoient souvent pour se mettre en état de parler & d'écrire, même sur des causes importantes; mais ses ouvrages se sentoient ordinairement de cette précipitation. Excessif en tout, après avoir donné 15 jours à étudier le Code & le Digeste, ou à se remplir des beautés de *Démosthenes*, d'*Homere*, de *Cicéron*, de *Bossuet*, il en abandonnoit 15 autres, souvent un mois entier, à une vie désoccupée & frivole. Il mourut en 1736, a 35 ans, après avoir publié: I. *L'Histoire de* Philippe, *roi de Macédoine*, *& pere* d'Alexandre *le Grand*, 2 vol. in-12. Nul écrivain n'a si bien développé l'Histoire du siecle de *Philippe*, les intérêts des peuples de la Grece, leurs mœurs & leurs coutumes; mais son ouvrage manque d'art. Les digressions sont trop fréquentes, & quelquefois ennuyeuses. Le style n'est nullement historique. Il est, en général, sec, décousu, & sur le ton de dissertation. On y rencontre cependant des morceaux pleins de feu & de graces, & des tours vraiment originaux. La maladie dont son cerveau fut attaqué, & qui le fit languir pendant plusieurs années, l'empêcha d'y mettre la derniere main. II. *Mémoire sur les secours donnés aux Romains par les Marseillois, pendant la IIe Guerre Punique*.. III. *Mémoire sur les secours donnés aux Romains par les Marseillois, durant la Guerre contre les Gaulois*... Voy. aussi l'article de KRETZCHMER.

OLIVIER-MAILLARD, *Voyez* MAILLARD.

OLLENIX, *Voy.* MONTREUX.

OLON, (SAINT-) *PIDOU*.

OLONE, (Louis *de la Trimouille*, comte d') né en 1626, se trouva à la bataille de Nortlingue en 1645, commanda les chevau-légers à la majorité de *Louis XIV*, & mourut en 1686, sans laisser d'enfans. Il avoit épousé, en 1652, *Catherine-Henriette d'Angennes*, parente de la maréchale *de la Ferté*. C'est cette dame, morte en 1714, que le comte *de Bussy* n'a rendue que trop fameuse dans son *Roman satirique*. Le frere du comte *d'Olone* termina cette branche en 1690. Sa fille en a fait passer les biens dans la maison de *Montmorency*... *Voyez* I. RAGINE.

OLONNOIS, (Jean-David l') fameux aventurier du XVIIe siecle, naquit près d'Olonne en Poitou, dont il conserva le nom. Il quitta la France dès sa jeunesse, & s'embarqua à la Rochelle, où il s'engagea à un habitant des isles de l'Amérique. Lorsqu'il fut sorti de servitude, il se retira sur la côte de Saint-Domingue, où il se joignit aux Boucaniers. Après avoir mené ce genre de vie pendant quelque temps, il voulut aller faire des courses avec les aventuriers François qui se retiroient à l'isle de la Tortue, proche la grande Isle Espagnole. Il fit fort peu de voyages comme soldat; car ses camarades le prirent bientôt pour commandant, & lui donnerent un vaisseau avec lequel il fit quelques prises. Les Espagnols armerent contre lui, tuerent presque tout son monde, & le bles-

ferent; il se mit parmi les morts, & sauva sa vie par ce stratagême. Dès qu'ils furent retirés, il prit l'habit d'un Espagnol qui avoit été tué dans le combat, & s'approcha de la ville de Campesche. Il trouva le moyen d'y parler à quelques esclaves, auxquels il promettoit la liberté s'ils vouloient lui obéir. Ces esclaves amenerent le canot de leur maître à *l'Olonnois*, qui se sauva à la Tortue; ensuite il se présenta avec deux canots, devant la Havane. Le gouverneur de cette isle envoya contre lui une frégate de dix pieces de canon. L'*Olonnois* s'en rendit maître, & coupa lui-même la tête à tous les Espagnols, les faisant passer devant lui l'un après l'autre, & ne pardonnant qu'au dernier, qu'il envoya au gouverneur de la Havane pour lui annoncer qu'il lui préparoit le même traitement. Cet homme, aussi cruel qu'intrépide, fut pris, après plusieurs autres exploits, par les Indiens sauvages, qui le hacherent par quartiers, le firent rôtir & le mangerent.

OLYBRIUS, (*Anicius*) de l'ancienne & illustre famille des *Anices*, épousa *Placidie*, sœur de l'empereur *Valentinien III*, qui l'envoya en Italie à la tête d'une armée. Le général *Ricimer* s'y étoit révolté contre l'empereur *Anthemius*. Le rebelle, au lieu de combattre *Olybrius*, le fit proclamer empereur au commencement d'Avril 472, après avoir détrôné *Anthemius*. *Olybrius* resta paisible possesseur de l'empire d'Occident, mais il n'eut pas le temps d'exécuter rien de mémorable. Il mourut le 23 Octobre, après un regne très-court. Ce prince étoit recommandable par son courage, ses mœurs, sa piété & son patriotisme. Il laissa une fille, nommée *Julienne*, qui épousa le patrice *Aréobinde*; celui-ci refusa l'empire d'Orient, que le peuple de Constantinople, mécontent de la conduite de l'empereur *Anastase*, vouloit lui faire accepter.

OLYMPIAS, sœur d'*Alexandre* roi des Epirotes, femme de *Philippe* roi de Macédoine, & mere d'*Alexandre le Grand* [*Voy.* CALLIXENE.] est aussi connue par son esprit que par son ambition. Son époux l'ayant soupçonnée d'infidélité, la répudia, pour épouser *Cléopâtre*, niece d'*Attale*. *Olympias* fut d'autant plus sensible à sa chute, que les cérémonies du mariage de sa rivale furent magnifiques. *Attale* eut l'imprudence de dire, au milieu d'un repas donné pendant le cours de ces fêtes brillantes: « Qu'il » ne lui restoit plus qu'à prier les » Dieux d'accorder un légitime » successeur au roi *Philippe* ». *Alexandre* fils de *Philippe*, piqué de cette double insulte pour sa mere & pour lui: *Misérable! lui dit-il, me prends-tu pour un bâtard?* & lui jeta en même temps sa coupe à la tête. Après la mort de *Philippe*, à laquelle on soupçonna *Olympias* d'avoir eu part, elle accourut de l'Epire, où elle s'étoit réfugiée auprès du roi son frere, & vint cabaler en Macédoine. Se rappelant avec indignation l'outrage ignominieux qu'on lui avoit fait, elle rassembla les membres épars du meurtrier de son mari, lui mit une courone d'or sur la tête; & après lui avoit fait rendre les derniers devoirs, elle plaça l'urne qui contenoit sa cendre, à côté de celle du roi de Macédoine. Tous ses soins se bornerent alors à gouverner son fils, qui n'aimoit pas à l'être. Elle le railla quelquefois sur sa vanité. *Alexandre* ayant pris le titre de Fils de *Jupiter* dans une lettre qu'il lui écrivoit, elle lui

répondit : *Qu'ai-je fait, pour que vous vouliez me mettre mal avec Junon ?* Le conquérant Macédonien étant mort, sa mere tâcha de recueillir une portion de son empire. *Philippe Aridée*, & sa femme *Euridice*, exciterent des troubles dans la Macédoine : *Olympias* les fit mourir cruellement l'un & l'autre. Elle ordonna encore le supplice de *Nicanor*, frere de *Cassandre*, & de cent des principaux Macédoniens attachés à son parti. Tant de cruautés ne demeurerent pas impunies. *Olympias* s'étoit retirée dans Pydna, avec le jeune roi *Alexandre*, *Roxane* sa mere, & *Thessalonice* soeur *d'Alexandre le Grand*. *Cassandre* vint l'y assiéger par terre & par mer. *Olympias*, après avoir souffert, avec un courage invincible, toutes les extrémités d'une famine cruelle, ayant perdu toute espérance de secours, fut enfin contrainte de se rendre à discrétion. *Cassandre*, pour s'en défaire d'une maniere moins odieuse, inspira aux parens des principaux officiers qu'*Olympias* avoit fait mourir pendant sa régence, de l'accuser dans l'assemblée des Macédoniens. Ils le firent, & après qu'on les eut ouïs, elle fut condamnée, quoiqu'absente, à mourir, sans que personne prît sa défense. Elle demanda inutilement à plaider sa cause dans l'assemblée publique. *Cassandre*, craignant que le souvenir de *Philippe* & d'*Alexandre*, pour qui les Macédoniens conservoient du respect, ne leur fît changer tout-à-coup de sentiment, envoya sur le champ deux cents soldats pour la tuer. Mais quelque déterminés qu'ils fussent, ils ne purent soutenir l'éclat de la majesté qui partoit des yeux & du visage de la princesse, & ils se retirerent sans avoir exécuté leurs ordres. Il fallut employer, pour ce meurtre, les parens de ceux qu'elle avoit fait mourir. Ils furent ravis de satisfaire leur vengeance particuliere, en faisant leur cour à *Cassandre*. Ainsi périt, l'an 316 avant Jesus-Christ, la fameuse *Olympias*, fille, soeur, femme & mere de rois.

OLYMPIODORE, philosophe Péripatéticien d'Alexandrie, sous *Théodose le Jeune*, a fait des *Commentaires* sur quelques Traités d'*Aristote*, 1551, in-fol., ainsi que sur *Platon* ; & une *Vie de Platon*, où il y a bien des choses qui ne se trouvent pas dans *Diogene Laërce*. Jacques *Windet* a traduit cette Vie en latin, & l'a enrichie de savantes notes.

OLYMPO, *Voyez* OLIMPO.

I. OMAR Ier, successeur d'*Aboubekre*, & second calife des Musulmans, après *Mahomet* son gendre, commença son regne l'an 634 de Jesus-Christ. Ce prince fut un des plus rapides conquérans qui aient désolé la terre. Il prit d'abord Damas, capitale de la Syrie, & chassa les Grecs de cette province & de la Phénicie. Il tourna ensuite ses armes vers Jérusalem, & la reçut à composition, après un siége opiniâtre. Dans le même temps, ses lieutenans s'avançoient en Perse, & défaisoient en bataille rangée *Izdegerde*, le dernier des rois idolâtres de cette grande monarchie. Cette victoire fut suivie de la prise de Moedain, la capitale de l'empire des Perses. *Amrou*, un de ses lieutenans, battit les troupes de l'empereur *Heraclius* ; Memphis & Alexandrie se rendirent ; l'Egypte entiere & une partie de la Libye furent enlevées aux Romains. C'est dans cette conquête, que fut brûlée la fameuse bibliotheque d'Alexandrie, monument des connoissances & des erreurs des hommes, commencée

par *Ptolomée Philadelphe*, & augmentée par tant de rois. Alors les Sarrasins ne vouloient d'autre science que celle de l'*Alcoran*; mais ils faisoient déjà voir que leur génie pouvoit s'étendre à tout. L'entreprise de renouveler en Egypte l'ancien canal creusé par les rois, rétabli ensuite par *Trajan*, & de rejoindre ainsi le Nil à la Mer-Rouge, est digne des siecles les plus éclairés. Un gouverneur d'Egypte entreprit ce grand travail sous le califat d'*Omar*, & en vint à bout. Rien ne résistoit aux armes des Musulmans : ils pousserent leurs conquêtes bien avant dans l'Afrique, & même, suivant quelques-uns, jusqu'aux Indes. *Omar* ne jouit pas long-temps de ses conquêtes; il fut assassiné l'an 644 de Jesus-Christ, à 63 ans, par un esclave Persan. Son assassin s'appeloit FIROUZ. Il vint un jour porter ses plaintes à *Omar* contre son maître, qui exigeoit tous les jours de lui 2 drachmes d'argent. C'étoit le plus souvent tout ce qu'il pouvoit gagner par son travail. *Omar* lui demanda combien de métiers il savoit; & ayant appris qu'il étoit architecte, charpentier, sculpteur, il lui dit que cette somme n'étoit pas excessive, & que son maître pouvoit l'obliger à lui donner trois drachmes, puisqu'il avoit trois professions. Il ajouta qu'il vouloit l'employer à construire des moulins-à-vent, pour moudre le blé des greniers publics. *Firouz*, irrité de la réponse d'*Omar*, & frémissant de colere, lui dit : *Je vous ferai un moulin dont on parlera, tant que la roue de celui du Ciel tournera sur la tête des hommes...* *Omar*, entendant ces paroles, dit à ses courtisans : *Il semble que cet homme me menace?* & son soupçon fut juste. L'esclave prit si bien son temps, qu'il le frappa quelques jours après d'un coup de couteau au-dessous du nombril, dont il mourut trois jours après. Les grands le prierent de se choisir un successeur; mais leurs instances furent inutiles. Il répondit seulement : *Si* Salem *étoit encore en vie, je l'aurois préféré à tous les autres.* On lui proposa d'élever son fils à cette dignité; mais il s'en défendit avec vivacité, disant que *c'étoit bien assez qu'il se fût trouvé dans sa famille un homme qui eût bien voulu se charger d'un tel fardeau.* Pendant son regne, qui ne fut que d'environ dix ans, les Arabes se rendirent maîtres de 36000 villes, places ou châteaux, détruisirent 4000 Temples des Chrétiens ou Idolâtres, firent bâtir 1400 Mosquées pour l'exercice de leur religion. L'enthousiasme les animoit autant dans leurs conquêtes, que le désir de dominer & de s'enrichir. *Omar* se bornoit dans sa table & ses vêtemens au seul nécessaire, ne se nourrissant que de pain d'orge, ne buvant que de l'eau, & pratiquant toutes les austérités prescrites par l'*Alcoran*. Le Mahométisme n'a point eu d'apôtre plus zélé & plus vertueux que ce guerrier. Il fut le premier qui rendit le califat électif, voulant que le mérite seul pût élever à cette dignité, & se contentant de demander pour son fils une place dans le conseil d'état. Ce fut lui qui bâtit le grand Caire.

II. OMAR II, XIII[e] calife, de la race des *Ommiades*, succéda à son cousin *Soliman* l'an 717 de Jesus-Christ. Il attaqua Constantinople avec toutes les machines & toutes les ruses de guerre imaginables; mais il fut obligé d'en lever le siége, & sa flotte ayant été submergée par une horrible tempête, il persécuta cruellement les Chrétiens de son empire. Son zele

outré pour sa religion en étoit le motif; car d'ailleurs il étoit équitable : en voici une preuve remarquable. Les *Ommiades* ses prédécesseurs avoient établi des malédictions solennelles contre la mémoire d'*Ali*, afin de la rendre exécrable à tous les peuples. *Omar* voulut abolir ces anathêmes, parce qu'il les croyoit injustes. C'étoit rouvrir la route du trône aux *Alides*. Pour se garantir de cette révolution, sa famille le fit empoisonner auprès d'Emese, ville de Syrie, l'an 720 de Jesus-Christ, après un regne de deux ans cinq mois.

OMEIS, (Magnus-Daniel) né à Nuremberg, obtint par son savoir la place de professeur en éloquence, en morale & en poésie à Altorf, où il mourut le 22 Novembre 1708, à 63 ans. On a de de lui : I. *Ethica Pythagorica*. II. *Ethica Platonica, cui accessit Speculum virtutum quotidiè consulendum*. III. *Theatrum virtutum & vitiorum ab* Aristotele *omissorum*. IV. *Juvenci Historia Evangelica cum notis*. Ces ouvrages ne sont guere consultés aujourd'hui.

OMER, (S.) *Audomarus*, né dans le val de Goldenthal, près de Constance, sur le haut Rhin, d'une famille noble & riche, se retira dans sa jeunesse au monastere de Luxeuil, & fut nommé évêque de Térouane par le roi *Dagobert*, en 636. Il travailla avec zele à rétablir la discipline dans son diocese, & bâtit le monastere de Sithin, auquel *S. Bertin*, qui en fut le second abbé, donna son nom. Sa mort fut sainte comme sa vie; elle arriva en 668.

OMONT, *Voyez* AUMONT.

OMPHALE, reine de Lydie, & femme d'*Hercule*, répondit à l'amour de ce héros, parce que, selon la Fable, il tua, près du fleuve Sangaris, un Serpent qui désoloit son royaume. *Hercule* eut tant de passion pour cette princesse, qu'il prénoit sa quenouille & s'amusoit à filer avec elle.

OMPHALIUS, (Jacques) natif d'Andernach, dans l'électorat de Cologne, fut un habile jurisconsulte, & conseiller du duc *de Cleves*. Il mourut en 1570. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, qui contiennent un grand fonds de littérature. Les plus connus sont : I. *De officio & potestate Principis*. II. *De elocutionis imitatione & apparatu*.

ONAM, *Voyez* HONAM.

ONAN, fils de *Juda*, & petit-fils de *Jacob*. *Juda* ayant donné *Thamar* pour femme à *Her* son fils aîné, celui-ci mourut sans avoir d'enfans ; alors *Juda* fit épouser *Thamar* à *Onan* son second fils, afin qu'il fît revivre le nom de son frere. Mais *Onan* empêcha par une action détestable que *Thamar* ne devînt mere, & le Seigneur le frappa de mort.

ONESICRITE, philosophe à la suite d'*Alexandre le Grand*. Ce prince l'envoya vers les Sophistes Indiens avec lesquels il eut de longues conférences, sur-tout avec *Calamis* le plus célebre de tous, qu'il détermina à le suivre jusqu'en Perse, où après avoir donné de grandes preuves de sagesse, il quitta la vie en se faisant brûler vif en présence de toute l'armée des Macédoniens.

ONESIME, Phrygien, esclave de *Philémon*, ami de *S. Paul*, fit un vol considérable à son maître, se sauva & rencontra *S. Paul* à Rome. Cet Apôtre le convertit, & lui donna une Lettre pour *Philemon*, qui, ravi de voir son esclave Chrétien, le combla de biens en le mettant en liberté. On croit que *S. Paul* le fit évêque de Bérée en

en Macédoine, où il couronna sa vie par le martyre.

ONESIPHORE, disciple de *S. Paul*, souffrit le martyre avec *S. Porphyre*: il fut traîné à la queue d'un cheval.

ONGOSCHIO, *Voy.* FIDERI.

I. ONIAS I, successeur de *Jeddoa* ou *Joaddus*, obtint le souverain pontificat l'an 324 avant Jesus-Christ. Pendant son gouvernement, *Ptolomée*, surnommé *Soter*, fils de *Lagus*, prit Jérusalem par trahison, un jour de Sabbat, que les Juifs l'avoient reçu dans la ville comme ami.

II. ONIAS II, grand-prêtre l'an 242 avant Jesus-Christ, étoit un homme de peu d'esprit & d'une avarice sordide. Il refusa de payer le tribut de 20 talens d'argent que ses prédécesseurs avoient toujours payé aux rois d'Egypte, comme un hommage qu'ils faisoient à cette couronne. *Ptolomée Evergete*, qui régnoit alors, envoya à Jérusalem un de ses courtisans pour demander les arrérages qui montoient fort haut, menaçant cette ville, en cas de refus, d'abandonner la Judée à ses soldats, & d'y envoyer d'autres habitans à la place des Juifs. Ces menaces mirent l'alarme dans Jérusalem. *Onias* fut le seul qui ne s'en effraya point; & les Juifs alloient éprouver les derniers malheurs, si *Joseph*, neveu du grand-prêtre, n'eût détourné l'orage par sa prudence. Il se fit députer à la cour d'Egypte: il sut si bien gagner l'esprit du roi & de la reine, qu'il se fit donner la ferme des tributs du roi dans les provinces de Célésyrie & de Palestine. Cet emploi le mit en état d'acquitter les sommes dues par son oncle, & fut le salut de sa nation. *Onias* eut pour successeur *Simon II*, son fils.

III. ONIAS III, fils de *Simon*, & petit-fils d'*Onias II*, fut établi dans la grande sacrificature après la mort de son pere, vers l'an 200 avant Jesus-Christ. C'étoit un homme juste, qui a mérité que le *Saint-Esprit* lui donnât les plus grandes louanges. Sa piété & sa fermeté faisoient observer les lois de Dieu dans Jérusalem, & inspiroient aux rois mêmes & aux princes idolâtres, un grand respect pour le Temple du Seigneur. C'est sous lui qu'arriva l'histoire d'*Héliodore*. Un Juif nommé *Simon*, outré de la résistance qu'*Onias* apportoit à ses injustes entreprises, fit dire à *Seleucus*, roi de Syrie, qu'il y avoit dans les trésors du Temple des sommes immenses, qu'il pouvoit très-facilement verser dans le sien. Le roi, sur cet avis, envoya à Jérusalem HÉLIODORE: [*Voyez* ce mot.] Le perfide *Simon*, toujours plus animé contre *Onias*, ne cessoit de le faire passer pour l'auteur de tous les troubles, qu'il excitoit lui-même. *Onias* craignant les suites de ces accusations, se détermina à aller à Antioche pour se justifier auprès du roi *Seleucus*: ce prince mourut sur ces entrefaites. *Antiochus Epiphanes*, son frere, lui ayant succédé, *Jason*, frere d'*Onias*, qui désiroit avec ardeur d'être élevé à la souveraine sacrificature, l'acheta du roi à prix d'argent, & en dépouilla son frere, qui se retira dans l'asile du bois de Daphné. Ce saint homme n'y fut pas en sureté; car *Menelaüs*, qui avoit usurpé sur *Jason* la souveraine sacrificature, & pillé les vases d'or du Temple, fatigué des reproches que lui en faisoit *Onias*, le fit assassiner par *Andronic*, gouverneur du pays. Ce meurtre révolta tout le monde. Le roi lui-même, sensible à la mort d'un si grand homme, ne put retenir ses larmes, & la vengea sur l'auteur,

qu'il fit tuer au même lieu où il avoit commis cette impiété... *Onias* laissa un fils, qui, se voyant exclus de la dignité de son pere par l'ambition de *Jason* & de *Menelaüs*, ses oncles, & par l'injustice des rois de Syrie, se réfugia en Egypte auprès du roi *Ptolomée Philometor*. Ce prince lui accorda la permission de faire bâtir un Temple au vrai Dieu dans la préfecture d'Héliopolis. Il apppela ce Temple *Onion*, & le construisit sur le modele de celui de Jérusalem, y établit des Prêtres & des Lévites, qui faisoient le même service & pratiquoient les mêmes cérémonies que dans le vrai Temple. Le roi lui assigna de grandes terres & de forts revenus, pour l'entretien des Prêtres, & pour les besoins du Temple. Après la ruine de Jérusalem, *Vespasien*, craignant que les Juifs ne se retirassent en Egypte & ne continuassent à faire les exercices de leur religion dans le Temple d'Héliopolis, le fit dépouiller de tous ses ornemens, & en fit fermer les portes.

IV. ONIAS, Juif d'une vertu éminente, obtint de Dieu par ses prieres la fin d'une cruelle famine, qui affligeoit ses compatriotes; mais il n'obligea que des ingrats. Voyant la guerre allumée pour le pontificat entre *Hyrcan* & *Aristobule*, il se retira dans une caverne, pour ne point prendre part à ces horreurs, l'un & l'autre parti étant composé de Juifs. Il fut cependant accusé d'être de celui d'*Hyrcan*. Comme on voulut le forcer à maudire *Aristobule* & les sacrificateurs attachés au Temple, le saint homme fit cette priere: *Grand Dieu, puisque ceux-ci sont votre Peuple & ceux-là vos Sacrificateurs, je vous conjure de n'exaucer ni les uns ni les autres!* Le peuple furieux l'accabla aussitôt de pierres; & ce crime fut puni peu après par le même fléau, dont Dieu, à sa considération, les avoit délivrés.

ONKELOS, surnommé le *Prosélyte*; fameux rabbin du premier siecle, est auteur de la premiere *Paraphrase Chaldaïque* sur le Pentateuque. On dit dans le Talmud, qu'il fit les funérailles du rabbin *Gamaliel*, & que pour les rendre plus magnifiques, il y brûla des meubles pour la valeur de plus de 70,000 livres. C'étoit la coutume des Hébreux de brûler le lit & les autres meubles des rois après leur mort. On observoit la même cérémonie aux funerailles des présidens de la Synagogue, tels qu'étoit *Gamaliel*.

ONOMACRITE, poëte Grec, que l'on croit auteur des Poésies attribuées à *Orphée* & à *Musée*, florissoit vers l'an 516 avant Jesus-Christ. Il fut chassé d'Athenes par *Hipparque*, un des fils de *Pisistrate*.

ONOSANDER, philosophe Platonicien, dont il nous reste un traité *Du devoir & des vertus d'un Général d'Armée*, que *Rigault* a publié en 1600, in-4°, en grec, avec une bonne traduction latine. *Blaise de Vigenere* l'a traduit en françois, in-4°, & sa version est rare: elle parut à Paris en 1605. M. le baron de *Zurlauben* en a donné une meilleure dans sa *Bibliotheque Militaire*, 1760, 3 volumes in-12. Il y en a une édition grecque & françoise, de Nuremberg, 1762, in-folio, qui est estimée.

ONSEMBRAY, *Voyez* PAJOT.

ONUPHRE PANVINI, *Voyez* PANVINI.

OORT, *Voyez* WAN-OORT.

OPHIONÉE, chef des Démons qui se révolterent contre *Jupiter*, au rapport de *Phérécyde* de Scyros: d'où quelques Mythologistes lui

tarres ont conclu, assez mal-à-propos, que les anciens Païens ont eu quelque connoissance de la chute de *Lucifer*. Ce mot grec signifie *Serpent*; ce qui a encore contribué à accréditer son systême.

OPHNI & PHINÉES, enfans du grand-prêtre *Héli*, furent si impies & si méchans, que l'Ecriture leur a donné le nom de *Fils de Bélial*. Le pere étoit sage & vertueux; mais sa foiblesse pusillanime & sa criminelle complaisance, fut, en quelque sorte, la cause des débordemens de ses enfans, & il en fut puni avec eux. Ces infames faisoient violence aux femmes & aux filles qui venoient au Temple, s'approprioient les offrandes, & exigeoient des contributions pour rendre la justice, ou plutôt l'injustice. Le pere en fut souvent averti, & il n'eut jamais le courage ni la force d'y remédier. Enfin, Dieu irrité lui envoie le Prophete *Samuel*, & lui fait annoncer que bientôt il lui arriveroit des malheurs si grands, que tous ceux qui les apprendroient en seroient effrayés. En effet la guerre s'étant allumée entre les Israélites & les Philistins, on en vint à une bataille: c'étoit là le moment des vengeances de Dieu. Vingt mille Israélites resterent sur le champ de bataille; l'Arche d'alliance, cette sauve-garde qui assuroit ordinairement la victoire, tomba entre les mains des ennemis; & les deux fils du pontife, *Ophni* & *Phinées*, furent trouvés au nombre des morts noyés dans leur sang. On apporte en tremblant la fatale nouvelle au pere, qui, frappé comme d'un coup de foudre, tombe à la renverse; sa cervelle se répand sur le pavé, & il expire à l'instant. Ainsi périrent le pere & les fils, victimes, les uns de leurs injustices sacriléges, & l'autre, de sa foiblesse aveugle pour d'indignes enfans.

OPILIUS, (*Aurelius*) habile grammairien, auteur d'un ouvrage intitulé, *Libri Musarum*, florissoit l'an 94 avant J. C. Ce recueil n'est pas venu jusqu'à nous.

I. OPITIUS, (Martin) poëte de Breslaw, s'est fait un nom célebre par ses Poésies latines, & encore plus par ses Poésies allemandes. On a de lui des *Sylves*, des *Epigrammes*, un Poëme du *Vésuve*, les *Distiques de Caton*, &c. Ses vers allemands, qui l'ont mis à la tête des poëtes de sa nation, sont également naturels & brillans. Ils ont été recueillis à Amsterdam en 1698. Les latins l'avoient été en 1631 & 1640, in-8°. L'auteur mourut de la peste à Dantzig, le 13 Août 1639, aimé & estimé.

II. OPITIUS, (Henri) théologien Luthérien, né à Altenbourg en Misnie l'an 1642, fut professeur en langues orientales & en théologie à Kiel, où il mourut en 1712, à 70 ans. On a de ce savant un grand nombre d'ouvrages sur les antiquités Hébraïques; il ternit sa réputation en voulant établir le rapport de la langue grecque avec les langues orientales, selon la méthode que *Wasmuth* avoit suivie pour montrer la liaison que tous les dialectes de l'Orient ont entre eux. Cette envie bizarre d'assujettir la langue grecque aux mêmes regles que l'hébreu, l'engagea à donner quelques livres ridicules. *Opitius* étoit d'ailleurs un des hommes les plus savans de sa secte & de son siecle. On ne recherche de lui que sa *Biblia Hebraica*, Kiel, 1719, in-4°, 2 vol.

OPMÉER, (Pierre) natif d'Amsterdam, se distingua par son érudition, & par son zele pour la défense de la religion Catholique,

On a de lui : I. Un *Traité de l'Office de la Messe.* II. L'*Histoire des Martyrs de Gorcum & de Hollande*, Leyde, 2 vol. in-8°. C'est l'histoire des Catholiques les plus zélés, dont les Hollandois ont versé le sang pour cimenter l'héréfie & la révolte. III. Une *Chronique depuis le commencement du Monde*, jusqu'en 1569, avec des supplémens par *Laurent Beverlinck*, jusqu'en 1611, Anvers, 1611, 2 vol. in-fol, avec figures. Cet ouvrage est un des meilleurs qu'on ait en ce genre, le style en est net & fort intelligible. *Opméer* a le plus souvent puisé dans les sources : tous ses ouvrages sont écrits en latin. Cet écrivain mourut à Delft en 1595, âgé de 69 ans.

OPORIN, (Jean) imprimeur de Bâle, vit le jour en 1507. Il fut plus favorisé de la nature que de la fortune : obligé d'être maître d'école pour avoir du pain, il transcrivit des manuscrits, & se mit en état d'être correcteur d'imprimerie, & enfin imprimeur lui-même. Il enrichit la république des lettres de plusieurs ouvrages des Anciens, imprimés avec une exactitude scrupuleuse, & ornés de Tables très-amples. Il mourut le 6 Juillet 1568, à 61 ans. Il s'étoit imposé, dans sa jeunesse, le joug du mariage. Sa premiere femme étoit une furie ; la seconde étoit une prodigue ; il eut le bonheur de les perdre, & il passa en paix le reste de ses jours avec deux autres femmes plus sages, qu'il épousa successivement. On a de lui : I. De savantes *Scholies* sur différens ouvrages de *Cicéron*. II. Des *Notes* pleines d'érudition sur quelques endroits de *Démosthenes*. III. L'édition de 38 *Poëtes Bucoliques*.

OPPEDE, (Jean Meynier, baron d') premier président au parlement d'Aix, sa patrie, succéda dans cette place à *Chasseneux*, & joignit à sa charge la lieutenance générale de Provence & le commandement militaire en l'absence du comte de *Grignan*. Ce magistrat guerrier se signala par un zele cruel. Le parlement d'Aix avoit ordonné, le 18 Novembre 1540, par un arrêt solennel, que toutes les maisons de Mérindol, occupées par les hérétiques nommés *Vaudois*, seroient entiérement démolies, ainsi que les châteaux & les forts qui leur appartenoient. Dix-neuf des principaux habitans de ce bourg furent condamnés à périr par le feu. Les Vaudois effrayés députerent vers le cardinal *Sadolet*, évêque de Carpentras, prélat philosophe, qui les reçut avec bonté, & intercéda pour eux. *François I*, touché par leurs représentations, leur pardonna, à condition qu'ils abjureroient leurs erreurs. On n'abjure guere par force ce qu'on a sucé avec le lait. [*Voy.* CHASSENEUX.] *D'Oppede*, irrité de l'opiniâtreté de ces esprits inflexibles, fit exécuter, en 1545, l'arrêt dont on avoit suspendu l'exécution. Il falloit des troupes : *d'Oppede* & l'avocat-général *Guerin*, s'étant fait une petite armée, fondirent sur les villages de Cadenet, de Pertuis, de la Motte, de Saint-Martin, de Villelaure, de Lourmarin, de Genson, de Tremezines, de la Roque, de Cabrieres, de Mérindol ; tuerent tout ce qu'ils rencontrerent ; brûlerent les maisons, les granges, les moissons & les arbres. Les fugitifs furent poursuivis à la lueur de l'embrâsement. Il ne restoit dans le bourg de Cabrieres que 60 hommes & 30 femmes. Ils se rendent, sous la promesse qu'on épargnera leur vie ; mais à peine se sont-ils rendus, qu'on les massacre. Quelques femmes réfugiées dans une Eglise, en sont tirées par l'ordre de l'implacable *d'Oppede* ; il les enferme dans une grange, à la

quelle il fait mettre le feu. » Lorsqu'elles se présentoient à la fenêtre pour se jeter en bas, (dit » le continuateur de *Fleury*,) on les » repoussoit avec des fourches, ou » on les recevoit sur les pointes » des hallebardes. Ceux qui se sauverent dans les montagnes ne furent pas plus heureux : la faim & » les bêtes farouches les dévorerent, » parce qu'on leur coupa tous les » chemins. On les assiégea, comme » des lions dans un fort ; on défendit, sous peine de la vie, de » leur donner aucuns alimens. Ces » misérables députerent vers *d'Oppede* pour obtenir de lui la permission d'abandonner leurs biens, » & de se retirer la vie sauve dans » les pays étrangers. Le baron *de la Garde*, quoique aussi cruel que » l'autre, paroissoit fléchi ; mais le » président lui répondit brusquement, qu'*il les vouloit tous prendre* » *sans qu'aucun n'échappât, & les envoyer habiter les Enfers*. Huit cents » personnes périrent dans cette » action. On alla ensuite à la Coste, » dont le seigneur avoit promis » aux habitans qu'il ne leur feroit » fait aucun dommage, pourvu » qu'ils portassent leurs armes dans » le château, & qu'ils abattissent les » murailles de la ville en quatre » endroits. Ces bonnes gens, trop » crédules, firent ce qui leur étoit » ordonné ; mais à l'arrivée du président, les fauxbourgs furent brûlés, la ville fut prise, & les habitans taillés en pieces, sans qu'il » en restât un seul. Les femmes & » les filles, qui, pour se dérober » à la premiere furie du soldat, » s'étoient retirées dans un jardin » proche le château, furent toutes » violées, & si cruellement traitées, que plusieurs moururent » de faim ou de tristesse, ou des » tourmens qu'on leur fit souffrir. » Ceux qui étoient cachés dans » Mussi, ayant été enfin découverts, éprouverent le même sort » que les autres ; & ceux qui erroient dans les forêts & sur les » montagnes désertes, cherchoient » plutôt la mort que la vie dans » leur retraite, ayant perdu leurs » biens, leurs femmes & leurs enfans. Il y eut vingt-deux bourgs » ou villages saccagés ou brûlés «. (Et non 44., comme le dit le continuateur du petit *Dictionnaire Historique* de *Ladvocat*) Lorsque les flammes furent éteintes, la contrée, auparavant florissante & peuplée, fut un désert affreux où l'on ne voyoit que des cadavres. Le peu qui échappa, se sauva vers le Piémont. *François I* eut horreur de cette destruction atroce. L'arrêt, dont il avoit permis l'exécution, portoit seulement la mort de 19 hérétiques : *d'Oppede* & *Guérin* en firent périr plus de 4000 par le fer & par le feu, hommes, femmes & enfans : [*Voyez* I. GUERIN.] Les seigneurs dont les villages & les châteaux avoient été consumés par les flammes, demanderent justice au roi, qui recommanda expressément à son fils *Henri II*, en mourant, de faire punir les auteurs de cette barbarie. L'affaire fut portée, en 1551, au parlement de Paris. Jamais cause ne fut plus solennellement plaidée ; elle tint 50 audiences consécutives. Le président *d'Oppede* parla avec tant de force, & fit agir tant de protecteurs, qu'il fut renvoyé absous. Il toucha surtout beaucoup par son Plaidoyer, qui commençoit par ces mots : *Judica me*, DEUS, *& discerne causam meam de gente non sanctâ*. Il tâcha de prouver qu'il n'avoit fait qu'exécuter les ordres de *François I* contre les sectaires ; & que le roi avoit ordonné, qu'au cas qu'ils refusassent d'abjurer l'hérésie, on les exterminât, comme Dieu avoit ordonné

à *Saül* d'exterminer tous les Amalécites. C'est ainsi que cet homme dur & inflexible abusoit de l'Ecriture-sainte pour autoriser ses horreurs. Mais les gens sages le soupçonnoient d'avoir des motifs personnels de haine contre les *Vaudois*. Un de ses fermiers, (dit *M. Garnier*,) lui avoit dérobé le prix de sa terre, & s'étoit caché parmi eux. La comtesse *de Cental*, qui n'étoit devenue riche que parce qu'elle avoit peuplé ses terres d'habitations Vaudoises, avoit rejeté avec mépris l'offre de sa main. Ce ressentiment secret, qu'il se dissimuloit à lui-même, put bien le porter aux atrocités dont il se souilla. C'étoit d'ailleurs un homme d'une probité & d'une intégrité incorruptibles; il exerça sa charge avec beaucoup d'honneur jusqu'à sa mort, arrivée en 1558. Les écrivains Protestans, & après eux le président de *Thou* & *Dupleix*, disent que la Justice divine le punit de sa cruauté, en le faisant mourir dans des douleurs horribles. *Maimbourg* dit: » que la vraie » cause de ses douleurs fut la tra» hison d'un opérateur Protestant, » qui le sonda avec une sonde » empoisonnée, pour venger sa » secte «; mais il ne donne aucune preuve de ce fait. On a de lui une *Traduction* françoise de *VI Triomphes* de *Pétrarque*.

OPPENORT, (Gilles-Marie) architecte, mort à Paris en 1730, est regardé par les connoisseurs comme un génie du premier ordre dans l'art qu'il a professé. Aucun maître n'a possédé, dans un degré plus éminent, le dessin convenable à cet art. Le duc *d'Orléans*, régent du royaume, juste estimateur des talens, lui donna la place de directeur général de ses bâtimens & jardins. *Oppenort* a laissé des *Dessins*, dont *M. Huquier*, artiste connoisseur, a gravé, avec beaucoup de propreté & d'intelligence, une suite considérable.

OPPIEN, poëte Grec, natif d'Anazarbe, ville de Cilicie, florissoit dans le IIe siecle sous le regne de l'empereur *Caracalla*. Ce poëte a composé plusieurs ouvrages, où l'on remarque beaucoup d'érudition, embellie par les charmes & la délicatesse de sa versification. Nous avons de lui cinq livres *de la Pêche*, & quatre *de la Chasse*. L'empereur *Caracalla*, touché des beautés de sa poésie, lui fit donner un écu d'or pour chaque vers du *Cynegeticon* ou *Traité de la Chasse*. C'est de là que les vers d'*Oppien*, dit-on, furent appelés *Vers dorés*. Ce poëte fut moissonné par la peste dans sa patrie, au commencement du IIIe siecle, à l'âge de 30 ans. Ses compatriotes firent graver sur son tombeau cette inscription: *Les Dieux ne se sont hâtés de rappeler* Oppien *à la fleur de l'âge, que parce qu'il avoit déjà surpassé les mortels*. La meilleure édition de ses Poëmes, (imprimés dès 1478, in-4°) est celle de Leyde, 1597, in-8°, en grec & en latin, avec des notes de *Rittershuys* pleines d'érudition. On a une Traduction en mauvais vers françois, par *Florent Chrétien*, du Poëme *de la Chasse*, 1575, in-4°; & en prose, par *Fermat*, à Paris, 1690, in-12.

OPPIUS, (Caïus) est auteur, selon quelques-uns, des *Commentaires sur les guerres d'Alexandrie, d'Afrique & d'Espagne*, attribués à *Hirtius*. [*Voyez* ce mot.] On croit aussi qu'il a fait un *Traité des Hommes illustres*.

OPPORTUNE, (Sainte) abbesse de Montreuil dans le diocese de Séez, étoit d'une famille illustre, & sœur de *S. Godegrand*, évêque de ce siége. Elle mourut le 22 Avril 770, après avoir passé sa vie dans les exercices de la pénitence.

OPS, fille du *Ciel* & de *Vesta* sœur & femme de *Saturne*, est la même que *Rhée* & *Cybele*. *Cicéron* la prend pour la *Terre*, parce que c'est elle qui produit les choses nécessaires à la subsistance des hommes. [*Voyez* CYBELE.]

I. OPSOPÆUS, (Vincent) Allemand, écrivain du XVIe siecle, dont nous avons en latin un Poëme bachique, intitulé : *De arte bibendi*, Francfort, 1578, in-8°, qui plut à ceux de sa nation.

II. OPSOPÆUS, (Jean) né à Breten, dans le Palatinat, en 1556, fut correcteur de l'imprimerie de *Wechel*, qu'il suivit à Paris, & auquel il fut fort utile par ses connoissances. Son zele pour les nouveaux hérétiques le fit mettre deux fois en prison. Il se consacra à la médecine, & il y fit de si grands progrès, qu'étant de retour en Allemagne, on lui donna une chaire de professeur en cette science à Heidelberg. Il y mourut en 1596, à 40 ans. Il avoit un frere nommé *Simon*, qui excella dans la pratique de l'art de guérir, comme lui brilloit dans la théorie. On a de *Jean* divers Traités d'*Hippocrate*, avec des traductions latines, corrigées, & des remarques tirées de divers manuscrits. On lui doit encore le Recueil des *Oracles des Sybilles*, Paris, 1607, in-8°.

OPSTRAET, (Jean) né à Beringhen, dans le pays de Liége, en 1651, professa d'abord la théologie à Louvain, ensuite au séminaire de Malines. L'archevêque de cette ville, instruit de son attachement à *Jansenius* & à *Quesnel*, le renvoya comme un homme qu'il croyoit dangereux. De retour à Louvain, il entra dans les querelles excitées par les écrits de *Steyaërt*, & fut banni par lettre-de-cachet, en 1704, de tous les états de *Philippe V*. Revenu à Louvain deux ans après, lorsque cette ville passa sous la domination de l'empereur, il fut fait principal du collége de *Faucon*. Il mourut dans cet emploi le 29 Novembre 1720, à 69 ans. Ce savant avoit de l'esprit, de la lecture, & écrivoit assez bien en latin lorsqu'il le vouloit ; mais souvent il s'accommodoit exprès au style, plus précis & moins pur, des Scolastiques. Sa vie exemplaire & son désintéressement le rendirent le modele des Jansénistes de Hollande, ainsi que ses lumieres l'en avoient rendu l'oracle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin & en françois, recherchés avec avidité par les partisans de *Quesnel*. Les principaux sont : I. *Theses Theologicæ*, 1706. On y trouve (suivant le Lexicographe des *Livres Jansénistes*,) cette plaisanterie basse & impie, » Que les Messes » pour les Morts servent bien plus » au Réfectoire, qu'au Purga» toire « ; mais c'est une calomnie. II. *Dissertation Théologique sur la maniere d'administrer le Sacrement de Pénitence*, contre *Steyaërt*, in-12. III. *La vraie Doctrine touchant le Baptême laborieux*, 3 vol. in-12, contre le même. IV. *Instructions Théologiques* pour les jeunes Théologiens. V. *Le bon Pasteur*, où l'on traite des devoirs des Pasteurs. Ce livre a été traduit en françois, par *Hermant*, curé de Maltot près Caen, en 2 volumes in-12. VI. *Le Théologien Chrétien*, mis en françois par *Saint-André de Beauchesne*, fils d'un président-à-mortier du parlement de Grenoble, & imprimé avec quelques retranchemens & quelques additions, à Paris, en 1723, sous ce titre : *Le Directeur d'un jeune Théologien*, in-12. VII. *Instructions Théologiques sur les Actes humains*, 3 vol. in-12. VIII. *Théologie Dog-*

matique, *Morale*, *Pratique* & *Scolastique*, en 3 vol. in-12. IX. *Traité des Lieux Théologiques*, en 3 volumes in-12. C'est un des plus estimés. X. *Dissertation Théologique sur la Conversion du Pécheur*. Ce livre a été traduit en françois, mais avec beaucoup de liberté, par l'abbé de *Natte*; & imprimé plusieurs fois sous ce titre : *Idée de la Conversion du Pécheur*. La derniere édition françoise est de 1732, en 2 vol. in-12, avec des additions qui ne sont pas du traducteur.

OPTAT, évêque de Mileve, ville de Numidie en Afrique, sous l'empire de *Valentinien* & de *Valens*, a un nom célebre dans l'Eglise, quoiqu'il n'y soit guere connu que par ses ouvrages : *S. Augustin*, *S. Jérôme*, *S. Fulgence* le citent avec éloge. » *Optat*, (dit le premier,) » pourroit être une preuve de la » vérité de l'Eglise Catholique, si » elle s'appuyoit sur la vertu de » ses ministres «. Nous n'avons d'*Optat* que *VII Livres du Schisme des Donatistes*, contre *Parménien*, évêque de cette secte. Cet ouvrage est une marque de son érudition & de la netteté de son esprit. Son style est noble, véhément & serré. La meilleure édition de ce livre est celle du docteur *du Pin*, en 1700, in-fol. L'éditeur l'a enrichie de courtes notes au bas des pages, avec un recueil de tous les Actes des Conciles, des Lettres des évêques, des Edits des empereurs, & des Actes des martyrs, qui ont du rapport à l'histoire des Donatistes, disposés par ordre chronologique jusqu'au temps de *Grégoire le Grand*. On trouve à la tête une Préface savante & bien écrite, sur la vie, les Œuvres & les différentes éditions d'*Optat*. Avant celle de *du Pin*, on estimoit l'édition qu'en avoit donné *Gabriel Aubespine* avec des annotations, à Paris en 1631, & celle de *le Prieur*, 1679.

ORANG-ZEB, *Voyez* AURENG-ZEB.

I. ORANGE, (Philibert de Châlons, prince d') né en 1502, quitta le service de *François I* en 1520, piqué de ce qu'à Fontainebleau le maréchal-des-logis de la cour, par ordre du roi, l'avoit délogé pour faire place à un ambassadeur de Pologne, & passa à celui de l'empereur. Il perdit par ce changement sa principauté d'Orange, que le roi fit saisir, ainsi que le gouvernement de Bretagne ; qu'il avoit eu dès le berceau. L'empereur l'en dédommagea en lui donnant la principauté de Melphes, le duché de Gravina, plusieurs autres terres en Italie & en Flandres, & l'ordre de la Toison-d'or. Il fit ses premieres armes à la reprise de Tournai sur les François, en 1521, & commanda toute l'infanterie Espagnole au siége de Fontarabie en 1522. Ayant été fait prisonnier par *André Doria*, en 1524, il fut envoyé à la tour de Bourges, où il resta jusqu'au traité de Madrid, après la bataille de Pavie, par lequel l'empereur lui fit rendre sa principauté. Il fut général de l'armée impériale en 1527, prit Rome qu'il saccagea après la mort du connétable *de Bourbon*, & perdit la vie le 3 Août 1530, dans un combat en Toscane près de Pistoye, où il commandoit les troupes de l'empereur contre les Florentins, alors en guerre avec le pape. Il n'avoit pas encore atteint l'âge de 28 ans, & il ne laissa qu'une fille, qui porta ses titres & ses biens dans la maison de *Nassau*.

II. ORANGE, *Voy.* CHARNACÉ... NASSAU... & GUILLAUME n° III.

ORANTES, (François) Cor-

delier Espagnol, mort en 1584; assista, en qualité de théologien, au concile de Trente, où il prononça un savant *Discours* en 1562. Il fut ensuite confesseur de D. *Juan* d'*Autriche*, puis évêque d'Oviedo en 1581. On a de lui, en latin, un *Livre contre les Institutions de Calvin*, &c.

ORATOIRE D'ITALIE, (Les Peres de l') *Voyez* NERI. — DE FRANCE, *Voyez* BERULLE.

ORBAY, *Voyez* DORBAY.

ORBELLIS, (Nicolas de) Cordelier, natif d'Angers, mort en 1455, laissa un *Abrégé de Théologie selon la doctrine de Scot*, in-8°.

ORBILIUS, ancien & célebre grammairien de Bénévent, parvint à un si grand âge, que l'on dit qu'il oublia tout ce qu'il savoit; & comme il ne savoit que des mots, il n'oublia pas grand'-chose.

ORCAN, *Voyez* ORKAN.

ORCUS, dieu des Enfers, le même que *Pluton*, ainsi appelé du grec O'ρκος, tombeau ou sépulchre. Les anciens donnoient ce nom à toutes les divinités de l'enfer, même à *Cerbere*. Il y avoit de ce nom un fleuve de Thessalie qui sortoit des marais du Styx, dont les eaux étoient si épaisses, qu'elles surnageoient comme de l'huile sur celles du fleuve Pénée dans lequel elles se déchargeoient. Ce fleuve auroit bien pu donner une idée aux poëtes des demeures infernales.

ORDELAFFI, *Voyez* CIA.

ORDRIC VITAL, originaire d'Orléans, né en Angleterre en 1075, fut amené, à l'âge de 10 ans, en Normandie, & élevé dans l'abbaye d'Ouche, (*Saint-Evroult*) après que son pere, qui étoit prêtre & veuf, eut embrassé l'état monastique. Il en prit lui-même l'habit à onze ans, & quoiqu'il eût reçu le sous-diaconat dès 16 ans, il ne fut élevé au sacerdoce que dans sa 33e année. Il passa toute sa vie dans l'état de simple religieux, n'étant occupé que de ses devoirs & de l'étude. Il mourut après 1143. Nous lui devons une *Histoire Ecclésiastique* en 13 livres, que *Duchesne* a fait imprimer dans les *Historiæ Normannorum Scriptores*, Paris, 1619, in-fol. Cet ouvrage contient, parmi quantité de fables adoptées dans le siecle d'*Ordric*, beaucoup de faits très-intéressans qu'on ne trouveroit pas ailleurs, tant par rapport à la Normandie & à l'Angleterre, que par rapport à la France. Ce seroit un grand service rendu à la littérature, que de publier la nouvelle édition préparée par D. *Bessin*, que l'on conserve à l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen.

OREGIUS, (Augustin) philosophe & théologien, né à Florence de parens pauvres, alla à Rome pour y faire ses études. On le plaça dans une petite pension bourgeoise, où il éprouva les mêmes sollicitations que le patriarche *Joseph*, & ne fut pas moins fidelle à son devoir. Il fuit de la maison de son hôtesse, & eut le courage de passer une nuit d'hiver dans la rue, sans habits. Le cardinal *Bellarmin*, instruit de sa vertu, le fit élever dans un collége de pensionnaires de la premiere qualité à Rome. *Oregius* fut chargé par le cardinal *Barberin*, d'examiner quel étoit le sentiment d'*Aristote* sur l'immortalité de l'ame; & c'est pour ce sujet qu'il publia, en 1631, son livre intitulé: *Aristotelis vera de rationalis Animæ immortalitate Sententia*, in-4°. Enfin ce cardinal étant devenu pape sous le nom d'*Urbain VIII*, l'honora de la pourpre en 1634, & lui donna l'archevêché de Bénévent, où il mourut en 1635, à 58 ans.

On a de sa plume les Traités *De Deo*, *De Trinitate*, *De Angelis*, *De Opere sex dierum*; & d'autres Ouvrages, imprimés à Rome en 1637 & en 1642, in-folio, par les soins de *Nicolas Oregius*, son neveu. Le cardinal *Bellarmin* l'appeloit son *Théologien*, & le pape *Urbain VIII* son *Docteur*.

ORELLANA (François) est, comme on le croit communément, le premier Européen qui a reconnu la riviere des Amazones. Il s'embarqua, en 1539, assez près de Quito, sur la riviere de Coca, qui plus bas prend le nom de Napo. De celle-ci il tomba dans une autre plus grande, & se laissant aller sans autre guide que le courant, il arriva au Cap du Nord, sur la côte de la Guyane, après une navigation de près de 1800 lieues. *Orellana* périt 10 ans après, avec trois vaisseaux qui lui avoient été confiés en Espagne, sans avoir pu retrouver l'embouchure de sa riviere. La rencontre qu'il fit, en la descendant, de quelques femmes armées, dont un cacique Indien lui avoit dit de se défier, la fit nommer riviere des *Amazones*.

ORESME, (Nicolas) docteur de Sorbonne, & grand-maître du collége de Navarre, natif de Caen, fut précepteur de *Charles V*, qui lui donna, en 1377, l'évêché de Lisieux. On l'avoit député à Avignon, en 1363, vers le pape *Urbain V*, à qui il persuada de ne pas retourner à Rome. *Oresme*, de retour dans son diocese, y fit fleurir la science & la piété. Les belles-lettres, la philosophie, la théologie & les bonnes oeuvres, remplirent entiérement sa vie, qu'il termina saintement en 1382. Ses ouvrages les plus connus sont: I. Un *Discours* contre les déréglemens de la cour de Rome. II. Un Traité, estimé, *De communicatione Idiomatum*. III. Un *Discours* contre le changement de la Monnoie. IV. Un Traité *De Antichristo*, imprimé dans le tome IX[e] de l'*Amplissima Collectio* du P. *Martenne*: il est plein de réflexions judicieuses. V. Sa *Traduction* de la *Morale* & de la *Politique d'Aristote*, qu'il entreprit, ainsi que la suivante, par ordre du roi *Charles V*. VI. Celle du Traité de *Pétrarque*. Des *Remedes de l'une & de l'autre fortune*. On le fait auteur encore d'une *Traduction Françoise de la Bible*, qui est également attribuée à *Raoul de Presle* & à *Guyars des Moulins*.

I. ORESTE, roi de Mycenes, fils d'*Agamemnon* & de *Clytemnestre*: sa soeur *Electre* craignant qu'*Egisthe* qui avoit tué *Agamemnon* & déshonoré *Clytemnestre*, ne le fit mourir, l'envoya secrétement chez *Strophius* roi de Phocée, qui le fit élever avec son fils *Pylade* dont il devint dès-lors l'ami inséparable. Après y être resté douze ans, il revint à Argos avec quelques Phocéens envoyés par *Strophius*, qui avoient ordre d'annoncer la mort d'*Oreste* dans la ville. *Electre* qui étoit du complot, l'introduisit avec les Phocéens chez sa mere *Clytemnestre* qu'il tua d'abord, & ensuite *Egisthe* pour venger la mort de son pere. De là passant en Epire dans le temple de Delphes, il y poignarda *Pyrrhus*, au pied de l'autel où il alloit épouser *Hermione*, & voulut enlever cette princesse; mais toujours agité des Furies depuis son parricide, l'Oracle lui ordonna d'aller dans la Tauride, pour se purifier de ses crimes. Il partit, accompagné de *Pylade*, son intime ami, qui ne voulut jamais le quitter; & lorsqu'ils furent arrivés, ils furent arrêtés par ordre de *Thoas*, roi de cette contrée, pour être sacrifiés. *Oreste*

ayant été désigné pour l'être le premier, *Pylade* voulut inutilement prolonger la vie de son ami, en mourant à sa place ; mais dans le moment qu'*Oreste* alloit recevoir le coup de couteau, *Iphigénie* sa sœur, prêtresse de *Diane*, le reconnut. Ils tuerent *Thoas* & prirent la fuite. *Pylade* épousa *Iphigénie*, & *Oreste Hermione*, dont il gouverna les états. Il mourut de la morsure d'une vipere, vers l'an 1144 avant J. C.

II. ORESTE, préfet d'Alexandrie, *Voyez* HYPATIE.

III. ORESTE, général Romain; *Voy.* NEPOS & *II.* GLYCERE.

IV. ORESTE, tyran de Rome, *Voyez* AUGUSTULE & ODOACRE.

ORFANEL, (Hyacinthe) Dominicain Espagnol, né à Valence en 1578, fut brûlé vif dans sa mission du Japon, en 1622, à 44 ans. Il est auteur d'une *Histoire de la prédication de l'Evangile au Japon*, depuis 1602 jusqu'en 1621. Cet ouvrage exact & curieux fut imprimé à Madrid en 1633, in-4°.

ORGAGNA, (André de Ciccioné) peintre, sculpteur & architecte, natif de Florence en 1329, mourut en 1389, âgé de 60 ans. C'est comme peintre qu'il s'est rendu recommandable : il avoit un génie facile, & ses talens auroient pu être plus considérables, si ce maître eût eu devant les yeux de plus beaux ouvrages que ceux qui existoient de son temps. C'est à Pise qu'il a le plus travaillé ; il y a peint un *Jugement Universel*, dans lequel il a affecté de représenter ses amis dans la gloire du Paradis, & ses ennemis dans les flammes de l'Enfer.

ORGEMONT, (Pierre d') de Lagny-sur-Marne, conseiller au parlement de Paris sous le roi *Philippe de Valois*, s'éleva par son mérite. Il devint successivement maître des requêtes de l'Hôtel, second président au même parlement, chancelier de Dauphiné, premier président, & enfin chancelier de France en 1373. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, suivant les Actes anciens de la chambre des Comptes de Paris, il fut élu chancelier de France par voie de scrutin en présence du roi *Charles V.* Il exerça cette charge jusqu'au mois d'Octobre 1380, que son grand âge l'obligea de remettre les sceaux au roi. Il mourut à Paris en 1389, avec une grande réputation d'intégrité. Sa postérité masculine finit à *François*, mort au siége de Chorges en 1587.

ORGEVILLE, *Voyez* MORAINVILLIERS.

ORIBASE DE PERGAME, disciple de *Zénon* de Chypre, & médecin de *Julien l'Apostat*, qui le fit questeur de Constantinople. Il fut exilé sous les empereurs suivans, & se fit estimer des Barbares même par sa vertu. On le rappela dans la suite. Il mourut au commencement du v[e] siecle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, imprimés à Basle en 1557, en 3 vol. in-fol.; & dans les *Artis Medicæ Principes* d'*Etienne*, le plus estimé est son livre des *Collections*, entrepris à la priere de *Julien*. L'auteur avoit puisé, pour former ce recueil, dans *Galien* & dans les autres médecins. Il étoit en 72 livres, dont il ne nous reste plus que 17. Son *Anatomie* parut à Leyde en 1735, in-4°.

ORICELLARIUS, *Voyez* RUCCELLAI, n° *II*.

ORICHOVIUS, *V.* OKSZI.

ORIENTIUS, écrivain ecclésiastique, & évêque d'Elvire en Espagne dans le VI[e] siecle, cultiva la morale & la poésie. Dans la *Bibliotheque des Peres* & dans

le *Trésor* du P. *Martenne*, on trouve de lui des *Avertissemens aux Fidelles*, en vers, dont la poésie foible est relevée par l'excellence des préceptes qu'il y donne.

ORIFICUS, *Voy.* AURIFICUS.

ORIFLAMME, *Voyez* au sujet de cet étendard, *l'article de* LOUIS le Gros, *vers la fin.*

I. ORIGENE, naquit à Alexandrie l'an 185 de Jesus-Christ, & fut surnommé *Adamantinus*, à cause de son assiduité infatigable au travail. Son pere, *Léonide*, l'éleva avec soin dans la religion Chrétienne & dans les sciences, & lui apprit de très-bonne heure l'Ecriture-sainte. *Origene* donna des preuves de la grandeur de son génie dès sa plus tendre jeunesse. *Clément Alexandrin* fut son maître. Son pere ayant été dénoncé comme Chrétien, & détenu dans les prisons, il l'exhorta à souffrir le martyre plutôt que de renoncer au Christianisme. A 18 ans il se trouva chargé du soin d'instruire les fidelles à Alexandrie. Les hommes & les femmes accouroient en foule à son école. La calomnie pouvoit l'attaquer; il crut lui fermer la bouche en se faisant eunuque, s'imaginant être autorisé à cette barbarie par un passage de l'Evangile. Après la mort de *Septime Sévere*, un des plus ardens persecuteurs du Christianisme, arrivée en 211, *Origene* alla à Rome, & s'y fit des admirateurs & des amis. De retour à Alexandrie, il y reprit ses leçons, à la priere de *Demetrius* qui en étoit évêque. Une émotion qui arriva dans cette ville, le fit retirer en secret dans la Palestine. Cette retraite l'exposa à la jalousie & au ressentiment de son évêque. Les prélats de la province, l'engagerent, à force d'instances, d'expliquer en public les divines Ecritures. *Demetrius* le trouva si mauvais, qu'il ne put s'empêcher d'en écrire aux évêques de Palestine, comme d'une nouveauté inouie. *Alexandre*, évêque de Jérusalem, & *Théoctiste de Césarée*, justifierent hautement leur conduite. Ils alléguerent, » que c'étoit une coutu- » me ancienne & générale, de » voir des évêques se servir in- » différemment de ceux qui avoient » du talent & de la piété; & que » c'étoit une espece d'injustice, de » fermer la bouche à des gens à » qui Dieu avoit accordé le don » de la parole «. *Demetrius*, insensible à leurs raisons, rappela *Origene*, qui continua d'étonner les fidelles par ses lumieres, par ses vertus, par ses veilles, ses jeûnes & son zele. L'Achaïe se trouvant affligée de diverses hérésies, il y fut appelé peu de temps après. En passant à Césarée de Palestine, il fut ordonné prêtre par les évêques qui s'y trouverent. Ce fut là le commencement des persécutions qui empoisonnerent sa vie, & celui des troubles de l'Egypte, & des disputes qui déchirerent si long-temps l'Eglise. *S. Alexandre* défendit *Origene*, qui vint reprendre à Alexandrie ses exercices ordinaires; mais *Demetrius*, dont la réconciliation n'étoit que feinte, ayant assemblé deux Conciles, le déposa du sacerdoce, lui défendit d'enseigner dans Alexandrie, l'obligea d'en sortir & l'excommunia. Cette condamnation fut approuvée à Rome, ainsi que par presque tous les autres évêques: mais les Eglises de la Palestine, de l'Arabie, de la Phénicie & de l'Achaïe, entretinrent toujours communion avec *Origene*. Cependant *Demetrius* écrivoit de tous côtés pour le rendre odieux. Ce fut sur la peinture qu'en fit cet évêque, que l'Eglise Romaine le condamna. *Origene* s'en plaignit à

ses amis, désavoua les erreurs qu'on lui imputoit, & se retira à Césarée en Palestine. *Théoctiste*, qui en étoit évêque, l'y reçut comme son maître, & lui confia le soin d'interpréter les Ecritures. Son persécuteur étant mort l'an 231, *Origene* jouit du repos & de la gloire qu'il méritoit. *Grégoire Thaumaturge* & *Athénodore* son frere se rendirent auprès de lui, & en apprirent les sciences humaines & les vérités sacrées. Une sanglante persécution s'étant allumée sous *Maximin* contre les Chrétiens, & particuliérement contre les prélats & les docteurs de l'Eglise, *Origene* demeura caché pendant deux ans. La paix fut rendue à l'Eglise par *Gordien*, l'an 237; *Origene* en profita pour faire un voyage en Grece. Il demeura quelque temps à Athenes, & après être retourné à Césarée, il alla en Arabie, à la priere des évêques de cette province. Leur motif étoit de retirer de l'erreur l'évêque de Bostres, nommé *Bérylle*, qui nioit que » Jesus-Christ » eût eu aucune existence avant » l'Incarnation, voulant qu'il n'eût » commencé à être Dieu qu'en » naissant de la Vierge «. *Origene* mania cette affaire avec une dextérité singuliere. Il parla si éloquemment à *Bérylle*, qu'il rétracta son erreur & qu'il remercia depuis *Origene*. Les évêques d'Arabie l'appelerent ensuite à un Concile qu'ils tenoient contre certains hérétiques, qui assuroient que » la mort » étoit commune au corps & à » l'ame «. *Origene* y assista, & il traita la question avec tant de force, qu'il ramena au chemin de la vérité tous ceux qui s'en étoient écartés. Cette déférence des évêques pour *Origene*, sur un point qu'on croit être la principale de ses erreurs, l'en justifie pleinement. *Déce* ayant succédé, l'an 249, à l'empereur *Philippe*, alluma une nouvelle persécution. *Origene*, regardé comme la principale colonne de l'Eglise, fut mis en prison. On le chargea de chaînes; on lui mit au cou un carcan de fer & des entraves aux pieds; on lui fit souffrir plusieurs autres tourmens & on le menaça souvent du feu: mais on ne le fit pas mourir, dans l'espérance d'en abattre plusieurs par sa chute. *Origene*, épuisé par les tourmens & les austérités, mourut à Tyr, peu de temps après, l'an 254, dans sa soixante-neuvieme année. Peu d'auteurs ont autant travaillé que lui; peu d'hommes ont été autant admirés & aussi universellement estimés, qu'il le fut pendant long-temps. Personne n'a été plus vivement attaqué & poursuivi avec plus de chaleur, qu'il l'a été pendant sa vie & après sa mort. On peut dire qu'*Origene* mérita en partie ces divers traitemens. Qui n'auroit admiré un homme qui, dès sa plus tendre jeunesse, compta au nombre de ses disciples, tout ce qu'il y avoit de savans parmi les Chrétiens, & de philosophes parmi les Païens; qui, à peine sorti de l'enfance, fut jugé capable d'être mis à la tête de l'école célebre d'Alexandrie, école qui sous lui devint celle du martyre? Sa vertu ainsi que son génie fut si précoce, que *Léonide* son pere alloit baiser sa poitrine lorsqu'il dormoit, comme le sanctuaire de l'Esprit divin. Un tel homme méritoit, sans doute, l'estime que tant d'illustres personnages conçurent pour lui. Mais il fut très-blâmable d'avoir voulu accommoder les vérités de la Religion avec les idées des Platoniciens. C'est sur-tout dans son livre des *Principes* contre les Hérétiques, qu'il expose un systême tout fondé sur

la philosophie de *Platon*, & dont le principe fondamental est que *toutes les peines sont médicinales*. Malgré cela on peut penser avantageusement de lui, puisqu'il ne proposoit ses opinions qu'en doutant, & que d'ailleurs, comme il s'en plaint lui-même, les Hérétiques de son temps avoient falsifié ses ouvrages. On lui a reproché, sans raison, qu'il étoit favorable au Matérialisme. Il réfute expressément ceux qui croyoient que *Dieu étoit corporel*. Il dit que *Dieu n'est ni un corps, ni dans un corps*; qu'*il est une substance simple, intelligente, exempte de toute composition, qui, sous quelque rapport qu'on l'envisage, n'est qu'une ame, & la source de toutes les Intelligences. Si Dieu*, dit-il, *étoit un corps, comme tout corps est composé de matiere, il faudroit aussi dire, que Dieu est matériel; & la matiere étant essentiellement corruptible, il faudroit encore dire que Dieu est corruptible*. Peut-on croire qu'un homme tel qu'*Origene*, qui conduit le Matérialisme jusqu'à ces conséquences, puisse être incertain sur l'immortalité de l'Être-suprême? On ne s'est pas contenté de calomnier sa doctrine; on a calomnié sa conduite. On a prétendu que pour sortir de prison, il fit semblant d'offrir de l'encens à l'idole *Sérapis* à Alexandrie; mais c'est une imposture, forgée par les ennemis de ce grand homme, & raportée trop légérement par *S. Epiphane*... Ses ouvrages sont: I. Une *Exhortation au Martyre*, qu'il composa pour animer ceux qui étoient dans les fers avec lui. II. Des *Commentaires sur l'Ecriture-Sainte*. Il est peut-être le premier qui l'ait expliquée toute entiere. Les explications d'*Origene* étoient de trois sortes: des *Notes* abrégées sur les endroits difficiles: des *Commentaires* étendus, où il donnoit l'essor à son génie: & des *Homélies* au peuple, où il se bornoit aux explications morales, pour s'accommoder à la portée de ses auditeurs. Il nous reste une grande partie des Commentaires d'*Origene*; mais la plupart ne sont que des traductions fort libres. L'on y voit par-tout un grand fonds de doctrine & de piété. Il travailla à une édition de l'Ecriture à 6 colonnes, qu'il intitula *Hexaples*. La 1re contenoit le Texte hébreu en lettres hébraïques; la 2e, le même Texte en lettres grecques, en faveur de ceux qui entendoient l'Hébreu sans le savoir lire; la 3e renfermoit la version d'*Aquila*; la 4e colonne, celle de *Symmaque*; la 5e, celle des *Septante*; & la 6e, celle de *Théodotion*. Il regardoit la version des Septante comme la plus authentique, & celle sur laquelle les autres devoient être corrigées. Les *Octaples* contenoient de plus deux Versions grecques, qui avoient été trouvées depuis peu, sans qu'on en connût les auteurs. *Origene* travailla à rendre l'édition des *Septante* suffisante pour ceux qui n'étoient point en état de se procurer l'édition à plusieurs colonnes. III. On avoit recueilli de lui plus de mille *Sermons*, dont il nous reste une grande partie. Ce sont des discours familiers qu'il prononçoit sur le champ; & des notaires écrivoient pendant qu'il parloit, par l'art des notes qui s'est perdu. Il avoit ordinairement 7 secrétaires, uniquement occupés à écrire ce qu'il dictoit. IV. Son livre des *Principes*. Il l'intitula ainsi, parce qu'il prétendoit y établir des principes auxquels il faut s'en tenir sur les matieres de la religion, & qui doivent servir d'introduction à la théologie. C'est, de tous les Ouvrages d'*Origene*, celui où il suit le plus le raisonnement humain & la philoso-

phie de *Platon*. Nous ne l'avons que de la version de *Rufin*, qui déclare lui-même y avoir ajouté ce qui lui a plu, & en avoir ôté ce qui lui paroissoit contraire à la doctrine de l'Eglise, principalement touchant la Trinité. On ne laisse pas d'y trouver encore des principes pernicieux. V. Le *Traité* contre *Celse*. Cet ennemi de la Religion Chrétienne avoit publié contre elle son *Discours de vérité*, qui étoit rempli d'injures & de calomnies. *Origene* n'a fait paroître dans aucun de ses écrits autant de science chrétienne & profane que dans celui-ci, ni employé tant de preuves fortes & solides. On le regarde comme l'Apologie du Christianisme la plus achevée & la mieux écrite que nous ayons dans l'antiquité. Le style en est beau, vif & pressant; les raisonnemens bien suivis & convaincans; & s'il y répete plusieurs fois les mêmes choses, c'est que les objections de *Celse* l'y obligeoient, & qu'il n'en vouloit laisser aucune sans les avoir entiérement détruites. *Origene* entreprit cette Réponse, à la sollicitation de son ami *Ambroise*. Il la commence en disant, » qu'il auroit » peut-être été plus à propos d'imiter JESUS-CHRIST qui ne répon» doit aux calomnies de ses enne» mis que par la sainteté de sa vie » & par la grandeur de ses mira» cles «. A peine *Origene* avoit-il été enlevé à l'Eglise, qu'il s'eleva des disputes sur son orthodoxie. Dans le IVe siecle, les Ariens se servirent de son autorité pour prouver leurs erreurs. *S. Athanase*, *S. Basile* & *S. Grégoire* de Nazianze le défendirent, comme ayant parlé d'une maniere orthodoxe sur la divinité du Fils. *S. Hilaire*, *Tite* de Bostres, *Dydime* d'Alexandrie, *S. Ambroise*, *Eusebe* de Verceil, & *S. Grégoire* de Nysse, ont cité ses ouvrages avec éloge : mais *Théodore* de Mopsueste, *Apollinaire* & *Césaire*, ne lui furent pas favorables; & *S. Basile* dit expressément (*De Spiritu Sancto*, chap. 20) » qu'il n'a pas » pensé sainement sur la divinité » du Saint-Esprit «. Dans le même siecle où s'éleva la dispute sur l'orthodoxie d'*Origene*, *Jean* de Jérusalem & *Rufin* firent son Apologie, & *S. Chrysostome* se joignit à eux. *S. Epiphane* & *S. Jérôme* au contraire l'attaquerent vivement. *Théophile* d'Alexandrie persécuta les moines de Nitrie, qu'il accusa d'Origénisme, & qu'il condamna dans un Concile d'Alexandrie. Son jugement fut approuvé par le pape *Anastase I* & par la plupart des évêques d'Occident; mais *Origene* eut quantité de défenseurs en Orient. Dans le VIe siecle, l'empereur *Justinien* se déclara ennemi de sa mémoire, écrivit une lettre à *Mennas* contre sa doctrine, donna un Edit contre lui l'an 640, le fit condamner dans un concile tenu la même année à Constantinople, dont les Actes ont été recueillis avec ceux du Ve Concile général. *Justinien* dans son édit expose les erreurs imputées à *Origene*, & les rapporte à six chefs; » 1° *Sur la Trinité* : Le Pere est » plus grand que le Fils, le Fils » que le Saint-Esprit, & le Saint-» Esprit plus grand que tous les » autres Esprits. Le Fils ne peut » voir le Pere, ni le Saint-Esprit » ne peut voir le Fils; & ce que » nous sommes à l'égard du Fils, » le Fils l'est à l'égard du Pere. » 2° *Sur la Création* : La puissance » de Dieu est bornée; & il n'a pu » faire qu'un certain nombre d'Es» prits & une certaine quantité de » matiere, dont il pût disposer. Les » genres & les especes sont co-» éternels à Dieu. Il y a eu, & il y » aura plusieurs Mondes; en sorte » que Dieu n'a jamais été sans créa-

» tures; 3° Les Substances raisonnables n'ont jamais été attachées à leurs corps que pour être punies; & les Ames des hommes en particulier ont été d'abord des Intelligences pures & saintes, qui s'étant dégoûtées de la contemplation divine & tournées au mal ont été jetées dans des corps pour en recevoir la punition. 4° Le Ciel, la Lune, les Etoiles & les Eaux qui sont sur les Cieux, sont animées & raisonnables. 5° A la résurrection, les corps humains seront de figure ronde, comme la plus parfaite. 6° La punition des méch ns Hommes & des Démons finira, & ils seront rétablis dans leur premier état... ". On peut consulter sur les erreurs attribuées à *Origene* : I. Les *Vies* de *Tertullien* & d'*Origene*, par le sieur *de la Motthe*, (c'est-à-dire, par *Thomas*, sieur *du Fossé*) imprimées à Paris en 1675. II. *Du Pin*, dans sa *Bibliotheque des Auteurs Ecclésiastiques*. III. *D. Cellier*, Histoire *des Auteurs Sacrés & Ecclésiastiques*, tomes 2 & 3, article *Pamphile*. IV. *Doucin*, Jésuite, *Histoire de l'Origénisme*. Le savant *Huet* a publié ce qui reste des Commentaires d'*Origene* sur le nouveau Testament, en grec & en latin, 2 vol. in-fol., avec la *Vie* d'*Origene* & des notes estimées. Cet ouvrage fut imprimé à Rouen en 1668. On en a fait une 2e édition à Paris en 1679, & une 3e en Allemagne, en 1685. Dom *de Montfaucon* a donné les *Hexaples* en 1713, en 2 vol. in-folio. On a actuellement une édition complete des Œuvres d'*Origene*, en 4 vol. in-fol. Cette édition a été commencée par le P. *Charles de la Rue*, Bénédictin, mort en 1739, & continuée par D. *Ch. Vincent de la Rue*, son neveu, qui a donné le 4e & dernier volume, à Paris, en 1759. *Voyez* i. *Masius*.

II. ORIGENE, dit *l'Impur*, étoit Egyptien. Il enseigna, vers l'an 290, que le *Mariage étoit de l'invention du Démon*; qu'il étoit permis de suivre tout ce que la passion pouvoit suggérer de plus infame, afin que l'on empêchât la génération par telle voie que l'on pourroit inventer, même par les plus exécrables moyens. *L'Impur* eut des sectateurs, qui furent rejetés avec horreur par toutes les Eglises. Ils se perpétuerent cependant jusqu'au ve siecle. On ne sait qu'elle raison a eu le continuateur de *Ladvocat*, pour donner à cet hérétique le surnom d'*Empereur*, & pour faire cette bévue dans ses Errata périodiques.

III. ORIGENE, philosophe Platonicien, disciple & ami de *Porphyre*, étudia la philosophie sous *Ammonius*. Il avoit fait un *Panégyrique* de l'empereur *Gallien*, que nous n'avons plus.

ORIGNY, *Voyez* Dorigny.

ORIGNY, (Pierre-Adam d') mort le 9 Septembre 1774, à Rheims sa patrie, entra de bonne heure au service. Une blessure qu'il reçut à l'attaque des lignes de Wissembourg en Allemagne, le contraignit de le quitter, après avoir obtenu une pension & la croix de Saint-Louis. Il s'adonna à l'étude de l'Histoire, & produisit *l'Egypte ancienne*, & la *Chronologie des Egyptiens*, l'une en 1762, l'autre en 1765, chacune en 2 vol. in-12. On y trouve des recherches laborieuses & importantes; mais comme il tâche de faire valoir un systême particulier, il avance bien des conjectures fausses & des idées insoutenables. Le savant M. *Paff* l'a quelquefois très-bien réfuté dans ses Recherches sur les Egyptiens. *D'Origny* s'occupoit,

supoit, quand il est mort, d'une *Histoire générale d'Egypte*, depuis sa fondation jusqu'à sa ruine entiere.

I. ORIOL, (Pierre) Cordelier, natif de Verberie-sur-Oise en Picardie, enseigna la théologie à Paris avec tant de réputation, qu'il fut surnommé *le Docteur éloquent*. Il devint provincial dans son ordre, puis archevêque d'Aix en 1321. Il vivoit encore en 1345. Quelques-uns ont prétendu qu'il fut cardinal. On a de lui des *Commentaires* fort subtils *sur le Maître des Sentences*, Rome, 1595 & 1605, 2 vol. in-fol.; & un *Abrégé* de la Bible, intitulé *Breviarium Bibliorum*, Paris, 1508 & 1685, in-8°.

II. ORIOL, *Voyez* AURIOL.

ORIOLLE, (Pierre d') chancelier de France & seigneur de Loiré en Aunis, étoit fils du maire de la Rochelle. Il s'éleva par son mérite, & fut employé dans les affaires les plus importantes, depuis 1472 jusqu'en 1483. Il mourut en 1485, regardé comme un homme integre & intelligent. *Louis XI*, quelque temps avant sa mort, destitua *d'Oriolle*, & le fit premier président de la chambre des Comptes, place bien inférieure à celle de chancelier; mais, sous ce roi cruel & bizarre, il n'y avoit d'autres loix que sa volonté.

ORION, étoit fils de *Neptune* & de la nymphe *Euryale*. Cependant *Ovide* le fait fils d'un pauvre homme nommé *Hirée*, chez lequel *Jupiter*, *Neptune* & *Mercure* voyageant sur la terre, allerent loger. Les dieux voulant le récompenser de l'hospitalité qu'il leur avoit donnée avec joie, promirent de lui accorder ce qu'il leur demanderoit. *Hirée* qui étoit vieux & sans enfans souhaita d'avoir un fils. Aussitôt *Jupiter* & ses deux compagnons verserent de leur urine sur une peau de taureau nouvellement immolé, & ordonnerent à leur hôte de l'enfouir en terre pendant neuf mois, après lesquels il iroit la retirer. *Hirée* ayant exécuté les ordres des dieux, trouva au bout de neuf mois le petit Orion enveloppé dans cette peau. Quand il fut grand, il apprit d'*Atlas* l'astronomie, & apporta de Lybie en Grece la connoissance des astres & du mouvement des cieux. Il fut en même temps grand chasseur, & si fier de son adresse & de ses forces, qu'il se vantoit de terrasser toutes sortes de bêtes. La *Terre* indignée de son insolence, fit naître un scorpion dont la piqûre le fit mourir. *Diane* qui l'aimoit, le plaça au rang des astres. *Horace* écrit au contraire que cette déesse le perça à coups de fleches, parce qu'il avoit osé attenter à son honneur; d'autres disent à celui de la nymphe *Opis* qui étoit de sa cour, & le mettent dans les enfers, comme a fait *Homere* dans l'*Odyssée*. Quoi qu'il en soit, on le connoît au ciel pour une constellation qui excite des tempêtes à son lever & à son coucher.

ORITHYE, fille *d'Erecthée* & reine des *Amazones*, fut enlevée par *Borée*, & eut de lui *Zethès* & *Calaïs*. Il y eut une autre ORITHYE, reine des *Amazones*, célebre par sa valeur & par sa vertu. Elle voulut venger ses sœurs qui avoient été insultées par *Hercule* & par *Thésée*; mais le succès ne répondit pas à son courage. Les historiens placent ces héroïnes dans la Sarmatie sur le fleuve Thermodon en Cappadoce. Elles ne recevoient parmi elles aucun homme; mais elles se rendoient une fois l'an sur la frontiere pour y recevoir les caresses de leurs voisins. Elles gardoient les filles dont elles devenoient enceintes, & rendoient

les enfans mâles aux peres. On ajoute qu'elles se brûloient une mamelle pour tirer mieux de l'arc, & conservoient l'autre pour la nourriture de leur fruit. On prétend qu'elles étendirent leur domination jusqu'à Ephese, en Asie; mais qu'ayant voulu repasser en Europe, elles furent défaites par les Athéniens. Quelques critiques traitent l'existence des *Amazones* de fable, & la croient fondée sur l'usage que ces femmes avoient de suivre leurs maris à la guerre... *Voy. l'Histoire des Amazones*, par l'abbé *Guyon*.

ORKAN, fils d'*Ottoman*, empereur des Turcs, s'empara du trône en 1326, après s'être défait de ses freres aînés. Il étendit considérablement les bornes du puissant empire que son pere avoit fondé. Il ouvrit l'Europe à ses successeurs, par la prise de Gallipoli & de plusieurs villes sur les Grecs, & par l'alliance qu'il fit avec l'empereur *Jean Cantacuzène*, qui lui donna sa fille *Théodora* en mariage. Son regne fut long & cruel. Il commença par un fratricide, s'établit sur la destruction du prince de Caramanie, dont il épousa la fille, & sur la mort de son beau-frere, fils unique de ce prince, qu'il tua de sa propre main; & finit violemment dans une bataille contre les Tartares, ou, selon quelques-uns, du chagrin que lui causa, en 1360, la mort de *Soliman* son fils aîné.

ORLAND LASSUS, *Voy.* LASSUS, n° II.

ORLANDIN, (Nicolas) Jésuite né à Florence en 1556, fut recteur du collége de Nole, & mourut à Rome en 1606, à 50 ans. Il a composé en latin *l'Histoire de la Compagnie de Jesus*, imprimée à Cologne en 1615, & à la Rochelle en 1620, en 2 vol. in-fol. Pour compléter cet ouvrage, il faut y joindre celui d'*Imago primi sæculi*, Anvers, 1640, in-folio; les 4 vol. de *Sacchini*, & le vol. du P. *Jouvency*, 1710, in-folio.; & le vol. du P. *Cordava*, 1750, in-fol. Le latin d'*Orlandin* est pur, élégant, son style nombreux, & d'une cadence agréable. L'auteur, homme attaché à son ordre, a travaillé sur des Mémoires fournis par ses supérieurs. Sa narration ne doit pas être suspecte aux Jésuites; mais les ennemis de cette célebre société ont reproché à l'historien le récit des visions, des prédictions, &c. L'auteur n'oublie jamais qu'il est Jésuite... *Voyez* MONTALBANI, *à la fin*.

ORLAY, *Voyez* VAN-ORLAY.

ORLÉANS, (La Pucelle d') *Voyez* JEANNE D'ARC, n° X.

I. ORLÉANS (Ducs d'). Voici les princes qui ont porté ce nom.

Philippe II, fils de *Philippe VI* dit *de Valois*, mort sans postérité en 1383.

Louis, fils de *Charles V*, assassiné en 1407, eut ce titre: *Voyez* ci-dessous, n° II.

Il eut un fils nommé *Charles*: *Voyez* ci-dessous, n° III.

Le titre de *Duc d'Orléans* passa successivement à deux fils de *François I*, dont le second fut *Henri II*... à *Gaston*, 3e fils de *Henri IV*: (*Voyez* GASTON, n° III.)... & enfin à un fils de *Louis XIII*, nommé *Philippe*, mort en 1701, qui eut *Philippe*. *Voyez* les deux PHILIPPES, n° XXI & XXII.

Le dernier fut pere de *Louis*: *Voy.* ci-dessous n° IV. Son fils porte actuellement le titre de *Duc d'Orléans*.

II. ORLÉANS, (Louis DE FRANCE, duc d') comte de Valois, d'Ast, de Blois, &c. fils du roi *Charles V*, naquit en 1371, & eut beaucoup de part au gouvernement pendant le regne de *Charles VI*

son frere. *Jean* duc de *Bourgogne*, oncle du roi, jaloux de l'autorité du duc *d'Orléans*, le fit assassiner à Paris le 23 Novembre 1407. [*Voy.* JEAN, n° LXVII.] Le chef des assassins, nommé *Raoul d'Ocquetonville*, gentilhomme Normand, lui décharge d'abord un grand coup de sabre, qui lui abat le poignet. Il crie qu'*il est le Duc d'Orléans*. On lui répond, que *c'est à lui-même qu'on en veut*; & sur-le-champ, la troupe des meurtriers fond sur lui & le perce de plusieurs coups, avec un de ses écuyers, qui avoit tâché de couvrir de son corps celui de son maître. Ainsi finit, à l'âge de 36 ans, un prince qui passoit pour le plus bel homme du royaume, le plus éloquent, le plus affable. Sa taille étoit majestueuse, son air noble & prévenant. Il avoit le talent de la parole, l'esprit vif & aisé, & aimoit la littérature & les gens de lettres. Il abusa un peu de ces heureuses dispositions. Il se livra aux plaisirs; il écouta son ambition, & fut la victime de l'ambition d'un autre. Le meurtre du duc *d'Orléans* fut l'origine de la fameuse division, si fatale à la France, entre les maisons *d'Orléans* & de *Bourgogne*.

III. ORLÉANS, (Charles duc d') fils de *Louis* de France duc *d'Orléans*, & de *Valentine de Milan*, porta le titre de *Duc d'Angoulême* durant la vie de son pere, qui périt victime de la trahison du duc de Bourgogne. *Charles* se trouva à la malheureuse bataille d'Azincourt en 1415, où il fut fait prisonnier. De retour en France, après avoir été retenu 25 ans en Angleterre, il entreprit la conquête du duché de Milan, qui lui appartenoit du chef de sa mere; mais il ne put se rendre maître que du comté d'Ast: (*Voy.* II. SFORCE.) Ce prince aima les lettres, & les cultiva avec succès. On a de lui un recueil de *Poésies*, dont plusieurs ont été insérées dans les *Annales Poétiques*, où l'on découvre un vrai talent. Il mourut à Amboise en 1465, laissant un fils, *Charles* duc *d'Angoulême*, qui épousa *Louise* de Savoie, mere de *François I*, depuis roi de France, [*Voy.* II. FRANÇOIS.] & de *Marguerite de Valois*, depuis reine de Navarre, [*Voy.* VII. MARGUERITE & I. GAILLARD.] De *Marie de Cleves*, Charles *d'Orléans* eut, entre autres enfans, *Louis*, qui fut le roi LOUIS XII; *Voyez* ce mot, n°. XVII; & IV. JEANNE de *France*.

IV. ORLÉANS, (Louis duc d') premier prince du sang, né à Versailles le 4 Août 1703, de *Philippe*, depuis régent du royaume, reçut de la nature un esprit pénétrant, propre à tout, & beaucoup d'ardeur pour l'étude. Sa jeunesse fut assez dissipée; mais après la mort de son pere & celle de son épouse, il quitta le monde pour se consacrer entiérement aux exercices de la pénitence, aux œuvres de charité, & à l'étude de la religion & des sciences. En 1730 il prit un appartement à l'abbaye Sainte-Genevieve, & s'y fixa totalement en 1742. Il ne sortoit de sa retraite que pour se rendre à son conseil au Palais-royal, ou pour aller visiter des hôpitaux & des églises. Marier des filles, doter des religieuses, procurer une éducation à des enfans, faire apprendre des métiers, fonder des colléges, répandre ses bienfaits sur les missions, sur les nouveaux établissemens: voilà les œuvres qui remplirent tous les instans de la vie de ce prince, jusqu'à sa mort, arrivée le 4 Février 1752, à 48 ans & demi. La reine dit en apprenant cette triste nouvelle: *C'est un bienheureux qui laisse après*

lui beaucoup de malheureux. Le duc *d'Orléans* cultiva toutes les sciences ; il possédoit l'Hébreu, le Chaldéen, le Syriaque, le Grec, l'Histoire sainte, les Peres de l'Eglise, l'Histoire universelle, la Géographie, la Botanique, la Chimie, l'Histoire naturelle, la Physique, la Peinture. On a de lui grand nombre d'ouvrages en manuscrit. Les principaux sont, suivant l'abbé *Ladvocat*, de qui nous empruntons ces particularités : I. Des *Traductions littérales*, des *Paraphrases* & des *Commentaires* sur une partie de l'*Ancien-Testament*, II. Une *Traduction* littérale des Pseaumes, faite sur l'Hébreu, avec une paraphrase & des notes. Cet ouvrage est un des plus complets de ce pieux & savant prince. Il y travailloit encore pendant la maladie qui l'enleva, & il y mit la derniere main peu de temps avant sa mort. On y trouve des explications savantes & ingénieuses, & une critique saine & exacte. Il est accompagné d'un grand nombre de dissertations très-curieuses & remplies d'érudition, dans l'une desquelles il prouve clairement que, » les notes Grecques sur les » Pseaumes, qui se trouvent dans » la Chaîne du P. *Cordier*, & » qui portent le nom *de Théodore* » *d'Héraclée*, sont *de Théodore de* » *Mopsueste* « : découverte que ce prince éclairé a faite le premier, & qui est due à sa grande pénétration & à ses recherches. III. Plusieurs *Dissertations* contre les Juifs, pour servir de réfutation au fameux livre hébreu intitulé : *Le Bouclier de la Foi.* Le duc *d'Orléans* n'étant point satisfait de la réfutation de ce livre par *Gousset*, entreprit lui-même de le réfuter ; mais il n'a point eu le temps d'achever cette réfutation, qui est beaucoup meilleure que celle de *Gousset*, & répond mieux aux difficultés des Juifs qu'il a examinées. IV. Une *Traduction littérale des Epîtres de S. Paul*, faite sur le Grec, avec une paraphrase, des notes littérales & des réflexions de piété. V. Un *Traité contre les Spectacles.* VI. Une *Réfutation* solide du gros ouvrage François intitulé : *Les Hexaples.* VII. Plusieurs autres *Traités & Dissertations* curieuses, sur différens sujets. Il ne voulut jamais, par modestie, faire imprimer aucun de ses écrits. *Louis Philippe* Duc *d'Orléans*, son fils, né le 12 Mai 1725, mort le 18 Novembre 1785, a été bien caractérisé dans les vers suivans :

Que Philippe en effet mérite bien nos pleurs !
Digne par ses vertus du sang qui le fit naître,
Il sut être à la fois noble & simple en ses mœurs,
Pere, ami, citoyen, tendre époux & bon maître.

Ses bonnes actions, sur-tout dans les dernieres années de sa vie, nous fourniroient un long article. Un particulier, qui avoit sa confiance visitoit, à sa priere, les prisons, pénétroit dans les tristes réduits de la misere, payoit les dettes des peres de famille détenus dans les liens, faisoit des pensions à des veuves, assuroit la subsistance des orphelins, secouroit de vieux soldats, ou d'anciens officiers. Le secret cachoit tant de bienfaits.

ORLÉANS, (autres Princes & Princesses de la maison d') Voyez ANTOINETTE ; DUNOIS ; LONGUEVILLE ; & VALENTINE.

V. ORLÉANS, (Louis) ou *plutôt* DORLÉANS, avocat au parlement de Paris, se signala par son fanatisme. La Ligue le choisi

pour son avocat, & le députa aux états, où il parla d'une maniere emportée. De retour à Paris, il écrivit & il déclama contre *Henri IV*. Dans un Libelle publié en 1593, sous le titre d'*Expostulatio Ludovici Dorléans*, ce bon roi est appelé *fœtidum Satanæ stercus*. L'évêque de Senlis, *Rose*, mit de sa propre main des notes marginales à cet écrit en signe d'approbation; le parlement l'obligea de les rétracter, & condamna l'ouvrage au feu. *Dorléans*, apprenant la conversion du roi, devint plus furieux, & composa une autre Satire, qui fit universellement détester l'ouvrage & l'auteur. Ce malheureux, chassé de la capitale, n'y revint qu'après un exil de neuf années. Ses discours séditieux le firent arrêter & mettre à la Conciergerie. *Henri IV*, par un excès de bonté, le fit sortir. Quand on eut représenté à ce grand prince que cet avocat avoit déclamé d'une maniere injurieuse dans ses ouvrages contre la reine sa mere, & qu'on lui en eut lu quelques endroits, il s'écria : *Oh le méchant! Mais il est revenu sur la foi de mon passe-port, je ne veux point qu'il soit maltraité* : *D'autant plus*, disoit-il encore, *qu'on ne devoit pas plus lui vouloir de mal & à ses semblables, qu'à des furieux quand ils frappent, & à des insensés quand ils se promenent tout nus....* *Dorléans* sortit donc de sa prison, & fit imprimer en 1604 un *Remercîment au Roi*, dans lequel il lui donna autant d'éloges qu'il lui avoit donné de malédictions. Ce misérable fanatique mourut à Paris en 1629, à 87 ans. On lui attribue la *Réponse des vrais Catholiques François*, à l'*Avertissement des Catholiques Anglois*, de Louis Dorléans, *pour l'exclusion du Roi de Navarre de la Couronne de France*, 1588, in-8° : libelle qu'il suppose avoir traduit du latin. L'auteur exhale sa haine en déclamations pleines d'amertume. Il y a dans ce libelle un grand nombre de faits calomnieux, en particulier contre *Louis de Bourbon*, prince de *Condé*, chef des Calvinistes en France, qu'on accuse faussement d'avoir fait frapper une monnoie à son coin, où il prenoit le nom de *Louis XIII*, roi de France. On a encore de lui : I. *Défense des Catholiques unis contre les Catholiques associés aux Réformés*, 1586, in-8°. II. *Premier & Deuxieme Avertissemens des Catholiques Anglois*, 1590, in-8°. III. *Banquet du Comte d'Arete*, 1594, in-8° : autre Satire sanglante contre *Henri IV*. IV. *Discours sur les Ouvertures du Parlement*, au nombre de vingt-neuf, pleins de traits grossiérement satiriques. V. Des *Commentaires* sur *Tacite* & *Séneque*. C'est la sagesse commentée par la folie.

VI. ORLÉANS, (Pierre-Joseph d') Jésuite, né à Bourges en 1641. Après avoir professé les belles-lettres, il fut destiné par ses supérieurs au ministere de la chaire. S'étant ensuite consacré à l'Histoire, il travailla dans ce genre jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 31 Mars 1698, dans sa 57e année. Le P. *d'Orléans* parlant avec feu & avec esprit, & ayant eu des succès en littérature, étoit bien accueilli dans le grand monde. Il voulut un jour ramener *Ninon de Lenclos* à une vie plus réglée & à une foi plus ferme. Cette fille célebre lui ayant dit qu'elle doutoit de bien des articles de notre religion, on a prétendu que le Jésuite lui avoit répondu : *Hé bien, Mademoiselle, en attendant que vous soyez convaincue, offrez toujours à Dieu votre incrédulité*. Le P. *d'Orléans* ne fit pas sans doute une

réponse si niaise ; il lui dit vraisemblablement : *Priez Dieu d'éclairer votre incrédulité.* Mais la réponse, ainsi rendue, n'auroit pas fourni au poëte *Rousseau* le sujet d'une épigramme... Les principaux ouvrages du P. *d'Orléans*, sont : I. *Histoire des Révolutions d'Angleterre*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1693, 3 vol. in-4°, & 4 vol. in-12. Le Pere *d'Orléans* avoit une imagination vive, noble & élevée : elle paroît dans cet ouvrage ; mais il étoit Jésuite, & cette qualité s'y montre encore plus. Depuis le regne de *Henri VIII*, on sent qu'il est quelquefois plus déclamateur qu'historien. On lit dans les Œuvres completes de l'abbé *de Voisenon*, (derniere édition) une singuliere anecdote sur l'auteur de cet ouvrage. „ Le „ P. *d'Orléans* présenta ces *Révo-* „ *lutions* au Régent, qui, frappé „ de la conformité du nom, crut „ que cela ne venoit pas en droi- „ ture. Il questionna le Jésuite, „ qui écarta ses soupçons, en „ assurant que sa famille étoit d'une „ très-bonne noblesse d'Orléans. „ *N'en a-t-elle pas obligation à quel-* „ *qu'un de mes ancêtres*, reprit le „ prince ? — *Monseigneur*, (lui ré- „ pliqua modestement le Pere) *je* „ *sais que ma famille existoit long-* „ *temps avant que le Roi eût donné* „ *l'apanage au premier des Ducs d'Or-* „ *léans* “. Cette anecdote est ou hasardée, ou mal énoncée, & elle présente un anachronisme d'autant plus évident, qu'on sait que *Philippe d'Orléans* ne fut nommé à la régence que 17 ans après la mort de l'auteur des *Révolutions d'Angleterre*. A moins que l'abbé *de Voisenon* n'ait voulu parler du pere du Régent, ou qu'il n'ait cru dire que ce fut au prince depuis Régent, que le Jésuite présenta son ouvrage. II. *Histoire des Révolutions d'Espagne* ; Paris, 1734, en 3 vol. in-4°, & 5 vol. in-12 ; avec la continuation par les Peres *Arthuis* & *Brumoi*. Cette Histoire est digne de la précédente à certains égards. Le style en est élégant ; les portraits brillans & corrects ; les réflexions justes & ingénieuses ; les faits bien choisis. Peu d'historiens ont saisi, comme ce Jésuite, ce qu'il y a de plus piquant & de plus intéressant dans chaque sujet. III. Une *Histoire* curieuse de deux conquérans Tartares, *Chunchi* & *Can-hi*, qui ont subjugué la Chine, in-8°. IV. *La vie du Pere Coton*, Jésuite, in-12. Il a omis plusieurs traits, rapportés dans la Vie du même Jésuite par le P. *Rouvier*. V. Les *Vies du Bienheureux* Louis *de Gonzague* & de quelques autres Jésuites, in-12. VI. La *Vie de Constance*, premier ministre du roi de Siam, in-12 ; elle est accusée d'infidélité, mais il a écrit sur les mémoires que lui fournirent les ambassadeurs envoyés par *Louis XIV*. VII. Deux volumes de *Sermons*, in-12, qui, quoiqu'ils ne soient pas du premier mérite, offrent quelques traits éloquens ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on y trouve moins de chaleur que dans ses Histoires, quoique le genre de la chaire en comportât bien davantage. On remarque moins d'invention dans les plans, moins d'art dans l'arrangement ; la morale en est pesante, & le style négligé. La raison de cette différence est, qu'il cultivoit l'histoire par goût, & la prédication par devoir.

ORLÉANS, (le Pere d') *Voyez* CHÉRUBIN.

VII. **ORLÉANS DE LA MOTTE**, (Louis-François-Gabriel d') l'un des plus vertueux évêques du dix-huitieme siecle, naquit à Carpentras l'an 1683, d'une famille noble,

successivement chanoine théologal de l'église de cette ville, grand-vicaire d'Arles, administrateur du diocese de Senez, il fut nommé, l'an 1733, évêque d'Amiens. Il ne dut cette dignité qu'à ses qualités personnelles; jamais en effet il n'avoit approché de la cour, & la capitale (chose peut-être unique dans ce siecle,) ne l'avoit pas vu une seule fois. Ses vertus se manifesterent avec un nouvel éclat, après sa promotion. La principale fut son humilité. *Les hommes*, disoit-il, *nous louent pour la moitié de notre devoir que nous faisons, & nous devons trembler pour l'autre moitié que nous ne faisons pas.* Vivant sans faste & comme un simple prêtre, à peine avoit-il les meubles nécessaires pour ses besoins. Il n'étoit que dépositaire de ses revenus, dont les pauvres étoient, pour la plus grande partie, les usufruitiers. Dans les saisons les plus rudes, il rejetoit tout adoucissement. *L'aspérité des saisons*, selon lui, *est une espece de Pénitence publique que Dieu impose aux hommes; il n'y a qu'une disposition anti-chrétienne qui peut seule chercher à en éviter les rigueurs.* Ses visites pastorales dans les campagnes, étoient pour lui une mission continuelle. Il prenoit plaisir à s'entretenir avec le peuple laborieux, qui, selon un auteur moderne, expie les crimes des grands. Ce digne évêque, accablé sous le poids des années & des infirmités, mourut à l'âge de 91 ans, le 10 Juillet 1774. „ Comme un „ nouveau *François de Sales*, il al„ lioit à l'aménité du caractere, la „ vivacité de l'esprit le plus ai„ mable: bienfaisant, charitable „ comme lui, le plaisir de soula„ ger les malheureux étoit un be„ soin pour son cœur: comme lui „ enfin, homme sans préjugés, „ prélat sans ambition, M. *d'Or„ léans de la Motte*, fut tout à-la„ fois le modele des pasteurs, „ l'exemple de son clergé, l'apô„ tre de son diocese, & les dé„ lices des gens de bien". La gravité pastorale & l'austérité chrétienne n'avoient point étouffé en lui la plaisanterie honnête, & même piquante, que l'occasion faisoit briller pour un moment, comme une lueur rapide, sur sa bouche ingénue. Entre autres saillies vives qu'on lui attribue, nous rapporterons celle-ci. Une Dame lui disoit un jour: *Mais, Monseigneur, passez-moi un peu de rouge.* — *Oui, Madame, je vous le permets, pourvu que vous n'en mettiez que sur une joue...* Des personnes accoutumées à venir chez lui, avoient pris l'habitude de se tourner le derriere vers la cheminée, après avoir relevé les basques de leur habit, pour se chauffer plus à leur aise. Cette habitude, si fort adoptée par nos petits-maîtres, parut indécente au prélat. *Je savois bien*, leur dit-il avec son air enjoué, *que les Picards avoient la tête chaude; mais je ne savois pas qu'ils eussent le derriere froid...* Ses LETTRES *Spirituelles* ont été imprimées à Paris en 1777, en un vol. in-12. Elles renferment le double avantage de l'instruction & de l'agrément. Tout y respire la candeur, la droiture, le désir du bien, & sur-tout cette noble simplicité qui caractérisoit cet illustre évêque. On a publié sa vie en 1786. *Article fourni.*

ORLETON, *Voyez* v. ADAM.

ORME, *Voy.* LORME.

ORMÉA, (le Marquis *Ferreri* d') d'une famille noble de Mondovi, s'étant attaché à la jurisprudence & y ayant réussi, fut fait intendant de Suze, & ensuite général des finances du roi de Sardaigne

Victor-Amédée. Envoyé ensuite à Rome, il termina les anciennes contestations du Saint-Siége avec la cour de Turin. La place de secrétaire des affaires internes fut la récompense de ce service important. Lorsque le roi *Victor* eut abdiqué la couronne, *Charles-Emmanuel* l'honora de l'ordre de l'Annonciade, lui confia le ministere des affaires étrangeres, & le fit, en 1742, *Chancelier de robe & d'épée*. Le marquis *d'Orméa*, mort depuis quelques années, méritoit toutes les dignités dont il étoit revêtu. Ce ministre infatigable dans le travail, d'un esprit pénétrant & d'une prudence consommée, étoit encore agréable dans la conversation, & avoit autant de majesté que d'agrément dans la figure.

I. ORMESSON, (Olivier le *Fèvre* d') d'une famille illustre dans la robe, étoit fils d'*André le Fèvre d'ormesson*, mort en 1665, doyen des conseillers au parlement de Paris. Il fut digne de son pere par sa probité & ses talens, & fut regardé comme le magistrat le plus integre de la cour de *Louis XIV*. Il résista avec fermeté, (dit le président *Henault*,) aux ministres qui vouloient faire périr le surintendant *Fouquet*, dont il étoit chargé de rapporter le procès : [*Voyez* I. FOUQUET.] Ni les menaces, ni les promesses de la place de chancelier, ne purent lui faire suivre d'autres avis que celui que la vérité lui dictoit. *Louis XIV* n'oublia jamais cette belle action ; & quand on lui présenta son petit-fils, il lui dit : *Je vous exhorte à être aussi honnête homme que le Rapporteur de M. Fouquet*. Il mourut le 4 Novembre 1686.

II. ORMESSON, (André *le Fèvre* d') fils du précédent & de *Marie de Fourcy*, naquit en 1644. Il fut formé aux belles-lettres & à la connoissance du droit par le célebre abbé *Fleury*. Il fut successivement avocat du roi au Châtelet, conseiller au Grand-conseil, & maître-des-requêtes. La place de contrôleur-général lui fut offerte, & il la refusa. Il n'accepta que l'intendance de Lyon. Il visita sa province avec soin, séjourna dans les plus petites villes & dans les villages. Il pénétra même dans des lieux où depuis 50 ans on n'avoit point vu d'intendant, uniquement pour y recevoir les plaintes des pauvres qui n'auroient pu l'aller trouver à Lyon. Accablé de travail & d'austérités, & d'ailleurs d'une complexion délicate, il succomba à l'âge de 40 ans, & mourut en 1684. Sa fille épousa depuis l'immortel chancelier *d'Aguesseau*.

III. ORMESSON, (Henri François-de-Paule *le Fèvre* d') fils du précédent, & d'*Eléonore le Maître*, naquit en 1681. Le duc *d'Orléans*, régent, le fit entrer dans le conseil de régence. Bientôt après il fut nommé plénipotentiaire du roi pour régler les limites de la Lorraine. Il fut successivement conseiller d'état, intendant des finances, & conseiller au conseil souverain des finances. Le trait suivant caractérise bien la candeur de son ame. Lorsque l'illustre *d'Aguesseau* fut exilé sous la régence, il se retira dans sa terre de Fresnes, où *d'Ormesson* son beau-frere alloit souvent partager sa solitude. M. le Régent, qui conservoit toujours à *d'Aguesseau* son estime & même son amitié, dit un jour en présence d'une partie de la cour, qu'*il vouloit avoir l'avis du Chancelier sur une affaire importante*. Tout le monde garda le silence, & trembla d'avoir aucune liaison avec un homme disgracié. *D'Ormesson* prit la

parole, & offrit au Régent » de » se charger de sa commission, » parce qu'il partoit pour Fresnes » en sortant du conseil... «. Les courtisans se regardoient les uns les autres, & murmuroient de cette imprudence. M. le Régent s'en apperçut, &, après avoir dit à *d'Ormesson* qu'il lui donneroit volontiers ses dépêches, il se retourna & dit : *Messieurs, j'aime bien mieux cette noble franchise, que votre fausse prudence & votre dissimulation.* Ce magistrat mourut le 20 Mars 1756, laissant des fils dignes de lui.

I. ORNANO, (Alphonse d') maréchal de France & colonel général des Corses qui servoient en France, étoit Corse lui-même. Il étoit fils du fameux *San-Pietro Bastelica* : [Voyez le 1er mot.] Malgré la réputation que celui-ci s'étoit acquise par ses exploits, le nom de *Bastelica*, après la mort de sa femme, devint si odieux, qu'*Alphonse* son fils fut contraint de le quitter, pour prendre celui d'*Ornano*, nom de la famille de sa mere. Il fut envoyé à Lyon après le massacre du duc *de Guise*, pour se saisir du duc *de Mayenne*; mais, au moment qu'il y entroit par une porte, le duc s'enfuit par une autre. C'est ce général qui disposa, en 1594, Grenoble, Valence & les autres villes du Dauphiné, à secouer le joug de la Ligue. *Lesdiguieres* & lui avoient fait dans cette province une guerre opiniâtre aux Ligueurs. Ces deux héros étoient égaux en valeur, en âge, en mérite; mais cette égalité fit naître entre eux la jalousie, & il fallut que *Henri IV* les séparât. *D'Ornano* demeura lieutenant de roi en Dauphiné : *Lesdiguieres* le fut en Provence; mais le premier eut sur le second l'avantage d'être fait maréchal de France en 1595, & *Lesdiguieres* ne le devint qu'en 1608. *Alphonse d'Ornano* mourut le 2 Janvier 1610, âgé de 62 ans, avec la réputation d'un grand homme de guerre, & plus encore avec celle d'avoir toujours chéri la vérité, & de n'avoir jamais craint de la dire en face aux rois.

II. ORNANO, (Jean-Baptiste d') fils aîné du précédent, gouverneur de *Gaston* de France, frere unique du roi *Louis XIII*, s'acquitta si bien de cet emploi, qu'il sut à la fois corriger les mauvaises habitudes du jeune *Gaston*, & gagner sa confiance. *D'Ornano* fut en grande considération jusqu'en 1624, qu'il suggéra à ce prince, qui n'avoit pas encore 16 ans, le désir d'entrer au conseil, afin d'y entrer lui-même. Il fut éloigné de la cour; néanmoins, par les bons offices de la reine *Marie de Médicis*, qui craignoit que cet incident ne brouillât *Louis XIII* & *Gaston*, *d'Ornano* y fut rappelé & fait maréchal de France à la priere de son pupille, le 7 Avril 1626; mais on ne fut pas long-temps à s'en repentir. A peine *d'Ornano* eut-il ce qu'il souhaitoit, qu'il recommença ses menées : malheureuses intrigues, qui quelques mois après le conduisirent en prison, (*Voy.* ALIGRE.) & qui donnerent occasion de lui faire faire son procès. Pendant qu'on y travailloit, il mourut à Vincennes le 9 Novembre de la même année, à 45 ans, de poison, selon quelques-uns, & selon d'autres, d'une fievre maligne & d'une rétention d'urine. C'étoit un maréchal de grace, qui reçut le bâton sans avoir servi; il fut entre ses mains une marote. Sa postérité s'éteignit à la fin du dernier siecle.

III. ORNANO, (Vanina d') *Voyez* SAN-PIETRO.

ORNEVAL, *Voy.* DORNEVAL.

OROBIO, (Isaac) fameux Juif

Espagnol, fut élevé dans la religion Judaïque par son pere & par sa mere, quoiqu'ils fissent profession extérieure de la religion Catholique. Il étudia la philosophie scolastique à la mode d'Espagne, & y fit de si grands progrès, qu'il fut fait lecteur en mathématiques dans l'université de Salamanque. *Orobio* s'appliqua ensuite à la médecine, & l'exerça même avec succès. Mais ayant été accusé de Judaïsme, il fut mis dans les prisons de l'Inquisition, où il souffrit pendant trois ans des tourmens horribles, sans rien avouer. Sa liberté lui ayant été rendue, il passa en France, & demeura quelque temps à Toulouse, exerçant la médecine, & professant extérieurement la religion Catholique. *Orobio*, las de porter le masque, se retira à Amsterdam, quitta le nom de *D. Balthasar* qu'il avoit porté jusqu'alors, reçut la circoncision & mourut en 1687 dans l'indifférence de toutes les religions. Les trois petits écrits qu'il composa en latin, à l'occasion de la fameuse conférence qu'il eut avec *Philippe de Limborch* sur la religion Chrétienne, sont imprimés dans l'ouvrage de ce dernier, intitulé : *Amica Collatio cum erudito Judæo*; Goude, 1687, in-4°. On a d'*Orobio*, *Certamen philosophicum adversùs Spinosam*, Amsterdam, 1684, in-4°, & d'autres ouvrages en manuscrit, qui marquent de l'érudition. Son caractere étoit doux & honnête.

ORODES, roi des Parthes, succéda à son frere *Mithridate*, auquel il ôta le trône & la vie. Les Romains lui ayant déclaré la guerre, il vainquit *Crassus*, l'an 53 avant Jesus-Christ, prit l'enseigne des Romains, & fit un très-grand nombre de captifs. On ajoute qu'il fit fondre de l'or dans la bouche de ce général Romain, pour lui reprocher son avarice insatiable, qui lui avoit fait commettre tant d'injustices & de sacriléges. Les Romains se vengerent de la défaite de *Crassus*, sur *Pacore* fils d'*Orodes*, qui manqua d'en perdre l'esprit. Comme le monarque Parthe étoit alors vieux & hydropique, 30 enfans qu'il avoit eus de différentes femmes, le solliciterent pour avoir la succession. *Phraate*, l'aîné de tous, l'emporta sur ses freres. C'étoit un monstre : il n'eut pas plutôt la couronne, qu'il voulut empoisonner celui qui la lui avoit donnée; mais le poison, bien loin de lui être mortel, fit évacuer (dit-on) son hydropisie. Alors l'indigne *Phraate* l'étrangla de ses propres mains, l'an 35 avant Jesus-Christ. Ainsi mourut *Orodes*, après 50 ans de regne : prince illustre par son courage, s'il n'avoit souillé sa gloire par son ambition & sa cruauté.

OROMAZE, le Principe ou le Dieu du bien, selon *Zoroastre*, qui admettoit un autre Principe ou auteur du mal, nommé *Arimanes*. Ce législateur représentoit le *bon Principe* comme environné de feu; c'est pourquoi il voulut qu'on entretînt un feu perpétuel en son honneur, & qu'on rendît un culte religieux au Soleil.

ORONCE FINÉ, *Voyez* FINÉ.

ORONOKO, — BEHN.

OROSE, (Paul) prêtre de Tarragone en Catalogne, fut envoyé par deux évêques espagnols, l'an 414, vers *S. Augustin*. Il demeura un an avec ce saint Docteur, & fit auprès de lui de grands progrès dans la science des Ecritures. Il alla de sa part, en 1415, à Jérusalem pour consulter *S. Jérôme* sur l'origine de l'ame. A son retour il composa, par le conseil de l'illustre évêque d'Hippone, son *Histoire*, en VII livres, depuis le commencement du monde, jusqu'à l'an 316 de *Jesus-Christ*. Cet ouvrage, plus dogma-

tique qu'historique, plein d'inexactitudes & de bruits populaires, ne donne pas une grande idée de l'historien; mais il pourra être utile à ceux qui le liront avec discernement. La 1[re] édition est de 1471, in-fol. Les meilleures sont celles de 1615, in-4°; de 1738, publiée à Leyde par *Havercamp*; & de 1767, in-4°. On a encore de lui: I. Une *Apologie* du *Libre-arbitre* contre *Pélage*. II. Une *Lettre* à *S. Augustin*, sur les erreurs des Priscillianites & des Origénistes.

ORPHANEL, *Voy.* Orfanel.

ORPHÉE, fils d'*Apollon*, & de *Calliope*, (d'autres disent d'*Æagre* roi de Thrace, & de *Polymnie*) jouoit si bien de la lyre, que les arbres & les rochers émus quittoient leurs places, les fleuves suspendoient leur cours, & les bêtes féroces s'attroupoient autour de lui pour l'entendre.

Sylvestres homines sacer interpresque deorum,
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus;
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.

Hor. *Art. Poet.*

Eurydice, sa femme, étant morte de la morsure d'un serpent le jour même de ses noces, en fuyant les poursuites d'*Aristée*; *Orphée* descendit aux Enfers pour la redemander, & toucha tellement *Pluton*, *Proserpine* & toutes les Divinités infernales, par les accords de sa lyre, qu'ils la lui rendirent, à condition qu'il ne regarderoit pas derriere lui, jusqu'à ce qu'il fût sorti des Enfers. Ne pouvant maîtriser son impatience, il se retourna pour voir si sa chere *Eurydice* le suivoit; mais elle disparut aussi-tôt. Depuis ce malheur il renonça aux femmes. Son indifférence irrita si fort les *Bacchantes*, qu'elles se liguerent contre lui, le mirent en pieces, & jeterent sa tête dans l'Hebre. Les Muses recueillirent ses membres dispersés, & leur rendirent les honneurs funebres. Il fut métamorphosé en cygne par son pere, & son instrument fut placé au nombre des constellations. On représente ordinairement *Orphée* une lyre ou un luth à la main. Nous avons sous son nom des *Hymnes*, & d'autres *Pieces de Poésie*, dont la 1[re] édition est de Florence, 1500, in-4°. Les meilleures sont: Celle d'Utrecht, 1689, in-8°; *Cum notis Variorum*, Leipzig, 1764, in-8°: & dans les *Miscellanea Græcorum Carmina*, de *Maittaire*, Londres, 1722, in-4°; mais il est constant qu'elles sont supposées. Son *Poëme des Argonautes* est d'*Onomacrite*, qui vivoit du temps de *Pisistrate*.

ORPHIREUS, *Voy.* s'Gravesande.

ORRERY, *Voy.* Boyle, n[os] II & III.

I. ORSATO, (Sertorio) *Ursatus*, né à Padoue en 1617, d'une des premieres familles de cette ville, fit paroître de bonne heure d'heureuses dispositions pour les lettres & les sciences. La poésie fut pour lui un amusement, & la recherche des antiquités & des inscriptions anciennes une occupation sérieuse. Sur la fin de ses jours, il fut chargé d'enseigner la physique dans l'université de Padoue, & il s'en acquitta avec beaucoup de succès. Le doge & le sénat de Venise voulurent bien agréer l'hommage de son *Histoire de Padoue*. En leur présentant cet ouvrage, il leur fit un long discours, pendant lequel il lui survint un besoin naturel qu'il maîtrisa, & qui lui causa une rétention d'urine dont il mourut le 3 Juillet 1678, à 61 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages estimés, les uns en latin, & les autres en italien. Les principaux de ceux qui sont en latin,

sont : I. *Sertum philosophicum*, *ex variis Scientiæ naturalis floribus consertum*, 1635, in-4°. II. *Monumenta Patavina*, 1652, in-fol. III. *Commentarius de notis Romanorum* : ouvrage utile, & très-rare avant qu'on l'eût réimprimé à Paris en 1723, in-12. On le trouve aussi dans le tome XI[e] de *Grævius*. IV. *Prænomina*, *Cognomina & Agnomina antiquorum Romanorum*. V. *Deorum Dearumque Nomina & attributa*. VI. *Lucubrationes in quatuor Libros Meteororum Aristotelis*. VII. *Orationes & Carmina*. Voici les principaux de ceux qu'il a composés en italien. I. *Histoire de Padoue*, en deux parties, 1678, in-fol. II. *Marmi eruditi*, à Padoue, 1662 & 1719, in-4° ; ouvrage curieux, aussi en deux parties. III. *Cronologia di Reggimenti di Padoua*, revue avec des notes, 1666, in-4°. IV. Des *Poësies Lyriques*, 1637, in-12. V. Des *Comédies*, & d'autres Pieces de poësies, &c. L'académie des *Ricovrati* & d'autres compagnies littéraires l'avoient mis au nombre de leurs membres.

II. ORSATO, (Jean-Baptiste) habile médecin & antiquaire, né à Padoue en 1673, & mort en 1720, à 47 ans, cultiva les belles-lettres & la médecine avec un succès égal. On a de lui : I. *Dissertatio epistolaris de Lucernis antiquis*. II. Un petit Traité *De Sternis veterum*. III. *Dissertatio de Patera antiquorum*. Il regne dans ces ouvrages une profonde érudition.

I. ORSI, (Jean-Joseph) philosophe, né à Bologne en 1652, de *Mario Orsi* patrice de cette ville, étudia avec soin les belles-lettres, la philosophie, le droit & les mathématiques, & s'appliqua aussi à la poësie. Il avoit sur-tout du goût pour la morale. Sa maison étoit une espece d'académie, où plusieurs gens de lettres se rassembloient régulièrement. Leurs conférences littéraires commençoient toujours par un repas, assaisonné du sel de l'esprit & de celui de l'enjouement. Le but de ces conférences étoit de comparer la morale des anciens philosophes avec celle des premiers écrivains Chrétiens. En 1712, il alla s'établir à Modene, & y continua ses exercices académiques. Il se signala sur-tout dans l'art des Sonnets Italiens. La netteté, la légéreté, le tour & la liaison des phrases formoient le caractere des siens. Il mourut en 1733, à 81 ans, après avoir été marié deux fois. Il avoit des sentimens de religion, qui avoient un peu modéré son tempérament, naturellement bilieux & emporté. On a de lui : I. Des *Sonnets* ingénieux, des *Pastorales* & plusieurs *Pieces* de poësie. II. La *Défense* de quelques auteurs Italiens, entre autres du *Tasse*, contre le *P. Bouhours*. III. Des *Lettres*. IV. La *Traduction* de la *Vie* du comte *Louis de Sales*, écrite en françois par le Pere *Buffier*, Jésuite. Nous avons dit qu'*Orsi* étoit d'un caractere fort vif, & sa vivacité paroît assez dans ses ouvrages polémiques. [*Voyez* l'art. II. MAFFEY, (Scipion) n° III de ses ouvrages.]

II. ORSI, (François-Joseph-Augustin) cardinal, né dans le duché de Toscane, en 1692, prit l'habit de *Saint-Dominique*, & profita des leçons & des exemples des hommes pieux & savans que renfermoit cet ordre. Après avoir professé la théologie, & rempli l'emploi de maître du sacré palais, il fut honoré de la pourpre Romaine par *Clément XIII*, en 1759. Son élévation ne changea rien au caractere de son ame simple, modeste, ni à celui de son esprit uniquement occupé de l'étude & du zele pour la gloire de l'Eglise. Il est principalement connu par une *Histoire Ecclésiastique*, en 20 vol. in-4°,

& in-8°; un peu prolixe, mais très-bien écrite en italien. Le XXe volume de ce savant ouvrage a été publié en 1761, année de la mort de cet illustre cardinal. Il contient la fin du VIe siecle, depuis l'an 587, jusqu'à l'an 600. On voit quelle auroit été l'étendue de ce livre, si l'auteur l'avoit poussé jusqu'à nos jours. Cet écrivain connoissoit les principaux auteurs François de l'Histoire Ecclésiastique, tels que *Fleury* & *Tillemont*: il a profité, avec raison, de leurs ouvrages. Cette Histoire est continuée par le P. *Philippe-Ange Becchetti* du même ordre. Le tome XXI de cette continuation a paru à Rome en 1779, in-4°, & renferme l'Histoire de l'Eglise jusqu'à l'an 1179. On a encore de lui, *Infallibilitas act. Romani Pontificis*, 1741, 3 vol. in-4°.

ORSILOQUE, fils d'*Idoménée*, avoit suivi son pere à la guerre de Troye avec les autres princes de la Grece. S'étant opposé de toutes ses forces à ce qu'*Ulysse* n'eût aucune part au butin de cette ville, ce prince lui passa son épée à travers du corps, & le tua. C'est aussi le nom d'un capitaine Troyen dont parle *Virgile*.

ORSINI, *Voyez* II. FULVIUS.

ORTE, (N... vicomte d') gouverneur de Bayonne pendant le vertige sanguinaire de la *Saint-Barthélemi*, se signala dans sa ville par la même fermeté généreuse & humaine, que l'évêque *Hennuyer* dans Lisieux; que le président *Jannin* à Dijon; que le consul *Villars* à Nimes, & quelques autres hommes sages, en petit nombre. *Charles IX* avoit envoyé des ordres dans toutes les provinces pour exterminer les Huguenots. Tandis que la plupart des gouverneurs étoient assez féroces ou assez lâches pour obéir, *d'Orte* écrivit au roi ce billet, digne d'un Spartiate: « SIRE, » j'ai communiqué la lettre de » Votre Majesté à la garnison & » aux habitans de cette ville. Je » n'y ai trouvé que de braves sol» dats, de bons citoyens, & pas un » bourreau ».

ORTELIUS, (Abraham) né à Anvers en 1527, se rendit habile dans les langues & dans les mathématiques, & sur-tout dans la géographie. Il fut surnommé *le Ptolomée de son temps*. Juste *Lipse*, & la plupart des grands hommes du XVIe siecle, eurent des liaisons de littérature & d'amitié avec ce savant. Il mourut à Anvers, sans avoir été marié, le 26 Juin 1598, à 72 ans. On a de lui d'excellens ouvrages de géographie. Les principaux sont: I. *Theatrum orbis Terrarum*, plusieurs fois imprimé, & augmenté par *Jean-Baptiste Vrientius* qui l'a publié en latin, espagnol & italien. Michel *Coignetus* en a donné un Abrégé. II. *Synonyma Geographia*, 1578, in-4°; cet ouvrage a été donné avec des additions sous le titre de *Thesaurus Geographicus*, 1578 & 1596, in-fol. III. *Aurei sæculi Imago*, 1598, in-4°. C'est une description des mœurs & de la religion des Germains, avec des figures. IV. *Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes*, par *Ortelius* & Jean *Viviane*, 1588, in-8°; Iene 1684; avec les Opuscules de *Conrard Peutinger*. V. *Syntagma herbarum encomiasticum*, Anvers, 1614, in-4°. Juste *Lipse* lui a fait cette épitaphe:

Brevis terra cum capit,
Qui ipse orbem terrarum cepit,
Stylo & tabulis illustravit,
Sed mente contempsit.
Quâ cœlum & alta suspexit,
Constans, adversum spes aut metus:
Amicitiæ cultor, candore, fide, officiis;

Quietis cultor, sine lite, uxore, prole;
Vitam habuit qualem alius votum.
Ut nunc quoque aeterna ei quies sit,
Votis fave, lector.

I. ORTIZ, (Alphonse) né à Tolede au milieu du XV[e] siecle, mort vers 1530, s'appliqua à l'étude des matieres ecclésiastiques. Sa science & son mérite lui procurerent un canonicat dans la métropole de sa patrie. Le cardinal *Ximenès* l'honora de sa confiance, & le chargea de rédiger l'Office Mosarabe : *Ortiz* s'en acquitta avec intelligence. Cet Office, que l'on croit composé par *S. Léandre* & *S. Isidore* son frere, fut d'abord appelé Gothique, & ensuite Mosarabe. *Ximenès*, voulant perpétuer la mémoire de ce rite particulier qui étoit dans l'oubli, fit imprimer à Tolede, l'an 1500, le Missel de cet idiôme, & en 1502 le Bréviaire : ce sont deux petits vol. in-fol. très-rares. *Ortiz* en dirigea l'édition, & orna chacun de ces ouvrages d'une Préface aussi savante que curieuse. Il faut y joindre, pour la parfaite connoissance de cet Office : I. *L'Histoire du Rite Mosarabe*, en espagnol, Tolede, 1604, in-4°. II. *Joannis Pinii Liturgia Mosarabica*, Romæ, 1746, 2 vol. in-fol. III. Le *Bref Mosarabe*, par *Eugenio de Robles*, Tolede, 1603, in-4°, de 23 feuillets, rare.

II. ORTIZ, (Blaise) parent & contemporain du précédent, chanoine de Tolede comme lui, fut aussi considéré pour ses lumieres. Il s'est rendu célebre par un ouvrage très-curieux & peu commun, dont voici le titre : *Descriptio summi Templi Toletani*, Toleti, in-8°, 1549. On trouve dans cette Description un détail intéressant de tout ce qui concerne la magnificence, les ornemens, les rites & les usages de cette Eglise fameuse. L'ouvrage est curieux, sur-tout pour la partie où l'auteur décrit la chapelle que le cardinal *Ximenès* fit bâtir tout-auprès, & dans laquelle il fonda des chanoines & des clercs pour y célébrer journellement l'Office Mosarabe. On appeloit *Mosarabes* les Chrétiens, qui, en payant tribut, vivoient sous la domination des *Maures*, suivant leurs coutumes & leurs loix.

ORTUINUS GRATIUS, *Voyez* GRATIUS, n° II.

ORVAL, *Voyez* MONTGAILLARD.

I. ORVILLE, *Voyez* I. LUILLIER.

II. ORVILLE, (Jacques-Philippe d') naquit à Amsterdam en 1696, d'une famille originaire de France. Son goût pour les belles-lettres se perfectionna dans différens voyages, en Angleterre, en Italie, en Allemagne & en France. Il fréquentoit par-tout les savans, visitoit les bibliotheques & les cabinets d'antiquités & de médailles, & formoit des liaisons avec tous les hommes célebres dans la république des lettres. De retour dans sa patrie, il obtint, en 1730, la chaire d'histoire, d'éloquence & de langue grecque, à Amsterdam. Il remplit cette place avec la plus haute réputation, jusqu'en 1742, qu'il s'en démit volontairement pour se livrer entiérement à l'étude, & pour travailler avec plus de loisir aux différens ouvrages qu'il avoit commencés. Ce savant mourut en 1751, à 55 ans. On a de lui : I. *Observationes miscellaneæ novæ*, ouvrage d'une profonde érudition & d'une critique exacte. Ces observations avoient été commencées par de savans Anglois. Elles furent continuées par *Burmann* & *d'Orville*, qui en publia 10 volumes avec son

collegue, & 4 autres après que la mort le lui eut enlevé. On trouve dans ce recueil quelques ouvrages qui ne sont que de lui, parmi lesquels on distingue sa *Dissertation sur l'antiquité de l'Isle de Délos*, & ses *Remarques* sur le Roman grec de *Chariton* d'Aphrodise. II. *Critica Vannus in inanes Joannis Cornelii Pavonis paleas*, &c. C'est un ouvrage aussi savant que satirique contre M. de *Paaw*, littérateur d'Utrecht. Après sa mort, M. *Burmann* a donné ses Observations sur la Sicile, sous le titre de *Sicula*, Amsterdam, 1764, in-fol.

III. ORVILLE, (Pierre d') frere du précédent, mort en 1739, cultiva à la fois l'art d'*Apollon* & celui de *Mercure*: il fut commerçant, & fit des vers avec succès. On a de lui des *Poésies*.

OSBORN, (François) écrivain Anglois, mort en 1657, prit le parti du parlement durant les guerres civiles, & eut divers emplois sous *Cromwell*. On a de lui des *Avis à son Fils*, & d'autres ouvrages en anglois.

I. OSÉE, fils de *Béeri*, un des XII petits Prophetes, & le plus ancien de ceux qui prophétiserent sous *Jéroboam II* roi d'Israël, & sous *Ozias*, *Joathan*, *Achaz* & *Ezéchias*, rois de Juda, l'an 800 avant Jésus-Christ. Il fut choisi de Dieu pour annoncer ses jugemens aux dix Tribus d'Israël, & il le fit par des paroles & des actions prophétiques. Lorsque le Seigneur commença à parler à *Osée*, il lui commanda de prendre pour femme une prostituée, & d'en avoir des enfans. C'étoit pour figurer l'infidelle maison d'*Israël*, qui avoit quitté le vrai Dieu pour se prostituer au culte des idoles. *Osée* épousa donc *Gomer*, [*Voyez* ce mot] fille de *Debelaïm*, dont il eut trois enfans, auxquels il donna des noms qui signifioient ce qui devoit arriver au royaume d'Israël. Le commandement fait à *Osée* a paru si extraordinaire à plusieurs interpretes, qu'ils ont cru que ce n'étoit qu'une parabole, & que cet ordre s'étoit passé en vision. Mais *S. Augustin* l'explique comme un mariage réel avec une femme qui avoit d'abord vécu dans le désordre, mais qui depuis son mariage s'étoit retirée de tout mauvais commerce. La prophétie d'*Osée* est divisée en quatre chapitres. Il y représente la Synagogue répudiée, prédit sa ruine & la vocation des Gentils; il parle fortement contre les désordres qui régnoient alors dans le royaume des dix Tribus. Il s'éleve aussi fortement contre les déréglemens de Juda, & annonce la venue de *Sennacherib* & la captivité du peuple. Il finit par tracer admirablement les caracteres de la fausse & de la véritable conversion. Le style de ce prophete est pathétique & plein de sentences courtes & vives, très-éloquent en plusieurs endroits, mais quelquefois obscur par l'ignorance où nous sommes de l'histoire de son temps.

II. OSÉE, fils d'*Ela*, ayant conspiré contre *Phacée* roi d'Israël, le tua & s'empara de son royaume; mais il n'en jouit pleinement qu'au neuf ans après l'assassinat de ce prince. *Salmanasar*, roi d'Assyrie, dont *Osée* étoit tributaire, ayant appris qu'il pensoit à se révolter, & que pour s'affranchir de ce tribut, il avoit fait alliance avec *Sua* roi d'Egypte, vint fondre sur Israël. Il ravagea tout le pays & le remplit de carnage, de désolation & de larmes. *Osée* se renferma dans Samarie; mais il y fut bientôt assiégé par le monarque assyrien, qui, après trois ans d'un siege où la famine & la mortalité se firent

cruellement sentir, prit la ville, massacra tous ses habitans, & la réduisit en un monceau de pierres. *Osée* fut pris, chargé de chaines, & envoyé en prison. Les Israélites furent transférés en Assyrie, à Hala & à Habor, villes du pays des Medes, près de la riviere de Gozan, où ils furent dispersés parmi des nations barbares & idolâtres, sans espérance de réunion. C'est ainsi que finit le royaume d'Israël, l'an 721 avant J. C., 250 ans après sa séparation de celui de Juda.

I. OSIANDER, (André) né en Baviere l'an 1498, apprit les langues & la théologie à Wirtemberg & à Nuremberg, & fut l'un des premiers disciples de *Luther*. Il devint ensuite professeur & ministre de l'université de Konigsberg. Il se signala parmi les Luthériens par une opinion nouvelle sur la *Justification*. Il ne vouloit pas, comme les autres Protestans, qu'elle se fît par l'imputation de la justice de Jesus-Christ, mais par l'intime union de la justice substantielle de Dieu avec nos ames. Il se fondoit sur ces paroles, souvent répétées dans *Isaïe* & dans *Jérémie* : *Le Seigneur est votre justice*. Selon *Osiander*, de même que nous vivons par la vie substantielle de Dieu, & que nous aimons par l'amour essentiel qu'il a pour lui-même; nous sommes justes par sa justice essentielle qui nous est communiquée; & par la substance du Verbe incarné, qui est en nous par la foi, par la parole & par les Sacremens. Dès le temps qu'on dressa la Confession d'Ausbourg, il avoit fait les derniers efforts pour faire embrasser cette doctrine par tout le parti, & il la soutint avec une audace extrême à la face de *Luther*, dans l'assemblée de Smalkade. On fut étonné de sa témérité; mais comme on craignoit de faire éclater de nouvelles divisions dans le parti où il tenoit un rang considérable par son savoir, on le toléra. Il avoit un talent particulier pour divertir *Luther*. Il faisoit le plaisant à table, & y disoit des bons mots souvent très-indécens. *Calvin* dit que, toutes les fois qu'il trouvoit le vin bon, il en faisoit l'éloge, en lui appliquant cette parole que Dieu disoit de lui-même : *Je suis celui qui suis*. EGO SUM QUI SUM; ou ces autres mots : *Voici le Fils de Dieu vivant*. Il ne fut pas plutôt en Prusse, qu'il mit en feu l'université de Konigsberg, par sa nouvelle doctrine sur la Justification. Cet homme turbulent mourut le 17 Octobre 1552, à 54 ans. Son caractere emporté ressembloit à celui de *Luther*, auquel il plaisoit beaucoup. Il traitoit d'*ânes* tous les théologiens qui n'étoient pas de son avis; & il disoit orgueilleusement qu'*ils n'étoient pas dignes de décrotter ses souliers*. Ses principaux ouvrages sont : I. *Harmonia Evangelica*, in-fol. II. *Epistola ad Zwinglium de Eucharistiâ*. III. *Dissertationes duæ, de Lege & Evangelio & Justificatione*. IV. *Liber de imagine Dei, quid sit*.

II. OSIANDER, (Luc) fils du précédent, fut comme lui ministre Luthérien, & hérita de son savoir & de son orgueil. Ses principaux ouvrages sont : I. Des *Commentaires* sur la Bible, en latin. II. Des *Institutions de la Religion Chrétienne*. III. Un *Abrégé* en latin *des Centuriateurs de Magdebourg*, 1592 & 1604, in-4°. IV. *Enchiridia controversiarum Religionis cum Pontificiis, Calvinianis & Anabaptistis*, à Tubinge, 1605, in-8°. Il mourut en 1604... Il faut le distinguer de *Luc* OSIANDER, chancelier

ler de l'université de Tubinge ; mort en 1638, à 68 ans. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, entre autres : I. *Justa Defensio de quatuor quæstionibus quoad omnipræsentiam humanæ CHRISTI naturæ*. II. *Disputatio de omnipræsentiâ CHRISTI hominis*. III. Des *Oraisons funebres* en latin. IV. *De Baptismo*. V. *De regimine Ecclesiast*. VI. *De viribus liberi Arbitrii*, &c.

III. OSIANDER, (André) petit-fils du disciple de *Luther*, fut ministre & professeur de théologie à Wirtemberg. On a de lui : I. Une *Edition* de la Bible avec des observations. II. *Assertiones de conciliis*. III. *Disputatio in Librum Concordiæ*. IV. *Papa non Papa*, seu *Papæ & Papicolarum Lutheranæ Confessio*, in-8°. Tub. 1599. V. *Responsa ad Analysin Gregorii de Valentia, de Ecclesiâ*, &c. Il mourut en 1617, à 54 ans.

IV. OSIANDER, (Jean-Adam) théologien de Tubinge, mort en 1697, tint la plume d'une main infatigable. On a de lui : I. Des *Observations* latines sur le livre de Grotius *De jure Belli & Pacis*. II. *Commentaria in Pentateuchum, Josue, Judices, Ruth, & duos libros Samuelis*, trois vol. in-fol. III. *De Jubilæo Hebræorum, Gentium & Christianorum*. IV. *De Asylis Hebræorum, Gentilium & Christianorum*, dans le tom. VI du *Trésor* de *Gronovius*. V. *Specimen Jansenismi*. VI. *Theologia casualis, de Magiâ*, Tubinge, 1687, in-4°, &c.

OSIAS, *Voyez* AZARIAS.

OSIO, *Voyez* OSIUS, n° II.

OSIRIS, fils de *Jupiter* & de *Niobé*, régna sur les Argiens ; puis ayant cédé son royaume à son frere *Egialée*, il voyagea en Egypte, dont il se rendit maître. Il épousa ensuite *Io* ou *Isis*. Ils établirent d'excellentes lois parmi les Egyptiens, & y introduisirent les arts utiles. *Tibulle* regarde *Osiris* comme l'inventeur de la charrue :

Primus aratra manu solerti fecit Osiris,
Et teneram ferro sollicitavit humum.

Les Egyptiens l'adoroient sous divers noms, comme *Apis*, *Serapis*, & sous les noms de tous les autres Dieux. Les symboles ou les marques par lesquelles on désignoit *Osiris*, sont une mitre ou bonnet pointu, & un fouet à la main. Quelquefois, au lieu d'un bonnet, on lui mettoit sur la tête un globe, ou une trompe d'éléphant, ou de grands feuillages. Assez souvent, au lieu d'une tête d'homme, on lui donnoit une tête d'épervier, avec une croix, ou un T attaché à sa main par le moyen d'un anneau. *Voyez* MEZRAÏM.

I. OSIUS, évêque de Cordoue en 295, étoit né en Espagne l'an 257. Il eut la gloire de confesser Jesus-Christ, sous l'empereur *Maximien-Hercule*, qui le trouva inébranlable. La pureté de ses mœurs & de sa foi lui concilia l'estime & la confiance du grand *Constantin*, qui le consulta dans toutes les affaires ecclésiastiques. *Osius* profita de son crédit auprès de ce prince, pour l'engager à convoquer le concile de Nicée l'an 325, auquel il présida, & dont il dressa le *Symbole*. L'empereur *Constance* ne respecta pas moins que son pere cet illustre confesseur ; ce fut à sa priere qu'il convoqua le concile de Sardique, en 347. Mais ce prince s'étant laissé prévenir par les Ariens & les Donatistes, il devint l'ennemi déclaré de celui dont il avoit été jusqu'alors l'admirateur. Il le fit venir à Milan, où il résidoit, pour l'engager à favoriser l'Arianisme. *Osius* reprocha avec force à l'empereur son penchant pour cette secte, &

obtint la permission de renoncer à son Eglise. Les Ariens en firent des plaintes à *Constance*, qui écrivit à ce respectable prélat des lettres menaçantes, pour le porter à condamner *S. Athanase*. *Osius* lui répondit par une lettre, qui est un chef-d'œuvre de la magnanimité épiscopale. » J'ai confessé, *dit-il*, » JESUS-CHRIST dans la persécution que *Maximien*, votre aïeul, » excita contre l'Eglise; si vous » voulez la renouveler, vous me » trouverez prêt à tout souffrir, » plutôt que de trahir la vérité & » de consentir à la condamnation » d'un innocent. Je ne suis ébranlé » ni par vos lettres, ni par vos » menaces. Ne vous mêlez pas » (ajouta-t-il) des affaires ecclésiastiques; ne commandez point » sur ces matieres, mais apprenez » plutôt de nous ce que vous » devez savoir. Dieu vous a confié l'empire, & à nous ce qui » regarde l'église. Comme celui » qui entreprend sur votre gouvernement, viole la loi divine; » craignez aussi, à votre tour, » qu'en vous arrogeant la connoissance des affaires de l'église, » vous ne vous rendiez coupable » d'un grand crime. Il est écrit: » *Rendez à César ce qui est à César:* » *& à Dieu ce qui est à Dieu.* Il ne » nous est pas permis d'usurper » l'empire de la terre, ni à vous, » Seigneur, de vous attribuer » aucun pouvoir sur les choses » saintes «. L'empereur, nullement touché de ce langage, le fit encore venir à Sirmich, où il le tint un an comme en exil, sans respect pour son âge qui étoit de 100 ans. Les prieres ne produisant rien sur lui, on eut recours aux menaces, & des menaces on en vint aux coups. Cet illustre vieillard, accablé sous le poids des tourmens & de l'âge, signa la Confession de foi dressée par *Potamius*, *Ursace* & *Valens*, au second concile de Sirmich, l'an 357. Exemple encore moins étonnant qu'effrayant de la fragilité humaine, contre laquelle la plus solide vertu ne doit jamais nous rassurer. Dès qu'il eut acquiescé à ce qu'on prétendoit, il obtint la liberté de retourner en Espagne, où il mourut bientôt après; mais en pénitent, & dans la communion de l'église, comme *S. Athanase* & *S. Augustin* nous l'apprennent. A l'article de la mort, il protesta d'une maniere authentique & par forme de testament, contre la violence qui l'avoit abattu, anathématisa l'Arianisme avec le plus grand éclat; & il exhorta tout le monde à en concevoir la même horreur.

II. OSIUS *ou* OSIO, (Félix) né à Milan en 1587, savant dans les langues & les belles-lettres, se distingua par son éloquence. Il fut long-temps professeur de rhétorique à Padoue, où il mourut le 29 Juillet 1631, à 44 ans. On a de lui divers ouvrages en prose & en vers. Les principaux sont: I. *Romano-Græcia*. II. *Tractatus de Sepulchris & Epitaphiis Ethnicorum & Christianorum*. III. *Elogia Scriptorum illustrium*. IV. *Orationes*. V. *Epistolarum Libri duo*. VI. Des Remarques sur l'*Histoire* de *Mussati*. VII. Un Recueil des Ecrivains de l'*Histoire* de Padoue, &c. *Théodat* OSIUS, son frere, est aussi auteur de divers *Traités*. Leur famille a produit plusieurs autres hommes distingués. Elle prétendoit avoir été considérable dès le temps de *S. Ambroise*. C'est de cette branche qu'étoit sorti, selon eux, le cardinal *Stanislas Osius*, ou plutôt HOSIUS: *Voy.* ce mot.

OSMA, *Voyez* PIERRE d'*Osma*, n° XXVIII.

I. OSMAN I *ou* OTHMAN, empereur des Turcs, fils d'*Achmet I*,

succéda à *Mustapha* son oncle, en 1618, à l'âge de 12 ans. Il marcha en 1621 contre les Polonois, avec une armée formidable; mais ayant perdu plus de 80 mille hommes & 100 mille chevaux en différens combats, il fut obligé de faire la paix à des conditions désavantageuses. Il attribua ce mauvais succès aux Janissaires, & résolut de les casser pour leur substituer une milice d'Arabes; cette nouvelle s'étant répandue, ils se souleverent, se rendirent au nombre de trente mille à la place de l'Hippodrome, & renverserent *Osman* du trône, le 19 Mai 1622. On rétablit *Mustapha*, qui fit étrangler le jeune empereur le lendemain. Il n'y a que trop d'exemples d'un pareil forfait parmi les Turcs. Telle est la destinée de leurs rois : du trône ils passent à l'échafaud ou à la prison.

II. OSMAN II, empereur des Turcs, parvint au trône après la mort de son frere *Mahomet V*, en 1754, à l'âge de 56 ans. Son regne, peu fertile en événemens, fut terminé par sa mort arrivée le 29 Novembre 1757, à 59 ans. Il renouvela, sous des peines grieves, la défense à ses sujets de boire du vin.

OSMAN, *Voyez* OTHMAN... & RIPPERDA.

OSMOND, (S.) né en Normandie d'une famille noble, joignit à une grande connoissance des lettres, beaucoup de prudence, & les qualités guerrieres. Après la mort de son pere, qui étoit comte de Séez, il distribua aux Eglises & aux pauvres la plus grande partie de ses revenus, & suivit, l'an 1066, *Guillaume le Conquérant* en Angleterre. Ce prince récompensa *Osmond* en le faisant comte de Dorset, puis son chancelier, & dans la suite évêque de Salisbury. Il corrigea la Liturgie de son diocese, la purgea de plusieurs termes barbares & grossiers, & la mit dans un ordre commode. Cette Liturgie ainsi corrigée, devint dans la suite celle de tout le royaume d'Angleterre. Ce prélat, également recommandable par ses connoissances & par son zele, mourut en Décembre 1099, & fut canonisé 350 ans après par le pape *Calixte III*.

OSORIO, (Jérôme) natif de Lisbonne, apprit les langues & les sciences à Paris, à Salamanque & à Bologne, & devint archidiacre d'Evora, puis évêque de Silves & des Algarves. L'infant Dom *Louis*, qui lui avoit confié l'éducation de son fils, l'en récompensa en lui procurant ces dignités. Ce savant s'exprimoit avec tant de facilité & d'éloquence, qu'on le surnomma *le Cicéron de Portugal*. Il mourut à Tavila dans son diocese, le 20 Août 1580, à 74 ans, en allant appaiser une sédition qui s'y étoit élevée. Ses mœurs & son érudition justifierent l'estime dont les rois de Portugal l'honorerent. Il nourrissoit dans son palais plusieurs hommes savans & vertueux. Il se faisoit toujours lire à table, &, après le repas, il recueilloit les sentimens de ses convives sur ce qu'on avoit lu. On a de lui : I. Des *Paraphrases* & des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture-sainte. II. *De Nobilitate civili*. III. *De Nobilitate Christianâ*. IV. *De Gloriâ*. V. *De Regis institutione*. VI. *De rebus*, Emmanuelis, *Lusitaniæ Regis*, *virtute & auspicio gestis*, *Libri XII*, 1575, in-fol., Lisbonne, traduit en françois par *Simon Goulard*, sous le titre d'*Histoire de Portugal*, 1581, 1587, in-fol. & in-8°. VII. *De Justitiâ cælesti*. VIII. *De Sapientiâ*, &c. Tous ces ouvrages, que les moralistes pourroient lire avec fruit, ont été recueillis & imprimés à Rome en 1592, en 4 tomes in-fol.;

cette édition est fort rare. *Jérôme Osorio*, son neveu, & chanoine d'Evora, a écrit sa *Vie*.

OSSAT, (Arnaud d') naquit en 1536 à Cassagnabere, petit village près d'Auch, de parens pauvres: les uns veulent que son pere fît le métier d'opérateur, d'autres qu'il fut maréchal-ferrant; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que *d'Ossat* se trouva sans pere, sans mere & sans bien à l'âge de 9 ans. Il ne dut son élévation qu'à lui-même. Placé au service d'un jeune seigneur de son pays, appelé *Castelnau de Magnoac*, de la maison de *Marca*, qui étoit aussi orphelin, il fit ses études avec lui; mais il le surpassa bientôt & devint son précepteur. On les envoya à Paris en 1559, & on y joignit deux autres enfans, cousins-germains de ce jeune seigneur. *D'Ossat* les éleva avec soin jusqu'au mois de Mai 1562, que, leur éducation étant finie, il les renvoya en Gascogne. Il acheva de s'instruire dans les belles-lettres, apprit les mathématiques, & fit à Bourges un cours de droit sous *Cujas*. De retour à Paris, il suivit le barreau, & s'y fit admirer par une éloquence pleine de force. Ses talens lui firent des protecteurs, entre autres *Paul de Foix*, pour lors conseiller au parlement de Paris. Il obtint, par leur crédit, une charge de conseiller au présidial de Melun. Ce fut alors qu'il commença à jeter les fondemens de sa fortune. *Paul de Foix*, devenu archevêque de Toulouse, & nommé ambassadeur à Rome par *Henri III*, emmena avec lui *d'Ossat*, en qualité de secrétaire d'ambassade. Après la mort de ce prélat, arrivée en 1584, *Villeroy* secrétaire d'état, instruit de son mérite & de son intégrité, le chargea des affaires de la cour de France. Le cardinal *d'Est*, protecteur de la nation Françoise, le fut aussi de *d'Ossat*. Le roi lui fit offrir une charge de secrétaire-d'état, qu'il refusa avec autant de modestie que de sincérité. *Henri IV* dut à ses soins sa réconciliation avec le Saint-Siége & son absolution, qu'il obtint, après bien des peines, du pape *Clément VIII*. Ses services furent récompensés par l'évêché de Rennes, par le chapeau de cardinal en 1598, enfin par l'évêché de Bayeux en 1601. Après avoir servi sa patrie en sujet zélé & en citoyen magnanime, il mourut à Rome le 13 Mars 1604, à 68 ans. Le cardinal *d'Ossat* étoit un homme d'une grande pénétration. Il prenoit ses mesures avec tant de discernement, que, dans toutes les affaires & les négociations dont il fut chargé, il est impossible de trouver une fausse démarche. Il sut allier, dans un degré éminent, la politique avec la probité, les grands emplois avec la modestie, les dignités avec le désintéressement. Nous avons de lui un grand nombre de *Lettres*, qui passent, avec raison, pour des chef-d'œuvres de politique. On y voit un homme sage, profond, mesuré, décidé dans ses principes & dans son langage: [*V.* I. PERRON.] La meilleure édition est celle d'*Amelot de la Houssaye*, à Paris, en 1698, 2 vol. in-4° & 5 vol. in-12. Quoique les affaires dont traite *d'Ossat*, soient moins intéressantes aujourd'hui qu'autrefois, les politiques peuvent toujours en faire usage, sur-tout pour se former aux négociations avec la cour de Rome: c'est ce qui engagea *Jérôme Canini* à les traduire en italien, Venise, 1629, in-4°. Le cardinal *d'Ossat*, disciple de *P. Ramus*, composa dans sa jeunesse, pour la défense de son maître, un ouvrage sous ce titre: *Expositio Arnaldi Ossati in disputationem Jacobi Carpentarii de methodo*, 1564, in-8°. Le style en est pur,

vit, les réflexions judicieuses & les saillies piquantes. *Jacques Charpentier* répondit à *d'Osfat*, mais par des injures, suivant la méthode de ceux qui n'ont rien de mieux à dire.

OSSIAN, Barde ou Druide Ecossois au IIIe siecle, prit d'abord le parti des armes. Après avoir suivi son pere *Fingal* dans ses expéditions, principalement en Irlande, il lui succéda dans le commandement. Devenu infirme & aveugle, il se retira du service, &, pour charmer son ennui, il chanta les exploits des autres guerriers, & particuliérement ceux de son fils *Oscar*, qui avoit été tué en trahison. *Malvina*, veuve de ce fils, restée auprès de son beau-pere, apprenoit ses vers par cœur, & les transmettoit ainsi à d'autres. Ces *Poésies* & celles des autres Bardes ayant été conservées de cette maniere pendant 1400 ans, M. *Macpherson* les recueillit dans le voyage qu'il fit au nord de l'Ecosse & dans les isles voisines, & les fit imprimer avec la version angloise, à Londres, en 1765, 2 vol. in-fol. Elles ont été traduites depuis en françois par M. *le Tourneur*, 1777, 2 vol. in-8°, avec des notes.

OSSONE, *Voyez* GIRON.

OSSUN, — AUSSUN.

OSTADE, *Voy.* VAN-OSTADE.

OSTERVALD, (Jean-Fréderic) né en 1663 à Neufchâtel, d'une famille ancienne, fut fait pasteur dans sa patrie en 1699. Il forma alors une étroite amitié avec *Jean-Alphonse Turretin* de Geneve, & 2 ans après avec *Samuel Werenfels* de Bâle ; & l'union de ces trois théologiens, qu'on appela le *Triumvirat des Théologiens Suisses*, a duré jusqu'à la mort. *Ostervald* n'étoit pas celui des trois qui valoit le moins. Ses talens, ses vertus, & son zele à former des disciples & à rétablir la discipline ecclésiastique, le rendirent le modele des pasteurs réformés. Il mourut en 1747, à 84 ans, & sa mort inspira des regrets à tous les bons citoyens. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. *Traité des Sources de la corruption*, in-12. C'est un bon Traité de morale. II. *Catéchisme* ou *Instruction dans la Religion Chrétienne*, in-8°. Ce Catéchisme, très-bien fait dans son genre, si l'on excepte les matieres relatives au calvinisme, a été traduit en allemand, en hollandois & en anglois. L'*Abrégé de l'Histoire sainte*, qui est à la tête, fut traduit & imprimé en arabe, pour être envoyé aux Indes Orientales, par les soins de la Société royale, pour la propagation de la Foi. Cette Société, établie à Londres, admit l'auteur au nombre de ses membres. III. *Traité contre l'Impureté*, in-12, écrit avec beaucoup de sagesse, & dans lequel il n'apprend pas le vice, en voulant le corriger, comme font trop souvent des moralistes & des casuistes indiscrets. IV. Une édition de la *Bible* françoise de Geneve, avec des *Argumens & des Réflexions*, in-fol. V. Un Recueil de *Sermons*, in-8°. *Jean-Rodolphe* OSTERVALD son fils aîné, pasteur de l'Eglise Françoise à Bâle, qui soutient avec honneur la réputation de son pere, a donné au public un Traité intitulé : *Les devoirs des Communians*, in-12, estimé des Protestans.

OSTIENSIS, *Voyez* HENRI *de Suze*, n° XXIV.

I. OSWALD, (S.) roi de Northumberland en Angleterre, fut obligé, après la mort d'*Edelfrid* son pere, de se réfugier chez les Pictes, & de là en Irlande, parce qu'*Edwin*, son oncle, s'étoit emparé de son royaume. Il se fit Chrétien durant sa retraite, revint ensuite dans son pays, défit *Cedo*-

walla, roi des anciens Bretons, dans une grande bataille où il perdit la vie. *Oswald* réunit ensuite les deux royaumes de Northumberland, & donna l'exemple de toutes les vertus d'un prince Chrétien. *Penda*, roi de Mercie, lui ayant déclaré la guerre, *Oswald* arma pour le repousser; mais il fut tué dans la bataille de Marsefelth, en 643.

II. OSWALD, (Erasme) professeur d'hébreu & de mathématiques à Tubinge & à Fribourg, mort en 1579, à 68 ans, publia une *Traduction* du Nouveau Testament en hébreu, & d'autres ouvrages.

OSYMANDYAS, fameux roi d'Egypte, fut, selon quelques auteurs, le premier monarque qui rassembla un grand nombre de livres pour en faire une Bibliotheque. Il donna à cette curieuse collection le titre de *Pharmacie de l'Ame*. De tous les monumens des rois de Thebes, celui d'*Osymandyas* étoit un des plus superbes. Il étoit composé de la Bibliotheque dont nous venons de parler, de Portiques, de Temples, de vastes Cours, du Tombeau du roi & d'autres bâtimens. On ne peut lire sans surprise ce que *Diodore* raconte de la magnificence presque incroyable de ce monument, & des sommes immenses qu'il avoit coûté. Entre autres merveilles, on y voyoit une Statue dans la posture d'une personne assise, & qui étoit la plus grande de toute l'Egypte; la longueur d'un de ses pieds étant de plus de sept coudées. Ce qui rendoit cette piece un vrai chef-d'œuvre, n'étoit pas seulement l'art du sculpteur, mais aussi la beauté de la pierre, qui étoit parfaite dans son genre. On y lisoit l'Inscription suivante: *Je suis* OSYMANDYAS, *Roi des Rois; celui qui voudra me disputer ce titre, qu'il me surpasse dans quelqu'un de mes ouvrages*. Ce prince soumit les Bactriens qui s'étoient révoltés. On ne sait pas au juste en quel temps il vivoit. Tout ce que *Diodore* en dit, c'est qu'il fut un des princes qui régnerent entre *Menès* & *Myris*; mais si ce qu'il dit de la Bibliotheque d'*Osymandyas* est véritable, son regne doit avoir été plus récent.

OTACILIA, (*Maria Otacilia Severa*) femme de l'empereur *Philippe*, étoit Chrétienne, & elle rendit son époux favorable aux Chrétiens. Ses traits étoient réguliers, sa physionomie modeste, & ses mœurs furent d'autant plus réglées, qu'elle avoit embrassé une religion qui inspire toutes les vertus. Le Christianisme ne put cependant la guérir de l'ambition: elle étoit entrée dans les vues de *Philippe*, qui parvint au trône par le meurtre de l'empereur *Gordien*. Son époux ayant été tué, elle crut mettre son fils en sureté dans le camp des Prétoriens; mais elle eut la douleur de le voir poignarder entre ses bras. Elle acheva ses jours dans la retraite.

OTHELIO, (Marc-Antoine) *Othelius*, natif d'Udine, & mort en 1628, enseigna avec succès le droit à Padoue jusqu'à l'âge de 80 ans. Ses écoliers lui donnoient ordinairement le nom de *Pere*, qu'il méritoit par son extrême douceur. On a de lui: I. *Consilia*. II. *De Jure dotium*. III. *De Pactis*. IV. Des *Commentaires* sur le Droit Civil & Canonique.

OTHMAN, *ou* OSMAN, 3e calife des Musulmans depuis *Mahomet*, monta sur le trône après *Omar*, l'an 644 de J.C., dans sa 70e année. Il fit de grandes conquêtes par *Moavias*, général de ses armées, & fut tué dans une sédition l'an 656. Ce prince, doué des plus grands talens, sut combattre & gouver-

ner. Attentif à la conservation de la foi Musulmane, il supprima plusieurs copies défectueuses de l'*Alcoran*, & fit publier ce livre d'après l'original qu'*Abubeker* avoit mis en dépôt chez *Aysha*, l'une des veuves du prophete. *Ali*, chef des révoltés, lui succéda.

OTHMAN I[er], *V.* OTTOMAN.

I. OTHON, (*Marcus Salvius*) empereur Romain, naquit à Rome l'an 32 de J. C. d'une famille qui descendoit des anciens rois de Toscane. *Néron*, dont il avoit été le favori & le compagnon de débauches, l'éleva aux premieres dignités de l'empire. Nommé gouverneur du Portugal, *Othon* se fit estimer des grands dans ce poste, & chérir des petits. Après la mort de *Néron*, l'an 68 de J. C., il s'attacha à *Galba*, auprès duquel il rampa en vil courtisan. *Othon* se persuadoit que cet empereur l'adopteroit; mais, *Pison* lui ayant été préféré, il résolut d'obtenir le trône par la violence. Sa haine contre *Galba* & sa jalousie contre *Pison*, ne furent pas les seuls motifs de son projet. Il étoit accablé de dettes, contractées par ses débauches; & il regardoit la possession de l'empire comme l'unique moyen de s'acquitter. Il dit même publiquement, que *s'il n'étoit au plutôt Empereur, il étoit ruiné sans ressource*; & qu'*après tout, il lui étoit indifférent de périr, ou de la main d'un ennemi dans une bataille, ou de celle de ses créanciers, prêts à le poursuivre en Justice.* Il gagna donc les gens de guerre, fit massacrer *Galba* & *Pison*, & fut mis sur le trône à leur place, l'an 69. Le sénat le reconnut, & les gouverneurs de presque toutes les provinces lui prêterent serment de fidélité. Durant les changemens arrivés à Rome, les légions de la basse-Germanie avoient décerné le sceptre impérial à *Vitellius*. *Othon* lui proposa en vain des sommes considérables, pour l'engager à renoncer à l'empire: tout fut inutile. *Othon* voyant son rival inflexible, marcha contre lui, & le vainquit dans trois combats différens; mais, son armée ayant été entiérement défaite dans une bataille générale livrée près de Bedriac, entre Crémone & Mantoue, il se donna la mort, le 15 Avril de la même année 69, à 37 ans. » OTHON (dit *Crevier*) fit paroître dans les dernieres heures » qui précéderent sa mort, le même » flegme, & les mêmes attentions » pour les autres, que *Caton*, à » qui d'ailleurs il ressembloit si » peu. D'un air serein, d'un ton » ferme, réprimant les larmes & » les plaintes déplacées de ceux » qui l'environnoient, il leur parla » à tous avec douceur, les exhortant ou les priant, suivant les » différences du rang & de l'âge, » de partir promptement, & de ne » point aigrir par leurs retardemens » la colere du vainqueur. Il fit » donner des bateaux & des voitures à ceux qui s'en alloient. Il » brûla les mémoires & les lettres » qui contenoient des témoignages » d'un zele trop vif pour lui, ou » des reproches capables d'offenser » *Vitellius*. Il distribua l'argent, » mais avec discrétion & sagesse, » & non pas comme un homme » qui ne ménage plus rien parce » qu'il va mourir. Comme il vit » que le jeune *Salvius Cocceïanus*, » son neveu, étoit tremblant & » extrêmement affligé, il s'appliqua » à le consoler, louant son bon » cœur, & blâmant ses craintes «. *Vitellius*, lui disoit-il, *à qui je conserve toute sa famille, seroit-il assez ingrat & assez impitoyable pour ne pas épargner la mienne? Je mérite la clémence du vainqueur par ma prompti-*

tude à le délivrer d'un rival... » Othon » écrivit aussi à sa soeur un billet » de consolation, & il recom- » manda le soin de ses cendres à » la veuve de *Néron*, *Statilia Messalina*, [*Voy.* II. MESSALINE]. » qu'il se proposoit d'épouser. Il » prit ensuite quelque repos. Mais » lorsqu'il ne pensoit plus qu'à » mourir, une émeute subite parmi » les soldats, qui troubloient par des » menaces la retraite des sénateurs, » le rappela à d'autres soins. » *Ajoutons encore*, dit-il, *une nuit à* » *notre vie.* Il sortit, &, répri- » mandant avec sévérité les auteurs » de la sédition, il donna au- » dience à ceux qui prenoient » congé de lui, jusqu'à ce que » toutes les mesures fussent prises » pour leur départ «. Ses dernieres paroles, avant de se donner le coup mortel : *Il vaut mieux qu'un seul périsse pour tous, que tous pour un seul*, attendrirent son armée jusques aux larmes. Plusieurs soldats vinrent baiser ses mains & ses pieds, & après une infinité de regrets, mêlés de louanges, ils se tuerent eux-mêmes sur le bois élevé pour son bûcher. On ne sait si *Othon* méritoit ces marques de douleur. Etroitement lié avec *Néron*, il avoit eu part à ses crimes ainsi qu'à ses plaisirs. Ses complaisances pour ce monstre de cruauté, ont fait penser à plusieurs historiens, qu'il auroit plutôt été un tyran qu'un bon empereur. Ce fut (dit encote *Crevier*) un caractere étrangement mêlé de bien & de mal. Son attentat contre la vie de son prince, ses débauches outrées, sa mollesse, qui alloit jusqu'à prendre soin de son ajustement & de son teint, comme une femme coquette, sont des faits avérés. La modération & la douceur qui honorerent son regne, peuvent être attribuées en partie aux périls continuels auxquels il fut exposé pendant la courte durée de son empire. On pourroit le regarder comme un homme extrême, de qui l'on avoit tout à craindre s'il eût suivi ses premiers penchans, & tout à espérer s'il eût tourné vers la vertu les ressources de son esprit.

II. OTHON Ier, empereur d'Allemagne, dit *le Grand*, fils aîné de *Henri l'Oiseleur*, naquit en 912, & fut couronné à Aix-la-Chapelle en 936. Le nouvel empereur ne fut tranquille sur le trône, qu'après avoir essuyé beaucoup de contradictions de la part de sa mere *Mathilde*. Cette princesse s'efforçoit d'y placer son frere cadet *Henri*, sous prétexte qu'au temps de la naissance d'*Othon*, *Henri l'Oiseleur* n'étoit encore que duc de Saxe ; au lieu que le jeune *Henri* étoit fils de *Henri l'Oiseleur*, roi d'Allemagne. La couronne, devenue pour ainsi dire héréditaire aux ducs des Saxons, rendit ce peuple extrêmement fier. *Eberhard*, duc de Franconie, entreprit de les humilier par la force des armes ; mais *Othon* l'humilia lui-même. Il fut condamné à une amende de 100 talens, & ses complices à la peine du Harnescar. Ceux de la haute noblesse que l'on condamnoit à cette peine, étoient obligés de charger un chien sur leurs épaules, & de le porter souvent jusqu'à une distance de 2 lieues. La petite noblesse portoit une selle, les ecclésiastiques un grand missel, & les bourgeois une charrue. *Othon* fut non-seulement se faire respecter au-dehors ; mais il rétablit au-dedans une partie de l'empire de *Charlemagne* ; il étendit, comme lui, la religion Chrétienne en Germanie par des victoires. Les Danois, peuple indomptable, qui avoient ravagé la France & l'Allemagne, reçurent ses loix. Il

soumit la Bohême en 950, après une guerre opiniâtre, & c'est depuis lui que ce royaume fut réputé province de l'Empire. *Othon* s'étant ainsi rendu le monarque le plus considérable de l'Occident, fut l'arbitre des princes. *Louis d'Outremer*, roi de France, implora son secours contre quelques seigneurs François qui s'érigeoient en souverains & en petits tyrans. L'Italie vexée par *Bérenger II*, usurpateur du titre d'Empereur, appelle *Othon* contre ce rebelle. Les Italiens vouloient avoir deux maîtres, pour n'en avoir réellement aucun; mais *Othon* paroît, & ils se soumettent. *Bérenger* prend la fuite. L'empereur fit marcher ensuite à Rome; on lui ouvre les portes, & *Jean XII* le couronne empereur en 962. *Othon* étant entré en Italie comme *Charlemagne*, & s'y étant conduit de même, prit les noms de *César* & d'*Auguste*, & obligea le pape à lui faire le serment de fidélité. Le clergé & la noblesse Romaine se soumirent à ne jamais élire de pape qu'en présence des commissaires de l'empereur. *Othon* confirma en même temps les donations de *Pepin*, de *Charlemagne* & de *Louis le Débonnaire*, sans spécifier quelles étoient ces donations si contestées. Le pape ne vouloit se donner qu'un protecteur; il s'étoit donné un maître, & il lui fut bientôt infidelle. Il se ligua contre l'empereur avec *Bérenger* même, réfugié chez des Mahométans qui venoient de se cantonner sur les côtes de Provence. Il fit venir le fils de ce *Bérenger* à Rome, tandis qu'*Othon* étoit à Pavie. *Jean XII* n'étoit pas assez puissant pour soutenir cette entreprise hardie, & l'empereur l'étoit assez pour le punir. Il passa à Rome, fit déposer le pontife, & élire *Léon VIII* à sa place en 963. Le nouveau pape, le sénat, les principaux du peuple, le clergé de Rome, solennellement assemblés dans *Saint-Jean* de Latran, accorderent à perpétuité à *Othon* & à tous ses successeurs le droit de nommer au saint-Siége, ainsi qu'à tous les archevêchés & évêchés de ses royaumes. On fit en même temps un *Décret*, portant » que les » Empereurs auroient le droit de » se nommer tels successeurs qu'ils » jugeroient à propos «. C'est ainsi que l'empire d'Occident échut aux princes Allemands, qui l'ont toujours possédé depuis. A peine *Othon* étoit retourné en Allemagne, que les Romains voulurent être libres. Ils mirent en prison leur nouveau pape, créature de l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le sénat, voulurent faire revivre les anciennes lois; mais ce qui dans un temps est une entreprise de héros, devient dans d'autres une révolte de séditieux. *Othon* revole en Italie, fait pendre une partie du sénat; le préfet de Rome, qui avoit voulu être un *Brutus*, fut fouetté dans les carrefours, promené nu sur un âne, & jeté dans un cachot où il mourut de faim. Les dernieres années d'*Othon* furent occupées par une guerre contre les empereurs d'Orient. Il avoit envoyé des ambassadeurs pour amener en Allemagne la fille de l'empereur Grec, fiancée à son fils *Othon II*; mais le traître *Nicéphore II* fit assassiner les ambassadeurs, & s'empara des présens dont ils étoient chargés. *Othon*, à la tête d'une armée, se jeta sur la Pouille & la Calabre, qui appartenoient encore aux Grecs. L'armée de *Nicéphore* fut défaite, & les prisonniers renvoyés à Constantinople avec le nez coupé. *Jean Zimiscès*, successeur de *Nicéphore*, fit la paix avec *Othon*, & maria

sa niece *Théophanie* avec le jeune *Othon II*. L'empereur d'Allemagne mourut peu de temps après, le 7 Mai 973, avec la gloire d'avoir rétabli l'empire de *Charlemagne* en Italie; mais *Charles* fut le vengeur de Rome, au lieu qu'*Othon* en fut le vainqueur & l'oppresseur, & son empire n'eut pas de fondemens aussi fermes que celui de *Charlemagne*. *Othon* avoit d'ailleurs de grandes qualités, beaucoup de courage, une piété fervente, une extrême droiture, & un amour ardent pour la justice. C'est à lui principalement que le clergé d'Allemagne est redevable de ses richesses & de sa puissance; il lui conféra des duchés & des comtés entiers, avec la même autorité que les princes séculiers y exerçoient. On dit qu'*Othon* avoit coutume de jurer par sa barbe, qu'il laissoit croître jusqu'à la ceinture suivant la mode du temps.

III. OTHON II, surnommé *le Sanguinaire*, succéda à *Othon I*, son pere, à l'âge de 18 ans, le 13 Mai 973. Sa mere *Adélaïde* profita de sa jeunesse pour s'emparer des rênes de l'état; mais *Othon*, lassé de la dépendance où elle le tenoit, l'obligea de quitter la cour. A peine a-t-elle disparu, que la guerre civile est allumée. Le parti d'*Adélaïde* fait couronner empereur, le jeune *Henri* duc de Baviere. *Harold*, roi de Danemarck, & *Boleslas* duc de Bohême, profitent de ces troubles. *Othon*, seul contre tous, réduit ces différens ennemis, & punit les rebelles. Les limites de l'Allemagne & de la France étoient alors fort incertaines. *Lothaire*, roi de France, crut avoir des prétentions sur la Lorraine, & les fit revivre. *Othon* assembla près de 60 mille hommes, désola toute la Champagne & alla jusqu'à Paris. On ne savoit alors ni fortifier les frontieres, ni faire la guerre dans le plat-pays; les expéditions militaires n'étoient que des ravages. *Othon* fut battu à son retour au passage de la riviere d'Aîne. *Géoffroi*, comte d'Anjou, le poursuivit sans relâche dans la forêt des Ardennes, & lui proposa, suivant les regles de la chevalerie, de vider la querelle par un duel. *Othon* refusa le défi, soit qu'il crût sa dignité au-dessus d'un combat avec *Géoffroi*, soit qu'étant cruel il ne fût point courageux. Enfin l'empereur & le roi de France firent la paix en 980; & par cette paix, *Charles*, frere de *Lothaire*, reçut la basse-Lorraine avec quelque partie de la haute. Pendant qu'*Othon* s'affermissoit en Allemagne, les Romains avoient voulu soustraire l'Italie au joug Germanique. L'antipape *Boniface VII* avoit invité les empereurs Allemands à venir reprendre Rome: *Othon* passe les Alpes, & fait rentrer, en 981, les rebelles dans leur devoir, après avoir fait égorger les principaux. Il fallut ensuite combattre les Grecs, ligués avec les Sarrasins, qui inondoient la Pouille & la Calabre. Les deux armées se trouverent en présence auprès de Busentelle, bourgade au bord de la mer. Il fallut livrer bataille. Mais à peine eut-on donné le signal, que la plupart d'entre eux, & sur-tout les Romains & les Bénéventins, lâcherent le pied, & abandonnerent les Germains à la fureur des Grecs, qui en firent un horrible carnage. *Othon* ne se sauva qu'avec peine. Il eut le bonheur de trouver sur le rivage de la mer, une barque, dans laquelle il se jeta avec précipitation. Mais il crut n'avoir évité un danger que pour tomber dans un autre, lorsqu'il eut reconnu qu'il étoit parmi des pirates. Cependant, comme il entendoit le grec, &

qu'il le parloit même assez bien, les pirates ne le reconnurent point, & le mirent en liberté, moyennant une grosse rançon qu'il leur promit, & que l'impératrice, qui fut avertie de cette aventure, lui fit tenir dans un petit port de Sicile. Les Grecs & les Sarrasins, au lieu de marcher droit à Rome, s'amuserent à prendre les places de la Pouille & de la Calabre, que l'empereur avoit ramenées sous son obéissance. Ce prince eut donc le temps de mettre sur pied une nouvelle armée, avec laquelle il résolut d'abord de châtier les Béneventins de leur trahison. Il s'empara de leur ville, l'abandonna au pillage pendant trois jours, & y fit mettre le feu. Il passa ensuite en Lombardie, pour y lever de nouvelles troupes, & pour y recevoir celles qu'il attendoit de son pays. Toutes ses forces étant réunies, il se trouva à la tête d'une armée presque aussi nombreuse que la premiere, avec laquelle il marcha contre les Grecs & les Sarrasins. La fortune se déclara cette fois en sa faveur, & il fit de ses ennemis une si grande boucherie, qu'on l'appela *la Pâle Mort des Sarrasins*, *PALLIDA MORS SARACENORUM*. Après cette grande victoire, il tint une assemblée à Véronne, où il fit élire roi son fils *Othon*, qui n'avoit pas trois ans. Il retourna ensuite à Rome, & y mourut le 7 Décembre 983, suivant les uns, d'une fleche empoisonnée; suivant d'autres, de déplaisir; enfin, selon quelques-uns, d'un poison que lui fit prendre sa femme. Ce prince, dont le regne ne fut que de dix années, n'égaloit point son pere; il avoit moins de grandes qualités, & le peu qu'il en possédoit, étoit terni par son caractere cruel & perfide. On prétend que, lorsqu'il arriva à Rome, en 981, il invita à dîner les principaux sénateurs & les partisans du rebelle *Crescentius*, & les fit tous égorger au milieu du repas. C'étoit renouveler les temps de *Marius*, & c'étoit tout ce qui restoit de l'ancienne Rome.

IV. OTHON III, fils unique du précédent, né en 980, avoit à peine atteint l'âge de 3 ans, quand son pere mourut. Les états d'Allemagne, prévoyant les troubles qui arriverent quelque temps après, se hâterent de le faire sacrer à Aix-la-Chapelle en 983. *Henri*, duc de Baviere, rebelle sous *Othon II*, le fut sous *Othon III*. Il s'empara de la personne du jeune empereur, usurpa la régence durant sa minorité; mais les Etats la lui enleverent, & la donnerent à la mere de ce prince. L'Italie fut encore déchirée par les factions sous ce regne. *Crescentius* remplit Rome de troubles & de désordres. *Othon*, appelé en Italie par le pape *Jean XV*, chasse les rebelles, & est sacré par *Grégoire V*, successeur de *Jean XV* qui venoit de mourir. A peine fut-il de retour en Allemagne, que *Crescentius* chassa de Rome le pape *Grégoire V*, & mit à sa place *Jean XVI*. Cet antipape, de concert avec le rebelle, projetoit de rétablir les empereurs Grecs en Italie. *Othon*, obligé de repasser les Alpes, assiége & prend Rome, dépose l'antipape & le fait mutiler. *Crescentius*, attiré hors du château Saint-Ange, sur l'espérance d'un accommodement, eut la tête tranchée en 998, avec douze de ses gens. Son corps fut pendu par les pieds comme celui d'un scélérat. *Grégoire V*, que l'empereur avoit rétabli, mourut en 999. *Othon III* mit à sa place *Gerbert* son précepteur, archevêque de Ravenne, qui prit le nom de *Silvestre II*. Ce fut à la priere de ce pontife que l'empereur donna

cette année 999, à l'Eglise de Verceil, la ville même de Verceil, avec toute la puissance publique : premier exemple de l'autorité séculiere donnée à une église sans aucunes bornes. *Othon*, de retour en Allemagne, passa en Pologne, & donna au duc *Boleslas* le titre de roi. Il se rendit de nouveau en Italie, pour arrêter les progrès des Sarrasins, & ceux des défenseurs de la liberté Italienne, plus dangereux que les Sarrasins. Son voyage de Rome faillit à lui être funeste ; le peuple l'assiégea dans son palais, & tout ce qu'il put faire contre cette populace mutinée, fut de s'enfuir, tandis qu'il lui faisoit faire des propositions d'accommodement. Il mourut sans gloire au château de Paterno dans la Campanie, le 28 Janvier 1002, à 22 ans, après un regne de 18. Sa mort laissa plus indécis que jamais le long combat de la Papauté contre l'Empire, des Romains contre l'un & l'autre, & de la liberté Italienne contre la puissance Allemande. C'est ce qui tenoit l'Europe toujours attentive. C'est-là le fil qui conduit dans le labyrinthe de l'Histoire d'Allemagne. Quelques auteurs anciens prétendent qu'*Othon III* distribua l'Allemagne en 4 duchés, 4 archevêchés, 4 margraviats, conservant en tout le nombre de *quatre* ; mais rien n'est plus fabuleux que cette division prétendue, imaginée par quelque petit esprit... *Voy.* VIII. MARIE.

V. OTHON IV, dit *le Superbe*, fils de *Henri le Lion*, duc de Saxe, fut élu empereur en 1197, & reconnu par toute l'Allemagne en 1208. Pour s'affermir sur le trône, il alla recevoir la couronne impériale en Italie. Le pape *Innocent III* la lui donna, après lui avoir fait jurer qu'il lui abandonneroit le fameux héritage de *Mathilde*, & nommément la Marche d'Ancone & le duché de Spolette. Malgré ce serment, *Othon* réunit à son domaine les terres de *Mathilde*. Le pape le menaça de l'excommunication; l'empereur, à la tête d'une armée, s'empara de la Pouille. Alors *Innocent* lance ses foudres. L'archevêque de Mayence, à qui il adresse cette excommunication, la publia en Allemagne, & invita les princes à procéder à une nouvelle élection en faveur de *Fréderic*, roi de Sicile, fils de *Henri VI*. *Othon* vole en Allemagne pour appaiser les troubles, convoque la diete de Nuremberg, & après avoir déclamé beaucoup contre le saint-Siége, il se soumet au jugement des princes, & leur abandonne l'empire. *Fréderic*, appuyé par *Innocent III* & par le roi de France *Philippe-Auguste*, se fit couronner à Mayence, & toute l'Allemagne se joignit à lui. *Othon IV*, trop foible pour lui résister, quoique soutenu par l'Angleterre, se retira dans ses terres de Brunswick. L'espérance de renverser le principal appui de *Fréderic II*, le fit entrer dans la ligue du comte de Flandres contre le roi de France ; mais son armée fut entiérement défaite à la bataille de Bouvines, le 2 Juillet 1214. Cette perte ruina ses affaires, & ne lui permit plus de songer à celles de l'empire. Il s'enferma dans le château de Hantzbourg, où il mena une vie privée jusqu'à sa mort, arrivée le 19 Mai 1218. *De Prades* dit faussement qu'il mourut désespéré, & qu'il se fit étouffer par son cuisinier. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il fut plus heureux dans la retraite que sur le trône, sur lequel il n'avoit eu ni assez de courage, ni assez de prudence. *Heiss* rapporte, au sujet de son élection à l'empire, qui lui fut disputée par *Philippe* de Suabe, une

particularité qu'on ne trouve que chez lui. *Othon* étoit en Angleterre auprès de son oncle *Richard I*, lorsqu'il apprit sa nomination. *Richard* lui fit présent, (selon *Heiss*,) de 50 chevaux chargés de cent cinquante mille marcs d'or, & lui conseilla de prendre son chemin par la France, pour attirer *Philippe-Auguste* dans son parti. *Philippe* fit sentir à *Othon* qu'il regardoit son entreprise comme chimérique... » J'apprends, (lui dit *Philippe*,) que vous êtes appelé à » l'empire. — Il est vrai, répartit » *Othon*; mais il n'en sera que ce » qu'il plaira à Dieu. — Croyez- » vous de bonne foi, (répliqua le » roi de France) que vous parvien- » drez à cette dignité ? Pour moi, » je doute fort que vous en veniez » à bout, & si vous vouliez me » céder celui de vos chevaux de » charge qu'il me plaira de pren- » dre, je consens, si vous êtes em- » pereur, à vous donner le choix » des trois principales villes de » mon royaume; de Paris, d'Es- » tampes, ou d'Orléans «. *Othon*, piqué de cette raillerie, accepta la gageure, & laissa au roi le plus beau de ses chevaux avec sa charge. Il se rendit aussi-tôt en Allemagne, où, du vivant de *Philippe* de Suabe son compétiteur, il ne put parvenir à l'empire. Il est vrai qu'il y fut élevé après la mort de ce prince. Alors, (dit *Heiss*,) *Othon* envoya une ambassade solennelle à *Philippe-Auguste*, pour le prier de lui remettre Paris, qu'il choisissoit, disoit-il, en conséquence de la gageure faite entre eux. *Philippe-Auguste* répondit aux ambassadeurs, qu'il y avoit long-temps que la gageure n'existoit plus, puisqu'*Othon* n'avoit pas emporté la couronne sur son concurrent, & qu'il ne l'avoit que par sa mort. Cette réponse piqua *Othon*; & ce fut-là, suivant l'historien Allemand, la cause de leur inimitié. Mais je crois, (dit M. de *Montigni*) que sa qualité de neveu de *Richard* roi d'Angleterre, suffisoit pour lui attirer la haine du roi de France : du moins est-ce le sentiment de *Spener*, du P. *Daniel*, du P. *d'Orléans*, de *Rapin Thoiras*, de *Maimbourg* & de *Fleury*, dont aucun ne parle ni des 50 chevaux chargés de cent cinquante mille marcs d'or, ni du voyage d'*Othon* à la cour de France, ni de sa conversation avec *Philippe-Auguste*, ni de leur ridicule gageure... *Othon* ne laissa aucun enfant de ses deux femmes. La premiere fut *Marie de Brabant*, sa parente, qu'il répudia; la seconde, *Béatrix de Suabe*, morte quatre jours après son mariage. Ce prince étoit d'une très-grande taille & d'une force extraordinaire : qualités qui semblent avoir été attachées de tout temps, à la maison de Saxe.

VI. OTHON *ou* HATTON, archevêque de Mayence, est célebre par une histoire qu'on trouve dans presque tous les annalistes Allemands. On prétend que, dans une famine, il fit enfermer beaucoup de pauvres qui, pressés de la faim, lui demandoient l'aumône, & les fit brûler vifs. Dieu punit sa cruauté; car les rats & les souris l'incommoderent tellement, qu'il fut obligé de se réfugier dans une tour qu'il fit bâtir au milieu du Rhin & qu'on appelle encore aujourd'hui *Mausthurn* (tour des souris). Cette précaution fut inutile; les souris l'y poursuivirent. Le P. *Serarius*, dans son ouvrage *de Rebus Moguntinis*, a tâché de prouver la fausseté de cette histoire; mais il fut vivement attaqué dans une savante Dissertation qui parut dans le *Journal de Verdun*. *Lenglet du Fresnoi* a placé la même histoire dans ses *Tablettes chronologiques*,

le fameux *Misson*, qui certainement n'étoit pas trop porté à croire aux miracles, assure qu'on ne peut la combattre par des raisons solides, (*Voyage d'Italie*, tom. 1, p. 58). Pour détruire l'argument tiré de l'invraisemblance, il amene l'exemple de *Popiel II* roi de Pologne, & diverses histoires rapportées par *Pline* & par *Varron*. Enfin si Dieu a rempli de grenouilles le palais d'un roi superbe & obstiné (*Edidit terra illorum ranas in penetralibus regum ipsorum*. Ps. 104), il n'est pas ridicule de croire qu'il a puni un prince cruel & avare par des souris. La ville de Cosa qui n'est pas fort éloignée de Montalte en Italie, fut tellement dévastée par les souris, que ses habitans furent obligés de l'abandonner, comme le rapporte *Rutilius Numatianus Gallus*:

Dicuntur cives quondam migrare coacti,
Muribus infestas deseruisse domos.

Enfin l'histoire d'*Oton* fût-elle fausse, il seroit à souhaiter qu'elle fût vraie pour effrayer les cœurs durs & les ames atroces.

VII. OTHON, (S.) évêque de Bamberg & apôtre de Poméranie, naquit en Suabe vers 1069. Formé de bonne heure à la vertu par des exemples domestiques, engagé dans le clergé, choisi par l'empereur *Henri IV* pour être le chapelain de sa sœur *Judith* reine de Pologne, il revint en Allemagne après la mort de cette princesse, & devint chapelain & chancelier de *Henri IV*, puis évêque de Bamberg l'an 1100. Il convertit *Uratislas*, duc de Poméranie, avec une grande partie de ses sujets, & mourut à Bamberg le 30 Mai 1139, à 70 ans. Ses vertus, son zele, ses lumieres furent l'admiration de l'Allemagne. On a de lui une *Lettre à Paschal II*. *Voyez* sa *Vie* écrite par D. *Anselme Meiller*, abbé d'Ensdorf dans le Haut-Palatinat, sous ce titre: *Mundi miraculum, S. Otho*, &c. Bamberg, 1739, in-4°.

VIII. OTHON DE FRISINGUE, ainsi nommé parce qu'il étoit évêque de cette ville au XIIe siecle, étoit fils de *Léopold* marquis d'Autriche, & d'*Agnès*, fille de l'empereur *Henri IV*. Il vint en France faire ses études dans l'université de Paris, & s'y distingua. L'amour de la solitude lui fit choisir le monastere de Morimond, dont il devint abbé. Nommé évêque de Frisingue en 1138, il accompagna l'empereur *Conrad* dans la Terre-sainte. On a de lui une *Chronique* en sept livres, depuis le commencement du monde jusqu'en 1146. Cet ouvrage qui peut être utile malgré les fables dont il fourmille, a été continué jusqu'en 1210, par *Othon de Saint-Blaise*. Mais si *Othon* a souffert, (dit le P. *Fontenai*,) des défauts de son temps, il y a montré que l'esprit, le sentiment, l'énergie, sont de tous les temps. Il y a en effet, dans sa *Chronique*, quelques tableaux peints avec noblesse & des réflexions dictées par le jugement. On la trouve dans les Recueils de *Pistorius* & de *Muratori*, ainsi que deux autres productions du prélat Allemand; la 1re est un *Traité* de la fin du Monde & de l'Antechrist, & la 2e une *Vie* de l'empereur *Frédéric Barberousse*, en 2 livres, dans laquelle il loue beaucoup ce prince. *Othon de Frisingue* mourut à Morimond le 12 Septembre 1158, après avoir rempli dignement la carriere épiscopale.

OTHONIEL, fils de *Cenez*, & parent de *Caleb*, ayant pris Dabir, autrement Cariath-Sepher, épousa *Axa*, fille de *Caleb*, que celui-ci avoit promise en mariage à quiconque prendroit cette ville des Chananéens. Les Israélites ayant été

assujettis pendant huit ans par *Chusan-Rasathaïm*, roi de Mésopotamie, *Othoniel* suscité de Dieu, vainquit ce prince, & après avoir délivré de servitude les Israëlites, il en fut le juge, & les gouverna en paix l'espace de 40 ans. Sa mort, arrivée l'an 1344 avant Jesus-Christ fit couler les larmes des Israélites.

OTROKOTSI FORIS, (François) hongrois, fit ses études à Utrecht, & fut ministre dans sa patrie : après bien des disgraces occasionnées par son attachement à l'erreur, il embrassa la religion catholique, enseigna le droit à Tyrnau, mit en ordre les archives de l'église de Strigonie, & mourut à Tyrnau l'an 1718. On a de lui : I. Plusieurs Ouvrages polémiques imprimés en Hollande, dont il rougit ensuite & qu'il réfuta lui-même. II. *Origines Hungaricæ*, Franeker 1693, 2 vol. in-8°, ouvrage plein de recherches. Il y faut joindre *Antiqua religio Hungarorum verè christiana & catholica*, Tyrnau, 1706, in-8°, que le même auteur fit, lorsqu'il fut revenu de ses préjugés.

OTTER, (Jean) né en 1707, à Christianstadt, ville de Suede, d'une famille commerçante, engagée dans les erreurs du Luthéranisme, fit de bonne-heure son étude principale des langues. Il apprit d'abord celles du Nord, dont il joignit la connoissance à l'étude des humanités. Quand la paix de Neustadt eut rendu, en 1724, le calme à la Suede, il alla étudier dans l'université de Lunden, où il se livra deux ans à la physique & à la théologie. Ce fut alors qu'il commença à avoir des doutes sur la religion qu'il professoit. Il passa en France, où il fit son abjuration. Le cardinal *de Fleury* l'accueillit avec distinction, lui donna un emploi dans les Postes, & l'envoya dans le Levant en 1734, d'où il ne revint qu'au bout de dix ans. Le fruit qu'il retira de ses courses, fut une connoissance profonde des langues Turque, Arabe, Persane, & de la géographie, de l'histoire & de la politique des états qu'il avoit fréquentés. Il avoit aussi travaillé avec soin à remplir un autre objet de sa mission, qui étoit de rétablir le commerce des François dans la Perse. La cour de France ne tarda pas à récompenser son zele & ses travaux. Outre une pension qui lui fut d'abord accordée, on l'attacha à la bibliotheque royale, en qualité d'interprete pour les langues Orientales. On le nomma, au mois de Janvier 1746, à une chaire de professeur royal pour la langue arabe; & en 1748, il fut admis dans l'académie des inscriptions & belles-lettres. *Otter* avoit tout ce qu'il falloit pour remplir ces différens postes, avec autant d'honneur pour lui que d'utilité pour le public; mais il n'en jouit pas long-temps. Epuisé par ses voyages & par la continuité de ses travaux, il mourut la même année, dans la 41[e] année de son âge. Il venoit de publier son *Voyage en Turquie & en Perse, avec une Relation des expéditions de Thamas-Koulikan*, en 2 vol. in-12, enrichis d'un grand nombre de notes intéressantes, & écrits d'un ton sec & d'un style pesant. Il avoit lu dans l'académie des belles-lettres un 1[er] *Mémoire sur la Conquête de l'Afrique par les Arabes*, & il a laissé le 2[e] fort avancé.

OTTFRIDE ou OTFRIDE, *Otfridus*, moine Allemand, vers le milieu du IX[e] siecle. Il passa la plus grande partie de sa vie au monastere de Weissembourg en basse-Alsace, & fit de grands progrès dans la littérature sacrée & profane. Il

épura la langue Allemande qu'on appeloit alors *Théodisque* ou *Tudesque*. Il fit dans cette vue une Grammaire, ou plutôt il perfectionna celle que *Charlemagne* avoit commencée. Pour faire tomber les chansons profanes, il mit en vers Tudesques rimés les plus beaux endroits de l'Evangile. Comme ces vers pouvoient se chanter, ils se répandirent beaucoup, & produisirent l'effet qu'il en attendoit. *Otfride* a fait aussi des *Sermons*, des *Lettres*, des *Poésies mêlées*, & d'autres ouvrages, qui prouvent plus en faveur de sa piété qu'en faveur de son goût... *Voyez* les *Antiquités Teutoniques* de *J. Schilter*.

OTTO GUERICK, *Voy.* GUERIKE.

OTTOBONI, (Pierre) *Voyez* ALEXANDRE VIII, n° XIV.

OTTOCARE II, roi de Bohême, obtint l'Autriche & la Stirie par son mariage avec *Marguerite d'Autriche*, à l'exclusion de *Fréderic* de Bade, fils de la sœur aînée de *Marguerite*; & acquit, à prix d'argent, la Carinthie, la Carniole & l'Istrie en 1262. Fier de ses richesses & de sa puissance, il porta la guerre en Prusse, en Hongrie, & eut plusieurs avantages sur ses ennemis. *Rodolphe*, comte de Hapsbourg, ayant été élu empereur en 1273, le somma de rendre hommage pour les fiefs qui étoient de sa dépendance. Sur son refus, ce prince le cita à la diete de l'empire pour rendre raison de ses acquisitions injustes; mais il ne comparut ni par lui-même, ni par autrui. Ce mépris irrita tellement les princes Impériaux, qu'on résolut de lui déclarer la guerre. L'empereur marcha donc vers l'Autriche; *Ottocare* ne se fiant pas au succès d'une bataille, & craignant les démarches de *Fréderic* de Bade, demanda la paix, consentit de céder l'Autriche, & prêta hommage à genoux pour la Bohême & pour les autres terres qu'il possédoit : [*Voyez* RODOLPHE *I*, n° II.] Mais la reine son épouse & quelques esprits brouillons lui ayant reproché une si lâche démarche, il rompit la paix, & s'empara de l'Autriche avec une puissante armée. L'empereur se mit en campagne pour le combattre avec toutes ses troupes Allemandes & Hongroises, qu'il avoit ramassées. La bataille se donna à Marckfeld près de Vienne, l'an 1278, & *Ottocare* la perdit avec la vie, après 25 ans de regne.

OTTOMAIO, (Jean-Baptiste, dell') poëte Italien du XVIe siecle, est auteur de 51 *Canzoni*, qui furent insérées sans sa participation dans l'édition que donna *Grazzini* en 1555, du 2e livre de *Berni*, intitulé : *De tuti i Triomfi*, &c. L'auteur les fit supprimer de ce recueil par l'autorité des magistrats de Florence, & les publia en 1556, in-8°, y ajoutant 4 nouvelles Chansons. Cependant, malgré ce supplément, on préfére l'édition du Recueil de *Grazzini*, à cause des changemens que fit *Ottomaïo* dans la sienne pour la différencier de la 1re: les curieux les rassemblent toutes les deux.

OTTOMAN ou OTHMAN I, premier empereur des Turcs, étoit un des émirs ou généraux d'*Aleëdin*, dernier sultan d'Iconium. Ce souverain étant mort sans postérité, *Ottoman* partagea ses états avec les autres généraux, comme autrefois les capitaines d'*Alexandre le Grand*. Une partie de la Bithynie & de la Cappadoce lui échurent. Il sut conserver ses possessions par de nouvelles conquêtes, qu'il fit sur les Grecs du côté de la Lycie & de la Carie, & prit la qualité de Sultan en 1299 ou 1300. Il fit de la ville de Pruse la capitale de son

empire

empire naissant, & mourut en 1326. La bonté singuliere de ce sultan & la sagesse de son gouvernement ont passé en proverbe chez les Turcs. Quand leurs Empereurs montent sur le trône, au milieu des acclamations, on ne manque jamais de leur souhaiter, entre les vertus dignes d'un souverain, la bonté d'*Ottoman*.

OTTOMAN, (le Pere) *Voyez* IBRAHIM.

OTWAY, (Thomas) poëte Anglois, né en 1651 à Trottin dans le Sussex, fut élevé à Winchester & à Oxford; puis alla à Londres, où il se livra tout entier au théâtre. Il étoit en même temps auteur & acteur. Ses Tragédies sont plus estimées que ses autres pieces. On fait sur-tout beaucoup de cas de l'*Orphelin*, de *Venise sauvée*, & de *Don Carlos*. Quelques beautés qu'il y ait dans ces Pieces, vraiment pathétiques & touchantes, *Otway* y laissa glisser des irrégularités & des bouffonneries dignes des farces monstrueuses de *Shakespear*. Dans sa *Venise sauvée*, il introduit le sénateur *Antonio* & la courtisane *Naki*, au milieu des horreurs de la conspiration du marquis *de Bedmar*. L'amoureux vieillard fait, auprès de sa courtisane, toutes les singeries d'un vieux débauché impuissant & hors de bon sens. Il contrefait le taureau & le chien; il mord les jambes de sa maitresse, qui lui donne des coups de pied & des coups de fouet. Dans cette même piece le son d'une cloche se fait entendre: & cette terrible extravagance qui ne seroit que risible sur le théâtre de Paris, réussit à jeter l'effroi dans l'ame des spectateurs Anglois. Son style est d'ailleurs trop empoulé & trop rempli de l'enflure Asiatique. Ce poëte mourut en 1685, à 34 ans. On a recueilli ses *Œuvres*, à Londres, 1736, 2 vol. in-12.

OUDAR, *Voyez* BIEZ & HOUDAR.

OUDENHOVEN, (Jacques) ministre Protestant, né à Bois-le-Duc, mort vers l'an 1683, fit sa principale étude de l'histoire de son pays. Ses ouvrages écrits en Flamand sont: I. *Description de la ville & mairie de Bois-le-Duc*, 1670, in-4°. Il y parle des Catholiques avec partialité. II. *Description de la ville de Heusdin*, Amsterdam, 1743, in-4°. III... *de Dordrecht*, Harlem, 1670, in-8°. IV. *Origine & antiquités de la ville de Harlem*, 1671, in-12. V. *Antiquités Cimbriques*, Harlem, 1682; on y trouve des choses curieuses touchant les différentes inondations arrivées en Hollande. VI. *Description de la Hollande ancienne ou de la Sud-Hollande*, 1654, in-4°.

I. OUDIN, (César) fils de *Nicolas Oudin*, grand-prévôt de Bassigny, fut élevé à la cour du roi de Navarre, qui fut depuis *Henri IV*. Ce prince l'employa en diverses négociations importantes, & lui donna la charge de secrétaire & d'interprete des langues étrangeres, en 1597. Il mourut en 1625, avec la réputation d'un citoyen zélé & d'un homme intelligent. On a de lui des *Grammaires* & des *Dictionnaires pour les langues Italienne & Espagnole*, dont on ne se sert plus.

II. OUDIN, (Antoine) fils du précédent, succéda à son pere dans la charge d'interprete des langues étrangeres. *Louis XIII* l'envoya en Italie; le pape *Urbain VIII* se faisoit un plaisir de s'entretenir avec lui. De retour en France, il fut choisi pour enseigner la langue Italienne à *Louis XIV*. Nous avons de lui quelques ouvrages: I. *Curiosités Françoises pour servir de supplément aux Dictionnaires*, in-8°. C'est un recueil de nos façons de parler

proverbiales. II. *Grammaire Françoise rapportée au langage du temps*, in-12. Elle n'est plus d'aucune utilité. III. *Recherches Italiennes & Françoises*, 2 vol. in-4°. IV. *Le Trésor des deux langues, Espagnole & Françoise*, in-4°. 1655. Il mourut en 1653.

III. OUDIN, (Casimir) né à Mezieres sur la Meuse en 1638, entra chez les Prémontrés en 1656, & s'appliqua principalement à l'étude de l'Histoire ecclésiastique. *Louis XIV* passant par l'abbaye de Bucilly en Champagne, *Oudin*, chargé de le complimenter, plut à ce prince. Le roi étant entré le 1er Mars 1680 dans la salle de l'abbaye, après un temps nébuleux, le soleil parut tout-à-coup. Un rayon, passé au travers des vîtres, donna à-plomb sur le portrait du roi; ce qui donna occasion à ces deux vers qu'il fit sur-le-champ :

Solem vere novum nunc Sol antiquus adorat,
Et Martem primum Martia prima dies.

Le roi fut surpris de trouver, dans un lieu si sauvage, un homme qui eût tant d'esprit. Mais *Oudin* ne soutint pas l'idée que son distique avoit donné de lui. Car *Louis XIV* lui ayant demandé quelle charge il avoit dans la maison? il répondit avec la derniere de toutes les impolitesses, qu'*il portoit son Mousquet; & que quand il ne pouvoit le porter, il le traînoit.* Le roi indigné le fit retirer, & ne voulut plus le voir. Cependant son général le chargea de visiter toutes les abbayes de son ordre, pour tirer des archives ce qui pourroit servir à son Histoire. Il s'en acquitta avec succès, & vint à Paris en 1683, où il se lia avec plusieurs savans illustres. *Oudin* ayant essuyé quelques mécontentemens, se retira à Leyde en 1690, embrassa la Religion Prétendue Réformée, & y fut sous-bibliothécaire de l'université. Ses principaux ouvrages sont: I. *Commentarius de Scriptoribus Ecclesiæ antiquis, illorumque scriptis*, &c. à Leipzig, 1722, 3 vol. in-fol.: compilation qui prouve beaucoup de recherches, mais pleines de fautes & d'inexactitudes. II. *Veterum aliquot Galliæ & Belgii Scriptorum Opuscula sacra nunquam edita*, 1692, in-8°. III. Un *Supplément des Auteurs Ecclésiastiques omis par Bellarmin*, in-8°, 1688, en latin. IV. *Le Prémontré défroqué*, &c. Ce savant finit sa carriere à Leyde en Septembre 1717, à 79 ans. Il avoit de la chaleur dans l'esprit & de l'inquiétude dans le caractere.

IV. OUDIN, (François) né l'an 1673 à Vignori en Champagne, fit ses études à Langres, & entra chez les Jésuites en 1691. Après avoir professé les humanités & la théologie avec un succès distingué, il se fixa à Dijon & y passa le reste de ses jours, partagé entre l'étude & le commerce des gens de lettres. C'est dans cette ville qu'il mourut d'une hydropisie de poitrine le 28 Avril 1752, âgé de 79 ans. Le P. *Oudin* avoit fait une étude particuliere de l'Écriture-sainte, des Conciles & des Peres, sur-tout de *Saint Jean-Chrysostome*, de *Saint Augustin* & de *Saint Thomas*, qui avoient pour lui un attrait particulier. Les vertus du religieux ne cédoient point en lui aux connoissances du savant. Il étoit si zélé pour l'éducation de ses écoliers, qu'il consacroit souvent une partie de sa pension pour le soulagement de ceux qui étoient dans la misere. Il employoit le reste à acheter des livres en tout genre de littérature. Le Latin, le Grec, l'Espagnol, le Portugais, l'Italien & l'Anglois lui

étoient familiers. Il étoit profondément versé dans la connoissance des antiquités profanes & sacrées, & des médailles. Il joignit à une érudition étendue, les graces de la belle littérature, beaucoup de justesse dans l'esprit, une ardeur infatigable pour le travail, & une facilité merveilleuse à faire des vers latins. Ses principaux ouvrages en ce genre sont: Une piece intitulée *Somnia*, imprimée in-8° & in-12, pleine d'élégance & de bonne poésie, qu'il composa à 22 ans : une autre sur le *Feu*; des *Odes*; des *Mimes*; des *Elégies*, dont la plupart sont imprimées dans le recueil intitulé *Poëmata Didascalica*, en trois vol. in-12, & les autres sont dignes de l'être. Ses ouvrages en prose sont plus considérables. Les plus connus sont : I. *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*. Il en avoit achevé les quatre premieres lettres quand il est mort, & il a laissé plus de 700 articles pour le reste de l'ouvrage. Ce livre, bien exécuté, est désiré par tous les amateurs de l'Histoire littéraire; mais il intéresse moins le public, depuis la destruction de la Société. La *Bibliotheque des Ecrivains Jésuites* avoit été commencée par le Pere *Ribadeneira*, & poussée jusqu'en 1618. Elle fut continuée par le pape *Philippe Alegambe* jusqu'en 1643, & par *Sotwel* jusqu'en 1673. Les PP. *Bonanni*, *de Tournemine* & *Kervillars* furent ensuite successivement chargés d'en composer la suite; mais n'ayant rien donné au public, & ayant seulement recueilli quelques Mémoires informes, on crut que le *P. Oudin* s'en acquitteroit mieux, & on ne se trompa point. II. Un *Commentaire* latin sur l'Epître de *Saint Paul* aux Romains, in-12, où il a principalement suivi les explications de *Saint Chrysostome*, III. Des *Etymologies Celtiques*. IV. Un bon *Eloge du Président Bouhier*, en latin. V. Des *Commentaires* sur les Pseaumes, *S. Matthieu*, & sur toutes les Epîtres de *Saint Paul*. VI. *Historia Dogmatica Conciliorum*, in-12. VII. Les *Vies* d'*Antoine Vieyra*, de *Melchior Inchofer*, de *Denys Petau*, de *Fronton du Duc*, de *Jules-Clément Scotti*, de *Jacques Billy* & de *Jean Garnier*. Ces sept Vies sont imprimées dans les *Mémoires* du *P. Niceron*. La conversation de l'auteur de tant de savans ouvrages, ne pouvoit être qu'instructive & variée. Sa mémoire lui rappeloit une infinité de faits; son esprit lui fournissoit des pensées fines & ingénieuses. Il parloit volontiers des savans & des ouvrages; il citoit sur-tout, avec une justesse admirable, les plus beaux endroits des anciens poëtes qu'il avoit remarqués. Il disoit quelquefois que » dans sa jeunesse les belles-lettres » avoient eu pour lui des charmes » inexprimables, & que dans sa » vieillesse elles adoucissoient en» core les infirmités & les chagrins » attachés à cet âge «. M. *Michault*, célebre littérateur de Dijon, ami du *P. Oudin*, a consacré à la mémoire de ce savant Jésuite une partie du 2e volume de ses *Mélanges Historiques & Philosophiques*, imprimés à Paris, en 1754, en 2 vol. in-12.

OUDINET, (Marc-Antoine) médailliste, né à Rheims en 1643, brilla beaucoup dans le cours de ses études par l'étendue de sa mémoire. En rhétorique, il apprit toute l'*Eneïde* de *Virgile* en une semaine. Nommé professeur en droit dans l'université de Rheims, il remplissoit cette place avec honneur, lorsque *Raissant*, son parent, garde des médailles du cabinet du roi, l'engagea à venir partager ce soin avec lui. *Oudinet* se rendit avec empressement à ses invitations, & obtint sa place quelques années après. Il mit beaucoup d'ordre & d'arrangement dans ce précieux dépôt, et

pour récompense une pension du roi de 500 écus, fut reçu de l'académie des inscriptions & belles-lettres en 1701, & mourut à Paris en 1712, à 68 ans, consumé par le travail. Une politesse douce & aimable relevoit son savoir. Il avoit beaucoup de religion, & cette vertu ne se bornoit pas à son esprit; elle éclatoit encore dans sa conduite. On a de lui, dans la collection académique, trois *Dissertations* estimées : l'une *sur l'origine du nom de Médailles*; l'autre sur les *Médailles d'Athenes & de Lacédémone*; & la 3e *sur deux Agathes* du Cabinet du roi.

OUDRI, (Jean-Baptiste) peintre, mourut à Paris sa patrie le 1er Mai 1755, âgé d'environ 74 ans. Il apprit les principes de son art sous le célebre *Largillieres*, & il retint de ce maître des principes sûrs pour le coloris, qu'il a communiqués dans une assemblée de l'académie de peinture dont il étoit membre, & l'un des professeurs. On connoît le talent supérieur de *Oudri* pour peindre des animaux; ses compositions en ce genre sont de la plus grande vérité & admirablement traitées. On a gravé les *Fables de la Fontaine*, in-fol., 4 vol. d'après ses dessins ébauchés; mais ceux qui les ont finis n'avoient pas ses talens. Il a fait pour le roi des *Chasses*, qui sont l'ornement de plusieurs châteaux de Sa Majesté, entre autres de la Meute. *Oudri* connoissoit si bien la magie de son art, qu'il s'est plu souvent à peindre des objets blancs, sur des fonds blancs, & ces tableaux sont d'un bon effet. Ce maître eût pu réussir dans l'Histoire, comme il est aisé d'en juger par plusieurs morceaux qui lui font honneur. Il dirigea la manufacture de Beauvais; & l'on en vit sortir des tapisseries aussi brillantes que les tableaux qui leur avoient servi de modele. Le roi lui avoit accordé une pension & un logement aux galeries du Louvre.

OUEN, (S.) *Audoënus*, archevêque de Rouen en 640, s'acquit une grande considération par son savoir & ses vertus. Il employa l'autorité que lui donnoient son caractere & ses lumieres, pour établir la paix entre les princes François. Ce fut au retour d'une de ces négociations qu'il mourut à Clichi, près Paris, le 14 Août 683, âgé de 74 ans. Il s'étoit trouvé au concile de Châlons la 4e année de son épiscopat. Il est auteur de la *Vie de Saint Eloy*, traduite en françois, 1693, in-8°.

OVERBEKE, (Bonaventure Van) dessinateur & antiquaire Hollandois, né à Amsterdam en 1660. Il avoit conçu un goût si grand pour les antiquités, qu'il fit trois fois le voyage de Rome, où il prit les dessins des précieux restes de l'ancienne magnificence de cette ville. Il dessina d'abord les monumens qui subsistènt en entier, puis il crayonna ceux qui sont endommagés sans y rien ajouter, & il en observa toutes les proportions avec la plus grande exactitude. De retour dans sa patrie, il grava lui-même ses dessins, recueillit les descriptions qu'on en trouve dans les meilleurs antiquaires, pour les placer à côté. Il y joignit les noms & les médailles des papes qui ont rétabli quelques-uns de ces monumens, & les inscriptions anciennes & modernes qui s'y rapportent. Il mourut l'an 1706 dans sa ville natale. Ce recueil qui étoit d'abord en flamand, a été traduit en latin & en françois. On l'a publié en latin sous ce titre : *Reliquiæ antiquæ urbis Romanæ*, &c., à Amsterdam, 3 vol. in-fol. Chaque volume est composé de 50 planches & d'autant de descriptions. On l'a donné en fran-

çois à Amsterdam en 1709 & en 1763, en 3 vol. in-fol.

OVERALL, (Jean) d'abord professeur en théologie à Cambridge, puis doyen de Saint-Paul à Londres, devint, en 1614, évêque de Coventry & de Lich-Field, & quatre ans après évêque de Norwich. Il tâcha de concilier, par lettres, les controverses de Hollande sur la Prédestination & sur le Libre-Arbitre. On trouve quelques-unes des siennes dans le recueil intitulé : *Epistolæ præstantium Virorum*, à Amsterdam, 1704, in-fol. Ce prélat termina sa carriere en 1619, emportant l'estime & les regrets des gens de bien.

OUGHTRED, (Guillaume) né à Eaton vers 1573, fut élevé au collége-royal de Cambridge, dont il fut membre environ 12 ans. Il reçut ensuite la prêtrise, & devint recteur d'Adelbury, où l'on dit qu'il mourut de joie en apprenant le rétablissement du roi *Charles II*, au mois de Mai 1660, à 87 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques, dont *Wallis* fait un grand éloge. Son *Arithmetica* parut à Londres en 1648, in-8°. Ses mœurs & ses sentimens le rendoient cher & respectable aux honnêtes gens.

OVIDE, (*Publius Ovidius Naso*) chevalier Romain, naquit à Sulmone, dans la contrée des Péligniens, aujourd'hui l'Abruzze, l'an 43 avant J. C.

Mantua Virgilio *gaudet*, *Verona* Catullo :
Pelignæ dicar gloria gentis ego.

Son pere, qui le destinoit au barreau, l'envoya à Rome de bonne heure. Ses talens s'étoient déjà développés : le séjour de cette ville, la patrie du goût & des arts, les perfectionna. De Rome il passa à Athenes à l'âge de 16 ans, pour connoître toutes les finesses de la langue & de la littérature grecque. La poésie avoit des attraits infinis pour lui. Son pere, craignant que la passion des vers ne l'arrachât à la fortune que lui promettoient ses talens, voulut en vain qu'il se consacrât à l'éloquence. *Ovide* étoit né poëte, & il le fut malgré son pere & malgré ses propres intérêts : (*Et quod tentabam scribere, versus erat...*) Cependant pour ne pas paroître dédaigner entiérement les conseils de son pere, il revint à Rome où il étudia les orateurs. Il se mit sous la discipline d'*Arellius Fuscus* & de *Porcius Latro*, qui donnoient des leçons de rhétorique. Ce fut en ce temps-là qu'il composa des déclamations dont parlent plusieurs auteurs. Mais son penchant pour la poésie l'emporta, & sans attendre la mort de son pere, il se réconcilia avec les Muses. Ayant fixé son séjour à Rome, il s'y fit bientôt un grand nombre d'amis tous illustres par leur noblesse & par leur mérite, fut estimé & honoré à la cour d'*Auguste*. Il étoit encore fort jeune, lorsqu'il se maria pour la premiere fois ; mais il ne garda pas long-temps cette premiere femme, il la répudia pour en épouser une seconde qu'il répudia de même. On ignore quand il en épousa une troisieme ; on sait seulement qu'il conserva à celle-ci son estime & son cœur. *Ovide* auroit pu être heureux ; mais, tourmenté par le démon de la poésie & par celui de l'amour, il éprouva bientôt les malheurs que ces deux passions causent ordinairement. Non content de chanter l'objet de ses flammes, il voulut réduire en systême l'*Art d'aimer*. Il publia un Poëme sous ce titre. *Auguste*, irrité contre l'auteur, prit le prétexte de cet ouvrage pour le reléguer, à l'âge de 50 ans,

à Tomes (aujourd'hui Tomis ou Tomiſwar) ſur le Pont-Euxin. L'endroit de ſon exil étoit aſſez agréable pour les habitans du pays ; mais les montagnes qui ſont au Sud, & les vents du Nord & de l'Eſt qui ſoufflent du Pont-Euxin , le froid & l'humidité des forêts & du Danube , rendoient cette contrée inſupportable à un homme né en Italie. On ignore le véritable crime d'*Ovide*. C'étoit apparemment (ſuivant *Voltaire*) d'avoir vu quelque choſe de honteux dans la maiſon d'*Auguſte*. Comment cet empereur auroit-il pu exiler *Ovide* pour ſon Poëme de l'*Art d'aimer* , lui qui aimoit & qui protégeoit *Horace*, dont les Poéſies ſont ſouillées de tous les termes de la plus infame proſtitution ? Il eſt vraiſemblable qu'*Octave* alléguoit une raiſon prétendue, n'oſant parler de la véritable. Une preuve , (dit l'auteur cité,) qu'il s'agiſſoit de quelque inceſte, de quelque aventure ſecrete de la famille impériale; c'eſt que *Tibere*, ce monſtre de laſciveté comme de diſſimulation, ne rappela point *Ovide*. Mais (diſent ceux qui n'adoptent pas les conjectures de *Voltaire*) en ſuppoſant qu'*Auguſte* eût brûlé d'un amour inceſtueux pour ſa fille, auroit-il pris aſſez mal ſes meſures pour ſe laiſſer ſurprendre ? Et ſi *Ovide* avoit été témoin de ſon crime, *Auguſte* étoit - il homme à ſe refuſer un homicide pour cacher ſa turpitude à l'univers ? N'étoit-ce pas plutôt un moyen de plus de le faire connoître, que d'en punir le confident par un ſimple exil, qui n'enchaînoit ni ſa langue, ni ſa plume ? N'eſt-il pas plus vraiſemblable qu'*Ovide* ſoupirant en ſecret pour *Livie*, chaſte épouſe d'*Auguſte*, commit une indiſcrétion ſemblable à celle d'*Actéon*, & qu'il vit au bain cette nouvelle *Diane* ? Les vers ſuivans ne ſemblent-ils point confirmer cette conjecture ?

Cur aliquid vidi ? Cur noxia lumina feci ?
Cur imprudenti cognita culpa mihi eſt ?
Inſcius Acteon *vidit ſine veſte* Dianam ;
Præda fuit canibus non minus ille ſuis.

Voyez encore, ſur la diſgrace de l'auteur de l'*Art d'aimer*, la Lettre que M. *Poinſinet de Sivry* a publiée dans *le Mercure de France* (Avril, 1773 , 1[re] partie, page 181 & ſuivantes ,) dans laquelle il veut prouver que la cauſe de l'exil d'*Ovide* eſt fondée ſur un tout autre motif que celui qu'on allegue communément , (le commerce inceſtueux d'*Auguſte* avec *Julie* ſa fille.) Cette Lettre contient des raiſons qui paroiſſent plauſibles. Quoi qu'il en ſoit de la cauſe des malheurs d'*Ovide*, il les ſentit vivement. Il tourna ſans ceſſe ſes regards vers Rome, & demanda en vain grace à *Auguſte* & à *Tibere*. Les éloges qu'il leur prodigue ſont ſi outrés, qu'ils exciteroient encore aujourd'hui l'indignation, s'il les eût donnés à des princes légitimes, ſes bienfaiteurs ; mais il les donnoit, (dit un homme d'eſprit,) à des tyrans, & à ſes tyrans. Choſe étrange que les louanges, & les louanges des poëtes ! Il eſt bien clair qu'*Ovide* ſouhaitoit de tout ſon cœur que quelque *Brutus* délivrât Rome de ſon *Auguſte* ; & il lui ſouhaite, en vers, l'immortalité ! Lorſqu'il apprit ſa mort, il pouſſa la folie & la baſſeſſe juſqu'à lui conſacrer une eſpece de Temple, où il lui offroit tous les matins de l'encens. On lui pardonneroit cet aviliſſement, ſi la reconnoiſſance l'avoit produit ; mais il eſt très-probable que ce n'eſt que la lâcheté & le défaut de courage,

Ovide faisoit un Dieu d'*Auguste*, parce qu'il espéroit de toucher *Tibere* & d'en faire un homme. Malgré ses bassesses, il mourut dans son exil, l'an 17 de J. C., à 57 ans, dont il en avoit passé 7 loin de Rome. Il s'étoit fait lui-même cette Epitaphe :

Hic ego qui jaceo, tenerorum lusor amorum,
Ingenio perii Naso *poeta meo.*
At tibi qui transis, ne sit grave, quisquis amasti,
Dicere : Nasonis *molliter ossa cubent.*

On prétendit, en 1508, avoir trouvé son tombeau à Stain en Autriche, avec ces quatre vers :

Hic situs est vates, quem divi Cæsaris ira
Augusti, *patriâ cedere jussit humo.*
Sæpe miser voluit patriis occumbere terris,
Sed frustra ! hunc illi fata dedêre locum.

Mais cette Epitaphe, qui n'a rien du siecle d'*Auguste*, a fait penser que la découverte du tombeau d'*Ovide* étoit une pure supposition, pour illustrer un lieu assez peu connu. Les ouvrages qui nous restent de ce poëte, sont : I. Les *Métamorphoses*. C'est, dit-on, son chef-d'œuvre. *Ovide* sembloit le penser lui-même, car il assure qu'il durera éternellement :

Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.

Mais quel nom peut-on donner à cet ouvrage ? Ce n'est point un Poëme épique ; ce genre de poésie a des regles, & *Ovide* n'en connoît point dans son ouvrage. Ce n'est point non plus un Poëme historique ; c'est plutôt une ingénieuse compilation, dont l'invention étoit due aux poëtes anciens, & les ornemens à *Ovide*. Le nom de Poëme didactique convient encore moins à cette production bizarre ; ce sont des peintures sans gaze, des amours des Dieux & des hommes. Ces tableaux sont d'autant plus propres à corrompre les mœurs, qu'*Ovide* les expose d'une maniere pathétique, tendre & touchante, & les embellit de plus vives couleurs de la poésie. Nous avons la Traduction des *Métamorphoses* par l'abbé *Banier*, à Amsterdam, 1732, 2 vol. in-fol, figures de *Picart* ; & réimprimée à Paris avec de nouvelles figures fort bien exécutées, 1767 & suiv., 4 vol. in-4°. Elles sont aussi en 3 vol. in-12, de Hollande & de Paris. M. *de Fontanelle* en a donné une nouvelle version, en 2 vol. in-8°, qui est estimée. *Thomas Corneille* a traduit en vers françois les *Métamorphoses* ainsi que les *Epîtres* amoureuses & une partie des *Elégies*. M. *de Saint-Ange* a déjà publié une nouvelle version, aussi en vers, des trois premiers chants des *Métamorphoses*. II. Ses *Fastes*, en VI livres, dans lesquels, à travers plusieurs morceaux négligés & quelques écarts, on découvre une imagination belle, noble & riante. Le *P. Rapin* regardoit cette production comme du meilleur goût, & la plus judicieuse de celles qui sont sorties de la plume de ce poëte. C'est un ouvrage d'une grande érudition, mais de cette érudition puisée dans la plus belle antiquité. III. Les *Tristes* & les *Elégies* : elles sont pleines de graces touchantes. L'auteur donne du relief aux plus petites choses ; mais il manque souvent de précision & de noblesse, & en cherchant les ornemens de l'esprit, il perd le langage de la nature. Le *P. Kervillars*, Jésuite, a traduit les *Tristes* & les *Fastes*, en trois vol. in-12 ; & l'on pré-

pare actuellement une nouvelle *Version* de ces dernieres, avec notes & figures, 4 vol. in-8°. IV. Les *Héroïdes*, pleines d'esprit, de bonne poésie & de volupté. [*Voyez* MEZIRIAC.] V. Les 3 livres des *Amours*, qu'on peut joindre à ses trois chants sur l'*Art d'aimer*. L'un & l'autre ouvrage, en plaisant beaucoup à l'esprit, sont très-propres à gâter le cœur. Le poison y est préparé avec tout l'art possible. VI. *Ibis*, Poëme satirique, sans finesse, & où le sel est trop délayé. VII. Des fragmens de quelques autres ouvrages. VIII. Il avoit fait une tragédie de *Médée*, qui ne nous est point parvenue ; » mais il y » a tout lieu de croire (dit *M. d'Arnaud*) qu'*Ovide* qui est très-» souvent hors du sentiment, eût » été un mauvais auteur dramatique «. La nature n'avoit point été avare à l'égard d'*Ovide* ; son esprit est vif & fécond, son imagination belle & riche, mais sans frein ; les expressions semblent courir au-devant de sa pensée, &, embarrassé du choix, il la noie souvent, pour ne rien perdre de son esprit, dans une mer de mots harmonieux. Avec les grandes qualités & les défauts brillans dont nous venons de parler, *Ovide* gâta le goût des Romains ; il prodigua les fleurs, les saillies & les pointes. Ce défaut plut à son siecle : il lui donna le ton. La belle nature fut négligée ; on courut après le faux brillant. Ce ne fut pas assez de ce qui plaît aux yeux ; on chercha ce qui les éblouit... Les premieres éditions de ses *Œuvres* completes, sont de Rome, 1471, deux vol. in-fol. ; & de Bologne, même année, in-fol. Les bonnes sont d'*Elzevir*, 1629, 3 vol. in-12... *Cum notis Variorum*, 1662, 3 vol. in-8°, à cause des figures ; mais moins ample que celles de 1670, 1683 & 1702, *ad usum Delphini* ; de Lyon, 1686 & 1689, 4 vol. in-4° ; & avec les notes de *Burmann*, 1727, 4 vol. in-4°. Il y a encore celle de 1762, en trois vol. in-12, à Paris, chez *Barbou* : elle est faite sur l'édition de *Nic. Heinsius*, & on a profité des corrections d'un exemplaire qu'avoit possédé *Politien*. *Martignac* a traduit toutes les *Œuvres d'Ovide*, en 9 vol. in-12, avec le latin.

OVIEDO, (Jean Gonsalve d') né à Madrid vers l'an 1478, fut élevé parmi les pages de *Ferdinand*, roi d'Aragon, & d'*Isabelle*, reine de Castille, & il se trouva à Barcelone en 1493, lorsque *Christophe Colomb* revint de son premier voyage à l'isle Haïti, qu'il nomma *Hispaniola*, aujourd'hui *Saint-Domingue* ; il lia une étroite société avec lui & avec ses compagnons, s'instruisant avec soin de tout ce qui regardoit les nouvelles découvertes. Il rendit de grands services à l'Espagne pendant la guerre de Naples ; c'est ce qui détermina *Ferdinand* à l'envoyer à l'isle de Haïti en qualité d'intendant & d'inspecteur général du commerce dans le Nouveau-Monde. Les ravages que la maladie vénérienne avoit faits pendant les guerres de Naples, l'engagerent à s'y appliquer à la recherche des remedes les plus efficaces contre cette maladie, que l'on croyoit venue des Indes Occidentales. Il étendit ses recherches à tout ce qui concerne l'histoire naturelle de ces contrées ; & à son retour en Espagne, il publia *Summario de la Historia general y natural de las Indias Occidentales*, qu'il dédia à *Charles-Quint*. Il augmenta depuis cet ouvrage, & le donna au public sous le titre de *La Historia general y natural de las Indias Occidentales*, Salamanque, 1535, in-fol. Elle a été traduite

en italien, & ensuite en françois, Paris, 1556, in-fol. C'est dans cet ouvrage qu'*Oviedo* dit que la vérole est endémique dans l'isle de Haïti, & que de là elle a passé en Europe. Il y vante beaucoup l'usage du bois de gayac pour la guérison de cette maladie; mais soit que le mal soit aujourd'hui plus intraitable, soit que le remede n'ait jamais eu l'efficace qu'on lui attribue, il a beaucoup perdu de son crédit.

OULTREMAN, (Pierre d') Jésuite, mort à Valenciennes sa patrie, le 23 Avril 1656, à 65 ans, a donné plusieurs ouvrages au public, entre autres: I. *Vie de Pierre l'Hermite & de plusieurs Croisés*, Valenciennes, 1632, in-8°. II. *La Constantinople Belgique*, Tournai, 1643, in-4°. C'est l'histoire de *Baudouin* & *Henri* empereurs de Constantinople. III. *Histoire de la ville & comté de Valenciennes*, Douai, 1639, in-fol. Il n'est proprement que l'éditeur de cet ouvrage, qu'il a corrigé & augmenté. *Henri d'Oultreman*, son pere, seigneur de Rombise, l'un des premiers magistrats de Valenciennes sa patrie, mort dans cette ville en 1605, à 49 ans, & en est l'auteur. *Pierre d'Oultreman* avoit un frere, Jésuite comme lui, mort en 1652, & auteur du *Pedagogue chrétien*, corps complet de la morale chrétienne, plusieurs fois réimprimé in-4°, & embelli d'histoires dont plusieurs ne soutiennent pas l'épreuve de la critique.

OURS, (Des) *Voyez* MENDAJORS.

OUSEL, (Philippe) né à Dantzig en 1671, d'une famille originaire de France, devint ministre de l'Eglise Allemande de Leyde; puis professeur en théologie à Francfort-sur-l'Oder, en 1717. Il remplit cette chaire avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1724, à 53 ans. Il conserva, jusqu'au dernier moment, une présence d'esprit admirable. Son collegue lui rappelant pendant sa derniere maladie des passages de l'Ecriture-sainte en latin ou en allemand pour sa consolation, il corrigeoit la version sur l'hébreu ou sur le grec, avec la même exactitude que si son lit eût été une chaire de philosophie sacrée. Ses principaux ouvrages: I. *Introductio in Accentuationem Hebræorum metricam*, in-4°. Il soutient dans la Préface de cet ouvrage, que les points & les accens hébreux sont aussi anciens que les livres de l'Ecriture-sainte. Cette singularité l'engagea dans quelques disputes littéraires. II. *De Accentuatione Hebræorum prosaica*, in-8°. III. *De Lepra*, in-4°, 1709... Un autre OUSEL, (Jacques) parent du précédent, a laissé des Notes estimées sur l'*Octavius* de *Minutius Felix*. Elles ont été insérées en entier, avec celles de *Meursius*, dans l'édition *Variorum* de 1672, in-8°.

OUSTRILLE, (S.) *Voyez* AUSTREGESILE.

OUTRAM, (Guillaume) théologien Anglois du dernier siecle, dont nous avons un Traité estimé sous ce titre: *De sacrificiis Judæorum Libri duo*, à Londres, 1677, in-4°. L'auteur y disserte sur les sacrifices de la Loi ancienne & sur ceux des Gentils, & finit par celui de la Croix. Les préjugés de sa secte l'ont engagé à rejeter celui de la Messe.

OUTREIN, (Jean d') ministre Protestant, né à Middelbourg en 1662, fut professeur en philosophie & en antiquités sacrées dans l'*Illustre Ecole* de Dordrecht, & mourut ministre à Amsterdam le 24 Février 1722. On a un très-grand nombre d'ouvrages ascétiques & philologiques de ce ministre, la

plupart en flamand. I. *Courte esquisse des Vérités divines*, Amsterdam, 1736, in-12, que les Protestans ont traduit en différentes langues. II. *Essai d'Emblêmes sacrés*, 1700, 2 vol. in-4°. III. Plusieurs Dissertations sur différens passages de l'Ecriture-Sainte. On y voit de l'érudition, mais souvent placée mal-à-propos,

OUTREMER, (Louis d') *Voyez* LOUIS, n° IX.

OUVILLE, *Voyez* LOUVILLE.

OUVILLE, (Antoine le Metel, sieur d') frere de l'abbé *de Boisrobert*, & fils d'un procureur de la cour des Aides de Rouen, étoit ingénieur-géographe. Il cultiva moins les mathématiques que la poésie. On a de lui diverses *Comédies*, imprimées depuis 1638 jusqu'en 1650 : elles sont au-dessous du médiocre. Celle intitulée l'*Absent de chez soi* parut telle à l'abbé *de Boisrobert*, qui le dit à son frere. Celui-ci en appela au parterre. Une autre de ses pieces ayant été sifflée, *Boisrobert* lui demanda s'il s'en rapportoit encore au parterre? *Non*, (répondit *d'Ouville*,) *il n'a pas le sens commun. — Est-ce d'aujourd'hui que vous vous en appercevez*, (repartit *Boisrobert*?) *Pour moi, je m'en étois apperçu dès votre premiere piece...* Il est beaucoup plus connu par un recueil de *Contes*, qui, quoique inférieurs à ceux de *la Fontaine*, ont eu du succès. La pudeur n'y est guere ménagée.

OUVRARD, (René) chanoine de Tours, habile dans les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques, la théologie, & dans la musique, mourut en sa patrie l'an 1694, aimé pour son caractere & respecté pour sa conduite. Ses ouvrages sont : I. *Secret pour composer en Musique par un art nouveau.* II. *Biblia Sacra, 529 carminibus mnemonicis comprehensa.* Le même ouvrage en françois. III. *Motifs de réunion à l'Eglise Catholique*, &c. IV. *Calendarium novum perpetuum & irrevocabile.* Le docteur *Arnauld* ne faisoit pas grand cas de ce dernier ouvrage. On voit sur la tombe d'*Ouvrard* les deux vers suivans, de sa composition :

Dum vixi, divina mihi laus unica cura :
Post obitum sit laus divina mihi unica merces !

Mon soin fut ici-bas de louer le Seigneur :
Que ce soin, dans le Ciel, fasse tout mon bonheur.

I. OWEN, (Jean) *Audoënus*, né à Armon, dans le comté de Caërnarvan en Angleterre, se rendit habile dans les belles-lettres, & fut obligé de tenir l'école pour subsister. Il soutint cet état d'indigence avec une fermeté qui fit honneur à sa philosophie. C'est principalement dans la poésie qu'il excella. Il mourut à Londres en 1622. Ses compatriotes le laisserent passer sa vie dans la misere, & après sa mort ils lui ont élevé un tombeau dans l'Eglise de Saint-Paul. C'est le sort de presque tous les gens de lettres. Persécutés ou méprisés lorsqu'ils vivent, ils sont adorés lorsqu'ils ne sont plus. On voit sur le monument d'*Owen* son buste de cuivre, couronné de lauriers, avec ces vers au bas :

Parva tibi Statua est, quia parva statura, supellex
Parva; volat parvus magna per ora liber.
Sed non parvus honos, non parva est gloria, quippe
Ingenio haud quicquam est majus in orbe tuo.
Parva domus texit, templum sed grande; Poëta
Tùm verè vitam, cùm moriuntur, agunt.

En effet les grands écrivains ne commencent à vivre qu'en mourant. On a de lui un grand nombre d'*Epigrammes*, Elzévir, 1625, in-16, qui sont estimées, mais qui ne sont pas toutes dignes de l'être. *Owen* a raison de dire, au commencement de son ouvrage :

Qui legis ista; tuam reprehendo, si mea laudas
Omnia, stultitiam; si nihil, invidiam.

Si tu n'approuvois rien, ou si tu louois tout,
Tu serois, cher Lecteur, envieux ou sans goût.

On fait cas de la pureté & de la simplicité de son style. Ses pointes sont assez naturelles, à quelques-unes près : on peut dire même qu'elles sont trop naturelles : car la plupart manquent de ce trait vif & saillant qui fait l'épigramme. *Le Brun* a fait un choix des meilleures, & les a publiées en vers françois, 1709, in-12. Il a retranché avec raison, celles dans lesquelles l'auteur déclame contre les moines, les ecclésiastiques & la cour de Rome. Les ennemis de cette cour n'ont point manqué de répéter ses bons-mots. Par exemple, dans une de ses Epigrammes, *Owen* dit qu'*il est incertain que S.* Pierre *ait été à Rome, mais qu'on est sûr du voyage de* Simon... C'est une saillie qui a été copiée par l'auteur du *Dictionnaire Philosophique*. *Owen* tourne cependant quelquefois ses pointes contre les incrédules & les faux philosophes ; témoin cette épigramme contre les Athées.

Nulla domus Domino caruit. Vos hanccine tantam
Nullius Domini creditis esse domum ?

II. OWEN, (Jean) élevé à Oxford, prit les ordres selon le rit Anglican ; mais dans le temps de la puissance du parlement, il prêcha avec la fureur d'un enthousiaste contre les évêques, les cérémonies, &c. Il fut ministre dans le parti des Non-Conformistes. *Owen*, sur la fin de 1649, fit l'apologie des meurtriers du roi *Charles I*, prêcha contre *Charles II* & contre tous les royalistes. Il devint ensuite doyen de l'Eglise de Christ à Oxford, & vice-chancelier de cette ville. On le dépouilla de ces deux places quelques années après. Il mourut le 24 Août 1683, à 67 ans, à Éling près d'Acton. On a de lui un très-grand nombre d'Ouvrages de controverse, remplis d'emportement, & indignes d'être lus par les gens raisonnables.

I. OXENSTIERN, (Axel) grand chancelier de Suede, & premier ministre d'état de *Gustave-Adolphe*, [Voyez l'*article* de ce monarque] mérita la confiance de ce prince par son génie & son intégrité. Il eut, après la mort de ce héros, tué à la bataille de Lutzen en 1632, l'administration des affaires des Suédois & de leurs alliés en Allemagne, en qualité de directeur général ; mais la perte de la bataille de Nortlingue l'obligea de passer par la France pour pouvoir s'en retourner en Suede, où il fut l'un des cinq tuteurs de la reine pendant sa minorité. Toutes les affaires de ce royaume s'y gouvernerent principalement par son conseil, jusqu'à sa mort. Le chancelier étoit savant dans la politique & dans les belles-lettres. On lui attribue le 2e vol. de l'*Histoire de Suede* en allemand. Son fils *Jean* OXENSTIERN, ambassadeur & plénipotentiaire à la paix de Munster, en 1648, soutint dignement la réputation de son pere. *Gabriel* OXENSTIERN, grand-maréchal de Suede ; *Benoît* OXENSTIERN, grand chancelier de Suede, & principal ministre d'état de ce

royaume, tous les deux de la même famille que le précédent, se firent un nom par leur mérite.

II. OXENSTIERN, (N... comte d') petit-neveu d'*Axel Oxenstiern*, mourut fort âgé en 1707, dans son gouvernement du duché de Deux-Ponts. Il se fit connoître par les voyages qu'il fit dans presque tous les pays de l'Europe. Il embrassa la religion Catholique en Italie. Son esprit étoit naturellement très-enjoué; mais un mariage malheureux, les douleurs de la goutte, la perte de ses biens qu'il avoit consumés dans le luxe des cours, remplirent sa vieillesse d'amertume. C'est alors qu'il écrivit ses *Pensées sur divers sujets, avec des Réflexions morales* imprimées à la Haye, chez *Van-Duren*, en 1754, 2 vol. in-12. *Bruzen de la Martiniere*, qui dirigea cette édition, en retoucha le style, qui étoit celui d'un étranger; mais il y laissa bien des trivialités, dont le lecteur est quelquefois dédommagé par des pensées solides & des traits agréables.

OXFORD, (Le Comte d') *Voy.* GEORGE I & WALPOLE.

OZANAM, (Jacques) né à Bougneux en Bresse, l'an 1640, d'une famille Juive d'origine, fut destiné par son pere à l'état ecclésiastique. Il entreprit son cours de théologie par obéissance; mais, après la mort de son pere, il quitta la cléricature par amour pour les mathématiques. Cette science avoit toujours eu beaucoup d'attraits pour lui, & dès l'âge de 15 ans, il composa un ouvrage sur cette matiere, qui resta manuscrit; mais où il trouva, dans la suite, des choses dignes de passer dans ses ouvrages imprimés. Il se mit à enseigner à Lyon, & il y fit quelques bons mathématiciens. La passion du jeu l'agitoit presque autant que celle des sciences spéculatives. Il jouoit bien & heureusement; mais il ne gagnoit que pour donner. Deux étrangers qui étoient au nombre de ses éleves, n'ayant point reçu de lettres de change pour se rendre à Paris, ils en témoignerent leur chagrin à leur maître. *Ozanam* leur prêta sur le champ cinquante pistoles, sans vouloir de billet. Arrivés à Paris, ils firent part d'une action si noble au pere du chancelier *d'Aguesseau*, qui appela dans la capitale le généreux mathématicien. Son nom fut bientôt connu; il étoit jeune, assez bien fait, assez gai, quoique mathématicien. Des aventures de galanterie vinrent le chercher. Le célibat lui paroissant un état dangereux, il épousa une femme presque sans bien, qui l'avoit touché par son air de douceur & de modestie. Ces belles apparences ne le tromperent point; ce qui est aussi heureux que rare. Ses études ne l'empêcherent pas de goûter, avec elle & avec ses enfans, les plaisirs purs & simples attachés aux noms de mari & de pere; plaisirs presque entiérement réservés pour les familles obscures. Il eut jusqu'à 12 enfans, dont la plupart moururent, & il les regretta comme s'il eût été riche. A l'âge de 61 ans, c'est-à-dire en 1701, il perdit sa femme, & avec elle tout le repos & le bonheur de sa vie. La guerre, qui s'alluma aussi-tôt pour la succession d'Espagne, lui enleva presque tous ses éleves, & le réduisit à un état fort triste. Ce fut alors qu'il entra dans l'académie des sciences, où il voulut bien prendre la qualité d'*Eleve*, qu'on avoit sans doute dessein de relever par un homme de cet âge & de ce mérite. Sa situation ne lui fit pas perdre sa gaieté naturelle, ni une sorte de plaisanterie, qui le délassoit d'autant mieux qu'elle étoit

moins recherchée. Il mourut d'apoplexie le 17 Avril 1717, à 77 ans. Un cœur naturellement droit & simple avoit été en lui une grande disposition à la piété. La sienne n'étoit pas seulement solide, elle étoit tendre, & ne dédaignoit pas ces petites pratiques, qui paroissent être plus à l'usage des femmes que des hommes. Il ne se permettoit pas d'en savoir plus que le peuple en matiere de religion. *Il appartient*, (disoit-il souvent,) *aux Docteurs de Sorbonne de disputer, au Pape de prononcer, & aux Mathématiciens d'aller en Paradis en ligne perpendiculaire... Ozanam* savoit trop d'astronomie pour donner dans l'astrologie judiciaire; & il réfutoit courageusement tout ce qu'on lui offroit pour l'engager à tirer des horoscopes; car presque personne ne sait (dit *Fontenelle*) combien on gagne à ignorer l'avenir. Une fois seulement il se rendit aux prieres d'un comte de l'Empire, qu'il avoit bien averti de ne le croire pas. Il dressa le thême de sa nativité; & ensuite, sans employer les regles de l'astrologie, il lui prédit tous les bonheurs qui lui vinrent à l'esprit. En même temps le comte fit faire aussi son horoscope par un médecin très-entêté de cet art, qui s'y croyoit fort habile, & qui ne manqua pas d'en suivre exactement & avec scrupule toutes les regles. Vingt ans après le seigneur Allemand apprit à *Ozanam* que toutes ses prédictions étoient arrivées, & pas une du médecin. Cette nouvelle lui fit un plaisir tout différent de celui qu'on prétendoit lui faire. On vouloit applaudir à son grand savoir en astrologie; & on le confirmoit seulement dans la pensée qu'il n'y a point d'astrologie... Il composoit avec une extrême facilité; quoique ses études roulassent sur des sujets difficiles. Ses ouvrages sont: I. Un *Dictionnaire des Mathématiques* ou *Idée générale des Mathématiques*, 1691, in-4°. L'auteur y donne, par occasion, la solution d'un très-grand nombre de problêmes. II. Un *Cours de Mathématiques*, en 5 vol. in-8°, publié en 1693. III. *Récréations Mathématiques & Physiques*: ouvrage curieux, réimprimé en 4 vol. in-8°, en 1724. On y trouve plusieurs problêmes utiles & agréables, d'Arithmétique, de Géométrie, d'Optique, de Gnomonique, de Cosmographie, de Mécanique, de Pyrotechnie & de Physique; avec un *Traité* des Horloges élémentaires. IV. *Méthode facile pour arpenter*, in-12. On y apprend l'art de mesurer toutes sortes de superficies, de toiser exactement la maçonnerie, les vidanges des terres & tous les autres corps; avec le *Toisé* du bois de charpente & un *Traité* de la séparation des terres. V. L'*Usage du Compas de Proportion*, in-12. VI. *Nouveaux Elémens d'Algebre*, in-4°. » L'Algebre d'*Ozanam*, » (dit *Leibnitz*) me paroît bien meilleure que celles qu'on a vues depuis quelque temps, qui ne font » que copier *Descartes* & ses commentateurs. Je suis bien aise qu'il » fasse revivre une partie des préceptes de *Viete*, qui méritoient » de n'être pas oubliés «. VII. *Géometrie pratique*, in-12. La nouvelle Géometrie n'y paroît point, c'est-à-dire, celle qui s'est élevée si haut par le moyen de l'infini; on n'y trouve que l'ancienne, mais approfondie avec beaucoup de travail.

OZIAS, *Voyez* AZARIAS.

OZIER, *Voyez* *HOZIER*.

OZOLLES, *Voyez* PEYRE.

OZUN-AZEMBEC, *Voy.* USUM-CASSAN.

Fin du Tome Sixieme.



